BALZAC

[illegible]

[illegible]

p. 7 à 33.

[illegible]

MUSÉE

DES FAMILLES,

LECTURES DU SOIR.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

TEXTE.

MM.
ABRANTÈS (Mme la duchesse d'), œuvres posthumes.
AIMÉ-MARTIN.
AUDIBERT.
BALZAC (de).
BERTSCH (Auguste).
BEN (Paul).
BLAZE (Henry).
BOGAERTS (Félix).
BOITARD.
BORY-SAINT-VINCENT.
CASTIL-BLAZE.
CHOPIN.
DEBOUT (docteur E.).
DELAVIGNE (Casimir), œuvres posthumes.
DESBORDES-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Émile).
DESCHAMPS (Antony).
DUMAS (Alexandre).
ÉTIENNEZ (Hippolyte).

MM.
GAUTIER (Théophile).
GAY (Mme Sophie).
GIRARDIN (Mme Émile de).
GOZLAN (Léon).
GRANIER DE CASSAGNAC.
HERBIN (Victor).
HUGO (Victor).
JACOB (le bibliophile).
JAL (historiographe de la marine).
JANIN (Jules).
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
KOCK (Paul de).
LABAT (Eugène).
LAFONT (Charles).
LAMARTINE (Alphonse de).
LECLERC (Edmond).
MARCO DE SAINT-HILAIRE (Émile).
MARIE DE BLAIS.
MOREAU (Mlle Élise).

MM.
MORREN (Ch.)
MONNAIS (Édouard).
MONNIER (Henri).
NICOLLE (Henri).
PARFAIT (Noël).
PITRE-CHEVALIER.
PONGERVILLE, de l'Académie française.
ROGER DE BEAUVOIR.
ROMAN.
SAINTINE.
SALVANDY (de), député.
SCRIBE, de l'Académie française.
SOULIÉ (Frédéric).
SUE (Eugène).
TASTU (Mme Amable).
URBINO DA MANTOVA.
VAN HASSELT (André).
VIARDOT (Louis).
VIGNY (comte Alfred de) de l'Académie française.

DESSINS.

MM.
BIARD.
BOULANGER (Clément).
BRASCASSAT.
FOUSSEREAU.
GAVARNI.

MM.
GÉRARD-SÉGUIN.
GIGOUX.
JACQUAND.
LEEHMANN.
MONNIER (Henry).

MM.
MOREL-FATIO.
VERNET (Horace).
WATIER.

GRAVURES.

ANDREW, BEST, LELOIR.

CONDITIONS D'ABONNEMENT:

ABONNEMENTS ANNUELS.

12 numéros par an, payés en souscrivant.
Prix : *aux bureaux d'abonnement*. . . . 5 fr. 20 c.
Port : *envoi par la* poste, *2 fr. en sus*. . 7 fr. 20 c.

ABONNEMENTS MENSUELS.

Un numéro de 32 pages publié le 25 de chaque mois.
Prix : *aux bureaux d'abonnement*. . . . 50 c.
Port : *envoi par la* poste, *20 c. en sus*. . 70 c.

L'abonnement part du 1er octobre.

A Paris, au bureau de la direction, rue Gaillon, 4.
Dans les départements, chez tous les libraires et directeurs des postes.

DOUZE VOLUMES ONT PARU.

Prix de chaque volume.

Pour Paris. . . { Broché. . . . . 5 fr. 50 c.
Relié. . . . . 7 fr. }
Pour les départements, par la poste, le volume broché. . . 7 fr. 50 c.

Nota. La poste ne se charge pas des volumes reliés.

AVIS. Messieurs les abonnés au *Musée des Familles* sont priés de vouloir bien renouveler leur abonnement avant le 15 octobre prochain, afin de ne pas éprouver de retard dans l'envoi du numéro.

IMPRIMERIE DE HENNUYER ET TURPIN, RUE LEMERCIER, 24, BATIGNOLLES.

MUSÉE DES FAMILLES

Lectures du Soir.

DEUXIÈME SÉRIE.

TOME DOUZIÈME.

—

1844-1845.

—

PARIS, RUE GAILLON, 4.

MUSÉE DES FAMILLES

MADAME DE LA CHANTERIE.

On ne s'étonnera pas de ce que, six mois après, Godefroid fût extrêmement curieux d'avoir quelques renseignements sur madame de La Chanterie, puisqu'elle était devenue en quelque sorte l'arbitre de ses destinées. Aussi fut-ce avec la plus vive impatience qu'il attendit le moment où le bonhomme Alain devait lui raconter l'histoire de cette imposante femme. Enfin il se vit devant le pieux personnage, sur le même fauteuil, à la même heure où il avait écouté l'épisode intitulé *les Méchancetés d'un Saint*.

— Je ne sais pas, lui dit le bon vieillard, si j'aurai le talent qu'exige une vie si cruellement éprouvée pour être racontée dignement; vous m'excuserez quand vous ne trou-

(1) La reproduction de cet ouvrage est interdite, en tout ou en partie, sous peine de contrefaçon.

MADAME DE LA CHANTERIE, de même que LES MÉCHANCETÉS D'UN SAINT, sont deux épisodes d'un ouvrage auquel l'auteur travaille depuis longtemps. Or, pour ne pas dépasser l'étendue accordée au genre dit Nouvelles, il a fallu supprimer toute la portion qui se trouve entre la première partie et la seconde de cet épisode. On verra d'ailleurs qu'il est assez superflu, pour l'intelligence de cette seconde partie, de savoir comment madame de La Chanterie influe sur l'existence de Godefroid.

verez pas la parole d'un si pauvre orateur, à la mesure des des actions et des catastrophes. Songez que je suis sorti du collége depuis longtemps, et que je suis l'enfant d'un siècle où l'on s'occupait plus de la pensée que de l'effet, un siècle prosaïque où l'on ne savait dire les choses que par leur nom.

Godefroid fit un mouvement d'adhésion où le bonhomme Alain put voir une admiration sincère et qui voulait dire: j'écoute.

— Ce n'est pas tout, reprit le vieillard. Quant à votre curiosité, je la prévoyais. Je vous dirai, mon jeune ami, qu'il était impossible que vous restassiez plus longtemps parmi nous sans connaître quelques-unes des affreuses particularités de la vie de cette sainte femme. Il est des idées, des allusions, des paroles fatales qui sont complétement interdites dans cette maison, sous peine de rouvrir chez Madame des blessures dont les douleurs, une ou deux fois renouvelées, pourraient la tuer...

— Oh! mon Dieu! s'écria Godefroid, aurais-je déjà?...

— Vous avez failli lui causer une grande douleur hier, quand vous alliez parler de l'instrument qui sert à la peine de mort; mais monsieur le vicaire vous a vu venir, il vous a coupé la parole, et m'a, par un signe, averti de la nécessité de vous instruire de ces particularités; car vous nous appartiendrez, nous en avons tous la conviction.

Le bonhomme prit alors l'attitude d'un homme qui va raconter une longue histoire, et commença ainsi:

— Madame de La Chanterie, dit-il, est issue d'une des premières familles de la Basse-Normandie. Elle est en son nom mademoiselle Barbe-Philiberte de Champignelles, d'une branche cadette de cette maison. Aussi fut-elle destinée à prendre le voile, si son mariage ne pouvait se faire avec les renonciations d'usage à la légitime. Un sieur de La Chanterie, dont la famille était tombée dans une profonde obscurité, quoiqu'elle date de la croisade de Philippe-Auguste, voulut remonter au rang que lui méritait cette ancienneté dans la province de Normandie. Ce gentilhomme avait doublement dérogé, car il avait ramassé quelques trois cent mille écus dans les fournitures des armées du roi, lors de la guerre du Hanovre. Trop confiant dans de telles richesses, grossies par les rumeurs de la province, le fils menait à Paris une vie assez inquiétante pour un père de famille. Le mérite de mademoiselle de Champignelles obtenait quelque célébrité dans le Bessin. Le vieillard, dont le petit fief de la Chanterie se trouve entre Caen et Saint-Lô, entendit déplorer devant lui qu'une si parfaite demoiselle, si capable de rendre un homme heureux, allât finir ses jours dans un couvent. On lui donna l'espoir d'obtenir des Champignelles, pourvu que ce fût sans dot, la main de mademoiselle Philiberte à son fils. Il se rendit à Bayeux, il se ménagea quelques entrevues avec la famille de Champignelles, et fut séduit par les grandes qualités de la jeune personne. A seize ans, mademoiselle de Champignelles annonçait tout ce qu'elle devait être. On devinait en elle une piété solide, un bon sens inaltérable, une droiture inflexible, et l'une de ces âmes qui ne doivent jamais se détacher d'une affection, fût-elle ordonnée. Le vieux noble, enrichi par ses maltôtes aux armées, aperçut en cette charmante fille la femme qui pouvait contenir son fils par l'autorité de la vertu, par l'ascendant d'un caractère ferme sans raideur; car, vous l'avez vue? nulle femme n'est plus douce que madame de La Chanterie; mais aussi nulle ne fut plus confiante qu'elle; elle a jusques au déclin de la vie la candeur de l'innocence; elle ne voulait pas jadis croire au mal, elle n'a dû son peu de défiance qu'à ses malheurs. Le vieillard s'engagea, vis-à-vis des Champignelles, à donner quittance au contrat de la légitime de mademoiselle Philiberte; mais, en revanche, les Champignelles, alliés à de grandes maisons, promirent de faire ériger le fief de La Chanterie en baronnie, et ils tinrent parole. La tante du futur époux, madame de Bois-Frelon, la femme du Conseiller au Parlement mort dans l'appartement que vous occupez, promit de léguer sa fortune à son neveu. Quand tous ces arrangements furent pris entre les deux familles, le père fit venir son fils. Maître des requêtes au Grand-Conseil, et âgé de vingt-cinq ans au moment de son mariage, le jeune homme avait fait de nombreuses folies avec les jeunes seigneurs de l'époque, en vivant à leur manière; aussi le vieux maltôtier avait-il déjà plusieurs fois payé des dettes considérables. Ce pauvre père, en prévision de nouvelles fautes chez son fils, était assez enchanté de reconnaître à sa future belle-fille une certaine fortune; mais il eut tant de méfiance, qu'il substitua le fief de La Chanterie aux enfants mâles à naître du mariage. Doué d'une beauté d'ange, d'une adresse merveilleuse à tous les exercices du corps, le jeune maître des requêtes possédait le don de séduction. Mademoiselle de Champignelles devint donc, vous le croirez facilement, très-éprise de son mari. Le vieillard, extrêmement heureux des commencements de ce mariage, et croyant à une réforme chez son fils, envoya lui-même les nouveaux mariés à Paris.

Ceci se passait au commencement de l'année 1788. Ce fut presque une année de bonheur. Madame de La Chanterie connut les petits soins, les attentions les plus délicates qu'un homme plein d'amour puisse prodiguer à une femme aimée uniquement. Quelque courte qu'elle ait été, la lune de miel a lui sur le cœur de cette si noble et si malheureuse femme. Vous savez qu'alors les mères nourrissaient elles-mêmes leurs enfants, et madame eut une fille. Cette période, pendant laquelle une femme devrait être l'objet d'un redoublement de tendresse, fut au contraire le commencement de malheurs inouïs. Le maître des requêtes fut obligé de vendre tous les biens dont il pouvait disposer pour payer d'anciennes dettes qu'il n'avait pas avouées, et de nouvelles dettes de jeu. Puis, l'Assemblée nationale prononça bientôt la dissolution du Grand-Conseil, du Parlement, de toutes les charges de justice, si chèrement achetées. Le jeune ménage, augmenté d'une fille, fut donc sans autres revenus que ceux des biens substitués et celui de la dot reconnue à madame de La Chanterie. En vingt mois, cette charmante femme, à l'âge de dix-sept ans et demi, se vit obligée de vivre, elle et la fille qu'elle nourrissait, du travail de ses mains, dans un obscur quartier où elle se retira. Elle se vit alors entièrement abandonnée de son mari, qui tomba de degrés en degrés dans la société des créatures de la plus mauvaise espèce. Jamais madame ne fit un reproche à son mari, jamais elle ne se donna le moindre tort. Elle nous a dit que, pendant ces mauvais jours, elle priait Dieu pour son cher Henri. Ce mauvais sujet s'appelait Henri. Ne quittant sa petite chambre de la rue de la Corderie-du-Temple que pour aller chercher sa subsistance ou son ouvrage, elle suffisait à tout, grâce à cent livres par mois que son beau-père, touché de tant de vertu, lui faisait passer. Néanmoins, en prévoyant que cette ressource pourrait lui manquer, elle avait pris la dure profession de faiseuse de corsets, et travaillait pour une célèbre couturière. En effet, le vieux traitant mourut, et sa succession fut dévorée par son fils, à la faveur du renversement des lois de la monarchie. L'ancien maître des requêtes, devenu l'un des plus féroces présidents de tribunal révolutionnaire qui existât, fut la terreur de la Normandie et put ainsi satisfaire toutes ses passions. A son tour emprisonné lors

de la chute de Robespierre, la haine de son département le vouait à une mort certaine. Madame de La Chanterie apprend par une lettre d'adieu le sort qui attend son mari. Aussitôt après avoir confié sa petite fille à une voisine, elle se rend dans la ville où le misérable était détenu, munie de quelques louis qui composaient sa fortune; ces louis lui servent à pénétrer dans la prison, elle réussit à faire sauver son mari qu'elle habille avec ses vêtements à elle, dans des circonstances presque semblables à celles qui, plus tard, servirent si bien madame de Lavalette. Elle fut condamnée à mort, mais on eut honte de donner suite à cette vengeance, et le tribunal, jadis présidé par son mari, facilita sous main sa sortie de prison. Elle revint à Paris, à pied, sans secours, en couchant dans des fermes et souvent nourrie par charité. En huit ans, elle revit trois fois son mari. La première fois, il resta deux fois vingt-quatre heures dans le modeste logement de sa femme, et il lui prit tout son argent en la comblant de marques de tendresse et lui faisant croire à une conversion complète : « J'étais, dit-elle, sans force contre un homme pour qui je priais tous les jours et qui occupait exclusivement ma pensée. » La seconde fois, il arriva mourant, et de quelle maladie!... elle le soigna, le sauva; puis elle essaya de le rendre à des sentiments et à une vie convenables. Après avoir promis tout ce que cet ange demandait, il se replongea dans d'effroyables désordres, et n'échappa même à l'action du Ministère Public qu'en venant se réfugier chez sa femme, où il mourut en sûreté. Personne, dans le monde où il vivait, ne le savait marié. Deux ans après la mort de ce misérable, madame de La Chanterie apprit qu'il existait une seconde madame de La Chanterie, veuve comme elle et comme elle ruinée. Ce bigame avait trouvé deux anges incapables de le trahir.

Vers 1803, monsieur de Bois-Frelon, oncle de madame de La Chanterie, ayant été rayé de la liste des émigrés, vint à Paris et lui remit une somme de deux cent mille francs, que lui avait jadis confiée le vieux traitant, avec mission de la garder pour les enfants de sa nièce. Il engagea la veuve à revenir en Normandie, où elle acheva l'éducation de sa fille, et où, toujours conseillée par l'ancien magistrat, elle acheta, dans d'excellentes conditions, une terre patrimoniale. En 1807, après quatre années de repos, madame de La Chanterie maria sa fille unique à un gentilhomme dont la piété, les antécédents, la fortune offraient des garanties de toute espèce; un homme qui, selon le dicton populaire, *était la coqueluche* de la meilleure compagnie du chef-lieu de préfecture où Madame et sa fille passaient l'hiver. Notez que cette compagnie se composait de sept ou huit familles, comptées dans la haute noblesse de France, les d'Esgrignon, les Troisville, les Casteran, les Nouâtre, etc.

Au bout de dix-huit mois, cet homme laissa sa femme et disparut dans Paris, où il changea de nom. Madame de La Chanterie ne put apprendre les causes de cette séparation qu'à la clarté de la foudre et au milieu de la tempête. Sa fille, élevée avec des soins minutieux et dans les sentiments religieux les plus purs, garda sur cet événement un silence absolu. Ce défaut de confiance frappa sensiblement madame de La Chanterie. Déjà plusieurs fois elle avait reconnu dans sa fille quelques indices qui trahissaient le caractère aventureux du père, mais augmenté d'une fermeté presque virile. Ce mari s'en alla de son plein gré, laissant ses affaires dans une situation pitoyable. Madame de La Chanterie est encore étonnée aujourd'hui de cette catastrophe à laquelle aucune puissance humaine n'aurait pu remédier. Les gens qu'elle consulta prudemment avaient tous dit que la fortune du futur était claire et liquide, en terres, sans hypothèques, alors que le bien se trouvait, depuis dix ans, devoir au delà de sa valeur. Aussi les immeubles furent-ils vendus, et la pauvre mariée, réduite à sa seule fortune, revint-elle chez sa mère. Madame de La Chanterie a su plus tard que cet homme avait été soutenu par les gens les plus honorables du pays dans l'intérêt de leurs créances; car ce misérable leur devait à tous des sommes plus ou moins considérables. Aussi dès son arrivée dans la province, madame de La Chanterie avait-elle été regardée comme une proie. Néanmoins il y eut, à cette catastrophe, d'autres raisons qui vous seront révélées par une pièce confidentielle mise sous les yeux de l'empereur. Cet homme avait d'ailleurs depuis longtemps capté la bienveillance des sommités royalistes du département par son dévouement à la cause royale pendant les temps les plus orageux de la révolution. Un des émissaires les plus actifs de Louis XVIII, il avait trempé, dès 1794, dans toutes les conspirations, en s'en retirant si savamment, avec tant d'adresse, qu'il finit par inspirer des soupçons. Remercié de ses services par Louis XVIII, et mis en dehors de toute affaire, il était revenu dans ses propriétés déjà grevées depuis longtemps. Ces antécédents, obscurs alors (les initiés aux secrets du cabinet royal gardèrent le silence sur un si dangereux coopérateur), rendirent cet homme l'objet d'une espèce de culte dans une ville dévouée aux Bourbons, et où les moyens les plus cruels de la chouannerie étaient admis comme de bonne guerre. Les d'Esgrignon, les Casteran, le chevalier de Valois, enfin l'Aristocratie et l'Église ouvrirent leurs bras à ce diplomate royaliste et le mirent dans leur giron. Cette protection fut corroborée du désir que les créanciers eurent d'être payés. Ce misérable, le pendant de feu de La Chanterie, sut se contenir durant trois années; il afficha la plus haute dévotion et imposa silence à ses vices. Pendant les premiers mois que les nouveaux mariés passèrent ensemble, il eut une espèce d'action sur sa femme; il essaya de la corrompre par ses doctrines, si tant est que l'athéisme soit une doctrine, et par le ton plaisant avec lequel il parlait des principes les plus sacrés. Ce diplomate de bas étage eut, dès son retour au pays, une liaison intime avec un jeune homme, criblé de dettes comme lui, mais qui se recommandait par autant de franchise et de courage qu'il a montré, lui, d'hypocrisie et de lâcheté. Cet hôte dont les agréments et le caractère, la vie aventureuse devaient influencer une jeune fille, fut, entre les mains du mari, comme un instrument, et il s'en servit pour appuyer ses infâmes théories. Jamais la fille ne fit connaître à la mère l'abîme où le hasard l'avait jetée, car il faut renoncer à parler de prudence humaine en songeant aux minutieuses précautions prises par madame de La Chanterie quand il fut question de marier sa fille unique.

Ce dernier coup, dans une vie aussi dévouée, aussi pure, aussi religieuse que celle d'une femme éprouvée par tant de malheurs, rendit madame de La Chanterie d'une défiance envers elle-même qui l'isola d'autant plus de sa fille, que sa fille, en échange de sa mauvaise fortune, exigea presque sa liberté, domina sa mère, et la brusqua même quelquefois. Atteinte ainsi dans toutes ses affections, trompée et dans son dévouement et dans son amour par son mari, à qui elle avait sacrifié sans une plainte son bonheur, sa fortune et sa vie; trompée dans l'éducation exclusivement religieuse qu'elle avait donnée à sa fille, trompée par la Société même dans l'affaire du mariage, et n'obtenant pas justice dans le cœur où elle n'avait semé que de bons sentiments, elle s'unit étroitement à Dieu, dont la main l'atteignait si fortement. Cette quasi-religieuse allait à l'église tous les matins, elle accom-

plissait les austérités claustrales, et faisait des économies pour soulager les pauvres.

Y a-t-il eu jusqu'à présent une vie plus sainte et plus éprouvée que celle de cette noble femme, si douce avec l'infortune, si courageuse dans le danger et toujours si chrétienne? Vous connaissez Madame, vous savez si elle manque de sens, de jugement, de réflexion; elle a toutes ces qualités au plus haut degré. Eh bien, ces malheurs, qui suffiraient à faire dire d'une existence qu'elle surpasse toutes les autres en adversités, ne sont rien en comparaison de ce que Dieu réservait à cette femme.

— Occupons-nous exclusivement de la fille de madame de La Chanterie, dit le bonhomme en faisant une pause.

— A dix-huit ans, époque de son mariage, mademoiselle de La Chanterie, reprit-il, était une jeune fille d'une complexion excessivement délicate, brune, à couleurs éclatantes, svelte, et de la plus jolie figure. Au-dessus d'un front d'une forme élégante, on admirait les plus beaux cheveux noirs en harmonie avec des yeux bruns et d'une expression gaie. Une sorte de mignardise dans la physionomie trompait sur son véritable caractère et sur sa mâle décision. Elle avait de petites mains, de petits pieds, quelque chose de mince, de frêle dans toute sa personne, qui excluait toute idée de force et de vivacité. Ayant toujours vécu près de sa mère, elle était d'une parfaite innocence de mœurs et d'une piété remarquable. Cette jeune personne, de même que madame de La Chanterie, était attachée aux Bourbons jusqu'au fanatisme, ennemie de la révolution française, et ne reconnaissait la domination de Napoléon que comme une plaie que la Providence infligeait à la France, en punition des attentats de 1793. Cette conformité d'opinion de la belle-mère et du gendre fut, comme toujours en pareille occurrence, une raison déterminante pour le mariage, auquel s'intéressa d'ailleurs toute l'aristocratie du pays.

L'ami de ce misérable avait commandé, lors de la reprise des hostilités en 1799, une bande de Chouans. Il paraît que le baron (le gendre de madame de La Chanterie était baron) n'avait d'autre dessein en liant sa femme et son ami, que de se servir de cette affection pour leur demander aide et secours. Quoique criblé de dettes et sans moyens d'existence, ce jeune aventurier vivait très-bien, et pouvait en effet facilement secourir le fauteur des conspirations royalistes. Ceci veut quelques mots sur une association qui fit dans ce temps bien du tapage. Je veux vous parler des Chauffeurs. Chaque province de l'Ouest fut alors plus ou moins atteinte par ces brigandages, dont l'objet était beaucoup moins le pillage qu'une résurrection de la guerre royaliste. On profita, dit-on, du grand nombre de réfractaires à la loi sur la conscription, exécutée alors, comme vous le savez, jusqu'à l'abus. Entre Mortagne et Rennes, au delà même et jusque sur les bords de la Loire, il y eut des expéditions nocturnes, qui, dans cette portion de la Normandie, frappèrent principalement sur les détenteurs de biens nationaux. Ces bandes répandirent une terreur profonde dans les campagnes. Ce n'est pas vous tromper que de vous faire observer que, dans certains départements, l'action de la justice fut pendant longtemps paralysée. Ces derniers retentissements de la guerre civile ne firent pas autant de bruit que vous pourriez le croire, habitués que nous sommes aujourd'hui à l'effrayante publicité donnée par la Presse aux moindres procès politiques ou particuliers. Le système du gouvernement impérial était celui de tous les gouvernements absolus. La censure ne laissait rien publier de tout ce qui concernait la politique, excepté les faits accomplis, et encore étaient-ils travestis. Si vous vous donniez la peine de feuilleter le *Moniteur*, les autres journaux existant, et même ceux de l'Ouest, vous ne trouveriez pas un mot des quatre ou cinq procès criminels qui coûtèrent la vie à soixante ou quatre-vingts brigands. Ce nom, donné pendant l'époque révolutionnaire aux Vendéens, aux Chouans et à tous ceux qui prirent les armes pour la maison de Bourbon, fut maintenu judiciairement sous l'Empire aux royalistes victimes de quelques complots isolés. Pour quelques caractères passionnés, l'Empereur et son gouvernement étaient l'ennemi, tout paraissait être de bonne prise de ce qui se prenait sur lui. Je vous explique ces opinions sans prétendre vous les justifier. Maintenant, admettez de ces royalistes ruinés par la guerre civile de 1793, soumis à des passions violentes; admettez des natures d'exception dévorées de besoins, comme celles du gendre de madame de La Chanterie et de cet ancien chef, et vous pourrez comprendre comment ils pouvaient se décider à commettre, dans leur intérêt particulier, les actes de brigandage que leur opinion politique autorisait contre le gouvernement impérial, au profit de la bonne cause. Ce jeune chef s'occupait donc à ranimer les brandons de la chouannerie, pour agir au moment opportun. Il y eut alors une crise terrible pour l'Empereur, quand enfermé dans l'île de Lobau, il parut devoir succomber à l'attaque simultanée de l'Angleterre et de l'Autriche. La victoire de Wagram rendit la conspiration à peu près inutile.

Cette espérance d'allumer la guerre civile en Bretagne, en Vendée et dans une partie de la Normandie, eut une fatale coïncidence avec le dérangement des affaires du baron, qui se flatta de faire entreprendre une expédition dont les profits seraient exclusivement appliqués à sauver ses propriétés. Par un sentiment plein de noblesse, sa femme et son ami refusèrent de détourner, dans un intérêt privé, les sommes à prendre à main armée aux recettes de l'État et destinées à solder les réfractaires et les Chouans, à se procurer des armes et des munitions pour opérer une levée de boucliers. Quand, après des discussions envenimées, le chef, appuyé par la femme, eut refusé positivement au mari de lui réserver une centaine de mille francs en écus, dont le recouvrement allait se faire pour le compte de l'armée royale, sur une des recettes générales de l'Ouest, le baron disparut pour éviter les ardentes poursuites de plusieurs prises de corps. Les créanciers en voulaient aux biens de la femme, et ce misérable avait tari la source de l'intérêt qui porte une épouse à se sacrifier à son mari.

Voilà ce qu'ignorait la pauvre madame de La Chanterie; mais ceci n'est rien en comparaison de la trame cachée sous cette explication préliminaire.

— Ce soir, dit le bonhomme, l'heure est déjà trop avancée, et nous en aurions pour trop longtemps si je voulais vous raconter le reste de cette histoire. Le vieux Bordin, mon ami, que la conduite du fameux procès Simeuse avait illustré dans le parti royaliste, et qui plaida dans l'affaire criminelle, dite des Chauffeurs de Mortagne, m'a, lors de mon installation ici, communiqué deux pièces que j'ai gardées, car il mourut quelque temps après. Vous y trouverez les faits beaucoup plus succinctement rédigés que je ne pourrais vous les dire. Ces faits sont si nombreux que je me perdrais dans les détails, et j'en aurais pour plus de deux heures à parler; tandis que là, vous les aurez sous forme de sommaire. Demain matin, je vous achèverai ce qui concerne madame de La Chanterie, car vous serez assez instruit par cette lecture, pour que je puisse finir en quelques mots.

Le bonhomme remit des papiers jaunis par le temps à Godefroid qui, après avoir souhaité le bonsoir à son voisin,

se retira dans sa chambre, où il lut avant de s'endormir les deux pièces que voici :

ACTE D'ACCUSATION.

Cour de justice criminelle et spéciale du département de l'Orne.

Le procureur-général près la Cour impériale de Caen, nommé pour remplir ses fonctions près la Cour criminelle spéciale établie par décret impérial en date de septembre 1809 et siégeant à Alençon, expose à la Cour les faits suivants, lesquels résultent de la procédure.

Un complot de brigandage, conçu de longue main avec une profondeur inouïe, et qui se rattache à un plan de soulèvement des départements de l'Ouest, a éclaté par plusieurs attentats contre des citoyens et leurs propriétés; mais notamment par l'attaque et le vol à main armée d'une voiture qui transportait, le .... mai 180..., la recette de Caen pour le compte de l'État. Cet attentat, qui rappelle les déplorables souvenirs d'une guerre civile si heureusement éteinte, a reproduit les conceptions d'une scélératesse que la flagrance des passions ne justifiait plus.

De l'origine aux résultats, la trame est compliquée, les détails sont nombreux, l'instruction a duré plus d'une année; mais l'évidence, attachée à tous les pas du crime, en a éclairé les préparatifs, l'exécution et les suites.

La pensée du complot appartient au nommé Charles-Amédée-Louis-Joseph Rifoël, se disant chevalier du Vissard, né au Vissard, commune de Saint-Mexme, près Ernée, ancien chef de rebelles. Ce coupable, à qui S. M. l'Empereur et Roi avait fait grâce lors de la pacification définitive, et qui n'a reconnu la magnanimité du souverain que par de nouveaux crimes, a subi déjà, par le dernier supplice, le châtiment dû à tant de forfaits; mais il est nécessaire de rappeler quelques-unes ses actions, car il a influé sur les coupables actuellement déférés à la justice, et il se rattache à chaque particularité du procès.

Ce dangereux agitateur, caché, selon l'habitude des rebelles, sous le nom de Pierrot, errait dans les départements de l'Ouest, en y recueillant les éléments d'une nouvelle révolte; mais son asile le plus sûr fut le château de Saint-Savin, résidence d'une dame Lechantre et de sa fille, la dame Bryond, sis commune de Saint-Savin, arrondissement de Mortagne. Ce point stratégique se rattache aux plus affreux souvenirs de la rébellion de 1799. Là, le courrier fut assassiné, sa voiture pillée par une bande de brigands, sous le commandement d'une femme, aidée par le trop fameux Marche-à-terre. Ainsi, dans ces lieux le brigandage est en quelque sorte endémique.

Une intimité que nous n'essayerons pas de qualifier existait depuis plus d'un an entre la dame Bryond et ce nommé Rifoël. Ce fut dans cette commune qu'eut lieu, dès le mois d'avril 1808, une entrevue entre Rifoël et le nommé Boislaurier, chef supérieur et connu sous le nom d'Auguste dans les funestes rébellions de l'Ouest.

Ce point obscur des relations de ces deux chefs, victorieusement établi par de nombreux témoins, a l'autorité de la chose jugée par l'arrêt de condamnation de Rifoël.

Ce Boislaurier s'entendit dès ce temps avec Rifoël pour agir de concert; ils se communiquèrent leurs atroces projets, inspirés par l'absence de Sa Majesté impériale et royale qui commandait alors ses armées en Espagne. Dès cette époque, ils durent arrêter, comme base fondamentale de leurs opérations, l'enlèvement des recettes de l'État.

Quelque temps après, le nommé Dubut de Caen expédie au château de Saint-Savin un émissaire, le nommé Hiley, dit le Laboureur, connu depuis longtemps comme voleur de diligences, pour donner des renseignements sur les hommes auxquels on pourrait se fier. Ce fut ainsi que, par l'intervention de Hiley, le complot acquit dès l'origine la coopération du nommé Herbomez, surnommé le Général-Hardi, ancien rebelle de la même trempe que Rifoël, et comme lui parjure à l'amnistie. Herbomez et Hiley recrutèrent alors dans les communes environnantes sept bandits qu'il faut se hâter de faire connaître, et qui sont :

1° Jean Cibot, dit Pille-Miche, déserteur du 43e régiment, l'un des plus hardis brigands du corps formé par Montauran, en l'an VII, et l'un des auteurs de l'attaque et de la mort du courrier de Mortagne.

2° François Lisieux, surnommé le Grand-Fils, réfractaire du département de la Mayenne.

3° Charles Grenier, dit Fleur-de-Genet, déserteur de la 69e demi-brigade.

4° Gabriel Bruce, dit Gros-Jean, un des chouans les plus féroces de la division Longuy.

5° Jacques Horeau, dit le Stuart, ex-lieutenant de la même demi-brigade, l'un des affidés de Tinténiac, assez connu par sa participation à l'expédition de Quiberon.

6° Marie-Anne Cabot, dit Lajeunesse, ancien piqueur du sieur Carol d'Alençon.

7° Louis Minard, réfractaire.

Ces enrôlés furent logés dans trois communes différentes, chez les nommés Binet, Mélin et Laravinière, aubergistes ou cabaretiers, tous dévoués à Rifoël. Les armes nécessaires furent fournies par le sieur Jean-François Léveillé, notaire, incorrigible correspondant des brigands, le lien intermédiaire entre eux et plusieurs chefs cachés, surnommé le Confesseur, et par le nommé Félix Courceuil, ancien chirurgien des armées rebelles de la Vendée, tous deux d'Alençon.

Onze fusils furent cachés dans la maison que possédait le sieur Bryond dans le faubourg d'Alençon, et à son insu; car il habitait alors sa campagne entre Alençon et Mortagne. Lorsque le sieur Bryond quitta sa femme en l'abandonnant à elle-même dans la fatale route qu'elle devait parcourir, ces fusils, retirés mystérieusement de la maison, furent transportés par la dame Bryond elle-même dans sa voiture au château de Saint-Savin. Ce fut alors qu'eurent lieu dans le département de l'Orne et les départements circonvoisins ces faits de brigandage qui ne surprirent pas moins les autorités que les habitants de ces contrées, depuis si longtemps paisibles, et qui prouvent que ces détestables ennemis du gouvernement et de l'empire français avaient été mis dans le secret de la coalition de 1809 par leurs intelligences avec l'étranger.

Le notaire Léveillé, la dame Bryond, Dubut de Caen, Herbomez de Mayenne, Boislaurier du Mans, et Rifoël furent donc les chefs de l'association à laquelle adhérèrent les coupables déjà punis par l'arrêt qui les a frappés avec Rifoël, ceux qui sont l'objet de la présente accusation, et plusieurs autres qui se sont dérobés par la fuite ou par le silence de leurs complices à l'action de la vindicte publique.

Ce fut Dubut qui, domicilié près de Caen, signala l'envoi de la recette au notaire Léveillé. Dès lors Dubut fait plusieurs voyages de Caen à Mortagne, et Léveillé se montre également sur les routes. Il faut remarquer ici que lors du déplacement des fusils, Léveillé, qui vint voir Bruce, Grenier et Cibot dans la maison de Mélin, les ayant trouvés qui arrangeaient les fusils sous un appentis intérieur, aida lui-même à cette opération.

Un rendez-vous général fut pris à Mortagne, à l'hôtel de l'Écu-de-France. Tous les accusés s'y rencontrèrent sous des déguisements différents. Ce fut alors que Léveillé, la dame

Bryond, Dubut, Herbomez, Boislaurier et Hiley, le plus habile des complices secondaires, comme Cibot en est le plus hardi, s'assurèrent de la coopération du nommé Vauthier, dit Vieux-Chêne, ancien domestique du trop fameux Longny, valet d'écurie de l'hôtel. Vauthier consentit à prévenir la dame Bryond du passage de la voiture de la recette, qui s'arrête ordinairement à cet hôtel.

Le moment arriva bientôt d'opérer la réunion des brigands recrutés et qu'on avait dispersés dans plusieurs logis, tantôt dans une commune et tantôt dans une autre, par les soins de Courceuil et de Léveillé. Cette réunion s'effectue sous les auspices de la dame Bryond, qui fournit une nouvelle retraite aux brigands dans une partie inhabitée du château de Saint-Savin, où elle demeurait près de sa mère, à quelques lieues de Mortagne, depuis sa séparation avec son mari. Les brigands, Hiley à leur tête, s'y établissent, y passent plusieurs jours. La dame Bryond a soin de préparer elle-même, avec la fille Godard, sa femme de chambre, toutes les choses nécessaires au coucher et à la nourriture de pareils hôtes. Elle fait porter à ce dessein des bottes de foin, elle visite les brigands dans l'asile qu'elle leur procure, et y retourne plusieurs fois avec Léveillé. Les provisions et les vivres furent apportés sous la direction et par les soins de Courceuil, qui recevait les ordres de Rifoël et de Boislaurier.

L'expédition principale se caractérise, l'armement est accompli, les brigands quittent leur retraite de Saint-Savin, ils opèrent nuitamment en attendant le passage de la recette, et le pays est épouvanté de leurs agressions réitérées. Il est indubitable que les attentats commis à La Sartinière, à Vonay, au château de Saint-Seny furent commis par cette bande dont l'audace égale la scélératesse, et qui sut imprimer une si grande terreur que leurs victimes gardèrent toutes le silence. Tout en mettant à contribution les acquéreurs de biens nationaux, ces brigands exploraient avec soin le bois du Chesnay. Non loin de là, se trouve le village de Louvigny. Une auberge y est tenue par les frères Chaussard, anciens gardes-chasse de la terre de Troisville, qui va servir de rendez-vous final aux brigands. Les deux frères connaissaient d'avance le rôle qu'ils devaient jouer; Courceuil et Boislaurier leur avaient fait depuis longtemps des ouvertures pour ranimer leur haine contre le gouvernement de notre auguste Empereur, en leur annonçant que, parmi les hôtes qui leur viendraient, se trouveraient des hommes de leur connaissance, le redoutable Hiley et le non moins redoutable Cibot.

En effet, le 6, les sept bandits, sous la conduite de Hiley, arrivent chez les frères Chaussard; ils y passent deux jours. Le chef, le 8, emmène son monde, en disant qu'ils vont à trois lieues, et il commande aux deux frères de leur procurer des subsistances qui furent portées à un embranchement peu distant du village. Hiley revint coucher seul.

Deux hommes à cheval, qui doivent être la dame Bryond et Rifoel arrivent dans la soirée, et s'entretiennent avec Hiley. Le lendemain, Hiley écrit une lettre au notaire Léveillé, que l'un des frères Chaussard porte, et il rapporte aussitôt une réponse. Deux heures après, la dame Bryond et Rifoël, à cheval, viennent parler à Hiley. De toutes ces conférences, de ces allées et venues, il résulte la nécessité d'avoir une hache pour briser les caisses. Le notaire reconduit la dame Bryond à Saint-Savin, et l'on y cherche vainement une hache. Le notaire revient, et à moitié route, il rencontre Hiley à qui il venait annoncer que l'on n'avait point de hache. Hiley revient à l'auberge, il y demande un souper pour dix personnes, et il introduit les sept brigands, tous armés cette fois. Hiley fait déposer militairement les armes. On s'assied à table, on soupe à la hâte, et Hiley demande qu'on lui fournisse des aliments en abondance pour les emporter. Puis il prend à part Chaussard l'aîné, pour lui demander une hache. L'aubergiste étonné, s'il faut l'en croire, se refuse à la donner. Courceuil et Boislaurier arrivent, la nuit s'écoule, et ces trois hommes la passèrent à marcher dans la chambre. Courceuil, dit le Confesseur, le plus subtil de tous ces brigands, s'empare d'une hache; et, sur les deux heures du matin, tous sortent par des issues différentes.

Les moments acquéraient du prix, l'exécution du forfait était fixée à ce jour fatal. Hiley, Courceuil, Boislaurier amènent et placent leur monde. Hiley s'embusque avec Minard, Cabot et Bruce, à droite du bois du Chesnay. Boislaurier, Grenier et Horeau se mettent au centre. Courceuil, Herbomez et Lisieux se tiennent au défilé de la lisière. Toutes ces positions sont indiquées sur le plan géométral dressé par l'ingénieur du cadastre et joint aux pièces.

Cependant la voiture, partie de Mortagne vers une heure du matin, était conduite par le nommé Rousseau, que les événements accusent assez pour que son arrestation ait paru nécessaire. La voiture menée lentement devait arriver vers trois heures dans le bois du Chesnay. Un seul gendarme escortait la voiture, elle devait aller déjeuner à Donnery. Trois voyageurs faisaient par occasion route avec le gendarme. Le voiturier, qui avait marché très-lentement avec eux, arrivé au pont de Chesnay, à l'entrée du bois de ce nom, pousse ses chevaux avec une vigueur et une vivacité qui fut remarquée, et il se jette dans un chemin de détour qu'on appelle le chemin de Senzey. La voiture échappe aux regards, sa direction n'est indiquée que par le bruit des grelots; le gendarme et les jeunes gens hâtent le pas pour la rejoindre. Un cri part. Ce cri c'est : « Halte-là, coquins! » Quatre coups de fusil sont tirés. Le gendarme n'étant pas atteint, tire son sabre et court dans la direction qu'il suppose prise par la voiture. Il est arrêté par quatre hommes armés qui font feu sur lui; son ardeur le préserve, car il s'élance pour dire à l'un des jeunes gens d'aller faire sonner le tocsin au Chesnay. Deux brigands fondent sur lui, et le couchent en joue; il est forcé de faire quelques pas en arrière, et reçoit alors dans l'aisselle gauche, au moment où il veut observer le bois, une balle qui lui a cassé le bras; il tombe et se trouve hors de combat. Les cris et la fusillade avaient retenti à Donnery. Le brigadier et un des gendarmes de cette résidence accourent; un feu de peloton les amène du côté du bois opposé à celui où se passait la scène de pillage. Le gendarme essaye de pousser des cris pour intimider les brigands, et simule par ses clameurs l'arrivée de secours fictifs. Il crie: « En avant! Par là le premier peloton! Nous les tenons! Par là le second peloton! » Les brigands de leur côté crient : « Aux armes! Ici, camarades! des hommes au plus tôt! » Le fracas des décharges ne permet pas au brigadier d'entendre les cris du gendarme blessé, ni d'aider à la manœuvre semblable par laquelle l'autre gendarme tenait les brigands en échec; mais il put distinguer un bruit rapproché de lui, provenant du brisement et de l'enfoncement des caisses. Il s'avance de ce côté; quatre bandits armés le tenant en arrêt, il leur crie : « Rendez-vous, scélérats! » Ceux-ci répliquent: « N'approche pas, ou tu es mort! » Le brigadier s'élance, deux coups d'arme à feu sont tirés. Le brigadier est atteint, une balle lui traverse la jambe gauche et pénètre dans les flancs de son cheval. Le brave soldat, baigné dans son sang, est forcé de quitter cette lutte inégale, et il crie, mais en vain: « A moi! les brigands sont au Quesnay! » Les bandits, res-

tés maîtres du terrain, grâce à leur nombre, fouillent la voiture, placée à dessein dans un ravin. Ils avaient voilé, par feinte, la tête au voiturier. On défonce les caisses, les sacs d'argent jonchent le terrain. Les chevaux de la voiture sont dételés, et le numéraire est chargé sur les chevaux. On dédaigne 3,000 francs de billon, et une somme de 103,000 francs est enlevée sur quatre chevaux. On se dirige sur le hameau de Menneville qui touche au bourg de Saint-Savin. La horde et le butin s'arrêtent à une maison isolée appartenant aux frères Chaussard, et où demeure leur oncle, le nommé Bourget, confident du projet dès l'origine. Ce vieillard, aidé par sa femme, accueille les brigands, leur recommande le silence, décharge l'argent, va leur tirer à boire. La femme était comme en sentinelle auprès du château. Le vieillard dételle les chevaux, les ramène au bois, les rend au voiturier, délivre deux des jeunes gens qu'on avait garrottés, ainsi que le complaisant voiturier. Après s'être reposés à la hâte, les bandits se remettent en route. Courceuil, Hiley, Boislaurier passent leurs complices en revue; et, après avoir délivré de faibles et modiques rétributions à chacun d'eux, la bande s'enfuit. Arrivés à un endroit nommé le Champ-Landry, ces malfaiteurs, obéissant à cette voix qui précipite tous les misérables dans les contradictions et les faux calculs du crime, jettent leurs fusils dans un champ de blé. Cette action, faite en commun, est le dernier signe de leur mutuelle intelligence. Frappés de terreur par la hardiesse de leur attentat et par le succès même, ils se dispersent.

Le vol une fois accompli avec les caractères de l'assassinat et de l'attaque à main armée, l'enchaînement d'autres faits se prépare et d'autres acteurs vont agir à propos du recel du vol et de sa destination.

Rifoël, caché dans Paris d'où sa main dirigeait chaque fil de cette trame, transmet à Léveillé l'ordre de lui faire tenir au plus vite cinquante mille francs. Courceuil, propre à toutes les combinaisons de ces forfaits, avait déjà dépêché Hiley pour instruire Léveillé de la réussite, et de son arrivée à Mortagne. Léveillé s'y rend. Vauthier, sur la fidélité de qui l'on croit pouvoir compter, se charge d'aller trouver l'oncle des Chaussard; il arrive à cette maison, le vieillard lui dit qu'il doit s'adresser à ses neveux qui ont remis de fortes sommes à la dame Bryond. Néanmoins, il lui dit d'attendre sur la route, et il lui donne un sac de douze cents francs que Vauthier apporte à la dame Lechantre pour sa fille. Sur l'instance de Léveillé, Courceuil retourne chez Bourget, qui, cette fois, l'envoie chez ses neveux directement. Chaussard l'aîné emmène Vauthier dans le bois, lui indique un arbre, et on y trouve un sac de mille francs enterré. Enfin, Léveillé, Hiley, Vauthier font de nouveaux voyages, et chaque fois une somme minime, en comparaison de celle à laquelle se monte le vol, est donnée. Madame Lechantre recevait ces sommes à Mortagne; et, sur une lettre d'avis de sa fille, elle les transporte à Saint-Savin où la dame Bryond était revenue.

Ce n'est pas ici l'instant d'examiner si la dame Lechantre n'avait pas des connaissances antérieures du complot, il suffit pour le moment de remarquer que cette dame quitte Mortagne pour venir à Saint-Savin la veille de l'exécution du crime, et en emmène sa fille; que ces dames se rencontrent au milieu de la route, et reviennent à Mortagne; que le lendemain le notaire, averti par Hiley, se rend d'Alençon à Mortagne, va sur-le-champ chez elles, et les décide plus tard à transporter les fonds si péniblement obtenus des frères Chaussard et de Bourget, dans une maison d'Alençon dont il sera bientôt question, celle du sieur Pannier, négociant. La dame Lechantre écrit au garde de Saint-Savin de la venir chercher elle et sa fille à Mortagne pour les conduire par la traverse vers Alençon. Ces fonds, montant en tout à 20,000 francs, sont chargés la nuit, et la fille Godard aide à ce chargement. Le notaire avait tracé l'itinéraire. On arrive à l'auberge d'un des affidés, le nommé Louis Chargegrain, dans la commune de Littray. Malgré les précautions prises par le notaire, qui vint au-devant de la carriole, il se trouva des témoins, et l'on vit descendre les porte-manteaux et les sacoches qui contenaient l'argent.

Mais, au moment où Courceuil et Hiley, déguisés en femmes, se concertaient, sur une place d'Alençon, avec le sieur Pannier, trésorier des rebelles depuis 1794, et tout acquis à Rifoel, pour savoir comment faire passer à Rifoel la somme demandée, la terreur causée par les arrestations commencées, par les perquisitions, fut telle, que la dame Lechantre, troublée, alla de nuit, en fugitive, de l'auberge où elle était, emmenant sa fille par les chemins détournés, abandonnant le notaire Léveillé, pour se réfugier dans les cachettes pratiquées au château de Saint-Savin. Les mêmes alarmes assiégeaient les autres coupables. Courceuil, Boislaurier et son parent Dubut, changeaient deux mille francs d'écus contre de l'or chez un négociant et s'enfuyaient par la Bretagne en Angleterre.

En arrivant à Saint-Savin, les dames Lechantre et Bryond apprennent l'arrestation de Bourget, celle du voiturier, celle des réfractaires. Les magistrats, la gendarmerie, les autorités frappent des coups si sûrs, qu'il parut urgent de soustraire la dame Bryond aux investigations de la justice, car elle était l'objet du dévouement de tous ces malfaiteurs subjugués par elle; elle quitte Saint-Savin, et se cache d'abord dans Alençon, où ses fidèles délibèrent et parviennent à la céler dans la cave de Pannier.

Ici, de nouveaux incidents se développent.

Depuis l'arrestation de Bourget et de sa femme, les Chaussard se refusaient à tout nouveau versement, en se prétendant trahis. Cette défection inattendue arrivait au moment où le plus urgent besoin d'argent se déclarait chez tous les complices, ne fût-ce que pour se mettre en sûreté. Rifoel avait soif d'argent. Hiley, Cibot, Léveillé, commençaient à soupçonner les frères Chaussard. Deux gendarmes, chargés de découvrir la dame Bryond, réussissent à pénétrer chez Pannier, ils y assistent à une délibération; mais ces hommes, indignes de la confiance de leurs chefs, au lieu d'arrêter la dame Bryond, succombent à ses séductions. Ces nommés Ratel et Mallet prodiguent à cette femme les marques du plus vif intérêt, et s'offrent à la conduire sans danger auprès des Chaussard, pour les forcer à restitution. La dame Bryond part sur un cheval, déguisée en homme, accompagnée de Ratel, de Mallet et de la fille Godard. Elle fait la route de nuit. Elle arrive, elle a, seule, avec l'un des frères Chaussard, une conférence animée. Elle s'était armée d'un pistolet, décidée à brûler la cervelle à son complice en cas de refus; mais elle se fait conduire dans le bois, et en revient avec une lourde sacoche. Au retour, elle trouve du billon et des pièces de douze sous pour une valeur de quinze cents francs. On propose alors une descente de tous les complices qui peuvent être réunis chez les Chaussard pour s'emparer d'eux et les soumettre à des tortures. Pannier, apprenant cet insuccès, entre en fureur, il éclate en menaces; et la dame Bryond, quoique le menaçant à son tour de la colère de Rifoel, est forcée de fuir. Tous ces détails sont dus aux aveux de Ratel. Mallet, touché de cette situation, propose un asile à la dame Bryond. Tous vont coucher dans le bois de Troisville. Puis Mallet et Ratel, accompagnés de Hiley et de Cibot, se rendent la nuit chez les frères Chaussard; mais cette fois

ils apprennent que les deux frères ont quitté le pays, que le reste de l'argent est certainement déplacé.

Ce fut le dernier effort du complot pour faire le recouvrement des deniers du vol.

Maintenant il convient d'établir la part caractéristique de chacun des auteurs de cet attentat.

Dubut, Boislaurier, Gentil, Herbomez, Courceuil et Hiley sont les chefs, les uns délibérant, les autres agissant. Boislaurier, Dubut et Courceuil, tous trois fugitifs et contumaces, sont des habitués de rébellion, des fauteurs de troubles, les implacables ennemis de Napoléon le Grand, de ses victoires, de sa dynastie et de son gouvernement, de nos nouvelles lois, de la constitution de l'Empire.

Herbomez et Hiley ont audacieusement exécuté, comme bras, ce qu'ils avaient conçu comme tête.

La culpabilité des sept instruments du crime, de Cibot, Lisieux, Grenier, Bruce, Horeau, Cabot, Minard, est évidente; elle ressort des aveux de ceux d'entre eux qui sont sous la main de la Justice, car Lisieux est mort pendant l'instruction, et Bruce est contumace.

La conduite tenue par Rousseau le voiturier est empreinte de complicité. Sa lenteur pendant la route, la précipitation avec laquelle il a excité ses chevaux à l'entrée du bois, sa persévérance à soutenir qu'il avait eu la tête voilée, tandis que le chef des brigands lui fit ôter son mouchoir en lui disant de les reconnaître, selon le témoignage des jeunes gens; toutes ces particularités sont de violentes présomptions de connivence.

Quant à la dame Bryond, au notaire Léveillé, quelle complicité fut plus connexe, plus continue que la leur? ils ont constamment fourni les moyens du crime, ils l'ont connu, secouru. Léveillé voyageait à tout propos. La dame Bryond inventait stratagèmes sur stratagèmes, elle a risqué tout, jusqu'à sa vie, pour assurer la rentrée des fonds. Elle prête son château, sa voiture, elle est dans le complot dès l'origine, elle n'en a pas détourné le principal chef, quand elle pouvait employer sa coupable influence à l'empêcher. Elle a entraîné sa femme de chambre, la fille Godard. Léveillé a si bien trempé dans l'exécution, qu'il a cherché à procurer la hache que demandaient les brigands.

La femme Bourget, Vauthier, les Chaussard, Pannier, la dame Lechantre, Mallet et Ratel ont tous participé au crime à des degrés différents, ainsi que les aubergistes Melin, Binet, Laravinière et Chargegrain. Bourget est mort pendant l'instruction, après avoir fait des aveux qui ôtent toute incertitude sur la part prise par Vauthier, par la dame Bryond; et s'il a tâché d'atténuer les charges qui pèsent sur sa femme et sur son neveu Chaussard, les motifs de ses réticences sont faciles à comprendre. Mais les Chaussard ont sciemment nourri les brigands, ils les ont vus armés, ils ont été témoins de toutes leurs dispositions, et ils ont laissé prendre la hache nécessaire au brisement des caisses, en sachant quel en était l'usage. Enfin ils ont recélé, ont vu porter des sommes provenant du vol, et ils en ont caché, dissipé la plus forte part.

Pannier, ancien trésorier des rebelles, a caché la dame Bryond; il est l'un des plus dangereux complices de ce crime, il le connaissait dès l'origine. A lui commencent des relations inconnues et qui restent obscures, mais que la justice surveillera. C'est le fidèle de Rifoël, le dépositaire des secrets du parti contre-révolutionnaire dans l'Ouest; il a regretté que Rifoël ait introduit dans le complot des femmes et se soit confié à elles; il a envoyé des sommes à Rifoël, et il a recélé l'argent du vol.

Quant à la conduite des deux gendarmes, Ratel et Mallet, elle mérite les dernières rigueurs de la justice, ils ont trahi leurs devoirs. L'un d'eux, prévoyant son sort, s'est suicidé, mais après avoir fait d'importantes révélations. L'autre, Mallet, n'a rien nié; ses aveux épargnent toute incertitude.

La dame Lechantre, malgré ses constantes dénégations, a tout connu. L'hypocrisie de cette femme, qui tâche d'abriter sa prétendue innocence sous les pratiques d'une menteuse dévotion, a des antécédents qui prouvent sa décision, son intrépidité dans les cas extrêmes. Elle allègue qu'elle a été trompée par sa fille, qu'elle croyait qu'il s'agissait de fonds appartenant au sieur Bryond. Ruse grossière: si le sieur Bryond avait eu des fonds, il n'eût pas quitté le pays pour éviter d'être témoin de sa déconfiture. La dame Lechantre fut rassurée contre la honte du vol, quand elle le vit approuvé par son allié Boislaurier. Mais comment explique-t-elle la présence de Rifoel à Saint-Savin, les courses et les relations de ce jeune homme avec sa fille, le séjour des brigands servis par la fille Godard, par la dame Bryond? Elle allègue un profond sommeil, elle se retranche dans une prétendue habitude de se coucher à sept heures du soir, et elle ne sait que répondre quand le magistrat instructeur lui fait observer qu'alors elle se levait au jour, et qu'au jour elle devait apercevoir quelques traces du complot, et du séjour de tant de gens, s'inquiéter des sorties et des rentrées nocturnes de sa fille. Elle objecte alors qu'elle était en prières. Cette femme est un modèle d'hypocrisie. Enfin son voyage le jour du crime, le soin qu'elle prend d'emmener sa fille à Mortagne, sa course avec l'argent; sa fuite précipitée quand tout est découvert, le soin qu'elle prend de se cacher, les circonstances mêmes de son arrestation, tout prouve une complicité de longue main. Elle n'a pas agi en mère qui veut éclairer sa fille et l'arracher à son danger, mais en complice qui tremble; et sa complicité n'a pas été l'égarement de la tendresse, elle est le fruit de l'esprit de parti, l'inspiration d'une haine connue contre le gouvernement de Sa Majesté impériale et royale. Un égarement maternel ne l'excuserait pas d'ailleurs, et nous ne devons pas oublier que le consentement de longue date, prémédité, doit être le signe le plus évident de la complicité.

Ainsi que les éléments du crime, ses artisans sont à découvert. On voit le monstrueux assemblage des délires d'une faction avec les amorces de la rapine, l'assassinat conseillé par l'esprit de parti sous l'égide duquel on essaye de se justifier à soi-même les plus ignobles excès. La voix des chefs donne le signal du pillage des deniers publics pour solder des crimes ultérieurs; de vils et farouches stipendiaires l'effectuent à bas prix, ne reculent pas devant l'assassinat; et des fauteurs de rébellion, non moins coupables, aident au partage, au recel du butin. Quelle société tolérerait de pareils attentats? La justice n'a pas assez de rigueurs pour les punir.

Sur quoi, la Cour de justice criminelle et spéciale aura à décider si les nommés Herbomez, Hiley, Cibot, Grenier, Horeau, Cabot, Minard, Melin, Binet, Laravinière, Rousseau, femme Bryond, Léveillé, femme Bourget, Vauthier, Chaussard aîné, Pannier, veuve Lechantre, Mallet, tous ci-dessus dénommés et qualifiés, accusés présents, et les nommés Boislaurier, Dubut, Courceuil, Bruce, Chaussard cadet, Chargegrain, fille Godard, ces derniers absents et fugitifs, sont ou ne sont pas coupables des faits mentionnés dans le présent acte d'accusation.

Fait à Caen, au parquet, ce 1er décembre 1809.

Signé : baron Bourlac.

De BALZAC.

(La fin au prochain numéro.)

CŒLIO

DEUXIÈME PARTIE.

XIII.

Nous donnons ici le texte même du marquis, sans y changer une syllabe. Le lecteur nous saura gré de mettre sous ses yeux les documents destinés par le vieillard à initier son jeune ami aux mystères du fameux sanctuaire :

« On a imaginé dans ces derniers temps un art de la mnémonique, qui consiste à venir en aide au souvenir en rattachant aux objets extérieurs des idées, des phrases, des mots. Or, s'il a pu sembler utile d'inventer une mnémonique pour l'esprit, mnémonique dont le but n'est, après tout, que de nous farcir la cervelle de termes et de noms étrangers et pour le moins indifférents, à combien plus forte raison ne devrait-il pas y avoir aussi une mnémonique du cœur, par laquelle les sentiments et les passions d'une période de notre existence à jamais évanouie seraient maintenus en activité, grâce à certains objets qui nous entouraient et que nous portions sur nous dans cette période mémorable, et dont ils furent un peu les acteurs à leur manière ! Mon sanctuaire est voué à cette mnémonique du cœur, et renferme des monuments sacrés d'une période de ma vie dont me sépare aujourd'hui un si morne intervalle d'apathie et de froide désolation, qu'il me semble avoir vécu deux fois, et qu'entre ma première et ma seconde existence un laps de temps s'est écoulé pendant lequel j'ai dormi sous la terre du sommeil des morts.

(1) Voir le numéro de septembre, tome XI, page 353.

« Tous les monuments de ce petit temple se rattachent à mon existence première. Là, chaque habit me rend les battements de cœur qu'il a surpris jadis sous les plis du satin, chaque perruque éveille en mon cerveau les idées fatales ou sereines qui l'ont traversé à ces heures impérissables ; le bâton me ramène aux sentiers bien connus, et l'épée me déchire comme en ces jours de délire et de mort où j'en dirigeai la pointe sur mon cœur.

« Les monuments sacrés et saints de mon temple reposent sur l'autel, et sont une maisonnette copiée en Espagne, et dans cette maisonnette un portrait de femme.

« Pour expliquer le sens de ces objets, il convient que j'entre ici dans quelques détails de l'histoire de mon existence.

« Ma famille, originaire de la Vendée, l'une des plus antiques et des plus dévouées à la monarchie, se composait, un peu avant la Révolution, de quatre frères, dont j'étais le plus jeune, et d'une sœur cadette. Mon frère aîné habitait le château de nos pères et se reposait, dans la retraite et la paix domestique, des fatigues d'une vie militaire qui n'avait pas été sans gloire ; le second était officier dans les gardes, et le troisième vivait à la cour en qualité de gentilhomme de la chambre. Ma sœur résidait à Paris, mariée à un parent éloigné qui favorisait secrètement, nous l'apprîmes plus tard, les projets et les plans des révolutionnaires. Dieu le lui pardonne ! le malheureux paya son erreur de sa tête. Quant à moi, après avoir commencé ma

carrière comme page et servi depuis dans les ambassades, je me trouvais, dès 1788, à Madrid, où mon roi m'avait chargé d'une mission délicate, mais sans caractère diplomatique. Il s'agissait d'ouvertures personnelles de mon maître au roi d'Espagne, et l'affaire devait se traiter sans intermédiaire. Si la correspondance de Louis XVI n'avait été dès cette époque espionnée, Sa Majesté n'aurait certes pas eu besoin des mes faibles services : n'importe, et bien que cette mission n'exigeât point une grande expérience politique, du moins témoignait-elle de la confiance sans bornes qu'avait le roi dans ma fidélité à toute épreuve. Mais je n'en dirai point là-dessus davantage, Louis XVI étant mort sans délier mes lèvres.

« Sur ces entrefaites, la révolution éclata en France. Tous les membres de ma famille rivalisèrent d'efforts pour exterminer le monstre. Dans les assemblées des notables, dans les conseils secrets, comme dans les entreprises à main ouverte, partout où il était question de défendre le roi et de sauver, au prix de sa fortune et de son sang, le palladium de la monarchie, les noms de mes nobles frères brillèrent au premier rang. Le gentilhomme de la chambre figura dans le petit groupe de fidèles qui accompagna la famille royale dans la fuite à Varennes ; après cette déplorable expédition, il suivit M. le comte de Provence et se réfugia dans les Pays-Bas, où dès le premier moment la majeure partie des capitaux de notre famille se trouva mise en sûreté par le hasard des circonstances bien plutôt que par nos prévisions intéressées. Ce frère est avec moi le seul qui soit resté de notre maison ; rameau stérile lui aussi, rejeton mutilé d'une souche jadis si forte et si puissante. Un boulet de canon lui emporta le pied gauche à Jemmapes, où il se battait comme volontaire sous les drapeaux du duc de Saxe-Teschen. Il vit aujourd'hui retiré, en Suisse, avec les deux fils de ma sœur ; et c'est lui qui me fournit ma rente viagère.

« Deux de mes frères et ma sœur, elle aussi, sont tombés victimes de la sainte cause qu'ils défendirent en héros jusqu'à la dernière goutte de leur sang. L'officier aux gardes, massacré par la canaille le 6 octobre 1789, mourut au moins sans avoir vu les bonnets rouges envahir le palais de Versailles, et ma sœur, qui déserta le toit conjugal avec ses deux enfants du jour que son indigne époux, déclarant ouvertement ses projets politiques, se rendit à la Convention nationale, ma sœur, en vraie Jeanne d'Arc qu'elle était, vint en Vendée chercher refuge auprès de son frère. Là un champ légitime s'ouvrit à son enthousiasme. Elle fit la guerre aux côtés de son frère, et trouva la sanglante couronne du martyre, après avoir su conquérir sous les ordres de La Roche-Jacquelin des lauriers que des temps meilleurs eussent immortalisés. Je passerai sur les affreux détails de sa mort. Après avoir vu son frère tomber sous ses yeux, elle quitta le sol natal à la lueur de l'embrasement des châteaux de ses pères. Nulle privation, nulle torture, nulle infamie ne lui fut épargnée. Elle périt au Mans le 12 décembre 1793. La veuve et les orphelins de mon frère partagèrent son sort, et ce ne fut que par un miracle de la Providence que ses deux enfants à elle échappèrent aux infernales colonnes de Carrier.

« Je reviens à moi. La mort de mes souverains avait naturellement arrêté mes démarches à la cour de Madrid, et je résolus, sur la sollicitation de mes frères, non moins que pour obéir à la voix de ma conscience, de rentrer dans mon pays et d'y prendre part aux combats qui se livraient en Vendée. Mais Dieu avait disposé autrement de mon sort. Comme je faisais mes préparatifs de voyage, une fièvre nerveuse s'empara de moi, et avant que mon faible naturel eût recouvré la force d'agir, des bruits fatals m'apportèrent la nouvelle de la ruine de ma famille, de la confiscation de nos biens et de ma mise hors la loi.

« Cependant les républicains venaient de déclarer la guerre au roi d'Espagne, et je préférai combattre pour ma patrie, sous les drapeaux étrangers, plutôt que de m'immiscer aux querelles intestines des partis. Savais-je donc si, dans tous ces partis qui déchiraient la France, il y en avait un seul dont les principes fussent les miens et qui eût osé défendre ma cause comme la sienne ? Car des royalistes purs qui avaient survécu au meurtre de Louis XVI, quelques-uns seulement étaient restés en France à cette époque, et ce petit nombre se tenait caché.

« La première affaire où je pris part en qualité de simple soldat me dégoûta des armes : ce fut l'engagement de l'été 1794, dans lequel les Espagnols, entrés dans le Roussillon sous la conduite de Ricardo, furent refoulés honteusement au delà des Pyrénées. L'année suivante eut de meilleures journées, et je cueillis mes premiers lauriers à la bataille de Figueras. Mais presque en même temps, l'ignoble paix de Bâle vint enchaîner mon bras et me mettre à même de sentir combien peu mon malheureux pays pouvait compter sur la loyauté et la persistance des alliances étrangères. La croisade vendéenne pouvait être envisagée comme terminée à la mort de Charette, et la défense du territoire, envahi par les troupes coalisées des grandes puissances de l'Europe, réunit pour un moment dans un but commun les différents partis de la république et décida même plus d'un royaliste à s'enrôler sous les drapeaux de la révolution. J'étais déterminé à ne plus prendre de service dans les armées étrangères, car je commençais à douter de leurs bonnes intentions à l'égard de la France, et mon frère, qui me tenait au courant des projets des royalistes en Allemagne, ne fit que me fortifier dans ma résolution, en m'engageant à attendre un temps plus favorable à notre cause.

« Dans cette intention je retournai à Valence, dont le climat tempéré semblait surtout convenir à ma santé, et j'y passai quelques années aussi heureuses que ma situation le comportait. Cependant, vers la fin de 1799, au moment où la descente en Bretagne de M. le comte d'Artois venait ranimer toutes les espérances des royalistes, je courus me ranger sous les ordres du marquis de Pausange, qui armait une partie de la Vendée. J'avais hâte de venger dans le sang des républicains la ruine de ma famille et de me conquérir par les armes une tombe sur le sol où j'étais né. Il faut dire aussi qu'un enthousiasme sacré pour la cause de mon pays n'était pas le seul mobile qui poussât mon cœur dévoré à cette époque d'un affreux désespoir contracté sur la terre étrangère. Mais avant d'en venir aux destins qui m'attendaient en France, à l'histoire de ma captivité dans les prisons de Strasbourg et de ma fuite en Allemagne, qu'il me soit permis d'aborder ici l'événement capital de mon existence, événement qui fut immédiatement suivi de mon départ de l'Espagne.

« Je me trouvais depuis le commencement de la belle saison à Grao, charmant petit port tout voisin de Valence, où je prenais les bains de mer, lorsqu'une après-midi, c'était le 30 septembre 1799 vers six heures, comme je traversais l'Alaméda qui conduit de Valence à Grao, j'aperçus, assise sur un banc de gazon à l'ombre d'un palmier, une figure de femme dont l'aspect bouleversa tout mon être. L'impression fut subite, instantanée, et telle que je ne saurais la décrire, bien que chaque fois qu'il m'arrive d'y penser, le prodige se renouvelle et gronde en moi comme le coup de tonnerre affaibli d'un orage lointain. J'avais alors trente-

sept ans, et je vivais en rapports de galanterie avec une noble dame de Valence dont la beauté souveraine enchaînait mes sens. Mais au premier regard que je jetai sur le visage céleste de Sarah, de cette passion naguère si ardente et si impérieuse il ne resta plus rien, pas une flamme, pas une étincelle. Tout ce que je puis dire, c'est qu'en moins d'un instant je devins un autre homme ; une vie nouvelle se fit jour en moi, il me sembla que mes sens épurés rompaient leur enveloppe grossière et ténébreuse, et que mon cœur nageait pour la première fois dans une atmosphère de gloire et de sérénité. Mais pourquoi tenterais-je, ô mon jeune ami, de vous décrire ici des émotions que vous ne devez comprendre que le jour où vous les sentirez ?

« Le portrait de Sarah, qui se trouve dans la maisonnette de carton, est l'œuvre d'un habile peintre en miniature de Valence, qui, à force de la guetter à la promenade et de se poster chaque jour à une croisée vis-à-vis de la sienne, finit par me procurer à prix d'or son imparfaite ressemblance. Quant à la maison, je l'ai construite moi-même de souvenir d'après le modèle de la maison qu'elle habitait à Grao ; à la fenêtre où elle avait l'habitude de venir s'asseoir, j'ai placé son portrait. Je ne possède d'elle aucun autre souvenir, si ce n'est un petit noyau de cerise que je n'ai jamais cessé de porter dans ma bouche depuis l'instant où je le ramassai sous sa croisée. »

A cet endroit, l'écriture indiquait que la main du vieillard avait tremblé, et les lignes suivantes avaient dû être écrites après une assez longue pause.

« Ma belle étrangère se nommait Sarah, et voici ce que j'appris en outre de sa condition : elle était de Malte, et depuis un an mariée à un riche marchand établi à Perpignan, mais qui faisait en Espagne la plus grande partie de ses affaires. Usurier, contrebandier, mêlé à toute sorte d'intrigues et d'industries, cet homme parcourait le pays, protégé par les recommandations d'une foule de personnages haut placés, qui avaient tout intérêt à ménager en lui un créancier. Bien qu'il prît soin de déguiser son nom et se fit appeler Aronet, personne à Valence n'ignorait que c'était là le même Juif qu'on nommait Aaron à Perpignan et qui professait ouvertement, de l'autre côté des Pyrénées, un culte fanatique pour la religion de Moïse. Mais grâce aux protections qu'on lui savait à Madrid, grâce aux avantages nombreux que Barcelone et Valence tiraient pour leurs produits de son commerce, les autorités espagnoles, en dépit des lois en usage à l'égard des juifs, le laissaient circuler librement, et fermaient les yeux pour ne pas reconnaître sur sa physionomie le signe distinctif de la nation errante. Sarah, elle non plus, n'aurait pu renier son origine orientale empreinte sur la forme de son visage ; mais du moins l'expression de ses traits n'avait rien de cet air presque dur qui caractérise le type israélite. Non, le front de Sarah respirait l'idéal le plus pur de la beauté patriarcale, et lorsque les palmiers et les cèdres du Guadalquivir balançaient en frémissant leurs rameaux sur sa tête, vous eussiez dit la Sulamite au bord des fleuves de Babylone.

« Je n'eus pas une seule fois l'occasion de rencontrer son mari. Occupé à cette époque d'affaires importantes, il était retourné à Barcelone sitôt après avoir amené sa femme aux bains de Grao, où celle-ci venait pour se remettre des fatigues d'une première couche. Sarah avait aux bains pour compagne une sœur de son mari, le dragon près de la colombe, Lia près de Rachel.

« Mon amour pour Sarah était si pur, si dégagé de toute arrière-pensée de possession ou de jouissance terrestre, que les conditions devant lesquelles, en toute autre circonstance, ma passion eût cédé, ne produisirent point sur moi le moindre effet de découragement. Mendiante ou reine, païenne ou chrétienne, au fond que m'importait cela, pourvu qu'il me fût donné de la voir chaque jour, de me laisser ravir par sa contemplation ? Bientôt cependant une circonstance favorable nous rapprocha. Sarah aimait les échecs avec fureur, et je passais pour un véritable maître en ce jeu. Cette conformité de goût, dans les loisirs d'une ville de bains, devait naturellement nous réunir l'un et l'autre à toutes les heures du jour et ménager à mon cœur de ravissantes entrevues.

« Je serai bref, car tous mes sens se troublent dès que je cherche à ressaisir la mémoire de cet âge d'or de mon existence. Hélas ! dans le paradis où je commençais à vivre, je ne prévoyais pas que le glaive flamboyant était levé qui devait sitôt m'en chasser. Sarah, dès le premier jour, avait accueilli mes hommages avec une visible sympathie, et me témoignait déjà plus que de la confiance. Malheureuse d'appartenir à un homme aux mains de qui ses parents l'avaient livrée comme une marchandise ; d'un naturel souffrant et délicat, les secrets penchants de son cœur la portaient à voir en Dieu plutôt un être de miséricorde et de mansuétude, que ce juge terrible dont son mari l'épouvantait. A ne consulter que son cœur, elle était chrétienne, elle était à moi. Cependant un affreux malheur vint nous atteindre. Le ciel s'écroula sur nos têtes ou l'enfer s'ouvrit sous nos pieds, choisissez lequel il vous plaira. Un soir, vers minuit, des hommes masqués, des familiers de l'inquisition de Valence investirent sa maison. Enfoncer les portes, arracher de son lit la malheureuse et la jeter inanimée dans une voiture qui la conduisit à la prison de la Casa Santa, fut pour ces exécrables bandits l'affaire de trois quarts d'heure. On l'accusait d'hérésie et de sortilége, d'avoir violé le sanctuaire et profané les saintes reliques de Santa Paz. On prétendait, en outre, qu'elle avait tenté d'ensorceler un chrétien à l'aide de ses philtres pour l'entraîner ensuite aux plus honteuses débauches.

« Le lendemain, à la première nouvelle de cette arrestation infâme, je cours à Valence et me rends chez l'inquisiteur, que je connaissais; mais des ordres avaient été donnés pour qu'on m'empêchât d'arriver jusqu'à lui ; j'écris lettre sur lettre, point de réponse ! Enfin j'ouvris les yeux sur cette infernale machination, et je compris de quelle main venait le coup qui me frappait.

« J'ai parlé tout à l'heure d'une liaison contractée par moi à Valence. La personne à laquelle j'étais attaché avant de connaître Sarah se nommait dona Mercedes de Aquilas. Elle était sœur de cet inquisiteur et femme d'un fonctionnaire en ce moment à Mexico. L'amour religieux exclusif que m'inspirait Sarah ne permettant aucun partage, je rompis dès le premier moment toutes relations anciennes, et Mercedes, blessée au cœur mortellement, en conçut un affreux désir de vengeance. L'orgueil blessé et la jalousie changèrent cette femme en une véritable furie. C'était elle qui avait forgé toute l'accusation contre Sarah ; elle qui, non contente de s'être servie de son frère comme d'un instrument dans cet enlèvement nocturne, rendait nulles toutes mes démarches en me faisant passer pour fou auprès des membres de ce tribunal infernal qu'on appelle en Espagne la sainte inquisition. Convaincu que je ne pouvais rien pour le salut de Sarah, je pris le parti de me rendre sur-le-champ à Madrid où je comptais des amis puissants qui ne me refuseraient pas d'intervenir en d'aussi graves circonstances. En effet, plusieurs se mirent en campagne de la meilleure grâce ; mais, à peine les premiers pas étaient-ils faits pour arrêter la marche du procès criminel intenté

contre Sarah, qu'on reçut de Valence la nouvelle de sa mort. L'infortunée Juive avait succombé dans sa prison, après la seconde épreuve de la question.

« A ce moment toute conscience de moi-même m'abandonne, et commence la période de ma première mort. Lorsque je me relevai de ce coup foudroyant, j'étais tel que vous me voyez aujourd'hui, un vieillard à tête blanche en qui tout est débile, froid et glacé, un spectre auquel il est donné après sa mort d'errer quelques jours encore sur la terre. Jamais ce sentiment dont je vous parle ne s'empare de moi avec plus de puissance que lorsqu'il m'arrive d'endosser cette robe de chambre de satin rose que je portais au moment où ce sommeil me prit, et qui doit me servir de linceul en mon sépulcre. Des amis m'ont souvent raconté que j'allais attenter à mes jours, mais qu'à ce moment-là je perdis connaissance; ce qu'il y a de certain, c'est que le délire et la frénésie me possédaient, et que je tombai dans un état cataleptique qui ne tarda guère à porter dans toutes les parties de mon corps la perturbation dont mon cerveau était la proie. »

Là se terminait le récit. Lorsque Cœlio eut fini de lire, deux larmes coulèrent de ses yeux.

— Héros par ton amour et tes souffrances, s'écria-t-il en pressant le papier sur son visage humide, martyr sacré de la foi, pourquoi ton cœur, ton noble cœur a-t-il cessé de battre sans que j'en aie senti sur le mien la libre pulsation? pourquoi la flamme de ta vie s'est-elle éteinte sans que j'aie pu y réchauffer, y épurer la mienne? pourquoi es-tu mort avant que j'aie appris à t'aimer?

A ces mots, il s'élança vers la chambre du marquis et s'agenouilla tout en larmes près du cercueil où gisait le cadavre.

XIV.

Dès qu'il se fut acquitté des devoirs suprêmes à rendre à son ami, Cœlio revint avec empressement au mystérieux portrait. La destinée si triste du modèle donnait, à ses yeux, un charme inexprimable à cette image qu'il eût aimée, même sans l'auréole de transfiguration dont le malheur la couronnait. Il passait des heures entières assis dans sa chambre à contempler ce regard si doux et si bleu où son âme se perdait, ces belles lèvres de corail qui semblaient revivre pour lui répéter le roman du marquis. Partout où il allait, le portrait l'accompagnait, soigneusement enfermé dans une boite garnie de velours qu'il gardait sur son cœur. Rentré chez lui, il prenait dans sa main la miniature et ne la lâchait plus; souvent même, saisi d'irrésistibles tentations, il lui arrivait, au milieu d'une course dans la ville, de chercher un endroit solitaire pour s'y repaître à loisir des regards de son idéale maîtresse. Peu à peu, cependant, cette adoration devint telle qu'elle réagit visiblement sur sa santé. Pour commencer, il témoigna un dégoût prononcé pour tous les besoins vulgaires de la vie; il ne voulait plus boire ni manger, ni voir personne. Seul dans sa chambre, abîmé dans ses sensations ou sa rêverie, si par hasard vous entriez, il s'éveillait comme d'un songe, passait la main dans ses cheveux, et balbutiait au hasard oui ou non, sans s'inquiéter autrement de ce que vous lui demandiez. Rien de ce qui jadis l'occupait ou le charmait ne pouvait le distraire de ses habitudes de songe-creux. Le carnaval était oublié, il ne lisait jamais plus d'un quart d'heure, ne visitait aucune galerie, et ne sortait qu'au tomber du crépuscule pour s'en aller rôder comme un hibou parmi les ruines du Campo-Vaccino.

XV.

Un jour que Cœlio, assis seul dans sa chambre, se livrait selon son habitude à la muette contemplation de son idole, la porte s'ouvrit et le professeur entra. Le signor Marchesini, auquel n'avaient pas échappé les progrès effrayants du mal qui semblait consumer le jeune homme, s'approcha doucement et l'avertit de sa présence en lui frappant un léger coup sur l'épaule. Cœlio leva les yeux par un mouvement machinal, et, reconnaissant le professeur de l'Académie, fit tous ses efforts pour amener sur sa lèvre triste et décolorée ce sourire amical dont on accueille une bienvenue. Le professeur alors lui prenant la main et le regardant en face, comme pour s'assurer de l'inconcevable changement survenu en quelques jours dans cette physionomie naguère encore si juvénile et si florissante :

— Cher ami, dit-il, vous souffrez : confiez-vous à moi; au nom du ciel, parlez, car votre état me devient une énigme, et je n'ose vous proposer aucun moyen de salut avant de savoir quelle est l'origine, quel est le siége du mal qui vous consume. Quoi qu'il y ait, il s'agit de vous arracher à vous-même et de vous procurer de la distraction à tout prix. Et d'abord, comme le premier point de mon ordonnance est que vous renonciez à cette diète absolue où vous vivez, nous dinerons ensemble. Oh! soyez sans crainte, nous dinerons seuls, nous causerons, et je vous en préviens, je ne vous laisse pas que vous ne m'ayez tout dit.

— Tout vous dire? reprit Cœlio avec un amer soupir; eh! le puis-je? sais-je donc moi-même quelle peine me ronge, quelle divine extase me ravit? Ah! croyez-moi, je serais sauvé si je pouvais découvrir dans les plus secrets replis de ma conscience ce que j'ai ou ce qui me manque.

Pendant ce temps, le professeur regardait attentivement le portrait que Cœlio, dans un premier moment de surprise, avait oublié de cacher.

— Eh! eh! monsieur le docteur, s'écria Marchesini en prenant sur le pupitre la gracieuse miniature, voilà, si je ne me trompe, qui va me donner le secret de l'énigme. Une amourette au Ghetro? fort bien, à merveille, mon cher. Ainsi nous adorons, nous idolâtrons la belle Sarah? Pour ma part, je vous en fais mon compliment; seulement, n'allez pas vous convertir.

— Sarah! s'écria Cœlio en se levant comme poussé par un ressort, Sarah! au nom du ciel, qui vous a dit son nom?

— Là! là! contenez-vous, docteur, vous n'avez point affaire à un rival. Ma femme a l'habitude de vendre au vieux Shylock les hardes dont on ne veut plus, ainsi que les morceaux d'argenterie cassée, et c'est à ce commerce domestique, à ces coutumes de bonne et antique ménagère, que j'ai dû le bonheur de contempler face à face une ou deux fois l'adorable visage de la fille du Juif.

— Ma tête s'égare, murmura Cœlio; par tout ce qu'il y a de saint et de sacré sur la terre, expliquez-vous plus clairement; parlez, de grâce, ou je deviens fou. L'original de ce portrait est mort, mort depuis vingt ans. Vous ne savez donc pas que ce portrait, je l'ai trouvé dans la défroque du marquis, lequel l'avait fait peindre en Espagne il y a vingt ans?

— Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'alors le bon Dieu a fait de ce portrait une copie vivante qui se nomme Sarah, et passe dans le Ghetro pour la fille unique du vieil Aaron.

— Aaron, continua le professeur; quant à moi, je l'appelle toujours signor Shylock, ce qui ne saurait le blesser le moins du monde, attendu qu'il ne comprend pas. N'importe, le compère me fait assez l'effet d'un vieux larron

d'humeur peu accommodante, qui mangerait volontiers de la chair de chrétien. Mes enfants s'enfuient lorsqu'il entre, mais ma femme prétend qu'il est sûr en affaires.

— Et sa fille ? demanda Cœlio avec vivacité.

— Un vrai trésor, un ange de grâce et de pudeur. Le chevalier Lamuccini, qui peignait dernièrement une toile de Jephté, proposa cent écus au vieux Juif s'il voulait la lui confier pour modèle. A Dieu ne plaise ! le Shylock garde sa fille plus précieusement que sa barbe, et je ne jurerais pas qu'elle ait jamais franchi le seuil du Ghetro.

— Etrange ! murmura Cœlio en appliquant sa main sur sa tête en feu; de plus en plus étrange! Qui donc êtes-vous, puissances mystérieuses qui dévidez autour de moi les fils de vos fuseaux magiques, et m'entraînez, à mon insu, dans un labyrinthe de hasards et de pressentiments ? Comment découvrirai-je en ce chaos l'énigme de mon existence?

— Trêve de monologues, monsieur le poëte, s'écria en l'interrompant le signor Marchesini, et pour tirer la chose au clair le plus vite possible, tâchons de nous concerter un peu. D'abord nous dînons ensemble aujourd'hui, et vous me raconterez en détail la romanesque histoire de vos amours, en détail ce qu'il y a de commun entre vous et ce singulier portrait, ensuite vous vous engagerez sur parole à vous abstenir de toute espèce d'expédition nocturne dans le Ghetro, ainsi que de toute tentative de conversion sur l'âme de la jeune Israélite ; à ce compte, je m'oblige, moi, à vous mettre en présence de la belle Sarah, à vous montrer votre idéale maîtresse, non plus en image, mais en chair et en os, mais vivante; et cette fois, si vous doutez encore, vous pourrez vous convaincre à la façon de saint Thomas. Frappez là, et dès aujourd'hui nous commençons nos recherches.

Le professeur.

Cœlio, incertain s'il rêvait ou s'il veillait, laissa tomber sa main dans la main qu'on lui tendait, et suivit le professeur sans savoir où celui-ci le conduisait. Le pauvre jeune homme sentait autour de son front comme un voile de brouillards, et son cœur tressaillait, en proie aux émotions les plus contraires.

Ce que Cœlio raconta du portrait et de la passion indéfinissable dont il était l'objet, parut au professeur tellement bizarre, tellement en dehors de toute idée, de toute conception possible, que celui-ci commença par croire qu'on se moquait de lui, et que c'était là une histoire inventée à plaisir pour cacher le secret d'une amourette avec la belle Juive. D'autre part, en y réfléchissant, le culte idolâtre que le jeune homme rendait à ce portrait, aussi bien que le caractère de vétusté empreint sur la peinture, s'accordaient merveilleusement avec le récit; d'où le signor Marchesini conclut que Cœlio n'était pas un imposteur, mais un fou pour lequel il n'y avait plus qu'à demander une place aux petites-maisons. La ressemblance du portrait avec Sarah, bien qu'il n'y vît rien de surnaturel, le frappa néanmoins comme un de ces hasards étranges qu'on rencontre, et il se demanda s'il n'y aurait pas moyen d'utiliser cette circonstance d'une manière favorable à la guérison de son jeune ami. Il proposa donc, pour le soir, une promenade au Ghetro, et l'on convint d'aller faire, en sortant de table, une petite visite au vieux juif Aaron.

— J'aurai beaucoup gagné, pensait-il en lui-même, si j'en arrive à rappeler sur la terre, à fixer sur un objet réel, sur un être de sang et de chair, ses rêves fantastiques qui s'égarent dans le bleu de l'air; alors, du moins, la maladie passe d'un monde invisible dans le nôtre, prend un caractère naturel, et nous savons par quel remède l'attaquer.

Cœlio accueillit sans résistance, mais aussi sans trop d'empressement, la proposition de son ami, et ne prit point soin de s'informer davantage des deux individus dont les noms l'avaient d'abord si vivement ému. Il semble cependant que l'idée de contempler en face une image vivante de la céleste figure du portrait aurait dû le tenir dans le ravissement; mais l'innervation de ses facultés était telle à cette heure, que son cœur paraissait mal à toute chaude sensation. Et puis, cette ressemblance superficielle observée par le professeur existerait-elle jamais pour lui, pénétré jus-

que dans les profondeurs de sa conscience de l'insaisissable beauté de son idéal? Il en était à se demander comment il pouvait se faire que la rencontre fortuite de deux noms, assez communs après tout chez les Israélites, l'eût agité si furieusement et au point de livrer, d'une si ridicule façon, tous les secrets de son âme au professeur. Quoi qu'il en fût, la partie était engagée, et il s'agissait de s'en tirer le plus vite possible. Cœlio se résigna d'avance, bien déterminé à nier toute espèce de ressemblance entre la jeune fille qu'on lui présenterait et la divinité mystérieuse enfermée sous triple clef d'or dans le tabernacle de son esprit.

Telles étaient les dispositions dans lesquelles l'hôte et son convive se dirigeaient vers le Ghetro, en échangeant çà et là quelques rares paroles. Cœlio n'avait jamais franchi le seuil maudit, et ne connaissait encore cet immonde repaire que par la description qu'il en avait lue dans la complainte populaire célébrant le meurtre du jeune don Aquilas de Sylva. Mais, lorsqu'il arriva devant la grille ouverte, et fut sur le point de pénétrer dans cette cité de la misère et du vice, d'où lui venaient, avec de nauséabondes bouffées, toute sorte de rumeurs sourdes et confuses, il lui sembla voir apparaître toutes les images fantastiques évoquées dans l'œuvre du rapsode populaire; il lui sembla voir la belle convertie et le vieux Juif fanatique; l'une baisant, au fond de son cachot, les pieds d'ivoire du crucifix qu'elle dérobe à tous les yeux, l'autre, comme Shyloch, aiguisant son couteau sur la dalle. L'effet de cette hallucination fut tel qu'il hésita un moment et que le professeur dut s'y prendre à deux fois pour le décider à pénétrer. Cœlio frissonnait, il lui semblait que l'esprit du jeune Espagnol assassiné marchait à ses côtés dans ce cloaque, et tantôt l'entraînait en avant, tantôt le forçait à reculer. — Toutefois, les glapissements criards des enfants accroupis çà et là sur le seuil de masures enfumées et grattant comme des singes leurs grosses têtes ébouriffées, eurent bientôt dissipé la rêverie poétique et ramené le visionnaire au sentiment de la réalité la plus hideuse. Trois ou quatre sibylles groupées à terre au bas de la margelle d'un puits effilaient, en remuant leurs mâchoires, je ne sais quels lambeaux de vieux galons, et plus loin une vieille barbe blanche, affublée d'un caftan vert, allait de porte en porte en psalmodiant un chant hébraïque et frappait chaque maison de sa baguette. Au bout de quelques secondes, le professeur tourna à gauche dans une ruelle tout obstruée de guenilles et d'ordures. Cœlio suivit sans rien dire, après quoi son guide lui annonça qu'ils étaient arrivés.

— Dieu soit loué! nous y voici, s'écria le signor Marchesini. Eh quoi! jeune homme, le cœur ne vous dit rien? c'est pourtant là que respire notre divine Sarah!

Et Cœlio aperçut vis-à-vis de lui une maison de construction bizarre, ornée d'une porte sous laquelle un enfant de dix ans aurait dû se courber pour passer, et de plus, ayant toutes fenêtres murées.

Le professeur frappa à trois reprises, et comme rien ne répondait :

— Le vieux hibou aura délogé, murmura-t-il; qu'importe, si l'oiseau que nous cherchons est au nid? Allons, monsieur le docteur, aidez-moi à frapper, à battre en brèche les murailles. Pardieu! vous et moi ne sommes pas gens à nous contenter d'une simple reconnaissance des lieux.

A ces mots, le signor Marchesini entreprit le siége de la place, et comme Cœlio, impatienté de tant de bruit pour rien, rôdait autour de la maison, il remarqua, dans un coin par derrière, une espèce de petite masure qu'un vieux pan de mur à demi croulant mettait en communication avec le corps de logis principal. Le jeune homme, presque uniquement préoccupé de se soustraire aux invitations provocatrices du professeur, se dirigea de ce côté et s'appuya, non sans observer quelque peu, sur une fenêtre calfeutrée avec grand soin, mais dans les volets de laquelle il lui sembla apercevoir une assez large fente. Cœlio ne s'était pas trompé; il entendit d'abord un bruit de pas qui fut suivi d'un coup dans la muraille, et ses yeux plongèrent, à travers l'ouverture, dans une étroite salle en ogive, éclairée de lampes nombreuses et construite dans le goût du quatorzième siècle. Des morceaux de vaisselle d'argent et de vermeil, des miroirs de Venise ébréchés, des cristaux dépareillés gisaient là sur le sol, entassés pêle-mêle avec des lambeaux d'uniformes galonnés, d'épaulettes et de ceintures à ganses d'or, et tout un arsenal de fripperie. L'endroit d'où venaient les coups de marteau ne pouvait s'apercevoir par le trou de la fenêtre, mais le jeune homme, aux aguets, crut reconnaître le bruit d'une pierre qu'on ôte et qu'on replace. Au même instant apparut une grande et svelte jeune fille vêtue de blanc de la tête aux pieds, et qui, élevant au-dessus de sa tête un crucifix qu'elle tenait à deux mains, se dirigea d'un pas lent juste vers l'endroit de la salle qui faisait face à la fenêtre. Cœlio ne voyait la jeune fille que par derrière, mais le crucifix étant tourné de son côté, il reconnut soudain le christ d'argent sur la croix de corail. A cet aspect, un frisson de terreur et de pressentiment se glissa dans ses veines. C'était bien là le crucifix du séminariste espagnol, le présent du jeune diacre à la convertie du Ghetro, tel qu'il se souvenait de l'avoir vu décrit dans l'appendice de la complainte. Et Cœlio, tremblant de tous ses membres, se débattait encore sous le coup de cette apparition, qu'une autre plus étrange et plus inexplicable vint le confondre de nouveau. La forme blanche déposa le crucifix sur une saillie du mur, et, se prosternant la face contre terre, le hasard de la pose mit le profil de son visage sous le rayon de l'œil collé aux planches de la fenêtre. O merveille! cette femme, cet ange, c'était Sarah! l'original vivant de l'idole de son cœur, l'incarnation pure de la mystique dame de ses rêves. En ce moment son délire ne se contint plus. Le nom de Sarah s'échappa-t-il de ses lèvres dans un soupir involontaire, ou bien son front appesanti vint-il frapper violemment la cloison de la fenêtre, Cœlio lui-même n'en a jamais rien su. Toujours fut-il que la blanche catéchumène se leva effarée comme une biche aux approches du chasseur, saisit son crucifix et disparut après avoir soufflé les lampes....

En ce moment, il entendit le professeur qui l'appelait à cris redoublés, et Cœlio, conservant, au milieu de son vertige, assez de présence d'esprit pour comprendre qu'il devait garder pour lui seul le secret que le hasard venait de lui livrer, quitta son poste sans se le faire dire à deux fois.

— Nous sommes bafoués, grommela le professeur réduit à lever le siége, le Shylock est au Rialto, et Jenica sous les verroux; allons, seigneur Lorenzo, il s'agit maintenant de déloger sans bruit et de prendre patience...

Nous n'essayerons pas de suivre notre jeune ami à travers le labyrinthe d'idées, de projets, de plans et de résolutions où il s'engagea pendant les heures qui s'écoulèrent après son retour du Ghetro. Il ne s'agissait plus désormais pour lui que de délivrer l'infortunée Sarah. Cependant, si facile qu'il lui semblât de parvenir jusqu'à la belle Juive, à l'aide du secret terrible qu'il venait de découvrir, Cœlio hésitait entre les divers partis à prendre et ne savait au juste auquel s'arrêter. Irait-il livrer le vieillard au glaive de la justice et verser, pour second baptême, le sang de son père sur le front de la belle pénitente, déjà, selon la légende,

consacré par les larmes une première fois? Ou, tentant un coup de main dans la maison, se présenterait-il à la douce captive comme un ange envoyé du ciel pour sa délivrance? Un troisième parti lui restait à prendre, c'était d'aller trouver le vieux meurtrier et de le menacer de tout dire, et de ne lui promettre le silence qu'à la condition qu'il abdiquerait à l'instant même tous ses droits sur Sarah. Cette dernière résolution parut à Cœlio la meilleure, et il se mit en devoir de l'exécuter le lendemain au point du jour, sans rechercher l'assistance de personne. Une fois arrachée à la tyrannie du vieux Shylock, Sarah serait conduite dans un cloître pour y recevoir, dans la paix du cœur, les premières notions de la foi chrétienne, et ensuite le baptême public. Les espérances de Cœlio ne s'arrêtaient point là, comme on pense, et plongeaient plus avant dans les vapeurs éthérées de l'avenir; mais le caractère grave et profond dont la Providence l'avait investi comme par miracle en de si étranges circonstances, ne lui laissa pas le loisir en ce moment de caresser des rêves amoureux.

Cœlio s'endormit tard cette nuit-là, et les premières cloches de l'aurore l'appelant, comme une voix des anges, à son œuvre pieuse, il se leva et sortit. En passant devant l'église Santa-Trinita-de-Monti, une main invisible l'entraîna dans le sanctuaire. Un prêtre y disait une messe basse à laquelle assistaient deux mendiants. Cœlio fit un signe de croix, s'agenouilla sur les degrés de l'autel, puis, après une invocation à la Vierge pour le succès de son entreprise, il quitta le saint lieu, non sans avoir mouillé ses doigts au bénitier.

— Comment l'église sera-t-elle la maison de Dieu, pensait-il en s'éloignant, si elle n'est ouverte aux hommes à toute heure? Le sein de Dieu ne s'ouvre-t-il point à nous toujours, aussi souvent que notre ardeur nous porte à nous plonger en lui? pourquoi faut-il que les portes de sa maison attendent pour s'ouvrir que le prêtre soit prêt à réciter son homélie et l'organiste à promener ses doigts sur le clavier? Quant à moi, je n'ai jamais puisé forces plus efficaces dans la religion; car cette fois, du moins, et par une ineffable rencontre, la grâce du moment répondait aux besoins du moment.

En arrivant à la porte du Ghetro, Cœlio s'étonna du mouvement qui se faisait dans le quartier, à une heure si matinale. Hommes, femmes et enfants couraient d'une maison à l'autre, s'abordant et gesticulant comme si quelque grand fléau eût menacé de s'abattre sur ce qu'ils possédaient. Plusieurs matrones s'arrachaient les cheveux, le vieux rabbin à la barbe de bouc déchirait, dans son désespoir, son caftan noir du haut en bas, et de petits monstres nus et mal peignés se dérobaient à quatre pattes, en hurlant, sous les mantilles de leurs mères. Cœlio n'en poursuivit pas moins sa route, et, sans se laisser distraire de son but par cette espèce de sabbat en action, atteignit le tournant de l'allée où demeurait le père de Sarah.

Mais, à peine avait-il mis le pied dans l'étroite ruelle, qu'une voix lui enjoignit brusquement de s'arrêter. Cœlio leva les yeux, et se trouva vis-à-vis de deux soldats qui lui barraient le chemin.

— On ne passe pas! reprit la voix au même instant, en lui donnant pour argument une baïonnette croisée.

Notre jeune homme, dont cette aventure commençait à travailler l'esprit, en était à se demander s'il tiendrait compte de la consigne, lorsqu'il vit au fond de la ruelle des hommes de police occupés à faire pénétrer par force la lumière du soleil par les fenêtres si bien calfeutrées de la maison du vieux Juif. Cloisons et plâtres volaient en éclats sous le marteau des sbires et des trous de muraille tombaient dans la rue toutes sortes d'oripeaux, de vieux meubles, de toiles peintes et de bouquins qu'un barigel enregistrait à mesure.

— Mais, qu'est-il donc arrivé? demanda enfin Cœlio.

A quoi le jeune homme reçut une réponse qu'il aurait aussi bien pu se faire à lui-même.

Le Juif Aaron venait d'être arrêté sous l'inculpation du meurtre du jeune Espagnol, et la justice procédait à une enquête domiciliaire. Du reste, le soldat auquel Cœlio s'adressait étant d'humeur fort laconique, eut bientôt coupé court à la conversation, en répondant par un je ne sais pas définitif, aux questions de plus en plus pressantes du jeune homme.

Repoussé de ce côté, Cœlio ne se tint pas pour battu, et saisit au passage un des hommes de la police qui se trouvaient sur les lieux, et celui-ci, d'un naturel moins taciturne, lui raconta, sans se faire prier davantage, que la veille au soir le vieux Juif ayant trouvé sa fille en adoration devant un crucifix, était tombé dans un tel accès de fureur, qu'il l'avait frappée d'un coup de couteau dans la poitrine, sur quoi un grand tumulte s'était répandu dans le voisinage, lequel tumulte avait amené la police dans le repaire de ce mécréant, et fait découvrir le crucifix du jeune diacre. Le coupable, arrêté à l'instant, venait d'être mis au secret d'après l'ordre du gouverneur, et, quant à sa pauvre fille, transportée, après l'attentat, à l'hôpital de Santa-Catarina-de-Funari, on ne conservait que peu d'espoir de lui sauver la vie.

Ces derniers mots atteignirent Cœlio comme un coup de foudre, et, sans le mur qui le retenait, le malheureux serait tombé à terre. Il demeura ainsi quelques instants immobile, sans connaissance, pareil à un homme que le visage de Méduse aurait converti en statue. Il ne voyait et n'entendait plus rien; le sol se dérobait sous lui, et il lui semblait que le ciel au-dessus de sa tête allait se perdre dans le vide infini de l'espace. Heureusement que le sbire, frappé de l'impression profonde que son récit avait produite sur le jeune étranger, prit sur lui de le ramener jusqu'à la porte du Ghetro. Là, deux franciscains de la Trinita-de-Monti, qui passaient par hasard, les abordèrent, et, reconnaissant dans Cœlio leur voisin de la Via-Sistina, se chargèrent de le ramener chez lui.

Peu de temps après, les aveux du vieux Juif devant le tribunal apostolique vinrent éclairer d'un jour nouveau les divers points de ce drame lugubre, et mettre à découvert les fils mystérieux qui rattachaient d'une part les amours du marquis à celles de son compagnon de voyage, et de l'autre le meurtre du jeune diacre aux coupables menées de la belle dona Mercedes de Aquilas, si violente dans ses haines jalouses. Nous donnons ici les détails tels qu'ils ressortirent du procès, sans chercher nullement à pénétrer dans les conseils de la Providence, dont il est toutefois impossible de méconnaître la main divine dans l'enchaînement fatal de cette histoire qu'on prendrait presque, au premier abord, pour un de ces mille romans que le hasard embrouille et dénoue à plaisir.

Ainsi qu'on l'aura déjà deviné, sans doute, le meurtrier du Ghetro ne faisait qu'une seule et même personne avec le Juif contrebandier que nous avons connu à Perpignan sous le nom d'Aaron ou d'Aronet, et Sarah n'était autre que cette enfant adorée et venue au monde peu de temps avant la mort de sa mère, que le fruit unique de l'union du Juif avec la belle Maltaise, si justement célèbre dans les tablettes du marquis, et dont sa fille reproduisait, au dehors comme au dedans, la plus frappante ressemblance. Sitôt après la mort de sa femme dans les cachots de l'inquisition, Aaron avait quitté

l'Espagne le cœur animé d'un sentiment féroce de vengeance et roulant dans son esprit toute sorte d'horribles desseins contre les chrétiens, dont sa lâcheté naturelle empêcha seule l'exécution. Pour cet être brutal et sordide qui n'avait jamais connu de l'amour que le côté vulgaire et sensuel, la perte de sa femme était moins le sujet d'une douleur sincère qu'un prétexte à déclamations furibondes, qu'un charbon éternellement avivé dans son cœur pour en sortir à l'heure de l'incendie. Quelque temps après l'événement de Valence, le Juif rapace, travaillé, même au plus fort de ses passions religieuses, par une insatiable ardeur de lucre, fit partie de cette nuée de vautours qui planait en Italie à la suite de nos armées républicaines. Là, de nouveaux désastres l'attendaient, qui devaient encore accroître sa haine contre les chrétiens. Le compagnon auquel il s'était associé dans son trafic disparut une nuit, emportant la cassette qui renfermait tous ses trésors. Dans moins de quelques heures, le vieil Aaron, de riche et puissant qu'il était, devint aussi pauvre qu'un mendiant, et cette fois encore, en roulant dans l'abîme, il put maudir les chrétiens. Dans une aussi affreuse extrémité, Aaron eut recours aux siens ; les aumônes de quelques Juifs lui vinrent en aide, et il mendiait ainsi de ville en ville lorsqu'il lui arriva enfin de découvrir à Rome une parente éloignée qui tenait, dans le Ghetro, un commerce de bric-à-brac et de vieilles hardes. Cette femme, veuve et sans enfants, le prit avec elle, et à sa mort lui laissa les moyens de continuer ses affaires.

A dater de cette époque, Aaron passa pour un des principaux marchands du Ghetro, et son zèle fougueux à observer les moindres pratiques du rite mosaïque ne tarda pas à le mettre en excellente odeur dans toute la Jérusalem. Toutefois, sa haine de soixante ans, cette haine qu'il nourrissait de son sang et de sa chair, loin de l'abandonner, subsistait, dans les entrailles de son être, implacable et plus vivace que jamais. Du fond de son taudis, de l'immonde repaire où il vivait cloîtré, en dehors de toute liberté civile, de tout droit, cet homme méditait des vengeances opimes. Il rêvait l'incendie de Saint-Pierre, les fontaines du Quirinal empoisonnées, et c'est à peine si, dans ses hallucinations frénétiques, il eût voulu se contenter de l'assassinat du pape immolé au Vatican dans ses habits pontificaux. Sa fille, qu'il avait fait venir de Perpignan à Rome aussitôt qu'il s'était senti les moyens de l'élever dignement, sa fille elle-même ne pouvait rien sur ce naturel brutal et farouche, sur ce cœur où la haine avait mis sa rouille. Au contraire, dans cet ange de grâce et de mansuétude il ne voyait, lui, qu'une furie qui prenait à ses yeux les traits de sa femme assassinée pour l'exhorter à l'accomplissement d'une sainte vengeance.

Cependant, chaque fois qu'il s'était agi de convertir en actes ses sinistres desseins, le Juif, pusillanime au moins autant que féroce, avait toujours reculé devant la peur de mettre en danger sa misérable existence, et, sans doute, cette haine qui lui rongeait le sein comme un affreux cancer, fût morte avec lui inassouvie, si le hasard des circonstances n'eût amené de Valence à Rome le fils de cette ardente Espagnole qui avait livré sa femme au pouvoir de l'inquisition. Car, ainsi que le vieux marquis l'avait à bon droit pressenti à sa dernière heure, don Aquilas de Silva, le jeune diacre de la Sapienza, n'était autre que le propre fils de dona Mercedes de Aquilas. Les révélations du Juif pendant la torture, sans lever complétement le voile qui s'étendra toujours sur cette mystérieuse histoire, firent connaître cependant que le meurtrier, instruit de l'arrivée du jeune homme, avait commencé par mettre en œuvre toute sorte de ruses pour l'attirer dans sa maison. Quelques vieilles paperasses espagnoles, échappées au naufrage de sa fortune, furent le premier prétexte dont il se servit pour aborder sa victime à laquelle il ne tarda pas à présenter sa fille, dont il avait tant craint, jusque-là, de profaner le gracieux visage en l'exposant aux regards d'un chrétien. Ce qui se passa dans la suite entre les deux jeunes gens, et si don Aquilas, après s'être fait l'apôtre de la vierge, amena son cœur de l'amour à la foi ou de la foi à l'amour, c'est ce qu'il ne nous appartient point d'expliquer, et ce que, à vrai dire, on n'a jamais bien su. Toutefois, plusieurs desservants de l'hôpital de Sainte-Catherine ont prétendu que Sarah avait vu, au moment d'expirer, don Aquilas lui apparaître environné d'un nimbe de lumière, chose d'autant plus étonnante que le meurtrier était parvenu à cacher à sa fille la mort du jeune diacre. Une nuit, la première de l'Avent, le vieux Juif ayant surpris don Aquilas dans la chambre de sa fille, l'en avait entraîné violemment, mais sans soupçonner autre chose, dans leur commerce, qu'une intrigue d'amour. L'heure de consommer le crime était arrivée. Le Juif, saisissant sa victime au collet, l'attira dans la ruelle jusqu'au bord d'un égout qui s'ouvrait sur le Tibre, et, après l'avoir étranglée, poussa du pied le cadavre dans le fleuve. De ce moment, Sarah devint prisonnière et ne franchit plus le seuil de la maison. Ce fut ainsi qu'elle n'apprit rien des recherches intentées contre le meurtre, dont la triste organisation de la police papale a pu seule expliquer l'inefficacité. Pendant ce temps, Sarah, plaintive au fond de sa cellule, pleurait l'absence de son ami. Cruelle absence, motivée, du reste, assez clairement à ses yeux par la vigilance du vieillard. Et, dans son isolement, la pauvre fille ne pouvait demander de consolation qu'au crucifix que lui avait remis don Aquilas, et qu'elle tenait soigneusement caché derrière une grosse pierre du mur, pour l'en tirer aux heures où, les affaires du négoce appelant son père au dehors, elle restait libre de se livrer quelques instants aux dévotions de son cœur. Une fois cependant Aaron la surprit, et l'on sait ce qui en résulta.

Sarah conserva jusqu'à son dernier soupir le calme et la résignation d'une belle âme qui puise dans les épreuves du martyre une sérénité nouvelle. On voulut la baptiser sur son lit de mort, mais elle dit avoir déjà reçu l'eau sainte, et demanda les sacrements ; puis, après avoir manifesté le vœu qu'on la laissât seule, elle s'endormit paisiblement en murmurant à voix basse d'ineffables prières.

Henri BLAZE.

LES INSECTES MUSICIENS.

C'est une bien belle chose que la science! je m'en suis occupé toute ma vie, et si je suis resté un ignorant, comme je le pense et comme le disent mes bons amis, c'est bien un peu ma faute : voici comment. Il y avait autrefois dans mon village un maître d'école très-savant, nommé M. Gobemouche. Il savait peu de français, moins de latin, point de grec ni de mathématiques, et il ne soupçonnait pas une philosophie, cela est vrai ; mais en récompense il nommait à première vue et sans la moindre hésitation, avec toute leur synonymie, la mouche qui lui piquait le mollet, le cousin qui bourdonnait autour de son bonnet de nuit, et le taon qui relançait sa vache dans son verger à travers ses choux. Pendant la classe, il dissertait à perte de vue et des heures entières sur le thorax, le prothorax, le labre et le pygidium.

Cet excellent homme m'avait distingué parmi mes camarades, parce que, à l'âge de douze ans et grâce à ses soins, je savais déjà épeler assez couramment les noms harmonieux écrits de sa main sur les étiquettes de sa collection d'insectes, tels que campichoète, catocha, pyrgote, macropèze, et une foule d'autres encore plus jolis que ceux-là. Le pauvre bonhomme s'imagina que j'étais né naturaliste, comme Véry est né rôtisseur et Lesage pâtissier. Au lieu de me faire apprendre le rudiment, il m'envoya courir les bois pour chasser aux insectes et piper des oiseaux, et, jusqu'à l'âge de dix-huit ans, je n'ai guère fait autre chose. Mon père n'éprouvait qu'une médiocre admiration pour les acrochoètes, camarotes et dolichopèze du savant Gobemouche, et il préférait la mammalogie à l'entomologie, parce qu'il avait une passion pour la chasse aux lapins. Comme il n'entendait rien à l'histoire naturelle, il résolut, ainsi qu'il est d'usage chez les parents, de me faire naturaliste, et il m'envoya continuer mes études botaniques et zoologiques à Paris.

J'appris là que les savants connaissaient déjà soixante mille plantes, soixante mille insectes, et à peu près autant

en infusoires, vers, polypes, mollusques, crustacés, annélides, arachnides, poissons, reptiles, oiseaux, mammifères et paléonthères, ce qui fait en tout deux cent cinquante mille espèces environ. Or, comme chaque espèce porte au moins deux noms, quelquefois quatre, dix, vingt (1), cela fait, au plus petit terme, cinq cent mille mots qu'un savant doit avoir dans la mémoire, c'est-à-dire un peu plus que n'en contiennent ensemble les dictionnaires de toutes les langues vivantes de la terre.

Moi, qui avais eu tant de peine à me fourrer dans la tête la *Monographie illustrée du lapin de garenne*, publiée par mon père, je tombai de mon haut et restai pendant plusieurs jours dans la stupeur et le découragement. Enfin, j'appris de M. Piquinsecte, professeur de hannetonologie à l'Athénée, qu'il y a deux ordres de naturalistes, savoir : 1° le savant par état, collectionneur, étiqueteur, descripteur, classificateur, nomenclateur et souvent professeur. Celui-ci possède la science infuse de par les règlements ministériels et la loi, bon gré, mal gré, et il en vit confortablement. 2° Le flâneur scientifique, pauvre hère se bornant à l'observation et à l'analyse des faits, à leur généralisation et à leur génération philosophique ; à leur application aux choses de ce monde, telles que la décortication des pois, la teinture de cochenille et le vésicatoire de cantharides, toutes choses qui ne sont pas du ressort du savant, car le vrai savant ne doit pas descendre assez bas pour pouvoir être saisi par l'utilité. Et puis, ajouta M. Piquinsecte, la science n'est pas aussi difficile à apprendre que vous vous l'imaginez, mon cher; mille fois moins difficile que la grammaire, par exemple.— Bah ! vous plaisantez? — Hé non ! hé non ! voyez plutôt les ouvrages de nos sommités scientifiques !... Mon parti fut pris sur-le-champ : je me rangeai parmi les flâneurs, et, depuis, j'ai conservé cette position dans le monde et dans la science.

J'avais déjà beaucoup flâné dans les forêts qui entourent mon village, je me mis à flâner dans les rues de Paris, faisant des observations tantôt sur le crocodile et le boa de la foire, tantôt sur l'éléphant et le lion de la ménagerie, quelquefois, par pure distraction, sur polichinelle, l'âne savant et les caricatures de Martinet. Pendant mes longues années de flânerie, j'ai amassé, çà et là, sans trop savoir où, quelques bribes scientifiques dont je vous ai gratifié ; mais je ne pense pas que je vous aie déjà parlé de moi, et, aujourd'hui, je me sentais ce besoin irrésistible, inhérent au métier d'écrivain. Comme il est à peu près certain que je ne publierai jamais ni mes mémoires, ni mes émotions (je suis très-peu nerveux), ni mes voyages en Sicile ou en Orient, vu que je ne me suis jamais éloigné de quinze cents pas des barrières de Paris, j'ai saisi l'occasion aux cheveux, et voilà. Maintenant, parlons musique.

Sur toute la surface de notre globe terrestre, il existe un peuple immense, mille fois plus nombreux que les hommes et les autres animaux pris ensemble ; un peuple variant à l'infini de formes gracieuses et bizarres, de couleurs ou sombres et livides, ou brillantes comme l'or le plus pur, comme les pierres précieuses les plus fines ; ainsi que Protée, changeant de formes, de robes et d'habitudes au moins trois fois dans la vie, ce qui est un peu moins souvent que certains de nos hommes d'état ; mourant ou dormant tous les hivers, pour ressusciter (2) ou se réveiller ensuite ; travaillant ou vagabondant pendant la belle saison.

Vous ne devinez pas? Attendez : ce peuple vole dans les airs, nage dans les eaux, rampe, marche ou saute sur la terre ; il se creuse des terriers, des cavernes ou des souterrains ; il élève de solides monuments en dômes parfaitement voûtés (1) ; il bâtit des maisons de cartes et des châteaux de papier gris (2). Il fonde des républiques démocratiques plus populeuses que celle de Lacédémone (3), des aristocraties militaires, des royaumes (4) où la couronne tombe en quenouille faute de connaître la loi salique, que personne n'a lue plus qu'eux ni moi, même en France. Enfin, ils pourraient servir le modèle de vingt constitutions politiques, tout aussi bien que l'illustre législateur Bérard, depuis l'antique gouvernement patriarcal jusqu'à la tyrannie la plus odieuse. Ce peuple connaît la tactique militaire, l'attaque, la défense des places, et le parti qu'on peut tirer des prisonniers de guerre en les faisant esclaves ou ilotes (5). Il se sert d'armes de mille espèces, depuis le fouet avilissant (6) jusqu'à la tenaille du martyre (7), depuis le dard empoisonné (8) jusqu'à la formidable artillerie (9).

Y êtes-vous? Quant à la hiérarchie des rangs, elle est aussi fermement établie et aussi invariable qu'elle l'était en France sous Louis XIV. Il y a des nobles orgueilleux (10), des bourgeois fainéants (11), des ouvriers misérables (12), des soldats brutaux et féroces, hébétés par l'obéissance passive, enrégimentés et sous le commandement de chefs qui les méprisent (13).

Devinez-vous? On y voit des princes qui ont épousé des reines, qui vivent avec elles, et qui ne sont pas rois (14). La populace seule exerce des états artistiques et mécaniques : il y a des maçons, des menuisiers, des charpentiers, des tapissiers, des brodeurs, des découpeurs, des tisserands, des papetiers, des cordiers, etc., et en artistes, des architectes et des musiciens.

Ce peuple, vous l'avez deviné, est celui des insectes. Il est bien singulier que chez une nation muette, comme sont tous ces petits animaux, le goût le plus répandu, entre les beaux-arts, soit celui de la musique. Je vous ai déjà raconté, dans *les Réalités fantastiques*, beaucoup d'histoires piquantes et aussi vraies que merveilleuses sur ces êtres, dont l'intelligence admirable ne le cède à celle d'aucun autre animal des classes supérieures, mais je ne vous avais pas encore parlé de leur musique vocale et instrumentale, dont nous allons nous occuper.

Je viens de vous dire que les insectes sont muets : voici pourquoi. Pour chanter, crier, parler, en un mot produire des sons et avoir une voix, il faut indispensablement avoir une respiration pulmonaire : or, les insectes n'ont pas de poumons, et, pour cette raison, ne peuvent avoir une voix. Les poissons, qui respirent par des ouïes, les mollusques, les zoophytes, qui respirent par je ne sais quoi, sont aussi muets que les insectes. Ces derniers, cependant, respirent tous de l'air en nature, mais ce n'est pas par la bouche ; ils ont sur les côtés de chaque anneau de leur ventre un petit trou, un *stigmate*, comme disent les entomologistes, et cette ouverture affecte souvent la forme d'une boutonnière. C'est par là que l'air atmosphérique s'introduit, par

(1) Je connais vingt-deux noms à la lébie tête bleue : l'orang-outang en a plus de quinze.

(2) Les rotifères, qui sont des infusoires et non des insectes.

(1) Les termites.

(2) Les guêpes.

(3) Les fourmis.

(4) Les abeilles.

(5) Les fourmis amazones.

(6) La chenille du Machaon.

(7) Les mandibules du cerf-volant, les pinces des forficules, etc.

(8) Scorpion, guêpes, etc.

(9) Les brachines pétard, pistolet, bombardier, etc.

(10) Les mâles d'abeilles, de fourmis, etc.

(11) Les guêpes.

(12) Les neutres des termites, d'abeilles, de fourmis.

(13) Les termites.

(14) Le mâle de la reine des termites vit avec elle, caché sous ses ailes ; mais il est dix fois plus petit qu'elle, et il ne partage nullement ni ses honneurs ni son a te ite.

des canaux très-déliés, nommés *trachées aérifères*, qui le transmettent, non pas dans un foyer unique d'oxygénation, mais dans toutes les parties du corps, d'où il résulte que ces animaux respirent tout à fait à la manière des végétaux, si toutefois les végétaux respirent, et qu'ils sont nécessairement muets. Je n'ai pas besoin de vous dire que les sons de la voix sont produits par le passage de l'air chassé des poumons avec plus ou moins d'énergie.

Cependant remarquez bien que je ne vous parle ici que d'une voix de tête ou de poitrine, comme dirait un habitué de l'Opéra; car, au dire de quelques entomologistes d'aujourd'hui, il y aurait parmi ces petits animaux des ventriloques! c'est-à-dire des espèces qui ont une voix et qui chantent même, mais par le ventre, ou, ce qui revient au même, par leurs stigmates.

Certes, vous ne vous doutiez pas qu'il y eût des ventriloques parmi les insectes, ni moi non plus! Mais comment en douter maintenant, quand ce fait est affirmé (je ne dis pas démontré) par des savants tels que MM. Chabrier, Lacordaire, Burmeister, Lorey, etc. Vous saurez d'abord que ce bruit de ventriloquie n'est rien autre chose que celui que vous entendez pendant le vol d'un insecte, d'un hanneton, d'un géotrupe, par exemple, bruit auquel vous avez donné le nom de *bourdonnement*, et qui cesse de se faire entendre quand l'animal est en repos. Voici comment ces messieurs l'expliquent. « En volant, disent-ils, les muscles puissants qui font mouvoir les ailes compriment les *trachées aérifères*, en chassent l'air avec force, et cet air produit le bruit en sortant violemment par les stigmates thoraciques.» Mais, pour en sortir, il faut qu'il y soit entré, et ces messieurs ne disent pas comment. Ils ajoutent comme preuve : « Si l'on bouche les stigmates avec de la cire, le bruit cesse aussitôt. » Or, j'ai voulu tenter plusieurs fois cette expérience, mais aussitôt que les stigmates étaient bouchés, j'avais beau chanter « Hanneton, vole, vole, vole », l'insecte refusait de voler, et, peu d'instants après, il mourait asphyxié, faute de respiration. Je ne sais si ces messieurs ont été plus heureux que moi, mais il me semble que l'on pourrait encore discuter sur ce fait et garder, jusqu'à meilleures preuves, l'opinion de Degéer, qui attribuait le bourdonnement à la rapidité du mouvement des ailes. Quant à moi, qui suis un homme simple, je ne me permets pas de juger des questions d'une aussi haute importance. Et puis je tiens les hannetons pour ventriloques, parce que si cela n'est pas complétement démontré, c'est au moins fort amusant.

Puisque nous avons commencé par la musique vocale, citons encore un chanteur. Tout le monde connaît le curieux papillon nommé vulgairement sphinx tête de mort (*sphinx atropos*, Lin.), parce qu'il a sur son thorax brun une tache plus pâle qui ressemble grossièrement à une tête de squelette humain. Lorsqu'on le saisit et qu'on le tourmente, il fait entendre une sorte de chant plaintif qui ne ressemble au cri d'aucun autre insecte. Longtemps on s'est demandé d'où pouvaient venir ces sons étranges, et par quel organe ils étaient produits. Les uns les attribuaient au frottement de la base de la trompe contre la tête, à celui des palpes contre la trompe, d'autres au frottement de la base de l'abdomen contre le thorax; M. Lorey pensait que le sphinx tête de mort était ventriloque, et le commun des naturalistes ne pensaient rien du tout, par habitude. Heureusement que voici M. Panserini qui nous apprend, tout nouvellement, comme nous l'avait déjà appris Rossi en 1782, que ce sphinx n'est pas ventriloque, mais qu'il joue du cornet à piston. Décidément ne serait-ce point un vocaliste, mais un instrumentiste?

Son instrument est une petite trompe fort courte, que vous trouverez roulée sous son front, entre ses deux palpes. Elle est percée dans toute sa longueur par un canal central, comme une trompette; ce canal aboutit à une cavité de la tête, à l'entrée de laquelle sont placés des muscles qui, en s'abaissant, font entrer l'air dans son intérieur, et, en s'élevant, l'en font sortir. Cette explication, il faut le dire, est bien loin de résoudre toutes les difficultés.

C'est là tout ce qu'on sait, ou croit savoir, sur la musique vocale des insectes; mais leur musique instrumentale est beaucoup plus variée, mieux connue, et repose sur des faits incontestables. Leurs instruments sont aussi différents par leurs formes que les sons qu'ils produisent, et tous les insectes ne les font pas entendre dans le même but. Les uns s'en servent comme faisaient les bergers de Théocrite et de Virgile, pour célébrer le lever du soleil, les premiers moments d'une belle journée, les beautés de la nature, et ceux-là font de la pastorale ; d'autres, tout à fait anacréontiques, ne chantent que l'amour, et leurs accords n'ont d'autre but que de plaire et de se faire remarquer par le beau sexe sauterelle ou criquet. Il en est qui sont élégiaques, et dont la musique plaintive est toujours l'expression d'une douleur; enfin d'autres, mélomanes passionnés, ne chantent que pour faire du bruit, et par vanité : ce sont les plus insupportables.

Parmi tous ces chanteurs, celui qui jouit de la plus grande célébrité est, sans contredit, la cigale, et nous ferons remarquer en passant que c'est seulement dans les ordres des hémiptères et des orthoptères que l'on trouve des organes spéciaux destinés uniquement à produire des sons. La cigale chanteuse (*cicada plebeia*, Lin.) appartient au premier de ces ordres. Elle a deux ailes membraneuses recouvertes par deux élytres, mais celles-ci sont un peu molles, transparentes, noirâtres, veinées de roussâtre; elle ne saute pas et n'a pas les pattes de derrière allongées comme les sauterelles, avec lesquelles le vulgaire la confond souvent. Elle se tient sur les haies, les buissons et sur les arbres dont elle suce la sève au moyen du bec qu'elle porte couché sur sa poitrine. La femelle est munie, au bout de l'abdomen, d'une tarière composée de trois longues pièces semblables à des limes et renfermées dans un tube à deux valves. Elle s'en sert pour percer jusqu'à la moelle les petites branches de bois mort dans lesquelles elle dépose ses œufs ; dès que les jeunes larves sont écloses, elles en sortent, descendent sur la terre et s'y enfoncent pour y croître et s'y métamorphoser en nymphe.

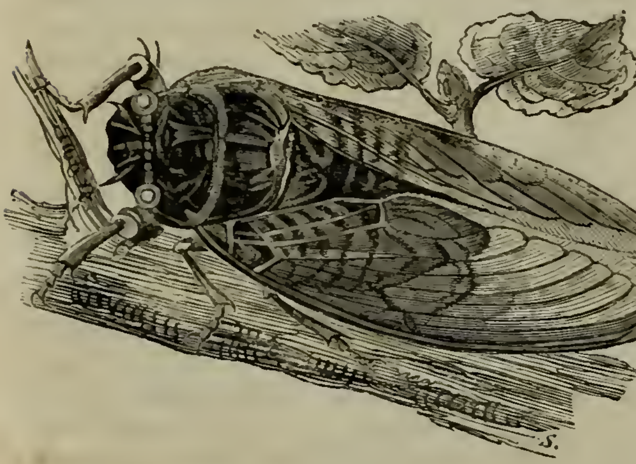
Les Grecs recherchaient beaucoup ces nymphes pour les manger, et servaient aussi sur leurs tables l'insecte parfait; mais ce que les gastronomes les plus délicats d'Athènes préféraient à tous les mets, et même aux gros vers blancs que l'on trouve dans le bois, c'était la femelle de cigale lorsque son ventre était rempli d'œufs, et, dans ce cas, un plat de ces insectes était payé un prix exorbitant. Mais, hélas! les meilleures choses n'ont qu'un temps! Les Grecs, vaincus par les Turcs et soumis pendant des siècles à la servitude la plus dure, perdirent, avec la liberté, leurs gastronomes, leurs cuisiniers et leurs chasseurs de cigales; ils se sont vus réduits par la dure nécessité à remplacer ce plat par des sauterelles marinées, frites ou rôties. Aussi ne faut-il pas s'étonner des efforts heureux qu'ils ont faits pour secouer un joug aussi pesant.

Est-ce que vous ne saviez pas que les Grecs mangeaient des cigales, des larves de cerf-volant et de capricornes, qu'ils mangent encore des sauterelles comme font les Arabes? Si cela vous étonne, je vous étonnerais bien davantage en vous donnant le menu d'un repas chinois

offert par un riche mandarin de Macao à un officier français en 1841. On servit :

1° Un potage aux nids d'hirondelles et un autre aux grenouilles; 2° un hachis de queue d'éléphant; un gigot de tigre braisé; un porc-épic à l'étuvée, assaisonné avec le gras vert d'une tortue; un coulis d'œufs de lézard; 3° des vessies de requin, sauce piquante; un salmis de petits chiens; une macédoine d'algues, fucus, varechs et autres plantes marines; 4° une gelée de peau de rhinocéros; une compote de sauterelles, etc. Et ce serait bien autre chose si vous alliez dîner chez un brave chef des îles Marquises, aujourd'hui sujet de sa majesté Louis-Philippe; il serait très-possible qu'on vous servît, braisée ou grillée, la cuisse d'un Indien, ou bien, si vous étiez le très-bien venu, l'œil ou la joue, car, au dire de ces messieurs, ce sont les morceaux d'honneur et les plus délicats. Dieu vous garde, et moi aussi, d'un repas chinois, et surtout de fournir un dîner à un chef des îles Marquises!

Laissons là ces horreurs, et revenons à la musique des insectes. La cigale joue de la timbale : c'est Réaumur qui



l'a dit et je m'en tiens là. Voici ce que c'est que cet instrument. De chaque côté de la base de l'abdomen est une cavité semi-lunaire, formant la caisse de la timbale : dans cette caisse est une membrane sèche, plissée, convexe en dehors; c'est la peau du tambour : inférieurement, cette membrane est tenue par un muscle fixé sur sa partie concave.

Quand l'insecte veut chanter, il contracte son muscle; celui-ci tire la membrane, dont le milieu s'enfonce par un mouvement brusque, et la timbale devient concave en dehors de convexe qu'elle était; puis le muscle se relâche, la membrane sèche, par son élasticité ordinaire, redevient convexe en dehors, et ce mouvement de va et vient se répète très-rapidement.

Toutes les cigales n'ont pas une organisation absolument semblable; il en est même qui ne chantent pas du tout, et qui ne sont pas moins singulières que celles qui sont musiciennes. Par exemple, quand vous vous êtes promené au printemps dans une verte prairie, vous avez sans doute remarqué des flocons d'une écume blanche et épaisse attachée aux feuilles et aux tiges de quelques plantes graminées ou appartenant aux fleurs composées. Cette écume, assez semblable à de la salive, n'est rien autre chose qu'une robe enveloppant sous ses couches humides une petite cigale tout à fait muette, et dont le corps mou est tellement délicat, que le premier rayon de soleil dessécherait et tuerait le petit animal sans cette sage prévoyance de la nature. Mais revenons aux timbales de notre cigale chanteuse. A chaque mouvement, la membrane crie, et c'est cette succession de sons qui produit le chant. Comme la cigale a deux timbales, une de chaque côté, et qu'elle joue des deux à la fois, elle produit une musique très-bruyante, fort monotone, et qu'elle paraît aimer beaucoup, car elle la fait entendre pendant tout l'été, surtout lorsque le ciel est pur et le soleil très-chaud. Quand vous voudrez reconnaître si un musicien est passionné pour son art, regardez quels sont les soins qu'il prend de son instrument. J'ai vu un jour Paganini, tout essoufflé, tout suant, après avoir joué un de ces concertos-tour de force qui étonnaient l'oreille sans parler au cœur. Il s'essuya le front avec le dos de sa main longue et crochue, se moucha et s'essuya les doigts avec une guenille qu'il appelait son mouchoir de poche; puis il emprunta le mouchoir à points de dentelle de M^me^ la comtesse de R... pour essuyer minutieusement son archet et son violon, avant de les renfermer dans leur boîte de palissandre (historique).

La cigale aime son art, comme je l'ai dit, car elle a le plus grand soin de son instrument. Si le ciel se couvre du plus léger nuage, si quelques gouttes de pluie bruissent sur le feuillage, si, enfin, elle veut interrompre son chant pour une cause quelconque, elle recouvre chacune de ses deux timbales avec un couvercle fermant hermétiquement et formé d'une plaque cartilagineuse en forme de volet.

Les criquets (*acridium*, Lin.) jouent aussi de la timbale; mais ordinairement ce n'est chez eux qu'un instrument d'accompagnement dont ils se servent probablement pour marquer la mesure quand ils jouent du violon. Les timbales des criquets ont la plus grande analogie avec celles des cigales, et sont situées de même à la base de l'abdomen, une de chaque côté, derrière le premier stigmate du ventre. Elles consistent chacune en une cavité semi-lunaire, tantôt libre, comme dans l'*acridium stridulum*, tantôt recouverte en partie par un opercule triangulaire et corné. Cette cavité est fermée par une membrane très-fine et plissée, que fait vibrer un muscle grêle, et une trachée vésiculeuse placée au-dessous d'elle augmente, comme chez la cigale, le volume des sons.

Quant au violon, il consiste tout simplement en une côte sèche, ferme et vibrante, tendue tout le long du bord extérieur de leurs élytres. Les cuisses postérieures de l'animal sont armées de petites épines très-courtes et accrochantes, et lui servent d'archet. Quand il veut faire de la musique, il frotte son archet contre la côte d'une de ses élytres, et il produit ce son grinçant qu'il accompagne le plus souvent de ses timbales. Il paraît que le maniement de l'archet est un art très-difficile et qui exige toute son attention, car il ne joue jamais que d'un à la fois, mais il se sert alternativement de l'un et de l'autre.

Tous les criquets sont musiciens, mais tous ne sont pas voyageurs, et, parmi ceux qui le sont, une espèce a acquis une grande célébrité : c'est le criquet émigrant (*acridium migratorium*, de Géer). Il est long de deux pouces et demi, ordinairement vert avec des taches obscures; ses mandibules sont noires, ses élytres d'un brun clair, tachetées de noir, et il a une crête peu élevée sur le thorax. D'autres espèces, telles que les criquets de Tartarie, d'Égypte (*acridium tartaricum*, Oliv., *A. ægyptiacum*, Latr.), etc., sont également voyageuses, et connues pour cela sous le nom de *sauterelles de passage* dans le Levant et en Afrique. Ces espèces, qui multiplient beaucoup, y paraissent, dans de certaines années, en troupes excessivement nombreuses, et semblent venir de la Tartarie et de l'Orient. On estime que ces insectes font, en volant, environ dix lieues par jour; chaque fois qu'ils se posent, ils portent la désolation dans le pays. Ils s'annoncent d'assez loin par un bruit sourd, produit par l'agitation de leurs ailes; peu à peu on les voit paraître comme une nuée épaisse qui tombe sur les plantes et les

arbres et les dévore en un instant. Peu de temps leur suffit pour dévaster des contrées entières, et quelquefois, après avoir amené la famine, leurs cadavres amoncelés sur le sol exhalent des gaz méphitiques qui produisent des maladies épidémiques. La Russie, la Pologne, la Hongrie, sont fréquemment visitées par ce *fléau de Dieu,* comme dit l'Écri-

ture. En 1749, des nuées de sauterelles se répandirent dans toute l'Europe et y firent des ravages inouïs; elles furent jusqu'en Suède, et passèrent par-dessus la mer Baltique. La dernière fois qu'elles parurent en France, ce fut, autant que je m'en souviens, en 1804 ou 1805. Partout où elles se montrèrent, et particulièrement dans quelques communes de Saône-et-Loire, elles dévorèrent en quelques heures les vignes, les chenevières, etc., au point de ne pas laisser dans la campagne une seule feuille, un seul brin de verdure.

Mais si les criquets sont un fléau pour les peuples cultivateurs de l'Europe, il n'en est pas de même pour certaines peuplades à demi-sauvages de l'Afrique, qui les regardent comme la manne du désert, et, chaque année, attendent leur apparition avec toute l'impatience de la gourmandise.

J'ai bien envie de commettre une indiscrétion en votre faveur, en vous citant un fragment de lettre très-confidentielle d'un de mes amis, qui a été chercher, pour son libraire, des impressions de voyage, quoique ce soit le gaillard le moins impressionnable que je connaisse. Voici :

« ... Après avoir marché une grande partie du jour sous le ciel embrasé de l'Afrique, nous nous trouvâmes à la porte d'un santon célèbre dans tout le pays pour sa sainteté et son hospitalité. Il nous reçut courtoisement, et nous offrit un splendide diner, qui faillit avoir pour moi des suites fort désagréables. Après le couscoussou et le mouton accommodé au suif de bœuf, on servit deux plats que je ne reconnus pas; l'un était un rôti que je pris pour une épaule d'agneau, l'autre une friture que je crus être d'un légume à moi inconnu. Le tout était accompagné de petits pains d'une sorte de pâte roussâtre et molle, et je les trouvai fort bons ainsi que le reste. Un instant après, on nous servit du même légume en salade, à la saumure et bouilli au vinaigre. De cette dernière manière, il avait assez bien conservé sa forme; j'en pris un morceau entier, je l'examinai avec attention : mon estomac frémit, la pâleur me monta au visage, mon cœur bondit, et une sueur froide me découla du front. Hélas! hélas! je venais de reconnaître à ce prétendu légume des pattes, des ailes, des antennes et une tête munie de fortes mandibules... C'était une sauterelle. La friture, la salade, le bouilli et jusqu'aux petits pains, tout cela était composé de ces insectes, grillés, bouillis, frits, ou séchés et pétris en gâteaux, selon l'usage de ces peuples barbares. Le santon s'aperçut de l'horrible dégoût que m'inspiraient ces mets lorsque j'en eus connu la nature.

« — Les Arabes, les Tartares, les Égyptiens et tous les peuples de la Barbarie, me dit-il avec gravité, font un commerce considérable de ces insectes, qu'ils regardent comme une excellente substance alimentaire; ils les conservent séchés ou dans la saumure, et ils en inondent tous les marchés du nord de l'Afrique. Je croyais vous faire plaisir en vous en présentant; mais, ajouta-t-il avec bonhomie, puisque vous n'aimez pas les sauterelles, retournez à l'épaule de chien.

« Et, du doigt, il me montra cet excellent rôti dont j'avais déjà mangé les trois quarts. A ces derniers mots, mes cheveux se hérissèrent sur mon front; n'y tenant plus, je me levai et m'enfuis dans le jardin, où je faillis mourir d'une indigestion, en maudissant l'hospitalité des peuples acridophages. »

Les tétrix, qui ont beaucoup d'analogie avec les criquets, jouent aussi du violon et de la même manière; mais ils n'ont pas de timbales, d'où il résulte que leur musique est beaucoup moins bruyante.

Les grillons ont une petite musique qui n'est pas toujours désagréable; mais les mâles seuls cultivent ce talent, et les femelles restent constamment modestes et silencieuses, ce qui doit paraître fort extraordinaire à certains individus de notre espèce, désignés sous le nom de ***bas-bleus.*** Quelquefois, dans une soirée d'automne, à la campagne, vous vous êtes peut-être laissé aller à une douce méditation en tisonnant votre feu et appuyant vos deux pieds sur les deux chenets de fer massif placés dans le foyer de votre antique manoir. Alors, et vous vous en souvenez, le *cri-cri-cri* du grillon domestique a frappé doucement votre oreille et a tiré peu à peu votre imagination du pays des chimères dorées où elle galopait à tort et à travers. En vous ramenant aux réalités de la vie, cette musique a produit une sensation physique qui n'est pas sans quelque douceur, et voici, je crois, comment s'est passé le phénomène physiologique. Vous avez commencé à ne penser à rien, ce qui est ordinairement fort doux; puis une sensation de bien-être s'est glissée par vos oreilles et s'est répandue dans tout votre être : votre buste a lentement fléchi en arrière, et vous vous êtes trouvé le dos mollement appuyé contre le dossier de votre fauteuil à la Voltaire. Alors vous avez ôté vos pieds de dessus les chenets, vous avez étendu les jambes en les croisant de manière à poser le péroné de la gauche sur le tibia de la droite; puis votre paupière supérieure est doucement tombée sur l'inférieure, votre bouche s'est ouverte pour livrer passage à un soupir voluptueux, nommé, par le sot vulgaire, bâillement; enfin, avec un charme infini, votre esprit, suffisamment tenu en éveil par le *cri-cri,* s'est mis à flotter avec mollesse tout au travers d'illusions indéterminées mais agréables, et à se balancer dans un brouillard d'or, d'argent et d'émeraudes, tourbillonnant dans un vague léger et vaporeux. En un mot, le *cri-cri* du grillon vous a procuré une heure d'un demi-sommeil tout aussi agréable qu'aurait pu le faire un roman de femme, un discours de tribune ou peut-être cet article lui-même.

Cet effet ne vous paraîtra pas étonnant, quand M. Burmeister vous aura dit que le grillon joue de la harpe éolienne. Voici comment : suivant le savant allemand, l'air expulsé avec force des stigmates, surtout de ceux du thorax, par l'agitation violente que donne l'animal à tout son corps, vient frapper les bords latéraux des élytres : ne pouvant s'échapper dans cette direction, il est obligé de remon

ter, et rencontre alors des aréoles membraneuses situées à la partie supérieure de ces organes, qu'il frappe et met en vibration absolument comme fait le vent aux cordes d'une harpe éolienne. C'est bien joli, mais malheureusement cela ne peut soutenir la critique, et nous serons probablement obligé d'en revenir à l'opinion de de Géer, fort bien reproduite par M. Lacordaire. Les organes du chant, dans les grillons, dit ce dernier savant, consistent en une sorte d'aréole arrondie, tendue et luisante, située à la base de chaque élytre; celles-ci, comme on le sait, se recouvrent exactement l'une l'autre, la droite étant en dessus et la gauche en dessous. Les nervures de leur portion dorsale sont aussi plus grosses et forment des cellules plus grandes chez le mâle que chez la femelle. Quand le premier veut produire son chant, il élève la partie postérieure de ses élytres de manière à ce qu'elle forme un angle aigu avec le corps, et, par un vif mouvement horizontal, les frotte l'une contre l'autre. Leurs nervures, en se rencontrant, rendent ce son que tout le monde connait. Les aréoles de leur base paraissent n'avoir d'autre but que de le renforcer.

Les mâles de sauterelles que, dans votre enfance, vous avez poursuivis à travers les prés fleuris, possèdent les mêmes instruments de musique que les grillons, mais leur mélodie est à la fois plus monotone et plus faible. Si l'on en croit Spence et Kirby, la courtilière commune, qui fait le désespoir de votre jardinier en coupant entre deux terres les racines de ses laitues et de ses fraisiers, cette hideuse courtilière, aux mains de taupe, aurait aussi sa musique; son chant discordant et désagréable aurait quelque analogie avec le cri de l'oiseau nommé engoulevent.

Les coléoptères, ou insectes dont le corps est recouvert par des ailes coriaces ou cornées et formant un demi-étui, comme, par exemple, dans le hanneton, le cerf-volant, etc., n'ont aucun organe spécial pour le chant; cela n'empêche pas qu'ils n'aient aussi leur petite place parmi les choristes entomologiques. Les moins communs de tous, et les plus curieux, sont les insectes d'Amérique qui ont été observés par M. Lacordaire, et qui appartiennent aux familles des cicindélètes et des mélastomes. En frottant leurs cuisses ou leurs jambes postérieures contre les bords latéraux de leurs élytres, ils produisent un bruit plus ou moins fort, selon l'espèce d'insecte, et ce bruit ressemble un peu à celui des criquets. Du reste, on ne sait pas si les deux sexes, ou les mâles seulement, ont la faculté de le produire, et il serait du plus haut intérêt de faire cette importante découverte, qui couvrirait de gloire son auteur et lui ferait une réputation exploitable en professorat, pour peu qu'il fût bien avec quelque commis de l'Université.

Les trox, les nécrophores, tous les copris et une foule d'insectes étrangers de la famille des lamellicornes, ont une musique aussi ignoble que leurs mœurs. Ce ne sont plus les timbales, les violons, les harpes éoliennes qu'ils vous feront entendre, mais les sons rudes et grinçants d'une vulgaire cresselle. Les derniers arceaux supérieurs de leur abdomen sont striés en travers de manière à former de petits sillons assez fins pour n'être visibles qu'à la loupe. Les élytres, par un mouvement assez rapide, frottent contre ces arceaux et produisent les sons.

Les insectes de la famille des longicornes, vulgairement connus sous le nom de capricornes, produisent, quand on les saisit, ou simplement quand on les touche au moment de leur repos, un bruit analogue à celui des précédents, mais plus aigu, plus fort, et qui est dû au frottement du pédoncule du mésothorax contre la paroi supérieure interne du prothorax, dans lequel il est reçu. Ce pédoncule est couvert, comme l'abdomen des espèces précédentes, de fines rides transversales. « Ce mécanisme, dit M. Lacordaire, se retrouve chez un assez grand nombre d'autres espèces étrangères à cette famille, telles que les lema, quelques donacies, les mégalopes, certaines hispes américaines, etc., et, dans toutes, il est commun aux deux sexes. Nous l'avons observé également chez quelques grandes espèces de réduves du Brésil. »

Jusqu'ici, les coléoptères que je vous ai cités, sans avoir positivement un organe de chant, ont au moins une organisation particulière qui leur permet de se faire entendre: reste à savoir s'ils font du bruit dans cette intention et volontairement, ou si les sons produits ne sont que le résultat forcé d'un mouvement quelconque, sans que la volonté de l'animal y contribue. J'avoue avec humilité que M. Gobemouche, en faisant mon éducation entomologique, ne m'a pas donné une portée assez haute pour pouvoir atteindre une discussion aussi profondément savante; mais si j'osais néanmoins jeter çà et là quelques bribes de mes humbles opinions, je dirais que les capricornes, comme certaines gens, font beaucoup de bruit et peu de bonne besogne. Une question qu'il serait tout aussi important de résoudre, serait celle de savoir si les Grecs et les Romains mangeaient les larves de capricornes bouillies ou rôties; mais malheureusement les érudits ne se sont pas positivement expliqués sur ce point. Tout ce qu'ils nous ont appris, c'est que les gastronomes de l'antiquité achetaient fort cher et sur pied les arbres vermoulus dans lesquels des experts pensaient que devaient se trouver ces larves. Vous savez que ce sont (les larves et non les experts) de gros vers rongeurs, parasites, blancs, gras, bien nourris, presque transparents, se frayant, avec leurs fortes mandibules, des galeries dans le tronc des chênes, des tilleuls, des saules et autres arbres. Nous avons souvent discuté sur ce point, M. Gobemouche et moi; mais comme notre fort n'était pas l'érudition, nous n'avons jamais pu venir à bout de résoudre la chose d'une manière satisfaisante.

Un vieil auteur, Olivier, a fait d'excellentes observations sur les insectes, et l'une des plus curieuses est sur la femelle du moluris strié, qui se trouve assez communément au Cap. Lorsque, pendant ses petites excursions pour chercher sa nourriture, cette femelle s'est écartée de son mâle et qu'elle soupçonne un danger, elle lui donne le signal du rappel en frottant contre un corps dur et sec une petite élévation granuleuse qu'elle porte sur son second segment abdominal, en dessous, et elle produit ainsi un léger bruit auquel son époux n'est jamais sourd. Il accourt aussitôt pour défendre le tendre objet de ses plus douces affections; mais comme il n'est pas mieux armé, il en résulte que la fauvette qui leur a donné l'alarme en gobe deux au lieu d'un.

Avez-vous quelquefois veillé près de la dernière couche d'un moribond? si cela est, vous allez me comprendre. Lorsque la nuit a couvert les rues de son aile noire et silencieuse; lorsque la lampe ne jette plus qu'une lumière pâle et vacillante; lorsque, seul dans cette grande chambre sombre, vous n'entendez plus que la respiration courte et haletante de l'agonisant, alors votre cœur se serre, votre esprit se trouble et s'alarme, et, de temps à autre, vous jetez un regard inquiet dans les coins obscurs de l'appartement et derrière les rideaux, qui sont un peu agités par le courant d'air qui se glisse sous la porte. Vous n'avez pas peur, oh non! car vous n'êtes pas superstitieux. Mais voilà tout à coup un bruit étrange qui se fait entendre dans la boiserie, et votre oreille devient attentive, et vous retenez votre respiration pour écouter avec plus d'attention.

Le bruit recommence : *toc, toc, toc, toc;* c'est comme celui d'une montre dont le balancier battrait irrégulièrement et par intervalles. Le bruit change de place, s'approche du lit du mourant, comme s'il voulait se mêler à son dernier râlement. Il se fait là, devant vous, contre la vieille tapisserie, et cependant vous ne voyez rien ! rien que les yeux fixes du malade qui vont se fermer pour la dernière fois. Alors, dévot ou impie, dans ce moment funèbre, cela n'y fait rien, vous prenez le livre de prières, vous l'ouvrez, et vous cherchez les prières des agonisants, parce que le bruit sinistre que vous entendez est l'*horloge de la mort*, et que jamais, dans une maison, il ne se fait entendre que pour annoncer la mort de quelqu'un. Mais la nuit se passe dans ces transes douloureuses, et, le lendemain, une heureuse crise sauve le malade, qui revient rapidement à la vie. C'est alors que, redevenu esprit fort, vous demandez ce que c'est que le *toc toc* nommé par le vulgaire horloge de la mort, et je vais vous le dire.

Ce bruit est produit par un insecte du genre anobium. Il frappe rapidement sept à huit fois de suite sur la boiserie avec ses mandibules, puis il se tait pour écouter si l'on répondra à son appel d'amour, et, s'il n'entend rien, il va un peu plus loin recommencer la même manœuvre, jusqu'à ce que quelque individu de son espèce lui réponde. C'est principalement au printemps, lorsque le temps est chaud que les deux sexes s'appellent ainsi.

BOITARD.

QUENTIN METZIS.

Il y avait, en 1470, à Anvers, un maréchal renommé, qui faisait travailler un grand nombre d'ouvriers laborieux et infatigables, et chaque jour la forge résonnait de son bruit cadencé et s'éclairait de cette teinte rougeâtre qui donne aux êtres et aux objets qu'elle anime un caractère si fantastique. Or, parmi ces ouvriers, il s'en trouvait un qui ne paraissait pas avoir été créé pour les durs travaux, et dont les mains faibles ne semblaient pas devoir tenir un marteau. C'était une nature à part, un exemple frappant de la force de la volonté et de la frêle délicatesse du corps; car, chez ce jeune homme qui n'était autre que Quentin Metzis, c'était la force morale qui soutenait la faiblesse physique ; et quoique tout en exerçant ce métier il sentît qu'il était plutôt fait pour un art, il y avait en lui un tel sentiment de patience qu'il se résignait, et une telle force d'émulation que, même dans un métier, il ne voulait être dépassé par personne. Aussi était-ce le meilleur ouvrier du maréchal, et, tout bizarre que semblait son caractère, le maréchal l'aimait. En effet, Quentin Metzis, avec cette révélation intérieure qu'il pouvait faire autre chose que de frapper une enclume et de ferrer des chevaux, ne suivait pas les habitudes de ses compagnons de forge; non pas qu'il les méprisât, mais parce que cela le fatiguait, et qu'une fois la tâche finie, il aimait mieux rêver seul que d'aller boire avec eux.

Un soir donc, que tous les ouvriers du maréchal s'en allaient à un cabaret voisin, ils demandèrent à Quentin Metzis s'il les accompagnerait: celui-ci refusa, mais comme on refuse à des amis.

— Qu'a-t-il donc? dit un des ouvriers à son camarade, quand le jeune homme se fut éloigné.

— Il est amoureux, répondit l'autre.

— Eh bien! qu'est-ce que cela fait?... cela n'empêche pas de boire, au contraire.

— Oui ; mais il est triste, et cela l'empêche de boire, ça.

— C'est qu'il a pris l'amour à l'envers, reprit le questionneur; car, moi, je suis amoureux et je suis gai.

— Oui, mais tu n'es pas amoureux d'une fille trop riche et trop belle pour toi, et c'est ce qui arrive à ce pauvre garçon, qui est fou de la fille d'un homme qui ne veut la donner qu'à un peintre ; et comme ce n'est pas avec un marteau et une enclume qu'on fait des tableaux, il en résulte que le pauvre diable est triste, et, qu'à moins que le père ne change un jour d'avis, ce qui n'est guère probable, Quentin Metzis risque fort de ne jamais épouser sa belle.

Et, là-dessus, ils se remirent à boire sans plus s'occuper de la tristesse de leur compagnon de travail.

Quant à Metzis, il avait, comme nous l'avons dit, quitté ses camarades et les avait laissés au cabaret, et, le front baissé et sans regarder devant lui, il avait suivi un chemin bien connu, où le guidait son cœur au défaut de ses yeux. Puis tout à coup il s'arrêta, comme un rêveur devant la réalité, à une porte qu'il n'avait aucun droit d'ouvrir alors ; il se cacha dans l'ombre, et, les yeux fixés sur une des fenêtres de la maison, il attendit ce que chaque soir il attendait et ce qui lui donnait chaque soir assez de force pour le travail du lendemain.

Puis, quand il eut vu s'ouvrir cette fenêtre, quand un signe eut répondu à son regard comme dans une vision céleste, et quand, après ce seul bonheur tant attendu, la fenêtre se fut refermée, Metzis reprit son chemin, un peu moins abattu qu'en venant, se disant, comme il se disait tous les soirs : « Elle m'aime ! » et il fallait que, sur ces deux mots, il bâtît tout un avenir. Parfois l'espoir lui venait, et, quand il sortait d'une église où il avait prié Dieu, et qu'en regardant les chefs-d'œuvre de l'époque il pensait qu'il lui en fallait faire autant pour réussir, tout son espoir s'évanouissait et il se retrouvait face à face avec ce mot : impossible !

Il rentra donc, comme chaque soir, après ce court bonheur, et retrouva cette autre moitié de son âme qui priait sans cesse pour lui, sa mère, et l'embrassa pieusement en lui disant :

— Bonjour, ma mère.

— Comment vas-tu ce soir, Metzis?

— Bien, ma mère, merci.

Il l'embrassa de nouveau sans voir les deux larmes qui tombaient des yeux de la vieille femme, et rentra dans sa chambre, seul avec ses vues.

De là, les heures d'insomnie et de fièvre où l'ouvrier rêvait l'artiste, où l'humble forgeron rêvait la gloire, où le pauvre amant rêvait l'amour; heures qui lui prenaient la moitié de sa nuit pour le laisser encore plus triste et plus impuissant que jamais.

Il est de ces douleurs de l'âme qu'on peut assez comprimer pour qu'elles échappent aux yeux des étrangers, mais qu'on ne peut cacher à l'amour de sa mère; ainsi, tous les matins, à l'heure où Metzis se rendait à la forge, sa mère comptait, sur le visage pâle de son enfant, les heu-

res sans sommeil de la nuit; la pauvre femme, sans qu'aucun aveu lui eût été fait, avait compris que son amour ne suffisait plus pour faire vivre son fils, et, sans oser le questionner, elle attendait qu'il fût parti pour pleurer tout à son aise.

Cependant, un matin, il était tellement abattu, il était si affreusement pâle, que sa mère ne voulut pas le laisser sortir, que le soir, à l'heure où il devait se diriger vers cette rue où était tout son bonheur; sa faiblesse était si grande qu'il ne put quitter son lit.

C'est qu'à la fin le désespoir et le découragement avaient été plus forts que cette volonté qu'il leur opposait, et qu'aux nuits courtes du sommeil avaient succédé les insomnies entières; c'est qu'il avait une de ces maladies auxquelles on a donné différents noms, mais qui sont toujours les mêmes, qui creusent les joues, qui ternissent les yeux, qui rongent le cœur.

C'est dans ces moments-là, quand une partie de son espoir s'en va, qu'on se tourne vers celui que Dieu nous laisse; et Quentin Metzis, ne pouvant plus aller le soir puiser son bonheur dans la vue de sa maîtresse, se rejeta entièrement dans l'amour de sa mère.

Il lui conta tout; et la pauvre femme, qui ne pouvait rien qu'offrir sa vie en échange de celle de son fils, comprit tout de suite qu'à moins que Dieu ne fît un miracle, ce fils allait mourir.

Un de ses compagnons de forge, qui venait souvent le voir, arriva un jour chez lui au moment où passait la procession instituée pour les malades. Il tenait à la main une de ces images gravées en bois que la confrérie distribuait.

Un tableau de Quentin Metzis.

— Eh bien! Metzis, comment vas-tu? lui dit le forgeron en entrant.

— Toujours de même, mon pauvre ami.

— Je t'apporte une image de la confrérie.

— Pourquoi faire? dit le malade.

— Pour te guérir. La procession a eu lieu. On en a distribué; et comme je sais les cures merveilleuses qu'elles font, je t'en apporte une.

— Mais il y a des maladies qu'elles ne guérissent pas, reprit Metzis, et j'ai une de ces maladies-là.

— Pourquoi te décourager? C'est ce découragement qui te fait mal. Distrais-toi, et tu guériras. Quand elle ne servirait qu'à te distraire, c'est toujours quelque chose. Prends-la, et amuse-toi à dessiner ces bonnes figures de saints-là, cela te fera passer le temps, et c'est quelque chose quand on est malade.

Et le forgeron sortit, après lui avoir serré la main et en laissant sur son lit l'image miraculeuse.

Lorsque Metzis fut seul, il retomba dans ses rêveries, sans paraître se souvenir des paroles de son ami. Sa mère se tenait auprès de lui, comme son ange gardien, priant toujours; puis, comme elle vit qu'il commençait à s'endormir et que les heures de sommeil étaient rares pour son fils, elle quitta sa chambre.

A son réveil, Metzis retrouva l'image où le forgeron l'avait laissée et la prit machinalement d'abord, en disant:

« Ce n'est pas encore cela qui pourra me sauver! » Et cependant il ne la regardait plus avec indifférence, mais avec recueillement. Sans doute il lui adressa une prière intérieure, sans doute il lui parla de celle dont l'amour aurait fait sa vie et dont la perte allait causer sa mort; mais quelle qu'ait été la prière de Metzis, à la vue de cette image ses yeux se voilèrent de larmes, et, à travers ces larmes; il lui sembla voir ces naïves figures de saints lui sourire, il lui sembla avoir entendu ce mot : « Espère! » qu'on écoute toujours et qu'on est toujours prêt à entendre quand on souffre. Enfin ses pleurs cessèrent; il regarda plus attentivement la pieuse image; il se leva de son lit sans la quitter des yeux : il se dirigea vers une table, s'y assit, et se mit à copier les bienheureux saints, dont les figures lui souriaient encore. Il semblait plutôt un homme endormi, obéissant à un pouvoir magnétique, qu'un homme éveillé suivant sa volonté, tant ses yeux étaient fixes, tant sa respiration était faible. Cependant, par moments, son visage souriait; c'est que la copie commençait à prendre forme aussi, dans les mêmes sentiments et dans la même expression que l'original; c'est que les saints commençaient à l'encourager; c'est que la cure miraculeuse prédite par le forgeron se faisait; c'est qu'enfin Metzis entrevoyait presque distinctement le but qu'il n'avait pu que rêver. Au bout d'une demi-heure, il s'arrêta, la sueur sur le front, comme un homme qui sort d'un mauvais rêve. Il regarda.

La ressemblance était parfaite; c'était à devenir fou.

La vieille et pauvre femme, penchée sur son fils, avait suivi toutes ses angoisses, avait compris tous ses rêves, et sans doute tout le temps que son fils avait travaillé, elle avait prié, elle. Toujours est-il que, quand la chose fut terminée, quand Metzis se leva, il trouva le regard de sa mère

Quentin Metzis montre son puits à son beau-père.

humide de ces pleurs que fait venir la joie; et comme le cœur d'un fils et d'une mère se comprennent sans le secours de la bouche et par la voix secrète de l'âme, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

En ce moment le visiteur de la veille entra. Metzis alla à lui, et l'embrassa de façon à l'étouffer.

— Tu m'as sauvé la vie, lui dit-il.

— Comment?

— Avec ton image, dit Metzis, s'apprêtant à sortir.

— Je le savais bien, moi; et tu reviens à la forge?

— Je ne suis plus forgeron.

— Eh bien! qu'est-ce que tu es alors?

— Je suis peintre.

— Peintre, toi?

— Moi.

— Ah çà! la maladie a changé; tu es fou. Il est fou, votre fils, dit le forgeron à la mère de Metzis, celui-ci étant déjà parti.

— Dieu est grand et bon, dit la vieille mère, et Dieu a pitié de lui; voilà tout.

— Nous verrons bien. Je vais l'attendre, reprit le forgeron.

Et il s'assit à la même table où venait de travailler Metzis. Alors il aperçut l'original et la copie; il resta stupéfait.

Le miracle était évident et palpable et dépassait toute son imagination. Il attendait donc avec impatience le retour de son ami, ne comprenant pas son brusque départ, et curieux d'en apprendre la cause et les suites.

Une demi-heure après, Metzis arriva.

— D'où viens-tu? lui demanda le forgeron.

— De chez mon beau-père.

— Tu es donc marié?

— Non; mais je le serai bientôt.

Le forgeron revint à sa première idée que son ami était fou. Cependant il voulut en avoir la conviction avant de s'en aller, et il lui demanda qui il allait épouser.

— Une femme jeune, belle et riche, qu'un peintre seul pouvait épouser, et je viens de me présenter.

— Mais avant que tu sois de force à faire un tableau, il se passera bien du temps, et ta femme s'ennuiera peut-être d'être veuve d'un mari à venir?

— Elle attendra.

— Comment as-tu fait?

— Je suis allé, comme je te le disais, chez le père; je lui ai demandé la main de sa fille, qu'il m'a refusée.

— Naturellement.

— Il m'a dit l'avoir promise à un peintre, et que s'il la donnait à un autre, il faudrait que celui-là eût plus de talent que le fiancé. Et comme, lorsqu'il m'a demandé ce que j'avais fait jusqu'à présent, je lui ai répondu que j'avais battu le fer, il m'a ri au nez.

— Et alors?

— Alors, je lui ai dit simplement : « Attendez six mois, et si dans six mois je ne vous apporte pas un meilleur tableau que votre fiancé, vous lui donnerez votre fille. » Il a continué de rire et m'en a défié. J'ai accepté le défi et lui aussi, et je vais me mettre à l'œuvre.

— Tu as raison, mon garçon; il faut battre le fer tant qu'il est chaud, dit le forgeron, qui puisait ses conseils dans son état.

— Et maintenant, merci, mon franc ami, car c'est à toi que je dois tout cela. Donc, à six mois la noce.

Et les deux hommes se séparèrent, l'un, pour aller annoncer la nouvelle à la forge, l'autre, pour commencer sa grande tâche.

Alors commença une lutte obstinée de l'artiste contre l'artisan, lutte qui dut amener bien des découragements à mesure qu'elle grandissait. Bien souvent le pauvre apprenti peintre dut retomber, épuisé de fatigue et de désespoir, en voyant le peu qu'il avait fait et ce qu'il lui restait à faire. Certes, il ne s'était pas trompé sur la révélation miraculeuse de l'image, mais encore fallait-il passer, pour arriver à son but, par les études et le travail nécessaires, et s'il n'avait eu cette pensée éternelle d'amour qui ne pouvait se réaliser que par la gloire, il eût abandonné son projet comme impossible. Le temps se passait, cependant, et Metzis avait disparu dans l'accomplissement de son œuvre, reparaissant de temps en temps pour reprendre haleine, et s'enfonçant de nouveau dans sa fièvre de gloire. Enfin il reparut tout à fait, pâle par sa victoire, comme un autre le serait par une défaite, mais le regard fier et rayonnant, plein de sa conviction, de sa force, mais sans orgueil.

Depuis six mois, le miracle promis avait eu lieu; les saints avaient tenu parole; aussi alla-t-il frapper violemment à la porte où tant de fois il avait rêvé sans espoir.

— Ah! c'est vous, Metzis, lui dit son futur beau-père en le voyant entrer : vos six mois sont écoulés, et vous venez vous avouer vaincu.

— Non pas, maître, lui répondit l'artiste; j'ai encore quinze jours devant moi; mais, avec votre permission, je prendrai l'avance.

— Au moins, il n'y a pas de fatuité, reprit le père.

— Non, mais il y a le désir bien naturel, ayant tout fait pour le gagner, de recevoir le prix du pari, maître, puisque vous avez perdu.

— J'ai perdu?

— Oh! mon Dieu, oui; et si vous étiez assez bon pour vous déranger une fois, ce que je n'aurais pas souffert si j'avais pu apporter la preuve, mais elle est trop grande; si vous voulez, dis-je, venir avec moi, vous me donnerez votre avis sur certain tableau que je compte offrir à l'église qui me mariera.

Les deux hommes sortirent.

Huit jours après, Quentin Metzis était marié, à la grande admiration des forgerons d'Anvers, devant le tableau qui représente, au fond, l'inhumation du Christ; sur le volet de droite, la tête de saint Jean-Baptiste servie à la table d'Hérode, et sur le volet de gauche, saint Jean dans l'huile bouillante. C'est un des tableaux à volets que l'on trouve en entrant dans la chapelle sixtine de l'église Notre-Dame d'Anvers, et c'est un des plus beaux Metzis.

Dans la même église, et près de la première œuvre du peintre, se trouve le dernier ouvrage du forgeron; c'est un puits dont les ornements n'ont pas été travaillés à la lime, mais battus au marteau.

Comme on le pense bien, l'originalité de son mariage, sa première profession, et par-dessus tout son talent incontestable, acquirent à Metzis une grande réputation. Le public est toujours heureux, en achetant ou en admirant seulement les œuvres d'un homme, de trouver dans cet homme quelque événement original, quelque aventure extraordinaire qui le poétise encore. Les Anglais ont au plus haut point ce caractère particulier du public. Aussi Metzis était-il devenu comme un pèlerinage pour l'Angleterre, et sans cesse ses tableaux passaient aux mains des Anglais qui venaient prendre à Anvers leurs denrées artistiques, si bien que maintenant, à part deux ou trois œuvres, on ne peut guère dire ce que sont devenues les productions du forgeron peintre.

Cependant on retrouve encore de lui, outre le tableau devant lequel eut lieu son mariage, un portrait de sa femme, œuvre de reconnaissance et d'amour, et son portrait à lui, qui font tous deux partie de la galerie de Florence; puis deux époques de la vie du Christ, *la Vierge et l'enfant Jésus*, et *le Christ et sa Mère*, admirables tous deux de sainteté et de poésie.

Ses autres tableaux furent tellement dispersés qu'il serait impossible de les nommer.

Voilà donc la vie du forgeron Metzis, telle que ce vers latin, écrit sur son tombeau, la résume :

Connubialis amor de Mulcibre fecit Apellem.

Quentin Metzis est mort en 1529, à Anvers, âgé de 79 ans.

Il fut d'abord enterré dans l'église des Chartreux de Kie, puis ensuite transféré au pied de la tour de la cathédrale, où est maintenant son tombeau avec cette épitaphe :

QUINTINO METZIS
INCOMPARABILIS ARTIS PICTORIÆ ADMIRATRIX
GRATAQUE POSTERITAS, ANNO, POST OBITUM SECULARE
CIↃ. IↃ. C. XXIX
POSUIT.

ALEXANDRE DUMAS.

A BORD D'UN VAISSEAU.[1]

Je crois, madame, n'avoir rien omis d'absolument essentiel dans le tableau analytique des mâts, des vergues et des voiles que j'ai eu l'honneur de mettre sous vos yeux. Je vous demande seulement pardon de vous avoir tenu si longtemps sur des détails arides que je n'ai pas dissimulés sous une certaine couche de poésie comme il aurait peut-être été bon et facile de le faire. Vous m'avez dit que le technique ne vous fatiguait pas, et qu'il y a dans tout ce qui tient à l'organisation du vaisseau un charme qui vous attire, loin de vous repousser. Les mots avec lesquels, au reste, vos anciennes habitudes de voyageuse sur mer vous ont à peu près familiarisée, ces mots ne vous effrayent point, et vous aimez à savoir comment ils furent faits, comment ils sont arrivés à cette forme, souvent bizarre en apparence, qui étonne les gens du monde, et même parfois les marins. Je n'ai donc pas trop à m'excuser si je me suis étendu sur la nomenclature navale et les étymologies des termes qui la composent. Je ne sais pas si j'aurais pu être plus court, mais je puis vous assurer que j'aurais pu être plus long, car il y a bon nombre de cordages que je ne vous ai pas nommés, et que, sans doute, quand nous serons à bord du vaisseau où nous allons nous rendre tout à l'heure, j'aurai l'occasion et le devoir de vous faire connaître. Votre mémoire est excellente, madame, et vous n'aurez rien oublié de ce que je vous ai dit. Quant à ces messieurs, ils ont pris le bon parti; c'est le crayon à la main qu'ils m'ont suivi. Aussi je vois beaucoup de figures exactes et une foule de notes sur leurs carnets. Je fais toujours ainsi, quant à moi, et je me suis ordinairement trouvé à merveille de cet usage. — Maintenant, allons au trois-ponts qui va appareiller; nous avons une demi-lieue à faire environ pour l'atteindre; mais notre canot marche bien, et nos nageurs sont excellents. — Allons, enfants, *double un coup!*

VIII. — L'OCÉAN.

Notre embarcation volait sur la mer, légèrement agitée par une petite brise de l'ouest. M. de Tourneville qui, dans une longue-vue dont je m'étais muni, regardait le vaisseau vers lequel je dirigeais le canot, me dit, après un moment d'examen :

— Ce bâtiment, autant que j'en puis juger, est encore assez neuf; quel âge a-t-il?

— Cinquante ans passés.

— Cinquante ans! mais j'avais toujours entendu dire que l'âge moyen d'un navire est quatorze ou quinze ans?

— Il est vrai que si l'art n'intervenait pas pour prolonger son existence, le navire ne vivrait point au delà de ce temps; mais le charpentier est un médecin plus sûr de son fait que le docteur qui prend ses grades dans nos Facultés savantes. Il sonde les membres du vaisseau, et, quand il faut remplacer une pièce pourrie, il tranche hardiment, puis remplace le morceau qu'il a enlevé. Ce n'est pas sans de nombreuses opérations de ce genre que *l'Océan* est venu jusqu'à nous. Peut-être maintenant n'a-t-il plus un pouce du bois dont il fut fait sur le chantier de Brest par les soins de Sané. Ce constructeur était un habile homme; peu versé dans les sciences mathématiques, mais praticien exercé et intelligent, il fit des plans de vaisseaux qui ont eu une longue réputation et qu'on estime encore aujourd'hui parmi les meilleurs. Ce fut en 1786 qu'il commença *l'Océan*, et en 1790 qu'il le lança à la mer, si bien que ce beau trois-ponts est le doyen des bâtiments de guerre français.

— Ainsi, monsieur, ce vaisseau, toujours rajeuni, toujours réparé et toujours le même, est celui dont le modèle, dans de grandes proportions, est, je crois, au musée naval à Paris?

— Justement, madame. Et puisque vous parlez de ce modèle, qui, en effet, dut vous frapper par sa grandeur, il faut que je vous raconte une anecdote qui se rapporte à lui. Sous l'Empire, ce petit vaisseau, très-bien gréé, armé de jolies pièces de canon, paré de pavillons et de flammes éclatantes, à peu près enfin comme il est aujourd'hui et comme vous vous souvenez de l'avoir vu au Louvre, joua une comédie dont le dénoûment ne fut pas à l'avantage de de son auteur. Voici comment on m'a raconté le fait. Un navire de commerce arriva un jour à Bordeaux. Quand il eut passé quelques jours près du quai, sur lequel il déchargeait les marchandises dont il était porteur, le capitaine alla demander aux autorités municipales la permission de dresser, sur une des places publiques, une tente où il montrerait le modèle parfaitement exact d'un vaisseau de ligne, d'un des plus grands vaisseaux de la flotte impériale, en un mot, de *l'Océan*, qui, dans toutes les marines, avait une illustre renommée. La permission fut accordée; le modèle du trois-ponts célèbre fut donc apporté à terre. La foule l'entoura bientôt, et, durant tout le premier jour, la tente ne désemplit point. La nuit arrivée, le vaisseau fut rechargé sur les épaules des matelots et reporté à bord du navire, où il demeura jusqu'au lendemain. Ce jour-là, dès le matin, le modèle vint à terre; Bordeaux lui envoya comme la veille une ceinture de curieux, et, à la nuit, il retourna dans sa cachette. Rien n'était plus naturel que ce retour de chaque soir à bord d'un bâtiment où le modèle ne pouvait être dégradé par la malveillance : eh bien! ce qui vous semble tout simple, parut louche à certaines gens, à ces messieurs de la douane, par exemple. Ils s'imaginèrent que les flancs de *l'Océan*, comme ceux du cheval de bois classique, renfermaient, sinon des Grecs, du moins quelque chose de prohibé par la politique de sa majesté l'Empereur : on vint à la tente, on ouvrit le côté à l'engin naval, et, par cette opération césarienne, on reconnut que le ventre de *l'Océan* était rempli de marchandises anglaises. Le capitaine du navire marchand avait mérité une punition exemplaire : que fit-on à ce spéculateur téméraire? je l'ignore; tout ce que j'ai appris, c'est qu'on brûla les tissus, et que l'on confisqua le modèle de *l'Océan*.

Comme j'achevais le récit de cette anecdote, nous arrivions au trois-ponts, où j'avais vu de loin que tout se préparait pour l'appareillage. L'échelle de commandement avait été relevée; on l'abaissa quand on vit que nous venions à bord, et je fis remarquer à la famille Tourneville que, non-seulement des pilotins ou des mousses descendaient le long de l'escalier pour nous faire honneur, mais

(1) Voir le numéro de mai, page 233, celui de juin, page 274, celui de juillet, page 309, et celui d'août, page 333.

encore qu'un jeune officier de ma connaissance s'empressait de venir offrir son bras à Mme de Tourneville. Nous fûmes bientôt sur le gaillard d'arrière, où nous pûmes saluer l'amiral, à qui je présentai mes aimables Parisiens comme des amateurs éclairés de la marine. Le capitaine de *l'Océan* nous conduisit alors à sa chambre, d'où nous entendîmes bientôt des bruits qui nous annonçaient qu'on se préparait à mettre sous voile.

On commençait à virer sur une des ancres, aussi demandai-je au commandant la permission de conduire les visiteurs de son vaisseau dans la batterie basse, où ils devaient observer le mouvement du cabestan et celui de la chaîne qu'on allait rentrer à bord à mesure que le vaisseau marcherait vers son ancre. Pendant que les hommes poussaient les barres fichées dans la tête du cabestan, j'expliquai à MM. et à Mme de Tourneville comment le *câble-chaîne*, enroulé à la base du treuil vertical, garni d'une matière où la chaîne entre chaînon à chaînon comme dans le moule où elle aurait été coulée, ne pouvait le quitter qu'en se déroulant en arrière, et comment ainsi la sortie de chaque chaînon de la matrice marquait un pas fait du vaisseau au point de la mer correspondant verticalement à celui où le bec de fer mord le sol. Je leur expliquai l'ancien système de la *tournevire* qui agissait sur le câble et qu'on tournait à la cloche du cabestan, où elle éprouvait de certains chocs, amenant parfois la rupture de cette corde, au grand détriment des gens placés dans la direction du bout qui fouettait en se rompant. Mme de Tourneville, toujours curieuse de savoir la signification véritable des noms donnés aux choses par les marins, me demanda ce que signifiait le mot *cabestan*.

— *Cabestan*, madame, est une corruption du latin *capistratum lignum*, bois enchevêtré, c'est-à-dire garni d'une corde tournée à son cou ou à sa tête. L'espagnol et le Portugais disent *cabestrante*, l'Anglais dit *capstern* et *capstan*, et il semble qu'il tienne immédiatement ces mots du saxon *cœpster* (kepster) ou *cœbester* (kebester), signifiant *licou*, comme le *capistrum* latin. Nos vieux matelots, dont la prononciation est quelquefois très-vicieuse, disent *capestran*, et cette fois ils ont raison, car ils se rapprochent ainsi, sans le savoir assurément, de l'étymologie du mot *cabestan*.

Pendant le temps qu'on tirait à bord et qu'on faisait descendre dans la cale les longs anneaux de la chaîne, je conduisis sur le gaillard d'avant mes voyageurs pour leur montrer comment l'ancre allait venir se placer à son poste.

— Voici l'ancre à fleur d'eau, et voilà qu'un homme, debout sur la poulie d'un palan très-fort, va passer dans l'anneau le croc énorme de ce palan. Voyez les cordes se raidir, voyez le palan faire son devoir, parce que des hommes halent sur la corde qu'on appelle le *garant*; voyez l'ancre monter vers la pièce de bois qui est en saillie au-dessus de la joue du vaisseau. Ce bois, outre les deux ouvertures où tournent des *réas* de poulie, a, à son extrémité, un trou dans lequel passe une grosse corde, arrêtée par un bouton ou nœud qui garnit son bout inférieur. Cette corde s'appelle *bosse debout*, et la pièce de bois dont elle traverse la tête se nomme *bossoir*. Le nom de la bosse vient justement de ce bouton, en italien *bozza*, renflement, tumeur, bosse. Quant au gros palan, on le nomme *capon*, de l'italien *capone*, augmentatif de *capo*, corde. C'est, en effet, un cordage gros et fort, comme il est nécessaire qu'il le soit pour supporter le poids de l'ancre. La corde qui, avec les poulies, forme le palan, a le nom que je vous ai dit tout à l'heure, de *garant* : peut-être *garant* est-il une corruption de l'anglais *garment*, corruption lui-même du vieux français *garniment*, *garniture* : la garniture du palan a très-bien pu être appelée d'abord le *garniment*, puis le *garant*. Toutefois, je crois que *courant* est le mot véritable, dont *garant* est une corruption; la corde du palan court, en effet, sur les rouets des poulies, et c'est essentiellement une des *manœuvres courantes* (1). Voilà que l'anneau de l'ancre est presque arrivé au bossoir. Vous entendez le sifflet du maître donner un signal; voyez bien ce qui va se faire. Les hommes qui tiraient, ou comme on dit en marine, qui *halaient* sur le garant, s'arrêtent ou *tiennent bon*, et le matelot qui est à la tête du bossoir passe dans l'anneau la *bosse debout*. C'est ce cordage que l'on raidit qui portera l'ancre tout à l'heure, quand on aura décroché le capon. Si le vaisseau devait rester immobile, l'ancre pourrait, sans inconvénient, demeurer dans la position verticale où la voilà; mais la mer agitera le bâtiment, et l'ancre, en le frappant de ses pattes, déchirerait les *joues* du navire si elle n'était pas relevée et fixée contre le bord. Il faut donc qu'on la *traverse*, c'est-à-dire qu'on la couche le long du navire, et, pour cela, vous voyez qu'on accroche un palan à une chaîne fixée au bras de l'ancre. Le palan officie, le bec monte, et voici que, de verticale qu'elle était, l'ancre a déjà la position presque horizontale. Une corde, appelée *serre-bosse*, est tournée à la verge, et l'ancre sera tout à l'heure à son poste.

Ce qui vient d'être fait pour une ancre sera fait pour la seconde. Portons-nous à l'autre bord, et vous verrez les choses se passer à peu près de la même façon que tout à l'heure. Cette seconde opération gravera dans votre souvenir des faits matériels qui auraient pu vous échapper si vous n'aviez assisté qu'à une seule levée d'ancre. Seulement, ici il faudra que votre attention se partage, et que, tout en voyant *caponer* et *traverser* l'ancre, vous regardiez *l'appareillage*.

Et, tenez, il n'y a pas de temps à perdre; on avertit que le *vaisseau est à pic*, c'est-à-dire que son avant et son ancre sont à l'extrémité d'une ligne verticale figurée par le câble. Regardez sur le beaupré, et vous verrez que des hommes, encore appelés *gabiers de beaupré*, comme s'il y avait une *hune* ou *gabie* sur ce mât, qui en a été déchargé au milieu du dix-huitième siècle à peu près, vous verrez, dis-je, que des hommes ont préparé un des focs qu'on hissera tout à l'heure, quand, l'ancre ayant *dérapé*, ou autrement s'étant détachée de la terre qu'elle mordait, le navire sera à la merci du vent et du courant.

Le moment est venu. L'ancre a quitté le fond, aussi entendez-vous le tambour et le fifre qui pressent les matelots virant au cabestan. Le câble rentre vite à bord, le foc est hissé, et vous pouvez remarquer que le vaisseau tourne sur lui-même. On va arrêter ce mouvement de rotation en déployant à l'arrière une voile dont l'effet sera de faire tourner le vaisseau en sens contraire. C'est l'artimon qu'on *borde*. Voyez, le premier mouvement imposé au navire a trouvé tout de suite un modérateur; le bâtiment ne tourne plus, il marche. Son pas n'est pas encore accéléré; il va bien doucement; mais, à l'instant, vous allez le voir s'élancer. Voilà, en effet, qu'on déploie les huniers, qu'on les borde, qu'on les hisse, et que, pour les ouvrir mieux au vent de côté que l'on veut prendre, on *hale les boulines*, ou, comme on dit, on les *oriente*.

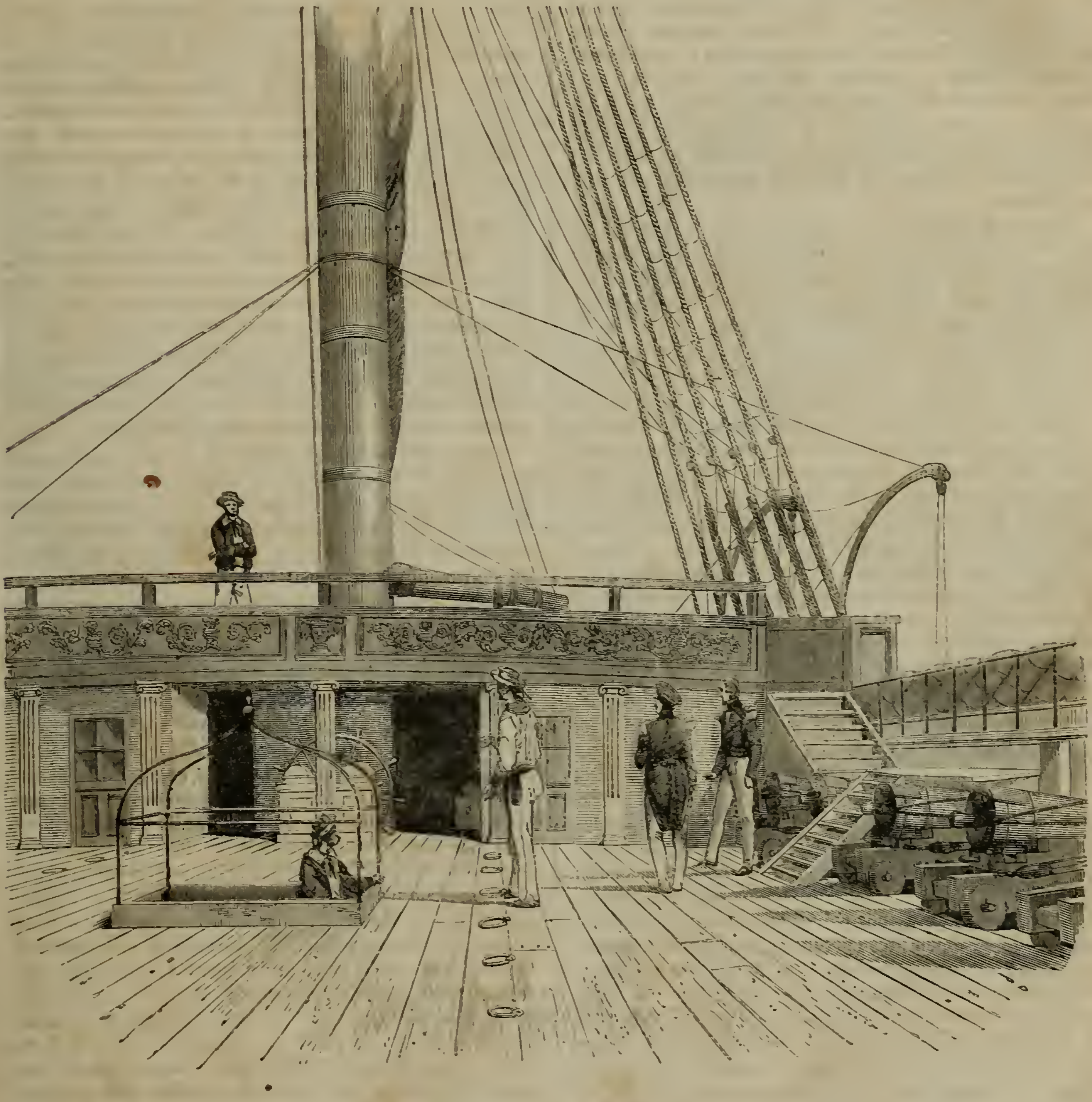
Prenez un point fixe à terre, et vous allez vous rendre

(1) Je suis d'autant plus porté à croire *garant* une transformation de *courant*, que je vois l'idée de courir exprimée dans tous les mots des marines du Nord qui désignent le *garant* de palan : ainsi *laüfer* en allemand, *looper* en hollandais, *lopare* et *lober* en suedois et en danois.

compte de la vitesse que le vaisseau va peu à peu acquérir. Regardez passer l'eau le long de son flanc; voyez la lame, coupée par son *taillemer*, se rouler en volutes écumeuses de chaque côté de l'étrave. Le temps est beau, et comme l'amiral veut être promptement hors de la rade avec son escadre, qui doit manœuvrer *au large*, on vient de faire le signal de *forcer de voiles*, ou, en d'autres termes, d'augmenter la voilure.

Portez maintenant vos regards sur les haubans des bas-mâts, des mâts de perroquet. Des hommes y grimpent; ils seront bientôt sur les basses vergues et sur les vergues de perroquet. Les voilà qui déroulent les *rabans de ferlage*; la toile commence à échapper à leurs mains, boursouflée par le vent qui se joue dans ses plis nombreux. Les basses voiles sont toutes prêtes; on les *amure*.

L'*amure* est, madame, une corde qui porte le *point*, ou



Partie extérieure du navire.

coin de la voile, en avant du mât, du côté du vent. Le trou par lequel elle passe dans le flanc ou *muraille* du navire, se nommait jadis *amure*; c'était proprement le trou fait *al muro* ou *ad murum*, à la muraille. La corde du trou au mur prit le nom du trou lui-même, et s'appela aussi *amure*, après s'être appelée *escouët* et *couët*, probablement de *sceotan* (skéotane), ce verbe saxon qui signifie *étendre*, et que je regarde comme radical du mot *écoute*. L'amure est, en effet, une sorte d'écoute qu'on a voulu distinguer par un nom particuler.

Pendant le temps que je vous ai défini l'amure, on a *bordé* les basses voiles, et voilà qu'on les *oriente* en balant les boulines.

— Déjà deux fois, monsieur, vous avez prononcé le mot *oriente*; qu'y a-t-il de commun entre l'Orient, ou le Levant, et l'action qui a pour but d'ouvrir la voile au vent?

— Rien, absolument rien, mon cher monsieur Édouard; aussi regardé-je le terme nautique *orienter* comme une homonymie faite par des marins ignorants. Déjà j'ai protesté contre l'orthographe qui admet l'*o*, et j'ai émis l'opi-

nion qu'on devrait écrire *auranter*, parce qu'il me semble que le mot doit être formé de *auram tenere*, tenir ou retenir le vent.

Les *gabiers* qui étaient restés sur les barres de perroquet facilitent le développement des voiles hautes, et, maintenant, voilà qu'on hisse, qu'on borde et qu'on oriente les perroquets. Je vais vous dire pourquoi les matelots que vous voyez descendre des hunes et des barres de perroquet s'appellent *gabiers*. Dans la Méditerranée, la hune s'appelait *gabia*, c'est-à-dire *cage;* c'était en effet une sorte de panier, rond ou long, selon qu'il était autour du mât ou derrière, mais façonné en treillis, à peu près comme un ouvrage de vannerie. Les hommes qui y demeuraient prirent le nom de *gabieri*, d'où nous avons fait *gabiers*. *Gabier* est venu dans le Nord, bien que *gabie* n'y ait pas dépossédé *hune;* on n'a pas appelé les hommes *huniers*, parce qu'on avait déjà nommé ainsi les voiles des mâts élevés au-dessus des hunes et quelquefois ces mâts eux-mêmes.

A présent, madame, que vous avez vu le vaisseau se couvrir de voiles, et que vous sentez à son balancement et à son inclinaison qu'il marche rapidement, comme il est à peu près sans intérêt pour vous de lui voir prolonger sa *bordée*, c'est-à-dire la route qu'il fait ayant le vent de ce *bord*, de ce côté, je vais avoir l'honneur de vous conduire dans l'intérieur de ce vaste édifice et de vous en faire visiter tous les étages. Nous allons d'abord à la *cale*, qui est comme la cave de la maison, quand les gaillards et la dunette en sont comme les terrasses supérieures. Le mot *cale*, dans cette acception, est de la même origine que *cale*, désignant et le plan incliné sur lequel on construit un vaisseau, et la rampe pratiquée au bord d'un quai. La cale du navire est la partie la plus basse du bâtiment, celle qui s'enfonce le plus dans l'eau, celle où l'on descend les marchandises, les vivres; c'est pour ces raisons sans doute que nos marins l'ont nommée d'un nom emprunté à l'italien, *calan*, qui le tient du grec χαλάω (*chalao*), signifiant *descendre*, *s'abaisser*, etc.

Quel encombrement! que de cordages de toutes les dimensions! que de tonneaux grands et petits! Voilà, madame, ce que vous devez dire? Tout cela doit vous sembler un affreux pêle-mêle. Eh bien! regardez-y de plus près, et vous verrez que tout est ici dans un ordre excellent. Voyez, on a pratiqué des ruelles au milieu de ces objets agglomérés, et l'on va avec assez de facilité d'un endroit à l'autre. Dans des bâtiments moins grands, on ne marche pas aussi facilement que nous le faisons ici; on se courbe, on rampe. Vous remarquez de grands cubes, ou mieux des parallélipipèdes de fer à peu près cubiques et rangés les uns contre les autres; ce sont des caisses à eau qui ont remplacé, en grande partie au moins, les tonneaux où l'eau, se croupissant, devenait une horrible boisson. Dans ces réservoirs de tôle battue, l'eau acquiert une vertu sanitaire qui compte pour beaucoup dans le bien-être des hommes. Il y a deux étages de caisses à eau; ils reposent sur cinq étages ou plans de gueuses de fer.

Ces *gueuses*, dont le nom, dans nos habitudes de bonne compagnie, a quelque chose de choquant, ne sont appelées ainsi que par une homonymie créée par nos forgerons, qui ont travesti le mot allemand *gans*, par lequel on désigne la masse de fer battu et façonné en barre courte, pesant de cent à cent cinquante livres. Les gueuses composent ce qu'on appelle le lest de fer, remplaçant de l'ancien lest de pierre, auquel on ajoutait de méchants débris de canons, de bombes et d'autre ferraille. Le nouveau lest en fer a l'avantage de se bien placer, de n'être point dérangé par les mouvements du navire, et de faire un lit très-plat où se reposent à merveille les caisses à eau.

Les compartiments de la cale les plus curieux pour les visiteurs étrangers à la marine, sont le magasin général et les soutes à poudre; voulez-vous y pénétrer? Remontons dans l'entre-pont pour descendre au magasin général, dont un fanal allumé vous permettra de voir les détails pittoresques. Et si je dis pittoresques, vous reconnaitrez, je pense, que je n'exagère pas. Vous remarquez, en effet, contre la muraille, des dessins, des emblèmes faits avec des clous, des ciseaux et d'autres pièces de fer ou de cuivre. Ici, une étoile de la Légion-d'Honneur; là, le coq que la révolution de 1830 a repris à celle de 89; au milieu, un portrait du roi. Voici un sablier avec deux ciseaux à calfat qui seraient mieux placés sur une tombe; par compensation, voilà les images riantes du plaisir: un verre, une bouteille, un petit Cupidon que n'aurait pas avoué le Corrège, mais qui n'a pas trop mauvais air pour un amour dessiné par un matelot avec des morceaux de fer. Le magasin général du bord est une sorte d'encyclopédie matérielle où chaque service vient fouiller suivant ses besoins; le magasinier en fait un musée; il en décore les murs à peu près comme font dans les arsenaux les gardiens des salles d'armes.

Passons à la soute aux poudres de l'avant, car il y en a deux: une à l'avant, l'autre à l'arrière. Remontons pour descendre encore. Ne croiriez-vous pas, au milieu de ces étagères garnies de caisses en cuivre, bien luisantes, bien ajustées l'une contre l'autre, et présentant leurs bouches où s'introduira, au moment du combat, le bras d'un canonnier qui distribuera les provisions aux pourvoyeurs des pièces, ne croiriez-vous pas être dans la boutique élégante d'un marchand de thé ou d'un parfumeur? Si l'on ne vous avertissait pas que toutes ces caisses contiennent des gargousses; si vous ne remarquiez pas qu'ici plus encore qu'ailleurs les plus grandes précautions sont prises contre le feu, assurément vous ne croiriez pas que vous êtes au milieu d'un volcan endormi. La soute aux poudres de l'arrière vous présenterait un coup d'œil analogue à celui-ci, je vous épargnerai la peine d'y descendre. Je ne vous mènerai non plus dans aucune des soutes ou chambres où l'on renferme les voiles, le biscuit, les légumes, les boulets ou le charbon: cela n'a guère d'attrait que pour le second d'un navire, qui se complaît à voir le bel ordre qu'il a établi dans ces magasins noirs, et la propreté qu'on y maintient comme dans tout le reste du bâtiment. Je vous dirai seulement d'où vient ce mot *soute*, que j'ai prononcé plus d'une fois. Je constaterai d'abord qu'il est au moins du treizième siècle, car on le trouve dans les récits de Joinville, le bon et fidèle chroniqueur; je tirerai ensuite son origine de l'italien *sotto*, qu'a fait le latin *subtus*, dessous. C'est en effet une chambre *sotto la coverta*, sous le pont.

A. JAL.

(La fin au prochain numéro.)

MERCURE DE FRANCE.

(DU 12 AOUT AU 12 OCTOBRE.)

Supposez qu'on vienne à trouver demain, dans les ruines de Sparte ou d'Athènes, un manuscrit antique, et qu'on lise dans ce manuscrit :

« Hier, quatrième jour des ides, les anciens et les poëtes reconnus par l'État se sont réunis dans le temple de Minerve. Là, en présence d'une foule immense, l'un d'eux, fils d'Apollon, et connu pour avoir maintes fois, dans ses ouvrages, peint les malheurs de la vertu et les souffrances de l'âme, s'est levé et a fait connaître qu'on allait décerner des récompenses et des couronnes.

« Ces couronnes et ces récompenses ne sont destinées ni aux riches, ni aux puissants, ni aux célèbres; elles appartiennent à la vertu modeste, obscure, inconnue, qui fait le bien dans l'ombre et le silence, sans désir de gloire, sans pensée d'avenir. Un soin perseverant et noble va chercher jusque dans les derniers rangs du peuple les triomphateurs que nous venons présenter aujourd'hui à votre admiration et qu'il faut saluer avant les généraux qui gagnent des batailles, les poëtes qui chantent les hauts faits, les sculpteurs et les peintres qui les reproduisent sur le marbre ou sur la toile, car, simples de cœur, ils n'ont même pas compris eux-mêmes l'étendue de leur sublime dévouement. »

Si nous lisions de telles choses, nous n'aurions point assez d'enthousiasme pour vanter l'antiquité, et etablir sa superiorité sur les temps modernes... Eh bien! l'antiquité n'a point conçu la pensee d'une telle institution, car l'antiquite n'était point chrétienne. C'est de notre temps, c'est sous nos yeux, que la foi du Fils de l'homme devait opérer une œuvre si noble, si grande, sans antécédents comme sans exemple, et qui dépasse en beauté et en majesté tout ce que les institutions humaines ont de beau et de majestueux.

L'œuvre de M. de Montyon produit chaque année d'heureux résultats : elle vient apprendre au pauvre que la société ne détourne pas les yeux de lui, et qu'elle s'intéresse avec une sollicitude maternelle à ses souffrances et à ses vertus.

Telles sont les réflexions qui nous ont été inspirées, au mois d'août dernier, à la séance publique de l'Académie française.

Cette séance avait été ouverte par un éloge de Voltaire, et, nous l'avouons, l'éloge de Voltaire, cet antagoniste acharné de toute idée religieuse, nous a paru assez mal précéder le récit d'actions vertueuses inspirées par la religion Quoi qu'il en soit, le manque d'à-propos d'un pareil choix appartient à l'Académie : M. Villemain, avec le brillant esprit de dénigrement qui le caractérise, n'a pas manqué de le faire observer : il a mis habilement en parallèle Voltaire et le père Girard, à qui l'Académie décernait une récompense pour un livre intitulé *De l'enseignement régulier de la langue maternelle;* il a montré l'homme modeste, utile et fondateur, à côté de celui dont la mission fut de détruire, et dont M. Harel avait à faire l'éloge.

L'œuvre de M. Harel est spirituelle, trop spirituelle peut-être, et peut-être encore n'a-t-il pas assez avoué les fatales conséquences produites sur la société par le représentant et le père de la philosophie du dix-huitième siècle.

Après M. Villemain et M. Harel, est venu M. Scribe : c'était quelque chose de piquant, que de voir le plus spirituel de nos vaudevillistes chargé de raconter toutes les vertus obscures de ces humbles citoyens, émerveillés d'entendre louer ce qu'ils regardaient comme l'accomplissement d'un devoir. M. Scribe s'est acquitté de cette mission avec un goût parfait.

Le premier des héros de la vertu qu'on a proclamé se nomme David-Pierre Lacroix. « Il est né à Dieppe, a dit l'académicien, et Dieppe s'en félicite, car depuis qu'il existe, David Lacroix a préservé de la mort cent dix-sept malheureux... Oui, messieurs, *cent dix-sept* de ses concitoyens dont il est le sauveur; et si vous demandez quel est son état, on vous dira presque qu'il n'en a pas d'autre. David Lacroix est un homme simple et sans prévoyance, qui n'a jamais pensé à lui ni à son avenir! Sa tâche de chaque jour, c'est sa vie qu'il expose pour ses concitoyens..., et sa tâche, il l'a commencée de bonne heure, car à seize ans son coup d'essai pensa lui être fatal. En atteignant le rivage avec celui qu'il venait de sauver, il perdit connaissance : pour le rappeler à la vie, pour lui faire rendre l'eau qu'il avait bue, ceux qui lui portaient secours ne trouvèrent rien de mieux, dans leur ignorance, que de le suspendre la tête en bas..., c'est-à-dire de lui donner une apoplexie... Mais rassurez-vous... Trop de jours dépendaient des siens pour que Dieu ne lui vînt pas en aide... Et il semble que cet homme généreux ait fait vœu de consacrer aux périls des autres cette vie qu'un miracle venait de lui rendre.»

Dès qu'un orage se prépare, dès qu'un bateau pêcheur apparaît au loin battu par la tempête, David Lacroix est là debout sur la jetée, sentinelle avancée, épiant le danger, et au premier cri d'alarme il est à la mer. En novembre 1841, par un coup de vent terrible, un brick anglais, nommé *Ver*, allait être jeté contre des rochers à l'est de Dieppe. Au cri d'effroi qui s'élève, David Lacroix, qui demeure au bord de la mer, s'élance hors de chez lui malgré sa femme et ses enfants, car David est marié, messieurs, et ceux pour qui il allait exposer ses jours n'étaient pas ses compatriotes... Huit hommes qui composaient l'équipage sont sauvés par ses efforts. Mais le capitaine est resté le dernier sur le brick, et la mer devient à chaque instant plus furieuse. David Lacroix, quoique déjà blessé à la jambe, se précipite de nouveau vers le navire : il y monte, enlève le capitaine, qu'il ramène à la nage, et quelques minutes après le bâtiment anglais était en pièces et ses débris flottaient sur l'eau.

Vous croyez peut-être que David Lacroix regarde son œuvre comme terminée? Non, d'autres devoirs lui restent encore à remplir. Celui qu'il vient de sauver a tout perdu, il n'a plus d'asile; Lacroix lui en offre un. Le capitaine anglais est devenu son hôte; il le garde plusieurs jours; il partage avec lui son feu, son pain, ses vêtements. Il ne voit dans un marin comme lui, dans un marin anglais, qu'un frère et qu'un ami! Je vous ai dit que David Lacroix était un homme simple, sans défiance, sans prévoyance, qui a fait son devoir et qui le ferait encore..., même aujourd'hui.

Le capitaine anglais est parti dispos et bien portant, et Lacroix reste chez lui malade, car sa jambe gauche a manqué être fracassée, et il lui faut trois mois pour guérir ses blessures. A peine rétabli, et pour réparer le temps perdu, il sauve sept personnes du brick français *la Mauve.*

« Cet homme, qui semble vivre dans le danger, c'est celui que la ville de Dieppe nomme le *Sauveur;* aussi, lorsque le roi, qui ne laisse aucune gloire du pays sans récompense, eut envoyé au brave marin la decoration de la Légion-d'Honneur, elle lui fut remise devant les troupes sous les armes, aux acclamations de la population entière, et, selon l'expression de M. le maire de Dieppe, ce fut un jour de fête nationale. » — L'Académie décerne à David Lacroix un prix de 3,000 fr.

Après Lacroix, est venu Pierre Thial. Celui-là est encore un marin, et il a sauvé la vie à je ne sais combien d'infortunés. Il se tient à Moissac, sur le bord de la Gironde, toujours prêt à s'élancer dans le fleuve pour lui arracher des victimes. 2,000 francs lui ont été décernés.

« C'est peu, a dit M. Scribe, c'est peu, sans doute; mais songez, messieurs, qu'il est encore d'autres actions à récompenser, qui, pour être moins éclatantes, n'en sont pas moins héroïques et moins sublimes. Les actes de courage brillent au grand jour, ils éclatent à tous les yeux : les vertus dont je vais vous parler se cachent, et il faut aller les chercher... Si elles sont trahies, c'est par le pauvre qu'elles ont secouru, par le malade dont elles ont pansé les plaies. C'est la reconnaissance qui seule les dénonce à notre admiration. »

A Pierre Thial, à David Lacroix, nous

préférons, nous l'avouons, Jeanne Mazade, Catherine Chasserage, et Hortense Roger. Hortense Roger, qui ne compte encore que douze ans, s'est élancée dans une mare impure de Montfaucon, et là, au risque de sa vie, elle a arraché trois enfants à une mort certaine. Catherine Chasserage a pris sous sa protection deux ouvrières octogénaires, tombées presque en enfance, qui demeurent dans la même maison qu'elle. Pour leur assurer un asile, du pain et quelque petit bien-être, elle sacrifie presque en entier le revenu de trente sous par jour qu'elle possède. Avec cinq cent cinquante francs par an, le ménage va à ravir. Catherine se prive de vin et de viande; mais les vieilles amies ont de tout en abondance. Quant à Jeanne Mazade, il faut laisser parler M. Scribe:

« Dans les communes de Bourg-les-Valence et de Châteauneuf, est une pauvre femme, la sœur de charité, l'institutrice, la Providence du canton. C'est Julie-Jeanne Mazade. A peine a-t-elle elle-même de quoi vivre, et elle porte secours à tout le monde. Sa bienfaisance a su se créer des ressources, non pour elle, mais pour les autres; son humble chaumière s'est transformée en hospice et en salle d'asile. La charité est comme la foi, elle fait des miracles.

« Y a-t-il un malade dans le village? Jeanne va à Valence chercher un médecin. Les médecins ne refusent pas Jeanne; ils viennent. Pour les soins à prodiguer, pour les nuits à passer, c'est Jeanne qui s'en charge; et cette charité de tous les instants, ce dévouement constant, infatigable, tout le monde s'en étonne, excepté elle; c'est son droit, c'est son privilége, tous les malheureux lui appartiennent. Tout ce qui souffre est de cette famille, et cette famille s'augmente chaque jour, car la maladie envahit le pays. Il faut du linge, des médicaments; elle les trouvera. Il y a à Valence un homme qui a compris le dévouement de Jeanne, qui est digne de s'associer à ses vertus. Cet homme, dont nous trahirons le nom, est le docteur Salette.

« Là, c'est une jeune fille de huit ans, atteinte d'un mal au pied tellement grave que l'on juge l'amputation inévitable. Jeanne seule ne désespère pas, elle parcourt tous les jours l'espace d'une lieue pour venir panser la pauvre enfant... Et quand elle voit enfin son zèle et ses efforts insuffisants contre les progrès du mal, elle songe à sa providence..., au docteur Salette, qui seul sauvera la malade; mais pour cela, il faut la conduire près de lui, la lui amener tous les jours. Jeanne trouvera encore des moyens de transport...; sa charité est une puissance à laquelle chacun obéit, et par un impôt volontaire qu'elle vient de créer, tous ceux dans le village qui sont assez riches pour avoir charrette transporteront tour à tour à la ville la jeune fille que Jeanne escorte et surveille à pied.

« Joséphine Clerfort n'a pas eu d'amputation à subir; elle marche, elle marchera sur les traces de sa bienfaitrice, qu'elle soutient à son tour, et qui s'appuie sur son bras, car Jeanne se fait vieille et ne se repose pas. Au mois d'octobre dernier, un malheureux fermier, poursuivi par des créanciers impitoyables, se jette, dans son désespoir, sous la roue d'une voiture et meurt, laissant une femme enceinte et quatre enfants: Jeanne prend les quatre enfants; elle les élèvera.

« Vous vous demanderez comment une pauvre femme, qui n'a d'autres biens qu'une maisonnette et le produit de son aiguille, peut suffire à tant de bienfaits, et comment elle peut vivre. Hélas! c'est à peine si elle vit, et les austérités des plus saints anachorètes n'égalent point les privations qu'elle s'impose. »

— Maintenant, donnons quelques notions sur le système à haute pression et à air comprimé, aux expériences duquel nous avons assisté.

Ce système consiste à remplacer la vapeur par l'air atmosphérique comme moteur. Pour avoir la quantité d'air nécessaire à la marche de leur machine pendant un temps et pour un espace donnés, MM. Audrand et Alexandre se servent d'un réservoir ou chaudière, où à l'aide également d'une pompe, ils parviennent à comprimer l'air jusqu'à 20 ou 25 atmosphères. Cet air, ainsi comprimé, n'est autre chose qu'un réservoir destiné à alimenter leur machine, et dont la capacité se trouve augmentée par la pression qu'on fait subir à l'air. En effet, un robinet adapté à la chaudière et s'ouvrant à volonté, laisse échapper par un tuyau de conduite la quantité nécessaire d'air pour obtenir une tension seulement de 2 ou 3 atmosphères, ce qui est indiqué par un manomètre correspondant avec la capacité où se rend l'air en sortant; là, il reçoit une température de 400 à 500 degrés, qui augmente suffisamment sa tension pour obtenir la force de 5 ou 6 atmosphères, qui est la force ordinaire qui met les machines en mouvement par la vapeur. Cet air, ainsi dilaté, est conduit par les procédés ou moyens ordinaires sur le piston, et lui imprime le mouvement de va-et-vient, qui est changé en mouvement rotatif à l'aide des bielles.

Le système consiste donc à remplacer la vapeur par de l'air déjà comprimé, et dont on augmente encore la tension par la chaleur.

La chaudière d'essai n'avait qu'une capacité de 3 1/2 mètres cubes; la pression n'était que de 6 à 8 atmosphères, à cause de l'obligation où ils ont été de se servir de bras d'hommes pour remplir ce réservoir; elle a suffi pour aller jusqu'au mur d'enceinte, c'est-à-dire pour parcourir 2,500 mètres, ce qui fait 5,000 mètres pour l'aller et le retour, avec une vitesse d'environ 10 lieues à l'heure. MM. Audrand et Alexandre assurent qu'avec un réservoir de 5 mètres cubes, ils iraient très-facilement à Versailles, ce qui est une distance à peu près égale aux plus longues stations.

— L'Académie des sciences, depuis notre dernier compte-rendu, a eu plusieurs communications fort importantes. La plus curieuse, sans contredit, est celle qui signale une espèce d'algues dans l'estomac de l'homme. C'est M. Quekett, qui a observé ce phénomène sur un malade bilieux et sujet à de fréquents vomissements.

Ces singuliers végétaux, observés au microscope, ont paru composés exclusivement de vésicules, attachées les unes aux autres à la manière d'un chapelet; ils paraissaient contenir une matière granuleuse, et ressemblaient, sous plusieurs rapports, à la *torula cerevisia*. Une fois en contact avec l'air, ces algues, au lieu de périr, ont pris des développements assez considérables; pendant plusieurs jours, on les a vues grossir et s'épanouir même sous le verre du microscope à l'aide duquel on les étudiait.

— L'astronomie marche rapidement vers des conquêtes nouvelles qu'elle devra au perfectionnement des instruments d'optique. M. Lerebours vient de fabriquer une lunette de quatorze pouces de diamètre. A l'aide de cet instrument, le premier de pareille dimension, on a pu voir distinctement que l'anneau de Saturne est double et forme deux parties séparées, et on a vu que dans la constellation d'Andromède il y avait une étoile double: l'une est verte, l'autre est rouge. Quant à la lune, elle apparaît avec ses détails les plus minutieux, et si Dieu l'avait peuplée, on pourrait, pour ainsi dire, distinguer ses habitants.

— Nous arrivons bien tard pour parler de la traduction d'*Othello*, joué à l'Opéra, et cependant nous ne pouvons passer sous silence cette tentative remarquable. Duprez et M^me^ Stoltz ont été dignes de Rossini.

Du reste, la saison de l'Académie royale de musique promet d'être brillante. *Richard en Palestine*, de M. Adam, un opéra de Niédermayer, *Marie Stuart*, et un ballet pour la Carlotta, *La Fille du Feu*, assurent une vogue certaine à ce théâtre.

— Les journaux ont tous reproduit, sans une réflexion, sans une plainte, les trois lignes qui suivent: « Le capitaine Basil-Hall est mort à l'hôpital d'Hasler, après une longue maladie, à l'âge de cinquante-six ans. Le capitaine n'était pas seulement excellent officier, mais encore littérateur distingué. » Ainsi, l'officier et l'écrivain, le voyageur et le savant, ont eu l'hôpital pour récompense, et l'on trouve la chose toute simple!

— L'Institut historique vient d'entendre un rapport de M. Onésime Leroy, sur le monument que la ville de Lyon se propose d'élever à Gerson, qui, d'après les preuves données il y a plusieurs années par M. Onésime Leroy, a composé le livre célèbre de l'*Imitation de Jésus-Christ* chez les Célestins de Lyon, et non en Allemagne, comme feu Gence l'avait cru.

Le rédacteur en chef, S. HENRY BERTHOUD.
Le directeur, F. PIQUÉE.

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24. Batignolles.

MADAME DE LA CHANTERIE.

Cette pièce judiciaire, beaucoup plus brève et impérieuse que ne le sont les actes d'accusation d'aujourd'hui, si minutieux, si complets sur les plus légères circonstances et surtout sur la vie antérieure au crime des accusés, agita profondément Godefroid. La sécheresse de cet acte, où la plume officielle narrait à l'encre rouge les détails principaux de l'affaire, fut pour son imagination une cause de travail. Les récits contenus, concis, sont pour certains esprits des textes où ils s'enfoncent en en parcourant les mystérieuses profondeurs.

Au milieu de la nuit, aidé par le silence, par les ténèbres, par la corrélation terrible que le bonhomme Alain venait de lui faire pressentir entre cet écrit et madame de La Chanterie, Godefroid appliqua toutes les forces de son intelligence à développer ce thème terrible. Évidemment, ce nom de Lechantre devait être le nom patronymique des La Chanterie, à qui, sous la République et sous l'Empire, on avait sans doute retranché leur nom aristocratique. Il entrevit les paysages où ce drame s'était accompli. Les figures des complices secondaires passèrent sous ses yeux. Il se dessina fantastiquement non pas le nommé Rifoël, mais un chevalier du Vissard, un jeune homme quasi semblable au Fergus de Walter Scott, enfin le jacobite français. Il développa le roman de la passion d'une jeune fille grossièrement trompée par l'infamie d'un mari (roman alors à la mode), et aimant un jeune chef en révolte contre l'Empereur, donnant, comme Diana Vernon, à plein collier dans une conspiration, s'exaltant, et, une fois lancée sur cette pente dangereuse, ne s'arrêtant plus! Avait-elle donc roulé jusqu'à l'échafaud?

Il apercevait tout un monde; il errait sous les bocages normands, il y voyait le chevalier breton et madame Bryond dans les haies; il habitait le vieux château de Saint-Savin; il assistait aux scènes diverses de séduction de tant de personnages, en se figurant ce notaire, ce négociant, et tous ces hardis chefs de Chouans. Il devinait le concours presque général d'une contrée où vivait le souvenir des expéditions du fameux Marche-à-Terre, des comtes de Bauvan, de Longuy, du massacre de la Vivetière, de la mort du marquis de Montauran, dont les exploits lui avaient été

(1) Voir le numéro de septembre 1843, page 361, et le numéro d'octobre 1844, page 1.

maintes et maintes fois racontés par madame de La Chanterie. Cette espèce de vision des choses, des hommes, des lieux, fut rapide. En songeant qu'il s'agissait de l'imposante, de la noble et pieuse vieille femme dont les vertus agissaient sur lui au point de le métamorphoser, Godefroid saisit avec un mouvement de terreur la seconde pièce que le bonhomme Alain lui avait donnée, et qui était intitulée :

Précis pour madame Henriette Bryond des Tours-Minières, née Lechantre de La Chanterie.

— Plus de doute! se dit Godefroid.

Voici la teneur de cette pièce :

« Nous sommes condamnés et coupables; mais si jamais le souverain a eu raison d'user de son droit de grâce, n'est-ce pas dans les circonstances de cette cause?

« Il s'agit d'une jeune femme, qui a déclaré être mère, et condamnée à mort. Sur le seuil d'une prison, en présence de l'échafaud qui l'attend, cette femme dira la vérité.

« La vérité plaidera pour elle, elle lui devra sa grâce.

« Le procès jugé par la Cour criminelle d'Alençon a eu, comme tous les procès où il se trouve un grand nombre d'accusés réunis par un complot qu'a inspiré l'esprit de parti, des portions obscures.

« La chancellerie de Sa Majesté Impériale et Royale sait à quoi s'en tenir aujourd'hui sur le personnage mystérieux nommé *Le Marchand*, dont la présence dans le département de l'Orne n'a pas été niée par le Ministère Public pendant le cours des débats; mais que l'Accusation n'a pas jugé convenable de faire comparaitre, et que la Défense n'avait ni la faculté d'amener ni le pouvoir de trouver.

« Ce personnage est, comme le Parquet, la Préfecture, la Police de Paris et la Chancellerie de S. M. I. et R. le savent, le sieur Bernard-Polydore Bryond des Tours-Minières, correspondant, depuis 1794, du comte de Lille, connu à l'étranger comme baron des Tours-Minières, et dans les fastes de la police parisienne, sous le nom de Coutenson. C'est un homme dont la noblesse et la jeunesse ont été déshonorées par des vices si exigeants, par une immoralité si profonde, par des écarts si criminels, que cette infâme vie eût certainement abouti à l'échafaud, sans l'art avec lequel il a su se rendre utile par son double rôle, indiqué par son double nom. Mais de plus en plus dominé par ses passions, par ses besoins renaissants, il finira par tomber au-dessous de l'infamie, et servira bientôt dans les derniers rangs, malgré d'incontestables talents et un esprit remarquable.

« Lorsque la perspicacité du comte de Lille n'a plus permis à Bryond de toucher l'or de l'étranger, il a voulu sortir de l'arène ensanglantée où ses besoins l'avaient jeté. N'était-elle plus assez féconde? fut-ce donc le remords ou la honte qui ramena cet homme dans le pays où ses propriétés, grevées de dettes à son départ, devaient offrir peu de ressources à son génie? il est impossible de le croire. Il est plus vraisemblable de lui supposer une mission à remplir dans ces départements où couvaient encore quelques étincelles de nos discordes civiles.

« En observant le pays où sa perfide coopération aux intrigues de l'Angleterre et du comte de Lille lui livra la confiance des familles attachées au parti vaincu par le génie de notre immortel empereur, il rencontra l'un des anciens chefs de révolte avec qui, lors de l'expédition de Quiberon, et lors du dernier soulèvement des rebelles en l'an VII, il avait eu des rapports comme envoyé de l'étranger. Il favorisa les espérances de ce grand agitateur, qui a payé du dernier supplice ses trames contre l'État. Bryond put alors pénétrer les secrets de cet incorrigible parti qui méconnaît à la fois et la gloire de S. M. l'empereur Napoléon I^er^ et les vrais intérêts du pays, unis dans cette personne sacrée.

« A l'âge de trente-cinq ans, affectant la piété la plus sincère, professant un dévouement sans bornes aux intérêts du comte de Lille et un culte pour les insurgés qui dans l'Ouest ont trouvé la mort, déguisant avec habileté les restes d'une jeunesse épuisée, mais qui se recommandait par quelques dehors, et vivement protégé par le silence de ses créanciers, par une complaisance inouïe chez tous les *ci-devant* du pays, cet homme, vrai sépulcre blanchi, fut introduit, avec tant de titres à la considération, auprès de la dame Lechantre, à qui l'on croyait une grande fortune.

« On complota de faire épouser la fille unique de madame Lechantre, la jeune Henriette, à ce protégé des ci-devant. Prêtres, ex-nobles, créanciers, chacun dans un intérêt différent, loyal chez les uns, cupide chez les autres, aveugle chez la plupart, tous enfin conspirèrent l'union de Bernard Bryond avec Henriette Lechantre.

« Le bon sens du notaire chargé des affaires de madame Lechantre, et quelque défiance peut-être, furent cause de la perte de la jeune fille. Le sieur Chesnel, notaire d'Alençon, mit la terre de Saint-Savin, unique bien de la future épouse, sous le régime dotal, en en réservant l'habitation et une modique rente à la mère.

« Les créanciers, qui supposaient à la dame Lechantre, à raison de son esprit d'ordre et d'économie, des capitaux considérables, furent déçus dans leurs espérances; et tous, croyant à l'avarice de cette dame, firent des poursuites qui mirent à nu la situation précaire de Bryond.

« Des dissidences graves éclatèrent alors entre les nouveaux époux, et elles donnèrent lieu à la jeune femme de connaître les mœurs dépravées, l'athéisme religieux et politique, dirai-je le mot, l'infâmie de l'homme auquel sa destinée avait été si fatalement unie. Bryond, forcé de mettre sa femme dans le secret des trames odieuses formées contre le gouvernement impérial, donne sa maison pour asile à Rifoel du Vissard.

« Le caractère de Rifoel, aventureux, brave, généreux, exerçait sur tous ceux qui l'approchaient des séductions dont les preuves abondent dans les procès criminels jugés devant trois Cours spéciales criminelles.

« L'influence irrésistible, l'empire absolu enfin qu'il obtint sur une jeune femme qui se voyait au fond d'un abime, n'est que trop visible par la catastrophe dont l'horreur la jette en suppliante aux pieds du trône. Mais ce que la Chancellerie de Sa Majesté Impériale et Royale peut aisément faire vérifier, c'est la complaisance infâme de Bryond, qui, loin de remplir ses devoirs de guide et de conseil auprès de l'enfant qu'une pauvre mère abusée lui avait confiée, se plut à serrer les nœuds de l'intimité de la jeune Henriette et du chef des rebelles.

« Le plan de cet odieux personnage, qui se fait gloire de tout mépriser, de ne considérer en toute chose que la satisfaction de ses passions, et qui ne voit que des obstacles vulgaires dans les sentiments dictés par la morale civile ou religieuse, ce plan, le voici.

« C'est ici le lieu de remarquer combien cette combinaison est familière à un homme qui, depuis 1794, joue un double rôle, et qui, pendant huit ans, a pu tromper le comte de Lille et ses adhérents, tromper peut-être aussi la police générale de l'Empire : de tels hommes n'appartiennent-ils pas à qui les paye le plus?

« Bryond poussait Rifoel au crime, il insistait pour des attaques à main armée sur les recettes de l'État et pour

une large contribution levée sur les acquéreurs de biens nationaux, au moyen de tortures affreuses qui portèrent l'effroi dans cinq départements, et qu'il a inventées. Il exigeait que trois cent mille francs lui fussent remis pour liquider ses biens. En cas de résistance de la part de sa femme ou de Rifoël, il se proposait de se venger du profond mépris qu'il inspirait à cette âme droite, en livrant l'un et l'autre à la rigueur des lois, dès qu'ils auraient accompli quelque crime capital.

« Quand il vit l'esprit de parti plus fort que ses intérêts chez les deux êtres qu'il avait liés l'un à l'autre, il disparut et revint à Paris muni de renseignements complets sur la situation des départements de l'Ouest.

« Les frères Chaussard et Vauthier furent ses correspondants.

« Revenu secrètement et déguisé dans le pays, aussitôt que l'attentat fut commis sur la recette de Caen, il se mit en relation secrète avec monsieur le préfet et les magistrats. Aussi qu'arrive-t-il? jamais conspiration plus étendue, et à laquelle participaient tant de personnes et placées à des degrés si différents de l'échelle sociale, ne fut plus promptement connue par la justice que ne l'a été celle dont l'agression éclata par l'attaque de la recette de Caen. Tous les coupables ont été suivis, épiés, six jours après l'attentat, avec une perspicacité qui dénotait la plus entière connaissance des plans et des individus. L'arrestation, le procès, la mort de Rifoël et de ses complices en est une preuve que nous donnons uniquement pour démontrer notre certitude, la Chancellerie en sait plus que nous à ce sujet.

« Si jamais condamné dut recourir à la clémence du souverain, n'est-ce pas Henriette Lechantre?

« Entraînée par la passion, par des idées de rébellion qu'elle a sucées avec le lait, elle est certainement inexcusable aux yeux de la justice; mais aux yeux du plus magnanime des empereurs, la plus infâme des trahisons, le plus violent de tous les enthousiasmes ne plaideront-ils pas sa cause?

« Le plus grand capitaine, l'immortel génie qui fit grâce au prince Hatzfeld et qui sait deviner comme Dieu même les raisons nées de la fatalité du cœur, ne voudra-t-il pas admettre la puissance, invincible au jeune âge, qui milite pour excuser ce crime, quelque grand qu'il soit?

Vingt-deux têtes sont déjà tombées sous le glaive de la justice, par les arrêts de trois Cours criminelles; il ne reste plus que celle d'une jeune femme de vingt ans, d'une mineure; l'empereur Napoléon le Grand ne la laissera-t-il pas au repentir? N'est-ce pas une part à faire à Dieu!...

Pour Henriette Le Chantre, épouse de Bryond des Tourminières,

Son défenseur,

BORDIN,

Avoué près le tribunal de première instance du département de la Seine.

Ce drame effroyable troubla le peu de sommeil que prit Godefroid. Il rêva du dernier supplice tel que le médecin Guillotin l'a fait dans un but de philanthropie. A travers les chaudes vapeurs d'un cauchemar, il entrevit une jeune femme, belle, exaltée, subissant les derniers apprêts et traînée dans une charrette, montant sur l'échafaud, et criant : Vive le roi!

La curiosité poignait Godefroid. Au petit jour, il se leva, s'habilla, marcha par sa chambre, et finit par se coller à sa croisée, regardant machinalement le ciel en reconstruisant, comme ferait un auteur moderne, ce drame en plusieurs volumes. Et il voyait toujours sur ce fond ténébreux de Chouans, de gens de la campagne, de gentilshommes provinciaux, de chefs, de gens de justice, d'avocats, d'espions, se détacher radieuses les figures de la mère et de la fille ; de la fille abusant sa mère, et de la fille victime d'un monstre et de son entraînement pour un de ces hommes hardis que plus tard on qualifia de héros, et à qui son imagination prêtait des ressemblances avec les Charette, les Georges Cadoudal, avec les géants de cette lutte entre la République et la Monarchie.

Dès que Godefroid entendit le bonhomme Alain se remuant dans sa chambre, il y alla; mais après avoir entr'ouvert la porte il revint chez lui. Le vieillard, agenouillé à son prie-Dieu, faisait ses prières du matin. L'aspect de cette tête blanchie, abîmée dans une pose pleine de piété, ramena Godefroid à ses devoirs oubliés, il se mit à prier ferveмment.

— Je vous attendais, lui dit le bonhomme, en voyant entrer Godefroid au bout d'un quart d'heure; je suis allé au-devant de votre impatience, en me levant plus tôt qu'à l'ordinaire.

— Madame Henriette..

— Est la fille de madame, répondit le vieillard en interrompant Godefroid. Madame s'appelle Lechantre de La Chanterie. Sous l'Empire, on ne reconnaissait ni les titres nobiliaires, ni les noms ajoutés aux noms patronymiques ou primitifs. Ainsi la baronne des Tours-Minières s'appelait la femme Bryond. Le marquis d'Esgrignon reprenait son nom de Carol; il était le citoyen Carol, et plus tard le sieur Carol. Les Troisville devenaient les sieurs Guibelin.

— Mais qu'est-il arrivé? l'Empereur a-t-il fait grâce?

— Hélas non ! répondit Alain. L'infortunée petite femme, à vingt et un ans, a péri sur l'échafaud. Après avoir lu la note de Bordin, l'Empereur répondit en ces termes à son Grand-Juge.

« Pourquoi s'acharner à l'espion? Un agent n'est « plus un homme, il ne doit plus en avoir les senti- « ments; il est un rouage dans une machine. Bryond « a fait son devoir. Si les instruments de ce genre n'é- « taient pas ce qu'ils sont, des barres d'acier, et intelligents « seulement dans le sens de la domination qu'ils servent, « il n'y aurait pas de gouvernement possible. Il faut que « les arrêts de la justice criminelle spéciale s'exécutent, « autrement mes magistrats n'auraient plus de confiance « en eux ni en moi. D'ailleurs, les soldats de ces gens-là « sont morts, et ils étaient moins coupables que les chefs. « Enfin, il faut apprendre aux femmes de l'Ouest à ne pas « tremper dans les complots. C'est précisément parce que « c'est une femme que l'arrêt frappe que la justice doit « avoir son cours. Il n'y a pas d'excuse possible devant les « intérêts du pouvoir. »

Telle est la substance de ce que le Grand-Juge voulut bien répéter à Bordin de son entretien avec l'Empereur. En apprenant que la France et la Russie ne tarderaient pas à se mesurer, que l'Empereur serait obligé d'aller à sept cents lieues de Paris attaquer un pays immense et désert, Bordin comprit les véritables motifs de l'inclémence de l'Empereur. Pour obtenir la tranquillité dans l'Ouest, déjà plein de réfractaires, il parut nécessaire à Napoléon d'imprimer une profonde terreur. Aussi le Grand-Juge conseilla-t-il à l'avoué de ne plus s'occuper de ses clients...

— De sa cliente, dit Godefroid.

— Madame de La Chanterie était condamnée à vingt-deux ans de réclusion, dit Alain. Déjà transférée à Bicêtre,

près de Rouen, pour subir sa peine, on ne devait s'occuper d'elle qu'après avoir sauvé son Henriette qui, depuis les affreux débats, lui était devenue si chère, que sans la promesse de Bordin de lui obtenir grâce de la vie, on ne croit pas que madame aurait survécu au prononcé de l'arrêt. On trompa donc cette pauvre mère. Elle vit sa fille après l'exécution des condamnés à mort par l'arrêt, sans savoir que ce répit était dû à une fausse déclaration de grossesse. Quand madame des Tours-Minières apprit par Bordin le rejet de son recours en grâce, cette sublime petite femme eut le courage d'écrire une vingtaine de lettres datées de six mois en six mois postérieurement à son exécution, afin de faire croire à son existence, et d'y graduer les souffrances d'une maladie imaginaire jusqu'à la mort. Ces lettres embrassaient un laps de temps de deux années. Madame de La Chanterie savait donc sa fille morte; mais elle n'en apprit le supplice qu'en 1814. Elle resta deux années entières détenue, confondue avec les plus infâmes créatures de son sexe, portant l'habillement de la prison; mais, grâce aux instances des Champignelles et des Beauséant, elle fut, dès la seconde année, mise dans une chambre particulière où elle vivait comme une religieuse cloîtrée.

— Et les autres?

— Le notaire Léveillé, d'Herbomez, Hiley, Cibot, Grenier, Horeau, Cabot, Minard, Mallet, furent condamnés à mort et exécutés le même jour. Pannier, condamné à vingt ans de travaux forcés, ainsi que Chaussard et Vauthier, furent marqués et envoyés au bagne; mais l'Empereur fit grâce à Chaussard et à Vauthier. Melin, Laravinière et Binet furent condamnés à cinq ans de réclusion. La femme Bourget fut condamnée à vingt-deux ans de réclusion. Chargegrain et Rousseau furent acquittés. Les contumaces furent tous condamnés à mort; moins la fille Godard, qui n'est autre que notre pauvre Manon. Cette dévouée créature, condamnée à vingt-deux ans de réclusion, se livra pour servir madame de La Chanterie en prison. Notre cher vicaire est le prêtre de Mortagne qui donna les derniers sacrements à madame la baronne des Tours-Minières, qui eut le courage de la conduire à l'échafaud, et à qui elle a donné le dernier baiser d'adieu. Ce courageux et sublime prêtre avait assisté le chevalier du Vissard; il a donc connu tous les secrets de ces conspirateurs; il a reçu d'Amédée la miniature de madame des Tours-Minières, la seule image qui reste d'elle; aussi devint-il sacré pour madame de La Chanterie, au jour où elle rentra glorieusement dans la vie sociale...

Rifoël.

— Et comment?... dit Godefroid étonné.

— Mais à la rentrée de Louis XVIII, en 1814. Boislaurier, le jeune frère de monsieur de Boisfrelon, avait les ordres du roi pour soulever l'Ouest en 1809 et plus tard encore, en 1812. Leur nom est Dubut, le Dubut de Caen est leur parent. Ils étaient trois frères: Dubut de Bois-

franc, président à la Cour des aides, Dubut de Boisfrelon, le conseiller au Parlement, et Dubut-Boislaurier, capitaine de dragons. Le père avait donné les noms de trois différentes propriétés à ses fils, en en faisant des savonnettes à vilain, car le grand-père de ces Dubut vendait de la toile. Le Dubut de Caen, qui put se sauver, appartenait aux Dubut restés dans le commerce, et il espérait, par son dévouement à la cause royale, obtenir de succéder au titre de monsieur de Boisfranc. Aussi Louis XVIII a-t-il accompli le vœu de ce fidèle serviteur, qui fut grand-prévôt en 1815, et plus tard procureur-général sous le nom de Boisfranc; il est mort premier président d'une Cour royale.

Le marquis du Vissard, frère aîné du pauvre chevalier, créé pair de France et comblé d'honneurs par le roi, fut nommé lieutenant dans la Maison rouge, et préfet après la dissolution de la Maison rouge.

Le frère de monsieur d'Herbomez a été fait comte et receveur général.

Le pauvre banquier Pannier est mort de chagrin au bagne.

Boislaurier est mort sans enfants, lieutenant-général et gouverneur d'un château royal.

Messieurs de Champignelles, de Beauséant, et le Garde des Sceaux ont présenté madame de La Chanterie au roi.

— Vous avez bien souffert pour moi, madame la baronne; vous avez droit à toute ma faveur et à toute ma reconnaissance, a-t-il dit.

— Sire, a-t-elle répondu, Votre Majesté a tant de douleurs à consoler, que je ne veux pas faire peser sur elle le poids d'une douleur inconsolable. Vivre dans l'oubli, pleurer ma fille et faire du bien, voilà ma vie. Si quelque chose peut adoucir mon malheur, c'est la bonté de mon roi, c'est le plaisir de voir que la Providence n'a pas rendu tant de dévouement inutile.

Le roi fit restituer deux cent mille francs à madame de la Chanterie, car la terre de Saint-Savin avait été vendue pour satisfaire le fisc. Les lettres de grâce expédiées pour madame la baronne et sa servante contiennent le regret du roi des souffrances supportées pour son service, en reconnaissant que *le zèle de ses serviteurs était allé trop loin dans les moyens d'exécution*; mais, chose horrible et qui vous semblera le trait le plus curieux du caractère de ce monarque, il employa Bryond dans sa contre-police pendant tout son règne. Ce misérable, qui du moins cachait son nom sous celui de Contenson, est mort en 1829. En arrêtant un criminel qui se sauvait sur les toits d'une maison, il tomba dans la rue. Louis XVIII partageait les idées de Napoléon sur les hommes de police. Madame de

La mort de Bryond.

La Chanterie est une sainte, elle prie pour l'âme de ce monstre, et fait dire pour lui deux messes par an.

Quoique défendue par le père d'un grand orateur et l'un des célèbres avocats du temps, madame de La Chanterie, qui ne connut les dangers de sa fille qu'au moment du transport des fonds, et encore parce qu'elle fut éclairée par son parent Boislaurier, ne put jamais établir son innocence. Le président du Ronceret, et le vice-président du tribunal d'Alençon, Blondet, essayèrent vainement de sauver notre pauvre dame; l'influence du conseiller à la Cour impériale qui présidait la Cour spéciale criminelle, le fameux Mergi, plus tard procureur-général, fanatique-

ment dévoué à l'autel et au trône, et qui fit tomber plus d'une tête bonapartiste, fut telle sur ses deux collègues, qu'il obtint la condamnation de la pauvre baronne de La Chanterie.

Messieurs Bourlac et Bergi mirent un acharnement inouï dans les débats. Le président appelait la baronne des Tours, femme Bryond, et madame, femme Lechantre. Les noms des accusés sont tous ramenés au système républicain, et presque tous dénaturés. Ce procès eut des détails extraordinaires, et je ne me les rappelle pas tous; mais il m'est resté dans la mémoire un trait d'audace qui peut servir à vous peindre quels hommes étaient ces Chouans. La foule, pour assister aux débats, dépassait tout ce que votre imagination s'en figure; elle remplissait les corridors, et, sur la place, elle ressemblait aux rassemblements des jours de marché. Un jour, à l'ouverture de l'audience, avant l'arrivée de la Cour, Pille-miche, le fameux Chouan, saute pardessus la balustrade, au milieu de la foule, joue des coudes, se mêle à ce monde, et s'enfuit avec le flot de cette foule effrayée, *brochant comme un sanglier*, m'a dit Bordin. Les gendarmes, la garde courent sus, et il fut repris sur l'escalier au moment où il gagnait la place. Ce trait d'audace fit doubler la garde. On commanda sur la place un piquet de gendarmerie, car on craignit que, parmi la foule, il ne se trouvât des Chouans prêts à donner aide et secours aux accusés. Il y eut trois personnes écrasées dans la foule par suite de cette tentative.

Depuis, on a su que Contenson, car, de même que mon vieil ami Bordin, je ne peux l'appeler ni baron des Tours-Minières, ni Bryond, qui est un nom de la vieille race; on a su que ce misérable a soustrait et dissipé soixante mille francs des fonds volés; il en a donné dix mille au jeune Chaussard, qu'il a embauché dans la police, en lui inoculant ses goûts et ses vices; mais aucun de ses complices ne fut heureux. Le Chaussard contumace fut jeté dans la mer par monsieur de Boislaurier, dès qu'il apprit, par un mot de Pannier, la trahison de ce drôle, à qui Contenson avait conseillé de rejoindre les conspirateurs fugitifs pour les surveiller. Vauthier fut empoisonné dans Paris sans doute par un des obscurs et dévoués compagnons du chevalier du Vissard. Enfin, le plus jeune des Chaussard fut tué dans une de ces affaires nocturnes particulières à la police; il est à croire que Contenson se débarrassa de ses réclamations ou de ses remords en le recommandant, comme on dit, au prône.

Madame de La Chanterie plaça ses fonds sur le Grand-Livre, et acheta cette maison, pour obéir à un désir de son oncle, le vieux conseiller de Boisfrelon qui lui donna l'argent nécessaire à l'acquisition. Ce quartier tranquille était voisin de l'archevêché, où notre cher abbé fut placé près du cardinal. Ce fut la principale de toutes les raisons de madame pour ne pas s'opposer au vœu du vieillard, dont la fortune, après vingt-cinq ans de révolutions, était restreinte à six mille francs de rente. D'ailleurs, madame souhaitait terminer par une vie presque claustrale les effroyables malheurs qui, depuis vingt-six ans, l'accablaient.

Vous devez maintenant vous expliquer la majesté, la grandeur de cette victime, auguste, j'ose le dire, car l'empreinte de tous les coups qu'elle a reçus lui donne je ne sais quoi de grand, de majestueux. Chaque blessure, chaque nouvelle atteinte a redoublé chez elle la patience, la résignation; mais si vous la connaissiez comme nous la connaissons, si vous saviez combien vive est sa sensibilité, combien est active l'inépuisable tendresse qui sort de ce cœur, vous seriez effrayé de compter les larmes versées, les prières ferventes adressées à Dieu! Il a fallu, comme elle, n'avoir connu qu'une rapide saison de bonheur, pour résister à tant de secousses! C'est un cœur tendre, une âme douce contenus dans un corps d'acier, endurci par les privations, par les travaux, par les austérités. Elle explique la longue vie des solitaires. Par certains jours, je me demande quel est le sens d'une pareille existence?...

Dieu réserve-t-il ces dernières, ces cruelles épreuves à celles de ses créatures qui doivent s'asseoir près de lui, le lendemain de leur mort? dit le bonhomme Alain, sans savoir qu'il exprimait naïvement toute la doctrine de Swedenborg sur les anges.

Madame a été sublime dans sa prison, reprit-il. Elle a réalisé pendant trois ans la fiction du vicaire de Wakefield, car elle a converti plusieurs de ces femmes de mauvaise vie qui l'entouraient. Pendant sa détention, en observant les mœurs du peuple, elle a été prise de cette grande pitié pour ses douleurs qui l'oppresse et qui fait d'elle la reine de la charité parisienne. Au milieu de l'affreux Bicêtre de Rouen, elle a conçu le plan à la réalisation duquel nous nous sommes voués. Ce fut, comme elle dit, un rêve délicieux, une inspiration angélique au milieu de l'enfer; elle n'imaginait jamais pouvoir le réaliser. Ici, quand, en 1819, le calme parut renaître à Paris, elle revint à son rêve. Madame la duchesse d'Angoulême, depuis la Dauphine, la duchesse de Berri, l'archevêque, plus tard le chancelier, quelques personnes pieuses donnèrent libéralement les premières sommes qui furent nécessaires. Ce fonds s'augmenta de la portion disponible de nos revenus sur lesquels chacun de nous ne prend que le strict nécessaire. Nous sommes les desservants fidèles d'une Idée chrétienne, et nous appartenons corps et âme à cette Œuvre dont le génie, dont la fondatrice est la baronne de La Chanterie, que vous nous entendez appeler si respectueusement Madame.

Comprenez-vous maintenant qu'il est des sujets de conversation interdits absolument ici, même par allusion? Comprenez-vous les obligations de délicatesse que chacun des habitants de cette maison contracte envers celle qui nous semble être une sainte? Comprenez-vous les séductions qu'exerce une femme, sacrée par tant de malheurs, qui sait tant de choses, à qui toutes les infortunes ont dit leur dernier mot, qui de chaque adversité garde un enseignement, de qui toutes les vertus ont eu la double sanction des épreuves les plus dures et d'une constante pratique, de qui l'âme est sans tache, sans reproche, qui de la maternité n'a connu que les douleurs, de l'amour conjugal que ses amertumes, à qui la vie n'a souri que pendant quelques mois, à qui le Ciel réserve sans doute quelque palme, pour prix de tant de résignation, de douceur dans les chagrins? N'a-t-elle pas sur Job l'avantage de n'avoir jamais murmuré? Ne vous étonnez plus de trouver sa parole si puissante, sa vieillesse si jeune, son âme si communicative, ses regards si convaincants; elle a reçu des pouvoirs extraordinaires pour confesser les souffrances, car elle a tout souffert. Toute douleur se tait auprès d'elle. Elle est une vivante image de la Charité.

FIN.

DE BALZAC.

UNE FLEUR A LA BOUTONNIÈRE.

Fouillez dans la vie du juste, vous ne recueillerez que de belles œuvres.

Louis XVI, ce roi dont les prévisions furent des bienfaits, apparait au souvenir avec une fleur à sa boutonnière; elle est le symbole de son vieux drapeau; sa blancheur est pure, et pourtant ce n'est pas le lis. Le monarque philanthrope fut fier de s'en décorer; elle reposa sur son cœur; là, elle était bien placée. C'est la fleur dont le fruit, dans la disette, devait nourrir le menu peuple.

Cette fleur que le roi honorait, fut bientôt du goût de tous. Il y eut harmonie d'enthousiasme. Elle plut à Louis, elle eut accès dans les palais; elle était dédiée aux chaumières. Marie-Antoinette en fit sa couronne d'un jour; cette couronne para son front bien mieux que le *Senci*, le diamant des grandes solennités. Tous les courtisans arborèrent cette fleur; ils la substituèrent momentanément à la croix de Saint-Louis, et M^me^ de Polignac s'écria: « Ce n'est plus l'ordre de Louis-le-Grand qui prévaut à la cour, c'est l'ordre de la pomme de terre. » Oui, c'était la fleur de la pomme de terre qui causait tout cet engouement. Louis XVI était heureux d'introduire en France ce tubercule terreux qui devait être le blé du pauvre. Le roi se montra au spectacle paré de cette décoration du bien public. A côté de lui on vit un artisan aux rudes manières, mais dont le front était plissé comme celui de l'homme de génie, et qui courbait sa tête comme l'épi trop chargé de grains: c'était Parmentier, c'était le savant modeste qui a répandu dans les montagnes, sous les huttes des vallons, un bienfait de chaque jour. C'est lui qui, aidé de l'inspiration de son roi, a fertilisé les champs, et a placé à la table du laboureur comme à celle du monarque le mets d'abondance, le mets du riche, le mets du nécessiteux. Il mérite d'être honoré, il mérite de faire relief au milieu de l'égoïsme des âges. Un bon roi et un philanthrope modeste s'entendent vite; mais il faut l'avenir pour faire juger la grandeur de leur œuvre.

Louis XVI et Parmentier! ces deux noms ont fait surgir la gratitude nationale; et pourtant combien d'individus récoltent dans leurs landes la pomme de terre des familles, et ne savent pas encore à quelle main ils en doivent la propagation! Ce tubercule donna, dès son introduction en France, à des sables stériles, la prospérité des métairies, et forma le pain des souffreteux.

L'histoire de la pomme de terre est une leçon morale; on aime à la redire:

Dans la petite ville de Montdidier, il y avait, en 1749, un homme dont la richesse était en renom, mais les pauvres appelaient son opulence *la fortune maudite;* car ils n'avaient jamais reçu de lui la dîme de charité, et lorsque quelque épidémie s'était abattue sur les chaumières, la sueur de l'indigent, convertie en deniers, avait été engloutie dans le trésor de son laboratoire. Cet homme était pharmacien; son avarice comptait les pulsations des malades comme les fractions de son avoir.

L'apothicaire était savant en chimie, et de nombreuses expériences avaient donné du relief à sa profession.

Un soir, un jeune garçon d'environ douze ans se présente au comptoir du pharmacien. Son front était candide; son teint pâle annonçait la fatigue; ses yeux gonflés disaient qu'il avait déjà beaucoup pleuré. Il tira de son sein un petit papier plié, et le présenta d'une main tremblante au chimiste, en disant:

— C'est une ordonnance pour sauver ma mère qui se meurt, c'est bien pressé.

Ce jeune garçon était Antoine Parmentier.

— Le remède est efficace, lui dit l'apothicaire: mais, mon pauvre enfant, ce remède est un peu cher... N'importe, et si tu as un louis d'or?..

— Un louis!... Hélas! depuis la mort de mon père, nous n'avons pas vu d'or; ma pauvre mère veille et travaille pour ses besoins de chaque jour, et moi... je n'ai que les sous de ma journée...

— Les médecins sont fous! ordonner de tels remèdes aux pauvres!...

— Oh! monsieur, il a dit que la potion guérirait ma mère..., et il n'a rien pris pour sa visite...

— C'est bien différent! Quant à moi, je ne donne rien pour rien.

— Eh bien! s'écria l'enfant en joignant les mains, prenez mon temps, je vaux quelque chose... Nous étions riches aussi quand mon père vivait; je sais écrire, tenir des comptes, j'ai étudié dans des livres; je lirai dans ceux de la pharmacie et de la chimie, je vous servirai le jour et la nuit dans votre laboratoire; oh! prenez autant de mes journées que vous en voudrez, mais donnez-moi vite de quoi soulager ma mère... Elle était résignée à mourir, et moi je suis accouru chez vous, plein d'espoir de la sauver... Prenez-moi, je ne mangerai que du pain. »

L'appât d'un tel élève sourit à la science de l'avare; le troc fut fait. Le jeune Antoine rapporta en triomphe le breuvage vital...; la mère fut rendue à la vie..., et lui, alla enchaîner la sienne au service de l'apothicaire de Montdidier...

Mal nourri, accablé de travail pendant le jour, Antoine veillait la nuit près des alambics, pendant que le patron reposait.

Il souffrit sans se plaindre, jusqu'au moment où l'apothicaire se trouva assez riche pour se reposer... Alors Antoine embrassa sa pauvre mère, et partit pour aller chercher un avenir dans l'immense mouvement de la capitale.

Le jeune Parmentier n'avait pas perdu ses veilles; l'apprenti de Montdidier fut en état de solliciter un emploi. Il s'arrêta peu à Paris; sa simple histoire lui valut des patrons, et bientôt il partit pour l'armée de Hanovre en qualité d'aide pharmacien; dès lors, le repos des vieux ans de sa mère fut assuré...

Le jeune garçon qui offrait un si touchant exemple d'amour filial, fut, sous la tente, la Providence des blessés. Antoine Parmentier n'attendait pas que le champ de bataille fût refroidi pour porter secours à ceux qui tombaient; c'était sous le feu de la mitraille qu'il pensait les mutilés: aussi le soldat l'honorait.

Un lendemain de combat, l'aide pharmacien manqua à l'appel: alors le murmure de mille voix s'éleva:

— Cherchons-le où les boulets tombaient, s'écria un vieux chevronné, c'était toujours là sa place.

— Il y était, reprit un fantassin dont les blessures étaient bandées; j'y étais aussi, moi..., et j'ai eu beau lui dire: « Monsieur Antoine, méfiez-vous! » il s'est obstiné à relever tous les éclopés, si bien que l'ennemi voyant qu'il nous remettait sur pied, l'a trouvé de bonne prise et l'a emmené, quoique, pour ma part, je l'aie défendu de la main qui me restait.

Peu après, il y eut fête au camp; Antoine fut ramené par un échange de prisonniers. Quatre fois il paya de sa liberté l'élan d'une noble abnégation, puis revint dans nos rangs; mais la cinquième fois, il ne voulut pas revenir: il était retenu sur la terre étrangère par le lien de la science,

Le jeune prisonnier avait été accueilli par Meyer, l'un des plus habiles chimistes de l'Allemagne; ce savant ouvrit à l'Europe une des voies du progrès.

Les trésors du laboratoire du maître furent explorés avec ardeur par Antoine; en un an d'étude pratique, il fit un pas immense dans les combinaisons de la chimie. Un jour l'élève vit avec étonnement, près de l'appareil du célèbre Meyer, une touffe de tubercules dont il ne pouvait comprendre l'emploi; il interrogea le professeur :

— Ce sont des pommes de terre, répondit le docte chimiste; hier, en en mangeant, j'ai pensé que ce tubercule devait contenir un principe spiritueux, et je veux faire un essai.

— Manger cela! s'écria Antoine avec dégoût; mais c'est la nourriture des porcs!

— C'est déjà, dans beaucoup de parties de notre Allemagne, celle des hommes...

— Comment, maître Meyer, vous, si savant, ignorez-vous que ce tubercule donne la lèpre?

— Erreur, mon ami; la pomme de terre, originaire du Chili, fut importée en Orient, où elle reçut du soleil une âcreté pernicieuse; de là est venue la fausse idée qu'elle donnait la lèpre. Mais cultivez-la dans quelque sol que ce soit, en cachant bien le fruit, et vous aurez un aliment sain et abondant, car un arpent de terre qui, bien fumé, donne douze quintaux de froment, produira deux cents quintaux de pommes de terre : rappelez-vous qu'un jour viendra où sa propagation sera un des bienfaits de l'agriculture !...»

Antoine réfléchit profondément, et bientôt il prit congé de Meyer pour retourner dans sa patrie. Il importait en France le tubercule du pauvre.

Parmentier avait la conviction scientifique qu'il allait doter la rive natale d'un bien-être national; mais, riche d'idées, il était resté pauvre de biens; il ne possédait pas un coin de terre pour y déposer un germe d'abondance.

Animé de son élan philanthropique, il frappa aux portes de l'Académie; le savoir stationnaire sourit de dédain, et l'introduction d'un convolvulus vénéneux fut repoussée.

Le jeune savant s'efforça de rédiger ses convictions appuyées sur des expériences, elles furent taxées de rêve creux, d'hallucinations chimiques. Il persista, il présenta un mémoire au ministre de l'intérieur; son travail mettait en relief toute la nomenclature des tubercules terreux : l'*apichu* des Péruviens, la *papas* du Chili et la *patate* des tropiques, servaient de confort à ses démonstrations. L'apichu, la papas et la patate, furent jetés dans l'oubli ministériel tout aussi bien que la pomme de terre.

Parmentier, tourmenté du désir incessant de doter la classe indigente, disait toujours: « Le pain du pauvre est là! » Mais le pauvre souffrait, et Parmentier n'était pas écouté. Alors il changea de route pour atteindre son but d'économie politique... Sa carrière se dessina; il obtint l'emploi de pharmacien de l'hôtel des Invalides. Il prit avec bonheur possession du petit jardin attenant à son logement; il arracha les arbustes, remua le sol, et bientôt son champ porta le germe en fleur de la pomme de terre. Ce fut le moment où Parmentier tourna ses regards vers le monarque dont le cœur était la terre promise du bien-être populaire. Louis XVI et Parmentier se comprirent.

Le roi, après un instant de réflexion, dit au modeste savant :

— Je vous concède la plaine des Sablons.

Ce terrain, dont les sables n'avaient jamais rien pu produire, fut vivifié par les germes de la pomme de terre. Les habitants de Neuilly virent avec étonnement cette plaine délaissée porter à la saison nouvelle des fleurs inconnues; ils s'enquirent de ce qu'elles devaient produire, et pensèrent qu'un spéculateur allait faire engraisser des bestiaux. Parmentier leur répétait chaque jour que ce produit serait la Providence des années stériles; le peuple riait : pourtant on regardait avec curiosité les pommes de terre qu'on retirait du sol.

Quand Parmentier fut assuré de l'abondance de sa récolte, il en porta les prémices au roi :

— Il faut, dit Louis XVI, persuader les hommes en flattant leurs faiblesses; l'amour-propre ne cède jamais au grand jour. Offrez des germes de pommes de terre, on les rejettera : pour les propager, il faut les entourer d'une barrière.

Des sentinelles furent posées autour de la plaine des Sablons et y firent bonne garde pendant le jour; mais, à la nuit tombante, on levait à dessein la consigne... Les prévisions du roi étaient vraies : c'était le fruit défendu..., tout le monde en voulut. Chaque nuit l'indigent ou l'agriculteur faisait larcin des tubercules bannis... Cette amélioration sociale germa dans le cœur de Louis XVI comme un fruit en serre chaude, et bientôt elle agrandit sa sollicitude.

La pénurie des finances et le malaise général qui tourmentaient la France, amenèrent la crainte de la disette; de toutes parts les esprits sérieux s'occupèrent des moyens de la conjurer. L'Académie de Besançon prit une initiative philanthropique, et proposa un prix pour celui qui trouverait une substance farineuse propre à remplacer le froment.

Parmentier monta un appareil chimique, et fit le premier essai de la fécule de pomme de terre. Ce fut alors que Louis XVI se para de la fleur bienfaisante qui était pour le pauvre une promesse d'abondance.

Le roi inaugura sur sa table le mets de l'indigent. Bientôt les seigneurs dans leurs châteaux suivirent l'exemple du monarque; peu à peu le peuple cessa de gémir de faim lorsque la stérilité ou les orages vinrent frapper sur la campagne.

Les populations avaient cessé de souffrir, mais elles oublient vite, et lorsque la tête de Louis XVI fut menacée, la foule des indigents resta froide..., elle ne se leva pas pour briser l'échafaud et porter en triomphe le prince dont la main avait pétri le pain de la misère!... Une fleur de pomme de terre aurait dû suffire pour soulever un drapeau... DELANDINE DE SAINT-ESPRIT.

UN ÉPISODE DE L'HISTOIRE D'ÉCOSSE.

Dans les dernières années du quinzième siècle, le trône d'Écosse était occupé par Jacques III, prince cruel et sanguinaire, qui s'était attiré par sa dureté et des vexations de tout genre la haine et le mépris de ses peuples; la nation et l'armée, toujours prêtes à secouer le joug insupportable de ce monarque justement détesté, ne semblaient prendre patience qu'en tournant leurs regards vers le jeune prince son fils, qui devait régner plus tard sous le nom de Jacques IV, et qui, par sa douceur et la bonté de son cœur, annonçait déjà les hautes qualités qui contrastaient si heureusement avec les vices de son père, et qui devaient lui mériter un jour l'amour des Écossais.

Il était encore enfant quand il perdit sa mère, et son âge ne lui permit pas alors de sentir toute l'étendue de la perte qu'il faisait, mais la mort de la reine affligea vivement tout le royaume : Marguerite de Danemarck, en effet, tempérait parfois le caractère vindicatif et emporté de son mari, et si le mécontentement général n'avait pas encore éclaté, c'était peut-être au respect qu'on portait à cette princesse que le roi en était redevable.

Le jeune prince, élevé dans le palais d'Edimbourg, fut confié à des maîtres habiles et instruits ; sa docilité à leurs leçons et les éloges qu'il en recevait, au lieu d'exciter la tendresse du roi, ne faisaient au contraire que l'irriter contre son fils, comme s'il eût pressenti que cet enfant était destiné à captiver un jour les cœurs.

Depuis la mort de la reine, l'humeur sombre et farouche du roi n'avait fait qu'augmenter, et sa tristesse naturelle ne lui permettant de prendre part à aucun plaisir, tout ce que la cour offrait d'agréments s'était transporté chez le comte de Huntley.

Lord Gordon, comte de Huntley, prince du sang royal d'Écosse, avait un mérite bien supérieur encore à sa naissance ; il était veuf, et sa fille était d'une beauté si parfaite, qu'elle faisait l'admiration de toute la cour, et s'attirait tous les cœurs, tant par les grâces de sa personne que par l'agrément de son esprit ; aussi était-ce chez elle que le prince d'Écosse se rendait tous les jours, suivi des jeunes seigneurs de la cour ; les dames s'y rencontraient aussi, et c'était là que se faisaient ou se nouaient toutes les parties de plaisir du prince, sans que le roi crût devoir traverser ces divertissements, espérant que tant que ce prince serait occupé de plaisirs, il ne penserait pas à se joindre aux mécontents, dont le nombre augmentait tous les jours.

La princesse de Huntley était du même âge que le prince d'Écosse ; elle était regardée dans tout le royaume comme celle qui devait un jour partager le trône avec lui, si la politique n'obligeait pas le fils de Jacques III à rechercher une alliance étrangère.

Le roi lui-même flattait le comte de Huntley de l'espoir de cette union, quoiqu'au fond de son âme il craignit un sujet que son mérite et sa valeur faisaient aimer du peuple et de l'armée, et dont les ancêtres d'ailleurs avaient eu des prétentions à la couronne.

Le prince d'Écosse et la princesse de Huntley s'étaient liés dès leur enfance de la plus vive amitié ; mais le jeune homme n'avait point encore puisé dans les yeux de sa belle parente l'amour qu'on s'attendait à lui voir pour elle, et le comte en était réduit à espérer du temps le sentiment qu'il aurait voulu lui voir pour sa fille.

Le prince venait d'atteindre sa dix-huitième année, quand un assez grand nombre de troupes, qui étaient cantonnées à la frontière, se révoltèrent sur quelque léger prétexte et commirent de graves désordres ; elles prirent et pillèrent plusieurs châteaux, et ne firent aucun quartier à tout ce qui voulut essayer de leur résister.

A cette nouvelle, Jacques rassembla promptement des forces pour réprimer cette insurrection, et en donna le commandement à Morlay, vieux guerrier dont il connaissait la valeur ; le comte de Huntley lui avait demandé la conduite de cette expédition, mais la politique ne permit pas au roi de la lui confier.

Le prince, que son jeune courage poussait vers une occasion d'acquérir de la gloire, demanda avec instance à son père la permission d'aller faire ses premières armes contre les révoltés : le roi le refusa d'abord ; mais, réfléchissant ensuite qu'il n'était pas dans un âge bien redoutable, il approuva son dessein, et désigna tous ceux qui devaient composer sa suite.

Peu de jours avant son départ, le prince était chez le roi, quand on vint dire à ce dernier que deux dames d'une province éloignée venaient implorer sa justice et lui demander réparation des maux que leur avaient fait souffrir les révoltés. Il ordonna qu'on les fît entrer. La plus âgée apprit au roi que la jeune personne qui l'accompagnait, et qui paraissait âgée d'environ dix-sept à dix-huit ans, était sa nièce, et s'appelait Félicie de Monrose ; que son père, le comte de Monrose, avait péri par les armes des rebelles en défendant une petite ville demeurée fidèle, et qu'après sa mort elles avaient fui pour éviter de tomber en leur pouvoir.

Jacques leur parla avec plus de bonté qu'il n'avait coutume de faire ; il assura même une assez forte pension à M^lle^ de Monrose, et lui dit d'un ton galant qu'il l'engageait à demeurer à sa cour, qui perdrait trop à voir s'éloigner une personne d'une si rare beauté.

Le prince d'Écosse n'entendit pas les paroles du roi, tant la présence de la jeune Félicie l'avait enchanté : les larmes que M^lle^ de Monrose avait versées au récit de ses malheurs avaient pénétré jusqu'au fond de son cœur ; le jeune homme y sentait à la fois un mélange d'admiration, d'amour et de respect, qui le rendait muet ; enfin, s'efforçant de se remettre de cette première impression, il offrit à ces deux dames de les conduire chez la princesse de Huntley, à qui elles parurent désirer d'être présentées, et il offrit son bras à Félicie, tandis qu'un de ses écuyers le donnait à sa tante.

Il n'y avait, du palais du roi pour se rendre à celui du comte de Huntley, que des jardins à traverser. Si le prince d'Écosse eût osé, il aurait exprimé immédiatement à M^lle^ de Monrose son admiration et le trouble que sa vue venait de répandre dans son âme ; mais il aurait cru avec raison manquer aux égards qu'il devait à son rang et à son malheur, et ce fut à peine s'il osa lui adresser la parole.

La princesse de Huntley donna des marques du plus vif intérêt à M^lle^ de Monrose, dont le nom lui était connu pour celui d'une des plus illustres maisons du royaume ; elle lui fit l'accueil le plus flatteur, et, après l'avoir plainte de ses infortunes, elle lui offrit un asile dans son palais.

Le prince, en retournant chez lui, était bien près de regretter la demande qu'il avait faite au roi de marcher contre les rebelles. Quel contre-temps, en effet, de s'éloigner si vite de celle qui venait de parler pour la première fois à son cœur ! mais l'honneur le lui commandait. Il se consola en pensant qu'il allait venger Félicie et punir les rebelles qui l'avaient privée de son père et de ses biens.

Les jours suivants, il ne manqua pas de se rendre exactement chez la princesse de Huntley, et, le matin de son départ, il alla saluer le roi, qui l'embrassa peut-être pour la première fois de sa vie, et se rendit sur la terrasse du palais pour le voir monter à cheval.

Peu de jours après son arrivée au camp, les révoltés, croyant leurs forces supérieures à l'armée royale, marchèrent au-devant d'elle et vinrent lui présenter la bataille. A cette nouvelle, la joie remplit le cœur du jeune prince ; l'image de Félicie de Monrose se présenta à son esprit parée de tous ses charmes, l'idée de revenir près d'elle couvert des lauriers de la victoire exalta son imagination : la gloire et l'amour s'accordent si bien ensemble à cet âge ! Mais Morlay, qui craignait d'exposer la vie du prince, l'avait placé dans le corps de réserve, et l'avait entouré d'une escorte qui avait ordre de ne pas le quitter et même de le retenir s'il voulait s'élancer dans la mêlée.

Indigné de ces précautions :

— Disposez, dit-il à Morlay, de l'armée que le roi vous a confiée, mais laissez-moi ordonner de ma vie comme je l'entendrai.

Alors, tirant son épée hors du fourreau, il en frappa rudement un cavalier qui avait saisi la bride de son cheval, et il alla se placer à la tête de la cavalerie, malgré les prières et les remontrances de Morlay.

Cette action hardie plut aux troupes ; un prince courageux qui aime à partager leurs dangers gagne toujours leur confiance. Elles témoignèrent leur assentiment par des cris de joie, et s'élancèrent avec impétuosité sur l'ennemi. La victoire fut si complète, que peu de révoltés furent en état d'aller annoncer leur défaite, et le prince, légèrement blessé au bras, resta maître du champ de bataille.

Morlay envoya aussitôt un courrier au roi pour lui apprendre cette heureuse nouvelle. Il crut lui plaire en donnant des louanges au courage du prince, en lui attribuant le gain de la bataille ; mais son rapport fit un effet tout contraire à celui qu'il en attendait : le roi, jaloux de son autorité, crut que son fils lui en ravissait déjà une partie par ses succès, et il lui donna l'ordre de revenir.

Cet ordre comblait les désirs du prince ; sans s'arrêter au motif qui l'avait dicté, il ne pensa qu'au bonheur de revoir Félicie. La guerre était presque finie, il s'y était distingué ; il repartit enchanté pour Édimbourg, et rentra dans cette ville après une absence de trois mois. L'accueil qu'on lui fit augmenta encore la jalousie du roi, qui le reçut avec un air dur et hautain, mais auquel le prince fut peu sensible, parce qu'il y était accoutumé.

En sortant de chez le roi, le premier soin du prince fut de se rendre chez la princesse de Huntley. Il allait revoir M^lle^ de Monrose, dont l'image ne l'avait pas quitté depuis son départ ; il revenait vainqueur, et peut-être le bruit de sa valeur aurait-il disposé en sa faveur le cœur de Félicie.

Agité par cette pensée, pouvant à peine contenir son émotion, il arrive au palais de la princesse. Après lui avoir fait les premiers compliments et avoir reçu ses félicitations sur l'heureux succès de sa campagne, il s'approcha de M^lle^ de Monrose ; mais quels furent son étonnement et sa douleur d'en recevoir l'accueil le plus froid !

Ne sachant à quoi attribuer cette froideur, il se flatta d'abord que le temps et les attentions les plus empressées la dissiperaient, si l'indifférence en était la seule cause ; puis, la jalousie s'emparant tout à coup de son âme, la pensée lui vint qu'un attachement antérieur pouvait occuper le cœur de Félicie. Dans ces temps où la chevalerie exerçait encore son influence sur les mœurs des hautes classes, il n'était pas rare de voir, surtout dans les cours, les dames et les damoiselles concevoir et avouer un tendre sentiment pour quelque chevalier, dont elles couronnaient ordinairement la constance après quelques années d'épreuve ; aussi lui vint-il à l'esprit que M^lle^ de Monrose avait peut-être fait un choix depuis son séjour à la cour d'Écosse.

Cette idée le transporta de fureur. Rentré dans ses appartements, il fit venir Valeys, un de ses écuyers, aux soins duquel il avait recommandé M^lle^ de Monrose et sa tante avant son départ, et il ne craignit pas de le questionner sur les occupations de ces deux dames pendant son absence ; Valeys l'assura qu'elles avaient constamment refusé les distractions et les plaisirs qu'il était chargé de leur offrir, et qu'elles vivaient fort retirées ; mais que le roi seul venait quelquefois interrompre leur solitude, et que les charmes de M^lle^ de Monrose semblaient même avoir trouvé l'art d'adoucir sa dureté naturelle.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria le prince, le roi aimerait-il Félicie ? le cœur de mon père ne se serait-il donc attendri que pour faire mon malheur ! et sans doute Félicie, insensible à mon amour, se sera laissé séduire par l'espoir de posséder une couronne !

Cependant le retour du prince devait être fêté à la cour, et les divertissements, les bals, témoignèrent bientôt de l'allégresse publique. Le comte de Huntley donna une fête magnifique, à laquelle le prince se rendit, mais la tristesse et la jalousie dans le cœur, et bien résolu d'avoir un entretien avec Félicie, afin de découvrir ses véritables sentiments.

En effet, après qu'il eut dansé le premier quadrille avec la princesse de Huntley, il s'approcha de M^lle^ de Monrose, et, lui offrant son bras pour passer dans la galerie qui suivait la salle du bal :

— Me permettrez-vous enfin, mademoiselle, de vous dire la joie que j'éprouve de me retrouver près de vous après une absence bien cruelle au moment où je venais d'avoir le bonheur de vous connaître ; ce bonheur n'est troublé, ajouta-t-il d'une voix émue, que par la crainte de vous voir repousser le sentiment que vous m'avez inspiré.

— Je vous prie, en effet, monseigneur, de ne point m'adresser des vœux que je ne puis ni ne dois écouter ; tous vos soins sont dus à la princesse, elle en est digne sous tous les rapports, et je ne puis croire que vous lui fassiez plus longtemps l'injure de l'en priver.

— Je n'ai jamais adressé mes vœux à la princesse de Huntley, reprit vivement le prince. Elle est belle à la vérité, elle m'avait été destinée dès notre enfance ; mais nos cœurs ne sont point d'accord avec les projets du roi, nous n'avons jamais éprouvé l'un pour l'autre qu'une estime mutuelle et une amitié sincère.

— Et n'est-ce pas assez pour le mariage ? répondit Félicie en souriant ; d'ailleurs je vous prie, monseigneur, reprit-elle d'un air sérieux, de considérer que le rang que j'occupe ici est trop inférieur au vôtre pour que je puisse croire à la pureté de vos intentions, et il me fait un devoir d'éviter les occasions d'entendre à l'avenir de tels discours.

Puis, se rapprochant de la princesse, qui marchait à quelques pas devant elle, elle lui adressa la parole, et rompit ainsi l'entretien avec le prince.

Les fêtes continuèrent encore quelque temps. Le roi, occupé des troubles de son royaume, semblait avoir ralenti ses assiduités auprès de M^lle^ de Monrose, et le prince, croyant s'être trompé dans ses craintes, espérait, par ses attentions et ses prévenances, parvenir à vaincre les rigueurs de Félicie, quand un incident imprévu vint attirer de nouveau sur lui la colère de son père.

Un jour que, tout occupé de ses pensées, il se promenait seul dans les jardins du palais et s'était arrêté près d'une fontaine, dont les jets artistement combinés avaient attiré ses regards, un homme d'assez bonne mine, vêtu en jardinier, s'approcha de lui et lui présenta respectueusement une corbeille de fleurs.

Le prince la reçut gracieusement, dans l'intention de l'envoyer à M^lle^ de Monrose, et, après avoir écrit quelques mots sur ses tablettes pour la prier de l'accepter, comme il cherchait à les placer au milieu des fleurs, il aperçut un billet.

La situation inquiétante de l'État, la haine qu'il savait que l'on portait au roi, lui firent supposer que ce papier pouvait renfermer quelque avis salutaire ; il ouvrit le billet et y lut ce qui suit :

« Au prince d'Écosse.

« Vous êtes trop digne de régner, prince, pour différer

« plus longtemps de ceindre la couronne ; ne vous opposez « donc point à ce que vos sujets veulent entreprendre en « votre faveur : ils sacrifieront leur vie s'il est nécessaire « pour faire triompher une si juste cause. »

Le prince fit chercher le jardinier qui lui avait présenté la corbeille ; mais ce fut inutilement : on ne le trouva point parmi ceux qui travaillaient aux jardins du palais. Cette action hardie, exécutée à la faveur d'un déguisement, l'inquiéta ; quand il eut envoyé la corbeille à Mlle de Monrose, il se rendit chez le roi, et lui remit le billet en lui apprenant la manière dont il lui était parvenu. Jacques le lut en fronçant le sourcil, puis, regardant son fils d'un air plus sévère encore que de coutume :

— Gardez vos avis pour vous, lui dit-il avec dédain, je saurai veiller à ce que vous ne régniez pas sitôt à ma place.

Et comme le prince restait muet :

— Mais vous, ajouta-t-il, qui venez me dénoncer des rebelles que je ne connais pas, vous l'êtes vous-même tous les jours à ma volonté. Je vous défends de rendre des soins à Mlle de Monrose comme vous le faites, et j'espère que vous ne me forcerez pas à vous renouveler un ordre auquel je saurais bien vous obliger de vous soumettre.

— Je puis cesser, sire, répondit respectueusement le prince, de lui donner des marques de mon attachement ; mais puis-je disposer à mon gré des mouvements de mon cœur ?

— Eh bien ! répondit le roi en élevant la voix, puisque vous ne pouvez être le maître de vos sentiments, je vous mettrai en un lieu où la présence de Félicie du moins n'entretiendra plus votre passion.

Quand le roi se fut retiré dans ses appartements, le prince, accablé de chagrin, se rendit chez la princesse de Huntley, cette amie d'enfance à laquelle il avait coutume de confier toutes ses peines. Elle n'était pas chez elle.

Laissant sa suite sur la terrasse du palais, il fit quelques pas seul pour respirer l'air frais du soir et donner un libre cours à ses pensées. Il venait d'entrer sous un couvert de hauts marronniers, quand il aperçut Mlle de Monrose assise sur un banc.

— La princesse n'est pas ici, monseigneur, lui dit-elle dès qu'elle le vit.

— Je le sais, mademoiselle, répondit le prince en la saluant, aussi n'est-ce pas elle que je cherchais, et je me félicite que le hasard m'ait conduit de ce côté ; mais je crains en même temps d'avoir troublé votre solitude, et que votre indifférence pour moi ne se change en haine, si j'ai troublé le cours de quelques réflexions agréables.

— La haine n'est point le sentiment que l'on doit avoir pour un prince tel que vous, monseigneur, répondit Félicie en rougissant ; vous commandez assez l'estime générale pour être sans crainte à cet égard.

— Que m'importe l'estime publique ? je la sacrifierais mille fois pour vous voir partager un sentiment plus doux...

— Et c'est ce sentiment, monseigneur, que je dois éviter de connaître ; il est contraire à mon honneur, et mon honneur m'est plus cher que la vie.

— Contraire à votre honneur ! Ah ! Félicie, connaissez mieux la tendresse que j'ai pour vous ; je vous aurais déjà offert la couronne si j'en étais le maître ; mais, hélas ! on ne veut même pas que je le sois de mon cœur. Cependant, si vous ne repoussez pas mon amour, j'atteste ici le Ciel que je vous ferai régner sur l'Ecosse dès que cela sera en mon pouvoir !

— La couronne, monseigneur, répondit Félicie avec douceur, la couronne ne m'est pas destinée. La princesse de Huntley, née pour la partager avec vous, vous fera facilement oublier ce qu'un léger caprice vous inspire aujourd'hui ; mais je ne vous en dois pas moins de reconnaissance, ajouta-t-elle en baissant les yeux, pour une offre qui m'honore plus que je ne mérite, et que je vous supplie de reporter sur celle que l'intérêt de l'État vous destine pour épouse. L'amitié, continua-t-elle, est le seul sentiment...

— Que ne me l'accordez-vous donc cette amitié précieuse ! interrompit vivement le prince ; elle serait une bien faible consolation pour mon âme ardente, mais je pourrais espérer du moins qu'un jour vous plaindriez les maux que je souffre. .

Il allait continuer, quand on vint annoncer que la princesse venait de rentrer, et ils se dirigèrent vers le palais.

Le prince, un peu consolé par l'entretien qu'il venait d'avoir avec Félicie, parut moins triste dans la visite qu'il fit à la princesse de Huntley. S'il n'était pas aimé comme il aurait voulu l'être, il savait du moins qu'il n'était pas haï, et il se flattait qu'avec le temps Félicie, touchée de sa constance, verrait son amour avec moins de rigueur.

Après quelques instants de conversation générale, il annonça le projet de faire une partie de chasse pour le lendemain. Il ne voulait pas désobéir aux ordres de son père en y invitant Félicie ; mais il savait que la princesse y viendrait sûrement, et il pensait que son amie, qui avait déjà manifesté plusieurs fois son goût pour ce genre de plaisir, l'y accompagnerait. Les choses se passèrent en effet comme il le désirait ; le comte de Huntley demanda la permission de s'y rendre avec sa fille, et le rendez-vous fut convenu pour le lendemain.

Le matin, le prince fut au lever du roi, qui le reçut avec sa froideur habituelle ; puis il se rendit au lieu indiqué pour la chasse. Le comte de Huntley, sa fille et Félicie, y arrivèrent bientôt après. Le prince, vêtu d'un costume élégant et monté sur un beau cheval alezan, vint au-devant d'elles avec cet empressement et cette galanterie d'un homme qui cherche à plaire.

La chasse venait de commencer au milieu de tous les bruits enivrants qui l'accompagnent ; Mlle de Monrose, qui l'aimait passionnément, avait laissé loin derrière elle la princesse et son père, et le prince, enchanté de la voir seule, s'était séparé de sa suite pour s'élancer sur ses traces, lorsqu'il se vit tout à coup entouré par une troupe d'hommes armés qui sortirent d'entre les arbres de cinq ou six côtés à la fois et lui barrèrent le chemin. Croyant qu'on en voulait à sa vie, il tira aussitôt son couteau de chasse ; mais celui qui était à leur tête s'étant avancé :

— Venez, monseigneur, lui dit-il, c'est le roi votre père qui l'ordonne ; laissez-vous conduire ; c'est à regret que je me suis chargé de cette triste mission, mais je n'ai pas été le maître de la refuser.

Le prince reconnut alors le vieux Morlay, et, remettant son couteau dans le fourreau :

— Allons, dit-il, il faut obéir au roi. Morlay, voici mes armes. O Félicie ! me voilà séparé de vous, ce sera le plus grand de mes maux.

Bientôt la petite troupe se groupa autour de lui, Morlay ordonna qu'on prît des chemins détournés, et on marcha avec une diligence extrême.

Le prince trouvait cet événement si conforme aux menaces que le roi lui avait faites la veille, qu'il ne douta pas un instant que ce ne fût par ses ordres qu'on l'éloignait de la cour, et le chagrin de quitter Mlle de Monrose le jeta dans un accablement qui ne lui permit pas d'arrêter sa pensée sur les autres malheurs dont il pouvait être menacé.

Cependant on s'aperçut bientôt de son absence, et, après l'avoir cherché de tous côtés inutilement, on se livra à toutes sortes de conjectures. Mlle de Monrose surtout ne put cacher sa vive préoccupation du sort du prince. Lorsque la nouvelle de cette disparition fut portée au roi, il entra dans une affreuse colère, et fit aussitôt monter à cheval les troupes qui veillaient sans cesse à sa sûreté personnelle; mais il était facile de voir que toutes ses démarches étaient l'effet de l'intérêt personnel et non de la tendresse paternelle. Le bruit se répandit même qu'il avait donné des ordres pour se défaire du prince dans le cas où on viendrait à le découvrir. Comme il soupçonnait le comte de Huntley d'avoir favorisé la fuite de son fils, il le fit jeter en prison, et il menaça du même traitement la princesse sa fille, lorsqu'elle vint se jeter à ses pieds pour lui demander la liberté de son père.

Cependant le prince, toujours sous la conduite de Morlay, traversait une partie du royaume avec une extrême célérité. Deux jours s'étaient écoulés depuis son enlèvement, et ce n'avait été que pendant la nuit que son escorte lui avait donné le temps de prendre du repos et quelques aliments.

Le troisième jour, secouant enfin sa rêverie d'amour, il demanda où on le conduisait.

— Vous en serez bientôt instruit, monseigneur, lui répondit Morlay; modérez, de grâce, votre douleur, et souvenez-

La chasse.

vous, je vous en conjure, qu'un prince qui, comme vous, est l'espoir du peuple et de l'armée, doit ménager sa vie, pour eux.

— Eh! que me parlez-vous de vivre! reprit le prince en soupirant; ne suis-je pas, hélas! le plus malheureux de tous les hommes?

— Non, monseigneur, car vous allez être bientôt un roi puissant et adoré. Il est temps enfin de nous affranchir des vexations et des cruautés du roi votre père, et l'armée, révérant en vous de grandes qualités, a résolu de vous reconnaître pour roi.

A peine Morlay finissait-il ces mots, que les principaux chefs de l'armée, qui étaient venus au-devant du prince, l'entourèrent et le saluèrent du titre de roi. Mais le prince, après les avoir remerciés en peu de mots des témoignages d'estime et d'affection qu'ils lui prodiguaient, leur déclara qu'il ne voulait point régner en usurpant un empire dont son père était possesseur.

— Votre Altesse Royale, reprit Morlay, fera connaître ses résolutions après y avoir réfléchi à loisir; qu'elle veuille bien seulement recevoir en ce moment avec bonté les acclamations de ses soldats; ils sont rebelles, mais ils sont les plus forts, et nous n'avons arrêté leur fureur qu'en les flattant de l'espoir de vous avoir pour maître; songez qu'après votre refus, nous ne saurions plus les contenir: ils iraient indubitablement brûler Edimbourg, et se venger sur la personne du roi lui-même de tout le sang qu'il a répandu. Voudriez-vous, monseigneur, exposer vos peuples désolés à tous les dangers inséparables d'une ville livrée à la fureur du soldat?

— Eh bien! marchons, dit le prince, frémissant à l'idée de savoir Mlle de Monrose dans une ville assiégée; allons me montrer à l'armée, puisqu'il le faut pour éviter de plus grands maux; mais prends garde, Morlay, la responsabilité de l'avenir pèsera sur vous de tout son poids.

Toutes les troupes étaient sous les armes, et elles reçurent le prince avec des acclamations de joie; on le conduisit à la tente qui lui avait été préparée, après quoi on le laissa seul.

Le lendemain, Morlay se présenta, et lui ayant fait demander la permission de l'entretenir d'un sujet important, le prince ordonna qu'on le fît entrer.

— Eh bien! Morlay, lui dit-il, vous me voyez plus que jamais résolu à ne point porter les armes contre mon père; non, je ne saurais encourager une révolte que je désapprouve et dont je passerais pour être complice, malgré la pureté de mes intentions.

— Vous êtes donc résolu, monseigneur, lui répondit hardiment Morlay, à laisser périr le roi, et à voir passer la couronne d'Écosse sur une tête étrangère, car les troupes révoltées se croient tout permis dans la fureur qui les anime. Vous êtes né pour commander, vous soumettrez-vous à obéir?

— Je n'obéirai jamais, reprit le prince avec fierté, ni à mes sujets ni à aucune puissance étrangère; la vie me sera toujours moins chère que la conservation de mon honneur et de mon rang; mais je ne veux pas me mettre à la tête d'une armée rebelle, qui n'a pas le droit de se choisir un roi.

— Il serait à désirer, monseigneur, que vous pussiez encore vous conduire d'après ces sages maximes; mais il s'agit de vous mettre en possession du trône, ou de le voir vous échapper à jamais. Il ne vous est plus permis d'espérer (continua Morlay, voyant que le prince lui prêtait attention), il ne vous est plus permis d'espérer de pouvoir arrêter le ressentiment des troupes; le traité secret que le roi votre père a fait avec les ennemis de notre patrie les a exaspérées au dernier point et a détruit tout espoir de pouvoir jamais les faire rentrer dans le devoir. Voici, monseigneur, une copie de ce traité; vous y verrez que Henri VII promet que, dès que les troubles dont son royaume est agité seront apaisés, il enverra des secours à votre père pour comprimer un peuple malheureux, et contenir dans l'obéissance une armée qui serait peut-être encore fidèle, si elle n'avait pas eu connaissance de cet infâme traité.

Le prince prit le papier des mains de Morlay, et, pendant qu'il le parcourait, celui-ci fit entrer dans la tente des prisonniers que l'on venait d'amener au camp.

— Si vous pouviez, monseigneur, hésiter encore, lui dit-il, veuillez interroger ces hommes qu'on vient de saisir; vous apprendrez d'eux, mieux que par tout ce que je pourrais vous dire, ce que vous devez attendre des sentiments du roi à votre égard.

Celui des prisonniers qui paraissait le plus considérable,

Les prisonniers.

se jetant alors aux genoux du prince, lui avoua les ordres qu'ils avaient reçus de se défaire de lui. Le prince en fut douloureusement affecté, et, se tournant vers Morlay, il lui dit avec un accent empreint d'une vive émotion :

— Et moi, je veux commencer mon règne par une action de clémence; qu'on rende la liberté à ces prisonniers, et qu'ils aillent dire à mon père que les ordres qu'il donne contre ma vie ne m'empêcheront jamais d'employer tous mes soins pour la conservation de la sienne.

Cependant les chefs de l'armée pressaient le prince de se mettre à leur tête et de marcher sur Édimbourg : voyant qu'il ne pouvait plus résister à leurs instances, il prit le commandement des troupes et vint camper à trois lieues de Sterling. A mesure qu'il avançait dans sa marche, il recevait les députations des différentes villes, qui venaient faire leur soumission et le reconnaître pour leur souverain.

Le roi rassembla promptement ce qu'il avait de troupes aux environs de Sterling, et, n'écoutant que le mouve-

ment de sa colère, il voulut aussitôt les mettre en campagne, malgré les représentations des officiers les plus expérimentés, qui lui faisaient observer qu'il pourrait soutenir un long siége dans Sterling, et peut-être même y recevoir quelques renforts ou des secours de l'Angleterre; tandis que son armée, plus faible que celle des révoltés, marchait à une défaite certaine: mais la fureur l'emporta sur la raison.

Les choses étaient dans cet état, lorsqu'un soir le prince d'Écosse vit entrer dans sa tente Morlay, suivi d'un officier que l'obscurité l'empêcha d'abord de reconnaître.

— J'espère, dit Morlay, que Votre Altesse Royale me saura gré du prisonnier que je lui amène.

Après que celui-ci eut levé la visière de son casque, le prince reconnut le comte d'Anglesey, un des plus brillants seigneurs de la cour, le fidèle compagnon de ses jeux et de ses plaisirs. Sa joie fut extrême de voir quelqu'un qui pouvait lui donner des nouvelles d'Édimbourg, lui dire l'état des esprits, l'effet qu'avait produit sa disparition, et lui parler enfin de Félicie de Monrose.

— Il appartenait à Morlay, lui dit-il gracieusement, de faire un prisonnier tel que vous; je rendrai votre prison assez douce pour que vous n'ayez pas la pensée de nous échapper, quoique je me flatte qu'il n'a pas fallu de grands efforts pour vous amener près de moi.

— Il est vrai, monseigneur, reprit le comte d'Anglesey, que ma défaite a été facile; dès que je sus que Votre Altesse Royale était à la tête de son armée, mon seul désir fut de venir mettre à ses pieds l'expression de mon dévouement et mon bras à son service.

Le comte d'Anglesey apprit au prince que le roi ne se croyant plus en sûreté à Édimbourg, s'était retiré à Sterling, et que, cédant à l'impétuosité de son caractère, il marchait au-devant de lui à la tête de son armée; mais que les peuples, prêts à se révolter, faisaient des vœux pour être délivrés du joug d'un souverain qu'ils détestaient, et qu'ils étaient prêts à le détrôner.

— Je n'ai jamais désiré arriver au trône par un tel chemin, reprit le prince; mais je cède à un torrent qu'on m'a dit insurmontable. Oui, je vais régner malgré moi, je vais enlever à mon père une couronne que je voudrais pouvoir lui conserver au prix de tout mon sang. J'ai même cherché, continua-t-il en voyant Morlay s'éloigner, à m'échapper de cette armée rebelle pour retourner près du roi; mais cette garde nombreuse qui m'environne est trop fidèle aux ordres qu'elle a reçus, et à cette affection qu'elle dit avoir pour moi, pour me laisser la liberté de fuir.

— Eh! monseigneur, quand il vous serait possible de fuir, vous ne sauveriez pas le roi, vous ne pourriez changer l'esprit public; souffrez donc ce que vous ne sauriez empêcher, et profitez de la disposition favorable des troupes, qui pourraient se lasser de vos hésitations, et qu'il ne serait plus alors en votre pouvoir de contenir.

— Je m'y résigne, répondit le prince en soupirant; mais la postérité rendra-t-elle justice à mes intentions? et, comme si ce n'était pas assez d'entrevoir cette tache à ma gloire, ne savez-vous pas que l'amour m'accable de ses tourments?

— Ces tourments vont bientôt cesser, monseigneur; l'indifférence n'est point le partage d'un prince tel que vous; le nuage de tristesse dont votre départ a voilé la beauté de la princesse de Huntley et de M[lle] de Monrose elle-même, malgré tous ses efforts pour cacher ses sentiments, prouve assez le contraire; et, quand on est aimé, ne trouve-t-on pas des douceurs même dans les maux que l'amour peut causer?

— Aimé! reprit le prince avec chaleur; ah! plaise au Ciel que vous disiez vrai!

Et le souvenir de Félicie allait lui faire oublier les obligations de sa nouvelle position, si Morlay n'était venu l'avertir que les avant-postes venaient d'apercevoir l'armée du roi qui s'avançait, et que les généraux demandaient qu'il vint passer les régiments en revue pour les préparer à la bataille qui aurait lieu le lendemain. Le prince soupira, puis, se faisant violence, il sortit avec Morlay, sans lui répondre, pour prendre les dispositions nécessaires au combat.

Le jour qui devait décider du sort de l'Écosse venait de paraître, mais le jeune prince avait prévenu l'aurore: l'inquiétude affreuse qui agitait son âme ne lui avait pas permis de goûter les douceurs du sommeil. Avant le combat, il renouvela aux officiers les ordres les plus sévères de veiller sur la vie de son père; ne se sentant pas la force de diriger l'attaque, il remit le commandement à Morlay, et, revêtu d'une armure simple, sans marque distinctive, il alla se confondre parmi les troupes. Son air triste et abattu aurait pu faire douter de sa valeur, si chacun ne se fût rappelé avec quel courage et quelle ardeur il avait combattu peu de temps auparavant à la frontière à la tête de ces mêmes régiments.

L'armée royale, quoique plus faible que celle du prince, parut en bon ordre. L'animosité était égale de part et d'autre. Le combat commença avec rage; il fut long et opiniâtre, et la victoire longtemps indécise. Morlay, qui commandait l'aile gauche opposée à l'aile droite de l'ennemi, où se trouvait le roi en personne, observa fidèlement les ordres du prince; mais après quatre heures d'une lutte acharnée, Jacques III, voyant enfin sa défaite certaine, quitta le champ de bataille, et, suivi d'un petit nombre des siens, se réfugia dans un moulin situé à peu de distance de là; quelques soldats acharnés à sa perte l'y suivirent, et, malgré la défense qu'ils en avaient reçue, ils le tuèrent (1).

La victoire n'était plus douteuse. Le prince d'Écosse, se voyant maître du champ de bataille, fit tout ses efforts pour épargner le sang de ses sujets. Il rejoignait son camp avec quelques généraux, quand on vint lui apprendre la mort du roi son père; il en versa des larmes amères, jura de faire punir rigoureusement les coupables, et se retira sous sa tente.

Le lendemain, il fit transporter à Sterling le corps de Jacques III, et lui fit rendre les honneurs de la sépulture avec toute la pompe et la magnificence royales, puis il ordonna qu'on fit des recherches pour découvrir les meurtriers de son père; mais ce fut inutilement; épouvantés par leur crime, ils avaient pris la fuite, et leur condition les sauva du châtiment qui leur était dû.

Après que le nouveau roi eut ainsi rempli les devoirs du respect filial, il fit son entrée à Édimbourg au milieu des acclamations générales. Son premier soin fut de rendre la liberté au comte de Huntley. Mais quel coup affreux allait percer son cœur! Impatient de revoir Félicie, il croyait enfin toucher au moment qu'il souhaitait avec tant d'ardeur, quand la princesse de Huntley, à qui il s'était empressé de demander des nouvelles de son amie, lui fit, les larmes aux yeux, le récit de ce qui était arrivé peu de jours auparavant:

— La nuit qui précéda la bataille à laquelle nous devons votre avénement, sire, un grand nombre d'hommes armés forcèrent avec fracas les portes du palais de mon père; quelques domestiques, qui essayaient d'en défendre l'entrée, furent bientôt victimes de leur dévouement.

(1) *Histoire d'Angleterre et d'Écosse.*

Tremblante, à peine vêtue, je descendais dans le jardin pour me sauver, quand j'aperçus Félicie entraînée par des hommes armés, malgré ses cris déchirants. Jugez, sire, de mon effroi : j'étais seule et ne pouvais la secourir! Ils fuyaient vers le petit bois qui est à l'extrémité du parc, et bientôt ils eurent disparu. Alors, je cherchai à rassembler quelques personnes, et je fis aussitôt courir sur les traces des ravisseurs; mais l'épouvante qu'ils avaient causée leur avait donné de l'avance. Il fut impossible de les rejoindre. Hélas! nous pensâmes que cette action hardie ne pouvait venir que du roi, et vous jugez, sire, que toute démarche alors devenait inutile.

Il serait difficile de décrire l'effet que produisit sur le jeune roi le récit de cet événement. Si quelque chose avait pu lui faire supporter les circonstances de son avénement au trône, c'était la pensée d'y faire asseoir Mlle de Monrose, de le partager avec celle qui possédait tout son amour... Il lui fallut cependant maîtriser sa douleur et s'occuper des soins de son royaume. Il fut couronné à Édimbourg avec une magnificence extraordinaire, et quoique l'état de son cœur ne lui permît pas de prendre part à la joie publique, il n'en témoigna pas moins sa gratitude de toutes les marques d'attachement qu'il recevait de toutes parts.

La ville d'Edimbourg était encore plongée dans les fêtes du couronnement, lorsqu'un incident qui occupait déjà l'Europe entière vint tirer le nouveau roi de sa mélancolie, en excitant sa générosité naturelle et les intérêts de sa politique.

Un prétendant à la couronne d'Angleterre, le jeune duc d'York, fils d'Édouard IV, sauvé de la mort par la pitié de ses assassins, disait-on, avait débarqué en Irlande, où il levait l'étendard de la rose blanche et réclamait hautement ses droits. Jacques IV reçut des lettres de la duchesse douairière de Bourgogne, tante et protectrice du duc d'York, qui lui annonçait l'arrivée en Écosse de cet infortuné rejeton de la race royale d'Angleterre, et lui demandait son assistance pour le faire remonter sur le trône de son père.

Il arriva en effet à Édimbourg après avoir fait un court séjour en Irlande. Le roi lui fit l'accueil le plus flatteur et le plus encourageant : aussi sensible au malheur de ce jeune prince qu'ennemi naturel de Henri de Tudor, il épousa sa cause avec ardeur et lui fit des promesses qu'il se mit aussitôt en devoir de réaliser. Pendant que, séduit par les apparences trompeuses de ce faux prétendant, il faisait les préparatifs de la guerre qu'il devait déclarer en sa faveur au roi d'Angleterre, il arriva à la cour un envoyé irlandais porteur de dépêches pour ce prétendu duc d'York, de la part du prince Yreton, souverain d'un canton d'Irlande, chez lequel il avait séjourné, et qu'il avait su mettre dans ses intérêts.

Parmi les dépêches apportées par le messager d'Yreton, se trouvait une lettre adressée à la princesse de Huntley, que celle-ci ouvrit avec empressement, dès qu'elle reconnut, à son grand étonnement, l'écriture de Mlle de Monrose.

Félicie, après avoir témoigné à la princesse la joie qu'elle éprouvait de pouvoir enfin lui donner de ses nouvelles, l'assurait de son respect et de sa tendre amitié; elle lui mandait qu'elle était heureuse, qu'elle avait trouvé le bonheur au moment où elle croyait sa perte et son déshonneur inévitables, et, sans entrer dans le détail de ses aventures, qui, disait-elle, serait trop long pour une lettre, elle lui mandait que l'envoyé du prince Yreton était chargé par elle de lui en faire le récit. Dès que le roi fut instruit de ce message, il se rendit aussitôt au palais du comte de Huntley, accompagné du duc d'York, et le messager ayant été introduit, commença ainsi :

— Ce fut, comme vous le savez, madame, par les ordres du feu roi d'Écosse que l'héritière de la noble maison de Monrose fut enlevée de votre palais la veille de la fameuse bataille qui changea les destinées de ce royaume; ses ravisseurs étaient en trop grand nombre et l'entreprise trop bien concertée pour qu'elle pût échouer. Ils la transportèrent hors de la ville, et, l'ayant placée dans une litière qui les attendait, ils partirent avec une grande vitesse; arrivés à la mer, l'escorte se réduisit à six hommes seulement; on traversa le canal du Nord, et, après de nouvelles marches forcées, on s'arrêta enfin à une maisonnette située au milieu d'une vaste forêt.

Près d'un mois s'était écoulé depuis que Mlle de Monrose était dans ce lieu solitaire, elle y était servie avec toutes sortes d'égards, sans que rien cependant pût l'instruire de son sort, lorsque celui qui paraissait être le chef de ses gardiens entra un jour brusquement dans sa chambre, et, lui adressant la parole d'un air dur :

— Voici enfin, madame, lui dit-il, votre sort éclairci; c'est par l'ordre de Jacques III que je vous ai amenée en Irlande, ma patrie, où le roi se croyait plus maître de votre personne que dans ses États révoltés. Vous deviez être le prix de son amour si la victoire l'eût favorisé; mais le Ciel, qui permet quelquefois le triomphe des coupables, a rendu son fils vainqueur. Le roi Jacques III n'a pas voulu survivre à sa défaite et à la perte de sa couronne, et il a trouvé la mort au milieu de ses ennemis.

Celui qui m'a apporté cette nouvelle, continua-t-il, vient de me remettre une lettre que ce malheureux prince m'avait écrite avant la bataille, et qu'il lui avait ordonné de m'apporter si l'issue lui en était funeste. Jacques III m'ordonne, par cette lettre, de vous faire périr, ne voulant pas emporter en mourant l'idée que vous puissiez appartenir à un autre.

Voilà, madame, un ordre bien cruel sans doute, mais qu'il est de mon devoir d'exécuter pour être fidèle à mes serments. Je vous donne la journée pour vous préparer à subir votre sort, à moins, ajouta-t-il, que vous ne consentiez à me reconnaître héritier des droits du feu roi d'Écosse sur votre gracieuse personne, et à couronner une passion que mon obéissance a pu seule m'empêcher de vous déclarer jusqu'à présent.

Votre Altesse imaginera sans peine, reprit le messager, la cruelle alternative dans laquelle Mlle de Monrose passa cette triste journée; ce fut à coup sûr la plus pénible de sa vie.

Cependant le soir arriva, et le Ciel mit fin à sa captivité. La nuit était déjà close, et un violent orage venait d'éclater, quand on entendit un grand bruit de chevaux; ce bruit cessa tout à coup, et on frappa avec force à la porte de la chaumière : les ravisseurs de Mlle de Monrose refusèrent d'ouvrir; mais leur résistance était inutile, la porte fut bientôt enfoncée, et comme les assaillants étaient nombreux, ils les eurent bientôt mis hors de combat.

Et comme ils s'étonnaient de trouver une femme éplorée dans un lieu qu'ils croyaient n'être qu'un repaire de brigands :

— Qui que vous soyez, s'écria Mlle de Monrose en s'adressant à un jeune homme qu'elle jugea à son air distingué être le maître de tous les autres, vous venez de me sauver la vie; recevez-en mes actions de grâce.

— Serais-je assez heureux, madame, lui répondit le prince Yreton, car c'était lui-même, pour vous avoir rendu un tel service? Surpris par la nuit et par l'orage à la fin de ma chasse, nous avons longtemps erré au hasard dans la forêt. Enfin une faible lueur nous a apparu de ce côté, et

nous y sommes accourus pour demander un abri. Vous voyez, madame, que cette lueur c'était ma bonne étoile.

Le lendemain, dès que le jour parut, le prince Yreton emmena Mlle de Monrose, et la présenta à la princesse sa mère, qui fut vivement touchée des malheurs de la belle prisonnière, et s'efforça de les lui faire oublier par la plus riche et la plus splendide hospitalité.

Le prince Yreton est jeune et beau ; il était difficile que ses soins, si bien secondés par sa mère, ne touchassent pas le cœur de Mlle de Monrose. Bientôt, en effet, elle ne parla plus de retour en Écosse ; elle avoua ses sentiments à sa noble hôtesse, et il y a quelques jours que l'union du prince Yreton avec Mlle Monrose a été célébrée par des fêtes et des réjouissances publiques.

A ces derniers mots, Jacques IV sentit son cœur défaillir, et il essuya furtivement une larme ; mais faisant un effort sur lui-même :

— Allons, prince, dit-il au duc d'York, allons songer à des intérêts plus sérieux, et nous occuper de l'expédition qui doit, j'espère, vous ouvrir le chemin au trône d'Angleterre.

Les préparatifs de la guerre que le roi allait entreprendre, s'ils ne dissipèrent pas entièrement sa douleur, furent du moins une distraction à la triste préoccupation qui l'absorbait. Quand l'armée qui devait entrer en campagne fut prête à marcher, Jacques IV se mit à sa tête avec le duc d'York, et se dirigea vers les frontières d'Angleterre. Les succès brillants qu'il obtint et l'accueil que le prétendant recevait sur son passage épouvantèrent bientôt Henri VII, qui lui envoya demander une suspension d'armes.

Cette trêve fut fatale aux intérêts du prétendu duc d'York. Le roi d'Angleterre, muni des preuves de la naissance de cet imposteur, les fit mettre par des députés fidèles sous les yeux du roi d'Écosse, et Jacques IV, reconnaissant son erreur, abandonna la cause du faux prétendant. On sait que cet homme, reconnu pour s'appeler Perkin Varbek, et qui n'était que l'instrument de la haine de la duchesse de Bourgogne contre la maison de Tudor, périt plus tard sur l'échafaud dans la Tour de Londres (1).

Les mariages des princes sont presque toujours déterminés par la politique ; les grands intérêts des États décident de leur bonheur domestique en disposant de leur main au gré des calculs de l'ambition. Un des avantages de la paix que fit demander Henri VII au roi d'Écosse fut l'offre de la main de la princesse d'Angleterre. Cette union, qui consolidait l'alliance des deux nations, fut consentie entre Jacques IV et les envoyés de Henri ; la paix fut proclamée, une pompeuse ambassade fut envoyée à la frontière pour y recevoir la princesse, et le mariage fut célébré à Édimbourg avec une grande magnificence.

Le temps, l'absence et l'ingratitude de Mlle de Monrose avaient affaibli dans le cœur du roi d'Écosse une passion aussi malheureuse qu'elle avait été profonde. La beauté de la princesse d'Angleterre, ses hautes qualités, et, suivant quelques historiens, quelque ressemblance avec Félicie, attirèrent bientôt à la reine l'amour et la tendresse de Jacques IV.

Environ cent ans plus tard, le trône d'Angleterre étant resté sans héritier direct après la mort de la reine Élisabeth, fille du roi Henri VIII, ce fut un rejeton de ce mariage qui réunit, dans la personne de Jacques VI (2), les trois royaumes d'Écosse, d'Irlande et d'Angleterre sous une seule et même domination avec le nom de Royaume-Uni de la Grande-Bretagne.

Le comte de MASIN.

(1) *Histoire d'Angleterre.*

(2) Jacques VI d'Écosse monta sur le trône d'Angleterre après Élisabeth, et prit le nom de Jacques Ier (*Histoire d'Angleterre*).

UNE AVENTURE SOUS PAUL I^ER^.

Portrait de Paul I^er^.

§ I.

La catastrophe qui mit un terme à la vie de Paul I^er^ a été racontée de diverses manières. Nous ne nous établirons point le juge des opinions contraires émises sur ce funeste accident. Quoi qu'il ait été écrit à ce sujet, nous aimons à croire que les fils de l'infortuné monarque ne participèrent point au drame sanglant qui termina la vie de leur père.

Nous n'admettrons jamais qu'Alexandre ait autorisé le meurtre qui souilla de nouveau le trône des czars, et nous en donnons pour preuve la douceur de ses mœurs, sa piété filiale envers l'impératrice Marie, la noblesse et la générosité de son cœur. Quant à Constantin, on sait avec quelle énergie il s'éleva contre ce forfait inouï, on sait même que la noblesse ne lui pardonna jamais le ressentiment qu'il conserva toute sa vie contre les coupables, qui durent leur amnistie à la jeunesse d'Alexandre aussi bien qu'à leur propre puissance. L'empereur Nicolas, encore enfant, ne put être enveloppé dans les soupçons parricides qu'on fit retomber sur ses frères ; mais, eût-il été à l'âge de ceux-ci, il n'eût pas plus qu'eux trempé dans le fatal complot : nous n'en voulons pour preuves que l'inflexible rigidité de son caractère et sa tendre affection pour sa famille.

Aussitôt après son avénement à l'empire, Paul I^er^ fit enlever de l'église de Saint-Alexandre-Newski les restes de Pierre III ; il les fit transporter à côté du corps de Catherine dans l'église de la forteresse de Saint-Pétersbourg, sépulture des czars, et réunit son père et sa mère dans un même tombeau, sur lequel fut gravée cette inscription : *Divisés pendant leur vie, réunis après leur mort.*

Puis à cette funèbre cérémonie, acte de solennelle réparation, dans lequel les courtisans durent remarquer que le nouveau czar avait conservé la mémoire du passé, succédèrent les fêtes pompeuses du couronnement. Saint-Pé-

tersbourg venait d'être témoin du convoi de Pierre III, Moscou ouvrit ses murs à l'imposant cortége qui, du vieux palais des czars, allait se rendre à l'église de l'Assomption.

Moscou, la ville sainte, aux trois cents temples, aux flèches pittoresques, aux coupoles dorées, Moscou, l'antique berceau de la puissance moscovite, qui déjà quatre fois avait surgi de ses cendres, qui seize ans plus tard devait résister à un choc affreux et sortir plus brillante de l'immense foyer qui la dévora, Moscou a dépouillé ses signes de deuil pour étaler ses plus brillantes parures; aux branches de cyprès ont fait place de fraiches guirlandes de fleurs, le glas funèbre aux joyeuses volées de mille cloches, les chants funéraires aux cris de l'allégresse: « L'empereur est mort! vive l'empereur! »

Paul I^er^ a voulu que son sacre fût entouré de la plus grande magnificence; il a tout réglé, tout ordonné; il a voulu même que les costumes des dames de sa cour empruntassent leurs modèles aux costumes portés à la cour des derniers rois de France, et c'est ainsi que les galeries de Moscou resplendissent de l'éclat pompeux des fêtes de Versailles.

La noblesse de Saint-Pétersbourg, celle des villes les plus considérables de l'empire se rendent dans la vieille cité hospitalière, et cette immense réunion y déploie tout le faste d'une cour riche et somptueuse. C'était ce qu'avait voulu le nouveau czar!

Au milieu des fêtes qui se reproduisent chaque jour, et auxquelles prennent part Paul I^er^ et l'impératrice Fédéorovna, l'empereur remarque dans le cercle brillant des mille beautés qui sont groupées autour du trône une ravissante jeune fille. Sa timide candeur, ses grâces naïves, sa modeste ingénuité, la délicatesse de ses traits, la douce expression de ses regards, tout en elle charme, séduit, entraîne. Objet de l'admiration générale, elle ne peut échapper aux regards de l'empereur. Il s'approche d'elle :

— Quelle est, lui dit-il, l'heureuse famille qui vous a vue naître?

— Sire, reprit la jeune fille, mon père est le sénateur Laponkhin.

— L'ancien gouverneur de notre province d'Iaroslaw?

La jeune fille s'inclina.

— C'est chez vos ancêtres, reprit le monarque, que notre illustre aïeul Pierre le Grand choisit sa première épouse.

De nouveau la jeune fille s'inclina, sans que ce souvenir de l'empereur excitât en elle le moindre sentiment de vanité.

— Nous regrettons qu'un de nos plus fidèles serviteurs ait été condamné à l'oubli. Vous pouvez lui annoncer que nous avons le projet de lui accorder les récompenses que méritent ses services, et que nous ne voulons point oublier une famille dans laquelle la fidélité et les grâces sont héréditaires.

Anna Pétrovna salua le monarque de manière à justifier le sens des dernières paroles qu'il lui avait adressées, tandis que ses joues se colorèrent d'un vif incarnat.

Lorsque la jeune fille releva la tête, elle s'aperçut que Paul s'était éloigné d'elle, et ses yeux, se portant dans la direction que l'empereur avait prise, rencontrèrent deux regards qui avaient épié avec avidité tous les incidents du court entretien que nous venons de rapporter. Ces regards étaient ceux du prince Gagarin (Paul Gravilevitch), jeune officier d'un mérite distingué, qui servait sous les ordres du célèbre Souvarof.

A partir de ce moment, le souvenir d'Anna Pétrovna demeura gravé en traits ineffaçables dans la mémoire du monarque. Nous verrons bientôt quelle influence eut sur tout le reste de sa vie cette impression si soudaine, cette violente passion, dont les effets, nous nous hâtons de le dire, n'eurent aucun résultat capable d'alarmer la susceptibilité la plus rigoureuse.

Avant de reprendre le fil des événements que nous avons à raconter, nous croyons devoir rappeler à nos lecteurs sous quelle influence se trouvait Paul I^er^ lorsqu'il monta sur le trône que sa mère avait environné de tant d'éclat.

Né avec une justesse d'esprit remarquable, capable des résolutions les plus généreuses, mais relégué par Catherine en dehors de la sphère où ses bonnes qualités auraient trouvé de continuelles et d'heureuses applications, abreuvé d'humiliations par les courtisans de sa mère, dont la faveur semblait s'accroître en raison du mépris qu'ils professaient publiquement pour son fils, Paul se vit contraint de voiler, sous le masque de la brusquerie et de l'originalité, le ressentiment des injures dont ne le garantissait pas son exil à Gatchina, et qui agissaient sur un caractère irascible, dont les contrastes luttaient sans cesse pour dominer tour à tour.

La suite de ce récit jettera peu de clarté sur les causes de la funeste catastrophe qui termina si horriblement ses jours; mais de l'épisode que nous avons emprunté à sa vie nous pourrons conclure que le comte Panin, son gouverneur, s'il le traita selon le rang du czarovitch, l'éleva de manière à étouffer ses bonnes dispositions et à le rendre peu digne du trône où il était appelé.

Uni de bonne heure à Marie de Wurtemberg, princesse aussi douce que vertueuse, il avait toujours tenu à son égard et à celui de ses enfants une conduite digne et empressée. Né en 1754, il atteignait sa quarante et unième année au moment où sa mère terminait une vie aussi brillante que glorieuse.

En montant sur le trône, le nouveau czar se signala par une modération et une sagesse que l'on était loin de lui supposer; affable et affectueux envers tous, il poussa la bienveillance jusqu'à conserver aux favoris de Catherine les emplois qu'ils tenaient d'elle, et les combla même de nouvelles faveurs. Tel était Paul au début de son règne. Nous pourrons apprécier bientôt comment s'évanouirent les espérances qu'il fit concevoir, et comment la sensibilité qui lui était naturelle se changea tout à coup en terribles et fougueux emportements.

§ II.

Un an s'était écoulé depuis que Paul I^er^ avait placé sur son front la lourde couronne de Catherine. Déjà les libéralités dont son avénement au trône lui avait fourni l'occasion commençaient à s'oublier par l'effet de violentes mesures et de durs sévices distribués sans plus de discernement que ne l'avaient été les témoignages de sa munificence.

Occupé des graves soins de son empire, tantôt cherchant à s'écarter de la route tracée par sa mère, tantôt s'efforçant de la suivre et de la dépasser, il paraissait avoir oublié la vive impression produite en lui par les grâces et les charmes d'Anna Laponkhin. Soit que l'image de la jeune Moscovite fût demeurée constamment gravée dans sa mémoire et qu'il s'efforçât de l'éloigner, soit qu'en effet elle n'y eût laissé qu'une trace fugitive, le père d'Anna n'avait point été, selon les promesses de l'empereur, l'objet de faveurs nouvelles. Peut-être la jeune fille s'applaudissait-elle de cet oubli, lorsqu'un événement imprévu vint ou raviver les souvenirs de Paul, ou donner un nouvel aliment à la passion qu'il cherchait à combattre.

Grégoire Demidoff, gentilhomme de la chambre, se présenta un jour au monarque, et lui demanda d'autoriser l'union qu'il était à la veille de contracter.

Paul considérait ces sortes d'autorisations comme une de ses plus importantes prérogatives ; à l'époque surtout où les événements de la France retentissaient au loin, il redoutait les mésalliances que les idées nouvelles pouvaient faire contracter à la noblesse russe.

— Nous espérons, dit-il au gentilhomme, que l'épouse que vous avez choisie occupe un rang au moins égal à celui des Demidoff?

Plus illustre et plus élevé, sire, se hâta de répondre le chambellan, et tel que le plus grand seigneur de votre cour serait heureux d'y aspirer.

— Vous excitez notre curiosité, monsieur ; et quelle est donc l'illustre famille qui a agréé votre demande?

— Celle dont Pierre le Grand lui-même rechercha l'alliance, sire.

— Que voulez-vous dire? reprit le czar avec un ton d'emportement qui déconcerta le gentilhomme.

— Que le sénateur Laponkhin m'a accordé la main de sa fille!...

— Sortez, monsieur! s'écria Paul Ier avec l'accent d'une violente colère.

Tandis que le visage du czar passait du blanc au rouge et que son impétueuse violence éclatait en virulentes exclamations, Georges Demidoff s'éloignait précipitamment du cabinet de l'empereur. Celui-ci, sous l'impression d'un sentiment indéfinissable, mais qui révélait enfin plus que le souvenir de sa rencontre avec Anna Laponkhin, fit rédiger un ordre par lequel, sans s'opposer au mariage de Georges Demidoff, il l'exilait de Saint-Pétersbourg et l'excluait du service actif qui lui avait été confié près de sa personne.

§ III.

A la suite d'un voyage fait à Cazan, Paul Ier revint à Moscou. Durant son séjour dans cette dernière ville, et à l'une de ses réceptions, il revit les traits enchanteurs, la gracieuse et belle figure d'Anna Laponkhin. Un moment indécis s'il les éviterait ou s'il se soumettrait à leur entraînante puissance, Paul s'approcha d'Anna.

— Notre sévérité à l'égard de notre chambellan, lui dit-il, nous aura sans doute nui dans l'esprit de sa belle épouse, mais nous regretterions qu'elle nous supposât l'idée d'avoir voulu la comprendre dans l'exil que nous n'avons imposé qu'à son mari.

— L'épouse de Georges Demidoff, sire, peut gémir de la disgrâce de son mari sans se plaindre de la sévérité de son maître.

— Et s'il arrivait que Georges Demidoff rentrât en grâce auprès de l'empereur, que penseriez-vous de ce dernier, madame?

— Que s'il ne met point de bornes à sa clémence, il en sait mettre à sa sévérité, sire.

— Vous mettez tant de grâce à plaider la cause de l'exilé, madame, que ce serait un déni de justice que de ne point revenir sur notre première décision. Vous pouvez donc annoncer à Georges Demidoff que nous lui rendons dès aujourd'hui notre impériale affection, et qu'il peut reprendre auprès de notre personne les fonctions dont nous l'avions privé.

— Tant de bontés, sire, vont combler de joie ma famille, et j'ose espérer que Votre Majesté daignera accueillir l'expression de ma respectueuse reconnaissance.

— Votre souverain espère à son tour que désormais sa cour ne sera pas privée d'un de ses plus riches ornements, et que, dans notre capitale comme à Moscou, vous y serez l'objet de tous les hommages.

Anna ne comprenait plus le sens des paroles de Paul Ier; confuse, embarrassée, elle balbutia les mots suivants :

— Je n'ai point appris, sire, que mon père eût l'intention de se rendre à Saint-Pétersbourg.

L'empereur fixa sur Anna des yeux qui cherchaient à pénétrer sa pensée. Remise de son trouble, elle ne laissa paraître que l'expression d'une douce candeur.

— Votre noble cœur, reprit le monarque, veut, je le comprends, voir réunies dans le même centre toutes ses affections; nous ne pouvons qu'applaudir à ce vœu, madame, et nous serons heureux de contribuer à sa réalisation. Nous avons d'ailleurs à réparer un long oubli, et si nous nous montrons bienveillant pour votre mari, nous voulons être juste envers votre père.

Encore une fois Anna demeura interdite. Le langage du czar devenait pour elle de plus en plus obscur.

— Je crains, sire, répondit-elle avec embarras, ou de m'abuser ou de ne point comprendre Votre Majesté.

— Les faits seront, madame, plus significatifs que nos paroles, et si nous vous avons prié d'annoncer à votre époux que nous lui rendions notre confiance, nous vous autorisons à dire à votre père qu'il nous plaît d'ajouter à ses titres celui de sérénissime, et que nous ne bornons pas à cette qualité le prix des services qu'il a rendus à notre illustre mère.

— Si je ne me trompe, sire, voilà deux fois qu'il plaît à Votre Majesté de me donner un époux, et quoique je ne doute point de sa puissance — un admirable sourire effleura les lèvres d'Anna, — je me demande si elle peut aller jusqu'à me donner un mari que je n'ai jamais eu.

— Quelle est donc l'épouse de Georges Demidoff? demanda vivement le czar.

— Catherine Pétrovna, ma sœur aînée, sire!

A cette révélation aussi subite qu'inattendue, Paul ne put contenir les marques de sa satisfaction ; toutefois il en réprima les écarts, fut d'une gaieté charmante, adressa des excuses à Anna, et dès le soir même, ayant fait appeler le sénateur Laponkhin, il lui annonça sa nomination à un poste élevé, dont les fonctions nécessiteraient habituellement sa présence dans la capitale de l'empire.

— Le sénateur, auquel sa fille avait rapporté la conversation du czar, comprit à l'instant les causes de sa soudaine élévation ; il en gémit, mais dans la crainte de heurter de front un maître impérieux et passionné, il se promit d'éclairer Anna sur les dangers qui la menaçaient et de veiller constamment sur elle; il prit enfin le parti de suivre à Saint-Pétersbourg le monarque dont il attribuait la faveur bien moins aux services qu'il avait rendus à l'État qu'aux charmes de sa fille.

§ IV.

Le palais de Saint-Michel, dont la rapide construction avait été hâtée par Paul Ier, comme s'il eût voulu présider lui-même à l'érection de son tombeau; cette résidence impériale, élevée sur les dessins de la maison de plaisance du grand Frédéric, était enfin devenue la demeure du czar et celle de la famille impériale.

Rongé de soucis, dévoré d'inquiétudes, agité de craintes sans cesse renaissantes, l'empereur cédait enfin à l'impétuosité de son fougueux caractère.

Détourné de la voie dans laquelle l'auraient maintenu ses bonnes qualités si elles eussent été secondées par de sages conseils et par un fidèle dévouement, Paul se laissa

entraîner dans la pente funeste qui le conduisit à une fin horrible et tragique, et qu'accéléra une violence qu'il ne fut plus le maître de contenir, du moment où il crut voir son autorité menacée et ses ordres méconnus.

Sans égards pour les services, les titres, le rang, la naissance, il frappa indistinctement tous ceux qu'il supposait en opposition à ses ordres, et l'inobservation des ridicules mesures qu'il avait prescrites furent souvent la cause de cruels et de honteux châtiments. Sa famille elle-même ne fut pas à l'abri de son injuste rigueur, et l'impératrice fut plus d'une fois exposée à subir la peine disciplinaire jusqu'alors réservée aux officiers de l'armée, celle des arrêts forcés.

Un jour qu'ainsi traitée militairement elle se trouvait confinée dans ses appartements, dont deux chevaliers-gardes, suivant les ordres de Paul Ier, défendaient l'entrée, une femme jeune et belle, qui, à en juger par les insignes de grand'croix de l'ordre de Malte, annonçait le haut rang

Portrait de l'impératrice.

qu'elle occupait à la cour, dit un mot à l'oreille d'un des gardes et fut introduite dans le salon de l'impératrice.

Un sourire affectueux, un signe de main gracieux et bienveillant adressés à la jeune femme, furent accueillis par celle-ci avec une respectueuse affection. Lorsqu'elle eut occupé le siége que la muette invitation de l'impératrice lui avait désigné, et qui la plaçait très-près de sa souveraine, l'épouse de Paul lui dit :

— Vous me voyez encore une fois, chère comtesse, exposée à la privation qu'il a plu à notre gracieux souverain de m'imposer, et je vous sais un gré infini d'user de vos prérogatives pour visiter une pauvre recluse, qui n'aurait point à se plaindre de la punition qu'on lui inflige, si la vue de ses enfants ne lui était interdite.

— Votre Majesté sait combien je suis heureuse de lui donner de nouvelles preuves de ma reconnaissance, et que, si j'ai à déplorer les faveurs dont je suis accablée, je n'en supporte le fardeau que par la conscience de ne point les avoir méritées, et par l'appui dont veut bien m'honorer ma souveraine.

— Et cet appui ne vous manquera jamais, chère fille, tant je suis persuadée que, dans la fausse position où vous a placée l'empereur, vous saurez toujours être digne de mon affection.

— Mes plus secrètes pensées sont à Votre Majesté, et jamais je ne trahirai l'auguste confiance qu'elle a daigné m'accorder.

— Abandonnons ce sujet, qui ne me fait concevoir au-

cun doute, Anna, et laissons ces protestations, dont votre conduite est la meilleure justification. Je ne vous ai point encore félicitée sur la nouvelle dignité qui vous place à la tête de l'ordre de Malte.

— Je ne sais, madame, si je dois me féliciter d'une distinction qui, tout honorable qu'elle soit, me met sur la même ligne que l'ancien valet de chambre de l'empereur (1).

Quand l'empereur confie à l'héritier de son trône la surveillance d'une plantation d'arbres, qu'attendre de son discernement? Au surplus, ne vous plaignez pas, comtesse, ajouta en souriant l'impératrice; un gant tombé de votre main va donner sa couleur au palais des czars, tel est l'ordre du jour, et cette nouvelle courtoisie vous est une preuve que s'il met peu de jugement dans la distribution de ses grâces, l'empereur attache un grand prix à saisir toutes les occasions de se rendre agréable à vos yeux.

— Plût à Dieu, madame, que je fusse restée ignorée! Mes jours s'écouleraient encore paisibles au foyer paternel, mon nom ne serait point exposé à d'injustes et injurieux soupçons; jamais l'envie ne se serait attachée à mes pas, la calomnie n'aurait point empoisonné de son souffle l'air que je respire...

— Mais vous auriez échappé à l'occasion, reprit avec bonté l'impératrice, de faire le bien qui résulte de la toute-puissante influence que vous exercez sur l'esprit du czar. Et à ce propos, Anna, j'ai à vous adresser de sincères remerciements : j'ai appris que, grâce à votre intercession, la nièce du vice-président de l'Académie a évité la honteuse correction que lui avait infligée le czar. Si elle a eu la noble fierté de ne point fléchir le genou devant lui, vous avez eu le noble courage de vous constituer son défenseur et de l'arracher à l'indigne châtiment auquel elle était condamnée. Tout autre eût reculé devant les périls d'une semblable défense : il vous appartenait de plaider la cause de notre sexe, et c'est au nom de toutes les femmes que moi, Anna, je vous remercie.

Marie-Fédéorovna tendit la main à la favorite, sur laquelle celle-ci déposa respectueusement un baiser, que mouillèrent aussi ses larmes.

— Excusez-moi, madame, et que votre indulgente bonté daigne oublier les plaintes que mon respect pour Votre Majesté aurait dû m'interdire. Il existe dans l'empire une femme à laquelle sont dus tous les hommages, elle sait en faire le généreux sacrifice au repos de sa famille; assise sur le trône, elle en relève l'éclat par l'accomplissement de toutes les vertus; il m'appartient peu de gémir sur mon sort, quand si souvent l'impératrice a à déplorer le sien.

— Je ne déplore, chère comtesse, ni mon délaissement ni les chagrins qu'il plaît au Seigneur de m'envoyer, je les supporte dans l'espoir d'un meilleur avenir; et si je me plains des torts de l'empereur à mon égard, j'en rejette bien moins la cause sur lui-même que sur ses favoris, qui, l'entretenant dans une continuelle irritation, prennent à tâche de le rendre odieux et ridicule.

— L'angélique douceur de Votre Majesté, sa pieuse résignation, son amour pour ses augustes enfants, finiront, madame, par ramener à vos pieds un prince que tant de cruels souvenirs irritent, que tant de craintes assaillent, que tant de dangers semblent environner; l'empereur de Russie ne démentira pas le comte du Nord, *ses nobles qualités* reprendront tout leur éclat et feront enfin oublier de brusques emportements et de passagers caprices.

— Ou vous vous abusez, chère Anna, ou votre ingénieuse affection cherche à m'abuser moi-même. Détrompez-vous, le mal est sans remède; à de longs intervalles si l'azur brille encore au palais, la foudre y gronde sans cesse; l'empereur en est arrivé jusqu'à suspecter sa famille, le czarovitch et Constantin sont enveloppés dans la disgrâce de leur mère. Les soupçons et la terreur ont comprimé les douces joies de la famille; ce n'est plus qu'à la dérobée que je puis presser contre mon cœur mes fils et laisser couler quelques larmes sur les joues de mes filles.

L'impératrice, dominée par son émotion, ne put continuer; les pleurs qui s'échappaient de ses yeux vinrent ajouter au trouble d'Anna, et les deux nobles femmes étaient encore sous l'empire d'une profonde impression, lorsque les deux portes du salon s'ouvrant, Paul I[er] parut, accompagné d'Alexandre et de Constantin.

A en juger par son premier abord, l'empereur sembla démentir de point en point tout ce que venait de dire l'impératrice. Paraissant avoir oublié la cause qui reléguait la czarine dans ses appartements, il l'entretint sur le ton d'une douce et affectueuse intimité; la présence d'Anna, loin de lui être importune, valut à celle-ci un salut gracieux, un compliment chevaleresque, comme il arrivait à Paul de les adresser aux dames de la cour, lorsque son esprit momentanément arraché à de sombres préoccupations cédait aux inspirations naturelles de son cœur.

Mais à la vue de l'empereur, et tandis que celui-ci lui adressait de douces et courtoises paroles, Anna ne put maîtriser l'agitation qui s'empara de ses sens; un froid glacial courut dans ses veines et les roses de son teint firent place à une mortelle pâleur.

Cette subite manifestation ne put échapper au regard perçant de Paul; tirant une conséquence soudaine du trouble violent d'Anna, tandis que, dans une partie éloignée du salon, l'impératrice et ses deux fils parlaient à voix basse, l'empereur lui adressant la parole avec un ton de brusquerie et de violence que jamais il n'avait employé à son égard :

— Seriez-vous, lui dit-il, madame, coupable d'une indigne faiblesse ou d'une basse flatterie, et devons-nous penser que de graves confidences, que d'augustes projets ont été dévoilés par vous à celle qui, dans le cas où il nous plairait de les lui faire connaître, ne devrait les apprendre qu'au moment où nous en aurions fixé la révélation?

Ce ton de dureté et cet injuste reproche réagirent favorablement sur Anna. Sa dignité offensée, l'injure faite à son cœur, redonnèrent à la jeune favorite le sentiment de sa force, et ce fut avec une noble assurance qu'elle répondit à Paul :

— Si, dans l'état brillant où il a plu à votre Majesté de m'élever, je n'ai point eu la force de repousser d'insignes faveurs, j'en atteste vos souvenirs, sire, je n'ai point à me reprocher d'avoir trahi la confiance dont vous avez daigné m'honorer. Quand, ce matin, je repoussais des offres que tant de motifs devaient me faire refuser, je m'imposais en même temps la loi aussi sacrée de les ensevelir dans un inviolable silence. A cet engagement, à cette loi, je n'ai pas plus manqué devant ma souveraine que je ne manquerai devant la mort, quand il plaira à Dieu de me l'envoyer.

— Vous serez toujours, Anna, une femme accomplie! Et ce sera toujours auprès de vous que nous irons retrouver les bonnes inspirations que tant d'autres de nos sujets nous refusent.

(1) Anna Laponkhin fut nommée grand'croix de l'ordre de Malte en même temps que la comtesse Litta et que Koutaïzof qui, du poste de valet de chambre de Paul I[er], parvint aux premières dignités de l'empire.

La belle comtesse prit congé de l'impératrice, et salua les princes qui, comme leur mère, lui adressèrent un bienveillant adieu. Anna fut conduite par l'empereur à un officier des chevaliers-gardes qui l'accompagna jusqu'à son équipage. Paul, qu'une circonstance particulière paraissait avoir attiré chez l'impératrice, oublia sans doute le motif de sa visite, car il ne rentra pas chez elle et gagna son cabinet par un des passages mystérieux qui y conduisaient.

Livrée à ses solitaires réflexions, Anna put gémir de nouveau sur les dangers de son élévation. Toute autre qu'elle n'eût pas sans doute repoussé avec une vertueuse indignation l'offre que Paul Ier lui avait faite, le matin même de ce jour, de répudier l'impératrice Marie, et de placer sur sa tête la couronne de l'empire. Non-seulement sa visite à sa souveraine fut une énergique protestation contre ce désir insensé de l'aveugle passion du czar, mais son silence, sa respectueuse réserve envers l'infortunée princesse, furent un hommage rendu au malheur et un nouveau témoignage de la pureté de ses intentions.

Tandis qu'elle regagnait son palais, l'impératrice, demeurée seule avec les deux grands-ducs, libre enfin et sans contrainte, avait pu un moment s'applaudir de cette rare faveur, et se réjouir de l'heureux accord qui lui avait paru régner entre l'empereur et ses deux fils; mais bientôt détrompée par le czarovitch et par son frère, ses larmes prirent un nouveau cours, lorsque tous deux lui eurent appris que leur père les avait appelés dans son cabinet, les avait accusés de conspirer sa perte, et que, malgré leurs chaleureuses protestations et la manifestation de l'horreur que faisait naître en eux un soupçon aussi infâme, il leur avait fait jurer sur un crucifix qu'ils n'attenteraient pas à ses jours.

§ V.

Dans le haut rang où Paul Ier plaça Anna Laponkhin, celle-ci commanda toujours le respect et l'admiration de ceux auxquels il fut permis d'apprécier sa prudente réserve et la sagesse avec laquelle la favorite évita les périlleux dangers de sa délicate position. Si les traits de la médisance, si les attaques de la calomnie ne respectèrent pas toujours la pureté de sa conduite, la noblesse de ses sentiments, elle eut l'art de se concilier, avec la faveur de l'empereur, l'estime presque générale; elle eut de plus le rare mérite d'honorer un titre qui jusqu'alors avait pu dissimuler sous l'éclat des grandeurs une liaison immorale, mais qui, avant elle, n'avait jamais été l'objet de sincères hommages et de respectueux égards.

Comment ne préféra-t-elle pas à la distinction que fit d'elle Paul Ier, aux preuves incessantes de sa libéralité et de sa faveur, la vie solitaire et tranquille qu'elle menait à Moscou? Comment consentit-elle à changer les douces joies de sa jeunesse contre les intrigues et les rivalités de la cour des czars? Comment ne repoussa-t-elle pas avec indignation, elle si vertueuse et si candide, un rang qui l'exposait aux dédains et aux mépris? Nous l'avons dit, Paul était un maître violent et impérieux; le premier sourire du monarque avait été le symptôme d'un bienveillant intérêt pour le père d'Anna, le second fut celui de la réintégration de l'époux de Catherine Laponkhin dans la charge dont une méprise l'avait exilé. Mais d'ailleurs, pour se conserver pure au milieu des séductions que chaque jour la passion du monarque rendait plus attrayantes et plus nombreuses, la jeune favorite ne cachait-elle pas sous le voile impénétrable du mystère une de ces idées qui se gravent d'autant mieux dans la mémoire qu'à leur expression est attachée une catastrophe funeste, un de ces nobles sentiments dont la découverte doit surtout échapper aux regards perçants de la jalousie et de la fureur? La suite de ce récit achèvera de justifier à tous les yeux l'héroïne de l'épisode que nous avons détaché de la vie de Paul Ier, et fera connaître tout ce qu'il y avait d'exquis dans le cœur de la belle Anna, tout ce qu'il y avait de magnanime dans celui de son impérial amant.

Le palais Saint-Michel s'était en effet recouvert de la livrée d'Anna Laponkhin. Dans un de ces accès de prodigalité où Paul Ier s'efforçait de surpasser le luxe déployé par sa mère, la résidence impériale étalait toutes les pompes de la magnificence. L'art et le goût réunis éloignaient de l'intérieur du palais le souffle glacial qui rendait solides les flots de la Néva. Une douce température circulait dans les somptueux appartements. Les plantes tropicales y étalaient le mélange de leurs couleurs et de leurs formes. A l'abri de celles-ci, les fleurs du midi de l'Europe exhalaient de doux parfums. La délicieuse musique des gardes de l'empereur exécutait par intervalles des airs tantôt vifs qui semblaient engager à se précipiter dans le centre du plaisir, tantôt des chants lents et cadencés qui semblaient inviter à en savourer les charmes.

Tout ce que la noblesse russe comptait de plus éminent et de plus élevé avait été convié à la fête splendide que donnait l'empereur; les grâces et la beauté, la fraîcheur de la jeunesse, l'éclat de la parure, ajoutaient aux riches et somptueux décors dont étaient ornées les galeries du palais. Les flots de pierreries qui ruisselaient sur la tête et sur les épaules des femmes reflétaient à l'infini la vive clarté qui jaillissait des gerbes enflammées que projetaient les girandoles et les lustres placés avec profusion, quoiqu'avec art, dans les salons de la résidence impériale.

Par une de ces bizarreries inexplicables, mais dont le caractère de Paul Ier offre tant d'exemples, pour ajouter à la magnificence impériale, ou, comme le prétendent quelques historiens, pour éblouir Anna par des innovations dispendieuses, ce jour-là même, les chevaliers-gardes portèrent pour la première fois le riche et brillant uniforme que l'empereur avait fait confectionner en ordonnant, à cet effet, la fonte de la vaisselle massive des villes de gouvernement.

Mais, au milieu des beautés qui attiraient les regards et commandaient l'admiration, aucune ne brillait d'un éclat aussi vif et aussi pur que la jeune favorite; environnée d'hommages, de respects, qui s'adressaient moins à son rang qu'à ses charmes et à ses nobles qualités, Anna Laponkhin n'affichait ni les airs de triomphe, ni le superbe dédain sous lequel tant de femmes avant elle avaient dissimulé les humiliantes prérogatives de leur règne éphémère. En elle ni orgueil ni vanité; la pureté de ses regards était le type de la candeur de son âme, et si la riche simplicité de son costume décelait une origine distinguée, dégagée des pompeux atours du luxe et de la magnificence, rien ni dans son maintien ni dans sa parure ne révélait la haute faveur dont elle était l'objet.

Déjà les quadrilles s'étaient plus d'une fois renouvelés, déjà la valse, mouvement gracieux et cadencé, qui dans son mol abandon, ou dans sa prestigieuse vitesse, est l'image du plaisir dont on aime à suivre les rapides élans, ou dont on cherche à goûter le paisible essor; la valse, disons-nous, avait deux fois fourni l'occasion à Anna Laponkhin de déployer et son incomparable légèreté et sa grâce infinie. Soit que les deux cavaliers assez heureux pour obtenir tour à tour sa main eussent mérité le sourire qui ne se refuse jamais à un danseur élégant et habile, et

que ce sourire eût été remarqué de l'empereur, soit que les bonnes manières des deux jeunes seigneurs Laribeaupierre et Barazdin, qui avaient valsé avec Anna, eussent porté ombrage à Paul, celui-ci leur fit à l'instant signifier l'ordre de quitter le palais; l'un fut mis aux arrêts à la citadelle pour vingt-quatre heures; il fut enjoint à l'autre de ne pas reparaître à Saint-Pétersbourg.

Cette mesure, nouvelle preuve de la brusque humeur et de la bizarrerie d'esprit du czar, fut bientôt connue, et les ennemis de Paul ne se montrèrent pas les moins empressés à la répandre.

La fête, commencée sous l'attrait du plaisir, ne se traînait plus que sous l'effort de la contrainte, lorsqu'un incident imprévu vint lui donner tout à coup une nouvelle physionomie.

Un mot dit à l'oreille de l'empereur par l'un des officiers-généraux qui suivaient ses pas l'arracha à la mauvaise humeur dont il n'avait pas cherché à réprimer les élans. Prenant tout à coup un visage riant et se tournant vers l'officier-général:

— D'heureuses nouvelles de notre armée d'Italie ! dit-il à haute voix, de notre brave Souvarof ! Elles ne pouvaient arriver plus à propos. Qu'on introduise le courrier !

— Votre Majesté entend sans doute que les dépêches lui soient remises à l'instant.

— Le courrier ! général, le courrier ! Nous voulons qu'après nous avoir remis lui-même ses dépêches, il reporte à notre général en chef des preuves de notre haute satisfaction; nous entendons qu'il quitte notre capitale au bruit de l'artillerie de la forteresse et au son des fanfares de notre musique impériale !

Cette infraction aux lois de l'étiquette eût, en toute autre circonstance, causé une vive sensation ; dans celle-ci, elle fournissait une si heureuse diversion, qu'elle provoqua l'intérêt général. Les danses avaient cessé et les groupes se formèrent, quoiqu'à une distance respectueuse, aussi près que possible du monarque.

Quelques moments après, le courrier, en costume de voyage, se présentait dans la galerie où Paul l'attendait avec impatience.

Les dépêches de Souvarof furent remises à l'empereur, qui se hâta de les lire. Elles lui annonçaient un avantage important remporté par les Russes et lui en présageaient de nouveaux.

Le courrier obtint des témoignages de la munificence de son souverain, et reçut de lui l'ordre de se préparer à retourner auprès de Souvarof pour lui porter un message impérial.

Les félicitations des seigneurs de la cour se succédèrent à l'envi, et Paul I^{er} les accueillit avec autant d'empressement que de grâce.

Quand vint le tour d'Anna Laponkhin, l'empereur remarqua son excessive pâleur, et le tremblement dont ses membres étaient agités; il attribua cette subite altération à la scène qui avait précédé la remise des dépêches de Souvarof. Ému lui-même de l'abattement d'Anna, il lui offrit la main et la conduisit dans une pièce voisine, où il pria deux dames de la cour de l'accompagner.

— Aurions-nous, lui dit-il, par l'ordre que nous avons donné, encouru votre déplaisir; votre malaise provient-il de l'émotion causée par le succès de nos armes?

— Je n'ai jamais cherché à pénétrer les motifs qui dictent à Votre Majesté sa conduite, et pour répondre à votre seconde question, qui plus que moi, sire, a jamais désiré que votre règne soit toujours glorieux?

— Nous vous rendrons cette justice, Anna, et pour vous donner une nouvelle preuve de notre impériale confiance, nous voulons vous lire la dépêche de notre brave Souvarof.

A cette réponse inattendue, les traits de la favorite prirent une nouvelle expression ; sa pâleur disparut : le désir et la crainte se peignirent tour à tour sur sa physionomie.

L'empereur n'y remarqua que le sentiment de la satisfaction. Il relut à Anna les dépêches, et ne lui épargna même pas la liste des blessés. Sa lecture, tout à coup interrompue par un cri déchirant qui fut suivi de l'évanouissement de la jeune fille, jeta Paul I^{er} dans une vive inquiétude.

Les dames qui l'avaient accompagnée accoururent près d'Anna, qui, grâce à leurs soins, reprit enfin l'usage de ses sens.

Durant ce temps, Paul I^{er} se promenait à grands pas, et son agitation se manifestait par de soudaines exclamations, par de brusques mouvements. Mais à peine Anna fut-elle revenue à elle que le czar, impatient de connaître la cause de son évanouissement, fit un signe aux dames qui l'avaient suivie, et resta seul avec elle. Celle-ci comprit la gravité de sa situation : elle s'arma de tout son courage.

— A quoi devons-nous attribuer le cri que vous avez jeté, madame, et le malaise subit qui vous a saisie? dit l'empereur d'un ton bref.

— A l'émotion que je n'ai pu comprimer, sire, lorsque vous avez cité, dans le nombre des blessés... mon fiancé.

— Votre fiancé ! s'écria Paul I^{er}. Voilà, madame, une singulière nouvelle que vous nous apprenez. Quel est donc ce mystère ? Quel est celui qui exerce sur votre cœur un empire aussi puissant?

— Le prince Gagarin, sire.

— Le prince Gagarin ! répéta l'empereur, mais cet officier fait depuis trois ans partie de notre armée d'Italie.

— Et depuis quatre, sire, sa famille et la mienne avaient résolu notre union.

— C'est nous apprendre, madame, que vous ne nous avez jamais jugé digne de votre confiance ! Nous voulons bien vous avouer, cependant, que nous ne vous aurions jamais supposé capable d'une telle dissimulation.

Jusqu'à ce moment, Anna avait mis dans ses réponses autant de fermeté que de retenue ; mais le reproche que lui adressa l'empereur, ébranlant ses premières résolutions, elle ne put y répondre que par ses larmes. Paul, qui ne les avait jamais vues couler, se sentit tout à coup ému, et prenant la main de la favorite.

— Vous aussi ! lui dit-il ; vous dont je croyais le cœur sensible et bon, vous avez douté de moi ; vous n'avez vu dans votre souverain qu'un maître tyrannique et bizarre; vous l'avez cru incapable de nobles sentiments, de généreuses inspirations !...

— Non, sire, répliqua promptement Anna, touchée de la bonté avec laquelle lui parlait l'empereur ; non, je n'ai pas plus méconnu la magnanimité de votre caractère que je n'ai douté de votre générosité. Si je n'ai pas instruit Votre Majesté des projets de ma famille, n'en accusez ni mon cœur ni mon manque de confiance envers vous. Ce secret n'était pas seulement le mien, c'était aussi celui des parents du prince Gagarin, et j'ai la conscience que, si j'ai mérité votre bienveillance, c'est que j'ai pu en accepter les preuves sans avoir à en rougir.

— Arrêtez-vous à cette seule pensée, Anna; oubliez tout ce qui a précédé cet incident. Vous aimez le prince Gagarin, Anna?

Anna baissa les yeux et ne répondit pas.

— Vous l'aimez!... Recevez donc notre parole impériale que le prince sera votre époux.

Ce fut ainsi que, dans cette mémorable circonstance, cet homme si entier, dont le bonheur venait d'être entièrement détruit, montra une véritable grandeur d'âme.

Non-seulement Paul autorisa publiquement l'union d'Anna et du prince Gagarin, mais il pourvut dignement à l'avancement et à la fortune de celui-ci.

Quelques années après la mort de Paul Ier, une maladie de poitrine enleva à Pétersbourg Anna Pétrovna, princesse Gagarin, qui, jusqu'à son dernier jour, ne parla jamais de son bienfaiteur qu'avec attendrissement et qu'avec l'expression de la plus vive gratitude.

PAUL BEN.

LA LÉGENDE

DU BIENHEUREUX SAINT YVES.

Vue de Tréguier.

A monsieur le docteur D.....

Fouillez dans votre écrin breton, m'avez-vous dit, cher monsieur, et si vous n'y trouvez ni perle ni diamant, tirez-en du moins pour nous quelque pierre originale, ne fût-ce qu'un de ces morceaux de kersanton que taillaient si mer-

veilleusement vos artistes armoriquains. En d'autres termes, contez aux lecteurs du *Musée des Familles* une de ces mille traditions de votre vieille Bretagne, que les pèlerins ou les mendiants vous auront débitées au pardon de Notre-Dame de Bon-Secours ou de Saint-Jean du Doigt.

Je m'empresse, monsieur, de vous obéir, et voici un des plus curieux feuillets de mon portefeuille, si tant est qu'il y ait rien de curieux. Je vous préviens seulement qu'il ne s'agit point ici d'amour ni d'intrigue, de coups d'épée ni de coups de poignard. Ce n'est ni une nouvelle, ni un roman, ni une histoire, ni un conte, ni une chronique, ni un voyage; ce n'est point surtout un mystère. C'est une sainte légende qu'il faudra lire, comme je l'écris moi-même, avec la foi sincère et naïve du charbonnier.

Il n'est pas de tradition plus populaire en Bretagne, depuis la vieille tour de la cathédrale de Dol jusqu'aux modernes clochers de Lannion. La légende de saint Yves est le parfait résumé de l'esprit superstitieux et railleur, indolent et rusé, moitié celtique et moitié français, de ces paysans des côtes de Tréguier, qu'on appelle avec raison les Allemands de la Basse-Bretagne. Quelle biographie d'ailleurs peut offrir plus d'intérêt en France que celle du patron des avocats, en France où tout citoyen majeur a plus ou moins volontiers fait son droit? Puissé-je ajouter à un intérêt aussi national quelque chose de l'accent naïf et fin du kloarek trégorrois qui m'a le premier conté cette légende!

I.

Je venais d'explorer le département des Côtes-du-Nord avec la patience d'un antiquaire et la religion d'un pèlerin; j'avais surtout étudié minutieusement les gothiques usages de cette moyenne Bretagne. Au milieu des masses de granit rose que la vague enlace de sa blanche écume, j'avais vu les parents du noyé suivre de leurs yeux en pleurs le cierge allumé sur un pain noir, qui doit indiquer la place où gît le cadavre dans son linceul de goëmons. J'avais surpris, au bord de la *Fontaine de Saint-Michel*, le paysan volé par un de ses voisins, murmurant tout bas les noms suspects en vidant sa pannetière dans l'eau : le nom prononcé au moment où le pain touche le fond est infailliblement celui du voleur! J'avais entendu, dans la chapelle de *Notre-Dame de la Haine*, des voix mystérieuses implorer la vengeance aux pieds de la mère du Dieu des pardons... Bref, la tête meublée de souvenirs et d'images, l'album chargé de notes et de croquis, je retournais, par un beau soir d'automne, à la ville de Tréguier.

Les hameaux étagés sur les collines, les donjons couronnés de lierre, les clochers à jour élancés vers le ciel, apparaissaient et disparaissaient devant et derrière moi parmi les feuillées jaunissantes. Le soleil se couchait sous un rideau de pourpre et d'or. Ses derniers rayons couvraient la mer d'une nappe de feu, et la marée montante, sous l'impulsion d'un air tiède et doux, faisait entendre au loin ces immenses palpitations, dont aucune harmonie ne saurait donner l'idée.

Tout à coup, à travers les bruits mourants dont la nature se berce au moment de s'endormir, une voix fraîche, distincte et vibrante s'éleva d'un champ de luzerne ombragé de pommiers chargés de fruits; et, tandis que tous les échos d'alentour tressaillaient à cet appel inattendu, une belle et vigoureuse tête, aux longs cheveux, se dressa comme le faune antique au-dessus des chèvrefeuilles d'un talus.

Je reconnus, à son costume moitié clérical et moitié laïque, un de ces jeunes *kloer* (paysans séminaristes) dont fourmille le pays de Tréguier, qui s'en vont le soir récitant avec dévotion leur bréviaire sur les grèves sonores de la côte, ou racontant leurs naïves tendresses aux nymphes des chemins creux, dans ces poésies sans titre et sans nom qui flottent, comme les fils de la Vierge, à travers l'atmosphère bretonne, au temps des vacances ecclésiastiques.

Il n'est pas, en Armorique, de *ciceroni* mieux instruits et plus complaisants que ces écoliers-poëtes. J'abordai donc résolument mon jeune chanteur. Quelques mots échangés dans la vieille langue celtique nous firent bons amis, et l'instant d'après nous cheminions côte à côte sur la route de Tréguier.

— Que chantiez-vous là tout à l'heure? demandai-je à mon compagnon.

— Je chantais le cantique de saint Yves, mon illustre patron, me répondit-il. Après le *Pater* et l'*Ave Maria*, c'est la première chose qu'on enseigne aux enfants de Tréguier.

— Et les enfants de Nantes ont-ils aussi le droit de l'apprendre?

— Pourquoi pas, s'ils en ont la patience?

— Eh bien! je l'aurai. Apprenez-moi le cantique de saint Yves.

Le kloarek sourit malicieusement en me regardant par-dessus l'épaule.

— Je vous préviens, dit-il, que la première leçon durera jusqu'à demain matin.

— Jusqu'à demain matin, bon Dieu!

— Oui! le cantique de saint Yves a trois cent soixante-six couplets..., autant qu'il y a de jours dans les années bissextiles. C'est la mesure ordinaire des complaintes trégorroises.

Je renonçai de grand cœur aux trois cent soixante-six couplets, et je me bornai à en réclamer l'analyse.

— Alors, reprit le kloarek, je vais tout simplement vous raconter la légende édifiante et curieuse du patron des avocats.

— Racontez : je vous écoute.

Mon *cicérone* fit gravement le signe de la croix et se disposait à prendre la parole, lorsque, ayant jeté un coup d'œil dans le lointain, il me montra du doigt trois points à l'horizon.

— Voyez-vous, me dit-il, ce manoir gothique dont les fenêtres, à croisées de granit, sont défendues par des grilles en fer?

— Je le vois.

— Voyez-vous cette chapelle d'une construction plus moderne et dont le clocher s'élève au-dessus du feuillage?

— Je la vois.

— Voyez-vous, enfin, la flèche à jour de la cathédrale de Tréguier, qui se dresse avec grâce à côté de la lourde tour d'Hasting?

— Je vois tout cela.

— Eh bien! ce logis est le manoir de Kermartin, où le bienheureux saint Yves naquit, le 11 octobre 1253, et mourut le 19 mai 1303. Cette chapelle est celle qu'on éleva, quarante ans après, sous son invocation, et dans laquelle nous trouverons son testament et son bréviaire. Dans cette cathédrale, enfin, vous pourrez voir sa tête, précieusement conservée, à côté des reliques de saint Pabu (1).

(1) C'est le nom que les Bas-Bretons donnent à saint Tugdual, fondateur de l'évêché de Tréguier. Ce nom, qui signifie *pape* ou *père*, remonte sans doute à l'époque où tous les évêques partageaient ce titre avec l'évêque de Rome.

— C'est-à-dire que nous sommes au milieu des souvenirs sacrés de saint Yves. Je suis d'autant plus impatient d'entendre son histoire, et vous serez d'autant mieux inspiré pour me la raconter.

Le kloarek refit le signe de la croix, et commença ainsi :

II.

Le bienheureux saint Yves, patron des avocats, des jurisconsultes, des justiciers et des capucins bretons, était fils d'Helory, seigneur de Kermartin, et petit-fils de Tanoïc ou Tancrède, chevalier renommé dans les guerres. Lorsqu'il vint au monde, Innocent III occupait la chaire de saint Pierre, l'empereur Conrad régnait en Allemagne, et la Bretagne était gouvernée par le duc Jean le Roux. Sa mère, la pieuse Azo du Quinquis, ayant révélation de sa future sainteté, lui donna pour précepteur, en la maison paternelle, le docte Jean de la Vieux-Ville, qui lui enseigna les premiers rudiments des sciences, le conduisit aux églises, et lui apprit à répéter chaque jour les heures de Notre-Dame.

Quand il eut quatorze ans, son père l'envoya achever ses études à Paris, où il habita la rue au Fèvre et la rue du Clos-Mineau, et devint bientôt maître passé dans la logique, les arts, les décrétales, la théologie scolastique et le droit canon. De Paris, il alla à Orléans se perfectionner dans le droit civil sous le fameux jurisconsulte Pierre de La Chapelle. Enfin, il revint à Rennes, où la fréquentation d'un cordelier versé dans l'interprétation de l'Écriture sainte lui inspira le désir de quitter le monde pour entrer au service de l'Église.

Déjà la Bible était devenue son bréviaire. Il la méditait tous les jours et la posait toutes les nuits sous son chevet.

Ordonné prêtre, l'archidiacre de Rennes le prit pour official (juge ecclésiastique); mais, quoiqu'il retirât plus de cinquante livres par an de cette charge, trouvant le peuple de Rennes par trop litigieux, il voulut regagner son pays. Gratifié d'un cheval par l'archidiacre, il le vendit aux portes de la ville, et en donna le prix aux mendiants.

Messire Alain de Bruc était alors évêque de Tréguier : il reçut le jeune Yves comme un envoyé de Dieu, lui confia l'officialité de son siége et la paroisse de Trédrez, à deux lieues de Lannion. Le jour même de son installation, Yves se rendit à l'hospice de la ville, se dépouilla de son costume d'official, de son chaperon, de sa robe de fourrure et de ses bottes, les distribua aux pauvres, et se retira plus pauvre qu'eux; puis il remplit son office de juge ecclésiastique avec une telle bonté, que jamais il ne condamnait un coupable sans verser des larmes, réfléchissant que lui-même serait jugé à son tour.

Sa perspicacité n'était pas moins admirable que son indulgence. Un riche avare de Tréguier assigne un jour son pauvre voisin pour en obtenir des dommages-intérêts.

— A quel titre réclamez-vous ces dommages? demande l'official.

— Figurez-vous, monsieur, que c'est moi qui nourris ce misérable, répond le riche; il ne vit, depuis un an, que de l'odeur de ma cuisine.

— Quelle abomination! dit saint Yves; vous serez indemnisé.

Le pauvre de trembler à ces mots et l'avare de se réjouir d'avance. Le juge signifie à celui-ci d'approcher, il lui fait tinter à l'oreille deux pièces de monnaie, dernier trésor du pauvre.

— Entendez-vous bien cela? lui demande-t-il.

— A merveille! s'écrie le riche en avançant la main.

— Eh bien! vous voilà dédommagé, reprend saint Yves; le son paye l'odeur.

Puis il condamne le riche aux dépens, dont il grossit la bourse du pauvre. *Sic ars deluditur arte.*

Yves s'attachait avant tout à concilier les parties. S'il n'y pouvait parvenir, il assistait fortement la bonne cause, plaidant gratis pour les indigents, leur donnant de l'argent pour appuyer leur droit; allant jusqu'à poursuivre à ses frais l'appel des sentences rendues contre eux.

C'est ainsi qu'il se rendit à Tours pour confondre un gentilhomme qui refusait le mariage à une demoiselle de Tréguier. Mais tandis qu'il menait à bien cette affaire, un tout autre procès vint lui tomber sur les bras.

La riche veuve qui était son hôtesse accourt à lui les yeux noyés de larmes.

— Ah! monsieur mon hôte, je suis ruinée sans ressource; je perds deux cents écus d'or si votre bonté ne me vient en aide!...

Saint Yves la console, lui recommande la confiance en Dieu, et la prie de lui exposer son aventure.

— Il y a quelques semaines de cela, reprend la veuve en essuyant ses larmes, deux marchands vinrent loger ici, et me confièrent une grande bougette de cuir fort pesante et fermée à clef, m'ordonnant de ne la rendre à aucun d'eux sans que l'autre fût présent : ce que je leur promis bien de faire. Deux ou trois jours après, étant sur ma porte, je les vis passer avec d'autres marchands : « Au revoir l'hôtesse, me dirent-ils; accommodez-nous un bon « souper; nous reviendrons tout à l'heure. » Et ils continuèrent leur chemin. A peine avaient-ils disparu, que l'un d'eux rentra en courant et me dit : « Donnez-moi un peu « la bougette; nous avons un payement à faire à ces marchands qui nous accompagnent. » Croyant cet homme d'aussi bonne foi que moi-même, je lui remis la bougette. Il l'emporta, et je ne l'ai pas revu depuis. Le soir, l'autre marchand revint au logis, et me demanda des nouvelles de son compagnon. « Je ne l'ai point revu, répondis-je, depuis que je lui ai remis la bougette. — La bougette! « s'écria le marchand; comment! vous lui avez remis la « bougette! » Et le voilà qui éclate en gémissements et en reproches, déclarant que je l'ai ruiné pour jamais et que je lui en rendrai raison. Et en effet, monsieur, poursuit l'hôtesse en pleurant de plus belle, ce méchant homme m'a traduite en justice pour avoir manqué à ma parole. Il a fait serment que sa bougette contenait douze cents pièces d'or et des lettres fort importantes; si bien que la cause est entendue, que j'attends demain ma sentence, et que je suis perdue si vous ne me tirez de là.

Saint-Yves avait écouté ce récit avec le plus grand calme.

— Mon hôtesse, dit-il ensuite, amenez-moi votre avocat, que je m'entende avec lui.

L'avocat, venu, répéta ce qu'avait exposé sa cliente, et avoua qu'il désespérait de la cause.

— Eh bien, moi, je n'en désespère pas, dit saint Yves : laissez-moi plaider à votre place et gagner vos honoraires.

C'était tout profit sans aucune peine; quel avocat eût refusé ce marché?

Le lendemain, l'hôtesse se rendit à l'audience avec son nouveau défenseur. L'affaire appelée, Yves demanda de voir en face la partie adverse, et le marchand comparut. Puis on exposa l'état de la cause, et on allait prononcer la sentence, lorsque l'homme de Dieu s'exprima ainsi :

— Nous avons à produire, monsieur le juge, un nouveau fait qui doit avoir la plus grande influence sur la décision de ce procès. La défenderesse, ma cliente, a fait de

telles démarches depuis la dernière audience, qu'elle a retrouvé la bougette dont il est question ; nous l'exhiberons quand la justice l'ordonnera.

— Exhibez-la donc tout de suite, s'écria l'avocat du demandeur, et prouvez que ceci n'est pas un vain prétexte pour retarder le jugement qui vous menace.

— Encore un mot, seigneur juge, reprit imperturbablement saint Yves : quel est le crime que le marchand reproche à notre hôtesse ? c'est d'avoir remis la bougette à son compagnon sans que lui-même fût présent, contre le serment qu'elle avait fait de ne la rendre qu'à tous deux réunis. Cette faute lui a coûté trop cher pour qu'elle la commette une seconde fois. Que les deux marchands se présentent ensemble, et nous exhiberons la bougette.

Il n'y avait rien à dire à un tel raisonnement. La sentence demeura suspendue, et le juge fixa un jour pour voir comparaître les deux marchands.

En entendant cette décision, le demandeur se prit à pâlir et à trembler si fort, que tous les assistants le remarquèrent. Plus frappé qu'aucun autre de son trouble, et l'interprétant contre lui, le juge le fit arrêter et conduire en prison ; si bien que l'accusateur civil devint accusé criminel.

Saint Yves le força bientôt d'avouer qu'il n'était qu'un fripon, que son compagnon n'était qu'un compère, que la bougette ne renfermait que de vieux clous, et qu'il avait voulu ambler douze cents écus d'or à l'hôtesse. Le misérable fut pendu haut et court au gibet de la ville, tandis que la veuve et tous les assistants ramenaient saint Yves en triomphe.

Quelques mauvaises langues prétendirent que la défenderesse était encore jeune et jolie, et qu'il n'y avait pas grand mérite à plaider pour de si doux yeux. Mais ce n'était pas l'official de Tréguier qui eût pu s'en apercevoir, sa canonisation ayant établi qu'il n'avait jamais regardé une femme en face.

De retour en basse Bretagne, le saint homme reprit ses travaux et ses bonnes œuvres. Outre ses honoraires, il distribuait aux indigents le revenu de son patrimoine, qui était bel et bien de soixante livres par an. Là-dessus, il entretenait deux écoliers dans leurs études, il les faisait dîner à sa table, les jours de fêtes, avec tous les pauvres de la paroisse.

Ces pauvres n'avaient point d'autre logis que la maison de l'official à Tréguier, ses deux presbytères de Tredrez et de Lohaneck, et son manoir de Kermartin. Non content de les loger et de les nourrir, de leur donner son blé à pleins boisseaux, et de coucher sur la dure pour leur laisser son lit, il se faisait un bonheur de les servir, de les soigner, de leur laver les pieds et les mains, de décrotter leurs souliers et leurs haillons.

Un jour, n'ayant plus de pain sur la planche ni d'argent dans sa bourse, il mit en gage son chaperon pour soulager un malheureux. Un autre jour il se dépouilla si bien pour vêtir des pauvres, qu'il dut attendre, enveloppé d'un loudier, que son couturier lui apportât une robe et un capuchon neufs. Puis, comme il allait mettre cette robe et ce capuchon, voyant passer un autre pauvre demi-nu, il les lui jeta sur les épaules, et resta dans son loudier.

S'il mourait des malades à l'hôpital ou sous son toit, c'était lui qui les ensevelissait dans ses draps les plus blancs, et qui les portait au cimetière avec quelques pieuses personnes.

Dès que sa récolte était faite, il la vendait pour en distribuer le prix en aumônes.

— Vous feriez mieux d'attendre comme moi, lui dit une fois un de ses paysans, le blé renchérira sur la morte-saison.

— C'est possible, répondit saint Yves, mais qui m'assure que je serai encore en vie ?

A la fin de l'année, le même paysan revint lui dire tout joyeux :

— Eh bien ! je ne me trompais pas, j'ai gagné le quintuple sur ma récolte.

— Et moi, j'ai gagné le centuple, mon ami.

— Comment cela ?

— En donnant tout aux pauvres !

Dieu n'attendit pas la mort de saint Yves pour l'honorer par des miracles. Un soir, comme il rentrait à Kermartin, n'ayant rien à donner à un mendiant, il lui remit son chaperon. Or, quelle fut sa surprise, en arrivant chez lui, d'en retrouver un tout pareil sur sa tête ! D'un chaperon le Ciel en avait fait deux.

Une autre fois, il trouva à sa porte un malheureux dévoré par la lèpre : il le conduit à sa chambre, lui donne à laver, le fait asseoir, et le sert de ses propres mains. Après quoi, il s'assied pour manger à son tour. Mais, tout à coup, le lépreux devient si resplendissant, que la chambre est inondée de lumière :

— Dieu soit avec vous ! dit-il à saint Yves, vous avez assisté Jésus-Christ lui-même.

Et il disparaît.

Avec quelques livres de pain, multipliées sous ses doigts, il nourrissait deux cents personnes.

Un pèlerin, arrivé trop tard à Kermartin, n'ose frapper à la porte, et passe la nuit sur le seuil. Au point du jour, Yves l'aperçoit là, et que fait-il ? Il le relève et l'introduit dans sa maison, le revêt de ses meilleurs habits, le fait dîner copieusement et souper de même, le couche le soir dans son propre lit, et va passer la nuit à la place où il l'avait trouvé le matin. Tous ces détails sont attestés par le procès-verbal de sa canonisation.

Mais ce n'était pas seulement le pain matériel qu'il distribuait sans relâche ; c'était surtout le pain de vie, la parole de Dieu. Il fallait l'entendre prêcher en latin, en breton et en français, dans sa paroisse, dans les églises voisines, à la suite de l'évêque, partout enfin, jusqu'à trois et quatre fois par jour ! Jamais la cause divine n'eut de plus infatigable et de plus éloquent avocat. Tout prêchait en lui, disaient les Bas-Bretons, qui ne l'appelaient que le saint prêtre du Seigneur : *Ar belek santel da Zoué.*

En parcourant les campagnes, s'il voyait des villageois coupant les foins ou les blés, assemblés pour une aire neuve ou pour un grand charroi, il montait sur la charrette, ou gravissait un talus, et faisait un si beau sermon, que chacun tombait à genoux. Il tonnait surtout contre les usuriers, les intempérants et les libertins ; témoin l'avare Kérimel, les clercs débauchés Geoffroy, Autret et Guillaume, qu'il convertit publiquement.

Un jour qu'il prêchait à Loc-Ronan, en Cornouailles, le frivole seigneur de Coatpant affecta de sortir de l'église en le voyant monter en chaire. Yves l'aperçut, et l'apostropha ainsi :

— Vous ne quitteriez pas ce lieu, seigneur de Coatpant, s'il y avait trois ou quatre danseuses avec un trompette du diable (il désignait par là les sonneurs ou joueurs de cornemuse) ; mais Dieu vous punira en cette vie et dans l'autre de fermer l'oreille à sa sainte parole.

En effet, ce gentilhomme devint paralytique, et ne se guérit qu'après la mort de saint Yves, en faisant un pèlerinage à son tombeau.

Quand il était en prière ou à l'autel, sa ferveur réjouis-

sait les anges. Avant de dire la messe, il se recueillait des heures entières, la tête enfoncée dans son capuchon. Un jour qu'il faisait ainsi ses actions de grâces dans la grande église de Tréguier, une colombe lumineuse vint se poser sur sa tête, s'élança de là sur l'autel, et disparut avec un sillon de feu. Un autre jour, comme il tenait l'hostie pour l'élévation, un globe s'épanouit comme une rose enflammée sur le calice, en fit plusieurs fois le tour, et alla se perdre aux vitraux du chœur, parmi les rayons du soleil.

En montant à l'autel, un matin, il apprend qu'un fils veut intenter un procès à sa mère. Il quitte la chasuble et l'étole, court exhorter ce méchant fils, mais ne peut venir à bout de le calmer.

— Mon ami, lui dit-il enfin, promettez-moi seulement d'attendre une heure avant d'agir.

Le fils y consent. L'homme de Dieu retourne dire la messe à son intention, et quand il revient, il trouve la mère et l'enfant dans les bras l'un de l'autre.

Au milieu de tant de succès, rien n'égalait l'humilité de saint Yves. C'était l'offenser que de lui donner un éloge. Il se regardait comme la plus ignorante personne du monde. Dieu voulait bien l'inspirer, c'était là tout son mérite.

A voir ses habits et ses manières, on l'eût pris pour un mendiant. Il allait toujours à pied, même en accompagnant l'évêque de Tréguier dans ses visites pastorales. Son premier vêtement, celui qui ne le quittait jamais, était un cilice posé sur sa chair nue. Il portait là-dessus une grosse chemise en toile d'étoupes, qu'il mouillait avant de l'endosser pour la rendre plus rude encore. Ayant pris l'habit de saint François, au couvent de Guingamp, il s'accoutrait d'une robe grise et d'un capuchon de même étoffe, en bure si commune et si grossière qu'elle ne coûtait que deux sous six deniers l'aune. Ses chaussures étaient les sandales des Frères Mineurs.

Il s'humiliait en toute occasion devant les capucins ses confrères. Lorsque, du haut de la chaire, il en voyait paraître un dans l'église, il s'interrompait court, et lui cédait aussitôt la place. Souvent le capucin, pris au dépourvu, refusait cet honneur, et une sainte dispute remplaçait alors le sermon.

Dès sa première jeunesse il avait renoncé à manger la chair des animaux. Il vivait habituellement de pain de seigle, d'orge et d'avoine. Il demeurait souvent jusqu'à sept jours sans rien prendre, ravi en contemplation devant Dieu, et au bout de ce long jeûne, chose étrange! il se retrouvait parfois aussi dispos que s'il eût fait grand'chère.

Ses austérités redoublèrent pendant les quinze dernières années de sa vie. Il passait les nuits en extase ou en oraison, et ne dormait qu'une heure avant l'aurore. Un peu de paille sur une claie formait son lit. Une grosse pierre ou une bible lui servait d'oreiller. Souvent même il couchait sur un banc ou par terre, dans la sacristie de Tréguier, notamment à l'époque où l'argenterie de Saint-Tugdual était convoitée par les officiers du duc, pendant la grande guerre des régales entre les barons et le clergé (1).

Une nuit, qu'il gardait ainsi son trésor, saint Tugdual en personne sortit du reliquaire, et conversa longtemps avec lui.

Sa patience était à toute épreuve. Le trésorier de la cathédrale, dans un moment de fureur, le traitait de gueux, de coquin, de *pique-bœufs*, lui qui était de race noble! Il lui répondit seulement :

(1) On appelait régale, ou regaires, les revenus des évêques et surtout les produits de leur vaste juridiction. Les ducs de Bretagne prétendaient au droit de régale pendant les vacances des siéges épiscopaux. Il s'ensuivit des guerres longues et terribles.

— Dieu vous le pardonne!

Des brigands lui ayant volé son blé:

— Que Dieu les amende, dit-il; ils en ont besoin et moi aussi.

Les petits et grands miracles de saint Yves formeraient un gros volume. Allant un jour assister un mourant, il trouve un pont submergé; il fait le signe de la croix, et l'eau se retire pour lui livrer passage.

Un autre pont, le pont Losket, s'était rompu sur la route de Tréguier à Lannion. On avait à grands frais préparé des poutres pour le reconstruire; mais au moment de les placer, elles se trouvèrent trop courtes. L'architecte se désespérait, lorsque saint Yves vient à passer.

— Vous avez mal mesuré ces poutres, dit-il, elles sont de longueur suffisante.

L'architecte étonné reprend sa toise, et tombe à genoux aux pieds du saint. La prière de celui-ci avait allongé les poutres de deux grands pieds.

Il y avait en la paroisse de Trévou un pauvre homme tellement possédé du malin esprit, que personne ne pouvait plus le contenir. On l'amène pieds et poings liés à saint Yves: il le fait coucher avec lui, et le rend à sa famille doux comme un agneau.

Mais le divin chef-d'œuvre de saint Yves fut la réparation de la cathédrale de Tréguier. Ce noble édifice tombait de vétusté, lorsque notre bienheureux se chargea d'en arrêter la ruine. On se moqua de lui; il laissa dire les moqueurs. Il alla d'abord demander de l'argent au duc, aux seigneurs, aux chevaliers, aux dames et aux demoiselles; puis il fit des quêtes par la ville, il recueillit de chaumière en chaumière les deniers des villageois. Bref, il réunit une assez forte somme pour payer l'architecte et les maçons. Voilà les murs remis à neuf; restaient la charpente et la toiture.

Où trouver d'assez beaux arbres pour couvrir la maison de Dieu? Saint Yves s'adresse au pieux baron Pierre de Rostrenen, et obtient la permission de choisir les plus grands chênes de sa forêt. Il les désigne et les marque de sa main, et les géants séculaires tombent sous la hache. Mais il y a partout de méchantes langues, et plus que partout à la cour des seigneurs. Les flatteurs du sire de Rostrenen lui persuadent qu'il est la dupe de saint Yves; que, sous prétexte de recouvrir la cathédrale, l'adroit official lui dérobe ses plus beaux arbres et les vend à beaux écus comptant. Grande colère du baron, qui fait venir saint Yves, et l'accable d'injures. L'homme de bien reçoit cet orage avec sa patience ordinaire, et répond simplement au seigneur qu'il se justifiera le lendemain.

Le lendemain matin, le châtelain et sa suite, l'official et ses ouvriers, se rendent à la forêt. Les accusateurs du saint étaient là, prêts à exagérer la quantité de bois abattu. On arrive, on regarde. O prodige! non-seulement un très-petit nombre d'arbres jonchaient la terre, mais tout à côté des troncs renversés, trois chênes au lieu d'un avaient repoussé dans la nuit sur chaque racine, et trois chênes bien plus forts et plus beaux que celui dont ils occupaient la place; de sorte qu'au lieu de rien perdre à cette opération, la forêt avait triplé de valeur! Baron, gentilshommes et ouvriers se jettent aux pieds d'Yves et baisent la poudre de ses sandales.

Il va sans dire que Pierre de Rostrenen supplia le saint homme d'abattre tous ses chênes. C'eût été lui ôter une forêt pour lui en donner trois. Mais le sage official ne prit que ce qu'il fallait pour achever la cathédrale.

Plus chargé de travaux et de souffrances que d'années, Yves sentit bientôt venir son dernier jour. Le mercredi

15 mai, veille de l'Ascension, ses forces se trouvèrent à bout. Ne pouvant plus rester sur ses jambes, il se fit soutenir, d'un côté par l'abbé de Beauport, de l'autre par l'archidiacre de Tréguier, et dit ainsi sa dernière messe en la chapelle de Kermartin. Il reçut ensuite la confession de ses pénitents ordinaires; puis il se coucha sur la claie qui lui servait de lit, pour ne plus se relever. Seigneurs et bourgeois, prêtres et laïques, hommes et femmes, vieillards et enfants, vinrent de tous côtés assister à son agonie. Elle dura quatre jours, sans délire, sans faiblesse, et, semblait-il, sans douleur. Le jeudi matin, la chapelle étant pleine de fidèles, il trouva encore la force de leur adresser le plus beau sermon qu'il eût jamais prononcé, un sermon qui fit couler de tous les yeux des ruisseaux de larmes. Il alla ainsi jusqu'au dimanche, et son dernier soupir fut encore une parole éloquente. Il n'avait pas atteint sa cinquantième année.

On transporta son corps à la cathédrale de Tréguier, après l'avoir dépouillé de ses misérables vêtements, de son cilice, de sa chemise d'étoupe, de sa vieille soutane, de son chaperon de bure et de ses lourdes sandales. Le peuple, accouru de tout le diocèse, se disputa les lambeaux de ces reliques. Ce fut à qui lui baiserait les pieds et les mains. Ceux qui ne pouvaient y parvenir le touchaient de leurs chapelets et de leurs médailles, qu'ils emportaient ensuite comme un trésor. Mais il fallait surtout voir et entendre les pleurs et les sanglots des veuves et des orphelins, des pauvres et des mendiants, qui redemandaient à grands cris leur père et leur tuteur, leur juge et leur avocat! Cette explosion de regrets redoubla pendant les obsèques, qui furent célébrées avec la plus grande pompe, et, lorsque la châsse du saint disparut dans son tombeau, on eût dit qu'il ne restait plus que des orphelins en Tréguier.

Bientôt les miracles commencèrent, et le procès-verbal de la canonisation les compte par milliers. — Un innocent, condamné à la corde, invoque saint Yves du haut de la potence, et le bourreau ne peut venir à bout de l'étrangler. — Un gentilhomme tombe à l'eau avec son cheval et ses bagages : une simple prière le ramène au bord, lui, sa monture et sa valise, où étaient des papiers inestimables. — Un enfant de Lannion se noie sur la côte, à deux lieues de la maison paternelle; on apporte son corps à sa mère, qui obtient sa résurrection en le vouant à saint Yves.

La résurrection de l'enfant.

—Qu'as-tu vu dans l'autre monde? lui demande-t-elle.

— J'ai vu, répond-il, un seigneur vêtu de blanc, qui m'a pris par la main et m'a tiré du fond de la mer.

De pareils prodiges se renouvelant tous les jours, la voix publique réclama la canonisation d'Yves, par l'entremise de Jean III, dit le Bon, duc de Bretagne. Le légat et les commissaires nommés par le pape entendirent trois cents témoins; et, comme ces interrogatoires multipliés retardaient la conclusion, le clergé de Tréguier la devança hardiment en célébrant en pleine cathédrale la fête de saint Yves. Lorsqu'enfin la canonisation fut prononcée, en 1348, par Clément VI, saint Yves était déjà honoré et invoqué publiquement dans toute la Bretagne. Telle fut la vogue des pèlerinages à son tombeau, qu'elle fit tomber les pèlerinages à Rome et nuisit même aux derniers voyages en Palestine.

Les lenteurs de la canonisation du patron des avocats ont été traduites de la manière la plus piquante par les paysans de Tréguier, qui ne manquent pas d'ajouter ces inventions satiriques à la pieuse légende (1). Échappé, comme on a vu, aux douleurs de ce monde (ce sont les paysans qui parlent), saint Yves arrive à la porte du ciel. Saint Pierre reconnaît un avocat et refuse prudemment d'ouvrir; mais Yves parvient à tromper sa vigilance, et il s'introduit caché dans la foule. Malheureusement saint Pierre le reconnaît encore à son odeur de papier timbré, et il le somme de quitter le paradis.

— Je ne sortirai pas, répond l'official, avant qu'un huissier, pièces en main, vienne m'en intimer l'ordre.

— Qu'à cela ne tienne, dit saint Pierre, il y a des huissiers partout.

Et voilà le prince des apôtres qui cherche un huissier parmi les bienheureux. Mais il lui fut impossible d'en trouver un seul, car jamais huissier n'avait pris place au ciel; et ce fut ainsi que, bon gré, mal gré, saint Yves resta au nombre des élus.

D'autres paysans racontent différemment la chose. Yves se présente à la porte du ciel avec une troupe de religieuses.

—Qui êtes-vous ? demande saint Pierre à l'une des saintes femmes.

— Nous sommes religieuses, répond-elle au nom de ses compagnes.

(1) En reproduisant ces anecdotes populaires, à titre d'*Études de mœurs*, l'auteur en fait le cas qu'elles méritent, et proteste, en bon catholique, contre toute interprétation irréligieuse.

— Vous avez le temps d'attendre, reprend l'apôtre, le paradis est déjà plein de religieuses.

Et, s'adressant à saint Yves :

— Qui êtes-vous, à votre tour?

— Je suis avocat.

— Avocat! s'écrie saint Pierre, Dieu soit loué! Nous n'avons pas un seul avocat dans le ciel. Entrez! entrez vite!

Ces anecdotes, devenues populaires, excitèrent au dix-septième siècle la bile du jurisconsulte Jean Robert, qui publia à Leyde, en 1632, une liste de cinquante avocats canonisés, avec menace d'allonger indéfiniment cette liste, si les mauvaises langues s'acharnaient à poursuivre les avocats jusque dans l'autre vie.

Cette menace ne put mettre un frein aux mauvaises langues. Un panégyriste de saint Yves, prêchant devant des avocats, s'écria un jour en pleine chaire : « Saint Yves faisait le bien de tous, et vous le prenez....... pour patron. » Enfin on chantait jadis en Bretagne publiquement, dans les églises, une hymne qui commençait ainsi, sur l'air : *Lauda, Sion, Salvatorem.*

Sanctus Yvo erat Brito,
Advocatus et non latro:
Res miranda populo!
Saint Yves était un Breton,
Avocat, sans être larron :
Chose incroyable, ce dit-on!

Ces quolibets trégorrois sont aujourd'hui passés de mode, et pour cause; si le ciel était fermé aux avocats, presque tout le dix-neuvième siècle serait damné.

Les plus illustres personnages ont honoré saint Yves. Charles de Blois, le compétiteur de Jean de Montfort à la couronne de Bretagne, avait rédigé dans sa prison d'Angleterre une Vie de ce saint, qui s'est malheureusement perdue. Le connétable Duguesclin légua en mourant cinq cents livres de cire blanche au tombeau de saint Yves. Une confrérie bretonne fut établie à Rome en son nom par la duchesse Anne, deux fois reine de France. L'année même de sa canonisation, les étudiants bretons à Paris fondèrent, rue Saint-Jacques, la chapelle de Saint-Yves, où l'on voyait avant la révolution une multitude de vieux sacs de palais, suspendus à la voûte par les plaideurs qui avaient gagné leurs procès. En 1420, le duc Jean V donna, pour sa délivrance, son pesant d'argent au tombeau de saint Yves.

Les boulangers bretons ont pour saint Yves une dévotion particulière : c'est lui qui fait lever leur pâte, avant qu'ils la mettent au four.

III.

Au moment où le kloarek, mon *cicérone*, achevait ce récit, nous arrivâmes devant la chapelle de Saint-Yves, située tout près du manoir de Kermartin. J'y reconnus l'architecture gothique du quatorzième siècle, et j'y examinai respectueusement le bréviaire que le grand saint lisait autrefois dans l'avenue de son château. C'est un très-beau manuscrit sur vélin, de la fin du treizième siècle. Les caractères en sont petits, mais tracés avec une perfection que l'imprimerie dépasserait à peine. Je m'aperçus avec regret que plusieurs feuillets avaient été arrachés par l'indiscrète dévotion des fidèles ou des antiquaires. J'en fis des reproches sévères au sacristain, qui sans doute avait touché le prix de ces saintes reliques, et j'espère qu'aujourd'hui le bréviaire de saint Yves est à l'abri de la mutilation. Quant au testament du bienheureux, qu'on me fit voir dans un grand tableau suspendu au mur, j'en trouvai l'écriture aussi moderne que le tableau lui-même, et je me contentai d'en étudier l'esprit, sans m'occuper de la lettre. Ce tableau, en effet, n'est qu'une copie du testament de saint Yves; le seul mérite de cette copie est d'être exacte, j'en ai fait la vérification aux *Actes de Bretagne.*

De la chapelle, nous passâmes au manoir, édifice assez curieux du treizième siècle. C'est un seul corps de logis, avec une porte en ogive. A droite, je vis la chambre de saint Yves et le lit sur lequel il mourut sur sa claie. Ce lit est clos comme ceux des paysans bas-bretons. Il est d'un très-beau chêne, sculpté d'ornements gothiques. Il n'a pas subi moins de dégradations que le bréviaire. Chaque pèlerin en coupe et en emporte un morceau ; les fenêtres de la chambre sont défendues par de fortes grilles de fer. Une autre chambre, située au-dessus, a des fenêtres à croix de granit. Celles de la grande salle offrent la même particularité. Le manoir de Kermartin appartient, je crois, à la famille de M. de Quélen, l'ancien archevêque de Paris.

Il ne nous restait plus à visiter que la cathédrale de Tréguier. Nous y fûmes en quelques instants. La vue du crâne de saint Yves me consola difficilement de l'absence de son admirable tombeau, construit à si grands frais par Jean V et détruit par les vandales de 1793.

Je remerciai mon jeune guide de sa légende et de ses précieux renseignements; je le recommandai à la protection de saint Yves et je poursuivis mon pèlerinage.

Je m'imaginais, je dois l'avouer, que le digne kloarek avait exagéré les merveilles de la biographie de son patron ; mais, en parcourant quelque temps après les Vies des saints et le procès-verbal de la canonisation, je m'assurai qu'il n'avait pas ajouté un seul mot à la vérité. — Avis donc à mes pieux lecteurs; qu'ils croient et s'inclinent comme moi-même. Ceci est article de foi.

PITRE-CHEVALIER.

BEAUX-ARTS.

Au trop faible concours de gravure, où MM. Aubert et Tourny ont remporté une victoire si facile, a succédé le concours de sculpture, qui laissera des souvenirs, nous n'en doutons pas. M. Lequesne a obtenu un premier prix vivement disputé par MM. Thomas, Moreau, et même aussi par M. Girard, qui était le dernier admis. M. Guillaume, dont le bas-relief a été brisé par suite de la rupture des cordes qui servaient à le descendre, s'est trouvé de fait hors de concours; mais l'esquisse de cet élève, et les restes mêmes de sa composition, attestaient quelle part brillante il devait prendre dans cette lutte; aussi le jury n'a-t-il pas hésité à accorder à cet artiste un dédommagement qui témoignait bien quelle était son estime pour lui. A la section d'architecture, M. Desbuissons est l'auteur du projet couronné. Les choses que l'on remarque le plus dans sa composition sont une façade d'un goût simple et très-monumentale, un plan d'une belle ordonnance, une grande richesse dans les détails, des communications nombreuses et faciles entre les cinq Facultés; une grande habileté de main, et

beaucoup de soin et de précision dans ses coupes et ses hauteurs. M. Barrias, le premier prix de peinture, s'est distingué par une parfaite entente du sujet, par des qualités de composition et de dessin, et surtout par l'expression, le mouvement et la vérité qu'il a su donner à ses personnages. — Les envois de notre école de Rome étaient peu nombreux et peu satisfaisants; à la section de peinture, les élèves de quatrième et de cinquième année n'ont rien envoyé : M. Hébert, par suite d'une chute dans laquelle il s'est cassé la cuisse, et M. Pils, parce qu'il est atteint d'une maladie grave. A l'exposition de gravure, les productions de MM. Pollet et Delemer n'ont point paru, et à la section de sculpture on s'aperçoit de l'absence d'une *Hébé* en marbre et d'un bas-relief représentant la *Bienfaisance*, par M. Vilain, qui faisaient partie du programme; il ne nous est donc resté de cet artiste qu'un buste en marbre, représentant l'*Automne*, ce qui est bien peu pour un élève de cinquième année. Au reste, cette tête est assez belle, quoique la lèvre inférieure ne soit pas assez finement faite, et que la chevelure et les pampres qui y sont mêlés soient un peu lourds. La tête de *Vierge*, de M. Gruyère, est d'un sentiment froid et d'une exécution faible; son esquisse, ayant pour sujet le *Dernier des Machabées*, présente un très-joli groupe qui a beaucoup d'intérêt, mais qui est maigrement traité; son *Chactas* est d'un bon sentiment, mais les chairs en sont trop résistantes.

La copie en marbre du *Sophocle* qui se trouve dans le musée de Saint-Jean-de-Latran, par M. Diebolt, nous paraît lourde; nous aimons mieux son bas-relief représentant une *Famille chrétienne ensevelissant un enfant*, dont le dessin est fort beau. Le *Joas* de M. God a de la froideur; son bas-relief de *Briséis*, pour lequel il s'est inspiré des Étrusques, est d'un dessin raide et maniéré. Le groupe, d'après l'antique, représentant l'*Amour* et *Psyché*, par M. Cavelier, a été bien compris; les contours des figures sont très-souples, mais les chairs ont encore trop de dureté. Le bas-relief représentant un *Combat*, par M. Vauthier, médailliste, est plein de mouvement et d'expression; mais son dessin laisse beaucoup à désirer. Sa médaille, gravée en creux, nous semble d'une exécution peu satisfaisante. A la section de peinture, nous remarquons un *Narcisse*, de M. Brisset, dont la tête est d'une beauté bien commune; seulement elle a de l'ingénuité. Le *Saül* de M. Lebouy est plein d'imperfections. M. Biennoury est un élève de première année, c'est à lui que l'on doit le moins demander, et pourtant c'est lui qui donne le plus : regardez son *Pâtre des campagnes brûlantes de l'Italie*, ses chairs ne sont-elles pas des carnations méridionales? la tête n'est-elle pas remplie de vérité, et le dessin, surtout celui de la main droite, n'est-il pas très-satisfaisant? Le *Paysage* de M. Lanoue présente de très-belles études d'arbres, des rochers peints avec vigueur; mais dans son tableau, il y a des tons trop crus, principalement ceux de la mer. Le terrain est fait un peu mollement, toutefois, il est bien accidenté. Depuis longtemps une de nos écoles grandit et s'élève loin des suffrages du public : c'est elle, qui dans les concours montre le plus de savoir et de zèle, et pourtant, c'est à peine si l'on s'en occupe, ou du moins n'en parle-t-on pas avec toute l'estime que doit inspirer le mérite des lauréats et la conscience qu'ils mettent dans leurs envois : cette école, qui a toutes nos sympathies, et sur laquelle nous appelons l'attention du public, c'est l'école d'architecture. Parmi ses envois, nous remarquons le *Tombeau d'Andrea Sansovino*, par M. Titeux, dont le rendu est très-beau, les coupes et les hauteurs faites avec soin. Les productions de M. Paccard sont nombreuses et pleines d'intérêt : ses détails du *Tombeau des guirlandes*, à Pompeï, paraissent très-beaux; *la Voix des tombeaux* (côté droit), est très-bien lavée, et ses *parallèles des tombeaux de Rome et de Pompéi* sont d'une exécution consciencieuse et tout à fait distinguée. Les détails du *Forum de Nerva*, par M. Balu, ont beaucoup d'exactitude, l'entablement et les ornements surtout sont très-beaux; les hauteurs et les coupes nous ont paru satisfaisantes. M. Lefuel a envoyé des restaurations de trois temples antiques; on sait que ces sortes de restaurations ne sont bien souvent que de véritables chimères qui ne se sauvent de leur insuffisance que par le mérite des plans, et, sur ce point, M. Lefuel a des droits à nos éloges.

CHARLES TISSOT.

MERCURE DE FRANCE.

(DU 12 OCTOBRE AU 12 NOVEMBRE.)

Mercure est mort, vive Mercure! — THÉATRE-FRANÇAIS : *Le Tisserand de Ségovie*, imité d'Alarcon, par M. Hipp. Lucas. — *Une Femme de quarante ans.* — Anecdote authentique. — ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE : *La Création*, d'Haydn. — *Richard en Palestine.* — *Marie Stuart.* — Gardoni. — Latour. — L'émeute aux Italiens. — Avis aux chanteurs.

Qui a osé dire que Mercure n'existait plus, ou qu'il s'était retiré du monde? Ne croyez rien de ces méchants propos. Mercure est un dieu qui ne meurt que pour renaître, un roi qui ne saurait anéantir ses pouvoirs. Mercure est mort, vive Mercure! Le voici, plus jeune, plus actif, et mieux disposé que jamais. Il n'a jamais porté plus résolument ce caducée qui, comme l'anneau de Gygès ou la béquille du Diable boiteux, lui permet de tout voir et de tout entendre sans cesser d'être invisible, cette balance impartiale dans laquelle il pèse, au poids de l'honneur et du bon goût, les actions et les écrits des contemporains. En un mot, rien n'est changé en lui, si ce n'est qu'il a renouvelé ses ailes. Veuillez donc l'accueillir et l'écouter, comme autrefois, d'un sourire amical et d'une oreille indulgente.

Et d'abord, il vous contera une histoire héroïque et sentimentale, comme savaient en faire les Espagnols du temps du Cid. C'est l'histoire du *Tisserand de Ségovie*, mise en drame par le vieux poëte Alarcon, et transportée par M. Hippolyte Lucas sur la scène du *Théâtre-Français*.

Il y avait une fois un roi de Castille, nommé Alphonse le Brave, qui avait un mauvais et un bon ministre. Le mauvais ministre, don Suero Pelaëz, voulait faire mourir son maître et régner à sa place. Il envoya un jour deux Maures assassiner Alphonse dans sa chambre; mais le fidèle ministre, don Beltram Ramirez, les surprit et leur arracha une lettre dont l'enveloppe compromettait clairement Pelaëz. Attendri par les prières de ce dernier, Beltram lui remit l'enveloppe fatale avec une générosité tout espagnole, et ne laissa parvenir au roi que le corps de la lettre. Or, pendant ce temps-là, le fils de Pelaëz, le comte Julian, escaladait les murs d'un cloître, et enlevait la fille de son bienfaiteur. Mais l'ingratitude de Pelaëz ne devait pas s'arrêter en si beau chemin. Son rival, ayant son secret, pourrait disposer de sa vie; il résolut de le prévenir en le perdant lui-même et en l'accablant du témoignage de son propre crime. Avec cette lettre, qui n'accusait personne, Pelaëz accusa Beltram, et tourna si bien l'esprit du roi, que le digne ministre fut condamné sans être entendu. On allait lui trancher la tête dans la cour du palais, lorsque arrive un jeune guerrier, qui vient de remporter sur les Maures des victoires éclatantes. Ce jeune sauveur de l'Espagne est justement le fils de Beltram, don Fernand Ramirez; il ignore et le sort de son père, et le complot de ses ennemis, et les dispositions du roi. Il entre donc, tête levée, et raconte ses exploits à la manière du Cid Campeador. Alphonse le laisse achever tranquillement sa tirade; puis, lorsqu'il s'agit de le remercier de tant de services, il le prend par le bras, le conduit à une fenêtre, et lui dit : « Regarde! » Fernand voit la tête de son père sur le billot, et la hache du bourreau prête à frapper. Il croit rêver; il tombe en défaillance; il se relève; il regarde encore : c'est bien son père qui va mourir!... Le guerrier se jette aux

pieds du roi; il le supplie de faire un geste, de dire un mot qui suspende la hache fatale. Rien ne peut émouvoir Alphonse : « Beltram est un traître, dit-il à Fernand, et tu en es un autre, sans doute; quand il sera mort, tu seras jugé à ton tour!...» Alors, le guerrier ne se connaît plus; il porte la main sur son épée, demande le jugement de Dieu contre l'accusateur de son père, et s'oublie jusqu'à menacer le roi lui-même. Voilà précisément ce qu'attendaient Pelaëz et son fils. Ils désarment Fernand, le déclarent régicide, et le font condamner à mourir de soif et de faim dans un cachot, auprès d'un cercueil ouvert. Il va sans dire que, pendant ce temps, la tête de Beltram avait roulé sous la hache.

Quelques semaines après, un inconnu travaillait à Ségovie dans un atelier de tisserand. Cet inconnu n'était autre que Fernand Ramirez. Gaceran, son frère d'armes, avait percé le mur de son cachot; un cadavre avait été déposé à sa place dans le cercueil, et ses amis comme ses ennemis le croyaient mort et enterré. Pour mieux abuser tout le monde, Fernand a soumis ses mains victorieuses à tisser et à tramer la toile; il fait, par vengeance, ce qu'Hercule faisait par amour. Il est cependant deux beaux yeux qu'il n'a pu tromper; ce sont les yeux de l'infante Théodora, l'héritière du trône de Castille. La généreuse princesse n'a jamais cru que le sauveur de l'Espagne pût être l'assassin de son père; elle aime Fernand de toute la haine de ses ennemis; elle l'aime, comme elle eût aimé le Cid Campéador; et, jugez de son bonheur! elle croit avoir retrouvé le vainqueur des Maures dans l'ouvrier de Ségovie! Justement la cour est en cette ville; l'infante déguisée vient donc voir le tisserand. Dire toute la joie qu'elle lui apporte et qu'il lui rend, serait chose impossible. Fernand ne reconnaît point la fille du roi, qu'il n'avait jamais vue à la cour; mais il lui semble que c'est le soleil lui-même qui descend avec Théodora dans l'ombre où il se cache. Cependant, il est écrit que ses ennemis le poursuivront partout. Le fils de Pelaëz, Julian le libertin, a entrevu sous le voile la belle consolatrice du tisserand. Il s'est glissé sur ses pas jusque dans l'atelier. Une scène de rivalité terrible éclate entre le fils du ministre et l'artisan. Celui-ci va se trahir et se perdre encore... Il est sans armes, d'ailleurs, et son rival a une épée sous son manteau. Théodora n'a qu'un moyen de rendre la partie égale : « Pouvez-vous croire, dit-elle à Julian, que j'aie donné mon cœur à un ouvrier? Quelle femme préféra jamais la bure à la soie? Non, c'est vous, seigneur, vous seul que j'aime; et, si vous doutez encore de mon mépris pour cet homme, je vous en donnerai la preuve, ainsi qu'à lui-même, en le frappant du plat de votre épée. — Frappez-le donc! » s'écrie Julian Pelaëz, aveuglé par son triomphe; et il remet son arme aux mains de la jeune fille. Celle-ci, qui a décidément reconnu Fernand à la noble fureur avec laquelle il cherche une épée à sa ceinture, lui présente l'arme de son rival, et lui dit : « Maintenant, défends-toi, Ramirez! Tu sais bien que mon âme et ma vie sont à toi seul.» Cette scène, vraiment héroïque, a électrisé la salle, et soulevé des applaudissements unanimes. Resté sans défense, à la merci de Fernand, qui ne cache plus son nom, Julian se voit entouré par les tisserands, accourus avec des torches. On lui fait d'abord jurer sur l'Évangile de rendre l'honneur à la sœur de son rival en l'épousant. Puis, Fernand dit à l'ami qui l'a sauvé, et qui chérit en secret cette même sœur : « C'est toi qui épouseras demain la veuve du comte Julian! » Alors, il rend à celui-ci son épée, prend celle de son ami, et un duel à mort commence à la lueur des flambeaux. Julian tombe, et reste sur le champ de bataille. Mais ceci est encore une ruse digne du traître. Il n'a point reçu le coup mortel, et sa vengeance espère ne pas manquer deux fois son rival. Lui et son père gagnent les Maures, assiégent le roi dans son palais, et se disposent à le frapper sur les débris de son trône, lorsque Fernand vient les arrêter, après avoir chassé les ennemis, comme autrefois, et reçoit, avec les excuses d'Alphonse, la main de l'infante Théodora.

Très-adroitement arrangé, quoique un peu affaibli par M. Lucas, ce drame d'Alarcon a obtenu un succès mérité, dont une part revient à MM. Ligier et Maillard et à mademoiselle Naptal.

Le *Tisserand de Ségovie* sera bientôt suivi, sur la scène française, d'*Une femme de quarante ans*, par M. Galoppe-d'Onquaire. On a beaucoup parlé de ce poëte dramatique d'Amiens, de sa comédie, écrite en encre bleue, et de l'enthousiasme qu'elle a excité parmi ses juges. Voici une anecdote beaucoup plus authentique que toutes celles qu'on a racontées sur le manuscrit bleu, les gants jaunes et les bottes vernies de M. Galoppe-d'Onquaire. Il y a quelques années, un auteur parisien publia, dans le *Journal général de France*, une Nouvelle historique sur *Jean-sans-Peur*, duc de Bourgogne; un auteur de province lut cette Nouvelle, y trouva le sujet et les détails d'un drame, écrivit ce drame en trois actes et en vers, et l'envoya loyalement au romancier parisien, en le priant de le faire jouer sur quelque théâtre. Malheureusement, le romancier attachait à son œuvre trop peu de prix pour l'exposer aux hasards de la scène. Il ne put donner son concours à son aimable collaborateur, et il le remercia cordialement en lui renvoyant ses trois actes. Il a appris sans étonnement et avec grand plaisir la réception d'*Une femme de quarante ans*, au Théâtre-Français; car, l'auteur de cette comédie, M. Galoppe-d'Onquaire, était précisément le traducteur en vers de la Nouvelle de *Jean-sans-Peur*, et l'auteur de cette Nouvelle n'est autre que celui qui écrit ces lignes. Au moment d'entrer dans le commerce, M. Galoppe avait voulu s'associer à Mercure lui-même, suivant cet axiome proverbial, qu'il vaut mieux s'adresser à Dieu qu'à ses saints.

— Tous les échos du grand Opéra frémissent encore du bruit harmonieux des voix et des instruments qui ont exécuté la *Création* d'Haydn. — Nous espérons que cet immense oratorio sera repris cet hiver, et que nous aurons occasion d'en reparler avec détail. — En attendant, *Richard en Palestine* poursuit son honorable succès, et l'on répète activement la *Marie Stuart* de M. Niédermayer, qu'on a laissée beaucoup trop longtemps éloignée de notre première scène lyrique. Le libretto de *Marie Stuart* embrasse, dit-on, toute la vie si dramatique de cette illustre reine. Le nouveau ténor, Gardoni, débutera dans le rôle de Bothwell. A force de courir après les ténors, M. Léon Pillet a fini par en trouver un. Espérons que celui-ci sera une vérité. D'ici là, rien n'est plus vrai que le succès et le talent du baryton Latour, élève de M. Delsarte. Ce chanteur a débuté par un coup de maître, dans les rôles de Lusignan de la *Reine de Chypre*, et d'Alphonse de la *Favorite*. Les notes basses de sa voix sont un peu voilées, mais résonnent puissamment : quant à ses notes élevées, elles sont d'une douceur et d'une perfection irréprochables. M. Latour prononce en digne élève de Delsarte, ce Talma du chant.

— Jusqu'ici les émeutes théâtrales étaient le privilége de l'*Odéon* et des scènes du boulevard; qui se serait douté que les *Italiens* leur feraient concurrence? C'est pourtant ce qui vient d'arriver. Oui, la salle Ventadour a eu son émeute en règle, avec accompagnement de cris, de sifflets, de rideau baissé et relevé, de dialogues entre les acteurs et le public; tout cela, parce que M. Mario s'est mis en tête de ne plus chanter un certain duo de la *Lucia*. M. Mario est à coup sûr un homme plein de distinction et un artiste plein de talent. Peut-être même avait-il de bonnes raisons pour se refuser à des vœux exprimés à coups de sifflets. Mais il a expié en cette occasion la faute des autres, et payé pour tous ses pareils. Depuis que messieurs les gens de théâtre ont remplacé les rois, pour ne pas dire les idoles, dans les hommages et les cajoleries du monde, depuis qu'on les comble de fleurs et d'écus, qu'on s'attelle à leur char de triomphe, qu'on se met à genoux devant leurs caprices les plus fantasques, et quelquefois les plus impertinents, ils ont beaucoup abusé du droit de supprimer des parties de rôle et même des actes entiers, de chanter en parlant ou de parler en chantant, de traiter enfin les pièces et les spectateurs à la façon de Louis XIV, qui entrait au Parlement la cravache à la main... A qui la faute si le public, poussé à bout, s'aperçoit qu'il a été trop débonnaire, et s'avise de reprendre «*ce* droit qu'à la porte on achète en entrant?» Toutes les réactions sont violentes, et les habitués des *Italiens* ont peut-être repris leur *pouvoir* aux dépens de leur dignité. Mais les confrères de M. Mario profiteront de l'avertissement qu'ils ont reçu en sa personne. Ils se souviendront que leur sceptre est un sceptre de théâtre, et qu'au théâtre, les véritables rois sont dans les loges et non sur les planches.

PITRE-CHEVALIER.

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24, Batignolles.

Se livrer à son caractère est un mérite ou un tort, selon que le naturel est bon ou mauvais ; mais ce dont il faut bien se garder, c'est d'adopter sans examen le caractère qu'on vous fait dans le monde par suite de quelques actions, de quelques principes inspirés par cette fièvre de la jeunesse, qui porte souvent aux extravagances les esprits les plus sérieux.

Que de personnes nées pour se distinguer dans les sciences ou dans les arts, ont été détournées de leur vocation par celle qu'on leur supposait ! Que d'enfants paresseux ont été condamnés par leurs parents et leurs professeurs à l'insipidité d'une existence inutile, et cela, pour avoir persuadé au petit nonchalant que son goût pour le repos et les récréations le rendrait à jamais incapable d'aucun travail suivi ! Que d'écoliers lourds, pédants, sans esprit, mais appliqués, ont été voués d'avance aux emplois les plus importants, comme si la docilité était toujours le garant d'une haute capacité, et la gravité le signe d'une raison infaillible ! Que d'ingénieux étourdis ont été exclus des cours où l'on discutait sur des questions sérieuses, dans l'idée qu'ils étaient trop superficiels pour s'y intéresser ! Eh bien ! cette manière de juger et de classer les enfants a presque toujours une grande influence sur leur destinée. D'abord, elle donne sur eux des préventions flatteuses ou défavorables qu'ils finissent par prendre pour des oracles, et qui s'établissent si bien dans l'esprit des indifférents, qu'il faut les justifier, en dépit de son véritable caractère. On finit par se croire les défauts qu'on vous reproche, défauts dont on se serait facilement corrigé, si l'on n'avait pas décidé que vous en êtes incorrigible ; et l'on voit sa vie entière soumise aux conséquences d'une réputation qu'on ne mérite pas et dont on ne peut plus se débarrasser.

On en pourrait citer mille exemples. Nous nous contenterons de vous offrir celui d'un jeune homme digne de votre intérêt.

Ferdinand Duménil était le fils unique d'un brave et riche négociant, dont l'ambition, suivant la mode du jour, était d'élever son fils dans le dédain de l'état paternel et le désir d'atteindre à une situation brillante.

— J'ai, grâce au ciel, assez d'argent pour payer la place qu'il choisira, soit dans la magistrature, soit dans la diplomatie; car pour l'armée, je n'ai pas envie de lui donner le seul enfant qui doive faire la consolation de nos vieux jours, disait M. Duménil à sa femme en caressant la tête blonde de Ferdinand. Mais si je ne veux pas l'exposer à une mort glorieuse qui nous plongerait tous deux dans un désespoir éternel, je ne veux pas non plus qu'il devienne un de ces beaux fainéants, de ces fumeurs inextinguibles qui prennent le nom d'une bête féroce pour faire croire à leur puissance, et qui n'ont pas même l'esprit qu'il faut pour être mauvais sujets. Non; je veux que Ferdinand soit capable d'être un jour un bon préfet, un ambassadeur distingué, et même un ministre habile. Grâce à nos révolutions, il n'est plus nécessaire d'être noble pour atteindre à toutes ces dignités; ceux qui n'ont pas de titres s'en font donner. Les décorations pleuvent sur les gens en place. L'essentiel est d'accrocher un de ces emplois qui mènent à tout, et pour cela, il faut faire ses études; il faut pouvoir citer du latin soit dans un plaidoyer, soit dans un discours; il faut s'exercer à la discussion, savoir soutenir une cause, bonne ou mauvaise; s'ingénier à trouver des mots piquants pour combattre des arguments irrésistibles, et surtout à éluder la question qu'on ne peut résoudre; enfin, il faut apprendre l'art du député, et ce n'est pas dans la maison paternelle qu'on se forme aux habitudes d'éloquence, aux flatteries ou aux injures ministérielles, à ce talent de tribune qui retentit dans toutes les parties du monde. Il faut connaître les hommes pour les gouverner, et c'est au collége qu'on fait le meilleur apprentissage des travers de l'humanité. Je vais mettre Ferdinand au collége.

M^me^ Duménil se récria vivement contre cette détermination. C'était la séparer de son enfant, la livrer à de continuelles inquiétudes sur le sort de cet être chéri, qui, accoutumé à toutes les délices d'une bonne maison, à toutes les *gâteries* d'une bonne mère, aurait beaucoup à souffrir des austérités de la vie scolaire.

— Bah! il s'en tirera aussi bien qu'un autre, répondait M. Duménil; c'est un farceur, il aime à rire, il sera adoré de ses camarades.

— Mais vous oubliez qu'il est fort peu avancé pour son âge, qu'il sera le dernier de sa classe, qu'on se moquera de lui, et qu'il est capable d'en tomber malade de chagrin, disait M^me^ Duménil en pleurant.

— Ferdinand malade de chagrin? Ah! voilà bien de vos idées : soyez tranquille, tant qu'il aura des camarades pour jouer, des maîtres pour en rire, il ne succombera pas à la tristesse. J'ai bien plutôt la crainte qu'on ne puisse pas dompter sa gaîté et qu'on ne soit obligé de le mettre en pénitence pour le rendre sérieux; mais je préviendrai le directeur du collége Rollin sur la légèreté du caractère de Ferdinand. C'est un homme d'esprit, qui comprendra ce qu'il faut faire pour triompher de cette tendance à s'amuser de tout, et qui parviendra, j'espère, à lui donner le goût de l'étude.

Ainsi Ferdinand Duménil fut présenté au collége en qualité de *farceur-né*, et, par conséquent, incapable d'aucun travail suivi et d'aucun de ces succès de classes qui ne s'obtiennent que par la réflexion et un ardent désir de s'instruire.

Cette manière de s'offrir lui assurait un bon accueil de la part de ses camarades.

— Comme il va nous divertir! se disaient-ils entre eux; le pauvre *pion* (1) n'a qu'à bien se tenir : il va en voir de belles!

Et Ferdinand, dont cette réputation de *farceur* flattait la vanité, se promit bien de la soutenir, au risque de ne pas s'en faire de plus honorable.

Malgré la part assez inégale que le Ciel nous accorde en intelligence et en capacité, chacun se tirerait assez bien de la vie, si, mettant tout amour-propre de côté, il se demandait à quoi il est bon, et choisissait sa carrière après s'être répondu franchement. Mais l'ambition ou l'aveuglement des parents trace le chemin, et l'enfant le suit sans savoir où il va; s'arrêtant là où l'ennui le paralyse, passant rapidement devant la science qui le captiverait, et sortant de cette route pavée de latin, de grec et de mathématiques sans avoir la moindre idée de l'état auquel il est propre. Trop heureux encore de n'être qu'incertain, et de ne pas se voir condamné à une nullité complète par des préventions injustes et indestructibles.

A ce dernier malheur, Ferdinand ne put échapper. A peine admis au collége, il devint le héros des tours les mieux combinés, des niches les plus divertissantes. Tantôt, par le moyen de fils imperceptibles attachés aux quinquets de sa classe, il amenait une obscurité complète, interrompait la lecture du pion, et livrait le malheureux à toutes les agaceries malignes des écoliers : alors s'élevait une montagne de tabourets de paille, de banquettes qu'il lui fallait franchir pour aller chercher de la lumière. C'étaient des éclats de rire si bruyants, qu'ils couvraient sa voix et empêchaient ses plaintes de parvenir à ceux qui auraient fait justice de ce mauvais tour.

L'ordre rétabli, le maître quittait un moment sa place pour surveiller de plus près quelque élève mutin : aussitôt Ferdinand, tirant de sa poche une petite fiole remplie d'eau, en inondait l'encrier du *pion*; puis s'emparant de la plume du *patient*, il la retaillait sans la fendre, de manière à ce que le pauvre homme ne pût s'en servir ni comprendre ce qui l'empêchait de tracer un mot.

Pendant la récréation, si une balle lancée d'une main adroite et vigoureuse venait frapper la calotte du chapeau du maître d'étude et le faire voler à l'autre bout de la cour, tous les élèves s'écriaient :

— Ce scélérat de Ferdinand, est-il adroit!...

Au réfectoire, le *pion* se tournait-il d'un côté de la table pour sermonner les révoltés contre le bœuf dur ou la salade à l'huile trop parfumée, Ferdinand profitait de la préoccupation du sermonneur pour lui jeter furtivement toute une salière dans sa soupe. Il lui buvait son vin, et, lorsqu'il s'était attiré ainsi le chagrin d'être en *retenue*, il se disait :

— Bah! je trouverai bien moyen de me faire pardonner.

Alors, mettant à sa place près du maître un de ses amis, ou plutôt de ses complices, il le chargeait de prendre furtivement au pion soit sa tabatière, son mouchoir, et même sa montre, s'il était possible; puis, faisant passer l'objet dérobé de main en main jusqu'à Ferdinand, qui était à une grande distance, celui-ci le gardait soigneusement pour se faire le mérite de le rapporter comme venant de le trouver par hasard. Alors le *pion*, dans sa reconnaissance, levait l'inter-

(1) Nom que les écoliers donnent au maître d'étude qui surveille chaque classe.

dit, et Ferdinand sortait le dimanche comme s'il avait été raisonnable pendant tout le cours de la semaine. Cette récompense mal acquise faisait la joie de la classe ; car chacun pouvant l'obtenir à son tour par le même moyen, se serait bien gardé de dénoncer comment Ferdinand l'avait usurpée.

Un beau jour d'été, il imagina de casser une vitre pour en avoir deux débris, avec lesquels il combina si bien les moyens de réfléchir les rayons du soleil pour en fixer un sur l'œil du *pion*, que celui-ci en était aveuglé, et partant, dans l'impossibilité de corriger aucun devoir ni de surveiller aucun élève. Ce méchant tour risquait d'exciter la colère du maître ; mais cette fois l'amour de la science dans la victime sauva le coupable : le *pion* joignait à ses talents de sous-professeur une vraie passion pour la physique, et il s'écria, rayonnant de joie :

— Ce malin garnement, ce démon de classe vient de résoudre un problème sur la lumière qui me tourmentait depuis longtemps : je lui pardonne tous ses méfaits en faveur de sa découverte. Quel encouragement pour le farceur !

En reconnaissance des rires prolongés dus à tant d'espiègleries, Ferdinand fut proclamé à l'unanimité empereur de sa classe, sous le titre burlesque de *Farcico*, premier du nom.

Une couronne de papier barbouillé de vieux thèmes, un sceptre, né d'un barreau de chaise, un manteau royal, tiré d'un paletot, dont une manche habitée, et l'autre sans bras venait se fixer sous la ceinture du pantalon, et donner un faux air de toge romaine au vêtement le plus bourgeois qu'on ait jamais porté ; avec tout cet attirail, une contenance hautaine, une marche théâtrale ; enfin rien ne manquait à cette parodie ; aussi le héros en était-il fier comme d'un triomphe.

Produire de l'effet est un plaisir qui coûte ordinairement plus qu'il ne rapporte ; son plus grand inconvénient est dans la nécessité d'y ajouter pour le maintenir, car il n'y a pas moyen d'obtenir de l'effet avec ce qui en a causé la veille. De là viennent une foule de torts, dont l'exagération et le mauvais goût sont les plus innocents.

Après ce couronnement *césarien*, où le pauvre *pion* fut traité en esclave vaincu, Ferdinand imagina de nouvelles mystifications, dont les autorités du collége s'irritèrent justement. De sévères punitions intimidèrent les plus hardis pendant quelque temps. Ferdinand lui-même, menacé d'être renvoyé du collége, cessa de se consacrer aux farces, et essaya de mériter des bons points. Déjà il s'appliquait avec plaisir aux travaux de la classe, lorsque deux de ces élèves, sots, pédants et envieux, comme il s'en trouve toujours, le plaisantèrent sur ce qu'ils appelaient sa *câgnerie* envers les supérieurs.

— Crois-tu donc que nous sommes dupes, lui disaient-ils, de ta passion subite pour le rudiment, de ton culte profond pour Démosthène et Cicéron, pour ton Lucien, ton Justin, ton Ovide et autres ennuyeux ? Non, tout cela est pour te bien faire venir des maîtres et n'être pas en retenue les jours de congé. C'est pure hypocrisie, et tu n'y gagneras rien, car tu ne seras jamais qu'un élève médiocre, et tu étais un farceur achevé.

Le soupçon d'un sentiment bas est ce qui révolte le plus une âme noble ; Ferdinand ne put se résoudre à braver l'opinion de ses deux camarades, qu'au fond il n'estimait pas : mais telle est la faiblesse de l'esprit humain, qu'il se laisse trop souvent influencer par la médiocrité jalouse, bien qu'il l'apprécie.

Ferdinand, empressé de se justifier d'une accusation qu'il aurait dû mépriser, recommença à divertir ses camarades aux dépens de ses études, à faire enrager les professeurs, à martyriser les pions, enfin à jeter tant de désordre dans sa classe, que son renvoi fut décrété.

Comme son père était un fort brave homme et méritait de grands ménagements, on l'engagea à faire tout ce qu'il fallait pour paraître retirer volontairement son fils du collége ; car un renvoi est un brevet de mauvais sujet, qui peut nuire excessivement à l'avenir d'un jeune homme.

— Je l'avais bien prévu, s'écria M. Duménil en recevant la lettre du proviseur, que ce farceur de Ferdinand lasserait la patience de ses maîtres et se ferait chasser ! On passe bien des tours aux écoliers, et dans mon temps je ne m'en suis pas plus refusé qu'un autre ; mais il y a des bornes qu'on ne doit pas franchir, et c'est pousser la plaisanterie trop loin que de mettre sens dessus dessous tout un collége. Qu'allons-nous faire de ce gaillard-là maintenant ? Sa réputation de paresseux turbulent, de moqueur impitoyable, de ricaneur éternel, va le suivre partout ; nous voilà forcés de l'envoyer en province.

Par suite de cette décision, Ferdinand fut confié aux soins d'un maître de pension établi à Saint-Germain, où le bon air qu'on y respire ajouta encore à l'humeur enjouée du farceur. D'ailleurs, résigné à subir les arrêts de son père, qui répétait sans cesse qu'avec une gaieté aussi folle on n'était bon qu'à être le *loustic* d'un régiment, Ferdinand se laissait aller à ses défauts, comme on s'abandonne aux conséquences d'un mal incurable. Cependant sa nature intelligente le portait malgré lui à observer, à approfondir les grandes actions, les graves intérêts qui captivaient alors l'attention publique. Honteux de ne pas comprendre les discussions qu'il entendait chez son père, il allait s'enfermer dans la bibliothèque pour y feuilleter les livres, les dictionnaires qui devaient l'éclairer sur le sujet de ces différentes discussions ; et comme le meilleur travail est celui qu'on s'ordonne à soi-même, les recherches faites ainsi restaient gravées dans l'esprit de Ferdinand ; mais si, confiant dans son instruction récente, il se permettait d'appuyer par quelque réflexion ingénieuse le raisonnement d'un des causeurs, un éclat de rire général venait l'interrompre ; personne ne voulait prendre au sérieux ce qu'il disait ; on s'appliquait même à y trouver une allusion comique, un calembour ; et comme il n'est point de phrase qu'on ne puisse traduire en burlesque, Ferdinand avait le dépit de voir prendre en plaisanterie ce qui aurait dû faire méditer les esprits les plus distingués, et lui acquérir leur estime.

En grandissant, sa réputation de frivolité s'établit si bien, malgré ses soins pour la détruire, qu'il finit par se soumettre à passer pour un jeune homme amusant, et voilà tout.

— C'en est fait, se dit-il, je recommencerais l'*Esprit des Lois* de Montesquieu, le *Contrat Social* de J.-J. Rousseau, qu'on s'obstinerait à me regarder comme incapable d'une idée sérieuse. Eh bien ! laissons-les dans leurs préventions.

Arrivé à l'âge où l'éducation d'un jeune homme est censée terminée, bien qu'elle soit à peine ébauchée, Ferdinand pria son père de lui chercher quelque emploi honorable. Chacun de ses camarades de collége s'occupait déjà du choix d'une profession et s'exerçait dans l'art de la remplir glorieusement ; il ne voulait pas se classer parmi les hommes inutiles. Son père approuvait beaucoup cette belle émulation, mais il trouvait de grands obstacles à la satisfaire.

— Tu penses bien, disait-il à son fils, que je n'ai pas attendu ton avis pour tâcher de te caser convenablement.

D'abord, j'ai pressenti le comte de St..... sur la possibilité de t'emmener avec lui comme attaché à son ambassade. C'était l'occasion de faire un beau voyage et de t'instruire dans la diplomatie.

— Vraiment, m'a-t-il dit, votre fils a toutes les conditions voulues dans un attaché ; il est grand, bien fait, sa figure est fort agréable, ses manières sont très-distinguées, et il aurait beaucoup de succès dans les cours étrangères. Mais vous savez, mon cher Duménil, que notre métier exige avant tout de la gravité, de la discrétion ; qu'un mot, une étourderie, peuvent avoir des conséquences très-fâcheuses ; et ce qu'on m'a dit du caractère de Ferdinand ne permet pas de croire qu'il soit jamais un bon diplomate. Faites-en plutôt un colonel à l'armée : celui qui se bat bien n'a pas besoin d'autre mérite ; il peut être impunément joueur, bavard, étourdi et frivole jusqu'à l'extravagance ; tous ses défauts disparaissent sous deux épaulettes bien portées et bien acquises. Cet avis me parut sage, j'en parlai à ta mère, qui fit des cris affreux à l'idée de te voir partir pour cette armée d'Afrique, dont tant de braves officiers ne reviendront plus.

« C'est l'envoyer à la mort, s'écria-t-elle, car, en supposant que les balles ennemies l'épargnent, pourra-t-il échapper aux continuelles affaires que lui attireront journellement ses plaisanteries sur les officiers qui lui paraîtront ridicules ? Ah ! mon Dieu ! je ne pourrais pas le voir partir sans en mourir de douleur, tant je serais certaine de lui dire un dernier adieu ! » Que faire alors ? ajouta M. Duménil.

— M'abandonner à mon malheureux sort, reprit Ferdinand ; il y en a bien d'autres que moi qui ne sont bons à rien. J'aurais voulu ajouter à votre fortune par mon travail ; mais, puisque je ne sais quel démon me voue à l'inutilité, eh bien ! je tâcherai de vivre avec la modique pension que vous me faites, et je continuerai à me moquer de ceux qui me dédaignent ; cela m'aidera à passer le temps.

En répondant ainsi à la sollicitude de son père, Ferdinand cherchait à dissimuler le profond chagrin qu'il ressentait de se voir repoussé de tous côtés par suite d'une réputation de collége ; le découragement s'empara de lui, il finit par se croire aussi incapable qu'on le soupçonnait de l'être, et Dieu sait où cette idée, ce désespoir du bien l'aurait conduit, s'il n'avait été amené, par hasard, dans un de ces salons dont la maîtresse, ne voulant pas faire la dépense d'un concert pour amuser ses invités, désire pourtant les occuper par quelque chose, et imagine de leur donner une petite musique intime dont un artiste mâle ou femelle doit faire les frais.

C'est ordinairement le maître ou la maîtresse de piano des enfants de la maison qu'on charge de cet emploi.

Quand la réunion est arrivée au nombre où la conversation générale devient impossible, l'artiste se met de lui-même au piano, y joue quelques sonates sans conséquence, qui sont écoutées sans attention, puis on passe aux valses de Weber et de Strauss, et toutes les jeunes personnes s'animent d'espérance, car c'est le moment où la soirée va commencer pour elles, et où le sort va les livrer à la bonne grâce ou à la gaucherie d'un valseur.

Ce soir-là Ferdinand, qui en qualité d'homme frivole valsait à merveille, fit la remarque que jamais il n'avait dansé au son d'un meilleur orchestre ; il demanda le nom de la jeune personne qui jouait avec tant de précision et d'élégance.

— C'est M^lle^ Valentine, lui répondit-on : on ne la connaît que sous ce nom, mais elle en cache un plus illustre. C'est la plus forte élève de Choppin, elle a un talent prodigieux ; et bien lui en a pris de le pousser au delà de la force d'un amateur, sans cela elle n'aurait pas de quoi vivre ; car elle n'était pas née pour être artiste, et si son père n'avait pas eu la folie de mettre toute sa fortune chez un banquier qui a fait faillite, elle aurait une belle dot. Mais ces généraux de l'Empire n'entendaient rien aux affaires. Au reste, on ne peut en vouloir de sa ruine au pauvre homme, car il en est mort de chagrin.

— Et sa fille s'est trouvée sans ressources ? dit Ferdinand.

— Vous voyez bien qu'elle s'en est fait une de son talent. Ah ! avec de l'intelligence et du courage on ne reste jamais dans l'embarras.

Cette réflexion, quoique fort commune, fit une grande impression sur l'esprit de Ferdinand. Quoi ! pensa-t-il, une jeune fille élevée dans le luxe et tombée tout à coup dans la misère se créera une existence honorable par sa persévérance au travail ; elle nourrira une vieille tante du fruit de son talent ; il lui servira à se faire estimer, applaudir ; et moi, qui aime les arts, qui adore l'esprit, je perdrai ma jeunesse en courses de chevaux, en bals, en concerts monstres et en petits spectacles ? Non ! je vaux mieux que cela, et l'exemple de cette charmante personne m'aura servi à sortir de ma léthargie.

Alors, décidé à se consacrer corps et âme à une étude sérieuse, à se frayer un chemin en dépit de tous les obstacles, Ferdinand se mit à suivre les cours de nos plus savants professeurs ; mais, connaissant les préventions dues à ses défauts d'enfance, il se garda bien de confier à personne à quelles graves occupations il employait ses matinées, et souvent une partie de ses nuits ; car l'amour de l'étude, comme tous les autres, mène plus loin qu'on ne veut, et la passion des mathématiques s'était emparée à un tel point de Ferdinand, qu'il en perdait l'appétit et le sommeil. L'astronomie, cette partie poétique des sciences exactes, fixa bientôt toutes ses idées. Il arriva, par des calculs obstinés, à des découvertes sur le retour des comètes ; il écrivit à ce sujet un mémoire anonyme qui eut l'approbation de plusieurs membres de l'Institut. Encouragé par ce premier succès, il s'essaya dans un autre genre ; il fit des vers, et pria la jeune Valentine de les mettre en musique. La romance était charmante, on la chanta partout ; il est vrai que la comtesse de Sparre s'était chargée de la mettre à la mode, et que l'appui de son beau talent en assurait le succès.

— Puisque vous rimez si bien, dit un jour Valentine à Ferdinand, tentez de placer ce talent sur quelque œuvre importante. En fait d'esprit, on ne saurait être trop ambitieux. Si le Ciel vous a refusé les moyens d'aller loin, vous ne manquerez pas d'occasions de vous en apercevoir. Le public est un ami qui ne vous permet aucune illusion à cet égard ; et si vous êtes destiné à de vrais triomphes, vous n'aurez pas perdu votre temps et vos facultés sur des ouvrages d'un genre médiocre.

L'influence involontaire qu'avait eue Valentine sur la conduite de Ferdinand, donnait à ses paroles tout le prestige d'un oracle. Il avait obtenu d'elle la permission d'aller la voir quelquefois chez sa vieille tante, dans le modeste appartement qu'elle habitait, dont le plus riche ornement était un grand portrait, tableau peint par Gérard, qui représentait un fort bel homme en habit de général, et décoré de plusieurs ordres.

Quand Valentine rentrait, accablée de fatigue, des nombreuses leçons qu'elle venait de donner dans les divers

quartiers de Paris, elle était ravie de trouver, au coin du feu de sa vieille tante, Ferdinand qui l'attendait en parlant d'elle, et qui se plaisait à écouter les éloges qu'en faisait sans cesse la bonne madame Verdier. Alors chacun racontait les travaux de sa journée et ceux du lendemain, et ces confidences mutuelles en amenaient de plus intimes. Ferdinand avait appris depuis longtemps à Valentine les difficultés qu'il avait à vaincre pour détruire l'opinion établie sur son caractère ; et c'est d'après ses avis qu'il s'était déterminé à cacher ses travaux et le prix qu'il était prêt à en recueillir.

— Le moment n'est pas encore venu, lui disait-elle, de frapper mortellement les préventions invétérées qui ont failli étouffer chez vous le germe de plus d'un talent distingué ; terminez l'ouvrage dramatique que vous avez si heureusement commencé, et nous verrons à l'effet qu'il produira, si vous devez ou non révéler votre valeur réelle à tous ceux qui la nient.

— En vérité, ces préventions sont telles que je ne crois pas que rien en puisse triompher, répondit Ferdinand ; ce qui m'arrive aujourd'hui doit m'en donner l'assurance.

Ces mots devaient exciter la curiosité de la tante et de la nièce, et Ferdinand leur raconta comment son père, ayant perdu tout espoir de lui voir suivre une carrière, avait imaginé de réparer ce malheur en lui faisant faire un bon mariage.

— Ah!... dit Valentine, avec un sourire forcé, il veut vous marier?... En effet, l'idée n'est pas... mauvaise..... c'est une manière d'arriver à la fortune sans prendre de peine... Mais ce bonheur est quelquefois payé par le désagrément d'épouser une femme laide ou méchante !

— Dans cette occasion, tout était pour le mieux, reprit Ferdinand ; la future était jolie, bien élevée, et s'annonçait comme fort indulgente pour les défauts qu'on me reproche ; mais le jour où j'ai été présenté à la famille, sans me douter le moins du monde du rôle que je jouais dans cette solennité, un jeune homme est accouru vers moi au moment où je saluais la maîtresse de la maison avec toute

la gravité convenable ; il m'a secoué la main en s'écriant : « Eh ! c'est notre cher *Farcico*, notre charmant démon de collége ; je vous fais compliment, Mesdames, d'enrichir votre société de cet aimable boute-en-train ; Thérésia, qui aime à rire, trouvera en lui à qui parler, car c'est fort heureusement ici le contraire du collége, au lieu de chasser les *amusants* on les reçoit à bras ouverts. » C'était Édouard de Charville, le fils de la maison, qui m'accueillait ainsi, sans penser qu'il me perdait dans l'esprit de son père en lui apprenant les succès qui m'avaient valu mon renvoi du collége. Ma visite terminée, j'ai su qu'on avait longuement parlé de moi chez M. de Charville, et que, des satires de mes ennemis et des éloges de mes amis il était résulté une si mauvaise impression, qu'on en

a décrété ma sentence à l'unanimité, et que j'ai été jugé incapable de faire le bonheur de M^{lle} Thérésia.

— C'est une injustice révoltante, dit Valentine avec feu, et voici le moment de prouver à ceux qui vous dédaignent que vous leur êtes fort supérieur ; il faut leur apprendre que ce *Farcico*, qu'ils s'obstinent à regarder comme un saltimbanque de salon, est l'auteur de.....

— Pas encore, interrompit Ferdinand ; que m'importent leurs sots jugements si je ne les mérite pas ?

— Mais c'est à eux que vous devrez de ne pas épouser une femme jeune, belle et riche.

— Et qui vous dit que je la regrette ?

Ce mot, accompagné d'un regard dont on ne saurait peindre l'expression, troubla visiblement la pauvre Valentine ; elle garda quelque temps le silence, puis, voulant changer de conversation, elle demanda à Ferdinand de lui réciter le dernière scène qu'il venait de faire dans sa tragédie romaine. Ses vers portaient un cachet d'antiquité et d'indépendance moderne qui réunissait le mérite de l'école ancienne à celui de la nouvelle école. Valentine pressa Ferdinand d'achever la pièce, et se chargea de la faire présenter au second Théâtre-Français par un ami de son père, homme de lettres fort considéré, quoique pauvre. La lecture faite par lui au comité, elle fut reçue avec acclamations et mise aussitôt en répétition. Valentine eut beaucoup de peine à obtenir de l'auteur de ne pas se mêler de la mise en scène de sa pièce ; son amour-propre paternel souffrait le martyre de ne pouvoir entendre et guider ses acteurs ; mais Valentine lui répétait avec raison que son succès dépendait entièrement du secret ; que le public accueillait toujours l'œuvre d'un inconnu ; qu'il gardait sa sévérité pour les gens de talent, et son injustice pour les gens du monde ; qu'il ne pardonnait pas à ceux-ci d'avoir plus d'esprit qu'il n'en fallait pour amuser les oisifs d'un salon, et sifflait leurs pièces uniquement pour les empêcher de s'établir là où tant d'ouvriers travaillent pour vivre, et pour les contraindre enfin à ne chasser que sur leurs terres.

Heureusement pour Ferdinand il céda à un raisonnement appuyé sur tant d'expérience. Sa pièce fut jouée avec un grand succès, et lorsque le principal acteur du théâtre vint livrer le nom de *Ferdinand Duménil* aux applaudissements des spectateurs, on vit un vieillard chanceler et retomber presque évanoui sur la banquette de sa loge. C'était le père de l'auteur.

On peut se figurer la joie de la famille, lorsqu'après avoir remercié ses acteurs, le vieil ami qui lui avait servi à tromper ses juges, et la charmante protectrice qui avait été la Providence de son succès, Ferdinand vint recevoir les félicitations plus ou moins sincères des gens que la réussite trouve toujours fidèles, et qui étaient venus en foule complimenter M. Duménil sur le bonheur de posséder un fils si grand poëte. M. de Charville, aussi étonné que ravi d'apprendre que cet aimable fainéant dont il n'avait pas voulu pour gendre était capable d'un ouvrage de génie, enchérissait sur tous les complimenteurs, de manière à ne laisser aucun doute sur son empressement à rétracter son refus. La jolie Thérésia prenait un air modeste en écoutant les éloges prodigués à l'ouvrage et à l'auteur, comme si elle était déjà sa femme. Parmi tous ces amis, dont les louanges rendaient M^{lle} Thérésia si fière, il s'en trouvait bien quelques-uns qui se disaient tout bas : « Ferdinand est-il réellement l'auteur de cette tragédie ? Un ouvrage de ce genre exige des études sérieuses dont il ne se sera pas donné l'ennui, et je penche à croire qu'il a mis sous son nom le manuscrit de quelque pauvre diable, trop heureux de lui céder l'honneur d'un triomphe incertain pour le profit positif d'un marché à l'abri des événements. »

— Cela se voit tous les jours, répondait un autre ami, et Ferdinand n'aurait pas le mérite de l'invention. Seulement, les véritables auteurs ne sont pas assez discrets ; ils nuiront à ce commerce : on finira par découvrir la fraude.

— Qu'importe, si elle dure assez pour donner à Ferdinand le temps d'épouser M^{lle} de Charville ?

Cette conversation fut interrompue par l'annonce d'un souper improvisé que M^{me} Duménil venait de faire servir pour donner occasion de boire au succès du jeune lauréat. La gaieté du repas suppléa à la bonne chère, il se continua fort avant dans la nuit ; on pressa de questions Ferdinand sur ce qui avait opéré chez lui un si grand changement ; il avoua sans détour comment lui étaient venus la honte de son inutilité et le désir de se distinguer. Sans nommer la jeune personne qui lui avait donné l'exemple du courage et de la persévérance, il se plut à répéter que, sans elle, il ne se serait jamais cru capable de mériter un succès.

— Ah ! je comprends, dit un plaisant qui se trouvait là, c'est l'œuvre de l'amour. Ferdinand est un nouveau *Sargine*. Eh bien ! quand nous feras-tu connaître ta belle institutrice ?

— Jamais, reprit Ferdinand.

Cette réponse, articulée fort sèchement, mit fin à toutes les plaisanteries sur ce sujet. On se sépara.

Le lendemain, Ferdinand fut réveillé par les valets du théâtre, qui, sous prétexte de lui offrir un bouquet de succès, venaient réclamer leur *pour-boire* ; ils étaient suivis de la bouquetière du théâtre, dont les fleurs beaucoup plus belles furent encore mieux accueillies : c'était une touffe de camélias mêlés à des branches de lilas blancs, et Ferdinand, ravi de ce dernier bouquet, s'habilla pour aller l'offrir à Valentine ; mais on lui dit, à sa porte, qu'elle était souffrante et ne pouvait le recevoir. Inquiet, il se transporta aussitôt chez M. Gerbourg, l'ami à qui il avait tant d'obligations ; il apprit que, sorti de bonne heure pour aller déjeuner chez M^{lle} Valentine et se rendre ensuite au Palais-de-Justice, il ne rentrerait que pour l'heure du dîner.

— Elle a vu Gerbourg, pensa Ferdinand, il lui aura raconté ce qui s'est passé hier chez mon père ; elle en aura conclu que j'ai la tête tournée de mon succès, et que j'oublie à qui je le dois. C'est fort mal de me calomnier ainsi dans son esprit, et si elle avait seulement un peu d'affection pour moi, elle ne me ferait pas cette injure.

Il rentra chez lui, dans le dessein d'écrire à Valentine une lettre de reproches. Il avait déjà tracé quelques lignes où la reconnaissance la plus tendre l'emportait sur le ressentiment, lorsque son père vint l'interrompre.

— Je te dois de n'avoir pas dormi de la nuit, dit-il en l'embrassant ; de semblables joies ne permettent pas le repos, mais je ne m'en plains pas ; jamais un père dupé n'a été plus heureux : du reste, tu sais qu'un bonheur ne vient pas seul, aussi j'ai là une lettre de l'ami Charville qui consent à ton mariage avec sa fille, et demande à ce qu'il soit conclu le plus tôt possible ; il double la dot de Thérésia en faveur du talent de son mari, en disant qu'un homme célèbre doit avoir une bonne maison.

— Je suis fort touché d'une si généreuse intention, répondit Ferdinand ; mais à présent que j'ai goûté des plaisirs de l'étude, de la fièvre d'artiste, je me sens un peu de dédain pour les plaisirs du grand monde, et un grand

éloignement pour les devoirs qu'il impose. Épouser une femme plus riche que soi, c'est se mettre au cou une chaîne dorée trop lourde à porter pour un poëte. A moi seul je veux devoir ma fortune, et j'ai besoin de mon indépendance pour travailler.

— Et qui pense à gêner tes actions, tes goûts, à garrotter ton talent? C'est justement pour te donner les moyens de l'étendre encore qu'on t'offre tous les biens de la vie : une jolie femme et une belle fortune.

— Je ne suis pas encore digne de tant de bienfaits. Quand mes travaux m'auront ouvert les portes de l'Institut, alors je.....

— Quelle folie! interrompit M. Duménil. Allons, voilà ton naturel qui reprend le dessus ; tu veux nous mystifier tous par une plaisanterie; car ce refus ne peut être qu'une farce ; autrement, il faudrait te faire enfermer.

L'expression de la colère se peignant à ces mots dans les yeux et dans l'accent de M. Duménil, Ferdinand crut prudent de lui répondre en riant, qu'il demandait quelque répit avant de fixer à jamais son avenir. Son père lui accorda trois jours ; et pour être plus sûr de les lui voir employer à son gré, il alla trouver M. Gerbourg, dans le dessein de l'engager à se servir de son influence sur l'esprit de Ferdinand pour le déterminer à épouser Thérésia.

— Vous qui êtes son confident, dit-il, ne sauriez-vous pas ce qui le fait hésiter à accepter un aussi bon parti? J'ai peur qu'il ne soit retenu par une de ces amourettes que les gens de son âge appellent une *passion*, et qui n'ont que la durée d'un caprice, ce qui ne les empêche d'y sacrifier souvent la plus belle existence.

— Je ne lui connais aucun sentiment de ce genre, répondit M. Gerbourg avec une sorte d'amertume, et aucune relation qui puisse l'entraîner à vous désobéir. Vous n'avez pas le droit de vous méfier des conseils qu'on lui donne, puisque c'est à ces conseils que vous devez de le voir tel que vous le désiriez. Rassurez-vous sur ce point, et croyez que son bonheur est trop cher aux gens qui l'aiment pour qu'ils n'y sacrifient pas leur intérêt personnel.

A ces mots, M. Gerbourg quitta M. Duménil pour aller trouver Valentine, et lorsque Ferdinand se rendit chez elle à l'heure où elle rentrait chaque jour, il apprit qu'elle était partie tout à coup avec sa tante pour Toulon, où la maladie subite d'un parent les avait appelées.

Dans le chagrin où ce départ plongea Ferdinand, il ne put dissimuler plus longtemps le sentiment qui l'attachait à Valentine; et il déclara nettement à son père que, devant aux conseils et au tendre intérêt de cette femme distinguée les talents et les qualités qui devaient l'aider à se tirer d'une situation misérable pour se faire, par lui-même, une honorable existence, il était décidé à lui offrir de partager cette existence avec elle.

A ces mots, son père s'emporta, et Ferdinand, sans perdre le respect qu'il devait à une autorité aussi sainte, promit de ne la point braver en donnant à son père une belle-fille que celui-ci n'aurait point choisie ; mais ce sacrifice fait, il jura de ne pas outrepasser son devoir en épousant une autre femme.

M. Duménil se contenta de ce demi-triomphe, certain que le temps et l'inconstance naturelle aux jeunes gens détruiraient bientôt dans le cœur de Ferdinand tout le souvenir de Valentine.

Pendant ce temps, que devenait la pauvre fille? Réfugiée dans une petite ville près de Toulon, elle écrivait à Ferdinand d'obéir aux volontés de sa famille, et lui laissait entendre qu'elle-même, cédant aux conseils de sa tante, allait se décider à épouser le vieux parent auquel elles étaient venues donner leurs soins. C'était une manière de lui ôter toute idée de se consacrer à elle et de sacrifier la fortune qui lui était offerte par M[lle] de Charville. Sa générosité ne pouvait aller plus loin ; car son parent était pauvre comme elle, et en quittant Paris pour aller près de lui, elle abandonnait ses élèves, et se privait de toutes les ressources qui l'aidaient à vivre.

M. Gerbourg, chargé de remettre à Ferdinand la lettre de Valentine qui devait lui ôter tout espoir, avait reçu avec cette commission le récit détaillé des sacrifices que s'imposait Valentine en accomplissant une si pénible tâche. « Mais je l'aime trop, écrivait-elle à son ami, pour ne pas m'immoler sans regret à son bonheur ! Il n'en est pas aujourd'hui sans fortune. Eh bien ! que Ferdinand soit riche, soit heureux, et je mourrai contente. »

Mais les forces ne sont pas toujours au niveau du courage ; Valentine, que tant de malheurs n'avaient pu abattre, se sentit accablée sous le poids d'un désespoir de cœur que nulle occupation, nulle consolation ne parvenait à adoucir ; elle tomba dans une sorte de marasme qui donna les plus vives inquiétudes à sa tante, et celle-ci en parla à M. Gerbourg, en le priant de faire faire une consultation par d'habiles médecins sur l'état de Valentine ; la peinture qu'elle en faisait était fort alarmante. M. Gerbourg répondit que la situation ne permettant aucun retard, il partirait incessamment pour Toulon, accompagné d'un docteur qui en savait plus que tous les médecins de campagne dont la malade était entourée.

Valentine venait de se trouver mal, et son vieil oncle souffrant aidait à la soutenir, lorsqu'on vint leur apprendre l'arrivée de M. Gerbourg.

— Qu'il entre, s'écria le vieillard, c'est le Ciel qui nous l'envoie; la pauvre enfant se meurt!..... Alors deux hommes se précipitèrent dans la chambre ; le plus jeune s'empara de Valentine, la serra sur son cœur, en la conjurant de vivre pour lui.

A peine cette voix chérie s'était-elle fait entendre, que Valentine ouvrit les yeux.

— C'est..... lui..... dit-elle d'un air égaré....., c'est la mort qui me le fait apparaître..... encore une fois..... pour que je lui dise adieu ! Oh ! je rends grâce.....

M. Gerbourg ne lui permit pas d'achever.

— Plus de chagrins, s'écria-t-il, tous les obstacles sont vaincus. Lisez ces mots de M[me] Duménil, et vous verrez qu'elle n'a pu apprendre ce que vous doit son fils, l'amour qu'il vous porte, celui qui vous fait lui tout sacrifier, sans désirer vous nommer sa fille, et sans inspirer ce même désir à son mari : c'est au nom de tous deux que je viens vous enlever. »

Il fallut quelque temps à Valentine pour se convaincre de la réalité de son bonheur ; mais la présence de Ferdinand, ses soins, sa tendresse la rendirent bientôt à la confiance et à la vie.

Impatient de voir s'accomplir le mariage tant désiré, Ferdinand voulait repartir sur-le-champ pour Paris. Mais Valentine, ayant levé les yeux sur son vieil oncle, vit les siens se remplir de larmes à l'idée du départ de celle dont les soins pieux avaient le secret de calmer ses souffrances.

— Pas encore, dit Valentine à Ferdinand. Vous le voyez, il a besoin de moi. »

Et se sacrifiant de nouveau, elle déclara vouloir rester près de son oncle jusqu'à son entier rétablissement. Malheureusement il ne put profiter longtemps de ce dévouement ; la crise qui survint épuisa les forces du malade, et il expira dans la même nuit, en laissant à Valentine une belle fortune dont il lui avait fait mystère pour mieux

éprouver son attachement. Ainsi Ferdinand fut doublement récompensé de sa juste reconnaissance pour Valentine. Le premier deuil passé, il l'épousa, en se promettant bien de ne point élever leurs enfants dans les habitudes d'un caractère étranger au leur, dans les préventions d'une réputation fondée sur des défauts d'enfance, et sous l'influence d'un sobriquet.

M^me^ Sophie GAY.

UNE PROMENADE DANS L'ARCHIPEL.

RHODES ET PATHMOS.

Vers la fin de mai 1842, j'étais arrivé à Athènes avec le projet de visiter la Grèce, l'Archipel et une partie de l'Asie Mineure. Les lettres dont j'étais muni, et surtout l'extrême complaisance de notre ministre, m'avaient ouvert, dès les premiers jours, les salons de la capitale du roi Othon. Bien que composée en partie d'étrangers venus de tous les pays d'Europe, la société d'Athènes était la plus joyeuse du monde. Belles Grecques, blondes Anglaises, riches dames russes, élégantes Françaises, diplomates spirituels, gais marins et infatigables touristes, tous avaient oublié les rivalités de nation ou de métier; on se rappelait seulement qu'on était jeune, que le ciel était bleu, et l'on songeait à s'amuser. Les nuits, on valsait avec frénésie; on faisait, le jour, de grandes cavalcades dans les environs. L'arrivée récente d'une escadre française, et par conséquent d'une cinquantaine de jeunes officiers avides de plaisirs, avait donné un nouvel élan à l'entrain ordinaire de ces réunions. Il va sans dire que je m'étais facilement habitué à ce genre de vie, quoiqu'il ne fût pas précisément celui que j'avais compté mener en Grèce: le plaisir d'ailleurs n'exclut pas l'étude, souvent il la facilite, et je m'accommodai à merveille de cette joyeuse existence.

Un matin je fus prévenu que l'ordre du jour était de se trouver à cheval, à trois heures, auprès du café *della Bella Grecia*, attendu que l'on devait aller faire un dîner champêtre dans un ermitage abandonné, situé à mi-côte du mont Hymette. Tout le monde fut exact au rendez-vous, et la cavalcade, après avoir défilé au grand galop dans les rues poudreuses et désertes de la moderne Athènes, déboucha bientôt, au pied de l'Hymette, dans une petite plaine couverte de lauriers-roses et traversée par le lit complétement desséché d'un ruisseau qui, l'hiver seulement, a le droit de se nommer l'Illyssal. Deux heures plus tard, nous étions arrivés, tantôt à pied, tantôt à cheval, toujours riant, à une masure précédée d'une petite cour et ombragée d'un magnifique platane. Des domestiques nous y attendaient; dans une fontaine de la montagne au doux miel, au nom poétique, ils avaient prosaïquement mis rafraîchir, en grande quantité, des bouteilles de champagne, de johannisberg, et, devant un grand feu, ils tournaient d'une façon tout homérique un mouton entier, bourré d'herbes aromatiques, qui nous fut servi intact, avec sa tête, sa queue et ses quatre jambes. La manière de servir un mouton à la palicare (tel est aujourd'hui, en Grèce, le nom de ce mets, digne des temps antiques), ne manque ni d'originalité ni de couleur locale. Dès que la bête est cuite, on la pend par les pieds à une branche d'arbre, puis chacun s'arme de son couteau et découpe sa part de ce rôti, qui est admirable de saveur et de succulence. En attendant le repas, nous continuâmes de gravir l'Hymette. Cette montagne célèbre, autrefois couverte de forêts, au dire des anciens, est aujourd'hui déboisée. Quelques oliviers rabougris et de sombres lentisques croissent seuls maintenant sur ses flancs dénudés. Mais la vue qui, du point où nous étions arrivés, s'étend sur la plaine d'Athènes, et au loin, depuis le Pirée jusqu'à Éleusis et Égine, dédommage largement de la stérilité du premier plan. La capitale de la Grèce, qui, au premier coup d'œil, m'avait tant désenchanté, comme je l'ai dit ailleurs (1), fit sur moi une impression profonde quand je la contemplai de cet endroit et à cette distance. De loin, je ne pouvais apercevoir l'architecture mesquine des maisons modernes qui s'élèvent impudemment sur les ruines de Périclès. Athènes me semblait un camp établi provisoirement dans une large vallée silencieuse; au-dessus d'elle s'élevaient, dans leur immortelle beauté, les temples merveilleux que renferme l'Acropole. Entre les élégantes colonnes du Parthénon et des Propylées, j'entrevoyais les pans du ciel, que le soleil couchant revêtait de ses nuances magnifiques; sous mes pieds gisaient les ruines superbes du temple de Jupiter Olympien; à l'horizon s'étageaient, à ma droite, des montagnes colorées, selon la distance, de teintes roses, violettes et bleuâtres; devant moi enfin, la mer, calme comme un miroir, étincelante comme un lac d'or, suivait les courbes gracieuses et pénétrait dans les golfes arrondis de ce merveilleux rivage, qu'elle semble enserrer avec amour. Après avoir contemplé pendant une heure ce beau et mélancolique spectacle, nous regagnâmes silencieusement l'ermitage. Toutes les bouches étaient muettes et s'écoutaient penser; sous nos pieds nous foulions des herbes dont la senteur forte et suave aidait à la rêverie et s'harmoniait à merveille avec la poésie que recélait tout ce qui nous entourait, les souvenirs, l'heure du soir, la beauté du ciel, le calme de la campagne, les femmes élégantes qui marchaient devant nous. Le vin national, des toasts souvent répétés, réveillèrent notre gaîté, et depuis une heure la nuit était venue que nous étions encore assis en cercle sous le platane. Lorsqu'il fut question de regagner Athènes, je m'aperçus que mon cheval avait disparu; force me fut de laisser partir mes compagnons et de me mettre en quête de ma monture. Je cherchai vainement pendant un quart d'heure; puis insensiblement mes pensées changèrent de cours, j'oubliai mon cheval, et comme rien ne me pressait, je m'étendis dans l'herbe, allumai un cigare et me pris à songer. C'était une de ces merveilleuses soirées d'Orient qui ont inspiré à Chateaubriand les plus belles pages de l'*Itinéraire* et des *Martyrs*. La nuit s'était mollement étendue sur le paysage grandiose que, deux heures auparavant, le soleil dorait avec tant de magnificence. Un silence presque effrayant régnait sur le mont Hymette; j'entendais seulement le bruissement des feuilles des oliviers agités par une brise légère, et, dans le lointain, le bruit de plus en

(1) Voir *Athènes*, *Revue des Deux-Mondes*, livraison du 15 novembre 1843.

plus indistinct des pieds des chevaux de mes compagnons qui galopaient dans la plaine. Depuis longtemps j'étais à la même place, écoutant la nuit, évoquant des souvenirs aimés, et regardant les étoiles brillantes du ciel, que déjà, quoique si jeune, j'avais contemplées dans tant de pays différents, lorsque tout à coup, derrière moi, j'entendis siffler une fanfare. Je me retournai brusquement, et reconnus dans le chanteur nocturne un de nos convives de l'ermitage. C'était un jeune lieutenant de vaisseau avec lequel j'avais fait tout récemment connaissance. Comme moi, il avait perdu et cherché inutilement son cheval.

— Si vous m'en croyez, me dit-il en s'asseyant près de moi, nous laisserons courir ces animaux, et par cette belle nuit nous ferons des vers à la lune.

— Justement, répondis-je en riant, je viens d'en adresser quelques-uns aux étoiles, et, sans me faire prier, je lui récitai ces strophes, qui auraient eu un mérite de circonstance si elles n'eussent été si peu dignes du lieu qui les inspira :

Sais-tu pourquoi, ma douce reine,
Les étoiles du firmament
Ont cette lueur incertaine
Qui fait rêver si tristement?
C'est qu'elles marquent le passage
De ceux que nous avons perdus,
C'est que chaque étoile est l'image
D'un pauvre cœur qui ne bat plus !...

C'est que chaque étoile qui brille
Parle à quelque âme d'ici-bas ;
C'est ton amant, ô jeune fille,
Qui te dit : « Ne m'oubliez pas. »
Oh! plains sa douleur solitaire,
Pleure ses beaux jours disparus;
Cherche en ton cœur une prière
Pour ce cœur qui ne battra plus!

Vois-tu cette étoile isolée
Qui file, qui file et s'enfuit?
C'est une âme, hélas! désolée,
Qui va dans l'éternelle nuit!
C'est qu'ici-bas sa sœur abjure
Des serments devant Dieu reçus.
Le cœur qui bat devient parjure
Au pauvre cœur qui ne bat plus!

Tu me verras, après ma vie,
Vers toi quelque soir revenir,
Implorant de toi, ma chérie,
Une larme, un doux souvenir.
Oh! qu'alors ton regard se voile,
Que ton cœur songe aux jours perdus,
Et souris à ma pâle étoile
Lorsque mon cœur ne battra plus!

Cette poétique confidence rendit dès le premier instant notre conversation très-intime ; littérature, voyages, beaux projets, doux souvenirs et jeunes amours, nous eûmes bientôt tout effleuré. Rien n'est plus charmant que ces causeries sans but, sans prétention, qu'un mot détourne et

que le hasard dirige. L'esprit aime à errer selon ses caprices; quand à son gré il s'élève, s'abat, voltige, parcourt le monde, se pose sur toutes les fleurs, il amasse souvent un miel délicieux que le cœur recueille. Après deux heures de tête-à-tête dans ce lieu solitaire, le jeune marin et moi nous avions appris à nous connaître mieux que nous ne l'eussions pu faire en une année dans le monde. Le matin, nous nous connaissions à peine; le soir, quand nous revînmes à Athènes, nous étions amis. Au moment de nous séparer, mon compagnon s'arrêta :

—Voici, me dit-il, une soirée dont nous nous souviendrons l'un et l'autre, vous, en France, au coin de votre feu, moi, dans les pays lointains, sur le pont de mon navire. Vous me faites regretter de partir d'Athènes. Au fait, ajouta-t-il, puisque nous nous convenons si bien, pourquoi nous séparer? l'escadre va comme vous à Smyrne. Je commande un bateau à vapeur; acceptez à mon bord un lit dont je puis disposer et une place à ma table, qui est très-bonne. L'intention de l'amiral est de faire dans l'Archipel un voyage intéressant. Venez avec moi, nous voyagerons ensemble tout en fumant et en devisant.

Cette proposition était faite avec la franchise d'un marin, je l'acceptai avec cette confiance qui est une des plus charmantes qualités de la jeunesse, et mon départ fut résolu. Huit jours plus tard, un des fiacres qu'en débarquant j'avais été furieux de voir sur le sol de la Grèce, m'emmenait vers le Pirée. Dès le matin, les vaisseaux *l'Inflexible* et le *Santi Petri* avaient pris la mer. A cette occasion, nos marins avaient donné une preuve d'habileté nautique dont les matelots grecs étaient émerveillés. Chose inouïe jusqu'alors, on avait vu le vaisseau amiral, par un vent presque contraire, sortir en louvoyant du Pirée, dont le bassin est grand au plus comme la place Vendôme, et dont la passe est à peine assez large pour un bâtiment de guerre. Le steamer *l'Achéron*, sur lequel je prenais passage, était resté seul dans le port. Il appareilla pendant la nuit, et le matin, au lever du soleil, nous vîmes à l'horizon la côte de l'Attique s'effacer comme une ombre.

L'escadre avait reçu l'ordre de mettre le cap sur Candie; par malheur la brise tomba dans la journée, et pendant trois ou quatre jours les navires purent à peine filer quelques nœuds sur la mer endormie. Je m'affligeais peu de ce contre-temps, qui désolait les marins. Arrivé nouvellement dans ces pays de lumière et de poésie, je ne me lassais pas d'admirer cette mer transparente, ce beau ciel si pur, et je m'enivrais à respirer l'air embaumé de l'Orient. Le commandant de *l'Achéron* avait fait dresser une tente sur la dunette; accoudé sur le bastingage, j'y passais des heures délicieuses, laissant errer au hasard mes yeux et mes pensées. Les vaisseaux immobiles autour de nous avec leurs grandes voiles qui attendaient vainement la brise, leurs pavillons et leurs flammes qui pendaient tristement le long des mâts, ajoutaient je ne sais quelle majesté au spectacle magnifique de la mer et du ciel. Le soir, quand arrivait l'heure de la retraite, une musique guerrière s'élevait du vaisseau amiral, ses accords affaiblis arrivaient jusqu'à nous et allaient se perdant au loin sur les flots. A cette heure, une jeune et élégante Parisienne, embarquée sur *l'Inflexible*, apparaissait ordinairement sur le balcon de la poupe. Je ne saurais dire tout ce qu'il y avait de gracieux et d'imprévu dans cette taille svelte de jeune femme, dans cette robe blanche que nous entrevoyions entre le ciel et la mer, au milieu des appareils de guerre, des uniformes et d'une triple batterie. Plus tard, un coup de canon retentissait tout à coup, les fanaux montaient rapidement au sommet des mâts, tout retombait dans le silence, et quand par hasard une folle brise faisait frissonner les pavillons, nous voyions les beaux navires s'incliner gracieusement, filer un instant au clair des étoiles, pour s'arrêter bientôt au milieu du calme de la nuit.

— Qui vous presse donc? disais-je souvent à mon ami le lieutenant de vaisseau, que ces retards impatientaient, qui vous presse donc? Au lieu de l'air enfumé de nos villes, de notre ciel de plomb, de l'étourdissant brouhaha des voitures, de la boue, de la pluie, des réverbères et des sergents de ville, être couché au milieu d'une belle mer, écouter les flots murmurer, regarder des étoiles d'or s'allumer au plus beau ciel de l'univers, dans ce pays des grands souvenirs, laisser sa pensée s'égarer de rêve en rêve, cela ne vous suffit-il pas? Que je voudrais vivre ainsi toujours!

Malheureusement ces calmes dont je prenais si philosophiquement mon parti, m'empêchèrent de voir l'ancienne Crète. L'amiral comptait les jours; lassé d'attendre inutilement un vent favorable, il changea son itinéraire; un matin *l'Achéron* reçut l'ordre de venir prendre *l'Inflexible* à la remorque et de le diriger sur l'île de Rhodes. Le cinquième jour après notre départ d'Athènes, nous arrivâmes en vue de cette terre illustrée par les chevaliers. De toutes les îles de la Méditerranée que j'ai vues, Rhodes est assurément la plus belle. Son rivage, taillé en pente très-douce, s'élève graduellement, offrant de tous côtés au regard d'impénétrables forêts. De sveltes palmiers se dressent pittoresquement au-dessus de ces bois immenses, dont la riche végétation contraste si heureusement avec l'aspect ordinairement aride des îles de l'Archipel. Au moment où nous arrivions, le soleil couchant embrasait la mer; l'atmosphère semblait chargée d'une poudre d'or pareille à celle que laissent après eux les feux d'artifice. A travers ce nuage brillant nous apercevions, à l'extrémité de l'île, presque à fleur d'eau, une ville toute blanche, de grands murs à créneaux, au-dessus desquels s'élevaient par centaines des coupoles et des minarets. C'était l'Orient enfin, l'Orient tel que je l'avais rêvé! A la vue des navires, tous les consuls avaient arboré leurs pavillons. Dès que *l'Achéron* eut mouillé son ancre, on arma la yole et nous débarquâmes à terre, derrière l'amiral. Le consul de France nous y attendait; il avait envoyé prévenir le pacha, qui, nous dit-il fort naïvement, se trouvait pour le quart d'heure dans son harem. Tout en l'attendant, je me promenai au hasard sur le rivage; j'éprouvais une secrète satisfaction à fouler pour la première fois la terre d'Asie. De vieux Turcs, avec leurs robes et leurs turbans, donnaient du caractère à la scène qui m'entourait; sous une longue rangée de platanes, qui forme au bord de la mer une fraîche promenade, je vis de loin passer comme un fantôme blanc; c'était la première femme turque que je voyais; dans l'air volaient une quantité de pigeons bleus. Derrière les arbres se dressaient les murs de la ville, sur lesquels se détachaient, intacts encore, les fiers écussons des chevaliers qui les construisirent. Devant moi s'élevaient de petits bâtiments carrés, couverts d'un dôme et entourés de jardins remplis d'arbres à fleurs. C'étaient les tombeaux vénérés de quelques santons. Les pieux musulmans, pour lesquels l'idée de la mort n'a rien d'effrayant, vont faire leur sieste et fumer paisiblement leur pipe à l'ombre de ces arbres sous lesquels reposent leurs ancêtres. Depuis un quart d'heure j'errais ainsi à l'aventure, le nez au vent, le regard en l'air, lorsque tout à coup je me heurtai contre quelque chose de mou et de velu. C'était un ours. Le pauvre animal fut effrayé presque autant que moi de la rencontre; il était muselé et suivait paisiblement un grand nègre, son maître, au profit duquel il

exploitait la curiosité des Rhodiens. Qu'on aille en France, en Espagne ou en Russie, en Europe, en Amérique ou en Asie, on trouve partout les mêmes goûts, les mêmes instincts ; en tous pays le peuple se ressemble. Cependant le pacha, prévenu de notre arrivée, était venu de son harem à son palais, espèce de grande baraque de bois construite au bord de la mer ; il en sortit bientôt et vint au-devant de l'amiral. Le pacha de Rhodes est un homme de quarante ans ; sa tournure est commune, et la longue barbe noire qui orne son visage n'ôte rien à son insignifiance. Ainsi que la plupart des fonctionnaires turcs, il porte gauchement l'habit européen. Avec leurs amples vêtements, les riches musulmans ont perdu cette démarche noble et cette attitude sévère qui caractérisaient autrefois les fils d'Othman. Le peuple, fort heureusement pour les voyageurs, et les marchands des bazars, sont restés jusqu'à présent fidèles au costume national ; nos habits étriqués ridiculisent seulement les fonctionnaires de l'empire, en accusant sans pitié les contours arrondis de leurs abdomens, disposés en général à l'obésité. L'état-major du pacha de Rhodes se composait d'une douzaine de malheureux, chaussés de souliers éculés, coiffés de fez rouges graisseux et vêtus de redingotes inconcevables. Ces capitaines, car tel était, m'assura-t-on, le grade de ces vivantes caricatures, portaient pour toute marque distinctive une ceinture de cuir mal cousu, garnie de méchants pistolets à pierre. On s'aborda de part et d'autre avec courtoisie. A nos saluts, le pacha répondait en portant militairement la main à sa calotte rouge ; mais dès qu'il aperçut l'élégante jeune femme qui voyageait avec nous, il mit d'abord la main à son front, puis il la posa sur sa bouche, et ensuite il l'appuya sur son cœur. Rien n'est plus galant que ce salut oriental que l'on peut traduire ainsi : mon front s'incline devant votre beauté, ma bouche voudrait vous exprimer mon admiration, mon cœur tressaille en vous voyant. Les salamalecs finis, on apporta des chaises, et nous nous assîmes en cercle sur la plage, exactement à la place où devait se trouver, selon toute probabilité, le pied droit du fameux colosse qui avait, suivant Pline, soixante-dix coudées de hauteur, dont aucun débris n'a pu du reste aider les archéologues dans leurs conjectures. Sur un signe du pacha, les capitaines déguenillés s'étaient acheminés vers la baraque qu'il nommait son palais ; ils reparurent bientôt apportant ceux-ci le café, ceux-là de fort belles pipes. Selon l'usage des Orientaux, moins galant que leur salut, notre compagne de voyage fut servie la dernière. Les tasses, contenues dans de petits coquetiers d'argent, étaient extrêmement petites, encore ne les avait-on remplies qu'à moitié. On m'apprit alors que, dans le Levant, plus la ration qu'on vous offre est exiguë, plus est grand l'honneur qu'on croit vous faire. C'est tout le contraire dans nos provinces, où l'on est désolé si au sortir d'un dîner de cérémonie vous ne mourez pas d'indigestion. Quand nous eûmes pris le café, les capitaines emportèrent les tasses, et nous nous mîmes à fumer. Ce cercle, ainsi établi sur la plage, formait une scène originale et pittoresque. Des officiers de marine en uniforme, des Turcs à longues barbes, une jolie Parisienne en fraîche toilette, des dandys en habits noirs, assis pêle-mêle et fumant paisiblement sur cette vieille terre d'Asie, à l'ombre des palmiers, au pied des murailles construites par leurs ancêtres, en face d'une mer calme, sur laquelle se répandaient les teintes suaves du crépuscule ; à gauche, des tombeaux, à droite, la grande tour carrée dans laquelle, lors du siége de Rhodes, cinq cents chevaliers français périrent en se défendant ; Decamps eût trouvé là le sujet d'un joli tableau. Quelque charmante que fût cette situation, je me sentais peu disposé à en goûter le charme, furieux que j'étais de l'ordre que l'amiral venait de donner à *l'Achéron* de partir le soir même pour aller chercher à Syra les dépêches de l'escadre ; je n'avais pas vu Candie ; il fallait renoncer à visiter Rhodes, dont l'autorité du pacha ne put nous faire ouvrir les portes, fermées, selon la loi musulmane, après le coucher du soleil. Ce que j'aurais voulu voir plus encore que les rues peu curieuses de la ville, c'étaient les campagnes de cette île, qui, en raison de la splendeur de son climat, conserve encore le nom de *l'île du Soleil*, qui lui fut donné par Pindare. Rien n'est plus merveilleux, assure-t-on, que « cette savane où la nature verse en liberté tous les trésors d'une sauvage végétation, que l'homme ne vient jamais ni diriger, ni contraindre », comme l'a dit récemment le commandant de l'Achéron, dans une description charmante à laquelle je suis forcé de renvoyer le lecteur (1).

Notre bateau à vapeur appareilla pendant la nuit, et, le lendemain matin, vers dix heures, nous rangions Cos d'assez près pour distinguer le pavillon que de pauvres agents consulaires hissaient en notre honneur au-dessus de leurs maisons. L'île de Cos, dont j'avais vu déjà la partie septentrionale, m'avait paru aride et désolée comme la plupart des Sporades. Du côté du sud-ouest, son aspect est tout différent. Au lieu de s'élever vers le ciel en pyramides de rochers, le sol s'aplatit et arrive en pente très-douce jusqu'à la mer. Dans cette plaine circulaire, une végétation riante croît à l'abri des vents terribles du nord-est auxquels on doit attribuer en grande partie l'infertilité des îles de l'Archipel. De loin, nous pûmes apercevoir le feuillage du fameux platane de Cos, dont les immenses dimensions, célèbres dans le Levant, rappellent le gigantesque châtaignier que l'on montre au bas de l'Etna. Les maisons de la ville, avec leurs murs blancs et leurs toits plats, s'élèvent gracieusement encadrées par les arbres. Ce fut dans cette île, habitée maintenant par quelques familles de matelots, qu'Hippocrate naquit, la première année de la quatre-vingtième olympiade, c'est-à-dire 460 ans avant Jésus-Christ. Il appartenait à la famille des Asclépiades, dans laquelle s'était conservée la doctrine d'Esculape dont elle prétendait descendre. Héraclide, son père, fut son premier maître ; mais bientôt, grâce à l'instinct du génie, il s'aperçut que son art ne devait pas consister dans le secret de quelques recettes, et, convaincu que, pour connaître l'essence de chaque corps en particulier, il fallait remonter aux principes constitutifs de l'univers, il s'adonna avec ardeur à l'étude de la physique générale. En matière de médecine, Hippocrate, le premier, éclaira l'expérience par le raisonnement, et rectifia la théorie par la pratique. De ses ouvrages, dans lesquels on trouve une candeur et une modestie que n'imitent guère les Esculapes du temps où nous sommes, date pour la science une ère nouvelle.

Dans la journée, nous rangeâmes successivement Calymnos, Léro et Myconi, rochers jaunes, arides et brûlés, dont pas un brin d'herbe ne varie la triste couleur. Le lendemain, je fus réveillé, comme de coutume, par l'excessive chaleur, et, ayant ouvert le sabord qui se trouvait au-dessus de mon lit, je vis que nous étions à l'ancre dans le port de Syra, en face de cette petite ville aux maisons blanches qui s'étagent en pyramide sur les flancs d'un rocher stérile. C'était là que, six semaines auparavant, j'avais mis, pour la première fois, le pied sur le sol de la Grèce : j'avais alors dans le cœur de beaux rêves de jeunesse qui, depuis, s'étaient brisés contre l'implacable vé-

(1) Voir *l'Ile de Rhodes*, par le lieutenant de vaisseau Charles Cottu — *Revue des Deux-Mondes*, livraison du 1er mars 1841.

rité. Syra, malgré sa complète infertilité, a acquis, depuis quelques années, une grande importance. Ce triste rocher, grâce à sa position centrale, a attiré vers lui presque tout le commerce de la Grèce. En deux ans, de 1838 à 1840, 615 bâtiments de toutes grandeurs sont sortis de ses seuls chantiers; la population de la ville a triplé en huit années, et de jour en jour elle augmente dans une proportion notable. En outre, le gouvernement français, en choisissant le port de Syra comme point d'intersection des quatre lignes de paquebots qui parcourent le Levant, a de beaucoup accru le mouvement que donnait à cette île le commerce indigène. Trois fois par mois, le même jour, presque à la même heure, on y voit arriver des quatre points de l'horizon quatre bateaux à vapeur portant le pavillon tricolore : l'un vient de Malte et va, par Smyrne, à Constantinople; l'autre revient de Constantinople et se dirige sur Malte; le troisième, parti d'Athènes la veille au soir, a le cap sur Alexandrie; le quatrième, enfin, arrive d'Egypte et se rend au Pirée. Pendant une relâche de six heures, les quatre *steamers* mouillent côte à côte, et ils reprennent leur route, après avoir transbordé les dépêches et les passagers. La compagnie autrichienne, dont la rigueur insensée de nos quarantaines augmente chaque jour la prospérité, a également choisi Syra comme un des points de relâche de ses bateaux, qui de Trieste arrivent à Constantinople, après avoir successivement touché Corfou, Patras, Syra, Smyrne, et correspondent avec les vapeurs de la mer Noire et du Danube. Si heureux que soit pour la Grèce l'accroissement de Syra, on ne peut s'empêcher de le trouver regrettable, quand on songe que c'est aux dépens de la capitale que cet îlot s'enrichit, et que, si son port est rempli, c'est que le Pirée est désert. La faute en est tout entière au gouvernement, qui, mal conseillé, voulut faire revivre Athènes sur ses débris, au lieu de donner à un peuple de marins un port de mer pour capitale, et de fonder la ville nouvelle, comme le demandaient les Grecs, au Pirée ou à Patras, ou mieux encore sur l'isthme de Corinthe.

Venant de Rhodes, l'*Achéron* portait le pavillon jaune (signe distinctif des bâtiments en quarantaine); il nous était interdit de débarquer : aussi reprîmes-nous la mer aussitôt après avoir reçu un sac énorme de journaux et de revues que nous décachetâmes avec cette impatience fébrile que connaissent seuls ceux qui, depuis longtemps, sont éloignés de la patrie. Pendant toute la journée, les nouvelles du pays nous firent oublier la beauté du ciel de la Grèce, et, le soir, nous arrivâmes en vue de Pathmos, où nous devions attendre l'arrivée de l'escadre. La violence du vent nous empêcha de mouiller ce soir-là, et la nuit se passa à croiser en vue de l'île.

« Parthmos, aujourd'hui Pathmos, petite île au sud-ouest de Samos (mer Egée). Saint Jean y fut exilé et y écrivit l'Apocalypse. » Voilà tout ce que dit de Pathmos le dictionnaire de géographie. Il serait difficile de trouver ailleurs de plus amples renseignements : peu de voyageurs français ont abordé cette île, et pas un, que je sache, n'a rien publié sur elle depuis M. de Choiseul, qui la visita, il y a plus de soixante ans. Le peu d'intérêt qu'offre ce rocher stérile, dont l'importance actuelle est nulle et dont toute l'histoire consiste en un souvenir contesté, explique suffisamment le silence des voyageurs. Ce silence, je devrais sans doute l'imiter, si mon intention était de me préoccuper uniquement dans ce travail du grand mouvement qui s'opère en Orient et attire de ce côté, depuis plusieurs années, l'attention de toute l'Europe. Perdu au milieu des mers, l'écueil de Pathmos semble être indépendant des pays qui l'entourent, et jamais, selon toute probabilité, ses intérêts ne se rattacheront à nos intérêts ; mais, en dehors des importantes questions politiques ou commerciales dont le voyageur, dans le Levant surtout, doit faire sa principale étude, se trouvent des questions pour ainsi dire individuelles, qui peuvent aussi avoir leur intérêt. Même en ces temps de préoccupations sérieuses où nous sommes, il est curieux, ce me semble, de jeter, en passant, un regard sur un coin ignoré du monde, où des hommes vivent sans que nous sachions rien de leur existence, et meurent sans avoir entendu aucun des bruits qui se sont faits autour de nous. Je me figure, en un mot, que ce nom presque inconnu de Pathmos doit exciter dans l'esprit du lecteur un sentiment de curiosité analogue à celui que j'éprouvai moi-même quand, de la haute mer, j'entrevis pour la première fois les falaises de cette île sauvage que j'allais visiter, grâce à la rencontre assez singulière dont j'ai rendu compte au début de ce récit.

Au lever du soleil, quand je montai sur le pont, l'*Achéron* se balançait sur les grandes lames d'une mer très-houleuse. En face de nous, s'élevaient à pic deux immenses rochers d'une effrayante aridité. A leur pied, des vagues furieuses se brisaient en mugissant, et une multitude d'oiseaux de mer rasaient les flots, en poussant des cris plaintifs. A l'aide d'une lunette, je distinguai bientôt, au sommet de l'un des pics, les murs sombres d'un château fort du moyen âge. Au-dessous, se groupent les petites maisons carrées, à murs blancs, à toits plats, qui composent la ville de Saint-Jean. L'autre pic est nu et désert : quelques oiseaux de proie seulement planaient lentement autour de sa cime dépouillée, qui nous eût rappelé les falaises de la Manche, si un soleil d'Orient n'eût éclairé de ses plus splendides rayons ce triste paysage. Ces deux montagnes sont rattachées l'une à l'autre par une étroite vallée dans laquelle la nature a taillé une large échancrure qui forme un excellent port dans lequel entra l'*Achéron*. Debout sur le pont, au milieu des matelots occupés à la manœuvre du mouillage, je braquais ma lunette sur les rochers qui m'entouraient, me demandant si réellement des hommes pouvaient exister dans un pareil pays, quand je m'aperçus tout à coup que les terrasses des maisons étaient couvertes de monde. Dès que le *steamer* eut hissé son pavillon et laissé tomber son ancre, un mouvement se fit dans cette multitude, et les naturels, pour parler le langage des voyageurs, se mirent à descendre au galop et à la file le rude sentier qui, de la ville, mène au port. Un rassemblement nombreux se forma bientôt auprès d'un groupe de maisons qui avoisine le débarcadère, puis une barque se détacha du rivage. Je la suivis du regard avec curiosité, me rappelant les récits merveilleux de Cook et de Bougainville : elle vint s'arrêter à une toise de l'échelle. Le personnage qui semblait commander cette embarcation se tenait debout à l'arrière. Je voudrais pouvoir faire de cet insulaire un piquant portrait, et, à défaut de tomahawk et de mocassins, il me plairait de décrire le costume pittoresque d'un forban grec ; mais, pour rester dans le vrai, je dois dire que la civilisation a importé nos modes jusque dans l'île de Pathmos : l'officier de santé de cette île peu connue portait un chapeau de castor et l'habit noir d'un notaire ; ses compagnons, assis sur les bancs du canot, étaient vêtus du large pantalon et de la veste à mille boutons des marins de l'Archipel. A l'officier de santé, on passa, à l'aide d'une pincette, une vieille patente qui le satisfit sans doute, car, après l'avoir parcourue des yeux, il monta à bord. Arrivé sur le pont, il regarda autour de lui avec hésitation ; puis, apercevant au milieu des uniformes

des officiers ma veste dénuée d'épaulettes, et jugeant, d'après lui-même, que mon costume civil était l'indice d'un haut rang, il vint droit à moi et débuta par me donner une cordiale poignée de main. Ses compagnons montèrent l'échelle après lui, et, dans la barque, il ne resta qu'un seul matelot qui rama rapidement vers la terre où il allait chercher un nouveau chargement de curieux. Les insulaires paraissaient être dans un état de jubilation difficile à décrire. Après nous avoir examinés avec une attention risible, ils se mirent à courir de tous côtés et à fureter dans tous les coins du navire. Leur admiration se manifestait à chaque instant par les plus comiques interjections. Depuis la guerre de l'indépendance, nous dirent-ils, aucun bâtiment de guerre n'avait abordé l'île, et jamais bateau à vapeur n'était venu à Pathmos. Au bout d'une heure, tous les caïques de l'île, mis en réquisition par la curiosité générale, environnaient l'*Achéron*. Le pont était couvert de Grecs aux fez rouges, aux jambes nues; mais, dans cette foule, il n'y avait pas une seule femme. Dans le premier moment, ce spectacle nous amusa; puis la multitude étant devenue tellement grande que l'on ne pouvait plus circuler dans le navire, on mit des factionnaires à tous les panneaux, et l'entrée des chambres fut interdite aux visiteurs. Cette mesure était prudente, comme on le verra plus tard. Quelques jeunes gens, portant la soutane noire et le bonnet carré des prêtres grecs, voulurent être exceptés de la règle commune : ils firent demander au commandant la permission de visiter son salon, ce qui leur fut accordé. Nous

étions à table, lorsque parurent ces néophytes à longs cheveux ; après avoir bu chacun, en apparence avec beaucoup de plaisir, un grand verre de vin de Bordeaux qu'on s'empressa de leur offrir, ils nous firent demander, et à notre grande surprise, si nous pouvions leur procurer des plumes de fer. Ainsi la plume Perry est renommée à Pathmos! Nous leur donnâmes toutes celles qui étaient en notre possession, après quoi le commandant les congédia, en leur annonçant avec une solennité comique que ce jour-là même il comptait descendre à terre, et qu'il ferait au supérieur du couvent, ainsi qu'au gouvernement de l'île, l'honneur de les aller voir. En effet, deux heures après, nous débarquions. A terre comme à bord, je remarquai qu'il n'y avait pas une seule femme dans la foule qui nous entoura à notre arrivée. Les femmes sont pourtant aussi curieuses à Pathmos qu'en tout autre pays ; et leur beauté, qui est célèbre dans le Levant, n'est sans doute pas pour elles un motif de timidité. Mais la jalousie orientale et les usages antiques du gynécée règnent avec toute leur rigueur dans cette île peu visitée. Cette séquestration existe, quoique modifiée, dans les villes de Grèce, et j'avais cru la retrouver même dans les villages de la Sicile. Il existe, d'ailleurs, à Pathmos une chronique locale à laquelle nous pûmes attribuer la frayeur en apparence excessive des femmes, dont nous vîmes bientôt plusieurs groupes se sauver à notre approche. On dit qu'à une époque éloignée, un marchand de Marseille, venu par hasard à Pathmos, avait enlevé, à son départ, une beauté célèbre dans l'île. Depuis lors, assurent plusieurs voyageurs dont les récits datent de plus d'un siècle, depuis lors, les Pathmiennes montrent une grande frayeur à l'aspect des étrangers, des Français surtout, auxquels elles supposent des intentions de rapt. Je ne sais ce qu'il faut penser de cette histoire ; mais ce que je puis affirmer, c'est que, depuis cent ans, la sauvagerie des dames

de cette ile est restée la même. Seulement, jugeant d'après ce que j'ai vu, je me permettrai de dire que la terreur, apparente je crois, des Pathmiennes m'a semblé être bien plus le résultat des ordres de leurs maris, que l'expression de leurs sentiments personnels.

Après avoir grimpé pendant trois quarts d'heure et par un ardent soleil la côte très-rude qui mène à la ville, nous arrivâmes à Saint-Jean, suivis d'une nombreuse escorte de curieux. La ville ou, pour mieux dire, le village de Saint-Jean ressemble en tout point à San-Nicolo de Tine, à Exopourgos et à toutes les autres bicoques grecques que j'avais déjà visitées dans l'Archipel : c'est un amas confus de petites maisons blanches, carrées comme des dés à jouer, n'ayant la plupart qu'une fenêtre et un seul étage. Le toit est une terrasse aplanie qui sert de chambre à coucher aux habitants pendant l'été, quand la chaleur et avec elle les insectes de la plus fâcheuse espèce rendent inhabitable l'intérieur des maisons. Les rues sont d'étroits couloirs remplis de fumier, infects le plus souvent, et où l'on dérange, à chaque pas, des porcs qui s'enfuient en grognant. Certains hameaux de l'Auvergne et du Limousin peuvent seuls donner une idée de l'aspect misérable des petites villes de l'Archipel. Lorsque, en circulant dans ces humides passages, il nous arrivait de lever en haut la tête, nous apercevions, à l'angle des terrasses, des visages de curieuses jeunes femmes qui s'étaient agenouillées pour nous examiner, et qui, voulant nous voir sans être vues, se retiraient à la hâte en rencontrant nos regards hardis. Nous arrivâmes bientôt au couvent, qui s'élève sur le point le plus élevé de l'ile. Sur sa plus haute terrasse, quatre matelots de l'*Achéron* avaient déjà dressé un observatoire et un mât à signaux ; l'un d'eux, une lunette à la main, examinait tous les coins de l'horizon, et se tenait prêt à signaler l'escadre. Ces hommes, arrivés depuis une heure, semblaient établis dans l'ile depuis des années. Pendant que l'un était de faction, les autres s'occupaient du ménage avec un joyeux empressement ; celui-ci avait improvisé une cuisine, l'autre lavait le linge, et celui-là plumait des poulets. Déjà ils s'étaient fait des amis parmi les Grecs, qui paraissaient enchantés de cette belle humeur, de ce savoir-faire et de cette merveilleuse adresse qui distinguent nos matelots français. L'évêque avait été prévenu de notre arrivée et nous attendait : nous le trouvâmes, en compagnie de cinq ou six prêtres grecs, dans une pauvre chambre nue, mal blanchie et entourée de mauvais divans de serge verte. Le prélat est un vieillard à barbe blanche d'une figure vénérable ; ainsi que les prêtres qui l'entouraient, il était vêtu d'une simple soutane noire. Après les premiers saluts d'usage, il nous fit apporter de mauvaises confitures, du café et des pipes d'une simplicité monastique. Ces prêtres, avec lesquels nous pûmes lier conversation grâce à un matelot qui servait d'interprète, nous parurent être des hommes d'une ignorance profonde, d'une grande paresse, mais honnêtes à cela près, et heureux de la vie qui s'écoulait pour eux sans plaisirs, mais sans grandes peines. Mon ami le commandant se prenait à envier leur existence ; pendant que nous fumions, il écoutait le vent gémir à travers les croisées disjointes de ce vieux monastère.

— Comme ce murmure me rappelle ma Bretagne ! me disait-il ; que je trouve ces gens heureux, quand je compare leur existence si paisible à notre vie si agitée ! Vivre ainsi seul, en face d'un beau ciel, loin de tous les bruits de la terre, n'est-ce pas le bonheur ?

— C'est une mort anticipée, lui disais-je, un bonheur à en mourir d'ennui !

Ne pouvant me convaincre, il adressa à l'évêque diverses questions, l'engagea à venir à son bord, à y choisir tout ce qui pourrait lui être agréable, et enfin il lui demanda de prier Dieu pour lui et pour son équipage. Le prélat, enchanté du marin, se mit en devoir de nous faire les honneurs du couvent : ce fut chose bientôt faite. Après avoir visité l'église qui est extrêmement petite, mais qu'entourent des panneaux de bois sculpté portant le caractère de la plus haute antiquité, nous montâmes à la bibliothèque, pauvre chambre où reposent sur un lit de poussière une centaine de volumes de théologie et deux ou trois manuscrits médiocres du moyen âge. Tout auprès, dans un cabinet où sèche la provision d'oignons du couvent, les religieux nous montrèrent avec un certain orgueil une plaque de marbre incrustée dans le mur, et portant une assez longue inscription grecque qu'ils nous dirent fort remarquable. Du doigt, ils nous montrèrent surtout ce mot Ορέστης, qui en effet a pendant longtemps trompé les archéologues. Par malheur, M. Raoul-Rochette vient de remettre à sa place cette inscription qui usurpait une gloire non méritée, et faisait croire qu'il se trouvait grande curiosité à Pathmos (1).

Le couvent de Pathmos, s'il faut en croire Dapper, l'historien de l'Archipel, a été bâti par un certain Cristodule, qui vivait du temps d'Alexis Comnène, vers la fin du dixième siècle. Ce Cristodule était abbé de Lattos, en Asie Mineure, où il avait vingt couvents et un lac dans les environs d'Éphèse. Opprimé par les Turcs, dont la puissance allait croissant tous les jours, il demanda à Alexis Comnène l'autorisation de bâtir un cloître à Pathmos ; l'ayant obtenue, il fit conduire dans cette ile tous ceux qui étaient sous sa dépendance, et jeta, près du pont de Nestia, les fondements d'un couvent. Mais une voix du ciel l'ayant averti que l'endroit était mal choisi, il en bâtit un second sur le point le plus élevé de l'ile. Les habitants, qui jusqu'alors avaient vécu dispersés, se rallièrent, pour mieux échapper aux pirates, autour de ce couvent qui ressemblait à un château fort. Peu à peu le négoce s'établit ; leurs relations commerciales s'étendirent jusqu'à Ancône, leurs chaumières devinrent de belles maisons ; « mais, ajoute Dapper, les surprenantes révolutions qui se sont accomplies ont fait que leurs vaisseaux se sont de nouveau changés en barques, et que ces insulaires, riches autrefois, se trouvent réduits à la dernière misère. » J'ai de la peine à croire, pour ma part, à ce que le complaisant historien raconte de la prospérité passée de cette ile « dont le terroir est fertile et abondant », déclare-t-il, tandis que je puis assurer que l'ile n'a jamais rien produit, par la bonne raison qu'elle est complétement dénuée de terre végétale. Son excellent port de la Scala, qui est peut-être le meilleur de l'Archipel, attirait seul probablement quelques navires surpris par le gros temps, et, dans le passé, l'ile de Pathmos était à peu de chose près sans doute ce qu'elle est aujourd'hui.

Si maintenant je mentionne le séjour de saint Jean, j'aurai, je crois, raconté en résumé toute l'histoire ancienne de cette ile dont les chroniqueurs ne se sont guère occupés. Au neuvième verset de l'Apocalypse, saint Jean déclare positivement qu'il fut exilé sur ce triste rocher : « J'ai été *envoyé*, écrit-il, dans l'ile nommée Pathmos, pour la parole de Dieu, et pour le témoignage que j'ai rendu à Jésus. » La tradition ajoute que le saint habitait une grotte située à mi-côte, à moitié chemin de la ville actuelle et du port de la Scala. A cette place, la piété des fidèles éleva depuis une chapelle dont M. de Choiseul a donné un dessin. De cet édifice, il ne reste aujourd'hui que l'emplacement et

(1) Voir l'*Histoire des colonies grecques*, par Raoul-Rochette, tome III, page 154.

quelques pierres amoncelées; il a disparu ainsi qu'un figuier miraculeux, qui se couvrait de fruits, assurait-on, dès que sur son tronc on écrivait ce mot : Ἀποκάλυψις. Les annales contemporaines de Pathmos sont moins intéressantes encore que l'histoire de son passé. Cette île a toujours partagé la fortune de ses voisines Samos et Nicosie; or, par leur excessive activité, les Samiens ont fait de leur île un point d'une certaine importance; les vins seuls, achetés surtout par les Américains, ont produit, en 1852, un total de 450,000 francs, et le nombre des bateaux de cette île s'élevait à plus de 1,500. Confiants dans leur force, les Samiens prétendirent se rendre indépendants, et ils s'insurgèrent les premiers contre la domination musulmane. Au premier cri de liberté que poussa la Grèce, ils commencèrent la guerre en massacrant une vingtaine de Turcs qui vivaient paisiblement dans l'île. Malheureusement ils ne s'en tinrent pas là, et bientôt ils abusèrent de la liberté qu'ils venaient de conquérir. Profitant du voisinage de l'Asie, ils y firent des expéditions à la manière de leurs ancêtres, pour enlever des bestiaux et même des habitants; ce qui prouva que le désir de la vengeance les poussait moins que l'amour du pillage, c'est que dans ces razzias ils ne firent aucune distinction entre leurs compatriotes et les Turcs. Bientôt ils devinrent la terreur de Smyrne, et les dévastateurs de la paisible Scio n'osèrent attaquer ces bandits audacieux qui se retranchaient dans leurs montagnes. Pour mettre fin à cet état de choses, en 1854, les puissances retirèrent aux Samiens l'usage de leurs pavillons, et cette île, ainsi que Pathmos et Nicosie, se joignit au nouvel État de Morée. Alors le comte Capo d'Istria y envoya comme mandataire Colettis, qui, ayant imposé aux insulaires un tribut plus considérable que celui que prélevaient les Turcs, détacha Samos de la cause de l'indépendance. Les trois puissances intervinrent de nouveau, et, en échange de la reddition d'Athènes et de Négrepont par les Turcs, les Grecs durent céder Samos et son archipel. Cependant, comme on ne voulait pas abandonner les habitants de ces îles à la discrétion de leurs anciens maîtres, il fut convenu que Samos, Nicosie, Pathmos et quelques autres rochers voisins, formeraient un petit État indépendant, régi par un Grec, lequel, moyennant un faible tribu, ne relèverait du gouvernement de Sa Hautesse que pour la nomination ou plutôt la confirmation annuelle du chef. Le prince Vogoridès fut nommé par la Porte prince de Samos.

Après avoir invité les moines à venir déjeuner le lendemain à bord de *l'Achéron*, nous quittâmes le couvent, et nous nous mîmes à fureter de nouveau par la ville. Bientôt nous vîmes une dizaine de jeunes femmes assises les unes dans le vestibule d'une maison, les autres sur des bancs extérieurs; elles tricotaient des bas et des gants de soie. A notre approche, celles qui se trouvaient dans la rue rentrèrent dans la maison dont la porte resta cependant toute grande ouverte. Nous nous avançâmes lentement, et leur fîmes discrètement demander si nous ne choquerions pas leurs usages en nous asseyant sur les bancs extérieurs : il nous fut répondu que nous le pouvions faire. Ces femmes, que nous pûmes examiner à la dérobée, étaient jolies, remarquables surtout par l'extrême fraîcheur de leur teint; mais je me défiais de la carnation comme des sourcils des Grecques, depuis qu'une Française, M^me Lambre, m'avait appris, à Tine, que le rouge de vinaigre, le bleu minéral et les pommades de toute espèce étaient fort connues dans l'Archipel, et que les femmes savaient *s'y préparer* d'une façon inconnue en tout autre pays. Habillées à peu près selon la mode des autres îles, les Pathmiennes ont une coiffure tout à fait particulière; c'est une sorte de ruche d'une prodigieuse hauteur : pour donner une idée de cette coiffure, je ne saurais mieux faire que de la comparer à un bonnet à poil de nos grenadiers, recouvert d'une pièce de soie écrue. Il faut que les Pathmiennes soient réellement charmantes, pour paraître jolies malgré cette toiture qui place leur visage au centre de leur personne. Pour mieux examiner ces dames, nous nous étions avancés peu à peu vers elles, gagnant du terrain sur le banc de pierre, lorsque tout d'un coup leur porte se ferma, et nous nous trouvâmes seuls dans la rue comme des écoliers. Nous étions à rire de notre mésaventure, lorsque de nouveau la porte s'entre-bâilla pour donner passage à un homme, qui vint sans plus de façon s'asseoir auprès de nous, et se prit à nous considérer comme des bêtes curieuses. Cet homme, dont la jalousie sans doute avait fait disparaître les jeunes femmes, était sans contredit un personnage de quelque importance, car il portait l'habit européen et un petit chapeau rond de la plus singulière forme. Le sourire protecteur de ce jaloux nous déplut, et nous nous éloignâmes pour ne pas succomber à la tentation de lui prouver notre mécontentement; mais nous devions le revoir, et l'heure de la punition devait bientôt arriver, comme on l'apprendra plus tard. Pour en finir avec les Pathmiennes, je dois ajouter qu'en revenant vers le port, nous rencontrâmes une jeune fille d'une charmante figure, qui, moins sauvage que ses compagnes, entra sans crainte en pourparlers avec nous, et me vendit pour quelques sous un bracelet de verre qu'elle portait au bras. Cet anneau de verre bleu, que j'ai conservé, n'est assurément pas élégant, mais il offre une particularité remarquable à laquelle je n'avais d'abord pas pris garde; c'est son extrême petitesse : pas une main parisienne n'a pu se glisser dans ce bracelet qu'une paysanne de Pathmos avait retiré facilement de son poignet. Je ne saurais rien dire de plus flatteur pour les mains des dames de cette île, chez qui la mode de ces anneaux est générale.

Le lendemain, je me levai de grand matin avec l'intention d'aller chasser des perdreaux qu'on m'avait dit être fort abondants dans l'île; la première chose que j'aperçus sur le pont, où déjà les curieux se pressaient en grand nombre, fut le petit chapeau de notre jaloux de la veille. Ma rancune se réveilla, et je fis part de notre mésaventure à l'officier de quart.

— C'est bon, me dit-il, vous allez voir une exécution.

Je ne savais ce qu'il voulait faire.

— Timonier! cria-t-il, faites venir deux hommes.

Deux matelots s'avancèrent.

— Vous voyez cet homme à petit chapeau, continua-t-il, prenez-le chacun par un bras et amenez-le devant moi.

Avant qu'il eût eu le temps de respirer, l'homme fut amené; il ouvrait de grands yeux et nous considérait d'un air abasourdi.

— Faites venir l'interprète! commanda l'officier.

L'interprète parut.

— Dis à cet homme, continua-t-il, que je ne comprends pas comment, ayant été incivil hier à notre égard, il a osé mettre aujourd'hui le pied sur notre bord. Pour cette fois je lui pardonne; mais si pareille chose arrive encore, je lui ferai apprendre la politesse à coups de corde.

En même temps il ordonna aux matelots de le jeter dans un des canots amarrés le long du bord. Le pauvre diable y fut littéralement jeté, et même un des matelots crut devoir prendre sur lui de lui appliquer sur les épaules, en sus des ordres reçus, une de ces claques de marins qui ressemblent

(1) Voir *l'Ile de Tine*. — *Revue des Deux-Mondes*, 1^er juin 1843.

à des coups de pelle. L'homme au chapeau s'éloigna rapidement dans son canot; arrivé au débarcadère, un rassemblement se fit autour de lui, et, de loin, nous comprîmes à ses gestes qu'il racontait à ses compatriotes son aventure, et la façon dont se faisait la police à bord des vaisseaux français. Notre chasse ne fut pas heureuse : il fallut pendant cinq heures grimper dans d'affreux rochers pour tuer deux perdreaux, quelques émouchets, et un hibou de la plus petite espèce, que les gens du pays nous assurèrent être un excellent manger. Nous aimâmes mieux croire la chose sur parole que de nous en assurer. Au retour, nous trouvâmes à bord tous les moines du couvent ; le commandant en avait invité deux à déjeuner, dix étaient venus. Ce repas fut ennuyeux : les prélats, qui paraissaient avoir pour la cuisine française un goût très-prononcé, et une tendresse extrême pour les vins de France, mangeaient et buvaient sans rien dire. Le déjeuner fini, ils s'en allèrent enchantés de nous en apparence, et nous les vîmes partir sans regrets.

Quoique le vent de nord-est soufflât avec violence, nous nous étonnions de ne voir point paraître l'escadre, quand, vers le coucher du soleil, les matelots en vigie sur la terrasse du couvent hissèrent leur pavillon. Peu après, un vaisseau que l'on reconnut pour *l'Inflexible* nous apparut courant des bordées à l'horizon. Aussitôt on chauffa, et deux heures plus tard nous sortîmes du port de Pathmos, en jetant un dernier regard sur ce triste rocher, sur cette population séparée du reste du monde, qui s'était rassemblée pour assister, comme à un événement unique dans la vie, à l'appareillage d'un bateau à vapeur. La mer était très-forte au dehors ; *l'Achéron* commença à rouler en craquant sur des lames énormes, et nous ne rejoignîmes qu'à nuit close le vaisseau amiral. Le commandant devant porter à son chef ses dépêches, on fit armer le canot major. Y descendre ne fut pas chose facile. Dès que l'embarcation eut touché la mer, les vagues la soulevèrent jusqu'à la hauteur du pont, et dès qu'elle eut quitté le bord, elle commença à se dresser le long des lames, pour retomber ensuite, tantôt disparaissant à nos yeux, tantôt nous apparaissant debout dans toute sa hauteur sur le sommet d'une vague. Rien n'est plus commun que le chavirement d'un canot, et par une nuit pareille il eût été presque impossible de retirer un homme de la mer. Tout le monde était rangé sur le bastingage, et chaque œil suivait avec inquiétude le canot major, qui nous revint sans encombre.

Une heure plus tard le vent tomba tout à coup, la mer se calma, le roulis fatigant du navire se changea en un doux bercement, plus agréable qu'une immobilité complète par cette belle nuit étoilée. Par malheur l'amiral était pressé d'arriver, et *l'Achéron* reçut l'ordre de remorquer *l'Inflexible*. On envoya à bord deux de ces énormes câbles qu'on nomme *des grelins* en langage nautique, et le steamer fut attelé au vaisseau. Notre commandant trouva ces amarres trop courtes; il prétendit, avec raison, que le vent pouvant se lever tout à coup, il y avait danger réel à être tenu sous le beaupré d'un vaisseau; ses observations furent inutiles, et *l'Achéron*, faisant feu de toutes ses machines, entraîna de son mieux l'énorme navire auquel il faisait filer environ trois nœuds. Vers deux heures du matin, nous nous promenions sur la dunette, le commandant et moi, perdus dans je ne sais quelle interminable causerie, et ne pouvant nous lasser de respirer l'air embaumé de cette admirable nuit. Tout d'un coup le marin s'arrêta, jeta son cigare à la mer, et se prit à regarder avec inquiétude l'horizon et les voiles ouvertes de *l'Inflexible*.

— Voilà la brise, me dit-il, nous allons voir comment on veille à bord du vaisseau.

A peine il avait parlé, que je sentis au visage la fraîcheur du vent, et je vis se gonfler peu à peu l'immense voilure de *l'Inflexible*, qui commença à fendre la mer, et à faire bouillonner les flots sous sa quille. Les amarres se détendirent, il gagnait visiblement sur nous, et en deux minutes il pouvait passer sur notre tête et nous couler bas, si l'ordre n'arrivait de larguer les grelins. A bord du vaisseau personne ne bougeait. Le commandant de *l'Achéron* mit les mains dans ses poches et attendit impassible. De minute en minute le danger augmentait, et les amarres mollissaient de plus en plus.

— Ohé ! cria enfin le commandant, ohé ! de *l'Inflexible*, ohé !

— Ohé ! répondit-on.

— Vous nous gagnez ! puis-je larguer les amarres ?

— On va le demander ! Répondit-on avec cette intonation lente en usage dans les commandements de marine.

La réponse n'arrivait pas, et le vent allait fraîchissant. Déjà l'écume des vagues sautait jusque sur notre dunette, la proue du vaisseau se dressait au-dessus de notre tête, menaçante et avançant toujours. *L'Achéron* avait beau vouloir fuir, son terrible ennemi le pressait de plus en plus. Je sentis quelque chose de froid dans la paume de mes mains. Le commandant ne bougeait pas.

— Vous-nous-ga-gnez-tou-jours ! répéta-t-il enfin en accentuant chaque syllabe.

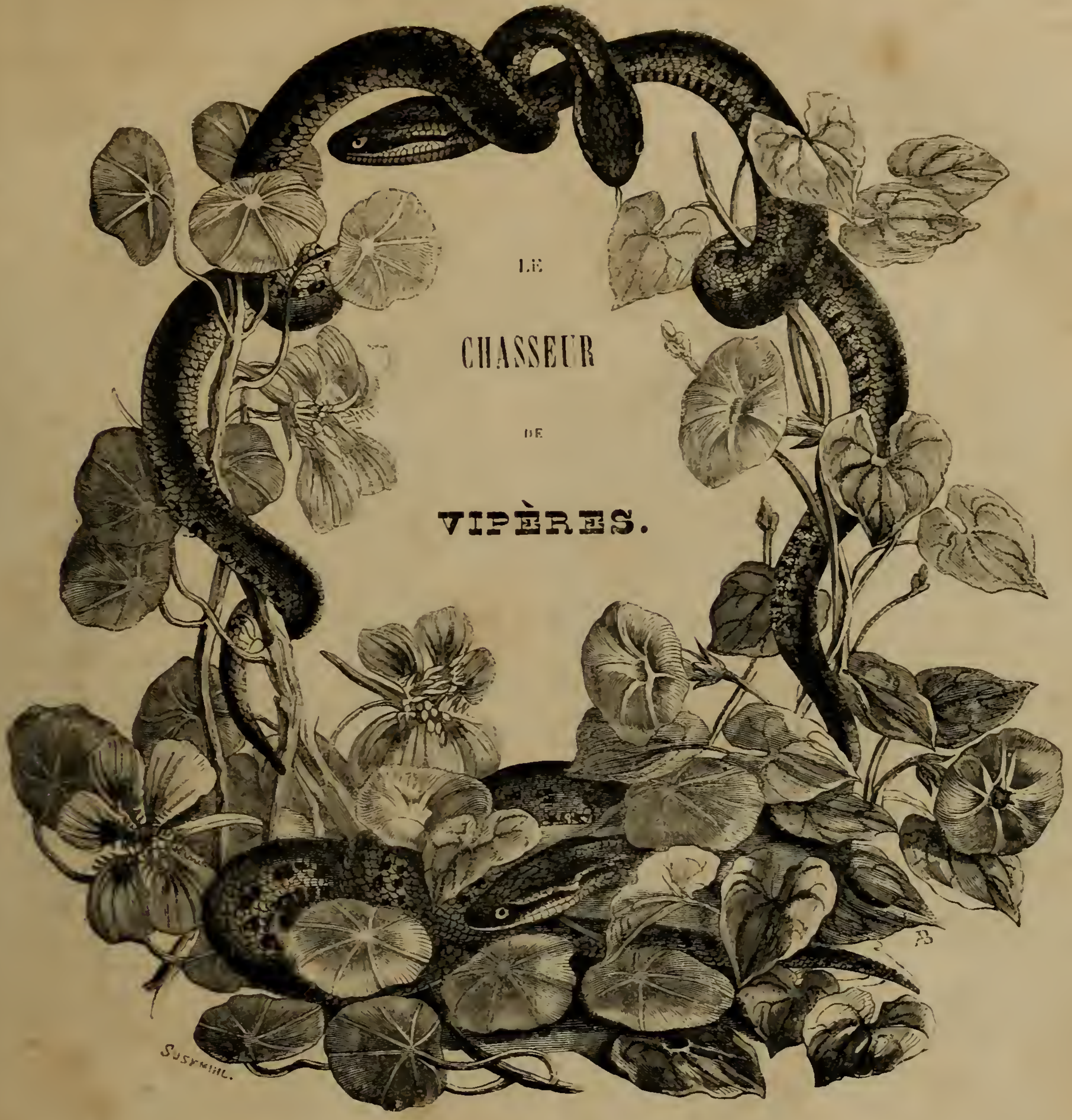
— Larguez les amarres et passez à tribord ! cria-t-on de *l'Inflexible*.

Les matelots larguèrent aussitôt, mais dans ce moment le beaupré du vaisseau s'engageait dans nos manœuvres d'artimon; les grelins, qui n'étaient plus tendus, ne filaient pas, et leur poids nous retenait. Je crus que le moment critique était venu. Cependant le formidable beaupré changea de direction, les cordages engagés se rompirent fort heureusement, les amarres tombèrent à l'eau, les deux navires s'éloignèrent, et je respirai largement.

Quand je descendis le lendemain pour déjeuner, je trouvai le salon du commandant tout bouleversé : les deux mousses qui le servaient remuaient les chaises, déplaçaient les tables, furetaient dans tous les coins. On venait de s'apercevoir de la disparition d'une boîte contenant des cachets, une montre, quelques pièces d'argent, et plusieurs décorations. Qui pouvait avoir pris ce petit meuble? Les moines de Pathmos étaient seuls venus dans la chambre, et aucun de nous n'osait les suspecter. A mon grand étonnement, le prince Caradja, ancien ministre de Grèce à Paris, qui se trouvait avec nous sur *l'Achéron*, fut le premier à accuser de ce vol les jeunes néophytes aux longs cheveux auxquels nous avions donné nos plumes de fer. Il jura que la chose serait éclaircie, qu'on ferait justice des coupables. En effet, peu de jours après notre arrivée à Smyrne, le brick *la Flèche* fut expédié à Pathmos, et je me bornerai à dire, sans commentaire, que l'un de ces jeunes gens fut trouvé en possession de la boîte, de la montre et des décorations du commandant.

Notre promenade s'acheva sans nouvel incident; après avoir glissé par une magnifique journée sur les flots immobiles du détroit de Scio, *l'Achéron* entra vers minuit dans le golfe de Smyrne.

Alexis de VALON.



I.

Par une belle matinée du printemps de l'année 1827, deux jeunes hommes cheminaient tranquillement sur la rive gauche de l'Isère, qu'ils venaient de traverser dans un bac, non loin de la ville de Saint-Marcellin et tout près du village de la Sône, où ils s'étaient arrêtés pendant une semaine chez la tante de l'un d'eux.

Hippolyte Baral et Conrad Châville, — ainsi se nommaient les deux voyageurs, — avaient quitté Paris ensemble, après avoir achevé leurs études au collége Louis-le-Grand, et s'être ensuite fait recevoir, le premier, avocat, le second, simple bachelier. Les rapports d'âge, de fortune et de position qui existaient entre eux se trouvaient fortement contre-balancés par la dissemblance de leurs caractères. La tristesse empreinte sur les traits du jeune Châville, le calme de ses manières et jusqu'au son de sa voix, uniformément grave et même un peu sombre, contrastaient avec la physionomie mobile, les mouvements vifs et l'organe sonore d'Hippolyte. A la vérité, bien que tous deux fussent orphelins, riches et indépendants, — puisqu'ils avaient atteint leur majorité un an environ avant l'époque où nous commençons ce récit, — il y avait dans leur situation cette différence, que l'avocat ayant perdu ses père et mère alors qu'il était encore au berceau, ne pouvait pas s'affliger de son isolement à l'égal de son ami, lequel conservait toujours gravé dans son cœur le souvenir de la famille dont son enfance avait été entourée.

En 1815, cette famille, qui se composait du colonel Châville, père de Conrad, de sa femme et d'une petite fille de trois ans, avait disparu soudain et si mystérieusement, que les minutieuses perquisitions de la police et les recherches non moins actives des amis du colonel étaient toutes demeurées sans résultat. Comme M. Châville se trouvait au nombre des officiers qui, lors du débarquement de Napoléon, s'étaient précipités au-devant de lui avec les soldats

sous leurs ordres, et que pour ce fait il avait été jugé et condamné par contumace à être fusillé, tous ceux qui s'intéressaient à lui, loin de s'inquiéter d'abord de sa disparition, s'en étaient au contraire félicités. On pensait que le colonel, accompagné de sa femme et de sa fille, avait réussi, après s'être tenu longtemps caché, à passer en pays étranger, peut-être aux États-Unis, où la sécurité était plus grande que partout ailleurs pour les réfugiés français.

Cependant quand les mois et les années se succédèrent sans qu'on reçût aucune nouvelle de M. ni de Mme Châville, force fut à leur fils et à leurs amis de renoncer à l'espoir d'entendre jamais parler d'eux. Probablement ils avaient péri, soit en passant dans une de ces villes du Midi où une populace furieuse massacrait ceux qu'on lui désignait comme traîtres aux Bourbons, soit en mer, pendant leur traversée présumée en Amérique.

D'après ces détails, on ne s'étonnera ni de l'humeur profondément mélancolique de Conrad, ni de la sincère amitié que lui témoignait son ancien camarade de classes. Les natures joyeuses et en apparence insouciantes sont quelquefois douées de plus de sensibilité vraie qu'on n'est généralement disposé à leur en accorder, et Hippolyte éprouvait pour le jeune Châville une de ces affections désintéressées qui nous font sacrifier sans hésitation nos goûts et nos projets à ceux de nos amis.

Aussi était-ce par complaisance pour son compagnon que le nouvel avocat avait commencé ce printemps-là un voyage qu'autrement il eût différé jusqu'à l'année suivante. Tous deux s'étaient rendus directement de Paris à la Sône chez Mme Baral, veuve d'un oncle paternel d'Hippolyte. Là, le temps s'était écoulé si rapide au milieu de parties et d'amusements de toutes sortes, que la taciturnité habituelle de Conrad s'était momentanément dissipée. Mais, ainsi qu'il arrive presque toujours aux hommes d'une organisation impressionnable, une réaction ne tarda pas à s'opérer dans son humeur. Dès qu'il eut mis le pied hors de l'hospitalière maison de Mme Baral, sa gaieté s'évanouit. Depuis sa sortie du bac, il n'avait encore prononcé d'autres paroles que quelques monosyllabes en réponse aux remarques ou aux questions d'Hippolyte. A peine rendait-il par un signe de tête les bonjours que, selon la coutume dauphinoise, aucun des villageois qu'ils rencontraient ou dépassaient chemin faisant, ne manquait de leur adresser.

Renonçant à une conversation dont son ami ne paraissait point se soucier en ce moment, le jeune Baral appela un petit paysan, gardeur de chèvres chez sa tante, et que cette dernière avait donné aux voyageurs pour porter leur léger bagage et les conduire au château de La Baratière, appartenant à une de ses parentes, et situé un peu au-dessus du village de Rovon. Les jeunes gens se proposaient de partir de là pour Grenoble, non pas, bien entendu, en voiture ni à cheval et en reprenant la grande route, dont au contraire ils s'étaient écartés à dessein, mais pédestrement, à travers les montagnes et en passant par Sassenage, petite ville peu distante du chef-lieu du département de l'Isère, et bâtie au bord du Furon. De Grenoble, Conrad et Hippolyte devaient ensuite se rendre à Genève ou en Italie.

— Pierre, dit le jeune avocat au chevrier qui les suivait une valise sous chaque bras, nous faudra-t-il encore marcher longtemps avant d'arriver à La Baratière? L'air vif de la rivière a singulièrement aiguisé mon appétit.

— Il n'y a plus que cinq minutes de chemin d'ici au château, repartit Pierre ; mais vous n'y trouverez personne ; Mme de La Baratière est absente avec tout son monde. S'absenter un jour de vogue, ça m'a bien paru un peu incroyable d'abord ; cependant, comme il paraît que sa fille aînée est gravement malade à Saint-Marcellin, ça peut se comprendre.

— Qui donc t'a donné ces fâcheuses nouvelles? demanda Hippolyte.

— Ce petit garçon du *Travers*, qui a fait tout à l'heure quelques pas avec moi tout en *devisant*... Ne l'avez-vous pas entendu?

— Comment aurais-tu voulu que je l'entendisse? Vous autres paysans de ce canton, vous parlez toujours patois entre vous.

— Ah! c'est bien autre chose dans le *Travers!* Là, ils ne comprennent pas un mot de vrai français. Excepté moi, qui y suis né pourtant, le Chasseur de vipères et mam'zelle Myon, vous n'y trouveriez personne capable de vous répondre ou seulement de vous comprendre.

— Que veut-il dire avec son travers, sa vogue, son Chasseur de vipères et mam'zelle Myon ? s'écria Conrad.

— On appelle ici *vogues* les fêtes de village, expliqua Hippolyte, qui, étant déjà venu deux ou trois fois en Dauphiné passer les vacances chez sa tante, en connaissait un peu les usages ; et l'on désigne sous le nom de *Travers* les hameaux situés à mi-côte de la montagne. Quant au Chasseur de vipères...

— Ou le grand Jacques, dit Pierre.

— Et à Myon, qui est une abréviation de Marie? continua le jeune homme.

— J'ai dit mam'zelle Myon, interrompit encore le chevrier.

— C'est à Pierre qu'il appartient de nous les faire connaître, acheva Hippolyte.

— Ma foi! je ne sais pas moi-même grand'chose à leur sujet : quand j'ai quitté le pays avec ma mère, qui allait se placer fille de basse-cour chez Mme Baral, j'étais un tout petit garçon, et depuis ce temps-là je ne viens que de loin en loin à Rovon, ou plutôt au château, y porter quelque lettre de ma maîtresse, qui est, comme vous le savez, cousine de Mme de La Baratière. Tout ce que je puis donc vous dire là-dessus, c'est que le grand Jacques est arrivé un beau matin au Travers, — il y a tantôt douze ans de cela, — tenant par la main sa fille, qui était alors une bambine pas plus haute que ma jambe ; qu'il s'est bâti une cabane au fin fond du hameau, qu'il a délivré le pays des vipères qui l'infestaient ; et voilà.

— Mais, dit Conrad, si Myon est la fille de Jacques...

— Mam'zelle Myon, répéta obstinément le chevrier.

— Pourquoi, poursuivit le jeune Châville, l'appelles-tu mademoiselle?

— Parce que c'est la coutume au Travers, à Rovon et même à La Baratière.

— Elle va donc quelquefois au château?

— Elle y allait très-souvent jadis ; mais depuis six mois que M. Émile est revenu de ses voyages, Madame, dont il est le fils unique, fait un si froid accueil à mam'zelle Myon, dont auparavant elle raffolait, que la jeune fille, qui est un brin fière, ne va plus la voir. Et décidément, messieurs, ajouta le petit paysan en s'arrêtant à l'entrée d'un sentier qui serpentait à travers une plantation de mûriers blancs jusqu'au vieux manoir, dont on apercevait les gothiques tourelles, où faut-il vous conduire? au château, ou au village?

— Au village, répondit Hippolyte. Nous y trouverons probablement quelque cabaret où l'on nous servira à déjeuner.

— Je crois bien! puisque c'est aujourd'hui la vogue, il ne tiendra qu'à vous de vous régaler... Il n'y a pas, dans tout Rovon, une ménagère qui n'ait chauffé son four de

grand matin afin d'avoir des *pognes* chaudes à offrir à ses amis.

Cela disant, Pierre commença à gravir, avec autant d'agilité que l'eussent fait les chèvres qu'il gardait habituellement, une colline rocheuse située à droite du chemin, suivi par nos voyageurs, et sur le plateau de laquelle se trouvaient disséminées une vingtaine de maisons.

— Ne peut-on parvenir que par escalade au village de Rovon? demanda le jeune Châville, qui hésitait un peu à suivre dans leur ascension sinon périlleuse, du moins fatigante, le chevrier et Hippolyte.

L'appétit vivement éveillé de ce dernier ayant doublé sa prestesse naturelle, il s'était élancé hardiment sur les rochers à la suite de Pierre.

— Oh! que si fait vraiment! répondit le petit paysan en se posant et se dandinant sur une grosse pierre branlante, avec cette aisance de mouvements particulière aux enfants des montagnes. Oh! que si fait! il y a moyen de parvenir autrement au village de Rovon. En allant droit devant vous, pendant vingt minutes au plus, vous finirez par déboucher dans une belle petite route bordée, d'un côté par des buissons, et de l'autre par un ruisseau. Alors vous tournerez à gauche, et, en montant toujours, vous arriverez, après dix autres minutes de marche, au beau milieu de la place de Rovon, qui sert aujourd'hui de salle de danse.

En entendant le chevrier lui détailler, avec cette expression goguenarde familière à la voix comme à la physionomie de l'habitant du Dauphiné, les pas et les détours qu'il lui faudrait faire pour arriver sans fatigue et sans danger au village qui se dessinait à quarante pieds environ au-dessus de l'endroit où il s'était arrêté, Conrad prit à son tour son élan, et en quelques secondes rejoignit ses compagnons.

Lorsque les deux amis, précédés de Pierre, eurent atteint le sommet de la colline, ils jugèrent à propos de faire une courte halte, tant pour reprendre haleine que pour jeter autour d'eux un coup d'œil explorateur. Rien de plus pittoresque que l'aspect de ce village, composé de vingt-cinq à trente maisons, et qui, sans son église paroissiale, ne mériterait certainement pas d'autre dénomination que celle de hameau. Toutes ces maisons, fort basses, de pauvre apparence, et bâties chacune sur un quartier de roc plus ou moins élevé, devraient être appelées chaumières, si les toits de chaume n'étaient inconnus dans ce canton, où les tuiles de forme convexe sont uniformément adoptées pour la couverture de toute espèce de bâtiments.

Après avoir admiré pendant quelques instants les points de vue variés qui s'étendaient autour d'eux comme un vaste panorama, Conrad et Hippolyte s'avancèrent sur la petite place où, bien que la matinée fût encore peu avancée, se trouvaient déjà réunis les paysans tant de cette localité que de celles environnantes. Les uns jouaient aux boules à l'ombre des mûriers qui prennent racine dans la légère couche de terre végétale dont, en quelques endroits, le rocher est recouvert; les autres s'exerçaient à tirer à la cible ou à grimper au haut du mât de cocagne qui s'élevait au milieu de la place, tandis que les vieillards causaient de leurs affaires en buvant du vin ou de l'eau-de-vie de genièvre sous les tentes dressées devant les maisons; et, en attendant le ménétrier, les jeunes filles dansaient aux chansons avec leurs *amoureux*, — c'est ainsi qu'on nomme les *promis* en Dauphiné; — les enfants se groupaient autour des marchands ambulants, qui étalaient à leurs yeux, brillants d'admiration, de petites figures en plâtre ou en cire, représentant saint Jean et son mouton, saint Roch et son chien, Napoléon et le duc de Reichstadt, des jouets de toutes sortes en fer-blanc et en bois peint, du sucre candi rose et jaune, des croquets aux amandes et des boîtes pleines de bagues en verre et en crin de mille couleurs.

Mais tous, grands et petits, vieux et jeunes, filles et garçons, interrompirent soudain leurs occupations pour examiner les *Parisiens* qui venaient de faire si inopinément irruption au milieu de la fête. Le mouvement de curiosité qu'ils excitèrent fut si général, que nul ne remarqua d'abord l'arrivée du grand Jacques et de sa fille, quoique ordinairement, partout où paraissait cette dernière, il s'élevât un murmure de satisfaction.

C'est qu'en effet ces paysannes, aux traits fortement brunis par le grand air et le soleil, aux membres vigoureux, aux brusques allures, faisaient merveilleusement ressortir la taille souple et élancée, la démarche légère et le frais visage de Myon. Le costume de cette dernière différait peu de celui de ses compagnes, qui, ainsi qu'elle, portaient un *déshabillé* de basin blanc, un tablier de taffetas noir et un fichu de mousseline brodée. Seulement, au lieu du collier en velours avec le cœur et la croix en argent, c'était une de ces fines chaînes d'or, dites *de Venise*, qui entourait le cou de cygne de la fille de Jacques; et, sur sa tête, un chapeau de paille de forme ronde, simplement attaché sous le menton par un ruban bleu, remplaçait le bonnet garni de dentelles que les villageoises de ce canton savent si coquettement poser au-dessus de l'épais chignon formé par leurs cheveux.

L'apparition de cette gracieuse et poétique figure, à côté de laquelle marchait un homme d'une physionomie sérieuse et d'une stature herculéenne, rendit Hippolyte et Conrad immobiles et muets de surprise.

— Si ces messieurs sont venus à Rovon dans l'intention d'y déjeuner, ils n'ont qu'à me donner leurs ordres, dit d'un ton non pas obséquieux, — les Dauphinois ne le sont en aucune circonstance, — mais déférent, un gros homme, le seul cabaretier de l'endroit, et que le chevrier Pierre s'était empressé d'envoyer au-devant des jeunes gens.

— Mon Dieu! servez-nous ce que vous aurez, répondirent les deux amis.

— Il suffit, répliqua l'hôtelier en se rengorgeant d'un air d'importance. Si ces messieurs, ajouta-t-il avant de s'éloigner, veulent faire un tour de promenade, ils peuvent être assurés de trouver, avant un quart d'heure, la table servie sous la tonnelle à côté de ma maison.

— Bien! répondit Hippolyte.

Et, quittant le bras de son compagnon, lequel s'assit sur un banc de pierre, le jeune Baral se précipita sur les pas de la jolie fille du Travers, qui, appuyée au bras de son père, se dirigeait du côté du village, où l'on voyait rangées sur deux lignes parallèles les boutiques des marchands ambulants. Mais, avant d'être arrivés dans cet endroit, Myon et le grand Jacques furent accostés par une femme de bonne mine suivie de trois ou quatre enfants, qui prenant la jeune fille par la main, l'emmena, ainsi que le Chasseur de vipères, jusqu'à une maisonnette située à l'entrée de Rovon et au bord du chemin montueux précédemment indiqué par Pierre.

Ce fut un désappointement pour Hippolyte. Il avait espéré que Jacques se serait arrêté pour prendre quelques rafraîchissements dans le cabaret où Conrad et lui avaient commandé leur déjeuner. C'eût été une excellente occasion de faire connaissance et de lier conversation d'abord avec le père, puis avec la fille; car l'obscurité qui enveloppait le passé du Chasseur de vipères et la remarquable supériorité de Myon sur les villageoises au milieu desquelles s'était

pourtant écoulée sa vie, excitaient vivement la curiosité du jeune homme.

Emporté par ce dernier sentiment, il avait continué de suivre la jeune fille, en laissant toutefois entre elle et lui un peu de distance. Ce fut seulement lorsqu'il l'eut vue entrer dans la maisonnette avec son père, la maîtresse du logis et sa bande de tapageurs, qu'il pressa sa marche afin de passer devant la porte, laissée ouverte par les enfants, avant qu'il prît fantaisie à l'un d'eux de revenir la fermer.

Il se trouva qu'au moment où Hippolyte longeait la maison, avec un air de nonchalance affectée, le plus petit des quatre bambins, dont la mère était alors occupée ailleurs, sauta sur les genoux de Myon, qui venait de s'asseoir dans la pièce d'entrée, et, après avoir dénoué le ruban bleu qui formait une belle rosette sous le menton de la jeune fille, il lui enleva son chapeau de paille si brusquement, que sa blonde chevelure se détacha du peigne qui la retenait prisonnière, et ruissela en flots soyeux sur ses épaules.

Le jeune homme resta quelques minutes à contempler cette tête aux suaves contours, aux linéaments fins et à laquelle une expression à la fois intelligente et naïve ajoutait un charme indicible. Tandis que l'enfant riait aux éclats du succès de sa niche, en roulant et déroulant sur ses doigts le ruban du chapeau de Myon, celle-ci, sans lui faire aucun reproche, se mit à reformer son chignon. Malheureusement pour Hippolyte, qui ne se lassait pas de la regarder, et qui eût bien voulu entendre le son de sa voix, Myon, après avoir réparé le désordre de sa coiffure, tourna ses regards vers la porte d'entrée. En y voyant un étranger, une rougeur subite colora son visage, et le jeune Baral, tout confus de l'embarras qu'il lisait sur ce front candide et pur, poursuivit son chemin. A peine eut-il fait deux ou trois pas, qu'il entendit une voix mâle et vibrante prononcer ces mots :

— Myon, ma chère enfant, on n'attend plus que toi.

C'était le Chasseur de vipères qui, du petit jardin situé en arrière de la maisonnette, où en arrivant il était allé trouver son hôte, avertissait sa fille que le déjeuner était servi.

Hippolyte grimpa alors sur un rocher d'où l'on embrassait d'un seul regard l'Isère, le port et la fonderie qui y est établie, le torrent du Drevain et le village de Saint-Gervais. Cependant, ni cette rivière rapide et profonde que bordent des coteaux boisés, ni cette campagne onduleuse dont la végétation riche et variée se parait alors de tout l'éclat d'une verdure printanière, ni les hautes montagnes à la cime couverte de neige qui forment le fond du tableau, n'eurent le pouvoir d'attirer un instant l'attention du jeune homme. C'est que, du haut de ce rocher, on dominait aussi la maisonnette et son jardin. Les bons paysans qui en étaient propriétaires étaient réunis, ainsi que Myon et son père, sous un vieux noyer, autour d'une table sur laquelle la ménagère, aidée de sa fille aînée, posa successivement plusieurs plats de viande, de légumes et de pâtisserie, tous sortant du four, où ils avaient cuit doucement après que le pain en avait été tiré.

Telle était en ce moment la préoccupation d'esprit d'Hippolyte, que, malgré le vif appétit qu'il avait déclaré ressentir quelque temps auparavant, il oublia le déjeuner qui l'attendait. Peut-être même n'eût-il pas quitté son poste d'observation avant que la jolie fille du Travers se fût levée de table, s'il ne s'était entendu tout à coup appeler par le petit gardeur de chèvres.

— Hé! monsieur Baral! criait-il, si vous ne venez pas bien vite, le déjeuner sera froid... Le père André s'impatiente et M. Châville aussi.

A cet appel, fait de ce ton décidé et un peu sardonique dont le paysan dauphinois accompagne volontiers ses paroles, Hippolyte tressaillit comme s'il se fût éveillé en sursaut; puis il s'élança du quartier de roc où il stationnait depuis environ dix minutes jusque dans le chemin au milieu duquel s'était arrêté le chevrier, et tous deux se dirigèrent vers le cabaret du père André.

Ainsi que l'avait annoncé l'hôtelier, le couvert était mis sous la tonnelle auprès de sa maison. Sans doute la table en bois de noyer, fort propre et fort luisant, la vaisselle en terre vernissée, les cuillers et les fourchettes en buis, comme le manche des couteaux, ne permettaient pas à nos Parisiens d'oublier qu'ils étaient au village. Mais il ne pouvait pas en être ainsi à l'égard des mets, tous parfaitement accommodés, dont se composait le déjeuner. Le Dauphinois, à quelque classe qu'il appartienne, est, sinon précisément gourmand, du moins très-gourmet. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que le père André, qui d'ailleurs avait été dans sa jeunesse cuisinier chez un aubergiste de Grenoble, eût pu, ce matin-là, grâce à cette circonstance de la vogue pour laquelle il avait fait dès la veille des apprêts extraordinaires, improviser un véritable festin.

— Ah çà, dit Hippolyte à Conrad qui venait de s'attabler, ne nous trompons-nous pas? Ceci est un repas de noces, et non un déjeuner pour deux convives.

— Excusez! répondit le cabaretier. S'il y a quelque erreur dans l'ordonnance de votre déjeuner, elle vient de vous, non pas de moi... Quand je vous ai demandé vos ordres, vous m'avez répondu : « Servez-nous ce que vous aurez. »

Cette explication fit sourire Conrad. Quant à Hippolyte, qui cependant l'avait provoquée, il semblait ne pas en avoir entendu un mot. Il suivait attentivement, à travers le treillage de la tonnelle, tous les mouvements d'un grand jeune homme qui, le lorgnon sur l'œil, examinait les groupes de villageois et de villageoises qui encombraient déjà la petite place.

— C'est M. Émile de La Baratière, dit à demi-voix le chevrier.

— Pourquoi donc nous avais-tu affirmé que nous ne trouverions personne au château? demanda Conrad.

— Je n'ai fait que répéter ce qu'on m'avait dit, répliqua Pierre. D'ailleurs, de ce que M. Émile est venu à la vogue, il ne s'ensuit pas qu'on en ait menti à ce sujet-là. D'ici à Saint-Marcellin, où est en ce moment Mme de La Baratière, il n'y a que trois à quatre lieues, et son fils peut bien avoir fait ce matin cette course-là à cheval sans se fatiguer.

— Tu crois donc qu'il est venu à Rovon exprès pour assister à la fête? dit Hippolyte.

— Mais... ça en vaudrait bien la peine..., d'autant qu'on ne rencontre pas à toutes les vogues beaucoup de filles jolies comme mam'zelle Myon.

— A propos, demanda encore Conrad, qu'est-elle donc devenue mam'zelle Myon? Bien que nous l'ayons à peine aperçue, elle m'a paru charmante, et je serais fort aise de la revoir.

— Vous aurez bientôt ce plaisir, dit le cabaretier, qui, une serviette sous le bras, surveillait le service de la table, dont s'était officieusement chargé Pierre. Le ménétrier est enfin arrivé... Dès qu'on entendra le son du violon, vous verrez accourir toutes les filles qui se promènent avec leurs amoureux dans la foire.

— Et celui de mam'zelle Myon, dit Conrad, doit être le plus beau garçon du pays, comme elle en est la plus jolie fille?

— Mam'zelle Myon n'a pas d'amoureux, affirma le père

André, quoiqu'il y en ait plus d'un qui voudrait le devenir. Même, je soupçonne fort M. de La Baratière d'avoir essayé souvent de lui conter fleurette... Pour l'épouser, je crois bien que celui-là n'y pense pas..., sa mère ne lui laisserait pas faire cette folie ou cette sottise, comme ils disent... Car, après tout, mam'zelle Myon n'est qu'une paysanne du Travers de Rovon, le plus misérable endroit de la terre.

— Mais pourquoi donc ce grand Jacques a-t-il élevé sa fille en dame? s'écria Hippolyte. Rien qu'à la voir marcher, on reconnaît qu'elle ne mène pas le genre de vie habituel

d'une paysanne. Ses mouvements aisés, sa taille flexible, ses pieds, que chaussent de petits souliers en castor, ses mains, que couvrent de jolies mitaines noires...

— Tiens! murmura en riant l'hôtelier, monsieur a remarqué tout cela d'un coup d'œil! car mam'zelle Myon n'a fait que traverser la place, il y a environ une demi-heure. Mais, je vous le repète, elle ne tardera pas à paraître; elle est folle de danse.

— Quand elle reviendra, j'irai l'inviter à danser, dit le jeune Baral.

— Voilà M. Émile qui passe devant la tonnelle, remarqua le père André; il aura appris que le grand Jacques et sa fille sont en ce moment à la maisonnette, et il va les guetter au passage, afin d'être le premier à inviter mam'zelle Myon à danser.

A ces mots, le jeune Baral se leva précipitamment. Le chevrier devina la cause de ce mouvement.

— En passant derrière les maisons, vous devancerez de cinq minutes M. de La Baratière, dit-il.

— Montrez-moi le chemin, répondit Hippolyte.

Et tous deux, sortant de la tonnelle, où ils laissèrent l'indolent Conrad, se dirigèrent, en sautant de rochers en rochers, vers l'extrémité du village où se trouvait la maisonnette. Au moment où ils y arrivaient, l'explosion peu harmonieuse d'un orchestre composé d'un violon, de deux fifres et d'un tambourin, amena sur le seuil de la porte Myon et les enfants.

— Voudrez-vous bien, mademoiselle, m'accorder la première contredanse? demanda Hyppolyte en saluant la villageoise aussi respectueusement que si elle eût été une grande dame.

— Ce beau monsieur-là est le neveu de ma maîtresse, glissa le chevrier à l'oreille de la jeune fille; après quoi il se mit à jouer avec les enfants.

Myon rougit en reconnaissant l'étranger qu'elle avait vu une demi-heure auparavant arrêté sur le chemin pour la regarder. Trop intimidée pour trouver d'abord un mot de

réponse, elle se borna à lui faire une révérence en signe d'acquiescement à sa demande.

Sur ces entrefaites, survint le Chasseur de vipères, et tous trois s'acheminèrent vers la petite place de Rovon.

A fort peu de distance de la maisonnette, ils aperçurent M. de La Baratière. Celui-ci, en voyant à côté de Myon un inconnu que, même de loin, il était impossible de prendre pour un paysan, devina qu'il avait été prévenu dans son dessein d'ouvrir le bal avec la jolie fille du Travers. Il retourna aussitôt sur ses pas, et Hippolyte le perdit de vue jusqu'au moment où tous deux se retrouvèrent vis-à-vis l'un de l'autre à la même contredanse. Pendant la ritournelle de la dernière figure, un petit garçon, tenant devant lui une espèce d'éventaire rempli de ces bagues en verre et en crin que nous avons déjà mentionnées, et dont on fait un énorme débit dans les vogues, vint présenter sa marchandise aux danseurs. Tous en achetèrent et les offrirent à leurs *promises*. Remarquant qu'aucune d'elles ne faisait de façons pour les accepter, et tirant de là cette induction que telle était la coutume du pays, Hippolyte choisit une bague en verre émaillé parmi celles que le marchand étalait à ses yeux, et la mit au doigt de Myon en disant:

— Vous permettez, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, répondit la jeune fille, qui aurait cru faire une insigne malhonnêteté à son danseur en lui répondant négativement.

Cette contredanse achevée, Myon se réunit aux autres villageoises de son âge, lesquelles se tenaient debout, droites et serrées les unes à côté des autres comme un bataillon qu'on va passer en revue. Ce fut là que M. de La Baratière, qui l'avait engagée pendant le *balancé* de la poule, alla la chercher lorsque le fifre et le violon se firent de nouveau entendre. Quant à Hippolyte, il resta derrière eux, près de Jacques, qui paraissait prendre beaucoup de plaisir à voir danser sa fille.

Le petit marchand ambulant s'étant éloigné, le jeune Baral pensait avec une secrète satisfaction qu'Emile n'aurait pas comme lui l'occasion d'offrir un léger souvenir à la jolie fille du Travers. Il fut trompé dans son attente. Quand les musiciens se turent, M. de La Baratière, avant de laisser sa danseuse rejoindre ses compagnes, passa sous son bras celui de Myon; puis il glissa à l'un de ses doigts effilés un anneau d'or... Elle l'ôta vivement et voulut le lui rendre; mais lui, pour éviter cette restitution, s'éloigna rapidement... L'anneau tomba à terre. Alors Jacques s'avança, prit sa fille par la main, et tous deux quittèrent la fête.

Au même moment, le chevrier, qui était venu errer çà et là dans la vogue, tout en savourant une tranche de pâté et un morceau de pogne, et avait été témoin de la petite scène que nous venons de rapporter, s'élança en deux bonds jusqu'à l'endroit où était tombé l'anneau, le ramassa, et, se précipitant sur les pas d'Émile, lui cria:

— Hé! monsieur, votre bague que vous avez perdue!

— Si tu l'as trouvée, garde-la! lui répondit le jeune homme d'un ton brusque.

— Châville! appela à haute voix Hippolyte en apercevant son compagnon parmi les spectateurs qui se pressaient autour du jeu de boules, auquel les Dauphinois aiment prodigieusement à s'exercer; Châville! ne veux-tu pas faire un tour de promenade dans la campagne?

Et sans attendre Conrad, dont l'attention était en cet instant captivée par l'adresse et le savoir des joueurs, M. Baral descendit la colline du côté opposé à celui par lequel il était monté.

II.

Lorsque Hippolyte se trouva au milieu de la verte prairie émaillée de violettes, de primevères, de narcisses et de marguerites, qui s'étend au pied du rocher de Rovon comme un immense tapis brodé de fleurs, et à travers laquelle courent, en se croisant en tous sens, une infinité d'étroits sentiers et de ruisseaux sinueux, il s'arrêta, ne sachant quel chemin il devait choisir.

— Prenez d'abord le premier sentier à gauche, longez ensuite le troisième ruisseau à droite, puis enfoncez-vous sous les châtaigniers; vous ne tarderez pas à apercevoir le pied de la montagne. De là, vous entendrez gronder une cascade; guidé par ce bruit, vous arriverez bientôt auprès du torrent, sur l'autre rive duquel vous verrez éparpillées les cabanes dont se compose le Travers de Rovon.

Un peu mécontent de ce que ses intentions secrètes avaient été devinées par le petit chevrier, — car c'était lui qui, du haut d'une roche moussue, jetait d'une voix perçante ces indications à notre promeneur, — Hippolyte feignit de ne point l'avoir entendu, et continua son chemin en ayant soin toutefois de suivre exactement les instructions que venait de lui donner Pierre.

Après environ trois quarts d'heure de marche, il arriva au bas de la montagne et au bord d'un vaste bassin encaissé par des rocs dans lequel tombait, avec un fracas semblable à celui du tonnerre, une de ces superbes cascades dont abonde cette pittoresque contrée. De ce bassin, les eaux, devenues blanches et écumeuses par la violence de leur chute, se répandaient dans un ravin tantôt large, tantôt resserré, selon les accidents du terrain où il avait creusé son lit.

Le jeune homme demeura quelques minutes en contemplation devant ce spectacle grandiose; mais, désireux de passer de l'autre côté du torrent, et ne découvrant en cet endroit ni planche ni pierres au moyen desquelles on pût le franchir, il se décida à le côtoyer jusqu'à ce qu'il se trouvât vis-à-vis du Travers. Là, il devait y avoir un pont pour le passage journalier des habitants de ce hameau. Dans cette persuasion, Hippolyte se mit à suivre le cours du ravin.

L'esprit entièrement absorbé par le sentiment mêlé de curiosité et d'intérêt que lui inspiraient le Chasseur de vipères et sa fille, M. Baral semblait avoir entièrement oublié son compagnon de voyage; qui sait même s'il ne se félicitait pas intérieurement de ne pas avoir sa société dans cette courte excursion? Toujours est-il qu'une exclamation sourde, exprimant plus d'étonnement que de plaisir, s'échappa de ses lèvres lorsque le jeune Châville, débusquant tout à coup d'un petit bois de châtaigniers, vint se placer sur son passage avec cette physionomie souriante que prennent naturellement ceux qui se croient assurés de causer aux autres une agréable surprise.

— Tu ne m'attendais pas? dit Conrad d'un ton d'exaltation qui prouvait combien il était loin de soupçonner l'inopportunité de son arrivée.

— Par où donc es-tu venu? demanda Hippolyte.

— Par cette châtaigneraie, jusqu'à l'entrée de laquelle m'a conduit Pierre, et je lui en sais beaucoup de gré; ce côté de la montagne paraît tellement agreste, que c'eût été dommage de perdre cette occasion de l'explorer ensemble.

En parlant ainsi, M. Châville désignait à son ami les sites de genres tout à fait opposés qu'offraient à leurs regards les deux rives du ravin. A gauche, s'étendaient de riantes prairies ombragées par des bouquets de bois de diverses essences des champs bien cultivés, parsemés de cerisiers

autour desquels s'enlaçait la vigne, et des plantations de mûriers blancs dont la culture est fort soignée dans ce canton, où l'on s'occupe généralement de l'éducation des vers à soie.

A droite, on ne voyait que des rochers stériles superposés les uns au-dessus des autres comme des gradins. Dans leurs interstices croissaient le buis, le genêt épineux et quelques térébinthes. Des chèvres, au milieu desquelles folâtraient des enfants demi-nus, broutaient çà et là une herbe rare et courte, et devant la porte de misérables huttes en terre et en bois, adossées pour la plupart à la montagne qui les abritait du vent, tricotaient quelques vieilles femmes, probablement les seules habitantes du hameau qui ne se fussent pas rendues à la vogue.

— Eh quoi! pensa Hippolyte, est-ce dans un de ces antres obscurs, au milieu de cette peuplade de sauvages montagnards, que doit s'écouler la vie de cette charmante enfant?

— Voilà sans doute le Travers, dit Conrad, et, si je ne me trompe, c'est le grand Jacques qui se promène solitairement sur l'autre bord du ravin.

— Je crois qu'il nous a aperçus... Dans son attitude perce je ne sais quel sentiment hostile...

— Il imagine peut-être qu'on veut lui enlever sa fille.

— La pauvre petite doit se trouver horriblement malheureuse dans cet affreux pays.

A ce moment, une voix fraîche, sonore et d'une parfaite justesse chanta une de ces mélodies montagnardes dont les refrains sont à la fois expressifs et joyeux.

A cette espèce de démenti fortuitement donné aux suppositions des deux amis, car il n'était pas douteux que cette voix ne fût celle de la jolie fille du Travers, Conrad et Hippolyte s'entre-jetèrent un regard étonné; mais ils gardèrent le silence jusqu'à ce que ce doux chant, auquel le lieu et la circonstance prêtaient un charme mystérieux, eût cessé.

— C'est elle! dirent-ils alors simultanément.

En effet, quelques secondes après s'être ainsi annoncée, Myon parut et vint, d'un air affectueux, se suspendre par les deux mains à l'un des bras de son père. Mais celui-ci, se penchant vers elle, prononça quelques mots qui ne parvinrent pas à l'oreille des jeunes gens, et qu'ils devinèrent pourtant avoir eu pour but de l'éloigner, car elle s'éclipsa soudain derrière les rochers.

— Le Chasseur de vipères est méfiant, reprit Conrad.

— Ce ne sera pas sa mine rébarbative qui nous empêchera de visiter le Travers, ajouta Hippolyte.

— Non, certes; mais comment y parvenir?

— Je vois là-bas une planche jetée en guise de pont sur le torrent.

— Oui..., une planche étroite sans garde-fous!... A mon avis, autant vaut franchir le ravin en sautant de pierre en pierre...

M. Baral n'entendit pas ces derniers mots de son compagnon; il s'était dirigé en courant vers le pont, qu'il traversa, et ce fut seulement lorsqu'il en eut atteint l'autre extrémité, qu'il s'aperçut que Conrad ne l'avait pas suivi. Grande fut sa stupeur, lorsqu'en le cherchant du regard des deux côtés du ravin, il le vit étendu sans mouvement sur le gazon à l'endroit où tout à l'heure se promenait solitairement le grand Jacques. Ce dernier, agenouillé à côté de lui, étanchait avec un mouchoir le sang qui coulait de son front.

— Conrad! appela Hippolyte en s'approchant d'eux; mais le blessé ne répondit pas.

— Il n'est qu'évanoui, se hâta de dire Jacques, dont la physionomie, habituellement sévère, n'exprimait plus que la compassion.

— Qu'est-il donc arrivé? demanda le jeune Baral avec l'accent de l'inquiétude.

— Tandis que vous traversiez le pont, expliqua le Chasseur de vipères, votre ami franchissait le ravin en s'élançant sur ces grosses pierres ou plutôt ces pointes de roc que vous voyez disséminées en zigzags et assez distantes les unes des autres dans cet endroit du torrent. Grâce à son agilité, véritablement surprenante chez un Parisien, — j'ai entendu dire que vous êtes tous deux de la grande ville, — il venait d'atteindre sans accident cette rive, quand son pied a glissé sur l'herbe mouillée... Malheureusement, bien que je fusse fort près de lui, je ne l'étais pas assez pour pouvoir prévenir sa chute, ni empêcher que sa tête se heurtât contre un des cailloux durs et tranchants jetés sur ces bords par le torrent à l'époque annuelle de la crue des eaux.

En parlant ainsi, Jacques avait bandé avec la cravate d'Hippolyte le front de M. Châville. Dès que son sang cessa de couler, le jeune homme rouvrit les yeux.

— Il faut vous reposer quelques heures dans notre cabane, reprit alors le Chasseur de vipères d'un ton de sollicitude. Mais, ajouta-t-il, comme vous seriez trop faible pour faire à pied ce court trajet, je vais fabriquer avec des branches de sapin un brancard, que nous garnirons de nos habits, et sur lequel votre compagnon et moi nous vous transporterons.

— Non, non, répondit le blessé en se levant : avec l'appui de votre bras et de celui d'Hippolyte, je pourrai marcher dès à présent.

Ainsi fit-il. Et, après avoir passé devant trois ou quatre cabanes, d'où sortirent, attirés par le bruit de leurs pas, une demi-douzaine d'enfants tenant des écuelles de terre pleines d'une soupe d'orge et de pain d'avoine — c'était l'heure du dîner, — les trois hommes tournèrent un énorme roc de granit, et se trouvèrent tout à coup vis-à-vis d'une petite maisonnette dont les murs, non pas en terre comme les misérables huttes que nous avons mentionnées, mais en briques, disparaissaient entièrement à la vue sous le feuillage des chèvrefeuilles et des jasmins qui les garnissaient du haut en bas. Des pois de senteur, des capucines et des volubilis de toutes nuances treillageaient pour ainsi dire les fenêtres, et sur les tuiles du toit, dont on laissait sans doute exprès la mousse s'emparer, croissaient la pariétaire, la joubarbe et le violier, si bien qu'aperçue à une certaine distance, cette maisonnette ressemblait à une immense corbeille de fleurs. De beaux peupliers masquaient les roches qui entouraient cette habitation, derrière laquelle s'étendait un jardin potager et fruitier en plein rapport, et arrosé par un ruisseau dont l'onde cristalline pouvait servir de miroir à la jolie fille du Travers.

Et ajoutons bien vite, pour compléter ce riant tableau, que Myon, assise sur un banc à la porte de sa demeure et à côté d'une vieille femme qui tressait, ainsi qu'elle, un chapeau de paille, interrompait de temps en temps son travail pour distribuer aux poules, aux tourterelles et aux perdrix privées, qui couraient çà et là, des poignées du grain renfermé dans son tablier.

— Ma fille! appela le Chasseur de vipères dès qu'il fut à portée de se faire entendre de Myon, va, je te prie, me chercher une bouteille d'eau de vulnéraire.

A ces paroles, Myon leva ses yeux étonnés sur son père et sur les deux jeunes hommes, qu'elle n'avait point encore aperçus; puis elle entra précipitamment dans la cabane.

— Gothon, ajouta Jacques en s'adressant à la vieille femme, ces messieurs resteront ici jusqu'à demain.

Et Gothon, quittant à son tour le banc, alla faire ses préparatifs pour la réception de ces hôtes inattendus.

— Asseyez-vous ici, le grand air vous fera du bien, dit le Chasseur de vipères à Conrad, dont il examinait les traits avec une attention scrutatrice.

— Quelle délicieuse habitation! s'écria Hippolyte en promenant des regards ravis autour de lui.

— Il ne tient qu'à vous d'en devenir le propriétaire, répondit Jacques avec un soupir.

— Comptez-vous donc quitter ce pays? demanda le jeune homme étonné.

— Très-prochainement.

— Mlle Myon ne regrettera-t-elle pas cette charmante demeure?

— C'est précisément à cause d'elle qu'il me faut abandonner ces montagnes.

— Je comprends..., hasarda à demi-voix Hippolyte, vous allez marier votre fille.

— Myon n'est pas ma fille, dit Jacques en interrompant le jeune homme, sur le visage duquel se peignit une vive surprise. Toutefois, il n'osa témoigner sa curiosité que par un regard, dont le Chasseur de vipères comprit probablement le sens interrogateur, car il ajouta :

— Sa naissance n'est pas un secret. Si j'ai toujours appelé Myon ma fille, c'est parce que j'éprouve pour elle l'affection d'un père, et que d'ailleurs ce titre me donne le droit de la protéger. Ni elle, ni Mme de La Baratière, à laquelle j'ai conté son histoire, n'ignorent...

— Cette histoire doit être bien intéressante! s'écria Hippolyte avec vivacité.

— M. Jacques sera peut-être assez bon pour nous la raconter, insinua Conrad, qui, encore étourdi de sa chute, n'avait pris jusqu'alors aucune part à la conversation.

Le Chasseur de vipères lui répondit par une petite inclination de tête, et il se disposait à commencer son récit, lorsque Myon revint, tenant d'une main la bouteille demandée, et, de l'autre, un mouchoir blanc, dont elle fit une compresse que Jacques posa, imbibée d'eau d'arquebusade, sur le front de M. Châville. Cette opération achevée, Myon se retira de nouveau. Malgré le plaisir que causait à Hippolyte la présence de cette jeune fille, il ne fut cependant pas fâché de la voir s'éloigner, tant était grande son impatience d'entendre le récit de Jacques. Et celui-ci, sans se faire prier, reprit :

— L'histoire de Myon se trouvant liée à la mienne, c'est de ma vie passée que je me vois obligé de vous entretenir d'abord... Au reste, je serai, en ce qui me concerne personnellement, aussi succinct que possible.

Je suis né en Savoie : lorsque l'heure de la conscription sonna pour moi, mon pays était sous la domination du vôtre. Après trois ans de service sous les drapeaux français, j'obtins, non sans difficulté, — Napoléon était à cette époque en guerre avec toute l'Europe, — un congé de trois semaines pour aller voir ma fiancée, devenue orpheline en mon absence, et qu'une maladie lente, causée par la misère et le chagrin, menaçait de conduire au tombeau. Elle était mon seul lien sur la terre, car, moi aussi, j'avais perdu fort jeune mes parents. Hélas! quand je la revis, il ne lui restait plus que bien peu de temps à vivre... Elle le savait, et, dans son ignorance de la sévérité du code militaire, elle me supplia de ne point l'abandonner avant qu'elle eût rendu le dernier soupir. Je n'eus point le courage de résister à sa prière... Lorsqu'elle mourut, j'avais dépassé de plusieurs jours mon temps de congé. Bientôt j'appris que les gendarmes du département venaient de recevoir l'ordre de m'arrêter; pressé par mes amis de m'enfuir, je cherchai un refuge dans les Alpes du Dauphiné. Je savais qu'une cousine de ma mère, mariée à un montagnard, demeurait depuis une vingtaine d'années au Grand-Lans. J'espérais qu'elle me fournirait les moyens de gagner honnêtement ma vie : je fus trompé dans mon attente. Quand j'arrivai au bourg, ma parente n'y était plus; devenue veuve, elle était allée vivre chez une de ses filles établie à Voiron.

Dénué d'argent, de protection et de papiers, je craignis d'être arrêté en ce pays comme vagabond ou déserteur. Je quittai donc la commune du Grand-Lans, et me mis à errer dans les montagnes, cueillant des simples et des vulnéraires dont je connaissais la vertu et que je faisais sécher au soleil. Le pâtre d'un riche charbonnier les vendait ensuite pour mon compte à un herboriste de Grenoble, où il allait de temps en temps pour le service de son maître. De plus, je faisais une guerre active aux vipères, dont la chair, qui entre, comme vous le savez, dans la composition de la thériaque, se vendait, en ce temps-là, à un fort bon prix aux pharmaciens. Cela me valut de la part des montagnards, qui me considérèrent bientôt comme un bienfaiteur, le surnom de Chasseur de vipères, sous lequel on me désigne habituellement dans ce canton. Ainsi ai-je vécu jusqu'en 1815.

La Providence voulut qu'à l'époque de la seconde rentrée des Bourbons, mon petit commissionnaire fût forcé de s'absenter pour un mois. Ma bourse se trouvant complètement dégarnie, et d'ailleurs persuadé qu'en ce temps de trouble et de confusion je risquais peu d'être reconnu, je me déterminai à aller porter moi-même le produit de mes récoltes et de ma chasse au pharmacien dont j'étais depuis longtemps le fournisseur. Je me rendis donc à Grenoble. Aussitôt mes affaires achevées, je me remis en route; surpris par un violent orage à quelque distance de la ville, je cherchai un abri dans une cabane isolée au milieu des champs. Là, je me rencontrai avec un officier supérieur, gravement blessé dans une escarmouche avec les Autrichiens lors de la dernière invasion des alliés. Cet officier, que sa récente défection du parti des Bourbons avait fait juger et condamner à mort par contumace, se trouvait dans une situation extrêmement dangereuse... Je lui offris de le cacher dans ces montagnes jusqu'à ce que ses amis eussent découvert quelque expédient pour assurer sa fuite à l'étranger. Il entendit et accepta ma proposition avec gratitude. Nous partîmes à la nuit tombante, moi à pied, lui monté sur une vieille haridelle que lui prêta notre hôte, compâtissant et confiant comme le sont les gens pauvres et malheureux, et que nous lui renvoyâmes dès que nous fûmes parvenus au bord de l'Isère, c'est-à-dire le lendemain... Eh! monsieur, s'écria Jacques en s'interrompant et en s'adressant à Conrad, qu'avez-vous?

— Rien, répondit le jeune homme, dont cependant les yeux étaient humides de larmes. Mais votre narration fait vibrer dans mon cœur des cordes douloureuses... De grâce, poursuivez.

— Jusqu'à présent, vous ne nous avez point encore parlé de Myon, remarqua Hippolyte.

— Attendez, repartit Jacques.

Et après une courte pause, pendant laquelle il contempla avec un intérêt visible la physionomie troublée du jeune Châville, il continua :

— Le colonel, tel était le grade de l'officier, quant à son nom, je l'ai toujours ignoré, souffrait beaucoup de ses blessures, qui avaient été mal pansées. Dès que je l'eus mis en lieu de sûreté, j'allai cueillir des plantes médicinales; puis j'appliquai des bandages imprégnés de leur suc sur ses plaies, et j'eus la satisfaction de le voir bientôt sou-

lagé. Mais à peine la violence de ses douleurs physiques fut-elle apaisée, que des souffrances morales vinrent l'assaillir. Le colonel avait une femme qu'il adorait. Désireux de calmer son inquiétude à son sujet, il me conjura de lui porter une lettre, sur la suscription de laquelle il écrivit un faux nom convenu entre eux. Malgré le risque que je courais encore d'être arrêté, je me chargeai de cette missive. Je recommandai le colonel aux soins de Gothon, pauvre montagnarde qui depuis lors ne m'a point quitté, et je me rendis à Lyon, où se trouvait la femme du proscrit. En apprenant la situation périlleuse d'où j'avais tiré son mari, elle m'appela leur sauveur; puis elle me supplia de la conduire auprès du colonel. Je refusai d'abord, sachant combien serait pénible pour cette femme délicate, qui d'ailleurs avait avec elle une petite fille en bas âge dont elle ne voulait pas se séparer, un voyage qu'il faudrait faire à pied, presque toujours de nuit, et par des chemins détournés, afin d'échapper aux investigations de la police. Néanmoins, je finis par céder à ses instances.

Nous arrivâmes sans encombre jusqu'à un torrent voisin de la cabane isolée où j'avais installé le colonel, et sur lequel était jetée, comme sur celui qui borde cette montagne, une planche étroite et sans garde-fous. Je commençai par passer l'enfant à l'autre bord, en disant à la mère de ne point se hasarder sans mon aide sur ce pont vacillant. Mais sans doute, en se trouvant si près de son mari, elle n'eut pas la force de résister à son impatience, et voulut hâter de quelques minutes l'heureux moment de leur réunion. Toujours est-il qu'en me retournant, après avoir posé à terre la petite Marie...

— Marie! répéta Conrad.

— Marie ou Myon, expliqua Hippolyte.

— Après? dit le jeune Châville avec une agitation toujours croissante.

— Hélas! reprit le Chasseur de vipères, la malheureuse femme s'était probablement basardée sur le pont malgré ma défense, car je la vis flottant inanimée au milieu des eaux furieuses, et quand je parvins à la ressaisir, elle était asphyxiée.

A ces derniers mots, un gémissement sortit de la poitrine oppressée de Conrad; mais, soit que Jacques ne l'entendit pas, soit qu'il eût hâte d'achever son récit, il continua :

— Comme j'approchais de ma cabane, tenant dans mes bras la petite Marie, qui n'avait pas la conscience de la perte qu'elle venait de faire, Gothon accourut vers moi tout effarée, me prévenir que le colonel, dont en mon absence une des blessures s'était rouverte, venait d'expirer.

— Et, depuis cette époque, vous avez pris soin de l'orpheline? dit Hippolyte d'une voix émue.

— Oui, répondit l'excellent homme; mais, à mon grand regret, je me trouvais hors d'état de lui faire un sort digne d'elle... J'aurais été si heureux de son bonheur!

— Le bonheur consiste bien plutôt dans la possession d'un cœur affectueux et dévoué que dans celle des richesses et des honneurs, repartit le jeune Baral.

— Heureusement, continua le Chasseur de vipères, la vie est ici peu, ou pour mieux dire nullement coûteuse, et puis Myon est une de ces natures privilégiées du Ciel qui savent se contenter de la part que Dieu leur a accordée sur la terre. Cette cabane que j'ai construite moi-même, ce jardin que j'ai planté, lui semblent une délicieuse demeure. Le gibier que je tue dans la montagne, les truites qu'elle pêche dans les ruisseaux, les fruits et les légumes que nous rapporte ce petit coin de terre, suffisent et au delà à notre subsistance. Aussi les épargnes que j'avais faites pendant ma vie errante, ainsi que l'argent que je continue de gagner avec mon commerce de plantes médicinales, — quant aux vipères, je les ai toutes détruites depuis longtemps, — m'ont-ils permis de donner un peu d'éducation à ma chère enfant. Grâce à ces professeurs ambulants qui, de Gap et de Briançon, se répandent dans notre département à certaines époques de l'année, Myon, d'ailleurs douée de dispositions très-remarquables, a pu apprendre non-seulement à lire, à écrire et à parler purement la langue française, mais encore à dessiner et à accompagner sa jolie voix du son de la guitare.

— Votre fille adoptive est une jeune personne accomplie! s'écria Hippolyte avec enthousiasme.

Jacques sourit d'un air d'orgueilleuse approbation; mais Conrad, la tête appuyée dans ses deux mains, demeura plongé dans une profonde méditation.

— Il ne doit pas manquer de prétendants à sa main, ajouta le jeune Baral.

— Ils sont trop au-dessous d'elle par la naissance et l'éducation pour être des partis sortables pour Myon.

— Mais M. de La Baratière..., insinua timidement Hippolyte.

— Oh! celui-là, c'est différent! répondit Jacques.

— Que voulez-vous dire? demanda encore le jeune homme avec un léger accent d'inquiétude.

— Que c'est précisément à cause de lui qu'il nous faudra un jour ou l'autre quitter le pays. Bien que Mme de La Baratière ait longtemps témoigné une vive amitié à Myon, dont je lui avais révélé la véritable naissance, elle ne souffrirait pas que son fils épousât une fille sans fortune, et...

— La beauté et la vertu sont, à mes yeux, la plus belle dot qu'une femme puisse apporter à son mari, interrompit Hippolyte avec vivacité.

— Et vous dites, s'écria tout à coup Conrad en sortant de sa rêverie, que le nom de cette intéressante orpheline vous est inconnu?

— Oui, mais...

— Mais?... répéta Châville avec une impatiente anxiété.

— Nous avons conservé le portrait de la mère de Marie...

— Marie! Marie! ainsi se nommait ma sœur!

— Myon! appela Jacques.

— Mon père! répondit-elle en sortant aussitôt de la cabane.

— Comme ils se ressemblent! dit Hippolyte en portant alternativement ses regards sur son ami et sur Myon.

— Cette ressemblance m'a également frappé quand j'ai relevé votre compagnon évanoui, répondit le Chasseur de vipères.

— Le portrait! le portrait! murmurait Conrad d'une voix que l'émotion rendait presque inintelligible.

— Mon enfant, ajouta Jacques en s'adressant à sa fille adoptive, montre-nous ton médaillon.

Et Myon détacha de la chaîne d'or qui entourait son cou une charmante miniature.

— C'est ma mère, dit-elle avec un doux sourire à Conrad, qui s'empara précipitamment du portrait.

— Et la mienne aussi! s'écria-t-il alors avec ravissement.

Nous n'essayerons pas de décrire la scène touchante qui suivit cette reconnaissance..., nous nous bornerons à ajouter qu'un mois après, le chevrier Pierre, en voyant sortir de l'église de la Sône, où ils avaient reçu la bénédiction nuptiale, Hippolyte Baral et Marie Châville, murmurait à demi-voix :

— M. de La Baratière doit bien regretter de ne pas avoir épousé mam'zelle Myon.

Mme Camille LEBRUN.

DOM SÉBASTIEN.

Il serait difficile de rien imaginer de plus splendide et de plus beau que l'épanouissement de la puissance portugaise au seizième siècle. Lisbonne, l'antique et royale Lisbonne, insouciante du coup qui doit la frapper deux cents ans plus tard, étale au soleil la pompe de ses édifices et couvre l'Océan de ses vaisseaux. Vasco de Gama vient de découvrir le Cap de Bonne-Espérance. Alvarez Cabral navigue dans les eaux du Brésil, à peine découvert, du Brésil, ce diamant de la couronne, ainsi que l'appelait le pape. Ceylan, Macao, Goa, Mozambique, font refluer leurs trésors sur le sein de l'Europe par l'intermédiaire du Portugal, dont on recherche de partout l'alliance. Temps fabuleux éclairés par l'étoile d'Albuquerque, où un Sylveira de Meneses soutient, avec une poignée d'hommes, un siége contre quatorze mille Turcs et les repousse, où le soldat, quand les balles lui manquent, s'arrache une dent pour charger son fusil. Véritable âge d'or d'un pays où règnent des princes tels que Henri le Navigateur, Denys Emmanuel, où le Camoens chante.

Cependant, en 1755, Jean III monte sur le trône, et avec lui commença le règne du fanatisme, des jesuites et de la sainte-inquisition. A la mort de Jean III, qui suivit de très-près son avénement à la couronne, dom Sébastien, neveu du roi et son unique héritier, se trouvait n'avoir que trois ans. L'occasion s'offrait belle pour l'Espagne, qui dès longtemps convoitait le Portugal. Il n'eût dépendu que de Philippe II de saisir sur-le-champ cette magnifique proie, qu'un meurtre si facile à tenir secret pouvait mettre en sa main. Mais soit qu'il ne trouvât personne pour l'accomplissement de son projet caché, soit qu'une voix eût parlé dans son âme pour l'enfant de sa sœur, Philippe aima mieux ne rien brusquer, et se décida cette fois encore pour l'impassible temporisation qui faisait le fond de sa politique; du reste, le roi d'Espagne avait à Lisbonne des agents auxquels on pouvait se fier.

L'enfance de Sébastien se forma à l'école des moines. A dix-huit ans, le jeune souverain ne connaissait guère encore que les saintes légendes, les livres de piété rédigés à son intention par son grand-oncle le cardinal Henrique (1), et les bulles de Paul III, cette bible de jésuitisme. Cependant, tôt ou tard, le torrent devait rompre ses digues; il fallait que le cœur du lion se fît jour. Déjà plus d'une fois l'aube l'avait surpris dans la bibliothèque du palais, et c'était désormais sa coutume, au sortir de ses longues lectures, de courir se livrer avec ardeur à tous les vaillants exercices par lesquels avaient préludé tant de héros dont l'histoire de son pays lui retraçait les noms et les gestes. C'en était fait, la nature, un moment comprimée, tendait ouvertement à reconquérir ses droits, ce que voyant, les révérends pères jésuites en conçurent une frayeur mortelle. Des courriers extraordinaires furent expédiés à Madrid, et après maints conseils tenus secrètement, maintes dépêches échangées, on résolut de mettre en œuvre d'autres plans. Puisqu'on ne pouvait éteindre cette flamme belliqueuse, il ne s'agissait que de l'exploiter habilement pour la ruine du noble cœur qu'elle animait.

A cette époque, régnait à Fez l'usurpateur Muley-Mohamed, en guerre ouverte avec son frère Abdel-Meleck, dont les Turcs soutenaient les prétentions légitimes. Abdel-Meleck, heureux dans cette campagne où le bon droit était pour lui, venait de battre par deux fois l'usurpateur et de le repousser avec ses troupes dans les montagnes de l'Atlas, lorsque celui-ci, se voyant sur le point de perdre à jamais cette couronne acquise au prix du sang de deux autres frères, implore l'assistance d'une force étrangère, et de Tanger se tourna en suppliant vers Lisbonne.

Les pères de Jésus, dont cette démarche servait la politique au gré de leurs souhaits, ne manquèrent pas de faire valoir aux yeux du jeune prince toutes les raisons qu'il y avait pour lui de se mêler à ces sanglants débats. Sébastien hésita quelques jours; car, après tout, il s'agissait de prendre fait pour une cause injuste et de tirer l'épée non-seulement pour un infidèle, mais pour un infidèle usurpateur et fratricide. Cependant les jésuites redoublaient d'exhortations et de manœuvres : on lui représenta que c'était à l'un des fils aînés de l'Eglise d'aller porter la croix sur la terre de l'islamisme, et de sauver, en les rangeant sous la bannière de la rédemption, ces peuplades farouches, autrement destinées à servir de pâture à l'enfer.

Le roi, qui ne demandait au fond qu'à se laisser persuader, n'eut garde de fermer l'oreille à leurs harangues, et les premiers scrupules une fois levés, l'ami, le confident intime de Sébastien, Marco Tullio Cotizone, n'eut plus qu'à souffler sur cette âme chevaleresque pour que le feu des batailles s'y réveillât plus pétulant et plus vif que jamais.

Nous essayerons ici de dire un mot sur ce singulier personnage, qui semble appartenir plus encore à la légende qu'à l'histoire, et dont l'influence fatale s'étendit sur toute la vie de l'infortuné Sébastien. S'il faut en croire les récits du temps, à voir le Cotizone et le jeune roi l'un à côté de l'autre, on les eût pris pour la reproduction exacte du même individu (1). C'était le même œil flamboyant, la même voix sonore, le même visage empourpré d'une ardeur juvénile, le même nez royalement recourbé à la façon des aigles; enfin il n'y avait pas jusqu'à une cicatrice à l'œil droit de Sébastien, qui, par un de ces caprices fantasques du hasard, ne se trouvât reproduite aussi chez l'étranger. Ce bizarre personnage arriva un beau jour de Madrid à Lisbonne, se disant Calabrais d'origine et fils d'un marquis Cotizone de Ponte-Negro, tué en mer par les corsaires, ce qui faisait qu'il s'habillait toujours de noir et nourrissait contre les mécréants une haine d'extermination. Soit que cette incroyable ressemblance y fût pour quelque chose, soit que l'individu possédât réellement en lui une force

(1) Voir Aubertus Miræus in *Auctario scriptorum ecclesiasticorum*, 24.

(1) Voir Amelot de la Houssaye, *Rem. sur les lettres du card. Ossat*, p. 589. Galard, *Réflex. polit. sur les vies des rois de Portugal.*

d'attraction irrésistible, dès la première entrevue, le roi se sentit subjugué, et depuis la faveur ne fit que s'accroître, au point qu'en peu de temps Marco Tullio devint pour le jeune prince un compagnon indispensable. Il le voulait auprès de lui sans cesse, dans ses études, dans ses plaisirs, dans ses exercices. Les deux amis buvaient à la même coupe. On chevauchait ensemble à travers les grands bois, on se baignait ensemble dans le Tage; puis, au retour, on s'enfermait pour lire un chant du Camoens ou traduire quelque frais ghazal de Sadi, car le Calabrais apprenait la langue des Maures à son roi.

Tout se préparait en Portugal pour la guerre sainte. L'armée, forte d'environ quinze mille hommes, se composait ainsi : dix mille Portugais, trois mille Allemands, sous la conduite du colonel Amberger, deux mille Castillans et six cents Italiens, sans compter nombre de gentilshommes à la suite du roi paladin, entre autres, et pour ne nommer que les plus illustres, dom Antonio, prieur de Crète, dom Théodore II de Bragance, Georges de Lancastre, le duc d'Alveyro, Alphonse de Portugal, le comte de Venissa et son fils Francisco, dom Emmanuel de Meneses, évêque de Coïmbre, et dom Arias de Sylva, évêque de Portugal.

Vainement la mère de son père, Catherine, embrassa les genoux de Sébastien, le suppliant de renoncer à ses projets insensés. L'auguste vieille mourut de la tristesse où la mit le pressentiment que sa race allait s'éteindre. Vainement le vénérable cardinal dom Enrique déclina la régence. Le roi, de plus en plus aveuglé par l'esprit de vertige qui l'entraînait à l'abîme, nomma un conseil de gouvernement à la tête duquel il plaça l'archevêque de Lisbonne, et sous lui Francisco de Saa, neveu du Camoens du côté maternel. De funestes présages se déclaraient de tous côtés; les vrais amis du roi, Camoens au premier rang, se consumaient en avertissements, en prières! Peines perdues, la destinée devait s'accomplir; en attendant, inquisiteurs et jésuites riaient sous cape, et Tullio Cotizone, le Calabrais, tenait conseil avec eux chaque nuit. Cependant les quinze galères de Philippe II, non plus que les troupes promises par le roi d'Espagne, n'arrivaient pas; on attendit de semaine en semaine. Enfin Sébastien donne le signal du départ; les étendards se déploient, l'arsenal s'émeut, et après avoir reçu à genoux la bénédiction des mains de l'archevêque de Lisbonne, l'armée entière met à la voile au mugissement des canonnades que lui envoient, en signe d'adieu, les forts de Belem et de Saint-Julien.

La flotte jeta l'ancre devant Tanger, point de réunion des armées de dom Sébastien et de Muley-Mohamed. Non loin de l'Arrache campait Abdel-Melek avec les siens. Sébastien rangea ses troupes en bataille dans la vaste plaine d'Alkassar, sur les rives de l'Elmahussem. C'était le 3 août 1578, un dimanche, et les chrétiens, après avoir célébré le jour du Seigneur, se préparèrent à recevoir le choc de l'ennemi. Dom Sébastien montait un cheval blanc. Le casque en tête, la poitrine armée d'une cuirasse d'or où brillait, nouée en sautoir, une écharpe de soie blanche et verte, il avait à sa gauche Tullio Cotizone, vêtu de noir à son ordinaire. Dom Alvaro Perez conduisait l'avant-garde, don Juan de Cordoue l'aile droite, Alphonse de Portugal, comte de Vincora, l'aile gauche, et le colonel Amberger les lansquenets et les hallebardiers aux pertuisanes étincelantes. Le roi semblait se multiplier, animant tout de sa présence.

Du côté de l'ennemi, Abdel-Melek, malade, en proie aux langueurs d'une fièvre de consomption, donnait des ordres du fond de sa litière. Il avait auprès de lui son jeune frère Muley-Hamed; le bouillant Azimal parcourait les escadrons, Ahmed-Sarrou commandait les Arabes et Sidi-Mahomed l'infanterie. L'armée d'Abdel-Melek ne comptait pas moins de soixante mille cavaliers et de cent vingt mille fantassins. C'était à peine si les troupes de Sébastien et de Muley-Mahomed s'élevaient au tiers de ce nombre. On espérait que les Arabes chargeraient au tomber de la nuit; mais cette attente fut trompée. Le soleil avait disparu derrière les montagnes de l'occident, et les Arabes ne venaient point; alors le roi Sébastien ordonna l'attaque. Aussitôt le démon des batailles commença ses ravages; on se précipite masse contre masse. Ici, les bouches à feu moissonnent à la file des escadrons entiers; plus loin, les sabres nus et les piques se démènent; d'un côté c'est la bataille rangée, de l'autre le combat singulier, homme pour homme, fer contre fer. Effroyable mêlée pleine de houras forcenés et de cris de vengeance et de désespoir, où le sifflement des balles s'allie en un sauvage accord au cliquetis des lances, aux stridentes fanfares des clairons turcs; nuée humaine dont les flancs s'ouvrent pour vomir le tonnerre et la mort. On raconta qu'en ce moment l'azur du ciel se teignit tout à coup d'une rougeur sanglante, et qu'une comète, que la flotte avait aperçue non sans terreur en quittant Lisbonne, se montra de nouveau, tournant vers le Portugal sa tête de couleuvre flamboyante (1). C'en était fait de Sébastien; si vaillamment qu'il combattit à la tête de ses fidèles Portugais, il devait finir par succomber, écrasé par le nombre. Le courage intrépide, le désespoir du jeune roi, prompt à s'élancer à corps perdu partout où le péril menaçait, la rage farouche du Calabrais, qui, sans quitter d'un seul instant son compagnon auguste, semblait frapper d'un bras infatigable, tout fut inutile; et bientôt la confusion s'étant mise dans l'armée, tout ce qui n'était pas resté sur le champ de bataille, chercha honteusement son salut dans la fuite.

Abdel-Melek, blessé à mort sur son cheval, fut rapporté dans sa litière, où il expira, au milieu de son triomphe, en proclamant la justice d'Allah. Quant à Sébastien, le médecin de Muley-Mohamed le recueillit le soir même de la bataille; il le fit transporter dans les montagnes de l'Atlas, où il prit soin de ses blessures. Ce fut là que le jeune prince, abandonné de tous, sentit peser sur lui pour la première fois le cruel fardeau de son infortune. Pendant les longues nuits d'insomnie qu'il passa sur son lit de douleurs, de bien tristes images vinrent l'assiéger. Dévoré du sentiment de ses fautes passées, pleurant sa couronne si follement jouée et tant de braves gentilshommes sacrifiés par lui, il résolut de vouer le reste de ses jours à la pénitence, et d'aller s'enfermer dans un couvent du Sinaï. Une nuit donc il se leva, descendit à l'aide d'une corde le long des murailles de la forteresse, et, traversant à la nage le fleuve qui en baignait le pied, il s'enfonça dans le désert. Là, de nouvelles épreuves l'attendaient. Dès le premier jour, une caravane de marchands chrétiens le dépouilla, et, sans la générosité de quelques Arabes, qui lui donnèrent çà et là des dattes et de l'eau, il serait mort sans doute au milieu de ces sables arides.

— C'étaient donc des chrétiens ceux qui m'ont dépouillé, pensa le roi, et voici les mécréants que je suis venu combattre dans leur pays!

Au delà de Suez, il gagna l'Arabie, et vit enfin se dresser à l'horizon les cimes jumelles des deux saintes montagnes.

Au plus haut point du Sinaï, s'élève un cloître avec ses bâtiments et ses riches jardins, asile inaccessible, dont les pics des rochers défendent l'abord. C'était l'heure où le soleil décline. Les palmiers de la montagne nageaient dans

(1) Gibauer, *Hist. de Port.*, III, 211.

les flots d'or de l'occident; pas une voix ne trahissait la vie dans cette solitude : tout était immobile et silencieux. Le roi voulut appeler, mais en vain; par trois fois son cri monta vers le cloître sans éveiller le moindre écho. Enfin, une corbeille suspendue à un câble (moyen unique de pénétrer dans la sainte forteresse), descendit lentement, et Sébastien fit son ascension (1).

Parvenu au haut, les moines s'empressèrent autour de lui, l'interrogeant avec avidité. Sébastien s'efforça de répondre à leurs questions, s'abstenant toutefois de leur dire

Les Moines et Dom Sébastien.

qui il était; puis, après qu'il se fut assis au réfectoire, on le conduisit à sa cellule.

— C'est ici que je veux m'arrêter, s'écria Sébastien dans le ravissement où le plongeait le calme de cette pieuse retraite. Ici, nul ne connait ma honte et mon infortune, et je peux vivre et mourir dans la pénitence au sein de cette paix vers qui j'aspire, en confondant mes larmes à celles de ces bons religieux.

Au sortir des orages qu'il venait d'essuyer, Sébastien goûta avec délices cette vie méditative du cloître. Les moines, de leur côté, prirent en affection le pauvre pèlerin, si fervent dans ses prières, si plein d'humilité dans sa dévotion. Le temps qui lui restait entre ses exercices de piété et ses longues heures de contemplation, il le passait à cultiver le jardin. Deux années s'écoulèrent ainsi, puis cinq, puis dix. Enfin, un jour, le panier qui dix-neuf ans plus tôt avait hissé le jeune roi sur la hauteur sacrée, le même panier remonta au nid d'aigles, amenant un nouveau pèlerin, et cet homme, ô prodige! c'était Marco Cotizone le Calabrais. Qu'on juge de la joie de Sébastien, retrouvant au fond de ces déserts le compagnon de ses premiers exploits! Les deux amis se reconnurent à l'instant, et ne se lassaient pas de s'interroger; Sébastien surtout, que nul bruit du dehors n'était venu frapper dans un si long exil, Sébastien multipliait ses questions :

— Mais comment as-tu fait, s'écriait-il, pour te guider sur mes traces à travers les sables du désert?

— Demandez à l'aimant comment il fait pour attirer le fer, répondait Tullio; l'amitié, elle aussi, est un aimant. D'ailleurs, qu'importent les périls et les déserts? Laissé pour mort à vos côtés dans la plaine d'Alkassar, lorsque je revins à moi, on vous avait enlevé. Alors je voulus savoir où vous étiez; je vouai ma vie à cette entreprise, vous cherchant sans relâche et partout. Mais, hélas! tant d'efforts devaient échouer; et après avoir sondé tous les déserts, frappé à toutes les forteresses, je retournai en Portugal, le désespoir dans l'âme.

Alors le Calabrais se mit à lui raconter ce qui s'était passé à Lisbonne à la suite des désastres d'Afrique. Le lendemain de la bataille d'Alkassar, les émissaires de Philippe ensevelirent le cadavre d'un Suisse, puis, après l'avoir soigneusement recouvert de chaux vive, l'envoyèrent en Portugal pour celui de Sébastien (2). Tels sont les restes qui furent déposés dans la sépulture royale de Belem, restes fort contestables comme on voit, et dont l'épitaphe elle-même : *Hoc jacet tumulo, si fama est vera, Sebastianus*, évite prudemment de garantir l'authenticité. Personne, en Portugal et en Espagne, ne donna dans cette comédie, et les fidèles sujets de dom Sébastien attendaient son retour, non sans se laisser abuser çà et là par des imposteurs qui se montrèrent usurpant pour un moment les titres et le nom du roi absent. Bientôt le successeur au trône de Sébastien, le faible dom Henrique, mourut, et au même instant le duc d'Albe se précipita, à la tête de ses troupes, sur le malheureux pays dépossédé de ses rois légitimes. Maskarenker, Sousa et Saa, gorgés d'or par Philippe, désertèrent la cause nationale, et reconnurent à Cartismarino l'Espagnol pour maître et seigneur. Vainement les derniers partisans de Sébastien firent des prodiges de valeur à la bataille d'Alcantara, l'infâme convention de Comar avait mis la couronne sur la tête de son auguste parent de Madrid.

Le discours de Cotizone éveillait chez le roi toutes les passions qu'il croyait avoir à jamais étouffées et qui n'étaient qu'assoupies dans le cœur du moine couronné. Au

(1) Pierre Bergeron, *les Voyages fameux de Saint-Vincent Leblanc, Marseillais.*

(2) Tennevrii veritas vindicata adversus Chifletii Vindicias Hispanicas, cap. VIII, art. v, p. 64.

récit de tant de lâchetés et de trahisons, un sentiment de honte s'empara de lui, qui s'était endormi dans la mollesse et l'oisiveté du cloître, tandis que de si hauts intérêts eussent réclamé sa présence dans son pays. Mais bientôt ce sentiment fit place à la haine, au désir de reprendre son bien sur l'indigne qui le dépouillait. Mais lorsque le Calabrais lui fit entendre le cri de ses sujets en détresse, lorsqu'il lui représenta les fidèles Portugais décimés par le fer et le poison d'un farouche étranger, ses braves compagnons d'armes pourrissant au fond des cachots de l'inquisition, Sébastien ne résista plus. Tant de sang versé criait vengeance, et il y eut un moment où le moine, redevenu roi, crut voir le diadème, comme cet anneau de Polycrate, surnager au-dessus d'un abîme où il avait voulu ensevelir sa fortune. Le sort en fut jeté : Sébastien irait reconquérir son royaume, et les deux amis quitteraient le cloître au point du jour.

D'Alexandrie, ils s'embarquèrent pour Venise.

Bientôt le bruit de l'arrivée de Sébastien se répandit dans le pays. De tous côtés les Portugais s'émeuvent en faveur de leur roi; on frète à Livourne un bâtiment qui le porte à Lisbonne, et Marco Cotizone part en éclaireur, sous prétexte d'aller rassembler ses partisans et relever l'étendard abattu du souverain légitime.

Cependant les choses devaient se passer autrement. L'ambassadeur d'Espagne près la sérénissime république réclama au nom de Philippe II, et Sébastien, arrêté par ordre du conseil des Dix, fut traduit devant le tribunal suprême (1).

Aux questions qu'on lui adressa, l'accusé répondit :

— Je suis Sébastien, roi de Portugal. Interrogez vos archives, vous y trouverez les lettres que je vous écrivais au temps où vous étiez en guerre avec les Turcs, et par lesquelles je vous offrais mon assistance; si Géronimo Falieri, si Franzesco Baduro, si Giuseppe Grimaldi vivent encore, qu'on les fasse venir, ils me reconnaîtront (2).

On consulta les archives, et les archives donnèrent en tout point raison à l'accusé. D'autre part, les témoins invoqués, nobles Vénitiens et Portugais, le reconnurent. C'était bien là la blessure de Sébastien à l'œil droit, c'était bien

Portrait de Dom Sébastien.

là sa royale stature; en un mot, toute la physionomie du prince qu'ils avaient salué vingt ans plus tôt à Lisbonne.

En face de pareilles autorités, l'accusation se désista, et Sébastien, échappé au cardinal Orfano, reçut désormais un palais pour prison. Trois ans s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels il attendit les secours de Marco Cotizone. A la fin, le Calabrais n'arrivant pas, le roi commença à concevoir de graves soupçons sur la bonne foi du personnage, et se décida à tenter seul la fortune. Un navire le reçut à Livourne, qui devait le conduire en Portugal. Mais si la république de Venise le laissait libre de ses actions et refusait de jouer vis-à-vis d'un roi proscrit le rôle de geôlier (3), l'œil de l'Espagne veillait toujours, et à peine Sébastien, déguisé en dominicain, avait-il touché le pont du navire,

(1) Amelot de la Houssaye, *Hist. du gouvern. de Venise*, t. I, p. 133.
(2) Mannossi, *Hist. vénit.*, lit. XV.
(3) P. Bourgeant, *Mém. chron.*

qu'il se vit arrêté de nouveau et conduit devant le grand-duc Ferdinand II, qui, après l'avoir mis aux fers, le dirigea sur Naples.

A Naples, don Rodrigue de Castro, comte de Lemos, lieutenant de Philippe d'Espagne, exerçait la vice-royauté.

— Vous souvenez-vous, comte, dit Sébastien à don Rodrigue, du temps où vous étiez accrédité à la cour de Lisbonne en qualité d'ambassadeur? et cette épée que nous vous donnâmes en signe de notre royale satisfaction, l'avez-vous encore?

— Une épée? reprit le vice-roi; en effet, j'ai reçu jadis une épée des mains de Sébastien.

Et, disant ces mots, il sortit; puis, revenant soudain avec un faisceau d'épées :

— Pourriez-vous distinguer dans le nombre celle que le roi me donna?

— La voici, reprit l'étranger; et le comte demeura stupéfait.

— Si notre mémoire ne nous trompe, poursuivit Sébastien, la comtesse de Lemos doit avoir parmi ses bijoux une bague que nous portions au doigt un jour que nous nous promenions avec elle dans les jardins de Belem; faites, monsieur, que cette bague nous soit montrée.

En ce moment, la comtesse de Lemos entra; la bague étincelait à sa main.

— Comtesse, dit Sébastien, n'avez-vous jamais remarqué que cette baque eût un secret?

— S'il en est ainsi, je l'ignore, répondit la femme du vice-roi.

— Eh bien! reprit Sébastien, poussez-en le ressort, et vous y trouverez un nom ami.

A ces mots, Sébastien fit jouer la bague, et l'émeraude, en s'écartant, laissa voir le nom de Sébastien gravé sur l'or en caractères imperceptibles (1).

— Par le ciel! s'écria Lemos, vous êtes le roi.

— Oui, comte, et maintenant me reconnaissez-vous?

— Hélas! continua le vice-roi, que vous importe que je vour reconnaisse, si vous devez n'être jamais qu'un fourbe et qu'un imposteur aux yeux de mon souverain? En vérité, c'est à confondre! Le roi Sébastien que nous vîmes jadis à Lisbonne, le Cotizone et vous, c'est le même être, le même individu qui se multiplie.

— Comment? interrompit Sébastien, que parlez-vous de Cotizone?

— Oui! un homme qui fit grand bruit ici dernièrement, un Calabrais qui vous ressemble à s'y tromper. Lui aussi se donnait pour Sébastien de Portugal, mais le conseil collatéral (2) découvrit la ruse, et l'aventurier, condamné aux galères, fut promené par la ville à cheval sur un âne. Du reste, c'était un drôle fort original; une fois démasqué, il ne songea pas le moins du monde à soutenir son rôle, et, loin de vouloir apitoyer les gens sur ses désastres, comme eût fait un prétendant vulgaire, il en prit son parti bravement, et releva la tête en vrai scapin qu'il était; si bien que, partout sur son passage, il amusa de ses lazzis et de ses pasquinades la multitude, qui le poursuivit de ses huées jusqu'à sa prison. Mais le lendemain, lorsqu'on voulut l'extraire du cachot pour le transférer à sa destination, l'adroit coquin avait disparu.

Dom Sébastien sentit ses genoux fléchir et ses forces l'abandonnèrent. Le malheureux prince avait vu clair enfin dans les ténèbres du passé, et découvrait l'énigme de cette existence du Calabrais attachée à la sienne pour la dévorer et la perdre.

(1) *L'Espion turc*, lett. XCVII, 282.
(2) Consiglio collaterale.

— Hélas! murmurait-il, pourquoi m'épargnais-tu; pourquoi ne point l'avoir frappé ce cœur où tu t'étais glissé comme un serpent et qui te réchauffait pour son supplice? Traître, mon sang et ma vie ne te suffisaient-ils pas? te fallait-il encore t'en prendre à mon honneur? travestir la plus sainte des causes en une ignoble mascarade, semer à pleines mains le soupçon et le doute dans le champ de la vérité, au point que désormais le titre d'imposteur que tu m'as attaché doive me poursuivre jusque dans la tombe!

— Remettez-vous, dit le comte, qui commençait à prendre le trouble de dom Sébastien pour la confusion d'un coupable. Votre cause peut encore triompher, et, au cas que la Providence en ordonnerait autrement, si vous êtes dom Sébastien de Portugal, vous saurez perdre noblement la partie et mourir en roi. Du reste, jusqu'ici vous n'êtes point mon prisonnier, mais mon hôte, et, jusqu'à plus ample information, vous aurez mon palais pour demeure.

Bientôt de nouvelles dépêches arrivèrent de Madrid. Philippe III, qui venait de succéder à son père, ordonnait au vice-roi de faire sur-le-champ transférer en Espagne le misérable assez audacieux pour oser prendre le nom et les titres du prince illustre enseveli depuis vingt ans dans la sépulture de Belem.

— Cette fois, c'est la mort! s'écria Sébastien en montant sur le navire qui le transportait à la forteresse de Saint-Lucar (1).

Il ne se trompait pas; à peine déposé à terre, l'inquisition s'empara de lui. Dès le premier interrogatoire, le président du tribunal sacré ne lui laissa d'autre alternative que la mort ou le cloître; la mort s'il persistait à se donner pour Sébastien de Portugal, le cloître, avec l'espoir de parvenir aux dignités ecclésiastiques, s'il consentait à reconnaître publiquement son imposture. Sébastien opta pour la mort, et l'inquisition, voulant lui laisser le temps de délibérer, remit les tortures au lendemain. Le jour suivant, le juge se fit assister du bourreau.

— Qui êtes-vous? demanda le grand-inquisiteur.

— Vous le savez, Sébastien, roi de Portugal.

Au même instant, le prisonnier fut mis à la question. Tandis qu'on le torturait, un médecin lui tâtait le pouls. Quand les douleurs devenaient trop âcres et que la vie menaçait de se rompre dans le paroxysme, sur un signe de cet homme, les bourreaux s'arrêtaient. Alors on s'empressait autour du patient, on étanchait sa soif avec sollicitude, on lui donnait des sels à respirer; après quoi, l'interrogatoire recommençait sur le même ton.

— Qui êtes-vous?

— Je suis Sébastien, etc., et l'on se remettait à l'œuvre.

Cela dura ainsi pendant quatre heures, ensuite desquelles les forces du malheureux étant à bout, comme on craignait qu'il ne mourût trop tôt, on l'étendit sur un lit de douleur.

Le troisième jour, la séance fut reprise.

— Qui êtes-vous? demanda le grand-inquisiteur.

— Je suis,... répondit Sebastien,... que Dieu nous juge! je suis dom Sébastien, roi de Portugal.

Les bourreaux du saint-office l'attachèrent au chevalet, on lui mit les brodequins aux jambes, et bientôt tout son corps ne fut qu'une plaie. Pendant ces suprêmes angoisses d'une vie qui n'avait été qu'une longue et douloureuse épreuve, l'attitude résignée et calme du roi ne se démentit pas une minute. Aussi longtemps que se prolongea son martyre, il pria. On n'entendit pas une plainte s'échapper de sa poitrine, pas un cri de désespoir ou d'ana-

(1) Amelot de la Houssaye, *Hist. du gouvern. de Venise.*

thème sur ses bourreaux qui le tenaillaient; au contraire, il s'accusait lui-même. « Mon Dieu! s'écriait-il, j'ai mérité mon supplice, et les souffrances que j'endure ne sont qu'une bien faible expiation du crime que j'ai commis en abandonnant ainsi les peuples dont vous m'aviez confié la garde. »

Sur le soir, une lueur céleste illumina ses traits, et l'on dit que lorsqu'il expira, de vagues harmonies glissaient sous les voûtes sombres du cachot, comme si les anges de Dieu eussent en chantant ravi son âme au ciel.

HENRI BLAZE.

ERRATUM : Au-dessous de la gravure de la page 56 (numéro de novembre), au lieu de : *Vue de Trégnier*, lisez : *Vue du Legué*.

MERCURE DE FRANCE.

(DU 12 NOVEMBRE AU 12 DÉCEMBRE.)

LES ACADÉMIES : Les guillotinés, les bossus. — LA VILLE DE PARIS : Gardes nocturnes. Puits artésien. — BEAUX-ARTS : Promesses de l'Exposition. Saint-Vincent-de-Paul. Tombeau Dumont-d'Urville. Symphonie de M. David. — THÉATRES : *Une Femme de quarante ans*, etc. — LIVRES : *Ellen Midleton*. — *Charles Ier*. — *Éducation maternelle*. — *Remarques sur la langue*. — ÉTRENNES : Salons Susse et Giroux.

A tous seigneurs tous honneurs! Nos seigneurs sont messieurs les savants, qui ont beaucoup travaillé, ce mois-ci, pour notre instruction et même pour notre amusement. Et d'abord, les académiciens des inscriptions et belles-lettres se sont amusés eux-mêmes à faire dix-sept tours de scrutin sans pouvoir donner un remplaçant à M. Fauriel. Il est vrai que ce fauteuil est difficile à remplir! L'auteur de la *Gaule méridionale* était savant comme quatre..., si on le compare aux candidats qui se disputent sa succession. L'Academie des sciences n'y a pas mis tant de façons pour remplacer M. Geoffroy Saint-Hilaire : elle a nommé du premier coup M. Valenciennes, historiographe, non moins impitoyable que M. Geoffroy, des jumeaux accouplés et des enfants à deux têtes. A propos de têtes, M. Bonafond a fait sur les guillotinés des observations qui plairont fort aux élégantes habituées de la cour d'assises et de la place Saint-Jacques. Plusieurs médecins ont prétendu que les suppliciés vivent encore quelques instants après l'exécution. Un professeur de Gênes ayant piqué la langue d'un homme décapité, la vit, dit-il, se retirer dans la bouche avec un mouvement douloureux. La tête d'une autre victime se serait retournée au bruit de son nom prononcé près d'elle. En 1803, une grande discussion s'établit à ce sujet entre Cabanis, OElsner et Sue, père de l'auteur des *Mystères de Paris*. Ces deux derniers croyaient à la sensibilité des victimes, et citaient la tête de Charlotte Corday, qui, souffletée par le bourreau devant le peuple, avait semblé rougir. Mais Cabanis, qui avait suivi de près l'exécution de cette héroïne, déclara n'avoir rien aperçu de semblable, et nia la sensibilité après la décapitation. M. Bonafond pense comme Cabanis. Il a parlé, dit-il, à l'oreille d'un Arabe décapité; il a mis un porte-voix dans l'oreille d'un autre, sans obtenir le moindre signe d'audition. La science n'est-elle pas impitoyable?

Écoutez plutôt M. Velpeau et les doctes commissaires qui nient en pleine académie de médecine les miracles de l'orthopédie. — Mais vous n'avez pas examiné d'assez près nos bossus redressés, s'écrie M. Guérin. — C'est que leurs bosses se voyaient encore de fort loin, réplique M. Velpeau. Et toute l'académie de rire. Mais voici le bon tour que M. Guérin a joué à M. Roux. Comme membre de la commission, M. Roux avait déclaré non guérie une malade de M. Guérin. Celui-ci, soupçonnant l'observateur officiel de legèreté, le fait revenir comme confrère, et lui soumet en particulier la même malade. M. Roux la prend pour une autre, et lui donne un certificat de guérison radicale. Qu'on juge alors du triomphe de M. Guerin, qui oppose son adversaire à lui-même, et emporte les honneurs de la séance! Il va sans dire qu'après cette bataille de mots, personne n'a cédé, suivant l'usage ; mais on a pu voir que nos Hippocrates sont des orateurs fort spirituels, pour ne pas dire très-malins. Il est impossible de traiter plus gaillardement les misères humaines. Décidement la science est sans pitié.

— Passons aux projets de la ville de Paris, qui sont vraiment dignes de la capitale de la France. Voici ce que Mercure a entendu dire chez nos édiles.

A la suite des assassinats journaliers ou plutôt nocturnes, et des procès d'*escarpes* et d'*étrangleurs* qui viennent de jeter l'épouvante dans les esprits, la ville de Paris et le gouvernement seraient sur le point de s'entendre, chose rare! pour ajouter à la police de sûreté les mesures suivantes. Il y aurait une garde spéciale de nuit, indépendamment des gardes nationale et municipale et de la troupe de ligne ; cette garde serait distribuée dans Paris en deux cents postes. Chaque poste aurait douze hommes avec un brigadier, et fournirait quatre hommes par nuit pour former des escouades dans chaque section. Ces hommes, vêtus en bourgeois, porteraient un sabre-poignard et des pistolets sous leur redingote, et tiendraient à la main une canne plombée, comme celles des gardiens du Luxembourg et des Tuileries. Des patrouilles continuelles feraient communiquer entre eux les deux cents postes d'un bout de la ville à l'autre; de sorte qu'à toute heure, et depuis les quartiers les plus lointains, les citoyens se trouveraient escortés jusqu'à leur maison. Ce service de nuit commencerait à neuf heures du soir pour finir au point du jour. Dieu veuille que la Chambre n'ajourne pas ces mesures de sûreté parisienne, pour s'occuper de l'émancipation des Noirs ou du bien-être des Taïtiens!

Pendant que la ville de Paris est en train de se donner des étrennes, elle a demandé ce que coûterait un puits artésien au Jardin des Plantes. On lui a répondu : de six cent à huit cent mille francs. C'est une bagatelle qu'elle ne peut se refuser. Déjà M. Mulot prépare sa sonde et le puits de Grenelle écume de jalousie.

—Tous les artistes se préparent au grand jour de l'exposition de 1845. On espère y voir le portrait du Saint-Père par M. Paul Delaroche. M. Horace Vernet y enverra une toile si étendue qu'on a craint d'abord qu'elle ne pût tenir dans le salon carré ; mais on s'est rassuré en prenant mesure d'avance. Jamais on n'aura mis, dit-on, tant de personnages dans un tableau. Nous verrons aussi une œuvre posthume de Mauzaisse, qui vient de mourir après soixante ans d'honorables travaux. — En attendant l'exposition, la foule court admirer la nouvelle église de St.-Vincent-de-Paul ; les plus difficiles s'accordent à louer l'adresse avec laquelle les artistes ont su imprimer un cachet chrétien à cette architecture païenne. — Quelques amateurs font un pèlerinage au tombeau de l'amiral Dumont-d'Urville, qu'on voit représenté dans les flammes qui l'ont dévoré à Meudon, après tant de voyages autour du monde. Les artistes ont fait ce qu'ils ont pu dans les étroites conditions de leur programme; mais l'homme qui nous a donné la *Vénus de Milo*, ce chef-d'œuvre de la sculpture, pouvait attendre de son pays un plus riche monument. — On avait annoncé à tort que le projet d'une statue à Rossini était abandonné. Le marbre est dans l'atelier de M. Etex, et l'image du roi de la musique sera terminée sans doute avant la nouvelle salle de l'Opera. La paresse de Rossini serait vraiment de l'ingratitude, si un tel hommage ne lui arrachait pas une partition.

— En fait de partition, enregistrons

l'immense succès de la Symphonie de M. Félicien David, exécutée au Conservatoire. M. Vatel, avec le goût et l'habileté qui le distinguent, s'est emparé de ce chef-d'œuvre, que nous entendrons aux Italiens le 29 décembre.

— Le grand succès du mois est celui d'*Une Femme de quarante ans*, au Théâtre-Français. M. Galoppe d'Onquaire n'a plus qu'à vouloir et qu'à marcher, pour arriver au piédestal encore vide de l'auteur de l'*Ecole des Vieillards*. Admirable privilége du théâtre, qui donne la gloire en vingt-quatre heures (1)! — La Comédie-Française nous promet, pour cadeau de fin d'année, la rentrée de Mlle Rachel, initiée à des sentiments nouveaux, qui compléteront son beau talent...

Du reste, tous les théâtres sont en veine de succès : succès de *Marie Stuart*, et particulièrement du ténor Gardoni, à l'Académie royale de musique; succès de la *Dame de Saint-Tropez*, à la Porte Saint-Martin, où Frédérick s'élève au-dessus de lui-même : succès de *Rebecca* au Gymnase, que M. Scribe ressuscite avec sa baguette d'enchanteur; succès magique de la *Corde de pendu*, au Cirque-Olympique. Il n'est pas jusqu'au petit Théâtre-Beaumarchais qui ne fasse fureur en ce moment, grâce au jeu désopilant de l'acteur Têtard, dans l'*Epée de Damoclès*, *Père inconnu*, etc. Cet artiste, assurément, ne tardera pas à rejoindre sur des scènes plus élevées les célèbres comiques dont il exécute les statuettes-charges avec tant d'esprit et de vérité.

—Le roman à la mode est *Ellen Middleton*, ouvrage sentimental et religieux de lady Fullerton, qui s'appelait naguère à Paris miss Grandville, et qui faisait avec tant de grâce et d'élégance les honneurs de l'ambassade anglaise.

Un livre plus sérieux, mais non moins amusant, et enrichi de magnifiques gravures, vient d'être publié par Mme veuve Janet, éditeur des œuvres si populaires de Bouilly, des *Enfantines*, charmantes poésies de Mme Ségalas, des *Contes chinois*, etc. Ce beau livre est *Charles Ier, sa cour, son peuple et son parlement*, par M. Philarète Chasles, l'éloquent et spirituel professeur au Collége de France. On sait que personne, plus que M. Chasles, n'est versé dans l'histoire et dans la littérature anglaise. Son *Charles Ier* est la reproduction vivante et complète du plus grand drame qui se soit joué entre un peuple et son roi. Toutes les scènes, tous les personnages de cette curieuse époque sont retracés à grands traits : cavaliers, démocrates, calvinistes, catholiques, tous sont là, dans le parlement, à la cour ou dans la rue, sur le champ de bataille ou sous la hache du bourreau. On croit lire un roman fait à plaisir, et on apprend une histoire d'autant plus grave, qu'elle ressemble à la nôtre. Notre révolution n'est-elle pas fille de la révolution d'Angleterre ?

Comment oublier, à ce moment de l'année, un livre déjà ancien par son succès, et toujours nouveau par son utilité : l'*Education maternelle*, de Mme Tastu, que M. Didier, l'éditeur de nos grands hommes, vient de réimprimer pour nos petits enfants? Les femmes les plus illustres, Mmes Necker, de Genlis, Campan, de Rémusat, Guizot, etc., se sont fait gloire d'écrire des livres d'éducation, tant il est vrai qu'avant tout la femme est mère! L'ouvrage de Mme Tastu est vraiment le chef-d'œuvre du genre, et il pourrait s'appeler l'Éducation sans maîtres. Avec ce guide fidèle et sûr, la femme du monde la plus ignorante ou la plus futile peut enseigner à son enfant la lecture, l'écriture, la grammaire, l'orthographe, l'arithmétique, la géographie, l'histoire sainte; et tout cela sans peine et sans efforts, à travers un labyrinthe de gravures et de surprises charmantes. On n'a jamais ôté à l'arbre de la science ses épines et ses fruits amers avec plus de patience et de délicatesse. On se demande pourquoi un tel ouvrage n'a pas été couronné par l'Académie. Mme Tastu préfère sans doute être couronnée par les mères.

— Le Roi vient de souscrire, pour la Bibliothèque du Louvre, aux *Remarques sur la langue française*, sur le style et la composition littéraire, ouvrage nouveau, que M. Francis Wey vient de publier chez MM. Firmin Didot frères, imprimeurs de l'Institut.

— Puisque Mercure a parlé d'étrennes, il faut bien qu'il dise un mot des merveilles des salons Susse et Giroux, ces temples du jour de l'an. On y voit l'empereur de Maroc montrant la lanterne magique, des orchestres de singes, des porte-cigares-statuettes à l'esprit-de-vin, des ballons de gomme électriques, le dernier tableau des *Sept châteaux du Diable*, et tous ces colifichets de bronze et de porcelaine dont on n'avait jamais poussé la perfection si loin. Il y a de quoi vider toutes les bourses et faire affoler tous les enfants. PITRE-CHEVALIER.

(1) L'auteur d'*Une Femme de quarante ans*, qui n'a rien publié encore dans les journaux de Paris, donnera, le mois prochain, au *Musée des Familles* les étrennes de son talent de romancier, dans une charmante Nouvelle que nous venons de mettre sous presse.

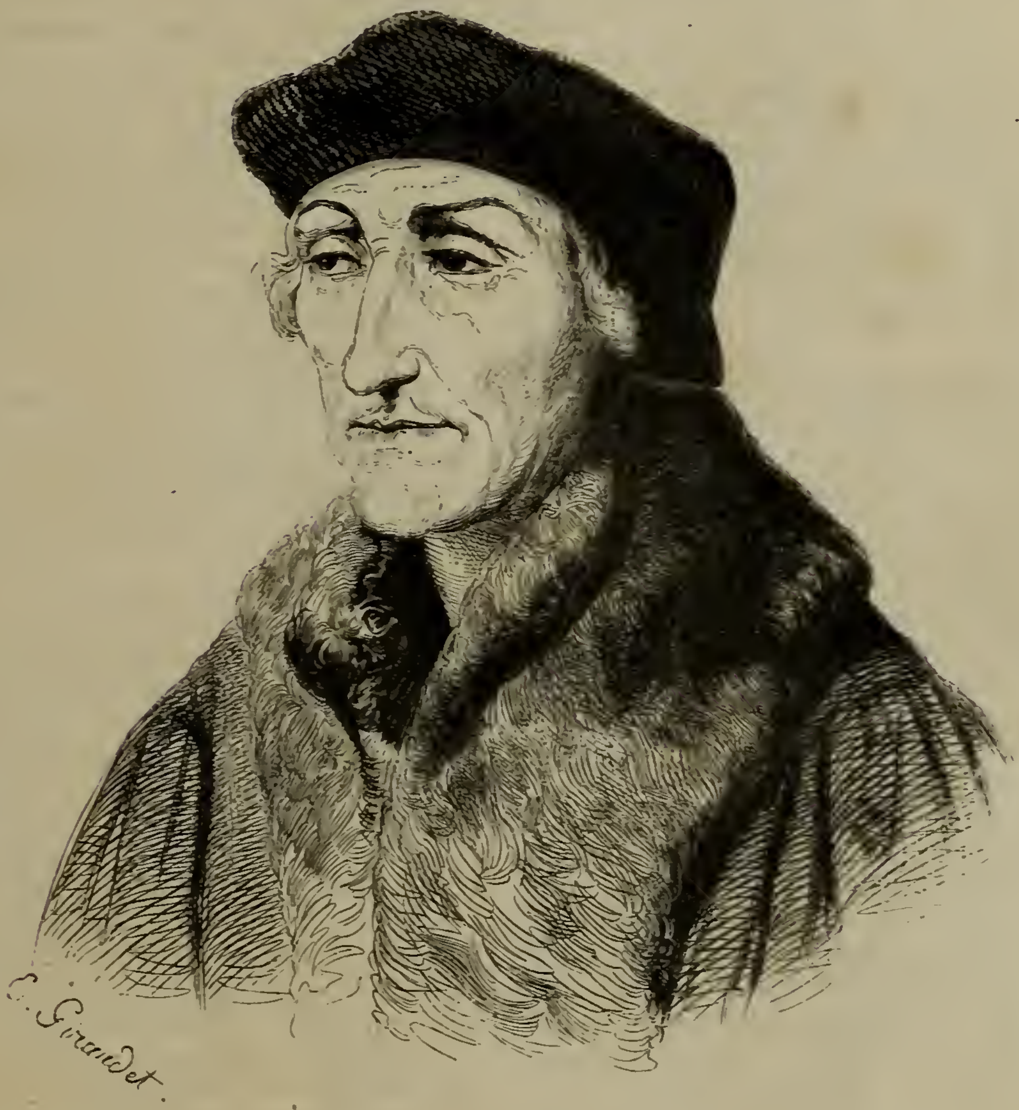
N.-B. Le *Musée* commence aujourd'hui la publication d'une série de caricatures dues au spirituel crayon de M. Cham.

C'te pauvre bête, je la crois poitrinaire.

Anatomie comparée.

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24. Batignolles.

UN SIMPLE VOYAGE EN SUISSE.



Erasme.

I.

La Suisse ressemble à ces beaux poëmes qu'on lit et relit sans cesse, sans jamais éprouver d'ennui ni de fatigue. Tant qu'on ne sera pas las de feuilleter *l'Odyssée*, *les Géorgiques* ou même *les Saisons* de Thompson, on aimera à entendre parler de l'Oberland, du Righi, de la vallée de Lauterbrunnen, de tous ces beaux sites que nous allons visiter après tant d'autres.

On prétend que les voyageurs gâtent les voyages : oui, les voyageurs fastueux, exagérateurs, qui veulent voir tous les objets qu'ils rencontrent plus beaux ou plus terribles qu'ils ne sont réellement ; mais non pas les voyageurs simples et véridiques qui n'amplifient et n'inventent rien. C'est à la suite de ces derniers que nous voulons nous ranger. Après tant de descriptions et de relations magnifiques, nous prétendons visiter la Suisse en bonnes gens qui, n'ayant que peu de temps et peu d'argent à dépenser, veulent cependant connaître tous les points intéressants de ce pays enchanté. Suivez-nous donc, honnêtes curieux, touristes qui ne voulez voir les choses que telles qu'elles sont ; et croyez bien que nous ne serons, chemin faisant, ni botanistes, ni naturalistes, ni géologues, mais seulement simples promeneurs.

Cependant, à peine sommes-nous arrivés à Dijon, la capitale de la Bourgogne, que nous nous trouvons arrêtés par un doute, qui du reste embarrasse et divise la plupart des voyageurs : Entrerons-nous en Suisse par Genève, ou par le Val-de-Travers ? Nous choisirons la dernière direction,

comme étant plus sûrs ainsi de n'avoir pas à retourner sur nos pas. Nous pourrons d'ailleurs, en suivant cet itinéraire, admirer cette partie du Jura si pittoresque, si variée, que nous appellerions volontiers *la Suisse française*.

Voici Besançon, ville sombre et belliqueuse, que César a si justement comparée à un fer à cheval, mais qui aime aussi la poésie et les lettres, puisqu'elle a vu naître notre cher et toujours regrettable Charles Nodier. Écoutons un moment bouillonner le Doubs, cette rivière capricieuse qui promène ses flots sur des bords déjà si charmants. En traversant ce Val-de-Travers, qui est bien la plus heureuse préface que la Suisse puisse avoir, n'oublions pas de saluer le nom de Jean-Jacques, que nous retrouverons plus d'une fois dans le cours de notre voyage. Ce fut là que ce pauvre grand homme, si souvent persécuté par le monde et par lui-même, trouva un refuge quand il fut expulsé d'Yverdun par les Bernois; là, qu'il écrivit ses belles *Lettres sur la Montagne*. On aime à songer que les Anglais, qui sont si souvent redoutés et maudits en voyage, ont acheté tous les meubles qui garnissaient la chambre occupée par l'auteur d'*Émile*. Voilà de ces traits de superstition littéraire qui méritent bien qu'on se réconcilie un peu avec les pèlerins britanniques.

Mais déjà nous avons mis le pied hors de la frontière de France. Un des grands secrets d'un voyage en Suisse, est de savoir, pour ainsi dire, économiser ses impressions, ne pas trop s'extasier devant les premières beautés que la nature vous présente, de peur de rester froid et comme déjà rassasié d'admiration quand elle déploiera à vos yeux ses plus sublimes chefs-d'œuvre. C'est pourquoi nous nous interdirons les invocations et les mouvements lyriques, en prenant congé de ces roches du Jura si imposantes, de ces forêts de sapin que dominent des blocs immenses, où l'on croit découvrir des pilastres, des portiques et des colonnades; tout cela n'est encore que le vestibule du magnifique édifice qui nous attend.

Neufchâtel nous arrêtera peu de temps; et cependant, quel tableau n'avons-nous pas contemplé, lorsqu'au sommet de la route, entre les deux monts de Tourne et de Boudry, nous avons tout à coup aperçu cette nappe d'eau éblouissante, encadrée de nuages et de montagnes, qu'on appelle le lac de Neufchâtel; première merveille, première perspective incomparable! Sur le plan le plus avancé, une partie des Alpes, des cantons de Berne, de Fribourg et de Vaud; et dans le lointain, comme fond de la perspective, les cantons d'Uri et d'Underwalden! La ville elle-même n'a rien de remarquable; peu ou point d'édifices dignes d'attention. Mais, comment résister au plaisir d'aller faire une seconde visite à l'ombre de Jean-Jacques, dans cette île de Saint-Pierre dont il a laissé une description si séduisante? Seulement, en entrant dans la chambre du grand écrivain, ne pensez qu'à ses productions, et surtout ne jetez pas les yeux sur ce gros registre placé sur une table, où chaque visiteur se croit obligé d'inscrire son nom, et souvent aussi quelque phrase emphatique, des mots grecs, des lambeaux d'anglais, des citations latines, ou même, ce qui est pis, de mauvais vers français, inspirés, disent-ils, par l'enthousiasme qu'a fait naître en eux la demeure de Jean-Jacques. Ce registre, témoignage de la sottise et de l'affectation voyageuse, est le seul écueil que l'on ait à redouter dans cette promenade à l'île de Saint-Pierre, que les pèlerins de bon sens savent visiter sans vouloir y laisser un monument de leur style et de leur esprit.

De Neufchâtel, nous prendrons notre route vers Bâle, mais, sur notre passage, nous n'oublierons pas de saluer le joli petit village de Tavannes, qui déjà pourra nous donner une idée de l'hospitalité suisse. Nous savons, par expérience, ce que sont la plupart des auberges de France, qui scandalisent les étrangers par le défaut de soins et souvent de propreté, que l'on remarque même dans les plus grandes villes. Une dame qui a passé une nuit à l'hôtel de *la Couronne*, à Tavannes, a voulu, sur les lieux mêmes, faire un catalogue exact des objets qui garnissaient sa chambre; nous le transcrivons textuellement, et tel qu'elle nous l'a transmis.

« Chambre à coucher très-élevée de plafond, tendue de blanc; meubles : canapé, fauteuils garnis en damas de soie bleu; rideaux de lit et de croisée en mousseline brodée; guéridon, table à ouvrage, commode, console en bois de Spa, ornée de peintures d'une grande délicatesse; descente de lit, tabourets de pied en tapisserie brodée au petit point. Le reste de l'ameublement, le linge de corps et de table, la vaisselle, les porcelaines à l'avenant, etc... »

Que l'on compare le détail de cet intérieur avec celui de nos hôtels de Lyon, et surtout de Bretagne, et l'on comprendra peut-être le peu d'attrait que présentent la plupart des voyages en France. Nous négligeons ou nous rebutons les voyageurs; en Suisse, on a le bon esprit de les caresser et de les attirer.

Nous remarquerons d'ailleurs que nous ne sommes encore ici que dans un village à peine mentionné par le guide; que sera-ce donc quand nous séjournerons dans les hôtels des villes, ou même dans les chalets, qui valent mieux, on peut le dire, que beaucoup d'hôtels français de magnifique apparence?

II.

Bâle, salut! Non pas que nous, qui sommes venus en Suisse surtout pour chercher des cascades, des rochers, des glaciers et des montagnes, nous trouvions précisément de quoi nous satisfaire dans les alentours; mais il est des souvenirs, des ombres illustres que l'on ne peut s'empêcher d'honorer en passant, n'eût-on qu'un seul jour à donner à la ville.

Reportons-nous donc au Bâle du seizième siècle, et suivons des yeux, dans les détours de ces rues sombres et tortueuses, ce petit homme aux yeux vifs et pétillants, aux lèvres minces, aux mâchoires effilées comme celles du renard, qui semble méditer en marchant, ouvre de temps à autre un gros volume qu'il a sous le bras, et qui contient les *Dialogues de Platon*. Quand il a lu un passage, il s'arrête, ferme le livre, et s'écrie d'un ton d'enthousiasme: « *Sancte Socrates, ora pro nobis!* »

Ce personnage à l'air si malicieux, vous l'avez déjà reconnu; c'est le fameux Erasme de Rotterdam (1), l'auteur des *Colloques*, et de l'*Éloge de la Folie*, que l'on a surnommé le Voltaire du seizième siècle; érudit profond et néanmoins rieur infatigable, partisan de la réforme et pourtant s'en moquant dans plusieurs passages de ses livres, tout aussi bien, du reste, que de l'Église, des moines, des rois, du pape, du genre humain tout entier.

Mais voyez à la façade de l'une des maisons de Bâle, ce peintre à la physionomie rude, aux moustaches épaisses, qui vient de représenter deux jambes taillées sur le modèle des siennes propres, et qu'il place sous l'échafaudage en toile dont il est entouré en travaillant. Cette ruse a été employée par l'artiste pour faire croire à son hôte, qui l'a chargé de peindre le devant de sa maison, qu'il est occupé au travail, tandis qu'il passe son temps dans les tavernes du voisinage à boire et à se divertir. Ce joyeux peintre est Jean Holbein, l'auteur de la *Danse des morts*, l'ami d'E-

(1) Voir la gravure page 97.

rasme, dont il a laissé un si beau portrait que nous avons vu à la bibliothèque. Ces noms d'Érasme, d'Holbein, d'Euler, le grand mathématicien; puis ceux des principaux auteurs de la réforme, des Œcolampade, des Grynœus, des Bauhin, des Buxtorff, dont on lit les épitaphes dans la cathédrale, donnent à la ville de Bâle un intérêt particulier. Il semble qu'on y respire encore un air de controverse et de savoir comme il y a trois cents ans. La bibliothèque est considérée comme la plus nombreuse de la Suisse, seulement on regrette que les citoyens de cette cité, aujourd'hui plus commerçante qu'érudite, négligent de l'augmenter.

Mais s'il est vrai que la ville en elle-même, avec ses boutiques enfumées, à peine éclairées par un jour douteux, ses places chétives, décorées de fontaines d'un assez mauvais style, ses tours, ses édifices construits en brique rouge, devenue couleur de rouille par l'effet du temps, ne nous offre qu'un coup d'œil triste et monotone, ne sommes-nous pas dédommagés par la marche impétueuse et triomphale du Rhin, qui partage la ville en deux parties, dont la plus grande est du côté de la Suisse et la plus petite du côté de l'Allemagne? Du balcon de l'hôtel des *Trois Rois*, qui est comme suspendu sur le fleuve, on embrasse le cours du Rhin dans toute son étendue. De là, vous pouvez pêcher, si bon vous semble, de ces carpes qui prêtent si souvent l'appui de leur renommée à nos carpes françaises pêchées dans les eaux de la Seine, et servies comme filles de ce fameux fleuve qui vit Louis XIV *attaché au rivage par sa grandeur*, comme l'a dit Boileau.

Mais faut-il l'avouer? nous aurions volontiers franchi sans nous arrêter la ville de Bâle, malgré ces souvenirs, si notre itinéraire n'eût marqué là notre station pour nous diriger vers *Schaffhausen*, que nous appellerons du nom français Schaffhouse, où nous attend l'un des plus magnifiques spectacles que la Suisse ait à nous montrer.

Nous prendrons à peine le temps de nous reposer et d'admirer l'enceinte de collines qui forment autour de la ville comme une guirlande d'ombre et de brume, et déjà nous voici en route vers Laufen. On arrive jusqu'au sommet du château, et rien n'annonce encore la scène merveilleuse qui va tout à coup se déployer. Déjà pourtant l'air semble frémir, les cimes voisines sont comme ébranlées; faisons quelques pas encore, et nous nous trouverons devant cette chute du Rhin que tous les voyageurs renoncent à décrire, tant ils ont éprouvé d'émotion, d'anéantissement devant ce déchainement d'eau, ce fleuve, ce monstre d'écume qui tombe de soixante pieds de haut au milieu d'énormes fragments de rochers, qui éclate, mugit, tonne; à la fois torrent furieux qui menace de tout engloutir, nappe resplendissante où le soleil fait luire ses mille nuances, amas lumineux de rayons, de perles, de diamants et de fleurs transparentes, qui forme comme une immense écharpe jetée au hasard au milieu des rochers.

Mais est-ce à nous de décrire cette scène majestueuse? Le plus grand poete de l'Allemagne, Goëthe, vint visiter cette cataracte célèbre en 1797, et nous trouvons dans une de ses lettres quelques phrases rassemblées sous forme de notes, qui valent mieux dans leur simplicité que les exclamations et les figures des contemplateurs de profession.

« Le 18 septembre, à six heures et demie, départ pour la chute du Rhin (1). *Laufen*. Les différentes parties de la chute vues de l'échafaudage en bois; rochers perpendiculaires du milieu; ils sont usés par le frottement; l'eau les heurte, se précipite avec violence contre cet obstacle et submerge entièrement les rochers... Vagues rapides, tourbillons dans la chute, tournoiements dans le bassin. Dans sa course, l'eau semble verdâtre; quand elle se brise, elle prend une légère teinte de pourpre. Ses flots écumants se jettent sur les rives à droite et à gauche; le mouvement retentit au loin... Idées que fait naître la violence de la chute, inépuisable et continuelle puissance de la nature. Destruction, immobilité, durée, mouvement, retour immédiat au repos!... D'une part, des moulins, de l'autre, une estrade. Il était donc possible de renfermer dans ces limites l'admirable aspect de ce beau phénomène... »

(1) Voir la gravure page 103.

Ne quittons pas Schaffhouse sans payer un juste hommage à la mémoire de l'un des grands historiens de l'Allemagne, de Jean de Muller, que l'on a comparé à Thucydide pour l'énergie et la précision, à Tite-Live pour l'heureux enchainement du récit, et dont l'érudition était si vaste, que, suivant le témoignage de Mme de Staël, « il n'y avait pas un village de Suisse, pas une famille noble dont il ne sût l'histoire. » Un jour, en conséquence d'un pari, on lui demanda la suite des comtes souverains du Bugen; il les dit à l'instant même; seulement il ne se rappelait pas bien si l'un de ceux qu'il nommait avait été régent ou régnant en titre, et il se faisait sérieusement des reproches d'un tel manque de mémoire.

Muller est né à Schaffhouse, et on se demande comment cette petite ville, tout adonnée au commerce, a pu produire ce vaste génie, qui a su conserver au milieu des recherches et des fatigues de l'annaliste le mouvement et la vivacité du poëte. Mais, pour animer une grande imagination, la détacher des choses de la terre et la transporter dans la sphère des contemplations élevées, n'est-ce donc rien que ce spectacle imposant que nous avons en ce moment sous les yeux, ces rochers, ces cimes sauvages, la voix de ce fleuve qui a fait entendre au jeune historien, dès l'enfance, un langage sublime?

Muller, pénétré de la grandeur de ces images que la nature a répandues avec tant de magnificence dans les lieux qui l'ont vu naître, a voulu laisser un témoignage de ses impressions. On lit dans une de ses lettres :

« Non loin de ma ville natale, le Rhin passe sur des rochers de quatre-vingts pieds de hauteur, et tombe tout entier de leur cime. Au lever du soleil, ses eaux, brisées en écume, brillent de toutes les nuances de l'arc-en-ciel; rien ne résiste à leur violence... Le voyageur étonné s'avance avec frayeur, et, saisi de vertige, il recule. Chute de Laufen! que ton souvenir soit pour moi un des bienfaits de ma patrie! Enseigne-moi ce que Cicéron et Quintilien ont vainement essayé de m'apprendre par leurs préceptes; ce que doit être l'éloquence! »

III.

Nous devons maintenant nous préparer à visiter un des premiers beaux lacs de la Suisse, le lac de Constance, que la plupart des voyageurs, qui voient ensuite ceux de Genève et de Lucerne, s'accordent à considérer comme inférieur à sa réputation. Nous admirerons pourtant cette immense étendue d'eau qui vient caresser le pied de cette ville autrefois si florissante, et maintenant si déchue de son ancienne grandeur.

On a comparé Constance à Gênes et à Naples, à cause de son admirable position. On pourrait aussi bien la comparer à Venise, cette autre reine des mers, qui a vu s'évanouir avec le moyen âge la plus grande partie de sa prospérité. Ainsi, Constance a vu se presser dans ses rues des flots de marchands, d'étrangers, d'hommes d'église, des moines, des religieux de toute espèce. Aujourd'hui l'herbe pousse au milieu des places abandonnées, et le silence plane sur la ville.

Nous nous sommes promis d'avance de laisser autant que possible l'histoire de côté, tout aussi bien que la géologie, l'histoire naturelle, et tant d'autres sciences qui sont le plus souvent de fâcheuses et importunes compagnes de voyage, surtout lorsqu'il s'agit d'une tournée de pur agrément comme celle que nous avons entreprise. Cependant, nous ne pouvons guère, en traversant cette cité, ne pas nous souvenir du fameux concile qui termina le schisme d'Occident. Constance vit alors arriver dans son sein les députés de tous les rois et empereurs chrétiens, des villes, des Églises, des Universités de l'Italie, de la France, de l'Allemagne, de la Suède, du Danemarck, de la Pologne, de la Hongrie, de la Bohême, etc... Le nombre des étrangers réunis dans la ville s'éleva à plus de cent mille. Aujourd'hui, c'est à peine si l'on rencontre dans la belle saison quelques rares promeneurs munis de leur *Ebel*, qui parcourent d'un pas distrait les rues de cette cité languissante. Après avoir visité la salle du concile, ils se rendent au couvent des Franciscains où fut enfermé Jean Hus, cet hérésiarque de tant d'opiniâtreté et de courage, qui comparut plusieurs fois devant le concile chargé de chaines, et monta sur le bûcher avec autant de tranquillité que dans une chaire, tout en louant Dieu, jusqu'à ce que la flamme étouffât sa voix.

Mais laissons de côté ces tristes souvenirs, et pour mieux les éloigner, faisons une excursion hors de la Suisse, en employant quelques jours à visiter ce Baden, appelé avec raison *Baden-les-Jeux*, car c'est là que l'on retrouve les frénésies de la roulette et du trente et quarante exilés de Paris et transportés dans un des pays les plus agrestes du monde. Il semblerait que l'on ne dût rencontrer à Bade que des poëtes amants de la rêverie. On y voit fort peu de poëtes, mais, en revanche, tous ces étrangers que poursuit le démon du jeu; les Russes, les Anglais, les Italiens, qui ne savent comment employer le superflu de leurs richesses. Ces touristes opulents viennent à Bade chaque saison apporter fidèlement le trop-plein de leur coffre-fort, et goûter en même temps les douceurs de la *villaggiatura* autour d'un tapis vert.

Quant à nous, nous nous contenterons d'admirer l'étendue et la beauté des salles de la *Conversation*, la fraîcheur du jardin où se trouvent réunies ces petites boutiques remplies de charmantes verreries de Bohême, étincelantes comme des prismes, colorées de tous les feux de l'arc-en-ciel, et qu'on a d'ailleurs l'avantage de payer à Bade ou ailleurs un peu plus cher qu'à Paris.

Nous nous égarerons surtout dans les charmants détours du Géroldsau, ce vallon où sont éparpillées tant de riantes cabanes, qui semblent construites exprès pour animer et embellir le paysage. Nous irons jusqu'à la cascade dont on entend de loin le murmure à travers le feuillage, et nous resterons longtemps suspendus sur ce pont de bois rustique d'où l'on aperçoit la cascade dans toute sa beauté. Suivant les cavalcades joyeuses que forment les prétendus malades de Bade, nous nous rendrons aussi jusqu'aux deux vieilles tours d'Hybourg. Nous monterons au sommet de l'une d'elles avant le coucher du soleil, et là nous verrons se déployer à nos yeux la Forêt-Noire, dont les masses sombres forment un panorama si étendu; puis les montagnes voisines dont les cimes semblent se heurter, les vallées où se croisent des ruisseaux pareils de loin à des fils d'argent; enfin, comme fond du tableau, Bade, qui apparaît entre deux montagnes avec son église, son château et les vieilles ruines qui entourent ses hauteurs d'un diadème noirâtre.

La *Favorite*, le *Vieux-Château*, ces sites enchanteurs que trop souvent les touristes négligent de visiter, devront aussi nous attirer dans quelques nouvelles excursions. Mais n'oublions pas que nous n'avons que peu de temps à employer. Il est donc temps de rentrer dans notre chère Suisse que nous tenons surtout à connaître; et d'ailleurs, la ville qui nous attend n'est-elle pas une des plus riantes, une des plus gracieuses que nous ayons à visiter?

Il suffit de citer Zurich, pour rappeler à quiconque a parcouru la Suisse ses impressions les plus heureuses. Vous la voyez encore, vous qui l'avez parcourue, cette ville ravissante, placée à l'extrémité d'un lac enchanteur et couronnée de coteaux, de vignes et de forêts. D'un certain point, nous apercevons la cime des Alpes, que nous n'avons presque pas perdue de vue depuis Schaffhouse, et qui ressemble à une vaste ceinture d'où s'échappent mille aiguilles transparentes.

Mais parlons du lac d'abord, qui diffère par sa forme et son aspect des autres lacs de Suisse. Il en est de plus beaux sans doute ou du moins de plus majestueux, mais non pas qui laissent dans la pensée plus de charme et de fraîcheur, soit par l'aspect des rives flexibles et sinueuses, soit par la teinte même des eaux d'un vert si net et si tendre. Ce lac est d'ailleurs animé par la multitude de petites barques à voiles qui jouent sur sa surface, et le bateau à vapeur, qui part trois fois par jour, et sait se faire place au milieu de ces petites embarcations fragiles, fier et majestueux comme un sultan qui traverse la foule de ses odalisques.

Zurich, ville autrefois fortifiée, n'est plus aujourd'hui que très-active et très-commerçante. Elle a été surnommée l'Athènes de la Suisse, à cause des hommes célèbres qu'elle a produits : historiens, poëtes, naturalistes, philosophes, publicistes. De tous ces noms, nous ne citerons que celui qui a été comme naturalisé Français par les nombreuses imitations qu'on a faites de ses poésies, Salomon Gessner, le Théocrite germanique dont on voit le tombeau au bord de la Limmath. Zurich aujourd'hui vise surtout au commerce, qui sera d'ici à longtemps sans doute la principale gloire des temps modernes. C'est par son lac que se fait le transport des marchandises avec l'Italie; bientôt un chemin de fer, ce grand moyen de rapprochement des peuples, lui permettra de communiquer directement avec Bâle et l'Alsace.

Ne quittons pas cette ville sans recueillir certains traits de mœurs primitives que les Zurichois ont le bon sens de conserver. N'est-ce pas le dieu même de la poésie intime et familière qui a inventé cette cérémonie touchante et simple par laquelle on annonce la naissance d'un enfant? En pareil cas, nous autres habitants des villes civilisées, nous envoyons à nos amis et à nos parents une feuille de papier imprimé froide et banale, qui répand, à l'aide d'une phrase de convention, l'un des plus heureux événements de la famille. Dans le canton de Zurich, on envoie une jeune fille vêtue de ses plus beaux habits, avec un bouquet au côté et un autre bouquet à la main, qui va de porte en porte annoncer aux parents de l'accouchée la venue au monde de l'enfant. Une jeune fille et des fleurs, les objets les plus riants et les plus doux de la création, cela ne vaut-il pas bien nos imprimés officiels, et les portes de la vie peuvent-elles être ouvertes à celui qui vient d'en franchir le seuil par des messagères de meilleur augure?

Mais voyez ces troupes de jeunes filles et de jeunes garçons, qui gravissent *l'Ultliberg*, montagne située à une demi-lieue de Zurich. Entendez-vous ces voix douces qui montent vers le ciel, et font entendre des hymnes en l'honneur de la religion et de la patrie? Cette procession champêtre a lieu tous les ans le jour de l'Ascension; les paysans du voisinage, et les jeunes paysannes avec leurs longs cheveux tressés et noués avec des rubans rouges, et leur corset

orné aussi de rubans d'une teinte voyante, ne manquent pas de se rendre en foule à cette fête. D'autres solennités empruntées aux coutumes des ancêtres viennent ainsi répandre le mouvement et la gaieté parmi la population zurichoise qui a eu le secret de ne point laisser tomber en désuétude ses divertissements et ses jeux.

Mais ces fêtes-là ne sont pas pour nous, hélas! qui ne sommes à Zurich qu'à titre de voyageurs. Pour y prendre part, il faudrait avoir les traditions, les mœurs, et surtout le cœur des habitants du pays. Contentons-nous donc des beautés et des merveilles que la nature étale sur notre passage.

IV.

Préparons-nous maintenant à l'une des plus périlleuses expéditions de notre voyage ; il s'agit d'escalader ce fameux Righi, cette montagne décrite tant de fois, dessinée sur tous les albums, et qu'on ne saurait trop vanter. Tremblez, amazones novices, qui vous confiez à ces mulets si têtus et si opiniâtres en apparence ; fermez les yeux à l'approche des précipices, craignez que quelque fragment de roche se détachant inopinément, ne vous entraîne avec votre monture dans l'abîme. Mais non, point de vaines frayeurs; croyez bien que les accidents appartiennent plutôt au domaine de la tradition et du roman qu'à celui de la réalité. Fiez-vous aveuglément à la voix de vos guides, conseillers si éclairés pour la plupart et si remplis d'expérience, qu'il n'est point de périls qu'ils ne sachent prévoir et dont ils ne puissent vous préserver. Laissez aller à leur guise vos mulets, bonnes et infaillibles bêtes qui n'ont garde de faire de faux pas ni de s'égarer dans les défilés peu sûrs, puisqu'ils ont à veiller à leur propre sécurité avant de songer à la vôtre.

Geesler.

Jouissons donc sans préoccupation et sans alarmes des beautés sans nombre que nous prépare cette ascension. Mais pour nous acquitter avant tout d'un pacte de dévotion historique, nous commencerons par faire une station de quelques instants devant la chapelle de Guillaume Tell, construite, dit-on, sur le lieu même où le libérateur de la Suisse frappa d'une flèche le tyran Gessler. On regrette l'ancienne peinture à fresque qui représentait cet événe-

ment et dont on ne voit plus même maintenant de vestiges. Mais quand même le nom de Guillaume Tell ne serait pas inscrit dans l'histoire en traits immortels, périrait-il jamais depuis qu'un maître moderne a prêté à ce héros les accents de sa voix sublime, plus beaux, plus pénétrants à mesure qu'ils sont écoutés? Comment songer à Guillaume Tell sans songer avec tristesse que Rossini ne chantera sans doute plus?

Mais voyons, à mesure que nous montons, éclore devant nos yeux de nouveaux lacs, de nouvelles cités, de nouvelles collines, jusqu'au moment où rien ne bornera plus notre regard qui n'aura d'autres limites que celles de l'immensité. Quel spectacle que cette plaine à perte de vue, sur laquelle les colonnes disséminées de loin en loin ne font plus l'effet que de simples monticules, et ces villes à demi-confondues dans les flots de vapeur, et ces quatorze grands lacs éloignés les uns des autres, et que l'on a justement comparés à des morceaux de glace encadrés de gazon !

Mais bientôt la chaîne des Alpes, qui nous a presque constamment escortés dans tous les points de vue de notre voyage, se présente à nos yeux et nous montre ses croupes resplendissantes de glaces, pareilles à ces armures dont Ossian revêt les formes de ses héros gigantesques. Le mont Pilate, avec ses cimes sauvages et décharnées, forme avec le Righi un de ces contrastes sublimes que l'on rencontre presque à chaque pas au milieu des perspectives de la Suisse. On admire les riantes couleurs du Righi, les sinuosités gracieuses de ses aspects, tandis que le Pilate, sombre et sourcilleux, pousse jusque dans la nue ses flancs dévastés, où il semble que la foudre ait laissé son empreinte terrible. On a appelé ces deux montagnes les sentinelles avancées des hautes Alpes; peut-être serait-il plus juste de comparer l'une à quelque sirène innocente, qui n'offrirait aux voyageurs que les images du repos et du calme après une longue course; l'autre, au contraire, à l'une de ces chimères indomptables que les poètes placent à la grille des palais habités par les sorcières.

Le Righi est, on peut le dire, la patrie des chèvres, des vaches et des chalets. On y compte jusqu'à cent cinquante de ces charmantes maisonnettes en bois, qui ont mérité depuis longtemps par leur forme agreste et leur riante structure de figurer dans les paysages et les pièces de théâtre. On porte à plus de trois mille le nombre de vaches qui paissent dans ces montagnes. Nous ne manquerons pas assurément de passer une nuit au Righi, sous le toit de l'un de ces chalets, où l'on est tout étonné de retrouver toutes les douceurs et les élégances extérieures de l'existence citadine. Quel bonheur d'entendre le soir, vers la fin du jour, le ranz des vaches, à la voix douce et mélancolique, qui va se perdre dans les profondeurs de la montagne, et vous avertit que le soleil est sur le point de disparaître! Demain matin, le même air vous réveillera et vous invitera à vous rendre sur le plateau pour saluer la venue du soleil, qui dépasse véritablement toutes les descriptions des poëtes. C'est alors qu'on peut contempler dans toute leur beauté la vallée et le lac de Sempach, ces villages si frais semés sur le bord du lac des Waldstettes, qui semblent se plaire à se refléter dans ce miroir d'une admirable pureté; puis toujours les Alpes qui ressemblent à d'énormes colosses couverts à demi de voiles aux teintes roses et violettes, drapés de larges manteaux de neige dont les plis se confondent avec ces flots d'or et d'azur que le soleil répand dans toute l'étendue de l'horizon.

Il est permis de monter le Righi à mulets, ou même dans un fauteuil porté par des guides, dans le cas où on redouterait les fatigues de cette innocente équitation; mais il est presque indispensable de le descendre à pied, à l'aide du bâton ferré qui est l'appui fidèle et nécessaire du voyageur en Suisse. On jouit mieux ainsi des détails, et il semble que l'on communique plus directement avec les points de vue sans nombre dont on avait embrassé l'ensemble au sommet de la montagne. Mais alors on a pu se trouver frappé, presque confondu, par la réunion de tant de beautés accumulées dans un même cadre, tandis que ces merveilles viennent pour ainsi dire vous chercher une à une en descendant.

Nous prendrons maintenant la route qui conduit au lac de Lowert, pour contempler ces masses de rochers qui sont le monument de l'une des plus grandes catastrophes dont la Suisse ait été frappée. On sait qu'en 1806 une partie de la montagne qui fait face au Righi, et qu'on nomme le *Spizbühh*, s'écroula avec un bruit terrible, et couvrit de ses décombres quatre lieues carrées de terrain. On attribua cette chute à des pluies continues qui avaient fini par détremper l'espèce de ciment naturel qui lie les cailloux dont cette chaîne est formée. Quatre villages furent engloutis sous cette avalanche de vase mobile qui vint tout à coup prendre la place de la vallée. On évalue à plus de quatre cents le nombre des personnes qui périrent victimes de l'éboulement. On ne peut s'empêcher de frémir lorsqu'on songe aux sentiments de douleur et d'effroi que durent éprouver les habitants du pays qui se trouvaient dispersés dans les montagnes voisines, et contemplèrent les horribles effets de l'avalanche, sans pouvoir porter du secours à leurs femmes et à leurs enfants qui périssaient sous leurs yeux.

Quel accablement, quelle stupeur, lorsqu'ils entendirent leur toit natal, le chalet qui renfermait tous leurs biens, toutes leurs affections, s'affaisser en craquant sous les fragments de rochers! On cite plusieurs habitants de ce pays infortuné qui demeurèrent privés de raison par suite de l'ébranlement que produisit sur eux un pareil spectacle. Les scènes douloureuses que cet événement a produites sont encore vivantes dans la mémoire de quelques vieillards qui les dépeignent avec une vérité déchirante. On cite les noms de plusieurs guides qui donnèrent dans ces circonstances d'admirables preuves de courage et de dévouement. On n'a pas oublié la conduite si digne de louange de ce jeune garçon, âgé de seize ans à peine, qui ne craignit pas, au moment où cette espèce de mer de vase venait de se former, de s'élancer sur cette surface mobile, espérant, dans son aveugle et sublime témérité, arriver à quelqu'une des victimes dont on entendait dans le lointain les cris de détresse; mais on le vit bientôt s'enfoncer, se débattre et s'agiter avec une énergie sans exemple, puis enfin se perdre entièrement dans l'abîme pour ne plus reparaître.

Pendant longtemps, aussi on a montré à Lucerne une vieille femme qui échappa miraculeusement aux effets de ce désastre. Ayant senti le toit de sa chaumière s'écrouler, elle tomba à la renverse, mais sans se faire de blessure, et demeura pendant plusieurs heures privée de connaissance. Lorsqu'elle revint à elle, elle se trouva au milieu des ténèbres et ne douta pas que l'heure de la fin du monde ne fût venue. Elle ferma les yeux avec résignation, attendant que la trompette du jugement dernier se fît entendre. Mais bientôt le sentiment de la réalité lui fut rendu par le bruit de la cloche du voisinage qui parvint jusqu'à son oreille. Alors, elle eut la force de se lever et d'appeler de toutes ses forces. On finit par entendre le son de sa voix et on parvint, après des efforts inouïs, à la tirer de dessous les dé-

combres : une pareille exhumation n'était assurément guère moins miraculeuse que le réveil de Lazare. Mais le malheur voulut qu'en la retirant de sa sépulture on la heurtât contre un fragment de rocher, si rudement, que son bras droit fut fracassé et que l'amputation fut jugée nécessaire. Cette pauvre femme, qui avait perdu le peu qu'elle possédait, se trouva réduite à l'aumône; on la vit pendant longtemps sur la route tendre aux personnes qui passaient la main qui lui restait. Était-il besoin de la recommander à la compassion des voyageurs?

On ne peut se défendre d'un certain étonnement lorsqu'on remarque que, malgré les souvenirs de cette catastrophe, ce qui reste de l'ancienne population de la vallée est venu s'établir précisément au milieu des décombres. Des chalets ont été adossés à ces roches qui n'ont pas cessé de menacer ruine. On a comparé avec raison cette confiance aveugle de l'habitant des Alpes, qui n'hésite pas à planter sa demeure sur le terrain même des plus terribles avalanches, à celle du pâtre napolitain, qui ensemence les lieux voisins du Vésuve sans songer aux éruptions. Mais que l'incomparable ascension que nous venons de faire ne nous empêche pas d'admirer ce canton de Zug, où nous voudrions pouvoir séjourner plus longtemps, séduits par l'aspect charmant de cette contrée pleine de vergers et d'arbustes, riante et fleurie comme un jardin. Qui ne voudrait avoir pour son Tibur, le *coin de terre* de ses vœux et de sa retraite, une situation pareille à celle de la ville de Zug, assise entre un lac et une montagne admirablement cultivée et toute couverte d'arbres et de bestiaux?

L'un des bourgs du canton, Egeri, qui a le même nom que la nymphe de Numa (moins l'*e* muet final), produit des jolies filles en aussi grand nombre que Bayeux. Les filles d'un autre village, nommé Brientz, sont de si habiles et de si jolies batelières, qu'elles ont dû assurément donner la vogue aux barcarolles et aux bachelettes à nacelle, qui ont le privilége d'inspirer depuis si longtemps nos faiseurs de romances et d'opéras comiques.

Mais d'où viennent ces troupes de jeunes garçons habillés plus galamment que l'on ne l'est au théâtre ou dans les aquarelles, avec leurs chapeaux de paille couverts de fleurs, leurs culottes courtes de couleur tendre, leurs souliers écarlates couverts de toufles jaunes, leurs bas à arabesques retenus par des jarretières rayées? Voyez aussi ces jeunes filles avec leurs corsets chamarrés de rubans écarlates, leurs jupons verts, leurs chapeaux remplis de fleurs qu'elles portent à la main. Vous vous croyez à l'Opéra, un jour de ballet : point du tout, vous êtes en Suisse, au milieu des paysans de Zug, qui ont imaginé, les jours de fête, de revêtir ce costume charmant, ce qui ne les empêche pas de reprendre pendant la semaine leur cape de toile grossière et leur vêtement rustique, et de travailler à la terre avec ardeur.

Quel plaisir de contempler, un dimanche, ces jolies figures en belle parure, qui dansent sans prendre de repos, avec la passion des personnages de Téniers et de Van-Ostade, mais avec plus de grâce et d'élégance! Il semble qu'à la vue des masses du Righi d'un si majestueux effet, ou des désastres de la vallée de Goldau qu'on ne peut considérer sans trembler, on jouisse mieux encore du riant spectacle de ces groupes animés par l'abandon et la franche gaieté d'un jour de fête. On conçoit alors sans peine que l'habitant du canton de Zug n'émigre guère et ne veuille jamais perdre de vue le sol qui l'a vu naître. Où trouverait-il en effet une réunion plus complète de sites attrayants, de belles montagnes, de jeunes et frais visages, de toutes ces choses qui nous ravissent, nous transportent et nous feront rêver jusqu'à la fin de nos jours, bien que nous n'ayons fait que les contempler un moment?

V.

Certains voyageurs en Suisse se plaignent de n'avoir pas trouvé, chemin faisant, d'architecture. Cooper, entre autres, dans ses *Excursions en Suisse*, fait revenir plus d'une fois ce reproche. Il est vrai que dans la campagne de Rome nous avons entendu plusieurs touristes s'étonner de la trouver si uniforme, si plate, sans accidents de terrain, sans vallées ni montagnes. Pourquoi ne voit-on pas la mer de glace sur l'ancienne voie Sacrée, pourquoi Saint-Pierre de Rome ou le Colysée ne se rencontrent-ils pas au sommet du Righi? Voilà qui serait sans doute plus agréable et mieux ordonné. Toutefois, en arrangeant ainsi les choses au gré de nos courses et de notre fantaisie, n'oublions pas la fable *du Gland et de la Citrouille*.

Dire que la Suisse manque absolument d'architecture, c'est aller beaucoup trop loin. N'avons-nous pas admiré déjà, chemin faisant, plus d'une église ornée avec goût et digne de rivaliser avec les *dômes* italiens par l'élégance des formes? Plusieurs fontaines ont *ri* à nos yeux par leur rusticité gracieuse. Sans les comparer à ces naïades aux poses savantes, qui répandent leur urne sur la plupart des places publiques de Rome, nous les avons aimées comme d'agréables divinités champêtres, ni trop ornées, ni trop fastueuses pour les lieux qu'elles arrosent.

Mais s'il est vrai que la contemplation assidue des lacs, des chalets, des bois de sapins et des glaciers, puisse nous faire redouter à la longue un peu de lassitude, nous pouvons, en arrivant à Lucerne, cette ville irrégulière, mais si variée qu'elle plait par son irrégularité même, visiter le fameux lion de Thorwaldsen (1), que nous trouvons couché au fond d'une belle grotte à côté d'un petit étang qui contribue à répandre sur ces lieux une teinte de tristesse.

Décrirons-nous après tant d'autres ce lion d'une expression si belle, et que nous ne craindrons pas de rapprocher de celui de Barry, que l'on voit sur la terrasse des Tuileries? Il semble que les deux sculpteurs se soient entendus pour représenter les deux poses les plus intéressantes et en même temps les plus opposées du roi des animaux.

Le lion du sculpteur français est plein de vigueur et de jeunesse; la crinière hérissée, les narines comme béantes à l'odeur du carnage, les ongles crispés, il ressemble à ce lion des *Martyrs*, rassasié de sang, qui a fourni à M. de Chateaubriand une de ses plus belles comparaisons. Le lion de Thorwaldsen est représenté au contraire dans un état de langueur et d'épuisement; sa force l'abandonne; il porte encore dans le flanc le tronçon de la lance qui l'a traversé, ses yeux sont à demi-fermés et, bien qu'on sente qu'il n'a déjà plus le pouvoir de se soulever, ses traits ont encore une expression de rage menaçante; et il semble qu'un dernier rugissement s'échappe de sa poitrine. On lit au-dessus de la grotte : *Helvetiorum fidei ac virtuti*; et sur la chapelle cette autre inscription qui n'est pas moins noble : *Invictis pax*. Ce lion a été envoyé en plâtre par Thorwaldsen, de Rome où il était alors, et exécuté en marbre par un jeune sculpteur de Constance, nommé Ahorn. N'oublions pas ce nom plus obscur, mais qui mérite assurément, par le soin et la fidélité de l'exécution, d'être inscrit sur le socle du chef-d'œuvre du maître.

Puisque sous sommes ici sur le chapitre des curiosités, nous citerons le plan en relief des Alpes qui entourent le lac des Quatre-Cantons, reproduit avec une patience et une

(1) Voir la gravure page 129.

exactitude admirables par le général Pfiffer, qui a consacré une grande partie de sa vie à exécuter ce long et minutieux travail.

Mais nous ne nous contenterons pas, comme la plupart des voyageurs, de consacrer une heure ou deux à contempler ce plan qui offre un si curieux témoignage de ce que peut l'application humaine concentrée sur un même objet. Nous voudrons aussi recueillir de la bouche de M. L...., ami intime du général Pfiffer, les détails des peines infinies que l'exécution d'un pareil travail a coûté à l'auteur. On pourra se faire une idée de l'exactitude de ce plan, si l'on songe seulement que les montagnes sont des blocs de rocher, pris dans les montagnes mêmes dont on a voulu offrir la reproduction.

Comment ne pas être à la fois surpris et touché, quand on pense que pendant dix années entières l'auteur n'a eu pour ainsi dire devant les yeux d'autre objet que ce plan en relief, dont il a poursuivi l'achèvement avec une persévérance et une énergie sans exemple? Lui-même a raconté que lorsqu'il avait modelé une partie, il appelait des paysans du pays, surtout des chasseurs de chamois, et se corrigeait sur leurs avis. Il voulait que chacun pût se dire, en contemplant ces plaines et ces montagnes en raccourci : voilà mon village, ma maison, ma fontaine! Des obstacles sans nombre semblaient s'opposer à son projet. Plusieurs fois il fut arrêté comme espion ; souvent même il était obligé de travailler au clair de lune, de peur d'alarmer les habitants de certains cantons, qui eussent craint pour leur liberté si l'on eût connu la topographie exacte de leurs contrées. Parfois aussi il n'avait d'autre nourriture que le lait d'une chèvre qu'il avait le soin d'emmener avec lui pour subsister au sommet des montagnes, où souvent il passait plusieurs jours sans rencontrer un seul habitant.

Le lac de Genève.

Du reste, si quelque chose pouvait surpasser la persévérance et l'assiduité du général Pfiffer, ce serait assurément le travail, plus surprenant peut-être, exécuté par un ermite habitant de Nunneck, village situé à une lieue de Fribourg. Cet ermite, que l'auteur du plan en relief des Alpes aimait lui-même à citer, a employé vingt-cinq années de sa vie à tailler une église de soixante-trois pieds de long et de trente-six de largeur, un clocher élevé de quatre-vingt-dix pieds de hauteur, une grande salle, deux cabinets, deux escaliers, une cave où coule une source d'eau vive. De plus, il avait élevé devant sa maison un petit jardin potager disposé en amphithéâtre. On a eu raison de comparer ces étonnants ouvrages à ces pyramides, que l'on cesse presque d'admirer quand on songe qu'elles ont été le produit des efforts de tout un peuple. Que ne peut la main d'un seul homme quand elle est au service d'une infatigable volonté? L'ermite de Nunneck se proposait de poursuivre ses travaux, mais une mort funeste vint l'interrompre au moment où il s'apprêtait à ajouter de nouvelles merveilles à ses constructions si singulières. Il repassait dans une nacelle des écoliers de Fribourg qui étaient venus le voir le jour de l'inauguration de son église; mais le malheur voulut que la nacelle chavirât, et il périt avec eux sans qu'il fût possible de leur porter secours. Il y a plus d'un siècle que cet événement s'est passé, et il est encore présent à la mémoire des habitants du pays comme s'il datait d'hier seulement. En effet, l'ermite de Nunneck représente tout un côté du caractère suisse, cette patience sans bornes, cette opiniâtreté aveugle en quelque sorte, qui donne à ce peuple tant de supériorité dans les arts mécaniques.

Mais après avoir employé à visiter ces curieux ouvrages sortis de la main des hommes une journée tout entière, qu'assurément nous ne regretterons pas, nous parcourrons les vieilles rues de Lucerne, si originales et si curieuses par leur vétusté, tout en admirant pourtant le goût et l'élégance des constructions modernes. Puis nous passerons de longues heures autour de ce lac des Quatre-Cantons, que certaines personnes considèrent comme le plus beau de la Suisse. Il en est de mieux ornés sans doute ; les maisons de campagne, les bouquets d'arbustes, les gazons et les vergers qui bordent la plupart des lacs ne se trouvent pas ici ; mais on éprouve, en contemplant ces golfes d'un aspect si varié, un charme et comme un attachement particulier qui laissent dans le cœur de ces impressions qui ne s'effacent pas. On suit avec délices sur la surface des eaux

les cimes des montagnes voisines, qui répandent de loin en loin de larges pans d'ombres que l'on aime à voir succéder aux teintes de l'azur et du feuillage. Vous avez vu au Diorama ces savantes gradations de lumière qui font passer le spectateur des vives et éblouissantes clartés d'un beau jour aux teintes pâles et douteuses du crépuscule ; ces effets magiques se reproduisent à chaque heure du jour sur le lac des Quatre-Cantons, seulement avec plus de lenteur, moins d'art et de symétrie.

Quand la nature se mêle de faire des tableaux et des dioramas, on sait qu'elle surpasse sans peine les plus grands artistes.

Chute du Rhin.

Mais il est temps de nous préparer à l'une de nos excursions les plus variées et les plus belles, celle qui, suivant certaines personnes, vaut à elle seule toutes les merveilles de la Suisse, et pourrait presque dispenser de voir le reste. Nous avons à parcourir l'Oberland, ce paradis des touristes, ce pays dont on n'a jamais assez parlé, lorsqu'on se retrouve à Paris au coin du feu et qu'on se raconte mutuellement ses voyages. Mais qu'est-ce que l'Oberland ? diront les jeunes gens qui ont le bonheur de n'avoir encore rien vu.

C'est un pays unique, où il semble que les plus belles chutes d'eau, les vallées les plus profondes se soient donné rendez-vous ; où vous vous sentirez à la fois ébloui et comme transporté par la voix des torrents qui sembleront vous assaillir de tous les côtés ; où vous n'aurez ni repos ni trêve, tant vous aurez de tableaux à contempler à la fois, de sites à saluer, de gorges et de précipices à franchir. De l'eau, du ciel, de la verdure, des glaces, des neiges sublimes, un soleil magique, des avalanches qui ne font de mal à personne et surviennent uniquement pour animer la perspective ; des cimes dans les nues, des forêts de mousses ; une extase, un bonheur, un enchantement infinis, voilà ce que c'est que l'Oberland. Mais à quoi bon les descriptions et les paroles lorsqu'on est sur les lieux ? Partons.

Une des précautions indispensables dans cette course comme dans toutes celles que l'on entreprend en Suisse, est de se munir d'avance d'un bon guide. On sait du reste ce que sont la plupart des guides de Suisse, si prudents, si serviables, si actifs, veillant sur la sûreté des voyageurs

avec un zèle et des soins qui éloignent d'avance l'idée de tout danger. Cependant, pour plus de garanties encore, nous nous adresserons pour le choix d'un conducteur au maître de l'hôtel, qui saura nous indiquer un de ces enfants du pays qui connaissent les montagnes aussi bien que les chamois, qui ont comme inscrit et numéroté dans leur mémoire le moindre caillou des sentiers où ils vont nous conduire. L'aubergiste français semble être l'ennemi né du voyageur qu'il reçoit, et qu'il considère généralement comme une proie que le hasard lui envoie et dont il s'agit de tirer le meilleur parti possible. Tel n'est pas l'aubergiste suisse, qui sait joindre à l'aménité et à la franchise des mœurs nationales la sollicitude d'un patron, d'un ami qui reçoit non pas un étranger, mais un hôte qu'il tient avant tout à aider et à satisfaire. Non pas que nous prétendions que toutes les auberges de Suisse soient irréprochables; là comme partout, il est sans doute des gîtes indignes et néfastes, mais ils sont en bien petit nombre; et d'ailleurs les étrangers se les signalent si vite mutuellement, qu'il est bien rare qu'ils puissent survivre d'une saison sur l'autre à leur mauvaise réputation.

Nous avons parlé des églises de Suisse que ne désavouerait pas souvent le style italien; nous voici maintenant en mesure de prouver cette assertion, que les gens prévenus ont pu considérer comme une de ces fictions du récit d'usage chez la plupart des voyageurs. Nous avons admiré en passant à Stands, chef-lieu d'Unterwald, cette église remplie d'autant de marbre (toutes proportions gardées) que telle chapelle de Florence ou de Rome. Qui n'envierait ces belles colonnes majestueuses et cette chaire construite en marbre aux teintes riches et variées?

Poursuivant notre route, nous arrivons à Brientz, dont le lac est *profond et sombre*, suivant l'expression de Muller. Nous le traverserons en bateau pour aller contempler une de ces grandes cascades que nous aurons à saluer successivement, celle de Giesbach, qui se précipite des flancs de la montagne voisine et tombe dans le lac avec un grand bruit. Il faut entendre, aux approches de la nuit, des chœurs de jeunes filles chanter, en se répondant, des refrains du pays et mêler leurs voix à celles de la cascade, qui se perdent dans le lointain. Les batelières de Brientz sont célèbres par leurs jolies figures et leurs jolies voix. Elles se réunissent souvent en troupe et vont de hameau en hameau recueillir le prix de leurs chansons. Belles, naïves, vertueuses, elles voyagent, dit-on, sans le moindre danger et sans que jamais leur pudeur ait eu le droit de s'alarmer. Du moins, c'est là ce qu'on raconte dans les montagnes de la Suisse, et le mieux est, je pense, de s'en rapporter pieusement à la tradition.

VI.

Si nous voulions parler de tous les sujets de surprise et d'admiration que nous rencontrerons dans le cours de notre passage dans l'Oberland, notre voyage ne finirait jamais et demanderait, non pas seulement quelques semaines et quelques pages, mais plusieurs volumes et une année tout entière. Si même nous prétendions décrire chaque objet en son lieu et place, ne jamais quitter la ligne droite, ne pas dire parfois les choses un peu comme elles nous viennent, nous risquerions fort de sacrifier les grandes scènes aux petits détails. Le mieux est de nous laisser aller au cours de nos impressions, racontant ce que nous verrons avec l'abandon du voyage, commettant sans doute çà et là bien des oublis, des écarts ou des négligences. Mais qu'importe? ceux qui ont déjà vu la Suisse les répareront aisément, et ceux qui sont encore à la voir nous pardonneront sans peine.

Nous entrons maintenant dans ce bourg si pittoresque de Meyringen, où il semble que la nature ait voulu placer le véritable modèle du paysage étendu, grandiose, tel que l'ont conçu les Hobbema et les Ruysdaël. Les tableaux étalés par la réunion des arbres, des eaux, des rochers et des montagnes, prennent ici un caractère à la fois plus grave et plus élevé. On gravit, sans s'apercevoir de la fatigue, les deux Scheideck, et pendant cette ascension, on marche presque constamment escorté de troupes de jeunes filles, qui vous suivent en chantant des tyroliennes à deux ou trois voix, dont on aime à entendre les accents gutturaux, souvent même un peu rudes, répétés par l'écho de la colline. On regrette pourtant que ces jolies filles et ces enfants au frais visage s'habituent de si bonne heure à mendier, car tel est l'objet de ces chants, que le plaisir et la liberté devraient seuls inspirer au milieu de ces belles montagnes. Le fléau de la mendicité ne s'exerce nulle part avec plus de fréquence ni d'acharnement qu'en Suisse. Des villages entiers sont, on peut le dire, entièrement peuplés de mendiants: chaque station, chaque perspective fait éclore des bandes importunes et suppliantes que l'on traîne longtemps après soi et dont on ne se débarrasse qu'en satisfaisant individuellement tous ceux qui vous poursuivent de leur requête.

Nous n'avions aperçu de Meyringen que la moindre partie de la cascade du Reichenbach; mais nous pouvons maintenant la contempler dans toute sa beauté. Arrivés à une certaine hauteur, nous profiterons de l'abri que nous offre un chalet admirablement situé et d'où nous pouvons voir, sans redouter les aspersions, la cascade, qui se précipite de rocher en rocher avec le bouillonnement et l'impétuosité d'un incendie. Elle semble se perdre dans un gouffre, et, pour peu que le soleil l'éclaire, on ne peut retenir un cri de surprise en voyant ces myriades de grains de feu, d'éclairs et d'étincelles, qui tourbillonnent au milieu de la neige du torrent. Nous déjeunerons dans ce lieu charmant appelé *Rosennavay*, sous le toit de ce chalet égayé par le bruit d'une cascade voisine et que l'on habite seulement l'été, mais non pas l'hiver, de crainte des avalanches.

Puis nous voilà au milieu des charmantes horreurs de la vallée de Grindelwald, enfermée de tous côtés par d'énormes montagnes, au milieu desquelles on peut à peine distinguer les sentiers. Les chalets sont répandus au loin et semblent former tout au plus un village d'une étendue ordinaire, bien que la vallée contienne au moins trois mille habitants. C'est là que l'on aperçoit souvent des pâturages du plus beau vert à côté de maisons toutes couvertes de neige. Le contraste surprenant d'une nature âpre et sévère avec les dons de la fertilité qu'elle répand sur les mêmes lieux, paraît n'inquiéter en rien les vaches et les brebis qui errent tranquillement dans de magnifiques pâturages, sans se douter qu'elles ont sur leur tête toutes les rigueurs de l'hiver.

Mais écoutons ce bruit, qui ressemble à celui du tonnerre ou à l'écho d'une détonation lointaine d'artillerie. Une cascade nouvelle, qui semble éclore subitement sous nos yeux, s'échappe presque à nos pieds; mais nous reconnaissons bientôt que ce que nous avons pris pour une cascade de fraîche date n'est rien moins qu'un ruisseau formé par les amas de neige et de glace qui se liquéfient et tombent du sommet des montagnes. Les avalanches, grand sujet de crainte pour les citadins qui ne connaissent la Suisse que par les relations et les livres, nous offrent ici

un nouveau spectacle que nous attendons avec impatience, loin de les redouter. On est à la fois émerveillé et surpris lorsqu'on voit ces énormes masses blanches bondir de rocher en rocher, en laissant derrière elles de longues traînées de poussière pareilles à celles des chutes d'eau, et venir enfin se briser sur la verdure ainsi qu'une lave éblouissante, dont on aimerait à pouvoir recueillir les débris écumeux.

Au milieu de tant de vallées et de sites admirables qui s'enchaînent les uns aux autres, il est difficile sans doute de décerner la palme et d'indiquer précisément le lieu où l'on s'est senti le plus vivement ému. Pourtant il est rare que l'on ne s'entende pas pour mettre au-dessus de tout le reste cette vallée de Lauterbrun, que l'on peut appeler la perle de l'Oberland. Il semble que la nature ait pris soin elle-même de graduer les effets et de ménager les impressions qui se développent à mesure que les objets naissent et se déroulent. L'entrée a quelque chose de sombre et de rude; vous croiriez par moment que les rocs ont envie de vous barrer le passage; on chemine sous des blocs énormes qui ont l'air de menacer ruine, on entend se précipiter, dans un lit creusé dans les montagnes, des torrents blanchâtres et rendus savonneux par la neige. Qui ne frémirait en voyant les tiges de sapins qu'ils entraînent dans leur course, et, sur des ponts tremblants, des chasseurs de chamois, des bergers avec leurs bestiaux, qui font l'effet, de loin, d'être suspendus en l'air? Mais bientôt ces sombres images se dissipent, l'horizon s'éclaircit, la nature commence à étaler ses richesses sur les collines disposées en gradins qui se parsèment de prairies et d'habitations. Alors on voyage au milieu d'un jardin anglais aussi riche et aussi varié que tous ceux qu'a pu tracer la main de Kent, mais animé par la voix de mille cascades qui pleurent, gémissent et gazouillent tour à tour.

Quel spectacle que celui de la chute du Stausbach, qui n'a, dit-on, pas moins de neuf cents pieds de France! Un poëte allemand, Baggesen, prétend que cette rivière descend du ciel, attendu que ses eaux imitent le fracas du tonnerre et menacent dans leur chute d'engloutir toute la contrée. N'oublions pas tous ces petits ruisseaux sans nom qui de loin ressemblent à des rubans argentés déployés sur le gazon, et cette ligne de glaciers qui forme le fond du tableau, cette cime du Jungfrau qui domine tout l'amphithéâtre des glaciers, si imposante et si fière quand le soleil couchant la frappe de ses derniers rayons, et que déjà les premières ombres de la nuit enveloppent à demi ses contours gigantesques. Mais pour jouir entièrement des beautés de la vallée de Lauterbrun, il faut s'enfoncer dans ses profondeurs tant que l'on trouve des sentiers frayés, mesurer de près ses rocs immenses, visiter toutes ses cascades, ne pas craindre de s'égarer au milieu des défilés et des brouillards, de traverser les ponts minces comme l'écorce, aller, si l'on peut, au pied de ces montagnes colossales couvertes de neiges éternelles, au milieu des aigrettes brillantes qui percent la nue et des glaçons qui s'accumulent et finissent par former un terrain solide, que l'on voit, hélas! s'étendre de jour en jour, car on remarque que dans ces contrées sauvages l'hiver empiète sans cesse sur le domaine du printemps.

Aux merveilles de la vallée de Lauterbrun succèdent presque sans transition celles d'Unterseen et d'Interlacken. Nous voyageons encore entre ces masses gigantesques de rochers à travers lesquels on aperçoit à peine les nuages au-dessus des cimes menaçantes. On a appelé le vallon d'Unterseen *l'Arcadie de la Suisse*. Ce surnom poétique, et qui rappelle le sol classique de l'églogue, n'a rien d'exagéré. Une jolie rivière, l'Aar, le traverse et se précipite, près d'Unterseen, du haut d'une longue digue, où elle forme plusieurs îles comparables de loin à des corbeilles de verdure. Les étrangers se rendent en foule à Interlacken, et ce village ressemblera bientôt à une petite ville, car chaque année le nombre des habitations augmente; des familles entières viennent souvent s'y établir pour toute la belle saison.

C'est dans ce pays surtout que l'on peut observer de près la riante architecture de ces chalets, sous lesquels on aime tant à se reposer après avoir exploré les glaciers et les montagnes. Ces habitations ont toujours conservé leurs formes attrayantes et gracieuses, et l'un des plus grands poëtes de l'Allemagne, Schiller, n'a pas dédaigné d'en faire la description, dans son beau drame de *Guillaume Tell*: « Ces maisons, dit-il, nouvellement construites du plus beau bois de nos forêts, dont l'équerre a réglé les jointures, brillent de l'éclat de nombreux vitraux, qui transmettent une vive lumière aux appartements commodes qu'elles renferment. Des armoiries, bigarrées de diverses couleurs, sont peintes sur leurs façades et entremêlées de sages maximes; le passant s'arrête pour les lire et en admirer la justesse et le sens. »

Mais puisque nous sommes en train de citer, rappelons qu'au commencement du siècle, Mme de Staël assistait à une fête pastorale conforme aux anciens usages de la Suisse, et que les magistrats avaient eu le bon sens de remettre en vigueur. On regrette ces fêtes nationales où l'on voyait les jeunes garçons se disputer le prix de la lutte, du disque et du chant; des groupes de jeunes filles, habillées à la mode de chaque canton, les bannières, les hallebardes des diverses tribus portées par des vieillards: on ne peut se défendre d'un sentiment de mélancolie lorsqu'on se reporte au temps de ces solennités intéressantes au milieu des ruines du château d'Unspunnen, devant un des plus beaux paysages du monde, et qu'on n'entend plus que le bruit lointain de quelque tyrolienne villageoise, ou le son régulier de la cloche des troupeaux qui rentrent du pâturage. Alors, plus que jamais, on voudrait voir renaître ces fêtes, qui devaient donner à ces beaux lieux un charme nouveau, et, pour se consoler, on répète les paroles de reconnaissance et d'adieu que fit entendre Mme de Staël en s'éloignant de ces vallées, et qu'elle a conservées dans son livre sur *l'Allemagne*, où elle décrit avec un si poétique intérêt la fête d'Interlacken:

« La vie coule dans ces vallées comme les rivières qui les traversent; ce sont des ondes nouvelles, mais qui suivent le même cours: puisse-t-il n'être point interrompu! puisse la même fête être souvent célébrée au pied de ces mêmes montagnes! L'étranger les admire comme une merveille, l'Helvétien les chérit comme un asile où les magistrats et les pères soignent ensemble les citoyens et les enfants. »

Plus que jamais, en lisant ce passage, on regrette que les vœux de l'illustre écrivain n'aient point été exaucés, et que la fête pastorale à laquelle avait assisté Mme de Staël, et que sa brillante description aurait dû protéger contre l'empire de la mode et du temps, ait été peut-être la dernière de la Suisse.

VII.

Encore un de ces beaux lacs où se réfléchissent comme à plaisir les cimes sauvages, les rubans de verdure, les sombres sapins, qui semblent se perdre jusque dans le fond des eaux pures et transparentes comme toutes celles qui descendent des Alpes. La ville de Thun n'offre par elle-

même que peu d'intérêt; les rues sont obscures, et les monuments qu'on y rencontre ne méritent guère qu'on s'y arrête. Mais Thun possède un joyau sans prix, un ornement qui vaut mieux peut-être que toutes les richesses de l'architecture, son lac, qui attire tous les étrangers, et que traverse la rivière de l'Aaar, qui semble s'épurer en confondant ses eaux dans l'azur de ce limpide miroir.

Le lac de Thun est sans contredit le plus beau de tous les lacs de la Suisse. Il est vrai que l'on dit la même chose de tous ceux que l'on rencontre ; il en est des lacs comme des vallons, des montagnes et des chutes d'eau ; la dernière merveille que l'on visite est toujours celle que l'on préfère. Il faut dire pourtant que toutes les beautés répandues dans les sites enchantés que nous venons de parcourir semblent accumulées sur les bords de ce lac. On aperçoit au-dessus des montagnes l'éternel fond de tableau qui se reproduit si souvent en Suisse et néanmoins paraît toujours varié, toujours grandiose, la cime des Alpes, d'un si admirable effet, quand le matin la couvre d'un rideau d'or et de pourpre. Sur un des côtés du lac, se dessine comme un rempart de rochers grisâtres au milieu duquel s'élèvent de loin en loin quelques sapins sourcilleux. Au printemps, on voit souvent tomber du haut des montagnes des avalanches qui, de loin, ressemblent à des nuages éparpillés. A mesure qu'on s'avance vers le lac, la perspective, d'abord un peu triste, devient insensiblement attrayante et gracieuse. On aperçoit des guirlandes de vignes qui annoncent que la nature est devenue plus clémente, puis de charmantes résidences, aussi belles, aussi élégantes que celles du lac de Côme; des jardins, des bosquets en fleurs divisés par groupes, puis ces îles que le lac forme près de Scadau, et dont la verdure éclatante contraste avec la teinte bleuâtre et un peu sombre des eaux du lac.

Mais que les objets qui se succèdent, les sites et les points de vue ne nous fassent pas oublier les habitants qui nous offrent, par la variété des mœurs et des physionomies, de si heureux sujets d'observation. Ainsi nous remarquerons dans le peuple de cette vallée une sorte d'assurance mâle et de fierté naturelle qui se distinguent à la fois de la raideur un peu puritaine des cantons allemands, puis aussi de la coquetterie un peu trop agaçante des paysannes de Brientz et d'Unterseen.

On observe souvent chez les paysannes suissesses une sorte de noblesse naïve et même de gravité imposante qui n'exclut cependant pas en elles la douceur de la parole ni la grâce du maintien. Elles savent, les jours de fête, montrer dans leurs yeux et leurs moindres mouvements un abandon et un enjouement franc et libre que l'on regrette souvent de ne pas trouver chez les villageoises françaises. Mais pour mieux faire connaître le caractère du peuple du pays, qu'il nous soit permis d'esquisser en quelques traits, et sous forme d'épisode, une scène de cabaret prise sur le fait, et qui eût pu fournir plus d'une inspiration heureuse aux maîtres de l'école flamande.

Le dimanche, dès que le service divin est terminé, les garçons se réunissent sous le portail de l'église, les filles passent devant eux et vont droit au cabaret, en ayant soin toutefois de n'y entrer que par une porte dérobée. La troupe, ou pour nous servir de l'expression locale, *la coterie* femelle se fait remettre la clef d'une chambre isolée, dont on ferme les rideaux s'il s'en trouve, et, dans le cas contraire, une des jeunes filles fournit son tablier, suivant l'expédient de la Lisette de Béranger. Après avoir disposé l'appartement à leur gré, les jeunes paysannes s'asseyent en rond, et chaque fois qu'un des garçons se montre, elles se couvrent le visage d'un mouchoir pour éviter d'être reconnues. Les portes s'ouvrent enfin, et on permet aux garçons d'entrer en toute liberté : ils apportent les uns du vin, les autres du miel ou des fruits secs, et une espèce de gâteaux d'une pâte fine et croquante. On devine d'avance que chacun offre les présents de son choix à celle qu'il préfère.

Bientôt, à la suite d'une collation des plus simples, les jeux se forment ; mais ce qui peut sembler étrange, et ce que nous signalons comme un trait de mœurs particulier que l'on ne rencontre guère aujourd'hui qu'en Suisse; c'est que les jeunes filles, qui ne sauraient se décider à demeurer quelques heures dans la salle commune du cabaret, passent sans difficulté des journées entières dans une chambre séparée, parmi des hommes de leur âge et de leur connaissance intime. Et, ce qu'il est permis d'assurer, c'est que malgré cet abandon et cette familiarité, jamais le moindre désordre ni même une apparence de scandale ne vient troubler ces réunions. Les garçons, contenus par la présence de celles qu'ils aiment, savent éviter les excès; jamais un mot hardi ne leur échappe; la réserve, qui n'exclut pas la gaieté, protége ces réunions, que l'on peut appeler de véritables fêtes de famille.

Mais le désir de crayonner ces intérieurs si peu connus des cabarets suisses nous ferait peut-être perdre de vue la suite de notre voyage : continuons donc notre route, et d'abord, que la nature ne nous rende pas injustes envers la civilisation : c'est pourquoi nous rappellerons que nous avons fait notre nouveau pèlerinage sur un bateau à vapeur qui voyage, on peut le dire, en musique. De temps à autre, on fait jouer un mécanisme qui donne l'éveil à une espèce d'orchestre souterrain, toujours prêt à exécuter à point nommé les ouvertures de Weber, d'Auber ou de Rossini. S'il est vrai que ce mode de transport nous ait fait passer un peu plus vite qu'il n'eût fallu peut-être devant certains points de vue, nous avons pu, en revanche, observer les divers costumes des passagers, qui posent sans s'en douter devant les étrangers, curieux d'admirer les modes et les parures de chaque canton.

Nous reconnaissons d'abord les paysannes de Thun à leurs larges chapeaux ornés de rubans et de fleurs, qui conviennent si bien à leur physionomie douce et candide. Les femmes de Meyringen se font aisément reconnaître à la grosseur des hanches, qu'elles ont soin d'augmenter en accumulant jupons sur jupons, à leurs corsages garnis de velours d'une teinte éclatante, à leurs longues manches de chemises blanches qui leur cachent entièrement les bras, à leur tablier de couleur qu'elles font venir de Zurich, et enfin à leurs souliers à talons rouges.

On accuse souvent le costume suisse d'un peu de raideur : le goût ne saurait en effet approuver cette espèce de collet de velours noir qu'on nomme *goller*, ces bonnets entourés de cette auréole de dentelle noire et empesée que l'on a comparée avec assez de justesse aux ailes étendues d'une chauve-souris. Mais ces antiques modes bernoises disparaissent de jour en jour et font place à des coiffures et à des parures à la fois plus gracieuses et plus simples. C'est ainsi que les jolies filles de Lauterbrun et d'Interlacken ont depuis longtemps remplacé le *goller* par un mouchoir rouge jeté négligemment sur leurs épaules, et n'ont le plus souvent sur la tête d'autre ornement que leur belle chevelure, dont les tresses leur descendent jusqu'aux talons.

ARNOULD FRÉMY.

(*La suite au numéro prochain.*)

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES.

CHARLES XIV, ROI DE SUÈDE.

Bernadotte.

Fils d'un avocat de Pau, Bernadotte (Jean-Baptiste-Jules) naquit dans cette ville, le 26 janvier 1764. Son père le destinait à suivre la même carrière que lui, mais l'âme franche et le caractère droit du jeune homme ne comprenaient rien à la chicane : ce qu'il voulait, c'était l'agitation des camps, la gloire du champ de bataille. Cependant le moment n'était pas favorable pour s'enrôler sous les drapeaux, les nobles occupaient tous les grades militaires, et une fois adjudant, le plébéien ne pouvait plus espérer d'avancement : c'était là son bâton de maréchal de France.

Presque toujours les grands hommes ont la conscience de ce qu'ils vaudront un jour, et les difficultés qui arrêtent leurs premiers pas ne servent ordinairemsnt qu'à les exciter davantage encore. Quoi qu'il en soit, le jeune Bernadotte s'enfuit un soir de chez son père, et, sans avoir donné le baiser d'adieu à sa mère, il signa un engagement dans le régiment de royale-marine, engagement qu'un maire complaisant d'une commune voisine voulut bien ratifier. Ces choses se passaient en 1780; neuf ans après, Bernadotte n'était encore que sergent; mais dès lors son avancement fut rapide, et en 1792, il fut promu au grade de colonel.

L'armée avait alors perdu ses chefs, ils avaient quitté le territoire français, et beaucoup avaient pris les armes contre la République. Des jeunes gens sans expérience, sans instruction militaire, souvent mal armés et mal équipés, la plupart arrachés à leurs familles, tels étaient les défenseurs que le Comité de salut public avait commis à la dé-

fense des frontières. C'est au milieu de cette armée à peine organisée que Bernadotte, qui venait d'être promu au grade de colonel, fit sa première campagne sous Custine. Ses hauts faits lui acquirent bientôt une juste réputation; mais l'indépendance de son caractère le mit en butte au ressentiment des représentants. Souvent, en effet, il eut à lutter contre eux : alors il n'hésitait pas à leur prouver leur ineptie; puis, arrachant ses épaulettes, il ne demandait que le mousquet d'un soldat et la permission de verser son sang pour la défense de la France. La brigade Goguel s'était révoltée contre le général de ce nom; déjà elle s'était emparée de lui et elle allait le mettre à mort; Bernadotte, indigné, s'élance au milieu des révoltés et leur arrache leur victime. Mais cette noble conduite a déplu aux représentants; ils ont dénoncé Bernadotte comme aristocrate, et attendent que le Comité de salut public ait lancé contre lui un mandat d'amener. Heureusement l'ennemi a attaqué nos avants-postes, Bernadotte, en le repoussant, a fait des prodiges de valeur, et le représentant n'ose arrêter le jeune vainqueur. Le Comité de salut public substitua à l'ordre d'arrestation un brevet de général de division. Mais Bernadotte refusa, et ce ne fut qu'après avoir puissamment contribué à la bataille de Fleurus, qu'il consentit à accepter les épaulettes de général de brigade, qu'on lui donna sur le champ même de ses exploits.

Cependant la République finit par se consolider, et les généraux n'eurent plus à lutter que contre les ennemis du dehors. Bernadotte poursuivait sa glorieuse carrière; il passait le Rhin, luttait pendant trois semaines contre l'ennemi, et méritait par sa bravoure les éloges du Directoire. Peu après, il fut détaché avec un corps de 20,000 hommes à l'armée d'Italie. Alors commence la carrière politique de Bernadotte; il est sous les ordres de Bonaparte; mais l'amitié n'unira point ces généraux : le Béarnais a deviné la profonde ambition de son chef, et, lui, attaché de cœur à la République, déplore une ruine qu'il regarde comme imminente et certaine. Quoi qu'il en soit, Bonaparte, qui mieux qu'aucun autre savait rendre justice au talent militaire, avait confié le commandement de l'avant-garde à Bernadotte. Il n'entre pas dans cette courte notice de parler des savantes manœuvres de ce général, des brillants faits d'armes qui fondèrent et augmentèrent sa réputation. Vainqueur en maints endroits, Bernadotte, après avoir serré de près le prince Charles et lui avoir enlevé la forteresse de Gradisca, se vit chargé par le Directoire d'instructions verbales pour le général en chef, et le traité de Campo-Formio se signa peu après.

Des dissensions, dont on connaît mal la cause, ne tardèrent pas à désunir les généraux Bonaparte et Bernadotte; celui-ci même se démit du commandement que lui avait confié le Directoire, et demanda du service dans l'Inde, en Portugal, en un mot, il voulait s'éloigner du général Bonaparte.

Je passe sous silence les ennuis, les dégoûts dont on abreuva Bernadotte pendant son ambassade à Vienne, où il avait été nommé au mois d'avril 1798. Plusieurs auteurs accusent Bonaparte de ne pas y avoir été étranger. Quoi qu'il en soit, Bernadotte, à son retour en France, épousa Mlle Désirée Clary, fille d'un riche négociant de Marseille.

Napoléon Bonaparte l'avait demandée en mariage quelques années auparavant, lorsqu'il n'était encore que général d'artillerie, et n'avait pu l'obtenir. M. Clary, au dire de quelques biographes, aurait prétendu qu'il avait assez d'un Bonaparte dans sa famille; il avait en effet marié son autre fille à Joseph Bonaparte. Mlle Clary était simple, bonne et spirituelle, et Bernadotte passa près d'elle des moments heureux; mais son mérite était trop grand pour qu'il pût rester longtemps sans emploi, et il fut appelé au ministère de la guerre. La garde nationale réorganisée, une remonte de 40,000 chevaux, les frontières renforcées de 100,000 hommes de nouvelle levée : tels furent les heureux résultats de la courte administration de Bernadotte. Mais la République touchait à sa fin, et bientôt Sieyès pouvait s'écrier avec raison que la France avait trouvé un maître.

Bernadotte lutta jusqu'au dernier moment contre l'ambition de Bonaparte; mais lorsqu'il vit le Directoire renversé, il céda aussi, et remplit avec sagesse les nouvelles fonctions qui venaient de lui être confiées. C'est surtout comme commandant-général dans l'Ouest que Bernadotte mérite d'être étudié : tour à tour guerrier s'opposant aux Anglais, pacificateur et prévenant le retour de la guerre civile, il triomphe à Quiberon, et, par une seule victoire, il assure cette province contre les invasions de l'ennemi et contre les révoltes des habitants. Dès lors Napoléon ne crut pouvoir mieux faire que de combler de faveurs un général aussi illustre et de l'attacher à sa fortune. Bernadotte se vit successivement nommer maréchal de l'empire dès la création de cette dignité (19 mai 1804), chef de la huitième cohorte de la Légion-d'Honneur et gouverneur du Hanovre.

L'envoi de Bernadotte dans le Hanovre avait un double but : on éloignait un homme qui depuis longtemps s'était fait chérir de l'armée et dont l'âme républicaine n'avait pu encore se soumettre au despotisme impérial; de plus, on employait le talent d'un grand pacificateur dans un pays presque ruiné par les guerres. Bernadotte s'éloigna sans regret, car il désespérait de la France, qui, selon lui, ne pouvait vivre que sous l'ère glorieuse de la République. Cependant son administration du Hanovre porta les plus heureux fruits pour l'Empire, et, lors de son appel pour la mémorable campagne de 1805, Napoléon donna à Bernadotte le commandement du premier corps de la Grande-Armée, qui était composé des troupes hanovriennes. Déjà ces soldats avaient signalé leur bravoure, car Bernadotte, à leur tête, avait fait rentrer l'électeur de Bavière dans sa capitale et contribué à la prise d'Ulm, en tenant trois jours entiers les Russes en échec. Lors de la célèbre bataille d'Austerlitz, un des plus brillants faits d'armes du dix-neuvième siècle, ce maréchal se signala de nouveau, et on lui accorde généralement une grande part à cette victoire; il fut récompensé de sa bravoure par la souveraineté et les titres de duc et de prince de Ponte-Corvo, que lui conféra l'empereur.

Pour suivre Bernadotte dans toutes les victoires qu'il remporta, il faudrait faire l'histoire des premières années de l'empire français, si fertile en actions d'éclat; en effet, on le retrouve sur tous les champs de bataille, partout où il y a du danger à courir et des lauriers à cueillir. Vainqueur à Schleitz, où il battit l'avant-garde de l'armée prussienne, le prince de Ponte-Corvo s'attacha à ce corps, le pressa vivement, et après lui avoir inutilement offert plusieurs fois la bataille, il l'atteignit enfin à Lubeck. Peu de faits d'armes furent aussi brillants : onze généraux, à la tête desquels étaient le maréchal Blucher et le prince de Brunswick, et douze mille hommes restèrent au pouvoir des Français. En Pologne, Bernadotte triompha des Russes dans un brillant combat livré près de Morungen, le 25 janvier 1807. Une blessure arrêta le cours de ses succès et le força de prendre quelques instants de repos.

La paix de Tilsitt, qui avait mis fin à cette campagne,

ne fut pas de longue durée, et Bernadotte, à peine guéri de sa blessure, reçut l'ordre de prendre le gouvernement des villes anséatiques. Rappelé en Allemagne en 1808, il commanda l'armée alliée, française, espagnole et hollandaise, et se signala par de nombreuses actions d'éclat en même temps qu'il faisait chérir son commandement aux soldats qui lui étaient soumis. Dans la campagne de 1809, à la tête du 9e corps de l'armée, il obtint plusieurs avantages sur les Autrichiens, et se signala surtout en avant du pont de Lintz; il opéra ensuite sa jonction avec la Grande-Armée. Le 6 juillet, Bernadotte prit part à la bataille de Wagram, où il commandait l'aile gauche avec Masséna à la tête des troupes saxonnes (c'est de ce côté qu'eut lieu l'attaque la plus vive); en vain le prince de Ponte-Corvo fit des prodiges de valeur, ses troupes, écrasées par le nombre, reculèrent en desordre; lui-même il se vit enveloppé, et il ne parvint à se dégager que par une présence d'esprit et une hardiesse qui auraient suffi pour assurer sa réputation militaire. Le soir, la victoire était gagnée, mais les Saxons étaient restés en grand nombre sur le champ de bataille: ils avaient ainsi lavé la honte d'un moment de crainte. Bernadotte, furieux de n'avoir pas été soutenu, cria à la trahison : il se plaignit qu'on l'eût abandonné et qu'on eût sacrifié ses soldats; il offrit sa démission, et Bonaparte, en l'acceptant, semble avoir justifié les reproches qui lui furent adressés dans la suite.

Cependant le démissionnaire était rentré à Paris depuis vingt jours à peine, qu'il fut chargé de repousser une invasion des Anglais dans l'île de Walcheren; il se rendit aussitôt à Anvers. Il ne fallait rien moins que l'activité du prince de Ponte-Corvo pour organiser la défense; les travaux de fortification étaient à peine commencés, les arsenaux ne contenaient ni poudre ni artillerie, et les troupes françaises étaient obligées de vivre de pillage comme dans un pays ennemi. Bernadotte ne se laissa point effrayer de ce dénûment, son excessive activité suppléa à ce qui lui manquait, et chaque jour voyait s'élever de nouveaux forts ou s'établir de nouvelles batteries. La ruine de l'île de Walcheren fut le seul avantage que retira de son entreprise le général anglais, qui avait perdu plus de quatorze mille hommes. Cette campagne, qui se termina presque sans combat, avait été plus funeste à l'armée anglaise que si elle eût éprouvé de grands revers. Le prince de Ponte-Corvo, de retour à Paris, reçut la décoration de l'ordre de Saint-Henri de Saxe.

Mais la bonne intelligence ne régna pas longtemps entre Napoléon et le prince de Ponte-Corvo; l'Empereur lui reprochait d'avoir, dans une proclamation aux troupes, outrepassé son pouvoir; il allait même jusqu'à lui défendre l'entrée de Paris. Bernadotte se démit de ses honneurs, de ses dignités, de ses titres, puis il refusa de se soumettre à des injonctions aussi arbitraires. Le ministre, craignant avec raison une guerre civile dont le chef aurait été un homme si influent, modifia l'ordre de l'Empereur, et se contenta d'écrire au prince de Ponte-Corvo qu'il eût à se rendre à l'armée d'Allemagne dans le plus bref délai. On ménagea entre eux une entrevue, qui eut lieu à Schœnbrunn; Napoléon parut avoir oublié les torts qu'il reprochait à son maréchal, il lui donna même le gouvernement général de Rome; mais Bernadotte ne l'accepta qu'après de nombreuses hésitations.

Cependant une révolution avait eu lieu en Suède, et Gustave IV avait succédé à Charles XIII, qui était descendu du trône sans secousses violentes. Gustave était vieux, et sa mort ne ne devait pas tarder à laisser vacant le trône de ce pays. Dans de semblables circonstances, il fallait un homme ferme, capable de saisir le gouvernement d'une main sûre, d'imposer aux ennemis du dehors et de réprimer les révoltes intérieures. Les suffrages des Suédois se portèrent sur Bernadotte, et des députés vinrent lui offrir, à Paris, le titre de prince royal de Suède. Après la prise de Lubeck, Bernadotte ayant enveloppé un corps nombreux de Suédois, s'était contenté de leur faire déposer les armes, il avait même admis les principaux chefs à sa table et il avait eu pour eux tous les égards possibles. Cette modération lui avait attiré un grand nombre de partisans. Napoléon, qui ne devait sa fortune qu'à l'élection populaire, ne pouvait s'opposer à ce qu'un peuple choisit un de ses généraux pour roi. On assure pourtant que ce choix le contraria vivement; car il savait qu'il y avait, entre lui et celui que les Suédois voulaient pour prince héréditaire, toute la haine du Directoire, dont Bernadotte s'était toujours montré le plus ferme soutien. «Que nos destinées s'accomplissent», dit-il enfin avec regret, et Bernadotte fut unanimement salué « prince héréditaire de Suède, pour, après le décès du « roi actuel, régner sur la Suède et les pays qui en dépen- « dent, être couronné roi de Suède et recevoir le serment « de fidélité; enfin gouverner le royaume suivant le sens « littéral de la constitution du 6 juin 1809. »

Bernadotte parut d'abord vouloir rester fidèle allié de la France, même au détriment de la Suède. Napoléon lui ayant donné l'ordre de rompre tout commerce avec l'Angleterre, le prince héréditaire obéit, quoiqu'il sût bien que la Suède ne pouvait se suffire à elle-même. Défense fut faite de commercer avec l'Angleterre, et les marchandises saisies devaient être confisquées. C'était là un ordre illusoire que le gouvernement ne pouvait ni ne voulait mettre à exécution; aussi la fraude remplaça-t-elle les échanges réguliers. Napoléon, se croyant le jouet de son ancien lieutenant, se fâcha. Bernadotte, de son côté, souffrait avec peine le ton d'arrogance avec lequel l'Empereur lui dictait des ordres. D'ailleurs l'intérêt de son pays s'opposait à une soumission aveugle à la France; des notes pleines d'aigreur furent échangées, et enfin Bonaparte donna à ses troupes l'ordre d'envahir la Poméranie et l'île de Rugen. C'était l'époque où la France portait ses armes victorieuses jusque sur les glaces de la Russie, l'époque où Napoléon, qu'aveuglait sa puissance, paraissait négliger tous les moyens d'assurer son triomphe. La Suède, mécontente de la conduite de l'Empereur, se détacha de son alliance, et la Russie, profitant de ces semences de discorde, offrit à ce pays la Norwége, qu'il avait si longtemps ambitionnée. Bernadotte, après bien des hésitations, signa le traité de Saint-Pétersbourg, le 24 mars 1812, et, nommé chef de l'armée confédérée, il fut forcé de porter les armes contre ses anciens compagnons.

Une fois lancé dans cette voie, Bernadotte marcha vite, trop vite peut être pour sa réputation. Il était poussé pour ainsi dire par une force dont il ne se rendait pas compte, car il savait que chacune de ses victoires était non-seulement une tache à sa gloire, mais encore un coup porté à l'individualité de son pays adoptif: il comprenait que pour la liberté de la Suède, il eût fallu opposer la puissance de la France à la grandeur envahissante de la Russie; mais il ne pouvait, ou, pour mieux dire, il n'osait changer de conduite, et il voulut cacher sous de nouveaux lauriers son ingratitude à l'égard de la France. Un de ses plus brillants faits d'armes fut la bataille de Leipzik, où il décida la victoire et força ainsi Napoléon de repasser le Rhin. En vain les panégyristes de Bernadotte prétendent qu'il fit tous ses efforts pour adoucir les dures conditions présentées à l'Empereur; en vain disent ils que durant toute l'année 1814 l'armée sué-

doise se renferma dans une neutralité inoffensive; les notes diplomatiques prouvent que Bernadotte excita au contraire les confédérés, et qu'il ne voulait rien moins que la prompte abdication de l'Empereur. Ce fait restera comme une tache ineffaçable à la mémoire du soldat couronné.

Quand Bernadotte eut vu l'envahissement de la France, il se prit à déplorer le sort de l'homme extraordinaire qui naguère voyait tous les rois de l'Europe à ses pieds, et à qui maintenant l'on ne donnait pour empire qu'une île pauvre et sans ressources. Dès lors il ne parut plus s'occuper de la guerre européenne. En vain Napoléon remonta sur le trône impérial et vit de nouveau les rois se liguer contre lui, Bernadotte, cette fois, resta neutre, et on ne peut lui reprocher d'avoir contribué à nos désastres de Waterloo. Bien plus, quand les Bourbons furent rétablis, il ouvrit sa cour aux exilés français et leur offrit un sûr asile. La paix générale paraissant assez solidement établie, le prince royal de Suède tourna ses armes contre la Norwège, qui refusait de reconnaître sa nouvelle suzeraine. Enfin, à la mort de Charles XIII, le 5 février 1818, les Suédois, reconnaissants, le proclamèrent roi de Suède et de Norwège sous le nom de Charles XIV.

Monté sur le trône, Bernadotte s'entoure de Français; avec eux il s'entretient de son pays, regrette les événements de 1813 et déplore l'aveugle ambition de l'Empereur. Mais il a soin de ménager l'orgueil des Suédois, et c'est à eux qu'il confie les premières places de son royaume, malgré toute sa bienveillance pour ses anciens compatriotes.

Bernadotte est mort le 8 mars 1844, à trois heures et demie de l'après-midi, après une maladie longue et cruelle: il était âgé de quatre-vingt-un ans un mois et douze jours.

Son fils lui a succédé sans la moindre opposition. Oscar I[er] a quarante-quatre ans et demi; il est généralement aimé, et tout fait présager que la famille des Bernadotte, assise sur le trône de Suède par la libre élection de tout un peuple, s'y maintiendra. Le nouveau prince royal est âgé de dix-huit ans, sa mère est la princesse Joséphine-Maximilienne-Eugénie, fille du prince Beauharnais, duc de Leuchtenberg.

Telle fut la vie de Bernadotte; existence remplie d'événements et que de nombreux exploits militaires rendent à jamais glorieuse, mais sur laquelle pèse un reproche indélébile, celui d'avoir porté les armes contre ses frères (1).

ACHMET D'HÉRICOURT.

(1) Lorsque Bernadotte vint à Paris, le 11 avril 1814, après l'abdication de Napoléon, il reçut du public, au lieu des témoignages d'estime et même d'affection qu'il avait espérés, des marques d'une improbation générale.

PARTICULARITÉS HISTORIQUES.

UN DUEL SOUS LA LIGUE.

I.

Le vendredi 4 janvier 1615, une brillante réunion de seigneurs de la cour s'était donné rendez-vous dans un de ces mystérieux réduits que la mode imposait alors à tout homme soigneux de sa réputation de raffiné. Le suprême bon ton faisait une obligation de la *petite maison du faubourg*, comme il fit, plus tard et de nos jours, du château et de la maison de campagne le complément indispensable de la richesse et de l'aristocratie; ce temple discret avait été élevé par le duc d'Épernon, qui avait fait venir d'Italie tout ce que la peinture et la sculpture romaines avaient pu produire de plus en harmonie avec les rêves de sa fantasque imagination. Ce jour-là, la troupe joyeuse des amis du prince avait été convoquée pour célébrer dans un splendide banquet le retour du duc de Guise, qu'un ordre de la reine mère venait de rappeler de son gouvernement de Provence.

Le duc d'Épernon, tout amateur passionné qu'il était des plaisirs, n'oubliait jamais son rôle de prince et de courtisan, et la fête qu'il donnait au duc de Guise avait un tout autre but que l'espoir de sabler le Sillery et le jus généreux de ses vignobles de la Bourgogne. Depuis longtemps la maison de Lorraine avait effrayé la cour de sa puissance envahissante, et déjà sous Henri III on avait fait bien des efforts pour diviser cette ambitieuse famille et en détacher les nombreux partisans qui lui servaient de soutiens. *Le Balafré*, père du duc de Guise qu'on allait fêter ce jour-là, lui que la Ligue appelait son César et qui mourut de la mort de César, avait perdu la vie dans les violents débats de cette lutte de monarque à sujet, et il s'agissait encore sous Louis XIII, de mettre un frein à l'insatiable ambition de ses descendants.

Marie de Médicis, cette reine astucieuse, qui pouvait alors ce qu'elle voulait (quand Concini et le Parlement le voulaient), avait chargé d'Épernon de gagner la confiance du duc, de le rapprocher, autant que possible, de ceux qui lui voulaient du mal, et de l'éloigner au contraire des partisans de la famille de Lorraine qui pourraient lui être utiles par leurs conseils ou leur valeur. Il y avait particulièrement un homme qu'on tenait beaucoup à réhabiliter dans l'esprit du duc, parce que cet homme était celui qui avait dévoilé jadis tous les plans de la Ligue, pour sauver l'archevêque de Lyon, son oncle, compromis dans l'arrestation du cardinal à Blois. C'était le baron de Lux, courtisan dévoué, serviteur obséquieux, toujours prêt à flatter la volonté royale, et qui aurait acheté d'une tête coupée ou d'un coup de poignard la majestueuse approbation de la régente ou le sourire enfantin de Louis XIII, qui, grâce à la politique florentine de Concini, n'avait encore sur son trône qu'une couronne sans puissance, qu'un sceptre sans commandement. Quelques-uns prétendaient que de Lux avait fait partie des *quarante-cinq* qu'Henri III avait chargés d'assassiner le Balafré...

Lorsque le duc de Guise, suivi du chevalier son frère, entra dans la salle de réception, le duc d'Épernon, en maître courtois de maison, s'avança joyeusement vers lui, et lui prenant les deux mains :

— Parbleu ! beau cousin, lui dit-il, vous arrivez comme

marée en carême!... Barré, mon maître d'hôtel, parlait déjà de se jeter dans la Seine par les fenêtres de ses cuisines, désespéré de votre retard, qui compromet singulièrement le drap d'or de certain marcassin tué dans nos forêts de Senlis, et qui expie pour le moment, à la broche, les quatre lieues qu'il a fait courir à nos braves coursiers de Limoges!... Soyez donc bienvenus, vous et le gentil chevalier, qui a grandi depuis son voyage en Provence... Allons, messeigneurs, à table, et vivent Dieu, monseigneur le roi et le marcassin!...

Le festin marcha sur ce ton, et, certes, avec des convives tels que M. de Roquelaure, le marquis de Lesdiguières, le chevalier de Grignan et La Châtre, d'Épernon était assuré d'une journée des mieux remplies. Barré s'était surpassé dans l'ordonnance du service, et un luxe vraiment royal présida à ce banquet, qui cependant n'allait pas à l'orgie aussi vite que l'eût désiré l'amphitryon; car il savait que le vin c'est l'homme, et il avait fondé de grandes espérances sur le laisser-aller du duc, dont il comptait explorer la politique, quelque peu déboutonnée au dessert. Voulant donner le dernier coup de fouet à la bruyante gaieté de ses convives, puissamment échauffés déjà par de fréquentes libations et par les saillies peu gazées de Roquelaure, d'Épernon fit signe à un page, qui plaça devant lui et devant chaque seigneur une coupe magnifiquement ciselée et adornée de pierreries, de reliefs; et, comme chacun se récriait sur la magnificence de ce nouvel ornement de table :

— Par saint Jacques! s'écria d'Épernon, à tel maître tel palais!... Il est juste de bien loger le vin que nous allons boire à notre beau cousin de Guise!... C'est un présent de Sa Majesté le roi d'Espagne, messeigneurs, ajouta-t-il en élevant un flacon tout couvert encore de cette mousse de vetusté si prisée des œnophiles; c'est pur vin de Castille, apporté à feu Sa Majesté Henri IV (que Dieu ait en sa sainte compagnie) par le bon connétable Zamet, lors de la paix de Sommerset; ainsi vous avez sa date... Donc, à la santé de notre cousin, à sa bonne revenue, et trinquons!...

Alors tous se levèrent pêle-mêle; les coupes s'entrechoquèrent; tous les convives, entraînés par l'exemple du maître, se précipitèrent les uns sur les autres, et plus d'une de ces précieuses coupes qui, au dire des mémoires du temps, avaient coûté chacune plus de mille livres, eut fort à souffrir des chocs réitérés de ce toast échevelé.

Tout à coup, et au moment où le duc de Guise allait approcher la sienne de celle d'un seigneur placé au bout de la longue table, il se sentit tiré par la manche de son pourpoint de velours bleu d'outremer, et une voix lui dit :

— Halte-là, frère duc!... Cet homme est le baron de Lux! Il y a du sang dans sa coupe, du sang de notre père qu'il a assassiné!...

— Qui parle d'assassinat? dit d'Épernon en s'approchant du groupe.

— C'est moi! s'écria le jeune chevalier de Guise, moi, qui ai dit à mon frère, et répète tout haut que M. le baron de Lux, ici présent, a terni son écusson du sang de monseigneur notre père, et je tiens pour lâche et félon quiconque a tué dans l'ombre, sans donner à son rival sa part de champ et de soleil!

Tous gardèrent le silence...

— Lâche et félon!... Entendez-vous, monsieur? cria le chevalier.

— Monsieur, balbutia de Lux, monseigneur votre père, dont j'honore la glorieuse mémoire, est mort par la volonté du roi Henri... Je n'y ai rien fait..., moi chétif et faible...

Et, soit effet du vin, ou peut-être de la terreur, il chancela et fut obligé de s'appuyer sur la table.

— On ne peut pas plus faible! s'écria Roquelaure en éclatant de rire, enchanté de pouvoir jeter son jeu de mots au milieu de cette scène qui prenait un caractère trop dramatique; et, tandis que les convives, stupéfaits d'une telle algarade, semblaient consulter des yeux le sentiment du maître du logis, le baron de Lux sortit précipitamment...

Dix minutes après, deux voitures se croisèrent au coin de la rue de Grenelle; l'une d'elles s'arrêta, et le chevalier de Guise, s'élançant de son marchepied, courut à l'autre, et enjoignit au cocher d'arrêter; puis ouvrant la portière :

— Baron de Lux, j'ai un mot à vous dire!

Et le saisissant par le bras, il l'entraîna à quelques pas; et mettant l'épée à la main :

— En garde! s'écria-t-il, et pas de mots!...

Puis se reculant à distance, pour se développer et donner du terrain à son adversaire qui avait dégaîné, il se jeta sur lui, et, après quelques passes, lui plongea son épée dans le cœur, et soutint ainsi le cadavre au bout de son fer, jusqu'à ce que ses gens fussent accourus le prendre.

— Un prêtre!... un médecin!... cria le cocher.

— Ni l'un ni l'autre n'y feraient, dit le chevalier en remontant dans son carrosse, le fossoyeur suffit...

Ceci se passait à quatre heures après midi, dans une des rues les plus fréquentées d'alors!...

II.

La reine était à la fin de son repas du soir, lorsque le fils du baron de Lux, introduit par le marquis d'Ancre, son favori, entra précipitamment et se jeta, tout en fondant en larmes, aux pieds de Sa Majesté, lui demandant justice du meurtre de son père. Marie de Médicis, qui n'avait pas besoin de nouveaux griefs pour désirer la perte ou l'humiliation des Guise, lui promit une vengeance éclatante, et, pour première consolation, donna à ce fils éploré la survivance de tous les États, charges et pensions de son père; puis, se tournant vers la princesse de Conti et la douairière de Guise qui assistaient au souper :

— Voilà, dit-elle, encore un coup de votre famille!...

— Madame, repartit fièrement la douairière, quand mon fils vint au monde, j'ai élevé les mains au ciel, suppliant Dieu qu'il lui fît la grâce de venger la mort de monseigneur son père, et si j'eusse été homme, il y a vingt ans que je me fusse donné ce contentement!

— Bien, dit la reine en se retirant, nous jugerons!

— Lorraine est sans peur, Bourbon le sait! répliqua la douairière en relevant la tête.

Cette famille était de fer, hommes et femmes; nul n'y pliait, et la reine, qui le savait trop bien, mit alors en pratique la politique souple et temporisante de son ministre italien; et bien lui en prit, car, toute régente qu'elle était, si elle ne se fût retirée de la salle du festin, elle se serait attiré quelque rude repartie de cette fière duchesse, qui prétendait que sa couronne ducale était d'or aussi pur que celle qui brillait sur les armes royales de France.

Le parti des Guise alors était puissant, d'autant plus puissant que le Parlement, qui de tout temps fut en opposition flagrante avec le trône, se faisait une règle constante de contrecarrer l'autorité de Concini, qui gouvernait par l'organe de la reine mère; aussi, malgré la volonté bien exprimée de la cour, rendit-il, quatre jours après, un arrêt par lequel il déchargeait le chevalier de Guise de toute culpabilité, *attendu que, prince, il avait fait beaucoup d'honneur en croisant son épée avec celle d'un simple gentilhomme*... C'est le texte précis du jugement que le bon La Fontaine copia sans doute plus tard dans une de ses plus jolies fables :

> Vous leur faisiez, seigneur,
> En les croquant, beaucoup d'honneur!...

Ce fut un rude coup pour la reine! Mais son conseil lui remontra que la dissimulation lui serait plus profitable, puisque le temps d'agir au grand jour n'était pas encore venu.

Trois semaines après, le chevalier de Guise était au lit, lorsqu'à la pointe du jour, son valet de chambre vint le réveiller pour lui remettre un billet qu'on disait très-pressant, et dont le porteur attendait la réponse.

— Quelque billet de femme! dit nonchalamment le chevalier en bâillant, voyons!...

« Monseigneur,

« Nul ne peut être plus fidèle témoin de ma juste douleur « que vous : c'est pourquoi je vous prie de pardonner à « mon ressentiment, si je vous convie par ce billet de me « faire tant d'honneur que je puisse me voir l'épée à la « main avec vous, pour tirer raison de la mort de mon père. « L'estime que je fais de votre courage me fait croire que « vous ne mettrez en avant votre qualité pour éviter ce à « quoi l'honneur vous oblige. Le porteur de ce rescrit vous « mènera au lieu où je suis avec un bon cheval et deux « épées desquelles vous aurez le choix, et si vous ne l'avez « pour agréable, je m'en irai partout où vous me commanderez.

« Baron de Lux. »

— Pardieu! s'écria le jeune chevalier en sautant à bas de son lit, je ne comptais pas aujourd'hui sur une aussi bonne fortune!... Qu'on aille éveiller le chevalier de Grignan et qu'on prépare nos chevaux.

Quelques minutes après, ce dernier, qui couchait dans une chambre au-dessus de celle de Guise, entra en disant :

— Ah! je renie Dieu! chevalier, quel frelon vous a dardé?... Quoi! à quatre heures du matin, quand Phébé la blonde est encore au ciel!... Est-ce rendez-vous d'amour ou de chasse?...

— Les chevaux de monseigneur sont prêts, dit un valet.

— Ah! vive Diane!... cria Grignan, vivent Diane et saint Hubert! c'est pour courre la biche aux bois Meudon!

— Avez-vous votre épée de combat? lui demanda de Guise.

— Compris! répliqua le joyeux chevalier; chasse d'honneur! je suis votre second; je cours querir ma meilleure lame...

Quelques minutes s'écoulèrent et il rentra, puis montrant son épée :

— Bénie par le pape en personne! dit-il gaiement en frappant sur la lame damasquinée.

Lorsque le chevalier de Guise et son second furent descendus dans la cour, ils trouvèrent un gentilhomme à cheval qui les attendait. C'était Riollet, second du baron de Lux, qui devait les guider au rendez-vous, et qui dit :

— Plaît-il à monseigneur de dépêcher? car tout à l'heure le jour viendra, et le faubourg Saint-Antoine sera encombré; nous éprouverons des obstacles dans notre marche.

— Des obstacles! dit de Guise; je vous jure que je tuerai qui m'en opposera. Où allons-nous?

— Au village de Charonne, monseigneur. (Charonne était le bois de Boulogne de ce temps-là; c'était là que se vidaient les affaires d'honneur.)

Les trois champions partirent au galop.

— Bon temps pour l'action, disait Grignan en soufflant dans ses doigts, car le froid était piquant et la neige tombait à flocons épais.

Au bout de la rue Saint-Antoine, un âne qui cheminait au beau milieu du pavé, chargé de légumes qu'il portait au marché, se trouva précisément sur le passage de cette petite troupe qui allait un train d'enfer; le chevalier de Guise mit l'épée à la main, et, fidèle à son serment, la passa, presque sans ralentir l'allure de son cheval, à travers le corps du pauvre animal, qui roula sur le ruisseau, aux cris de son maître qui vit disparaître bientôt dans le lointain le meurtrier de son malencontreux compagnon. Grignan en pleurait à force de rire, et disait qu'il n'était réservé qu'à monseigneur de combattre toute sorte d'adversaires sans se compromettre.

A quelques cents pas de Charonne, ils trouvèrent le jeune baron de Lux qui les attendait monté sur un barbe. Ils se saluèrent réciproquement et mirent bas leurs pourpoints, puis, lançant leurs chevaux, ils se croisèrent, firent demi-tour, et revinrent l'un contre l'autre au galop et l'épée à la main. A la première passe, le baron reçut un coup de pointe dans le bas-ventre; mais il revint à la charge, et porta une violente bourrade qui perça le gant, glissa le long du poignet et atteignit le bras du chevalier. Ils passèrent et repassèrent ainsi par *quatorze* fois! et toute passe porta coup. Le baron en reçut sept mortels; le chevalier de Guise en eut trois dans la selle de son cheval, un au bras, un à la main, et un autre qui déchira sa chemise et vint égratigner sa poitrine.

Cependant Grignan et Riollet en étaient venus aux mains, suivant les règles du duel de ce temps-là, et comme le cheval du premier, ayant reçu un coup de pointe sur le chanfrein, s'était cabré, Riollet plongea son épée dans le ventre de son adversaire, qui roula dans la neige. Alors de Guise, furieux de la défaite de son second, se jeta sur de Lux, et l'acheva d'un dernier et terrible coup d'estoc dans la poitrine; puis, se tournant vers Riollet, et rengaînant paisiblement son épée :

— Avez-vous encore d'autres Lux ?... Vous savez où je demeure; mais pas d'aussi bonne heure, s'il vous plaît, et autant que possible quand il y aura moins de neige, c'est fatigant pour les chevaux...

Et la reine ?... La reine plaignit les deux barons de Lux, et loua la *franchise* et la *générosité* du chevalier de Guise, qu'elle envoya visiter pour s'informer de sa blessure au bras... C'était l'avis de Concini.

Le chevalier devint fort à la mode; car les belles dames de la cour disaient que c'était merveille pour un si jeune et si gentil chevalier d'avoir *en un même mois et d'une même épée*, tué le père et le fils sur le pré... Quant à l'âne, on blâma le jeune étourdi d'avoir si légèrement occis un innocent, dont un simple écart de rênes eût pu sauver la vie!

GALOPPE D'ONQUAIRE.

LES DEUX VOYAGEURS.

FABLE.

Un jeune homme au pied leste, à la tête bouillante,
A l'âme avide, impatiente,
Gravissait une côte assez rude à monter.
Un beau vieillard, au front calme et sévère,
A la démarche grave et fière,
Sans effort et sans haleter,
Suivait la même route; et, malgré son grand âge,
En souplesse, en vigueur, semblait le disputer
A son compagnon de voyage.
Cependant le jeune homme, en sa fougueuse ardeur,
De ce vieillard accuse la lenteur.
Tantôt il le devance, et l'appelle et le presse;
Tantôt par l'épaule et les reins
Il le saisit, le pousse des deux mains,
Criant : « Allons, point de mollesse;
« Marchons; avant d'atteindre au sommet du coteau,
« Nous serons tous deux au tombeau;
« Et j'aurai perdu ma jeunesse. »
Le vieillard ne s'en émeut pas.
Au jeune impatient il aurait trop à dire;
Il lui jette un malin sourire,
Et va toujours du même pas.
Cependant de la côte ils atteignent le faîte.
Quelque temps sur la plaine ils cheminent tous deux;
Et tout en cheminant ils gagnent l'autre crête
Du mont qui désormais s'abaisse devant eux.
La pente, en avançant, est toujours plus rapide;
Et dans un nébuleux lointain
On entrevoit comme un gouffre liquide,
Où semble finir le chemin.
Le plus jeune, à présent, a moins d'impatience;
Sur cette pente il voudrait retenir
Le vieillard qui toujours avance,
Dont naguère sa voix gourmandait l'indolence,
Qui maintenant semble courir.
Au-devant du vieillard le voilà qui se jette.
« Arrête, lui dit-il, arrête;
« Respirons un moment; pourquoi tant se hâter?
— « Qu'es-tu, dit le vieillard, pour vouloir m'arrêter?
« Ne vois-tu pas que c'est folie?
« La route où nous marchons n'est autre que la vie.
« Tu pressais mon pas à vingt ans,
« Et veux le ralentir quand ta tête est blanchie?
« Mon pas ne change point comme ta fantaisie.
« Adieu, mortel, je suis le Temps. »

VIENNET,

de l'Académie française.

A BORD D'UN VAISSEAU.(1)

Avant de quitter la cale, que je vous dise un mot des gens qui l'habitent. On les appelle *caliers*. Le calier passe sa journée entière dans la cale, où il range, dérange, place et déplace les objets dont on s'est servi en haut ou dont on se servira. Jadis, c'était une sorte de nyctalope, vivant le jour et la nuit dans la cale, ne montant jamais sur le pont, et voyant la lumière du soleil, que ses yeux pouvaient soutenir à peine, seulement au désarmement du navire. C'était un véritable rat humain. En général, le calier était un vieillard qui usait ici le reste des forces prodiguées autrefois sur le pont et dans la batterie du vaisseau, et c'est de là que vient le nom que se donnent entre eux les marins déjà anciens au service, de *vieux de la cale*. Le calier savait beaucoup de belles histoires de combat, de voyages et de naufrages; il savait tous les proverbes, toutes les chansons salées, et même il était un peu sorcier; aussi les jeunes matelots allaient-ils l'entendre et le consulter. Aujourd'hui, il monte sur le pont, il voit quelquefois le soleil, il ne couche plus dans la cale; c'est un homme comme tous les autres, que n'enveloppe plus ce vernis de poésie grossière qui fit pendant longtemps du calier un être à part dans le monde de la marine, un être presque redouté des novices, un chaînon révéré de la tradition du vieux temps.

Quelques marches de cette échelle, et nous voilà dans le *faux-pont*, qui est bien un pont véritable, mais qu'on déshonore de la qualification *faux*, parce qu'il ne porte pas de canons. Ceux qu'on arme comptent; ils sont respectables; ils sont le champ de bataille, tandis que le faux-pont n'est que le dortoir. Vous voyez à tous les *barreaux* ou poutres du plafond, au-dessus de votre tête, des crochets vissés à de certaines distances et symétriquement numérotés; ce sont les supports des lits de nos matelots; ces lits sont des sacs de toile que vous connaissez très-bien sous le nom de *hamac*, mot emprunté aux sauvages de l'Amérique, et rapporté par les compagnons de Christophe Colomb. Le lit pendu était appelé autrefois *branle*, de l'italien *branlare*, remuer. Le lit remue toujours, en effet, et va au branle du navire. De ce nom de *branle* est venu le commandement par lequel on avertit les hommes de se préparer au combat, ou seulement de se lever et de rouler leurs lits pour les mettre à la place qui leur est assignée au-dessus de la muraille du bâtiment. *Branle-bas*, ou décrochez les branles! *Branle-bas de combat!* décrochez les branles et disposez tout pour le combat.

Vous remarquez, je le vois, avec plaisir, et peut-être avec surprise, combien ce dortoir est propre et dégagé. Rien ne l'obstrue, l'air y circule librement; il est lavé, frotté, gratté comme une maison hollandaise; autrefois c'était une écurie, un chenil, une maison de paysan bas-breton. La santé s'est améliorée à bord à mesure que l'ordre a été plus grand, et sous ce rapport la discipline mieux observée. Dans les grands casiers qui s'étendent dans ce dortoir, sont rangés méthodiquement les sacs des matelots. Chacun peut y venir prendre au besoin ses effets pour se changer quand il a été mouillé, ou quand il lui est ordonné de se présenter dans une tenue que le capitaine a prescrite pour la journée.

Point de place perdue à bord; c'est à la rigoureuse observation de ce principe qu'on doit de pouvoir embarquer tant d'objets indispensables, ou seulement utiles et agréables. Derrière les casiers des sacs règne, le long du bord, un parc à boulets; et vous remarquerez, je vous prie, que tous ces globes de fer sont proprement revêtus d'une couche de peinture noire, parce que, dépourvus de cette chemise, ils seraient laids, et d'ailleurs exposés à une plus prompte oxydation.

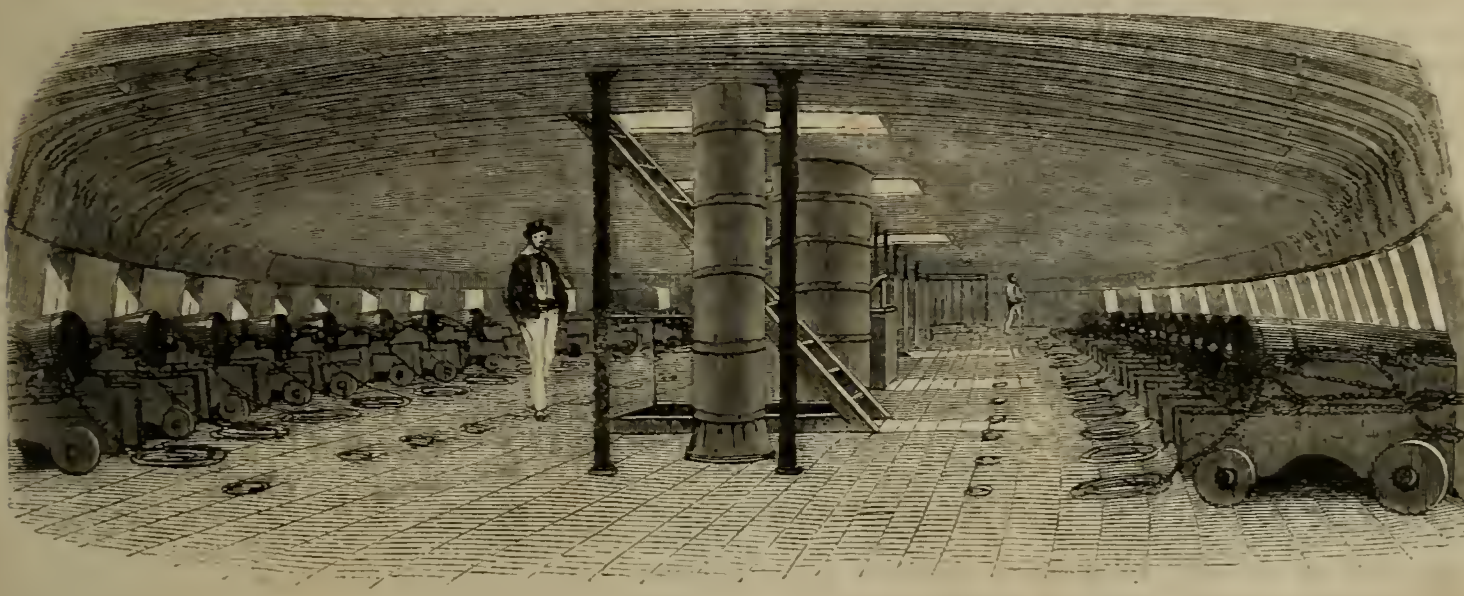
Sur l'avant du vaisseau, voilà un grand compartiment fait avec une cloison; c'est le *poste* des maîtres, ou sous-officiers de l'équipage. Ceci est leur salon, leur salle à manger, leur estaminet. Quant à leurs chambres, les voici, en arrière du poste. Elles sont petites, peu ornées, éclairées tant bien que mal; mais enfin, c'est un réduit où l'on peut s'isoler de la foule pour lire, travailler et se reposer un peu. En arrière du dortoir des matelots, voilà le logement ou poste des élèves. La cloison, composée de barreaux, donne à ce compartiment quelque chose de l'aspect d'une grande cage à poules. Un rideau de cotonnade est la tenture que la fortune des habitants permet d'opposer pour tout rempart à la curiosité des passants. Ici, pas de luxe, pas même de confortable; tout au plus y trouve-t-on le nécessaire et l'arrangement d'un ménage de garçon. Si je pouvais vous ouvrir la cave, le trésor et le grenier des jeunes habitants de cet endroit, vous n'y verriez ni vins fins, ni larges épargnes pour l'avenir de la navigation, ni amples provisions de viandes préparées en conserve; un traitement de table très-mince, quelques bouteilles d'eau-de-vie et de rhum, des pommes de terre, qui alterneront avec les haricots du budget : voilà ce que vous y pourriez voir. Eh bien! dans cet asile que décore un fragment de glace et une pauvre bibliothèque, l'ennui n'a pas plus d'accès que la fortune. On y vit comme si rien ne devait manquer pour la vie élégante. On trinque avec le vin de la ration comme on le ferait à table, chez Véry. On échange des propos amusants qui provoquent une gaieté dont les éclats ébranlent les murailles du faux-pont, et font quelquefois soupirer dans la chambre de la dunette, quand le bruit monte jusque-là. C'est qu'il y a ici souvenirs récents de la vie d'écolier, bonheur des premiers succès, espoir d'une brillante carrière. Le désenchantement n'y est pas encore entré dans les esprits, la haute ambition est lointaine, les soucis sont consignés au grand panneau. On a pour soi l'amitié, le plaisir de caricaturer ses supérieurs, la joie de raconter ses premières amours, la joie plus grande et plus vaniteuse de médire des femmes, connues seulement encore par des aventures qui ne ressemblent en rien aux romans du cœur. On discute, on philosophe, on conte; tout cela avec entraînement, avec passion, avec énergie. Si le dégoût intervient quelquefois, si quelques chagrins réels

(1) Voir le numéro de mai, page 233, celui de juin, page 274, celui de juillet, page 309, celui d'août, page 333, et celui d'octobre, page 27.

oppressent l'âme, chagrins, fatigues, dégoût, n'auront pas longtemps droit de cité au poste; il est une fée qui les aura bientôt mis en fuite : la vive et rieuse Jeunesse.

Près du poste des élèves, celui des Larrey et des Dupuytren du vaisseau. Même pauvreté ici que là, même insouciance du présent. Sur ce rayon, des bouteilles tronquées servant de gobelets; sur cet autre, des bouteilles découronnées portant, au lieu des longs bouchons de bordeaux, les chandelles sveltes qu'a fournies le magasin général du port. Des chaises dépareillées, une table tremblante comme celle du ménage de Philémon et de Baucis, quelques gravures médiocres en pendant, un tableau des organes du cerveau, d'après le docteur Gall, un damier, une boite de dominos, des boîtes qui disputent à quelques formulaires une place dans la bibliothèque, une bouteille d'encre dans une de ces boîtes, et un petit nécessaire de toilette dans l'autre... que sais-je encore?

En arrière de la grande écoutille où vous voyez figurer trois ancres qui sont en réserve (car les ancres, madame, si fortes qu'elles soient, cassent quelquefois comme du verre), j'ai oublié de vous montrer le four à pain. Sa chaleur est un moyen d'assainissement pour le faux-pont, qui n'est pas toujours sans humidité, malgré les *manches à air*, espèces d'entonnoirs de toile qui prennent le vent sur le pont, et le jettent par larges bouffées au faux-pont et à la cale.



Intérieur d'une batterie.

Avançons tout à fait à l'arrière. A droite et à gauche, des chambres. Elles appartiennent aux officiers. Ce sont de véritables cellules; quelques-unes, simplement décorées, austères comme celles des chartreux; d'autres, confortables, et même coquettes comme l'élégant boudoir d'une femme du monde. Le caractère, l'âge, la position de fortune, décident un peu de la décoration de ces chambrettes, d'ailleurs toutes en fort bon ordre et parfaitement propres.

Depuis que nous marchons dans le faux-pont, vos yeux se sont arrêtés souvent, je l'ai remarqué, sur les trappes nombreuses dont le plancher est coupé. Il semble, n'est-ce pas, qu'on soit ici sur le théâtre d'un magicien, et que toutes ces ouvertures soient pratiquées pour faciliter des apparitions fantastiques? N'ayez pas peur, cependant, madame, l'ombre de Ninus ou la statue du Commandeur ne soulèvera point l'une de ces portes horizontales; si quelqu'un la soulève, après avoir ouvert le cadenas dont est fermée la barre qui la tient close, ce sera le commis aux vivres qui ira chercher des légumes ou du biscuit, ou bien ce sera le voilier qui descendra dans la soute prendre une voile de rechange pour remplacer celle que le vent aura emportée. Quant à ces petits *panneaux*, fermant les écoutilles que voici, ils ne s'ouvriront qu'au moment d'un combat, ou du simulacre qu'on en voudrait faire, car ce sont les couvercles des *passages des poudres*.

Nous avons vu la cave et le rez-de-chaussée de la maison flottante. Montons au premier étage. L'espace assez vaste autour duquel sont les chambres des officiers que nous venons de voir, est ce qu'on appelle le *carré des officiers*; c'est un salon commun, une salle des pas perdus, comme on dit au palais, un lieu de réunion et de causerie. Le carré, au second étage, a une succursale plus belle, plus vaste que la pièce principale : c'est ce qu'on appelle la *salle à manger des officiers*, ou la grande chambre. Elle a vue sur la mer par des fenêtres de poupe et par quatre sabords garnis de leurs canons. Vous verrez que ce triclinium d'un vaisseau à trois ponts est plus grand que celui des maisons les plus importantes de Pompéï. Vous verrez l'office où sont rangés la vaisselle, l'argenterie, les cristaux et certaines provisions. Les officiers ont leur chef d'office et leur cuisinier, comme le commandant. L'équipage aussi a son cuisinier, à qui l'on a conservé un nom quasi latin; on l'appelle *coq*, de *coquus*, qui fait cuire. Nous trouverons dans la batterie haute les fourneaux où s'exercent ces artistes, différents de mérite et d'importance. En avant de l'office, est une des roues du gouvernail; c'est au moyen de ce treuil, sur lequel se tourne une corde appelée *drosse*, que le gouvernail est mis en mouvement. La drosse va s'attacher à la barre qui agit sur la tête du gouvernail, et suivant qu'au moyen de cette corde on tire cette barre de l'un ou de l'autre côté, le vaisseau porte à droite ou à gauche sa proue obéissante, et prend une direction nouvelle. La grosse poutre dont vous avez remarqué le mouvement et le bruit, parce que nous sommes sous voiles, est la barre dont je parle. Le grand cercle de bois

dans la rainure duquel coule la drosse s'appelle *tamisaille*, pour des raisons longues à expliquer et de trop peu d'intérêt pour que je vous arrête ici. Sortons de la salle à manger, et allons dans la batterie.

Quel coup d'œil imposant! Cette régularité des deux lignes de canons est belle! les pièces sont propres, soigneusement peintes, retenues aux flancs du vaisseau par des *bragues* ou culottes, je vous demande pardon de l'explication, qui limitent leur recul par des palans qui aident à les mouvoir horizontalement, à les porter dans le sabord ou à les en retirer. Leur gros calibre, leurs affûts aux *flasques* dentelées, les lourdes *pinces* de fer et les *anspects*, qui servent au pointage et à la direction de ces bouches à feu, la boîte triangulaire numérotée qui renferme les *valets* et qu'on suspend à côté du canon; tout cela vous étonne! Il faudrait voir, ou plutôt Dieu vous préserve de voir jamais cette batterie, maintenant si calme, agitée par le combat; ces murailles du vaisseau, si épaisses, déchirées par les boulets, embrasées par un feu aussi terrible, aussi tenace que le feu grégeois; ces canons démontés, renversés ou entourés de leurs servants morts; ce pont, qu'ont approprié tout à l'heure la gratte, le flambert, la brosse, l'eau et le sable, rougi par le sang et couvert de débris d'hommes et d'éclats de bois! C'est un grand et terrible spectacle que le combat sur un vaisseau; c'est le drame tragique le plus imposant et le plus cruel auquel un homme puisse assister! Il faut un courage presque surhumain pour y prendre part sans crainte, pour y garder son sang-froid, sa liberté d'esprit, son flegme, pour imposer silence aux révoltes du cœur et aux voix secrètes de la nature; il faut avoir la religion de l'honneur, il faut aimer la gloire comme le bien le plus précieux, et la patrie comme une mère.

A l'avant du vaisseau, voilà des poutres solides, plantés verticalement et traversées par d'autres poutres également fortes. C'est ce qu'on appelle des *bittes*; il y en a deux, l'une en avant de l'autre. C'est autour de leurs montants que le câble est tourné quand l'ancre travaille. On a comparé cette traverse, à laquelle sont attachés les câbles, au mors d'un cheval, et c'est pour cela qu'on lui a donné le nom de *bit*, anglais, venant du saxon *bitan*, mordre. Cette figure est très-énergique, et tous les peuples de l'Europe l'ont adoptée.

— Mais que vois-je? me dit alors M^me^ de Tourneville d'une voix émue par la pitié, que font ces hommes couchés entre ce que vous nommez les bittes? ne sont-ils pas attachés par les pieds à une barre de fer?

— Oui, madame, ce sont des délinquants auxquels le capitaine d'armes a passé ce que les matelots appellent, par une métaphore assez gaie, *les bas de soie*. Il n'y a que les fautes légères aussi légèrement punies; et, à le bien prendre, madame, je vous le dirai tout bas, les fers sont une mauvaise punition. L'homme retenu ainsi ne travaille pas sur le pont, et c'est un surcroît de fatigue pour les camarades que son absence. Les véritables punis, en ce cas, sont donc les laborieux, les sages. Je ne veux pas vous faire un cours de droit criminel maritime et vous expliquer comment les peines sont mal appliquées aux délits, mais je vous dirai qu'un code pénal est à faire, qu'il est indispensable, et que la discipline, relâchée chaque jour davantage, tend à s'affaiblir au point que les capitaines seront bientôt désarmés devant le mauvais vouloir ou la paresse. Le métier de la mer est tout à fait exceptionnel; il y a des exigences auxquelles il faut que les hommes se soumettent malgré qu'ils en aient; il faut donc un code qui contraigne, et des peines qui frappent sévèrement ceux qui résistent à la contrainte imposée par la nécessité. Les idées de la philanthropie moderne ne sont guère compatibles avec la vie maritime; aussi les principes de ce temps-ci rendent-ils le code que je souhaite très-difficile à faire. Peut-être s'apercevra-t-on bien plus tard du tort qu'on aura fait à la marine en n'osant pas affronter les philanthropes par des raisons sérieuses et invincibles, selon moi.

Montons par cet escalier au second étage ou à la deuxième batterie; et tout d'abord, allons à l'avant. Voici une porte; ouvrons. C'est un hôpital; vous pouvez cependant entrer, madame, parce qu'il n'y a ici aucun malade dont la vue ou l'approche puisse imposer l'effroi. On n'y garde que les hommes indisposés, les autres sont envoyés à terre. Pendant les navigations, c'est différent.

Tout est d'une extrême propreté; et à côté de ce luxe, le seul qu'on puisse se permettre dans un lieu semblable, vous remarquerez qu'un certain *comfort* n'a pas été négligé. Ainsi, voilà deux fauteuils à la Voltaire, faits avec les seules ressources du bord; sans doute un sybarite ne voudrait pas y reposer sa mollesse, mais un matelot malade trouve ce siége délicieux. Il est très-bon, en effet, et vous pouvez en juger vous-même. Pendant le combat, l'hôpital ne resterait point ici; c'est dans l'entrepont qu'on l'établirait, et l'emplacement où sont maintenant ces lits, ces armoires et ces fauteuils, reprendrait son air de batterie, qu'il n'a conservé qu'à demi, avec ses quatre gros canons qui dorment à côté des malades.

L'hôpital a sa petite cuisine à part; la voici en arrière de la bitte de la deuxième batterie. Vous vous étonnez, il me semble, que la bitte soit simple à cet étage; c'est que les câbles qui doivent se tourner à sa tête sont pour ainsi dire seulement des *en-cas*, et qu'on les emploie comme auxiliaires des quatre qui peuvent travailler ensemble à la batterie basse. Je ne vous dirai rien des canons au milieu desquels nous passons; ils sont du même calibre que ceux de la première batterie. Vous aurez occasion de faire la même remarque dans la batterie placée au-dessus de celle où nous sommes. Autrefois il n'en était pas ainsi; les quatre étages armés d'un trois-ponts avaient des bouches à feu différentes de calibre; ainsi les canons de la batterie basse étaient de 36 livres de balle; il semblait que ceux-là dussent être l'*ultima ratio* des combattants; on ne s'en est point tenu là, cependant; on a maintenant des canons imaginés par M. Paixhans, qui lancent des boulets creux de calibres très-gros, rappelant les projectiles du moyen âge au moins par leur grosseur, mais d'un effet plus terrible et plus sûr. La deuxième batterie portait jadis des canons de 24, la troisième des canons de 18, et les gaillards d'autres canons courts, appelés *caronades*, du nom de leur inventeur anglais; ces canons étaient du calibre de 36. De cette variété dans les grosseurs des boulets et l'importance des charges de poudre, il résultait souvent, pendant le désordre et la chaleur de l'action, des erreurs fâcheuses; c'est pour les rendre impossibles qu'on a songé à rendre uniformes les calibres dans tout bâtiment à plusieurs rangées de canons. Ici, toutes les batteries ont des bouches à feu du calibre de 30. Quelques pièces sont moins longues que d'autres, et la différence qu'on a établie entre elles est justifiée par les emplacements différents. Ainsi, la batterie où vous êtes est moins large que la batterie inférieure, et des canons aussi longs que ceux d'en bas seraient une difficulté pour la manœuvre dans le combat; et puis, ils pèseraient trop à cette hauteur, quand le vaisseau reçoit du poids du vent dans ses voiles une certaine inclinaison. Dans l'armement en guerre comme dans l'arrangement des corps lourds qui remplissent la cale, tout est combiné pour l'é-

quilibre le plus parfait du navire dans les différentes positions qu'il peut prendre; vous ne serez donc pas surprise qu'on n'ait pas admis aux étages supérieurs, contre la muraille du vaisseau, des canons dont la pesanteur serait telle que le vaisseau, se couchant sur le côté par l'effort du vent, eût de la peine à se relever quand la lame l'inviterait à reprendre sa position verticale.

Voici le cabestan de la deuxième batterie. Il est uni par un arbre vertical à celui que vous avez vu dans la batterie basse. On peut dire que par le fait de cette liaison verticale les deux cabestans n'en font qu'un. Chacun a sa cloche autour de laquelle s'enroule le cordage sur lequel on veut faire effort, ou la chaîne de l'ancre que l'on veut lever. Chacun a ses barres agissant horizontalement pour faire tourner sur son axe ce treuil immense. Vous devez juger de quels efforts est capable une telle machine, mise en mouvement par cent cinquante hommes vigoureux, agissant avec ensemble et obéissant, dans leur marche de manége, au cri perçant du fifre, à la voix sonore du tambour, au commandement impérieux du sifflet.

Vous regardez, madame, ce tube de fer-blanc qui traverse les planchers inférieur et supérieur de la batterie que nous parcourons : vous le retrouverez encore à la batterie haute ; c'est le grand porte-voix de combat dont l'embouchure est sur le gaillard d'arrière, et le pavillon dans la batterie basse. Pendant l'action, un élève est à la bouche de ce porte-voix, prêt à répéter les ordres que donne le commandant pour les feux de la batterie basse. Un autre élève est au pavillon pour recueillir l'expression de la volonté du capitaine et la faire connaître à l'officier commandant la batterie.

Nous voici arrivés à la salle à manger des officiers, dont j'ai eu l'honneur de vous parler quand nous étions dans le faux-pont, au *carré*. Un factionnaire défend aux matelots l'entrée de cette partie du vaisseau, expressément réservée aux membres de l'état-major. Les élèves n'y entrent que le chapeau à la main, et quand ils ont à rendre compte de quelque mission dont on les a chargés. Vous voyez, madame, que c'est là une belle pièce, qu'il semble qu'on aimerait à habiter. Les officiers y vivent en commun, quelquefois dans des rapports d'amitié intimes, mais toujours dans des rapports de politesse très-grande, sans lesquels il leur serait impossible de garder une paix durable. L'ennui, les fatigues, les contrariétés du service journalier et d'une longue campagne aigrissent, en effet, plus d'un caractère, font plus d'un mécontent ou d'un malheureux ; et si les égards qu'ont les uns pour les autres les hommes qui vivent dans le monde ne se gardaient pas scrupuleusement dans cette espèce de couvent militaire, où les frottements n'ont point pour les adoucir la présence souveraine des femmes, la discorde, vous le comprenez, établirait ici son séjour, et rendrait la demeure du bord insupportable, impossible. Le plus ancien des officiers est chargé de maintenir les bonnes relations, et il faut le dire; son ministère est facile aujourd'hui qu'en général les officiers de la marine ont de l'éducation et les bonnes façons des hommes du monde bien appris.

Par l'échelle la plus voisine, montons à la troisième batterie ou batterie haute. Encore deux belles rangées de canons ; encore et toujours l'ordre, la propreté, jusqu'au luxe. Toutes ces pièces brillent également; ce matin, on les a frottées avec une étoffe légèrement imbue d'huile, et la peinture, composée d'une simple couche de noir de fumée délayé dans du vinaigre où a été trempée pendant quelques jours une poignée de vieille ferraille, la peinture a pris l'aspect d'un beau vernis anglais.

Voici, en avant du grand mât, une maison composée de panneaux grillés; c'est la cage à poules; c'est le garde-manger de la petite viande sur pied. Quelque chose de curieux, je vous assure, c'est, pendant une campagne, l'étude de la cage à poules. Ici, vous voyez les volatiles assez paisibles; leur plumage n'est pas déshonoré par la mue ; il brille de ses couleurs naturelles, et l'on sait que les gallinacées qui en sont parées se portent bien. La république est tranquille; il y a bien quelques coups de bec ou d'ergot, mais la tyrannie de la force ne s'est pas encore intronisée dans le poulailler. Après quelques jours de campagne, il n'en sera plus ainsi. La nourriture, qui consiste en rations d'avoine, et l'air de la mer échauffent les poules, les portent à la méchanceté, et les exaltent jusqu'à les rendre féroces. Alors les combats se répètent, et la plus forte, la plus hardie, la plus cruelle s'impose à la société comme un souverain terrible, battant les batailleuses, leur arrachant et les yeux et les plumes et parfois la vie. Si le cuisinier fait justice du tyran, un autre lui succède bientôt, de telle sorte que la guerre ne s'éteint qu'avec les combattants. Une chose assez singulière, c'est que les poules se dévorent l'une l'autre le croupion dans leurs sanglantes luttes : pendant l'expédition d'Alger, en 1830, le cuisinier espagnol du navire qui me porta en Afrique ne nous servit pas six poules parées de leur porte-queue complet et de ces muscles latéraux que la gourmandise a nommés *Les sots l'y laissent*.

Voici les cuisines. Les fourneaux ne risquent point de voir leurs feux renversés, ou les plats enlevés à la sollicitude du chef et à l'appétit des consommateurs; on les a suspendus, comme des boussoles, de manière à les faire obéir au roulis et au tangage. Il est probable que la cuisine du Carraquon de François Ier n'était pas aussi bien ordonnée que celles-ci, ou aussi bien surveillée le jour où le roi, ayant invité les grands seigneurs ou les nobles dames de sa cour à visiter le vaisseau qui passait pour le plus beau de l'Océan et avait 100 pièces de bronze, eut le désespoir de voir se consumer un tel navire, incendié par du feu tombé des fourneaux où l'on préparait, dit-on, un grand régal pour sa Majesté et sa noblesse. Ce fut le 6 juillet 1545, je crois, qu'arriva ce malheur. L'amiral Annebaut était au moment de mettre sous voile pour aller combattre la flotte anglaise à l'île de Wight.

Venons aux appartements de l'amiral, qui sont à l'arrière, à cet étage (1). C'est naturellement le lieu du vaisseau où l'on a dû réunir tout ce qu'une forteresse flottante peut admettre de comfort et de luxe. De beaux tapis, des meubles qui, pour n'être pas dans le dernier goût, ne manquent ni d'une certaine recherche dans la forme, ni d'une certaine richesse dans les étoffes, une bibliothèque bien garnie, des tables de jeu auxquelles l'amiral fait asseoir quelques officiers dans ses soirées de réception, des longues-vues accrochées à la muraille, un compas de route renversé que le commandant de l'escadre peut à tout mo-

(1) Je dois vous avertir, pour être complétement exact dans le détail que je fais du vaisseau l'*Océan*, que l'appartement de l'amiral à bord de ce bâtiment n'est point à l'arrière de la troisième batterie, mais sous la dunette. C'est l'installation du *Montebello* qui présente les choses ainsi que je les décris. Cette installation a été approuvée par un conseil d'officiers généraux tenu à Toulon ; voilà pourquoi je me suis permis d'exposer pour 1841, ce qui n'est pas encore en 1844 à bord de l'*Océan*. C'est comme l'uniformité des calibres ; je l'ai admise parce qu'elle est réglementaire. La vérité est qu'en 1841, quand j'eus le plaisir de voir le vaisseau où M. l'amiral Hugon avait son pavillon de vice-amiral, l'*Océan* portait du 36, du 24 et du 18 en batteries, et des caronades de 36 sur les gaillards. J'ai cru devoir constater toutes les améliorations, ou ce que l'on regarde comme tel.

ment consulter sans sortir de chez lui, des atlas français et étrangers : tels sont les principaux objets qui décorent ce salon, dont la peinture blanche, ornée de quelques filets d'or, est d'une élégante simplicité. La salle à manger est vaste ; sa décoration est sévère : les boiseries ont reçu une couleur d'acajou dont la teinte sombre s'est appropriée à la gravité d'un palais dont les femmes sont à peu près exclues. La petite chambre et le cabinet de travail qui lui fait pendant sont des pièces étroites, mais fort ingénieusement disposées.

J'ai entendu certains puritains, de ceux surtout pour qui la vie n'est jamais assez facile et douce, reprocher aux logements des amiraux et des capitaines de vaisseaux quelques ornements, quelques dorures, quelques emménagements commodes, et dire que l'homme de guerre et de mer doit sans cesse être rappelé par ce qui l'entoure aux rigueurs de son état, que le bien-être l'amollit, et que l'appartement *fastueux* où le budget l'habitue à vivre est une Capoue énervante. J'ai répondu et je répondrais encore à ces hommes si rigoureux : il y a tant de privations dans la vie d'isolement à laquelle l'amiral et le capitaine, plus que tous les autres marins, sont condamnés par les exigences du service, qu'il faut bien leur accorder un peu de bien-être. Et puis, à l'étranger, en temps de paix, le vaisseau n'est pas seulement une forteresse, c'est une cité française ; l'amiral et le capitaine ne sont pas seulement des chefs militaires, ils sont des représentants de la France, et la France n'est pas un pays sans art, sans industrie, sans fortune, et par conséquent sans luxe. Voyez d'ailleurs les navires républicains de l'Amérique ; est-il un de nos bâtiments qui puisse lutter, au point de vue qui nous occupe, avec un de ceux-là ? Un jour que, voyant un capitaine de vaisseau américain revêtu d'un uniforme chargé de broderies, je lui dis :

— Pour un républicain, monsieur, vous êtes bien doré.

Il me répondit :

— Hors de l'Amérique, je ne suis pas un républicain, monsieur, mais un Américain : or, l'Amérique est puissante par sa richesse, et je n'oublie pas que je la représente partout où je suis à l'abri du pavillon de l'Union.

Au reste, pense-t-on que pour loger dans un appartement où le soleil arrive à travers des rideaux de soie ou de laine façonnée, le marin sera moins ferme au jour du combat ? Qu'on se rappelle les batailles navales du dix-septième siècle et celles du seizième : alors le vaisseau peint, sculpté, doré partout, se battait-il mal ? l'officier, avec son juste-au-corps chargé de dentelles et de passements d'or, s'épargnait-il ? Il se parait pour le combat comme pour une fête ; il allait au feu comme à la cour ou à un rendez-vous galant ; il mettait son point d'honneur à paraître élégant, coquet, gentilhomme, et à mourir avec grâce autant qu'avec courage.

Le capitaine du vaisseau amiral, autrement appelé le *capitaine de pavillon*, parce qu'il commande le bâtiment porte-pavillon de l'amiral, le capitaine, dis-je, est logé dans la dunette. Il a son salon, sa galerie, sa chambre comme l'amiral ; il n'a point de salle à manger, parce qu'il est nourri à la table de l'officier général qui monte son vaisseau. Cet appartement très-joli, non pas peut-être pour vous, madame, qui y voudriez plus de développement et bien des petits accessoires dont les marins ont appris à se passer, cet appartement est moins vaste que celui dont nous sortons. Il est avoisiné par la chambre du capitaine de corvette, le second capitaine, l'officier de tous les détails, le ministre de la police et de l'intérieur de ce royaume qu'on appelle Navire, le grand responsable de tous les ordres du capitaine de vaisseau, l'organisateur de la machine, celui sans l'assentiment de qui on ne range ou dérange à bord ni un sac, ni une gueuse, ni un cordage, enfin le bras droit du commandant et quelquefois sa tête. Un bon capitaine en second, sur un bâtiment de guerre, est un homme extrêmement précieux ; un excellent second est presque un phénix à trouver. Activité, raison, sévérité, justice, intelligence exercée, et, dans de certaines circonstances difficiles, ingéniosité voisine du génie, voilà, avec une santé robuste, de la politesse, et une volonté ardente du bien, les qualités qui sont nécessaires à un second. Vous voyez que ce fonctionnaire résume en lui toute l'administration d'un État : selon moi, il devrait être plus rétribué qu'il ne l'est, car l'argent devrait être en proportion avec la peine, ce qui n'a pas lieu.

Le bureau de l'état-major de l'amiral est aussi sur la dunette ; c'est là qu'aboutit tout le détail de l'escadre ; c'est de là que partent tous les ordres qui sont communiqués aux bâtiments, au moyen de pavillons pendant le jour, au moyen de fanaux, de fusées, de feux de couleurs et de coups de canons pendant la nuit.

Cette armoire en cuivre que vous voyez en avant de la roue du gouvernail, c'est le réceptacle où tourne librement l'aiguille aimantée dans sa boîte ou *boussole*. Elle s'appelle *habitacle*, du latin *habitaculum*, maison, retraite. Voici la bouche du grand porte-voix dont vous avez vu le corps traversant les ponts, et le pavillon béant à la première batterie. La muraille qui sert d'enceinte au pont supérieur est haute, et beaucoup plus qu'autrefois. C'est une fortification véritable. Jadis les hommes étaient découverts par le bastingage ; on les a enfermés maintenant comme dans un tombeau. Le couronnement de cette fortification est fait par une ligne de hamacs, systématiquement rangés à l'heure du lever que j'ai eu l'honneur de vous dire s'appeler le *branle-bas*. Sur le pont, en avant du grand mât, vous voyez quelques embarcations les unes dans les autres ; à côté d'elles et de chaque côté sont des mâts et des vergues de rechange composant un dépôt, une réunion qu'on nomme la *drome*, je crois du hollandais *drom*, qui a le sens de multitude, agglomération, troupe.

Autrefois, il n'y a pas bien longtemps encore, toute la partie du pont où sont les embarcations était une vaste écoutille qu'on appelait *la grand' rue*, je ne sais trop pourquoi ; car cet espace, ce trou n'avait guère l'apparence d'une rue petite ou grande. La chaloupe et les autres canots y trouvaient leur place, ce qui gênait la manœuvre des canons de la batterie haute quand on se battait sans mettre à l'eau toutes les embarcations, ce qui, à vrai dire, n'arrivait guère. Dans le cas où la chaloupe et les canots flottaient derrière, on bouchait l'écoutille par un panneau à claire-voie qui avait l'avantage de laisser passer aisément la fumée des canons de la batterie.

Eh bien ! madame, nous voilà à la fin de notre visite ! vous avez vu tout ce qui constitue le vaisseau de guerre, tout ce qui est son organisation et sa vie ; vous avez vu, pour parler ainsi, ses entrailles, après avoir examiné sur le chantier son squelette, et avoir admiré son noble et fier extérieur. Vous n'avez pu retenir tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire sur chacun des objets devant lesquels je vous ai arrêtée ; mais M. Édouard a pris des notes et fait des croquis ; avec cela et l'excellente mémoire dont vous êtes douée, à ce que vous m'avez dit, vous pourrez revenir sur chacun des détails qui ont occupé notre longue promenade.

J'espère que cette journée, qui a dû fatiguer votre attention, ne sera pas tout à fait perdue pour vous et pour

les autres. Votre admiration pour le vaisseau, vous la communiquerez à la société nombreuse dont votre esprit et votre bon jugement vous font le centre naturel, et c'est un service que vous rendrez à la marine qui, pour être aimée, n'a besoin que d'être connue. Quant à présent, reposez-vous. L'escadre manœuvre ; autant que je le pourrai, je vous ferai comprendre ses évolutions, dont l'ensemble et la précision vous étonneront sans doute. Ce soir vous aurez la gracieuse hospitalité de l'amiral, qui nous a fait l'honneur de nous engager à diner, et vous verrez à sa table que le bon goût, les bonnes manières, les conversations sur tous les tons, sur tous les sujets, ont droit d'asile à bord des bâtiments de guerre comme dans les meilleurs salons de Paris et de la province. L'officier de la marine, bien élevé, et c'est aujourd'hui le grand nombre, est un homme du monde plus intéressant que les autres, parce qu'il a vu beaucoup, beaucoup appris et beaucoup comparé, qu'il s'est dégagé des préjugés de sa ville natale et de son pays, et que sans cesser d'être Français par le cœur, il est devenu par l'intelligence le citoyen du monde entier.

A. JAL.

Vue de la rade du Havre à l'arrivée du prince de Joinville,

après le bombardement de Tanger et de Mogador.

FÉLICIEN DAVID.

Le grand événement du mois est l'apparition d'un nouvel astre au ciel harmonieux de Beethoven, de Mozart et de Rossini; c'est l'avénement de M. Félicien David, auteur de la symphonie du *Désert*, exécutée au *Conservatoire* et au *Théâtre-Italien*. L'année 1844 est morte, et l'année 1845 est née au bruit charmant de cette musique orientale, et des longs applaudissements dont frémit encore la salle Ventadour. Le *Musée des Familles*, qui veut plus que jamais tenir ses lecteurs au courant de toutes les actualités de la science, des arts et des lettres (1), s'est mis en mesure de joindre au portrait de M. Félicien David et au compte-rendu de son œuvre, des détails aussi complets qu'exacts sur sa vie, une des plus poétiques et des plus étranges qui figureront un jour dans la biographie des artistes. Si, comme nous aimons à l'augurer, la carrière musicale de M. David répond à l'éclat de son début, si la postérité doit ajouter une couronne d'immortelles au laurier dont la mode vient d'entourer son front, nul doute que quelque écrivain du vingtième siècle ne trouve le sujet d'un poëme ou d'un roman dans les faits que nous allons esquisser.

Félicien David, qui a aujourd'hui trente-quatre ans, est né en 1811, à Cadenet, département de Vaucluse. Une voix intérieure lui apporta sans doute en son berceau l'écho des chansons de Pétrarque à Laure, son immortelle compatriote; le fait est qu'il annonça dès l'enfance un sentiment et un amour particuliers de la mélodie. Sa vocation ne fut pas étouffée par ses parents. Ne pouvant payer son éducation, ils l'envoyèrent à Aix se faire enfant de chœur. Là, David apprit la musique à la grâce de Dieu, en écoutant gémir l'orgue ou tonner le serpent, et en lançant de son jeune gosier, jusqu'aux voûtes de la cathédrale, les chants sacrés de l'*O salutaris* et de l'*Agnus Dei*. L'élève en sut bientôt plus que son professeur, et, sur la propre demande de celui-ci, fut nommé maître de chapelle à dix-neuf ans. David se crut roi, et dirigea pendant deux années le chant de la cathédrale. Mais, plus le jeune aigle montait, plus il sentait grandir ses ailes, plus il lui fallait d'air et d'horizon. Un jour son regard s'élança jusqu'à Paris, et son vol fut aussi prompt que son regard. Ici commencent les poétiques vicissitudes de cette existence romanesque.

David entra au Conservatoire en 1830, et travailla avec Reber dans la classe de M. Fétis. On voit qu'il trouvait tout à la fois un maître et un camarade dignes de lui. Les saints-simoniens s'occupaient alors de refaire notre monde, et ouvraient aux hommes d'imagination ce vaste champ des systèmes, où quelques fruits excellents ont survécu à tant de fleurs stériles. Les idées, le caractère, et jusqu'au costume des nouveaux apôtres séduisirent vivement Félicien. Désertant le Conservatoire pour Ménilmontant, il se fit le coryphée de la petite église dont le père Enfantin était le dieu. Il chanta la société future, la fraternité humaine, l'émancipation de la femme, etc. On sait que tous ces beaux projets ont abouti à des procès pour dettes. Les ouvriers, du moins, étaient plus solides que leur œuvre; ils lui ont survécu glorieusement. Le dieu Enfantin est aujourd'hui un savant éclairé; le père Michel Chevalier est devenu professeur et conseiller d'État; le père Barreault, rédacteur en chef du *Courrier Français*; le père Duveyrier, inspecteur des prisons, et Félicien David, l'un de nos premiers compositeurs. D'autres font des vaudevilles, et d'autres des chemins de fer; quelques-uns sont allés chercher la femme libre en Orient, et y fument aujourd'hui le narguilek au milieu d'un sérail d'esclaves. Les dieux ont leurs destins comme les simples mortels.

Parmi les derniers croyants qui avaient entrepris à pied ou à cheval, en voiture ou en navire, sans argent et sans ressource, ce grand voyage au berceau du soleil et du monde, Félicien David marchait côte à côte avec un ami dont il n'oubliera jamais le dévouement. Cet ami porte un nom déjà honoré dans la science par sa famille et par lui-même, comme il l'est dans les arts par un de ses frères; il s'appelle Félix Tourneux. Félix et Félicien se séparèrent pourtant à Smyrne ou au Caire. Le premier, se souvenant d'Argos, revint en France; le second poursuivit son pèlerinage avec Barrault. Enfantin les avait aussi quittés pour s'attacher au pacha d'Egypte. Il est probable que David songeait moins alors à prêcher le saint-simonisme aux musulmans, qu'à chercher les sons perdus de la musique grecque dans les mélodies arabes qu'il vient de nous révéler. Il n'exerçait du moins l'apostolat qu'à sa manière, c'est-à-dire au piano; car cet instrument, dans lequel il avait mis son âme, le suivait sur terre et sur mer, à travers tous les périls et toutes les privations.

L'histoire du piano de David ne serait pas l'épisode le moins charmant de cette Odyssée. Si les compagnons éloquents du musicien semblaient aux populations orientales des êtres supérieurs, Félicien, chantant au piano, leur paraissait un dieu, ni plus ni moins. Lorsque ses doigts et ses lèvres traduisaient cette *Prière du muezzin* qu'on a tant applaudie aux *Italiens*, les kaïds vêtus d'or, les esclaves à demi nus, les tribus entières accouraient autour de lui; les plus sombres figures s'épanouissaient sous le turban, les fanatiques s'agenouillaient en invoquant Allah! et tous demeuraient en extase, immobiles dans les plis du burnous, jusqu'au dernier soupir de la voix et de l'instrument. Et puis cet instrument fidèle nourrissait et consolait à la fois l'artiste et ses amis. David donnait, chemin faisant, des leçons de musique, dont le prix faisait vivre la petite caravane. Et lorsque le pain, l'argent et le tabac leur manquaient, lorsqu'à la fin d'une journée de fatigue et de misère, la force et le courage allaient les abandonner, ils se réunissaient autour de Félicien, qui se mettait au piano; et, rappelée par la voix de cette sirène familière, l'espérance rentrait en souriant dans les âmes, la manne céleste pleuvait encore au milieu du désert... Nos voyageurs traversèrent ainsi les immenses solitudes du Liban, accueillis et fêtés par les tribus les plus sauvages, jusqu'au jour où ils

(1) Outre les tablettes du *Mercure de France*, qui ne laisseront rien échapper dans le mouvement des académies, des cours et des travaux publics, des connaissances utiles et amusantes, de la librairie, des ateliers, des théâtres et même des salons, le *Musée* donnera désormais régulièrement dans chaque numéro un article spécial et *illustré* sur le personnage éminent, la découverte importante ou l'événement capital du mois.

rencontrèrent la persécution en retrouvant des Européens. Hélas oui! (que la civilisation en rougisse de honte) ce furent des compatriotes et des frères, qui les dénoncèrent comme ennemis aux barbares étrangers. Soulevée contre eux par ces rivalités honteuses, une peuplade aveugle prit en haine jusqu'au piano qui avait charmé le désert. Félicien dormait près de l'instrument silencieux, lorsqu'un bruit fatal l'éveille au milieu de la nuit... Il se lève, et voit une troupe de femmes briser son piano. La boîte vole en éclats, les cordes se rompent en sifflant, les touches poussent un dernier soupir... l'ébène et l'ivoire vont joncher la terre... David, éperdu, veut défendre le meuble sacré comme il défendrait sa vie; mais comment résister à cent femmes échevelées et frénétiques, décidées à sacrifier à tout prix l'organe des djins malfaisants? Saisi par ces bacchantes, et garrotté au pied d'un arbre, le pauvre compositeur assiste, en se tordant sous ses liens, à l'exécution de son ami, ou plutôt à son propre supplice, car chaque coup lui brise le cœur, chaque son lui arrache une larme... Il tombe sans force et sans voix sur les derniers débris..., comme un rossignol à qui l'on aurait coupé la langue...

Que pouvait faire David après un tel malheur, sinon revenir en France chercher un autre piano? Il était d'ailleurs arrivé jusqu'à Jérusalem, ce terme des pèlerinages chrétiens. En 1836, il fut de retour à Paris, plus pauvre que jamais d'argent et de gloire, mais riche et fier du trésor mélodieux qu'il avait amassé en Orient, mais tout plein des mille voix qui chantaient dans sa tête, comme les chœurs fantastiques des *Mille et une Nuits*. Il offrit au public quelques perles de ce trésor; la foule ne les aperçut même pas : *margaritas ante porcos!* Au reste, le jour de la renommée n'était pas venu pour David. *Sera tamen respexit inertem.*

Ici s'arrêtent les détails donnés sur l'auteur du *Désert* par les journaux quotidiens, et surtout par la spirituelle chronique de M. de Boigne. Pourquoi n'y ajouterions-nous pas des faits plus intimes et plus curieux encore, puisque le témoin à qui nous les devons nous y autorise, et puisque ces faits honorent également David et ses amis?

Le plus empressé de ces amis fut, comme toujours, le plus ancien. L'amitié ressemble aux vins généreux, elle gagne à vieillir et à voyager. Figurez-vous donc une amitié qui a traversé le désert! En bons camarades, d'ailleurs, Félix Tourneux et Félicien David n'avaient pas échangé une seule lettre depuis leur séparation du Caire ou de Smyrne. La poste a été inventée, pensaient-ils philosophiquement, pour les amis qui se défient l'un de l'autre, et pour les hommes d'affaires qui veulent se tromper. En fait d'amitié, c'est comme en fait de vaudeville, on n'écrit que ce qui est mauvais à penser, comme on ne chante que ce qui n'est pas bon à dire. Pourquoi s'envoyer des signaux, lors qu'on est sûr de se reconnaître partout?

Félix reconnut un beau jour Félicien dans la rue Vivienne ou de Rivoli, lorsqu'il le croyait à Bethléem ou au Golgotha. Voilà de ces joies qu'on perdrait en s'écrivant.

Vous voyez d'ici les deux frères dans les bras l'un de l'autre, se parlant tous deux à la fois, s'interrogeant sans se répondre, puis se contant mille choses inutiles et charmantes : les aventures de voyage, les poésies du désert, les misères de l'apostolat, la chute du dieu Enfantin, la destruction du piano, et surtout les mélodies orientales. Avant de dire à Félix comment il se portait, David lui fredonna certainement l'*Aleikum el Salam!* En vrai musicien d'ailleurs, on le verra bientôt, David chante beaucoup plus qu'il ne parle, de même qu'en digne Égyptien, il fume encore plus qu'il ne chante.

Quand il eut offert une cigarette à Tourneux, celui-ci alla au fait, et lui demanda quelle était sa position.

— Comme tu vois, répondit Félicien, sur le pavé; professeur sans élève, compositeur sans éditeur, et toujours libre... de ne pas dîner.

— Eh bien, viens dîner avec moi.

David accepte et se rend chez Tourneux. Il y trouve l'hospitalité du foyer, de la table et du cœur, une amie de plus dans la femme de son ami..., et un piano d'accord! On dîne, on cause, on fume, on demande de la musique à Félicien, et voilà notre pèlerin le dos au feu, les mains sur les touches, entre deux bons visages d'hôtes. Il n'avait de longtemps été à pareille fête! Une douleur inexorable clouait M^me^ Tourneux sur le lit : comme le roi dont il porte le nom, David charme cette douleur par ses accents les plus purs. Il oublie le temps et le fait oublier à ses amis... Bref, il chantait et ils écoutaient encore, lorsque minuit sonna.

— Veux-tu coucher ici, Félicien?

— Très-volontiers, Félix!

On dresse un lit de camp dans le ménage, comme autrefois sous la tente voyageuse, et, bercé par la douce main de l'hospitalité, David s'endort en écoutant ses voix intérieures.

Le lendemain, Eugène Tourneux (encore un noble cœur et un noble talent dont nous parlerons bientôt) rencontra, en entrant chez son frère, Félicien dans les pantoufles de Félix.

Il s'y trouvait si bien... qu'il y est resté huit ans.

Oui! pendant huit ans entiers, ces deux amis ont partagé la même fortune, bonne ou mauvaise, le même toit, la même table, et quelquefois le même habit. Fraternité simple et touchante, digne des anciens philosophes ou des premiers chrétiens! Admirable tableau d'intérieur, où ne manquait pas la femme courageuse, au dévouement plus fort que la souffrance!

Il est vrai que sobre, calme et réservé comme l'Arabe, David tenait peu de place et faisait encore moins de bruit; on l'eût pris pour une ombre ou pour un portrait de famille, si l'on n'eût vu tournoyer la fumée de sa cigarette ou entendu le piano vibrer sous ses doigts... Pareil aux augures familiers qui viennent le soir annoncer l'espérance, ou bien au grillon discret qui attend pour chanter la fin des travaux domestiques, c'était aux heures paisibles de la veillée que Félicien jetait sa dernière bouffée de tabac, et s'asseyait au piano à la façon de maître Wolfrang. Aussitôt la causerie tombait d'elle-même, les amis écoutaient penchés et rêveurs ainsi que dans le tableau de Lemud; un baume idéal engourdissait les douleurs de l'épouse, et les airs d'Orient, prenant un corps vaporeux, se balançaient dans le demi-jour du petit salon, comme la danse molle des almées à travers le nuage blanc du narguilek.

Lorsque la musique était finie, le silence durait encore, puis chacun prédisait au musicien pensif ce jour du succès, qui vient de se lever pour lui.

Pendant l'été, ces scènes animaient une maisonnette louée par Tourneux au village d'Igny, dans la vallée de Bièvre. Aux approches des grandes fêtes, David composait une messe solennelle. Il convoquait, pour la chanter avec lui, le ban et l'arrière-ban de ses artistes : le ban, c'était Eugène Tourneux; l'arrière-ban, c'était le magister de l'endroit. Le bon curé dirigeait les répétitions, et les paysans d'Igny étrennaient, sans le savoir, un chef-d'œuvre...

Un soir, le piano, porté tout exprès, était encore dans l'église. C'était le jour solennel de la Saint-Pierre. David l'avait célébré, comme il convenait à un ancien apôtre. Puis,

les chants terminés, les cierges éteints, les fidèles retirés au logis, le digne pasteur avait diné chez Félix avec les trois membres de sa chapelle... Le prêtre et le savant, le peintre et la jeune femme, causaient de religion et de charité, de science et d'art, ce qui revient à peu près au même; mais David, plus silencieux que de coutume, s'agitait en homme qui ne sait trop ce qui lui manque. Ou plutôt il le savait à merveille, et ses hôtes l'eurent bientôt deviné. Il lui manquait tout simplement le piano, cet organe de ses pensées. Sa parole était restée au sanctuaire, enfermée dans la boite sonore; voilà pourquoi il se trouvait muet au salon. Heureusement il entendait fort bien, et il se leva comme l'Arabe à l'appel du muezzin, lorsqu'on proposa d'aller faire de la musique à l'église.

Le lieu, le temps et l'heure ne pouvaient être mieux choisis : la nuit était sereine, tiède et embaumée. Les oiseaux et les fleurs dormaient dans le jardin. Toute la nature était plongée dans ce vaste silence, où l'on entend le vent soupirer près des feuilles, la sève monter dans les rameaux frémissants, la rosée pleuvoir en perles sur les brins d'herbe; où la terre, en un mot, semble s'arrêter pour écouter les harmonies du ciel. Le bruit de la danse et des chants dans le village en fête contrastait vivement avec le calme de la campagne. Nos artistes traversèrent tout ce mouvement humain pour arriver au repos de la maison de Dieu.

Les voilà dans le chœur de la petite église, toute parée encore de fleurs et de ramée, tout imprégnée des parfums de l'encens et de la prière. Là, le bruit de la fête n'arrive qu'en mourant, comme celui des flots dans le port. Dieu n'est plus présent au lieu sacré, mais sa majesté ne cesse pas de le remplir. Les reflets du marbre et de l'or, l'ivoire luisant des crucifix, les blanches figures des noirs tableaux, la lampe allumée devant l'autel, disent tout bas : Tremblez dans mon sanctuaire. Une sainte horreur tombe de la voûte avec les ombres des piliers. Des spectres lumineux semblent entrer et sortir par les fenêtres sur les pâles rayons des étoiles.

Il n'en fallait pas tant pour inspirer Félicien David. Le silence parut plus intense encore lorsqu'il se mit au piano; si quelque rossignol soupirait dans les arbres du cimetière, il dut s'interrompre aux premières notes; les anges eux-mêmes, les anges invisibles qui planaient sur le tabernacle s'arrêtèrent sans doute et se recueillirent pour écouter; car la mélodie qui s'échappa en ce moment solennel, dans cette petite église d'Igny, des doigts et des lèvres, ou plutôt de l'âme de David et de Tourneux, n'était autre que cet *Hymne à la nuit* qui vient de soulever tant de bravos au Théâtre-Italien, et que nos sévères critiques appellent une des plus admirables mélodies qu'il soit donné à l'oreille humaine d'entendre; — œuvre obscure et méconnue hier, aujourd'hui populaire et glorieuse, — chant délicieux et pénétrant, qui a trouvé la corde de l'amour au fond de tous les cœurs, et dont toutes les voix s'en vont répétant aujourd'hui les enivrants motifs.

Quand tu sortis de cette pauvre église de village, ô David! avec tes amis émus comme toi de ton chef-d'œuvre, prévoyais-tu l'éclatante ovation du Conservatoire et des Italiens? Entendais-tu au loin, du fond de cette nuit silencieuse, à travers les danses et les cris des villageois, les applaudissements qui viennent de jeter ton nom à tous les échos du monde? Dis-nous alors comment ta poitrine a pu contenir si longtemps un pareil trésor sans faire explosion!

C'est que, pour l'homme qui vit en son art, la sympathie de quelques élus vaut presque la gloire, cette sympathie de la foule; c'est que Félicien triomphait à Igny, comme au théâtre, dans le cœur de deux amis prédestinés comme lui-même. Depuis cette nuit mémorable, en effet, les trois visiteurs de l'humble église ont tracé leur sillon lumineux chacun de son côté. Au moment où David s'inscrit au testament de Mozart, Félix Tourneux, ingénieur du chemin de fer de Paris à Bordeaux, ouvre au pays et à la science la carrière de l'infini; et Eugène Tourneux envoie au salon de peinture des portraits où brillent la riche couleur et la grande naïveté des vieux maîtres.

Et cependant la femme forte a vaincu la douleur, le maître d'école est toujours maître d'école, et le bon curé ignore peut-être l'histoire de ses hôtes. Ainsi vont les destinées humaines.

Quand décembre rappelait à Paris les habitants de la maisonnette, un seul y restait et y passait souvent l'hiver entier. Il va sans dire que c'était Félicien. Toutefois, notre ermite n'était pas complétement isolé; outre un vieux piano, dont les entretiens lui suffisaient, il partageait ses repas et ses jeux, son toit et son enclos, avec une chèvre et un lapin. Ces deux amis du nouveau Robinson faisaient avec lui, au dehors, toutes sortes d'exercices gymnastiques, puis écoutaient gravement, à la maison, ses improvisations et ses chants, ou le regardaient pendant des heures entières aspirer la fumée de ses cigarettes. Aussi, qu'on vienne dire à David que les animaux n'ont pas une âme! Quelquefois, des êtres plus raisonnables, les paysans d'Igny, assistaient, avec la chèvre et le lapin, aux compositions de l'artiste. Il essayait sur eux ses mélodies, comme Molière essayait ses comédies sur sa servante; et peut être doit-il aux naïves inspirations de ces bonnes gens le naturel si parfait de ses inspirations.

Telle était l'humble vie de Félicien, lorsque la gloire est venue l'embrasser dans son sommeil, comme cette reine de France amoureuse d'Alain Chartier. Tout devait être oriental dans cette destinée étrange. Ses pérégrinations étaient déjà un conte arabe; son élévation sera une *mille et deuxième Nuit*. Il compose, avec son calme habituel, sa symphonie du *Désert*. Il y jette les perles les plus pures de ses souvenirs d'Orient. Un compagnon de ses pèlerinages, M. Colin, s'identifie à lui pour mettre sous sa musique des vers dignes de la porter (c'est le plus grand éloge qu'on en puisse faire). Le *Désert* se répète sans bruit au Conservatoire. On l'annonce sans réclame, on l'affiche modestement. Artistes, amateurs et journalistes, tout ce public blasé des premières représentations arrive en se faisant tirer l'oreille. On écoute froidement les premières mesures... On interrompt l'ouverture par mille conversations..., quand tout à coup un motif charmant se fait jour; une mélodie pénétrante impose silence... Voilà déjà les oreilles distraites captivées... La symphonie poursuit son cours et son succès... Les applaudissements s'appellent et se répondent; l'étonnement devient de l'admiration, l'admiration de l'enthousiasme, l'enthousiasme du délire, le délire de la rage... On n'a rien entendu de pareil depuis Bellini... Ce nom inconnu n'est-il pas un pseudonyme? Est-ce Beethoven ou Mozart qui ressuscite? Et la salle entière n'a plus que deux mains pour applaudir, qu'une voix pour crier bravo, qu'un sentiment pour glorifier David. En moins d'une heure, cet homme ignoré est devenu célèbre; ce pauvre sujet a été couronné roi, ce nom obscur resplendit parmi les illustres noms... « Quel rêve éblouissant! s'écrie un nos plus éloquents collaborateurs, M. Théophile Gautier. Sauter ainsi, sans transition, sans tâtonnement, de l'ombre dans la lumière, du néant dans la gloire! quel tour de roue vertigineux! » Et toute la presse,

qui est aujourd'hui la renommée, de répéter la même chose avec ses mille voix ; car, disons-le à l'honneur de notre époque, pas un rival n'a disputé à David son succès, pas un insulteur ne s'est mêlé à son triomphe... Juste récompense de sa modestie.

Pourquoi n'en pouvons-nous pas dire autant des spéculateurs, qui, non contents de posséder l'œuvre de l'artiste, ont poussé l'artiste lui-même dans l'antre de la chicane! Détournons les yeux de cet affligeant tableau, pour voir comment David a supporté sa gloire.

Quelques heures avant la révélation de son chef-d'œuvre, il l'avait humblement offert, pour deux cents francs, à un éditeur qui l'avait remercié avec un noble dédain. On se figure la stupéfaction du négociant, en apprenant quel trésor il avait refusé! Il y avait de quoi se pendre dans sa boutique! L'éditeur préféra se pendre à la sonnette de David. Il entra dans la mansarde du compositeur plus timidement que celui-ci n'était entré dans son magasin, et il proposa de payer deux mille francs ce qu'il avait rejeté pour le dixième. Quelle revanche pour l'artiste, s'il eût voulu! mais il se borna à remercier à son tour l'éditeur, lui déclarant que *le Désert* appartenait à MM. Escudier, ses amis.

L'avenir de David ne démentira point son présent, car il est aussi calme après qu'avant son triomphe, et ce calme n'appartient qu'aux esprits sûrs d'eux-mêmes. Rien n'est changé dans cette mâle figure orientale, au teint bronzé

Félicien David.

par le désert, aux yeux ardents et contenus, symbole de son talent, à la chevelure épaisse et crépue, au sourire doucement mélancolique ; il n'y a qu'une auréole de plus, et lui seul n'y prend pas garde. Jamais il n'a fait moins de bruit que depuis qu'on en fait tant à son sujet ; il se dispense d'autant plus facilement de parler, maintenant que tout le monde parle de lui. Sa pensée est demeurée fidèle à ses deux instruments de communication : le piano et la cigarette, il ne sort pas de là. Si vous voulez causer avec lui, fumez avec lui; si vous voulez le connaître, écoutez sa musique. Au Conservatoire, après son avénement, il s'est jeté dans les bras de Félix Tourneux, sans rien dire, et lui a offert une cigarette; il eût tenu volontiers le même langage à Mme Tourneux.

A la fin de la représentation des *Italiens*, quand la salle trépignait encore d'enthousiasme, quand mille voix criaient: David! David! quand tous ses amis l'appelaient au foyer, dans les coulisses, sur la scène, où était-il? Après l'avoir inutilement cherché partout, ses hôtes d'Igny, renonçant à l'embrasser, sortaient du théâtre, lorsqu'ils virent sous le péristyle, à l'ombre d'une colonne, un monsieur roulant tranquillement sa cigarette. Ce monsieur était Félicien David. Au milieu de son ovation, le triomphateur s'était souvenu qu'il n'avait pas fumé depuis une heure... et il avait oublié tout le reste... M. Léon Pillet, directeur du Grand-Opéra, a écrit quatre fois à David avant de recevoir une réponse; et cependant il lui faisait, dit-on, les offres les plus brillantes. Cette simplicité n'est pas seulement charmante, c'est un signe infaillible de génie.

David a tous les caractères du véritable artiste. Il a déjà protesté dignement contre la spéculation qui met les chefs-d'œuvre en quadrilles. Il laissera s'en aller, comme il a laissé venir, sans rien céder de son miel pur, cet essaim d'ennemis secrets et d'amis intéressés, frelons qu'on voit bourdonner autour de tous les succès. Qu'il reçoive ici le conseil d'un ami inconnu, qui se garderait de se joindre à cette foule parasite : armé des nouvelles forces que donne la victoire, qu'il se garde de les dépenser en escarmouches; mais rentré dans son recueillement, comme Achille sous sa tente, qu'il n'en sorte que pour des batailles dignes de lui. Sa symphonie lui ouvre une carrière toute neuve, qu'il peut fournir sans rivaux. On dit que sa musique va se marier à la poésie de M. Théophile Gautier; tant mieux pour l'un et pour l'autre, et tant mieux pour tout le monde! La corbeille de cet heureux mariage sera quelque trésor éblouissant comme celui d'Haroun-al-Raschid.

En attendant l'œuvre future, voici en quelques mots l'analyse du *Désert*. L'ouverture est une ritournelle, grave et lente, d'instruments à cordes. L'introduction ou l'*Entrée au Désert*, est déclamée sur les dernières mesures de cette ritournelle. Les strophes suivantes font honneur à la muse de M. Colin. Déjà le poëte et le musicien sont dans le désert :

> Ineffables accords de l'éternel silence!
> Chaque grain de sable a sa voix.
> Dans l'éther onduleux le concert se balance,
> Je le sens, je le vois!

Puis vient le *Chant d'Allah*, qui nous introduit magnifiquement dans la mélodie arabe. Bientôt un *pianissimo* lointain annonce la caravane. Elle s'avance et se déploie sur un *crescendo* qui rappelle l'*andante* hardi de la symphonie en *la* de Beethoven. Le morceau qui vient après est le tour de force de David. C'est le *Simoun*, cette trombe du désert, qui fait onduler le sable comme l'Océan, et broie dans ses tourbillons les hommes éperdus et les lourds dromadaires. La caravane se couche pendant que l'orage passe, et reprend sa marche à travers la solitude. Telle est la première partie du *Désert*.

La seconde partie s'ouvre par le chant de *l'Étoile de Vénus*, et par cet *Hymne à la Nuit*, dont nous avons dit l'origine, et qui suffirait à placer David au premier rang. La fameuse strophe :

> Mon bien-aimé d'amour s'enivre,

si bien chantée par M. Béfort, sera dans quelques semaines

sur toutes les lèvres et sur tous les pianos du monde. On ne peut rendre l'effet de cette mélodie, après l'orage dévorant du *Simoun*, qu'en le comparant à la fraîche rosée que la nuit verse au désert brûlé par le soleil. L'âme, bercée par ce chant délicieux, se réveille au son des triangles, des cymbales et des tambours de basque d'une *Fantaisie arabe*, toute pleine d'originalité. Vient ensuite la *Danse des almées*, merveille de coquetterie sauvage et de grâce langoureuse; véritable rêve d'opium ou de hatchich, au milieu duquel on voit onduler, au son du hautbois et de la flûte, toutes les houris du paradis de Mahomet. La *Liberté au Désert*, c'est-à-dire la liberté dans l'infini, est un chœur d'une allure hautaine et résolue. Mais voici que la nuit retombe. La *Rêverie du soir* endort la caravane sous les plis du burnous, jusqu'au *Lever du soleil*. Ce dernier passage est le *nec plus ultra* de l'harmonie imitative, de la musique visible, si l'on peut s'exprimer ainsi. On voit poindre l'aurore dans le *trémolo* insaisissable des violons. Les premiers bruits du jour s'éveillent avec les préludes de l'orchestre... Puis sur la gamme d'un admirable *crescendo*, le soleil s'avance, arrive à l'horizon, s'épanouit dans le ciel, et, inondant la terre de ses rayons et de ses feux :

> Rayonne tout à coup comme un hymne sonore
> Et remplit le désert de lumière et d'amour.

Le *Chant du muezzin* est arabe jusque dans les paroles : *El salam alek, Allah, hou Akbar*. Aussi a-t-il fait frissonner d'émotion les chefs arabes, qui l'ont redemandé l'autre jour aux Italiens.

Pendant que la mélodie sacrée va s'éloignant, la caravane reprend sa marche,

> Et du désert redevenant le maître,
> Le silence éternel, que l'âme seule entend,
> Sur sa couche de sable, immobile, s'étend.

Telle est la symphonie de Félicien David : drame sans acteurs, opéra sans décors, voyage en Orient que chacun voudra faire par ce temps de bise et de brouillard.

P. S. On nous apprend à l'instant que toutes les difficultés sont aplanies entre M. David et M. Vatel, directeur des Italiens. A la bonne heure, les hommes de cœur et d'esprit s'entendent toujours.

PITRE CHEVALIER.

MERCURE DE FRANCE.

(DU 12 DÉCEMBRE AU 12 JANVIER.)

NÉCROLOGIE DE 1844. — M. Villemain. — SCIENCES : Éloge d'Esquirol. — ACADÉMIE FRANÇAISE : Prix de 10,000 francs. — M. Viennet. — VILLE DE PARIS : Projet de halles générales. — ARTS : Découvertes à Ninive. — LIVRES : *La Forêt de Rennes*. — Les *Contes de Bretagne* et *du Bocage*. — Matinées Menechet. — Concert Duport. — M. Scudo. — M. Couvreur. — Les chefs arabes. — Bals et soirées.

L'année qui vient de finir a été une des plus meurtrières du siècle. Avant de passer aux luttes et aux événements de 1845, l'invulnérable *Mercure* doit saluer les morts illustres qui restent sur le champ de bataille de 1844.

Ce sont : 1° parmi les familles royales, Charles-Jean Bernadotte, roi de Suède, le seul lieutenant couronné de Napoléon, qui ait laissé le trône à son fils; trois membres de la maison de Bourbon, le duc d'Angoulême, l'infante Luisa-Carlotta, et le comte de Castro, troisième fils du roi de Naples; Joseph Bonaparte, frère de l'empereur; les deux fils du prince de Saxe-Cobourg, et plusieurs altesses germaniques; la grande-duchesse Alexandra, fille bien-aimée du czar.

2° Dans l'Église romaine : les cardinaux Pacca, de Croy, Carracciolo, et Bussi, archevêques de Rouen, de Naples et de Bénévent; Belli, évêque de Jesi.

3° Dans l'épiscopat français : outre l'archevêque de Rouen, messeigneurs Le Tourneur, de Sauzin, de Tournefort, Double et de Forbin-Janson, évêques de Verdun, de Blois, de Limoges, de Tarbes et de Nancy.

4° A la Chambre des pairs : MM. de Louvois, d'Ambrugeac, de Bastard d'Estang, Drouet d'Erlon, de Lusignan, Pajol, Duchatel, de Mosbourg, Ledru des Essarts et Camille Perrier.

5° A la Chambre des députés : MM. Auguis, de Briqueville, Cuny, Halley, Houzeau-Muiron, de la Bourdonnaye, Jacques Laffitte, Lalande, Maurice, Mermilliod, Saubat, et Teillard Nazerolles.

6° Dans l'armée : le maréchal d'Erlon, les généraux d'Ambrugeac, de Saint-Aldegonde, Ledru des Essarts, pairs de France; les généraux Vincent, Bertrand, de Faudoas, de Rocheret, d'Orsay et Bro; — une quantité de maréchaux de camp, de colonels et d'officiers de tout grade, tombés au champ d'honneur en Afrique.

7° Dans la marine : l'amiral Lalande, député, les contre-amiraux Angot des Rotours, de Mazan, Imbert Lebret, et plusieurs capitaines et lieutenants de vaisseau, morts aux îles Marquises.

8° Dans la magistrature et le barreau, toute une hécatombe d'anciens magistrats et de magistrats en plein exercice, sans compter les avocats avec ou sans causes. Mais le barreau est comme l'hydre antique : pour une tête qui tombe, il en repousse deux. On peut en dire autant de la médecine.

9° Dans les lettres, notre à jamais regrettable Charles Nodier, dont le *Musée* publiera bientôt une œuvre posthume; Thomas Cambell, poëte anglais; Navarette, historien espagnol; Micali, annaliste italien; Kryloff, le La Fontaine russe; MM. Fauriel, Mollevaut et Burnouf, de l'Institut de France; le prince Elim Metschersky, fils adoptif de notre langue, dont M. Emile Deschamps va publier les œuvres remarquables; le capitaine Bazill-Hall; M^{mes} Augustin Thierry, Flora Tristan, de Silva; MM. Guilbert de Pixérécourt, le fécond mélodramaturge, Alissan de Chazel, Geraud, de Sapinaud, Sébastien Blaze, Panckoucke, Gustave Hugo, Sarrans, Dubos, Reynauld Warin, etc. Le Roy, poëte, mort à 106 ans, Ducercle, plus vieux de sept ans encore; les étrangers Kisfaludy, le Pétrarque hongrois; Alasdair Maclodhoir, le dernier barde gaëlique; Placido, poëte mulâtre, fusillé à la Havane; l'acteur prussien Blum, auteur de 589 pièces de théâtre, et de 162 compositions musicales, — s'il faut en croire *la Quotidienne*, à qui nous empruntons ces détails.

10° Dans les sciences : MM. Geoffroy-Saint-Hilaire et D'Arcet, de l'Institut; les chimistes anglais Dalton, Hope et Allin; H. Alford, premier médecin de Londres; Duncan Gregory, mathématicien écossais; Bouillon La Grange, chimiste; les inventeurs Thilorier, Hutchinson, Stackey, G. Samuda (tué sur un bateau à vapeur en étudiant le système atmosphérique); Reynaud, ancien examinateur de l'Ecole Polytechnique, etc.

11° Dans les arts : l'illustre sculpteur danois Thorwaldsen; Camuccini, peintre romain; le compositeur Berton; les graveurs Tardieu et Galle, de l'Institut; les peintres Dejuinne, Mauzaisse, Constantin; Benvenuti, de Florence, Lamy, Jacques, miniaturiste, etc.; les statuaires Gechter, Dumont, Denys de Metz, Mayer,

Bavarois; les architectes Canonica, Milanais, Le Père, de l'Institut égyptien, de Seynes, etc.; les graveurs Petit, Laurent, de Claussin, Hardman, etc.; les compositeurs Mazzinghy, de Londres, Castelli, Mozel, de Vienne, Baini, de Rome, Amédée Mozart, Trotbat, de Marseille; le caricaturiste suisse Distelli; les acteurs Michu, de l'Opéra; Mme Menjaud, du Théâtre-Français; Buroyer, des Variétés; Belmont (Mme Dupaty), du Vaudeville; M. Godat.

12° Parmi les célébrités diverses: la folle Maria Stella, qui a tant réclamé le titre de sœur de Louis-Philippe; le pêcheur génois Cappadore, centenaire et douze fois millionnaire; la nièce de l'abbé de L'Épée, morte à l'hospice; un descendant de Shakspeare; une petite-fille de Gœthe; le dernier fils de Weber; Séraphin, le roi des ombres chinoises; le prophète Albrecht, mort dans un hôpital suisse; Busquet, l'ancien crieur du fameux *Père Duchêne*, qui disait, pour vendre ce journal sans-culotte: « Il est b........ en colère aujourd'hui, le *Père Duchêne!* » J. Lée, roi des bohémiens d'Angleterre.

— Les désastres de l'année 1844 pourraient se compter par semaine et presque par jour. Mais il est à remarquer que la France a été le pays le plus épargné sous ce rapport. Nous avions payé, les années précédentes, des tributs assez cruels à la fatalité! Espérons que ces tributs compteront encore pour l'année 1845, et qu'elle nous apportera plus de bien que de mal, puisque le bonheur se compose ainsi.

— Il faut avouer toutefois que le nouvel an n'a pas commencé de manière à confirmer cette espérance. Le malheur qui vient de frapper M. Villemain est une véritable calamité publique. Il y a quelque chose de sinistre et d'effrayant à voir ainsi s'égarer tout à coup la tête d'un ministre de l'Instruction, le chef illustre et le directeur des hautes intelligences du pays. Du reste, on annonce que M. Villemain n'est pas dans un état désespéré. Il a eu un moment de lucidité douloureuse, en revoyant ses trois filles. — Pauvres enfants! s'est-il écrié, orphelins avant la mort de leur père et de leur mère! (On sait que Mme Villemain est déjà frappée depuis quelque temps du même mal que son mari). La France va répondre noblement à M. Villemain en adoptant sa famille, car cet homme éminent est sorti pauvre des affaires, et ce n'est pas là sa moindre gloire.

— L'inventeur de la solidification du gaz acide carbonique, M. Thilorier, vient de mourir dans un âge peu avancé, au milieu de ses travaux et de ses recherches.

— En fait de morts illustres, l'Académie de médecine a entendu, dans sa séance annuelle du mois dernier, l'éloge, aussi finement écrit que noblement mérité, de J.-E.-Dominique Esquirol, par M. le docteur Pariset. On sait qu'Esquirol a illustré sa vie laborieuse dans le traitement des maladies mentales. Né à Toulouse en 1772, et destiné au sacerdoce, il portait déjà la soutane à Saint-Sulpice, lorsque la Révolution le jeta dans la médecine. Officier de santé dans l'armée des Pyrénées-Orientales, il passa deux ans à Narbonne, où il refusa d'être secrétaire du fougueux praticien Barthez. Ce n'était pourtant pas le courage qui manquait à Esquirol, il le prouva dans une circonstance remarquable. C'était l'époque des excès révolutionnaires; le tribunal et la guillotine étaient en permanence à Narbonne. Les innocents comme les coupables n'avaient d'autre défenseur qu'un avocat métromane qui plaidait en vers, perdait toutes ses causes, et se consolait par des élégies sur ses victimes. « Ah! s'écria un jour Esquirol indigné, si j'étais à la place de ce fou, je saurais mieux sauver l'innocence. » Une jeune femme l'entend et se jette à ses pieds tout en pleurs: « Mon mari est accusé, monsieur! Il sera jugé demain; parlez pour lui: vous l'arracherez à la mort! » Esquirol accepte, et le voilà en face de l'impitoyable tribunal: il plaide avec l'éloquence du cœur. Ce langage inconnu désarme les jacobins. Toute l'assistance est émue jusqu'aux larmes... Le prétendu coupable est acquitté, et la femme et le mari ramènent leur sauveur en triomphe. Une telle action suffirait à la gloire d'un avocat; mais c'est la médecine qui devait illustrer Esquirol. Revenu dans son pays, il acheva ses études à Montpellier, se rendit à Paris, aussi pauvre que Dupuytren, Portal et tant d'autres. Une folle distraction mit le comble à sa détresse. La prévoyance de son père avait caché une somme en or dans les replis d'un vêtement; Esquirol oublia le contenu après avoir usé le contenant, et jeta son trésor par la fenêtre. Il s'en aperçoit trop tard, et réclame en vain des secours de Toulouse. Il se souvient alors d'un camarade de séminaire, M. de Puysieux, instituteur du jeune Molé (notre homme d'État d'aujourd'hui). Avec une bonté héréditaire dans sa famille, madame Molé reçoit Esquirol à Vaugirard et lui donne le vivre et le couvert; l'étude devait lui donner le reste. Chaque jour, pendant deux années, été comme hiver, Esquirol alla de Vaugirard à la Salpêtrière, au Jardin des Plantes et à l'École de médecine, mangeant sur la route un peu de pain et quelques fruits, causant avec Bichat, avec Roux, avec Landré-Beauvais, hommes de science et de cœur comme lui-même, et qui lui rappelaient naguère encore ces temps heureux de pauvreté, de travail et d'espérance. Esquirol se voua dès lors aux maladies mentales. On connaît ses éminents travaux et ses immenses services; la popularité qu'ils ont faite à son nom, et les établissements élevés par ses soins. On sait enfin qu'Esquirol est mort sur la brèche.

— L'Académie française s'occupe de décerner le grand prix de 10,000 fr. à la meilleure tragédie ou comédie, en cinq actes et en vers, jouée depuis dix années. Une commission vient d'être nommée à cet effet. Le 16 janvier et le 27 février seront deux grands jours pour l'Académie française et pour toute la littérature. M. Victor Hugo recevra solennellement MM. Saint-Marc Girardin et Sainte-Beuve. M. Mérimée sera reçu par M. Etienne, le 6 février. — Nous ne sortirons pas de l'Institut sans annoncer une bonne nouvelle, c'est la réimpression des *Épîtres* et des *Satires* de M. Viennet, cet homme de tant d'esprit, qu'avec sa plume seule et son sourire il a surpassé les travaux d'Hercule et de Thésée, en triomphant de l'hydre des petits journaux. Nous avons sous les yeux une *Épître à la Mort*, qui prouve que M. Viennet n'est pas seulement un des hommes les plus spirituels de ce temps-ci, mais encore un poëte éloquent et un véritable philosophe.

— La ville de Paris persiste dans ses immenses projets d'édification. La Bibliothèque royale et le grand Opéra ont choisi, dit-on, leurs futurs domiciles: la Bibliothèque sur le quai Malaquais, et l'Opéra à l'hôtel du Timbre. Cette nouvelle inspire des sentiments fort divers à la population des rats. Ceux de la rue Lepelletier, qui adorent le mouvement, sont dans la jubilation; le désespoir règne au contraire chez les rats casaniers de la rue Richelieu... qui rongeaient depuis tant d'années les meilleurs ouvrages de la Bibliothèque. Il est vrai que ces deux espèces n'appartiennent pas au même genre. On fait, du reste, aux rats de la Bibliothèque une guerre acharnée. Une société de destruction s'est constituée pour les anéantir, et en a pris plus de mille en une seule nuit. On assure que la spéculation est excellente; on fait de la bougie avec la graisse de ces pauvres bêtes, des fourrures avec leurs peaux, des cure-dents et des cure-oreilles avec les os de leurs pattes. Enfin leur chair nourrit délicieusement les oies et les pourceaux. C'est le cas de dire que rien ne se perd ici-bas, et que Dieu fait bien tout ce qu'il fait, comme parle La Fontaine.

Mais la plus grande et la plus belle entreprise de la ville de Paris, sera la construction des nouvelles halles.

Leur vaste parallélogramme s'étendra à l'est jusqu'à la *rue de la Lingerie* prolongée, à l'ouest jusqu'à la *rue du Four*, au sud jusqu'aux *rues du Contrat-Social* et de la *Petite-Friperie*, au nord jusqu'au prolongement des rues *Coquillère* et *Rambuteau* vers la *pointe Saint-Eustache*. La halle aux draps et le marché des Innocents resteront à part. Ce quartier-général des approvisionnements parisiens sera divisé en huit quartiers particuliers, séparés par des voies publiques et des voies de service, avec trottoirs plantés, jets d'eau, fontaines, etc. Les pommes de terre, les oignons, la verdure et les gros légumes occuperont une superficie de 2,645 mètres; les huîtres 1,484 mètres; les volailles et viandes cuites 1,215 mètres; le poisson 2,491 mètres; la boucherie et la charcuterie, 2,209 mètres; le beurre, les œufs et le fromage en gros 2,491 mètres; les mêmes en détail 2,256 mètres; les fruits en gros ne quitteront pas le marché des Innocents. Telles sont du moins les conclusions de la commission du corps municipal d'après les amendements de M. le préfet. Tout cela ne coûtera pas moins de 17,986,312 fr., et ne sera terminé qu'en 1850, en dépensant trois millions par an; mais la ville

de Paris accélérera sans doute les choses au moyen d'un emprunt. On concevra les dimensions et le prix de cette halle monstre, lorsqu'on saura que Paris dévore chaque jour, à son déjeuner et à son dîner : 20 chargements de poisson de mer, 15 chargements d'huîtres, 5,000,000 de kilogrammes de beurre, 220,000 douzaines de fromages de Brie et de Neufchâtel, 100,000,000 d'œufs (on les a comptés), sans parler de milliers de charretées de fruits et de légumes, ni des hécatombes de bœufs et de veaux, de porcs et de moutons, de volaille et de gibier! On frémit en songeant à ce qui arriverait, si une cause quelconque arrêtait aux barrières un seul des repas de la grande ville...

— M. Botta, notre consul, annonce aux artistes et aux savants une grande nouvelle. Il vient de découvrir à Ninive un immense palais souterrain, dans les fouilles où il emploie cent soixante ouvriers. Murs incrustés d'albâtre, ornements et inscriptions religieuses, idoles cachées sous le pavé des salles, vont bientôt occuper nos archéologues. Déjà M. Flandrin rapporte six cents croquis des plus remarquables. Quinze cents neuf mètres de mur, formant quatorze salons, sont à nu. On sait que Ctésias donne à Ninive quatre mille stades d'étendue, et le prophète Jonas trois journées de tour; toutes ces merveilles de l'antique civilisation vont peut-être sortir de terre, et nous révéler l'histoire de cet empire détruit 600 ans avant J.-C.

— Si vous demandez à Mercure quels sont les romans à la mode, il vous en citera un qu'il vient de lire avec entraînement. Ce roman est la *Forêt de Rennes*, de M. Paul Féval (Francis Trolopp), l'éloquent et ingénieux auteur des *Mystères de Londres*. Nul n'excelle comme M. Féval à nouer et à dénouer une intrigue amusante, à donner la vie aux personnages et aux événements imaginaires. Aussi est-il en ce moment un de nos conteurs les plus en vogue, y compris son illustre rival, l'auteur des *Mystères de Paris*. Nous ne voyons guère entre les deux qu'une différence. M. Eugène Sue fait mieux ses succès, et M. Féval fait mieux ses livres. Or, les succès passent, et les livres restent. M. Féval a le bon lot. La *Forêt de Rennes* est une histoire pleine de terreur, qui se passe en Bretagne, au milieu des dernières luttes de ce pays pour ses priviléges. Gentilshommes et manants y sont mis en scène avec une vérité frappante. Il y a une mystérieuse figure d'albinos qui ferait seule le succès de l'ouvrage. Nous ne la dévoilerons point aux lecteurs, de peur de leur ôter le plaisir de la surprise. Ils pourront se remettre des fortes émotions de la *Forêt de Rennes*, en lisant les *Contes de Bretagne*, du même auteur, publiés par M. Waille, en même temps que les *Contes du bocage*, de M. Ourliac: deux charmants petits livres où le sourire brille à côté des larmes, et qui prendront place dans toutes les bibliothèques entre Xavier de Maistre et Mme de Souza.

— Suivant leur usage, les théâtres ont donné peu de nouveautés à l'époque des étrennes. Le Grand-Opéra soutient *Marie Stuart* plutôt qu'il n'est soutenu par elle. Mais Carlotta Grisi vient de ramener la foule sur ses pas enchantés. Les Italiens alternent avec les ovations de Macready et de Mlle Faucit, et celles de Mmes Grisi et Persiani. Le *Guerrero*, drame héroïque et philosophique, fera plus d'honneur à M. Legouvé que de profit au Théâtre-Français. Heureusement Mlle Rachel va créer un rôle nouveau dans *Virginius*. M. Carter se fait traîner au Cirque par des lions enchaînés de fleurs. La *Rebecca* du Gymnase montre que M. Scribe a retrouvé la fontaine de Jouvence. La revue du Vaudeville, *Paris à tous les diables*, est le joyeux succès du moment. Le *Juif errant*, de M. Eugène Sue, y est parodié de la meilleure grâce du monde.

— M. Mennechet vient d'ouvrir, avec son succès et son talent accoutumés, ses matinées littéraires de la rue Duphot. Il a montré dans un éloquent discours d'ouverture l'influence des femmes sur la littérature de tous les peuples. Nos dames les plus élégantes répondent à M. Mennechet en se pressant à son double cours de littérature et de lecture à haute voix. Cet établissement utile et distingué est une bonne fortune pour les familles, à qui nous le recommandons spécialement.

— M. et Mme Mulder-Duport ont donné une charmante matinée musicale dans la salle de Herz. Ce concert s'est distingué par une exactitude trop rare chez les artistes. M. Mulder y a révélé un talent de compositeur très-varié et très-remarquable. Toute la musique vocale était de lui. Mme Iweins-d'Hennin a chanté avec sa grâce ordinaire. M. Lacombe, le pianiste, a vu ses excuses modestes couvertes d'applaudissements. Quant à Mlle Lia Duport, aujourd'hui Mme Mulder, c'est l'héritière directe de la voix délicieuse, de la méthode parfaite, de la prodigieuse vocalisation de Mme Damoreau. Elle y joint le goût exquis, le sentiment profond et délicat qu'on devait attendre de la fille de M. Paul Duport, cet esprit si gracieux et si fin.

— Comment oublier, à propos de belle et grave musique, les compositions si originales, si élevées et si pures de M. Scudo? Son chant nouveau : *Résignation*, ne sera jamais une romance, en dépit du succès qui lui donnera ce nom. Jamais, du moins, un sentiment d'une telle profondeur n'avait été renfermé dans ce cadre étroit. Benvenuto Cellini mettait plus de talent dans les ciselures d'un bijou que dans une statue colossale : ainsi fait M. Scudo, qu'une femme de goût a surnommé le musicien des poëtes. Quel poëte, en effet, n'a senti vibrer toute son âme en écoutant le *Chant Ionien*, *Ame chrétienne*, *Sombre Océan*, etc. ? Et cependant M. Scudo deviendra populaire, s'il ne l'est déjà. Que ce mot n'effarouche point sa noble fantaisie; nous allons lui en dire la raison : c'est qu'il est de la famille si peu nombreuse des poëtes d'esprit ; c'est qu'il n'a pas seulement produit le *Fil de la Vierge*, *Résignation*, le *Dante*, etc., qui sont des œuvres sévères, mais encore *les Bluets*, *la Grisette*, *la Sérénade napolitaine*, etc., qui sont d'adorables caprices. Il faudra qu'il se soumette à l'orgue de barbarie, comme Alfred de Musset au feuilleton.

— Citons enfin, parmi les compositions qui réussissent en ce moment sur les pianos, la valse de *Noëmi*, le quadrille du *Marquis de Carabas*, et les variations de *l'Elissire d'amore*, arrangées par M. H. Couvreur. Ce jeune maître joint le précepte à l'exemple dans l'excellent cours de piano, de solfége et d'harmonie, qu'il a ouvert rue de Lille, n° 3, et où la jeunesse la plus distinguée du faubourg Saint-Germain va commencer ou compléter son éducation musicale.

— Les lions de cet hiver sont les chefs arabes, dont chacun admire les nobles figures et les riches costumes, et qui sont eux-mêmes en extase perpétuelle devant les merveilles de Paris. Notre active et innombrable population les confond pardessus tout. Ils croyaient que la plupart des Français étaient passés en Algérie, chassés par la rigueur du climat; et ils s'attendaient à trouver presque toutes nos villes désertes. Ils voulaient même se munir, au départ, et dans cette prévision, d'un peu de farine et d'eau, en cas de famine, et d'un tapis pour invoquer Allah. Ils s'en retourneront très-rassurés à cet égard. Mohammed-ben-Shadly, au milieu des brouillards de la semaine dernière, a improvisé ce madrigal sur les charmes des Parisiennes : « O prodige ! quand le soleil, du haut du ciel, voit les beautés de Paris, il a honte et se couvre de nuages en guise de voile. »

— Un grand bal a inauguré, samedi, les fêtes de l'Hôtel-de-Ville. On y a remarqué que les jeunes et jolies femmes abandonnaient les diamants aux femmes sans âge et sans beauté : un diamant vaut-il, en effet, la place qu'il occupe sur une belle épaule ou sur un beau front? Parmi les plus gracieuses invitées, brillait Mme Blanche ***, parée d'une robe de satin rose à double jupe, avec des bouquets de roses du Bengale. Le duc de Montpensier a fixé son choix sur elle quand il a cherché une danseuse parmi les reines du bal.

— La mort d'une sœur de lord Cowley vient de suspendre les fêtes de l'ambassade d'Angleterre; mais les ambassades belge et autrichienne nous préparent d'amples dédommagements. Il y a eu de grandes réceptions, la semaine dernière, chez M. Pozzo di Borgo, dans son magnifique hôtel; le 4 du mois, chez la princesse de la Trémouille; le 5, chez Mme de Villars. La comtesse de la Redorte a repris ses vendredis. M. Thorn monte les *Puritains*, où l'on entendra une *prima donna* charmante, etc. Les princes de la musique se mettent aussi en frais. M. Duprez a repris ses samedis, et M. Géraldy a donné une soirée brillante à toutes les illustrations de la littérature et des arts.

— Nous sortons de l'Académie, où M. Victor Hugo, répondant à M. Saint-Marc-Girardin, a obtenu un succès d'enthousiasme.

PITRE-CHEVALIER.

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24. Batignolles.

Le lion de Thorwaldsen.

UN SIMPLE VOYAGE EN SUISSE.(1)

Mais quels sont ces deux nouveaux personnages qui viennent de monter sur le bateau avec leurs habits en velours noir couvert de broderie, leur poignard richement ciselé négligemment passé dans un large ceinturon, leur chapeau pointu sur lequel se balance un oiseau entier? On croit être face à face avec le Roque Guniard de Cervantes, ou le Jean Sbogar de Nodier, ou même avec Fra-Diavolo, car il y a dans ce costume quelque chose du pirate ou du brigand d'opéra comique, avec moins d'affectation toutefois, moins d'emphase, plus de grâce et de simplicité dans les détails. Mais rassurons-nous, les deux nouveaux venus n'en veulent ni à la vie ni à la bourse des passagers; ce sont simplement deux gentilshommes tyroliens qui ont eu le bon esprit de conserver, les jours de fête, leur habit national, aux couleurs si riches et si variées. Et en cela, convenons-en, ils sont mieux inspirés que nous autres Français, qui, après avoir porté les plus beaux habits du monde, les chaussures les plus éclatantes, les broderies les plus élégantes et les plus fines, avons fini par renoncer insensiblement à toutes ces parures pour adopter le frac le plus étroit, le plus mesquin, le plus triste que l'on pût imaginer, et que, pour comble de malheur, nous avons fini par imposer à l'Europe tout entière. Nous n'osons être richement costumés et suivant le goût de nos pères qu'une seule fois dans l'année, et seulement dans un temps de témérité et d'extravagance, c'est-à-dire en carnaval.

Mais il est temps de revenir à nos glaciers et à nos montagnes. Nous prenons congé avec toutes sortes de regrets de Thun et de son beau lac, et nous nous acheminons vers Berne par une route magnifique, au milieu de campagnes admirablement cultivées et sans perdre de vue les cimes des hautes Alpes, dont la blancheur ressort si vivement au milieu d'un cadre verdoyant de forêts et de pâturages. Mais ce qui vaut bien aussi la peine d'être remarqué, c'est cet air d'aisance et de propreté répandu autour des moindres habitations de paysans, et qui doit faire rougir, pour le dire en passant, la plupart de nos villages de France. On sent que l'on entre dans un pays riche, heureux. Mais quand on voit ces bons campagnards si calmes et si flegmatiques, et qu'on apprend que sous le toit d'un simple chalet se trouvent souvent des millionnaires, on ne peut s'empêcher de songer à la Hollande et à son fameux village de Bruck, où la tasse de lait que le voyageur boit en passant lui est souvent offerte par un pauvre paysan qui n'a rien moins que trois vaisseaux dans les mers de l'Inde.

VIII.

On considère Berne comme une des plus jolies villes de la Suisse: elle ne consiste presque qu'en une seule rue très-longue, à laquelle viennent aboutir quelques rues latérales, et que l'on peut comparer, bruit et mouvement à part, à la rue de Tolède, à Naples. En voyant ces longs portiques qui permettent de parcourir la ville tout entière sans avoir à redouter le soleil et la pluie, on songe à Bologne, qui est aussi, comme on sait, une ville toute en galeries. L'inconvénient de ces portiques est d'intercepter le jour, et de répandre dans les rues de la tristesse et de l'uniformité, à moins d'élever des arcades élevées et claires dans le genre de celles de notre rue de Rivoli. On s'occupe en ce moment, à Berne, de remplacer les anciennes galeries par de nouvelles constructions, qui n'auront plus l'inconvénient de gêner la vue et joindront l'élégance à la commodité, grâce à un nouveau système d'architecture que l'on a suivi en France dans plusieurs villes de province, à Mulhouse, par exemple, qui s'enorgueillit avec raison des arcades de son nouveau quartier.

Nous admirerons d'abord les nombreuses fontaines qui jaillissent au milieu des rues de la ville, et contribuent à y entretenir la propreté. Ce n'est pas que les statues qui les décorent soient toutes d'un goût bien parfait, et ne fassent même regretter souvent ces simples figures rustiques que l'on rencontre dans les villages; mais l'utilité fait ici passer sur les défauts de l'architecture, et les habitants profitent des sources d'eau qui leur sont offertes de tous côtés sans s'inquiéter si elles sont ou non surmontées d'un chef-d'œuvre.

Nous ne regretterons pas les quelques heures que nous aurons passées dans la cathédrale, beau monument gothique, dont les ogives s'élancent avec une hardiesse surprenante. Les sculptures du portail, fines et découpées comme la dentelle, nous arrêteront longtemps, ainsi que les vitraux et les ciselures du chœur, dont les connaisseurs admirent les détails. Les vitraux et les sculptures, outre la richesse des couleurs, ont de plus l'avantage d'être satiriques, et d'offrir un curieux monument de l'esprit de controverse qui a dominé si puissamment la seconde partie du quinzième siècle. En examinant de près les stalles, on y voit quelques traits malins dirigés contre le clergé, et, en s'approchant des vitraux, on reconnaît que le peintre, Frédéric Walter, a voulu faire la satire du dogme de la transsubstantiation. Il a personnifié ce dogme en représentant le pape versant avec une pelle les quatre évangélistes dans un moulin duquel on voit sortir une multitude d'hosties qu'un évêque reçoit dans une coupe surmontée d'un Christ, tandis que le peuple agenouillé semble frappé d'étonnement à la vue de ce miracle. Nous citons cette allégorie non pas comme étant d'un goût bien recherché, mais comme un monument singulier de l'esprit de nos pères.

Mais une visite que beaucoup d'étrangers négligent, et que pour notre part nous n'omettrons pas, est celle de la maison pénitentiaire, qui offre un exemple si frappant des bienfaits que peuvent opérer les réformes introduites dans le régime des prisons. Le silence absolu règne dans cette

(1) Voir le numéro de janvier, page 97.

maison, et tous les efforts du directeur tendent à ramener aux sentiments de la moralité et de la justice les malfaiteurs qui lui sont confiés. Les résultats qu'il obtient étonnent autant qu'ils intéressent ; on ne peut s'empêcher d'admirer l'ordre qu'il a su établir dans cette maison dont l'aspect est si différent de celui de nos bagnes et de nos maisons centrales. Il est vrai de dire que le nombre des prisonniers ne s'élève guère au-dessus de trois cents, ce qui facilite beaucoup le maintien de la discipline et la réforme morale de chaque individu. Quand on songe que quelques-unes de nos maisons centrales, celle de Clairvaux, par exemple, ne contiennent pas moins de douze cents détenus, on conçoit sans peine qu'il n'y ait point de comparaison à faire entre deux établissements dont l'un offre presque l'aspect d'un pensionnat d'adultes, tenu avec plus de régularité que de rigueur, et l'autre, le spectacle répugnant d'une population entassée dans une même enceinte, sans cesse en lutte contre le frein du châtiment.

La promenade de Berne, appelée *la Plate-forme*, est regardée comme la plus belle du canton et peut-être même de toute la Suisse. On a devant soi une ligne de glaciers dont on est éloigné d'au moins dix lieues, et pourtant, par l'effet d'une illusion d'optique, il semble que l'on pourrait y toucher.

Mais avant de quitter Berne, nous recueillerons les précieuses images d'une cérémonie bien intéressante et qui laisse d'ineffaçables impressions dans l'esprit des voyageurs assez heureux pour passer dans le canton à l'époque de cette fête nationale.

Les Bernois ont conservé l'usage de célébrer l'anniversaire de cette fameuse bataille de Laupen, qui assura, comme on sait, au quatorzième siècle, l'indépendance de leur république, et valut une gloire immortelle à Rodolphe d'Erlach, que l'on vit quitter le service de l'étranger pour combattre en triomphateur à la tête de ses concitoyens. Bien que les mœurs de la Suisse aient pris depuis longtemps un caractère calme et pacifique, on retrouve dans cette fête quelque chose de belliqueux, qui annonce que les temps, plus encore que les inclinations nationales, ont donné aux populations bernoises une physionomie et une attitude toute paisible. Dès le matin, sur la vaste place où le peuple s'exerce au tir de la cible, des chœurs de musique guerrière préludent aux chants patriotiques que l'on entend se réveiller chaque année. Bientôt on voit une foule composée des citoyens de tout rang et de tout âge, femmes, vieillards, enfants, adultes, se former en cortége, et régler entre eux les dispositions du départ et de la marche. Souvent un peu de désordre se mêle à cette réunion guidée par le noble désir d'aller rendre hommage aux mânes de leurs aïeux, mais cette confusion, loin de nuire au coup d'œil, ne sert qu'à introduire dans l'ensemble une variété et un mouvement que l'on n'est pas habitué à rencontrer dans les cortéges officiels. Du reste, il n'est pas nécessaire d'avoir recours à la force armée pour maintenir la discipline et le bon ordre. Tout se passe comme dans une réunion de famille, sans tumulte, sans querelle ; il semble que chacun des assistants ait un intérêt particulier à maintenir le caractère touchant et religieux de la fête.

Si la Suisse avait des peintres, quels tableaux ne feraient-ils pas avec ces figures d'enfants fraîches et rebondies, couronnées de fleurs, ces petites filles qui portent au côté d'énormes bouquets, sous lesquels leur tête blonde est à demi cachée ! Le cortége se rend au champ de bataille de Laupen, situé à trois lieues de Berne. Arrivée sur le sol sacré, la multitude prend d'elle-même une attitude grave et solennelle, et se presse autour du pasteur qui prononce quelques paroles simples et touchantes destinées à retracer les souvenirs de la fête que l'on célèbre. Le sujet qu'il traite a beau être connu de tous et gravé dans toutes les mémoires, il est rare que lorsqu'il dépeint les diverses circonstances de cette bataille qui a sauvé la république de Berne de l'esclavage, que l'émotion ne s'empare pas de tous les cœurs, et ne finisse même par se manifester sur les visages. L'éloquence populaire a cela de particulier que ses effets sont inépuisables, et qu'elle peut impunément revenir sur les mêmes sentiments, sans craindre d'épuiser l'attention ni de fatiguer les âmes. Son langage vif et spontané, n'usant que des moyens les plus directs et des ressorts les plus simples, est celui qui se rapproche le plus de la nature.

Bientôt l'épée de Rodolphe d'Erlach, portée par le chef actuel de cette maison illustre, est apportée sur le champ de bataille, afin que tous les yeux puissent contempler ce glorieux instrument de la liberté publique. La main du ministre couvre cette épée de lauriers, au milieu des acclamations des assistants. Lorsqu'on entend ces cris de triomphe, ces accents d'un peuple qui se glorifie avec tant de raison de son passé, on ne peut se défendre d'un sentiment de douleur et de regret, lorsqu'en se retournant vers les souvenirs du passé, on songe en même temps à la fin malheureuse du héros de la fête. On sait que ce Rodolphe d'Erlach, retiré après sa victoire dans ses foyers, et vivant dans la retraite comme les premiers consuls de Rome, fut assassiné traîtreusement par son gendre. L'épée qui trancha ses jours était précisément celle même qu'il portait à la bataille de Laupen, et que nous venons de voir comblée de tant de vœux et d'honneurs.

Après avoir assisté à cette cérémonie intéressante et curieuse, qu'il nous soit permis d'user du privilége d'inconstance et de rapidité que s'arrogent volontiers les touristes de profession, assez sujets à sauter presque sans transition, dans leurs courses comme dans leurs récits, d'un pays à un autre. C'est ainsi que nous nous transporterons de Berne à Fribourg, en franchissant d'un bond la distance qui sépare ces deux villes. S'il est vrai que les rues et les constructions de Fribourg ne nous offrent qu'un médiocre intérêt, nous serons amplement dédommagés par la position de la ville, assise sur un terrain si pittoresque et si varié. Nous trouverons même là un spectacle nouveau, que ne nous ont pas encore offert les autres villes de la Suisse ; c'est celui d'une cité construite en amphithéâtre, dont toutes les rues sont en pente, et où l'on aperçoit des ravins profonds, des jardins, des prairies, dont la vue forme un contraste singulier avec les clochers, les couvents, la tour gothique de la collégiale, que l'on distingue au milieu de ces édifices séculaires.

Mais empressons-nous d'aller admirer les deux merveilles de la ville de Fribourg, qui attirent de si loin les étrangers dans ses murs, et font succéder à tant d'impressions produites par les merveilles de la nature, l'admiration d'un autre genre que fait naître le spectacle des grands ouvrages de l'art. Le premier de ces chefs-d'œuvre est ce fameux pont en fil de fer, qui fut inauguré en 1834, et s'élance sur un abîme de cent soixante-quatorze pieds de profondeur, franchissant avec l'audace d'un géant les montagnes, la ville basse tout entière, et arrive sur la roche opposée après avoir fait un trajet de neuf cent vingt-cinq pieds, en conservant dans toute son étendue une largeur de vingt-deux. Pour avoir l'idée de cet ouvrage unique, il faut avoir vu de près les huit câbles en fil de fer qui le soutiennent en l'air avec la grâce et la légèreté de l'aérostat, ces deux tours massives adossées au rocher, qui servent de point d'appui. Grâce à ce pont, on peut maintenant parcourir en cinq minutes un intervalle que l'on mettait autrefois trois

quarts d'heure à traverser. Cependant, comme il ne faut pas que les beautés de la Suisse nous empêchent de rendre justice à celles de notre France, n'oublions pas notre pont de la Roche-Bernard, que l'on voit sur la route de Nantes à Brest, et que l'on considère avec raison comme l'émule de celui de Fribourg; moins hardi peut-être, moins gigantesque, mais plus léger, plus gracieux dans ses proportions, et qui ressemble véritablement, vu d'une certaine distance, à une arche jetée au milieu des airs sans attaches et sans point d'appui.

Pont de Fribourg.

L'autre merveille que l'on vient admirer à Fribourg, est cet orgue si célèbre, et que, par une négligence inexplicable, la plupart des voyageurs qui ont écrit sur la Suisse ont omis dans leurs relations. On peut dire cependant, sans être taxé d'exagération, qu'il n'est rien de comparable à cette symphonie merveilleuse qui s'échappe des flancs d'un seul instrument, et ferait croire à la présence de tout un orchestre. Après avoir fait entendre les plus mélodieux accords, les instruments se taisent, un orage gronde, le tonnerre tour à tour s'éloigne et se rapproche; on ne peut croire que ces éclats terribles sortent de ces tuyaux qui ont produit, quelques instants, les accents harmonieux de cet orchestre invisible. Mais l'orage s'apaise, le grondement s'affaiblit par degrés, et bientôt s'élève dans le lointain un chœur composé de voix d'hommes, de femmes et d'enfants. D'où viennent ces chants si doux, où sont placés ces musiciens qui forment cet hymne mélodieux que l'on entend s'affaiblir et se confondre par degrés? On éprouve un sentiment inexprimable de surprise et même d'incrédulité en apprenant que cette réunion de voix, cet hymne, ce chœur n'est autre que le son de l'orgue lui-même, qui imite la voix humaine au point de faire croire qu'une réunion de choristes est cachée derrière le buffet, tandis qu'on n'y trouve, en l'examinant, que la plus curieuse réunion de rouages et de ressorts qu'ait pu inventer le génie de la mécanique, secondé par la connaissance profonde de la science musicale. On a comparé l'orgue de Fribourg à celui de Harlem en Hollande, qui imite aussi le bruit des vents, du tonnerre et les ensembles de voix. Mais nous qui avons entendu les deux instruments, nous pouvons assurer qu'il n'y a pas de comparaison à établir, l'orgue suisse étant beaucoup plus énergique, plus complet, et en même temps plus mélodieux et plus varié que l'orgue hollandais. Celui de Fribourg a d'ailleurs l'avantage d'être touché par un organiste très-habile, qui en tire tout le parti possible, tandis que celui de Harlem est confié à des mains novices, qui n'en tirent que des effets presque toujours puérils et vulgaires.

De Fribourg, nous nous rendrons à Lausanne, où nous attend sinon une belle ville, du moins une de ces positions magnifiques qui valent mieux pour le voyageur et le curieux que des rues correctes et des édifices bien alignés. Comme il faut qu'un peu de critique se mêle toujours à l'admiration, plusieurs personnes blâment, sous certains points, la position de quelques villes de Suisse. Berne, aux yeux de quelques-uns, a quelque chose de triste et de froid qui inspire d'abord des idées de réserve et presque de défiance. D'autres trouvent Lucerne plus riante et plus ouverte, tout en regrettant qu'une dévotion outrée ait laissé son empreinte dans les vieux quartiers de la ville. On voudrait être plus rapproché, à Neufchâtel, de ce magnifique rideau des Alpes, qui est peut-être le premier point de vue du monde. Quant à la position de Lausanne, elle n'a jusqu'à présent trouvé que des admirateurs absolus. Le spectacle dont on jouit du Vevay réalise, en effet, tout ce que l'imagination peut rêver. Le lac, sur lequel la ville est bâtie

en amphithéâtre, est encadré de rochers plongés à demi dans une eau plus calme et plus pure qu'une glace. Souvent des couches de brouillard s'étendent sur la surface, et forment comme une mer de vapeurs dont les vagues aériennes et légères s'amassent en groupes mobiles, et que la brise promène ainsi que des flots de fumée. Mais qu'un rayon de soleil vienne à percer toute cette brume, alors les vapeurs se dissipent et s'ouvrent d'elles-mêmes, et l'on aperçoit les perspectives du Léman, les villes, les rochers et les villages, qui apparaissent comme derrière un rideau que l'on voit tour à tour s'ouvrir et tomber.

Nous emploierons une partie du temps que nous passerons à Lausanne à visiter la maison pénitentiaire, mieux tenue et plus intéressante encore que celle de Berne, par

Costumes bernois.

la seule raison qu'elle contient cent détenus seulement au lieu de trois cents, ce qui rend la surveillance nécessairement plus exacte, et les moyens d'action sur la moralité des prisonniers plus directs et plus sûrs. On remarque l'air de calme et de résignation gravé sur les traits de la plupart des prisonniers, qui occupent cependant des loges entièrement séparées, et n'ont jamais la moindre communication les uns avec les autres. Leur physionomie seule, et leur genre de vie laborieux et régulier, suffiraient pour donner gain de cause aux partisans du régime cellulaire. Les étrangers ont la faculté de visiter les ateliers, mais sans être vus des prisonniers. On peut se demander si cette interdiction de l'approche de toute personne du dehors, est une mesure bien utile et bien profitable, surtout si l'on considère l'avantage que l'on a retiré à la prison de la Roquette de la communication des jeunes détenus avec les visiteurs, qui, n'étant nécessairement introduits dans la prison qu'avec des garanties suffisantes, ne peuvent exercer dans l'esprit des prisonniers qu'une influence salutaire. On ne saurait trop repéter que le but de l'emprisonnement cellulaire est non pas d'interdire aux condamnés l'approche des autres hommes, ce qui serait, comme on le dit fort bien, un châtiment pire que la mort pour certaines organisations, mais seulement celle des autres condamnés, et de les soustraire ainsi à ce funeste embauchage de la prison, qui rend presque toujours impossible même toute idée de réhabilitation.

En quittant Lausanne, nous nous rendrons à Bex, pour visiter les fameuses salines de Bex, véritables catacombes que l'on parcourt avec un sentiment d'épouvante et de tristesse. On descend par un escalier creusé dans le roc avec un travail infini, et qui n'a pas moins de sept cent trente-trois marches; on s'aventure dans une galerie longue de plus de quatre mille pieds; on observe tous les détails du travail des mines, les instruments, les machines, la fameuse roue de trente-six pieds de diamètre, qui fait agir les pompes destinées à extraire l'eau salée d'un puits très-profond. Enfin, après avoir passé plusieurs heures à accomplir ce voyage qui rappelle un peu celui du pieux Énée et de la Sibylle, on aperçoit devant soi un point lumineux, pareil à une étoile qui s'agrandit et s'éclaire progressivement. Ce point de lumière est la porte de sortie que l'on retrouve avec un véritable plaisir, lorsqu'en plein midi et par une belle journée d'août, on est resté un certain temps dans les profondeurs de la terre, privé de jour et de soleil. Cependant, aucun des visiteurs n'ose se plaindre, il songe à ces pauvres mineurs, à ces troglodytes industriels que l'on paye trente-trois sous par jour pour demeurer ensevelis dans ces *cryptes* où la nécessité les enchaîne. Que diraient de leur sort ces infortunés manœuvres, s'ils savaient que les heureux du monde, les oisifs, les riches, souffrent et murmurent pour avoir passé quelques heures seulement dans ces sépultures où doit s'écouler leur vie tout entière ?

IX.

Après tant de merveilles, tant d'incomparables tableaux que nous avons vus se succéder si rapidement, après le Righi, la chute du Rhin, l'Oberland, les lacs de Lucerne et de Thun, ne semble-t-il pas que tout soit épuisé et que nous n'ayons plus rien à attendre de la nature qui nous a fait marcher pendant si longtemps de surprise en surprise. Mais il n'est pas temps encore de laisser reposer notre admiration. Suivant la route curieuse qui conduit de Bex à Martigny, nous laisserons de côté un grand nombre d'objets intéressants que nous nous promettons de décrire à notre prochain voyage, pour nous occuper uniquement de l'incomparable cascade de Pisse-Vache, que nous, qui avons déjà vu tant de torrents et de chutes d'eau, nous n'hésitons pas à considérer comme la naïade la plus hardie, la plus violente, la plus impétueuse qui se soit jamais précipitée du sommet d'une montagne.

Il faut avouer d'abord que la tradition eût pu choisir à cette chute d'eau un nom plus poétique et même plus bienséant. Mais le nom n'a nui en rien à sa renommée ; on l'oublie en contemplant cette pluie magnifique, sonore et violente comme un orage qui semble tomber du ciel et éclate en flots d'argent ou en fumée jaillissante qui fait souvent songer au cratère d'un volcan. On ne peut s'empêcher, devant cette cascade, de rêver à la destinée souvent étrange des grandes choses de la nature. Ne dirait-on pas, en voyant avec quelle fougue cette rivière s'élance du haut de la montagne, qu'elle va s'étendre sur une vaste étendue de terrain, fertiliser les contrées, et mêler fièrement ses eaux à celles

de la mer? Mais il n'en est rien : cet élan superbe, ce départ de conquérante, voilà toute sa destinée ; elle va mourir subitement dans le Rhône, que l'on voit couler à ses pieds, et ne laisse derrière elle d'autre nom que celui de *cascade de Martigny*.

Nous nous arrêterons peu de temps à Martigny, triste village dont les habitants ont pour la plupart l'air chétif et malingre. On attribue cette débilité de constitution à l'eau des glaciers, puis aussi aux influences marécageuses qui se font sentir dans ce canton humide. Cependant on cite dans le pays fort peu d'émigrations, tant il est vrai qu'on tient toujours au sol natal, si ingrat et si triste qu'il soit! On observe que les habitants des cantons les plus riches et les plus heureux sont généralement les plus disposés à passer à l'étranger. Au contraire, les enfants de ces lieux insalubres les quittent rarement, tant il est vrai que le patriotisme n'est pas tout entier dans les questions de bien-être et de climat.

Mais il est temps de faire nos préparatifs pour cette charmante excursion qui mérite bien de couronner un si beau voyage. La vallée de Chamouny nous attend, et si nous disons que cette simple course mériterait bien que l'on quittât Paris, ne fût-ce que pour quelques jours, tous ceux qui ont fait cette promenade nous appuieront sans doute. Ils s'uniront à nous pour la conseiller de préférence à tant de courses insipides et banales vers tel ou tel port de mer qu'entreprennent ces pauvres prisonniers citadins qui ne peuvent consacrer qu'une semaine ou deux à leur escapade voyageuse.

Nous voilà donc partis avec guides et mulets, cheminant, comme toujours en Suisse, avec mille cascades qui nous agacent en passant, des montagnes à perte de vue, un torrent qui nous sert d'escorte, joue, pétille et bondit tout le long de la route. Avons-nous, du reste, jamais voyagé autrement depuis que nous sommes en route? Notre poussière n'a-t-elle pas été presque partout celle des chutes d'eau, nos pavés des rochers humides et glissants, pareils à ceux sur lesquels nous posons le pied en ce moment, n'ayant pas trop de l'assistance de notre guide et de notre bâton ferré pour assurer notre marche et conserver notre équilibre? Bientôt nous arrivons à un endroit aride, abandonné, où tout semble annoncer le deuil et la détresse. Nous apprenons qu'en 1827 un village, encaissé dans les glaciers et les montagnes, a failli être entièrement englouti. Un énorme bloc s'étant détaché du glacier, et le torrent qui se précipitait de la montagne ayant trouvé devant lui cette barrière infranchissable, l'eau s'est accumulée et a fini par tout entraîner dans son déchaînement. Plus de 60 personnes ont péri dans cette affreuse débâcle, et pas une maison n'est demeurée debout de cet infortuné village. Voilà de ces récits que l'on rencontre en Suisse à chaque pas, ce qui n'empêche pas, du reste, de continuer sa route avec une intrépidité dont il est juste d'attribuer l'honneur, en grande partie, aux guides qui ont tant d'habileté pour raffermir et distraire à temps, par quelques circonstances rassurantes, le voyageur qu'ils viennent de troubler par de funestes réminiscences.

Il semble que l'on jouisse mieux de la vallée de Chamouny quand on songe qu'elle est découverte depuis un siècle à peine, et n'a pu être encore fatiguée par les visites et les descriptions. On la considère, avec raison, comme la partie des Alpes la plus imposante et la plus belle. Située aux pieds du Mont-Blanc, éloignée de tous les grands chemins, elle semble séparée du reste du monde. Nous nous bornerons, comme toujours, aux points de vue principaux, laissant aux voyageurs de profession le soin d'enregistrer toutes les échappées et les merveilles de détail.

Nous visiterons d'abord ce glacier des Bossons, éloigné de Chamouny d'une lieue seulement, admirant le sentier charmant qui nous y conduit au milieu d'un bois d'aulnes, le long d'un ruisseau, mobile et capricieux enfant des glaciers. Nous admirerons en passant ces belles pyramides de glace que l'on peut appeler la colonnade du palais des fées. Il faut voir ces pyramides imposantes quand le soleil les colore et y laisse les teintes magiques du jaspe, de l'or et du porphyre. Arrivés sur le plateau des Bossons, pouvons-nous retenir un cri de surprise à la vue de ces mille ruisseaux si limpides qui se croisent et s'entrelacent comme les fils d'un réseau? On découvre au milieu des glaciers des chapiteaux, des pilastres, des voûtes, des portiques, des édifices complets. Il semble que l'on soit dans la caverne d'Aladin, surtout en songeant qu'un peu de chaleur ferait fondre et détruirait toutes ces merveilles avec autant de rapidité que les palais construits de la main des songes.

Suivons maintenant cette forêt de sapins et de mélèzes, dont la sombre enceinte ne nous laisse en rien soupçonner le spectacle qui nous attend. Tout à coup le voile se déchire, et nous nous trouvons devant un autre de ces tableaux uniques que les premiers magiciens du monde, les glaciers des Alpes, savent seuls ménager. On aperçoit d'abord comme une montagne qui semble revêtue de lames étincelantes, puis une véritable caverne de glace qui n'a pas moins de cent pieds d'élévation, et d'où sort une rivière d'écume qui produit, en s'écoulant, un bruit pareil à celui d'un torrent déchaîné. Craignons de nous avancer sous ces voûtes de glace, et songeons que bientôt l'Aveyron va briser ces obstacles et entraîner ces débris magnifiques, comparables à des mines d'argent et de pierreries. Quelques gens du pays, simples et crédules, vous diront même que l'Aveyron charrie dans son cours des paillettes d'or, prenant ainsi pour des réalités un phénomène extérieur qui n'est que le résultat des illusions du prisme. Mais il y a longtemps que les fleuves ont cessé de rouler de l'or dans leurs eaux, et, depuis le fabuleux Pactole, nous ne sachons pas qu'aucune rivière ait contenu la moindre parcelle de ce précieux métal ; non pas que les Midas aient manqué, mais leur or ne prend pas le chemin des rivières.

Cependant, comme il est écrit dans notre voyage que nous verrons sans cesse les grâces et les riants tableaux du printemps succéder aux belles horreurs de l'hiver, nous nous transporterons maintenant sur ce pâturage élevé qu'on appelle le Montanvert, où l'on arrive par un chemin sûr et facile, au milieu des sapins, des mélèzes et des blocs de rochers, nos éternels compagnons de voyage. C'est de ce plateau magnifique que nous pourrons contempler toutes les beautés de la vallée de Chamouny, ces champs si verts, ces maisons construites exprès pour former les accidents du paysage, cette rivière de l'Arve, si fraîche et si pure, qui se promène au milieu des plaines, et ressemble de loin à un émail mobile. Il fait bon nous reposer au Montanvert pour admirer d'abord cette succession de scènes qui changent et se multiplient, suivant que l'on monte ou que l'on descend. Nous avions tout à l'heure sous les pieds une vallée fertile et profonde, animée des plus heureuses couleurs du printemps ; mais, en montant de quelques pas, nous nous sommes trouvés au bord d'un précipice entouré de montagnes immenses, composées de masses nues et déchirées. Ce repos sur l'admirable pelouse du Montanvert a eu aussi pour avantage de nous préparer à un spectacle plus magnifique encore, ou tout au moins plus surprenant. Tous ceux qui ont visité la vallée de Chamouny

nous devinent par avance, et ont déjà compris qu'il s'agit maintenant de la mer de glace.

Quel nom plus digne et plus juste donner à ce glacier qui ressemble de loin à une mer houleuse que l'hiver serait venu subitement enchaîner au moment où les vagues se gonflent et où la tempête se déclare? Ce n'est qu'en avançant sur le glacier qu'on peut se faire une idée de la beauté des glaciers d'un vert d'émeraude. L'œil parcourt graduellement les masses les plus rapprochées, qui ressemblent à des pyramides de cristallisation, pour se perdre dans ces belles aiguilles qui se confondent avec l'horizon, et ne peuvent mieux se comparer qu'aux flèches innombrables et aux myriades de dentelures qui couvrent le fameux *dôme* de Milan. Jetez au milieu de cette architecture de frêles pyramides plus hardies que toutes celles que les mains des hommes ont élevées, des obélisques gigantesques, d'énormes blocs de granit qui ne reposent souvent que sur les pointes aigues des glaçons, et vous n'aurez encore qu'une faible idée de ce panorama merveilleux qui jetterait dans l'admiration et l'extase même, comme l'a dit M. Stapfert, *l'âme la plus britannique*.

Nous prendrons brusquement congé de la vallée de Chamouny après avoir visité la mer de glace, et, restant sur cette admiration, nous déclarerons n'avoir plus rien à contempler. Mais, nous diront les voyageurs assez heureux pour savoir tout visiter et tout raconter, et tant de curiosités que vous oubliez? Et ces fameuses *moraines* qui entourent le glacier des bois, et ce glacier du Lechaud, dont l'œil peut à peine supporter l'éclat, et ces pilastres renversés, ces corniches, ces ponts, ces arcades de glaces qu'il semble que la main de l'ouvrier n'ait pas eu le temps d'achever, que l'on appelle *le Chapeau*? Oui, sans doute, nous omettons tout cela, et beaucoup d'autres choses encore, que nous avons négligées sur notre passage. Mais, pardonnez-nous encore une fois, et n'oubliez pas ce que nous avons dit en partant, que nous n'avons que quelques semaines pour faire notre voyage, et quelques pages pour le raconter. Tant d'autres ont employé plusieurs grands mois et plusieurs gros volumes in-8° pour accomplir la course que nous allons achever!

X.

Nous terminerons notre course par où beaucoup d'autres la finissent, par Genève; et déjà nous avons donné la raison de la marche que nous avons suivie. Sans céder a une vaine ambition de paradoxe, ni au désir de prendre, comme on dit, le voyage par la queue, nous nous sommes engagé à ne jamais revenir sur nos pas, et, à défaut de tout autre mérite, on nous accordera du moins celui d'avoir tenu parole.

Notre première promenade dans Genève nous donnera l'idée d'une ville, sinon irréprochable dans toutes ses parties, du moins curieuse, imposante dans son ensemble, belle même dans les quartiers qui avoisinent le Rhône. Quand le vent agite ce fleuve majestueux, on croirait voir la mer elle-même; il en a la couleur et presque la fierté. Les quais de Genève peuvent rivaliser avec ceux de Paris, et on admire surtout l'air de mouvement qui règne dans l'intérieur de la ville. « Il me semble, a dit J.-J. Rousseau, que ce qui doit frapper tout étranger entrant dans Genève, c'est l'air de vie et d'activité qu'il y voit régner. Tout s'occupe, tout est en mouvement, tout s'empresse à son travail et à ses affaires; je ne crois pas que nulle autre aussi petite ville offre un pareil spectacle. »

Ce qui était vrai du temps de Jean-Jacques l'est encore du nôtre. Genève plaît au premier aspect comme toutes les villes actives et occupées. En faveur de cette agitation commerçante, nous lui pardonnerons volontiers certaines rues étroites et tortueuses, de tristes lignes d'échoppes qui se pressent sous les arcades des toits et que soutiennent des piliers d'un effet disgracieux. Nous retrouvons d'ailleurs, à Genève, ces noms fameux de Calvin, de Jean-Jacques, de Mme de Staël, même de Voltaire; car bien que Ferney soit situé en France, il est si rapproché du sol genevois, qu'on peut dire qu'il en fait partie. Quant à cette visite à Ferney, nous nous permettrons d'en détourner nos lecteurs; non pas qu'il n'y ait toujours un certain plaisir à aller honorer et saluer les lieux où les grands génies ont vécu, mais ce qui reste de Voltaire à Ferney est trop apocryphe ou trop défiguré pour qu'on n'ait pas à regretter le voyage. Quelque plaisir que l'on puisse avoir à contempler des portraits effacés par le temps, des peintures d'assez mauvais goût que l'on prétend avoir été inspirées par Voltaire lui-même, ou même les restes de sa garde-robe que le gardien vous montre avec tant de scrupule et de religion en vous en garantissant l'authenticité, nous persistons à croire que le temps de cette course sera toujours mieux employé à relire *Mérope* ou quelques passages de la *Correspondance générale*.

Mais les curiosités que contient la ville ne nous feront pas oublier le lac de Genève, qui mériterait que l'on entreprît le voyage seulement pour se reposer un moment sur ses bords, quitte à repartir à l'instant même, comme cet Anglais qui n'avait fait le voyage d'Italie que pour voir Saint-Pierre de Rome, et repartit aussitôt pour l'Angleterre, après avoir passé un quart d'heure devant la façade.

Parmi tous ces beaux lacs de Suisse qui se disputent la prééminence et la méritent peut-être également, nous devons dire que le lac de Genève est celui qui l'a le plus souvent obtenue. Nul autre, en effet, ne peut lui être comparé pour l'aspect des rives bordées de golfes et de promontoires, la grandeur du bassin, la limpidité des eaux aussi claires que le cristal, ce magnifique encadrement des Alpes qui se déploient à l'Orient et au Midi en amphithéâtre, et ces mille passages qui se réfléchissent comme à plaisir sur cette masse bleue ou verdâtre suivant les teintes du ciel. Le lac, que l'on appelle aussi le *Léman*, reçoit le tribut de mille ruisseaux et d'un grand nombre de rivières qui viennent sans cesse le grossir.

On a dit avec raison que Genève était une ville française pour les arts et le génie. En effet, si l'on considère l'influence qu'y exercent nos idées, nos institutions, notre philosophie, notre littérature, on comprendra sans doute que nous avons quelque droit de la revendiquer. Salut donc à ce rejeton séparé de notre chère patrie! Puissions-nous toujours retrouver à Genève, cette noble indépendance d'esprit, ce savoir profond et énergique, cette solidité du jugement, cette critique toujours droite et sûre, qui souvent même apprécie avec un peu de rigueur ce qui se fait dans notre France, un peu mobile, sans doute, inconstante et légère, mais que la censure des autres peuples qui ne cessent de la blâmer depuis si longtemps, tout en l'imitant, n'a pu jusqu'à ce jour corriger encore de ses défauts.

A présent que notre course est achevée, nous rentrons en France, et nous avouons que, même après les magnificences de la Suisse, nous ne revoyons pas sans plaisir nos villages si tristes et si malingres, nos grandes routes si longues et si plates, nos villes de province si uniformes, nos larges figures de villageois, de postillons et d'aubergistes. Il est si doux de rentrer chez soi, même après une absence de six semaines, de se dire que l'on est revenu sain et sauf de tant d'ascensions, d'escalades, de courses à tra-

vers les forêts, les montagnes à pic, les glaciers et les précipices! On jure de ne jamais plus affronter bénévolement tous ces dangers gratuits; on fait dans sa tête le calcul des folies et des imprudences qu'on a commises en voyageant pour son plaisir dans ce pays hérissé de tant de périls. Cependant, le printemps revient, le temps des émigrations élégantes, et l'on se retrouve presque sans y songer sur la route de Genève et de Chamouny. Et voilà comment les sites de la Suisse ne sauraient jamais manquer de visiteurs. Un premier voyage en Suisse est une fantaisie, le second un besoin, le troisième une habitude; ce qui explique comment tant d'Anglais, d'Allemands, même de Français, finissent par être considérés comme de véritables citoyens des cantons de Zurich et de Berne. D'autres ont placé leur résidence d'été dans les environs de Vienne, de Paris ou de Londres; eux ont choisi pour maison de campagne l'Oberland ou les environs du lac de Thun. Nous qui venons de ces lieux-là, avons-nous le courage de les blâmer?

Arnould FRÉMY.

FIN.

Chalet.

LE LEGS DU VIEUX SOLDAT.

SCÈNE DE LA VIE MILITAIRE.

La campagne de Russie, dont le dénoûment devint si funeste à la puissance de Napoléon et aux grandeurs de la France impériale, ne fut pas, comme on l'a cru longtemps, une de ces entreprises périlleuses qui accusent le génie ambitieux du chef d'un grand empire. Des causes politiques irrésistibles déterminèrent cette lutte dans laquelle s'épuisa le vol de nos aigles. L'avenir, nous ne saurions en douter, anéantira successivement les accusations dont l'esprit de parti a voulu souiller la gloire de Napoléon. L'état de guerre permanent dans lequel son règne fut entraîné occasionnait au peuple, il faut le dire, des souffrances réelles; mais la haine aveugle des hommes de l'étranger, pour qui l'ordre n'est autre chose qu'un despotisme étroit et sans gloire, avait saisi avec avidité ce moyen de ruiner une popularité sans exemple dans les annales du monde. Les droits de la raison méconnus ne peuvent être perdus entièrement sur la terre. Il vient un temps où elle impose sa parole souveraine aux sophistes qui ont essayé de la pervertir. La puissance de Napoléon, comme les fautes qui la brisèrent, ne sont pas encore appréciées, et ce n'est pas dans les faits qu'il faut chercher la main qui le conduisit au pouvoir et qui le renversa de son char de victoire, mais bien dans les décrets de la Providence, que nul ne saurait prévoir.

I.

On sait quelle fut l'issue déplorable de la campagne de

Russie; on sait comment, dans cette fatale retraite, nos cohortes repassèrent sur un terrain dépouillé, ravagé, à travers des villes incendiées; on sait, en un mot, comment nos soldats, les membres raidis par le froid, se traînèrent sur les pas de leur Empereur. Bientôt l'armée ne vit plus devant elle qu'un immense tombeau de glaces, et, dès lors, le désespoir amena le chaos. Empereur, généraux et soldats, étaient plongés dans la même misère; mais toutes ces calamités n'étaient rien encore en comparaison de l'inquiétude du chef suprême, qui n'avait aucune nouvelle de Ney, l'un de ses plus intrépides lieutenants. Le maréchal, disait-on, s'était égaré avec son corps d'armée; peut-être même avait-il été fait prisonnier! A cette idée, Napoléon serrait les poings convulsivement, et s'écriait:

— Un de mes maréchaux prisonnier des Russes! un maréchal de l'empire contraint de rendre son épée à un Miloradowich ou à un Platow! Ney, le brave des braves, le héros de la Moskowa, promené, comme un trophée, dans les rues de Saint-Pétersbourg, exposé aux insultes de la canaille! Quelle honte pour lui!... ou plutôt quel malheur pour nous!

— Sire, répliquait avec dignité le comte de Lobau, son aide de camp, si les Russes ont eu l'épée de Ney, ils ne l'ont eue que brisée, soyez-en sûr, je veux dire qu'ils n'auront que son cadavre!

— Eh! qu'importe! il sera toujours perdu pour nous!

Bientôt accoururent des officiers d'état-major, envoyés du quartier-général d'Orcha, pour recueillir des renseignements sur la position réelle du prince de la Moskowa et de ses soldats. Napoléon les pressa de questions, mais leurs rapports ne firent qu'augmenter son incertitude, ses anxiétés.

— C'en est fait, général, s'écrie de nouveau Napoléon en fixant un regard découragé sur son aide de camp, nous ne devons plus revoir le maréchal Ney!

— Sire, Votre Majesté me permettra de ne pas désespérer aussi promptement. Si M. le duc d'Elchingen avait succombé, quelques hommes échappés au désastre nous l'auraient annoncé... L'ennemi lui-même aurait bien trouvé le moyen de nous en instruire...

— Mais, général, songez donc que le maréchal a dû rencontrer à Krasnoë les vingt-cinq mille hommes de Miloradowich. Comment aurait-il pu franchir cette barrière de fer et de feu?... Oh! le doute est affreux, et le silence même qui règne autour de nous, ce rideau mystérieux que nos éclaireurs ne peuvent percer, tout justifie mes appréhensions.

En ce moment, le prince Eugène vint annoncer que le séjour à Orcha devenait de plus en plus périlleux et compromettait le sort de l'armée. Les colonnes de Kutusow se rapprochaient; elles menaçaient d'envelopper le quartier-général.

— Abandonnerons-nous donc le maréchal Ney? s'écria Napoléon; non, je ne le puis, je ne le veux pas.

— Mais, sire, répliqua le vice-roi, que pouvons-nous faire maintenant pour sauver le maréchal? La route pour arriver jusqu'à lui nous est fermée.

— Nous l'ouvrirons comme tu l'as ouverte, toi! Allons, messieurs, tout le monde à cheval!

Napoléon, entraîné par un élan généreux et par une héroïque inspiration, quitta brusquement la place qu'il occupait depuis deux heures, et, suivi de son état-major, hélas! bien diminué en nombre, se dirigea vers les ruines qui marquaient encore l'enceinte du village d'Orcha. Alors les ténèbres de la nuit avaient remplacé la clarté du jour; elles étaient encore épaissies par des flocons de neige qui couvraient les hommes et les chevaux. L'Empereur, à la vue des feux immobiles de Kutusow, s'arrêta, et, se retournant vers le comte de Narbonne:

— Pourquoi donc Kutusow n'avance-t-il pas? lui demanda-t-il. Ah! j'ai maintenant la preuve que le prince de la Moskowa n'a point succombé; il doit encore occuper Miloradowich.

Et un rayon d'espoir vint tout à coup éclairer la figure pâle de l'Empereur: son coup d'œil si sûr avait jugé la situation.

— Non, messieurs, tout n'est pas perdu, ajouta-t-il. Préparons-nous à passer sur le ventre de Kutusow... Nous irons nous-mêmes chercher le maréchal Ney!

Ces nobles paroles, ce signal d'une nouvelle bataille, ranimèrent l'énergie des cœurs abattus. Il y avait dans l'accent de l'Empereur un gage de délivrance pour le prince de la Moskowa et une promesse de victoire. Le soldat ne pensait plus à Wilna, que tout à l'heure ses souffrances et ses vœux demandaient avec tant d'impatience, parce qu'il espérait y trouver enfin des approvisionnements et quelques jours de repos: « Allons au secours du maréchal Ney! » s'écriait-on au quartier-général d'Orcha. Les blessés, les malades, demandaient des armes; ils voulaient affronter le canon des Russes. Mais la neige, en tombant, redoublait de violence; l'ouragan fouettait les visages et augmentait l'obscurité, qui ne permettait plus aux hommes de diriger leur marche. Il fallut donc s'arrêter encore, attendre la fin de la tourmente, et peut-être le jour du lendemain.

Napoléon s'indigne des nouveaux obstacles que lui suscitent les éléments conjurés. Mais il doit céder; il ne peut tenter l'impossible, et Ney est encore abandonné à son courage et à l'héroïsme de la poignée de braves qu'il a su conserver autour de lui. On ranime les feux presque éteints des bivouacs; les faisceaux se reforment, et les soldats, silencieux, le regard fixé vers la terre, s'abandonnent à leurs sombres préoccupations. S'ils relèvent la tête, ce n'est que pour chercher des yeux la place où est l'Empereur; ils le voient, et alors ils ont encore foi en son étoile. Tout à coup le bruit des pas d'un cheval se fait entendre: un lancier polonais traverse Orcha et vient annoncer à Napoléon l'arrivée du maréchal Ney et de sa petite troupe.

— Ah! s'écrie Napoléon avec l'accent d'une vive satisfaction, j'ai deux cents millions dans mes caves des Tuileries: je les aurais donnés pour sauver le prince de la Moskowa!

Malgré lui, il conservait encore quelques doutes; il n'osait adopter sans réserve le récit du lancier polonais. Cependant des officiers attachés à l'état-major du maréchal viennent confirmer la nouvelle. Alors Napoléon remonte à cheval; mais à peine a-t-il fait quelques pas que les tambours retentissent... C'est Ney qui vient lui-même au-devant de l'Empereur. Le maréchal mit aussitôt pied à terre; Napoléon l'embrassa avec effusion en lui disant:

— Allons, mon cher maréchal, la fortune ne nous en veut pas encore trop, puisque vous nous êtes rendu.

Puis, après quelques mots échangés entre eux, Napoléon et le prince de la Moskowa se rendirent dans les cantonnements du prince Eugène, où arrivaient successivement les troupes échappées à Miloradowich. Quand celles-ci aperçurent l'Empereur, elles le saluèrent de leurs acclamations, et leurs cris, répétés sur toute la ligne française, apprirent à l'avant-garde russe que Napoléon avait encore une armée.

L'Empereur ne voulut pas s'éloigner avant d'avoir fait les honneurs du quartier-général aux intrépides compagnons d'armes du maréchal. Il veillait lui-même à la distri-

bution des secours si nécessaires à ces braves, qui avaient disputé si longtemps leur existence à la faim, au froid et à la mitraille de l'ennemi. Il faisait placer les blessés sur les voitures, leur adressait des éloges et des consolations; quelques-uns d'eux expirèrent devant lui; mais avant de fermer les yeux pour toujours, ils criaient encore : *Vive l'Empereur!*

Quand il se fut acquitté de cette tâche à la fois noble et douloureuse, quand il eut rempli ce devoir de général et d'empereur envers les soldats de Ney, Napoléon reprit le chemin de son bivouac; mais au moment où il saluait le brave colonel du 84e, qui, bien que blessé grièvement dès le premier choc de Ney avec Miloradowich devant Krasnoë, était resté constamment à cheval, un vieux soldat, dont la capote était en lambeaux, se précipita au-devant de lui, tenant à la main le fragment d'un drapeau russe et le présenta à Napoléon :

— Que veux-tu, mon brave? lui demanda l'Empereur.

— Sire, vous offrir ce que mes mains engourdies ont pu conserver d'un étendard... Les Cosaques n'ont voulu m'en laisser qu'un morceau. Il y en avait trois, voici celui qui me reste. Veuillez le prendre, mon Empereur, car je crains de ne pouvoir le conserver plus longtemps.

— Bien, mon ami; je te remercie.

Napoléon prit le lambeau de soie que lui présentait le grenadier et le regarda avec attention :

— Oui, c'était un drapeau russe, dit-il en l'examinant; j'y vois encore le double chiffre. Il vaut autant pour moi que s'il était entier; as-tu la croix?

— Oui, sire, vous me l'avez donnée à Wagram.

— Eh bien! je te donnerai autre chose.

— Merci, mon Empereur, je n'ai plus besoin de rien; car j'ai là une terrible entaille qui ne rend pas ma tête très-solide sur mes épaules.

Et en disant cela, le vieux soldat écartait une bande de chiffon serrée autour de son cou et qui cachait une plaie profonde. L'Empereur y porta les yeux :

— Moi, je veux que tu vives! et tu vivras. Allons, grenadier, il faut aller se faire soigner à l'ambulance; je l'exige : l'on va t'y conduire.

— C'est inutile, mon Empereur, il y a des camarades qui sont plus mal hypothéqués que moi. Mes jambes font encore assez bien le service; et je ne veux pas abandonner mon régiment; je veux suivre mon drapeau; si je reste en route, c'est différent, tant pis.

Napoléon n'insista plus.

— Eh bien, soit, mauvaise tête! reprit-il; puisque tu es si entêté, reste avec ton régiment : je ne t'oublierai pas.

— Mauvaise tête est le mot, dit encore le soldat en portant la main à son bonnet; puis il fit quelques pas pour s'éloigner, mais se ravisant aussitôt :

— A propos! mon Empereur, ajouta-t-il, je vous ai dit que je n'avais besoin de rien : foi de Marc Chaussard, je suis un menteur. Si vous pouviez me faire donner quelque vieille capote pour remplacer l'ancienne, qui ne figure plus que pour mémoire sur mes épaules, je vous en serais infiniment obligé... Je ne vous demande que cela, mon Empereur, et nous serons quittes.

Napoléon ne put s'empêcher de sourire :

— Une capote! répéta-t-il, je t'en ferai donner une... Tu n'as pas le temps d'attendre, n'est-ce pas?

— Pas trop, mon Empereur, c'est la pure vérité.

Napoléon portait par-dessus sa polonaise de velours vert à fourrures un manteau bleu que Constant, son premier valet de chambre, avait prudemment jeté sur ses épaules au moment où la neige avait commencé de tomber. Par un mouvement rapide, il se débarrassa de ce manteau, et le jetant sur la tête du grenadier :

— Tiens, lui dit-il, prends! cela vaudra bien une capote... C'est pour toi, je te le donne.

Le soldat, étonné, regardait alternativement le manteau et l'Empereur. Il se préparait à adresser de nouvelles observations, lorsque Napoléon lui ferma la bouche en lui disant d'un ton sévère :

— Prends, te dis-je, je le veux.

— Alors, merci, mon Empereur.

Et Napoléon s'éloigna, tandis que Marc Chaussard, soulevant le manteau de l'Empereur d'une main affaiblie, priait un de ses camarades de l'aider à le placer sur ses épaules.

— Il a ma foi raison, le Petit-Caporal, dit le grenadier; cela vaut mieux qu'une capote d'ordonnance. En voilà un fameux empereur qui se déshabille pour rhabiller un de ses soldats! C'est peut-être mal à moi d'avoir accepté... Mais, chut! le Petit-Caporal a commandé, et le grenadier doit obéir au commandement.

Et Marc Chaussard, relevant fièrement la tête, rejoignit le peloton de soldats qui représentait, à lui seul, le 84e de ligne. Il ne se souvenait plus de sa blessure, et, malgré les instances du chirurgien et de son colonel lui-même, il ne voulut jamais quitter le régiment.

II.

L'armée française continuait sa retraite en livrant chaque jour des combats partiels où elle soutenait dignement l'honneur de ses aigles. Les Russes avaient d'avance marqué son tombeau au milieu des neiges; leur poursuite devenait de jour en jour plus vive, plus acharnée, et la route que suivaient les débris de nos régiments était jonchée de cadavres. Dans ce grand désordre, dans cette confusion, conséquence inévitable d'un horrible désastre, plusieurs corps obéissaient cependant aux lois de la discipline; ils avaient conservé leurs cadres, et marchaient comme s'ils eussent été au grand complet. L'un d'eux, le 84e, se distinguait par sa constance héroïque, et, dans ses rangs clair-semés, un soldat se faisait remarquer par son manteau bleu, dont le luxe tranchait avec le misérable accoutrement de ses camarades; il était toujours le premier au feu, quoiqu'il ne portât qu'un sabre. Ses doigts, paralysés par le froid, ne pouvaient plus manier un fusil; mais il encourageait ses compagnons; il les animait par ses paroles, dirigeait la fusillade, et plus d'un officier russe, qu'il signala aux balles françaises, tomba victime de l'expérience du vieux soldat; quant à lui, aucune balle ne vint l'atteindre; il paraissait invulnérable, ou plutôt il croyait l'être sous le manteau de son Empereur.

Mais il ne le gardait pas toujours, ce manteau protecteur. Quand il voyait un de ses camarades près de succomber, il allait à lui, se dépouillait de son manteau pour l'en couvrir, pour réchauffer ses membres engourdis. Il avait déclaré d'une manière positive que le manteau de Napoléon appartenait au 84e.

Ce soldat désintéressé, c'était toujours Marc Chaussard.

Jusqu'au passage de la Bérésina, les choses allèrent assez bien pour lui. Il traversa cette rivière sous la mitraille de l'amiral Tchischakow et du comte Pahlen, et se dirigea, avec une trentaine d'hommes échappés à cette dernière catastrophe, sur Wilna; mais alors l'indiscipline et le désespoir achevèrent la désorganisation de presque tous les corps. Chez bon nombre de soldats, la générosité fut remplacée par l'égoïsme. Souvent même la propriété n'était

plus respectée; le soldat isolé qui avait la bonne fortune de quelques pommes de terre ou d'un vêtement passable, échappait difficilement à l'avidité de ces terribles maraudeurs, qui dévalisaient indistinctement les Français et les Russes. Malheur au soldat qui se trouvait trop éloigné des colonnes! il était impitoyablement dépouillé, et quelquefois même il payait de sa vie sa résistance à des attaques aussi déplorables.

Or, il arriva souvent à Marc Chaussard d'être retardé dans sa marche par des accidents imprévus; le besoin de repos le forçait aussi de s'arrêter. Alors il était exposé à de fâcheuses rencontres, loin de ses fidèles du 84e, qui échangeaient en ce moment des balles avec les Cosaques; son manteau faillit plus d'une fois lui devenir funeste, car il faisait bien des jaloux et tentait l'avidité des officiers, qui, pour la plupart, n'étaient pas mieux accoutrés; mais Marc Chaussard était doué d'une singulière croyance : il avait foi dans l'inviolabilité du manteau de l'Empereur, et croyait fermement que qui que ce soit ne pouvait porter sur ce vêtement une main coupable.

Un jour, entre autres, il fut rencontré par trois cuirassiers saxons, qui, démontés, suivaient la même route que lui. A la vue de cette agrafe d'argent qui retenait le manteau sur les épaules du vieux grenadier, ces hommes se préparèrent à le lui arracher; déjà leurs mains l'avaient saisi :

— Arrêtez, malheureux! s'écrie en allemand Marc Chaussard; ne touchez pas à ce manteau, il a appartenu à l'Empereur!

Ces mots, prononcés avec une singulière énergie, suffirent pour en imposer aux soldats saxons; il leur sembla qu'ils commettraient un sacrilége en cherchant à dépouiller le grenadier blessé. Ces hommes rougirent de leur criminelle pensée, et s'offrirent même pour protéger Marc Chaussard, qui, du reste, avait bien besoin de leur aide, car sa blessure s'était rouverte, et ce ne fut qu'appuyé sur les bras des deux cuirassiers saxons qu'il put enfin arriver à Wilna.

Alors le 84e, ou ce qui restait de ce régiment, n'était plus dans cette vieille capitale de la Lithuanie; la division du général Loison, composée de troupes fraîches, l'occupait. Dès lors, Marc Chaussard crut qu'il pouvait, sans manquer à son devoir, s'arrêter dans un des hôpitaux militaires qu'on avait établis dans la ville; il se souvint du conseil que Napoléon lui avait donné, et ce souvenir fit taire les scrupules du blessé. D'ailleurs, il lui eût été impossible d'aller plus loin : les fatigues d'une longue marche, les privations de tout genre qu'il avait endurées, avaient empiré son état; à peine pouvait-il se soutenir. Le vieux soldat vint donc demander un asile dans l'hôpital de Wilna, et le chirurgien en chef, prévenu en sa faveur par l'histoire bien connue du manteau, s'empressa de lui prodiguer tous les secours de son art. Mais il n'était plus temps : Marc Chaussard reconnut bientôt qu'il fallait qu'il se résignât à quitter à la fois la vie et son manteau; le sacrifice de l'une lui coûtait beaucoup moins que l'abandon de l'autre. Il avait gardé celui-ci avec lui à l'hôpital malgré l'usage reçu, et les règlements avaient été forcés de transiger avec la volonté inébranlable du blessé, qui menaçait d'en appeler à l'Empereur lui-même de l'injure dont son manteau était menacé. Marc Chaussard, mourant à trois cents lieues de son pays, se consolait en regardant avec amour le gage d'estime qu'il avait reçu de son Empereur, étalé au pied de son lit de douleur.

Cependant une pensée de haute prévoyance le préoccupait vivement : à qui laissera-t-il ce manteau? à qui léguera-t-il ce trésor?... Encore si le 84e était là, il choisirait le plus brave du régiment, le colonel sans doute, pour son légataire. Et puis, il connaissait les terribles chances de la guerre et les risques que pouvait courir le legs qu'il voulait faire, s'il ne le confiait pas à un dépositaire fidèle, scrupuleux exécuteur de ses dispositions testamentaires. Mais il fallait aussi consigner ces dispositions dans un écrit pour qu'elles fussent exécutées. Or, Marc Chaussard ne savait pas écrire, et force fut à lui de recourir à l'obligeance d'un secrétaire. Telles étaient les idées qu'il roulait dans sa tête, lorsqu'un soir il appela près de lui l'aide-major qui lui avait constamment témoigné de l'intérêt.

— Mon major, lui dit-il, en ai-je encore pour deux jours?

Le chirurgien hocha la tête et ne répondit pas. Marc Chaussard comprit ce silence.

— C'est bon, dit-il, suffit. Maintenant, mon major, voulez-vous me rendre un dernier service?

— Volontiers. De quoi s'agit-il? écrire à ta femme?

— Mon major, je n'ai jamais voulu me marier, j'ai fait comme ma sœur : je suis resté garçon.

— A ta mère, peut-être? demanda le praticien.

— Encore moins, attendu que je ne l'ai jamais connue.

— A qui donc alors? à ton père, à ton frère, à un de tes parents, enfin?

— Pas précisément, mon major; mais à la 3e compagnie du 2e bataillon du 84e de ligne..., dont j'ai eu l'honneur de faire partie, car je vois bien que je ne puis plus figurer sur le contrôle de l'effectif des vivants.

— Eh bien! soit.

Et l'aide-major alla chercher une plume, un encrier et une feuille de papier blanc.

— Voyons! dit-il en se mettant en mesure d'écouter le moribond, je vais écrire.

Et Marc Chaussard dicta les dispositions suivantes :

« *A mes amis les grenadiers de la 3e compagnie*, etc.

« Mes chers camarades,

« Je reste à Wilna, et pour longtemps... Impossible à « votre ancien d'aller plus loin. *Item*. Je vous lègue et « donne en toute propriété un superbe et magnifique man- « teau bleu, première qualité... lequel manteau est tout « ce que je possède... C'est notre Empereur qui me l'a don- « né à Orcha... M. Ossandon, aide-major de l'hôpital, ici « présent, est chargé de vous le remettre... »

— Un moment, mon brave, dit l'aide-major en interrompant le testateur, que diable veux-tu que la compagnie de ton régiment fasse de ce manteau?

— Attendez donc, mon major, je n'ai point fini :

« *Item*. J'entends et je prétends qu'au reçu du susdit « manteau, le tailleur du régiment le coupe en portions « égales, suivant l'effectif de la compagnie, de manière « que chaque homme puisse avoir un souvenir de son Em- « pereur... et aussi de Marc Chaussard. »

— Cette relique-là en vaudra bien une autre, dit le chirurgien en écrivant les derniers mots de cette épître testamentaire.

Marc Chaussard savait à peu près formuler son nom; il le dessina plutôt qu'il ne l'écrivit au bas de la lettre, opération dans laquelle il fut puissamment aidé par l'aide-major.

— A présent, dit le moribond, il faut que je m'acquitte envers vous. Voici ma croix, ma croix de Wagram! Gardez-la, c'est pour vous, mon major; elle vous portera bonheur.

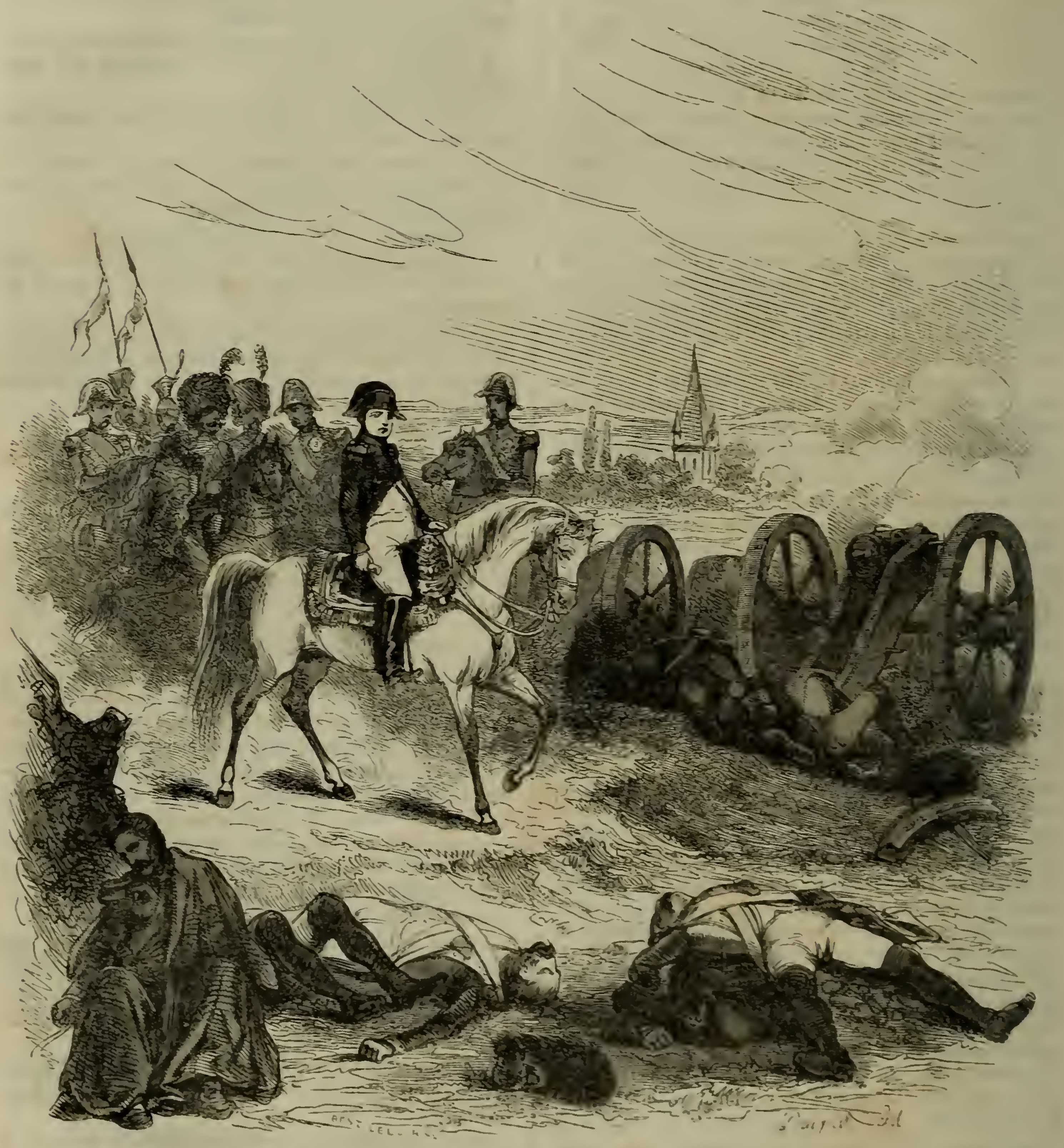
M. Ossandon reçut la croix, et pressant la main déjà glacée du vieux grenadier, lui dit d'une voix attendrie :

— Sois tranquille, mon brave, le manteau et la lettre iront à leur adresse.

Deux heures après cette scène, qui avait tant ému le malade, et lorsque le chirurgien revint pour le visiter, il avait cessé de souffrir; mais ses traits n'offraient aucune trace des dernières convulsions de la mort : sa physionomie avait conservé une douce sérénité; seulement, ses mains crispées serraient encore contre sa poitrine le manteau de l'empereur qui ne l'avait pas quitté un seul instant.

III.

Le 2 mai 1813, Napoléon, visitant le champ de bataille de Lutzen, s'arrêta quelque temps au village de Kaya, qui avait été le théâtre d'une lutte acharnée. Il demanda à quel régiment appartenaient les soldats qui avaient payé de



Napoléon visitant le champ de bataille de Lutzen.

leur vie la conquête des batteries russes et prussiennes; il y avait là cent cinquante grenadiers couchés près des canons ennemis, qu'ils semblaient garder.

C'était la 3e compagnie du 2e bataillon du 84e régiment de ligne; chacun des officiers et des soldats qui la composaient portait sur sa poitrine un petit morceau de drap bleu : chacun d'eux était légataire de Marc Chaussard, car le testament de Wilna avait été fidèlement exécuté.

Émile MARCO DE SAINT-HILAIRE.

VENTE DES CHALES DU CACHEMIRE A LA FOIRE DE MACARIEFF.

Depuis un temps immémorial, il se fabrique des châles de grand prix dans la vallée de Cachemire. Le commerce les a apportés successivement dans les lieux de leur consommation par des routes qui ont changé de direction selon les variations que la politique et la guerre imprimaient aux délimitations des divers États. Pour ne parler que depuis l'élévation de la puissance des Afghans, une partie de la taxe imposée à la vallée par ce peuple consistait en châles, et était transportée à Candahar, leur capitale. Le reste entrait dans le commerce directement et se répandait au loin par divers débouchés. L'invasion de Nàdir-Châh dans le Pendj'-âb, les guerres continuelles entre les Persans et les Afghanistans, les incursions des Mahrattes, et surtout les troubles occasionnés par l'établissement des Syk'hs, ont fait abandonner par les marchands l'ancienne route de la vallée à travers le défilé de Bember, si bien décrit jadis par Bernier. Le commerce du Cachemire avec l'Inde se dirige maintenant par Jumbo ou Djumoo, dont les approches, du côté du Pendj'-âb, sont défendues par une chaîne de très-hautes montagnes inaccessibles aux animaux de transport.

Les châles sont donc portés à Jumbo à dos d'homme, arrangés en un paquet oblong, composé d'un nombre de pièces et d'un poids déterminés. Ce paquet, couvert d'une peau de bœuf fortement cousue et serré par des courroies de cuir, se nomme un *biddery*. Il est supposé conforme à une estimation très-anciennement faite, et le contenu en étant d'ailleurs détaillé avec soin dans un bordereau qui l'accompagne, il est rare qu'on en ouvre un pour le vérifier avant son arrivée à sa destination. Le porteur cachemirien place sa charge comme nos soldats leur havresac, et un bâton façonné en béquille lui sert tantôt à s'en aider dans sa marche, et tantôt à se soulager, debout, du poids de son biddery.

Par la route nouvelle de Jumbo, on est plus à l'abri des attaques des hommes armés, il est vrai, mais c'est pour tomber dans les serres de vautours dévorants nommés douaniers. De Sirinagor, capitale du Cachemire, à Laknau, grande ville située entre le Gange et le Gogra, il y a environ trente stations, à chacune desquelles les marchandises sont soumises à des taxes arbitraires, et qui, selon Forster, sont quelquefois de trois ou quatre pour cent. Ces exactions criantes, jointes aux dépenses d'un long et pénible transport, augmentent prodigieusement le prix des châles dans les contrées inférieures de l'Inde, et en font des objets très-chers déjà avant que de Surate ou de Calcutta ils partent pour l'Europe.

Du côté du nord, Ladak, Gortoppe et Lassa, sont les canaux par où les châles du Cachemire s'écoulent en Tatârie. Ils s'y échangent contre les belles laines des chèvres de l'Oundès, province du petit Tibet, et comme il y vient quelquefois des Chinois, vendeurs de thé, ces négociants réalisent en châles une partie du produit de leur propre marchandise.

Le débouché du Cachemire vers l'ouest a toujours été considérable, puisque les États musulmans de l'Asie occidentale, où les châles sont en grande faveur et servent à l'usage des hommes, plus peut-être qu'à celui des femmes, sont, en général, dans cette direction; mais il l'est devenu bien plus encore depuis que cette mode a fait irruption dans les domaines de la chrétienté.

Le premier entrepôt, de ce côté, est Peïchour, ville fondée à ce dessein par le grand Akbar, empereur mogol, sur l'un des affluents et non loin de l'Indus. Comptoir intermédiaire entre la Perse, la Boukharie, l'Afghanistan et l'Inde, elle est devenue, par sa position même, une place importante. Des négociants très-riches s'y sont établis, surtout de ceux qui spéculent sur les châles, et qui, dégoûtés des dangers de la route de Sirinagor, veulent pourtant se procurer cet article recherché, à la charge seulement d'une légère augmentation de sa valeur primitive.

De ces précieux tissus, les uns sont consommés dans la Perse même, où les besoins en sont grands, puisque tous les Persans ont pour ceinture un châle de Cachemire ou au moins du Kerman. Les autres sont portés par les caravanes de la Perse à Bagdad pour la consommation de l'Asie Mineure, de la Turquie et de la Grèce. Bassora en reçoit aussi, mais c'est par sa navigation directe avec la presqu'île du Gange par Ormus et le golfe Persique.

L'Afrique, où les costumes ont une si grande analogie avec ceux de l'Asie, est approvisionnée de châles par la Mecque. A l'époque de l'arrivée des caravanes, l'affluence des marchands, des curieux et des dévots est si considérable, que la ville sainte prend, de la présence de ces marchands en particulier, l'aspect d'une véritable foire plutôt que celui d'un lieu destiné à la prière. Celles de ces caravanes qui arrivent d'Asie sont chargées des plus précieuses productions de cette riche contrée. Épices de Ceylan, du Malabar et des Moluques, mousselines du Bengale, toiles peintes du Décan, châles du Cachemire, tout s'y trouve, tout y devient l'objet du commerce le plus important. Ensuite, une partie de ces marchandises, embarquée à Djddah, port de la Mecque, remonte le golfe Arabique jusqu'à Suez, et de là est portée au Caire par des chameaux; l'autre est enlevée par les caravanes qui, de la Mecque, s'en retournent à Alep et à Damas, ou à Tripoli, Tunis, Alger, Fez et l'intérieur de l'Afrique.

Beaucoup de châles des fabriques du Cachemire partent de Peïchour par le nord-ouest, pour la consommation particulière de l'Europe, qui, désormais, ne peut plus s'en passer. Ils traversent l'Afghanistan, la Perse et le Caucase, pour arriver à Macarieff. Moscou, entre autres villes voisines de l'Asie, et ville en quelque sorte asiatique elle-même, Moscou en est toujours abondamment pourvue, et les marchands français vont quelquefois y faire leurs achats, comme ils vont aux ventes de la Compagnie des Indes à Londres, comme ils vont à Constantinople dans le même but. Lors de l'incendie de Moscou, une prodigieuse quantité de cachemires fut dévorée par les flammes au Kremlin, dans les brillantes boutiques de Kitaï-Gorod, ou ville chinoise. Il ne peut être sans intérêt pour personne d'apprendre comment l'antique capitale de la Russie devint un des grands entrepôts de cet article de commerce.

Sur la rive droite du Volga, en face de Liskovo, est un village, en apparence le plus chétif du monde, appelé Macarieff, du nom de saint Macaire, patron du lieu. Ce village

est devenu célèbre par la foire qui s'y tient chaque année au mois de juillet, ou plutôt qui s'y tenait, car, depuis peu d'années, elle a été transportée à Nijnei-Novogorod, à cause de l'exiguïté de l'ancien emplacement. La foire ainsi transférée de quelques werstes, étant restée sous la protection et s'ouvrant encore le jour de la fête de saint Macaire, en a conservé et en conservera sans doute le nom à perpétuité. On ne saurait trop faire remarquer que, destinée d'abord à une simple vente de pain d'épice et de menues merceries, elle attire maintenant une si grande affluence, que toutes les autres foires connues et célèbres ne sont, en comparaison, que des réunions insignifiantes. Il faut convenir que sa position sur le Volga, presque à la moitié de son cours, au centre de l'empire russe, entre l'Europe et l'Asie, à distance égale du nord et du sud, offrait bien des chances de succès, secondées encore par l'époque où elle a lieu, et qui permet aux marchands, même les plus éloignés, de rentrer chez eux avant le retour de la mauvaise saison. Aussi faut-il la voir pour se faire une idée juste de la prodigieuse foule d'hommes, de chevaux, de voitures, d'attirail qui couvre la surface du terrain autour de la ville. On y trouve confondus les Russes de toutes les provinces, depuis Yakoutsk jusqu'à Wilna, les Tatârs de toutes les hordes, les Tchouwaches, les Tchérémisses, les Kalmouks, les Kirghiz, les Boukhariens, les Géorgiens, les Baschkirs, les Grecs, les Arméniens, les Persans, les Hindous de la colonie d'Astrakan, les Polonais, les Allemands, les Français, etc. Il est très-remarquable que les Anglais, dont on rencontre des multitudes partout où il y a du commerce à faire, et les Américains, n'y aient été vus encore que comme curieux. Il serait instructif de faire un tableau de cette foire célèbre : les matériaux ne manqueraient pas. En attendant, il faut se borner à faire connaître la façon dont s'y traite l'importante affaire des cachemires, et, pour cela, laisser parler un témoin oculaire, M. Rehman, chirurgien de l'empereur Alexandre.

« Parmi les objets les plus précieux de l'Asie que l'on trouve à Macarieff, les châles de Cachemire tiennent, sans contredit, un des premiers rangs. Depuis plusieurs années, on les y apporte en gros ballots..... La conclusion d'un marché de châles se fait toujours devant quelques témoins, suivant l'usage de ce lieu, qui exige cette formalité pour les affaires considérables. Ayant été invité à servir de témoin, j'allai à la foire avec l'acheteur, les autres témoins et son courtier, qui était Arménien ; car c'est par l'entremise de ceux de cette nation que passe le commerce des objets précieux de l'Asie. Nous nous arrêtâmes devant une maison en pierre, sans toit, qui n'était point encore achevée, et l'on nous fit entrer dans une espèce de caveau. Quoiqu'il fût la demeure d'un Hindou millionnaire, il n'avait d'autres meubles que quatre-vingts malles élégantes placées les unes sur les autres le long des murs. Les parties les plus précieuses de châles se vendent sans que l'acheteur les voie autrement que par-dessus : il ne les déploie ni ne les examine, et pourtant il connaît chaque châle de la manière la plus détaillée et la plus minutieuse, par le moyen d'un catalogue raisonné que le courtier arménien fait venir du Cachemire avec beaucoup de difficultés, et qui, d'après la marque tissue dans les châles mêmes, indique, avec l'exactitude la plus scrupuleuse, les qualités et les défauts, les beautés et les imperfections de chacun, le nom du fabricant, celui du maître qui l'a fini, ses dimensions, la nature et le nombre des fleurs ou des palmes, la couleur, etc. Cette pièce officielle dans la poche, et quelquefois aussi, comme je l'ai vu avec admiration, dans la tête des marchands, une partie de châles se vend sans qu'on la voie. Les courtiers, à qui le catalogue a coûté beaucoup de peine et d'argent, le font naturellement payer très-cher. Suivant le prix de la partie de châles, on donne de 200 à 600 roubles pour une seule copie du catalogue (200 ou 600 francs).

« L'acheteur entré, avec ses témoins et ses courtiers, car il en a souvent deux, on s'assied. L'acheteur ne dit pas un mot, tout se fait par les courtiers, qui vont sans cesse de lui au vendeur, leur parlent à l'oreille, et, chaque fois, les conduisent dans le coin de la chambre le plus écarté. L'affaire se traite ainsi jusqu'à ce que le prix demandé se trouve assez réduit pour que la différence ne soit pas trop grande avec celui qui est offert, et que l'on ait l'espérance fondée de finir par s'accorder entièrement. Comme les prétentions du vendeur sont très-hautes, cette différence est généralement assez considérable. Alors on apporte les châles, et les deux contractants commencent à se parler. Le vendeur étale sa marchandise et la prise beaucoup : l'acheteur la regarde d'un œil de dédain, et confronte rapidement les marques et les numéros. Cette opération terminée, la scène s'anime. L'acheteur fait une offre directe, le vendeur se lève et s'en va. Les courtiers le suivent en criant, le ramènent avec violence ; on se pousse, on se repousse, on se tire mutuellement de côté et d'autre : c'est un tapage, une confusion dont il est difficile de se faire une idée. Le pauvre Hindou joue le rôle le plus passif : il est en quelque sorte maltraité. Quand ce train a duré un certain temps et que l'on croit avoir persuadé l'Hindou, on procède au troisième acte, qui consiste à se frapper dans la main, et qui se passe de la manière la plus grotesque. Les courtiers s'emparent du vendeur et cherchent par force à lui faire mettre la main dans celle de l'acheteur, qui la tient ouverte et qui répète son offre avec de grands cris. L'Hindou se défend ; il fait résistance, se dégage, enveloppe sa main dans les larges manches de sa robe, et répète d'une voix lamentable son premier prix. Cette comédie dure longtemps. On se sépare, on fait une pause comme pour prendre des forces pour un nouveau combat ; le bruit, les chocs recommencent : enfin les deux courtiers s'emparent de la main du vendeur, et, malgré ses efforts et ses cris, la lui font mettre dans celle de l'acheteur.

« Le plus grand calme règne tout à coup. L'Hindou se met à pleurer, il se plaint tout bas de s'être trop pressé ; les courtiers félicitent l'acheteur. On s'asseoit pour procéder à la cérémonie finale, à la livraison de la marchandise. Tout ce qui s'est passé n'est qu'une comédie. Elle est indispensable cependant, parce que l'Hindou veut absolument avoir l'air d'avoir été séduit et dupé. S'il n'a pas été assez ballotté et secoué, s'il n'a pas eu son collet déchiré, s'il n'a pas reçu un certain nombre de coups dans les côtes et à la tête, si son bras droit n'est pas bleu d'avoir été serré pour frapper dans la main de l'acheteur, il se repent de son marché jusqu'à la foire prochaine, et alors il est très-difficile de lui faire entendre raison. Ainsi, les titres de recommandation pour un bon courtier sont de savoir tenir son homme trois heures de temps et de le tourmenter jusqu'à le mettre hors d'haleine pour le faire consentir à ce qu'il veut. Au reste, le premier prix demandé éprouve une forte réduction. Dans le marché auquel j'assistai comme témoin, l'Hindou avait demandé 250,000 roubles et se rabattit à 180,000, encore sur cette somme paya-t-il deux pour cent aux courtiers.

« Alors, vendeur, acheteur, courtiers, interprète, témoins, nous nous assîmes, les jambes croisées, sur un beau tapis à larges franges étendu exprès. On commença par apporter des glaces dans de jolies petites jattes de porcelaine de la Chine ; au lieu de cuillers, nous nous servîmes de petites

spatules de nacre fixées à un manche d'argent par un bouton en rubis, en émeraude, en turquoises et autres pierres précieuses. Quand nous eûmes pris ces rafraîchissements, la livraison de la marchandise s'effectua.

« Pendant qu'un courtier et l'interprète instruisaient du marché, un Hindou apporta de nouveau les ballots, les ouvrit, et présenta chaque châle l'un après l'autre. Quand les marques eurent été vérifiées une seconde fois, et quand tout eut été trouvé dans l'ordre, commencèrent de nouveaux débats sur le terme de payement, et lorsque enfin tout fut arrangé, l'assemblée se mit à genoux et fit la prière. Je suivis l'exemple des autres, et je ne pus m'empêcher d'être frappé de la diversité des croyances des hommes qui se trouvaient réunis en ce lieu pour prier. C'étaient des Hindous, adorateurs de Brahma et de nombreuses idoles; des Tatârs, qui s'en rapportent pour leur destin à la volonté d'Allah et de Mahomet, son prophète; deux Parsis, adorateurs du feu; un officier kalmouk, qui honorait, dans le Dalaï-Lama, l'image de la Divinité; un Maure, qui vénérait je ne sais quel être inconnu; enfin, un Arménien, un Géorgien et moi, luthérien, tous trois chrétiens, mais de trois communions différentes. Exemple remarquable de tolérance!

« Ma prière fut fervente et sincère. J'élevai mon cœur à Dieu, et le suppliai de daigner délivrer au plus tôt les femmes de l'Europe de leur goût pour cet objet de luxe damnable. La prière terminée, les châles furent délivrés à l'acheteur avec quelques cérémonies; l'argent et les lettres de change furent remis au vendeur; les dernières, après avoir passé l'une après l'autre par les mains de tous les assistants. Alors parut un vase énorme en argent, semblable à nos grands pots à café. Il avait à peu près deux pieds de haut; il était enrichi de pierres précieuses et de perles. Une écuelle fut posée devant chacun de nous, et le Maure, qui était une espèce de domestique, la remplit d'un breuvage renfermé dans le grand pot, et composé d'un mélange d'eau, de sucre, de jus d'oranges douces, de toutes sortes d'épiceries et d'un peu de rhum. On se salua réciproquement, et chacun vida son écuelle; jamais je n'avais goûté de boisson plus agréable. Ensuite on se sépara, et chacun s'en alla de son côté. »

REY.

BLONDINETTE.

SIMPLE CONTE.

Blondinette était une fraîche et délicate paysanne, blonde (il n'est pas besoin de le dire), avec de beaux yeux bleus, bien humides et bien doux, qui semblaient demander: « Aimez-moi! » comme s'il était possible qu'il en fût autrement. Elle n'avait cependant rien des bergères d'opéra comique; le grand air hâlait quelque peu ses joues éclatantes, et ses bras ronds se montraient brunis par le soleil et la santé. C'était une fleur des champs, belle d'inspiration, franche de couleur, venue naturellement, coquette par instinct et gracieuse dans sa simplicité rustique.

Blondinette, rieuse enfant, avait longtemps fait courir sur ses dents, — blanches comme l'ivoire du piano, et que la gaieté semblait toucher, — de joyeuses chansons et d'insouciants éclats; mais depuis deux ans, les lèvres de Blondinette étaient fermées, la jeune fille ne chantait plus.

Aux jours glacés, Blondinette, assise aux pieds de sa grand'mère, tenait la quenouille de lin dans ses doigts, mais elle ne filait pas; et la grand'mère lui disait toute la journée :

— Vous êtes distraite, Blondinette, vous ne filez pas; à quoi pensez-vous?

— A rien, grand'mère, répondait la petite fille.

Mais la petite fille mentait; à seize ans, fille qui prétend ne penser à rien, pense trop à quelque chose.

Le soir, Gros-Pierre apportait un fagot de bois sec de la forêt voisine. Blondinette regardait le bois pétiller dans l'âtre, et quand Gros-Pierre lui disait :

— Blondinette, je l'ai fait tout seul, ce fagot-là; autrefois nous allions à la forêt ensemble...

La jeune fille ne répondait pas, et Gros-Pierre poussait un soupir. Alors la grand'mère demandait :

— Mes enfants, qu'avez-vous donc?

— Nous n'avons rien, répondaient-ils.

Mais ils mentaient, car ils avaient tous deux quelque chose, et ils le savaient bien.

A la saison des fleurs, Blondinette ne prenait nul souci des roses de sa grand'mère ni des violettes des bois; elle ne cueillait qu'une fleur des prés, la petite marguerite au cœur d'or, aux pétales blancs. Assise, une jambe pendante, au bord du ruisseau jaseur, elle interrogeait la fleur tout bas. Souvent Gros-Pierre (car il la suivait partout) passait furtivement sa tête à travers les branches des arbres, et comme la jeune fille, penchée sur l'eau, ne le regardait point :

— Blondinette, disait-il, montrez-moi votre doux visage, et s'il vous faut vous mirer, que ce soit dans mes yeux; vous vous y verrez bien belle.

— Je le sais, Gros-Pierre, je le sais; mais je trouve l'eau plus claire.

Et Blondinette restait pensive sans se déranger, et Gros-Pierre, silencieux, laissait rouler une larme le long de ses joues.

A la moisson, Blondinette marchait la dernière dans les sillons, les yeux au ciel, et portant si nonchalamment la gerbe sous son bras, que les épis traînaient à terre, et que les oiseaux gourmands la suivaient pas à pas, comme l'auraient fait, dans la basse-cour, les petits poulets de sa grand'mère. Gros-Pierre s'arrêtait devant elle, et, tout ému, lui disait du fond du cœur :

— Blondinette, je vous aime bien.

— Et moi aussi, Gros-Pierre, répondait-elle d'un air si distrait et d'un ton si calme, que le petit paysan ne trouvait plus un mot sur ses lèvres serrées.

A la saison des fruits, un jour que Gros-Pierre revenait du pressoir, et que Blondinette, au milieu des vignes, regardait sans y toucher les grappes sur les ceps, ils se rencontrèrent :

— Vous avez du chagrin? dit le garçon.

— Oui, dit la jeune fille.

— J'ai du chagrin aussi, Blondinette. Mais, si vous voulez, le mien se dissiperait tout de suite, et peut-être le vôtre aussi.

— Que faudrait-il? demanda-t-elle.

— Soyez ma promise et acceptez-moi pour promis, dit Gros-Pierre avec un regard suppliant.

— Pourquoi faire? demanda-t-elle encore avec des yeux étonnés.

— Pour nous épouser plus tard, répondit-il en baissant les siens.

Blondinette, dédaigneuse, fit « Non » avec sa petite tête blonde, et ajouta :

— Je ne peux pas me marier avec vous.

Gros-Pierre prit sur lui de se montrer fort; mais, au détour du chemin, on le vit tirer son mouchoir...

Or, Blondinette avait lu un méchant livre, où l'on contait comment une bergère avait épousé un roi, ou quelque chose approchant. La femme de chambre du château lui avait prêté ce livre. Blondinette était allée le lui rendre, et comme elle passait par la cour, M^lle de Lussan, la fille du maître du château, l'avait trouvée jolie, et l'avait dit tout haut. M. Ernest, beau sergent-major de Saint-Cyr, qui donnait le bras à sa sœur, n'avait rien dit, mais il avait beaucoup regardé la jeune paysanne. Le dimanche suivant, il fit danser Blondinette ; huit jours après, M. Ernest revint l'inviter, et ainsi de suite, jusqu'à la fin des vacances, si bien qu'elle devenait toute rouge à son approche; et s'il lui demandait :

— Comment vous portez-vous?

Elle répondait :

— Je crois que oui.

Ce qui, chez les jeunes filles, est un signe certain que le cœur n'est pas tranquille.

Depuis cette époque, Blondinette n'était plus Blondinette, et ce n'était plus dans ce monde qu'elle vivait ; la pauvre enfant était devenue, dans sa propre imagination, M^lle Amanda, l'héroïne du roman de la femme de chambre ; elle promenait ses rêveries dans les marges de ce livre, ou bien entre les lignes d'impression, comme au milieu d'un chemin bordé de buissons épineux où se déchirait sa première robe d'enfant. Elle avait tout oublié de son passé, sa vie commençait à la page 23 du roman. Le héros, on peut se dispenser de le nommer; et comme Gros-Pierre n'avait rien de commun avec lui, comme il n'y avait pas le moindre paysan en sabots et en veste grise dans le beau livre, nul ne doit s'étonner de voir Blondinette si indifférente aux propositions du petit villageois.

A force de rêver, de songer et de disposer toutes ses idées de bonheur, d'élévation et de mariage, Blondinette en vint à terminer l'exposition de son roman intime, à entrer dans l'action. Un matin, elle embrassa sa grand'mère, dit adieu à Gros-Pierre et au village, et partit pour Paris. La femme de chambre lettrée quittait M^me de Lussan ; Blondinette offrit de la remplacer, on accepta son service, et, de ce moment, la pauvre enfant, tout heureuse et se félicitant de sa belle équipée, fit partie de la maison où les événements de sa vie devaient s'accomplir, si nos romans ont une réalité.

Blondinette aurait dû comprendre que le sien n'en avait pas, après une semaine de séjour chez les maîtres qu'elle s'était donnés; mais elle ne vit, dans le départ de M. Ernest pour son régiment, qu'une péripétie nécessaire, un incident inhérent à la condition d'héroïne. D'ailleurs, en montant dans la diligence, le nouveau sous-lieutenant n'avait point oublié Blondinette dans ses adieux; comme elle lui présentait son sac de nuit, ne lui avait-il pas dit :

— Merci, ma belle.

Ce « Merci, ma belle », n'était pas grand'chose; mais les expressions n'acquièrent de valeur, n'ont de sens, que par la façon dont elles sont dites, et Blondinette n'avait aucun doute sur la façon tendre et profondément sentie avec laquelle M. Ernest avait prononcé ce « Merci, ma belle ». Elle l'entendait à chaque instant à son oreille, et elle y faisait de longs et consolants commentaires. De même qu'un biscuit trompe l'estomac jusqu'à l'heure du diner, une douce parole occupe l'absence jusqu'au retour ; c'est avec le dernier mot de M. Ernest que le cœur de Blondinette vécut longtemps. Les jours où M^me de Lussan recevait des lettres du jeune officier étaient des jours de fête pour la petite femme de chambre ; elle reconnaissait de loin, dans la main du facteur, le pli et l'écriture de ces lettres; elle les portait elle-même avec empressement, et, à la première occasion, elle s'informait près de ses maîtresses des nouvelles du fils de la maison.

Ceci dura longtemps, bien longtemps, surtout pour Blondinette; mais enfin elle entendit un matin, au déjeuner, M^me de Lussan annoncer l'arrivée de son fils. Blondinette pensa défaillir d'aise et de crainte; elle ne se remit un peu que devant son miroir, qui ne lui dit pas tout ce qu'elle aurait voulu qu'il lui dit; cependant l'historien peut avancer que ce qu'il lui disait était déjà fort joli; mais le cœur est si craintif quand il s'agit de se faire aimer!

Lorsque M. Ernest arriva, Blondinette n'eut pas assez de tous ses yeux pour l'admirer; elle n'eut pas assez de toutes ses forces pour contenir sa joie et les battements de son cœur. C'est qu'aussi l'officier dépassait par sa tournure, sa moustache retroussée et son petit air crâne, toutes les perfections qu'elle lui avait prêtées.

Dans son esprit, son roman avançait; il fit un pas immense un jour où le sous-lieutenant lui prit la main en passant par l'office.

Un soir, soir bien triste, elle entendit quelqu'un dire, à table, au sous-lieutenant en permission pour le mariage de sa sœur :

— Eh bien! cher officier, quand suivrez-vous l'exemple de mademoiselle?

— Oh! nous n'y songerons, répondit M^me de Lussan, que lorsqu'il sera capitaine, dans quelques années d'ici.

Après le dîner, M. Ernest rencontra Blondinette :

— Sais-tu, lui dit-il, que je t'aime à la folie, ma petite?

— Bien vrai? demanda-t-elle un peu confuse, mais toute tremblante de bonheur et d'espérance.

— Assurément, et je te le prouverai.

— Oh! moi aussi je vous aime, Ernest, et depuis longtemps, reprit-elle en mettant tout son cœur sur ses lèvres. Mais votre mère l'a dit, ajouta-t-elle avec un doux sourire, vous n'êtes pas capitaine, il nous faut attendre quelques années.

— Pourquoi faire? lui demanda alors le jeune homme, comme elle l'avait demandé jadis à Gros-Pierre.

— Pour nous épouser, répondit-elle avec ingénuité, comme Gros-Pierre lui avait aussi répondu. Et ce rapprochement lui vint aussitôt à la pensée; elle en eut comme un éblouissement ; ses yeux se fermèrent, son cœur grossit, elle avait tout compris avant que le jeune homme eût fait entendre les éclats d'un rire moqueur et cruel...

— Ah! ah! s'écria l'officier en s'éloignant et en frappant bruyamment dans ses mains, voici une aventure

comme on n'en vit jamais de mémoire de soldat! Je donne mon épaulette à qui devinera ce qui m'arrive, reprit-il sur la porte du salon.

L'ironie, le ridicule et le mépris allaient se mettre dans le rêve du cœur de Blondinette; c'était trois fois plus qu'il n'en fallait pour détruire, pierre à pierre, cet édifice sans base. La foudre, l'inondation ou l'incendie, menaçant ses jours, auraient moins troublé la pauvre enfant. Dans ce bouleversement moral, elle devint folle, et ne vit d'autre refuge que la mort pour se soustraire à son malheur.

Sans larmes et sans cris, mais pâle et désespérée, Blondinette descendit tout aussitôt l'escalier. Les bruits moqueurs qui lui parvinrent du salon l'épouvantèrent; celui-là même à qui elle avait donné son cœur achevait de le briser, et son secret, déjà sous la dent railleuse de tous, s'en était échappé. Plus tremblante et plus légère à ce bruit que l'oiseau qu'effraye le coup de feu lointain du chasseur, elle se précipita hors de la maison.

Blondinette, l'esprit égaré, courut quelque temps par les rues; la rivière, enfin, se présente à sa vue; elle s'avance sur le pont, met le pied sur le parapet et s'élance.

Dans son trouble, au milieu de son émotion et de la fièvre qui l'éblouissait, la jeune fille ne s'était pas aperçue qu'elle était suivie par un garçon modestement vêtu quoique endimanché, un peu lourd, un peu gauche, mais d'allure franche et le visage ouvert. Ce garçon fut son sauveur, sa main ferme sut la retenir au bord de l'abîme: comme elle était évanouie, il l'emporta dans ses bras.

Quand Blondinette ouvrit les yeux, elle reconnut Gros-Pierre. L'endroit où elle se trouvait était une boutique alors fermée. Un comptoir fraîchement peint supportait des balances de cuivre brillant; et des corbeilles pleines de légumes frais, des paniers remplis des plus beaux fruits se montraient partout en étalage.

Après avoir satisfait aux questions de la première surprise de la jeune fille, Gros-Pierre lui dit:

— Un jour, Blondinette, vous m'avez répondu que vous ne pouviez pas vous marier avec moi. Comme je vous aimais bien, je ne vous en ai pas voulu; j'ai compris que je n'étais pas digne de vous, et que pour devenir votre mari, il fallait vous mériter. Là-dessus, j'ai travaillé chez M. le maître. Vous êtes alors partie; ça m'a désolé, car vous voir, quand bien même vous ne me regardiez pas, me donnait du cœur à l'alphabet et à l'écriture. Cependant, j'ai pris sur moi de mordre de plus belle au calcul, en me disant que tout mon savoir me rapprochait de vous. Quand M. le maître m'avertit que j'étais assez savant, je me dis: Gros-Pierre, c'est très-bien, voilà ton esprit orné, — tu tâcheras de prouver que tu possèdes les qualités du cœur, — il faut maintenant songer à ta dot. Alors je m'employai chez les bourgeois; j'ai même tenu les écritures de M. le maire; les autres, au village, trouvaient que je faisais bien mon chemin; ils appelaient ça de la chance, et me disaient que j'étais insensé de m'en aller, quand je pouvais, au pays, parvenir aux premières dignités. C'est vrai, j'étais en passe de devenir quelque chose dans la garde nationale, d'arriver à la fabrique, au conseil municipal; puis, ma foi, on ne sait pas, les maires ne sont pas nés princes... Mais, bah! ce n'est pas ça que j'avais dans ma tête. Bref, comme je ne dansais point le dimanche, que je ne m'arrêtais jamais quand il faisait trop chaud, j'arrondissais tous les jours mon boursicot. Bientôt j'allai trouver la grand'mère: Grand'mère, lui dis-je, j'ai des écus, vous avez un grand jardin avec des fruits et des légumes; mon idée serait d'acheter, à Paris, un fonds de fruitier, et de vous voir fournir la boutique. Comme un marchand sans

Blondinette et Gros-Pierre.

femme n'est guère qu'une moitié de marchand, je me complète, et j'épouse Blondinette, qui ne demandera peut-être pas mieux à cette heure; je deviens ainsi votre fils, et nous faisons nos affaires en famille : ça vous va-t-il? La grand'mère a répondu oui. Nous nous sommes embrassés. La première partie de ce qui fut dit fut faite; voilà mon établissement, voilà les fruits de la grand'mère. Et ce soir, j'allais voir si vous vouliez accomplir le reste, au moment où je vous ai rencontrée. Vous aviez un air si pressé que, par un reste de timidité, je n'ai pas osé vous arrêter; mais vous étiez en même temps si pâle, avec des yeux fixes, que je me suis mis à vous suivre, Blondinette, et je crois que je n'ai pas mal fait. A présent, ajouta-t-il, un mot, Blondinette : aujourd'hui, suis-je digne de vous?

— Oh! Gros-Pierre, mon ami, répondit-elle toute confuse et tout en larmes, c'est au contraire moi qui, maintenant..., si vous saviez...

— Je sais bien des choses, que nous oublierons en n'en parlant jamais; aussi, répondez-moi, croyez-vous pouvoir m'aimer?

— Autant que vous le méritez, Gros-Pierre, je m'efforcerai, mais je vous aime déjà.

— Alors, madame Gros-Pierre, embrassez-moi, s'écria joyeusement le brave garçon, et permettez que je vous le rende.

Le dimanche suivant, on publia les premiers bans à l'église.

Et trois semaines après, la grand'mère habilla de blanc sa petite-fille; les garçons présentèrent un bouquet au futur, puis on maria nos deux héros, qui vivront longtemps, nous l'espérons, ainsi que leurs enfants, car ils sont fort heureux; et ce qui le prouve, c'est que lorsqu'ils passent le dimanche sur le Pont-Neuf :

— C'est par là-dessus, dit Blondinette, en serrant le bras de son mari, que j'ai jeté toutes mes folles et fatales visées.

— C'est là, reprend Gros-Pierre en répondant à l'étreinte de sa femme, que j'ai rattrapé mon bonheur.

Or, cette histoire n'est qu'un conte; à ce titre, il lui faut une morale, la voici : Lorsque l'imagination guide le cœur, nous risquons fort de nous égarer jusqu'à notre perte. Si le cœur, au contraire, dirige la tête, il est rare que le bonheur ne soit pas au bout de nos inspirations. Nous ne garantissons point la nouveauté de ce précepte, mais nous en affirmons la vérité sans peur de nous compromettre.

Henri NICOLLE.

ZURAPHA L'ÉTHIOPIENNE.

VÉRIDIQUES RÉCITS DE LA NAISSANCE, DE LA VIE ET DE LA MORT DE CETTE PRINCESSE,

COLLIGÉS AU DÉSERT DU BAANDOU SUR UNE FEUILLE DE PALMIER.

I. — Une naissance au désert.

Il était une fois un roi et une reine qui n'avaient pas d'enfants et se trouvaient fort malheureux de cette stérilité. Nous nous sommes servi du mot roi et reine, parce que généralement il sert à désigner le chef d'un peuple, le premier d'une nation; mais nous devons confesser à nos lecteurs que, dans l'espèce, cette expression est impropre, car le lieu de notre scène, comme le désigne le titre de ce chapitre, est au sein de l'Afrique, au milieu des sables brûlants de la noire Éthiopie, là où l'on ne reconnait ni empereurs ni rois, mais seulement les anciens des familles, les chefs de tribus.

Telle était la patrie des parents de la princesse Zurapha, patrie qu'ils avaient reçue de leurs aïeux, qu'ils espéraient transmettre à leurs descendants, lorsque le Ciel, exauçant leurs ardentes prières, daigna, après de longues années d'attente, leur accorder des enfants.

C'est un grave événement que la venue d'un nouveau-né au désert, et quand Zurapha naquit, ce fut un grand et solennel sujet de joie, non-seulement pour les parents de cette princesse, chefs de la tribu, mais encore pour la tribu entière. Des jeux furent célébrés; le lendemain on salua pieusement le soleil à son apparition, comme le dieu créateur de tout nouvel être et comme roi suprême du désert. Zurapha était belle et digne vraiment de naitre fille d'un chef; son œil noir, doux comme celui de la gazelle, reluisait d'un éclat particulier; ses membres étaient souples et délicats; ses formes avaient des proportions parfaites, et qui promettaient en elle une beauté rare et toute d'exception; et au désert, le mot de beauté n'est point comme dans nos cités une expression vide et d'un sens de convention; la beauté, là, n'est point un ornement stérile et fugitif, elle consiste dans l'exquise harmonie de l'ensemble, dans l'heureux mélange de la grâce et de la force, dans l'union intime des charmes, de la forme et de la vigueur ou de la secourable souplesse des muscles.

Le dieu invoqué ne se montra point avare; un an après la naissance de Zurapha, cette fille aînée du chef, cette idole de la tribu avait une sœur.

II. — Orphelines.

Mais lorsque tant de joies arrivent dans une famille, les malheurs ne sont pas loin. Le plus grand de ces malheurs est partout la mort d'une mère; au désert surtout cette perte creuse un vide que rien ne peut remplir; Zurapha en fit la cruelle expérience. Sa mère, qui s'était tant réjouie de la naissance des deux enfants que le Ciel lui avait accordés à un âge où il n'est plus permis d'en espérer, devait payer de sa vie un si grand bonheur. Alors qu'elle allaitait encore la plus jeune de ses filles, à l'heure où le soleil fait rechercher l'ombre avec plus d'ardeur que jamais, la mère de Zurapha s'était éloignée de la tribu, qui reposait sous les berceaux naturelle-

ment formés par les branches du mimosa, plante parasite qui descend des rochers et crée des voûtes de verdure si salutaires en de pareils lieux. Elle avait suivi la ligne d'une *rivière* (on appelle ainsi de longues rangées de palmiers que le Créateur a semés dans les sables pour y protéger quelque vie), lorsque, tout à coup, de l'anfractuosité d'une roche s'élança sur elle un lion monstrueux, à la crinière ruisselante et aux dents acérées par un long jeûne. Dans ces contrées, où la vie est sans cesse à côté de la mort, le courage ne connaît pas de sexe; la mère de Zurapha lutta vaillamment contre la bête féroce, mais néanmoins elle eût été infailliblement dévorée sans la subite arrivée d'un éléphant blanc, l'ennemi naturel du lion. Les deux terribles adversaires se livrèrent un combat acharné, où chacun fit et reçut de cruelles blessures; la victoire resta cependant à l'éléphant, qui ne quitta son ennemi que lorsqu'il n'était plus qu'un cadavre presque informe gisant sur le sable et devant servir de pâture aux vautours, que l'odeur du sang attirait déjà par nuées sur le champ de bataille. Ce fut à l'apparition qu'on pourrait appeler miraculeuse de l'éléphant blanc que la mère de Zurapha dut de ne point périr sous la dent implacable du lion; mais, hélas! elle ne devait point survivre aux affreuses blessures qu'elle avait reçues dans ce combat inégal. Le soir même, au sein de la famille éplorée qui s'était rassemblée avec une tendre sollicitude autour de sa couche, lui prodiguant les soins les plus empressés et les témoignages de la plus vive affection, elle expira en donnant un dernier regard d'amour et d'éternel regret à son époux, à Zurapha et à la jeune sœur de celle-ci.

Zurapha ressentit une profonde douleur à la mort de sa mère chérie; mais l'excès même de cette douleur l'empêcha de prévoir les maux que devait enfanter pour elle et pour sa sœur la perte cruelle qu'elles venaient de faire.

Quand la mère de Zurapha fut morte, suivant l'usage du désert, on couvrit son corps de feuilles de mimosa, d'acacia rose et de kongkonie, plante vénéneuse qui devait la préserver de l'atteinte des bêtes dévorantes; puis, du pied, on poussa le sable de façon à l'en couvrir, et on l'abandonna. — La même chose se pratique dans notre monde dit civilisé, et souvent avec moins de respect et de soins religieux. — Zurapha n'aurait point voulu s'éloigner de la dépouille de sa mère; pauvre enfant! elle ne savait point encore ce que c'était que la mort, elle croyait à un sommeil prolongé, mais qui ne serait pas sans fin, et ce ne fut que lorsque le soir fut venu qu'elle s'éloigna, en versant des larmes, pour rejoindre la tribu, de peur des chacals et des hyènes, à qui leur instinct annonçait qu'il se trouvait un cadavre dans ces parages.

A la douleur première qu'avait causée dans la tribu la mort de la mère de Zurapha, succéda une douleur plus calme; vint ensuite un sentiment voisin de l'indifférence, puis l'oubli, conséquence naturelle, inévitable, de toutes les sensations ici-bas. La jeune sœur de Zurapha trouva bien un sein ami pour remplacer celui de sa mère, et l'enfant, recevant trois fois par jour un lait aussi abondant, aussi salutaire, bien qu'il fût celui de l'aumône, ne demanda pas si la mamelle qui le lui fournissait était autre que la mamelle maternelle. Mais Zurapha, elle, ne pouvait être trompée sur l'absence de celle qui était pour elle une source toujours inépuisable de tendresse et de joie. A cette époque, une douleur nouvelle vint se joindre à celles qui désolaient déjà si cruellement cette vie jeune et tendre; le père, qui n'avait pu supporter le rude supplice de l'isolement que crée le veuvage, se choisit une nouvelle compagne et donna en elle, à ces pauvres orphelines, une marâtre, qui devint bientôt pour elles une ennemie et une persécutrice impitoyable.

Ce n'était point assez pour ces chères et sensibles enfants de voir la place de leur mère occupée par l'étrangère, il fallait encore qu'elles fussent pour elle des objets d'aversion et des plus rudes traitements. Plus de fleurs nouvelles, pauvre Zurapha, désormais plus de couche moelleuse sur le feuillage fraîchement cueilli, plus de bourgeons, les premiers éclos sur les branches du lotus et du pistachier; ce n'est plus toi qui la première t'abreuveras à la source d'eau vive découverte dans les sables; la première tu n'auras plus les doux fruits du dattier que te réservait ta mère.

III. — L'enlèvement.

Abandonnées enfin par leur père lui-même, Zurapha et sa sœur émigrèrent pour des déserts nouveaux. La lune se levait à l'horizon des sables, quand elles quittèrent le camp, protégées par la ligne des palmiers; et lorsque le soleil parut sur le désert, il les trouva poursuivant leur course rapide, dirigée vers l'occident. Qu'elle était belle alors, Zurapha, belle de toute sa beauté fière et sauvage! Dans l'ardeur de sa fuite, sa bouche à demi entr'ouverte pour aspirer la brise de la nuit laissait apercevoir la double rangée de ses dents brillantes et blanches comme les perles; son œil noir scintillait d'indignation et de généreux espoir, elle portait sa tête haute gracieusement balancée sur son cou aux formes délicieuses; ses jambes fines, élégantes, souples, mais vigoureuses, ressemblaient à des ailes, car son pied léger laissait à peine son empreinte sur le sable qu'il foulait. La gazelle agile, l'autruche qui vole en fuyant, la lionne à la poursuite des ravisseurs de ses lionceaux, ne peuvent être comparées à nos deux fugitives pour la rapidité.

Déjà elles avaient franchi l'espace de trois journées de caravanes lorsqu'un ennemi auquel les imprudentes n'avaient point songé vint alors fondre sur elles. Cet ennemi terrible, et au désert presque toujours mortel, c'est la soif, cette soif ardente qui allume dans les entrailles un feu qui ne s'éteint qu'avec la vie de ceux qu'il dévore. Où aller, vers quel point diriger sa course pour trouver un filet d'eau, un peu d'ombre rafraîchissante? L'horizon des sables s'étendait à l'infini devant elles, derrière elles, de toutes parts; le soleil dardait d'aplomb ses rayons qui brillaient d'un éclat sinistrement rougeâtre sur le sol, lequel leur apparaissait alors comme l'immense plateau d'un incendie qui n'avait pas de bornes et qui devait les consumer. Epuisées par la fatigue et torturées par la soif, elles allaient succomber, et déjà elles s'étaient étendues sur le sable pour y attendre la mort, leur unique refuge, lorsqu'elles virent venir à elles une troupe de chameaux sauvages qui, sans paraître les apercevoir, vinrent établir leur campement à quelques pas d'elles. C'était un secours inespéré, providentiel, et que Dieu avait envoyé à temps, car une heure encore et c'en était fait des deux fugitives. Lorsqu'elles virent la troupe des chameaux silencieuse et endormie, les deux sœurs se glissèrent sans bruit dans leur camp, puis se mêlant aux petits de la famille, elles allèrent puiser à la mamelle bénie des mères chamelles une vie nouvelle et les forces qui leur étaient nécessaires. Après s'être abreuvées à ces sources fécondes, et avoir retrouvé dans le sommeil réparateur leur vigueur première, Zurapha et sa sœur se disposaient à reprendre leur course, lorsque des cris affreux jetèrent l'épouvante et la consternation au milieu du camp paisible. Ces cris étaient poussés par une troupe d'Arabes voyageurs, dont l'œil exercé avait découvert dans la nuit transparente du

désert la troupe de chameaux sauvages, et qui venaient les attaquer avec furie.

Dès le premier choc, les deux sœurs prirent la fuite; mais pouvaient-elles échapper, malgré la confusion de la mêlée et la nuit, au regard perçant du Numide? Leur vitesse, ralentie par la fatigue des marches forcées de la veille, pouvait-elle les soustraire à la poursuite de leurs ardents persécuteurs, montés sur des chevaux à demi sauvages et dont les pieds semblent armés d'ailes, tant leur mouvement est rapide? pouvaient-elles surtout échapper aux piéges de la ruse et de l'artifice de leurs ennemis? Un lacet chargé à son extrémité d'un poids qui le lançait dans l'espace fut dirigé avec une habileté maudite contre Zurapha; le traître plomb siffla dans l'air en formant autour des jambes de la pauvre enfant des contours qu'elle ne devait jamais franchir. Le coup était bien porté, l'infernal sourire de l'Arabe annonça la défaite de Zurapha; elle tomba à genoux, elle était prisonnière!!! Un hourrah sauvage accompagna sa chute, un second hourrah retentit bientôt pour saluer la capture de sa sœur, qui voyant Zurapha saisie, était accourue pour partager son sort.

Nous ne pourrions raconter tous les événements de ce cruel voyage vers la terre d'exil, les immenses déserts traversés, la faim, la soif subies avec toutes leurs angoisses, toutes les humiliations, toutes les douleurs de la captivité au milieu d'une horde de barbares; bornons à présent notre récit à un simple sommaire, car l'espace nous manquerait pour les poignants détails de cette triste épopée.

Les Arabes qui avaient mis en esclavage Zurapha et sa sœur les vendirent moyennant quelques onces d'or au gouvernement du Sennaar. Celui-ci, qui avait une faveur à demander au pacha d'Égypte, les lui envoya en présent, et ce dernier, après les avoir gardées quelque temps dans son palais de Siout et dans ses jardins, les plus beaux de l'Égypte, dont elles faisaient l'ornement, les adressa à son tour à un souverain des contrées du nord, qui n'avait jamais, sous son ciel noir et glacé, vu éclore de beautés pareilles.

IV. — L'exil.

Dans cette longue et lamentable histoire où tout est malheur, où chaque page s'écrit avec des larmes et du sang, nous allions omettre une douleur qui vint briser le cœur de la trop infortunée Zurapha. Avant d'aborder à la rive étrangère, de poser son pied, libre jusqu'alors, sur la terre de l'éternel exil, elle avait encore une perte cruelle à déplorer: succombant aux fatigues de ce pénible voyage, supportant moins vaillamment les rudes atteintes d'un climat pour lequel elle n'avait point été créée et qu'elle n'avait pu même soupçonner, la jeune sœur de Zurapha expira près de sa sœur désolée, dont le sort allait devenir plus triste que jamais, et son cadavre n'eut point les honneurs que le désert lui eût rendus, on l'abandonna sur la grève aride pour y servir de pâture aux oiseaux ou aux monstres marins.

Cependant le navire qui emportait Zurapha continuait sa course à travers les mers, laissant loin derrière lui, dans sa marche rapide, mille nations diverses et des cieux et des climats différents.

Un jour vint, enfin, où l'on toucha au terme de ce long et fatal voyage, et à peine sur ces bords étrangers, la princesse se vit l'objet d'une curiosité puérile et insultante. Elle devint le sujet inévitable de toute conversation parmi ce peuple ignorant qui n'avait jamais vu de beauté son égale; elle fut traitée en reine, mais en reine sauvage et captive: elle commanda la mode dans ces pays. Mais ces triomphes pouvaient-ils lui donner de l'orgueil? elle était au sein de peuples sauvages qui l'admiraient non pour sa beauté en elle-même, non pour ses royales infortunes, non pour les précieuses qualités de son cœur, mais pour l'étrangeté de ses formes, de ses habitudes, et la rareté de son espèce. Arrivée dans la capitale de cet empire, elle eut un palais somptueux, des serviteurs nombreux et attentifs; des ordres furent donnés pour que ses désirs et jusqu'à ses moindres caprices fussent satisfaits; mais tous ces soins officiels et apprêtés remplaçaient-ils pour elle le frais ombrage du lotus et le doux murmure de la source du désert? Si Zurapha eût été douée d'une âme moins supérieure, peut-être eût-elle été touchée des hommages que venaient chaque jour déposer à ses pieds les grands de l'État, les femmes qui proclamaient sa beauté non pareille, tout un peuple qui semblait vouloir en faire une idole; mais Zurapha ne songeait qu'à l'Afrique; elle regrettait ses sables arides, son soleil brûlant; elle redemandait son désert avec ses dangers mortels, mais sa liberté vivifiante.

Elle subit ainsi sans se plaindre, sans laisser paraître un signe de regret, l'éternité d'un exil de dix-huit ans, lorsque ses forces physiques, épuisées à la fin par la lutte morale, silencieuse et cachée, durent céder à l'effort du mal.

Zurapha malade reçut les soins les plus assidus, les plus empressés; les savants du pays vinrent à l'envi lui offrir l'aide de leur art, qu'ils appelaient sauveur: Zurapha souffrit tout avec une sublime abnégation; elle n'espérait plus, mais son grand cœur ne faiblissait point, même aux approches de la mort.

La veille de la catastrophe, un mieux inaccoutumé se manifesta; Zurapha sentit l'influence d'un doux et bienfaisant sommeil, elle y céda comme à une tendre caresse qui venait assoupir ses souffrances; elle eut alors un songe.

Elle vit les portes de la prison s'ouvrir, et sa mère, le regard consolant et radieux, paraître au milieu des gardes endormis. Le fantôme bien-aimé l'engageait d'un geste à se lever de sa couche de douleur, et elle obéissait sans peine à celle qui lui montrait, dans un coin découvert du ciel, l'Orient qui brillait comme une pierre précieuse enchâssée dans une voûte grossière. A la suite de sa mère elle parcourait, plus prompte que la pensée, les espaces immenses qui la séparaient de son désert; et là elle retrouvait, groupée sous la rivière des palmiers en fleurs et des verts acacias, toute la famille qui l'attendait au bord d'un frais ruisseau: son père, redevenu affectueux comme autrefois, sa jeune sœur, couchée à ses pieds, les vieux parents, les amis, les jeunes compagnes; et tous à son approche faisaient éclater par de grands transports la joie que leur causait son retour... Zurapha s'éveilla: hélas! elle comprit que cette apparition lui annonçait sa fin prochaine; en reine magnanime, elle voulut pardonner à ses ennemis; elle baisa les mains de ceux qui la tenaient captive et bénit ses bourreaux; puis tournant ses regards mourants vers l'Orient, elle laissa retomber sa tête affaiblie... Elle avait cessé de souffrir.

UN DERNIER MOT.

Lecteur bienveillant, qui avez daigné nous suivre jusqu'à la fin de ce long et triste récit, une larme, je vous prie, et un souvenir à la pauvre girafe (Zurapha (1)) du Jardin des Plantes, car c'est sa lamentable, mais authentique histoire que nous venons de vous raconter.

Victor HERBIN.

(1) Zurapha, nom ancien de la girafe.

LES COURS PUBLICS DANS UN FAUTEUIL.

M. PHILARÈTE CHASLES, PROFESSEUR AU COLLÉGE DE FRANCE.

(Littératures allemande et anglaise.)

Depuis que les questions d'enseignement sont à l'ordre du jour, les cours publics en général, et en particulier ceux de la Sorbonne et du Collége de France, ont le privilége de passionner les esprits. Socrate et Platon n'étaient pas écoutés et suivis par leurs disciples avec une assiduité plus ardente que ne le sont aujourd'hui nos professeurs de Faculté. Sans prendre parti dans la lutte universitaire, sans sortir de la bienveillante impartialité qui est notre devise, nous devons tenir au courant de cet enseignement supérieur le grand nombre de nos lecteurs qui ne peuvent y assister. Un poëte charmant a donné au public *Un spectacle dans un fauteuil;* nous allons tâcher de donner à notre tour *Un cours complet de Faculté dans un fauteuil;* en joignant, suivant notre usage, la biographie à l'analyse, l'anecdote piquante à la leçon sérieuse, la physionomie personnelle à la question générale : *utile dulci*, comme dit Horace. Ainsi, au lieu de reproduire sèchement les éloquentes paroles de nos professeurs, nous les ferons défiler en personne devant les lecteurs du *Musée*; nous raconterons leur vie et leurs doctrines, leurs luttes et leurs succès ; après quoi, nous les laisserons exposer eux-mêmes la fleur de leurs improvisations.

Nous ouvrirons cette galerie des professeurs au Collége de France et à la Sorbonne, par ceux de ces professeurs dont l'enseignement est une création nouvelle, entourée par conséquent de plus de curiosité, et devant subir une appréciation plus attentive; ce sont MM. Mickiewicz, chargé du cours de littérature polonaise et en général de

tous les idiomes slaves; M. Edgard Quinet, qui professe les littératures méridionales, l'espagnol, l'italien, le portugais, etc; et M. Philarète Chasles, qui professe les littératures du nord, anglaise, allemande, etc.

La création de ce nouvel enseignement, si bien en rapport avec les nécessités de l'époque et les progrès de l'éducation publique, est un véritable honneur pour M. Villemain et M. de Salvandy, à qui la studieuse jeunesse en doit le bienfait. Le mysticisme ardent du noble poète polonais Mickiewicz, la parole grave et solennelle de M. Quinet, la vive et énergique improvisation de M. Philarète Chasles, ont excité à divers titres l'attention générale et donné des partisans et des adversaires à ces trois professeurs. C'est la religion et la métaphysique qui dominent chez le premier, la politique chez le second, la philosophie pure et l'amour désintéressé des lettres chez le troisième. La vie du Byron polonais, dont nous donnerons plus tard les détails, est pleine de péripéties émouvantes et d'incidents inattendus. La jeunesse de M. Philarète Chasles, qui a traversé la prison politique et les pays étrangers, n'offre guère moins d'intérêt: nous allons l'esquisser rapidement, avant d'analyser le cours du professeur.

Victor-Philarète Chasles est né à Mainvilliers près Chartres, le 8 octobre 1799. Son père avait été l'un des partisans purs, désintéressés, mais enthousiastes, de la république naissante. Singulier caractère, composé d'incrédulité et d'illusions, d'héroïsme et de philosophie.

Au moment de la Terreur, et pour ne pas prendre part aux supplices commandés et aux violences légales, ce père (véritable puritain de Walter Scott) était parti pour l'armée. Il avait conduit un corps de troupes à Henskoote, et s'était fait casser la jambe sur le champ de bataille, en restant exposé aux boulets jusqu'à la prise de la redoute. Enfermé tour à tour au Château de Ham et au château de Sédan, pour conspirations contre le Directoire, il ne revint à Paris qu'amnistié par Napoléon. L'Empereur lui proposa une sénatorerie que refusa le républicain.

Il avait épousé, à Sedan, une jeune veuve de vingt ans, rejeton de la famille hollandaise des *Von Kalma.*

Le mélange singulier de ces deux races ne sera pas sans influence sur le génie de M. Philarète Chasles, à la fois si patient et si hardi, si capricieux et si sensé.

Le bisaïeul de M. Chasles a été le premier traducteur de *Don Quichotte*. Le jésuite de Challes ou de Chasles, son neveu, fut un des plus savants mathématiciens de son temps. L'héritier du traducteur, après avoir fait le tour du monde comme secrétaire de marine, revint à Paris pour être greffier du parlement. Son fils s'assit sur les fleurs de lis; mais il était satirique; il chansonna la cour. Il recueillit aussi et publia les aventures de son époque les plus piquantes et les plus pathétiques. Son livre, intitulé les *Illustres Françaises*, fournit des sujets à beaucoup d'auteurs dramatiques. *Dupuys et Desronais* en est tiré. Il y a là de l'abbé Prévost et du Balzac. On bannit notre chroniqueur à Chartres, où il fut obligé de se cacher, et où il fit souche.

La famille hollandaise des Halma était toute composée d'antiquaires, de peintres et de philologues; un poeme en vieux frison, intitulé l'*Arbre de vie*, est d'un Halma. Le Grand Dictionnaire hollandais-flamand de Halma est fort connu.

Chasles le républicain avait acheté, près de Sainte-Geneviève, à Paris, une grande maison bâtie par un courtisan de Louis XIV, et dessinée par Mansard, avec un parc et un jardin à la façon du grand siècle. Ce fut là qu'il éleva son fils aîné, d'après l'*Émile* de Rousseau. Il l'avait nommé *Philarète*, en vertu d'un serment fait avec le républicain Goujon, guillotiné sous le Directoire, et qui avait imposé le même nom à son fils. Le jeune Philarète avait à peine huit ans, lorsque son père l'enferma dans la vieille maison. Cet impitoyable disciple de Jean-Jacques croyait que la jeunesse ne peut être assez durement élevée. A onze ans, il envoya son fils au Prytanée militaire de Saint-Cyr; à douze ans, au Lycée d'Angers; à quinze ans, quand il eut fini ses études, et très-brillamment, il lui déclara que, selon la doctrine d'*Émile*, un métier manuel était nécessaire. Il le mit en apprentissage chez un imprimeur ruiné. C'était en 1814. Cet imprimeur, nommé Charles, était un vieux jacobin qui composait, dans les casses de son imprimerie déserte, des ouvrages contre les Bourbons. Le jeune Chasles l'ignorait parfaitement, et cette fatale coïncidence le jeta, à seize ans, innocent et désarmé, dans un de ces drames qui sont une leçon pour toute la vie. Lui-même a raconté ce touchant épisode; écoutons ses précieuses confidences.

« Dans cette imprimerie sans ouvriers, située rue Dauphine, et occupée par trois casses incomplètes, je restais seul, je rêvais, et souvent l'ennui venait me poursuivre; les leçons du maître étaient rares, et quand le maniement des lettres et leur pose dans l'instrument qui les unit avaient fatigué mes doigts, je m'asseyais avec un livre. Qui n'a pas connu le dégoût du travail matériel ne comprendra jamais tous les délices de la lecture. Je ne m'étonne point que de grands hommes soient nés du sein des métiers mécaniques; pour ceux qui ont été nourris exclusivement dans les salons, l'intelligence est un jeu, une parure, un délassement; pour ceux qui ont poussé la charrue ou agité la lime, l'intelligence devient une passion, une force, une beauté, un culte, un amour divin. C'est de l'échoppe, de la boutique, de l'atelier ou du greffe de notaire (magasin d'écritures sans pensée), que la plupart des puissants esprits ont jailli: Molière, au milieu de la boutique du tapissier; Burns, chez le métayer; Shakspeare, fils d'un marchand de gants, autrefois boucher; Rousseau, fabriquant les rouages de son père. J'accomplissais soigneusement ma tâche; mais avec quel plaisir revenais-je à ces fades pastorales de Salomon Gessner, dont la blafarde moralité me paraissait le dernier terme du bon goût et de l'élégance! O bergères des idylles, Chloé, Daphné, Leucothoé! que vous sembliez belles, dans cette salle noire et triste, vide d'habitants et peuplée d'araignées, à petites fenêtres, à petits carreaux, d'où je n'entendais que le bruit discordant de l'orgue!

« Un samedi soir, après avoir commencé de traduire en beaux hexamètres à rimes plates le roman de Daphnis, je laissai sur la casse ce livre auquel j'ai dû tant de bonheur, et que tout le charme du souvenir ne me permettrait pas même de parcourir aujourd'hui. Le lendemain, mon père devait me mener à la campagne, à cinq lieues de Paris. Le premier jet du printemps, le premier sourire du ciel, le premier souffle de l'air embaumé m'attendaient; je ne voulais point partir sans Gessner, et à sept heures du matin j'étais à l'imprimerie. Un autre motif se joignait à mon amour pour Gessner; la femme du maître était pauvre et malade; son fils était en proie à la plus affreuse des infirmités naturelles, l'épilepsie; son mari, à la plus douloureuse des infirmités sociales, la misère: l'intérieur de cette maison était déplorable; il fallait toute l'insouciance et toute l'illusion de quinze ans pour y porter des idylles, et mêler à ce que la détresse, la civilisation, la maladie, les révolutions, ont de plus douloureux résultats, les fictions d'une mythologie de boudoir. J'avais quelques secours à donner à la

femme malade de la part de ma mère ; c'étaient, je crois, des œufs frais, provision bien cachée dans un panier, et qui devait, jointe aux églogues, m'ouvrir les portes du cachot. Tout ce détail puéril était nécessaire pour expliquer par quel enchaînement de petites circonstances je tombai, en dépit de ma jeunesse et de mon insignifiance, sous les voûtes de la Conciergerie.

« Quand j'arrivai, deux hommes stationnés au pied de l'escalier obscur qui conduisait, en décrivant une spirale étroite, jusqu'au logis du maître, m'examinèrent curieusement. Je ne fis aucune attention à ces sentinelles en habit râpé, et, après avoir déposé ma provision sur la table d'une petite antichambre, je montai dans l'atelier. Je redescendais, mon livre à la main, quand j'aperçus, à travers la porte ouverte, un homme dont une écharpe blanche ornait la poitrine, et qui s'appuyait sur une cheminée d'un air indolent et plein d'ennui. J'entrai dans le logement du maître imprimeur : je voulais savoir comment se portait la pauvre femme. J'ignorais toutes les choses de la vie. Plus tard, cette écharpe m'eût appris à qui j'allais avoir affaire. A peine eus-je pénétré dans la chambre, deux hommes, qui s'y trouvaient, me saisirent ; on me fouilla ; j'étais muet et glacé d'étonnement. L'œil fixe et perçant de l'adjudant de police s'arrêtait sur moi ; un portefeuille, dans lequel se trouvait le plan de ma tragédie, l'espérance de mon immortalité, fut soigneusement empaqueté, cacheté, étiqueté. On me demanda mon nom, mon âge, mes qualités ; on écrivit ce curieux détail, et, sans daigner me dire ni ce que l'on voulait faire de moi, ni ce que l'on voulait apprendre de moi, l'on m'ordonna de suivre deux de ces honorables messieurs, vêtus de noir, cravatés de noir, sans col de chemise et armés d'un bâton. Ils me conduisirent à la Police.

« Je me trouvai dans une salle oblongue, dont l'odeur me suffoqua... La misère, la crapule, le vice, le malheur et le crime, voilà cette salle, placée sous l'invocation de saint Martin. Je fondis en larmes et j'allai m'asseoir dans une fenêtre : je passai la nuit sur une chaise... La vermine couvrait le lit de camp. Le lendemain, le geôlier distribua des tranches de pain noir et une gamelle aux habitants de la salle ; je demandai la permission d'écrire à ma mère, malade, souffrante, la plus tendre des mères, et qui n'avait aucune nouvelle de moi. On ne voulut pas ; toute communication entre le monde et moi était tranchée tout à coup ; point d'interrogatoire ; nulle sentence ; aucune forme de procès. Le dire d'un adjudant de police avait ouvert et refermé sur moi ce tombeau impur.

« Trois jours passés ainsi, le lendemain, à onze heures, mon nom retentit à la grille du guichet ; j'allais être interrogé.

« De corridor en corridor, de détour en détour, nous parvînmes à un greffe situé dans une chambre inférieure. J'entendis un cri ; ma mère était sortie de son lit ; elle avait obtenu la permission de m'embrasser un moment. Elle était là ; son étreinte fut muette ; elle me regarda, et son coup d'œil me dit combien j'étais changé ; sa pâleur et ses larmes me causèrent une convulsion que je ne puis exprimer. Depuis longtemps ma mère avait été condamnée par les médecins. Battue des orages de nos temps, elle avait vu mourir son premier mari sur l'échafaud. Corvisart lui avait annoncé que les émotions violentes la tueraient, et elle ne vivait que par artifice. L'indulgence de la police n'alla pas plus loin ; on ordonna à ma mère de se retirer, et on l'emporta.

« Devant un bureau chargé de cartons soigneusement classés et numérotés, se trouvait un homme, dont je n'ai point demandé le nom. C'était une figure courte et carrée, noire et ridée, grasse et osseuse ; un front bas avec de gros sourcils, un œil plissé aux côtés, de larges épaules de bourreau et une mine d'inquisiteur. Je restai debout devant cet homme, qui commença l'interrogatoire. Puisset-il, s'il croit à Dieu, et s'il paraît un jour devant le grand Être, ne pas trouver un juge aussi cruel !

— Monsieur, me dit abruptement cet homme, vous faites partie d'une génération à étouffer ; race de vipères, on ne rendra la paix à la France qu'en l'écrasant.

« Je fus surpris de ces paroles, et réveillant tout ce qu'il y avait de calme et de raison en moi, je répondis :

— Mais, monsieur, j'ai cru que vous aviez à m'interroger sur des faits, et je n'entends que des injures.

« Le petit homme, que mon vêtement délabré, ma jeunesse et ma mine chétive avaient encouragé dans son insulte, bondit sur son fauteuil de cuir noir, et se levant de toute sa petitesse, appuyant ses deux poings fermés sur le bureau, s'écria :

— Ah ! vous voulez m'apprendre ce que j'ai à faire ! Vous m'en remontrez, monsieur !

« Je n'ai pas oublié une de ses paroles.

— Je me contente de vous rappeler, monsieur, repris-je froidement, que vous avez affaire, non à un coupable, ni même à un prévenu, mais à un jeune homme fort innocent, qui ne sait pourquoi il est ici, de quel droit on l'y a mené, ni sous quel prétexte on l'y retient.

— C'est cela, continua l'interrogateur qui s'était rassis, vous faites le beau parleur. Vous appartenez, on le voit aisément, à la jeunesse libérale. Greffier, écrivez tout ce que monsieur dit.

« Puis s'échauffant dans son harnais, à mesure que mon calme augmentait sa colère :

— Raisonneur ! savez-vous que je puis, si je le veux, vous mettre à l'instant dans *un cul de basse-fosse ?...*

« Cet estafier supérieur avait à découvrir l'auteur d'une prétendue proclamation de Marie-Louise ; et, après trois jours d'inutiles interrogatoires, il commençait à se dépiter de l'inutilité de ses recherches. Ensuite, à mon aspect, il m'avait pris pour un enfant du bas peuple ; l'adjudant de police m'avait désigné comme ouvrier ; mes vêtements s'accordaient avec cette désignation ; il ne se gêna pas, me laissa debout et m'écrasa de sa petite puissance.

« Quand ce paroxysme fut à son comble, il m'ordonna de signer une feuille de papier où l'on avait écrit, non tout ce que j'avais dit, mais la partie matérielle de toutes mes réponses ; et, sur un signe de ce monsieur, le gendarme m'emmena.

« Le soir, deux gendarmes vinrent me prendre ; ils me dirent de monter dans un fiacre, où ils se placèrent à mes côtés. La voiture s'arrêta devant le Palais de Justice.

« On m'écroua... Ce mot est ignoble et terrible...

— Voilà votre prison, dit le geôlier, après avoir soulevé deux barres de fer et fait crier trois fois l'énorme clef dans la serrure.

« C'étaient environ huit pieds de long sur cinq de large et sur douze pieds de haut ; des ténèbres obscures ; quelques bottes de vieille paille ; au-dessous de la fenêtre, un baquet ; près de la porte, à gauche, un autre baquet rempli d'eau, et une écuelle de bois. Je tressaillis ; j'avais froid ; j'avais peur. C'était la prison du condamné, le cachot dans toute son horreur, que l'on me donnait, à cet âge, à moi qui n'étais pas même *suspect*.

« Je restai là ; un pain me fut apporté, un pain de prison, bien noir, et que ma main même n'osait pas entamer, tant

il était lourd, amer, d'une odeur et d'une saveur repoussantes!

« Au bout de quelques jours on m'envoya des livres; je pus écrire à mon père, mais non cacheter mes lettres; mon cachot s'égaya un peu, je demandai de vieux bouquins à compulser.

« Mon cachot était situé près de la *souricière* des femmes perdues... Un jour, j'entendis une de ces femmes chanter la mélodie populaire de Catruffo, *Portrait charmant*, etc., mon cœur se serra; le contraste était trop fort, la dissonance trop pénible. Il m'est impossible d'entendre chanter cet air.

« Le cachot triompha, comme on le pense bien, d'une organisation de seize ans, et ces terribles scènes firent sur moi une impression ineffaçable. La privation d'air et d'exercice, le chagrin de ne pas revoir ceux que j'aimais, l'atmosphère humide où je vivais, me rendirent malade.

« On me permit la promenade au préau... Puis quand on vit ma santé se rétablir, on me rejeta dans mes ténèbres. J'avais respiré l'air trois fois en huit jours; c'était assez. Ma solitude se prolongea deux mois.

« Les infortunés dans la conjuration desquels on prétendit me confondre furent condamnés à l'exil et à l'échafaud. Pour moi, comme un matin, vaincu dans mon stoïcisme puéril, je pleurais étendu sur mon lit, entendant les cloches voisines de Notre-Dame, et contemplant avec regret la ligne oblique et lumineuse d'un rayon de soleil qui pénétrait dans mon cachot, des pas lourds et plus rapides qu'à l'ordinaire frappèrent mon oreille. Tout est régulier dans une prison; un geôlier marche comme le balancier d'une pendule, sans se presser jamais. Jacques fit tourner assez vivement la clef dans la serrure et me dit :

— Vous n'avez qu'à sortir; il y a un fiacre en bas.

« Jacques fit mon petit paquet. Je me laissai conduire; je trouvai ma mère dans son lit, fort malade; je me souviens bien de ses baisers et de ses larmes, et de la profonde émotion qui s'était emparée de mon père. Je me rappelle aussi les dernières paroles du vieillard :

— Vous n'avez plus rien à faire en France; on aurait toujours l'œil sur vous. Il faut partir pour l'Angleterre. C'était l'application de la seconde partie d'*Emile* : les voyages après le travail manuel. »

Ainsi finit la captivité du jeune Philarète. Son libérateur était M. de Chateaubriand; hâtons-nous de le dire, à la gloire de l'un et de l'autre.

M. Chasles passa sept années en Angleterre dans la société des hommes les plus distingués de ce pays et dans les études qui l'ont rendu maître de la plus riche littérature du Nord. Il visita Edimbourg et Dublin, et partit ensuite pour l'Allemagne et la Suisse. A son retour en France, vers 1825, retour provoqué par la santé de plus en plus affaiblie d'une mère adorée, il se retrouva comme étranger dans son pays, et ne put prendre une part active à la querelle des romantiques et des classiques, qu'il condamnait également. Deux prix remportés à l'Académie par M. Chasles, ses travaux nombreux aux *Débats*, à la *Revue des Deux-Mondes*, à la *Revue de Paris*, à la *Revue Britannique*, la conscience philosophique de ses opinions, le signalèrent à l'estime et préparèrent son professorat. Nous désirons sincèrement qu'il couronne un jour ses longs travaux par une histoire qu'il a en portefeuille et dont son *Charles Ier* n'est que la préface, et par la publication de ses voyages et de ses mémoires si remplis d'épisodes du plus vif intérêt. M. Chasles, quoique jeune encore, a beaucoup vécu par la pensée, l'observation et la passion; il a beaucoup médité, beaucoup souffert : il peut enseigner une science supérieure encore à celle des littératures, la science humaine par excellence, la science de la vie.

En attendant ces leçons de philosophie pratique, revenons au cours de M. Chasles au Collége de France, et reproduisons ici les principaux traits du discours d'ouverture prononcé dernièrement par le savant et spirituel professeur.

LES QUATRE BERCEAUX.

Après avoir, dans le cours des trois dernières années, esquissé à grands traits la marche intellectuelle des peuples du Nord pendant les seizième et dix-septième siècles, M. Philarète Chasles est parvenu à cette époque où l'Allemagne devait trouver ses interprètes littéraires dans Gœthe et Schiller, et l'Angleterre dans lord Byron et Walter Scott.

« Ces quatre grands noms, a-t-il dit, apparaissent lumineux sur la limite des deux siècles. Ce sont les quatre expressions complètes qui nous révèlent le génie du Nord contemporain. Leur naissance est, pour ainsi dire, échelonnée sur les degrés du siècle qui finit :

Gœthe est né en 1745;
Schiller en 1755;
Walter Scott en 1777;
Et lord Byron en 1795.

« Approchons-nous de ces quatre héroïques berceaux; examinons dans quels lieux, sous quelles influences Dieu en avait placé le dépôt sacré; à travers quels obstacles ils ont grandi; quelles luttes ils ont soutenues; par quels combats ils ont acheté le succès et la gloire.

« Le canon français du maréchal de Saxe éveille les échos des bords du Rhin; un grand mouvement de guerre occupe les villes de Strasbourg et de Mayence au moment où l'une des vieilles familles bourgeoises de Francfort-sur-le-Mein s'enrichit d'un héritier : c'est Gœthe. Famille magistrale, candide et solennelle, accoutumée à l'ordre et à l'étiquette, indépendante par la fortune, aimant les arts et les cultivant, elle élève son dernier rejeton dans une régularité pieuse et poétique, avec une sorte de gravité souriante qui sera le caractère spécial du poete pendant toute sa vie. La vieille maison est vaste, simple, bien ordonnée. On aperçoit partout, suspendues aux murailles, sur les antiques tapisseries, les belles gravures de Piranesi, représentant des vues de Rome exprimées avec la pureté et la netteté du burin italien. La cathédrale gothique et ses mille festons projettent leurs ombres dentelées sur la place publique couverte d'une foule bigarrée, artisans tyroliens, musiciens ambulants, soldats autrichiens, villageois venus d'Alsace et de la Forêt-Noire. Bientôt les cérémonies antiques de l'élection et du couronnement, l'entrée solennelle du roi des Romains, mettent en rumeur toute la ville de Francfort et réveillent pour un moment, avec sa splendeur des anciens jours, toute la pompe gothique du moyen âge allemand. L'enfant se mêle avec délices à ces groupes variés, à ce tumulte splendide et joyeux. Il ne quitte ces fêtes populaires que pour aller perdre sa rêverie sur les rives murmurantes du grand fleuve, s'abreuvant ainsi de poésie, en recueillant pour ainsi dire toute la sève et toute l'essence, la demandant à la fois au mouvement animé de la vie sociale et au commerce inspirateur des forêts ombreuses. La tragédie française, le rhythme si doux et si puissant de Racine, concourent à cette éducation du grand poete. Une troupe d'acteurs français vient donner des représentations à Francfort, et le petit Gœthe ne quitte pas

un instant le parterre ou les coulisses, qui s'ouvrent à lui comme fils de magistrat. Il admire cette simplicité, cette noblesse; et, plus tard, il essayera de les mêler à la profondeur du sentiment germanique et à la reproduction vivante du moyen âge.

« Tels sont les commencements significatifs de celui qui, plus tard, conservant la gravité et la dignité du foyer paternel, s'élèvera jusqu'au trône de la poésie et de l'art dans son pays, reflétant tous les aspects, écho de tous les sentiments, accusé d'indifférence par quelques-uns, objet d'un étonnement mystérieux pour la plupart, et faisant planer sur le monde le regard lointain et paisible du Jupiter Olympien.

« Telle n'est pas la naissance de Schiller, son ami, et qui devait partager avec lui l'admiration contemporaine : l'enthousiasme et le dévouement avaient signalé la plupart des membres de sa race. Sa mère, jeune et belle, d'une santé faible, d'une âme délicate et passionnée, le portait dans son sein lorsque, pour aller rejoindre son mari, chirurgien dans un régiment, elle fit une longue route souvent à pied ; car la guerre de Sept-Ans dévastait l'Allemagne, semait les routes de brigandages et de cadavres, et interrompait les communications. Le poëte dramatique ouvrit les yeux sous la tente, dans le drame même de la vie militaire, au roulement du tambour, et fut recueilli dans les bras d'une mère inquiète et courageuse. La résistance contre les obstacles, la puissance de l'homme dans sa lutte morale contre la destinée, se révélèrent comme les premiers mobiles de ce grand esprit, qui fit des expériences douloureuses de son enfance et de sa jeunesse la religion de sa vie entière et l'âme de son génie.

« Traversons l'Océan germanique, franchissons un espace de vingt-trois années, et nous retrouverons un spectacle qui nous rappellera, dans d'autres proportions et sous d'autres nuances, la tranquille naissance de Gœthe et la grave maison de Francfort. Il vient de naître un enfant de vieille race, dans une petite maison écossaise toute reluisante de propreté. On n'est pas riche, mais on porte un nom vénéré, celui même de la nationalité écossaise. Un des ancêtres, renommé par sa sagacité observatrice, a passé

Gœthe.

Schiller.

Walter Scott.

Byron.

et passe encore pour magicien. La prudence, l'économie, l'honnête prévoyance du paysan d'Écosse règnent autour du foyer domestique. On élèvera l'enfant pour être jurisconsulte ou avocat ; excellents métiers dans un pays où chacun défend âprement son intérêt, où le procès est en honneur. Mais Gauthier, ou Walter, est faible de santé, et comme une maladie grave menace sa vie, un oncle, gentilhomme et antiquaire, lui donne asile dans son vieux manoir ; là se trouvent entassés dans une salle gothique tous les manuscrits, livres moisis, débris d'armure, portraits des temps passés, qu'il a pu recueillir par amour pour l'Écosse, sa patrie. Là se fait la convalescence de

l'enfant, au milieu des héros et des siècles disparus ; là se développe dans le silence l'instinct poétique et observateur qui l'associent au passé national. Je n'ai pas besoin d'en dire davantage, vous avez vu éclore et germer toute la vie intellectuelle de Walter Scott.

« Les années s'écoulent. Gœthe, Schiller, Scott s'élèvent dans les diverses directions que nous avons signalées ; la France se précipite vers sa révolution : les heures sanglantes de 1793 ont sonné. On peut croire que le monde moral tombe en ruine. La terreur et le désespoir règnent, et l'Europe est frappée de stupeur en face de cette vengeance prévue des populations longtemps écrasées. Dans une des rues les plus obscures de Paris, en 1793, un Anglais se cache avec sa femme, Écossaise douée de passions aussi redoutables que lui, à demi folle d'orgueil, de violence et d'amour. Joueur effréné, chassé de Londres par ses dettes, il est le descendant d'une race dont les annales sont remplies de duels, de conquêtes, de sang versé, d'exils en Sibérie, de captivité dans les cachots, de violences de toutes sortes, de voyages autour du monde, d'aventures hasardeuses ; c'est la race des Biron de Normandie, des Burun de Livonie, des Byron d'Angleterre ; l'un a escorté Guillaume le Conquérant ; l'autre a porté sa tête sur l'échafaud ; le commodore Byron a tué de sa main un matelot réfractaire ; le père du joueur a subi devant la Chambre des pairs un jugement public, comme meurtrier dans un duel à huis clos. Au bout de cette liste funèbre, sillonnée de courage, de crime et d'héroïsme, mêlée d'ombres sanglantes et d'ardentes lueurs de gloire, vous apercevez le fils de l'Écossaise, conçu à Paris pendant la Terreur, lord Byron, qui sera le poëte du désespoir. »

Ainsi parle et enseigne M. Philarète Chasles. Tout son cours découle, cette année, de l'exorde éloquent qu'on vient de lire. Il rattache les produits les plus divers de la littérature contemporaine du Nord aux berceaux de Gœthe, de Schiller, de Walter Scott et de Byron ; et il signale l'influence de ces quatre génies sur notre littérature française. Personne n'est certes plus capable que lui de traiter ces questions délicates et palpitantes. M. Chasles est à la fois un homme d'imagination vive et d'érudition solide. Il a le talent de faire éclore des fleurs dans la poudre des vieux livres, de féconder l'aride terrain de la critique, de rendre en un mot la science amusante. C'est aujourd'hui le seul moyen de la rendre utile. Aussi le cours des littératures allemande et anglaise est-il un de ceux que la génération studieuse suit avec le plus de charme et de profit.

PITRE-CHEVALIER.

HISTOIRE DES TÉLÉGRAPHES.

Télégraphes grecs, romains, gaulois. — Miroirs à reflets. — Alphabets lumineux. — Les écoliers-inventeurs. — Télégraphe de Chappe. — Ses avantages et ses inconvénients. — (*Interrompue par le brouillard*). — *La fille d'un pair de France*, anecdote. — Télégraphe électrique, 90,000 lieues par seconde. — Appareil de M. Weathsthone. — Télégraphe de Paris à Rouen. Merveilles à venir. — Anecdotes, etc.

Le gouvernement et les Chambres, les savants et les curieux, les industriels et les commerçants, tout le monde, en un mot, se préoccupe vivement et à juste titre d'une découverte récente et merveilleuse qui est, à la lettre, un pas de géant dans les inventions humaines, puisqu'elle consiste à imprimer à nos moyens de communication, déjà si rapides, une vitesse de près de cent mille lieues par seconde. Cette découverte, dont la simple énonciation confond l'imagination la plus audacieuse, n'est point, comme on pourrait le croire, une spéculation de quelque Titan scientifique, mais un fait matériel et avéré, passé à l'état d'application pratique et journalière. Nous voulons parler des télégraphes électriques, établis en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Amérique, en Russie, et que la France perfectionne à cette heure sur le chemin de fer de Paris à Rouen.

Avant de définir et d'analyser ces admirables phénomènes du galvanisme, il convient de jeter un coup d'œil rétrospectif sur la télégraphie, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Quand on aura vu les longs tâtonnements de cette science à travers les efforts de la civilisation, on sentira mieux l'immensité du progrès qui vient de la pousser à son apogée

Les télégraphes (1) ont dû naître le jour où la famille humaine s'est dispersée sur la terre, et le feu a été naturellement le premier moyen de correspondance lointaine. La colonne de flamme ou de fumée que les Hébreux suivaient dans le désert n'était-elle pas un télégraphe ? Homère nous montre les Grecs et les Troyens se transmettant des nouvelles ou des ordres par des signaux analogues. On voit dans l'*Agamemnon* d'Eschyle, un vieil esclave occupé à guetter depuis dix ans les feux qui doivent annoncer à Clytemnestre la prise de Troie, en brillant tour à tour sur le mont Ida et sur le mont Athos.

Les Gaulois, nos aïeux, avaient un système particulier de communication, qu'on pourrait appeler le télégraphe oral. « Quand il arrive chez eux, dit César, quelque événement d'importance, les premiers qui l'apprennent le proclament à grands cris dans la campagne. Ceux qui entendent ces cris les transmettent à d'autres, et ainsi de suite, de village en village ; si bien que la nouvelle traverse la Gaule avec la vitesse de l'oiseau. » Le conquérant avoue que telle était l'efficacité de cette correspondance, qu'il avait beaucoup de peine à tenir secrets les mouvements de son armée.

Chose remarquable ! les Vendéens et les Chouans de Bretagne observaient encore en 1800 cet usage de leurs premiers ancêtres. On connaît leurs cris de chats-huants poussés dans le silence de la nuit, et leurs fameux com-

(1) De *tele* et *grapho* (écriture ou correspondance au loin).

mandements répétés de chêne en chêne, à l'approche des bleus : « Rassemblez-vous les gars ; ou *égaillez*-vous les gars. »

Un ancien monument de la télégraphie romaine orne le dernier étage de la colonne trajane. C'est une figure de guerrier, le casque en tête et l'épée à la main, faisant exécuter des signaux avec un flambeau de poix-résine. Ce flambeau, attaché au bout d'une perche, sort ou rentre à volonté par la fenêtre d'une guérite.

Après ces télégraphes-enfants, vinrent les combinaisons plus ou moins heureuses des miroirs à reflets et des alphabets lumineux, qui écrivaient pour ainsi dire les nouvelles dans le ciel. Hooke, Stoffman, Amontons, Linguet, Bergstrasser, avaient successivement perfectionné ce système, lorsque l'abbé Chappe, à la fin du dernier siècle, eut l'honneur de faire adopter à l'Europe le télégraphe actuellement en usage.

Ici comme partout, la nécessité féconda le génie. Les trois frères Chappe, neveux du célèbre voyageur Chappe d'Hauteroche, étudiaient, l'un au séminaire d'Angers, les deux autres dans un pensionnat éloigné d'une demi-lieue. Claude, le séminariste, voulut triompher de cette séparation. Il fit jouer sur un pivot une grande règle de bois, et aux deux bouts de cette règle des ailes plus petites. Il obtint de leurs mouvements cent quatre-vingt-douze figures diverses, représentant des lettres ou des syllabes, et distinctement visibles au télescope. Il prévint ses frères, qui braquèrent leurs longues-vues sur sa machine, et il s'établit entre eux une correspondance régulière.

Le télégraphe moderne était trouvé ; il ne s'agissait plus que de l'appliquer en grand. Les frères Chappe y parvinrent, aidés du fameux horloger Bréguet, et l'appareil télégraphique fut exécuté, tel ou à peu près qu'il est en ce moment.

Cette heureuse invention devait se compléter en famille : les frères Chappe composèrent la langue télégraphique avec le concours d'un de leurs parents, Léon Delaunay, initié, comme ancien consul, aux chiffres de la diplomatie.

La Convention nationale adopta par acclamation la découverte de Chappe, en 1793 (1). On établit immédiatement douze télégraphes, de Lille au parc Saint-Fargeau, puis au sommet du Louvre. Les nouvelles machines debutèrent par l'annonce d'une victoire : la reprise de Condé sur les Autrichiens. « L'armée du Nord a bien mérité de la patrie, » répondit la Convention. Cette correspondance fut échangée en quelques minutes.

On sait quelle activité tour à tour glorieuse ou fatale la République, l'Empire et la Restauration ont imprimée aux télégraphes, multipliés sur tous les points de la France. L'histoire de cette machine, à la fois insensible et impitoyable, serait l'histoire de toutes nos gloires et de tous nos désastres, de toutes nos grandeurs et de toutes nos folies, depuis cinquante ans. Et il faudrait la plume d'un homme d'État, d'un philosophe et d'un poëte pour écrire l'admirable ouvrage qui s'intitulerait *Mémoires du télégraphe.*

Perché plus fièrement que jamais sur nos tours, nos clochers et nos ruines historiques, ce gesticulateur sourd-muet continue de révéler les secrets qu'il ignore et d'expliquer les révolutions qu'il ne comprend point, sans se douter qu'il va se voir détrôner par cette électricité mystérieuse, qui brille et gronde au-dessus de lui dans l'éclair et dans la foudre. Mais avant que son rival lui ait rompu les bras, il nous a rendu assez de services pour que nous gardions du moins son exacte description, comme on conserve le portrait d'un ami dont on va se séparer pour jamais.

Laissons ici parler M. Breton, dont personne ne contestera la compétence :

« Le télégraphe de Chappe consiste en un régulateur mobile sur un axe, et dont les ailes ou petites branches sont également mobiles, indépendamment les uns des autres, à l'aide de trois cordes sans fin, de trois poulies et de trois pédales. Le régulateur, les branches principales sont susceptibles de quatre positions: 1° verticale; 2° horizontale; 3° oblique de droite à gauche ; 4° oblique de gauche à droite. Les ailes peuvent former des angles droits, aigus ou obtus. On trouve dans les cent quatre-vingt-douze combinaisons, prises une à une, les vingt-quatre lettres de l'alphabet et les signes dits de *Police*. Ceux-ci, bien connus des *stationnaires*, indiquent l'activité, le repos, le brouillard, ou les autres obstacles qui interrompent la transmission d'un poste à l'autre. Ce ne serait pas assez pour traduire une longue dépêche : On a donc réuni deux à deux les 192 signes primitifs, ce qui donne 192 + 192 = 36,864. Un vocabulaire imprimé, et que l'on renouvelle après certains intervalles de temps, comprend la distribution complète de 36,864 signes. On en a affecté un à chacune des syllabes possibles dans notre langue, d'après la combinaison des consonnes avec les voyelles et les diphthongues. Il reste encore une multitude de signaux pour exprimer des phrases convenues à l'avance et annonçant que tel événement prévu est ou n'est pas arrivé. »

On a récemment perfectionné la mécanique de Chappe, au moyen d'un petit télégraphe placé au-dessus du grand, en forme de T; comme cela se voit sur la tour méridionale de Saint-Sulpice. Cette complication apparente est une simplification réelle, en ce qu'elle produit un jeu plus facile et prévient tout fâcheux dérangement.

La loi de 1834 ne nous permet pas de pousser plus loin nos révélations sur le langage télégraphique.

Depuis longtemps et à mesure que la science marchait, les avantages de l'ancien système s'effaçaient devant ses inconvénients. D'abord, le télégraphe aérien ne fonctionne que le jour. Comme le bourgeois du marais, il se couche avec le soleil. Et puis, vienne la pluie ou le brouillard, et adieu les nouvelles. Qui n'a ri de ces fameuses plaisanteries du télégraphe ? « *Nous venons de livrer une grande bataille aux Arabes; les ennemis....* (Interrompue par le brouillard). *Une émeute vient d'éclater à Lyon : le préfet annonce au gouvernement...* (Interrompue par la nuit.) Et pour peu que la nuit ou le brouillard se prolongeât, le télégraphe achevait gravement le lendemain la dépêche qui venait d'arriver à chacun par la poste.

Un tour plus piquant fut joué, il y a trois ou quatre ans, à un préfet célèbre par sa galanterie. La fille d'un pair de France, que nous pourrions très-bien nommer, mais que nous intitulerons seulement le comte de ***, disparut un beau jour, ou plutôt une belle nuit, enlevée par son maître de musique ; — on sait que ces messieurs n'en font jamais d'autres. — Le télégraphe de jouer aussitôt dans toutes les directions, et les préfets de nos quatre-vingt-six départements de recevoir à la fois la dépêche suivante : *La fille de M. le comte de *** vient de s'enfuir avec son professeur de chant. Ordre de les arrêter avec les plus grands égards et de les renvoyer à Paris : Signalement de Mlle de ***, vingt-deux ans, taille...* (Interrompue par le brouillard.)

(1) L'abbé Claude Chappe, mort en 1805, repose au cimetière de l'Est, où sa tombe est ornée d'un télégraphe en bronze. Joseph Chappe a écrit un curieux ouvrage dans le but de mettre l'emploi du télégraphe à la portée de tout le monde.

M. R...., le galant préfet, venait à peine de lire ce message, qu'on lui annonce l'arrivée de M. et de Mme Contadini, qui sollicitent la permission de donner un concert.

— Quelle coïncidence! s'écria l'habile administrateur, voilà nos deux fugitifs sous un nom d'emprunt. Leur stratagème est assez adroit; mais le mien sera plus adroit encore.

Il fait venir les artistes à la préfecture. M. Contadini est un très-bel homme, Mme Contadini une personne charmante. Tous deux ont bien l'âge indiqué par le télégraphe. La jeune femme d'ailleurs se trouble aux questions qu'on lui adresse. Plus de doute! M. R.... tient en son pouvoir la fille du comte de ***. Il va la sauver du déshonneur et la rendre à son père..., et celui-ci, dans sa reconnaissance, lui fera obtenir une préfecture de première classe! Mais comment éviter le bruit et le scandale? C'est ici que la galanterie du préfet se surpassa.

Non-seulement il permet à Mme Contadini de donner son concert; mais il lui offre pour cela les salons de la préfecture, et il se charge d'y réunir, le jour même, la plus brillante société de la ville. M. Contadini accepte avec empressement, tandis que sa compagne hésite et rougit.

— C'est bien cela! se dit M. R.... en se frottant les mains... Chez l'un, l'aplomb d'un artiste, et chez l'autre l'embarras d'une femme du monde. Quoi de plus naturel? La fille d'un pair de France jouant le rôle de cantatrice ambulante!... Mais elle se rassurera au milieu d'admirateurs dignes d'elle. Une fois enfermée dans ce cercle élégant, je la fais couvrir d'applaudissements et de bouquets... Je la saisis dans un réseau de fleurs et je la renvoie en poste à sa famille. Elle croira s'éveiller d'un rêve enchanteur, et elle-même sera mon appui près de son père!

En quelques heures, les salons sont prêts. La foule brillante arrive... La magnificence de l'amphitryon dépasse encore sa galanterie... Les deux artistes obtiennent un succès de fanatisme.

C'est alors que M. R.... prend à part Mme Contadini, tout émue encore de son triomphe. Il s'enferme avec elle dans son cabinet, la fait asseoir solennellement, la considère les bras croisés, et s'écrie après un long silence :

— Est-ce bien vous, mademoiselle de ***, qui avez pu déroger ainsi, vous la fille d'un gentilhomme, d'un ambassadeur, d'un pair de France! vous destinée à toutes les grandeurs qu'on peut ambitionner en ce monde! vous qu'une illustre famille, désolée de votre perte, rappelle en ce moment par toutes les voix du télégraphe! etc., etc.

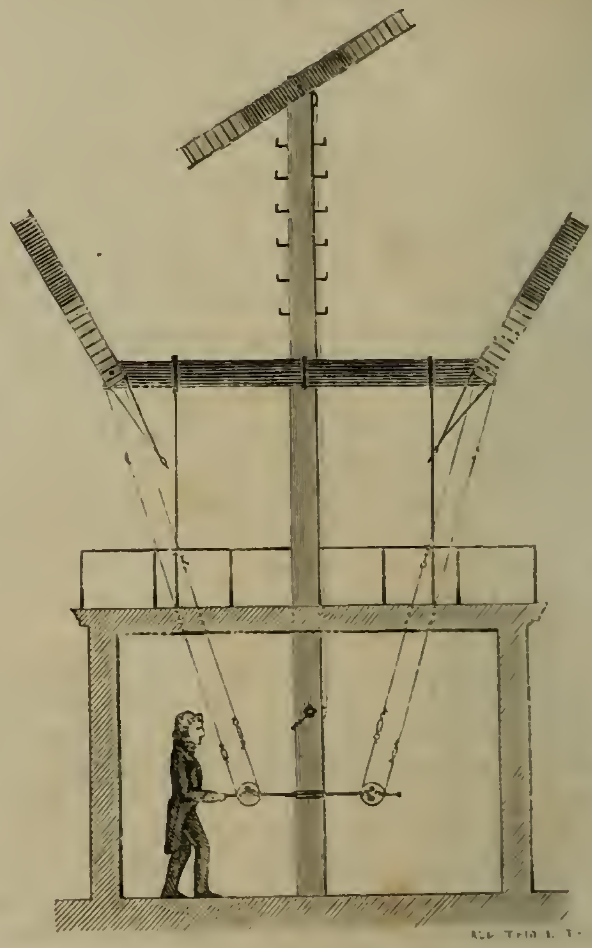
Le préfet continua ainsi pendant un quart d'heure et s'éleva jusqu'aux transports de l'éloquence. L'artiste le regardait, tout ébahie, s'agitait dans son fauteuil, et se demandait si c'était une plaisanterie, un songe ou une mystification. Vous jugez d'ici le prodigieux effet de cette scène. Bref, après avoir contenu tour à tour sa surprise et sa compassion, sa frayeur et son hilarité, voyant le préfet, qu'elle croyait gris ou fou, succomber à l'émotion qu'il s'efforçait en vain de lui transmettre, et joindre un ruisseau de larmes au torrent de son éloquence, la jeune femme, vaincue par l'irritation de ses nerfs, l'interrompit enfin d'un immense éclat de rire...

Au même instant, on apportait à M. R. le complément de la dépêche interrompue par le brouillard : « *Signalement de Mlle de ***, taille petite, cheveux blonds cendrés...* »

Le préfet n'en lut pas davantage... Madame Contadini était une grande femme aux cheveux noirs comme le jais!

Si encore il en eût été quitte pour ses frais de réception, de componction et d'imagination! Mais il paya de sa propre disgrâce l'ovation d'autrui. Pendant qu'il n'avait d'yeux et d'oreilles que pour la fausse Mlle de ***, la véritable fille du pair de France et son ravisseur avaient traversé la ville à sa barbe; si bien que, dénoncé au ministre par le comte de ***, au lieu d'obtenir une préfecture de première classe, il fut exilé en Basse-Bretagne!...

Combien de mystifications de ce genre, — chronique secrète du télégraphe, — formeraient la contre-partie des graves mémoires dont nous parlions tout à l'heure!...



Télégraphe de Saint Sulpice.

Mais il est temps d'arriver à la télégraphie électrique ou plutôt électro-magnétique.

Cette inestimable invention est réclamée en même temps par la France, l'Angleterre, l'Amérique, l'Allemagne et presque toutes les nations civilisées; M. Savary croit que le célèbre Franklin en avait eu l'idée. Le compositeur Berton prétendait aussi l'avoir eue, il y a plus de quarante ans. M. Arago vient d'apprendre qu'il existe à la bibliothèque de Genève un mémoire sur la télégraphie électrique, rédigé avant la fin du dernier siècle. Ce qui est probable, c'est que ce mode de correspondance sera venu en même temps à l'esprit de beaucoup de personnes, même étrangères à la science.

Quant aux publications, il est facile d'en établir l'ordre. La plus ancienne, dit M. Amyot, parut dans le magasin de Voigt, et remonte à 1794. Elle est d'un Allemand, Reiser, qui donna un plan complet de correspondance électrique, au moyen de la machine, seule connue alors. Sur une table de verre, l'inventeur incrustait un alphabet métallique; à chaque lettre aboutissait un fil de fer isolé dans un tube de verre, et qui tirait une étincelle de chaque caractère, lorsque l'électricité était lancée à l'autre extrémité.

Quatre ans plus tard, en Espagne, nous voyons un télégraphe du même genre, construit par le docteur Salva, et au moyen duquel l'infant don Antonio fut instruit d'une nouvelle importante à une très-grande distance.

La découverte de la pile de Volta, en 1800, devait don-

ner des ailes à la télégraphie électrique. M. Sœmmering n'appliqua toutefois qu'imparfaitement la nouvelle puissance en 1811. Mais le grand pas, le progrès décisif, fut le perfectionnement indiqué en 1820, par M. Ampère, aux appareils d'Œrsted, empruntés à l'action du fluide électrique sur l'aiguille aimantée. « Autant d'aiguilles aimantées que de lettres de l'alphabet, qui seraient mises en mouvement par des conducteurs qu'on ferait communiquer successivement avec la pile à l'aide de touches de clavier qu'on baisserait à volonté, pourraient donner lieu à une correspondance télégraphique qui franchirait toutes les distances, et serait aussi prompte que l'écriture et la parole pour transmettre la pensée. » Telles furent les expressions prophétiques d'Ampère ; et toute la télégraphie électrique était là! Cette indication si nette et si précise a servi de point de départ à toutes les applications qui ont eu lieu depuis. On peut donc affirmer que c'est un Français qui a le premier résolu de fait cet immense problème.

Gaulois du temps de César proclamant une nouvelle.

La vitesse prédite par Ampère est aujourd'hui de 90,000 lieues par seconde ; — quel progrès depuis ces bons Gaulois qui se communiquaient les nouvelles à la force des poumons!

La télégraphie électrique repose tout entière sur l'influence révolutive du courant électrique à l'égard de l'aiguille aimantée. Détournée de sa direction constante du nord au sud, l'aiguille se porte soit à droite, soit à gauche, suivant la direction que le courant a reçue lui-même le long du conducteur. Tendez un fil de fer de Paris à Rouen ; à l'un de ses bouts, placez une pile de Volta, réservoir d'électricité, et présentez à l'autre bout des aiguilles aimantées. Lancée de la pile aux aiguilles, l'étincelle électrique imprimera à celles-ci des mouvements qui deviendront un langage convenu. Voilà le télégraphe électrique dans sa plus simple expression.

Les Anglais n'ont pas manqué, suivant leur usage, d'exploiter l'idée d'Ampère, et de nous précéder dans l'application. En civilisation, c'est toujours la France qui parle et l'Angleterre qui agit. Hâtons-nous d'ajouter que le savant physicien d'outre-Manche, M. Weathsthone, a perfectionné le télégraphe à aiguilles sous le nom de télégraphe à cadran.

Voici la description de ce dernier mécanisme : au lieu d'agir sur une aiguille aimantée, le courant électrique agit sur un morceau de fer doux, transformé en aimant et produisant par attraction un effet mécanique. Les fils conducteurs sont mis en contact avec la pile de Volta au moyen de touches ou pédales qu'on abaisse à volonté. L'étincelle, lancée de cette façon d'une extrémité à l'autre, va imprimer un mouvement convenu au morceau de fer. Ce mouvement se communique à l'une des lettres de l'alphabet figurées sur un cadran mobile, assez semblable aux indicateurs de nos omnibus. Chaque lettre indiquée est relevée aussitôt par un surveillant, qui compose ainsi, lettre à lettre, tous les mots de la dépêche envoyée.

A la simplicité seule de cet appareil, on sent combien il est admirable et combien ses applications sont infinies! Quelques piles et quelques cadrans, et des fils de fer gros comme une ficelle, voilà tout ce qu'il faut pour converser d'un bout de l'Europe à l'autre! Un homme assis à Paris promènera ses doigts sur les pédales électriques, comme sur les touches d'un piano ; et ses moindres mouvements, portés par l'éclair, iront dicter des lettres et des dépêches à un autre homme assis à Saint-Pétersbourg. Que dis-je? ces lettres et ces phrases s'imprimeront d'elles-mêmes en arrivant, et à plusieurs exemplaires ; car déjà le télégraphe électrique est devenu télégraphe-imprimeur! Et il a

suffi pour cela de substituer, sur le cadran, aux caractères d'écriture des caractères d'imprimerie, qui, poussés par un échappement, vont presser une feuille blanche contre une feuille noire.

En messager bien appris d'ailleurs, le télégraphe avertit d'abord le surveillant par un coup de sonnette; et cet employé n'a plus qu'à se rendre à son poste, où il reçoit les dépêches imprimées en partie double (1).

La transmission de la pensée peut-elle aller plus vite et plus loin? et que nous reste-t-il à faire après cela, si ce n'est de voyager en ballon?

Nous l'avons déjà dit, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, la Russie et l'Amérique ont des télégraphes électriques en pleine activité. L'Angleterre à elle seule en a deux sur les chemins de fer de Londres à Bristol, et de Norwich à Yarmouth. L'un et l'autre sont l'œuvre de M. Weathsthone.

Ils n'apparaissent aux yeux du voyageur que sous la forme de quatre fils d'archal tendus sur des poteaux. C'est bien la discrétion en personne, dit M. Pelletan; nul ne soupçonnerait, en voyant ces fils immobiles, qu'ils sont chargés de messages de toute sorte; que des paroles invisibles et muettes vont et viennent sans cesse, aussitôt perçues qu'émises, à quarante kilomètres de distance.

Espérons que la France, en arrivant la dernière dans l'application des télégraphes électriques, saura du moins les perfectionner et les établir sur de grandes lignes. Déjà M. Foy, directeur de nos voies télégraphiques, a vu de ses yeux les défauts et les avantages des appareils étrangers. Une commission, présidée par M. Arago, s'occupe d'un essai sur le chemin de fer de Paris à Rouen. Les Chambres ont affecté 240,000 fr. à cette expérience. Les travaux et les recherches les plus actives sont poursuivis en même temps (2), et l'année ne s'achèvera pas sans que nous ayons un télégraphe exerçant sur trente lieues.

Les questions qui divisent encore nos savants sont celles-ci :

1° Emploiera-t-on le fil de fer ou le fil de cuivre? Le fil de cuivre est un conducteur plus énergique, mais M. Peltier affirmait, l'autre jour, à l'Académie, qu'après quelque temps de service il devient aigre et cassant;

2° Quel est le meilleur moyen d'isoler les fils? Sous terre, l'humidité les dénature; en l'air, une surveillance continuelle est indispensable : voilà pourquoi les clôtures des chemins de fer semblent leur assurer le monopole du nouveau télégraphe;

3° Quels seront les frais d'établissement et les frais d'exercice? Les premiers seront plus considérables que dans l'ancien système, mais les seconds le seront évidemment beaucoup moins. On croit que l'établissement ne coûtera pas plus de 1,000 fr. par kilomètre. Les télégraphes de Chappe coûtent la moitié seulement; mais ils exigent un stationnaire par myriamètre, tandis qu'il suffira pour les autres d'une station dans chaque grande ville. L'État, d'ailleurs, ne concedera plus de chemin de fer sans se réserver le droit d'y établir des télégraphes;

4° Enfin jusqu'à quelle distance pourra-t-on transmettre les signaux sans renouveler les fils? Cette question est la plus grave et la plus controversée. On espère toutefois arriver à une moyenne de quarante à cinquante lieues; alors, sur les plus grandes lignes de France, deux ou trois stations suffiraient; et de Paris à Marseille, par exemple, la vitesse serait encore, tout retard compris, de deux à trois minutes au plus. Cette vitesse serait d'une imperceptible fraction de seconde, si on franchissait la même distance avec un seul conducteur! On voit qu'il sera inutile de courir après une parole lâchée.

Les applications des courants électriques dans l'économie publique et privée auront des résultats effrayants pour l'imagination. « Avec quelques millions, dit M. Pelletan, on couvrirait l'Europe entière d'un vaste système nerveux, qui communiquerait la volonté des gouvernements à tous les peuples, comme les nerfs communiquent à tous les membres la volonté de l'âme. » Les télégraphes traverseront les mers au moyen de poids et de flotteurs combinés. M. Weathsthone propose déjà d'en établir un de Londres à Paris. Grâce à cet instrument usuel et infaillible d'administration, ministres, préfets et généraux se concerteront d'un bout de la France à l'autre, comme s'ils étaient réunis dans le même cabinet. Le discours prononcé l'autre jour à Londres par la reine d'Angleterre, discours composé de 3.500 lettres, était imprimé et distribue deux heures après à Portsmouth. Que d'économies obtenues, que d'accidents évités, que de voyageurs arrachés à la mort sur les chemins de fer par les avis soudains de l'électricité! Dernièrement une jeune fille, oubliée par sa famille à Paddington, pleurait à chaudes larmes. Les wagons étaient partis depuis longtemps déjà; mais l'avertissement confié au télégraphe les dépasse en une seconde, et quelques minutes après la jeune fille reçoit de ses parents la réponse suivante : « Prends le premier convoi, nous t'attendons à telle station. »

Un jour viendra, qui n'est pas loin, où le fluide électrique sera l'agent universel. Avec lui on fera sonner à la fois toutes les horloges publiques, et, si l'on veut, toutes les horloges particulières; on allumera d'un geste, après le coucher du soleil, cent mille flambeaux qui le remplaceront dans les villes (la campagne seule aura des clairs de lune et d'étoiles); on pourra scruter le fond des mers aux yeux des poissons épouvantés; la guerre deviendra impossible, tant il sera facile de faire sauter à distance un vaisseau, une forteresse ou une ville; d'ouvrir une mine ou une montagne comme on ouvrirait un melon! La fameuse invention du capitaine Varner n'est sans doute pas autre chose qu'une application du courant galvanique.

Appliqué au commerce, le télégraphe électrique rendra les plus grands services aux négociants et aux banquiers. En quelques minutes ils pourront savoir les prix de tous les marchés européens, le cours de toutes les Bourses, et spéculer en conséquence. Ils pourront encore transmettre ainsi leurs lettres de commerce, et remplacer les courriers, qu'on accuse de s'entendre aux dépens de leurs patrons. Par suite d'une convention tacite entre ces rois des grandes routes, toutes les fois, dit-on, que deux d'entre eux ou plusieurs se rencontrent, ils doivent poursuivre leur course ensemble, relayer en même temps et ne jamais se dépasser. Ils économisent ainsi la dépense de plusieurs postillons, puisqu'un seul leur suffit pour les devancer en commun. Mais cette spéculation ne fait pas les affaires des maisons qui les expédient à grands frais, en des circonstances où quelques instants de retard sont une question de ruine ou de fortune.

Les télégraphes électriques seront aussi beaucoup plus discrets que les voyageurs du commerce, et ces confidents muets et rapides ne seront jamais mystifiés comme dix commis le furent à Hambourg par M. Pourtales. L'anecdocte vaut encore la peine d'être racontée.

C'était au temps du blocus continental. M. Pourtales, mil-

(1) Si même les dépêches doivent rester secrètes, le télégraphe se charge encore de les envelopper d'un papier qu'il faut déchirer pour les lire.

(2) Aussitôt que les appareils seront déterminés et construits, le *Musée des Familles* en donnera les dessins à ses lecteurs.

lionnaire audacieux, était venu à Hambourg pour y accaparer toutes les marchandises coloniales. Déguisant son importance pour cacher son jeu, il dînait modestement à table d'hôte avec des voyageurs arrivés en même temps que lui. Il écoutait tout sans rien dire: immense avantage; tandis que nos beaux parleurs disaient tout, sans rien écouter: énorme imprudence! M. Pourtales apprend ainsi, en dégustant son potage, que ces commis se sont formés en coalition dans un but semblable au sien; de sorte qu'il va se trouver seul contre dix en cette lutte d'accapareurs. Tout à coup un nouveau venu annonce un grand événement:

— M. Pourtales, dit-il, est attendu à Hambourg; hâtons-nous donc de dîner et prévenons ce terrible rival!...

Tous nos voyageurs alors de se disputer les entrées et le rôti, les entre-mets et le dessert. Ils ne font que tordre et avaler pour aller donner leur coup de filet. Mais pendant qu'ils se pressent trop tard, comme le lièvre, M. Pourtales se hâte lentement comme la tortue. Profitant de son incognito, il se lève au premier service, il va droit au port acheter toutes les marchandises, et il revient manger les restes de ses commensaux, tandis que ces derniers cherchent en vain les siens sur la place. Ils le reconnurent à ce trait d'habileté, et jurèrent tardivement qu'on ne les y prendrait plus.

Au lieu de ces commis flâneurs et bavards, figurez-vous des correspondants prévenus par l'étincelle électrique, et toute l'activité de M. Pourtales eût été en retard de vingt-quatre heures.

C. DE CHATOUVILLE.

MERCURE DE FRANCE.

(DU 12 JANVIER AU 12 FÉVRIER.)

LES ACADÉMIES : Anecdotes sur M. Mollevaut. — M. Mérimée. — LES LIVRES: *Odes* de M. Boulay-Paty. — *La Bible en Espagne.* — Mistress Chapone. — *Marie d'Anjou.* — LES ARTS : Promesses du Salon de 1845. — LE MONDE : Bals de la Liste civile, des Polonais. La comédie à l'ambassade d'Angleterre, etc. — Mme Sand à l'hôtel Lambert. — Polkas et Mazurkas. — Grande nouvelle de l'Abbaye-au-Bois.

L'Académie des sciences s'est occupée, ce mois-ci, de questions tellement transcendantes, qu'en notre qualité de simple curieux, nous n'eussions pu la suivre sur ces hauteurs sans y dormir comme un pair de France ou comme un juré. C'est sans doute une attention de la docte Académie pour ne pas troubler les plaisirs de notre carnaval; nous lui en témoignerons notre reconnaissance... le mois prochain.

— L'Académie des inscriptions a enfin choisi M. Laboulaye pour succéder à M. Fauriel, et M. de Lasaussaye pour remplacer M. Mollevaut. M. Mollevaut était un des académiciens nommés par ordonnance de Louis XVIII. Celui-ci lui avait même promis une place au milieu des quarante; mais trouvant à la réflexion cette promesse trop généreuse, il l'éluda avec sa malice ordinaire, en écrivant comme par mégarde : *Académie des inscriptions*, au lieu d'*Académie française.* L'ordonnance ainsi publiée dans le *Moniteur*, M. Mollevaut dut avaler la pilule, mais il ne se consola jamais d'avoir manqué l'immortalité par une faute d'impression. Il ne se regardait pas moins comme un grand homme, et rappelait, par l'audacieuse naïveté de son amour-propre, ce pauvre poëte Lemierre qui disait au buste de Voltaire, en lui montrant le poing : « Ah! fripon! tu voudrais bien avoir fait ma tragédie de la *Veuve du Malabar!* » Nous avons sous les yeux deux monuments qui peignent M. Mollevaut tout entier. Le premier est sa carte de visite, portant les titres et les prix de tous ses ouvrages, avec ces mots : *Se vendent chez l'auteur, rue Saint-Dominique, n°*, etc. Le second est une *Ode à Nancy*, patrie du poëte, dans laquelle il s'écrie : *Nancy! prépare ma statue!* etc.

— L'Académie française a reçu M. Mérimée, par l'organe de M. Etienne, ou plutôt de M. Viennet, qui a lu le discours de ce dernier. Cette séance a été tout à fait académique, c'est-à-dire solennellement littéraire. M. Mérimée a retracé la vie intéressante de Nodier avec ce talent de conteur précis et scrupuleux, qui l'a placé à la tête de notre école réaliste. Espérons que l'auteur de *Colomba*, accusé de paresse par ses lecteurs, ne s'endormira point dans son fauteuil, et que ses éminents travaux historiques ne nous priveront pas des contes charmants qu'il doit avoir en portefeuille. Les contes de M. Mérimée ont tant de naturel et de vérité qu'ils sont encore de l'histoire, et de l'histoire la plus difficile à faire, celle du cœur humain. Sa biographie de César, fût-elle un chef-d'œuvre (et c'est présumable), n'effacera jamais à nos yeux *Colomba, Matéo Falcone, le Vase étrusque*, et tant de petits tableaux tracés au diamant sur un cristal de roche.

— Nous raconterons à nos lecteurs la grande fête du 26 février, qui sera la réception de M. Sainte-Beuve, par M. Victor Hugo.

— Puisque le vent souffle à la littérature, payons-lui notre arriéré par l'analyse de quelques bons ouvrages.

Et d'abord, honneur aux *Odes* de M. Boulay-Paty, le poëte lyrique et national. On pourrait même dire le poëte antique; car l'auteur d'*Élie Maria Ker* a quelque chose du souffle qui animait Pindare et Tyrtée, ces muses vivantes des jeux olympiques. Lisez plutôt l'admirable chant de l'*Arc de triomphe de l'Étoile*, couronné avec tant d'éclat par l'Académie française en 1837 :

Salut, ô piédestal de notre renommée!

. . . .

Sous ta voûte, où tant d'air élargit la poitrine,
Que chacun, même aussi celui que l'âge incline,
Se redresse soudain et se sente plus grand!
Si quelqu'un devant toi porte la tête basse,
On est bien sûr que c'est un étranger qui passe.
Pierre éloquente, il te comprend!

. . . .

Chacun de nos exploits se lit sur ton granit.
Aux avides regards ouvre toi, page immense.
L'âge immortelle, où gloire est le mot qui commence.
Où gloire est le mot qui finit!

La pièce entière a cette sublime allure; et il y en a vingt autres qui la valent dans le recueil. A côté de ces élans pindariques, M. Boulay-Paty a des retours d'une mélancolie douloureuse et profonde que lui seul peut-être a su mêler à l'Ode, et qui donnent à son livre une originalité frappante. C'est là le cachet des grands talents. Ajoutons que jamais poëte mieux disant ne fut mieux inspiré. La pensée est partout aussi noble et aussi pure que la forme. On aime l'homme autant qu'on admire l'auteur.

— Passer des *Odes* de M. Boulay-Paty à la *Bible en Espagne* de M. Borrow, c'est descendre de la poésie la plus sévère à la prose la plus amusante. Figurez-vous un Gil Blas Anglais et protestant, commis-voyageur de la société biblique en Espagne, tel est M. Borrow; et ce n'est pas exagérer l'intérêt de son livre que de le comparer, sous ce rapport, au chef-d'œuvre de Le Sage. Aucune analyse ne pourrait donner l'idée des aventures de cet intrépide marchand de bibles calvinistes, au milieu des populations catholiques de l'Espagne. L'ensemble forme l'étude la plus curieuse sur toutes ces basses classes de la société castillane,

originales et si peu connues: les *gitanos*, les brigands, les *guérilleros*, les pèlerins, les marchands ambulants, etc. Quant aux prédications de M. Borrow contre Rome et le pape, elles sont tellement naïves qu'elles n'ont pas pour un catholique d'autre danger que de le divertir aux dépens de l'auteur. En somme, cette fantaisie britannique, dont l'importation honore le tact de M. Amyot, obtiendra en France un succès de bon aloi. La traduction, d'ailleurs, est parfaite.

— Remontons «du plaisant au sévère» pour recommander l'*Education d'une jeune personne*, par mistress Chapone. Ce livre est encore d'une main protestante, mais il édifiera les meilleurs catholiques. Il paraît, d'ailleurs, à la librairie religieuse de M. Waille, et sous les auspices de M. Ozanam, qui l'analyse dans une *Introduction* des plus remarquables. C'est un de ces petits chefs-d'œuvre de bon sens et de morale pratique, que les femmes écrivent sans y songer, qu'on imprime malgré elles, et qui deviennent des bienfaits pour les mères de famille.

— N'oublions pas un excellent roman, *Marie d'Anjou*, par M. Molé-Gentilhomme. C'est une œuvre de bonne foi, comme parlait Montaigne, c'est-à-dire un roman historique dans la meilleure acception du mot, car il éclaire, à travers mille scènes pittoresques, un des épisodes les plus ténébreux de l'histoire de Naples au quatorzième siècle. L'héroïne est cette duchesse de Duras, que Rainaud de Baux maria par force à son fils Robert, pour élever celui-ci au trône, et qui ordonna le massacre de son époux à Gaëte, au milieu de la bataille où succomba son beau-père. Les autres personnages sont cette cruelle Jeanne de Naples, si plaisamment justifiée par Brantôme du meurtre d'André de Hongrie, la fameuse gouvernante Philippa la Catanaise, le confesseur Robert, que l'auteur appelle frère Angel, et presque tous les ambitieux qui s'agitaient dans la sanglante révolution de Naples. *Marie d'Anjou* contraste honorablement avec la futilité ou la folie de tant de romans actuels. Ce livre est de ceux qu'on relit avec fruit, après les avoir lus avec charme.

— Les nouveautés du théâtre sont: *Corrado* aux Italiens, les danseuses viennoises à l'Opéra, *les Talismans* au boulevard, et au Vaudeville *l'Enfant chéri des dames*, petite merveille de grâce et de gaieté.

— Le Salon de 1845 promet de plus en plus d'être important. Nos grands maîtres se décident enfin à replacer leurs toiles sous les yeux de la critique et du public. On assure même que les scrupules de M. Ingres sont vaincus pour cette année. Outre le portrait du pape, M. Paul Delaroche a rapporté de Rome deux toiles magnifiques, d'abord *une Sainte famille égarée*, tableau d'un grand sentiment religieux. Tandis que saint Joseph cherche son chemin, la Vierge assise tient Jésus endormi sur ses genoux. Le paysage est une campagne déserte, pleine de calme et de silence. L'autre toile représente une de ces paysannes d'Italie qui rappellent encore la vieille fierté romaine. Gravement posée sur la base d'une colonne, elle allaite un de ses enfants, tandis que l'autre joue à ses pieds : cette dernière tête est parlante. M. Delaroche toutefois hésite encore à exposer ces deux tableaux.

M. Eugène Tourneux, ce prince du pastel, achève une *Etude de femme juive*, une allégorie de l'*Automne* et un *Départ des Rois mages*, qui sont d'une vigueur de ton et d'une magnificence de couleur encore inconnues au pastel. M. J. Gigoux exposera une *Manon Lescaut morte*.

M. Simard a terminé la statue de la *Poésie*, digne pendant de la *Philosophie*. M. Pradier enverra au Louvre une *Phryné*, à laquelle il manque seulement la parole. « Coupez la tête à Pradier, disait M. Ingres, ses mains feront encore des merveilles. » On ne saurait mieux définir l'habileté matérielle du sculpteur de *Phryné*. M. Jouffroy vient d'achever la figure du *Printemps* et travaille à celle de l'*Automne*. Le Printemps rappelle toute la grâce de la *Jeune fille confiant son secret à Vénus*, et cette statue pourrait bien valoir à son modèle la même fortune qu'à celui de la première, aujourd'hui vicomtesse avec 30,000 livres de rente, pour avoir semblé à un riche amateur supérieure encore à son portrait.

— Paris s'est livré aux plaisirs du carnaval avec d'autant plus d'ardeur que ces plaisirs ont été fort courts. Mercure a ses tablettes couvertes de notes mondaines, comme ces danseuses à la mode qui ne peuvent promettre que la vingt-cinquième contredanse.

Le bal de la Liste civile a eu lieu au vaste manége de la rue Saint-Lazare. Ordinairement, et même dans les meilleurs salons, tout l'espace et toutes les aises sont pour les danseurs. Ici la galerie a été traitée plus convenablement. Rangés sur un amphithéâtre circulaire, les pères et mères ont pu voir, sans faire le coup de poing dans les portes, leurs fils et leurs filles exécuter toutes sortes de polkas et de mazurkas, de valses et de contredanses.

Au bal des Polonais, chez les nobles amphitryons de l'hôtel Lambert, des prévenances plus délicates encore avaient été ménagées aux 3,500 souscripteurs. La cour intérieure était devenue salle de bal. Tout à l'entour régnaient des tribunes pleines de spectateurs et de musiciens. C'était comme un splendide théâtre, et le spectacle a été aussi varié que charmant. On ne saurait se figurer sans l'avoir vu l'effet de cette salle, de ces galeries, de ces lumières, de ces diamants, et surtout de cette réunion de célébrités et de beautés circulant ou dansant pêle-mêle. Il a fallu fortifier Mme Sand dans une tribune pour la défendre du concours indiscret des curieux. On a surtout admiré, après Mme Sand, le jet d'eau qui semblait vomir des perles et des rubis au milieu de la cour, la décoration féerique du grand escalier, la musique militaire en permanence dans la galerie supérieure, les rivières de diamants de la célèbre comtesse G....., les gardes polonais sous l'uniforme de mousquetaires rouges, et la mazurka nationale exécutée par Mmes d'Alesbury, la comtesse Nansouty, de Mackau, Mlle de Villiers et plusieurs nobles étrangères. On dit que la recette a dépassé 30,000 fr. Une mazurka non moins brillante a été exécutée, au bal du ministère des finances, par huit couples en costumes polonais et russes, conduits par le célèbre Cellarius habillé en magnat hongrois.

Ne pouvant faire danser, l'ambassade anglaise fait jouer la comédie. *School for scandal* et *Charles the second* ont été représentés deux fois de suite à la fin de janvier par des comédiens amateurs qui ont étonné Macready, et par des femmes du monde dont la beauté surpasse encore le talent: ce sont Mmes Dufferin, Seymour, de Bonneval, d'Essex et Mactavich, toutes anglaises.

Mentionnons la fête si galamment improvisée par Mlle Rachel à la Comédie-Française, et le bal d'enfants de Mme la comtesse de Montalivet, bal où il y avait tant de grandes personnes charmantes.

— Puisque nous devons parler de tout et d'autre chose encore, terminons par une nouvelle qui intéressera vivement les habitants du faubourg Saint-Honoré et du faubourg du Roule. Le vaste parc de Monceaux, aliéné l'an dernier par la Liste civile, va, dit-on, se transformer en petite ville sous la main des spéculateurs. On sait que ces beaux jardins avaient été dessinés par Carmontel. Arbres séculaires, ruines pittoresques, obélisques de marbre, étangs encadrés de feuillages vont céder la place aux moellons, à l'asphalte et aux pavés. Encore une masse d'air qu'on enlève à ce pauvre Paris déjà étouffé par les maisons! — Que vont devenir toutes ces dryades, où vont se réfugier tous ces sylvains? s'écriait Mme de Sévigné en voyant abattre la forêt du Buron. Nous n'avons pas moins de pitié pour les sylvains du parc de Monceaux. On affirme cependant qu'on leur laissera quelques oasis de verdure et d'eau au milieu des constructions projetées; que chaque hôtel de ce quartier aristocratique aura son parc et son étang; que les poëtes et les philosophes y trouveront le coin de terre ambitionné par Horace, à côté de la maison blanche aux vertes persiennes, rêvée par Jean-Jacques Rousseau.

PITRE-CHEVALIER

P. S. Encore une nouvelle, et une nouvelle de très-haut lieu. Tout ce que la diplomatie, la littérature, les arts et le grand monde comptent de personnes éminentes assistera bientôt, dans le salon de Mme Récamier (ce salon qui a remplacé l'ancienne cour), à l'exécution, par l'organe si puissant de Mme Eug. Garcia, de deux compositions musicales dont les sujets sont empruntés aux *Martyrs* de M. de Chateaubriand. L'auteur de cette noble musique est un homme du monde, qui, sous le nom de Jean Michaëli, commence à devenir un célèbre compositeur; quant à l'auteur des paroles, Mercure ne pourrait le nommer qu'à l'oreille, et sous le sceau du plus grand secret...

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24 Batignolles.

Le lac.

LES NUITS DU LAC.(1)

FRAGMENT.

... — Cesse de rugir, implacable vengeance, m'écriai-je en descendant des côtes ombragées de Saint-Gengulph aux rives du lac de Genève. Cette main, qu'arma la calomnie; cette main coupable, je la laverai dans le sang du traître, ou je livrerai à ses coups une victime de plus! Demain, ces heureuses et riantes campagnes ne porteront plus deux assassins!

Je passai trois heures debout à regarder le lac, pensant que les mariniers gréaient mon esquif; puis je renfermai dans la soute, comme nous en étions convenus dans nos lettres, des pistolets, mon poignard, mon épée de marine et un grappin d'abordage. Je frappai l'eau de la rame, et le rivage s'enfuit.

Il était neuf heures du soir: le ciel était couvert de nuages lourds et immobiles, que le dernier rayon du soleil frappait de teintes bronzées. Le jour s'éteignait, et mes yeux, tournés vers les parages doucement inclinés qui descendent le plateau de Vevay, demandaient impatiemment mon ennemi aux feux mourants du crépuscule. Il ne restait plus à l'horizon qu'un rayon fugitif, il vint mourir sur le pavillon rouge d'un bateau éloigné, et je compris que mon signal avait été reconnu.

En vain je multipliai les mouvements de la rame dans la direction du rendez-vous. Les eaux étaient mornes et fixes comme le ciel. L'air reposait sur le lac sans balancement, sans murmure, épais, silencieux, ardent comme la vapeur qui dort au fond du cratère des volcans. Les oiseaux nocturnes se taisaient, éperdus de terreur, dans le tronc des arbres pourris, et recueillaient avec avidité sur leurs ailes desséchées l'humidité fangeuse des feuilles mortes.

Vers minuit, un vent frais se leva et courut en sifflant à la surface du lac; puis, réfléchi par les montagnes, dont il avait frappé la base, il revint sur lui-même comme la vague portée et rapportée par la marée. Irrité par la résistance, il redescendit plus impétueux; et cherchant de toutes parts une issue que lui fermait la ceinture étroite des Alpes, il se déploya en rugissant sur les eaux furieuses. Bientôt ma barque, lancée de flot en flot, ne connut plus d'autre direction que celle de l'orage. Inutilement je cherchais à me conduire, en prêtant l'oreille aux voix de la tempête, que se renvoyaient les échos, et qui modulaient sur tous les tons une espèce de plainte sombre et traînante comme les lamentations d'une femme désolée. Tantôt elle mugissait dans les cavernes, tantôt elle retentissait dans les cavités sonores des rochers ou expirait lentement sur les grèves. Et dans l'intervalle des raffales tumultueuses, il y avait d'affreux silences, au milieu desquels je croyais toujours distinguer un nom qu'une bouche invisible jetait à mon oreille.

A peine le cri de l'effraie, qui rejoignait son nid en pleurant d'inquiétude, se mêlait-il de temps à autre aux gémissements des ondes et des vents. La pluie roulait par tourbillons sur un ciel noir. Le lac, le firmament et les airs, confondus dans un vague horrible, luttaient entre eux comme les éléments confus du chaos. La lame montait jusqu'à moi, comme un être animé d'un instinct féroce, m'enveloppait de langes humides, et me terrassait accablé sous le poids de ses eaux. Délaissé du danger, je me roulais sur les planches mal unies de la barque; et je demandais au Ciel la vengeance ou la mort.

Cependant la pluie tombait avec moins de bruit; sa chute ne frappait plus mon oreille que d'un gémissement long et soutenu. Mon bateau cinglait avec autant de rapidité que s'il avait suivi une pente aisée sur un lit de marbre poli, soit qu'un air favorable se fût glissé dans mes légers agrès, soit plutôt qu'un courant rapide eût suivi l'esquif égaré; car je n'entendais même pas le claquement de mon pavillon mouillé, battu par les froides brises de la nuit.

Agenouillé sur le pont, l'œil étendu sur le lac, j'épiais un pavillon, j'espérais un bruit; j'attendais le battement monotone de la rame, ou le sifflement des eaux fendues par une proue. Il me semblait qu'à force de regarder les ténèbres j'apprendrais à y lire des formes et des couleurs, et en effet leur voile obscur commençait à devenir plus diaphane. Une transparence, sombre et confuse comme celle dont la vapeur impénétrable flotte devant les yeux de l'aveugle-né, me promettait, sans me l'offrir, l'apparence des objets. Mais la curiosité de l'aveugle n'est pas secondée comme la haine par les illusions de la mémoire, et son imagination ne peut attacher au vague de ce crépuscule, plus difficile à définir que le néant, l'aspect vivant d'un ennemi.

Cependant le soleil se levait, ou plutôt il roulait son disque éteint dans une nouvelle nuit. Il n'y avait ni ciel, ni horizon, ni air, ni lumière; les ténèbres, qui avaient à peine blanchi, n'acquéraient point la mobilité des nuages pénétrés par le jour, parce qu'elles ne flottaient sur rien qui ne fût obscur et ténébreux comme elles. Peu à peu les

(1) M. Nodier apportait à l'étude de la nature autant de conscience et de soins qu'à celle des livres et du style. Pendant longtemps il s'astreignit à écrire chaque soir les impressions qu'il avait reçues dans la journée, des hommes ou des choses. Ce journal n'avait pour but que la satisfaction de l'auteur; il le brûla dès qu'il sentit sa santé affaiblie. Lorsqu'il était en voyage, il appliquait cette méthode à un genre de travail analogue. S'assimilant aux peintres qui glanent sur le chemin des croquis largement ébauchés, qu'ils gardent pour les utiliser à l'occasion, M. Nodier, quand un site l'avait frappé, mettait en scène un personnage propre à fournir une situation plus ou moins dramatique, afin d'animer et de caractériser l'ébauche qu'il se proposait de crayonner. Puis, à l'aide de cette situation qu'il forçait à dessein, afin qu'elle permît d'accuser des reliefs plus solides, il peignait à grands coups un tableau saisissant et énergiquement coloré.

C'est de la sorte qu'il écrivit, au retour d'un voyage à Genève, le fragment que nous reproduisons ici. Il s'était proposé de décrire les aspects les plus divers et les plus étranges qui se peuvent présenter sur un lac, en changeant les conditions extérieures; c'est-à-dire en observant tour à tour, pendant la nuit, au lever de l'aurore, durant le calme et la tempête.

Ces pages n'étaient point destinées à voir le jour; elles ont plus de vingt ans de date. Mais de même que l'on se plaît à rechercher les moindres esquisses des peintres célèbres, afin d'y surprendre le secret de leur première pensée et de leurs impressions les plus fugitives, de même on accueillera sans doute avec intérêt ces lignes qu'a laissées courir comme en se jouant, et sans songer au public, l'écrivain qui toute sa vie l'a si bien respecté, et à qui la génération des auteurs d'aujourd'hui est redevable des plus excellentes leçons et des plus vifs plaisirs de l'intelligence. (Note de M. FRANCIS WEY.)

points les plus rapprochés de ma vue se dégagèrent de ce chaos du matin. Des fûts noirs, grêles, élancés, se hérissaient autour de moi, et balançaient de souples banderoles : c'étaient les joncs pressés d'une crique étroite où les courants m'avaient poussé pendant l'incertitude de ma navigation nocturne. Le rivage était si vague et si pâle, qu'on s'en serait cru séparé de toute l'étendue d'un large détroit ; en cherchant à m'en éloigner, je le repoussai de ma rame, et je le vis disparaître tout à fait ; bientôt je sentis se diminuer l'obstacle qui s'opposait à la course de mon bateau ; les flots qui se brisaient devant lui se divisèrent de plus en plus et semblèrent prendre un autre cours. Satisfait, je gagnai le large avec plus de plaisir que le pilote en péril qui retrouve enfin le port ; cependant rien ne me dirigeait vers les côtes invisibles de l'Ouest... L'obscurité avait changé de couleur, mais elle régnait toujours également immense et sur les eaux et dans le ciel. Le ciel même n'était distingué des ondes que par son élévation, et rien n'y indiquait la place du soleil.

Celui qui parcourt des mers sans bornes, et dont la frégate bondit comme un dauphin réveillé par l'aurore au sommet d'une vague qui n'a pas touché la terre, et que le cours éternel du flux de l'Océan ne rapprochera jamais de ses rivages ; celui-là conserve encore quelque souvenir de sa patrie tant qu'il peut entendre le patient matelot siffler les manœuvres ou le mousse étourdi héler dans ses hunes. Citoyen d'une ville exilée, il marque à l'horizon le pôle espéré du retour ; il attend l'aspect d'une voile, le trémoussement de la bonite, l'essor du poisson volant, le cri de la vigie ; il attend, il écoute, il prie...

Mais, seul sur une nacelle appareillée pour la mort et pour le néant, chercher sur ces froides eaux le point le plus éloigné de leurs bords, afin d'y accomplir un nouveau crime et d'y ensevelir ensemble les remords et les meurtriers ; mais errer dans cette pensée exécrable et légitime, dans cette douce et affreuse espérance, au milieu du ciel et des eaux, au milieu des nuages si étroitement confondus que la rame seule peut distinguer des brouillards la surface du lac, et que rien ne peut distinguer les brouillards du ciel abaissé sur eux ; mais jouir avec horreur dans cette solitude de l'idée qu'elle ne sera plus troublée que par le cri de la rage et le sanglot de l'agonie ; s'imaginer que la vue de l'homme, si chère à l'homme errant sur les abîmes, ne réveillera, au fond de ce cœur désespéré, que les furies de l'enfer !... Horrible voyage ! souvenir cruel et implacable !

Le jeûne, l'insomnie, la fatigue, l'action pénétrante de la pluie, l'oppression d'une lourde atmosphère qui me refuse l'air comme le jour, la fixité d'un sentiment invariable qui me tient lieu d'existence et qui est comme le canevas immobile auquel se rattache le fil de toutes mes idées, la volupté qui couronne une longue attente satisfaite, toutes ces causes réunies allumaient mon sang et prêtaient aux rêves de mon imagination les illusions presque palpables de la fièvre. Le battement monotone de mes artères marquait le bercement cadencé de la barque, mes oreilles sifflaient comme l'air de la nuit dans des cordages saisis par les frimas, et des feux bizarres éblouissaient mes yeux. Des légions de spectres indistincts, jeu bizarre des vagues, se groupaient à mes côtés : le plus obstiné de tous, qui reculait devant ma proue, me présentait sans cesse le corps inanimé d'une femme en vêtements blancs, se dressant hors du lac et me tendant les bras...

Les esprits auxquels Dieu a confié le soin de sa création sont quelquefois trop cruels dans le choix des images qu'ils sèment sur la toile obéissante du firmament. On croirait qu'ils aiment à épouvanter l'âme de prestiges lugubres qui ressemblent à la plus triste de ses pensées. Combien de fois ils ont échevelé le nuage errant pour lui donner l'aspect d'une tête mourante ; combien de fois, plus attentifs à la perfection de ce travail, jeu bizarre de leurs caprices, ils ont fixé un moment avec des traits si mobiles des ressemblances fatales !... Et quel homme est assez sûr de sa conscience pour rencontrer sans effroi dans le ciel l'image des morts qu'il a aimés ?

Déjà le soleil a depuis longtemps accompli la moitié de sa course, et, semblable à la pensée d'une âme virile qui se dégage avec puissance des erreurs du monde pour prendre enfin possession de sa maturité tardive, il pénètre obliquement la masse des pâles ténèbres d'un rayon vif et pur, dont l'extrémité se brise et rejaillit à la surface du lac, comme le fer ardent que le forgeron plonge dans l'eau en le tirant de la fournaise. Peu à peu des rayons moins assurés blanchissent tous les points de l'horizon, s'étendent, se déploient et finissent par confondre leurs côtés indécis dans un nuage de lumière qui pèse sur la vapeur transparente et qui la fait fuir de toutes parts. Le brouillard s'agite comme les flots, il prend une existence distincte et visible, celle d'un lac aérien qui obéit à l'impulsion des vents, et qui, à leur gré, roule des vagues menaçantes ou aplanit des lames légères. Je m'étonne que ma barque, enchaînée aux profondeurs de l'abîme, ne s'élève pas avec cette mer subtile aux brillantes régions dont elle baigne les rivages.

Mon horizon est tout entier dans le ciel, ou plutôt il semble se refermer autour de moi à mesure qu'il s'étend au-dessus de ma tête. Ce n'était d'abord qu'un disque livide, dont le nimbe plus livide encore s'éteignait en s'agrandissant ; c'est maintenant un vaste cercle qui touche de tous côtés aux limites du regard, et dont la circonférence indécise ne s'évanouit que dans les brumes impénétrables dont je suis enveloppé. A peine quelques jets lumineux, glissés dans leur trame humide, colorent un instant le tissu trompeur. Resserrées par le froid élément qui les avoisine, elles retombent sur moi, plus épaisses et plus obscures, comme un filet insidieux jeté entre la trahison et le chatiment.

L'océan orageux des brouillards commence à reconnaître des bornes ; je le vois expirer au loin sur des plages bleues qu'il inondait tout à l'heure du débordement de ses flots impalpables et muets. Il descend comme s'il était rapporté par le reflux, et se précipite vers moi des extrémités du ciel abandonné. Déjà le sommet éblouissant des montagnes de neige coupe çà et là sa surface obscure, comme le banc d'écume qui court sur l'ardoise polie des mers ; des cimes lointaines, frappées d'une ombre monotone, s'y prolongent en noirs promontoires ; des crêtes glacées le hérissent de brisants écailleux ; une aiguille de basalte le perce comme un mât voyageur qui gravit lentement la courbure insensible de l'horizon. Un nuage plus éclairé, qui se perd à demi dans les feux du soleil, le parcourt comme une voile.

Enchantement d'une sanglante espérance, ne trompez pas mes désirs ! Le soleil descend vers le couchant, mais au nord toutes les brumes, chassées par un vent impétueux, se roulent les unes sur les autres en montagnes errantes ; elles s'épaississent, elles s'entassent, elles s'étendent comme des falaises et bordent le lac de leurs murailles d'une blancheur uniforme ; elles se couronnent de forteresses, dressent des tours, arrondissent des donjons, dessinent des créneaux, jettent des ponts aventureux sur les abîmes de l'air. A peine quelques îles détachées de leurs masses appesanties s'égarent sur le limpide cristal du

ciel, et mirent dans sa glace immobile le front riant de ces bocages aériens qui n'ont jamais été visités que par les esprits. Cependant quelques vapeurs plus grossières n'ont pu parvenir encore à ces hautes régions; les unes rampent comme de lourds troupeaux sur la pente des rivages; les autres, éparses au revers des pâturages rapides, se pressent vers les chalets élevés comme si elles obéissaient au rappel du cornet des pâtres; les plus légères pendent au roc escarpé, comme la chèvre hasardeuse qui lutte avec elles de blancheur.

Il en est quelques-unes qui ont déjà surmonté tous les obstacles, et qui ne laissent plus au-dessus d'elles qu'un petit nombre de sommets orgueilleux dont les nuages n'ont jamais atteint la hauteur; entraînées par une force inconnue autour de leur axe immobile, elles se roulent au pied de la cime inaccessible en replis ondoyants, étendent à sa base une aire transparente et lumineuse, comme les tapis de diamants qui embrassent le palais des fées, ou se pressent d'un balancement régulier semblable à celui des vagues dont elles ont reçu leur existence fugitive. C'est un autre lac qui porte une autre montagne au-dessus de tout l'horizon, et qui varie la magnificence de son aspect éternel en lui prêtant le charme passager de ses baies inconstantes et la fraîcheur imaginaire de ses eaux. Ainsi s'élève la vieille forteresse de Saint-Michel de la mer, au milieu de ses plages blanches et de ses grèves tremblantes.

La surface du lac sera bientôt aussi pure de nuages que le ciel qu'elle réfléchit; un vent du sud, qui présage quelque nouvelle tempête, l'effleure de son haleine tiède, et roule en flocons sur ses bords le reste des brouillards paresseux. Les uns se brisent au-dessous du rivage, les autres glissent sur l'arène mouvante comme le dernier flux de la marée qui se retire et qui retombe absorbée dans le dernier flot. A peine les voit-on se suspendre au loin en frêles lambeaux à la pointe d'un rocher, se balancer aux branches des buissons épineux comme une toison légère, courir entre deux arbres comme la toile éphémère d'un insecte, ou animer d'une fumée d'emprunt le toit d'une chaumière déserte. Heureux qui pourrait l'habiter sans remords et sans souvenirs, ignoré d'un monde inconnu!

. . . .

. . . .

. . . Le soleil s'est depuis longtemps abaissé sur la montagne; il ne la domine plus que d'une coupole ardente qui s'affaisse comme un brasier privé d'aliment; bientôt ce n'est plus qu'un point enflammé qui augmente d'ardeur au moment de s'éteindre, et qu'on prendrait pour un phare allumé dans le ciel au commencement d'une tempête. Elle n'est pas éloignée. Il y a dans le lac, dans les arbres, dans le firmament, une immobilité menaçante qui donne l'idée de ce que sera le monde le jour de sa destruction, quand la puissance qui entretient dans une perpétuelle harmonie le jeu de ses organes se retirera de son cadavre et le laissera froid et abandonné dans les déserts de l'espace.

Tout à l'heure le couchant était paré de larges tentures de pourpre, diaprées de bandes d'un violet foncé, qui ont fini par tout envahir; maintenant, elles se sont étendues comme un voile immense d'un noir mat, où s'éteignent çà et là quelques reflets cuivreux, semblables à ceux qu'on voit briller à la surface à peine fléchie d'une vieille rondache d'airain. Ils s'obscurcissent, ils meurent. Le dernier rayon du jour évanoui éclaire d'une étincelle d'or le point le plus élevé du Mont-Blanc, et y repose un instant au milieu de l'obscurité universelle comme une étoile inconnue des bergers.

Que le silence est triste lorsqu'on cherche un ennemi! Qu'il est affreux de n'être pas averti par le léger frémissement de l'air et de l'eau, du sifflement d'une proue ou du balancement d'un pavillon! Que les voluptés de la haine et de la vengeance paraissent fugitives, quand on les a confiées aux hasards de la nuit, et qu'une rencontre inopinée peut dévorer dans une minute si rapide tout l'avenir de nos espérances et de nos désirs!

Les nues sont noires et brûlantes encore comme un métal aux couleurs foncées qui se dissout dans la fournaise: quand une clarté fugitive se glisse dans les replis du dais ténébreux qu'elles suspendent sur les montagnes, on distingue, à une ombre plus épaisse, à une obscurité plus impénétrable, quelques images aux bords frangés, dont la figure imite les scories d'un lit de laves éteintes. Le lac réfléchit l'ardeur de cette atmosphère dévorante, et lorsque les feux de la nuit parcourent sa morne surface, la pesante immobilité de ses eaux, sans reflets et sans murmures, donne l'idée d'une mer de plomb fondu, préparée au fond de quelque enfer pour l'expiation d'un crime inconnu à tous les peuples et à tous les âges.

Mes genoux fléchissaient sous moi; mes yeux, brûlés comme par un fer chaud, étaient éblouis par des astres rouges et bleus qui roulaient sur un fond noir leurs globes difformes toujours reproduits sous le même aspect et avec les mêmes couleurs; j'entendais des bruits bizarres et menaçants, des chants de terreur et de fête, des clameurs de plainte et de joie, le carillon du clocher paroissial, le tocsin de l'incendie et le glas des morts...

CHARLES NODIER.

Buste de Nodier.

LES CHINOISES.

Chinois jetant leurs enfants dans la mer.

L'infanticide. — L'empereur Chi-Hoang-Ti. — La naissance d'un fils. — La naissance d'une fille. — Les enfants abandonnés et les tombereaux de Pékin. — L'œuvre de la Sainte-Enfance. — L'éducation et le mariage. — Les petits pieds. — L'appartement des femmes. — Pan-Hoei-Pan, l'illustre lettrée. — Les devoirs de la femme. — Histoire de Candide. — Conclusion.

Bien souvent, ma chère Eugénie, tu as dû les rencontrer sur ton chemin, ces timides jeunes filles que l'on voit marchant deux à deux, sous la garde de quelques-unes de ces saintes femmes qui se sont vouées en ce monde à l'esprit de charité.

Sans doute tu as remarqué comme moi que les élèves de nos pieuses sœurs tiennent presque toujours leurs regards attachés sur la terre ; parfois, cependant, elles lèvent les yeux vers le ciel, parce qu'elles savent bien que là seulement elles peuvent trouver une force, un appui contre la pensée de leur isolement dans la grande famille des hommes. Leur costume, simple et sévère à la fois, s'harmonise parfaitement avec la teinte de mélancolie répandue sur leur personne : elles sont vêtues d'une robe de mérinos de couleur sombre ; un ruban bleu, symbole de la protection de la Vierge, est croisé sur leur poitrine : une grande pèlerine tombe sur leurs épaules, et un petit bonnet blanc, à deux hautes ruches de tulle, encadre leur doux et triste visage. A ce portrait, chère Eugénie, tu as reconnu les orphelines.

Si l'aspect de ces infortunées produit une si vive impression sur les cœurs, malgré la confiance qu'on doit avoir dans les mères providentielles qui les guident, dans la société qui les protége, combien ne doit-on pas se sentir attristé à cette désolante idée, qu'il est un pays sur la terre où l'abandon des enfants n'émeut, pour ainsi dire, la compassion de personne, et où ce crime est si bien passé dans les mœurs, qu'on le regarde comme la chose la plus naturelle du monde ! Ce pays, c'est la Chine.

Lorsque de pauvres petites créatures naissent de parents déjà chargés d'une nombreuse famille, on sacrifie les dernières venues, soit en les exposant sur la voie publique, soit en les précipitant dans la mer. Ce qu'il y a d'étrange dans cette coutume barbare, c'est qu'elle ne s'étend que sur les filles. On les rejette sous prétexte que leur manque d'intelligence est un obstacle à ce qu'elles puissent se procurer par elles-mêmes des moyens d'existence.

Aujourd'hui, grâce au Ciel, ces meurtres affreux se renouvellent moins souvent qu'autrefois.

Partout où le christianisme a planté la croix, les ténèbres de l'ignorance disparaissent, le cœur s'éclaire, les mœurs deviennent plus douce .

De courageux apôtres, venus dans cette contrée, à travers mille périls, pour y répandre la lumière de la foi, ont été épouvantés de cet usage cruel, et, dans leur inépuisable sollicitude, ils s'empressent,autant qu'il est en leur pouvoir, de recueillir ces jeunes victimes pour leur donner le baptême, afin d'en faire de saintes femmes ici-bas, et des anges dans le ciel.

Mais quelque immense que soit la charité des missionnaires, on conçoit facilement qu'ils ne pourraient, avec leurs seules ressources, parvenir à racheter, chaque année, de la mort les milliers d'innocentes créatures condamnées en naissant. Or, pour accomplir cette grande tâche, ils ont convié le monde chrétien tout entier à y prendre part, et leur zèle ardent pour le salut des âmes a créé cette institution si touchante qu'on nomme l'œuvre de la Sainte-Enfance.

Ce que j'avais entendu dire sur la nullité supposée des pauvres Chinoises m'inspira le plus vif désir de m'instruire amplement de leur malheureuse condition. Aussitôt, je dis adieu à mes crayons et à ma broderie, et je courus m'enfermer dans le cabinet de mon père : là, je bouleversai sans pitié tous les livres de sa bibliothèque, jusqu'à ce que j'eusse trouvé les renseignements que je cherchais. Voici ceux que j'ai pu recueillir

D'abord, je dois te parler du temps où, parmi le peuple chinois, commença l'abandon des enfants. On prétend que ce fut sous le règne d'un certain empereur nommé *Chi-hoang-ti*, le fondateur de la dynastie des Tsin. C'était un homme plein d'orgueil et d'inhumanité. Il voulut détruire les anciennes coutumes, dont ce peuple a toujours été si jaloux ; si bien que, pour effacer le souvenir du passé, il fit brûler tous les livres de l'antiquité, et, par suite, un grand nombre de lettrés qui prétendaient conserver religieusement les annales de leur pays malgré la volonté du souverain. Ainsi, les droits de la nation périrent sous ce règne avec les hommes courageux qui s'exposèrent pour les défendre. Chi-hoang-ti s'empara des terres de l'empire et les distribua selon son caprice, ruinant de la sorte les légitimes possesseurs.

Le tyran, qui les craignait encore à cause de leur grand nombre, les contraignit à quitter leurs demeures et à travailler soit à la grande muraille qu'il faisait bâtir, soit aux arcs de triomphe que, par son ordre, on élevait à sa gloire, qu'il croyait impérissable.

Ces migrations forcées occasionnèrent des famines horribles, qui obligèrent les pères et les mères à abandonner ceux de leurs enfants qu'ils ne pouvaient plus nourrir.

L'infanticide fut ensuite la conséquence des guerres et des inondations, causes ordinaires de la misère publique, et c'est ainsi qu'il s'est perpétué jusqu'à nos jours. L'abandon des nouveau-nés est encore si considérable, qu'on n'en trouve pas moins de dix ou douze chaque matin exposés dans les rues de Pékin.

Encore un mot, chère amie, sur ce méchant empereur Chi-hoang-ti. Tu apprendras avec plaisir que cet orgueilleux, qui s'était flatté de fonder une dynastie éternelle, fut trompé dans son espérance ; car son fils, qui lui succéda, perdit le trône et la vie après quelques années de règne.

Cinquante ans ne s'étaient pas écoulés depuis que le sceptre était tombé entre les mains des Tsin, qu'une autre famille impériale régnait sur la Chine. Elle abattait les trophées de Chi-hoang-ti, vouait son nom à l'exécration, et faisait chercher les livres anciens qui avaient échappé à l'incendie, pour en répandre des copies dans tout l'empire. Mais revenons à nos pauvres petites abandonnées.

Pour affaiblir autant que possible le sentiment d'horreur que doit inspirer le meurtre de tant d'innocentes créatures, les Chinois, dans leur profonde hypocrisie, ne se sont-ils pas efforcés de prouver que l'infanticide n'était autre chose qu'une mesure d'administration paternelle, un moyen d'économie politique, attendu, supposent-ils, que la population chinoise excède le nombre de ceux que les produits du sol peuvent nourrir! Mais, malgré tous leurs beaux raisonnements, il a été positivement démontré, par ceux qui condamnent cette horrible coutume, que le système de dépopulation ne produisait pas en faveur des vivants le fruit qu'on en attendait, car il n'empêche pas qu'il n'y ait en Chine une quantité innombrable de malheureux qui tombent épuisés d'inanition sur la voie publique, sans qu'on s'en émeuve et qu'on cherche à les secourir.

Au surplus, il est certain que ce crime est également défendu par les lois et par les livres sacrés. Ainsi que je te l'ai dit, il frappe seulement les filles; quant aux garçons, on les regarde comme des êtres doués d'un esprit supérieur au nôtre, et c'est à cette supposition injurieuse pour nous qu'ils doivent d'être épargnés. On pense qu'ils pourront facilement se faire une heureuse existence, qu'un travail productif sera le prix des soins qu'ils auront coûté, et enfin qu'ils contribueront peut-être, par quelque action d'éclat, à la fortune et à l'élévation de la famille. C'est pourquoi la naissance d'un fils est saluée, en Chine, avec des transports de joie, tandis que la maison est remplie de lamentations lorsque apparaît une fille. Un fils, on l'honore, on le chérit ; une fille, elle est méprisée et on l'accable de dédains.

Voici un passage du *Chi-king* (le livre des chants populaires); il te prouvera, mon amie, à quel point était portée, dans l'antiquité, cette injuste prévention contre les demoiselles du Céleste-Empire. Les vers disent :

« Quand un fils est né, — il dort dans un lit ; — on l'habille avec des robes ; — pour jouer on lui donne un sceptre ; — ses larmes font pousser des clameurs. — On l'enveloppe de pourpre comme un chef suprême, — car il est le roi de la maison.

« Quand une fille est née, — elle dort sur la terre ; — on l'habille de haillons ; — pour jouer elle a des tuiles. — Elle est incapable de faire le mal, — elle est incapable de faire le bien. — Son emploi est de préparer les aliments. — Elle ne cause à ses parents ni joie ni inquiétude.»

Pauvres femmes! tout leur est donc refusé. Enfants, elles n'ont pas les tendres caresses d'une mère, dont tous les soins sont pour ses fils ; adolescentes, on les prive des travaux de l'intelligence qui élèvent l'âme et la rendent accessible aux nobles émotions. Et pourtant cette éducation, tout abrutissante qu'elle nous paraisse, fait naître en elles les plus douces vertus : la modestie et l'abnégation de soi-même. Habituées à l'humilité par le peu de cas qu'on fait d'elles, privées de ce qui flatte tant notre orgueil, les applaudissements du monde, les Chinoises font consister leur gloire dans l'entier accomplissement des devoirs au sein de la famille.

Dans le commentaire chinois où se trouvent les vers que j'ai cités, le mépris pour la femme est expliqué d'une manière non moins étrange. On dit : « Si elle fait bien, ce n'est pas une femme; si elle fait mal, ce n'est pas une femme ; car elle ne possède ni vices ni vertus. Une soumission d'esclave est son mérite et sa plus haute valeur. La place d'un homme est au milieu du tourbillon du monde;

la place d'une femme est dans l'intérieur de la maison. Qu'ils restent tous deux dans la sphère que le maître du ciel leur a assignée, et l'ordre naturel des choses sera observé. »

Dans chacun des livres que j'ai parcourus, on trouve établie, comme opinion reçue et qu'il n'est pas possible de combattre, la supériorité de l'homme sur la femme. Ici, je lis : « Les garçons dorment dans un lit, parce qu'ils sont des êtres supérieurs. Les filles dorment sur la terre, parce qu'elles sont des créatures de l'ordre inférieur. »

Ailleurs il est dit : « La femme est née pour servir l'homme; elle doit vivre et mourir avec lui. »

Lorsque le mari meurt, on donne à sa femme le titre de *wei-wang-jin*, c'est-à-dire une personne qui n'est pas encore morte. Tu le vois, on exprime ainsi qu'une veuve n'a plus rien à attendre sur la terre, si ce n'est une bienheureuse fin, qui seule peut la réunir à l'époux qu'elle a perdu. Après cela je n'ai pas besoin d'ajouter qu'en Chine c'est une honte pour une femme de se remarier. Dans le premier des livres sacrés des Chinois, le *I-king* (le livre des combinaisons symboliques), on dit : « Le principe céleste a formé l'homme, le principe terrestre a formé la femme », et, par suite de ces paroles, les philosophes ont écrit : « L'homme est supérieur à la femme, car le ciel est mâle et la terre est femelle. »

J'ai voulu te donner ces détails, ma chère Eugénie, afin de t'apprendre pour quelle raison les Chinois sont sans pitié à l'égard de leurs filles ; maintenant je poursuis l'histoire de l'infanticide.

Dans les temps anciens, les cruels adorateurs de Moloch immolaient leurs enfants sur l'autel des dieux, pour qu'ils fussent favorables à leurs prières, et, comme disent les poetes : « Ils donnaient le fruit de leur corps pour effacer le péché de leur âme. » Aujourd'hui encore, de pieux missionnaires nous apprennent qu'une superstition presque semblable règne chez les Chinois; ils jettent leurs filles à la rivière, après leur avoir lié sur le dos une courge vide, de sorte que les pauvres petites flottent longtemps avant d'expirer. La première pensée qui vient à l'esprit en considérant cette action, c'est que les parents étant incapables de nourrir leurs enfants, ont recours à cette triste ressource pour que les cris de ces malheureuses victimes excitent la compassion, et qu'on cherche à les sauver du péril qui les menace. Mais telle n'est pas l'intention de ces esprits grossiers, et les infortunées créatures ainsi sacrifiées ne sont que des holocaustes offerts, d'après l'ordre des oracles, au génie de la rivière par des parents superstitieux. On raconte qu'un mandarin, outré d'un fanatisme si cruel, fit jeter successivement dans le fleuve Kiang et les auteurs et les complices d'un pareil sacrifice, en les priant, avec ironie, de porter ses lettres et ses prières à la divinité du fleuve.

Pour venir au secours des innocentes victimes que, par excès de pauvreté et par d'autres motifs encore, leurs parents exposent dans les rues de Pékin, voici les moyens que le gouvernement chinois croit devoir employer :

Tous les jours, avant l'aurore, cinq tombereaux, traînés par des bœufs, parcourent les différents quartiers de la ville. A certain signal, on reconnait le moment où passent ces tombereaux, et ceux qui ont des enfants vivants ou morts à exposer les remettent entre les mains des conducteurs de ces sinistres voitures, pour être portés dans le *yu yu tang* (la maison de charité), où des nourrices et des médecins sont entretenus aux frais de l'État. Les enfants que l'on retire vivants des tombereaux sont remis entre les mains des nourrices ; mais le nombre de ceux qui respirent encore est bien peu considérable. On conçoit facilement qu'un tel trajet, dans un âge si tendre, n'a été, pour la plupart de ces faibles créatures, qu'une lente et douloureuse agonie ! Celles qui meurent pendant la route sont placées dans une espèce de caveau, et on les couvre de chaux vive pour que leurs chairs soient promptement consumées.

Chaque année, au retour du printemps, des commissaires, envoyés par le tribunal des cérémonies et des rites, font construire un bûcher, dans lequel on jette les restes de ces corps pour qu'ils soient réduits en cendres.

Tant que la flamme s'échappe du bûcher, une troupe de bonzes l'environnent en invoquant les esprits de la terre.

Les Chinois croient à la métempsycose, et si l'on brûle les ossements des enfants morts, c'est qu'on a la ferme persuasion que ces petits êtres renaîtront sous une autre forme; aussi, par humanité, on demande aux divinités terrestres qu'elles leur soient plus favorables dans ce second état que dans le premier.

Quand les prières sont achevées, on se retire, et les magistrats reviennent le lendemain présider à l'enlèvement des cendres. Elles sont recueillies dans un sac et jetées à la rivière sous l'invocation des dieux.

Les hôpitaux des enfants trouvés, en Chine, sont accessibles à tout le monde, et les adoptions des orphelins par les visiteurs y sont très-fréquentes; car rien n'est plus triste pour un Chinois que la désolante pensée de ne pas laisser après lui un héritier de son nom, qui continuera sa race et qui lui rendra les honneurs funèbres dans la salle des ancêtres. D'après les lois de ce pays, l'orphelin laissé sans appui sur la terre peut retrouver une fortune, un nom, une famille, enfin tous les biens qu'il avait perdus, puisqu'on accorde à l'enfant adopté les droits d'un véritable fils. Mais encore, faut-il le dire, les malheureuses petites filles ne profitent que bien rarement de la coutume qui pousse les Chinois privés d'enfants à demander aux hôpitaux des soutiens pour leur vieillesse, car ce sont presque toujours des garçons qu'ils adoptent.

Il arrive souvent que de pauvres mères, forcées par la misère à se séparer de leurs enfants, vont les confier à des personnes compatissantes, qui parfois se chargent de les élever. Mais lorsque cette consolation leur est refusée, elles vont les déposer furtivement dans un temple ou dans un monastère, sachant bien qu'en les recueillant on les inscrira sur le registre de la maison, et qu'ainsi elles pourront les reconnaître un jour.

Les bonzes, ou prêtres de Fo, profitent de cet abandon pour remplir leurs cloîtres de religieuses bouddhistes; tandis que les catholiques, toujours animés par la charité évangélique, élèvent ces jeunes filles dans l'amour du Seigneur et les donnent ensuite pour femmes aux Chinois convertis. De cette manière, ils augmentent le nombre des serviteurs du vrai Dieu.

Il me reste à te dire quelque chose de bien affreux et que le cœur se refuserait à croire, si le fait n'était attesté par les témoignages les plus respectables. On assure que les petites infortunées exposées dans les lieux publics sont parfois recueillies par des hommes avares qui ne prennent soin de leur enfance que dans l'espoir d'en tirer plus tard un gain sordide, soit en les vendant comme esclaves, soit en les forçant à demander l'aumône, après leur avoir crevé les yeux afin d'exciter en leur faveur la compassion des passants.

Tous les Chinois ne partagent pas l'indifférence cruelle de la plupart d'entre eux à propos de l'infanticide. On trouve

ces belles paroles dans un ouvrage intitulé : *Discours contre l'usage de noyer les filles.*

« Vous, femmes, vous êtes pourtant les filles des hommes ; vous, mères, vous êtes aussi les filles des hommes. Si vous osez porter la main sur votre propre sang, vous n'êtes ni filles ni mères ! Le tigre sauvage ne mange pas ses petits, la cruelle brute connaît l'amour de sa progéniture ; mais les mères qui tuent leurs filles sont mille fois plus épouvantables que les louves et les tigresses. »

Pour faire diversion aux douloureuses pensées que ces explications ont pu t'inspirer, je vais te parler d'un sujet dont je t'ai déjà dit quelques mots : ce sont les vertus modestes des femmes chinoises et l'éducation qu'on leur donne.

Quand elles ont atteint l'âge de sept ans, elles sont séparées des garçons. On ne leur permet plus de prendre leurs repas avec ceux-ci ni de s'asseoir sur la même natte. Quoiqu'on soit aujourd'hui moins sévère sur cet article qu'on ne l'était dans l'antiquité, il est encore d'usage dans tout l'empire, chez les derniers du peuple comme chez les plus grands, d'enfermer les filles âgées de sept ans dans l'appartement intérieur, d'où elles ne doivent sortir qu'à l'époque de leur mariage.

Là, sans cesse sous les yeux de leurs mères et de leurs sœurs, elles acquièrent toutes les qualités qui peuvent rendre une femme aimable et bonne, et lui assurer l'affection de ceux qui l'entourent.

Pour comprendre ce qu'on entend par l'éducation des femmes en Chine, il faut se souvenir qu'il n'y a point là, comme ici, de bals, de concerts, de réunions, où on trouve si souvent l'occasion de déployer les grâces de son esprit et de sa personne. La jeune fille ou la femme, retirée dans son intérieur, ne peut avoir ni vanité ni coquetterie ; si elle se pare, c'est pour sa famille ; si elle s'instruit, c'est pour sa famille ; l'univers, le bonheur, tout pour elle est là.

Tu as probablement vu dans tes lectures quelques mots sur la coutume ridicule que les Chinois ont d'écraser les pieds de leurs filles pour les rendre plus mignons et plus délicats.

Sur cet article, ma chère amie, je me contenterai de te rapporter fidèlement les réflexions du savant père Amyot, célèbre missionnaire en Chine.

« La manie de s'étreindre le corps pour se donner une taille fine n'est pas moins extravagante que celle de serrer les pieds pour les rendre plus petits. En outre, la première est beaucoup plus dangereuse.

« Nous ne savons pas si l'histoire d'Occident s'est chargée de raconter quand et comment cette coutume a commencé ; celle de la Chine ne dit rien sur l'origine de la mode qui consiste à comprimer les pieds des jeunes filles. Mais nous supposons que l'incommodité des anciens vêtements des femmes européennes les aura conduites à les serrer à la ceinture, afin que le haut du corps fût garanti contre le froid. Des idées de bonne grâce et de parure seront survenues ensuite, et comme souvent les femmes les reçoivent sans les examiner, un soin pour la santé sera devenu bientôt un attentat contre la santé même, et quelquefois contre la vie.

« Il en a été de même en Chine. Dans les temps les plus reculés, les bas étaient faits en cône et ne descendaient que jusqu'à la cheville ; on enveloppait le pied avec plusieurs doubles de toile qui arrivaient sur le bas, et qu'on attachait ensuite avec des bandelettes assez longues pour venir se nouer à mi-jambe. L'amour de la coquetterie fit le reste chez les femmes, et peu à peu elles se serrèrent les pieds au point de les rendre semblables à ceux des petits enfants.

« Du reste les Chinoises ne comprennent pas plus, en voyant le diamètre d'un corset, comment les femmes d'Occident peuvent vivre et respirer, qu'on ne conçoit ici, en considérant l'extrême petitesse des souliers chinois, comment peuvent marcher celles qui les portent. »

Lorsqu'une demoiselle chinoise est en âge d'être mariée, le code des lois a prévu cinq cas où elle ne devait pas être épousée.

1° Si elle est d'une famille dont les mœurs sont répréhensibles ;

2° Si elle est d'une famille de rebelles ;

3° S'il y a eu dans sa famille quelques personnes suppliciées ;

4° S'il y a dans sa famille une maladie originaire ;

5° Si son frère aîné est mort.

Tu t'imagines sans doute que la loi a voulu dire que son frère aîné étant mort, une fille ne devait point se marier afin de pouvoir donner librement des soins à ses parents ; ce n'est pas pour cela qu'on la condamne au célibat ; c'est tout simplement parce qu'à défaut de ce fils, le gendre doit nourrir le père et la mère de sa femme.

Les accords entre les familles se font sans que les futurs se soient jamais vus. Quand l'astrologue ou le devin a décidé qu'il n'y avait pas d'empêchement au mariage, on consulte l'almanach, où les bons et les mauvais jours de l'année sont soigneusement inscrits, et on choisit un jour heureux pour faire les fiançailles. Alors le gendre est conduit dans la principale salle de la maison, où il trouve son beau-père et sa belle-mère assis sur une estrade. Il se prosterne respectueusement devant eux. De retour chez lui, il doit rendre grâce à ses parents de la femme qu'ils lui ont choisie, et pour cela il leur fait trois profondes salutations, qu'il va renouveler ensuite chez tous les membres de sa famille.

Quand le jour du mariage est arrivé, le futur époux se pare de ses plus riches vêtements, et va chercher sa femme en déployant une grande magnificence.

En entrant dans la demeure de la nouvelle épousée, il se prosterne de nouveau devant son beau-père et sa belle-mère. Les adieux de la jeune fille à sa famille sont encore des prosternations.

Jusqu'ici, chère amie, toutes ces révérences me semblaient parfaitement ridicules ; mais à ce dernier moment, je ne sais plus quel nom il faut leur donner.

Certes, le respect qu'on témoigne à ses parents est une action si naturelle, qu'elle n'a pas même besoin d'être louée ; mais poussé à ce degré, il me semble qu'il doit éteindre toute tendresse.

Je crois m'expliquer à présent ce que les Chinois entendent par la piété filiale, qu'ils regardent comme la base de toutes les vertus ; c'est d'une soumission d'esclave et non pas d'un respectueux amour qu'il s'agit. Nos mères n'exigent pas tant de nous, et je me flatte que nous les aimons davantage.

En quittant la maison où son enfance s'est écoulée, la jeune femme monte dans une chaise à porteurs, soigneusement fermée et décorée avec élégance. Son époux marche quelque temps à ses côtés, puis il la quitte pour aller l'attendre au seuil de sa demeure et la conduire à son

père et à sa mère, devant lesquels ils s'agenouillent tous deux.

Pendant le repas, les nouveaux mariés changent plusieurs fois de verres et de coupes. S'ils ont des salles d'ancêtres, ils vont y faire encore des prosternations.

Un mois après la célébration des noces, la jeune épouse est ramenée chez son père, conduite par son mari, qui la laisse dans sa famille pendant quatre ou cinq semaines.

Durant ce temps, elle doit reprendre ses occupations de jeune fille, et servir ses parents comme elle le faisait avant son mariage; mais ensuite, si parfois elle re-

Mariés chinois agenouillés devant leurs parents.

vient visiter le toit paternel, on ne la regarde plus alors que comme une étrangère.

Voilà donc ma Chinoise bien mariée; mais son mari est-il enchaîné à elle pour toujours? Non pas; la loi a prévu sept cas dans lesquels un Chinois peut se séparer de sa femme. Ainsi elle est répudiable:

1° Si elle n'obéit pas au père et à la mère de son mari;
2° Si elle est stérile;
3° Si elle a une conduite légère;
4° Si elle a une maladie incurable;
5° Si elle est jalouse;
6° Si elle est voleuse;
7° Si elle parle trop.

Quand la femme a quitté ses parents pour la seconde fois, et qu'elle est pour jamais rentrée sous la puissance de son mari, elle lui doit une entière obéissance, et ce qu'elle a de mieux à faire alors pour captiver le cœur de celui qui est devenu l'arbitre de sa destinée, c'est de montrer le plus grand respect pour son beau-père et sa belle-mère, et de remplir envers eux tous les devoirs de la soumission filiale.

La loi fondamentale de la subordination des femmes en Chine, dit:

« La femme est faite pour obéir et non pour commander; fille, elle obéit à ses parents; femme, elle est soumise à son mari; veuve et mère, elle a pour chef son fils aîné. Elle doit laisser à l'homme les soins du dehors, car elle est née pour les devoirs domestiques.

« Elle ne peut s'élever à la gloire entre toutes les personnes de son sexe, qu'autant que, pour ces mêmes devoirs, elle oubliera le reste. Nos lois sur ce point capital sont si bien en harmonie avec l'ordre de la nature, qu'elles peuvent soutenir, non-seulement les regards de nos plus sublimes philosophes, mais encore ceux de tous les sages de l'univers. »

D'après ces paroles, et surtout d'après certains ouvrages écrits par les Européens sur les coutumes de la Chine, tu pourrais peut-être croire, chère Eugénie, que les femmes, dans ce pays, sont en général traitées comme des esclaves: détrompe-toi; ce que rapportent les missionnaires qui autrefois ont vécu à Pékin par l'autorisation et même dans l'intimité de l'empereur, prouverait au contraire que le mérite et les

douces vertus ont là aussi leur récompense ; et, pour mieux dire, il n'est peut-être pas de contrée sur la terre où les femmes jouissent de plus de considération, de crédit et d'ascendant qu'en Chine. Seulement, dans ce pays, pour les obtenir, il faut les mériter.

La raison de l'affection et des égards qu'on leur témoigne n'est-elle pas bien concevable ? c'est parce qu'elles reconnaissent leur faiblesse, qu'il est doux de les soutenir. Sans doute les Chinoises doivent obéissance à leurs pères, à leurs maris, à leurs fils ; mais un père, un époux, un fils, leur confient ce qu'ils ont de plus précieux ; ils se reposent entièrement sur elles des soins de l'intérieur, et n'entreprennent rien dans le monde qu'après les avoir consultées. Ils s'imposent des privations pour leur procurer des douceurs ; la confiance qu'ils ont en elles est inépuisable, et ils ne leur cachent jamais d'un secret que ce qui pourrait les attrister ; car ils aiment mieux supporter seuls le poids de la douleur, que de le faire partager à ces femmes aimées.

Pour donner à leurs compagnes les sentiments d'abnégation et d'humilité nécessaires à une existence qui s'accomplit presque entièrement dans la retraite, les Chinois leur ôtent pour ainsi dire presque tous les moyens de s'instruire. A peine leur permettent-ils de savoir lire ; mais ces actives ménagères ont bien assez vraiment de s'occuper à gouverner la maison ; le temps leur manquerait pour la lecture. Et d'ailleurs que liraient-elles ? Il n'y a point en Chine, ainsi que chez nous, des journaux littéraires, des papiers publics, qui annoncent les productions des grands auteurs et leurs succès. *La Gazette de l'empire* ne parle jamais que des ouvrages sérieux dont l'empereur a confié l'exécution aux lettrés, membres de *la Forêt des pinceaux* (l'Académie impériale).

Tu sais vraisemblablement que c'est à l'aide d'un pinceau que les Chinois dessinent les caractères symboliques dont se composent leur écriture ; et, en parlant d'écriture, ils ont horreur de la nôtre : croirais-tu qu'ils la comparent aux traces que laisserait sur le papier le passage d'une mouche dont les pattes seraient tachées d'encre ?

AUGUSTINE MASSON.

(*La suite au numéro prochain.*)

LE BOURGEOIS DE PARIS.

CONTE (1).

I. — LE DÉPART.

Amis, encore un conte : il sera le dernier ;
Car toujours un conteur finit par ennuyer.
Pour éviter un sort peut-être inévitable,
Ma raison m'a donné cet avis charitable ;
Mais j'ai peur que bientôt chacun de vous, à part,
N'accuse ma raison d'avoir parlé trop tard.

Si, du moins, d'un héros, d'un sage ou d'un poëte
J'avais à révéler quelque vertu secrète,
Je pourrais, à l'abri de son nom glorieux,
Suivre de loin les pas de l'aimable Andrieux,
Et, glanant après lui dans le champ qu'il moissonne,
Des épis délaissés composer ma couronne.
Mais il faut l'avouer : le héros que j'ai pris
Était tout simplement un bourgeois de Paris,
Un de ces bons bourgeois qui, dans leurs mœurs gothiques,
Gardent de leurs aïeux les vertus domestiques ;
Qui, cachés dans la foule et ne demandant rien,
Bornent toute leur gloire à faire un peu de bien.
Martin (c'était le nom de notre personnage)
Était aimé, chéri de tout son voisinage,
Et, depuis quarante ans, tout le quartier latin
Connaissait l'habit gris du bon monsieur Martin.
Réglant, dès son réveil, l'emploi de sa journée,
Il allait sur les quais passer la matinée,
Lorsque du baromètre, à son lit suspendu,
L'aiguille interrogée avait bien répondu.
Puis au café Procope, où des auteurs qu'on cite
Se rassemblait alors une brillante élite,
Il venait chaque soir médire avec Fréron,
Penser avec Duclos, et rire avec Piron,
Là, ne se croyant pas obligé de se taire,
Il glissait un bon mot qu'applaudissait Voltaire :
Il avait de l'esprit, du goût, et bien souvent
Plus qu'à l'Académie il se montrait savant.
Jacinthe, fille sage autant que prévenante,
De son petit ménage était la gouvernante,
Maîtresse encor, dit-on : si Monsieur, par hasard,
S'avisait de rentrer un quart d'heure trop tard,
C'étaient des pleurs, des cris ! Aussi, par bonté d'âme,
Martin restait fidèle aux tours de Notre-Dame.
Un seul jour (et le fait n'est pas bien éclairci),
Il s'éloigna, dit-on, jusqu'à Montmorency ;

(1) La première partie de ce conte est déjà célèbre dans les salons de la haute société parisienne ; la seconde partie a été écrite expressément pour le *Musée des Familles*. La lecture de l'une et de l'autre a obtenu un succès d'enthousiasme aux *matinées littéraires* de la rue Duphot, devant l'auditoire si élégant et si distingué qui se presse autour de la chaire de M. Mennechet. Nos lecteurs jugeront facilement la finesse et la pureté de ce bijou poétique, dans un goût qui faisait fureur au siècle dernier et qui redevient heureusement à la mode ; mais que ne pouvons-nous joindre au style de l'auteur cette exquise perfection de débit qui ne se trouve plus qu'aux *matinées littéraires* et à la *Comédie-Française* !

Mais il se promit bien, rentré dans son ménage,
De ne plus entreprendre un aussi long voyage. —
Un jour que sur les quais du faubourg Saint-Germain
Martin se promenait, une canne à la main,
Une chaise roulante auprès de lui s'arrête :
Il voit par la portière avancer une tête
Qu'il reconnait soudain... « Bougainville, c'est toi!
« Je te retrouve, ami! quel heureux jour pour moi!
« Après plus de cinq ans! descends, que je t'embrasse!...
« — Je ne puis..., près de moi viens plutôt prendre place;
« Tu seras mieux, je pense, assis à mon côté.
« — Volontiers!... » Et Martin est à peine monté
Que les chevaux soudain, redoublant de vitesse,
Partent au grand galop sous le fouet qui les presse.
Martin, troublé, s'écrie : « Où vont-ils me mener?
« — A Versaille... — A Versaille! — Où je vais déjeuner.
« Tu verras ce palais que le luxe décore :
« L'ombre du grand Louis y semble errer encore.
« Arrivé récemment des bords américains,
« J'apporte aux pieds d'un roi des vœux républicains,
« Et je vais, des combats en quittant la carrière,
« Embrasser d'un marin la vie aventurière. »
On arrive ; on déjeune ; on se rend à la cour.
Martin regarde, admire, et parle de retour;
Les trésors qu'à ses yeux ce beau séjour étale
Sont pour lui sans attraits loin de sa capitale.
Mais Bougainville : « Allons, il faut nous dépêcher,
« C'est à Chartres ce soir que nous devons coucher.
« — A Chartres! — Oui, vraiment. — Quelle plaisanterie!
« — Non : d'excellents pâtés Chartres est la patrie.
« Il me faut un convive, et j'ai compté sur toi.
« — Je ne puis. — A Paris retourne donc sans moi!
« — Si ce soir au logis je n'allais pas paraître,
« Que deviendrait Jacinthe? Elle en mourrait! — Peut-être;
« Et même, dès demain, je serais peu surpris
« Que le bruit de ta mort circulât dans Paris.
« Tes héritiers, charmés, vont se croire plus riches;
« Et Jacinthe, courant aux *Petites Affiches*,
« Te fera réclamer comme un objet perdu.
« Puis, quand tu reviendras, on sera confondu :
« Paris pendant un mois rira de l'aventure...
« Me laisseras-tu seul remonter en voiture?
« Nous avons tous les deux beaucoup à raconter.
« Rien n'est tel qu'un ami pour savoir écouter.
« Par ton esprit malin, toi, tu me feras rire
« Aux dépens des nigauds qui se mêlent d'écrire;
« Et moi, je te dirai les combats, les dangers
« Qui retenaient mes pas sur des bords étrangers.
« Nous jouirons enfin du plaisir d'être ensemble :
« Est-il à ce bonheur un bonheur qui ressemble?
« Partons... l'heure s'avance, et les chevaux sont mis. »
Chartres vit le soir même arriver nos amis;
Mais Martin, effrayé de son propre courage,
Parla de son retour pendant tout le voyage.
Et la nuit, un doux rêve égarant ses esprits,
Il se croyait déjà revenu dans Paris,
Quand soudain Bougainville en sursaut le réveille,
Et le mot de départ résonne à son oreille.
Martin l'entend, se lève, et dormant à demi,
Dans la chaise s'élance auprès de son ami.
On part : bientôt le jour qui commence à paraître
Lui montre des chemins qu'il cherche à reconnaître.
Où sont les vastes champs qui, la veille, à ses yeux
Étalaient des moissons les trésors précieux?
Il voit des prés, des bois; il s'étonne, il s'écrie :
« Cher Bougainville, où donc allons-nous, je te prie?
« — A Brest. — Comment, à Brest! — Oui, par ordre du roi.
« — A Brest! répète encor Martin saisi d'effroi.
« — Eh, sans doute! un marin ne connait pas d'obstacles.
« Je veux te faire voir le plus beau des spectacles :
« La mer, la vaste mer! tu seras enchanté
« De l'aspect imposant de son immensité.
« Laisse là ton Paris, où l'on respire à peine,
« Des méchants et des sots triste et brillant domaine.
« L'Océan aujourd'hui t'appelle sur ses bords :
« Quand tu verras, ami, le premier de nos ports,
« Ton Paris n'aura plus qu'une gloire usurpée :
« Brest peut faire aisément oublier la Râpée. »
Martin de ces raisons fut d'abord peu touché,
Mais peut-être en secret ne fut-il pas fâché
Qu'un peu de violence entraînât sa paresse.
Et, d'ailleurs, d'un ami que ne peut la tendresse?
Tel fut l'heureux pouvoir des soins de l'amitié,
Qu'avant de toucher Brest, Paris fut oublié
Il arrive : il sent naître une joie imprévue
A l'aspect de ces flots où s'égare sa vue.
Ces vaisseaux dans le port balancés mollement,
Ces chants des matelots, ce bruit, ce mouvement,
Tout l'étonne, l'enchante : il ne peut se défendre
D'un désir inquiet qu'il a peine à comprendre.
Il court à Bougainville : « Avant de nous quitter,
« Ami, sur ton vaisseau permets-moi de monter. »
Tout est bientôt d'accord. Martin gaîment s'élance
Sur le canot léger que la vague balance.
Déjà sur le navire il monte, il est monté,
Et tandis qu'il parcourt ce palais enchanté,
Au souffle du zéphyr la voile se déploie,
Du navire et du port partent des cris de joie.
Martin regarde, et voit la terre s'éloigner...
« A Versailles, ami, tu venais déjeuner,
« Dit Bougainville; eh bien! si le Ciel nous seconde,
« Tu feras avec moi... — Quoi donc? — Le tour du monde. »

II. — Le retour.

Le jour venait de poindre à l'horizon lointain;
Et, parmi les vapeurs qu'exhale le matin,
On voyait sur les flots voguer à pleine voile
L'élégante *Boudeuse* et la légère *Étoile*,
Qui sur deux océans, et depuis trois hivers,
Bravaient l'effort des vents et le courroux des mers.
Les matelots chantaient pour saluer l'aurore;
Mais au sein de Thétis Phébus dormait encore,
Et sous le voile épais d'un nuage flottant
Semblait de son réveil vouloir cacher l'instant.

De l'enivrant parfum qui croit à la Havane
Deux hommes savouraient la vapeur diaphane:
L'un est le capitaine et l'autre son ami,
Bougainville et Martin, qui, d'un pas affermi,
Sur ce plancher mouvant marchait aussi tranquille
Qu'un roi dans son palais, qu'un bourgeois dans sa ville.
Ce n'est plus ce Martin qu'autrefois dans Paris
Chacun reconnaissait à son vieil habit gris :
Vous chercheriez en vain la perruque poudrée
Qui parfumait les quais de son odeur ambrée,
Et la veste brodée où, d'une adroite main,
Jacinthe avait uni la rose et le jasmin,
La canne à pomme d'or, et les souliers à boucle
Où le strass circulait autour d'une escarboucle :
Tout avait disparu. L'aïeul de Pomaré
De la veste brodée était alors paré;

Les boucles de souliers pendaient à sa narine :
La perruque poudrée ombrageait sa poitrine;
L'habit gris sur son dos, comme un manteau romain,
Descendait jusqu'à terre, et dans sa noire main
La canne à pomme d'or, en sceptre transformée,
Brillait aux jours de fête et commandait l'armée.

Depuis que Bougainville a mis sa barque à flot,
Le bourgeois de Paris est un vrai matelot;
Il en a pris les goûts, l'habit et le langage;
Les feux de l'équateur ont bruni son visage;
Au meilleur lit de plume il préfère un hamac,
Et sa moustache exhale un parfum de tabac.
Il grimpe sur les mâts, aussi leste qu'un mousse,
N'aime que l'eau salée et méprise l'eau douce.
Il dit : Mille sabords! et voudrait aux Anglais
Pour salut, en passant, envoyer des boulets.
Cependant quelquefois quand la tempête gronde,
Quand sous ses pieds tremblants il entend mugir l'onde
Qui, pour le dévorer, s'ouvre comme un tombeau,
L'Océan à ses yeux ne paraît plus si beau.
Il regrette sa chambre et la paisible alcôve
Où, sur un oreiller, la tête saine et sauve,
Il s'endormait le soir, s'éveillait le matin,
En bénissant le Ciel de son heureux destin.
Il regrette Jacinthe, obligeante personne,
Attachée à son maître et sage autant que bonne,
Qui chassait ses chagrins par de joyeux discours,
Qui le grondait souvent, mais qui l'aimait toujours.

Tandis que, sur le pont qui vacille et qui tremble,
Sur leurs périls passés ils discouraient ensemble,
Le soleil, tout à coup illuminant les flots,
Parut en s'éveillant sourire aux matelots.
« Terre! » dit Bougainville en braquant sa lunette.
« Terre! » A ce cri magique et que chacun répète,
Des pleurs, des pleurs de joie ont mouillé tous les yeux.
La France avec orgueil entend ce cri joyeux.
Martin à deux genoux se prosterne et s'écrie :
« Salut! trois fois salut, terre de la patrie!
« Je te revois enfin! Tu sais que, loin de toi
« Si je fus entraîné, ce fut bien malgré moi.
« Et toi, vieil Océan, pour combler tes abîmes
« Tu peux où tu voudras chercher d'autres victimes!
« — Comment! dit Bougainville. Et de quoi te plains-tu?
« Je t'ai, pendant trois ans, logé, nourri, vêtu.
« Un bourgeois de Paris m'avait suivi sur l'onde,
« Et je ramène au port un citoyen du monde,
« Sur l'une et l'autre mer personnage important :
« Va, tu n'es qu'un ingrat, si tu n'es pas content.
« — Content? oui, je le suis, mais de revoir la France.
« J'entonne en l'abordant un chant de délivrance;
« Mais ma patrie, à moi, c'est Paris, et j'y cours,
« J'y veux être, au plus tard, arrivé dans trois jours.
« A peine débarqué, cher ami, je te quitte,
« Et prends la diligence afin d'aller plus vite... ».
Ce qui fut dit fut fait. — Il te souvient, lecteur,
De ces lourdes maisons qu'avec tant de lenteur
Traînait par les chemins un poussif attelage,
S'arrêtant pour souffler presqu'à chaque village,
Étouffant, sous un cuir par la pluie humecté,
Le triste voyageur durement cahoté,
Et ne laissant entrer par l'étroite portière,
Au lieu d'air et de jour, qu'un torrent de poussière.
Mais qu'importe à Martin? On part, on est parti.
Entre deux gros Anglais à grand effort blotti,
Martin pressé, foulé, ne respirant qu'à peine,
Se plaint au conducteur, qu'il nomme capitaine,
Qu'on l'ait à fond de cale enseveli vivant.
Il veut à chaque pas savoir d'où vient le vent,
Combien de nœuds on file, et, comme d'habitude,
S'informe du parage et de la latitude.
On ne lui répond pas : on le prend pour un fou.
Il se résigne alors à rêver dans son trou.
Mais tandis qu'à Paris, où son cœur le ramène,
Sur les quais, en flânant, son rêve le promène,
Tandis qu'à ses amis, que son retour surprend,
Il raconte en détail combien le monde est grand,
Et qu'heureux de revoir sa paisible demeure,
Il revient consoler Jacinthe qui le pleure,
Voilà qu'au grand galop l'équipage est lancé :
Diligence et chevaux roulent dans un fossé.
On peste, on jure, on crie : « Au secours! à la garde!
« — Monsieur, vous m'écrasez! — Monsieur, prenez donc garde!
Martin, moulu, brisé, de fange dégouttant,
De ce fossé bourbeux se tire en barbotant.
« Mille sabords! dit-il, quand mon navire échoue,
« Ce n'est pas sur les mers, c'est dans un tas de boue!
« Maudits soient vos chemins! j'aime mieux l'Océan.
« Maudits soient vos chevaux! j'aime mieux l'ouragan.
« Nous feras-tu coucher, drôle, à la belle étoile?
« Pilote, levons l'ancre et mettons à la voile.
« — Matelot de malheur, comment ne sais-tu pas
« Qu'un coche sans timon est un vaisseau sans mâts?
« Partir! je le voudrais... Ce n'est pas chose aisée :
« Le timon est rompu, la voiture est brisée;
« Personne ici, tu vois, pour nous porter secours.
« Nous ne partirons pas peut-être avant deux jours.
« —Deux jours! Je pars à pied.—Adieu donc, bon voyage!»
Au village prochain Martin arrive en nage,
Et dans un cabaret il entre..., quand voilà
Deux cavaliers armés qui l'arrêtent : « Holà!
« L'ami, ton passe-port ou ta feuille de route?
« — Comment, mon passe-port! Je n'en ai pas. — Écoute :
« Sais-tu bien qu'il y va pour toi de la prison?
« —La prison! moi, Martin! et pour quelle raison?
« — D'où viens-tu? — D'où je viens? je viens de l'autre monde.
« — Réponds mieux.—Eh! comment faut-il que je réponde?
« Je me nomme Martin, un bourgeois de Paris,
« Et pour un vagabond à tort vous m'avez pris.
« — Eh bien! jusqu'à Paris tu vas, mon camarade,
« Être conduit, à pied, de brigade en brigade. »

Ce n'était pas ainsi qu'il avait voyagé
Lorsqu'avec Bougainville il avait pris congé
De ce Paris toujours si cher à sa mémoire!
Ce que souffrit Martin, vous ne pourriez le croire,
Lorsque dans ses foyers il fallut, au grand jour,
Comme un vil malfaiteur accomplir son retour,
Et, sous l'habit grossier que maintenant il porte,
Se montrer à Paris avec sa double escorte.
Mais voilà son quartier, sa rue et sa maison!
Il va de ses gardiens avoir enfin raison.
Tandis que cet espoir sourit à sa pensée,
Il lit sur une affiche à sa porte fixée :
Vente après le décès de Nicolas Martin.
D'être vivant encore il n'est pas bien certain;
Il entre cependant... « A cent francs la couchette! »
Disait à haute voix le crieur. — « Je l'achète!
« — Adjugé! Votre nom? — Prenons un nom d'emprunt.
« Brisquet! — A cent écus le portrait du défunt!
« — Deux cents! » dit une voix qu'il pense reconnaître.

« — Quatre cents! dit Martin. — Le portrait de mon maître!
« J'en donne mille écus! — Moi, deux mille. — Eh bien, non!
« Non, vous ne l'aurez pas! c'est qu'il était si bon!
« N'espérez pas qu'ici, monsieur, je vous le cède.
« Je donnerais plutôt tout ce que je possède.
« — Arrangeons-nous. — Comment? — Vous serait-il égal
« D'échanger le portrait contre l'original?
« — Ah! ne plaisantons pas : je n'en ai nulle envie,
« Et si mon pauvre maître était encore en vie...
« — Le reconnaîtrais-tu, Jacinthe? — C'est sa voix!
« Quoi! vous n'êtes point mort? — Dieu merci, tu le vois.
« — Tiens! c'est monsieur Martin! » s'écrie alors la foule.
Qui, pour conter l'histoire, à la hâte s'écoule.
« — Vous le voyez, messieurs. — Excusez, mon bourgeois.
« — Vous me reconnaîtrez, j'espère, une autre fois.
« Mais, non ; mon cher Paris, si je te quitte encore,
« Je veux que tout vivant un requin me dévore,
« Ou que le cuisinier du roi de Taïti
« A son maître affamé me serve tout rôti.
« J'en jure par Neptune et par la sainte-barbe!
« Fais-moi chauffer de l'eau, car c'est mon jour de barbe.
« Mais embrasse-moi donc, Jacinthe, et souviens-toi
« Que, dans tout l'univers, on n'est bien que chez soi. »

ÉDOUARD MENNECHET.

Vente du portrait du Bourgeois de Paris.

ESSAI SUR MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le style, c'est l'homme.
(BUFFON.)

INTRODUCTION.

De toutes les passions qui menacent le bonheur des femmes d'une intelligence élevée, l'amour de la gloire est peut-être la plus dangereuse. N'ont-elles qu'un talent médiocre, on leur reproche durement ce qu'on nomme leurs prétentions; elles ne rencontrent partout que des regards dédaigneux, des paroles ironiques, et pour les punir d'avoir voulu quitter la route commune, un cri général s'élève et les force d'y rentrer. Sont-elles embrasées de ce feu divin appelé le génie, ont-elles reçu l'*influence secrète*, les hommes, qui ne veulent permettre aux femmes d'autre supériorité que celle des grâces et de la beauté, ne sont pas justes envers elles. Ils leur disputent les conquêtes de l'esprit comme des usurpations, et leurs succès comme des fautes. Souvent, réduites à pleurer leurs triomphes, elles en trouvent les fruits bien amers, et lorsque le temps vient

emporter sur ses ailes les brillantes illusions de la jeunesse, il ne leur reste que le regret d'avoir négligé des devoirs sacrés pour une célébrité douteuse. C'est en appréciant ces vérités confirmées par tant d'exemples fameux, que Montesquieu recommandait aux femmes de se borner aux soins de leur intérieur, aux lectures morales et à l'éducation de leurs enfants. Sans doute, ces sages conseils avaient pour but de leur rappeler que la vocation prescrite par la nature et la société doit l'emporter sur cette vocation factice qui n'est souvent qu'une erreur de l'imagination ou un rêve de l'orgueil.

Par un heureux privilége, c'est en remplissant toutes les conditions que l'auteur de *l'Esprit des Lois* imposait aux femmes, que Mme de Sévigné est parvenue à l'immortalité. Écrivain charmant, sans cesser d'être femme aimante et modeste, son cœur fut un sanctuaire où vinrent se réfugier toutes les vertus. On peut ouvrir au hasard le livre de sa vie, à chaque page on y trouvera ces mots : épouse fidèle, mère tendre, amie dévouée. Plus d'une fois, sans doute, ses panégyristes n'ont su ce qu'ils devaient louer davantage, ou des qualités de son âme, ou de l'éclat de son esprit. Pour échapper à cet embarras, qui est aussi le mien, j'essayerai de lui rendre, dans les deux parties de cette notice, un égal hommage, et comme femme et comme écrivain. Heureuse si je puis acquitter ainsi la dette de reconnaissance contractée envers elle en la lisant!

J'habitais un manoir gothique au fond du Poitou. C'était en hiver. Les arbres, sans feuilles, penchaient leurs branches décharnées au souffle glacé de l'aquilon, et la terre se durcissait sous un épais manteau de neige. Les soirées, passées au coin d'un foyer souvent solitaire, me paraissaient bien longues; le gris uniforme du ciel attristait mes pensées; l'ennui me gagnait, et je regrettais presque la vie agitée de Paris. Les *Lettres de Mme de Sévigné*, seul ornement d'une vieille bibliothèque de campagne, me tombèrent sous la main. Je les avais lues dans mon enfance, mais cette lecture, comme la plupart de celles qu'on fait à cet âge, n'avait point laissé de traces profondes dans mes souvenirs. Plus tard, on m'avait même assuré que ces lettres ne méritaient pas leur réputation. Je ne peindrai jamais ce que j'éprouvai en les relisant! Il me sembla que la baguette magique d'une fée créait autour de moi mille enchantements. Le deuil de la nature disparut à mes regards; les heures, qui se traînaient froides et languissantes, s'écoulèrent rapides et animées, et quand il fallut abandonner ma paisible retraite pour revenir à Paris, après avoir relu vingt fois le livre qui me l'avait rendue si douce, je me promis de raconter un jour le bonheur que j'avais éprouvé. Cette promesse, je la tiens aujourd'hui. Que ne puis-je, pour réussir dans une tâche toute de plaisir et de gratitude, emprunter pour un moment la plume de mon héroïne!

PREMIÈRE PARTIE.

LA FEMME.

Marie de Rabutin-Chantal naquit le 5 février 1627, de Celse-Bénigne Rabutin, baron de Chantal, et de Marie de Coulanges. Bénigne Rabutin fut un grand guerrier, disent les mémoires du temps. Ses exploits lui valurent plus de gloire que de faveurs, car il était soldat et n'était point courtisan. Tué par la main de Cromwel, dans un combat à l'île de Rhé, sa femme le suivit de près dans la tombe, et Marie de Rabutin, orpheline à dix-huit mois, fut élevée par les soins d'un oncle que, dans la suite, elle vénéra toujours comme un père. C'était Christophe de Coulanges, abbé de Livry.

Privée dès les premiers jours de sa vie des caresses maternelles, celle qui sut si bien aimer sa fille ne s'abreuva jamais à la source du vrai bonheur. Lorsqu'elle pleura, la main chérie d'un frère ou d'une sœur n'essuya point ses larmes; comme les âmes isolées, elle dut ne les répandre que devant Dieu. Heureusement ce Dieu, protecteur du faible et de l'orphelin, avait doué Marie d'un caractère égal et ferme. Elle souffrit peu de son isolement, et cette fatale mélancolie, qui fane si souvent l'enfance dans sa fleur, respecta son adolescence.

Il n'était pas réservé à la jeune Rabutin d'être la seule à doter sa famille d'un héritage d'immortalité : elle était encore au berceau, qu'une autre femme du même nom l'avait déjà illustrée. C'était sa grand'mère, la baronne de Chantal, fondatrice de la Visitation, et à laquelle l'Église a donné le titre de sainte. La vénérable aïeule fit agréger notre héroïne, dès son enfance, à l'institution des sœurs de Sainte-Marie; Mme de Sévigné se rappela toujours cette sorte de parenté spirituelle. A chacun de ses voyages en Provence et en Dauphiné, elle ne manqua jamais de visiter les bonnes sœurs, et, grâce à ses libéralités, le couvent se souvenait toute l'année de sa visite d'un jour.

On n'a pas de détails précis sur l'enfance de Mme de Sévigné, cependant il n'est pas permis de douter qu'elle n'ait été beaucoup mieux élevée que les femmes ne l'étaient généralement à cette époque. Elle eut pour maîtres Ménage et Chapelain. L'un lui enseigna le latin, et l'autre l'italien, qu'elle parlait avec la même facilité que le français. Il faut nous féliciter de ce que les leçons de ces deux professeurs se soient bornées à la science des langues, car s'ils les avaient étendues à l'éducation tout entière, leurs soins malheureux auraient fait en peu de temps, de la mère de Mme de Grignan, une pédante et un mauvais poëte.

Les *Lettres de Mme de Sévigné* attestent son érudition et la variété de ses connaissances. Au milieu des suaves expressions de son amour maternel, plus d'un passage, plus d'une pensée dignes de Montaigne, révèlent la femme dont la jeunesse s'est plutôt écoulée dans des études sérieuses qu'au sein des plaisirs frivoles. Ses lettres les plus futiles en apparence renferment toujours quelques-unes de ces grandes vérités qui ne peuvent s'échapper que d'une âme supérieure. Sous la gaze transparente dont elle se plait à couvrir son style, Mme de Sévigné laisse constamment apercevoir cette profondeur de réflexion et cette netteté de jugement qui lui ont fait assigner par Bayle une des premières places parmi les femmes illustres de son siècle. Elle était la seule qui ne crût pas à cette supériorité si remarquée. Humble et modeste comme un enfant, elle disait, en parlant des *Maximes* : « Il y en a de divines, mais, à ma honte, il y en a que je n'entends pas. »

Elle les entendait toutes, et parfaitement, mais elle aimait mieux passer pour ignorante que pour bel-esprit. L'hôtel de Rambouillet, qu'elle fréquentait alors, lui avait fait prendre ce titre, j'ai presque dit ce sobriquet, en horreur. Son excellent esprit l'avait garantie des ridicules des *précieuses*, comme ces hommes doués d'une constitution robuste, qui séjournent dans les hôpitaux sans être atteints de la contagion.

Mariée à dix-huit ans au marquis de Sévigné, Marie de Rabutin ne fut point heureuse. Femme fidèle d'un mari volage, elle souffrit avec une résignation inouïe les tortures que la jalousie fait souffrir à un cœur aimant. Jamais il ne lui arriva de se plaindre à celui qui les causait. Tandis qu'il la délaissait dans sa terre des Rochers, elle lui écrivait des lettres pleines de tendresse, comme si elle n'eût

pas su par combien de trahisons il s'en rendait indigne (1).

Lorsque la mort enleva le marquis de Sévigné, à la suite d'un duel dont la cause était un outrage de plus pour sa femme, elle le pleura si amèrement, que le devoir seul ne pouvait pas faire couler ses larmes. Elle avait alors vingt-cinq ans à peine. Restée maîtresse de ses volontés, si jeune et si belle encore, au lieu de demander à une seconde union le bonheur qui l'avait fuie dans la première, Mme de Sévigné se consacra entièrement à ses enfants. Mettant toute l'énergie dont elle était capable à réparer les pertes de fortune que les déréglements de son mari lui avaient fait essuyer, elle mérita dès lors autant d'éloges pour sa conduite qu'on lui en prodigua depuis pour son talent. Le sentiment de ses devoirs lui donna cet esprit que si peu de femmes possèdent, l'esprit des affaires. Elle savait vendre ou louer ses terres, surveiller son intendant, stimuler ses fermiers, et même suivre ses procès. Elle ne se trompait jamais sur le fond d'une affaire litigieuse. Quelquefois, cependant, les termes de chicane se mêlaient dans sa tête de jeune femme, ce qui lui fit dire un jour à M. de Bellièvre, qu'elle avait été voir en solliciteuse : « Pardon, monsieur le président, je sais l'air, mais j'ai oublié les paroles. »

Il est des êtres qui naissent pour le bonheur des autres. L'abnégation entière d'eux-mêmes leur semble si naturelle, qu'ils ne conçoivent pas qu'on s'en étonne. Mme de Sévigné fut un de ces êtres privilégiés. Lorsqu'elle perdit son mari, leurs enfants, tous deux en bas âge, avaient besoin de l'appui constant d'une mère tendre et éclairée : cet appui ne leur manqua pas. Pour s'occuper exclusivement de son fils et de sa fille, la jeune mère renonça à toutes les affections du cœur qui ne se rapportaient pas à eux. Elle résista tour à tour aux soins délicats et ingénieux du prince de Conti et aux déclarations multipliées de Fouquet.

Jamais surintendant ne trouva de cruelle,

avait dit un poëte. Celui-ci en trouva une dans la veuve dont Turenne et le grand Condé avaient été les adorateurs malheureux. Une telle force de volonté, un tel dévouement à sa jeune famille, étaient un magnifique prélude aux lettres à Mme de Grignan.

Sous les apparences d'un caractère enjoué, Mme de Sévigné cachait une âme passionnée. A ces âmes-là, il faut une idole qu'elles puissent adorer sans cesse. Mme de Grignan fut celle de sa mère. Cet attachement si profond atteignit de bonne heure son plus haut période. On est convaincu de cette vérité en lisant le détail des angoisses qu'éprouva Mme de Sévigné lorsqu'il lui fallut se séparer de cette fille chérie pour l'envoyer achever son éducation au couvent. Hélas! elle n'en était pourtant qu'au début de ces chagrins si cuisants qui troublèrent son existence!

Après avoir été présentée à la cour, où sa beauté fut chantée par tous les poëtes, Mlle de Sévigné se maria, et sa pauvre mère, ivre jusqu'alors des succès de son enfant, vit son bonheur se couvrir d'un sombre nuage.

Nommé gouverneur de la Provence, M. de Grignan quitta Paris. Sa jeune femme le suivit. C'est à cette séparation, qui brisa deux cœurs si étroitement unis, que nous devons les admirables épanchements de l'âme de Mme de Sévigné; âme d'élite, que Dieu laissa tomber ici-bas dans un jour de munificence!

Il est un cachet de vérité et de simplicité naïves qui fait le plus grand charme d'un livre, et qu'on retrouve à chaque page dans celui de Mme de Sévigné, précisément parce qu'à ses yeux ce livre n'en fut jamais un. Si elle avait supposé qu'on les imprimerait un jour, certainement ses lettres ne seraient pas ce qu'elles sont. Le laisser-aller de son style, ces fréquentes répétitions si remplies de grâce, on pourrait même dire de candeur; ces peintures sans art qui n'eurent point de modèles et qui en serviront dans tous les temps; ces inappréciables trésors de la langue épistolaire, enfin, nous n'en jouirions pas. Quelle perte nous eussions faite! le simple et le naturel sont si rares! Plus on s'en est écarté de nos jours, plus on éprouve le besoin d'y revenir, plus on en sent le prix! Comme on voit qu'elles découlent d'une affection sans bornes, les pensées de cette femme au cœur si aimant! Comme on croit à ses paroles! Comme les âmes que le mauvais goût du siècle n'a pas gâtées trouvent dans ses lettres le tableau fidèle de leurs plus nobles sentiments! Quand on entend Mme de Sévigné appeler sa fille *l'unique passion de son cœur, le plaisir et la douleur de sa vie*, n'est-on pas mille fois mieux persuadé de la vérité de ce qu'elle dit, que si elle nommait Mme de Grignan *l'étoile de son âme, le tissu de gaze et de fleurs qui enveloppe ses jours, la brise qui caresse sa vie!* Mme de Sévigné ignora toujours ces phrases ambitieuses, si vides à force d'être enflées. Elle nous eût laissés froids et indifférents, si elle eût employé toutes ces expressions que l'on croit neuves et qui ne sont que des imitations de Ronsard, des vols faits à Brébeuf. Mme de Sévigné ne sut qu'être aimante et vraie. Pour exprimer à sa fille la part qu'elle lui garde dans son affection, elle lui écrit de la campagne :

« Je vous donne avec plaisir le dessus de tous les paniers, c'est-à-dire, la fleur de mon esprit, de ma tête, de mes yeux, de mon cœur, et puis le reste va comme il peut... »

Qu'il dut être doux pour Mme de Grignan de se sentir autant aimée, et de se l'entendre dire dans ce simple langage qui émeut si délicieusement le cœur! Quelle joie devait inonder son âme, lorsqu'en ouvrant une lettre de sa mère, elle y trouvait des passages tels que celui-ci :

« Ma chère enfant, que pensez-vous que je fasse?... Vous aimer, songer à vous, m'attendrir à tous moments plus que je ne voudrais, m'occuper de vos affaires, m'inquiéter de ce que vous pensez, sentir vos ennuis et vos peines, les vouloir souffrir pour vous s'il était possible; en un mot, comprendre vivement ce que c'est qu'aimer quelqu'un plus que soi-même, voilà ce que je suis! C'est une chose qu'on dit souvent en l'air, on abuse de cette expression; moi, je la répète sans la profaner jamais. Je la sens tout entière en moi, et cela est vrai! »

Ce qui donne au mérite de Mme de Sévigné quelque chose de spécial et de vraiment à part, c'est que la source de sa gloire est d'une pureté que rien n'a jamais altérée. Examinez la vie des femmes les plus célèbres par leur génie, presque toujours quelques nuages ont terni dans leur cours la splendeur de ces astres mortels. Seule, Mme de Sévigné a recueilli une gloire pure de tout alliage! Seule, elle aurait le droit de dire : La couronne qui ceint mon front, je ne l'ai point acquise aux dépens de ma considération personnelle, de l'oubli de mes devoirs, du bonheur des miens; c'est mon amour pour ma fille, ma constante affection pour mes amis, qui a tressé les fleurs dont elle se compose!

Qu'une semblable gloire est belle! Comme les femmes avides de renommée ont tort de ne pas sentir qu'elle efface toutes les autres! Oh ! si elles savaient combien une conduite sage, des goûts modestes et l'amour de ses devoirs, rehaussent l'éclat du génie, elles se renfermeraient plus souvent dans le seul lieu où l'on trouve le bonheur ici-bas : le paradis de la famille!

(1) Il est à regretter que ces lettres se soient perdues. Il eût été curieux de voir comment celle qui peignit d'une manière si touchante l'amour maternel, exprimait l'amour conjugal.

Quelques-uns de ces esprits dont l'unique joie est de dénigrer ce qu'ils ne comprennent pas ont accusé Mme de Sévigné d'avoir trop aimé sa fille. Étrange accusation! Elle aimait trop sa fille! Qui peut avoir la hardiesse de lui en faire un crime? De quel droit vient-on tracer des limites à l'amour maternel, quand on n'en impose point à une autre passion dont on cite chaque jour avec éloge les emportements, dont on excuse les erreurs, dont on préconise les excès, dont on encense le délire?... Elle aimait trop sa fille! Ah! ce reproche ne saurait entacher sa mémoire, il ne lui a pas été adressé par une mère!

On a osé dire aussi (car que ne dit-on pas!) que l'amour de Mme de Sévigné pour sa fille était joué... Elle, la noble femme! jouer le sentiment! elle, l'âme la plus franche et la plus naturelle qui fut jamais! Joua-t-elle sa mort aussi, lorsqu'après six mois passés au chevet de cette fille bien-aimée, elle succomba, accablée plutôt de douleur que de fatigue? Quel tableau sous la plume d'un grand écrivain ou le crayon d'un grand peintre, que celui des angoisses de cette mère désolée! Agenouillée auprès du lit où sa fille va mourir, sans que ses larmes et ses prières puissent la sauver, sa voix est éteinte, ses sanglots ne troublent plus le morne silence qui l'environne, ils se brisent dans son cœur... Le jour tombe; on n'a plus d'espoir. Les parents et les amis ont tous quitté la chambre de la mourante, hors celle qui l'a portée dans son sein. Pauvre mère! cet être jadis si gracieux ne sera plus bientôt qu'une masse inerte et sans vie! Pourtant, c'est son enfant! l'enfant qu'elle a nourri de son lait, bercé sur ses genoux, endormi au murmure de ses baisers! C'est la jeune fille qu'elle a parée de la couronne des vierges pour la conduire à l'autel; c'est la jeune mère qui lui a donné des anges à aimer!... Et le souffle destructeur de la mort va passer sur cette tête chérie! Bientôt le marbre d'un mausolée pèsera de tout son poids sur cet être adoré, et la triste mère qui espérait aller avant sa fille rendre compte de ses jours au Seigneur, verra s'écouler le reste de sa pénible existence entre un cercueil et ses souvenirs... Oh! cette pensée est affreuse! L'infortunée! elle ne peut pas la supporter! elle joint ses mains avec ardeur, et, se courbant devant le rédempteur des hommes: « Mon Dieu! lui dit-elle, s'il vous faut une victime, prenez-moi, mais épargnez mon enfant! La fin de ma carrière est proche, je puis disparaître d'ici-bas sans y laisser un grand vide; ma fille est jeune encore, elle pourra se consoler: c'est dans l'extrême vieillesse seulement que l'unique refuge des douleurs est la tombe; mon Dieu! accablez-moi du poids de votre colère, mais sauvez mon enfant, et je regarderai la mort comme un bienfait...»

Quand elle se releva, Dieu avait exaucé la noble martyre de l'amour maternel. Mme de Grignan vécut, Mme de Sévigné fut l'attendre au ciel!...

DEUXIÈME PARTIE.

L'ÉCRIVAIN.

Mme de Sévigné n'a pas fait de l'amour maternel l'unique mobile de sa correspondance. Il en inspire sans nul doute les pages les plus touchantes, mais il n'y brille pas seul. Des détails pleins d'intérêt sur les mœurs contemporaines y répandent une heureuse variété. Ces lettres sont un tableau vif, brillant, animé, des principaux événements du grand siècle. C'est l'histoire anecdotique la plus complète et la plus piquante du règne de Louis XIV. Mme de Motteville ennuie; Mme de Sévigné amuse, instruit et fait penser. Sa manière à la fois élégante et simple, ces phrases qui n'appartiennent qu'à elle, ce tour naturel et prompt dont parle Montaigne, ont vraiment quelque chose de magique. Aussi un homme du monde, bon juge en littérature, semble avoir été l'écho du passé et l'interprète de l'avenir, en disant: « Quand on a lu une lettre de Mme de Sévigné, on n'éprouve qu'un regret, c'est d'en avoir une de moins à lire. »

Tout l'art de cette femme étonnante est de n'en point avoir. Les personnes qu'elle aimait et dont elle parle ont des physionomies si distinctes, elles sont peintes avec des couleurs si vraies, qu'elles deviennent nos amies comme elles étaient les siennes. Corbinelli, MM. de Vardes et de Lavardin, M. et Mme de Coulanges, Brancas, dont La Bruyère a immortalisé les distractions, le gracieux auteur de *la Princesse de Clèves*, roman naïf et pur, dont la simplicité tranchait d'une manière si remarquable avec les œuvres boursouflées de Mlle de Scudéry; toute cette société nous est chère! nous nous réjouissons de son bonheur, nous souffrons de ses maux, nous nous affligeons à l'heure où la mort enlève quelques-uns de ses membres; et cet intérêt ne s'affaiblit pas, il est constamment le même, depuis la première page jusqu'à la dernière. Un talent inné, un tact exquis avaient révélé à Mme de Sévigné ce qui fait le charme d'une correspondance. En ce genre, il n'y a point de poétique à suivre, il n'y a que des secrets à deviner. Le style épistolaire ne peut avoir de règles fixes; il doit suivre l'essor de la pensée et répondre aux objets que l'on veut peindre. On ne fera pas le récit d'une bataille du même ton que l'analyse d'une pièce nouvelle; on ne décrira pas une prise de voile comme un bal de cour, et la mort de Turenne comme celle de Vatel. Le goût multiplie ses formes, et trempe sa plume dans les mille couleurs de l'arc-en ciel. Toutes ces nuances de style, toutes ces délicatesses de langage, nul ne les a connues, nul n'a su les mettre en œuvre comme Mme de Sévigné. Il est vrai qu'elle possédait au plus haut degré le talent de la conversation; ses lettres en sont le reflet, et c'est ce qui les rend si attachantes, car elle l'a dit: « Écrire, c'est causer de loin. » Tout s'embellit sous sa plume, tout prend de la vie et de la couleur! elle crée, elle fait quelque chose de rien. Le plus sévère de nos Aristarques donne à ses lettres la préférence sur celles de Pline, et ne trouve, parmi les anciens et les modernes, que les épîtres de Cicéron à Atticus qu'on puisse placer sur la même ligne. Cet éloge n'a rien d'exagéré. A force de naturel et de simplicité, ce recueil, destiné à charmer les loisirs d'une fille adorée, est devenu un livre qui a le pouvoir de nous rendre, au gré de l'auteur, gais quand nous sommes tristes, calmes, quand la tempête gronde en nous, rêveurs, quand notre joie est trop bruyante. Dans la description des noces de la grande Mademoiselle, ne trouve-t-on pas la fine et mordante plaisanterie de Molière? Le récit des derniers moments de Turenne n'offre-t-il pas des traits d'éloquence dignes de Bossuet? Le mariage de Lauzun a-t-il jamais tant fait rire? La mort du grand capitaine a-t-elle jamais tant fait pleurer?...

Quelle inépuisable variété dans le talent flexible de notre héroïne! Veut-elle faire connaître à son excellent oncle la ville des Phocéens? avec quelle rapidité elle laisse courir sa plume!

« Je suis ravie de la beauté de Marseille. L'endroit d'où l'on découvre la mer, les bastides et les montagnes, est une chose étonnante. Une foule de chevaliers vient voir M. de Grignan. Des noms connus, des aventuriers, des épées, des chapeaux du bel air, c'est une idée de guerre et de roman. Il y a cent mille âmes au moins... Vous dire combien il y en a de belles, c'est ce que je n'ai pas le loisir de compter. »

A-t-elle à s'expliquer sur les controverses religieuses,

elle fait entendre ces mots d'une philosophie sublime et d'une admirable tolérance :

« Dieu jugera toutes ces questions à la vallée de Josaphat; en attendant, vivons avec les vivants. »

Quelques lignes plus loin, donnant à son gendre des conseils sur la conduite à tenir avec M. de Forbin-Janson, évêque de Marseille, elle lui adresse ces réflexions, à la fois fines et profondes :

« Rien n'est plus capable d'ôter tous les sentiments que de montrer de la défiance. Il suffit souvent d'être soupçonné comme ennemi pour le devenir. La dépense en est toute faite ; on n'a plus rien à ménager. Au contraire, la confiance engage à bien faire ; on est touché de la bonne opinion des autres, on ne se résout pas facilement à la perdre. Au nom du ciel! donnez votre cœur, et vous serez peut-être surpris par un procédé que vous n'attendez pas... »

Peut-on donner des avis avec une grâce qui ôte mieux à la morale tout ce qu'elle a d'austère, à la raison tout ce qu'elle a de rude? C'est la Sagesse peinte par l'Albane! On a peine à comprendre qu'une femme qui écrivait ainsi n'ait joui, durant sa vie, d'aucune célébrité littéraire. Cependant, rien n'est plus vrai. On aimait et appréciait la femme aimable; nul ne voyait le talent supérieur de l'écrivain. Mme de Sévigné disparut de la scène du monde sans qu'on y prît garde, et son nom, qui devait retentir un jour dans toute l'Europe à l'égal des noms les plus illustres, ne fut pas même mentionné dans *le Mercure-Galant*, le moniteur littéraire de l'époque. Il y a deux cents ans que Mme de Sévigné est née, il y a cent ans à peine que ses *Lettres* sont connues; encore a-t-il fallu, pour les faire connaître, une heureuse indiscrétion de l'amitié!

Portrait de Mme de Sévigné.

Les *Lettres de Mme de Sévigné* sont une véritable galerie de portraits. Il nous semble voir défiler devant nous cette multitude de personnages, si plaisamment affublés de leurs ridicules et de leurs travers. Indulgente avec ses amis, couvrant toutes leurs faiblesses du manteau de son affection, Mme de Sévigné est impitoyable pour les indifférents. Ces belles dames, si avides d'un regard du monarque; ces courtisans, heureux d'un signe de sa main, nous les regardons agir. Nous les suivons à Versailles, à Fontainebleau ; nous les voyons encombrer les antichambres aux grands jours de réception, s'épanouir sous les yeux bienveillants du maître, et trembler quand il fronce le sourcil. L'illusion est tellement complète, qu'elle fait croire à la réalité. Cela est si vrai, que ces prétendus *Mémoires historiques*, qui déshonorent la littérature du dix-neuvième siècle, ne sont que des romans mal écrits; tandis que les confidences d'une mère et d'une amie sont et seront toujours de l'histoire. Mais aussi que de choses dignes de fixer l'attention du philosophe et du moraliste dans ce siècle majestueux de Louis XIV, dont Mme de Sévigné a été l'une des plus rares merveilles, l'un des plus gracieux ornements!

Lorsque le jeune fils d'Anne d'Autriche, sortant des langes où Mazarin avait emprisonné son adolescence, signifia, d'une voix déjà impérative, qu'il voulait être seul à porter le sceptre de Henri IV, l'atmosphère nébuleuse qui depuis

longtemps enveloppait les destinées de la France s'éclaircit tout à coup comme par enchantement. Cette douce espérance qui accompagne toujours les commencements d'un nouveau règne, vint remplir tous les cœurs. Encore attristée du souvenir sanglant des guerres de la Fronde, la France, cependant, n'osait se fier aux promesses de l'avenir. Dieu la prit en pitié : pour réparer ses désastres, il la combla de trésors, et, ouvrant cette main puissante qui nous dispense la vie et la mort, il laissa tomber sur notre belle patrie une foule de génies immortels. L'éclat qui entourait leurs fronts, reflété sur le diadème du monarque, l'environna d'une si brillante auréole, que les défauts de l'homme disparurent sous la couronne du prince! Poëtes, prosateurs, moralistes, historiens, guerriers, tous vinrent à l'envi se grouper autour du jeune souverain. Jamais roi n'avait vu à sa suite un pareil cortége! jamais les beaux-arts et la gloire n'avaient versé sur un trône de plus vifs rayons d'immortalité. Le peuple, ébloui, s'inclina plus bas qu'il ne l'avait fait encore devant la majesté royale; la noblesse, fascinée, l'imita; tous deux, d'une voix unanime, décernèrent le nom de Grand à Louis XIV. Plus tard, on lui reprocha des faiblesses; mais dans tous les temps on lui rendra cette justice, qu'il sut honorer à l'égal des héros qui composaient son armée, les hommes dont les talents et l'esprit immortalisèrent son règne. Il les fit asseoir à sa table, soit qu'ils fussent comédiens comme Molière, ou fils d'un greffier comme Boileau. Il les reçut dans son intimité; il leur dit devant toute sa cour : *Que, chaque semaine, il aurait toujours une heure à leur donner.* Et la foule des courtisans dut, malgré son dépit, imiter le respect du souverain pour le génie, sous peine de tomber en disgrâce. M^me^ de Sévigné, dont cette digression m'a un peu éloignée, n'eut jamais à se reprocher pareille pusillanimité lorsqu'il fallut consoler le malheur. Deux traits d'une bonté parfaite, joints au plus noble caractère, ne peuvent pas être oubliés quand on écrit sa vie.

Elle était proche parente, comme on sait, de Bussy-Rabutin. Cet être singulier, qui se crut courtisan fameux, homme d'État célèbre, écrivain sublime, et qui, en définitive, ne fut rien de tout cela, n'eut qu'un genre d'esprit, le plus facile de tous : la médisance. Il convient lui-même que, ne sachant à quoi se divertir à la campagne, il écrivait des nouvelles galantes de pure invention, et qu'il les donnait pour des histoires réelles, représentant ainsi comme coupables les femmes les plus sages et les plus irréprochables.

« Je sais bien, poursuit-il, qu'il y a dans ce procédé plus d'imprudence que de malice; mais l'innocence de mes intentions ne console pas les gens que j'assassine, parce qu'ils sont aussi bien assassinés que si j'en avais eu le dessein. »

On ne peut pas s'accuser avec un sang-froid plus audacieux; c'est le vice dans toute sa candeur! C'est ce qu'on peut appeler mentir par passe-temps et calomnier pour rire... Cet homme avait osé offrir son amour à M^me^ de Sévigné, devenue veuve. Ignorant la bassesse de son caractère, elle ne se montra point offensée de cet hommage; mais, le rejetant avec douceur, elle offrit son amitié à Bussy-Rabutin. Cette part dans une affection que tout autre aurait enviée, il ne la trouva point assez belle, et la refusa même avec les marques du plus profond dédain. Furieux de ce qui lui semblait un outrage à ses nombreux succès, il se vengea comme les lâches, en calomniant celle dont il n'avait pas pu obtenir l'amour. Au temps où il espérait ses faveurs, il avait, dans divers ouvrages, tracé des portraits ravissants de sa belle cousine : infidèle à la vérité, infidèle à l'honneur, il traita son idole d'autrefois de la manière la plus indigne et la plus révoltante.

Eh bien! lorsque Louis XIV prononça contre cet homme odieux la peine du bannissement, que fit M^me^ de Sévigné?... Incapable de haine, elle ne consulta que son cœur, et écrivit au coupable une lettre dont le résumé était :

« Vous êtes malheureux, vous devez être repentant; je vous pardonne!... »

Le second trait n'est pas moins honorable. Au temps des splendeurs de Fouquet, M^me^ de Sévigné le voyait peu. A peine les revers l'eurent-ils atteint, qu'elle lui témoigna la plus profonde sympathie. Sa correspondance à ce sujet avec M. de Pompone est un chef-d'œuvre de sentiment. Confiées à la poste, ces lettres pouvaient, si elles eussent été ouvertes, faire exiler leur auteur. Cette crainte, qui eût paralysé de tièdes affections, n'arrêta point une amie courageuse. La Fontaine et Pélisson embrassèrent aussi la défense de Fouquet; mais l'un était son obligé, l'autre son secrétaire; tous deux lui étaient attachés par les liens de la reconnaissance, tandis que M^me^ de Sévigné n'obéissait qu'à l'impulsion de son âme aimante. Qu'il était beau de se montrer ainsi hardiment fidèle à un malheureux en face de tous, et d'opposer à l'orage prêt à fondre sur lui le bouclier de l'amitié tenu par une main de femme!... Celle qui avait refusé l'amour de Fouquet au faîte de la puissance, acceptait hautement son infortune! A cette époque, où la disgrâce du prince entraînait celle de toute la cour, un pareil dévouement est de l'héroïsme!

Obligée de respecter les vertus de M^me^ de Sévigné, la critique ne l'a point ménagée sous le rapport littéraire. On lui a surtout reproché la préférence qu'elle donnait à Corneille sur Racine. C'est une injustice. Accoutumée dès son enfance à réciter les vers du *Cid*, elle ne pouvait pas, comme elle l'a dit elle-même, être infidèle *à ses vieilles admirations.* Mais le poëte du cœur excitait au plus haut degré sa sensibilité. Elle appréciait tout son mérite et comprenait ses sublimes beautés. La lettre qu'elle écrivit à sa fille en sortant d'une représentation d'*Esther*, à Saint-Cyr, est un éloge raisonné de l'immortel auteur de *Phèdre* et d'*Athalie.*

« Je ne puis vous dire l'excès de l'agrément de cette pièce. C'est un rapport de la musique, des vers, des chants, des personnes, si parfait, qu'on n'y souhaite rien. On est attentif, et l'on n'a point d'autre peine que de voir finir une si aimable pièce. Tout y est simple, tout y est innocent, tout y est sublime et touchant!... »

Le principal mérite littéraire de M^me^ de Sévigné, celui auquel elle doit les honneurs rendus à son talent, c'est qu'elle n'écrivit rien pour écrire. Elle ne travaillait point à mettre de l'esprit dans ses lettres; l'esprit s'y mettait, si j'ose ainsi parler. Seule et sans rivale, elle n'a pas cherché la gloire, la gloire est venue la trouver. Vainement on a voulu établir un parallèle entre elle et M^me^ de Maintenon; jamais comparaison ne fut plus fausse ni rapprochement moins heureux. M^me^ de Maintenon, dont le style offre une grande pureté, n'a presque qu'une couleur. Une haute raison préside à ses pensées; mais cette raison est sèche et sans grâce. M^me^ de Sévigné, au contraire, prend tous les tons et traite tous les sujets avec la légèreté du sylphe. M^me^ de Maintenon songe à l'effet de chaque phrase; M^me^ de Sévigné écrit, comme elle le dit, *avec impétuosité et à course de plume.* Sa correspondance, embrassant un demi-siècle, est toujours variée, toujours naturelle, abondante, pleine d'incidents, comme le roman le plus dramatique. M^me^ de Maintenon est souvent guindée; M^me^ de Sévigné est libre et

franche dans son allure. Enfin, l'une écrit comme elle réfléchit, et l'autre comme elle aime!...

Conteur aimable, écrivain charmant, Mme de Sévigné fut en même temps moraliste profond et historien véridique. A ces titres de gloire, que personne ne lui dispute, elle joignit toutes les qualités du cœur. Il n'est pas une mère qui ne soit heureuse de la choisir pour modèle, il n'est pas une jeune épouse qui ne doive mettre ses soins à l'imiter.

Gloire donc à Sévigné, à cette noble femme dont son sexe doit être si fier! Son livre est un ami de toutes les heures, de tous les instants!... C'est le guide de notre jeunesse, le compagnon de notre âge mûr. Tandis que mille écrivains, tourmentés du désir de l'immortalité, poursuivent ce but, qui semble reculer à mesure qu'ils avancent, l'inimitable Sévigné a su l'atteindre pour ainsi dire en se jouant... Elle n'a éprouvé aucune des fatigues, aucune des émotions qui accompagnent ce dangereux voyage; elle est arrivée à la postérité sans y penser, et le style épistolaire a eu son La Fontaine!...

ÉLISE MOREAU.

HISTOIRE DE L'ART.

APPLICATION DE L'EMAIL EN GRAND A LA SAINTE-CHAPELLE.

Notre siècle, qui a fait revivre tant de branches précieuses de l'art, la stuccature, la peinture sur cire, la sculpture en bois, la peinture des vitraux, la niellure, etc., laissait dans un inexplicable oubli le plus magnifique et le plus durable de ces arts accessoires, l'application de l'émail. Qui n'a pourtant admiré, qui n'a regretté surtout les restes merveilleux des émaux de Limoges et d'Italie? Eh bien! cette brillante et impérissable substance vient d'être remise en honneur par un amateur éclairé, M. du Molay-Bacon, qui lui donne une importance toute nouvelle et la rend véritablement monumentale, en l'appliquant au décor intérieur et extérieur des édifices.

L'émail, dit l'auteur de ce vaste projet, dont nous avons sous les yeux le curieux mémoire, est, de toutes les matières, la plus impénétrable. Une fois sorti de l'épreuve du feu, il brille d'un éclat immuable et éternel. Nous voyons journellement, dans de petits modèles, les charmantes et innombrables fantaisies auxquelles il se prête. Eh bien, il peut atteindre également les grandes proportions. Petitot en faisait des chefs-d'œuvre pour les bracelets des dames; on en peut faire des tableaux rehaussés d'un fond d'or byzantin, assez grands pour orner le fronton de nos cathédrales; on peut encore l'étendre autour d'une abside en fresques de demi-relief, l'employer, dans les colonnes, à imiter, à surpasser les lapis les plus précieux, et, dans les chapiteaux, à revêtir les acanthes d'un or inaltérable. Le verre, qui n'est, avec l'émail, qu'une même substance, ne demande qu'à s'élancer en feuilles légères ou à s'enfler en vastes récipients. Il semble pourtant qu'on ait ignoré jusqu'ici cette aptitude et les avantages qu'on en peut tirer. Pour nous en donner une idée, il a fallu qu'un ouvrier de verrerie, en Angleterre, vint se souffler à lui-même le cercueil dans lequel il compte se coucher, bien sûr de reposer tranquille et à l'abri de la décomposition, dans cet asile transparent et impénétrable. Or, si le verre, qui n'est lui-même qu'un émail incolore et privé de soutien, peut se prêter à de semblables combinaisons, que ne doit-on pas attendre de l'émail! Sur quelles surfaces de cuivre, de porcelaine, de faïence, si vastes qu'elles soient, ne pourra-t-il pas se répandre? Assurément, si les artistes de la renaissance ne nous ont pas tracé le chemin, en donnant à leurs émaux de plus grandes dimensions (et nous en avons vu qui représentaient des personnages en pied de grandeur naturelle), c'est qu'ils ont été arrêtés par l'imperfection des procédés industriels, et par la difficulté de se procurer des plaques de cuivre d'une suffisante étendue.

Comment M. du Molay-Bacon supplée-t-il à cette insuffisance de la matière et des procédés connus? Par une substitution aussi naturelle qu'ingénieuse. Au lieu de ces plaques de cuivre assez dispendieuses, et qu'on semble avoir employées autrefois parce que les moyens les plus simples sont toujours les derniers dont on s'avise; au lieu de ces plaques d'un métal sans affinité avec la terre de porcelaine dont il est enduit, et qui, dans le travail du four, se tord sous les laves de l'émail, M. Bacon propose l'emploi de la faïence fine, battue en feuilles. Tout relief se compenserait au revers de la feuille par un creux, comme pour les figures faites au repoussoir, et subséquemment aurait lieu l'enluminure. Cette faïence, présentant à ses extrémités des pièces de rapport s'emboîtant les unes dans les autres, pourrait se prêter aux plus vastes combinaisons architecturales. Nulle matière n'est, en effet, comme la faïence, à la fois malléable et douée de la faculté de garder sans altération, sous un enduit émaillé, les couleurs les plus vives et les plus étincelantes. Et quelle perfection ne comporterait pas ici la faculté de travailler au chevalet? avantage bien grand, refusé aux anciens procédés, qu'il fallait appliquer sur place.

S'il était nécessaire de démontrer que ce qu'on a fait en petit on peut le faire en grand, nous citerions un exemple aussi étrange que fameux, la pagode de Nankin. Qu'est-ce autre chose, élevée à des proportions de trois cents pieds de hauteur, qu'une de ces chinoiseries qui ornent nos cheminées ou nos bahuts de bois noir? Eh bien, cette pagode, autour de laquelle s'enroulent des arabesques si admirables malgré leur bizarrerie, cette pagode existait avant la naissance de nos sociétés modernes, et est destinée peut-être à leur survivre. Quand tombera-t-elle, en effet, si elle

échappe aux tremblements de terre et au marteau des envahisseurs anglais? Le temps n'a point terni ses riches couleurs, il n'a point miné les matériaux dont elle est construite. C'est que ce monument, le plus vieux peut-être de tous ceux qui sont encore intacts, est en émail.

On voit que le projet de M. Bacon ressuscite tout simplement l'architecture polychrôme, cette éblouissante merveille de l'art byzantin.

Et ne lui objectez pas que ces ornements coloriés, cet or prodigué à l'extérieur des édifices sont des magnificences barbares, incompatibles avec la pureté de l'art grec. L'intrépide amateur, non moins érudit que passionné, vous prouvera qu'il ne demande, quant à l'emploi de la couleur dans les édifices, que ce que les Grecs eux-mêmes pratiquaient sans cesse.

M. Letronne, en effet, a démontré que les Grecs, dans tous les temps, mais surtout aux époques les plus florissantes de l'art, ont appliqué la couleur aux productions de la statuaire, comme aux monuments de l'architecture.

M. Raoul Rochette lui-même, cet illustre ennemi de la peinture murale, reconnaît que les temples, les maisons et les tombeaux grecs étaient coloriés dans quelques détails, à la plus belle époque de l'art.

Cet usage passa des Grecs aux Romains, qui l'ont transmis aux artistes du moyen âge. Il suffit, pour se convaincre de ces trois faits, de lire les historiens et de considérer les monuments. Strabon et Pausanias nous disent des merveilles du Jupiter colorié, de la Minerve d'or et d'ivoire, et du colosse doré, exécutés par Phidias, par son neveu, et par son élève Colotès. A Rome, les portiques de Pompée, de Philippe et d'Octavie, étaient de véritables musées, garnis des plus beaux tableaux apportés de la Grèce. Quant au moyen âge, la cathédrale de Senlis, et tant d'autres monuments portent encore les traces de la peinture et de l'or appliqués sur leurs murailles (1). A tous ces riches coloriages, il ne manque que l'émail pour les rendre inaltérables.

Grâce à notre amateur, l'architecture polychrôme ne sera pas seulement réhabilitée, mais éternisée. L'émail opérera cette justice et ce miracle. Nos futurs Bernards de Palissy n'en couvriront pas seulement des vases et des médaillons, des figurines et des statuettes, mais des statues colossales et des monuments tout entiers. Frises et chapiteaux dorés, colonnes en lapis-lazuli, en imitation de porphyre, arcades en mosaïques éblouissantes, frontons en tableaux émaillés, nous reverrons toutes ces merveilles qui semblaient devenues fantastiques! Nos châteaux et nos cathédrales, que dis-je? nos simples maisons réaliseront les rêves de l'Alhambra!

Pour choisir un seul exemple, une fontaine publique, voici ce que l'émail substituerait à ces bronzes de la place de la Concorde, si piteusement dévorés par la rouille.

On ferait les vasques des fontaines en imitation de porphyre vert égyptien, ou, mieux, en lapis-lazuli. Le moindre ornement en or serait ici superflu. Mais, au milieu de la vasque, se trouverait rassemblé un abrégé du règne aquatique. Sur un monceau de fruits marins, aux larges feuilles d'un vert tranchant, de coquillages de toutes formes et de toutes nuances, qui laisseraient échapper des perles, on verrait se tordre des poissons d'espèces variées, au ventre d'argent ou de bronze, à l'œil animé, étendant leurs nageoires luisantes, entr'ouvrant leurs ouïes d'un rouge sanglant, comme s'ils étaient à une des fêtes de la création. Tout cela pourrait être moulé sur nature comme les faïences de Palissy. Au milieu de ce magnifique pêle-mêle, l'eau s'élancerait en un jet grêle et unique. En l'air, elle serait blanche et ondoyante comme un beau panache; retombée dans ce récipient d'un bleu dur saupoudré d'or, elle aurait une limpidité cristalline à laquelle ne nous ont guère habitués nos bassins, dont le moellon semble en continuelle dissolution dans le liquide verdâtre qu'ils contiennent. Tout, dans notre fontaine, serait d'une fraicheur, d'un éclat à faire pâlir même la bordure de verte pelouse qu'elle arroserait d'une pluie fine et incessante. Cette petite merveille éclipserait ce qu'on peut conjecturer de plus splendide de la fontaine des Lions dans l'Alhambra de Grenade, au temps des Abencerrages.

Ainsi encore, au lieu de donner un million à dévorer au soleil et à la pluie sur le dôme des Invalides, on pourrait l'émailler de plaques de faïence posées sur cet or en coquille dont le prix est si modique; et l'éclat de ce nouvel ornement survivrait à l'édifice lui-même.

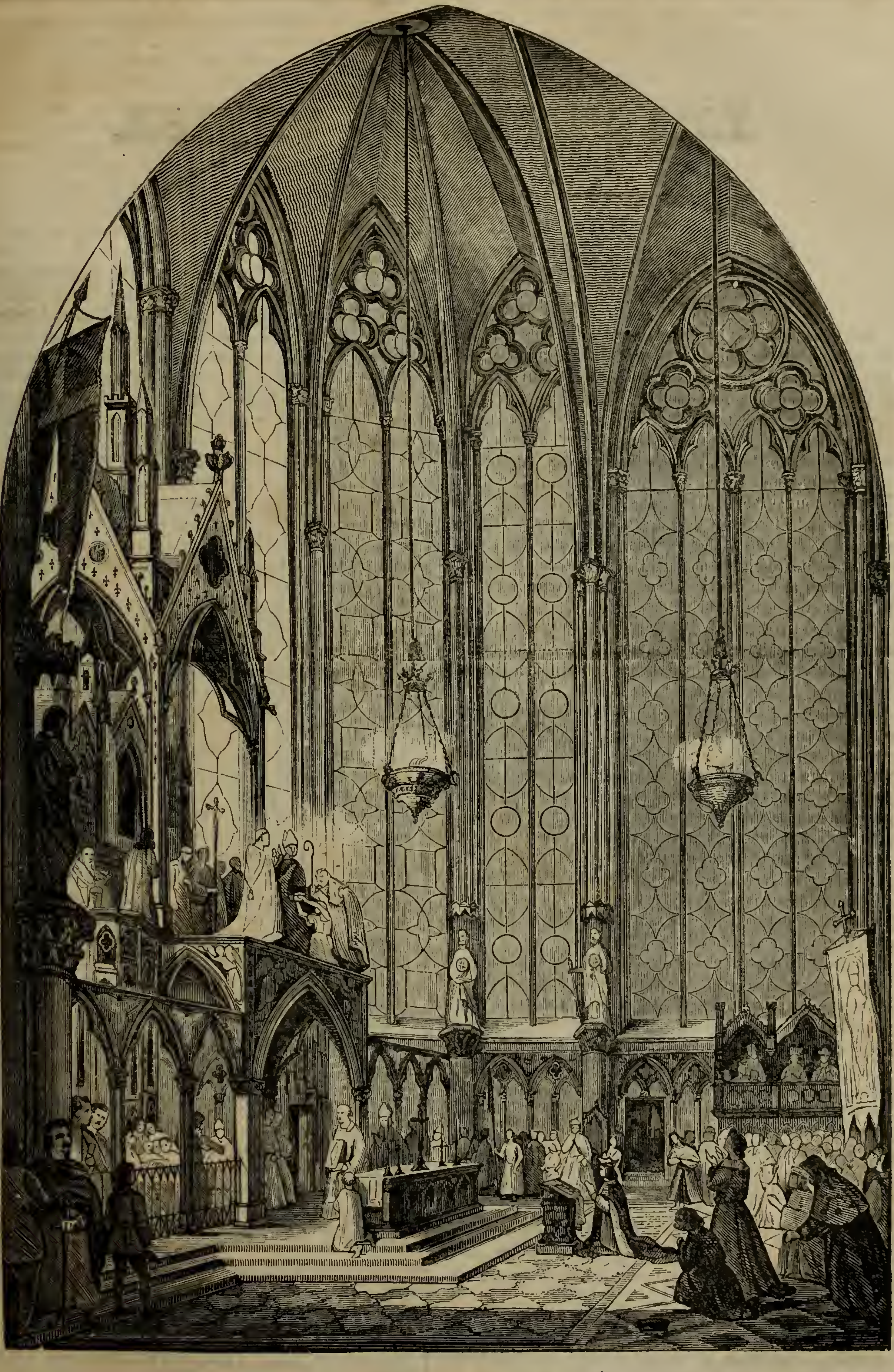
Hâtons-nous de dire en terminant que le projet de M. du Molay-Bacon n'est point un projet en l'air, qu'il a reçu toutes les consécrations officielles et qu'il touche à son exécution pratique. M. Ch. Lenormand, de l'Institut, a déclaré ce projet *facilement réalisable*, au nom de la commission historique des monuments, et a sommé le gouvernement d'en prendre au plutôt l'initiative. La commission des bâtiments civils ne s'est pas exprimée moins favorablement par l'organe de MM. Vatout, Mérimée et Taylor. Ce dernier a même entamé publiquement l'exécution, et des spécimens étincelants, fabriqués sur ses ordres à Wauxhall-Poterie, sont venus gagner aux yeux de tous la cause de l'émail.

Enfin plusieurs architectes, et notamment ceux qui sont chargés de la restauration de Notre-Dame et de la Sainte-Chapelle, ont demandé à M. du Molay-Bacon des émaux, pour les appliquer en grand sur ces admirables édifices. L'effet de ces émaux sera surtout merveilleux à la Sainte-Chapelle, dont les ornements en châsses et en reliques avaient autrefois coûté deux millions, et qui se consolera, en retrouvant ainsi son éclat passé, de n'avoir plus que le cœur d'un honnête chantre à la place de ce cœur de saint Louis, si impitoyablement débaptisé par M. Letronne.

P.-C.

La gravure de la Sainte-Chapelle, que nous donnons ici, a été faite d'après le tableau de M. Albert Lenoir, cet habile architecte du Palais de Justice et de l'hôtel de Cluny, à qui les arts doivent la restauration des Thermes de Julien, l'achat de l'hôtel et du musée Dussommerard, et l'admirable *Statistique des monuments de Paris*, publiée par M. Firmin Didot.

(1) Cette année même, nos critiques les plus sévères n'ont-ils pas félicité M. Hittorf d'avoir orné de peintures sur lave le porche de Saint-Vincent-de-Paul?



La Sainte-Chapelle, d'après le tableau de M. Albert Lenoir.

LES FÊTES DE VENISE.

I.

LE JEUDI GRAS.

Dès l'époque où les Lombards s'établirent dans le Frioul, les patriarches d'Aquilée ne cessèrent de se montrer hostiles à ceux de Grado, qui dépendaient du gouvernement vénitien. Ils employèrent successivement la ruse et la violence pour renverser le siége patriarcal de Grado. Ces prélats, destinés à des fonctions pacifiques et sacrées, donnèrent plus d'une fois à l'Europe le triste spectacle de violences indignes de leur caractère. Déposant la mitre et la crosse pour se coiffer du heaume, pour ceindre l'épée, ils envahirent le territoire de leurs voisins, saccagèrent les couvents, démolirent les églises, pillèrent les trésors sacrés. S'ils n'atteignirent jamais leur but, ce fut grâce à l'opposition armée des Vénitiens, qui couvrirent de leur protection manifeste le siége de Grado.

Ulric, élu patriarche d'Aquilée en 1162, entretenait, ainsi que ses prédécesseurs, cette rivalité; comme eux, il alimentait cette haine implacabe. Il comprit bientôt qu'il ne pourrait jamais l'emporter par la force ouverte sur un ennemi aussi puissant que Venise, et qu'il lui fallait recourir à la bassesse et à la ruse. En conséquence, il saisit le moment favorable où les Vénitiens étaient en guerre avec les Padouans et les Véronais, et arma bon nombre de feudataires frioulans qui lui étaient dévoués; puis il se mit en devoir de surprendre Grado et de s'en emparer par trahison. Mais à peine le doge Vital II eut-il connaissance de cet attentat, qu'il courut au secours de ses protégés avec une forte escadre. Ulric, complétement défait, tomba au pouvoir de l'ennemi avec douze de ses chanoines et quelques gentilshommes; tous se virent conduits en triomphe à Venise.

L'entrée du doge dans la ville fut aussi splendide que sa victoire avait été complète. Derrière lui venait Ulric, abattu, désespéré. Le découragement, la tristesse qu'engendre toujours la honte d'une défaite, suggérèrent néanmoins à ce dernier toutes sortes de moyens pour apaiser le sénat et recouvrer sa propre liberté. Il proposa de se soumettre aux conditions qu'il plairait au vainqueur de lui imposer, et laissa les Vénitiens libres de fixer le prix de sa rançon. Mais ses offres ainsi que ses prières furent longtemps repoussées, le gouvernement ayant deux bonnes raisons pour se montrer rigoureux. En premier lieu, la sérénissime république voulait abattre sans retour l'orgueil de son prisonnier, afin de lui ôter, ainsi qu'à ses successeurs, jusqu'au désir de reprendre les armes. Puis, elle prétendait éterniser le souvenir de cette victoire, dans le but d'encourager le peuple à se tenir toujours prêt pour la défense de son territoire, de son indépendance et de ses droits.

Cependant, après en avoir délibéré en plein conseil, on permit au patriarche et aux siens de retourner à Aquilée, à condition qu'immédiatement après son retour et chaque année ensuite, avant le jeudi gras, il enverrait à Venise un taureau bien nourri et douze porcs (1) pour servir de spectacle et d'amusement au peuple. Ulric consentit à tout. Mais serai-ce trop présumer de son esprit et de celui de ses chanoines que de croire qu'ils se reconnurent parfaitement sous cette humiliante allégorie? Quoi qu'il en soit, une fête fut instituée. On en prescrivit la célébration. Tous les ans on la renouvelait en grande pompe et avec solennité, aux joyeuses acclamations du peuple.

Voici quelle était l'ordonnance :

La veille de la fête, on dressait dans la salle appelée *del Piovego* (2) quelques châteaux de planches figurant les forteresses des Frioulans; puis, les magistrats *Del proprio* se rassemblaient dans cette même salle pour y prononcer, dans les formes légales, la sentence de mort contre le taureau et les porcs.

Le prévôt des serruriers, qui avait contribué par sa valeur à la victoire remportée sur Ulric, demanda et obtint le privilége de trancher la tête au taureau. Tous les membres de sa corporation, armés de lances, de cimeterres et d'une sorte d'épée fort longue, le suivaient donc, le matin du jeudi gras, musique et gonfalon en tête. On leur remettait alors les victimes, qu'ils conduisaient solennellement sur la place Saint-Marc, à travers une foule compacte et avide d'assister au supplice de ces animaux.

C'était pour le peuple un souvenir de sa propre gloire; il regardait d'un œil étincelant la marche du cortége; chacun de ses applaudissements était le gage d'une nouvelle victoire. Le moment désiré était attendu avec impatience. La multitude se reportait au jour de son triomphe, exprimant son enthousiasme par des cris d'encouragement, par des battements de mains frénétiques à l'adresse de ceux qui représentaient les vainqueurs, accueillant par des sifflets et des huées la lâcheté des victimes. Le tout avait lieu en présence du doge et de la seigneurie qui assistaient à ce sacrifice symbolique.

Les animaux abattus, le doge et son cortége rentraient dans la salle du *Piovego*. Le chef de la république et ses conseillers (3) s'armaient alors de cannes ferrées, puis, aidés par le peuple qui accourait de tous côtés, ils démolissaient à grands coups les châteaux dressés la veille. On voulait, par ce simulacre, donner une idée de la vengeance qu'on eût tirée des seigneurs frioulans, dans le cas où ils auraient favorisé de nouveau les injustes prétentions des patriarches d'Aquilée sur l'Église de Grado.

Avouons-le, de nos jours de tels spectacles n'auraient plus aucun attrait. Mais ceux des Grecs et des Romains

(1) Marin Sanuto (*Vite dei duchi di Venezia.* Vital Michiel II) dit : « Un taureau, douze porcs, douze pains chacun d'un boisseau de farine, et certaine quantité de vin. (*Note du traducteur.*)

(2) C'est la salle qui fut appelée plus tard *Dei signori della notte.* (*Note du traducteur.*)

(3) Navagiero (*Storia di Venezia*) ne parle que du doge et de la dogaresse.

étaient-ils plus raisonnables ou plus délicats? La naïveté barbare de l'époque à laquelle fut instituée cette fête en ferait excuser au besoin la grossièreté.

Au surplus, le temps se chargea de faire ressortir le ridicule de ces usages, qui contrastaient en tout point avec la dignité d'une nation civilisée. D'ailleurs cette fête devint plus tard insignifiante, l'Église d'Aquilée aussi bien que le Frioul ayant été réunis au domaine de la République. L'illustre doge Andrea Gritti, qui occupa le siége ducal pendant la première moitié du seizième siècle, eut le bon esprit de la réformer de façon à lui conserver à peine un vestige de son ancienne ordonnance. Le privilége de trancher la tête au taureau fut conservé toutefois aux serruriers. Ceux-ci étaient tellement fiers de cette distinction, que le matin, avant de se rendre sur la place Saint-Marc, ils s'arrêtaient aux portes des principaux patriciens, où ils jouaient de la trompe, comme pour les inviter à la commémoration de leur triomphe. On chercha cependant à conserver à cette fête un caractère national, et, sous prétexte de divertir le peuple, on l'exerça de fait à tous les jeux propres au développement de la souplesse, de la force physique, on excita son émulation, on le rendit en un mot habile à tous les exercices nautiques ou stratégiques, habileté qui ne tarda pas à assurer aux Vénitiens une incontestable supériorité en cas de guerre.

Jusqu'ici nous n'avons vu, dans la description de cette fête, que le bizarre et grossier symbole d'une victoire, un sacrifice ridicule consacré à la vengeance. La scène va changer, se métamorphoser en un spectacle national et vraiment solennel. Tout va devenir intéressant, grandiose, aussi bien par le résultat que par les moyens d'exécution. Cette fois, le doge, la seigneurie, le sénat, les ambassadeurs interviennent encore, mais ce n'est plus que pour présider à la fête, pour donner plus d'éclat et de splendeur à certains jeux propres, il est vrai, au peuple de Venise exclusivement, mais qui, sans être aussi pompeux, aussi brillants que ceux de l'antiquité, sont dignes néanmoins de leur être comparés, tant pour leur but secret et politique que pour l'allégresse et l'enthousiasme qu'ils causaient parmi les Vénitiens.

Avant d'entrer en matière, il nous faut jeter un coup d'œil sur deux factions éternellement rivales qui existent à Venise. Ce sont les *Castellani* et les *Nicolotti*. Toutes deux tirent leur nom de deux principales rues, situées l'une en deçà, l'autre au delà du canal qui devint ainsi la séparation naturelle des deux partis. Nous voulons parler des rues *di Castello* et *di san Niccolo*.

L'origine de cette rivalité, que le temps n'a pu détruire, est aussi ancienne que douteuse. On pourrait la faire remonter à l'époque où l'agrégation des îles qui composent Venise, ne faisant pas encore un tout homogène, où la chasse, la pêche, l'absence de limites bien certaines pour chaque propriété, engendraient des différends qui dégénéraient ensuite en haines héréditaires. Une seconde hypothèse s'offre encore à l'esprit. A l'époque du ravage de l'Italie par les Barbares, les habitants d'Equilicus et d'Héraclée, ennemis implacables, seraient venus chercher un refuge dans les lagunes, et se seraient établis chacun d'un côté du grand canal, afin de se séparer autant que possible. Mêlés ainsi aux Castellani et aux Nicolotti, ils leur auraient communiqué cet esprit de rivalité que les années n'ont fait qu'irriter encore.

Cependant les étrangers, qui voient toujours un but politique dès qu'il s'agit de la république de Saint-Marc, attribuent à une tactique gouvernementale cette haine inextinguible. L'aristocratie, prétendent-ils, aurait fomenté cette division afin que le peuple ne s'occupât point de ses menées. Mais cette opinion demeure sans fondement à notre époque où le gouvernement n'est plus le même et où l'aristocratie n'est plus qu'un vain nom.

Quoi qu'il en soit, revenons aux premiers temps, sans nous perdre davantage en conjectures moins solides qu'ingénieuses. Observez que partout où les hommes respirent l'air pur et vivifiant de la liberté, le peuple s'étudie à en sanctifier les institutions et les usages, ne négligeant rien de ce qui peut se rattacher à cette dot originaire de l'homme. Aussi voyons-nous les exercices gymnastiques, la lutte, le pugilat, les palestres et la course en grand honneur chez les peuples de l'antiquité. Les Vénitiens surent tirer parti de ce penchant commun à tous pour transformer une rivalité vulgaire en une noble émulation.

Le dernier jeudi du carnaval, communément désigné sous le nom de jeudi gras, les deux factions des Nicolotti et des Castellani luttaient de force et d'adresse. Le spectacle avait lieu sur la place Saint-Marc, sous les yeux du doge, de la seigneurie, du sénat et des ambassadeurs qui y assistaient du balcon du palais ducal donnant sur la place.

La fête commençait par le sacrifice du taureau, cérémonie tout antique, la seule que l'on eût conservée de l'institution primitive dont nous avons parlé. Ce qui excitait au plus haut point l'intérêt du peuple, ses cris de joie et ses applaudissements, c'était la dextérité avec laquelle on décapitait le taureau. La tête devait tomber au premier coup, sans que la lame, malgré la force de l'impulsion, touchât le sol.

Puis, c'était un homme qui, muni d'ailes, s'élançait d'une barque amarrée devant la Piazzetta et paraissait voler jusqu'au sommet du clocher de Saint-Marc. Il était attaché, par des anneaux liés à ses pieds et à ses épaules, à un câble dont une extrémité était fixée à la barque et l'autre au faîte du *campanile*. Parvenu sur le toit du clocher, il descendait jusqu'au balcon, où il offrait au prince un bouquet et des sonnets en son honneur; puis il remontait à la tour et de là se laissait glisser jusqu'à la barque, son point de départ. La légèreté de son costume, les rubans qui voltigeaient autour de lui, ses cris de joie, la pluie de fleurs et de sonnets dont il parsemait sa route, tout ajoutait à l'illusion, et contribuait singulièrement à l'amusement des spectateurs.

A cet intermède succédaient *Le forze d'Ercole* (les forces d'Hercule). On appelait ainsi certains exercices gymnastiques exécutés par les deux partis. Que l'on se figure un vaste échafaud, s'élevant tout à coup comme par miracle; puis, sur cette scène, des palais, des pyramides, des temples construits à vue d'œil, avec des hommes servant d'architectes, de maçons et de matériaux tout ensemble. Les Nicolotti remplaçaient ensuite les Castellani, leurs rivaux, et les uns et les autres entassaient prodiges sur prodiges, frontons sur colonnes, pour mériter de plus bruyants applaudissements. Grâce à leurs brillants efforts, ils arrivaient à se superposer d'une si merveilleuse façon, à se disposer en si bel ordre, qu'ils représentaient souvent des chefs-d'œuvre d'architecture à rendre le Palladio jaloux.

Après ce spectacle vraiment cyclopéen, sorte de réminiscence de la Babel biblique, les deux factions exécutaient une espèce de lutte imitée des Sarrasins et qu'ils appelaient *la moresca*. Dans ce combat, comme dans l'exercice précédent, ils donnaient des preuves d'une adresse, d'une force, d'une intrépidité bien rares, et le peuple, qui prenait parti pour l'une ou l'autre faction, attendait l'issue de cette lutte avec le plus vif intérêt. Lorsque l'avantage était

décidé pour l'un des deux camps, les cris d'enthousiasme, les applaudissements, les huées éclataient comme un tonnerre; ce n'était que longtemps après que les tumultueuses passions de la foule parvenaient à se calmer, et que le silence reprenait le dessus. On saisissait ce moment pour tirer le feu d'artifice en plein jour; coup d'œil étrange, mais non sans charme, que les rayons du soleil privaient, il est vrai, d'une partie de son éclat, mais qui en empruntait un aspect tellement fantastique et si fort original, que l'usage se conserva longtemps à Venise de tirer les feux d'artifice bien avant la tombée de la nuit.

La noblesse elle-même s'intéressait à ces jeux populaires; ces spectacles naïfs lui faisaient attendre plus patiemment l'heure du bal magique donné par le doge, qui terminait cette fête avec l'éclat digne du chef d'une pareille république.

II.

FÊTE DE SANTO STEFANO OU VISITE DU DOGE A SAN-GIORGIO MAGGIORE.

Il est difficile de déterminer d'une façon précise l'origine de la visite que le doge faisait annuellement le jour de saint Étienne à l'église de *San-Giorgio Maggiore*. Toutefois, sans nous arrêter à des opinions vulgaires, et d'ailleurs peu dignes de foi, nous croyons pouvoir, avec assez de probabilité, fixer l'époque de l'institution de cette fête à l'an 1009. C'est alors que le corps de saint Étienne fut transféré de Constantinople à Venise et déposé sur le maître-autel de l'église de Saint-George. Tout joyeux de cette précieuse acquisition, le peuple courut en foule inviter le doge Othon Orseolo à se rendre dans cette basilique, en le priant de s'obliger pour lui-même ainsi que pour ses successeurs à une visite semblable, chaque année, le jour de la fête du saint. Cette faveur fut volontiers octroyée.

La solennité commençait le soir de Noël, et avec un tel cérémonial, que le célèbre Canaletto l'estima digne d'en faire le sujet d'une de ses plus belles perspectives. On peut encore trouver aujourd'hui quelques épreuves de la gravure de ce tableau. C'était l'unique occasion dans l'année où le doge se montrât publiquement pendant la nuit hors du palais ducal.

Les offices de Noël à peine achevés à la cathédrale, le prince, suivi de ses conseillers, des chefs des *Quarantie* (1) et des quarante et un qui l'avaient élu, montait sur ses magnifiques *peottoni* (2). Il était précédé par des barques illuminées, destinées à éclairer sa marche; à sa suite voguaient une multitude de bateaux également ornés de fanaux. Leur nombre prodigieux couvrait tout l'espace qui sépare la Piazzetta de l'île Saint-Georges. Les deux côtés du canal étaient constellés de feux, appelés *ludri*, alimentés par des cordages goudronnés. La vive lueur de ces flammes, s'étendant au loin et réfléchies par les eaux, produisait un effet magique. En abordant sur la rive de l'île, le doge traversait à pied une élégante galerie couverte, construite tout exprès, qui le conduisait à la porte de l'église. A cette occasion, on voyait défiler les troupes dalmates, dans leur plus riche costume, musique et drapeaux en tête. Le but de ce déploiement de forces n'était que de montrer au chef de la république combien ses soldats, aussi bien que ses autres sujets, avaient à cœur l'illustration de sa personne.

Le supérieur du couvent recevait Sa Sérénité sur le seuil. Il était en habits pontificaux et coiffé de la mitre. Après quelques compliments échangés avec le doge, il l'introduisait dans l'église et s'agenouillait à ses côtés.

A leur tour, les matrones vénitiennes descendaient de leurs gondoles. Elles étaient vêtues de noir et portaient de longues robes à queue. De riches dentelles noires dérobaient leurs visages aux regards indiscrets. Sur leur tête, à leur cou, à leurs oreilles, à leur ceinture étincelaient des pierreries et des joyaux. Elles prenaient place dans l'église, déjà remplie d'une foule compacte.

Au bout de quelque temps, le cortége se remettait en marche, donnant pour la seconde fois au peuple rassemblé sur les deux rives, un spectacle éblouissant. Ainsi se terminait la fête du soir.

Le matin du jour suivant, le doge, accompagné comme la veille, retournait à l'île Saint-Georges visiter l'église, l'une des plus belles œuvres du Palladio. Après la messe, il revenait au palais ducal. Son retour était le signal des fêtes civiles qui complétaient invariablement à Venise toutes les cérémonies religieuses.

Tous ceux qui avaient accompagné le prince étaient ses convives ce jour-là; le peuple, qu'avait édifié la dévotion des sénateurs dans la maison de Dieu, pouvait à son aise contempler leur calme, admirer leur sobriété dans un banquet public.

Cependant la place s'emplissait de citadins. Les dames y venaient faire parade de leur beauté et de la richesse de leur toilette. C'était jour de gala. Sous le voile de la *moretta* ou masque national, elles se promenaient entre deux rangées de chaises occupées par les curieux. Des repas de société complétaient l'allégresse de la journée qui se terminait par l'ouverture des sept théâtres de la ville à toutes les classes de la population.

Les événements de 1796, à jamais regrettables pour Venise, mirent fin à cette fête et à ses mille plaisirs. Il serait cependant inexact de dire que tout a disparu, car l'Eglise célèbre encore ce jour avec la même solennité, et les personnes pieuses peuvent y trouver une sorte de compensation.

Aujourd'hui, un autre attrait appelle les Vénitiens et les étrangers à l'île Saint-Georges. Nous voulons parler du Port-Franc, dont la création accélère encore la ruine de cette reine déchue, mais qui présente un beau spectacle à l'œil du voyageur.

URBINO DA MANTOVA.

(Librement traduit de l'italien.)

(La suite prochainement.)

(1) La quarantie, appelée *vieille* ou *criminelle*, fut créée en 1179. Elle était composée, par élection, de quarante membres du grand conseil. On l'investit du pouvoir de la justice qu'on ôta au doge. En 1229, elle devint une partie de la constitution, fut composée de soixante membres nommés annuellement par le grand conseil, chargée de préparer les affaires que l'on devait soumettre au grand conseil, et surtout de veiller sur le commerce et les relations extérieures de l'État.

Il y avait deux autres tribunaux, chacun de quarante membres, dont les fonctions étaient analogues à celles de la vieille quarantie, et qui s'appelaient, comme elle, quaranties. Nous ne comprenons pas trop comment Mme *Michiel*, auteur du livre que nous traduisons, peut faire accompagner le doge, en 1009, par des fonctionnaires dont la création ne remonte, pour le plus ancien, qu'à l'an 1179. A part cet anachronisme, la description de la fête est exacte.

(2) Les *peotte* sont de grandes barques ouvertes sur les côtés, surmontées d'une impériale de damas ou d'étoffe de soie, et garnies d'un tapis de pied plus ou moins riche. Elles contiennent ordinairement dix à douze personnes. Les *peottoni* sont de grandes *peotte*.

Exposition de 1845. — Statue de Jean Bart, par M. David (d'Angers).

Cette statue de Jean Bart, dont M. David (d'Angers), a bien voulu nous permettre de publier la gravure, fait partie de l'exposition de 1845. Dès qu'elle sera sortie de la fonte, on la verra dans la cour du Louvre, où elle restera jusqu'à son départ pour Dunkerque. Jamais la physionomie et le caractère du terrible corsaire dunkerquois n'avaient été rendus avec cette noblesse et cette énergie. Ce n'est point le prétendu Jean Bart du conte populaire, espèce d'ours mal léché, qui allait fumer dans les galeries de Versailles; c'est le Jean Bart historique et véritable, habile capitaine et intrépide soldat, qui se tint quarante ans, comme M. David l'a représenté, debout devant les ennemis de la France, le pistolet dans une main et le poignard dans l'autre, toujours prêt à sauter à l'abordage.

P.-C.

LES PRÉDICATEURS DE PARIS.

LE PÈRE LACORDAIRE.

Nous allons faire pour les prédicateurs de Paris ce que nous avons commencé pour les professeurs, et nous mettrons à la tête de ces orateurs sacrés, MM. Lacordaire et de Ravignan, ce Bossuet et ce Bourdaloue de notre époque, ces deux hommes qu'écoute aujourd'hui toute la chrétienté.

Dans tout Paris, la ville admirable par excellence, il n'est peut-être rien de plus admirable que l'intérieur de Notre-Dame, lorsque M. Lacordaire ou M. de Ravignan y font entendre leur parole éloquente.

Dès midi, les équipages et les piétons affluent sur le Parvis, par toutes les rues d'alentour. La grande nef, ouverte exclusivement aux hommes, se remplit d'une foule compacte et sombre, attentive et silencieuse. Il y a quelque chose de terrible à voir onduler ces milliers de têtes jeunes et vieilles, noires et blondes, chauves et chevelues, au-dessus de cette masse uniforme et serrée d'habits noirs. A peine découvre-t-on çà et là quelques frais visages de femmes, entre les piliers du bas-côté septentrional et sous les arcades élevées des tribunes.

Au sein de cette multitude, où la jeunesse domine, on distingue et l'on se montre en chuchotant d'illustres personnages : princes et princesses, pairs de France, ambassadeurs, ministres, députés, savants, poetes, orateurs, MM. de Chateaubriand, de Lamartine, Victor Hugo, Guizot, Cousin, Molé, Dupin, Arago, Berryer, Ingres, Delaroche, etc.; ceux qui croient et ceux qui doutent, ceux qui viennent juger et ceux qui viennent apprendre, les grands hommes qui se font enfants et les enfants qui deviennent grands hommes, les amis et les ennemis, les républicains et les royalistes, tous égaux et réunis pour une heure en cette église, sous le niveau de la parole de Dieu.

Ce spectacle, à lui seul, vaut un sermon, tant il est sublime et saisissant!

Tout à coup, les flots de cette mer humaine s'arrêtent, ses derniers murmures expirent, les portes de fer roulent sur leurs gonds, et au milieu du demi-jour qui descend des vitraux, on voit s'élever dans la chaire un homme en surplis ou en robe de laine, une ombre blanche au-dessus de tous ces spectres noirs. C'est le père Lacordaire ou l'abbé de Ravignan, dont le souffle va remuer ces dix mille âmes!

Mais avant de définir leur éloquence, racontons leur vie, suivant notre usage ; et commençons par le père Lacordaire, puisqu'il est le premier que la gloire ait marqué au front.

En 1818, au collége de Dijon, il y avait un rhétoricien de seize ans, qui faisait l'admiration de ses maîtres et de ses condisciples. Élève sans rival, non-seulement il remportait tous les prix, mais on en créait exprès pour lui d'extraordinaires. Son caractère était à la hauteur de son talent ; calme en apparence et bouillonnant au fond, détruisant d'un coup de tête la sagesse d'un mois, soutien des faibles et fléau des forts, indépendant par-dessus tout, en vrai Bourguignon. Il passait volontiers ses récréations à faire des bagues de crin, au milieu d'un cercle attentif à sa causerie. Mais à la moindre occasion, le lion s'éveillait, la révolte trouvait un chef et un orateur indomptable.

Un jour il fut condamné au pain sec avec un magistrat que nous pourrions nommer. Celui-ci se résigne de bonne grâce et se met en pénitence au milieu du réfectoire. Quant à l'autre :

— Je n'irai là, dit-il au censeur, que traîné par quatre gendarmes.

— Eh bien, vous irez en prison.

— A la bonne heure, ceci est à ma taille!

Et le collégien va se faire enchaîner comme Régulus.

Un autre jour, dans une grande querelle, il fut choisi pour champion des anciens ; le champion des nouveaux était un officier du génie que nous pourrions nommer encore. Horace et Curiace se battirent devant les deux camps assemblés ; le sang coula, dit-on ; et sans l'intervention des partis, le duel eût fini tragiquement.

L'homme qui se révélait ainsi était Jean-Baptiste-Henri Lacordaire, fils d'un médecin de Recey-sur-Ourque, aujourd'hui notre célèbre dominicain. Chez sa mère, qu'il adorait d'ailleurs, les espiégleries de l'enfant faisaient damner tout le monde et surtout une pauvre servante, qui en est bien fière aujourd'hui. Heureusement, M^{me} Lacordaire, femme éminente, tourna cette ardeur vers l'étude, et donna une base solide à l'éducation de son fils. Les grands hommes sont toujours formés par leur mère.

Lacordaire oublia toutefois, et fort longtemps (lui-même en a fait l'aveu), les pieux enseignements de la famille. Il fut, neuf ans entiers, voltairien, et combattit sur les bancs de l'École de droit la foi dont il devait être l'apôtre.

Devenu avocat, il se rendit à Paris ; c'est là que l'attendait la Providence. Elle le conduisit d'abord dans une maison où le talent ne sert qu'à orner toutes les vertus, chez M. Alexandre Guillemin, naguère avocat à la Cour de cassation, aujourd'hui poète éloquent de *Jeanne d'Arc* et non moins éloquent avocat à la Cour royale.

M. Guillemin nous a raconté lui-même ce noble épisode, ouvert par un malentendu fort piquant. M. Lacordaire était recommandé à son futur patron par M. Riambourg, président de Chambre à Dijon, connu pour sa profonde piété. En priant M. Guillemin de recevoir Lacordaire comme collaborateur, le magistrat vantait l'esprit et le cœur du jeune homme et sollicitait pour lui *une bonne direction*. M. Guillemin, frappé de l'air angélique du stagiaire, crut qu'il s'agissait du choix d'un confesseur. Mais à l'effet seul de ce mot, il vit qu'il était à cent lieues de son protégé.

— Un confesseur à moi! s'écria Lacordaire avec surprise ; oh! non, monsieur, je ne vais pas à confesse; pour cela il faudrait croire, et je ne crois pas.

Si l'aveu affligea M. Guillemin, la franchise lui plut.

— N'en soyons pas moins amis, monsieur, dit-il prudemment au jeune homme; commençons dès demain à tra-

vailler ensemble... et permettez-moi de ne pas désespérer de l'avenir.

Ce mot discret fut le seul que se permit M. Guillemin, mais ce mot fut confirmé chaque jour par l'exemple, cette prédication muette, et il porta ses fruits au bout de dix-huit mois.

Après avoir rédigé pour son patron une foule de mémoires où se révélait un admirable talent, après avoir plaidé avant l'âge (il avait vingt-deux ans à peine), devant la Cour enthousiasmée de son éloquence; un jour du mois de mai 1823, M. Lacordaire entra dans le cabinet de M. Guillemin, plus grave et plus ému que de coutume.

— Je vous annonce, lui dit-il, que je vais vous quitter.

— Me quitter! et pourquoi donc? nous sommes si bien ensemble!

— Aussi je ne vous quitte pas pour un autre homme, mais pour Dieu. Il y a six mois que je lutte avec moi-même. Je suis vaincu; la foi l'emporte; je crois à mon tour. Et je crois si fermement qu'il faut que je sois prêtre!

On se figure le saisissement de M. Guillemin, transporté ainsi d'un extrême à l'autre. Il avoue qu'il trembla devant son élève...; mais cette vocation était claire et irrévocable; il n'y avait pas plus à s'y méprendre qu'à la combattre.

— Il faut que je sois prêtre! répétait l'avocat; il faut que j'entre au premier jour à Saint-Sulpice! Comment obtenir une demi-bourse pour ménager ce nouveau sacrifice à mes parents?

Une demi-heure après, les deux amis étaient chez M. Borderies, grand-vicaire. Celui-ci s'enferma avec l'ardent néophyte, sonda prudemment ce cœur tourmenté, et reparut avec des larmes dans les yeux.

— Asseyez-vous à cette table, dit-il à M. Lacordaire.

Et il lui dicta, dans les termes les plus simples, une demande d'*exeat* à l'évêque de Dijon. L'évêque l'accorda sans se douter de ce qu'il sacrifiait, et le voltairien de 1822 entra à Saint-Sulpice le 12 mai 1823, jour anniversaire de sa naissance.

Cette nouvelle fit grand bruit de Paris à Rome, et Mme Lacordaire eut besoin de toute sa foi pour se résigner.

On sait que le nouveau prêtre ne trouva point le repos de l'âme à Saint-Sulpice, et qu'il en sortit disciple de M. de Lamennais. L'indomptable collégien de Dijon, passant d'un excès à l'autre, et toujours avide de combats, quitta en 1830 l'humble aumônerie du collége Henri IV, pour la bruyante tribune de l'*Avenir*. Avec quelle virulence il prêcha, dans ce journal, l'ultramontanisme religieux et le radicalisme politique; ce n'est point à nous de le lui rappeler en regard de ses opinions nouvelles. Mais voici un fait trop curieux pour être passé sous silence, et qui montrera comment le dominicain d'aujourd'hui entendait alors la mission du prêtre.

Le 24 décembre 1830, le bâtonnier des avocats de Paris (M. Mauguin) reçut la lettre suivante, que nous trouvons dans la spirituelle *Biographie des contemporains illustres*.

« Monsieur le bâtonnier,

« Il y a huit ans, je commençai mon stage au barreau de « Paris; je l'interrompis au bout de dix-huit mois, pour « me consacrer à des études religieuses, qui me permirent « plus tard d'entrer dans la hiérarchie catholique, et je « suis prêtre aujourd'hui. Les devoirs que ce nom m'im- « pose m'ont d'abord éloigné du barreau; mais des événe- « ments immenses ont changé la position de l'Église dans « ce monde; elle a besoin de rompre tous les liens qui « l'enchaînent à l'État, et d'en contracter avec les peuples. « C'est pourquoi, dévoué plus que jamais à son service, à « ses lois, à son culte, je crois utile de me rapprocher de « mes concitoyens *en poursuivant ma carrière dans le* « *barreau*; j'ai l'honneur de vous en prévenir, Monsieur « le bâtonnier. Quoique je ne puisse prévoir aucun obsta- « cle de la part des règlements de l'ordre, s'il en existait, « j'userais de toutes les voies légitimes pour les aplanir.

« Je suis avec respect, etc.

« H. Lacordaire. »

Le fait est que, dans l'Église primitive de France, la plupart des avocats étaient des prêtres; mais c'eût été une étrange anomalie de nos jours qu'un prêtre-avocat, allant de l'église au palais, revêtant tour à tour les deux robes, et pratiquant la chicane et la confession. La demande de M. Lacordaire fut vivement débattue au conseil de l'ordre, et rejetée enfin par une majorité imposante. L'intrépide abbé n'y donna pas d'autre suite. Avait-il déjà senti son erreur?

Il parut toutefois bientôt en Cour d'assises, mais comme accusé, avec M. de Lamennais, pour un article de l'*Avenir*. Tous deux s'y défendirent avec éloquence et furent acquittés aux applaudissements de la jeunesse.

Cependant l'*Avenir* périssait au milieu de ces triomphes. MM. Lacordaire, de Coux et de Montalembert entreprirent de le sauver, en ouvrant une école publique, sans l'autorisation du gouvernement. C'était pratiquer la liberté d'enseignement avant de l'avoir obtenue. Eux-mêmes se firent humblement pédagogues, et réunirent vingt enfants dans la rue des Beaux-Arts. M. Lacordaire leur donnait déjà ses leçons, lorsqu'il vit entrer un commissaire de police, revêtu de son écharpe. Cette scène fut tout à fait dramatique.

— Au nom de la loi, dit l'officier de paix, je somme les enfants ici présents de se retirer!

— Et moi, répondit le maître d'école, au nom de vos parents dont j'ai la confiance, je vous ordonne, enfants, de rester!

La double sommation se répéta trois fois. Le belliqueux abbé eut le dessus; les enfants restèrent à leur poste. Alors arrivèrent des sergents de ville; la salle fut évacuée de vive-force. On posa les scellés sur la porte, et les trois illustres magisters furent traduits en justice. Mais voici bien une autre péripétie! M. de Montalembert devient pair de France dans l'intervalle, et il faut que la haute Chambre juge les trois accusés. Ce fut un curieux spectacle et un grand tournoi d'éloquence, mais leur éloquence même trahit nos maîtres d'école. On les trouva trop savants pour faire concurrence aux frères ignorantins; ils furent condamnés... à ne plus enseigner l'alphabet.

Le jour approchait où le froc de saint Dominique devait amortir tant d'ardeurs! Déjà l'*Avenir* est condamné par le pape. MM. de Lamennais et Lacordaire se rendent à Rome; ils conjurent en vain la foudre pontificale... La fameuse encyclique part de Rome le 18 septembre 1832... M. de Lamennais se soumet en apparence, pour se rétracter... on sait comment. L'abbé Lacordaire, placé entre Rome et son maître, va s'agenouiller au tombeau de saint Pierre et de saint Paul... et se relève enfant soumis de l'Église.

— Je ne sais, dit-il, ni le jour, ni l'heure; mais j'ai vu ce que je ne voyais pas, et je suis sorti de Rome libre et victorieux!...

On voit d'ici l'explication terrible qui eut lieu entre le maître obstiné et le disciple converti. Ils se tournèrent le

dos ce jour-là même, et l'on sait quelle distance les sépare en ce moment!

Hâtons-nous de dire que cette soumission est la gloire la plus pure de M. Lacordaire; que dans les pas les plus hardis de sa nouvelle route, la raison du philosophe n'a plus égaré la foi du prêtre; qu'il a su rester en même temps l'apôtre du vrai progrès et de la vraie tradition évangélique.

Certes, ce fut un grand jour à Notre-Dame de Paris, que le jour où l'ancien disciple de M. de Lamennais, après quelques apparitions et disparitions rapides, s'élança de l'ombre du cloître où il s'était enseveli, et reparut en chaire devant le premier auditoire du monde, avec la robe de laine des frères prêcheurs (1), portant la couronne de Cîteaux sur son crâne rasé, montrant l'ascétisme du moine dans ses joues amaigries, l'énergie de l'homme dans ses yeux étincelants, et glorifiant d'une voix frêle et vibrante la NATIONALITÉ FRANÇAISE (2). Jamais la tribune catholique n'avait entendu pareil langage; qu'on se figure Napoléon, la liberté, la révolution, le progrès, les peuples et les rois, Rome et le monde passés en revue; la politique la plus avancée, transportée dans le temple; un civilisateur d'aujourd'hui prêchant sous l'habit du moyen âge. Ce contraste eut un succès immense dans la jeunesse, mais épouvanta les vieilles têtes du clergé; si bien qu'étouffé dans son triomphe, l'orateur fut obligé de repartir pour Rome.

Mais il ne tarda pas à revenir, justifié ou pardonné, et ses succès à Bordeaux et à Nancy le ramenèrent victorieux à Notre-Dame. Accepté depuis 1842 par les adversaires ou les amis qui n'ont pu le dompter, le jeune dominicain parle aujourd'hui librement la langue du siècle aux hommes du siècle, et les esprits qu'il ramène en foule à la religion lui donnent raison contre ses derniers détracteurs. Qui oserait lui reprocher quelques écarts d'éloquence, devant la sainteté de sa vie et les merveilles de sa parole?

L'audace chrétienne du père Lacordaire effarouche surtout le faubourg Saint-Germain. Prêchant, il y a plusieurs années, un sermon de charité au Gros-Caillou: «Tremblez, dit-il aux grandes dames qui l'écoutaient, tremblez que le peuple ne vienne vous arracher bientôt le pain que vous ne lui aurez pas donné au nom de Jésus-Christ.» A cette admonition redoutable, tout le noble auditoire frémit d'horreur, et les chevaux des équipages piaffèrent jusqu'aux Invalides. Le sermon terminé, les illustres mécontents courent à la sacristie, et, tenant vingt francs d'une main et dix sous de l'autre:

— Voilà ce que nous eussions donné pour vous, disent-ils au bon curé Landrieux, et voici ce que nous donnons pour le père Lacordaire.

Puis tous s'en vont furieux, sans écouter le pasteur suppliant. Heureusement pour les pauvres, cette irritation ne dura qu'un jour, et le lendemain les vingt francs rejoignirent les dix sous au presbytère.

Le dominicain, au contraire, est quelquefois d'une douceur et d'une simplicité charmante. Nous en avons été témoin tout récemment. C'était aux Ursulines de l'Abbaye-aux-Bois. Une jeune personne quittait, pour s'ensevelir au couvent, une famille honorable et une position que beaucoup eussent enviée. Tout se réunissait pour rendre cette *vêture* intéressante: la victime était offerte à Dieu par quatre générations de femmes, une aïeule, une mère, une sœur, une nièce; une foule pieuse et privilégiée remplissait la chapelle et le cloître; la novice était précisément la fille de M. Guillemin, l'ancien patron du père Lacordaire, et le père Lacordaire, en habit de dominicain, devait prononcer le discours. Nous n'oublierons jamais ces graves et touchantes cérémonies; cette victime parée, comme pour une noce, de la robe, du voile et de la couronne blanche, puis, dépouillée pièce à pièce de ces ornements du monde, et revêtue du double linceul de la toile et de la bure; ces cheveux d'or tombant du front virginal incliné sous la main du sacrificateur; ces chants lointains des angéliques compagnes, qui semblaient appeler une sœur au ciel; enfin ces déchirants adieux de la famille, entremêlés de larmes humaines et de saintes félicitations. Mais ce qui nous a ému plus profondément encore peut-être, c'est la fraternelle allocution du père Lacordaire à cette jeune fille, qu'il avait vue au berceau dans le temps de son incrédulité. Figurez-vous cette voix, si éclatante et si fougueuse à Notre-Dame, brisée ici par tant de souvenirs intimes, et s'adoucissant jusqu'à la tendresse pour adresser à la fiancée de Dieu les paroles suivantes:

— Qui nous eût dit, il y a vingt ans, au milieu du monde, que nous nous retrouverions aujourd'hui en ce cloître, vous sous la robe d'ursuline, et moi sous l'habit de dominicain? Telles sont les voies impénétrables de Dieu. Séparons-nous encore pour quelques années; poursuivons chacun notre route ici-bas. Mais au revoir dans les cieux, notre dernier rendez-vous!

A ces mots, si naïvement sublimes, deux personnes seules contenaient leurs larmes; c'étaient celles qui n'étaient déjà plus de ce monde, l'orateur et la novice.

M. Lacordaire a prêché cette année, à Notre-Dame, sur les vertus chrétiennes. Il s'est surpassé lui-même en cet admirable sujet; et la chasteté, particulièrement, lui a inspiré deux conférences au-dessus de tout éloge.

Un seul mot peut définir l'éloquence du célèbre dominicain: cette éloquence est un torrent; elle en a l'abondance et la soudaineté, la véhémence et les caprices, les douces ou terribles harmonies, les bonds téméraires et les cascades étincelantes. Si quelquefois ce torrent s'égare, ou s'il ne roule pas constamment limpide, il n'offre du moins à l'âme qu'une eau salutaire, et il réfléchit toujours le ciel.

A côté du portrait de l'apôtre, nous sera-t-il permis de hasarder le portrait de l'homme? M. Lacordaire semble, sous sa longue robe, beaucoup plus grand qu'il ne l'est en effet; sa tête, complétement rasée, sauf une mince couronne de cheveux, fait aussi quelque illusion sur la maigreur de son visage. Cette maigreur est compensée, du reste, par un teint frais et coloré. L'éclat de ses yeux est effrayant; sa figure est d'un bel ovale, ses dents sont d'une blancheur remarquable, mais ses traits sont anguleux, sa bouche prononcée, sa physionomie agitée jusque dans le calme de ses attitudes. Ce calme extérieur est comme un frein qu'il impose volontairement à la fougue de sa pensée.

Dans la vaste nef de Notre-Dame, au-dessus de son immense auditoire, M. Lacordaire semble un atome blanc

(1) Ce fut le 15 février 1841. M. Lacordaire, avant d'être dominicain, avait déjà prêché plusieurs carêmes au collége Stanislas et à Notre-Dame. Il dut cette dernière faveur, sous M. de Quelen, à M. l'abbé Affre, et il en a remercié depuis, en pleine chaire, le nouvel archevêque de Paris.

(2) Dans ce sermon, d'une admirable adresse et d'une éloquence si originale, l'orateur, prenant ses auditeurs par leur faible, c'est-à-dire par le patriotisme, leur offrait la plus glorieuse compensation des idées ultramontaines de ses derniers livres, en prouvant *que la France doit aimer Rome autant qu'elle en est aimée.* « Félicitez-vous d'être baptisés, s'écriait-il, et surtout d'être baptisés Français. » Ou bien: « Laissez-moi vous raconter votre histoire jusqu'au bout. Buvez jusqu'à la lie ce calice de gloire! » Son exaltation l'emporta jusqu'à dire que « les Français portent sans doute au paradis un signe de distinction. » Nous n'aurons pas l'irrévérence de demander avec le malicieux biographe des *Contemporains illustres* si ce signe est la croix de la Légion-d'Honneur. Nous dirons plutôt que ceux qui n'ont pas entendu de telles paroles ne sauraient en imaginer l'effet sur la jeunesse parisienne réunie à Notre-Dame.

prêt à s'évanouir. Cette apparente faiblesse ajoute à sa force réelle un pouvoir fantastique. Tout cérémonial lui répugne : il salue brusquement l'archevêque, s'agenouille en s'abîmant, et se relève comme par ressort. Il parle d'abord sans gestes, ses deux mains rouges appuyées sur le bord de la chaire. Peu à peu ces mains s'élèvent, s'agitent, s'élancent : *Deus! Ecce Deus!* Le torrent est parti! Aux grands traits, l'orateur avance et dresse le bras, par un mouvement de défi, où l'on retrouve encore le collégien de Dijon. C'est bien alors, comme dit M. Guillemin :

Des oracles de Paul l'infatigable émule ;
Il porte comme lui le glaive du combat
Double glaive, il éclaire, il brûle,
Ardent flambeau sur l'incredule,
Foudre vengeur sur l'apostat.

Le père Lacordaire.

M. Lacordaire habite à Paris, rue Chanoinesse, chez la vénérable mère du peintre Besson, dominicain comme lui ; sainte femme qui pleure son fils en le voyant de loin monter au ciel. Cette maison rappelle la solitude, la froideur et l'humidité du cloître. Au bout de l'escalier, vous trouvez à droite l'appartement de Mme Besson, à gauche, celui du frère prêcheur. C'est d'abord un salon d'attente pour les pénitents, salon sans feu et presque sans meubles; aussi la plupart vont-ils se chauffer au foyer de la bonne voisine. La chambre de M. Lacordaire est plus modeste encore : un lit étroit, une petite table, des chaises, quelques volumes, un crucifix et un portrait de saint Dominique, voilà tout.

Ce portrait nous a paru ressembler à M. Lacordaire lui-même. On sait qu'il s'appelle Dominique depuis ses vœux.

L'orateur sacré ne quitte presque jamais sa robe; il y joint, chez lui, une toque de velours noir, et une grossière écharpe de couleur dont il enveloppe sa gorge malade.

Cette infirmité, entretenue par la prédication, le met souvent en lutte contre son médecin, dont il combat les ordonnances avec une mutinerie d'enfant.

Au premier abord, le père Lacordaire est calme et presque froid. Épuisé par la parole, il ne renaît que par la parole. Il vous écoute quelque temps, immobile et courbé, les mains croisées sur ses genoux; puis il s'anime à la réplique, et l'homme abattu se relève orateur.

De midi à trois heures, tout le monde peut entrer chez M. Lacordaire. On assure (où ne va pas se nicher le crime?) que plus d'un voleur a profité de cette latitude chrétienne. Les visiteurs habituels sont les personnages les plus illustres du gouvernement, du clergé, du monde et des arts. L'hôte est fort cavalier avec tout ce qui tient à la sacristie et aux congrégations. Il applique à la lettre le précepte de l'Évangile : « Je suis venu pour les pécheurs et non pour les justes. » Tout enfant du siècle trouve en lui un père affectueux et empressé, qui, exerçant la paternité jusqu'au bout, devient ensuite un mentor inflexible.

Accablé d'invitations de tout genre, M. Lacordaire cède à peine à quelques-unes. Il n'apparaît dans le monde que pour y passer comme un spectre, et en faisant du bien comme son divin maître. Il rend néanmoins beaucoup de visites particulières, et il est fort connu des cochers de cabriolet, qui absorbent la meilleure part de son budget annuel.

C. DE CHATOUVILLE.

P.-S. M. de Ravignan prêchant en ce moment même à Notre-Dame, nous attendrons la fin du carême pour donner son portrait et sa biographie.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

RÉCEPTION DE M. SAINTE-BEUVE. — DISCOURS DE M. VICTOR HUGO.

Jamais, peut-être, l'Académie n'avait vu d'assemblée plus illustre, plus nombreuse et plus charmante. Depuis un mois on se disputait dans tout Paris les billets d'entrée. Lorsqu'on a ouvert, à midi et demi, les portes de l'Institut, la multitude consciencieuse, qui faisait queue depuis une heure devant le Pont des Arts, a poussé des cris d'effroi en trouvant la salle à moitié remplie d'avance par les familles d'académiciens, par leurs amis, les amis de leurs amis, et tous ceux qui avaient des intelligences dans la place. Enfin, l'on s'est rangé, casé, serré et resserré comme on a pu. Les dernières dames ont eu l'honneur de s'asseoir sur le bureau même de l'Académie, autour de MM. Victor Hugo, Lebrun et Villemain, dont elles ont gardé les chapeaux sur leurs genoux, de peur de perdre une place.

Puisque nous avons nommé M. Villemain, disons que les premiers honneurs de la séance ont été pour lui. Son apparition a été accueillie par une triple salve d'applaudissements unanimes. Figurez-vous un ami qu'on croyait perdu, et qu'on retrouve tout à coup plein de force et de vie. Jamais, depuis son fameux Cours de littérature, M. Villemain n'avait mieux senti la popularité de son nom. Comment croire encore aux prophètes de malheur, à la vue de ce fin sourire, qui résume aujourd'hui l'esprit français, comme le sourire de Voltaire le résumait il y a cent ans? En pressant avec effusion les mains de M. Victor Hugo, confrère si digne de le féliciter, en saluant la foule enthousiaste avec cette malicieuse négligence du philosophe, M. Villemain semblait dire: « Vous voyez, messieurs, que je n'ai perdu la raison qu'officiellement, et que je suis ressuscité huit jours après ma mort. Je vous remercie d'enlever si galamment le drap qu'on m'avait jeté sur la tête. » Le fait est que rien n'est changé dans l'illustre secrétaire perpétuel de l'Académie française: il n'y a qu'un ancien ministre de moins, lequel a sur les autres l'avantage d'avoir connu la postérité. Quel homme d'État ferait aujourd'hui cette connaissance aussi agréablement que M. Villemain? Puisse la politique ne pas se repentir trop tôt d'avoir lâché ce grand esprit, et lui laisser, avant de le reprendre, le loisir de nous donner quelque nouveau chef-d'œuvre!

En fait de chefs-d'œuvre, l'Académie en a, ce jour-là, entendu deux, fort différents, de la bouche de M. Sainte-Beuve et de celle de M. Victor Hugo: chef-d'œuvre de fine analyse et d'exquise critique, d'une part; chef-d'œuvre d'éloquence poétique et de philosophie transcendante, de l'autre part.

M. Sainte-Beuve a déployé, avec une coquetterie charmante, dans l'éloge de Casimir Delavigne, toutes les qualités que M. Victor Hugo allait reconnaître en son nouveau collègue. Les applaudissements du public ont prouvé à l'auteur des *Consolations* que l'Académie avait fait un choix aussi excellent qu'utile, comme l'a si bien dit l'auteur des *Orientales*.

Quant au succès de M. Victor Hugo, il dure encore. Son discours, qui est un livre, a volé de l'Académie dans toute la France, de la France dans toute l'Europe. Le peuple comme les princes, les savants comme les artistes, le savent aujourd'hui par cœur. « Il y a du Mirabeau là-dedans! » disaient les hommes d'État en quittant l'Institut. — Il y a plus que cela, répondaient les poëtes; il y a du Victor Hugo. » Nous sommes de l'avis des poëtes, n'en déplaise aux hommes d'État. Aucun orateur ne dit mieux que M. Victor Hugo? D'accord. Mais quel orateur écrit comme lui, s'il vous plaît? Quel orateur écrirait les morceaux sur l'art dramatique, sur Port-Royal et sur Waterloo? Chaque phrase de l'admirable discours semblait jeter des feux en sortant des lèvres du poëte, et tout le monde se demandait: « Quand donc entendrons-nous cette parole à la Chambre des Pairs? »

En attendant, c'est une chose véritablement honorable pour notre temps et pour notre pays, que M. Victor Hugo, cette vivante incarnation de la poésie pure, n'élève jamais la voix sans couvrir tous les bruits d'alentour, et même les criailleries de la politique, soit qu'il laisse chanter son âme dans l'ode ou dans l'élégie, soit qu'il salue un frère au bord de la tombe, ce seuil de l'immortalité, soit qu'il enseigne à l'Académie comment le souffle de la pensée remue le monde, soit qu'il aille rappeler aux rois que les poëtes se nomment toujours *vates*, soit enfin qu'il mette un nouvel air, touchant et terrible, dans cette vielle organisée du théâtre qui se fait de plus en plus orgue de barbarie. Quelque signification qu'on donne à ce fait, il n'est contesté ni par les amis, ni par les ennemis de M. Victor Hugo, si toutefois M. Victor Hugo a encore des ennemis.

Il s'opère, en effet, depuis quelque temps, à l'égard de l'auteur de *Notre-Dame*, une curieuse révolution dans l'opinion publique. Beaucoup de beaux esprits et de gens du monde, très-distingués d'ailleurs, considéraient naguère encore M. Victor Hugo comme un génie incomplet ou égaré. Ils avaient deux ou trois jugements stéréotypés là-dessus: « C'est un grand poëte lyrique, disaient-ils; mais il n'entend rien au drame », et ils proscrivaient *Hernani* et *Ruy-Blas*, ces chefs-d'œuvre de passion et de fantaisie; ou bien: « Il y a dans les poésies de M. Hugo des strophes admirables; quel malheur qu'elles soient gâtées par des vers comme ceux-ci: » et ils estropiaient quelque divin passage des *Orientales* ou des *Feuilles d'automne*. D'autres auraient brûlé tout ce que l'auteur a publié depuis ses premières odes, sacrifiant ainsi l'homme à l'enfant, le fruit à la fleur. Ces sottises étaient débitées sans réflexion par les gens les plus dignes de penser le contraire. Or, depuis quelque temps, la réflexion est venue. A force de luire, le génie a éclairé tout le monde. Les plus frivoles ont jugé par eux-mêmes, les plus sévères ont senti l'enthousiasme, les plus sages ont reconnu leur folie. Bref, les derniers discours du poëte ont soumis les plus rebelles. A cette heure, les vieillards comme les jeunes gens, les têtes froides comme les cœurs exaltés, ceux qui s'intitulent *classiques* comme ceux qui s'appellent *romantiques*, conviennent que M. Victor Hugo n'a pas moins de bon sens que d'imagination, d'habileté que de puissance; que c'est un de ces hommes si rares que le Créateur produit armés de toutes pièces, comme Minerve, cette personnification de la sagesse et de la force réunies.

Nous étions, l'autre jour, à l'Académie, auprès d'un puritain qui maudissait, il y a trois ans, l'auteur de *Ruy-Blas*. Il le lisait, mais en rougissant, comme une dévote qui va en cachette au bal de l'Opéra. Il nous faut aujourd'hui calmer son enthousiasme et lui donner des douches avec les vers de Campistron.

Quelle meilleure preuve encore d'un tel revirement que la reprise d'*Hernani* au Théâtre-Français? Ce drame, si violemment attaqué dans l'origine, a été applaudi avant-hier par tout le monde, comme une tragédie de Racine ou de Corneille. Les classiques et les romantiques d'il y a quinze ans s'aperçoivent enfin qu'ils se sont battus pour des mots; et, comme les augures de l'ancienne Rome, ils ne peuvent plus se regarder sans rire. Ceux qui ferraillent encore nous font l'effet de ces soldats ivres, qui continuent de s'égorger par partie de plaisir, lorsque leurs généraux ont publiquement signé la paix. Eh! messieurs, il n'y a aujourd'hui, comme il n'y a jamais eu, que deux littératures: la bonne et la mauvaise, la vraie et la fausse, celle de la nature et celle de convention. Tous les hommes de talent appartiennent à la première, et tous les hommes sans talent appartiennent à la seconde; depuis Homère jusqu'à Victor Hugo, et depuis Zoïle jusqu'à..., ce critique qui reprochait à l'auteur de *Notre-Dame* d'avoir parlé du bon Dieu à l'Académie!

P.-C.

MERCURE DE FRANCE.

(DU 12 FÉVRIER AU 12 MARS.)

L'ambassade en Chine. — Les mandarins. — Cancan de Macao. — *Paix et union pour 10,000 ans!* — ACADÉMIES : Le bras artificiel de M. Petersen. Histoire tragi-comique. — THÉATRES : *Le Docteur amoureux.* — LIVRES : Le Molière de M. Aimé-Martin. — MODES.

Notre ambassade en Chine vient d'envoyer ses rapports, qui fourmillent de curieux détails. Les plus piquants, n'ayant rien de politique, doivent trouver place ici. C'est le 1er octobre qu'ont commencé, à Macao, les entrevues solennelles entre M. de Lagrenée et le premier commissaire impérial Ke-Ing, au bruit des mirlitons et des tamtams, au milieu des soldats armés de chimères en carton doré, vêtus de paletots rouges, de plaids noirs, ou de leurs simples charmes naturels, coiffés de bandelettes égyptiennes, de diadèmes en cuivre, de plumes de faisan, de chapeaux en treillage de bambous, etc.

Ke-Ing, mandarin au bouton rouge, décoré de la plume de paon, est un gros vieillard assez beau pour un Chinois ; il portait ce jour-là une robe bleue, flottante, un camail violet, le petit chapeau conique en paille de riz, et une ceinture jaune serin ornée d'une multitude de bourses. Ses ongles n'avaient que deux ou trois centimètres de long. On a trouvé cela très-modéré. Le second commissaire, Huang, ressemble à M. Thiers, s'il faut en croire un secrétaire de l'ambassade. Il a deux millions d'appointements, le pauvre homme ! sans compter sa fortune personnelle. Il a donné dernièrement quinze cents mille francs de riz aux pauvres. Le mandarin Pan-se-chen est un lion chinois. Il a des palais féeriques et onze femmes. Il en a marchandé une douzième, qui excelle à bourrer une pipe d'opium, et à danser en jouant avec deux sucriers. Pan-se-chen offre pour ces rares talents dix mille piastres. Mais, éprise d'un officier qui n'en a que trois mille, la jeune fille trouve le mandarin beaucoup trop généreux. Ceci est un cancan de Macao. L'académicien Chao est tellement laid, dit un journal, qu'on ne trouverait pas son pareil dans toutes les académies de l'Europe. Ce paradoxe est d'une grande hardiesse.

La première entrevue s'est passée chez M. de Lagrenée ; la seconde a eu lieu dans une pagode. Toute notre ambassade s'y est fait porter en palanquins ; elle a traversé deux petits villages chinois, pleins de camélias, de pivoines, et de jeunes femmes semblables à des fleurs, avec leurs souliers rouges, leur taille vacillante, leurs cheveux retroussés, leur tête ornée d'épingles d'or et d'agate. M. de Lagrenée a été reçu entre deux haies de mandarins avec ou sans boutons, au milieu d'une foule immense. La pagode, couverte et décorée de porcelaines de toutes couleurs, était transformée en appartement délicieux : salle des mandarins, garnie de lanternes peintes; salon avec toiture mouvante; estrade couverte de siéges élégants; jardin en miniature, arbres nains sous un magnolia de trois pieds, maisons de six pouces ombragées par des camélias de la même taille, ruines analogues, couvertes de fruits et de fleurs microscopiques, etc.; enfin grande salle à manger, où nos compatriotes ont dîné à la chinoise.

Le premier service se composait de lettres en pâtisserie, dont l'assemblage signifiait : *Paix et union pour dix mille ans!* Ensuite venaient les potages aux nids d'hirondelles, les ailerons de requins, les cartilages d'esturgeons, les larves d'insectes, les distiques académiques, etc., etc. Les toasts étaient portés avec du vin de riz (sanchou). On mangeait avec de petits bâtons de nacre, aussi propres qu'incommodes. Lorsque les Chinois voulaient honorer un Français, ils prenaient quelque morceau délicat dans leur assiette, et le portaient familièrement aux lèvres du convive. C'était, on le conçoit, à qui éviterait cette marque d'estime. L'académicien Chao but à tant de santés, que la sienne y succomba, et qu'il fallut l'emporter ivre-mort. Ke-Ing le justifia en racontant que son éducation gastronomique avait été faite par les Anglais. Il adressa, du reste, aux Français un compliment non moins épigrammatique ; comparant ses horribles mandarins aux jeunes officiers de notre ambassadeur : « Je ne m'étonne pas, dit-il, de l'union des Chinois et des Français, ces deux peuples se ressemblent comme deux gouttes d'eau. »

Le traité de paix a été signé la nuit, à bord de l'*Archimède*, avec une solennité imposante, sous une tente formée de pavillons réunis, au milieu d'une flottille de jonques impériales, au bruit des canonnades et à la lueur des illuminations de la côte. Avant de prendre la plume, ou plutôt le pinceau, Ke-Ing s'est livré à un chant dithyrambique fort remarquable ; puis il a posé très-artistement le sceau impérial en or massif, pesant quatre kilogrammes, long de onze centimètres sur sept de large et trois d'épaisseur ; après quoi les plénipotentiaires se sont quittés en répétant : *Paix et union pour dix mille ans !* — Ainsi-soit-il ! ajoute Mercure. Et on peut croire que ce mot n'a rien de politique.

— La grande, ou, si l'on veut, la petite curiosité du mois, à l'Académie des sciences, a été le bras artificiel de M. Van Petersen, sculpteur hollandais. On se rappelle le fameux La Noue, cet ami dévoué d'Henri IV, dont le bras de fer lui servait à peine à tenir la bride de son cheval : quel bonheur pour ce grand général si M. Petersen eût vécu au seizième siècle ! A défaut d'un illustre capitaine, c'est du moins un brave soldat qui a profité de l'invention. Cette histoire est une charmante tragi-comédie.

Un homme se présente, il y a quelques temps, à l'Hôtel des Invalides, et demande à voir tous les manchots. Il distingue, entre ces vieux de la vieille, un ancien grenadier privé des deux bras depuis vingt-cinq ans !

— Veux-tu, mon brave, que je te rende tes deux bras ?

— Vous plaisantez, bourgeois : mon bras droit est resté à Lutzen, et mon bras gauche à Waterloo. Vous voyez que les corbeaux ont eu le temps de les manger.

— Aussi, ce sont deux bras tout neufs que je viens t'offrir.

— Deux bras tout neufs? Où sont-ils?

— Suis-moi; tu les auras dans une heure.

L'invalide suivit M. Petersen (car c'était lui) avec plus de curiosité que de confiance. Mais quelle fut sa surprise, en arrivant chez l'inventeur, d'y voir sur une table deux appareils d'acier, de cordes et de cuir, imitant des bras à s'y méprendre! Ecoutez plutôt le rapport de M. Magendie :

Le bras de M. Petersen est formé de trois parties articulées et mobiles qui représentent le bras, l'avant-bras et la main. Celle-ci se compose elle-même d'une sorte de carpe ou poignet, de doigts à phalanges mobiles et maintenues par des ressorts dans un état permanent de flexion; le tout pèse 500 grammes. Le moignon restant est fixé à la partie supérieure de l'appareil à l'aide de courroies qui permettent la transmission des mouvements qu'il exécute au bras artificiel. Il peut ainsi le porter en avant, en arrière, en dehors, en dedans, etc. — Le plus difficile restait à faire. Il s'agissait de faire jouer les diverses pièces de l'appareil de manière à simuler les divers mouvements de l'avant-bras et de la main. M. Van Petersen y est parvenu en faisant appliquer sur la poitrine du manchot un corset auquel sont attachées des cordes à boyaux qui vont se fixer d'un autre côté, soit à l'avant-bras, soit aux doigts, tant dans le sens de l'extension que dans celui de la flexion. — Muni de cet appareil, quand le manchot porte son moignon en avant, il exerce une traction sur l'avant-bras et le fléchit sur le bras; si c'est en arrière, l'avant-bras, au contraire, s'allonge et s'étend; la main peut ainsi s'éloigner ou se rapprocher de la bouche à volonté. Les mêmes cordes et les mêmes mouvements peuvent surmonter la résistance des ressorts, étendre les doigts et ouvrir la main. — Pour saisir un objet, le manchot n'a qu'à conduire la main vers l'objet, et ramener doucement le moignon vers le tronc; alors les ressorts font fermer la main qui tient solidement l'objet. A l'aide des mouvements contraires, on peut le lâcher et le replacer au lieu convenable.

Tel fut le double appareil dont M. Pe-

tersen gratifia l'invalide, non sans lui indiquer en détail la manière de s'en servir. Notre manchot fut d'abord assez empêché de ses nouveaux membres ; puis il s'y habitua peu à peu ; puis il les mania avec aisance; il mangea et but comme un homme ordinaire; il mit lui-même sa cravate; il mit une épingle à sa chemise, il donna des poignées de main à ses amis; il se livra à tous les exercices qu'il avait oubliés depuis vingt-cinq ans. On se figure sa joie et son triomphe. C'était un rajeunissement; c'était une renaissance.

Notre brave ne se souvenait plus du tout qu'il avait perdu ses deux bras. Ils lui étaient littéralement rendus, et non-seulement les bras, mais aussi les mains, mais encore les doigts, avec leurs muscles les plus déliés. L'inventeur avait tenu toutes ses promesses.

Ce fut alors que M. Petersen présenta son manchot à l'Académie des sciences, et le fit travailler avec tant de succès que son appareil fut déclaré la merveille du genre. Mais c'est justement ici que l'aventure tourne au tragi-comique. L'inventeur, ayant atteint son but et obtenu son rapport, reprit à l'invalide les deux bras qu'il lui avait donnés, et voilà notre homme redevenu manchot comme devant, c'est-à-dire, hélas! plus manchot que jamais; car c'était mourir après être ressuscité. Son embarras et son chagrin avaient été moins grands le jour où la mitraille le mutila sur le champ de bataille. Le pauvre diable restait là sans mouvement et sans parole, fixant des yeux pleins de larmes sur les bras qu'il venait de perdre pour la seconde fois. Son émotion gagna l'Académie entière, et peu s'en fallut que la séance ne finît comme un vaudeville du Gymnase. Heureusement M. Arago, qui n'est jamais en arrière d'une noble action, demande à l'inventeur le prix de son chef-d'œuvre. — Cinq cents francs, dit M. Petersen. — Eh bien, vous les aurez, reprend M. Arago, l'Académie vous en répond; rendez à ce digne homme ses deux bras. Et l'Académie, s'unissant avec enthousiasme à son secrétaire perpétuel, ouvre à l'instant une souscription, qui va ranimer, comme la statue de Pygmalion, le héros de Lutzen et de Waterloo.

— L'Odéon prétend avoir retrouvé une comédie de Molière, *le Docteur amoureux*. Il a du moins trouvé une comédie fort spirituelle.

—Quant au vrai Molière, si vous voulez le retrouver tout entier, cherchez-le dans l'excellente édition *variorum* de M. Aimé-Martin, réimprimée pour la troisième fois par M. Lefevre. M. Aimé-Martin a commenté Molière en littérateur, en historien et en moraliste profond. Il a mis un chef-d'œuvre de critique à côté d'un chef-d'œuvre de philosophie. Plus d'obscurité, plus de confusion dans les moindres détails de mœurs, dans les mille allusions piquantes dont fourmillent les comédies de Molière. De plus, M. Aimé-Martin a restitué deux pièces perdues et deux pièces bien authentiques : *Le Médecin volant* et *la Jalousie du Barbouillé;* enfin, il a revu le texte entier d'après l'unique exemplaire de l'édition de 1682, que le bonheur lui a fait tomber entre les mains. Qu'on dise encore que la fortune est aveugle!

PITRE-CHEVALIER.

MODES.

Les bals ont enfin cessé, mais c'est pour reprendre avec plus d'éclat après Pâques. Les lourdes étoffes de soie, l'or et les diamants céderont alors la place aux fleurs naturelles et aux robes légères. Nous avons reçu les confidences de plusieurs femmes à la mode qui méditent pour les bals de ce printemps des toilettes charmantes. Mme R..., par exemple, a commandé une robe de tarlatane blanche à deux jupes. La seconde jupe, relevée des deux côtés par une branche de boutons de roses mêlés à des violettes de Parme, est d'un effet ravissant. Cette toilette sera complétée par une guirlande des mêmes fleurs naturelles. Un bouquet pareil ornera le devant du corsage. En fait d'originalité, Mme de V... prépare une robe de taffetas d'Italie vert chou; cette robe, ouverte de chaque côté, laissera paraître deux lés de taffetas lilas, ornés de nœuds lilas; deux branches de lilas formeront la coiffure.

Nous avons vu aussi la toilette que portera Mme la comtesse de B..., jeune veuve, le jour de son mariage. Elle se compose d'une robe de damas, fond bleu de ciel, à riche dessin blanc d'argent; deux énormes volants d'angleterre orneront cette magnifique robe, une pèlerine du même point couvrira le corsage. La belle comtesse sera coiffée d'un chapeau de crêpe blanc à petite forme, orné d'un *saule* en plume blanche. Les étoffes de soie fond blanc, à raies lilas, vertes, roses ou bleues, disputeront, ce printemps, la victoire au taffetas d'Italie de nuances claires. Les chapeaux de crêpe en couleurs claires, ornés de plumes or de fleurs, feront attendre les chapeaux de paille.

Rien de mieux pour les hommes, le soir, que l'habit noir ou gros bleu, avec le gilet de piqué blanc, le pantalon en satin de laine noir va sans dire. Les élégants portent, le matin, le pantalon gris uni ou fauve et rayé, la redingote à taille serrée et se boutonnant par un seul rang de boutons, le gilet sans châle et aussi à un seul rang de boutons. Une cravate à raies de couleur sur fond noir fait bon effet. La jupe de la redingote, doublée de soie, ne descend pas tout à fait jusqu'au genou.

Quant aux modes d'enfant, nous ne pouvons que renvoyer à la maison Morlet et Rebours, dont le goût exquis fait toujours autorité.

BLANCHE D'A..

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24. Batignolles.

HESDIN-NORREDIN.

CONTE ARABE.

Hesdin au berceau.

Sous le règne glorieux de ce Zeyn-Alasnam, qui posséda neuf statues faites d'un seul diamant, la ville et la cour de Bassorah s'entretinrent beaucoup, durant près de quatorze lunes, du jeune Hesdin, fils d'Abou-Aïdou. Cependant, Hesdin-Norredin ne brillait ni par ses grandes richesses, ni par les emplois qu'il occupait, ni par l'éclat que l'on tire du nom de ses aïeux. Son père, ancien marchand de Bagdad, s'était retiré dans une habitation champêtre, au bord de l'Euphrate, et jusqu'à sa mort il garda les habitudes qui convenaient à son origine, à la modicité de sa fortune et à ses goûts, qui n'étaient point indignes d'un philosophe.

Un génie, à qui le trafiquant avait autrefois rendu un léger service, daigna, quand son fils vint au monde, assister à sa naissance, et le douer, à la demande expresse du père, des plus brillantes qualités de l'esprit et du corps. Abou-Aïdou, placé près du berceau, leva les mains au ciel en signe de reconnaissance; mais, non content de ces dons arrachés à l'humeur trop accommodante peut-être du génie, il lui dit :

— Seigneur, daignez mettre le comble à ma gratitude, en ajoutant un don aux deux premiers. J'ai toujours vécu dans le travail, et le travail m'a donné le bonheur; faites que mon fils soit l'artisan de sa fortune, et qu'il ait comme moi la satisfaction de n'être redevable qu'à lui-même.

A ces mots, le génie secoua la tête et prit un air pensif.

— Qu'il soit fait selon ton désir, murmura-t-il; mais si j'avais tout d'abord prévu cette nouvelle fantaisie...

Il n'acheva pas et jeta sur l'enfant un regard assez triste. Le marchand prosterné ne se sentait pas d'aise.

Cependant, Hesdin-Norredin grandissait. A peine âgé de huit ans, il avait des reparties si piquantes, qu'il rentrait chaque soir au logis chargé de horions et le visage meurtri par les enfants du voisinage, qui, ne pouvant lutter avec lui de malice et de railleries, se dédommageaient autrement.

Abou-Aïdou avait pour voisin un iman jeune encore et assez instruit; il s'offrit, par amitié pour le père, à faire étudier le fils qui, dans les premiers temps, fit de rapides progrès; mais il saisissait les éléments des sciences avec une telle facilité, que son esprit, trop peu absorbé, ne prit jamais l'habitude de travailler. Hesdin était distrait, capricieux; le Coran lui inspirait des objections à faire frémir le mufti; quant aux sciences naturelles, il les entrevoyait dans la poésie, et écrivait, sous cette influence, de si beaux vers, que son maître employait autant d'heures à l'admirer qu'à l'instruire.

La beauté d'Hesdin n'était point inférieure à son intelligence: on le suivait dans les rues de Bassorah; il pouvait se mirer dans tous les yeux. Son éducation était à peine achevée lorsqu'il perdit son père, le premier et le plus humble de ses admirateurs. Hesdin, affligé de cette séparation, avait trop d'esprit pour n'y pas trouver des consolations efficaces: ce qui le consola beaucoup moins, ce fut d'apprendre que son père, pour vivre dans l'aisance, avait été contraint d'abandonner après lui sa maison et ses biens à des juifs qui, moyennant ce pacte, lui fournissaient une pension de trois mille sept cents sequins.

Le testament du bonhomme contenait ce peu de mots: « Je te laisse bien riche; car tu possèdes la beauté qui rend aimable, et l'esprit qui sert à parvenir à tout. »

D'abord, Hesdin fut un peu interdit; mais la bonne opinion qu'il avait de lui-même le rassura. Il serra la bourse que cet excellent père lui avait laissée pour subvenir à ses premières détresses, et s'étant consulté sur sa vocation, il reconnut, avec plus de satisfaction que de surprise, qu'il était propre à tout.

— Si les emplois me répugnent, se disait-il, et l'on prétend qu'ils hébètent, j'aurai toujours la ressource d'épouser quelque fille de kalife ou d'empereur.

Et son miroir, conseiller fidèle et assidu, lui répétait en souriant:

— Tu épouseras quelque fille d'empereur.

Peu de temps après, il n'était question par la ville que du bel Hesdin-Norredin. Quand il passait, on voyait s'agiter les jalousies des fenêtres. Quand il parlait, les jeunes gens à la mode faisaient cercle autour de lui et recueillaient ses bons mots pour les redire. Chacun voulait être de ses amis; mais il avait trop de mérite pour goûter celui de ses compagnons, que d'ailleurs il intimidait. Il trouva peu de rivaux, et ses aventures firent grand bruit. Les grands personnages, troublés par la jalousie, lui fermaient soigneusement leurs maisons, et l'évitaient de leur mieux.

Bientôt, le fils d'Abou-Aïdou devint si célèbre, que le prince, curieux de juger par lui-même si la renommée n'exagérait pas ses mérites, l'envoya chercher. Zeyn-Alasnam, charmé de la conversation fine et de l'enjouement de notre héros, lui fit un présent considérable, le logea dans son palais et résolut de se l'attacher. Chacun alors courtisa Hesdin, et les hommages dont Giafar, le vizir et le favori du roi, était jusque-là l'objet, se partagèrent; les courtisans, et Giafar lui-même, se tournèrent vers l'astre naissant. Cependant, Giafar courbait la tête, mais non le cœur, et il était dévoré d'un secret dépit. Ces sentiments étaient partagés: autant Hesdin plaisait à un sexe, autant il déplaisait à l'autre; ses remarques ingénieuses sur la laideur de celui-ci, sur la sottise de celui-là, étaient d'autant plus acérées qu'on ne pouvait le combattre avec les mêmes armes; il défiait la critique, et encourait, à son insu, la haine profonde qu'engendre l'impuissance forcée.

Zeyn le consultait à tout propos et lui soumettait même les avis que, dans son conseil, il recevait de ses ministres: Hesdin, commentant leurs raisonnements avec un esprit invincible, les discréditait sans même le vouloir. Les plus habiles, les plus expérimentés pâlissaient à côté de lui. Giafar consterné finit par jurer de le perdre. Dans ce but, il captiva sa confiance par une servilité prodigieuse, et, s'entretenant avec lui des actes et du caractère du roi, il en tira quelques-unes de ces fines critiques, de ces railleries, de ces raisonnements spécieux et piquants, dont à son tour il se fit des réponses mordantes à toutes les observations de Zeyn. Ajoutons qu'il ne manquait guère de citer son auteur avec toute la déférence et la solennité possibles. L'autorité d'Hesdin était invoquée sans cesse comme celle de Zoroastre ou du Prophète. L'impatience monte vite au cœur des souverains contredits: Zeyn se plaignit à son favori, qui d'abord se justifia sans peine; mais, à la longue, l'orage s'amoncela; le roi dissimula ses griefs et ne se plaignit plus.

A dater de ce moment, le bon roi Zeyn ne mêla plus sa voix au concert de louanges que, pour lui plaire, on faisait retentir à son oreille: la célébrité d'Hesdin l'obsédait; mais comme il était juste, il s'abstenait de châtier ce glorieux.

Ce prince avait pris pour épouse la fille de l'iman Boubekir-Muezin, bien qu'elle eût les yeux bleus, ce dont les prêtres avaient murmuré: la beauté singulière d'Hesdin rendait chacun défiant et ombrageux: Giafar fit si bien par ses artifices, que le roi devint jaloux et se crut offensé par notre héros. Un jour, il manda Giafar et lui commanda brusquement d'emmener le séducteur au bord de l'Euphrate, de le faire coudre dans un sac et de l'abandonner aux vagues.

Prévenu secrètement par une des femmes de la princesse, Hesdin, au lieu de s'enfuir, se plaça sur le chemin de Zeyn, et l'ayant rencontré comme le prince se rendait à la mosquée, il se prosterna devant lui, et déchira ses vêtements en s'écriant:

— Lumière de la Perse, diamant du trône d'Allah, étoile de l'Asie, votre esclave est prêt à mourir, puisqu'il a le malheur de vous déplaire: il ne craint ni le noir Eblis, ni les supplices les plus cruels; mais il ne peut supporter la pensée d'emporter votre haine. Seigneur, il expire à vos pieds augustes, si le pardon d'un crime qu'il ignore ne descend de vos lèvres sacrées jusqu'à sa misère.

Il ajouta d'autres propos fort persuasifs: le son de sa voix, son adresse, émurent Zeyn qui n'osait confesser un sentiment dont il se sentait humilié. Après avoir fait relever Hesdin, il lui fit grâce de la vie, mais il le bannit du palais dont il lui interdit à jamais l'entrée.

Voilà donc l'incomparable Hesdin plongé dans la plus profonde détresse. Il erra tout le jour dans les rues de Bassorah; chacun fuyait le disgracié comme s'il eût eu la peste: les dames le plaignaient tout bas; mais sa beauté était trop éclatante et sa galanterie trop connue, pour qu'elles osassent affronter les mauvaises langues en lui offrant un asile. Sur le soir, il se retira dans un cimetière, où, rêvant à sa sombre destinée, il se laissa surprendre par la nuit.

La pauvreté, la disgrâce l'atteignaient dans son amour-propre; mais son plus grand chagrin n'était point là; son cœur endurait un tourment plus rude et plus incurable. Depuis quelque temps il avait fait la connaissance de la fille de l'émir Mobarec, et sa flamme devait être couronnée dès qu'il serait devenu vizir, ce qui paraissait assuré. Par malheur, s'il n'aimait guère, en revanche, il n'aimait pas longtemps. La fille de l'émir avait une jeune cousine nommée Zobéide, légère, svelte et belle comme on nous représente les péris. Le volage Hesdin la vit quelquefois en présence de sa jeune parente, et il oublia ses premiers feux.

Zobéide avait de grands yeux très-allongés et rayonnants d'une douce lumière, tempérée par les cils épais qui ombrageaient sa joue; son teint avait l'éclat des fleurs épanouies au soleil; ses lèvres de corail encadraient des dents mignonnes, teintes avec la neige du Caucase; elle avait la taille d'une Géorgienne, les mains effilées d'une reine et le pied d'un enfant. On ne pouvait la regarder sans être ébloui, et le charme de son sourire agitait les cœurs; sa voix était plus douce que celle des roseaux qui chantent le soir sur les bords du Gange. Mais ces perfections n'étaient rien auprès de celles de l'esprit et du jugement de Zobéide. Héritière de biens immenses, ce qui, sur les confins de l'Arabie, ne déprécie point la beauté, elle vivait chez son oncle Mobarec, ayant perdu son père, l'un des vizirs du commandeur des croyants, de l'invincible Aaron-al-Raschid.

Habitué à de faciles triomphes, Hesdin avait cru qu'il lui suffirait de se montrer pour plaire, et de parler pour vaincre; mais il était destiné à reconnaître que, comme le dit le livre du Zend, la passion se fortifie par les obstacles: Zobéide restait insensible, et, bien que sa cousine laissât le champ libre aux prétentions de son ancien fiancé, qu'elle aimait moins à mesure qu'elle le connaissait davantage, ce dernier, recherché pour son esprit, ne faisait aucune impression. Esclave, pour la première fois, d'un sentiment invincible et durable, il avait vu ses efforts inutiles; son esprit, sa beauté, lui semblaient aussi impuissants auprès de Zobéide, qu'ils l'avaient été à la cour de Zeyn-Alasnam. Sensible, mais fière, cette jeune fille restait froide aux discours d'un soupirant confiant en lui-même, et c'est avec dédain qu'elle enchaînait ce conquérant à son char. Plus il montrait de mérite, moins elle semblait croire à son affection, plus elle témoignait de réserve et d'indifférence.

Cependant Hesdin avait conservé quelque espoir, jusqu'au moment où sa disgrâce, en le réduisant à la condition la plus misérable, le sépara pour jamais de Zobéide. Aussi, dans son chagrin, il portait envie aux morts qui dormaient à ses pieds dans le cimetière où il erra toute la nuit, arrosant de ses pleurs la terre consacrée, sur laquelle les cyprès et les ifs, argentés par la lune, découpaient des ombres gémissantes.

— Dons fatals des génies, s'écriait-il, de quoi m'avez-vous servi? Mon esprit, supérieur à celui des humains, a fait de moi le dernier des hommes! le plus beau des fils du prophète ne sera jamais aimé!

Comme il déplorait ses infortunes, le soleil, secouant les flots du golfe Persique, apporta de nouvelles peines à ce bel affligé, la honte d'être vu en si triste équipage, et l'humiliation qui sert de cortége à la pauvreté. Il demeura caché dans ces bocages silencieux jusqu'à la dixième heure, et comme la faim l'aiguillonnait, plutôt que de s'abaisser à tendre la main aux témoins de son éphémère splendeur, il résolut de s'avancer dans la campagne et de gagner Bagdad à petites journées. Dans ce dessein, il se mit à remonter le cours de l'Euphrate, mêlant ses soupirs au gai murmure des eaux. Sur le soir, il rencontra quelques opuntias tortueux et difformes qui lui fournirent leurs figues à demi desséchées; il fut s'asseoir sur un rocher, accablé de lassitude, et il était sur le point de céder au sommeil, lorsqu'un léger bruit le frappa. Tournant la tête, il aperçut une litière portée par quatre esclaves noirs, et sur laquelle était à demi couchée une femme couverte d'un grand voile et abritée par un large parasol qu'une Nubienne tenait derrière elle, tandis qu'une autre suivante agitait un éventail autour de sa maîtresse. A peine eut-il vu cet équipage déboucher d'un petit bosquet de palmiers, d'oliviers et d'alaternes, encadrés d'aloès et de cactus, qu'il chercha à dissimuler sa présence en se jetant dans un gros buisson de myrte. Le cortége passa tout proche de lui; mais quelle ne fut pas son émotion, quand il crut reconnaître au travers des plis de la mousseline Zobéide, la cause adorée de ses souffrances!

Hesdin n'eut pas la force de renoncer à un dernier entretien; l'éloquence des adieux le recherchait; l'amour le jeta sur le chemin de la princesse Zobéide, devant qui il tomba sur ses genoux et sur ses mains en sanglotant.

Ce qu'il lui dit, je pourrais essayer de vous le rapporter; mais comme j'ai annoncé qu'il avait un esprit prodigieux, je craindrais ou de gâter ses discours, ou de tomber dans la naïveté de certains grands conteurs de Babylone, qui, après une belle tirade, ne manquent pas d'ajouter: « La reine, la princesse..., fut étonnée de l'entendre s'exprimer si bien. Jamais elle n'avait ouï rien d'aussi spirituel, d'aussi galant, d'aussi sublime, etc... » Voilà pourquoi, dans notre conte, le héros ouvre rarement la bouche; comme il n'en doit sortir que perles et topazes, et que notre écrin est le plus pauvre du monde, nous abandonnons le dialogue à l'imagination du lecteur, et nous ne laisserons parler Hesdin que quand il n'usera pas de son esprit. Cependant soyez sûr que, semblable à toutes les personnes fort spirituelles, il babillait beaucoup.

Son éloquence toutefois, et ses yeux, qui brillaient sous la rosée des larmes, séduisirent Zobéide bien moins que l'aspect de ses malheurs ne la toucha.

Elle avait sur le poing un oiseau plus petit qu'une colombe et d'un rouge écarlate, avec des plumes veinées d'or: sa crête était couronnée d'une aigrette de rubis et de diamants; sa gorge, entremêlée de menus plumages noirs, mariés à la couleur rouge par un menu duvet d'un gris tendre et irisé, portait un cou mince et élégant qui se tournait amoureusement vers la princesse; la queue de cet oiseau merveilleux se déployait en éventail avec la forme d'une lyre, et étincelait de couleurs si vives, si variées, qu'elles renvoyaient au soleil ses rayons dispersés en pluie de mille nuances. Ses pattes étaient gris d'acier, avec de fins cercles d'azur; ses ongles avaient la teinte et la limpidité des émeraudes.

— Seigneur Hesdin, dit-elle d'une voix languissante, je serais charmée de vous secourir en quelque manière; mais ici, dans cette solitude, je ne sais comment m'y prendre. (A cet endroit, l'oiseau siffla, et la princesse eut une idée.) Vous voyez cet oiseau d'une espèce inconnue : c'est un présent du roi des génies, qui toujours m'a protégée, en mémoire de mon père qu'il aimait beaucoup. Cet animal est une espèce de talisman; s'il ne donne pas le bonheur, il procure le moyen de venir à bout de toutes les entreprises. Tant qu'on le possède, on est, sinon soustrait à l'adversité, certain du moins d'en sortir; on n'a qu'à obéir aux instructions qu'il donne à sa manière. O noble Hesdin! je vous prête cet oiseau, dont je ne me suis jamais séparée : jurez-moi, par le nom sacré du prophète, que dans huit jours, quoi qu'il arrive, vous me le rapporterez dans le palais de l'émir Mobarec, à Bassorah.

Hesdin-Norredin prêta ce serment, et demeura seul en compagnie de l'oiseau, qui s'était posé sur son épaule.

— Ainsi, murmura notre héros un peu revenu de sa surprise, et après avoir curieusement examiné son nouveau compagnon, ainsi le plus bel esprit de l'univers n'a d'autre ressource que de se laisser guider par l'intelligence d'un volatile.

Après avoir adressé mille et une bénédictions à Zobéide, Hesdin se sentit de nouveau tourmenté de la faim. Comme il y songeait, l'oiseau prit son vol à travers les

buissons et fut se poser sur une touffe de lauriers, où Hesdin le suivit. Il trouva là deux pèlerins assis qui partageaient un repas champêtre, mais copieux, et auxquels il exposa sa détresse : ils le convièrent à partager leur collation, ce qui fut accepté de grand cœur.

— Le Ciel m'est témoin, leur dit-il ensuite, que je vous dois la vie; cependant, telle est la profondeur de mes maux, que je ne puis vous offrir qu'une reconnaissance stérile. Qu'il me serait doux de vous rendre service à mon tour et de vous prouver que je ne suis pas un ingrat!

Il achevait à peine ces mots, que l'oiseau, se précipitant derrière ses hôtes, jeta des cris perçants. Un serpent énorme s'avançait sur eux en silence ; ils n'eurent que le temps de s'enfuir. Hesdin, au péril de sa vie, s'élança sur ce dangereux ennemi, et d'un bâton qu'il tenait il lui appliqua des coups si terribles, que le reptile tomba partagé en deux tronçons. Après avoir remercié leur libérateur, les deux étrangers s'en allèrent, enchantés de la bonne mine, de l'agréable entretien, du courage de leur hôte et de la sagacité de l'oiseau merveilleux, qui conduisit son protégé dans une grotte, où ils passèrent la nuit sur un lit de feuillage.

Le lendemain, notre solitaire invoqua l'assistance du prophète; il le supplia de l'aider à rétablir sa fortune et de lui donner les moyens de conjurer les noires destinées. L'oiseau parut écouter et comprendre cette prière. S'échappant de la grotte, il y rentra bientôt, portant à son bec une petite plante à feuilles tendres, veloutées, exhalant un si doux parfum de fraise et d'orange, que, pressé par la soif, Hesdin n'hésita pas à la porter à ses lèvres. La saveur en était exquise; mais à peine il en eut mangé, qu'il sentit sa pensée devenir vague, son esprit s'appesantir et sa mémoire se borner. Il essaya de poursuivre le cours de ses réflexions; mais c'est avec beaucoup de peine et de lenteur qu'il assemblait ses idées : il voulut parler à l'oiseau, et ne lui dit rien que de vulgaire. Les efforts qu'il lui fallait faire pour concevoir et pour exprimer étaient nouveaux pour lui; ils le fatiguèrent vite, et il laissa dormir son esprit enchaîné. Il s'inquiéta peu d'un état qu'il jugea passager; mais il se trompait : sa raison était trop limitée sans doute en ce moment pour qu'il se livrât à des méditations suivies sur cette aventure. Ce qu'il avait mangé, c'était une branche du lotos, de cette plante qui croissait partout avant la venue du prophète : depuis lors, les génies seuls savent la découvrir, et c'est en vain que les pauvres mortels la vont cherchant en tous lieux : cette plante fait naître l'oubli. Elle fait partie des sept herbes mystiques qui symbolisent le bien et le mal. Hesdin n'en ayant absorbé qu'une faible dose, l'effet du narcotique n'avait atteint que son esprit : ce n'est jamais pour ce résultat que les humains la désirent. Son cœur conservait ses amours et ses peines.

Sans cesse, en son accablement, il appelait Zobéide, et bien qu'en cet instant il n'eût trop su que lui dire, il songeait à trouver un moyen de s'en faire aimer, et son esprit, si fécond naguère en expédients, ne lui en fournissait aucun.

— Céleste oiseau! s'écriait-il, rubis vivant qui étincelles et qui chantes, ne m'aideras-tu pas à conquérir ta divine maîtresse?

Sa requête fut entendue : le charmant oiseau approcha tendrement sa crête du visage d'Hesdin, et ouvrant le bec le plus fin, le plus rose, il lui creva un œil. La douleur fut si vive, qu'Hesdin jeta un cri perçant et s'évanouit.

Revenu à lui-même, son premier mouvement fut d'étrangler le perfide animal; mais il ne put y parvenir : l'oiseau se dérobait à lui, voltigeant çà et là avec une adresse miraculeuse. Désespérant de s'en rendre maître, le pauvre éborgné, que la douleur brûlait, alla laver sa blessure dans une fontaine qui murmurait près de là, et, penché sur le cristal, il y entrevit son image. Quel changement! ses traits, contractés, avaient perdu leur charmante harmonie; tout un côté de la figure était altéré, et, bien que l'autre demeurât magnifique, il fut contraint de reconnaître que le plus bel œil du monde ne peut, pour plaire, se passer de son voisin. Comment dissimuler cette disgrâce? On n'avait pas encore inventé les lunettes; Hesdin était réduit à se montrer défiguré. Cette pensée l'empêcha de quitter sa solitude; il s'y cacha plusieurs jours encore, trouvant sa nourriture avec l'aide de l'oiseau, auquel il conservait néanmoins une rancune amère.

Cependant le temps s'écoulait : il avait juré de le rapporter à Zobéide au bout d'une semaine, et bien qu'il en eût tiré, à ce qu'il lui semblait, un médiocre avantage, il se sentit lié par sa parole. Il s'achemina donc, avant l'aube, vers Bassorah, marchant avec lenteur et s'étudiant à cacher son œil sous les plis de son cafetan, qu'il relevait comme pour se défendre du soleil.

Dès qu'il eut mis le pied dans la ville, il reconnut que les opinions des mortels sont fragiles et leurs cœurs mobiles comme les flots de la mer. Quoiqu'il philosophât peu depuis qu'il avait mangé le lotos, il fut frappé de voir que chacun avait changé à son égard ; car, en l'apercevant, les femmes, au lieu de le plaindre, comme le jour de son départ, passaient dédaigneusement en disant : « Eh! le seigneur Hesdin a perdu un œil; c'est grand dommage. » Puis leurs regards se détournaient, au lieu de le poursuivre comme autrefois. De leur côté, les hommes l'abordaient avec une bonne grosse pitié : « Quoi, c'est vous, seigneur Hesdin ; quel génie envieux et cruel a mutilé le chef-d'œuvre de la nature? Que je suis sensible à votre accident! ma femme en sera vivement touchée. N'oubliez pas que ma maison et mes esclaves sont à votre service. »

Hesdin répondait avec une douceur si mélancolique, son esprit laissait un champ si libre aux fines railleries, qu'il ne saisissait pas toutes, que ces bonnes gens le quittaient enchantés.

Il arriva de la sorte au seuil du palais de l'émir : les deux cousines l'attendaient. A sa vue, la fille de Mobarec recula d'un pas, lui fit les protestations d'une éternelle amitié et se retira sous un prétexte quelconque. Resté seul avec Zobéide, Hesdin lui rendit ce fatal oiseau, la remerciant de sa bonne volonté, et déplorant l'accident funeste qui les séparait davantage encore. Il parla de son indignité, sans esprit, mais avec une humilité vraie ; il ne chercha point à briller, il n'y fût point parvenu, et la belle, profitant du silence de cet esprit, mit le sien en campagne, ce qui lui laissa une certaine satisfaction. Quand enfin le malheureux prit congé d'elle, ce fut avec un désespoir si immense (car il prenait congé de toute félicité terrestre), il exprima avec un accent de vérité si tendre et si profond la pensée qu'il emporterait dans son âme l'image adorée de Zobéide, et qu'il y rêverait jusqu'à la fin de ses jours comme on rêve aux fées et aux anges; il découvrit si bien le fond de son cœur, que la belle Zobéide sentit s'adoucir en elle un orgueil désormais sans rival et sans but. Elle daigna même soulever le coin de son voile et lui abandonner une main que l'infortuné couvrit de ses larmes. Cette faveur, que jadis il eût trouvée légère, lui causa un ravissement qu'il ne sut point démontrer, mais que son silence et son trouble expliquèrent éloquemment.

En le quittant, la nièce de l'émir voulut bien lui permettre de chercher auprès d'elle les consolations de l'ami-

tié, ajoutant que son devoir était d'adoucir des maux dont elle était l'innocente occasion.

Cependant le bruit s'était répandu dans Bassorah qu'Hesdin-Norredin, fils d'Abou-Aïdou, était borgne, et que son enjouement et son esprit s'étaient éteints avec son œil, ce que les médecins attribuèrent aux humeurs fuligineuses, qui, mises en mouvement par la blessure, avaient obombré les clartés de l'intelligence en s'épaississant sur le cerveau. Cela parut singulier; chacun voulut voir Hesdin; les uns par curiosité, le plus grand nombre mus d'un sentiment vindicatif. Les plus grands seigneurs l'envoyèrent querir : il paraissait si modeste, si bien pénétré du sentiment d'une insuffisance qu'il s'exagérait; il admirait si naïvement qu'on daignât lui montrer

Zobéide.

quelque indulgence, il en provoquait l'expression par une contenance si soumise, il la recevait avec une si fervente gratitude, que les courtisans, dont il flattait la vanité, s'intéressèrent à lui. Chacun se donnait la joie de marcher à pattes de velours sur ce noble front humilié. Le grand-vizir Giafar, ne le redoutant plus, résolut de l'attacher à son char; il lui pardonna donc et lui assigna un emploi subalterne, mais lucratif.

Le bon Zeyn-Alasnam, revenu de ses préventions, et ne redoutant plus un borgne souple et médiocre, rendit justice

à sa probité et lui fit don d'habits magnifiques. Enfin Zobéide, qui voulait être aimée sincèrement, et qu'on se crût honoré d'être son époux, oubliait chaque jour que ce jeune homme humble et si désintéressé ne la regardait que d'un œil. Elle s'habituait à une disgrâce en dépit de laquelle Hesdin était encore un des plus beaux cavaliers de la Perse, par la tournure et la distinction des manières.

— Eh quoi! s'écriait Hesdin dans son naïf étonnement, mon esprit, qui terrassait tous mes rivaux, ma beauté, qui a soumis les plus rebelles, n'ont servi qu'à ma perte; et depuis que j'ai perdu ces dons inappréciables, tout me réussit. Caprice étrange de la destinée!

Il conserva son humilité et cette défiance de soi qui nous concilie la bienveillance d'autrui, suivant à son insu ce précepte de Zoroastre : « Si tu veux devenir grand, sache te rapetisser. » Comme il ne portait plus ombrage à personne, chacun se fit gloire, en travaillant à sa fortune, de se prévaloir d'un protégé et de jouer le rôle de bienfaiteur. Bientôt son aimable médiocrité l'éleva au rang des vizirs. Plus il croissait en dignités, plus renaissait en lui l'espérance d'être digne de Zobéide, plus aussi il redoublait de soins, d'empressement et d'efforts, dans la crainte de perdre ces nouvelles illusions. Rassurée par sa conduite, et subjuguée par cette passion respectueuse et fidèle, Zobéide lui permit enfin de la demander à l'émir, qui la lui accorda. L'on envoya chercher le cadi, qui passa le contrat, et l'iman célébra le mariage; après quoi Mobarec régala magnifiquement les époux et les combla de présents.

Zobéide offrit à son ami le précieux oiseau des génies, à qui Hesdin devait son bonheur. Non-seulement Hesdin lui pardonna de lui avoir crevé un œil; mais il l'accabla de caresses, de biscuits, de dattes et de toutes sortes de friandises.

Le soir même de ce grand jour, comme il était allé, suivant l'usage, s'enfermer seul à la mosquée pour prier et méditer sur les vicissitudes du sort et le mystère des décrets de Dieu, il vit paraître un derviche orné d'une barbe argentée, qui le contempla gravement et lui dit d'une voix pénétrante :

— Remercie le prophète, qui t'a délivré des dons funestes que la vanité avait appesantis sur ta tête. Souviens-toi que la beauté est un avantage qu'il faut se faire pardonner, et que l'esprit, séparé de la prudence, est l'instrument de notre perte. Esclave de tes fragiles attraits, tu as fermé ton cœur aux sentiments véritables; jouet des caprices de ton esprit, tu avais étouffé en toi le jugement et la tolérance qui persuadent et gagnent les cœurs. Rien n'est plus funeste que de prétendre à des qualités disproportionnées à notre condition : un esprit supérieur convient à un homme riche et puissant qui n'est soumis à personne; il égare, il compromet un pauvre hère en qui tout luxe de grand seigneur est déplacé. Que ton extérieur soit conforme à ta fortune; cherche à plaire, non à éblouir; n'oublie pas que l'on paye cher les succès de l'amour-propre, et que les puissances de la terre recherchent rarement ce qu'elles sont forcées d'admirer. Il faut savoir se plier aux préjugés comme aux faiblesses des mortels pour s'en faire bien venir. Moi-même, qui te parle ici, n'ai-je pas eu soin, pour que tu daignes m'écouter, de prendre la figure, la barbe blanche et le bonnet pointu d'un derviche centenaire? Ma leçon t'eût semblé vaine dans la bouche d'un jeune homme. Cependant c'est moi qui, présidant à ta naissance, t'ai légué, à la prière de ton père, ces dons imprudents dont je pressentais les résultats. Mais Abou-Aïdou m'avait arraché la promesse de satisfaire à sa requête avant même que de l'exposer.

A ces mots, le génie jetant sa barbe, son bonnet pointu et son cafetan, parut sous la forme d'un adolescent; ses yeux lançaient des éclairs, une robe de lin flottait comme un brouillard le long de son corps. Il déploya ses ailes, et disparut aux regards étonnés d'Hesdin, laissant après lui un sillon lumineux et parfumé.

Instruit par l'expérience, Hesdin sut éviter les envieux et les flatteurs; il fut modeste, parce qu'il avait appris à se connaître; il fut bon, parce qu'il avait connu le malheur; il fut heureux, parce qu'il fut sage; il fut toujours aimé, parce qu'il ne devint point présomptueux. Ses nombreux enfants, doués par le bon génie d'une intelligence médiocre et d'un charmant caractère, facultés heureusement cultivées par Hesdin, parvinrent aux plus hautes dignités de l'État, sous le règne de Mesrour, fils de Zeyn-Alasnam.

FRANCIS WEY.

LES CHINOISES.(1)

Je t'ai dit que les femmes ne quittaient pas l'appartement intérieur; tu te demandes sans doute : Mais comment les dames peuvent-elles faire leurs emplettes? A ces questions, voilà ce que mes livres m'ont répondu : le commerce, où les femmes de l'Europe ont une si grande part, est absolument interdit aux Chinoises. Elles ne se montrent jamais dans les boutiques, soit pour vendre, soit pour acheter; car cela répugnerait trop aux mœurs du pays. Aussi voit-on dans les rues une quantité prodigieuse de petits marchands qui apportent dans les maisons tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie. Cette industrie est très-utile, surtout pour les pauvres gens qui ne veulent pas laisser sortir leurs femmes, et qui n'ont pas d'esclaves à envoyer aux marchés publics.

(1) Voir le numéro de mars.

J'ai trouvé quelques détails sur les familles des soldats en Chine, et ils m'ont semblé assez intéressants pour mériter de fixer ton attention.

Les défenseurs du Céleste-Empire sont presque tous mariés; ils logent hors les murs de la ville, dans de vastes casernes, où chaque soldat possède sa petite habitation, d'environ dix pieds carrés. Sur le devant de chacune de ces maisons, il y a une cour, et derrière un jardin, tout cela en rapport avec la dimension du bâtiment. De plus, ces gentilles maisonnettes sont séparées les unes des autres par un mur de sept à huit pieds de hauteur, afin que les familles ne puissent pas être vues dans la liberté du ménage; car, dans ce beau pays, c'est un crime pour un homme d'oser lever les yeux sur la femme d'un autre. Pour compléter ces tableaux d'intérieur, ma bonne Eugénie, j'y joindrai un morceau traduit du chinois par un des Pères de la mission.

L'appartement des femmes.

En vain l'appartement des femmes est inaccessible aux regards étrangers; si le désordre y entre, le bruit s'en répand au loin avec la rapidité de la flèche; ou plutôt c'est comme un incendie dévorant, dont ceux qui ne peuvent voir la flamme aperçoivent de loin la fumée.

Le travail est le gardien de l'innocence des femmes. Ne leur laissez jamais le temps d'être oisives. Qu'elles soient toute l'année les premières à se lever, et les dernières à se déshabiller.

Une fille doit être aussi près de sa mère que son ombre. La modestie et le silence, la douceur et la timidité, sont la vraie parure de sa beauté.

Rien n'est vil dans l'intérieur de la maison pour une femme sage. La navette et l'aiguille occupent tous ses loisirs; elle se fait gloire soit de préparer le repas, soit de servir un malade.

Elle ne se refuse à rien; elle se prête à tout. Autant elle est prompte à demander conseil, autant elle est timide à en donner. Sa bouche est fermée sur ce qui diminue la gloire des autres, comme sur ce qui peut augmenter la sienne.

Son front sait s'épanouir, elle sourit et s'égaye à propos; mais lors même qu'elle est le plus livrée à la joie, sa voix fait peu de bruit. Celle d'une jeune fille doit en faire encore moins; parler trop haut, ce serait mal parler pour elle.

Les perles et les pierreries, la soie et l'or dont elle se pare, sont un vernis transparent qui fait mieux paraître ses défauts. Tous les siècles l'ont dit au nôtre : la candeur et la vertu sont la plus touchante parure de la femme.

On devine ce que sera une fille dans la maison de son époux, en voyant ce qu'elle est dans celle de son père.

Les roses de ses lèvres et les lis de son front ont beau effacer l'éclat de l'aurore et du printemps, si le feu de la colère monte dans ses yeux et les allume, il n'en reste plus rien, et ses paroles, eussent-elles la douceur du miel, la jalousie aigrira jusqu'au son de sa voix.

Un regard fier et impérieux décèle un grand orgueil dans une jeune personne. Plus elle veut montrer d'esprit en relevant les défauts des autres, plus elle révèle un fatal secret... celui d'un mauvais cœur.

Que de sages leçons! que d'utiles conseils!

Il me vient une crainte à l'esprit: d'après la peinture que je t'ai faite de l'éducation ou plutôt du manque d'éducation de mes pauvres Chinoises, peut-être te les représentes-tu comme des femmes dénuées d'imagination, incapables de comprendre les belles pensées et les bons ouvrages? Mais non, tu ne prendras pas d'elles ce sentiment injuste, car, tu le sais, ce n'est pas au milieu des joies du monde que les facultés de l'intelligence croissent le mieux; pour grandir, il leur faut le calme et le silence de la retraite.

Parmi les femmes de la Fleur du Milieu (c'est le nom que les Chinois donnent à leur pays), parmi ces femmes, celles à qui un peu d'instruction a été donnée, comprennent comme toi que le plus précieux des charmes de l'isolement c'est l'étude.

Reléguées dans l'appartement mystérieux, elles n'ont pas besoin d'attendre qu'elles soient arrivées à l'âge où les plaisirs du monde n'offrent que peu d'attraits aux femmes pour chercher des distractions dans la culture des lettres. C'est la récompense méritée des vertus qu'elles exercent. Il est bien entendu que je ne veux parler ici que des esprits d'élite, tels qu'il s'en rencontre partout, quel que soit l'obstacle que les mœurs d'un pays opposent à leur développement.

La Chine possède aussi ses Sévignés, ses Staëls, ses Cottins, ses Dufrénois, ses Delphines Gays; mais de toutes les femmes qui se sont illustrées dans le Céleste-Empire par une intelligence supérieure et par un grand talent littéraire, certes la plus célèbre est la savante Pan-hoei-pan.

Son principal ouvrage fut composé pour l'édification des personnes de son sexe; il renferme une morale si pure, si sainte, qu'on devrait le proposer pour modèle, non-seulement aux Chinoises, mais encore à toutes les femmes de l'univers.

Avant de te donner un abrégé de son œuvre immortelle, je veux te faire connaître mon illustre lettrée.

Pan-hoei-pan naquit à Fou-song-hien, ville du troisième ordre de la province nommée Chen-si.

Sa famille, qui depuis plusieurs générations comptait des magistrats dans l'ordre civil, et des officiers dans l'ordre militaire, jouissait d'une honnête fortune et d'une réputation d'intégrité qui la faisait marcher de pair avec les plus grandes de l'empire.

Dès son enfance, Pan-hoei-pan possédait les qualités qui devaient un jour faire son bonheur et assurer sa célébrité. On remarquait en elle une application infatigable pour tous les petits travaux dont on la chargeait, un esprit observateur et pénétrant, et surtout une soumission pleine de douceur à la volonté de ses parents. Les différents noms qu'elle porta avant son mariage font en même temps l'éloge de son caractère et de son esprit. On lui donna d'abord celui de *Tchao*, ce qui signifie la Splendeur du soleil. Ce furent ses reparties fines et spirituelles, mais toujours faites avec la timidité convenable à son sexe et à son âge, qui lui valurent ce premier nom d'enfance. Les paroles toutes de feu, mais cependant pleines de sens et de raison, qu'elle employait quand elle rendait compte de ses chères études, l'excessive propreté de ses habillements et la grâce modeste de son maintien, lui méritèrent ensuite le surnom de *Hoei-pan*, c'est-à-dire Celle qui embellit la vérité par les agréments de l'esprit,

et qui dispose tout avec ordre. Enfin on l'appela encore du nom de *Ki* (Complète), pour exprimer qu'elle joignait la sagesse à la beauté.

Au lieu de se livrer au jeu comme les enfants de son âge, Pan-hoei-pan aimait à se retirer dans quelque lieu écarté de la maison, loin de l'appartement des femmes. Souvent ces absences prolongées causèrent de vives inquiétudes à sa mère.

Son père, curieux de savoir ce qui pouvait lui donner tant de goût pour la solitude, la suivit un jour secrètement dans sa retraite inconnue.

C'était une chambre avoisinant celle de ses frères; là, blottie contre la porte de communication, la charmante enfant écoutait avidement les leçons que de savants maîtres donnaient à leurs élèves, et, pour mieux retenir ce qui pouvait échapper à sa mémoire, elle traçait rapidement

La jeune Hoei-pan prenant des notes.

des caractères pendant que le professeur parlait. Qu'on s'imagine la surprise de son père! A cet aspect, ému d'admiration et de joie, il s'approcha de Hoei-pan, qui, en le voyant, baissa la tête et rougit de confusion comme si elle eût commis une faute; mais la rassurant aussitôt, ce bon père lui promit de récompenser tant d'amour pour l'étude.

En effet, quelques jours après, il plaça près d'elle une femme de mérite pour qu'elle reçût de celle-ci des notions étendues dans les sciences et dans la littérature.

Cependant, comme l'intention de ses parents n'était pas que leur fille devînt une lettrée, on pensa bientôt à lui choisir un époux digne de sa naissance et de ses précieuses qualités.

Aussi, dès qu'elle eut atteint l'âge de quatorze ans, elle fut mariée à un jeune homme nommé Tsao-ché-chou, fils d'un célèbre magistrat.

En entrant dans cette famille étrangère, Pan-hoei-pan, désireuse de se faire aimer, se montra d'une douceur et d'une prévenance parfaites pour sa belle-mère, autant qu'aimable et soumise avec son mari. Le soin du ménage fut le premier de tous ses soins, et si elle donna quelques moments aux lettres, ce fut uniquement pour plaire à celui qui avait reçu d'elle promesse d'obéissance et d'amour.

Devenue mère, et jalouse de remplir seule les devoirs qu'impose la nature, elle se fit la nourrice de ses enfants, et plus tard, son bonheur fut de se consacrer entièrement à leur éducation.

Enfin Pan-hoei-pan avait su mériter toute la tendresse de son époux, quand il lui fut enlevé par une mort presque subite. Inconsolable d'une perte si cruelle, elle se retira chez Pan-kou, son frère, où elle chercha dans la culture des lettres un allégement à sa douleur.

Pan-kou était historiographe de l'empire. Les lumières de sa sœur lui furent d'un si grand secours dans les ouvrages savants qu'il entreprit, qu'il ne dédaigna pas de l'associer à ses travaux. Comme il était juste et reconnaissant, il ne voulait pas à lui seul d'une gloire dont Pan-hoei-pan méritait si bien sa part. Or, devant le tribunal des lettrés, quand il lisait une nouvelle composition commandée par l'empereur et écrite par Hoei-pan, il ne manquait pas de dire : « Cet article, que vous admirez tant, n'est pas de moi, il appartient tout entier au pinceau de ma sœur. »

Ainsi, quoiqu'elle vécût dans une complète solitude, sa renommée s'étendait déjà jusqu'au palais impérial.

Un nouveau malheur qui vint fondre sur elle lui fit verser des larmes bien amères. Elle perdit son frère, ce compagnon chéri de ses études, cet ami sincère auprès duquel elle croyait terminer paisiblement ses jours. Le malheureux Pan-kou ayant été compromis dans une conspiration contre la vie du souverain, s'étrangla dans sa prison.

L'empereur fut très-affligé de la perte d'un savant qui devait illustrer son règne, et ses ministres lui ayant parlé du talent de Pan-hoei-pan, il ordonna à celle-ci de terminer les ouvrages de son frère, afin qu'ils fussent mis sous les yeux du public et reçus avec le respect dû aux livres publiés par l'ordre du gouvernement.

Ce fut une pieuse et douce tâche pour la pauvre veuve que celle de participer à la gloire d'un frère qu'elle avait si tendrement aimé. Elle s'en acquitta avec tant de succès, que l'empereur, pour la récompenser, lui donna un appartement dans le palais, et créa pour elle la charge de maîtresse de poésie auprès de l'impératrice, qui, toute jeune encore, se montrait déjà très-avide de savoir. Pour mettre le comble à ses bontés, il accorda à Pan-hoei-pan la faveur de porter le nom de *Tsao*, qui était celui de son mari, faveur dont il est peu d'exemples en Chine, où les femmes conservent le nom de leur père. De plus, il la décora du titre de *ta-kia* (très-grande dans sa famille), de sorte qu'ensuite on ne la nomma plus que *Tsao-ta-kia*, ce qui veut dire : La personne qui, portant le nom de Tsao, a été la plus grande dans sa famille.

Devenue l'oracle de la cour dans les questions littéraires, loin d'en tirer vanité, Pan-hoei-pan n'en devint que plus modeste. Quoiqu'elle possédât une érudition profonde, un goût exquis et une brillante imagination, enfin toutes les qualités qui font un écrivain du premier ordre, elle aima mieux employer ses talents à faire valoir les ouvrages des autres, qu'à en composer pour sa propre gloire.

Le seul qui parut sous son nom pendant sa vie est intitulé *Niu-kie-tsi-pen*, ou *Les sept chapitres des Devoirs de la Femme*. Bien qu'elle comprît l'utilité de son ouvrage, sa timidité naturelle ne lui permit pas de l'exposer au grand jour avant de l'avoir soumis à la critique d'un homme supérieur. Elle confia donc son manuscrit à un grave et savant personnage nommé Ma-young. Celui-ci ayant lu les

sept chapitres, en fut tellement ravi, que, sans vouloir attendre qu'ils fussent imprimés, il en fit une copie de sa propre main, et ordonna à sa femme d'apprendre par cœur ce chef-d'œuvre, fait, disait-il, pour conduire à la perfection les personnes de son sexe.

Bientôt les ministres, les magistrats, les lettrés attachés au service de la cour, suivirent son exemple et s'empressèrent de copier le précieux manuscrit, dont ils se promettaient les plus grands avantages pour la paix et le bonheur des familles; pensant avec raison que les femmes, ayant ainsi la règle de leur conduite toujours présente à la pensée, ne pourraient jamais s'en écarter.

Pan-hoei-pan mourut âgée de soixante-dix ans. La tristesse fut générale dans le palais, et l'impératrice, voulant donner une marque éclatante de sa douleur, porta le deuil de celle qu'elle avait toujours regardée comme une mère.

L'empereur, pour honorer dignement sa mémoire, régla lui-même la cérémonie de ses funérailles, qui se firent

Funérailles de Hoei-pan.

avec une magnificence extraordinaire, et il lui confirma, après sa mort, le titre glorieux de ta-kia, comme un souvenir de la beauté de son génie et de son immense savoir.

Une autre femme célèbre, Ting-chi, belle-fille de Hoei-pan, fit son éloge funèbre, qui nous a été conservé. Elle recueillit tous les manuscrits de son illustre belle-mère pour les livrer au public, ou plutôt à l'immortalité!...

Maintenant que tu connais Pan-hoei-pan, l'un des plus grands écrivains de la Chine, je suppose, ma chère Eugénie, que tu liras avec plaisir les principaux fragments de l'ouvrage que les Chinois regardent comme un chef-d'œuvre.

LES DEVOIRS DE LA FEMME.

CHAPITRE PREMIER.

Explication d'un ancien usage à la naissance d'une fille.

Nous tenons le dernier rang dans l'espèce humaine. Les travaux les plus humbles doivent être et sont en effet notre partage. Pénétrons-nous bien de cette vérité, elle influera sur notre conduite et deviendra la source de notre bonheur. N'attendons pas qu'une funeste expérience vienne nous apprendre ce que nous sommes; tâchons de nous en convaincre au plus tôt.

Dans l'antiquité, lorsqu'une fille naissait, on restait trois jours entiers sans daigner presque penser à elle; on la couchait par terre, sur quelques vieux lambeaux, près du lit de la mère, et on continuait à agir dans l'intérieur de la maison comme s'il n'y était rien arrivé de nouveau. Le troisième jour seulement on s'apercevait qu'il y avait un enfant de plus; alors le père prenait sa fille dans ses bras. Il se rendait avec ceux de sa suite ayant en main des fragments de briques ou de tuiles, dans la salle destinée au culte des ancêtres; et là, debout devant les images des aïeux, le père leur offrait l'enfant nouveau-né; les autres, les briques et les tuiles dont ils étaient chargés.

Tout était symbolique dans un pareil usage; tout y était leçon pour les personnes de notre sexe. Avec quelle différence on recevait un garçon au moment de sa naissance! Pour lui, on faisait éclater la joie la plus vive; pour la pauvre fille, on n'avait que du mépris, signe évident de son infériorité. En la couchant par terre sur de simples lambeaux, on donnait à entendre que le lieu le plus bas était celui qu'elle devait occuper dans la maison paternelle. Les briques et les tuiles dont on faisait offrande en même temps qu'on la présentait aux ancêtres signifiaient que l'abjection et les souffrances devaient être son partage.

Les briques sont faites pour murer un passage et pour être foulées aux pieds; quant aux tuiles, elles n'ont d'usage que lorsqu'elles sont exposées aux injures de l'air.

CHAPITRE II.

Des devoirs de la femme dans la maison de son mari.

Une fille n'est pas destinée à rester toujours fille. Quand elle a atteint l'âge de raison, on la livre à une famille étrangère pour qu'elle continue la race de celui qui la prend pour épouse. Dans ce nouvel état, elle a de nouveaux devoirs à remplir, et ces devoirs ne consistent pas tant à faire tout ce qu'on exige d'elle, qu'à prévenir ce qu'on serait en droit d'exiger.

Les maris sages paraissent contents quand leurs femmes, dociles en apparence à leurs ordres, les exécutent sans murmurer; quand elles semblent ne point chercher à se mêler des affaires étrangères à leur ménage; quand elles conservent en présence d'un époux un maintien modeste, un langage poli, et qu'elles ne témoignent jamais de jalousie à celles qui peuvent leur porter ombrage.

Fières du suffrage immérité de leurs maris, elles se croiront bientôt en droit de mépriser tout le reste; alors elles donneront sujet à des plaintes; plaintes qui seront infailliblement suivies de dissensions domestiques, lesquelles ont souvent de bien tristes effets!

Pour remédier à des inconvénients qui ne sont que trop ordinaires, il faut attaquer le mal dans sa source; il faut l'empêcher de naître; il faut enfin étouffer un préjugé presque universel.

Il suffit, dit-on, qu'une fille soit docile aux avis qu'elle reçoit dans la maison paternelle. Je dis, moi, que cela ne suffit pas. Les parents n'ont des yeux que pour leurs fils. Ils s'empressent de leur donner des maîtres dès qu'ils les croient en état de recevoir des leçons; à peine daignent-ils seulement penser à leurs filles.

Pourquoi donc refuser à celles-ci ce qu'on prodigue à ceux-là, puisque les uns et les autres ont également des passions à vaincre et des vertus à acquérir?

CHAPITRE III.

Du respect de la femme pour son mari, et de la surveillance qu'elle doit avoir sur elle-même.

Il vous naît un garçon, dit le proverbe, vous croyez voir en lui un loup que rien ne sera capable d'effrayer; il ne sera peut-être qu'un vil insecte qui se laissera fouler aux pieds. Il vous naît une fille, vous ne voyez en elle qu'une timide souris; peut-être sera-t-elle une horrible tigresse, répandant partout la terreur. Pères, mères et maris, c'est vous que regarde en partie le soin d'empêcher une pareille métamorphose; faites tous vos efforts pour contenir la souris dans son état de souris; mais comme vos efforts seuls seraient sans succès, il faut que la souris travaille elle-même et vous seconde de tout son pouvoir.

Jeunes filles, que j'ai dessein d'instruire, écoutez-moi! Vous qu'on a le droit de regarder comme une souris, voulez-vous ne point devenir une tigresse? conservez constamment la timidité qui vous est naturelle. Si de la maison paternelle vous êtes déjà passée dans celle d'un époux, quelque chose qui puisse vous arriver, et dans quelque situation que vous vous trouviez, pratiquez fidèlement les deux vertus que je regarde au-dessus de toutes les autres: un respect sans bornes pour celui dont vous portez le nom, et une attention continuelle à veiller sur vous-même.

Le respect attire le respect; un respect sans bornes fait naître l'estime, et de l'estime, il se forme une affection durable à l'épreuve de tous les événements. L'attention à veiller sur soi-même fait éviter bien des fautes. Une femme qui ne fait pas de ces deux vertus la base sur laquelle elle doit appuyer la tranquillité de ses jours, tombera bientôt dans les vices opposés, et deviendra la plus malheureuse des femmes. Elle fera tout de mauvaise grâce; elle se montrera querelleuse et acariâtre envers ceux qui l'approcheront; impérieuse et dure pour les enfants et les domestiques; insupportable à son mari, qui, ne voyant plus en son épouse qu'une souris changée en tigresse, cherchera à s'en débarrasser le plus promptement possible. Après bien des avertissements, des menaces et des corrections inutiles, il en viendra au dernier remède que permet la loi, il la répudiera! Si elle a encore des parents, il la leur renverra; si elle n'en a plus, il la confinera dans quelque froid appartement de l'endroit le plus reculé de sa maison, où, pour les vêtements et la nourriture, il ne lui accordera que ce qu'il n'oserait refuser au plus vil des esclaves.

CHAPITRE IV.

Des qualités qui rendent une femme aimable.

Ces qualités se réduisent à quatre; la vertu, la figure, la parole et les actions.

La vertu d'une femme doit être solide, entière, constante, à l'abri de tout soupçon; pourtant elle ne doit avoir rien de farouche, rien de rude ni de rebutant; rien de puéril ni de trop minutieux. Ses paroles doivent être honnêtes, douces, mesurées. Elle ne doit pas être taciturne; elle ne doit pas non plus étourdir par un babil sans fin. Elle ne doit rien dire de trivial ni de bas; mais elle ne doit pas pour cela mettre de la recherche dans ses expressions, afin de paraître un bel esprit. Si elle est assez instruite dans les lettres pour en parler avec assurance, elle ne doit pas faire parade de son érudition. On n'aime point qu'une femme cite à tous moments l'histoire et les poetes; mais on sera pénétré d'estime pour elle si, la connaissant savante, on ne lui entend tenir que des propos ordinaires, si elle ne parle

jamais de science et de littérature qu'en très-peu de mots, par pure condescendance pour ceux qui pourraient l'en prier. La vanité est, je crois, la passion la plus commune aux deux sexes, c'est celle du moins qui a le plus d'empire sur les femmes; rien par conséquent ne nous déplait tant dans autrui qu'une vanité qui blesse la nôtre. Une femme ne doit jamais ouvrir la bouche pour déplaire et pour offenser.

Aux agréments de la parole, elle doit joindre ceux du corps. La régularité des traits, la finesse du teint, la justesse de la taille, la proportion des membres et tout ce qui, dans l'opinion commune, constitue ce qu'on appelle la beauté, contribuent sans doute à rendre une femme aimable; mais ce n'est pas ce que j'entends par les agréments du corps dont elle doit tirer parti pour se faire aimer. Il ne dépend pas de nous d'être belle, et je demande d'une femme une qualité qu'elle puisse acquérir et des charmes qu'elle puisse se donner si elle ne les a pas.

Une femme est toujours assez belle aux yeux de son mari, quand elle a constamment de la douceur dans le regard et dans le son de la voix, de la propreté sur sa personne et dans ses habits, du choix, de l'arrangement dans sa parure, de la modestie dans ses discours et dans son maintien.

Pour ce qui est de ses actions, elle n'en doit faire aucune qui n'ait pour objet le soin de sa maison. Elle doit les faire toutes dans des temps réglés, de telle sorte qu'elle ne soit point esclave du moment précis. Elle doit enfin les faire sans vivacité comme sans lenteur; avec application, mais sans inquiétude; avec grâce, mais sans affectation.

CHAPITRE V.

De l'attachement que la femme doit avoir pour son mari.

Quand une femme passe de la maison paternelle dans celle de son mari, elle ne possède plus rien; ce qu'elle porte, ce qu'elle est, sa personne, tout appartient à celui qu'on lui donne pour époux. Vivant ou mort, c'est à son époux qu'appartient son cœur!...

Par les statuts consacrés dans notre cérémonial, un homme, après la mort de sa femme, a le pouvoir de se remarier; il a le même pouvoir pendant la vie de sa femme; mais une femme, pour quelque raison que ce soit, ne peut passer à de secondes noces sans se déshonorer. L'époux est le ciel de l'épouse, dit une sentence contre laquelle on n'a jamais réclamé; y a-t-il quelque endroit sur la terre où on puisse ne pas être sous le ciel?

La loi s'exprime ainsi : « Si une femme a un mari selon son cœur, c'est pour toute sa vie; si elle a un mari contre son cœur, c'est pour toute sa vie : dans le premier cas, elle est heureuse et l'est pour toujours; dans le second cas, elle est malheureuse, et son malheur ne finira que lorsqu'elle cessera de vivre. Que l'homme à qui elle est unie ait des qualités qui le rendent aimable ou des défauts difficiles à supporter, il est également son mari; c'est-à-dire son chef, son compagnon, son tout, hors de la sphère duquel elle n'est rien.

CHAPITRE VI.

De l'obéissance qu'une femme doit à son mari.

Une obéissance que ni le temps, ni les circonstances, ni les difficultés, ni les aversions, ne peuvent affaiblir, une obéissance qui s'étende à tout et sur tout, c'est celle dont je veux parler ici.

Une femme qui aime son mari et qui en est aimée lui obéit sans peine; quelquefois parce qu'elle suit son inclination, et quelquefois aussi parce qu'elle sait bien après tout qu'elle ne fera que ce qu'elle voudra, et qu'elle obtiendra facilement l'approbation de celui qu'elle aura su charmer. Son obéissance ne durera qu'autant qu'elle sera parfaitement d'accord avec son époux; mais que cet accord tient à peu de chose! un rien peut le rompre et le faire évanouir pour toujours.

Une femme, dit le livre intitulé *Niu-hien-chan* (la Montagne de la sagesse des femmes), doit être dans la maison comme une pure ombre et comme un simple écho. L'ombre n'a de formes apparentes que celles que lui donne le corps; l'écho ne dit précisément que ce qu'on veut qu'il dise.

CHAPITRE VII.

De la bonne intelligence qu'une femme doit toujours entretenir entre ses beaux-frères et ses belles-sœurs.

Le mari n'est pas sans cesse à la maison; il en sort pour le soin de ses affaires, et il ne rentre souvent que pour prendre ses repas et le repos de la nuit. Mais quand le mari n'est pas fils unique, il y a toujours dans la famille quelque beau-frère ou quelque belle-sœur avec qui une femme peut avoir de petites altercations, et qui lui fournira chaque jour l'occasion d'exercer plusieurs fois sa patience. Une femme d'esprit, qui veut vivre en paix, doit commencer par se mettre au-dessus des peines inséparables de sa condition. Elle doit se convaincre que sa tranquillité dans son intérieur et sa réputation dans le monde dépendent uniquement du soin qu'elle prendra de se concilier l'estime et l'amitié de toute sa famille. Or, le moyen de se concilier cette estime est bien simple. Qu'elle ne contrarie jamais les autres; qu'elle souffre en paix si elle est contrariée. Si on lui adresse des paroles dures et piquantes, qu'elle garde le silence, et surtout qu'elle ne s'en plaigne jamais à son mari. Qu'elle soit pleine de déférence pour les volontés d'autrui dans tout ce qui ne sera pas contraire à son devoir. Son beau-père et sa belle-mère, ses beaux-frères et ses belles-sœurs, fussent-ils des tigres et des tigresses, ne pourront manquer d'être pénétrés de reconnaissance et d'affection pour elle.

Jeunes filles qui passez vos jours sous les yeux d'une mère, mettez à profit le temps précieux qui vous reste pour vous instruire de vos devoirs présents et à venir.

Jeunes femmes qui vivez auprès de votre époux, si jusqu'ici vous avez négligé d'acquérir les connaissances nécessaires pour remplir les obligations de votre état, tâchez de réparer une faute dont les suites seraient très-funestes pour vous. La lecture des sept chapitres, si elle est faite avec soin, suffira pour vous apprendre ce que vous devez éviter. La pratique de ce qu'ils enseignent, si elle est exacte et constante, suffira pour vous disposer à devenir de bonnes mères.

Vous aurez des enfants auxquels votre exemple inspirera l'amour de la vertu. La piété filiale qui entrera dans leurs cœurs sera la récompense des peines que vous aurez prises, des humiliations que vous aurez eues à subir, et des victoires que vous aurez remportées sur vous-mêmes pour vous rendre telles que vous deviez être.

Que de bonnes et utiles pensées dans cet ouvrage, ma chère Eugénie, et quelle connaissance approfondie du cœur humain il fallait avoir pour décrire ainsi les petites jalousies, les nuances d'humeur, les caprices, enfin tous ces défauts, si minces en apparence, et qui pèsent d'un si grand poids dans la balance de la vie, puisqu'ils peuvent détruire la paix et le bonheur d'une famille!

Tu le vois, aucun de nos mauvais penchants n'échappait à l'intelligente censure de la sage Pan-hoei-pan; elle les recueillait tous avec le plus grand soin, afin qu'en présentant aux femmes le spectacle des maux qu'ils pouvaient causer, elles se missent en garde contre elles-mêmes.

Ce livre, répandu avec profusion dans les provinces de l'empire, et considéré comme le guide universel des jeunes filles, des épouses et des mères, dut être un puissant correctif pour la légèreté naturelle de notre faible humanité.

Ce serait vraiment une chose curieuse et piquante, si les pères et les maris de notre pays nous ordonnaient d'apprendre les sept articles par cœur, de même que les magistrats et les lettrés du Céleste-Empire en font encore un devoir aujourd'hui à mesdames et à mesdemoiselles les Chinoises; quant à moi, je suis tellement persuadée des bons résultats qui pourraient en advenir, que je vais conseiller cette lecture à toutes mes jeunes amies.

Mais, folle que je suis, à quoi bon cela? n'avons-nous pas nos mères, nos bonnes mères! Toute leur ambition n'est-elle pas de nous rendre aussi parfaites que nous pouvons le devenir? Et quelles sages maximes parleraient mieux à notre cœur que leurs tendres remontrances et l'exemple de leurs douces vertus!

Je ne veux pas terminer cette lettre, ma chère amie, sans te dire au moins quelques mots sur une femme qui n'est pas moins illustre que Pan-hoei-pan. Si l'une étonna les hommes par son immense talent, l'autre s'attira leur admiration par sa charité évangélique. Je veux parler de Candide, une des premières Chinoises qui furent converties à la religion chrétienne. Son grand-père, qui se nommait Sui, était un mandarin très-estimé de l'empereur. Ayant eu le bonheur de se faire baptiser, il prit le nom de l'apôtre saint Paul, et en effet il devint le véritable apôtre de la foi en Chine.

Quoiqu'on fût alors au temps des persécutions, il se faisait gloire de professer le catholicisme jusqu'au sein du palais impérial, et en mainte occasion il se déclara le protecteur de ceux qui venaient de si loin, et au milieu de tant de périls, apporter la parole de Jésus-Christ.

A la mort du père Jean de la Rocha, qui l'avait baptisé, Paul Sui, le lettré converti, fit prendre le deuil à toute sa maison, comme s'il eût perdu un parent qui lui fût bien cher. Une autre fois encore le zèle et la piété de ce saint homme éclatèrent d'une manière plus remarquable. Un missionnaire étant venu lui apporter une lettre que le cardinal Bellarmin écrivait aux fidèles d'Orient, il ne voulut jamais la recevoir qu'après avoir pris les habits de sa dignité et s'être prosterné trois fois à terre comme s'il se fût présenté devant l'empereur, car il lui semblait de son devoir de rendre à l'un des plus grands dignitaires de l'Église les honneurs qu'on accorde avec tant de prodigalité aux souverains de la terre.

La brûlante ferveur de ce grand mandarin se perpétua dans sa famille: sa petite-fille, Candide, qui dès son enfance avait été touchée par la grâce du Seigneur, voulut marcher sur ses traces dans la voie du salut.

Lorsqu'elle n'avait encore que quatorze ans, elle perdit sa mère, pieuse femme qui lui avait donné la plus sainte éducation. Dès qu'elle eut atteint sa seizième année, on la maria à un homme d'un très-grand mérite, nommé Hiu; mais celui-ci vivait encore dans les ténèbres de l'idolâtrie.

L'incessant désir de Candide était la conversion de son mari, aussi lui parlait-elle continuellement des beautés de la religion chrétienne. Sa piété était si ferme, si éclairée, sa douceur et son humilité étaient si parfaites, que, touché des vertus qu'elle devait aux lumières de la foi, son mari demanda et reçut le baptême.

Veuve à l'âge de trente ans, Candide se consacra entièrement à la gloire du Seigneur. Sans toucher à la fortune de ses enfants, elle trouva dans ses épargnes et dans le travail de ses mains une somme suffisante pour faire bâtir trente chapelles dans son pays et neuf autres dans différentes provinces de l'empire. On conçoit, d'après ce nombre, quelle devait être l'extrême simplicité des lieux consacrés au culte divin. Candide mettait tout son bonheur à accomplir la tâche qu'elle s'était donnée ici-bas; aussitôt que les chrétiens, Chinois ou Européens, avaient soumis à son sage jugement quelque pieux écrit dont les touchantes instructions pouvaient attendrir le cœur des infidèles, elle se hâtait de le faire imprimer à ses frais, puis elle le faisait répandre secrètement dans les maisons des gouverneurs, des lettrés et des magistrats qui n'avaient pas encore abjuré leurs erreurs.

Basile, le fils de cette généreuse chrétienne, fut nommé gouverneur des postes de la navigation. Poursuivant son noble but, elle voulut l'accompagner dans toutes les diverses contrées où son service l'appelait. Partout où elle rencontrait l'idolâtrie, elle la combattait courageusement, soit en envoyant des missionnaires instruire et baptiser les idolâtres, soit en érigeant des chapelles pour la célébration de l'office divin. Candide n'ignorait pas que la misère force souvent les pauvres gens à abandonner leurs enfants dès qu'ils sont nés. Une âme comme la sienne ne pouvait connaître le mal sans chercher à en prévenir les tristes effets; c'est pourquoi elle s'empressa d'employer le crédit de son fils auprès du vice-roi de Sou-tcheou, afin d'obtenir l'autorisation de créer un établissement dans lequel on devait recevoir les enfants abandonnés et leur procurer des nourrices. Le vice-roi ne s'opposa point à cette bonne œuvre, et l'hôpital des orphelins fut fondé. Il y a en Chine un grand nombre d'aveugles; la plupart de ceux qui sont atteints de cette cruelle infirmité n'ont d'autre moyen pour subvenir à leur existence que de parcourir les rues et les places publiques en prédisant l'avenir à un peuple superstitieux. Remplie de compassion pour ces malheureux et d'horreur pour les criminels préjugés qu'ils propageaient, Candide pensa qu'elle pourrait les amener à consacrer à la gloire du Seigneur le temps qu'ils employaient à nuire aux autres et à eux-mêmes. Elle en fit venir un grand nombre auprès d'elle; d'abord elle soulagea leur misère, puis les instruisit des doctrines du christianisme, et leur commanda d'aller par la ville assembler le peuple, non plus pour lui faire des récits mensongers, mais pour lui enseigner la loi de Dieu et l'engager à se convertir.

Quelques années avant la mort de cette sainte femme, l'empereur, pour lui témoigner l'estime que lui inspiraient tant de belles qualités, lui fit donner le titre de *chougin* (chaste personne); de plus, il lui envoya un habit magnifique brodé en soie, garni de plaques d'argent, ainsi qu'une coiffure de perles et de pierreries. Candide reçut avec un profond respect et une affectueuse reconnaissance ce riche présent de son souverain; elle prit plaisir à s'en revêtir le jour anniversaire de sa naissance; mais dès le lendemain elle détacha les plaques d'argent de sa robe et les pierreries de sa coiffure pour les employer à secourir les pauvres et à orner les autels. Quand sa dernière heure fut arrivée, elle vit approcher sans crainte ce moment terrible qui devait la livrer à l'éternité, et elle reçut les derniers sacrements avec la foi la plus vive et l'ardente espérance d'être éternellement unie dans le ciel à celui qu'elle avait tant aimé et si bien servi sur la terre.

La mort de Candide porta la tristesse dans tous les cœurs; les pauvres la pleurèrent comme une mère, les nouveaux chrétiens, comme le modèle de toutes les vertus évangéliques, et les missionnaires, comme un appui certain dans les persécutions qu'ils avaient à souffrir.

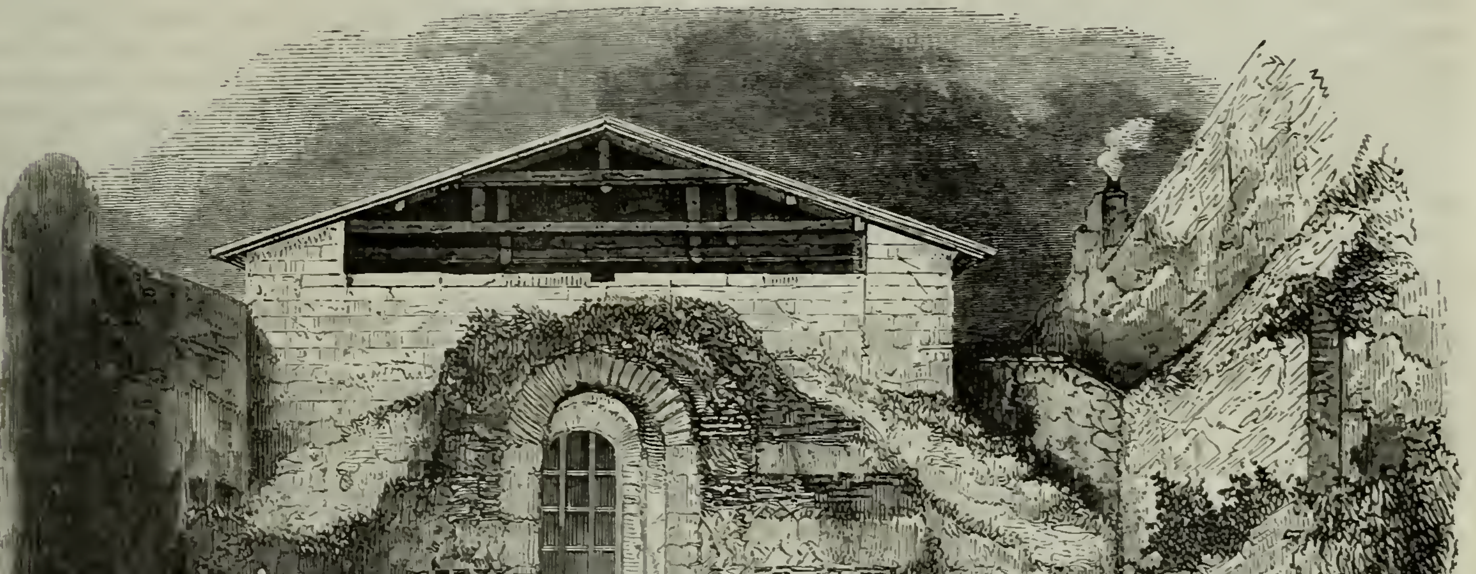
J'espère, mon amie, que tu t'intéresseras maintenant au sort des pauvres petites Chinoises; aussi, quand un des ministres de Dieu viendra réclamer ton offrande pour l'œuvre de la Sainte-Enfance, tu t'empresseras de la déposer entre ses mains; non-seulement parce qu'adoucir le sort des infortunés semble tout naturel à ton cœur, mais encore parce que tu penseras que c'est peut-être à toi qu'une Panhoei-pan ou une Candide devra la vie!

AUGUSTINE MASSON.

FIN.

HISTOIRE DE L'ART.

MUSÉE DES THERMES ET DE L'HOTEL DE CLUNY.



Palais des Thermes de Julien.

L'art antique est mort sous les coups des Goths et des Vandales; c'est dans Rome expirante que son dernier soupir s'est exhalé, et son beau corps de marbre est resté enseveli sous les ruines de sa ville bien-aimée. Ces barbares, désertant les campagnes glacées des bords de la Baltique et du plateau de la Bohême pour conquérir leur place sous un ciel plus doux, se répandirent dans les plaines fécondes de l'Italie, au moment où des guerres intestines leur en

avaient ouvert tous les chemins, et là, s'abandonnant à cette rage instinctive dont les hommes qui n'ont rien sont animés contre ceux qui possèdent, ils dévastèrent, à l'envi les uns des autres, tous ces temples, tous ces palais de marbre et de granit, où se trouvaient renfermés tant d'objets d'art dont la magnificence eût été bien propre à désarmer leur colère, s'ils eussent été moins aveugles.

Cependant leur domination dura peu, comme tout ce qui est violent : ils cédèrent à la fortune d'Aurélien, mais en emportant l'espoir de revenir bientôt. L'empire fut sauvé, pour quelque temps du moins; l'art antique seul était frappé pour jamais, et, depuis cette époque, aucun nom d'artiste n'est parvenu jusqu'à nous.

C'est en prenant pour guide les œuvres des grands architectes du règne d'Auguste, que Dioclétien put faire élever des thermes magnifiques, plus vastes que ceux qu'on avait exécutés jusqu'alors; toutefois, ils n'en portaient pas moins les traces d'une décadence déjà profonde ; et plus tard, lorsque les Romains rendirent les honneurs du triomphe à l'empereur Constantin, qui venait de vaincre Maxence, ils furent obligés d'enlever les bas-reliefs d'un monument dédié à un autre prince, pour en orner celui qu'ils élevaient à sa gloire, car il ne se trouvait plus en Italie de sculpteurs capables d'exécuter de pareils travaux.

Depuis l'année 115 avant Jésus-Christ, époque de l'établissement des premières voies romaines dans les Gaules, (travaux qui sont l'indice d'un commencement d'assimilation à l'empire), ce pays, qui fut tout à la fois une cause de grandeur et de décadence pour les Romains, prit part à toutes leurs vicissitudes, et son sol s'enrichit de monuments appartenant aux plus belles époques de l'art, comme il se couvrit, dans les bas-temps, de constructions d'un goût affaibli, où le style ne se montrait plus que comme un souvenir vague et confus des vieilles traditions.

L'érection du palais des Thermes de Paris remonte environ à cette dernière époque ; cependant beaucoup d'historiens ne sont pas d'accord sur sa date. Constance Chlore ou Julien, voilà les princes dans lesquels chacun d'eux veut trouver un fondateur. Quant à nous, c'est aux événements et au caractère des restes mêmes de cet édifice que nous en appellerons, car bien souvent, pour ces époques éloignées, la date d'un monument ne se lit bien que sur ses murailles.

A l'air de grandeur et de prospérité dont brillent les palais, on peut croire qu'ils n'ont été élevés qu'en des jours de calme et de bonheur, car pour fonder, la paix est plus propice que la guerre, et nul ne songe à bâtir des basiliques, monté sur un cheval de bataille; aussi ne pensons-nous pas qu'on doive attribuer le palais des Thermes à Julien, son séjour de cinq années dans les Gaules ayant été employé à lutter contre les Germains et les Francs. Parfois, il est vrai, Julien venait passer quelques mois à Lutèce, mais c'était pour y prendre ses quartiers d'hiver. C'est pendant ce temps qu'il s'occupait de l'administration du pays, difficile à établir dans des provinces ruinées par la guerre et les concussions ; qu'il refaisait la constitution des Gaules, et qu'il y fondait l'égalité du droit. Lutèce, pour sa part, gagna beaucoup à ce changement, Julien l'éleva de la condition de vectigale au rang de municipe; elle prit le titre de cité et changea son nom contre celui de *Parisii*, qui appartenait à la nation dont elle était le chef-lieu.

Certes, des travaux si nombreux, si importants, si difficiles, qui nécessitaient tant d'application, et pour lesquels Julien n'avait d'autre temps à donner que celui de l'hivernage, devaient employer tous ses moments, et ne laisser aucune place dans son esprit pour ces grands projets de construction, dont l'orgueil et la volupté sont presque toujours le but. Et puis, pour bâtir des palais aussi splendides, il faut être tout-puissant : or, malgré ses conquêtes, on traitait Julien à la cour de Constance comme un général de peu de valeur; les courtisans, qui savaient combien l'empereur en était jaloux, lui donnaient par dérision le surnom de *Victorinus* (petit vainqueur).

Enfin, quand même le caractère simple, économe et parcimonieux de Julien ne l'aurait pas éloigné de faire construire un palais comme celui des Thermes, dont l'étendue et les dispositions trahissaient les habitudes opulentes de celui qui l'avait fait élever, on pourrait dire qu'ayant quitté Lutèce pour la dernière fois avant d'être maître de l'empire, il n'en avait eu ni le loisir, ni la puissance. D'un autre côté, nous voyons que Julien, dans un passage de son manifeste adressé aux Athéniens, où il rapporte les circonstances qui ont précédé son avénement à l'empire, s'étend avec plaisir sur son séjour à Lutèce. Il y habitait, avec son épouse la princesse Hélène, un palais dont il ne donne pas le nom, mais dans son récit on voit assez qu'il doit être question du lieu appelé les Thermes. Il reçut dans cette demeure les commissaires qui lui apportaient l'ordre de renvoyer les quatre légions de troupes auxiliaires revenues des bords du Rhin, et de laisser choisir trois cents hommes dans chacune des légions qui lui restaient, sous prétexte qu'on les destinait à une expédition lointaine. Julien fut sensible à cette injustice, néanmoins il voulut se conformer à la volonté de Constance, et, à cet effet, il réunit toutes ses troupes, dont le nombre s'élevait à plus de 10,000 hommes, sur la place d'armes de son palais, pour les passer en revue une dernière fois; mais ses soldats firent éclater des murmures et des imprécations contre l'empereur en apprenant l'ordre inique par lequel on les enlevait à la fois à leur capitaine, à leur patrie et au théâtre de leurs exploits. Dans un banquet d'adieu que Julien donna à ses officiers, il leur tint un discours si touchant, si résigné, qu'ils sentirent plus vivement encore quelle perte c'était pour eux de quitter un tel général, et, en se retirant dans leurs quartiers respectifs, ils y déterminèrent, par la manifestation de leurs regrets, l'explosion d'une révolte qui déjà grondait sourdement. Ces troupes assiégèrent alors le palais en proclamant Julien *Auguste*; mais ce prince s'était réfugié dans des appartements cachés (*latebras occultas*) qui le dérobèrent pendant toute une nuit à l'impatience du soldat. Le lendemain, sa retraite ayant été découverte, il fut salué empereur et porté sur un bouclier.

D'après ce récit, qui nous est fourni par Ammien Marcellin, Zozime et Julien lui-même, nous voyons que le palais où tous ces événements sont arrivés était immense, puisqu'on pouvait passer en revue sur la place d'armes qui en dépendait, une armée de plus de 10,000 hommes ; or, il était impossible que le petit palais, situé dans la partie occidentale de la Cité, eût dans ses dépendances un espace assez étendu pour que l'on pût y asseoir le camp d'une armée aussi considérable, car la ville elle-même était extrêmement petite, et les écrivains de ce temps-là ne lui donnent pas d'autre désignation que celle de petite forteresse (*castellum*, *oppidulum*).

Le palais des Thermes, au contraire, qui s'étendait autrefois depuis le bord de la Seine, en face du Petit Pont, jusqu'à l'endroit où l'on a bâti depuis le collége de la Sorbonne avait une place d'armes ou *campus* qui occupait tout le vaste emplacement représenté aujourd'hui par la place Saint-Michel et la partie orientale du jardin du Luxembourg, emplacement dans lequel on a trouvé, à différentes

époques, un grand nombre d'objets de campement, de harnachement militaire, et plusieurs séries de médailles, depuis Jules-César jusqu'à Honorius, époque à laquelle ce camp aura sans doute été abandonné.

Le prolongement du palais des Thermes jusqu'au bord de la Seine est attesté par les arrachements de murs antiques, remarqués par M. de Tubière, comte de Caylus, dans le courant du siècle dernier, au Petit-Châtelet, qui était situé au bas de la rue Saint-Jacques, et par la découverte qui a été faite dans des caves du quartier, de voûtes et de piliers de même maçonnerie, présentant d'espace en espace une direction constante vers les Thermes. Nous ferons observer encore que l'expression de *latebras occultas*, dont se sert Julien pour désigner sans doute une demeure souterraine, trouve ici son application par les retraites profondes qui existent sous ce palais, et dont les communications jusqu'à la Seine ne sont interrompues que par des décombres et des travaux de soutènement, ce qui démontre d'une manière évidente que ce palais est bien celui dont le manifeste de Julien fait mention.

L'opinion qui attribue l'érection des Thermes à Constance Chlore, grand-père de Julien, s'appuie sur le séjour de quatorze années que ce prince fit dans les Gaules, et pendant lequel il y goûta les douceurs d'une paix bien rare alors. Cette présomption devient plus forte encore si l'on songe à l'impulsion que Dioclétien, son collègue, avait cherché à donner à l'art en faisant entreprendre un grand nombre de travaux importants; car il était très-naturel que Constance Chlore eût cherché à l'imiter, au moins dans cette partie remarquable de son gouvernement.

Le grand espace compris entre la Seine et la Sorbonne était occupé autrefois par un palais dont les Thermes n'étaient très-certainement qu'une dépendance; ceci est attesté dans le huitième siècle par l'évêque Fortunat, qui le qualifie, dans ses poésies, de « vaste palais et de *citadelle élevée*; » et par Jean de Hauteville, qui florissait en 1180, lequel lui donne la désignation « d'habitation des rois, dont les cimes *s'élèvent jusqu'aux cieux*, et dont les fondements touchent à l'empire des morts. » Il ajoute un peu plus loin : « Au centre se distingue le principal corps de logis, dont les ailes s'étendent sur le même alignement, et, se déployant, semblent embrasser la *montagne*. » Ceci établit d'une manière indubitable que, ce corps de logis occupant le sommet d'une montagne, les Thermes, dont la situation est si différente, n'en étaient qu'une annexe ou une dépendance. Quant au changement de nom que ce lieu a subi, il vient sans doute de ce que, les rois ayant abandonné cette résidence à l'époque des invasions des Normands sans y revenir depuis, le palais aura perdu de son importance, et le principal se sera trouvé absorbé par l'accessoire.

En effet, ce n'est qu'en 1138, sous le règne de Louis le Jeune, que l'on trouve la première trace de ce changement de nom, dans un titre où il est dit que l'aumônerie de Saint-Benoît est contiguë au palais des Thermes. Un si grand nombre de témoignages nous paraît bien propre à jeter une lumière suffisante sur l'origine de ce monument, et à asseoir une opinion sur des bases certaines. Aussi n'hésiterons-nous pas à dire que le corps de logis principal, mentionné par l'évêque Fortunat et le poëte Jean de Hauteville, faisait partie du palais dont parlent Ammien Marcellin, Zozime et Julien; cette demeure est bien celle qui fut bâtie sous Constance Chlore, pendant les quatorze années qu'il passa dans nos contrées, et c'est là que Julien vint habiter au moment de son avénement à l'empire. Bien certainement les Thermes n'ont été construits que postérieurement, sous le règne tyrannique et superbe des frères Valentinien Ier et Valens, règne qui fut si prospère; le séjour qu'ils firent à Paris est d'ailleurs attesté par trois de leurs lois contenues dans le Code théodosien, où il est dit qu'elles ont été faites dans cette ville en l'année 365. En effet, tout dans la salle qui reste des Thermes accuse cette origine: les fausses arcades y sont disposées par trois, avec la voussure médiane plus élevée que les deux autres, ce qui est bien dans le goût de l'époque que nous indiquons; et la maçonnerie, qui se compose de chaînes de moellons disposées sur trois rangs, alternant d'une manière méthodique avec quatre rangées de briques, présente un caractère bien marqué, ne se rencontrant jamais que dans les constructions romaines de la fin du quatrième siècle. Nous ferons observer ensuite que l'opinion qui attribuait ce palais avec si peu de fondement à Julien, n'est pas plus ancienne que le seizième siècle, et qu'elle ne s'est soutenue qu'en raison du peu d'attention qu'on lui avait accordée.

Ces Thermes, qui sont une imitation partielle de ceux de Dioclétien, pour lesquels on s'était inspiré des plus beaux temps de l'art, doivent donc présenter à nos yeux un dernier exemple de l'architecture antique; aussi applaudissons-nous au choix qu'on en a fait pour y placer les monuments découverts sous le sol de Paris, et tout ce qui se rapporte à l'histoire de la capitale dans les temps antiques et au moyen âge; en effet, rien n'est plus beau que de voir ce doyen vénérable de nos monuments, appuyé sur des étais de maçonnerie comme un vieillard sur l'épaule d'un de ses fils, donner un asile à tous ces vieux débris qui ont échappé comme lui à la main du temps! Rien aussi ne nous semble plus utile et plus capable de répandre les connaissances archéologiques; car les enseignements les plus rapides et les plus durables sont ceux qui frappent vivement l'esprit par des images. Et puis, de combien d'intérêt ces connaissances ne sont-elles pas dignes! Elles arrivent à nous en se parant, comme les vieux souvenirs d'un pays, de ce charme inexprimable qui fait rêver et regretter quelquefois, quoiqu'en des temps meilleurs, un âge qui n'est plus; et c'est en se traduisant sous nos yeux par une espèce de révélation monumentale, qu'elles semblent faire revivre, au milieu de ces vieux murs, tous les empereurs, tous les rois qui sont venus y habiter tour à tour. C'est ainsi qu'involontairement on se reporte à l'époque où ce palais venait d'être fondé, et que l'on en contemple la magnificence primitive. En effet, ces fraîches murailles devaient être bien belles sous le soleil de nos aïeux! et ces murs, d'un rouge vif, encadrés de pierres blanches, comme ils devaient briller lorsque des flots de lumière argentée tombaient sur eux! Puis, vers le soir, au moment où les rayons cédaient peu à peu leur place à l'ombre, on aurait pu comparer cette demeure, sur laquelle le crépuscule laissait tomber un des plis de son manteau de pourpre, à une coquette s'enveloppant dans sa mante noire pour ne laisser admirer qu'un coin de son visage blanc et rose. Mais à présent que ce palais a vieilli, il a échangé ses grâces d'autrefois contre la sévérité de l'âge, et il est majestueux comme les quinze siècles qui pèsent sur lui. Les beaux monuments donnent de belles ruines, et les restes de ce palais sont si imposants, qu'il semblerait que le temps, qui certes ne lui a pas épargné l'outrage, abandonnerait son sablier pour ces pans mutilés dont les ombres ont marqué toutes les heures pendant quinze siècles!

Les Romains, qui comprenaient à merveille le *deliciæ ruris*, n'ont pas oublié de construire cette basilique au fond d'une de ces forêts ombreuses et profondes comme celles que consacraient les druides. Ce palais dut y

gagner beaucoup : les œuvres de la nature vont si bien avec celles des hommes ! En effet, une demeure autour de laquelle on n'apercevrait aucune trace de végétation ne présenterait aux regards qu'un objet de tristesse et d'ennui ; de même, une forêt où l'on ne verrait pas d'habitation ne semblerait qu'une affreuse solitude; aussi les Romains étaient-ils grands amateurs de jardins : ils poussaient ce goût jusqu'à la manie, et ils en construisaient même sur les toits de leurs maisons.

Autrefois, on voyait plusieurs jardins de cette espèce au palais des Thermes ; le dernier n'a été détruit qu'en 1819, sans doute parce qu'il menaçait la sûreté de la voûte qui le supportait, et on l'a remplacé par une toiture fort légère, il est vrai, mais d'un goût si bizarre et si mal approprié, qu'elle suffirait pour donner aux Thermes l'aspect d'un marché, si la hardiesse et la beauté de ses arcades ne lui faisaient rendre plus de justice.

Ces jardins *aériens* des Romains étaient le lieu où ils prenaient leurs repas pendant la belle saison, afin de satisfaire plusieurs sens à la fois : la vue, par l'aspect d'un beau site qui s'étendait au loin, et l'odorat, par les émanations des fleurs qu'ils aimaient le mieux. L'hiver apportait peu de changement à cette existence sensuelle, car Sénèque parle d'un calorifère nommé *hypocaustum* que l'on venait d'inventer de son temps, et dont les tuyaux répandaient dans toutes les parties des appartements une chaleur printanière qui faisait éclore de nouvelles fleurs pour leurs banquets.

Les Romains voulaient tout centraliser, mais c'était principalement dans la culture de leurs jardins qu'ils avaient rendu ce système admirable : on y voyait réunies sous une même latitude les productions des contrées les plus éloignées, et c'est à cette culture exotique que les jardins plantureux du palais des Thermes empruntaient leur plus belle parure et leurs fruits les plus doux. Quel devait être l'étonnement de ces rustiques Gaulois, auxquels les anciennes coutumes du culte druidique avaient si bien fait connaître la végétation qui couvrait leur sol, lorsqu'en suivant silencieusement les allées tortueuses et profondes du *clos de Laas* (ainsi nommait-on les jardins des Thermes), ils voyaient briller les riches corolles d'une fleur qui ne s'était jamais offerte à leur vue, et dont le premier plant venait d'être pris sur quelque champ de bataille, puis rapporté dans le casque d'un soldat ! Comme ils devaient regarder avec un œil d'envie les fruits ronds et vermeils de cet arbre que Lucullus avait importé des bords de l'Iris, et qu'on venait cueillir pour la table du prince ! Combien ces grappes dorées, qu'ils voyaient pendre pour la première fois aux extrémités d'une tige épineuse, auraient paru douces à leurs lèvres, et combien elles durent exciter leur sensualité en apprenant que sous la pulpe transparente de ces fruits on trouvait le jus délicieux qu'ils avaient vu perler dans des coupes d'or aux banquets des grands (1), dans ces festins dont la splendeur les éblouissait tant ! Selon eux, toutes ces richesses venaient d'un génie bienfaisant qui protégeait les Romains ; aussi se montraient-ils jaloux de connaître des dieux qui pouvaient répandre de tels dons sur ceux qui leur élevaient des autels, et, dans leur enthousiasme mystique, ils sculptaient des troncs d'arbres pour en former des cippes, qu'ils dédiaient à Bacchus.

On ne saurait croire jusqu'où allait le faste des Romains dans ces derniers temps, et surtout à la cour de ces empereurs dont le règne devait passer si vite ; on aurait dit qu'ils voulaient épuiser d'un seul coup, à force de raffinements, tout ce que l'homme peut créer de magnificence et de volupté : aussi ont-ils surpassé en cela ce que les nations les plus efféminées avaient imaginé. C'est qu'ils avaient oublié le dédain profond dont ces nations avaient été l'objet de la part des premiers Romains, ou, s'ils se le rappelaient, ils pensaient sans doute qu'il est aisé de mépriser la volupté lorsqu'on n'en voit que les effets, mais qu'il est bien difficile de lui résister une fois qu'on en a éprouvé les douceurs.

C'en était fait de Rome, car les craintes de Fabricius au sujet de la philosophie d'Épicure, ainsi qu'on la comprenait, s'étaient réalisées, et, du jour où cette doctrine sensuelle se promena en souveraine dans les rues de la métropole, il n'y eut plus dans Rome un seul Romain véritablement digne de ce nom : ce n'étaient plus que des esclaves, qui, sous le joug du plaisir, se façonnaient à porter les fers des Barbares.

Depuis ce changement de mœurs, les Romains métamorphosaient tout : l'utile était devenu commode, le nécessaire agréable, et il n'est pas jusqu'aux choses superflues auxquelles ils ne donnassent une très-grande valeur en les rendant splendides ; enfin, il n'y avait pas un seul besoin qui ne fût l'occasion d'un plaisir; mais ce sentiment devient insatiable, plus on le satisfait et plus il lui faut de nouvelles jouissances; les voluptueux tournent sans cesse la tête autour d'eux pour demander de nouveaux plaisirs aux objets qui les entourent : ainsi faisaient alors les Romains, et leurs regards étant tombés sur leurs thermes, ils en firent un lieu de délices.

Vitruve, qui en a écrit une description fort détaillée, donne le nom de toutes les salles dont se composaient ces établissements. Voici les principales : le *frigida lavatio* était un vaste espace rempli d'eau dans lequel les baigneurs s'exerçaient à la natation ; le *calida lavatio* était le lieu où l'on prenait des bains d'eau chaude dans de larges baignoires taillées dans le marbre ou le porphyre. On nommait *propnigeum* un vestibule qui conduisait à l'*hypocaustum*, ou le poêle; c'était là que l'on se préparait pour entrer dans l'étuve appelée *laconicum*, où l'on prenait les bains de vapeur. En sortant de cette pièce, on passait dans l'*elæothesium* pour se couvrir d'huile et de parfums ; puis on se rendait dans l'*apodypterium* ou vestiaire, dans lequel on recevait un riche manteau nommé synthèse, sorte de vêtement dont on se parait pour assister au banquet, lequel se tenait dans le *triclinium* ou cénacle. Là, toute une société d'hommes et de femmes, le front couronné de roses, s'étendait nonchalamment sur des lits moel-

(1) La vigne est sans doute aussi vieille que le monde, puisque la plupart des anciens peuples se servaient du vin dans les sacrifices religieux ; mais, originaire d'Asie, elle ne fut introduite en Europe que fort tard. Pline considère la défense faite par Numa Pompilius de verser le vin sur les bûchers pour honorer les morts, comme une preuve que, dans ce temps-là, les vignes étaient fort rares en Italie. Vers l'an 600 de Rome, elles devinrent assez communes pour que chaque famille opulente pût avoir son vignoble ; néanmoins, la loi qui défendait aux femmes de boire du vin sous peine de mort n'était pas encore abolie. Ainsi que les fruits du *lotos*, espèce de jujubier dont parle Homère, le vin, par sa douceur, faisait oublier la patrie absente ; et, lorsque Brennus voulut engager les Gaulois à faire la conquête de l'Italie, il n'eut pas de meilleures proclamations à leur envoyer que des outres pleines de vin ; en effet, tous les peuples qui burent de ce vin abandonnèrent avec enivrement leurs forêts sacrées, ces temples de leurs dieux aux voûtes frémissantes, pour aller, au péril de leur vie, butiner quelques-unes de ces outres précieuses. Ce n'est qu'en 278 (de J.-C.), la deuxième année du règne de Probus, que cet empereur fit planter des vignes dans les provinces les plus méridionales de la Gaule, d'où cette culture se répandit peu à peu, au moyen de ces vergers que l'on voyait toujours auprès des demeures des princes, dans tous les lieux qui lui étaient favorables.

(*Note de l'auteur.*)

leux rangés autour de la table du festin ; on faisait ensuite des libations en l'honneur de Flore et de Vénus, puis on apportait le premier service, et le repas commençait.

Quelquefois cependant les Romains allaient au bain après avoir mangé, comme on peut en juger par un passage de la première satire de Juvénal, dans lequel il adresse à un gourmand qui s'était fait servir les parts de dix convives, le reproche d'être allé se mettre au bain l'estomac trop chargé d'un paon mal digéré, selon une habitude qui occasionnait tant de morts subites et qui rendait les vieillards *intestats* si communs :

> Turgidus, et crudum pavonem in balneo portas.
> Hinc subitæ mortes atque intestata senectus.

Les fêtes qui se donnaient aux Thermes avaient rarement lieu sans qu'on y joignît quelques spectacles, et le choix des représentations n'était jamais ni bien délicat ni bien épuré. En fait de comédies, on préférait les *togates* aux *prétextes*, et les farces les plus grossières l'emportaient même sur les togates ; les pantomimes étaient aussi très-goûtées, et il y avait toujours à la suite des princes un assez grand nombre de sujets pour jouer ces sortes de pièces.

Lorsqu'en 365 Valentinien et Valens vinrent demeurer à Paris, on vit entrer derrière eux, dans le palais des Thermes, une troupe de musiciens avec leurs cymbales, leurs buccines et leurs cithares ; des bouffons, des farceurs, des baladins et des pantomimes avec des masques et des

Intérieur des Thermes.

déguisements ; des bateleurs adroits et souples, montés en croupe sur des animaux savants, se promettant tous de faire des merveilles, afin de gagner le prix que l'on décernait à ceux qui se distinguaient dans leurs rôles. Derrière cette troupe bruyante et rieuse, on vit passer des hommes à figure sinistre, revêtus d'un *sagum* de couleur sombre, et la tête couverte du *pileus* des affranchis : c'étaient des sicaires dont le long poignard devait être de la partie. Les deux empereurs allaient avoir beaucoup de monde, et ils voulaient donner des fêtes dignes d'eux. Les victimes ne manquèrent pas, car trois attelages de bœufs, conduisant des cages bardées de fer, toutes remplies de ces infortunés, venaient d'entrer dans l'*atrium* du palais. Au milieu du bruit des instruments, des lazzis des bouffons, des *hop!* des sauteurs et des castagnettes des danseuses, on allait entendre les sanglots des martyrs ; quel concert pour la méchante oreille de Valentinien ! Et tout le sang qui se versait dans les arènes, loin de l'apaiser, excitait encore ses instincts cruels ! « Frappez plus fort, criait-il, qu'il expire sous le bâton ! » ou bien : « Qu'on le brûle vif ! qu'on lui tranche la tête ! qu'on lui arrache les ongles ! et, s'il crie trop fort, arrachez-lui aussi la langue ! » Quelquefois ses sicaires lui paraissaient trop lents à déchirer la chair et à verser le sang ; alors il ordonnait que l'on fît sortir de leurs cages deux ours monstrueux, qu'il nommait *Innocentia* et *Mica aurea*, et le carnage était au comble ; les cris redoublaient, puis s'éteignaient peu à peu, et bientôt un silence de mort régnait autour de l'Innocence et de Miette d'or. Quels noms pour des animaux si cruels ! Valentinien les aimait tant, qu'il n'avait pu trouver de noms assez doux pour eux : les services qu'ils avaient rendus lui paraissant dignes de récompense, l'Innocence, qui apparemment l'emportait sur son compagnon, reçut la liberté pour prix de sa férocité, et il fut reconduit dans sa forêt natale. Mais ces malheureux qui leur avaient servi de proie, quels crimes avaient-ils commis ?

Aucun. C'était un écuyer auquel on tranchait la tête parce que le cheval de l'empereur s'était emporté; un maître d'office qui périssait dans les tourments pour avoir un peu tardé à se rendre aux ordres du prince, ou bien un cuisinier que l'on brûlait vif pour un faisan trop cuit.

Ces tristes victimes, sacrifiées au grand jour, et seulement pour la volupté du sang, n'étaient pas les seules que l'on immolât; la politique avait aussi les siennes, mais, comme elles étaient dangereuses, c'était dans l'ombre qu'on les frappait; ou bien on les enfermait dans les cachots les plus profonds, et c'était dans des souterrains infects, n'ayant pour hôtes que des reptiles, que l'on faisait descendre des princes comme Para, roi d'Arménie, et Vithigabius, fils du roi des *Alemani*; puis, lorsque l'empereur quittait le palais, on les oubliait là, les laissant en proie à la faim et au désespoir; aussi ne saurait-on se défendre d'un sentiment de terreur lorsqu'on se fait conduire dans les souterrains des Thermes, en songeant aux tortures dont ils ont été les témoins, et que dans la poussière de ses décombres il se mêle tant de cendres de victimes!

Mais la Victoire, qui avait toujours conduit Rome par la main, venait de se déclarer contre elle, et ses enfants étaient chassés de ses plus anciennes possessions. Les Gaules, où trop longtemps les Romains avaient promené leur mollesse, leur échappaient de toutes parts; les Francs au teint vert, aux regards bleus, à la chevelure épaisse et blonde, leur arrachaient le pays lambeau par lambeau, et Childéric, qui voulait faire oublier par ses succès toutes ses fautes passées, faisait fuir devant lui Ægidius et Syagrius, les deux derniers Romains qui commandèrent une armée au delà des Alpes.

Childéric fut le premier de sa race qui entra dans Paris, et qui alla se loger au palais des Thermes, au milieu de toutes ces richesses dont lui et les siens firent leur proie aux cris de *væ victis!* Et cette demeure devint presque commune à ses successeurs jusqu'aux invasions des Normands, époque où cette habitation fut abandonnée.

L'hôtel de Cluny, qui a été élevé sur une partie de son emplacement et avec ses matériaux, est au moyen âge ce que ce palais est aux temps antiques, un point de transition entre deux époques, dont l'une conduit aux temps barbares, et l'autre à la renaissance des arts; ils sont l'alpha et l'oméga de cette longue suite de siècles pendant lesquels le monde entier s'était couvert d'épaisses ténèbres.

Ce double rapport de convenance morale et de situation locale nous semble extrêmement favorable à la destination que ces deux édifices ont reçue; seulement, il existe entre eux une lacune, et il est indispensable de la combler, afin de présenter d'une manière non interrompue toutes les vicissitudes de l'art. Espérons que ce lien archéologique ne tardera pas à être formé, et qu'en s'étendant de l'un à l'autre de ces monuments, il présentera d'une manière pittoresque tous ces genres, tous ces styles qui se sont établis les uns sur les autres, fournissant ainsi à ceux qui verront ce musée l'occasion de faire le plus beau *voyage intellectuel* qui ait jamais été fait, un voyage à travers le moyen âge monumental! Quant à nous, c'est par un exposé rapide et fidèle de ce que furent les arts pendant le moyen âge, que nous essayerons de renouer les deux extrémités de cette chaîne.

CHARLES TISSOT.

(La suite prochainement.)

LES COURS PUBLICS DANS UN FAUTEUIL.

M. EDGAR QUINET.

COURS DE LITTÉRATURE MÉRIDIONALE.

On se tromperait beaucoup si l'on ne voyait dans l'empressement avec lequel la jeunesse se porte aux leçons de M. Quinet, qu'une satisfaction littéraire de l'esprit chez les élèves, qu'un triomphe de l'éloquence chez le maître. Il y a là quelque chose de plus grave pour le présent, de plus consolant pour l'avenir. Cette génération, qui avait trouvé dans son berceau un héritage de doutes, a compris enfin, après quinze ans de luttes et de convulsions, que le temps est passé du découragement. On relit maintenant René, Verther, Obermann avec respect, mais sans terreur; on ne doute plus, on ne désespère plus, on ne se tue plus; on aspire à croire, on cherche, on étudie et l'on veut vivre!

Nous signalons ici cette tendance sérieuse de l'auditoire, sans prétendre discuter la valeur philosophique de l'enseignement de M. Quinet. Cette mission ne nous appartient à aucun titre. En donnant aujourd'hui une biographie de M. Quinet, notre but est donc seulement de rassembler des éléments à l'aide desquels chacun pourra lui-même juger le maître d'après les antécédents de l'écrivain.

M. Edgar Quinet naquit à Bourg en Bresse, le 17 février 1803. Sa famille appartenait à l'ancienne magistrature, mais son père était commissaire des guerres. Il fut élevé dans la religion catholique par sa mère protestante, si bien que l'enfant qu'on ramenait de l'église, en cherchant des genoux pour dormir, se reposa souvent sur la Bible de Luther; et pendant qu'il dormait ainsi, l'âme de son aïeule maternelle, qui était Allemande, venait doucement effleurer ses lèvres. Comme on le voit, trois influences se sont emparées de lui à son début; par son père, il connut cet ardent amour de la patrie et de Napoléon, que l'on sent fermenter au fond de toutes ses œuvres; par sa mère, il s'imprégna de cette religion sérieuse et méditative qui voile sa pensée; par le souvenir de son aïeule enfin, il aima avant de la connaître cette belle et poétique Allemagne à laquelle il doit les plus délicieuses pages d'Ahasverus. Comme le re-

marque très-judicieusement M. Michelet, les hommes supérieurs sont tous *les fils de leur mère*. M. Edgar Quinet, en dédiant son *Prométhée* à la sienne, se plaisait à reconnaître déjà qu'il lui devait tout ce qu'il avait de bon; une pensée droite, disait-il, et l'espérance en un monde meilleur.

Vers l'âge de trois ans, il alla rejoindre son père à l'armée du Rhin. Dès ce moment, plus de douces promenades, plus de lectures dans la grande Bible de Luther, plus de sommeil sur deux genoux complaisants, plus de rideaux blancs au petit lit; il est couché dans une tente, il est réveillé par le tambour, il sent parfois l'odeur de la poudre; parfois aussi, il voit rapporter des mourants; il mange le pain des soldats et joue avec eux. Ces hommes que la victoire a blasés, et que la guerre a rendus sérieux, se dérident quand il approche, sourient pour le faire rire, le prennent dans leurs grosses mains qui ne savent caresser que le bronze des canons, lui chantent la *Marseillaise*, et, quand ils vont aux fourrages, à côté de leur grand cheval de bataille, le font trotter sur un mouton, tenant fièrement en laisse un autre mouton chargé de paille et de foin. Pendant une année entière, il vécut à l'ombre du drapeau; et ce fut avec regret qu'il revint à Bourg, retrouver les grands bois déserts, les grands étangs qui sont comme des lacs. Il emporta dans cette solitude le souvenir des vieux camarades qu'il avait laissés là-bas, prêts à se faire tuer pour la France; et pendant longtemps, à travers son sommeil il entendit la diane, il sentit l'odeur de la poudre, il vit revenir les mourants; pendant longtemps il regarda au loin, dans la campagne, si la poussière en tourbillon n'annonçait pas des cavaliers qui accouraient. Hélas! la poussière cachait des troupeaux, et les cavaliers étaient loin! L'impression qui lui restait de la vie militaire fut lente à perdre de sa puissance : la vue d'un soldat le faisait tressaillir et rêver tout un jour.

Peu à peu, cependant, il s'initia aux travaux de la campagne; peu à peu le jeune fourrageur de Cologne prit plaisir à lier des gerbes et à respirer le parfum des sillons. Vif et alerte, il se faisait éveiller avant l'aurore, pour aller moissonner; puis, ruisselant de sueur, les cheveux épars, sa faucille à la main, ses habits jetés aux buissons, il courait tout le jour à travers les champs, se fatiguant beaucoup et amassant des émotions pour l'avenir.

Cependant son père revint de l'armée pour s'établir à Charolles; et comme le jeune Edgar, qui entrait dans sa huitième année, avait beaucoup plus vécu jusque-là d'impressions naturelles que de leçons positives, et savait infiniment mieux lire le grand livre ouvert à tous dans la plaine, qu'épeler la grammaire, on jugea prudent d'enfermer pour quelques années ce jeune oiseau que le grand air enivrait, et l'on crut avoir lié ses ailes qui battaient si joyeusement les haies des sentiers, parce qu'on le conduisit un beau matin au collége. Mais le collége, dont chaque événement extérieur brisait et forçait les barreaux, était une cage bien peu close, une prison bien peu sévère; il n'y avait presque pas de jours où l'on n'entendît rouler des caissons dans la rue. Alors, les écoliers applaudissaient aux soldats qui allaient livrer les dernières batailles de l'Empire; on ouvrait les portes de la classe pour y renfermer le fourrage, et les enfants prenaient leur volée. Comme on le voit, la transition n'avait pas été trop brusque. Ces fréquentes vacances, dues au passage des troupes, étaient loin de mécontenter le jeune compagnon de l'armée du Rhin; joignez à cela que dans les rares moments où les leçons n'étaient pas interrompues du dehors, les collégiens avaient affaire à deux professeurs, dont l'un, ancien capitaine de dragons, entremêlait ses cours d'épisodes tirés de sa vie passée, de récits de batailles, de démonstrations au tableau des plus célèbres mouvements de cavalerie qu'il avait vu exécuter; et dont l'autre, esprit moqueur et léger, passait son temps à composer, sur ses élèves, des épigrammes qu'il débitait ensuite, au grand ébahissement de l'auditoire. Le jeune Edgar s'accommodait parfaitement de cette vie d'écolier, tempérée par d'agréables et de nombreuses récréations; il lisait peu les latins, mais en revanche, on lui parlait beaucoup de ses bons amis les soldats, et poëme pour poëme, il aimait mieux celui que Napoléon écrivait avec son épée, que celui que Virgile n'avait pas eu le courage de brûler.

Nous l'avons déjà dit, M. Quinet fut élevé par son père et par sa mère dans un fervent culte pour la patrie et pour la liberté, et le milieu dans lequel s'étaient passées ses premières années développa en lui son grand amour pour Napoléon. Ce nom qu'il avait entendu tant de fois prononcer avec acclamations sur les bords du Rhin, ce nom qui avait été le premier à frapper son oreille, s'était profondément gravé en lui. L'Empereur, qu'il avait peut-être entrevu un matin à Cologne, personnifiait pour lui la France; et un jour qu'il revenait de la chasse à la pipée, un de ses petits camarades étant venu à sa rencontre et lui ayant dit: « Sais-tu que Napoléon est parti? que nous ne sommes plus un empire, mais un royaume? » le jeune Quinet se mit à pleurer, en songeant à la ruine de la France, qu'il ne croyait pas pouvoir survivre à l'Empereur. Il resta frappé au cœur de cette nouvelle, et, ainsi que sa famille, en porta religieusement en lui le deuil. Mais comme il se dédommagea par des cris et de l'enthousiasme quand, plus tard, on annonça le débarquement de Napoléon! comme il courut en toute hâte dire à son camarade: « Nous ne sommes plus un royaume, nous sommes un empire! » On sait que la joie dura peu; l'empire ne fit que passer, et Waterloo ramena le royaume. A la nouvelle de cette dernière chute, de ce dernier espoir anéanti, la famille se confondit encore dans une commune douleur et se voila pour pleurer.

Ici se place une anecdote qui peint bien le chaleureux amour du jeune Edgar pour Napoléon.

Le sous-préfet de Charolles, qui était lié avec M. Quinet, tout en ayant des opinions entièrement opposées, prescrivit des illuminations pour fêter le retour des Bourbons, et donna un grand dîner auquel l'ancien commissaire des guerres fut contraint d'assister. Le jeune Edgar avait été laissé à la maison. Quand il se vit seul, avec la pensée de tant de sang versé à Waterloo et de son Empereur se retirant devant les hordes étrangères, son âme s'exalta, un grand courroux s'alluma en lui, et, impuissant à venger son Dieu chassé du ciel, il voulut au moins protester contre cette joie impie de gens qui illuminaient la ville un soir de défaite; et ouvrant la fenêtre de la maison, il jeta violemment dans la rue les lampions qui lui semblaient, dans son exaltation patriotique, des lampes funéraires allumées sur le cercueil de la France. Un juge qui passait par là vint tout scandalisé raconter le fait au sous-préfet. Le sous-préfet rougit, M. Quinet sourit, et en rentrant M^me^ Quinet embrassa tendrement son fils. Quelques jours après, des hommes montés sur de petits chevaux blancs, parlant une langue inconnue, et apportant sous leurs manteaux la famine, venaient frapper au seuil de la maison, et s'étonnaient de trouver des larmes dans les yeux de leurs hôtes, quand partout on les accueillait avec joie. C'est que partout le sentiment national s'éteignait et mourait, c'est que souvent, dans les grandes catastrophes, l'égoïsme brise les liens de

reconnaissance et de dévouement, et que ce qu'il y a de généreux dans un pays s'en retire complétement en apparence, pour se réfugier dans l'âme de quelques citoyens d'élite, devenus les dépositaires du génie de la nation. Dans tous les bouleversements, il se trouve à l'écart des poëtes, des penseurs, pour ensevelir avec respect les morts, garder leurs cendres et rappeler ensuite leur souvenir à la génération ébranlée.

Edgar avait atteint douze ans et demi et son éducation n'était encore qu'ébauchée, quand son père l'envoya à Lyon pour l'achever. Hélas! ce n'était plus là le bon collége de Charolles, où l'on avait congé les jours du passage des troupes. Hélas! les murailles étaient hautes, froides, tristes; elles dérobaient beaucoup de ciel! A peine si, de temps en temps, on allait à la promenade dans les champs! C'était bien là réellement une prison avec des geôliers et des verroux. Les premiers mois se passèrent dans le découragement et dans l'ennui, dans de gros soupirs inutilement adressés au plafond de la classe, dans de longs regards qui cherchaient vainement à percer les murailles. Alors, désespéré et voyant qu'il lui fallait renoncer pour longtemps à la vie d'autrefois, le jeune Quinet se plongea dans l'étude, et se mit à travailler avec fureur, étouffant sa pensée sous la science, et cachant avec des livres les éblouissants mirages qui venaient le tourmenter. Écoutez-le racontant ses impressions à la suite d'une de ces lectures:

« — La première fois qu'un livre de M. de Chateaubriand tomba sous mes yeux, ce fut, je me le rappelle, sur un banc de pierre, dans une des cours du collége de Lyon; on était au milieu du printemps. Un vent léger agitait les acacias de la cour et semait une à une les fleurs sur le volume embaumé. Ces pages (c'étaient *Atala* et *René*) firent sur moi l'effet d'une vision. Je sentais une sorte de terreur à l'approche de ce monde idéal qui s'ouvrait devant moi. Quand je fermai le livre, il me sembla que je venais d'apprendre le secret du grand amour et de goûter le fruit de l'arbre du bien et du mal dans l'Éden de l'imagination. »

Dès ce moment, la vocation du poëte était décidée. L'enfant qui avait dormi à côté des soldats de l'empire et des moissonneurs de la Bresse, sentait vaguement se réveiller en lui cet enthousiasme superbe qui allait du ciel au génie, des œuvres de Dieu aux œuvres de l'Empereur. Il commençait à se comprendre; son passé l'éclairait, et, impuissant encore à lancer à la foule cet hymne qui battait en lui, il cherchait à entretenir son feu par la méditation. Poëtes latins, poëtes français, tout fut bientôt dévoré, consumé par cette âme d'enfant qui brûlait de s'émanciper.

Les prêtres qui dirigeaient le collége, contents de sa conduite, respectaient ses lectures, tout en hochant cependant la tête; mais notre jeune rêveur, quelque peu diplomate, avait trouvé un moyen infaillible de gagner la confiance des bons pères. Il jouait passablement du violon, et un de ses camarades, qui n'était autre que M. Jules Janin, tirait très-agréablement des sons de la harpe. Les deux virtuoses se proposèrent pour accompagner le dimanche les chants de la messe, et ajouter ainsi au *Te Deum* et à l'*O Salutaris* un prestige dont leurs maîtres furent justement reconnaissants. On rendit aux deux séraphins, en faveur et en tolérance, ce qu'ils donnaient en harmonie; en sorte qu'à l'aide de cette pieuse industrie, le séjour du collége finit par être assez supportable.

M. Quinet père, comme son fils avait atteint quinze ans et demi, vint le prendre pour le conduire à Paris et le faire recevoir à l'École Polytechnique. Un premier examen avait déjà été passé avec succès, quand la perspective de deux années de captivité épouvanta notre jeune candidat. D'ailleurs, il lui répugnait de s'enrôler sous un autre drapeau que celui à l'ombre duquel il avait dormi si longtemps. Il se sentait fortement appelé alors à la vie d'action; mais il ne voulait pas apostasier sa religion du passé, et il se résigna au repos plutôt que de prendre part à un présent qu'il souffrait avec peine. En conséquence, il refusa d'endosser l'uniforme, et son père n'osa l'y contraindre.

Le voilà donc à Paris à seize ans, laissé seul, sans but précis, sans projet d'avenir, creusant sa pensée au hasard et rêvant. Il reste deux années ainsi, travaillant à sa guise, c'est-à-dire peu, se livrant à d'interminables méditations, suivant des cours et habitant près d'une tante, au faubourg Montmartre, une chambre solitaire où nul ami ne venait causer avec lui, où il se sentait le cœur vide et la tête pleine, où il pressait son front dans ses mains, demandant à Dieu de l'éclairer et de lui montrer la voie.

On veut le placer chez un banquier, il se laisse faire; mais bientôt il se réveille, et, honteux de passer à griffonner le temps où il a besoin d'apprendre, il brise sa plume et sort de l'étude. Son père se fâche, sa tante le repousse: alors, plus seul que jamais, ne recevant aucune lettre du pays, retiré dans un coin du faubourg, il est initié à ce rude noviciat des poëtes qui trempe fortement l'âme; il souffre de l'abandon et de la misère. Un jeune compatriote de son âge, dessinateur sur étoffes, vient parfois se reposer auprès de lui de ses durs travaux. C'est sa seule joie, son seul rayon de soleil, dans l'obscurité de sa vie. Ces deux jeunes gens se prennent la main l'un de l'autre, et se regardent longtemps ainsi, dans cette chambre nue, avec des larmes dans les yeux, attristés du présent, blessés douloureusement dans leur passé, et effrayés de l'avenir. L'un, qui est faible, succombe à la peine et se penche un jour sur l'épaule de son ami pour l'embrasser une dernière fois et mourir; l'autre, avec un cadavre dans les bras, et le désespoir dans l'âme, se tourne vers sa famille; la famille, qui a lutté longtemps contre son amour, répond par des bénédictions, lui pardonne et l'embrasse.

Edgar se décide alors à faire son droit, et passe ses trois premiers examens; puis le doute l'assaille encore. Cette science aride lui semble imparfaite auprès de l'idéal qu'il porte en lui. Il ouvre sa fenêtre, jette au vent le Code et les commentaires, et, s'accoudant pour contempler le ciel, se remet à la poursuite de cette vague rêverie, de cette Mélancolie qu'il a entrevue un jour sur le Rhin et qu'il doit retrouver au pays d'Albert Durer. Son père, cette fois, se contente de soupirer et de l'appeler vers lui. Il passe l'hiver à Charolles, hiver triste, plein d'inquiétudes; ses vingt ans lui pèsent, il veut choisir enfin et irrévocablement sa route, et se tourne vers tous les points de l'horizon. Alors les souvenirs de l'enfance apparaissent; il retrouve sous sa main la Bible de Luther sur laquelle il a dormi, et à chaque page du livre, l'âme de son aïeule allemande qui le conseille. Il lit les philosophes d'outre-Rhin, et conçoit le projet de traduire Herder. Mais deux choses lui manquent pour cela: il ne sait pas l'allemand et n'a pas le livre. Sur ces entrefaites, un de ses amis de Charolles, d'humeur aventureuse, qui médite un voyage en Amérique, vient le voir. Edgar est ébloui à l'idée d'aller visiter le Nouveau-Monde. Pour son grand poeme de l'humanité qu'il sent déjà se formuler dans son imagination, il voudrait voir les savanes et les forêts vierges; il lui semble que ce grand fond de tableau ferait magnifiquement sur son œuvre; mais il n'ose pas encore avouer son projet, et il laisse partir son ami. Celui-ci lui envoie de Paris une traduction de Herder en anglais. Au lieu de se mettre

immédiatement au travail, M. Quinet, de plus en plus sollicité par son désir de voyager, fait inopinément ses adieux à sa famille et rejoint son ami. Il reste un an avec lui en Angleterre et va mettre le pied sur le vaisseau qui fait voile pour le Nouveau-Monde, quand il apprend que sa sœur est malade de son absence, et mourra s'il ne revient pas; il accourt en toute hâte à Charolles, et son arrivée ramène la vie dans le cœur de la mourante et la joie dans la maison.

Sa carrière littéraire commence alors. Au milieu des douces affections de la famille, sous le cerisier qui abrite son toit, entre sa sœur et sa mère, deux saintes femmes qui répandent incessamment sur lui les consolations et l'amour, en face des magnifiques ombrages de la forêt, au bord des grands étangs où se posent les hérons, où s'abreuvent les cavales, au sein de cette nature austère et grandiose, il se met sérieusement et pieusement à la tâche, et recommence sur le texte la traduction de Herder. C'est aussi à cette époque qu'il se choisit une habitation dans la merveilleuse église de Brou, pour aller y rêver son poëme étrange d'*Ahasverus*. Là, en contemplation devant un des plus splendides monuments de l'art gothique, il évoque les glorieuses figures du moyen âge; et quand la nuit s'étend sous les arceaux, il voit scintiller dans l'obscurité cette lueur qui brillait sur le Calvaire quand Ahasvérus s'est mis en route, flamme divine et éternelle que Prométhée voulait donner à l'argile, et Napoléon à l'empire, et que Dieu seul donne ou refuse à son gré! Dans le silence de la grande nef, qui est comme le silence des tombeaux, il a de longues méditations; et le jeune philosophe, en sortant de cette mystique retraite, porte sous son front le grand projet qu'il poursuivit toujours depuis, de ressuciter la foi du monde et de rendre l'espoir à l'humanité.

Portrait de M. Quinet

Il vient à Paris. Bayard le vaudevilliste est son seul protecteur; l'éditeur Levrault se charge de sa traduction de Herder qu'il soumet à M. Cousin; M. Cousin applaudit à cette entreprise, et M. Quinet, tremblant et ému, vient recevoir des lèvres mêmes du jeune et moderne Platon, qui le reçoit à la façon antique, étendu sur son lit, la confirmation solennelle de cette haute bienveillance.

Ce fut chez M. Cousin qu'il rencontra M. Michelet, avec lequel il n'a cessé depuis d'être intimement lié.

M. Quinet avait besoin de revoir la cathédrale de Strasbourg et celle de Cologne. Depuis si longtemps qu'il n'avait pas senti les brises du Rhin dans ses cheveux, depuis si longtemps qu'il avait oublié l'ombre des vieux châteaux sur la vallée, il avait besoin de parcourir encore l'Allemagne, d'aller à Heidelberg, de s'assurer si la fenêtre de Rachel avait encore ses giroflées, si Ahasvérus pouvait venir, si la vieille Mob le laisserait entrer (1).

Il part donc, et dès qu'il a touché les bords du Rhin, voilà que ses pensées s'éveillent et chantent au grand jour

(1) Personnages d'*Ahasverus*.

comme un nid d'oiseaux dans les blés ; voilà qu'il se met à l'œuvre, et que sur le ciel bleu il évoque, à l'instar des peintres allemands, une douce figure pensive, sœur de Marguerite, effeuillant comme elle la fleur des champs, comme elle lui demandant un oracle, à cette différence près que le jardin de Marguerite parle de la terre et de l'amour, et que le jardin de Berthe, où se promène Rachel, parle du ciel. Toute cette partie d'*Ahasvérus*, qui a été inspirée par Heidelberg, ressemble à ces légendes naïves peintes sur les vitraux des cathédrales. La couleur en est douce, le dessin délicat ; il y a une ravissante raideur dans la pose, et à travers ces images transparentes, on sent passer la lumière d'en haut, le soleil éternel (1) !

Or, pendant que M. Quinet parcourt ainsi l'Allemagne, il apprend qu'une expédition se prépare pour la Grèce. Il écrit à M. de Martignac afin de proposer d'y joindre une commission scientifique, offrant d'en faire partie. On lui répond qu'il sera le premier appelé si l'idée se réalise. Sur ces entrefaites, sa traduction de Herder paraît ; M. de Gérando l'encourage, et le soutient auprès du ministre. L'expédition se met en marche ; il la suit, malgré les avis de M. Cousin, qui lui présageait quatre-vingt-dix-neuf chances de mort contre une de vie. C'était encore là pour M. Quinet un rêve de sa jeunesse, que de voir la Grèce. Il aborde donc cette terre épique avec un grand respect. Il lui semble que des ombres illustres vont venir à sa rencontre, et que des lauriers de l'Eurotas, de gracieuses figures de nymphes, de nobles têtes de héros vont surgir sur sa route. Mais il trouve la Grèce encore fumante, les toits en cendres, les Grecs en guenilles, et la nature elle-même triste, désolée, la solitude dans la campagne et la famine dans les villes. Il parcourt à cheval ces pays dévastés, suivi d'un paysan de Charolles, bien triste d'un si long voyage, regrettant sa ferme sur les ruines d'Athènes, et se demandant quel est cet étrange pays où les hommes ont tous le fusil au poing et où les prairies n'ont pas de troupeaux.

Un jour même, le pauvre paysan, découragé, se laisse aller à sa douleur et refuse d'avancer plus loin dans cette terre de désenchantement et de mécomptes ; quand au détour d'un sentier, à l'ombre d'un bois d'oliviers, une douce apparition vient tout à coup rafraîchir son âme et lui redonner du courage. Il pousse un grand cri de joie et d'amour, s'élance les bras ouverts, tombe aux genoux de ce mirage enchanteur qui se trouve être une réalité, le presse dans ses bras, l'inonde de larmes, lui prodigue les noms les plus tendres, et a toutes les peines du monde à s'en arracher. Qu'était donc cette mystérieuse et puissante vision ? était-ce quelque belle Grecque aux cheveux noirs roulés sur le cou, et revenant de la fontaine ? était-ce quelque Klephte aux sourcils arqués ? A-t-il reconnu une sœur ou un frère sur les bords de l'Eurotas ? hélas ! non ; ou plutôt c'était mieux qu'une sœur, qu'un frère ; c'était ces deux amitiés à la fois ; c'était le souvenir de la famille, de la cabane, du village, de l'étable, des travaux, des joies et des misères de Charolles, qu'il avait retrouvé dans le regard doux et tranquille d'un veau, le premier qu'il eût rencontré depuis son départ. Le pauvre exilé avait revu tout son passé dans l'animal paisible, aussi seul peut-être, aussi séparé de ses amis, aussi exilé que lui-même.

Au retour de son expédition, M. Quinet, en rentrant en France, salua avec joie le drapeau de Jemmapes qui flottait sur les édifices. Il publia la relation de son voyage, retourna plusieurs fois fois en Allemagne et en Italie, et fit paraître successivement après son poëme d'*Ahasvérus*, ceux de *Napoléon* et de *Prométhée*. Ces trois figures gigantesques, se correspondant, s'unissant entre elles, représentant à différentes époques la lutte de l'homme avec le ciel, sont les superbes cariatides qui supportent le fronton de l'édifice sur lequel M. Quinet a inscrit le nom de l'humanité et dans les flancs duquel il tente maintenant de faire rentrer la flamme qui, selon lui, s'en était échappée.

Nous voici arrivés à l'époque de sa vie où l'écrivain a laissé les œuvres purement spéculatives pour se livrer à l'application ; où le poëte est devenu le professeur, et où l'idée qui avait inspiré tant de beaux livres s'est répandue sur la foule en enseignements plus immédiats. En 1840, M. Quinet fut nommé par M. de Salvandy à une chaire de littérature étrangère à la Faculté de Lyon. Là, la brillante imagination de l'auteur d'*Ahasvérus* ne lui fit pas défaut, si bien que Paris fut bientôt jaloux de la province, et que deux ans après, le Collége de France ouvrait avec empressement ses portes au jeune professeur.

M. Quinet, chargé de faire l'histoire des littératures méridionales, s'en acquittait avec un immense succès, et voyait grossir chaque fois son auditoire, quand un jour sa parole ardente et incisive entama vivement une question incidente qui fit tressaillir l'assemblée, et retentit dans toute la France. Nous ne dirons rien des leçons de M. Quinet sur les jésuites, sur l'ultramontanisme, sur l'histoire du christianisme qu'il poursuit en ce moment ; ce n'est pas ici le lieu de discuter ses idées ni de contrôler l'enthousiasme de ses auditeurs. Seulement, nous finirons cette notice par une citation qui donnera à ses adversaires et à ses amis la mesure de sa foi et de ses espérances :

« Le monde entier, dit M. Quinet à la fin de son article sur le docteur Strauss, est le grand sépulcre où toutes les croyances, comme toutes les espérances, semblent pour jamais ensevelies, et le sceau du doute y a été apposé par une main invisible ; et nous nous demandons les uns aux autres, saisis de crainte, qui soulèvera la pierre de ce tombeau ?... Mais cette pierre qui nous opprime tous, sera à la fin brisée, fût-elle plus pesante mille fois que tous les mondes ensemble ; et, du sein de nos ténèbres, le Dieu éternellement ancien, éternellement nouveau, renaîtra vêtu d'une lumière aussi vive que celle du Thabor. C'est là au moins la foi de celui qui a écrit ces lignes (1) ».

Louis ULBACH.

(1) Le poëme d'*Ahasvérus* a inspiré à l'infortunée princesse Marie deux admirables bas-reliefs et un groupe dont il n'existe que trois épreuves : l'une au château des Tuileries, l'autre chez M. Quinet, et la troisième chez M. Ary Scheffer, qui lui aussi a fait sur le même sujet deux magnifiques gravures non publiées.

(1) Nous devons les détails de cette biographie à un ami de M. Quinet, auquel nous adressons ici nos sincères remercîments.

LE TAPIS DE ROSES.

Plusieurs journaux ont publié récemment la note suivante :

« On vient de terminer à la manufacture royale des Gobelins un immense tapis destiné à orner la grande salle des Ambassadeurs à Versailles. Ce bel ouvrage a été commencé en 1785; il est entouré de guirlandes de fleurs et d'arabesques. Aux quatre coins sont quatre grands bouquets de roses composés d'après des aquarelles exécutées par Mme Élisabeth, la vertueuse sœur du roi Louis XVI, et renfermant toutes les espèces de roses connues en France vers la fin du dix-huitième siècle. Cette tapisserie sera bientôt placée au lieu de sa destination »

La lecture de cette note éveille une foule d'idées dans les esprits les moins disposés aux rêveries philosophiques. Que de faits accumulés en dix lignes! que de souvenirs! quelle fatalité! Combien cette patience d'une œuvre toute matérielle, poursuivie silencieusement durant un demi-siècle, semble s'être jouée de l'effervescence des passions humaines qui, dans cette période, ont agité si violemment le pays! Il y a soixante ans, une belle et vertueuse princesse dessine des bouquets de roses que les Gobelins doivent reproduire pour composer un tapis destiné à la salle des Ambassadeurs dans le palais de Versailles! Et la tête royale et pure qui se penchait avec grâce sur ce dessin, dans un des élégants boudoirs du plus beau palais de ce monde, a été lancée par la main du bourreau dans la boue sanglante de Paris! Et l'emplacement préparé pour recevoir ce riche tapis a été piétiné par une populace ivre de sang et de révolte; puis, durant quelques annés, sali par la poussière de l'abandon; puis, après une longue solitude, foulé par les pieds d'un empereur, de deux rois héréditaires et d'un monarque élu; puis, en forme d'expiation, ouvert à la procession respectueuse d'une nation qui vient admirer sa gloire, écrite en chefs-d'œuvre; puis enfin, au terme de soixante ans d'épreuves si diverses, rendu (quand le tapis est achevé) à sa première destination, marquée en 1785, accomplie en 1845! Le tapis de l'ancien régime viendra donc orner le salon des ambassadeurs que l'Europe accrédite près du régime nouveau! comme si rien n'avait interrompu, dans un si long espace de temps, la pensée première du dessin et de la fabrication! La Convention, le 21 janvier, la République, quatre ans d'échafauds, vingt ans de victoires, le Consulat, l'Empire, Bonaparte, Napoléon, Louis XVIII, Charles X, les Journées de juillet, tout cela est comme non avenu!

Ainsi, tandis que l'aiguille inflexible de la grande horloge du temps parcourait cinq cent trente mille six cents fois le cadran des vingt-quatre heures qui mesure nos destinées, marquant, de jour en jour, des couronnements, des régicides, des exils, des retours, des avénements, des abdications, des gloires et des invasions, des grandeurs et des misères, l'aiguille patiente des Gobelins continuait laborieusement le tissu commandé, et le livrait, à jour fixe, pour être cloué dans le salon indiqué d'avance, sans tenir compte des révolutions qui avaient paru, dans l'intervalle, lui interdire l'accomplissement de sa tâche.

O vanité des splendeurs monarchiques et des passions populaires! Toute cette fantasmagorie s'est évanouie devant ou derrière ce tapis immuable qu'on a froidement apporté, après plus d'un demi-siècle, pour être mis en place à l'endroit marqué, là où les ambassadeurs de l'Europe viendront respectueusement saluer un trône national! Et l'Europe, depuis un demi-siècle, a été remuée dans toutes ses hauteurs, dans toutes ses profondeurs, sans qu'on ait pu déranger un tapissier, chargé d'une commande, qui est venu tranquillement, à l'insu et au mépris de tant d'orages, présenter un matin sa facture, et son travail conforme au dessin tracé par Mme Elisabeth! Quelle leçon pour nos ambitions vaines, pour nos orgueils misérables, pour nos partis, pour nos grandeurs! O hommes de mon temps! cette vaste tapisserie historique, nommée la Révolution, tissue par la main des rois, des peuples et des héros, qui représentait l'ancien régime, la République et l'Empire, cette grande toile a été trouée, rongée, mise en poudre, et le modeste tapis des Gobelins, achevé lentement par des mains vulgaires, vient étaler ses riches dessins, ses couleurs magnifiques sur le parquet désigné si longtemps d'avance! La matière a vaincu le génie! Et, chose encore plus remarquable! en même temps que l'artisan poursuivait son admirable labeur, la nature, insensible comme lui aux vicissitudes de la politique, aux palinodies de l'histoire, aux fureurs ou aux bassesses de la société, la nature elle-même a créé (cette note nous le révèle) des espèces de roses inconnues au crayon de Mme Élisabeth. Art et nature, seules immortalités vraies au milieu de nos révolutions passagères! seules créations solides à travers nos institutions périssables! seules grandeurs réelles, à côté de nos vanités sociales!

Pauvres humains, soyons modestes, résignés, tolérants! car, tandis que nous nous agitons, la navette insoucieuse d'un tisserand achève aussi notre linceul, qui recevra comme le tapis de Versailles, au jour marqué mais imprévu pour nous, sa fatale destination! L.

PROMENADE AU SALON DE 1845.

NOTES D'UN BADAUD DE PARIS A UN BADAUD DE QUIMPER-CORENTIN.

Nous avions rédigé un long article critique sur le Salon de 1845. Dans cet article, nous traitions à fond du dessin et de la couleur, des partisans de M. Ingres et des séïdes de M. Delacroix, de la théorie et de la pratique de l'art, de l'empâtement et du modelé, etc., etc. Nous allions publier ce grave article dans le *Musée des Familles*, lorsqu'une singulière aventure nous est arrivée. Nous nous promenions, un matin, de huit à dix heures, dans les galeries du Louvre, méditant une dernière tirade sur le clair-obscur. C'était le jour où éclata ce fameux pétard, allumé par un iconoclaste qui pourra bien aller en cour d'assises. Pendant que tout le monde se précipitait du côté de l'explosion, notre sainte horreur pour la cohue nous fit rester seul au milieu de la grande galerie. Ce fut alors que notre pied se posa sur un corps étranger qui nous fit tressaillir. Était-ce un nouveau pétard qui allait incendier le Louvre? Au premier moment, nous ne vîmes que du feu, et nous nous attendions à sauter au plafond, lorsque nous reconnûmes, en nous baissant..., un petit portefeuille en cuir de Russie. Le ramasser, l'examiner, l'ouvrir pour en chercher le maître, tout cela fut l'affaire d'une minute; mais tout cela fut parfaitement inutile. Pas la moindre carte de visite, pas la plus vague indication d'adresse. L'agenda ne contenait qu'une vingtaine de feuillets de vélin dorés sur tranche, couverts d'une écriture au crayon, très-fine et très-alerte, avec ce titre inscrit sur la première page :

PROMENADE AU SALON DE 1845.

Notes d'un badaud de Paris à un badaud de Quimper-Corentin.

Ce titre était trop piquant pour ne pas nous engager à poursuivre.

« Mon cher ami, disait le Parisien à son correspondant du Finistère, tu veux que je te fasse, à ma guise, le compte-rendu de l'Exposition de 1845? Soit. Mais je te préviens que je n'ai jamais tenu un pinceau, ni même un crayon, encore moins un ébauchoir ou un ciseau, et que je ne comprends absolument rien au jargon de nos critiques d'art et de nos docteurs d'ateliers. Je pousse même l'irrévérence jusqu'à croire que ces messieurs ne se comprennent pas eux-mêmes, et qu'ils feraient rire à leurs dépens Raphael et Michel-Ange..., si Raphaël et Michel-Ange vivaient de nos jours. Vasari ne nous apprend point, en effet, l'existence des critiques-rapins au siècle de Léon X. Les artistes d'alors étaient des travailleurs et non des raisonneurs, des gens de pratique et non de théorie; leurs juges étaient les Médicis et les François Ier, qui achetaient leurs chefs-d'œuvre, sans phrases, au poids de l'or, et l'immense public initié par ces chefs-d'œuvre à la connaissance du beau. Comme j'ai le malheur de regretter ce temps-là, n'attends pas de moi la moindre dissertation sur les ingristes et les coloristes; demande ces billevesées aux journaux qui en font des tartines en neuf colonnes. Tu ne trouveras dans ces notes, sans ordre, sans système, rédigées en parcourant les galeries du Louvre, que l'opinion claire et nette d'un homme du monde, qui dit c'est beau ou c'est laid, c'est mauvais, médiocre ou supérieur, qui croit franchement avoir le sentiment de l'art, mais qui ne méprise rien tant que le métier, si ce n'est le langage des hommes de métier. »

L'argument frappait d'aplomb sur notre grand article critique. Or, comment ne pas se rendre à un argument qui vous tombe des nues! Nous résolûmes à l'instant même d'allumer des cigares avec notre manuscrit, et de donner aux lecteurs du *Musée* les *Notes du badaud parisien*, à la place de nos élucubrations.

Nous avons cependant rempli toutes les formalités voulues pour découvrir le propriétaire des notes en question. Nous les avons laissées huit jours au bureau des livrets et des cannes; nous avons publié dans les grandes et les petites Affiches le signalement de l'agenda que nous reproduisons ici :

10 centimètres de long sur 6 centimètres de large, cuir de Russie rayé en diagonales, intérieur de satin grenat, ruban de même couleur, cahier de 40 pages, peau d'âne véritable, crayon-fermoir en argent.

Soit ignorance, soit générosité, soit modestie, personne n'est venu nous disputer notre trouvaille. S'il se fût agi du portefeuille d'un agent de change, tout le monde l'eût réclamé d'une seule voix ; mais le portefeuille d'un homme d'esprit ! à quoi cela peut-il servir?

Nous nous croyons donc parfaitement autorisé à publier les *Notes du badaud parisien*. Nous regrettons de ne pouvoir en donner aujourd'hui qu'une faible portion; mais le reste sera pour le mois prochain... si notre collaborateur sans le savoir ne réclame pas dans l'intervalle. Nous en serions d'autant plus désolés que ses jugements sont entremêlés d'anecdotes qui pourront amuser nos lecteurs.

« *Prise de la Smala*, par M. Horace Vernet. C'est peut-être la plus grande toile qui ait jamais été faite. Les tableaux de Véronèse ne sont que des dessus de porte à côté de cela. Il y a là une audace d'entreprise, une sûreté de main, une facilité merveilleuses. Les tours de force abondent. Les chevaux vivent réellement ; ils sortent de la toile au grand galop. Les uniformes et les figures de troupiers sont irréprochables. L'air et la lumière circulent entre les groupes. Enfin c'est un chef-d'œuvre d'exécution. Quant à la conception, j'y trouve une maladresse incroyable chez un artiste si habile; la voici : Il s'agissait, dit le livret, de représenter un escadron de six cents Français assaillant un camp de vingt mille Arabes, et telle est en effet la beauté de cette action. Or, le peintre, on ne sait pourquoi, a fait tout autre chose : il a représenté une centaine de Français à cheval attaquant une trentaine d'Arabes à pied, se ruant sur des vieillards, des femmes, des enfants et des bestiaux; exploit qui ne serait à peindre dans aucun pays. De cette façon, les barbares ne sont pas les Arabes surpris et broyés sans défense, mais bien les Français qui combattent deux ou trois contre un. Aussi tout l'intérêt est-il pour ces pauvres familles écrasées par notre cavalerie. Le duc d'Aumale seul a un noble mouvement. Il retient son cheval devant des femmes, et il fait signe à ses soldats d'arrêter.

« Sauf cette erreur énorme, qui dénature malheureusement l'ensemble de *la Smala*, les détails, tels que les chameaux renversés, le juif, l'idiote, les femmes, les trésors, les tentes, etc., sont d'une perfection qui brave toute critique.

« Autre guignon des héros de la Smala : la multitude, tout enthousiasmée encore des bulletins de l'Isly, s'obstine à voir cette dernière bataille dans l'œuvre de M. Vernet. Nous avons entendu deux soldats du maréchal Bugeaud, victimes de cette illusion, s'exprimer ainsi : « C'est pour-« tant nous, les piétons, qui avons *donné* à Isly ; eh bien ! « il n'y a que de la cavalerie dans le tableau de M. Vernet. « Et voilà comme on écrit l'histoire ! » Quand le peuple s'est mis quelque grosse bêtise en tête, le diable et ses cornes ne l'en arracheraient pas.

« Au résumé, *la Smala* n'est point un tableau d'histoire, mais une réunion de vingt tableaux de genre.

« Un tableau complet et parfait, c'est le portrait de frère Philippe, supérieur des écoles chrétiennes. Ici, M. Vernet s'est surpassé lui-même. Cette tête pense, cet œil regarde, cette bouche parle, ce mur crevassé fait peine à voir, cette branche de buis se prendrait à la main.

« On m'a conté sur ce portrait une charmante anecdote.

« — Combien nous prendrez-vous pour peindre notre « supérieur? avaient demandé les frères ignorantins au « célèbre artiste.

« — Dix mille francs ou rien du tout, répondit l'artiste.

« — Nous sommes trop pauvres pour vous donner dix « mille francs.

« — Alors je vous ferai cadeau avec grand plaisir du « portrait de frère Philippe.

« — Nous l'accepterions avec grand plaisir aussi ; mais « notre ordre nous interdit de recevoir aucun don.

« — Eh bien ! reprit M. Vernet, je vous ferai payer mon « travail... suivant vos moyens..., nous nous arrangerons « toujours. »

« Le tableau achevé, les pauvres frères demandent en tremblant l'*addition*.

« — La voici, dit le peintre avec son plus aimable sou-« rire : tant pour la toile, tant pour la couleur, tant pour « mes quinze journées, etc..., total 80 fr. 50 c. »

« Une telle action vaut certes bien un chef-d'œuvre.

« *M. Delacroix*. Un tableau est un aspect, dit M. Eugène Delacroix. Sa *Promenade de l'empereur de Maroc* est en effet un aspect d'Afrique et un aspect frappant. Devant de lourdes murailles jaunes, découpées sur un ciel bleu, d'une profondeur brûlante, Abd-er-Rhaman passe au milieu de ses officiers, avec le parasol du commandant sur la tête. Voilà tout. Eh bien ! l'Afrique est là tout entière. Seulement, pourquoi les Marocains, qui ont des chevaux arabes, sont-ils montés sur des chevaux normands ?

« *Marc-Aurèle mourant* en philosophe, et à peine écouté de son indigne fils, ressemble trop à Job sur son fumier. Les stoïciens ne cachaient point leur âme pure dans un corps aussi sale. Ce tableau est un aspect malheureux. Et pourtant, il y a encore là du génie : *E pur se muove !* »

(*La fin au prochain numéro.*)

Exposition de 1845 : *Taureau et chiens*, de M. Susemihl.

FREIBURG EN BRISGAW. -- LA CATARACTE DU RHIN(1).

6 septembre.

Voici mon entrée à Freiburg. Il était près de quatre heures du matin ; j'avais roulé toute la nuit dans le coupé d'une malle-poste badoise, armoriée d'or à la tranche de gueules, et conduite par ces beaux postillons jaunes dont je vous ai parlé ; tout en traversant une foule de jolis villages propres, sains, heureux, semés de jardinets épanouis autour des maisons, arrosés de petites rivières vives dont les ponts sont ornés de statues rustiques que j'entrevoyais aux lueurs de nos lanternes, j'avais causé jusqu'à onze heures du soir avec mon compagnon de coupé, jeune homme fort modeste et fort intelligent, architecte de la ville de Haguenau ; puis, comme la route est bonne, comme les postes de M. de Bade vont fort doucement, je m'étais endormi. Donc, vers quatre heures du matin, le souffle gai et froid de l'aube entra par la vitre abaissée et me frappa au visage ; je m'éveillai à demi, ayant déjà l'impression confuse des objets réels, et conservant encore assez du sommeil et du rêve pour suivre de l'œil un petit nain fantastique vêtu d'une chape d'or, coiffé d'une perruque rouge, haut comme mon pouce, qui dansait allègrement derrière le postillon, sur la croupe du cheval porteur, faisant force contorsions bizarres, gambadant comme un saltimbanque, parodiant toutes les postures du postillon, et esquivant le fouet avec des soubresauts comiques quand par hasard il passait près de lui. De temps en temps ce nain se retournait vers moi, et il me semblait qu'il me saluait ironiquement avec de grands éclats de rire. Il y avait dans l'avant-train de la voiture un écrou mal graissé qui chantait une chanson dont le méchant petit drôle paraissait s'amuser beaucoup. Par moments, ses espiègleries et ses insolences me mettaient presque en colère, et j'étais tenté d'avertir le postillon. Quand il y eut plus de jour dans l'air et moins de sommeil dans ma tête, je reconnus que ce nain sautant dans sa chape d'or était un petit bouton de cuivre à houppe écarlate, vissé dans la croupière du cheval. Tous les mouvements du cheval se communiquaient à la croupière en s'exagérant, et faisaient prendre au bouton de cuivre mille folles attitudes. Je me réveillai tout à fait. Il avait plu toute la nuit, mais le vent dispersait les nuées ; des brumes laineuses et diffuses salissaient çà et là le ciel comme les épluchures d'une fourrure noire ; à ma droite s'étendait une vaste plaine brune à peine effleurée par le crépuscule ; à ma gauche, derrière une colline sombre, au sommet de laquelle se dessinaient de vives silhouettes d'arbres, l'orient bleuissait vaguement. Dans ce bleu, au-dessus des arbres, au-dessus des nuages, Vénus rayonnait. Vous savez comme j'aime Vénus. Je la regardais sans pouvoir en détacher mes yeux, quand tout à coup, à un tournant de la route, une immense flèche noire découpée à jour se dressa au milieu de l'horizon. Nous étions à Freiburg.

(1) Ceci est une grande nouvelle et un glorieux privilége pour nos lecteurs. Les pages suivantes sont un chef-d'œuvre INÉDIT de M. Victor Hugo, qui n'a rien publié dans les journaux depuis tant d'années. C'est avec cet illustre voyageur que nous allons visiter Freiburg, Schaffouse, Laufen et la cataracte du Rhin, ce tableau si digne d'un tel peintre.

La reproduction de cet article est formellement interdite, sous peine de poursuites comme contrefaçon.

Quelques instants après, la voiture s'arrêta dans une large rue neuve et blanche, et déposa son contenu pêle-mêle, paquets, valises et voyageurs, sous une grande porte cochère éclairée d'une chétive lanterne. Mon compagnon français me salua et me quitta. Je n'étais pas fâché d'arriver, j'étais assez fatigué. J'allais entrer bravement dans la maison, quand un homme me prit le bras et me barra le passage avec quelques vives paroles en allemand, parfaitement inintelligibles pour moi. Je me récriai en bon français, et je m'adressai aux personnes qui m'entouraient ; mais il n'y avait plus là que des voyageurs prussiens, autrichiens, badois, emportant l'un sa malle, l'autre son porte-manteau, tous fort allemands et fort endormis. Mes réclamations les éveillèrent pourtant un peu, et ils me répondirent. Mais pas un mot de français chez eux, pas un mot d'allemand chez moi. Nous baragouinions de part et d'autre à qui mieux mieux. Je finis cependant par comprendre que cette porte cochère n'était pas un hôtel : c'était la maison de la poste, et rien de plus. Comment faire? où aller? Ici, on ne me comprenait plus. Je les aurais bien suivis ; mais la plupart étaient des Fribourgeois qui rentraient chez eux, et ils s'en allaient tous de différents côtés. J'eus le déboire de les voir partir ainsi les uns après les autres jusqu'au dernier, et au bout de cinq minutes je restai seul sous la porte cochère. La voiture était repartie. Ici, je m'aperçus que mon sac de nuit, qui contenait non-seulement mes hardes, mais encore mon argent, avait disparu. Cela commençait à devenir tragique. Je reconnus que c'était là un cas providentiel ; et me trouvant ainsi tout à coup sans habits, sans argent et sans gîte, perdu chez les Sarmates, qui plus est, je pris à droite, et je me mis à marcher devant moi. J'étais assez rêveur. Cependant le soleil, qui n'abandonne personne, avait continué sa route. Il faisait petit jour ; je regardais l'une après l'autre toutes les maisons, comme un homme qui aurait bonne envie d'entrer dans une ; mais elles étaient toutes badigeonnées en jaune et en gris et parfaitement closes. Pour toute consolation, dans mon exploration fort perplexe, je rencontrai une exquise fontaine du quinzième siècle, qui jetait joyeusement son eau dans un large bassin de pierre par quatre robinets de cuivre luisant. Il y avait assez de jour pour que je pusse distinguer les trois étages de statuettes groupées autour de la colonne centrale, et je remarquai avec peine qu'on avait remplacé la figure en grès de Heilbron qui devait couronner ce charmant petit édifice, par une méchante Renommée-girouette de fer-blanc peint. Après avoir tourné autour de la fontaine pour bien voir toutes les figures, je me remis en marche.

A deux ou trois maisons au delà de la fontaine, une lanterne allumée brillait au-dessus d'une porte ouverte. Ma foi, j'entrai.

Personne sous la porte cochère.

J'appelle, on ne répond pas.

Devant moi, un escalier ; à ma gauche, une porte bâtarde.

Je pousse la porte au hasard ; elle était tout contre, elle s'ouvre. J'entre, je me trouve dans une chambre absolument noire, avec une vague fenêtre à ma gauche.

J'appelle.

— Hé ! quelqu'un !

Pas de réponse.

Je tâte le mur, je trouve une porte ; je la pousse, elle s'ouvre.

Ici, une autre chambre sombre, avec une lueur au fond et une porte entre-bâillée.

Je vais à cette porte, et je regarde.

Voici l'effrayant qui commence.

Dans une salle oblongue, soutenue à son milieu par deux piliers, et très-vaste, autour d'une longue table faiblement éclairée par des chandelles posées de distance en distance, des formes singulières étaient assises.

C'étaient des êtres pâles, graves, assoupis.

Au bout de la table, le plus proche de moi, se tenait une grande femme blême, coiffée d'un berret surmonté d'un énorme panache noir. A côté d'elle, un jeune homme de dix-sept ans, livide et sérieux, enveloppé d'une immense robe de chambre à ramages, avec un bonnet de soie noire sur les yeux. A côté du jeune homme, un vieillard à visage vert, dont la tête portait trois étages de coiffures : premier étage, un bonnet de coton ; deuxième étage, un foulard ; troisième étage, un chapeau.

Puis s'échelonnaient de chaise en chaise cinq ou six casse-noisettes de Nuremberg vivants, grotesquement accoutrés, et engloutis sous d'immenses feutres ; faces bistrées avec des yeux d'émail.

Le reste de la longue table était désert, et la nappe, blanche et nue comme un linceul, se perdait dans l'ombre, au fond de la salle.

Chacun de ces singuliers convives avait devant lui une tasse blanche et quelques vases de forme inusitée sur un petit plateau.

Aucun d'eux ne disait mot.

De temps en temps, et dans le plus profond silence, ils portaient à leurs lèvres la tasse blanche où fumait une liqueur noire qu'ils buvaient gravement.

Je compris que ces spectres prenaient du café.

Toute réflexion faite, et jugeant que le moment était venu de produire un effet quelconque, je poussai la porte entr'ouverte et j'entrai vaillamment dans la salle.

Point ; aucun effet.

La grande femme, coiffée en héraut d'armes, tourne seule la tête, me regarde fixement, avec des yeux blancs, et se remet à boire son philtre.

Du reste, pas une parole.

Les autres fantômes ne me regardaient même pas.

Un peu déconcerté, ma casquette à la main, je fais trois pas vers la table, et je dis, tout en craignant fort de manquer de respect à ce château d'Udolphe.

— Messieurs, n'est-ce pas ici une auberge ?

Ici le vieillard triplement coiffé produisit une espèce de groguement inarticulé qui tomba pesamment dans sa cravate. Les autres ne bougèrent pas.

Je vous avoue qu'alors je perdis patience, et me voilà criant à tue-tête :

— Holà ! hé ! l'aubergiste ! le tavernier ! de par tous les diables ! l'hôtelier ! le garçon ! quelqu'un ! *Kellner !*

J'avais saisi au vol, dans mes allées et venues sur le Rhin, ce mot, *Kellner*, sans en savoir le sens, et je l'avais soigneusement serré dans un coin de ma mémoire avec une vague idée qu'il pourrait m'être bon.

En effet, à ce cri magique : *Kellner !* une porte s'ouvrit dans la partie ténébreuse de la caverne.

Sésame, ouvre-toi ! n'aurait pas mieux réussi.

Cette porte se referma après avoir donné passage à une apparition qui vint droit à moi :

Une jeune fille, jolie, pâle, les yeux battus, vêtue de noir, portant sur la tête une coiffure étrange, qui avait l'air d'un énorme papillon noir posé à plat sur le front, les ailes ouvertes.

Elle avait, en outre, une large pièce de soie noire roulée autour du cou, comme si ce gracieux spectre eût eu à cacher la ligne rouge et circulaire de Marie Stuart et de Marie-Antoinette.

— Kellner ? me dit-elle ?

Je répondis avec intrépidité :

— Kellner !

Elle prit un flambeau et me fit signe de la suivre.

Nous rentrâmes dans les chambres par où j'étais venu, et, au beau milieu de la première, sur un banc de bois, elle me montra avec un sourire un homme dormant du sommeil profond des justes, la tête sur mon sac de nuit.

Fort surpris de ce dernier prodige, je secouai l'homme ; il s'éveilla ; la jeune fille et lui échangèrent quelques paroles à voix basse, et deux minutes après nous nous retrouvions, mon sac de nuit et moi, fort confortablement installés dans une chambre excellente, à rideaux blancs comme neige.

Or, j'étais à l'*hôtel de la Cour-de-Zœhringen*.

Voici maintenant l'explication de ce conte d'Anne Radcliffe :

A la douane de Kehl, le conducteur de la malle badoise m'ayant entendu parler latin (non sans barbarismes) avec un digne pasteur qui s'en retournait à Zurich, et espagnol avec un colonel Duarte, qui va par la Savoie rejoindre don Carlos, en avait conclu que je savais l'allemand, et ne s'était plus autrement inquiété de moi. A Freiburg, le kellner, c'est-à-dire le factotum de l'hôtel de Zæhringen, attendait la malle-poste à son arrivée, et le courrier, en débarquant, m'avait montré à lui à mon insu, en lui disant : *Voilà un voyageur pour vous*, puis lui avait remis mon sac de nuit pendant que je me démenais au milieu des Allemands. Le kellner, me croyant averti, avait pris les devants avec mon sac et était allé m'attendre à l'hôtel, où il dormait dans la salle basse. Vous devinez le reste.

Il y a pourtant dans l'aventure un hasard d'une grande beauté : c'est qu'en sortant de la poste j'ai pris à droite et non à gauche. Dieu est grand !

Les spectres impassibles qui buvaient du café étaient tout bonnement les voyageurs de la diligence de Francfort à Genève, qui mettaient à profit l'heure de répit que la voiture leur accorde au point du jour ; braves gens un peu affublés à l'allemande, qui me paraissaient étranges et auxquels je devais paraître absurde. La jeune fille, c'était une jolie servante de l'hôtel de Zæhringen. Le grand papillon noir, c'est la coiffure du pays. Coiffure gracieuse. De larges rubans de soie noire ajustés en cocarde sur le front, cousus à une calotte également noire, quelquefois brodée d'or à son sommet, derrière laquelle les cheveux tombent sur le dos en deux longues nattes. Les deux bouts de l'épaisse cravate noire, qui est aussi une mode locale, tombent également derrière le dos.

. . . .

Schaffausen, septembre.

J'avais grand'faim, il était tard, j'ai commencé par dîner. On m'a apporté un dîner français, servi par un garçon français, avec une carte en français. Quelques originalités,

sans doute involontaires, se mêlaient, non sans grâce, à l'orthographe de cette carte. Comme mes yeux erraient parmi ces riches fantaisies du rédacteur local, cherchant à compléter mon dîner, au-dessous de ces trois lignes :

Haumelette au chantpinnions,

Biffeteque au craison,

Hépole d'agnot au laidgume,

je suis tombé sur ceci :

Calaïsche à la choute, — 10 francs.

Pardieu ! me suis-je dit, voilà un mets du pays : *calaïsche à la choute.* Il faut que j'en goûte. Dix francs ! cela doit être quelque raffinement propre à la cuisine de Schaffhouse. J'appelle le garçon.

— Monsieur, une calaïsche à la choute. Ici le dialogue s'engage en français. Je vous ai dit que le garçon parlait français.

— Vort pien, mousir. Temain matin.

— Non, dis-je, tout de suite.

— Mais, monsir, il est pien tard.

— Qu'est-ce que cela fait?

— Mais il sera nuit tans eine hère.

— Eh bien?

— Mais monsir ne bourra bas foir.

— Voir! voir quoi? Je ne demande pas à voir.

— Che ne gombrends bas monsir.

— Ah çà! c'est donc bien beau à regarder, votre calaïsche à la choute?

— Vort peau, monsir, atmiraple, manifigue!

— Eh bien, vous m'allumerez quatre chandelles tout autour.

— Guadre jantelles! Monsir choue. (Lisez : ***Monsieur joue.***) Che ne gombrends bas.

— Pardieu ! ai-je repris avec quelque impatience, je me comprends bien, moi, j'ai faim. Je veux manger.

— Mancher gouoi?

— Manger votre calaïsche.

— Notre calaïsche?

— Votre choute.

— Notre choute! mancher notre choute! Monsir choue. Mancher la choute ti Rhin!

Ici je suis parti d'un éclat de rire. Le pauvre diable de garçon ne comprenait plus, et moi, je venais de comprendre. J'avais été le jouet d'une hallucination produite sur mon cerveau par l'orthographe éblouissante de l'aubergiste. *Calaïsche à la choute* signifiait *calèche à la chute.* En d'autres termes, après vous avoir offert à dîner, la carte vous offrait complaisamment une calèche pour aller voir la chute du Rhin à Laufen, moyennant dix francs.

Me voyant rire, le garçon m'a pris pour un fou, et s'en est allé en grommelant :

Mancher la choute! églairer la choute ti Rhin afec guadre jantelles! Ce monsir choue.

J'ai retenu pour demain matin une *calaïsche à la choute.*

Laufen, septembre.

Mon ami, que vous dire? Je viens de voir cette chose inouïe. Je n'en suis qu'à quelques pas. J'en entends le bruit. Je vous écris sans savoir ce qui tombe de ma pensée. Les idées et les images s'y entassent pêle-mêle, s'y précipitent, s'y heurtent, s'y brisent, et s'en vont en fumée, en écume, en rumeur, en nuée. J'ai en moi comme un bouillonnement immense. Il me semble que j'ai la chute du Rhin dans le cerveau.

J'écris au hasard, comme cela vient. Vous comprendrez si vous pouvez.

On arrive à Laufen. C'est un château du treizième siècle, d'une fort belle masse et d'un fort bon style. Il y a à la porte deux guivres dorées, la gueule ouverte. Elles aboient. On dirait que ce sont elles qui font le bruit mystérieux qu'on entend.

On entre.

On est dans la cour du château. Ce n'est plus un château, c'est une ferme. Poules, oies, dindons, fumier; charrette dans un coin ; une cuve à chaux. Une porte s'ouvre. La cascade apparaît.

Spectacle merveilleux!

Effroyable tumulte! Voilà le premier effet. Puis on regarde. La cataracte découpe des golfes qu'emplissent de larges squammes blanches. Comme dans les incendies, il y a de petits endroits paisibles au milieu de cette chose pleine d'épouvante ; des bosquets mêlés à l'écume ; de charmants ruisseaux dans les mousses; des fontaines pour les bergers arcadiens du Poussin, ombragées de petits rameaux doucement agités. Et puis ces détails s'évanouissent, et l'impression de l'ensemble vous revient. Tempête éternelle. Neige vivante et furieuse.

Le flot est d'une transparence étrange. Des rochers noirs dessinent des visages sinistres sous l'eau. Ils paraissent toucher la surface et sont à dix pieds de profondeur. Au-dessous des deux principaux vomitoires de la chute, deux grandes gerbes d'écume s'épanouissent sur le fleuve et s'y dispersent en nuages verts. De l'autre côté du Rhin, j'apercevais un groupe de maisonnettes tranquilles, où les ménagères allaient et venaient.

Pendant que j'observais, mon guide me parlait. — Le lac de Constance a gelé dans l'hiver de 1829 à 1830. Il n'avait pas gelé depuis cent quatre ans. On y passait en voiture. De pauvres gens sont morts de froid à Schaffhouse.

Je suis descendu un peu plus bas, vers le gouffre. Le ciel était gris et voilé. La cascade fait un rugissement de tigre. Bruit effrayant, rapidité terrible. Poussière d'eau, tout à la fois fumée et pluie. A travers cette brume on voit la cataracte dans tout son développement. Cinq gros rochers la coupent en cinq nappes d'aspects divers et de grandeurs différentes. On croit voir les cinq piles rongées d'un pont de titans. L'hiver, les glaces font des arches bleues sur ces culées noires.

Le plus rapproché de ces rochers est d'une forme étrange ; il semble voir sortir de l'eau pleine de rage la tête hideuse et impassible d'une idole indoue, à trompe d'éléphant. Des arbres et des broussailles qui s'entremêlent à son sommet lui font des cheveux hérissés et horribles.

A l'endroit le plus épouvantable de la chute, un grand rocher disparaît et reparaît sous l'écume comme le crâne d'un géant englouti, battu depuis six mille ans de cette douche effroyable.

Le guide continue son monologue. — La chute du Rhin est à une lieue de Schaffhouse. La masse du fleuve tout entière tombe là d'une hauteur de « septante pieds. » —

L'âpre sentier qui descend du château de Laufen à l'abîme traverse un jardin. Au moment où je passais assourdi par la formidable cataracte, un enfant, habitué à faire ménage avec cette merveille du monde, jouait parmi des fleurs et mettait en chantant ses petits doigts dans des gueules-de-loup roses.

Ce sentier a des stations variées, où l'on paye un peu de temps en temps. La pauvre cataracte ne saurait travailler pour rien. Voyez la peine qu'elle se donne. Il faut bien qu'avec toute cette écume qu'elle jette aux arbres, aux rochers, aux fleuves, aux nuages, elle jette aussi un peu

quelques gros sous dans la poche de quelqu'un. C'est bien le moins.

Je suis parvenu par ce sentier jusqu'à une façon de balcon branlant pratiqué tout au fond, sur le gouffre et dans le gouffre.

Là, tout vous remue à la fois. On est ébloui, étourdi, bouleversé, terrifié, charmé. On s'appuie à une barrière de bois qui tremble. Des arbres jaunis, — c'est l'automne, — des sorbiers rouges entourent un petit pavillon dans le style du Café turc, d'où l'on observe l'horreur de la chose. Les femmes se couvrent d'un collet de toile cirée (un franc par personne). On est enveloppé d'une effroyable averse tonnante.

De jolis petits colimaçons jaunes se promènent voluptueusement sous cette rosée sur le bord du balcon. Le rocher qui surplombe au-dessus du balcon pleure goutte à goutte dans la cascade. Sur la roche qui est au milieu de la cataracte se dresse un chevalier-troubadour en bois peint, appuyé sur un bouclier rouge à croix blanche. Un homme a dû risquer sa vie pour aller planter ce décor de l'Ambigu au milieu de la grande et éternelle poésie de Jéhovah.

Les deux géants qui redressent la tête, je veux dire les deux plus grands rochers, semblent se parler. Ce tonnerre est leur voix. Au-dessus d'une épouvantable croupe d'écume on aperçoit une maisonnette paisible avec son petit verger. On dirait que cette affreuse hydre est condamnée à porter éternellement sur son dos cette douce et heureuse cabane.

Je suis allé jusqu'à l'extrémité du balcon; je me suis adossé au rocher.

L'aspect devient encore plus terrible. C'est un écroulement effrayant. Le gouffre hideux et splendide jette avec rage une pluie de perles au visage de ceux qui osent le regarder de si près. C'est admirable. Les quatre grands gonflements de la cataracte tombent, remontent et redescendent sans cesse. On croit voir tourner devant soi les quatre roues fulgurantes du char de la tempête.

Le pont de bois était inondé. Les planches glissaient. Des feuilles mortes frissonnaient sous mes pieds. Dans une anfractuosité du roc, j'ai remarqué une petite touffe d'herbe desséchée. Desséchée sous la cataracte de Schaffhouse! dans ce déluge, une goutte d'eau lui a manqué. Il y a des cœurs qui ressemblent à cette touffe d'herbe. Au milieu du tourbillon des prospérités humaines, ils se dessèchent. Hélas! c'est qu'il leur a manqué cette goutte d'eau qui ne sort pas de la terre, mais qui tombe du ciel, l'amour!

Dans le pavillon turc, lequel a des vitraux de couleur, et quels vitraux! il y a un livre où les visiteurs sont priés d'inscrire leurs noms. Je l'ai feuilleté. J'y ai remarqué cette signature : *Henri*, avec ce paraphe Ɣ. Est-ce un V?

Combien de temps suis-je resté là, abîmé dans ce grand spectacle? Je ne saurais vous le dire. Pendant cette contemplation, les heures passeraient dans l'esprit comme les ondes dans le gouffre, sans laisser ni trace ni souvenir.

Cependant on est venu m'avertir que le jour baissait. Je suis remonté au château, et de là je suis descendu sur la grève, d'où l'on passe le Rhin pour gagner la rive droite. Cette grève est au bas de la chute, et l'on traverse le fleuve à quelques brasses de la cataracte. On s'aventure pour ce trajet dans un petit batelet charmant, léger, exquis, ajusté comme une pirogue de sauvage, construit d'un bois souple comme de la peau de requin, solide, élastique, fibreux, touchant les rochers à chaque instant et s'y écorchant à peine, manœuvré comme tous les canots du Rhin et de la Meuse, avec un crochet et un aviron en forme de pelle. Rien n'est plus étrange que de sentir dans cette coquille les profondes et orageuses secousses de l'eau.

Pendant que la barque s'éloignait du bord, je regardais au-dessus de ma tête les créneaux couverts de tuiles et les pignons taillés du château qui dominent le précipice. Des filets de pêcheurs séchaient sur les cailloux au bord du fleuve. On pêche donc dans ce tourbillon? Oui, sans doute. Comme les poissons ne peuvent franchir la cataracte, on prend là beaucoup de saumons. D'ailleurs, dans quel tourbillon l'homme ne pêche-t-il pas?

Maintenant je voudrais résumer toutes ces sensations si vives et presque poignantes. Première impression : on ne sait que dire, on est écrasé comme par tous les grands poëmes. Puis l'ensemble se débrouille. Les beautés se dégagent de la nuée. Somme toute, c'est grand, sombre, terrible, hideux, magnifique, inexprimable.

De l'autre côté du Rhin, cela fait tourner des moulins.

Sur une rive, le château; sur l'autre, le village, qui s'appelle Neuhausen.

Tout en nous laissant aller au balancement de la barque, j'admirais la superbe couleur de cette eau. On croit nager dans de la serpentine liquide.

Chose remarquable, chacun des deux grands fleuves des Alpes, en quittant les montagnes, a la couleur de la mer où il va. Le Rhône, en débouchant du lac de Genève, est bleu comme la Méditerranée; le Rhin, en sortant du lac de Constance, est vert comme l'Océan.

Malheureusement le ciel était couvert. Je ne puis donc pas dire que j'ai vu la chute de Laufen dans toute sa splendeur. Rien n'est riche et merveilleux comme cette pluie de perles dont je vous ai déjà parlé, et que la cataracte répand au loin. Cela doit être pourtant plus admirable encore lorsque le soleil change ces perles en diamants et que l'arc-en-ciel plonge dans l'écume éblouissante son cou d'émeraude comme un oiseau divin qui vient boire à l'abîme.

De l'autre bord du Rhin, d'où je vous écris en ce moment, la cataracte apparaît dans son entier, divisée en cinq parties bien distinctes qui ont chacune leur physionomie à part et forment une espèce de *crescendo*. La première, c'est un dégorgement de moulins; la seconde, presque symétriquement composée par le travail du flot et du temps, c'est une fontaine de Versailles; la troisième, c'est une cascade; la quatrième est une avalanche, la cinquième est le chaos.

Un dernier mot, et je ferme cette lettre. A quelques pas de la chute, on exploite la roche calcaire, qui est fort belle. Du milieu d'une des carrières qui sont là, un galérien, rayé de gris et de noir, la pioche à la main, la double chaîne au pied, regardait la cataracte. Le hasard semble se complaire parfois à confondre dans des antithèses, tantôt mélancoliques, tantôt effrayantes, l'œuvre de la nature et l'œuvre de la société.

VICTOR HUGO.

ALEXANDRE SOUMET.

L'événement du mois est une grande perte pour notre littérature. C'est la mort de M. Alexandre Soumet. Laissons donc parler ici un écrivain qui le voyait de près à l'Institut, M. Pierre Dupont, attaché aux travaux du Dictionnaire de l'Académie française, et qui a bien voulu rédiger pour nous cette notice.

Louis-Antoine-Alexandre Soumet, membre de l'Académie française, bibliothécaire du roi à Compiègne, chevalier de la Légion-d'Honneur, est né à Castelnaudary en 1786, et non à Toulouse en 1796, comme le prétend la *Biographie des contemporains*. Auditeur au Conseil d'État en 1810, il débuta dans les lettres par un hommage brillant à Napoléon. L'année suivante, la naissance du roi de Rome lui inspira une ode qui fut couronnée aux jeux floraux de Toulouse. Les fleurs de Clémence Isaure présageaient au jeune poëte des couronnes plus élevées. Deux fois il obtint à l'Académie ce prix de poésie, qui ne doit pas être l'apanage des lauéats émérites, et qu'il est permis aux eunes poëtes d'envier, comme les jeunes hommes d'armes pouvaient désirer autrefois de recevoir l'accolade d'un chevalier aguerri. Il ne s'arrêta pas à ces concours d'essai; il ne visa plus qu'à l'honneur de rivaliser avec ses juges pour avoir le droit de siéger au milieu d'eux; et comme si cette double palme eût été trop facilement obtenue, il ne se reposa point après l'avoir cueillie. Il se préoccupa jusqu'à son dernier jour de ce rameau d'or que montre le doigt de la sibylle dans le lieu le plus sombre de la forêt. Il débuta par les pièces que nous avons mentionnées, et par un poëme sur l'Incrédulité, que ses juges classiques n'hésitaient pas à placer au-dessus du poëme sur la Religion, de Racine le fils. Dès lors, M. Soumet se faisait remarquer par la pureté de la versification et la richesse des images. Il y a, dans la naissance de ce talent, ce qui fait le charme d'une chaude matinée d'automne; et cette image vient à propos d'une élégie qui se place naturellement dans nos mémoires à côté de celle de Millevoye que tout le monde sait, *la Chute des feuilles*. *La Pauvre fille*, de Soumet, est un chef-d'œuvre de sentiment, de coloris et de naïveté. Il est telle petite pièce, souvent oubliée et quelquefois dédaignée de son auteur, qui se change à sa couronne en tige d'immortelles.

La carrière de M. Alexandre Soumet a été laborieuse et difficile. Il a traversé l'Empire avec le sentiment du mode nouveau et des jeunes idées. Il a dû lutter et subir les exigences de la critique du temps. Quel talent de cette époque a pu se soustraire à la double influence du passé et de l'avenir? De ce conflit il est résulté des œuvres qui attestent les qualités et la persévérance du peintre. *Une fête de Néron*, *Saül* et *Clytemnestre*, comme *le Gladiateur* et le *Chêne du roi*, sont des chefs-d'œuvre de versification et de coloris. Dans les deux premières pièces, luttant avec Racine, il a su reproduire les beautés si originales des littératures grecque et biblique. Dans les autres, on sent percer le sentiment chrétien et moderne qui se développe éminemment dans l'épopée qu'il nous a léguée, et les fragments de celle qui reste incomplète. Ces titres suffisaient amplement à ouvrir à l'auteur les portes de l'Académie. Ils justifiaient de patients efforts et de qualités supérieures. M. Soumet avait le haut sens poétique, et ce désir tenace qui entraîne toujours l'artiste à la recherche de l'idéal. Appelé à siéger parmi ses anciens juges à l'âge de trente-huit ans par ses succès dramatiques, et y entrant comme en vertu d'un plébiscite, il ne s'y reposa point comme nous l'avons dit. De nouveaux drames, *la divine Epopée*, ce qu'il a lu dans les séances publiques de son poëme de *Jeanne d'Arc*, attestent un travail opiniâtre pendant ces années que tant d'autres ont consacrées à un repos absolu. Le travail d'un auteur facilite la tâche de son bibliographe. Dans une vie ainsi occupée, il reste peu de place aux accidents ordinaires qui allongeraient celle d'un oisif. M. Soumet a vécu modestement. Nous nous souvenons avec une émotion douloureuse l'avoir visité dans le logement simple qu'il occupait au bout de l'avenue des Champs-Élysées. Les fenêtres de sa petite chambre donnaient sur un jardin. On n'y remarquait rien qu'un pupitre, des cartons, et une petite réduction en plâtre de la Vénus de Milo sur une demi-colonne en chêne cannelé. M. Soumet était souffrant et affable; sa figure était fort distinguée; ses cheveux, encore blonds, s'arrangeaient négligemment sur son font large et un peu chauve; ses yeux, grands et bleus, suppléaient par leur vivacité à la sobriété de son langage; sa bouche avait une expression de suavité exquise; son teint était légèrement brun; il avait la parole douce et bienveillante. Ses souffrances, dans les derniers temps, ne lui permettaient pas d'être assidu à l'Académie. Quand il s'y rendait, c'était à qui presserait la main du bon poëte, dont chaque regard était une expression d'amitié et de reconnaissance. Sa santé était devenue si faible, que partout où on lui demandait des communications de ces fragments poétiques où respirait une sensibilité si vive, et où se peignait la brillante imagination du poëte, il devait se résigner au rôle passif d'auteur auditeur, et il fallait qu'un de ses amis suppléât de son mieux à des lectures qui, trop vivement senties, auraient pu ébranler son organisation déjà si frêle. Il y a quelques mois, on s'attendait déjà à la nouvelle fatale de sa mort, et on le pleurait d'avance parce qu'on l'aimait. Ces craintes prolongées avaient fini par se changer en espoir indécis. « Il nous restera, disait-on, quoique maladif; et qu'importe que son corps soit débile! son esprit est encore vif, et la souffrance attendrit encore son cœur. » C'est au moment où on ne songeait à rien moins qu'à le perdre, c'est après un rude hiver courageusement supporté, aux premières annonces du printemps, le 30 mars dernier, que le poëte a fermé les yeux. Paris se promenait sous ses fenêtres; les fêtes de Longchamps, que le froid avait reculées, se célébraient en pleine semaine de Pâques; sur toute l'avenue des Champs-Élysées, les bourgeons rougissaient à la cime des vieux ormes; c'est alors que tout l'invitait à vivre et à chanter, qu'il dut renoncer à ces jouissances des poëtes, la nature, le printemps! Un de ses regrets fut de n'avoir point vu les roses et les feuilles de la nouvelle saison; et lui qui toute sa vie avait excité les applaudissements et recherché le succès, répétait au lit de mort à un de ses amis: « Vous direz que j'ai toujours été un bon garçon. » Est-il un éloge après cela? On a outrepassé son désir en rendant hommage aux qualités de son cœur, un de ses confrères a délicatement rappelé celles de son talent. Le spirituel commentateur d'Horace, M. Patin, chargé de remplacer M. le comte Molé à ses funérailles, a énuméré, dans une improvisation pleine de distinction et d'élégance, les titres de M. Soumet à l'estime et à l'admiration publiques.

M. Soumet remplaçait au fauteuil académique l'auteur de *Brunehaut* et le traducteur d'Homère, M. Aignan. Déjà la voix publique lui désigne pour successeur et pour panégyriste l'auteur de *Chatterton* et d'*Éloa*, M. Alfred de Vigny.

P. D.

Quelques jours avant la mort de M. Soumet, l'Académie avait fait une perte bien regrettable aussi, quoique plus facile à réparer. M. Étienne, auteur dramatique et personnage politique, également honoré sur les deux théâtres, venait de mourir après une courte maladie. Ce fauteuil est naturellement disputé par la littérature et la politique. Espérons que la littérature l'emportera.

P.-C.

MERCURE DE FRANCE.

(DU 12 MARS AU 12 AVRIL.)

Académie des sciences : Communication de M. Lecoq. — Poissons *nidificateurs* et oiseaux charitables. — M. Jobard, de Bruxelles, propose d'appliquer l'eau de cuivre à la conservation des monuments. — Opinion du docteur Reid sur les avantages d'un abondant aérage relativement aux fonctions respiratoires et digestives. — Civilisation et industrie des Mexicains; *Histoire de la conquête du Mexique*, par M. W.-H. Prescott, de Boston. — Succès étonnant des *Lettres de la Confrérie de la Foi* en basse Bretagne. — Les *Smuggler d'Ambleteuse*, par M. Hippolyte Castille. — Tom Pouce. — Concerts. — Théâtres.

Un naturaliste, M. Lecoq, vient d'annoncer à l'Académie des sciences deux découvertes sinon très-importantes, du moins fort curieuses. Il a constaté qu'il y a des poissons qui font un nid, et qu'il existe des moineaux charitables. Qui diantre se serait douté de ces deux faits? Ils sont cependant positifs.

Les poissons, qui font leur nid comme les oiseaux, avaient été soupçonnés par Aristote, mais ce grand homme fut alors traité de visionnaire. M. Lecoq, plus heureux, a démontré la chose à l'Académie. Notre naturaliste, observant ces petits lacs formés par les détours des ruisseaux, et dans lesquels les poissons cherchent une eau plus tranquille, avait remarqué certains amas de racines légères disposées en forme de plaques arrondies, et d'un diamètre de quelques centimètres. Il examina attentivement ces plaques, et y découvrit des ouvertures communiquant avec une cavité intérieure. Il vit de tout petits poissons entrer et sortir par ces ouvertures, comme font les oiseaux dans leurs nids. Alors il ouvrit les plaques avec soin, et qu'y trouva-t-il? des œufs de poisson gros comme des têtes d'épingle! Ce poisson *nidificateur* appartient à l'espèce nommée épinoche. Les savants l'appellent *gasterosteus*, à cause de la cuirasse osseuse qu'il porte sous le ventre.

Voici comment M. Lecoq a donné un certificat de charité au moineau franc, cet animal qui semblait être le type de l'égoïsme. Impitoyable comme tous les savants, notre expérimentateur avait laissé deux moineaux libres dans une chambre, avec des poisons dont il voulait essayer l'effet sur ces volatiles. Six autres moineaux, plus jeunes, étaient en cage dans la même chambre; ceux-là devaient être empoisonnés plus tard. Or, un jour M. Lecoq, qui observait le tout, entend la jeune nichée pousser de grands cris. Il voit en même temps un des moineaux libres aller vers la cage, s'en retourner, revenir encore, et ainsi de suite. Se doutant que ce manége avait pour but de porter des aliments aux prisonniers, M. Lecoq présente à l'oiseau libre quelques mouches, et celui-ci les porte tout droit aux habitants de la cage. C'était déjà fort beau; mais voici qui devient héroïque. L'autre moineau libre veut imiter son compagnon, et tous deux se précipitent vers les captifs, se disputant à qui leur donnerait la becquée. M. Lecoq présente ce touchant exemple à nos philanthropes, et nous aimons à croire qu'il l'a suivi lui-même, en renonçant à empoisonner d'aussi bonnes bêtes!

— M. Jobard, de Bruxelles, propose d'appliquer l'eau de cuivre à la conservation des monuments; et le hasard est l'auteur de cette découverte comme de tant d'autres; elle appartient, du reste, à M. le baron de Bourgoing, notre ambassadeur à Munich. Il y a dans cette ville, sur la place Caroline, un obélisque en bronze entouré de marches de pierres, souvent lavées par la pluie qui coule du monument. M. de Bourgoing a remarqué que cette eau cuivrée préserve la pierre de la rouille grisâtre qui ronge les vieux édifices. Le fait est que les quatre angles du soubassement de l'obélisque contrastent déjà par leur dégradation avec les parties lavées par l'eau qui a touché le bronze. De là la proposition de M. Jobard, confident de notre ambassadeur. On conçoit en effet que l'eau cuivrée détruise les semences dendrigènes et les œufs des millions d'animalcules qui dévorent, siècle à siècle, les monuments de pierre. Reste à savoir comment l'application de cette découverte peut se généraliser sans altérer elle-même les chefs-d'œuvre de la sculpture et de l'architecture.

— Le docteur anglais Reid vient de publier un curieux ouvrage sur les fonctions respiratoires et digestives. Suivant lui, les perturbations et les douleurs qui suivent tant de dîners copieux viennent moins de l'excès de nourriture que de la viciation de l'air dans les salles garnies de mets et de convives nombreux. Il cite gravement une société de philosophes de son pays, qui, dînant à Edimbourg dans une salle bien ventilée, mangèrent et burent impunément et sans s'en apercevoir plus du double de leur ordinaire. Dans les manufactures nouvellement aérées, ajoute-t-il, les ouvriers ont demandé qu'on elevât leur salaire en raison de leur appétit. Vous entrez affamé dans un restaurant plein de monde, et vous ne savez pourquoi cette grande faim vous abandonne au milieu de la carrière? Effet de l'atmosphère viciée que vous respirez, dit le docteur Reid.

— Mille découvertes ou mille renseignements inattendus viennent nous apprendre chaque jour que les peuples et les pays traités par nous de Barbares étaient ou sont encore beaucoup plus civilisés que nous ne nous plaisons à le croire. Nous savions déjà que les Chinois connaissaient longtemps avant nous (sans les appliquer il est vrai) les trois plus puissants mobiles de notre civilisation: la poudre, l'imprimerie et la vapeur. Un missionnaire nous racontait dernièrement qu'il a trouvé au fond de la Chine un grand temple en fer; et notre chef-d'œuvre en ce genre est encore la petite maison qu'un gouverneur transportait récemment dans une de nos colonies! — Mais voici des révélations qui rabattraient bien autrement notre orgueil, si cette médaille historique n'avait pas un petit revers, que nous examinerons après son beau côté. Médaille historique est le mot, car il s'agit de la plus curieuse histoire qu'on ait écrite depuis longtemps. Elle vient d'être publiée à Boston par un citoyen des États-Unis, barbare civilisé d'hier; et elle nous expose l'état des Mexicains, autres *barbares*, au temps de l'expédition de Fernand Cortez, il y a plus de trois cents ans de cela! Or, à cette époque, où notre ville de Paris n'avait pas encore un jardin public, un éclairage nocturne, une rue alignée et pavée convenablement, voici ce que les Espagnols trouvèrent dans le royaume de cet empereur Montezuma qu'ils firent griller comme des sauvages. Ces détails sont traduits fidèlement de l'*Histoire de la conquête du Mexique*, par M. William H. Prescott, de Boston, ouvrage que vient de réimprimer en anglais M. Baudry, et que la France doit se hâter de traduire pour se dédommager de ne l'avoir pas écrit la première. Avant les Européens, les Mexicains cultivaient la plupart des plantes que nous avons développées si lentement dans nos colonies. Une seule plante, le moguey, leur fournissait et leur fournit encore du papier, des cordages, des poignards, des aiguilles, des toitures et des vêtements. Telle était l'industrie de ces prétendus sauvages, qu'ils savaient trouver dans un seul produit de la nature, le vivre et le couvert, l'arme du corps et l'ornement de l'esprit. Mais tout cela n'était rien encore auprès de ce qu'ajoute le savant historien. L'architecture mexicaine réalisait les merveilles attribuées à Sémiramis. C'étaient des temples en pyramides, des palais élevés jusqu'au ciel, des chaussées au milieu des lacs, des jardins suspendus, où les eaux montaient et descendaient, par cascades, de bassins en bassins. Mexico, qui renferme aujourd'hui 160 mille âmes, en avait alors trois fois autant. Les lagunes de Venise ne sont rien près des canaux de cette cité barbare, édifiée sur les ondes. Cortez n'eut pas d'expressions pour rendre ces merveilles à ses compatriotes. « C'était, dit le conquérant, la plus belle chose qu'il y eût au monde. » Les grands marchés de Mexico contenaient 30,000 personnes, et ceux des villes voisines étaient à l'avenant. Des populations de trente à cinquante mille âmes se coudoyaient sur cette terre promise. — Quant aux arts industriels, l'orfèvrerie surpassait tout ce que les Espagnols avaient vu de plus admirable en Europe. Si les Mexicains n'avaient point de malle-poste, ils avaient des coureurs formés par un long exercice, et presque aussi alertes que les chevaux. Montezuma, grâce à leur vitesse, mangeait dans sa capitale du poisson qui nageait la veille à Saint-Jean d'Ulloa. Quant aux sciences, on sait que les no-

tions mexicaines sur l'astronomie confondirent notre savant La Place. La musique et la littérature florissaient à Mexico tout comme à Paris et à Madrid. Le roi Tezuco était improvisateur et chanteur comme David. Des concours solennels avaient lieu à sa cour entre les orateurs, les écrivains et les poëtes. Le luxe des fleurs effaçait à Mexico tout ce que nous pourrions obtenir en Europe. Notre Jardin des Plantes et notre Muséum d'histoire naturelle étaient là deux siècles avant que nous fussions nés!

Quelle différence y avait-il donc entre la civilisation de ces sauvages et la nôtre, et quelle fiche de consolation nous donnera l'impartial historien? La voici en quelques mots : les habitants de ces villes merveilleuses sacrifiaient à leurs dieux des victimes humaines et mangeaient ces victimes avec grand apparat!...

N'est-ce pas le cas de s'écrier avec Salomon : « O vanité des vanités! » Vanité des progrès de la civilisation et des arts, qui peuvent se concilier avec des festins d'anthropophages!

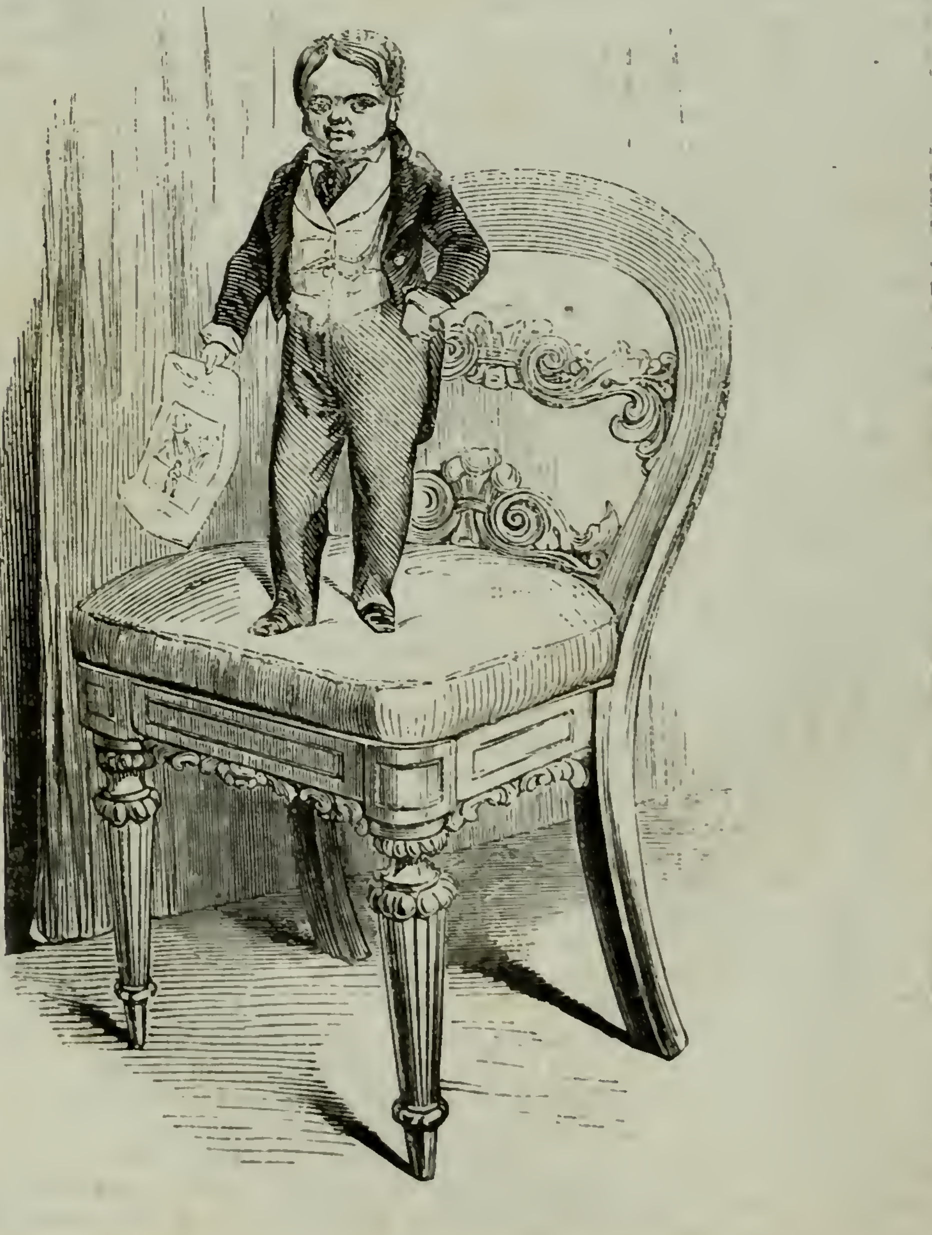
— Nous parlerons le mois prochain d'un livre non moins curieux que celui de M. Prescott. Ce sont les *Révélations sur la Russie*, par un résident anglais, excellente traduction de M. Noblet, publiée par M. Jules Labitte. Cet ouvrage est appelé à un succès de médisance plus grand peut-être encore que celui de M. de Custine.

— En fait d'événements littéraires, qui se douterait, au dix-neuvième siècle, qu'une publication périodique en langue bretonne, imprimée à Quimper, a trouvé près de vingt mille lecteurs en basse Bretagne? Tel est pourtant le succès des *Lizeriou Breuriez ar Feiz*, *Lettres de la Confrérie de la Foi*, imitées des *Annales de la Propagation de la Foi dans les deux mondes*, par M. Th. Hersart de la Villemarqué, élève du célèbre Legonidec, et savant auteur des *Chants populaires de la Bretagne*; qu'on dise encore que les bas Bretons sont des barbares! Il n'est pas une seconde province en France où l'on obtiendrait un tel résultat.

— Recommandons à ceux qui aiment les lectures amusantes, *Les Smuggler d'Ambleteuse*, par M. Hip. Castille, roman dramatique et comique, plein de verve et de fantaisie, et d'heureuses réminiscences de Shakspeare.

Tom Pouce (Tom Thumb).

Hélas oui, nous avons beau nous en défendre, il faut parler de Tom Pouce, de ce général-nain qui efface en ce moment nos plus grands hommes. Est-il rien de plus humiliant pour l'humanité que ce succès d'un nain, que cette fortune d'un monstre? car enfin Tom Pouce est un monstre! Jugez plutôt : il pèse huit kilogrammes; il a soixante-cinq centimètres de haut; il est âgé de quatorze ans. Les fameux nains Bébé et Giulia étaient beaucoup moins petits, mais ils étaient plus âgés. Tom Pouce peut se ruiner tout à coup en croissant de quelques centimètres. La valise du nain est grande comme un portefeuille de bureau; sa voiture, comme un carton de toilette; ses chevaux, comme deux chèvres; ses jockeys sont deux fois gros comme leur maître. Tom Pouce se montre en habit de ville, en habit de cour, et en costume écossais. *Il va-t-en ville*, pour deux cents francs, avec sa suite et son équipage. Sa voix n'en est pas une, c'est un vagissement. Il danse et chante en anglais tant bien que mal. Son grand talent consiste à saluer, à envoyer des baisers, et à embrasser les dames. Il en a embrassé, dit-il, un million en Angleterre. Les Anglaises ne sont pas dégoûtées! Tom Pouce n'est pas difforme au premier coup d'œil; cependant il a la tête et le torse trop forts, les articulations raides, les cheveux roux et rares, le teint luisant, le nez presque nul, les yeux saillants. Ses pieds et ses mains sont d'une finesse remarquable. Toute sa petite personne est replète et potelée. Tom Pouce est né à Bridgeport, dans le Connecticut, de pauvres parents que sa difformité enrichit. M. Sratton, son père, a déclaré l'an dernier aux percepteurs de l'*income-taxe* un capital de 25,000 liv. sterl., et la voiture de son fils lui a coûté 300 guinées. Tom Pouce est comblé de cadeaux par les souverains, et quelque despote l'achètera sans doute pour en faire son bouffon. Ainsi soit-il!



— Depuis un mois, chaque jour est marqué par un concert : M^me^ Pleyel a électrisé tout Paris aux Italiens; M. Vivier, un de nos lions de cet hiver, a révélé un talent inouï sur le cor, et un talent de composition fort remarquable. M^lle^ Martin, notre pianiste la plus jeune et non pas la moins célèbre, vient de faire entendre, chez Pleyel, un jeu dont rien ne peut exprimer la grâce et la pureté; enfin, M. et M^me^ Mulder-Duport, arrivés du Mans et d'Alençon tout couverts de couronnes, vont nous rendre dimanche prochain, dans la salle de Herz, ces délicieuses compositions du mari, interprétées par l'épouse avec tant d'âme et de perfection.

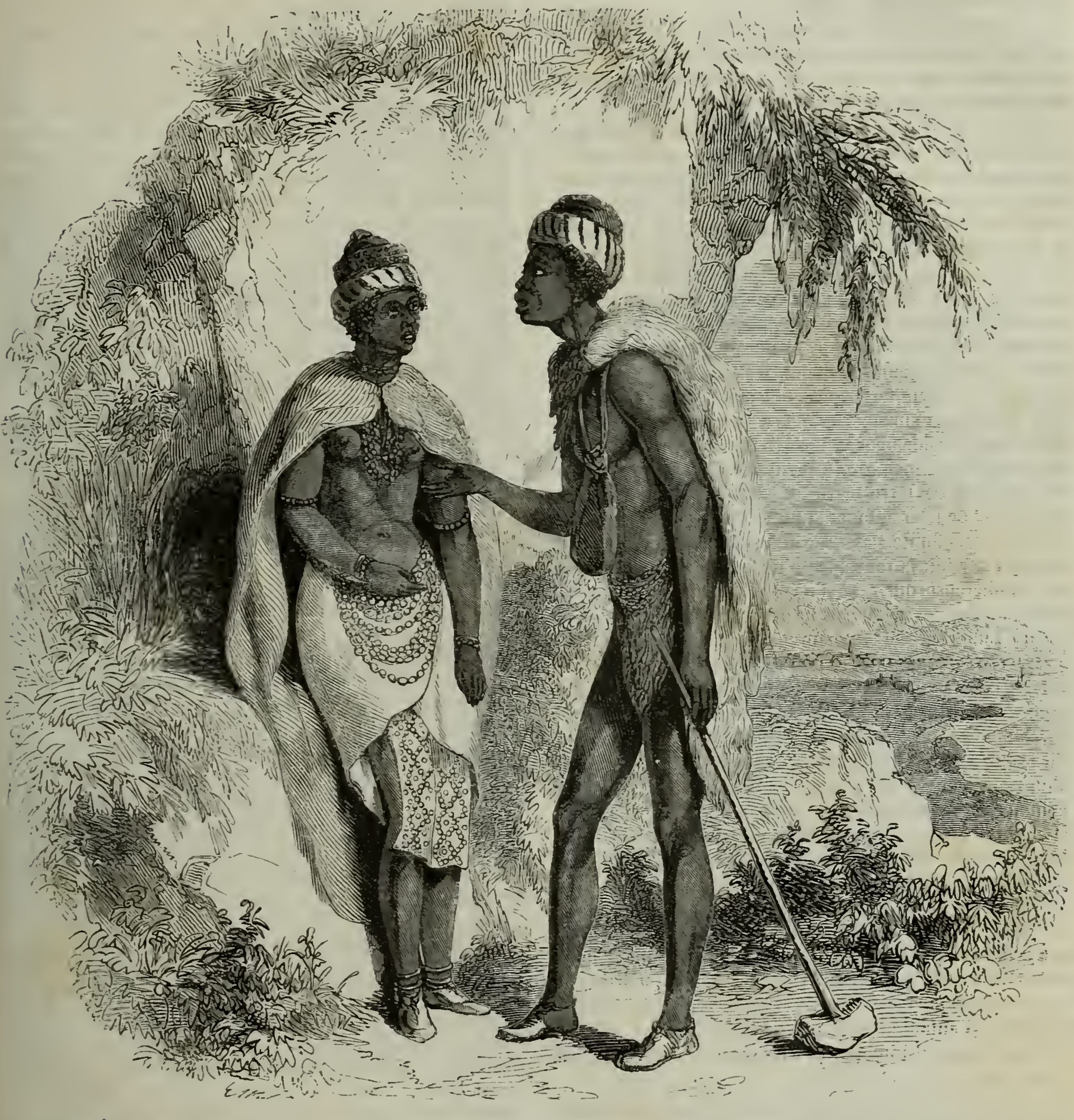
— Les succès du moment, aux théâtres, sont : *Virginie*, avec M^lle^ Rachel; *les Pharaons*, avec M^lle^ Georges; *la Biche au bois*, à la Porte-Saint-Martin; aux Variétés, l'adorable *Tricorne* de M. Théophile Gautier; et au théâtre des *Délassements comiques*, les débuts désopilants de M. Tétard, jeune acteur qui sculpte d'une main les charges de ses rivaux les plus célèbres, et de l'autre main se fraye une route qui le conduira bientôt au milieu d'eux.

PITRE-CHEVALIER.

Imprimerie de Hennuyer et Turpin, rue Lemercier, 24. Batignolles.

La Chasse aux Boschjesmens.

ÉTUDE DE MOEURS HOTTENTOTES ET D'HISTOIRE NATURELLE AFRICAINE.



En sortant de la ville du Cap de Bonne-Espérance pour visiter la colonie, si vous prenez votre route par le nord-est, en longeant, à plus ou moins de distance, les bords d'un océan orageux, vous traverserez d'abord le Zwellendam, puis l'Houtniquas-land, le Sitsikamma, le Krakekamma, et après avoir passé au gué le Zon-dags-rivier, vous arriverez dans le Plettenberg, sur les limites orientales des possessions anglaises, séparé de la Cafrerie par le Grootevisch-rivier. Pendant ce voyage de quelques centaines de lieues, vous trouverez partout des routes bien tracées et passablement entretenues, de vastes domaines parfaitement cultivés, des maisons de campagne élégantes et commodes, et une hospitalité très-confortable. Vous serez reçu, non par de grossiers boers (1), mais par des maîtres de logis d'une exquise politesse, par des dandys en gants jaunes, et par de charmantes demoiselles, qui vous montreront le *Journal des modes* de Paris, qui disserteront avec vous sur la musique de Rossini, et qui vous joueront un concerto de Liszt sur un piano d'Érard. Quand de telles séductions vous auront un peu attardé, et que vous vous remettrez en route à la nuit, vous entendrez peut-être le jackal glapir dans les montagnes lointaines; peut-être entreverrez-vous, au clair de lune, l'ombre d'une hyène se glissant derrière les buissons; mais vous ne serez épouvanté ni par les rugissements des lions et des léopards, ni par le pas lourd de l'éléphant, ni par la course brutale du rhinocéros, ni par le ronflement de l'hippopotame; tous ces monstres dangereux ont reculé devant la civilisation. Cependant ne dépassez pas Plettenberg, car ces animaux ne se retirent que lentement, et, à partir de là, ils disputent encore pied à pied le terrain envahi par les colons, comme je vais vous le prouver en vous contant une histoire très-véridique, selon mon habitude.

C'était en 1775, un soir; le soleil était sur le point de se cacher derrière les montagnes de Camdebo-veld, lorsqu'un

(1) Fermiers, paysans, cultivateurs.

t'go ou jeune homme, caché depuis une heure dans une touffe épaisse de ces roseaux palmites (1) qui encombrent le lit des rivières de cette partie de l'Afrique, en sortit tout à coup en courant avec rapidité.

— *T'katsi! t'katsi!* (2) murmurait-il ; faut-il qu'un pauvre boschjesmen (3) ne puisse dormir un moment dans ces roseaux, sans qu'un *t gao* (4) féroce lui soit envoyé par un sorcier payé par son maître?

Quand il fut à deux cents pas des roseaux, il s'arrêta, et vit un monstre effroyable sortir de l'eau saumâtre de la rivière, et s'avancer dans la plaine en poussant un cri affreux, qui a beaucoup d'analogie avec le hennissement d'un cheval. Sa taille atteignait onze pieds de longueur sur dix de circonférence ; son énorme ventre traînait presque sur la terre, et il ouvrait une gueule démesurément grande, armée de dents d'ivoire dont les canines avaient au moins un pied de longueur ; ses yeux étaient petits, mais flamboyants, et sa peau, absolument nue, était d'un noir d'ardoise Comme le jeune homme savait que l'hippopotame est plus brutal que féroce, et qu'il n'attaque jamais si l'on ne se trouve pas sur son chemin, il s'en mit peu en peine, et, tournant froidement le dos, il reprit sa marche pour gagner la route ; mais avant, il eut la précaution de monter sur un cône de terre élevé par une république de termès (5), et de jeter autour de lui et au loin un coup d'œil observateur, afin de s'assurer qu'aucun boer ne battait la plaine. Pour lui, la rencontre d'un colon eût été mille fois plus dangereuse que celle d'un *t'gao*, car, à cette époque, jamais un fermier hollandais ne manquait de courir, comme sur un loup, sur un malheureux boschjesmen, et de le massacrer sans pitié partout où il le rencontrait.

Mais il est temps, je crois, de vous faire faire connaissance avec Kiès, mon jeune homme, et le principal héros de cette véridique histoire. A ses cheveux, plus laineux s'il est possible que ceux d'un nègre de Guinée, à sa peau d'un brun clair, à son visage triangulaire, à la saillie des pommettes de ses joues, à ses yeux écartés, vifs, noirs et un peu obliques, à ses dents magnifiques et blanches comme le plus pur émail, à son nez un peu plat, et à ses lèvres proéminentes, on l'eût reconnu de suite pour un *khoé-khoep* (6), lors même que la petitesse remarquable de ses pieds et de ses mains n'eussent pas trahi son origine. Il n'avait ni la taille élevée ni la couleur noire d'un Cafre, mais son corps était parfaitement proportionné, et, quoique mince, ses muscles robustes et bien dessinés annonçaient autant de force que de legèreté.

Quant à son costume, vous n'en serez probablement pas aussi satisfait, car il consistait simplement en un *kros* ou manteau de peau de mouton jeté négligemment sur ses épaules, les poils en dehors, et lui descendant jusqu'aux cuisses ; en un *t'dirip* (1), servant à voiler ce que la pudeur empêche de montrer, et en une ceinture lui ceignant le corps sur les hanches, et portant deux lanières de cuir, triangulaires, longues de dix-huit pouces, larges de trois à leur plus grand diamètre, qui est en bas, et pendantes par derrière. Dois-je aussi compter comme vêtement une couche épaisse de graisse de mouton mêlée à un peu de suie, qui lui barbouillait toutes les parties du corps, et qu'il avait saupoudrée avec de la poudre aromatique de *bouckou* (2)? Sa chaussure, d'une fabrication très-ingénieuse, consistait en une pièce triangulaire de cuir écru, relevé autour du pied, et couvrant le dessus des doigts au moyen d'un cordon qui passe dans une coulisse autour de la partie formant l'empeigne. Les Hottentots fabriquent ces *t'noaka* (souliers) avec le cuir fraîchement enlevé d'un rhinocéros, d'un zèbre, d'un lion, d'un buffle, ou de tout autre gros animal. Cette peau, en séchant, se moule sur le pied, et forme une sorte de soulier très-juste, fort commode, et d'une longue durée. Enfin, sa tête était couverte par un léger *t'abu* ou bonnet, fait avec la peau blanche et rayée de brun d'un zèbre ou d'un couagga (3).

Au cou de Kiès, pendait un petit sac en peau d'hyène, renfermant une *t'noe* ou pipe, dont le fourneau en terre était ajusté sur une corne d'elan-gazelle ; quelques feuilles de chanvre, sèches, destinées à être fumées en place de tabac ; un *t'nora*, ou couteau de fabrique européenne, un briquet, une boîte d'amadou, et quelques fers de sagaie achetés au Cap. Pour toute arme, le *t go* (4) portait à la main un bâton pointu, à l'autre bout duquel était adaptée une grosse pierre arrondie, formant la tête de marteau, pesant à peu près un kilogramme, et percée par le milieu. Du reste, cet instrument paraissait plus propre à démolir les monticules de termès, et à déterrer des racines, qu'à se défendre contre les animaux féroces. A ce bâton, on reconnaissait un *boschjesmen* ou homme des buissons, c'est-à-dire un *kobbo* (5) fugitif, et non pas, comme le croyait Sparmann (6), un homme de la prétendue nation des *Boschjemans*, nation qui n'a jamais existé, pas plus que ses Hottentots-Chinois.

Kiès, après s'être assuré qu'il était le seul être humain dans le désert, s'élança sur la mauvaise route qui conduisait de Plettenberg au Camdebo, et se mit en marche d'un pied léger pour continuer son long voyage. Afin d'échapper à l'esclavage, et aussi pour une autre raison que vous saurez tout à l'heure, le malheureux avait osé entreprendre, seul et sans armes, un trajet de plus de cent *uurs* (7) à travers des déserts brûlants et le plus souvent sans eau, où l'on rencontre à chaque pas les animaux les plus féroces et les plus redoutables de l'Afrique, c'est-à-dire du monde entier. Ce beau jeune homme (car il avait toutes les

(1) *Acorus palmites*, Lin., ainsi nommés parce que leurs longues feuilles sont placées en forme d'ombrelle au sommet des tiges, comme celles des palmiers.

(2) Mot intraduisible. C'est l'épithète la plus outrageante, la plus injurieuse qu'un Hottentot puisse donner à quelqu'un ou à quelque chose lorsqu'il est en colère. Il l'applique sans distinction aux hommes, aux animaux, à la pluie, au tonnerre, surtout quand il menace ce dernier de lui lancer une pierre, une sagaie, ou tout simplement son soulier.

(3) Esclave fugitif ou marron.

(4) Hippopotame (*hippopotamus amphibius*, Lin.). Le plus grand des mammifères après l'éléphant et le rhinocéros, il habite les eaux profondes des rivières pendant le jour, et n'en sort que le soir pour aller paître sur le rivage pendant la nuit ; il nage et plonge avec la plus grande facilité.

(5) Les termès sont des insectes d'un genre ayant de l'analogie avec les fourmis ; ils se construisent avec de l'argile delayée des habitations coniques, hautes quelquefois de sept à huit pieds, et qui, en séchant, deviennent tellement dures, qu'un pauvre boschjesmen a bien de la peine à la briser pour s'emparer des insectes et de leurs larves, qui sont pour lui un mets très-recherché.

(6) *Khoe-khoep*, est le nom que se donnent les Hottentots.

(1) Ce mot se traduit littéralement par *jackal*, parce que ce petit sac est fait avec la peau d'un jackal.

(2) Ce bouckou se compose avec les feuilles et la jeune écorce de plusieurs espèces de *diosma*, desséchées et pulvérisées.

(3) Le zèbre est trop connu pour que nous en parlions ici. Quant au couagga, il se rapproche plus du cheval par ses formes générales que le zèbre, et il est moins farouche. Il s'apprivoise assez bien, se mêle au bétail ordinaire, et le protége contre les hyènes. S'il en aperçoit une, il s'élance sur elle, la frappe des pieds de devant, la renverse, lui brise les reins avec les dents, la foule aux pieds et ne l'abandonne qu'après l'avoir tuée.

(4) Jeune homme, garçon.

(5) Esclave.

(6) *Voyage au cap de Bonne-Espérance*, par André Sparmann.

(7) Environ 250 lieues.

perfections de la beauté hottentote) était né libre dans les forêts du Sneeuw-Bergen. Il était âgé de six ans lorsque son kraal (1) fut attaqué, sans aucun motif, par quelques boers hollandais, qui, selon l'usage de ce bon temps, tuèrent à coups de fusil les vieillards, les femmes enceintes et celles qui étaient âgées de plus de trente ans, et enfin tout ce qui menaçait de faire la moindre résistance. Ces vaillants chasseurs, après avoir intrépidement massacré une cinquantaine de personnes sans défense et sans armes, se partagèrent les prisonniers et les emmenèrent dans leurs habitations pour augmenter le nombre de leurs fidèles esclaves, et par conséquent leurs richesses. De cette excellente méthode pour s'enrichir, il résultait cependant un petit inconvénient, c'est que, chaque soir, les maîtres des habitations étaient obligés de se barricader dans leur chambre à coucher, et de placer autour de leur lit des pistolets et des fusils chargés et prêts à faire feu, cela pour se défendre toutes les fois que leurs bons esclaves avaient une velléité de les assassiner pour reconquérir leur liberté. Ces précautions, néanmoins, n'empêchaient pas que de temps à autre les *kobbo* ne coupassent la gorge à quelques-uns de ces braves boers.

Quoi qu'il en soit, Kiès fut vendu à un marchand du Cap, qui était venu au Camdebo pour acheter du blé, et qui, dans cette petite expédition contre les sauvages, avait joué un rôle très-actif, mais dans des intentions tout à fait désintéressées, et purement *par partie de plaisir*, disait-il lui-même!! Il emmena l'enfant au Cap, et, notre justice nous oblige à le dire, il l'éleva avec assez de douceur. Il en résulta que Kiès, devenu grand, s'attacha sincèrement à lui, autant qu'un *kobbo* peut le faire, et probablement que par une affection rare, mais qui n'est pas sans exemple, il eût fait à jamais le sacrifice de sa liberté, si une autre affection plus naturelle et plus légitime ne fût venue se jeter à la traverse. La femme de son *t'kou-t'koi* (2) était très-pieuse, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir de la vanité. A Paris, on va au bois de Boulogne pour faire étalage d'un beau cheval, à Longchamps pour montrer une élégante voiture, sur le boulevard des Italiens pour faire voir des gants jaunes et un joli chien anglais, à l'Opéra pour étaler de magnifiques parures; au Cap de Bonne-Espérance, on va à l'église pour apprendre aux oisifs qu'on a de beaux esclaves. Cependant, *mijne-vrouw Plattje* (3) avait encore un autre motif: elle espérait faire de Kiès un chrétien, et souvent elle passait des heures à l'instruire des vérités de la religion. Le jeune homme l'écoutait avec la plus grande attention, puis, lorsqu'elle le croyait presque converti, il lui répondait :

— Maîtresse, cela peut être; mais, nous autres Hottentots, nous sommes si stupides que nous ne pouvons rien y comprendre; et d'ailleurs, ce n'est pas à nous à nous inquiéter de ces affaires (4).

(1) Village composé de dix à cinquante huttes, placées le plus souvent sur une ligne circulaire, de manière à laisser au milieu d'elles une espèce de petite place publique ou de grande cour, fermée par des palissades, et servant à renfermer le bétail pendant la nuit, pour le mettre à l'abri des lions, des léopards et des hyènes.

(2) Nom que les Hottentots donnent à leur maître et qui répond à celui de chef, capitaine.

(3) Madame Plattje.

(4) Historique. Quoi qu'en aient dit certains philosophes, il existe des peuples sauvages qui n'ont aucune idée d'une religion quelconque, et les Hottentots sont de ceux-là. Le fétichisme le plus brut est déjà un progrès que l'esprit humain fait vers la connaissance de la vérité, et ces hommes d'Afrique ne l'ont pas encore fait. Ils n'ont aucune idée de Dieu, d'une âme immortelle, etc.; ils ignorent complétement les liens qui unissent l'homme à la Divinité; et cependant ils croient aux sorciers, à leur puissance surnaturelle et aux sorts qu'ils peuvent jeter sur leurs ennemis. Plusieurs missionnaires sont restés des années chez les Hottentots sans jamais avoir pu en convertir sincèrement un seul.

Et Kiès, au lieu de prier pendant l'office, s'approchait de la jolie Trakosi, jeune fille hottentote, de trois ans moins âgée que lui; ils causaient de leur pays, car, ainsi que lui, elle avait été enlevée dans les montagnes boisées de Sneeuw-Bergen. Lorsque Trakosi eut atteint quatorze ans, l'amour le plus tendre se mit en tiers dans leurs conversations, et, lorsqu'elle en eut seize, les deux jeunes gens convinrent de demander à leur *t'kou-t'koi* respectif la permission de se marier.

Or, cette permission ne se refuse guère, et les maîtres, loin de s'opposer au mariage de leurs filles esclaves, les y invitent, ou les poussent même au libertinage, afin de s'enrichir de leurs enfants. Par malheur pour nos jeunes gens, la haine que se portaient leurs *t'kou-t'koi*, pour rivalité de commerce, fut plus forte que leur cupidité; malgré les supplications des deux amants désespérés, ils refusèrent constamment de les unir, et ils prirent même toutes les précautions imaginables pour les empêcher de se voir. Je ne vous peindrai pas la douleur des deux *kobbo*, les tentatives qu'ils firent pour toucher le cœur de leurs tyrans, les mille pensées sinistres de suicide, de vengeance et de meurtre, qui se succédèrent tour à tour dans leur esprit exaspéré. La jeune fille tomba malade, et mijn-heer Hupnaer (1), son maître, dans la crainte de perdre cent rixdales, se hâta de la vendre à un boer, baas Dirk-Marcus (2), qui retournait dans le Camdebo où étaient ses propriétés. Celui-ci emmena Trakosi, et il n'en fut plus question au Cap.

Après le départ de la pauvre enfant, on crut un instant que Kiès mourrait de douleur, et l'on fut fort étonné de voir qu'il n'en était rien. On lisait cependant sur sa figure l'empreinte d'un noir chagrin; mais il ne fit aucune scène violente, et sembla redoubler de soin et de travail pour plaire à ses maîtres. Il en résulta simplement qu'on ne le mit pas à la chaîne, qu'on ne le soumit à aucune surveillance particulière, et que, tout par un beau matin, il manquait un esclave à l'appel que faisait chaque jour mijn-heer Plattje en personne. On le chercha vainement pendant quelques jours dans la ville et les environs; puis le gouverneur le porta sur la liste des esclaves marrons, envoya son signalement dans tous les districts de la colonie, et huit jours après on n'y pensait plus.

Maintenant vous concevez comment il se fait que nous ayons rencontré notre jeune Hottentot sur les bords de la rivière des Boschjesmens, à près de deux cents lieues de la ville du Cap. Il ne nous reste plus qu'à le suivre dans le désert, où de nombreuses vicissitudes l'attendaient.

Il suivit d'un pas alerte les bords de la rivière dont les eaux sont saumâtres, puis, avant que la nuit fût venue tout à fait, il se dirigea vers l'est, pour traverser la vallée de Niez-hout-kloof. Là, il quitta la route et prit à gauche, entre deux montagnes, pour aller se désaltérer à la fontaine de *t'Kour-t'keïja-t'kei-t'kasibina*, dont je vous dis le nom afin de vous donner un échantillon de cette langue hottentote que le voyageur Levaillant trouvait si douce et si harmonieuse, et que d'autres voyageurs, avant lui, avaient comparée aux gloussements d'un dindon. Il me reste à regretter de n'avoir pu indiquer que par ce signe *t'* l'insupportable claquement de langue par lequel commence cha-

(1) Monsieur Hupnaer.

(2) Les Hottentots nomment *baas*, maître, non pas seulement leur t'kou-t'koi, mais encore tous les chefs de famille, les Européens et les personnes auxquelles ils veulent faire honneur.

que mot, presque chaque syllabe. Le crépuscule commençait à couvrir les vallées, lorsque Kiès s'arrêta tout à coup, écouta un instant, et jeta un œil inquiet autour de lui. Le malheureux aperçut alors, à cent pas, un énorme *t'gamma* (lion) qui le suivait depuis un instant, et n'attendait que la nuit pour se jeter sur lui et le dévorer. Dans ce désert sauvage, loin de tout secours humain, un Européen eût été inévitablement perdu, car la fuite eût été aussi inutile que la lutte impossible. L'intelligence du *khoé-khoep* (1), si supérieure à la nôtre dans ces sortes d'occasions, le servit merveilleusement. Il monta dans les roches pour chercher un *klipkrans*, nom que l'on donne au sommet d'un rocher de niveau avec le sol d'un côté, et taillé en précipice à pic de l'autre. Dès qu'il en eut trouvé un, il s'arrêta et s'assit sur le bord. Le lion, qui le suivait toujours à la même distance, s'arrêta aussi ; alors Kiès mit son bonnet et son manteau sur son bâton, se laissa glisser un peu en avant, et descendit au-dessous du pic, dans une fente de rocher, avec le soin de tenir toujours son bâton en dessus, à la place qu'il venait d'occuper, et de remuer doucement

cette sorte de mannequin pour tromper le *t'gamma*. Cet artifice eut tout le succès qu'il en attendait ; il ne resta pas longtemps dans cette attitude, sans entendre le lion qui s'avançait en tapinois et presque en rampant, comme fait un chat qui guette une souris. Le terrible animal, prenant le manteau pour l'homme, mesura son bond avec tant de précision et de justesse, qu'il tomba la tête la première dans le précipice, où il se brisa. Kiès, triomphant, le regarda d'un air d'orgueilleuse pitié, en levant les épaules et l'appelant *t'katsi* ! *t'katsi* (2) !

Depuis quinze jours, Kiès n'avait vécu que des fèves amères du gayac noir (3), de la gomme de l'acacia nilotique (1), de la racine charnue du da-t'kai (2), de sauterelles, de chenilles, heureux quand il découvrait le monticule d'une république de termès, dont il brisait le cône argileux avec son bâton pour en manger les habitants. Aussi le pauvre voyageur fut-il enchanté de la capture qu'il devait à sa présence d'esprit. Il descendit le rocher, amassa quelques broussailles sèches dont il alluma du feu, et en un clin d'œil il dépeça l'animal, dont ses compatriotes aiment beaucoup la chair. Pendant qu'une partie grillait sur des charbons ardents, il coupait le reste en bandes aussi larges et aussi longues que possible, mais n'ayant pas plus d'un

(1) Hottentot.

(2) Ce fait est historique. Voir : *Voyage au cap de Bonne-Espérance*, par André Sparmann, tome II, page 240.

(3) *Gayacum afrum*, Lin.

(1) *mimosa nilotica*, Lin. Le mimosa est beaucoup plus commun dans toutes les autres parties de l'Afrique que sur les bords du Nil, malgré son nom.

(2) Espèce du genre *portulaca*, ayant quelque affinité avec le pourpier de nos jardins, mais à racines tubéreuses.

doigt et demi d'épaisseur, et il l'étendait sur les buissons pour que le soleil du lendemain le séchât (1). Après un excellent repas, Kiès s'assit entre son feu et le rocher, et s'abandonna quelque temps à une légère somnolence.

Ce qu'on dit d'un lièvre, « qu'il ne dort jamais que d'un œil, » s'appliquerait avec plus de justesse à un boschjesmen. A peine fit-il d'abord attention aux cris lointains des animaux féroces, qui, attirés par l'odeur de ses provisions, descendaient de la montagne pour lui disputer les lambeaux saignants du t'gamma. Dans son léger sommeil, il distingua parfaitement les glapissements des *aard-wolfs* ou loups de terre (2), et il ne se dérangea pas; puis les aboiements des *nouka* (3), et il ne se réveilla pas; les hurlements sinistres des *t'hirop* (4), et il n'ouvrit pas les paupières. Mais tout à coup il fit un bond sur lui-même et se leva avec précipitation, parce qu'il venait d'entendre le rugissement d'un *késsaou* (1), que les boers nomment tigre et tous les voyageurs panthères, quoiqu'il n'y ait jamais eu ni tigre ni panthère en Afrique. Kiès, justement effrayé, se hâta de jeter des broussailles dans son feu pour en augmenter l'éclat, de lancer des tisons enflammés autour de lui, et surtout dans la direction des buissons sur lesquels il avait étendu ses provisions. Comme les animaux sauvages ont tous peur du feu, il parvint à les tenir écartés pendant la nuit; mais ce ne fut que lorsque le soleil se leva radieux sur les montagnes lointaines de la Cafrerie que ces terribles habitants des forêts se retirèrent dans l'épaisseur des bois, et qu'il cessa d'entendre l'épouvantable concert de leurs diverses voix. Le jeune homme tranquillisé, mais harassé de fatigue, s'enveloppa dans son kros, s'étendit sur le gazon, ramena ses genoux sous son menton, croisa ses mains sur ses jambes, et s'endormit

profondément dans cette attitude ordinaire à ses compatriotes.

Le soleil avait parcouru la moitié de sa carrière, lorsque le khoé-khoep se réveilla; mais hélas! jugez de son désappointement lorsqu'il vit une foule de *t'gha-ip* (5) et autres *t'kanip* (2) de proie dévorer, sur les arbres voisins, les derniers morceaux de sa provision de vivres, tandis que des *t'goup* (3), des *t'dirip* (4), des *kenli* (5) et des *t'zerdo* (6) achevaient silencieusement d'arracher les derniers lambeaux de chair que Kiès n'avait pas détachés de dessus le squelette du t'gamma! A ce triste spectacle, le pauvre jeune homme resta saisi; mais comme le sentiment de la prévoyance n'est pas très-développé chez le Hottentot, il reprit bientôt courage, et se remit en route.

(1) Les Hottentots n'ont pas d'autre manière de conserver la viande et les autres substances alimentaires, parce qu'ils n'emploient jamais le sel, dont ils n'aiment pas la saveur.

(2) Le *proteles Lalandii*, Is. Geof. Il est de la taille d'un chien de berger, chasse en troupe les gazelles et les antilopes, et se nourrit aussi de charognes.

(3) Nommés quelquefois chiens sauvages par les voyageurs. Cette espèce est le *canis pictus* de Desm., le *hyæna venatica* de Brook, et la hyénoïde peinte, *hyenoïdes picta* de mon *Jardin des Plantes*. Moins vorace et moins lâche que les hyènes, elle est le fléau du bétail, mais elle n'attaque pas l'homme.

(4) Le tigre-loup des habitants du cap, la *hyæna capensis* de Desm., *canis crocuta* de Lin. Cette hyène est moins sauvage et tout aussi lâche que la hyène rayée.

(5) Vautours.

(1) Le léopard, *felis pardus*, Cuv., *felis leopardus*, Temm. Il a été constamment confondu avec la panthère par les naturalistes. Voir mon *Jardin des Plantes*, page 250 et 248, et mon article *Chats* du *Diction. d'Hist. natur.* de D'Orbigny. J'ai donné ici, pour ce nom, la version de Sparmann: selon celle de Levaillant, le nom hottentot du léopard serait *garou-gamma*.

(2) Oiseaux.

(3) *Canis megalotis*, Desm.

(4) *Canis anthus*, Fr. Cuv., le jackal.

(5) *Canis mesomelas*, Erxl.

(6) *Canis fennecus*, Less.

Il marcha toute la journée dans un pays assez agréable, parce qu'il est arrosé par divers ruisseaux qui vont se jeter, les uns, à gauche, dans la rivière des Boschjesmens, les autres, à droite, dans le t'Kam-t'kay ou Groote-visch-rivier. Vers le soir, il arriva sur la lisière d'une grande forêt nommée Hassagaye-bosch par les Hollandais, parce que c'est là que les Hottentots et les Cafres venaient autrefois chercher le bois dont ils font les meilleures sagaies. Kiès s'établit sur les bords du bois, mais il n'osa pas pénétrer à l'intérieur, car il savait qu'il était peuplé de farouches *t kaoup* ou buffles (1), qu'il redoutait presque à l'égal des lions. En effet, ce féroce animal, beaucoup plus grand que le plus grand bœuf de la France, se tient caché dans les buissons, d'où il s'élance sur le voyageur; il le renverse, le foule aux pieds, le déchire avec ses cornes, et s'acharne sur les lambeaux de son corps longtemps après sa mort. Il ne semble quitter le cadavre mutilé qu'avec regret, car, avant de s'éloigner tout à fait, il y revient plusieurs fois, il le foule avec ses genoux, et lèche le sang qui coule sur ses membres rompus.

Kiès chercha sur la lisière du bois l'arbre dont les branches droites, légères et d'un bois fort dur, font d'excellentes sagaies, sorte de javelot de quatre à cinq pieds de longueur, avec lequel un sauvage manque rarement de toucher le but, en le lançant à la distance de vingt à trente pas. Grâce à son adresse et aux fers de flèches qu'il avait apportés du Cap, il put bientôt remplacer son bâton par une arme offensive plus dangereuse. Il dormit cette nuit-là sur un arbre, et ne trouva pour sa nourriture qu'un peu de gomme. Le lendemain, vers midi, il arriva dans une grande plaine *carrow*, c'est-à-dire brûlée par le soleil, et où la végétation est rare et pauvre. Alors il ralentit sa marche, et après s'être serré l'estomac avec son ceinturon de cuir, pour tâcher d'oublier qu'il n'avait rien mangé depuis la veille, il se mit à jeter un œil scrutateur sur toutes les larges touffes de ficoïdes (2), d'euphorbes (3) et de bruyères (4), qui formaient comme de petites oasis de verdure au milieu des sables brûlants. Après quelques heures d'attention, il aperçut enfin ce qu'il cherchait : au-dessus de quelques hautes herbes, il vit se balancer une tête plate, nue, calleuse, portée sur un long cou grêle, que de loin on aurait pu prendre pour un serpent; un bec corné, large et plat, deux gros yeux ronds et stupides, ne lui laissèrent plus aucun doute. Il s'approcha doucement, en se masquant le mieux qu'il put derrière des buissons épineux; puis, quand il fut à quarante pas du monstre, il mesura son coup et lança une sagaie qui siffla dans les airs, et fut se ficher dans la terre sans atteindre son but : le pauvre Kiès avait manqué d'adresse. L'autruche, effrayée seulement, se dressa aussitôt sur ses deux grosses jambes nues, et s'élança dans la plaine avec la vitesse d'une gazelle en s'aidant de ses courtes ailes. Le Hottentot reconnut aux plumes ternes et grises de son dos que c'était une femelle : il courut à la place où elle s'était levée, et trouva quinze ou seize œufs ovales, presque de la grosseur de la tête d'un enfant, simplement déposés sur le sable, et que l'animal était occupé à couver. Ceci donne un démenti formel aux voyageurs qui ont avancé que l'autruche abandonne aux rayons du soleil la charge de faire éclore sa postérité; non-seulement la femelle couve, mais encore le mâle partage avec elle les soins de l'incubation. Un boschjesmen ne détruit pas pour le plaisir de détruire, comme un boer; aussi le jeune homme ne prit que quatre de ces œufs : il en mangea un, en mit trois dans son havresac, et partit.

Ce soir-là, il campa sur les bords de la Niew-jaars-drift, petit ruisseau d'eau saumâtre, qui se jette, à gauche, dans la rivière des Boschjesmens. Un bel arbre, qui ombrageait une petite mare d'eau douce, lui servit d'habitation. Il avait remarqué que la terre, autour de la mare, était extrêmement foulée par les pieds de plusieurs espèces de gazelles qui venaient s'y désaltérer pendant la nuit. En conséquence, il s'établit sur une des branches basses de l'arbre, dans l'espérance d'en percer une avec sa sagaie.

Je ne vous dirai pas quelles furent les espèces d'antilopes qu'il vit le soir et le matin sans pouvoir en atteindre une, mais bien celles qui habitent la contrée. Il eût donc pu voir :

Parmi les vraies gazelles, c'est-à-dire parmi celles qui manquent de mufle, et qui ont les cornes à double courbure, annelées et sans arêtes, le *spring-bok* (1), blanc en dessous et fauve sur le dos, avec une ligne brune longitudinale sur chaque flanc. C'est un joli animal, sédentaire dans le canton qui l'a vu naître, quoiqu'il vive en troupe quelquefois au nombre de plus de deux mille. Son nom, en hollandais, signifie bouc sauteur, parce que sa course est pour ainsi dire une suite de bonds très-précipités. La *gazelle pourpre* (2), beaucoup plus grande que la précédente, et qui a été confondue avec elle par Sparmann; la *gazelle aux pieds noirs* (3), qui vit également en troupe. Les Hottentots ne les distinguent pas, et les nomment toutes trois *gnioop*;

Parmi les antilopes cervichèvres, à cornes simples, peu ou point annelées et sans arêtes : le *steen-bok* (4), de la grandeur d'une chèvre, blanc en dessous, roux en dessus, et noir aux aines; le *rit-bok* (5) au corps d'un gris cendré en dessus, au pelage laineux, aux oreilles grandes, et à la queue plate, longue et blanche; le *gris-bok* (6), un peu plus grand qu'une chèvre, et ayant un anneau noir autour des yeux; le *klip springère* ou sauteur de rochers (7), au pelage grossier, cassant, d'un gris verdâtre, et à cornes courtes, presque droites; le *reh-bok* (8), au pelage laineux et frisé, d'un gris roux, à museau pointu et menton taché de noir, la femelle sans cornes; le *duiker-bok* ou chèvre plongeante (9), ainsi nommé parce que, lorsqu'il saute, il baisse la tête et le cou, et semble plonger dans les buissons; le *guevei* (10), qui n'est pas plus gros qu'un lièvre, et qui vit solitairement.

(1) *Bos cafer*, SPARM. Son pelage est dur, fort, serré, d'un brun foncé ; ses oreilles sont un peu pendantes et couvertes par les cornes. Ces dernières sont noires, très-larges et aplaties à leur base qui couvre le front. Il habite en troupes nombreuses les forêts les plus épaisses de l'Afrique méridionale, depuis le Cap jusqu'en Guinée.

(2) *Mesembrianthemum*, genre de plantes dont les jolies fleurs radiées s'ouvrent à des heures déterminées, particulièrement vers le milieu du jour.

(3) *Euphorbia*, genre de végétaux singuliers, herbacés, ou ligneux, le plus souvent à tiges et feuilles épaisses et charnues, souvent épineux, contenant tous un suc laiteux qui, dans quelques espèces, est un violent poison.

(4) *Erica*, ce genre renferme plus de trois cents espèces formant toutes de charmants arbustes ou de petites miniatures d'arbres, couverts de jolies fleurs dont les formes bizarres et les brillantes couleurs varient presque à l'infini.

(1) *Gazella euchore.*
(2) *Gazella pygarga.*
(3) *Gazella melanopus.*
(4) *Cervicapra ibex.*
(5) *Cervicapra eleotragus.*
(6) *Cervicapra grisea.*
(7) *Cervicapra saltatrix.*
(8) *Cervicapra capreolus.*
(9) *Cervicapra mergens.*
(10) *Cervicapra pygmæa.*

Il eût pu voir, enfin, plusieurs autres espèces (1), toutes connues des naturalistes sous les noms d'antilopes et de gazelles. Ces animaux timides, tout à fait inoffensifs, vivent généralement en bandes quelquefois excessivement nombreuses. Quelques-uns sont sédentaires; mais la plupart se retirent dans les montagnes, vers le nord, pendant la saison sèche, et redescendent vers le Cap lorsque la végétation les y appelle. Pendant ces migrations, leurs troupes, souvent composées de plusieurs milliers d'individus, sont constamment suivies par des lions, des léopards, des hyènes, et plusieurs autres animaux carnassiers dont elles sont la pâture ordinaire; il n'est pas jusqu'aux aigles et aux vautours qui ne les attaquent lorsqu'elles sont blessées, et qui enlèvent leurs faons.

Peut-être aussi Kiès put-il voir une girafe (2) au long cou et aux longues jambes, qui ne sait marcher que l'amble; mais je ne le pense pas, parce que alors la population européenne avait déjà refoulé dans les déserts de la Cafrerie ces animaux d'une nature aussi douce que disgracieuse.

Le lendemain, Kiès traversa la petite rivière de Kourckoi-kou, et arriva le soir à la mare d'Héouy, sans autre accident que d'être obligé de se passer de souper, parce que ses prévisions n'avaient pas été jusqu'à conserver un œuf d'autruche. Il vit bien une poule pintade s'élever d'un buisson en poussant ses cris étourdissants, mais il ne trouva pas son nid; il aperçut bien un *t'nou-op* (3) ou porc-épic aux longs piquants, semblables à des plumes sans barbes, s'enfoncer dans son trou, et un *t'ka-oump* (4) ou daman, cette petite miniature de rhinocéros, se glisser dans la fente d'un rocher; mais il ne put, malgré toute son adresse, s'emparer ni de l'un ni de l'autre.

Quoi qu'on en puisse dire, il y a une Providence qui veille sur ceux même qui n'y croient pas plus que les Hottentots. Le matin, à peine Kiès se réveillait-il, l'estomac creux et le cœur bien triste, qu'il en fit l'expérience. Il entendit un petit cri assez doux *kerr, kerr, kerr;* il leva aussitôt les yeux, et vit sur un arbre un oiseau ressemblant assez à un moineau, mais légèrement plus gros. Il le reconnut de suite à son bec jaune au bout, à ses pieds noirs, à son plumage d'un gris ferrugineux sur le dos, blanchâtre en dessous, et surtout à une jolie tache jaune qu'il avait sur chaque épaule. Kiès, transporté de joie, s'en approcha très-doucement dans la crainte de l'effaroucher, et alors l'oiseau redoubla ses cris en s'envolant d'arbre en arbre à mesure que le Hottentot le suivait. Quand le jeune homme ne marchait pas assez vite, son petit guide redoublait ses cris et ses battements d'ailes. Enfin, après une demi-heure de marche, l'oiseau s'arrêta en planant quelques secondes au-dessus d'un trou que l'on apercevait dans la terre, puis il cessa ses cris et fut se poser sur un arbre voisin, où il resta tranquillement témoin de ce qui allait se passer. Cet oiseau était un guide-au-miel (5), qui, dit-on, conduit les chasseurs vers les ruches d'abeilles sauvages qu'il a découvertes, dans l'espérance d'obtenir sa part de butin. Kiès ne manqua pas à un usage que tous ses compatriotes regardent comme sacré : après s'être emparé du miel, il posa sur une pierre, à quelques pas de là, un beau gâteau de couvain, pour faire la part à l'oiseau; et bien certainement il y avait beaucoup de générosité dans le choix du morceau, car, ainsi que tous les Hottentots, il préférait de beaucoup au miel le couvain rempli de larves d'abeilles.

Reste à savoir, maintenant, si Kiès devait à l'oiseau autant de reconnaissance qu'il le croyait, car ce que le coucou indicateur venait de faire pour une créature humaine, un instant avant il venait de le faire, sans espoir de récompense, pour un ratel (1). Ce dernier animal est tellement friand de miel, qu'il emploie toute son industrie pour en trouver. Chaque matin il se promène silencieusement dans les forêts du Camdebo, en écoutant. Bientôt le cri du guide-au-miel vient frapper son oreille; il le reconnaît, le suit, et enfin arrive au pied d'un arbre dans le tronc duquel est une ruche. Ici se rencontre une difficulté; le ratel ne sait ni ne peut grimper; il bondit contre l'écorce, il murmure, il se met en colère : rien n'y fait, et l'indicateur a beau redoubler ses cris, les abeilles sont parfaitement en sûreté dans leurs ruches. L'animal, enragé de colère, se met alors à attaquer le pied de l'arbre avec les dents, en enlève l'écorce, le mord avec fureur dans l'espérance de le renverser; mais la fatigue ne tarde pas à l'avertir de l'impuissance de ses efforts, et il abandonne son entreprise pour aller à la recherche des abeilles qui établissent leurs ruches dans un trou en terre. Les boschjesmens trouvent l'arbre, le reconnaissent aux morsures du tronc, et s'emparent du miel sans en laisser la moindre miette au ratel.

Au risque de me trouver en contradiction avec tous les voyageurs, je dois dire que le guide-au-miel ne guide et ne conduit personne, pas plus les ratels que les Hottentots; seulement, comme il vit d'abeilles, il se dirige ordinairement vers les ruches, parce que c'est là qu'il trouve le plus abondamment sa nourriture, et j'imagine qu'il s'embarrasse fort peu qu'on le suive ou non. Mais Kiès, tout sauvage qu'il était, ou peut-être parce qu'il était sauvage, pensait qu'il ne faut jamais scruter la conscience d'un bienfaiteur pour trouver dans les derniers replis de sa pensée un motif de manquer à la reconnaissance.

Après avoir fait un bon repas, le jeune homme traversa la plaine de Kouam-dacka, et arriva bientôt sur les bords boisés de Klein-visch-rivier. Pendant cette journée de marche, il eût été facile de voir qu'il éprouvait une inquiétude extraordinaire. A chaque instant il s'arrêtait en jetant les yeux sur la route, devant et derrière lui, aussi loin que sa vue pouvait s'étendre; ensuite il se baissait, appliquait son oreille sur la terre, et écoutait avec une profonde attention. S'il entendait le moindre bruit, il y courait, et, lorsqu'il en avait reconnu la cause, il s'asseyait tristement sur le sable, et laissait couler une larme sur sa figure brûlée par le soleil. Un instant après il se relevait et se remettait en route d'un pas lent, incertain, baissant la tête et regardant attentivement la terre qu'il foulait, comme s'il eût cherché une trace à lui connue.

Tout à coup il s'arrête en tressaillant, car cettte fois il ne s'est pas trompé; c'est bien le claquement d'un fouet qu'il a entendu dans le lointain; c'est bien le craquement que font les roues mal graissées du *krohé* (chariot) d'un boer. Après une minute d'hésitation, Kiès, au risque d'être attaqué par les rhinocéros alors très-communs dans cette partie du Camdebo, quitte la route et s'enfonce dans les massifs de brou sailles qui servent de retraite à ces terribles animaux. C'est pour la vingtième fois que, pendant le cours

(1) Les *cervicapra lalandia*, *scoparia*; *l'acelaphus kaama*; le condoma ou coudou, *tragelaphus strepciceros*; le bos-bok, *tragelaphus sylvaticus*; la gann, canna, coudou de Buffon, ou elan du Cap, de Sparmann, qu'il nomme *orcas canna*; le gnou, *bosephalus gnu*; le pazan, *orix pazan*; la chèvre bleue, *egocerus leucophæus*; et quelques autres.

(2) *Camelopardalis giraffa*, Gml.

(3) *Hystrix cristata*, Lin.

(4) *Hyrax capensis*, Desm.

(5) *Cuculus indicator*, Sparm. *Indicator major*, Vaill.

(1) *Gulo capensis*, Desm. *Mellivora capensis*, Less., mammifère de la classe des carnivores plantigrades.

de son dangereux voyage, il s'est soustrait à la rencontre des boers, ses ennemis mortels, mais jamais jusqu'alors il n'avait montré autant d'anxiété. En se glissant à travers les buissons épineux, il ne perdait pas de vue le krohé qui s'avançait sur la route, et, loin de fuir, le jeune homme s'en approchait, mais en employant tous les moyens pour se dérober aux yeux des voyageurs. De temps à autre il passait le doigt sur la pointe de ses trois sagaies pour s'assurer qu'elles n'étaient pas émoussées, et il redressait le bois de leur fût en le pliant sur son genou. En un mot, notre jeune homme ressemblait parfaitement à un de ces brigands boschjesmens, se préparant avec hésitation à attaquer des voyageurs dont il craint la résistance.

— T'katsi! t'katsi! murmurait-il tout bas, je ne suis point un lâche, je sens cela dans mon cœur; pourquoi donc hésiterais-je à me venger de ces abominables *t'Orée-goeps* (Européens), qui ont usé la peau de mon cou avec leurs colliers de fer?

Et il continuait à se glisser à la rencontre du chariot, dont il était au plus à trois cents pas. Tout à coup une espèce de ronflement sauvage se fit entendre dans un buisson à peu de distance de lui. Le premier mouvement de Kiès, en apercevant un énorme *t'nabap* (1) fut de prendre la fuite, mais une idée rapide comme l'éclair lui passa par l'esprit; il s'arrêta sous le vent de l'animal qui dormait profondément, s'accroupit dans une touffe de hautes herbes, et resta là immobile et retenant son haleine.

Le chariot qui s'avançait sur la route était celui du baas Dirk-Marcus. Ce riche boer, enchanté d'avoir fait un bon marché au Cap, en achetant la jeune Hottentote Trakosi un peu moins cher que ne lui eût coûté un médiocre cheval de selle, l'emmenait gaiement à Agter-Pruntjer-hoogt, où étaient situées ses immenses propriétés. Pendant tout le voyage, la pauvre jeune fille avait été bien triste et n'avait fait que pleurer, parce qu'elle pensait constamment au doux ami de son enfance, à Kiès, qui était né dans le même kraal qu'elle, à Kiès, qui était l'époux de son cœur. Par une bizarrerie que Dirk-Marcus ne put s'expliquer, dès que l'on fut arrivé dans le Camdebo, et surtout en approchant des rives de Klein-visch-rivier, la pauvre *t'gos* (2), qui jusqu'à cet instant avait singulièrement négligé sa personne, parut revenir tout à coup à la coquetterie de toilette ordinaire aux jeunes *tararé-khoës* (3).

Trakosi était fort bien faite, et pour l'élégance des formes elle eût pu le disputer à une Européenne. Ses grands yeux noirs étaient pleins d'expression et de douceur, et ses dents, blanches comme celles d'un hippopotame, tranchaient admirablement avec le rose foncé de ses lèvres et le brun clair de sa peau. Au Cap, on l'avait fait renoncer à l'usage qu'ont ses compatriotes de s'enduire le corps avec de la graisse de bœuf et de mouton. Cependant, avec une pommade faite de noir de fumée, elle s'était tracé une belle raie sur le front, et elle avait coloré ses joues en rouge vif avec une autre pommade de vermillon. C'était là une coquetterie fort modeste si on la compare aux mille compartiments bizarres et de couleurs tranchantes et variées dont ses compagnes ont l'habitude de se barbouiller le visage. Sur sa tête était posé un petit *t'aba* ou chapeau en forme de cône tronqué, dont la calotte était en cuir noir, et le pourtour, large de quatre doigts, en peau de zèbre, orné avec profusion de *t'sintela* et de *lenkitenka*, rangs de verroteries blanches, jaunes et rouges. Sur son dos flottait avec grâce un beau *kros* en peau préparée à la graisse et dépouillée de son poil; il était assez ample pour lui couvrir le dos et les côtés du corps, et il lui tombait jusqu'à la moitié des jambes par derrière. Elle portait un *neuyp-kros*, composé de trois petits *t'nétié* ou tabliers triangulaires posés les uns sur les autres, et dont le plus grand lui tombait jusqu'à mi-cuisse. C'est pour l'ornement de ce voile de la pudeur que les Hottentotes déploient le plus d'art et de coquetterie. Les grains de rasade de toutes les couleurs y sont artistement attachés, de manière à former des dessins, des compartiments et des mélanges de couleurs les plus éclatantes. Du reste, ces trois tabliers sont frottés de graisse avec le même soin que le *kros* et le bonnet. Trakosi avait aux bras et aux jambes une quantité d'anneaux de diverses sortes. Les uns étaient composés de plusieurs rangs de verroterie, comme le collier qui pendait à son cou; les autres étaient en cuivre; les plus communs, et elle en avait dix de ceux-là à chaque jambe, consistaient en des bandes de cuir de bœuf, séchées et battues au marteau pour leur donner la forme de cercles, de l'épaisseur d'un doigt. Ce sont ces derniers anneaux que plusieurs voyageurs sans critique ont pris pour des intestins de mouton. Enfin, la jeune fille avait développé tout le luxe d'une véritable fille du désert.

Le chariot, attelé de six paires de bœufs, était conduit par un *baster* (1), qui ne tenait ni guides, ni rênes, mais bien un grand fouet dont le manche avait plus de quinze pieds de longueur. Cet instrument, dont il se servait avec beaucoup d'adresse, lui suffisait pour diriger et maintenir son attelage. La voiture, assez grande pour contenir dix à douze personnes, était recouverte d'une banne en toile, ce qui lui donnait la tournure d'un énorme fourgon. Il y a peu d'années que les plus riches propriétaires du Cap ne connaissaient pas encore d'équipage plus élégant. A mesure que l'on approchait des rives de Klein-visch-rivier, la douleur de la jeune fille prenait une physionomie tout à fait différente, et paraissait tourner à la curiosité, car, à chaque soupir qui s'échappait de son sein, à chaque minute, elle soulevait un pan de la banne et jetait un œil éperdu sur la campagne des environs.

— Ce que c'est pourtant que l'amour de la patrie! pensait Dirk-Marcus en baillant; voilà cette pauvre enfant qui reconnait le pays qui l'a vue naitre, et cette nouvelle émotion lui fera peut-être oublier son premier chagrin; alors elle engraissera, et, ma foi, elle vaudra au moins cinquante rixdales de plus. C'est une bien belle chose que l'amour de la patrie! disait alors le digne baas, qui, depuis trente ans, avait complétement oublié les marais de la Hollande où il était né.

Tout à coup Trakosi entend un cri singulier poussé dans la campagne, elle soulève convulsivement la banne, répond par un autre cri sauvage, s'élance à terre, disparait, et Dirk-Marcus ne comprend encore rien à tout cela. Il se disposait à demander une explication aux six esclaves qui accompagnaient son lourd équipage, lorsqu'une forte secousse suivie d'un choc terrible le culbuta sous le banc où il était assis. Il se sentit soulever avec son chariot et tout son bagage; puis la voiture fut renversée, brisée, et, fort heureusement pour le digne boer qu'il roula dans un fossé, ce qui le mit à l'abri des éclats de bois et de ferrures qui volaient sur la route avec un fracas épouvantable.

Quand tout ce vacarme eut cessé, Dirk se hasarda à lever

(1) *Rhinoceros africanus*, G. Cuv. *Rhinoceros bicornis*, Camp. Cet animal a de 11 à 12 pieds de longueur, et par l'énormité de sa taille, vient prendre place entre l'éléphant et le buffle.

(2) Jeune fille

(3) Hottentotes.

(1) Métis né d'une Hottentote et d'un blanc.

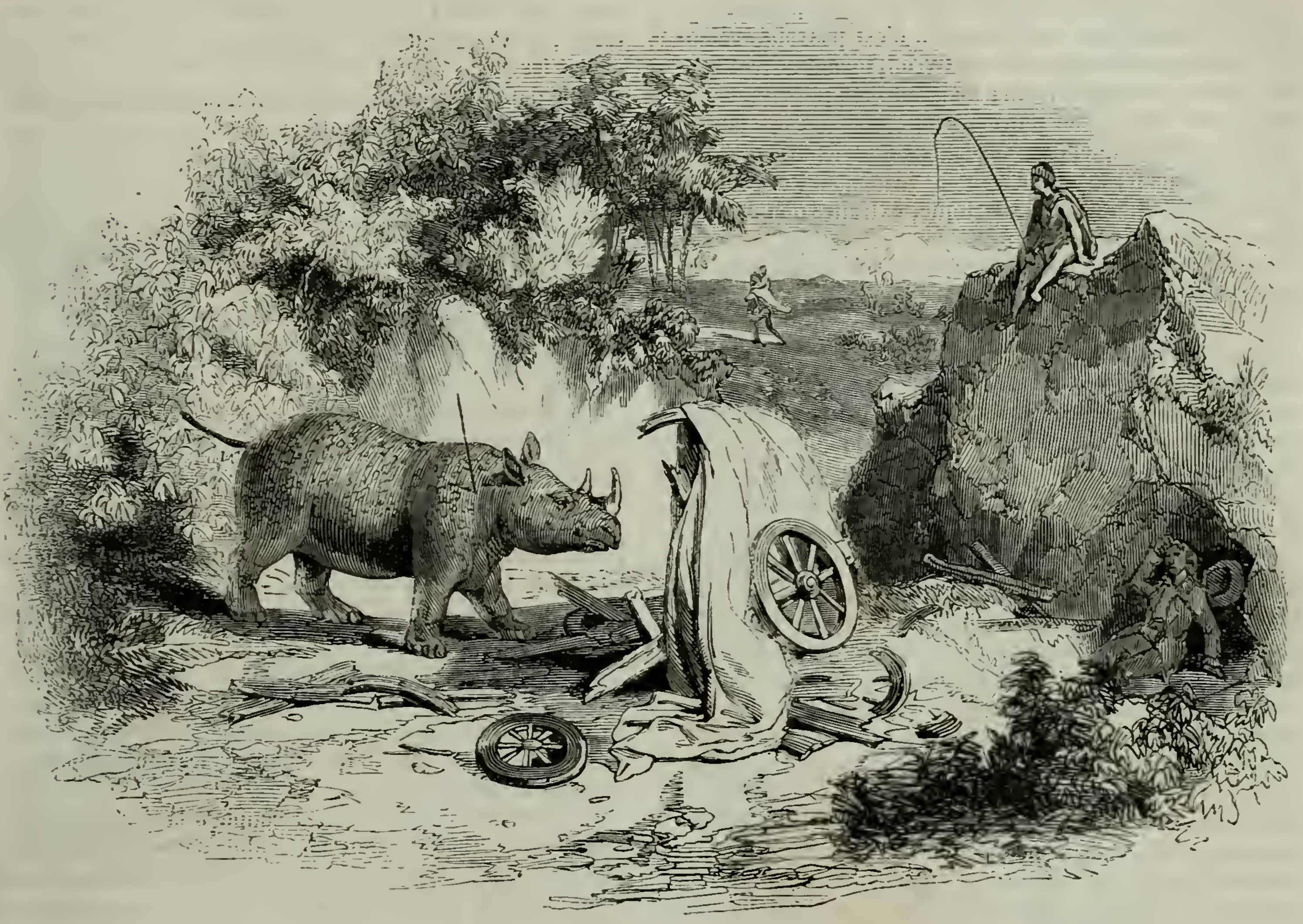
la tête, et il vit les fragments de son équipage dispersés çà et là, ses bœufs qui couraient dans la plaine en traînant après eux les lanières rompues de leurs traits, et son cocher assis sur une roche, fumant tranquillement sa pipe et regardant tous ces débris d'un air assez indifférent.

Il lui fallait une explication; son Hottentot la lui donna avec un flegme parfait.

— Baas, lui dit-il, vous voyez là-bas ce gros buisson; le voyez-vous?

— Oui, coquin, lui répondit Dirk.

— Et bien, reprit le cocher avec la même gravité, il y avait, caché dans ce buisson, un énorme rhinocéros et un jeune boschjesmen, qui probablement se sont pris de dispute. Le jeune homme a lancé une sagaye au t'nabap, et il



a poussé en même temps le cri que vous avez entendu, comme pour se faire reconnaître au monstre et s'en faire poursuivre, ce qui n'a pas manqué d'arriver. Maître! je vous assure que ce gaillard est aussi courageux que leste, car moi qui...

— Après, après?

— Et bien, après, le boschjesmen s'est mis à courir directement vers notre chariot, ayant à ses trousses l'horrible monstre qui traînait sa sagaye enfoncée dans ses flancs. Vous souvenez-vous, baas, de ce jour où...

— T'katsi! finiras-tu ces bavardages pour me répondre catégoriquement?

Solo naha (1)? dit le baster en laissant échapper de sa bouche une longue bouffée de fumée; puis il reprit: Quand notre homme, qui était serré de près par le t'nabap, fut près de notre chariot à le toucher avec la main, d'un bond léger il se jeta sur le côté, passa derrière et reçut dans ses bras Trakosi qui s'y jeta à demi-morte de frayeur. Pendant que le rhinocéros furieux renversait et brisait notre équipage, le boschjesmen continuait à courir comme un kouagga (2), avec autant de légèreté que s'il n'avait pas porté sa jolie proie.

(1) Contre qui êtes-vous en colère?
(2) *Equus quaccha*, Gml., espèce de cheval sauvage, un peu moins grand que le zèbre et rayé à peu près de la même manière.

— Et Trakosi ne disait rien? Elle ne se débattait pas dans les bras de son ravisseur?

— Mais non; tout ce que j'ai pu voir, c'est qu'elle ne pleurait plus, et qu'elle avait passé ses deux jolis bras autour du cou du *t'go*, sans doute dans la crainte de tomber. Tenez, au moment où vous êtes sorti de votre trou pour m'interroger, je les apercevais encore dans une clairière de la forêt, au bas de cette colline; un beau jeune homme, ma foi!

— Et mes Hottentots, où sont-ils?

— Maître, vos fidèles kobbo ont profité de l'occasion pour piller vos marchandises, et ils se sont sauvés dans les bois.

— Ah! c'est bien heureux que tu n'en n'aies pas fait autant.

— Maître, je suis un baster libre et non un kobbo. Si j'eusse été votre esclave, vous ne seriez jamais sorti du trou où vous étiez tout à l'heure blotti.

Dirk-Marcus fit une horrible grimace, grinça des dents et poussa un bruyant soupir, mais il ne répondit rien, car son fusil était brisé.

BOITARD.

(*La suite prochainement.*)

THOMAS CAMPBELL.

Thomas Campbell est un des écrivains les plus distingués de l'Angleterre : sa renommée n'est pas aussi étendue, aussi éclatante que celle de Byron, même de Southey, de Crabbe, de Wordsworth ; mais elle est pure et moins susceptible qu'aucune autre de déchoir avec le temps. Avant de donner quelques spécimens du talent de ce poète aimable, nous ferons connaître les principales circonstances de sa vie littéraire et scolastique, extraites de l'ouvrage d'Allan Cunnyngham.

Thomas Campbell est né à Glascow, en 1777, d'un second mariage de son père, alors âgé de soixante-dix ans. Il fit des vers aussitôt qu'il sut manier la plume, et remporta tous les prix pour lesquels il concourut au collége. Sa mère, devenue veuve, jouissait d'avance des succès que devait espérer son fils unique. Il se distingua comme helléniste, passa quelque temps dans une grande famille en qualité de précepteur ; ensuite il se fixa à Édimbourg, et là ses premiers essais poétiques furent accueillis avec enthousiasme. Il n'avait que vingt ans lorsqu'il composa *les Plaisirs de l'espérance*, poème dont il fait maintenant peu de cas, et dans lequel cependant il deploie une vive et féconde imagination, une profonde sensibilité. Il publia bientôt après *Lochiel et le Voyant*, et *la Fille d'O'Connor*, deux petits poèmes remarquables, le premier par un ton d'une noblesse héroïque, le second par les sentiments les plus touchants. Mais *Gertrude de Wyoming*, l'œuvre favorite de l'auteur, est bien digne de sa prédilection paternelle ; sa grâce tranquille, sa beauté mélancolique, rappellent la souffrance contenue, le calme douloureux de *la Niobé*. Si ce poème n'offre pas la fierté brûlante de *Lochiel*, la richesse d'images des plaisirs de l'imagination, il abonde en tableaux aimables des joies domestiques, de l'amour dans la retraite. Le *Théodoric*, publié en 1821, moins naturel, moins heureux dans son plan, participe encore des qualités qui assurent à Campbell un rang élevé parmi les poètes de son époque : ses petites pièces lyriques, où l'énergie passionnée se joint à une élégance classique, où la sévérité de scènes guerrières est tempérée par des traits d'une exquise tendresse, suffiraient seules pour assurer sa réputation. Dans *la Bataille de Hohenlinden*, *l'Attaque de Copenhague* et plusieurs autres morceaux admirables, les accents de la pitié pour les vaincus et les victimes se mêlent à la voix tonnante de la Victoire ; Campbell, outre ses travaux poétiques, a publié des morceaux choisis des meilleurs poëtes de son pays en y joignant d'excellentes critiques, telles qu'on pouvait les attendre d'un esprit également judicieux et libéral. Ces divers ouvrages et sa coopération au *Métropolitain* l'ont empêché d'ajouter beaucoup en dernier lieu à ses poésies. Le sort de la Pologne a fortement absorbé ses pensées et ses affections ; son âme généreuse aspirait à voir cette brave nation reprendre sa place en Europe.

Le poëte Campbell est aimé pour la bonté de son cœur autant qu'il est admiré pour ses rares talents. Il eut l'honneur d'être nommé lord recteur de Glascow par le choix libre de la jeunesse de l'Ouest. Le jour de son installation, il neigeait fort, et les écoliers, divisés en pelotons, se lançaient des boules de neige. Campbell se mit dans leurs rangs, lança quelques boules d'une main sûre ; puis, appelant les jeunes gens autour de lui, tous rentrèrent ensemble dans la salle, où il leur adressa un discours plein d'éloquence et de philosophie.

LE SONGE DU SOLDAT.

Nos trompettes venaient de sonner la retraite, la nuit abaissait ses voiles, et les étoiles, sentinelles nocturnes du ciel, avaient commencé leurs veilles et allumé leurs flambeaux. Nous étions des milliers couchés sur la terre, les uns attendant la mort, terme de nos souffrances, les autres, le sommeil réparateur.

Étendu sur mon lit de paille, près du feu pétillant, sauvegarde de nos blessés contre les attaques des loups, je m'endormis ; une douce vision m'apparut au milieu du silence de la nuit, et revint par trois fois avant l'aube.

Je songeais que loin, bien loin du champ de bataille, j'avais atteint, en suivant une route marquée par la désolation, le sommet d'une colline, d'où l'aurore d'un beau jour d'automne me montrait le toit paternel qui m'appelait aux joies du retour.

Je volais vers ces champs heureux, si souvent parcourus au printemps de ma vie, quand mon jeune cœur ne connaissait que les plaisirs. J'entendais le bêlement des chèvres sur mes coteaux, je reconnaissais les douces chansons de nos moissonneuses.

On célébrait mon arrivée la coupe à la main, et moi, tout attendri, je promettais à mes amis de ne les plus quitter. Mes enfants me couvraient de caresses, et leur mère, le cœur oppressé de joie, sanglotait en me serrant dans ses bras.

— Reste avec nous ; demeure ici ; la guerre a usé tes forces ; tes membres fatigués, ton esprit abattu demandent le repos.

Le pauvre soldat sentait dans son cœur le désir de céder à leurs instances. Mais la clarté du jour ramena la tristesse, le son des voix amies expira doucement et cessa de charmer mon oreille rêveuse.

LA SAISON DES REGRETS.

Ah ! ne désirez point ces longues années d'obscurité qui suivent l'éclat passager du jeune âge, quand les brillants souvenirs et l'espérance sont remplacés par des larmes, et qu'un voile sombre s'étend sur l'horizon.

Ne désirez point la vie, si vous ne voulez voir se dénouer un à un tous les liens de vos affections ; si vous ne voulez voir les amis chers à votre enfance tomber comme les feuilles qui se détachent d'un arbre flétri.

Avant que le souffle glacé du monde ait comprimé l'ardeur généreuse de la jeunesse, les fleurs des douces illusions croissent autour de nous, et nous parcourons notre carrière, légers et joyeux comme l'abeille voltigeant par un beau jour.

Mais le songe finit, et le cœur oublie de courts instants

de délices dans de longues heures d'angoisse; le soleil de notre bonheur disparaît pour toujours; pas un rayon de lumière ne revient percer les ténèbres qui l'environnent.

Alors, saisissez dans leur course rapide les moments les plus doux, pendant que les roses du printemps parent votre front, et que votre cœur, libre encore de chagrins et de vices, peut se livrer tout entier à l'espérance.

Mais ne désirez point la vie quand elle a perdu les charmes de sa première fraîcheur! Qui pourrait attacher quelque prix à la tige lorsqu'elle est privée de sa fleur!

LE VOYANT ET LE CHEF.

Lochiel, chef du clan belliqueux des Caméron, exerçait, par les qualités sociales les plus aimables et par une brillante valeur héréditaire, une influence si grande sur les chefs montagnards, que l'insurrection de 1745, en faveur du prétendant Charles-Édouard, n'aurait pas eu lieu si Lochiel ne se fût pas joint aux partisans de ce prince. Un sentiment de fidélité magnanime entraîna le brave Écossais dans une cause que la sagesse devait lui montrer désespérée. Les derniers mots de la prédiction du voyant font allusion au supplice cruel infligé aux rebelles en Angleterre.

Le voyant est un de ces hommes que l'on croit, en Écosse, doués d'une faculté nommée seconde vue, qui leur montre les choses futures comme si elles se passaient actuellement.

LE VOYANT.

Lochiel! Lochiel! garde-toi du jour fatal où les basses-terres viendront te présenter la bataille, car un rouge champ de mort s'étend à ma vue; j'aperçois les clans de Culloden dispersés dans le combat: ils se rallient, ils versent encore leur sang pour la couronne. Malheur! malheur aux cavaliers qui les foulent aux pieds! L'orgueilleux Cumberland se réjouit de sa victoire, il insulte aux ennemis terrassés; leur sein, marqué par les fers des chevaux, est écrasé au niveau du sol. Mais quel est ce coursier qui fuit rapidement vers le désert? C'est le tien, Glenullin; toi, dont la jeune épouse a veillé toute la nuit près de la lampe placée sur sa fenêtre comme un fanal d'amour. L'aube paraît; elle voit au loin un destrier sans maître; sa bride, rougie, est un signal de désespoir. Pleure, Albin! malheureuse terre condamnée à la captivité, à la mort! pleure! Le nombre de tes larmes n'égalera pas celui de tes guerriers perdus; car une épée sans merci sera brandie sur Culloden, Culloden inondé du sang des braves!

LOCHIEL.

Va prêcher les lâches, prophète de mort! Et si Culloden t'apparaît si terrible, cache, vieillard insensé, cache tes yeux effrayés sous ce manteau, qui te dérobera les fantômes de la nuit.

LE VOYANT.

Lochiel, tu méprises mes paroles! Fier oiseau de la montagne, tes plumes seront arrachées. Ne vois-je pas l'aigle audacieux s'élancer vers les nuages épais et sombres du Nord? Voici: échappant aux coups du chasseur, il avance seul, portant avec lui la destruction. Mais après le carnage, qu'il regagne sa cime élevée, qu'il se hâte de regagner son asile, le spoliateur en approche. D'où viennent ces tisons ardents qui percent le brouillard de la nuit, semblables à des étoiles tombantes? C'est l'incendie! Sa pluie de flamme est le précurseur de la ruine, et ces signes affreux, ils partent de ton aire. O Lochiel! toi le plus puissant des chevaliers dont les bannières flottent sur des tours crénelées, tu retournes seul vers ta demeure: une place couverte de cendres t'indiquera le sol où elle s'élevait, glorieuse et belle; tu le reconnaîtras aussi aux cris d'une mère près de ses enfants, sans pain et sans abri!

LOCHIEL.

Arrière, faux prophète! J'ai enrôlé ceux de mon clan: ils ont mille épées et un seul cœur. Tous seront fidèles jusqu'à leur dernier soupir; ils descendront comme des moissonneurs pour faucher sur le champ de mort. Qu'il soit le bienvenu le coursier de Cumberland, qu'il jette son écume altière sur la plaine comme la vague blanchit le rocher! Malheur à sa race, malheur à sa cause! Albin, indigné, tire sa claymore, ses chefs à plumes d'aigles se rassemblent: Clanrouald, l'intrépide, le fier Moray, s'avancent couverts de leurs plaids bigarrés!

LE VOYANT.

Lochiel! Lochiel! prends garde à ce jour! Je puis sceller mes yeux, les plonger dans les ténèbres; mais l'homme ne peut détourner sa vue des choses que Dieu veut lui montrer. Au couchant de la vie, l'ombre des événements qui viennent se projette devant nous. Je te le dis encore, les échos de Culloden retentiront du cri des lévriers sanguinaires poursuivant ton roi fugitif. Hélas! ce prince que le Ciel oignit d'un vase de colère, vois, il fuit seul et désespéré! Au milieu de la nuit et des flots, il échappe à mes regards! Levez-vous, noires tempêtes, et cachez sa fuite. Maintenant, tout est fini! Leurs tonnerres ne grondent plus sur les marais. Culloden est perdu! Ma patrie gémit. Mais où est-il le prisonnier enchaîné, où est-il? L'œil enflammé de la bataille est fermé; plusieurs sont errants sur les vagues de l'Océan ou sur la terre étrangère, membres sanglants de notre pays, arrachés et jetés au loin! Non! un départ plus sinistre l'attend. Le tambour est voilé, la bière est tendue de drap noir, la cloche de mort a sonné pour lui! O grâce! grâce! éloignez ces visions qu'une force invincible me fait raconter! La vie abandonne ses membres agités d'horribles convulsions, le sang coule par torrents de ses narines. Maudit soit le brasier qui brûle ses pieds, le brasier où son cœur sera jeté encore palpitant, infectant par sa combustion l'air dont le souffle animera les flammes!

LOCHIEL.

Fuis, insensé vieillard, je ne crois point tes vaines prophéties. Jamais Albin ne subira une aussi infâme destinée. Quand tous mes soldats massacrés tomberaient baignés dans leur sang, entassés l'un sur l'autre comme les herbes de la mer sur un rivage battu par la tempête, moi, Lochiel, que la fuite ni les chaînes ne peuvent souiller tant qu'un souffle de vie animera ma poitrine, je saurai triompher ou mourir avec honneur le dos contre terre, les pieds en face de l'ennemi, étendu sur le lit des braves, laissant un nom sans tache et mes yeux mourants tournés vers le ciel.

LA ROSE PARMI LES RUINES.

A l'heure silencieuse et pensive qui précède la nuit, j'errais tristement à travers le bocage où fut jadis mon toit paternel. Mes pieds foulaient les hautes herbes battues par les vents, autour des ruines et de l'arbre solitaire, refuge

du noir corbeau; je suivais le sentier couvert de gazon, maintenant abandonné et servant autrefois de passage au chasseur, au guerrier, pour gagner les collines baignées par la mer; partout mes yeux rencontraient les signes du déclin, de la dévastation.

Cependant, au milieu des débris, près de la pierre usée et verdâtre du cadran solaire, une rose, épargnée par les orages, montrait la place où fut le jardin. Telle qu'un anachorète survivant seul à tous ses compagnons, elle recevait, au milieu du silence sauvage de la nature, les caresses solitaires de quelques rayons du soleil, tombés par hasard sur sa tige; car il était encombré de ronces et de buissons épineux, le sol où croissait la fleur de mes pères.

Aimable fille du désert! emblème de tout ce qui reste à ce cœur désolé! L'édifice du bonheur peut s'écrouler jusque dans ses fondements, on retrouvera toujours la douce patience au milieu des ruines. La perspective enchantée du printemps, les brillants fantômes d'amour et de délices créés par une jeune imagination, tout cela peut s'évanouir comme un songe de la nuit, et laisser à la place une sombre solitude.

Calme-toi, ô mon cœur affligé! La sagesse condamne la plainte du faible. Dans les malheurs que le hasard ou l'injustice me font souffrir, tâchons de conserver un front serein. L'adversité doit élever le courage. Oui, le nom même que j'adorai en vain ne pourra désormais m'arracher un soupir de souvenir, de regret. Supporter son sort, c'est en triompher.

LE MENDIANT ET SON CHIEN.

Sur les vertes rives du Shannon, j'étais un des plus joyeux enfants de l'Irlande; ma harpe ne faisait entendre que de gaies chansons d'amour; et partout j'étais le bienvenu avec mon pauvre chien Tray!

Mais, forcé de quitter ma bien-aimée, elle me dit le cœur rempli de tristesse. « Quand tu seras loin, bien loin de ton amie, ne l'oublie pas, et prends soin, mon cher Pat, de notre pauvre chien Tray. »

Pauvre chien! toujours bon et fidèle, il m'a toujours aimé dans ma misère; et quand des hommes durs me repoussaient, je retrouvais un ami dans mon pauvre chien Tray.

Enfin, je marchai dans les ténèbres, mes nuits devinrent froides, mes pas chancelants, Pat et son chien étaient tous les deux affaiblis par l'âge; mais comme nous dormions serrés l'un contre l'autre, sur notre lit de paille, comme il léchait mes mains tendrement, mon pauvre chien Tray!

Quoique mon bissac fût bien léger, je pensais toujours à ses besoins, et je ne refusais pas mon dernier morceau de pain, s'il l'implorait par ses regards suppliants. Mais, un jour d'hiver rigoureux, il mourut à mes pieds, et je jouai sur ma harpe une complainte pour mon pauvre chien Tray.

Où puis-je aller maintenant, aveugle, abandonné? Où trouver un guide aussi sûr, aussi tendre? Mon cher village natal dont je suis si loin, si loin, tu ne reverras jamais Pat et son pauvre chien Tray.

LA FILLE D'O'CONNOR
OU
LA FLEUR DU SANG.

I.

Jadis, hélas! les harpes d'Innisfail (1) faisaient retentir au loin des chants d'allégresse; souvent aussi elles redisaient une histoire d'une touchante mélancolie. L'air en était triste; son harmonie sauvage rappelait le son plaintif du vent pendant une nuit solitaire. On pleurait sur la fille d'O'Connor, quand le barde racontait comment cette belle avait renoncé à la douce clarté du foyer domestique et vivait éloignée des sentiers fréquentés par les hommes, n'entendant plus d'autre bruit que les cris des animaux farouches. O barde! redis-nous encore pourquoi elle choisit pour demeure le désert, l'aimable et pâle fille d'O'Connor?

II.

Les enfants d'Erin ne ressentent plus le pouvoir de ses charmes, comme au temps où elle brillait dans le palais de ses pères, où son éclatante blancheur donnait aux perles de son collier l'apparence des gouttes de rosée sur un lis printanier. Ses mains, son cou, ne portent plus ces riches ornements dignes de sa beauté. Pourquoi ce changement? Les armes de ses frères ont, en effet, cédé à celles de De Bourgo; mais, retirés dans Leinster encore respecté par la guerre, ses amis ont échappé en grand nombre à l'épée sanglante. Pourquoi donc, si loin des camps de sa nation, sur la côte de Galloway, fertile en naufrages, la voit-on errer ainsi, chasseresse sauvage, l'aimable et pâle fille d'O'Connor?

III.

Fixés sur l'espace, ses yeux étincellent par intervalle d'un feu surnaturel, d'autrefois ils expriment une douceur plus que féminine. Ses tresses noires tombent en désordre, sa bouche répète sans cesse le nom de Connocht Moran; et souvent, parmi les rochers arides, elle va chantant des airs plaintifs. Voyez-vous au milieu de la mousse et des fleurs une croix qui marque la tombe d'un guerrier? Du seuil de sa pauvre cabane, la noble dame peut contempler cette place et jouir du seul bien qui lui reste. Elle se console dans son abandon en pensant que le héros cher à son cœur repose près d'elle.

IV.

Brillant comme l'arc céleste au milieu des nuages orageux, et couvert du vêtement doré d'Innisfail (1), il vient radieux de beauté; semblable à un enfant de lumière, il vient, et cette vision la rend heureuse. Tantôt il lui apparaît assis sur la verte colline, son cor de chasse gisant à ses côtés; tantôt elle le voit suivre sur la colline un daim fantastique comme lui. Douce affligée, ce sont des ombres vaines qui passent sur le crépuscule de son esprit; mais elle vous dira qu'elle trouve plus de bonheur à voir ces fantômes fugitifs, à posséder la tombe de Moran, qu'à jouir des richesses renfermées sous les voûtes somptueuses d'Agrim (2), où les bardes chantaient autrefois sa beauté, où des pages lui présentaient à genoux le *morat* (3) dans une coupe d'or.

V.

Toi l'épouse d'un héros, cette obscure retraite convient mal à tes hautes destinées; mais pourquoi tes regards sont-ils si tendrement attachés sur cette fleur dont le nom

(1) *Innisfail*, ancien nom de l'Irlande.

(2) Les anciens Irlandais, ou habitants d'Érin, aimaient les vêtements d'un jaune vif.

(3) *Agrim*, palais des rois d'Irlande.

(4) *Morat*, boisson composée de miel et de mûres de buissons.

rappelle la perte d'un guerrier chéri (1)?... « Cette fleur purpurine a crû la première sur la tombe de Moran. Étranger, écoute ma voix : cet asile désert, je l'ai choisi, et je bénis mon étoile, toute fatale qu'elle est, puisqu'elle m'a conduite en ces lieux reculés, où du moins j'ai trouvé un abri pour mon bien-aimé et pour moi, où chaque pierre, chaque plante témoigne qu'il fut à moi.

VI.

« Fille d'O'Connor, j'étais un des plus nobles rejetons du glorieux arbre d'Erin. Malheur à ceux qui teignirent de sang le tissu de ma vie! Maintenant encore, quand je presse ma tête brûlante, une scène de mort se présente à ma vue. Je crois le voir sans cesse le combat terrible qui décida de mon sort; je crois être encore à cette nuit d'horreur où mes frères, chargeant de mépris Moran, osèrent reprocher à mon héros une basse naissance, et lui ordonnèrent de chercher une épouse ailleurs que dans leur orgueilleuse maison. Les chants nationaux célébraient, disaient-ils, les exploits de leurs ancêtres; les honneurs, la puissance s'étaient accumulés sur leur noble race, et lui, mon bien-aimé, portait sur son bouclier un écusson moins illustre.

VII.

« Ah! mes frères, qu'importe à l'amour, à moi, que vos armes portent les glorieuses marques de vos triomphes sur l'Anglais? que tant de barons suivent votre étendard? que les feux de mai soient allumés par vos vassaux sur tant de collines? Oui, vous êtes seigneurs de hautes tours, de forts châteaux depuis le Shannon jusqu'à l'écumante mer du Nord. Mais ne pensez point pour cela briser de vos mains de fer le nœud que l'amour a formé. L'aigle perdra son plumage, la prairie sa verdure, avant que je détruise, que j'essaye seulement de détruire la chaîne qui lie si étroitement mon cœur et le sien.

Paysage.

VIII.

« A l'heure où le chevreuil, sentinelle du troupeau, interrompt seul par ses bêlements le repos de la nuit, ainsi chante mon bien-aimé : — Viens à moi, chérie, une barque nous attend; nous trouverons des chevaux sur l'autre rive. Viens, suis ton humble étranger loin des châteaux du clan d'O'Connor; viens sur les bords des lacs où voguent les cygnes sauvages, je chasserai pour toi le daim et la biche, et je te bâtirai une cabane où je t'apporterai le rayon de miel, les fruits, les oiseaux de la forêt. Assis à tes côtés, je jouerai de la harpe; viens donc, ô ma bien-aimée! — Pouvais-je demeurer? Nos lévriers agiles nous montraient le chemin; sous un ciel obscur, je suivis la seule lumière de l'amour.

(1) La fleur nommée dans le texte *my lone liès bleeding* (mon bien-aimé gît sanglant), est une espèce de saxifrage.

IX.

« L'astre qui précède le jour nous vit déjà bien loin du château d'O'Connor, l'aurore nous montra ses créneaux disparaissant dans le vague de l'air. Qu'il nous sembla doux l'ermitage que nous choisîmes sur ces bords incultes et solitaires! Pareils à des oiseaux joyeux de s'être échappés de leur cage, nous chérissions d'autant plus notre asile, qu'il était ignoré. Mon aimable chasseur connaissait bien l'art d'atteindre le gibier, soit avec la lance, soit avec les flèches; et moi, je préparais son repas du soir, puis je chantais près de lui pour le délasser de ses fatigues. Mais, hélas! elle vint cette nuit affreuse où je devais frapper ma poitrine, arracher mes cheveux; cette nuit funeste pour moi, cette nuit qui n'eut jamais de lendemain pour lui.

X.

« Tout était calme autour de nous : c'était l'heure de la

marée du soir. J'entendis au loin retentir leurs cors. Mais mon cher Moran me disait : — Sois tranquille, c'est le cri de l'aigle sur la montagne. — Hélas! ce son effrayant ne venait point de l'aire de l'oiseau du désert! Leurs satellites avaient découvert nos traces. Notre lévrier tressaillit et dressa l'oreille à un second bruit; des éclats de voix se mêlèrent à ceux des instruments de guerre; et les meurtriers parurent à nos yeux. — Epargnez, épargnez mon époux! Brasil, brave Desmond! — Ce fut en vain; quel charme peut arrêter la fureur de l'aspic s'élançant sur sa proie? Leurs poignards se firent jour à travers le rempart de mes bras protecteurs; l'épée de l'un de ces barbares avait déjà renversé le guerrier désarmé; un autre coup, un autre encore, et tous portés par des mains fraternelles! Quand ses gémissements cessèrent, leurs mains cruelles creusèrent sa fosse, et ils la foulèrent aux pieds. Et moi j'ai vu, Dieu, ô mon Dieu! j'ai vu son noble sang surgir et teindre la terre!

XI.

« L'âme vaillante de mon héros échauffait encore ses blessures mortelles quand on l'ensevelit sans honorer sa tombe par aucun office pieux, aucune lamentation d'amis! Entraînée vers leur demeure abhorrée, je ne puis dire combien de temps les cruels m'y retinrent dans une étroite prison ; car mon esprit, plongé dans les ténèbres, ne connaissait plus ni le jour ni la nuit. Une horrible obscurité m'entourait, hors dans les courts instants où les visages odieux de ces frères, autrefois les miens, affligeaient mes yeux desséchés par les larmes, leur faisaient éprouver une vive douleur et arrêtaient les sanglots de mon cœur oppressé, dont les battements précipités me semblaient le signal de la mort.

XII.

« Enfin le Ciel dissipa la nuit de mon âme par une vision éblouissante. En m'éveillant, je sentis sur mes lèvres le feu prophétique. Trois fois je crus entendre le tambour du côté de l'orient, et la trompette saxonne retentir au loin. Je crus voir mes coupables frères confus et tremblants devant moi, comme devant leur juge. Bientôt ils s'offrirent en effet à ma vue, tout couverts de leurs armes. Le chef anglais avait porté le feu et la flamme jusqu'à nos frontières; les feux de la guerre chassaient les ombres de la nuit. On venait chercher le drapeau des O'Connor, conservé dans la tourelle que j'habitais ; il me parut tel qu'un triste linceul. La lune jetait sur tous une clarté pâle et funèbre au moment où je proférai des paroles qui portèrent l'épouvante dans le sein de ces fiers guerriers et les firent trembler sous leurs fortes cuirasses.

XIII.

« Allez, m'écriai-je, allez à Athunrée! cœurs de pierre que les angoisses d'une sœur n'ont pu toucher! Allez pour ne jamais revenir. Oui, le criminel saisira impunément le glaive d'épreuve (1) plutôt qu'on ne verra triompher votre étendard déployé sous la malédiction fraternelle! Etrangers, je le jure par la chute de ma patrie, par la croix sainte. — Je n'aurais pu prononcer de moi-même ces paroles fatales qui brisèrent tous les liens du sang. Un esprit agissait en moi et m'inspirait cette aveugle furie. Frénétique de douleur, j'étais forcée de prédire les vengeances célestes.

XIV.

« Ils restèrent muets, cherchant à détourner le mauvais sort par des prières. Mais mon pied frappa la terre avec rage, et leurs mains, prêtes à former le signe de la rédemption, retombèrent sans force. — Allez à Athunrée, leur dis-je encore, élevez bien haut votre orgueilleuse bannière; partout le poids du meurtre pèsera sur elle! Allez où le sang de vos soldats montera plus haut que la fougère du vallon. Les hommes ignoreront l'existence de votre maison ; les orties croîtront sur vos foyers ; la gloire d'O'Connor souillée ressemblera à l'eau fangeuse qui entoure vos murailles. Courez, volez à Athunrée! là, bien avant la retraite du soleil derrière nos montagnes, l'aile du corbeau sera votre drap mortuaire; et pas un vassal, détachant la visière de votre casque, ne viendra découvrir vos traits agonisants.

XV.

« Un terrible coup de tonnerre éclata dès que mes lèvres écumantes eurent prononcé la malédiction. Nos tours furent ébranlées, le ciel s'éclaira de feux sanglants. Quels horribles regards lancèrent en s'éloignant les frères courroucés! Alors on vit descendre des montagnes les partisans du clan d'O'Connor, la tête ombragée de plumes. Trente tribus marchaient ainsi à la mort. Un coup de vent subit enleva leurs panaches flottants, un éclair effroyable passa sur leur tête, et tout redevint obscur et silencieux (2).

XVI.

« Etrangers, mes pas en fuyant cette maison de deuil ont cherché la tombe de Moran. J'ai retrouvé le casque de mon chef et son arc suspendu au mur de notre cabane; j'ai promis sur ces gages d'habiter ce désert. Je ne changerais pas mon ami qui est ici sous la terre pour le plus noble des cœurs que le souffle de la vie anime encore. Fille de héros, moi seule avec cet arc je soutiens mon existence. Cette cabane sera ma dernière demeure, j'y vivrai oubliée de tous, oubliant tout et soignant, aimant, pour l'amour de celui qui n'est plus, la fleur du sang aimé. »

Traduction de Mlle SOBRY.

(1) Allusion à l'ancienne coutume de présenter aux accusés un glaive rougi au feu, en supposant que s'ils étaient innocents, ils pouvaient le toucher sans être brûlés.

(2) La bataille d'Athunrée décida du sort de l'Irlande en 1315, elle dura depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Les Irlandais y perdirent 10,000 hommes, parmi lesquels étaient vingt-neuf chefs du comté de Connaught et tous les O'Connor à l'exception d'un seul.

LES FÊTES DE VENISE (1).

BANQUETS PUBLICS.

L'histoire avait appris aux Vénitiens que toutes les nations de l'antiquité avaient institué de ces banquets publics que les Grecs appelaient *philities*, c'est-à-dire, association d'amis, ou bien *agapes*, festins embellis par la vertu.

Cinq banquets furent donc institués, qui devaient avoir

(1) Voir le numéro de mars de cette année.

lieu dans les cinq jours les plus solennels pour les Vénitiens, savoir, les fêtes de saint Marc, de l'Ascension, de saint Vito, de saint Jérôme et de saint Étienne.

On dressait ordinairement une table de cent personnes. Les magistrats, invités par le doge, y étaient admis à tour de rôle; mais, comme la république évitait soigneusement la moindre cause de jalousie, elle ordonna que l'on fît présent de cinq canards de mer à ceux des patriciens qui n'auraient pu trouver place au banquet. Plus tard, au lieu des canards, les sénateurs reçurent une médaille frappée exprès et nommée *osella*. D'un côté, l'on voyait l'effigie de saint Marc présentant l'étendard au doge; sur le revers, on lisait le nom du prince alors régnant, avec le millésime. A cette simplicité primitive succéda peu à peu la magnificence.

On commença par consacrer à ces banquets la somptueuse *Sala dei banchetti*. La veille de la fête, on illuminait splendidement cette salle, et le peuple était admis à jouir du spectacle des tables artistement dressées. Une partie de l'argenterie appartenait au doge, l'autre au gouvernement, et la garde en était confiée à un magistrat qui la faisait exposer à chaque occasion solennelle. Les pièces du dessert, toutes en cristal de couleur, étaient le produit d'une industrie nationale en tout temps renommée. Elles rappelaient les hauts faits et les victoires des Vénitiens; on en changeait la forme à chaque nouvelle exhibition.

Quant au choix des mets, on en était venu insensiblement à n'admettre que les productions les plus exquises. La mer, les lacs, les fleuves, les terres et jusqu'aux lagunes du pays y suffisaient largement. Des esturgeons d'une fabuleuse grosseur, des truites délicieuses ne le cédaient pas aux turbots de Domitien. Il ne fallait aux huîtres de l'Arsenal, pour éclipser le nom de celles du lac Lucrin, qu'un poëte qui les chantât. Les vins coulaient à flots; leurs belles teintes de rubis ou d'or pâle invitaient les convives à boire à l'amitié, à la félicité générale. Le maître des cérémonies du doge était chargé de porter les santés d'une table à l'autre. Partout on voyait briller cette douce et tranquille allégresse produite par le plaisir d'un agréable entretien ou des mutuels épanchements du cœur.

De temps immémorial, il était rigoureusement défendu aux patriciens et au doge lui-même de communiquer avec les ambassadeurs étrangers excepté en public. Le corps diplomatique saisissait donc avidement l'occasion que lui offraient ces banquets pour s'entretenir avec le chef de la République et lui faire la cour. Les envoyés déjà accrédités prenaient place à la table; les autres ne pouvaient pénétrer dans la salle qu'à la faveur de l'incognito national, déguisés par le petit manteau et la *bauta*. Ils étaient reçus par les membres de la famille du doge qui étaient en outre chargés de lui présenter les rois et les princes de passage à Venise. Il y eut jusqu'à des empereurs qui ne dédaignèrent pas d'assister à ces banquets. Tous ces illustres personnages se trouvaient, du reste, confondus avec la population vénitienne, car leur présence n'ôtait pas à celle-ci son droit d'assistance. Elle y accourait au contraire en foule, joyeuse de pouvoir contempler le prince sérénissime siégeant sur son trône ducal au milieu des convives. Les femmes aussi étaient admises, car à Venise il n'est pas de fête agréable ou curieuse sans leur intervention. Elles venaient embellir et rehausser l'éclat de la fête par leurs charmes, et recevaient sans pruderie les petits dons de fleurs, de fruits, de sucreries que les convives s'empressaient de leur offrir. Le doge lui-même ne croyait pas déroger en se levant parfois pour rendre hommage à la beauté.

Cependant, comme la foule emplissait la salle et que les domestiques se trouvaient empêchés dans l'exercice de leurs fonctions, il fallait que le peuple se retirât après le premier service; mais comment y parvenir? Personne n'avait le droit de sommer la multitude de sortir, l'intervention de la force armée n'eût pas été convenable. On usait d'un moyen fort simple, qui prouvait à la fois et la grande autorité du gouvernement et la grande soumission du peuple. Un huissier secouait, après le service, un trousseau de clefs; à ce signal la foule s'écoulait comme par enchantement.

Après le départ des spectateurs, arrivaient les musiciens. L'harmonie a toujours été la sœur inséparable de la bonne chère. On avait soin à Venise de faire entrer dans ces concerts quelque chose de particulier. Sous le règne du doge Augustin Barbarigo, par exemple, Cassandra Fedeli, jeune Vénitienne non moins célèbre par son talent que par sa beauté, charma les convives du doge en improvisant de beaux vers latins qu'elle chanta sur sa lyre.

Plus tard, la simple musique céda le pas à l'opéra. Lorsque le théâtre eut rendu trop commun ce genre de divertissement, on le remplaça par un chœur de chantres de la chapelle ducale de Saint-Marc.

A l'issue du repas, les écuyers du duc présentaient à chaque convive un grand panier de bonbons aux armes du prince régnant. Puis tous les assistants se levaient et reconduisaient jusqu'à la porte de son appartement le doge qui se retournait alors pour saluer ses hôtes. Ceux-ci s'éloignaient en silence après s'être inclinés profondément.

Pendant ce temps, les gondoliers des convives entraient dans la salle du festin, et chacun d'eux emportait le panier de son maître qui en faisait ensuite hommage à la dame de ses pensées. La curiosité était grande de savoir où la bienheureuse corbeille serait portée, mais le mystère était fidèlement gardé par le gondolier. Combien de cœurs palpitaient à la vue des barques s'éloignant du palais! Que de regards suivaient tel ou tel panier sans jamais le perdre de vue! Heureuses celles qui obtenaient le témoignage de distinction! Le plus grand malheur qui pût arriver, c'était lorsque le contenu de la corbeille se trouvait partagé entre plusieurs dames.

Cette corbeille était comme la boîte *de Pandore*, un composé de mal et de bien, un brandon de discorde ou un gage de paix. URBINO DA MANTOVA.

(*Traduit librement de l'italien.*)

LE SECRET D'ÉTAT.

CONTE.

« Rien ne pèse tant qu'un secret: »
Tu l'as dit, La Fontaine, et ta fable le prouve
Mieux qu'un traité ne le ferait;
Mais j'y veux ajouter un trait

Que dans mon Plutarque je trouve.
Pardonne au désir que j'éprouve
D'en faire à ton génie un hommage indiscret.

Au temps passé, c'était à Rome,
Il existait un sénateur
Que sa femme menait... mais menait... Dieu sait comme!
Moins en époux qu'en serviteur.
Elle était jeune, elle était belle,
Lui fort amoureux, et partant
N'ayant un cœur et des yeux que pour elle.
Qui de nous n'en eût fait autant?
Exercer au logis l'autorité suprême
Est souvent un fâcheux honneur.
Il vaut mieux, croyez-moi, par la femme qu'on aime
Se laisser conduire... au bonheur.

Il arriva qu'un jour cet époux débonnaire
Au sénat en hâte assemblé
Fut par les consuls appelé
Pour un cas extraordinaire.
Le conseil fut long : au retour
La dame, au demeurant fort sage,
Femme pourtant, prétendit, à son tour,
Connaître le secret et le but du message
Dont s'était un moment alarmé son amour
« Je l'avoûrai : j'étais fort inquiète,
« Dit-elle : pardonnez si je suis indiscrète;
« Mais, pour me rassurer, j'ai besoin de savoir
« Tout ce qui s'est passé : vous allez m'en instruire.
« — C'est un secret d'État. — Alors, c'est mon devoir,
« Femme d'un sénateur, de connaître et de voir
« Ce qui peut à l'État ou profiter ou nuire.
« — J'ai promis de me taire. — Eh bien, est-ce parler
« Que de le dire à moi..., moi seule..., à votre femme,
« Qui ne forme avec vous qu'un esprit et qu'une âme?
« Le confier à moi n'est pas le révéler,
« Car je suis une autre vous-même.
« Si vous m'aimiez autant que je vous aime,
« Je le saurais déjà; mais vous ne m'aimez pas...
« — Moi? grands dieux! — Eh bien donc, dites-le moi...
« Nous sommes seuls : personne ici n'écoute... [tout bas.
« Si j'avais un secret, je vous le dirais, moi,
« Et n'élèverais aucun doute
« Sur votre amour et votre foi.
« — Ma chère amie, un serment nous enchaîne.
« — Un serment, dites-vous? Le beau motif vraiment
« Pour me faire ainsi de la peine!
« Si vous me refusez, je vous jure... ma haine,
« Et comme vous je tiendrai mon serment.
« — Allons! allons! point de colère :
« Il faut vouloir ce que tu veux :
« Périssent à jamais, plutôt que te déplaire,
« Rome, ses sénateurs et moi-même avec eux!
« Apprends donc le secret dont dépend notre vie
« Et qui met le sénat dans un effroi mortel.
« Depuis qu'au fer gaulois Rome fut asservie
« Il ne s'est rien passé de tel.
« On a vu dans les airs voler une alouette
« Avec un casque d'or surmonté d'une aigrette,
« Et tenant à la patte un javelot d'airain
« Dont elle menaçait tout le peuple romain.
« Nos devins des taureaux consultent les entrailles
« Pour savoir quels périls menaçaient nos murailles.
« Et, s'il faut les en croire, aux plus affreux malheurs
« Il faut nous préparer. Allons, sèche tes pleurs,
« Et surtout ne dis rien de cette confidence
« Qui l'un et l'autre nous perdrait,
« S'il arrivait que par quelque imprudence
« Le peuple apprît ce grand secret. »
Il dit, s'éloigne, et la dalle sonore
Des pas du sénateur retentissait encore
Que sa femme déjà, s'arrachant les cheveux
Devant sa chambrière, en gémissant s'écrie :
« O malheureux époux! malheureuse patrie! »
La conviant ainsi par ses cris douloureux
A demander pour quelles causes
Les larmes de son teint avaient flétri les roses.
La servante n'y manqua pas :
Et la maîtresse lui répète,
Non sans pousser bien des hélas!
La frayeur qu'au sénat inspire une alouette;
Lui recommandant bien de n'en pas dire un mot.
La servante promet de se taire : aussitôt
Elle sort du logis et s'en va, sur la place,
Raconter au premier qui passe
De l'alouette au casque d'or
La grande et terrible merveille.
Le passant le redit et le redit encor
A l'un, à l'autre, à tous, et toujours à l'oreille,
Si bien qu'on ne voyait dans Rome, à chaque pas,
Que des gens qui se parlaient bas.
Sur tous les fronts la terreur est empreinte.
On eût dit qu'Annibal ou qu'un autre Brennus
Au pied du Capitole étaient encor venus.
Notre bon sénateur s'avançait seul sans crainte.
On l'accoste, on lui dit : « Vous savez? — Quoi? — Comment!
« Vous ignorez encor le grand événement!
« On a vu dans les airs voler une alouette
« Avec un casque d'or surmonté d'une aigrette.
« N'en dites rien : c'est un secret! »
« — Ma femme, en vérité, vous êtes fort discrète,
« Dit le sénateur stupéfait.
« Moins rapide est l'oiseau qui vole
« Que la parole! »
Il retourne au logis. « Femme, qu'avez-vous fait?
« Votre indiscrétion de mon pays m'exile.
« Proscrit par mes concitoyens
« Et dépouillé de tous mes biens,
« Ce n'est plus qu'au désert qu'il me reste un asile.
« Adieu ; je bénirai mon sort,
« Si, loin de vous, j'y puis trouver la mort!
« — Pourquoi me croyez-vous plus qu'une autre coupable?
Répond la femme en rougissant.
« Les sénateurs sont plus de cent.
« D'une indiscrétion suis-je seule coupable?
« — Cent! dites-vous? l'excuse est bonne en vérité.
« Apprenez donc que cette absurde histoire
« N'est qu'un mensonge à plaisir inventé.
« Si l'épreuve aujourd'hui n'est point à votre gloire,
« Elle pourra le devenir
« A l'avenir. »

Ce sénateur fut homme sage
Qui, pour éprouver un tonneau,
Au lieu de vin y mit de l'eau.
Si le précepte est bon, tâchons d'en faire usage.

Edouard MENNECHET.

UN TRAIT DE PIERRE LE CRUEL. (1)

(HISTORIQUE.)

Séville n'avait pas encore son imposante cathédrale; le chef-d'œuvre de l'architecte arabe Géber, la gigantesque tour de la Giralda, ne dominait pas la cité ni sa *vega* (2); aucun voyageur n'avait encore accusé l'ingratitude des hommes en lisant dans l'une de ses nefs, sur une bien simple pierre, cette épitaphe plus simple :

A Castilla y Aragon
Otro mundo dio Colomb.

A la Castille et l'Aragon
Un nouvel univers fut donné par Colomb.

On ne disait pas encore dans les Espagnes :

Que non a visto Sevilla,
Non a visto maravilla.

Qui n'a point vu Séville,
N'a point vu de merveille.

Mais la ville conservait son renom de beauté, renom consacré par le mot latin *Hispalis*, d'origine et d'étymologie phénicienne, et que n'avait pas démenti le nom arabe presque synonyme de *Sevilla* ; elle était déjà *la perle de l'Andalousie;* les rois travaillaient à l'embellir et inscrivaient leurs noms sur ses murs, comme l'indiquait ce distique modeste que l'on pouvait lire au-dessus de la porte de la *Carne :*

Condidit Alcides, renovavit Julius urbem,
Restituit Christo Fernandus tertius heros.

(1) Ce roi, fils d'Alphonse XI de Castille et de Marie de Portugal, né à Burgos le 30 août 1334, proclamé roi à Séville en 1350, après la mort de son père, et tué, sous les murs de Montiel, dans la tente de Duguesclin, par son frère naturel Henri de Transtamare, le 23 mars 1368 (*Dictionnaire des Dates*, et non 1369, comme disent quelques dictionnaires biographiques), ne doit pas être confondu avec Pierre Ier de Portugal, surnommé le Justicier et le Cruel, qui vivait à la même époque.

(2) *Vega* (prononcez véga), plaine, étendue découverte au pied d'une colline, autour d'une ville.

Ce que je vous demanderai la permission de traduire par ces vers, dignes de Le Ragois :

> Fondation d'Hercule,
> Florissante sous Jule,
> Le héros Ferdinand
> Au Christ enfin me rend.

Ce héros Ferdinand, qui prend si hardiment sa large place à côté d'Alcide et de César, n'était pas tout à fait sans titre à la reconnaissance des chrétiens de l'Espagne et de Séville ; c'était lui qui, par l'abdication de sa mère Bérengère, reine de Castille, et la mort d'Alphonse IX, roi de Léon, son père, avait réuni les deux couronnes sur sa tête ; il avait combattu les Musulmans et leur avait enlevé Cordoue, Cadix, Séville ; le pape l'avait canonisé ; Séville, qu'il avait reconquise, ne pouvait moins faire que de l'appeler héros.

Depuis ce Ferdinand III, séduits par la délicieuse position de la favorite du soleil, de la ville aux haies de lauriers-roses, aux bosquets d'orangers, qui paraît au milieu de l'Espagne, dit un de nos meilleurs romanciers (1), comme un bouquet sur le sein d'une femme, les rois d'Espagne résidèrent assez ordinairement à Séville.

Don Pèdre, au moment où se passe la petite scène que nous voulons raconter, s'occupait aussi avec prédilection de sa ville royale, et faisait travailler à l'ancien palais des Maures, que devaient continuer ses successeurs. Sa cruauté n'excluait pas une certaine instruction, remarquable pour l'époque, une grande activité et un goût assez éclairé pour les arts, et souvent on le voyait inspectant les travaux et animant par sa présence l'ardeur des ouvriers. Or, un jour que son architecte lui exposait ses plans et que le roi, accompagné de quelques favoris, examinait attentivement ses dessins et ses devis, un homme, traversant les chantiers, échappant aux gardes, et franchissant les obstacles, vint se jeter à ses pieds en criant :

— Justice ! Sire, justice ! — Justice ! répétait-il en fondant en larmes.

La première vertu de don Pèdre n'était pas la patience ; ému et irrité, il dompta cependant sa colère :

— Parle, dit-il, que demandes-tu ?

— Justice, Sire, justice de la mort de mon père.

— Qui es-tu, d'abord ? qu'était ton père ?

— Mon père ? Sire, il était de votre maison ; Esteban Mendez, le chaussetier de Votre Majesté ; je suis l'aîné de la famille, et je viens vous demander justice.

— Qui l'a tué ? qui, dans Séville, a osé porter la main sur un homme attaché à ma royale personne ? Qui donc ? parle, répétait le prince violemment agité. N'a-t-on pas arrêté le meurtrier ?

— Le peuple l'a respecté, Sire, et l'a laissé se retirer.

— Le peuple a respecté le meurtrier ! Et depuis quand donc a-t-il cette déférence pour les assassins ?

— Sire, c'est un chanoine qui a tué mon père ; un chanoine de l'église de l'Annonciation.

— Un chanoine ! et quelle offense lui avait faite ton père pour en être ainsi traité ?

— Sire, depuis deux ans, Mendez, mon père, Dieu veuille avoir son âme ! avait prêté à ce chanoine une assez forte somme, qu'il ne paraissait pas disposé à lui rendre ; aujourd'hui il l'a attendu à son passage devant l'église, et lui a réclamé la somme. Le prêtre a dit que cet argent ne pouvait être mieux qu'entre ses mains, puisqu'il est serviteur de Dieu ; et que d'ailleurs les affaires de mon père prospérant par la protection du Seigneur et la vôtre, c'était une dîme due à l'Église.

« Ce n'était pas à ces conditions que le prêt avait été fait ; aussi mon père s'est-il plaint vivement de cette fourberie, qu'il s'est permis d'appeler un vol. Le chanoine s'est indigné à ce mot, et, du couteau qu'il portait dans sa manche, lui a percé le sein ; mon père est tombé, tandis que le meurtrier est entré dans le sanctuaire, en criant : « Asile ! » La foule s'est ouverte devant lui. Je n'étais pas là, Sire.

— Il suffit ; retire-toi ; le roi avisera.

— Sire, que mon pauvre père vous bénisse du ciel !

Le fils de la victime sortit.

— Par le Christ ! s'écria don Pèdre irrité, il paraît que messieurs de l'Église prétendent jouir de la franchise de rançonner et tuer mes bons et loyaux serviteurs ! Patience, j'y mettrai bon ordre. Diégo, va jusqu'à la grande place, et informe-toi si tout s'est bien passé comme je viens de l'apprendre ; fais diligence.

Quelques minutes après, Diégo était revenu, et son récit, appuyé sur des témoignages respectables, s'accordait entièrement avec le langage qu'avait tenu au roi le fils de Mendez.

La colère mal contenue du souverain n'attendait que ce rapport pour éclater. Les imprécations et les menaces contre le meurtrier se succédèrent rapidement dans sa bouche ; puis, après quelques mots que lui dit son maître, Diégo repartit. Il emmena dix des gardes, les conduisit devant l'église de l'Annonciation, et là, pénétrant dans le sanctuaire, au milieu du chapitre assemblé pour les vêpres :

— Don Pèdre, mon maître et le vôtre, dit-il à voix haute, réclame le meurtrier d'Antonio Mendez, pour qu'il soit disposé de lui selon la loi. Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. »

Puis il attendit.

Une légère hésitation se manifesta parmi le clergé, mais bientôt tous les avis se trouvèrent réunis, et l'un des pères, prenant la parole, répondit avec une grande douceur, sous laquelle cependant la bonhomie étudiée de ses traits laissait deviner une orgueilleuse satisfaction :

— Vous l'avez dit, mon fils, rendons à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. Or, Dieu dit à son Église : Tu jugeras ceux de tes membres égarés qui pécheront, et les rois, fils aînés de Dieu, ont toujours respecté ce droit de leur sainte mère l'Église. La volonté divine a voulu nous punir sans doute en choisissant le coupable parmi nous ; c'est à nous de juger la faute. Allez, mon fils, et dites à notre puissant seigneur don Pèdre qu'avant l'Angélus nous aurons rigoureusement puni le meurtrier de Mendez.

Cette réponse ne satisfit point le roi, mais il s'en dut contenter plutôt que de violer des priviléges depuis longtemps reconnus.

Une heure après vêpres, les cloches retentirent et appelèrent le peuple de Séville au jugement qu'allait rendre le chapitre de l'église de l'Annonciation. La foule y accourut, et Diégo, accompagné de deux gentilshommes, y vint assister au nom de son maître.

Le vaisseau de l'édifice était tendu de noir ; comme au jour de la Passion, une grande croix rouge s'élevait au-dessus de l'autel ; quelques flambeaux remplaçaient la lumière du jour, soigneusement interceptée, et laissaient voir les prêtres, tous en robe noire sans ornement ni surplis, recueillis et la tête inclinée sur leurs missels.

Le coupable attendait, prosterné sur la première dalle

(1) M. Alexandre Dumas, *Angèle*.

en dehors de la nef, pieds nus et tête nue, le corps couvert d'une robe de bure brune et ceint d'une corde. Lorsque la cloche eut cessé d'appeler les fidèles, et que les nombreux assistants eurent pris place, le jugement commença. L'incertitude des juges ne fut pas de longue durée; le meurtre, commis en plein jour, sur la place publique, devant plusieurs citoyens, ne pouvait être nié; aussi l'accusé, dès l'entrée du chœur, récitant avec onction le *Confiteor*, et s'arrêtant aux mots : *Meâ culpâ, meâ maximâ culpâ*, avoua-t-il son crime, alléguant seulement pour excuse l'outrage public que, prétendait-il, lui avait fait Mendez en lui réclamant son argent avec tant d'instances.

Un silence suivit l'achèvement du *Confiteor*, et les juges donnèrent tour à tour, à voix basse, leur avis sur la peine à infliger. Enfin le prieur se leva, prononça solennellement le *Pater*, et, suspendant la prière : « Pardonnez-nous nos offenses... »

— Dieu, continua-t-il, nous pardonnera au ciel si nous avons expié nos fautes sur la terre. Tu as tué un homme, tu l'as tué aux portes même de cette église, la punition de ce crime doit être exemplaire : d'ici à un an tu n'entreras point dans le chœur de ce saint édifice, dont tu as souillé les abords.

Cette sentence rendue, le chapitre se retira gravement, et les citoyens se dispersèrent, consternés de voir faire si bon marché de la vie d'un des leurs.

Les gentilshommes du roi lui rendaient déjà compte de ce jugement dérisoire, lorsque trois prêtres de l'Annonciation vinrent lui notifier la peine infligée au coupable, et insistèrent particulièrement sur le désir qu'ils avaient eu de le satisfaire par cette condamnation.

Don Pèdre, indigné, voulait enlever de force le coupable et le punir selon la loi séculière; mais il se contint. L'homme propose, mais les événements le mènent; et les événements mènent souvent les rois plus que tous autres. Le roi de Castille avait de nombreux ennemis, il ne l'ignorait pas; Henri de Transtamare le menaçait; les chanoines pouvaient fermer leur église au peuple et l'ameuter ainsi : il attendit une occasion pour se venger de l'ironique condamnation prononcée par le tribunal religieux. L'occasion se présenta bientôt.

Le lendemain, presque à la même heure, le même homme vint tomber aux genoux du roi, criant :

— Grâce ! Sire, grâce !

— C'est toi, le fils d'Esteban Mendez : que veux-tu aujourd'hui encore?

— Grâce, sire, grâce pour moi.

— Quel crime as-tu commis?

— J'ai vengé mon père; j'ai mis à mort, à la porte de l'église de l'Annonciation, le chanoine qui l'avait tué. Sire, vous m'avez dit hier de compter sur votre justice, aujourd'hui c'est votre clémence que j'implore.

— Aujourd'hui comme hier je te dirai : « Retire-toi ; le roi avisera.

Sur un signe, un officier conduisit Mendez dans une des salles du palais. Cependant le chapitre de l'Annonciation faisait réclamer le meurtrier, qu'il lui appartenait de punir, la victime étant un de ses membres.

— Mes pères, dit don Pèdre aux envoyés, hier la victime appartenait à ma maison, le meurtrier à l'Église, vous avez jugé le coupable ; aujourd'hui les rôles sont changés; la victime est de l'Eglise, le meurtrier de ma maison, c'est moi qui jugerai. Allez, et engagez le chapitre à se réunir dans une heure au palais, je ne saurais mieux en inaugurer la grande salle que par un acte de justice.

Si son gouverneur Albuquerque, si sa mère Constance ne l'avaient dès l'enfance habitué à la barbarie, Pierre le Cruel eût pu faire un bon roi. Il donna plusieurs exemples d'un amour extrême de la justice; chacun sait que, rencontré une nuit par un garde qui le battit, il le tua; puis, repentant de cette action, pour satisfaire la loi et se punir publiquement, fit décoller sa propre statue sur la grande place de Saragosse. Il enviait surtout le surnom donné à Pierre I^er^ de Portugal, que ses contemporains appelaient Pierre le Sévère ou le Justicier, et avec lequel des alliances de famille lui avaient fait cimenter la paix; il répétait souvent à ses courtisans ce mot de son allié :

« Ne péchez point contre la justice, et vous ne pécherez point contre moi. »

Poussé par cette émulation, et surtout excité aussi par le désir de se venger des chanoines qui s'étaient raillés la veille de ses volontés, il fit tout préparer pour prendre une éclatante revanche.

Bientôt les hérauts annoncèrent sur la place de Séville que dans une heure le roi tenait lit de justice par-devant tous dans la nouvelle grande salle du palais de l'Alcazar.

Une heure après, les portes s'ouvraient; les premières places avaient été réservées au chapitre de l'Annonciation, qui, venu tout entier, espérait par sa présence en imposer au roi. Derrière, le peuple remplissait le reste de la salle. Au fond, en face de la grande porte, sur une estrade de velours cramoisi rehaussé de brocart d'or, sous un dais magnifique et sur un trône brillant, siégeait le souverain, entouré de ses courtisans et de ses officiers. L'aspect du juge et de l'auditoire était chose si imposante et si nouvelle, que nul ne songeait à considérer l'ancien palais des rois maures et les merveilles du travail plus récent des architectes chrétiens.

On amena Mendez, qui, effrayé de cet appareil si inusité et si grandiose, se jeta épouvanté aux pieds du roi.

— Relève-toi, je suis ton juge et non pas ton bourreau. Réponds seulement aux questions qui te seront adressées.

Le premier secrétaire se leva, et demanda à Mendez s'il avouait avoir tué ce jour même un chanoine de l'Annonciation.

— Je l'ai tué tout à l'heure.

— Pourquoi as-tu commis ce crime?

— Pour venger mon père, qu'il avait tué hier comme je l'ai tué aujourd'hui.

Après quelques autres questions, le secrétaire transmit l'interrogatoire rédigé à don Pèdre.

Un grand silence se fit.

Le roi prononça alors cette sentence :

— Tu avoues ton crime, Mendez ; tu as immolé un serviteur de Dieu ; il n'a pas suffi à ta vengeance que le chapitre eût puni le coupable : tu l'es devenu à ton tour, et je dois, à l'exemple de nos saints pères, t'infliger un rigoureux châtiment.

« Mendez, pour avoir porté la main sur le meurtrier de ton père, et lui avoir donné la mort, d'ici à un an tu ne feras point de chaussures.

Les grands et le peuple applaudirent à ces justes représailles. Le chapitre comprit qu'il avait été battu avec ses propres armes, et se retira en silence.

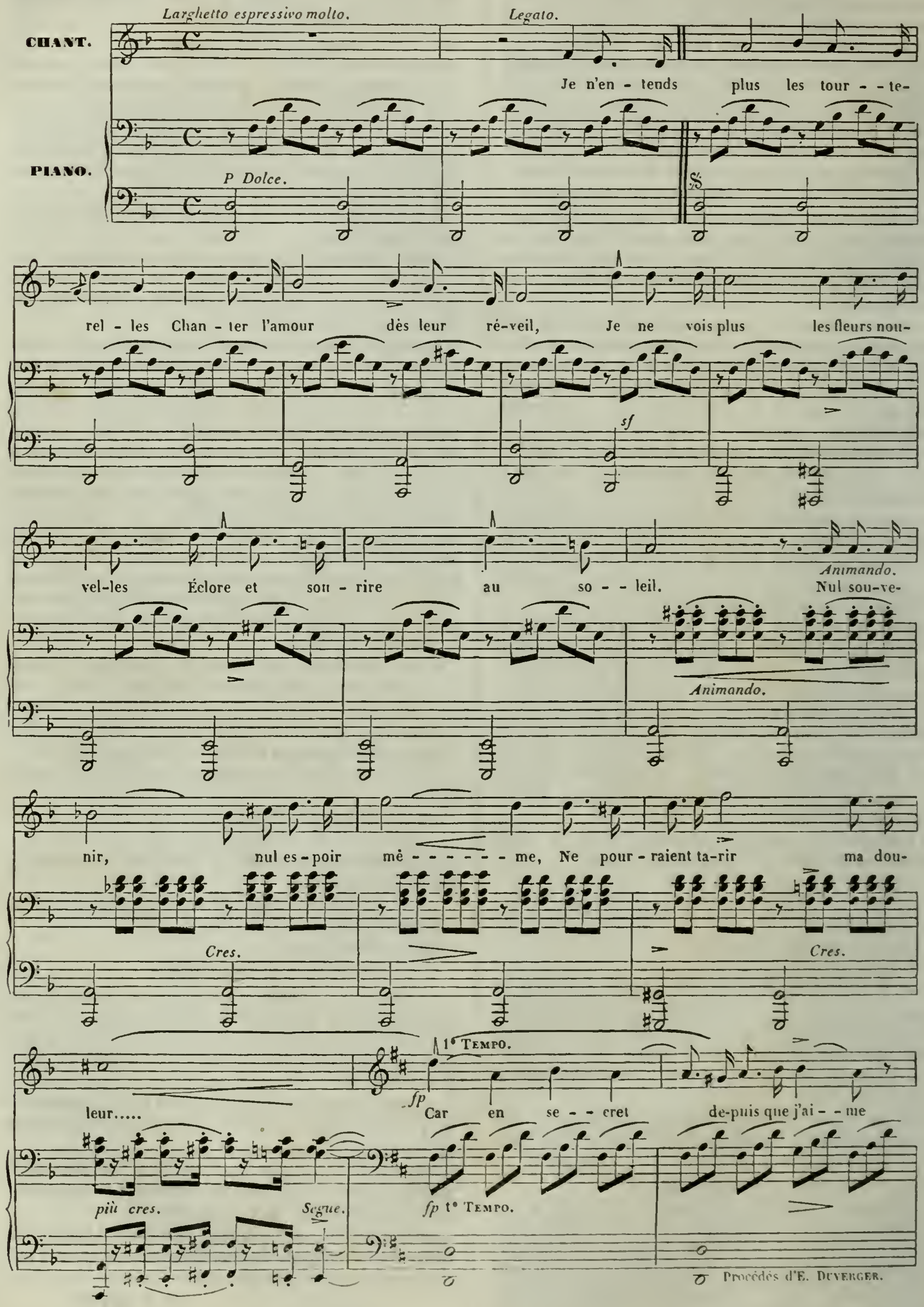
Le roi d'ailleurs, pour sauver à Mendez tout danger ultérieur, avait ordonné qu'il restât désormais attaché à sa personne.

E. D'ARTHEZ.

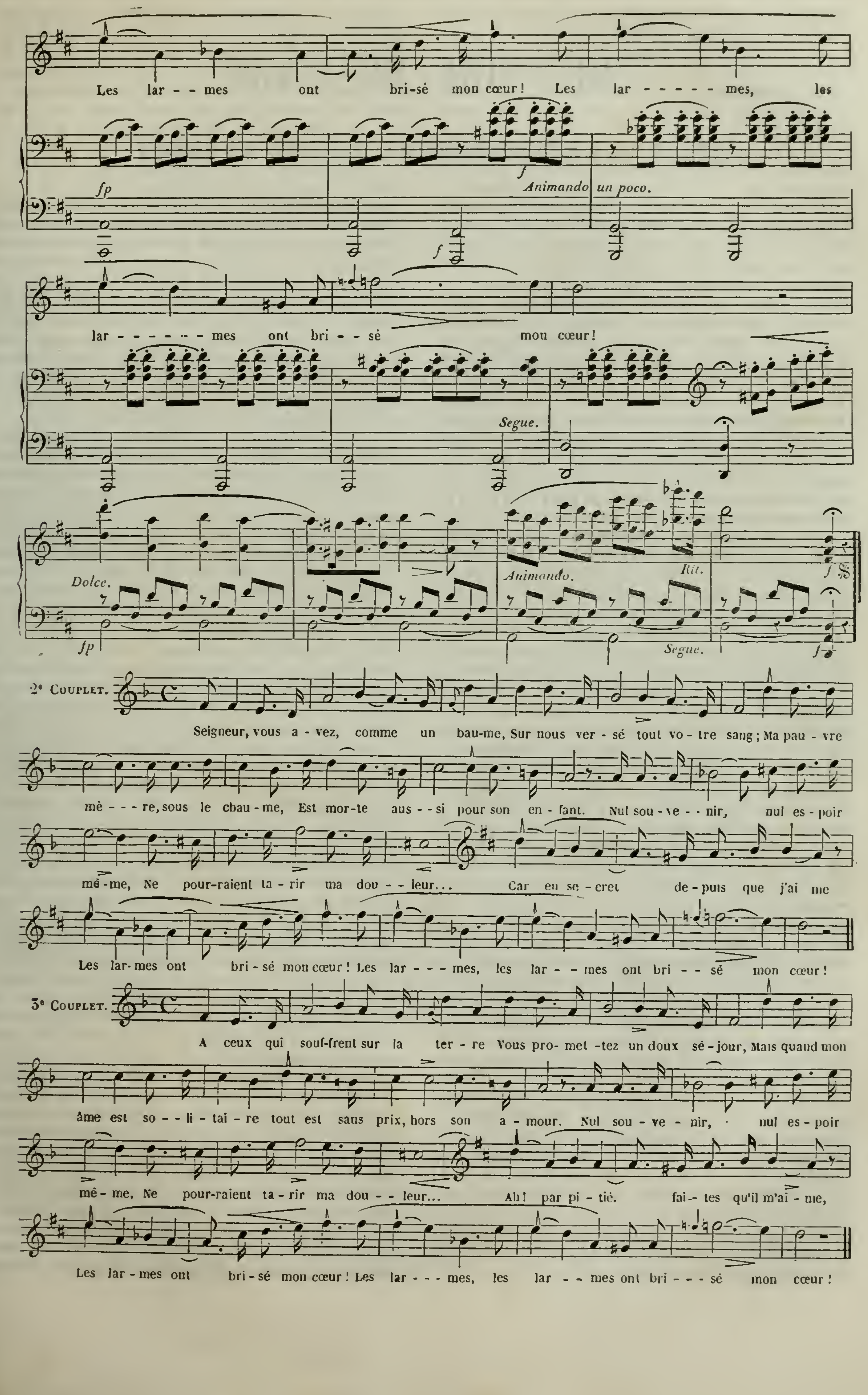
Paroles de M. Eugène Fieffé. *Musique de* M. Joseph Vimeux.

Larmes du Cœur.

ROMANCE.



(1) L'auteur de la romance que nous publions aujourd'hui, M. Joseph Vimeux, est avantageusement connu pour ses compositions du *Trappiste*, du *Cavalier hadjoute*, d'*Un cœur de jeune fille*, et surtout du *Lévite*, cette large et sévère mélodie interprétée avec tant de talent, dans ces réunions de cet hiver, par M. Hermann-Léon de l'Opéra-Comique ?


Les lar - - mes ont bri-sé mon cœur ! Les lar - - - - - mes, les
fp
f
Animando un poco.
f
lar - - - - - - mes ont bri - - sé mon cœur !
Segue.
Dolce.
fp
Animando.
Rit.
Segue.
f
2e Couplet.
Seigneur, vous a - vez, comme un bau-me, Sur nous ver - sé tout vo - tre sang ; Ma pau - vre
mè - - - re, sous le chau - me, Est mor - te aus - - si pour son en - fant. Nul sou - ve - - nir, nul es - poir
mê - me, Ne pour-raient ta - rir ma dou - - leur... Car en se - cret de - puis que j'ai me
Les lar- mes ont bri - sé mon cœur ! Les lar - - - mes, les lar - - mes ont bri - - sé mon cœur !
3e Couplet.
A ceux qui souf-frent sur la ter - re Vous pro- met -tez un doux sé - jour, Mais quand mon
âme est so - - li - tai - re tout est sans prix, hors son a - mour. Nul sou - ve - nir, nul es - poir
mê - me, Ne pour-raient ta - rir ma dou - - leur... Ah ! par pi - tié. fai - tes qu'il m'ai - me,
Les lar - mes ont bri - sé mon cœur ! Les lar - - - mes, les lar - - mes ont bri - - - sé mon cœur !

HISTOIRE DE L'ART.

MUSÉE DES THERMES ET DE L'HOTEL DE CLUNY [1].

Toutes les fois qu'un peuple civilisé a vaincu un peuple barbare, il a apporté chez lui ses sciences, ses arts et ses lois; mais les envahissements des Barbares ont toujours été sans compensation : ils ont fait avec le glaive des blessures qui ne guérissaient point, aussi le monde épouvanté les appelait le fléau de Dieu. Semblables à l'*aquilon*, qui paraissait les avoir soufflés sur l'Empire, ils renversaient des armées avec leurs vieux étendards, dont les aigles, jadis si glorieuses, ne les protégeaient plus; ils brisaient les tables de la loi, faisaient crouler les temples et les palais... Longtemps ces Romains, dont le règne venait de passer, avaient été pour nous ce que le *Notus* est pour les moissons, le souffle bienfaisant qui les féconde; ce que le chêne est au guy des forêts, l'appui sans lequel il ne peut vivre; mais la hache du Franc ayant fait tomber le chêne et tout ce qui végétait autour de lui, il ne resta plus rien, pas même quelques ferments pour l'avenir...

Cependant les Francs revinrent dans ces temples qu'ils avaient ravagés : ils voulaient en faire l'asile de leurs idoles, et courber leur front devant ces autels qu'ils avaient profanés; dès lors leur victoire semblait s'étendre jusqu'aux cieux, où des dieux étaient vaincus et chassés par d'autres dieux. Puis, se trouvant mal à l'aise sous leur toiture de chaume et dans leurs bourgages faites de boue et de bois, ils regrettèrent, pour la première fois, ces palais dont les ruines les entouraient de toutes parts, et ils se sentirent saisis d'admiration pour ces nobles débris qui, tout couverts de plantes saxatiles, gisaient au milieu des genêts sauvages : là où l'art ne régnait plus, la nature venait étendre son empire. Mais les Francs construisirent à leur tour, et, ne pouvant imiter ni ces frontons superbes, ni ces chapiteaux si gracieux, ni ces bas-reliefs aux formes si pures, ils relevaient ces précieux restes et les encadraient au milieu de leurs murailles réticulées : c'est ainsi que, par une foi vive, les chrétiens enchâssaient les reliques des martyrs.

Le christianisme s'était levé depuis longtemps sur les peuples du midi des Gaules, et il commençait à échauffer de ses rayons le nord de ce pays, lorsque Clovis vainquait à Tolbiac au nom du dieu de Clotilde, laquelle était orthodoxe; mais, habituée à la violence, la religion des premiers rois ne se traduisit que par des fondations d'églises ou des dotations de couvents : c'était bien souvent le prix du sang répandu et une expiation pour les plus grands crimes; aussi, dans ces siècles de ténèbres, ne pouvait-on rien élever d'assez magnifique pour apaiser la conscience timorée des fondateurs.

Quelques restes des traditions passées, quelque vague souvenir des beaux temps d'autrefois s'agitaient encore au fond de la Grèce dégénérée, et les regards des peuples se tournaient toujours de ce côté, comme on les tourne, dans l'obscurité, vers un flambeau qui s'est éteint, espérant y voir reparaître la flamme. En effet, on trouvait déjà dans l'ancienne Byzance, cette sœur rivale de Rome, qui lui survécut, des édifices dont la grandeur et la beauté présageaient un autre âge. C'était, entre autres, le temple de Sainte-Sophie, bâti sous le règne de Justinien. Ce monument, si remarquable par ses mosaïques, ses peintures et ses marbres; par sa coupole revêtue d'amphores aux anses délicates; par ses architraves tronquées, ses impostes ornés de croix grecques et de monogrammes, et enfin par ses arcades cintrées ou lancéolées, peut être considéré comme le type générateur de toute l'architecture du moyen âge. Pendant cette seconde enfance, l'art fut ce qu'il a toujours été au milieu des générations originaires, *hiérotique* ou sacerdotal : comme en Égypte, en Grèce et en Italie, il remplit à lui seul tous les besoins de la pompe religieuse, et il fut un des premiers secrets du prêtre.

Lorsque l'art revint chez les Français, il avait le christianisme pour égide, et les premiers artistes étaient des évêques, des abbés, des moines ou des clercs; pour moyens de transmission, il eut d'abord les pèlerinages et les conciles, où ceux qui venaient de l'Orient faisaient part de ce qu'ils avaient vu de plus beau et de ce qu'ils croyaient le plus capable de contribuer à la magnificence des églises et à la grandeur des cérémonies. Mais bientôt ces liens se rompirent : l'eunuque Narsès, afin de se venger de Justinien II, qui lui envoyait un successeur dans son gouvernement de l'Italie, venait de lui susciter de puissants ennemis, et les Lombards, accourant à sa voix du fond de la Scandinavie pour se partager encore une fois ce malheureux pays, les principales communications avec l'empire furent interceptées aux pèlerins. Cette transfusion de l'art par les conciles cessa aussi tout à fait; l'évêque de Rome et celui de Constantinople étaient en dissidence au sujet de la suprématie; aucun des deux n'ayant voulu donner à l'autre un bel exemple d'humilité, les deux Eglises se séparèrent, et désormais il y eut deux juridictions ecclésiastiques, l'une romaine et l'autre grecque, ce qui explique la lenteur des progrès de l'époque. Toutefois, si cette rupture entre l'Orient et l'Occident avait empêché tout contact immédiat avec ces contrées, il n'en restait pas moins d'excellents exemples à suivre dans les travaux sans nombre, soit en fait de constructions d'églises, soit en fait d'ornements de mosaïques et d'émaux, dont les exarques de Ravenne enrichissaient le siége de leur gouvernement; mais ils ne portèrent leurs fruits qu'à l'époque où Charlemagne rétablit l'empire d'Occident. Ce fut ce prince qui rapporta chez nous ces types si précieux, et l'église d'Aix-la-Chapelle, qu'il fit bâtir en pur style byzantin, a été, pour ainsi dire, le gage de notre rénovation architecturale.

Quant à la statuaire, elle a subi dans sa progression les mêmes phases que l'architecture; c'est par des emprunts de bas-reliefs et de statues faits aux monuments antiques qu'elle a commencé; les premières ébauches des *tailleurs d'imaiges* ne sont venues qu'après. Ces ouvrages n'offraient sans doute aux regards que des formes sèches, heurtées et pleines de raideur, mais il y avait tant de naïveté dans cette facture si imparfaite et tant de croyance empreinte sur ces figures ascétiques, qu'on ne doit pas trop s'étonner si, de nos jours, quelques artistes sont allés chercher des inspirations parmi ces types oubliés. Les défenses

(1) Voir le numéro du mois dernier.

des évêques, en interdisant la représentation des figures nues, à moins qu'elles ne fussent la reproduction d'anges ou de Jésus enfant, et en prescrivant même l'attitude de la prière, laissaient peu de ressources à la composition, qui ne pouvait s'exercer que sur les draperies; aussi étaient-elles d'une variété infinie, tant par le nombre que par la disposition des plis, et presque toujours l'effet en était saisissant.

A l'époque de l'affranchissement des communes, sous Louis le Gros, l'art sacerdotal cessa peu à peu, et fit place à l'art séculier : on venait d'ouvrir au peuple le domaine de la pensée, il s'y précipita avec enthousiasme, et bientôt, sous sa main puissante, on vit éclore des chefs-d'œuvre. Les procédés sortent des couvents et se vulgarisent; les croisades, le commerce des Vénitiens et celui des Génois apportent une foule de nouveaux types de l'Orient, et il n'est pas jusqu'au goût saxon qui ne fournisse aussi les siens. Il ne s'agissait plus que de former un tout de ces éléments divers : ce fut l'œuvre du douzième siècle; à cette époque, le style byzantin s'épure et se marie avec le roman fleuri dont les chapiteaux historiés, les frises ornées de monstres qui se poursuivent et de détails en entrelacs, sont les principaux caractères.

L'architecture dite gothique, cette fille de l'Orient tant réclamée par l'Allemagne, qui n'en fut que la nourrice, commence à paraître dans les constructions du treizième siècle. Le hasard, qui préside à tant de découvertes, fournit à Callimaque le modèle du chapiteau corinthien : des acanthes, un tombeau se trouvèrent sur son chemin, et soudain ce prodige d'ornementation fut accompli; l'origne de l'arc-ogive a peut-être été aussi simple, et une jeune Indienne, en entr'ouvrant les pans d'une portière de tapisserie, a pu faire naître dans l'esprit de quelque brahmine, par cet encadrement plein de grâce, l'idée du plus beau système d'arcades que nous connaissions.

Les premières ogives, à arcs un peu surbaissés, étaient lourdes et d'un effet médiocre; mais, au commencement du quinzième siècle, l'ogive svelte et majestueuse faisait l'ornement des plus belles cathédrales et fondait le premier titre des artistes du moyen âge à notre admiration. Les guerres qui ensanglantèrent la France pendant cette dernière époque nous ont empêchés de participer à l'essor donné à l'art par la jeune Italie, et ce n'est que sous le règne de Charles VIII, après cette étonnante campagne de Naples, que les grands travaux imités des anciens par Donatello, Brunelleschi, Lorenzo Ghiberti, Arnolpho di Lapo, Jacopo della Quercia, nous furent connus : ce sont ces grands artistes qui ont guidé nos pas dans ce retour vers le passé, et, en nous montrant ces admirables morceaux antiques dont leur pays est plein, ils nous ont appris comment il fallait les imiter. Tout ce qui s'est fait de beau et de bon pendant les dernières années du quinzième siècle et les premières du seizième peut être attribué à l'influence de Louis XII et d'Anne de Bretagne : ils se sont mis à la tête du mouvement artistique, ils lui ont imprimé ce caractère de grandeur et de durée qui amena la renaissance, et prépara les voies au règne de François Ier.

C'est vers ce temps que l'on vit s'élever l'hôtel de Cluny sur une partie des fondations du vieux palais des Thermes, qui lui servirent de base. Commencé en 1480 par Jean de Bourbon, abbé de Cluny, il fut achevé par Pierre d'Amboise, frère aîné du cardinal de ce nom, le ministre bien-aimé de Louis XII. Les grands biens de cette famille et le rôle brillant qu'elle jouait à la cour ont donné à cette construction une importance égale à celle d'une demeure royale, et l'on peut dire qu'elle ne manqua ni de sculpteurs habiles ni d'architectes expérimentés. Placé sur la dernière limite du moyen âge, cet hôtel en reproduit les principaux caractères, et, par une structure dont on doit se féliciter, il présente le plus curieux spécimen de tous les genres qui se sont établis les uns sur les autres pendant douze siècles, car ce monument peut être considéré, en raison de ses dispositions véritablement singulières, comme un lien qui unit fortement le passé au présent, et qui unirait le présent à l'avenir, si les projets que nous voudrions voir former s'exécutaient. Il ne s'agirait que d'enrichir de quelques rameaux cet arbre superbe, qui est romain par le tronc, byzantin, gothique et renaissance par les branches, — pour offrir à tous les regards, d'une manière aussi neuve que saisissante et vraie, toute la généalogie si imposante de l'art.

Avant de pénétrer dans l'intérieur de ce musée, asile de tant de vieux souvenirs, que l'art évoque à chaque objet, n'aurons-nous pas une pensée pour l'homme à qui nous le devons, et se pourrait-il que nous jouissions d'un si bel héritage sans donner un juste tribut d'éloge à celui qui l'a amassé? Non sans doute. Cet hommage que nous offrons à la mémoire de Dusommerard est d'autant plus légitime qu'il a accompli à lui seul ce qu'aucun gouvernement, avec tous ses moyens de concentration, n'avait daigné tenter jusque-là. Et puis, en donnant une destination si convenable à l'hôtel de Cluny, ne l'a-t-il pas réédifié, pour ainsi dire? Depuis deux siècles environ, cette maison restait confondue parmi les bâtiments civils, et abandonnée comme eux à toutes les industries; sa noble façade, que le blason de Jacques d'Amboise ne décorait plus, se cachait, toute honteuse d'être méconnue, derrière l'enseigne d'un relieur, d'un imprimeur ou d'un libraire. Dusommerard eut pitié de cette demeure aristocratique qu'on faisait plébéienne malgré elle; il en fit un temple et y apporta ses dieux, puis l'enseigne tomba et l'écusson reparut, plus fier que jamais, sur les saillies des appartements. En faisant choix de cet hôtel pour donner à sa collection un cadre digne d'elle, l'antiquaire l'avait placé sous l'égide de l'art, et en passant le seuil, il portait avec lui la statue de Pallas; aussi peut-on dire que le contenu ayant attiré tous les regards sur le contenant, il l'a défendu contre cette foule de projets, quelquefois bien aveugles, qui, pour embellir Paris, déciment ses monuments et le privent de ce qu'il a de plus beau, se rendant justiciables en cela de ce grand axiôme de la Restauration : *A côté de l'avantage d'innover se trouve le danger de détruire.* Tant pis si la rue des Mathurins reste tortueuse, au moins nous n'aurons pas le regret de voir disparaître un des plus beaux bijoux que la bonne ville de Paris renferme dans son magnifique écrin.

Dusommerard n'était pas un artiste, et pourtant il mérite d'être compté parmi les hommes qui ont été les plus dignes de cette appellation flatteuse, car il est juste de confondre dans une même estime ceux qui ont fait des chefs-d'œuvre et celui qui a su les recueillir, avec une sorte de religion, pour leur donner un nouveau lustre et leur préparer une nouvelle vie : les peuples primitifs, eux aussi, confondaient souvent le prêtre avec la divinité qu'il représentait.

Dusommerard était un soldat; il faisait partie de cette brave armée d'Italie qui voyait à sa tête, avec tant de joie et d'orgueil, un jeune général doué d'une âme de poëte et d'un cœur d'artiste. Plus que tout autre, il était fait pour comprendre et admirer Bonaparte : un conquérant qui jugeait que l'art est plus précieux que l'or même, et qui levait sur les villes des contributions de statues, de vases et de tableaux! Son goût se forma sur ces trophées qu'éclairaient les feux de nos bivouacs, et c'est au pas de course

qu'il prit des leçons d'archéologie. Sous quel maître et dans quelle école? Bonaparte et l'Italie! Aussi fit-il de rapides progrès; et plus tard, dans le calme de la vie civile, il se souvint d'avoir dormi sur des bas-reliefs, lorsqu'il casernait dans le palais d'un Médicis, d'un Farnèse ou d'un Malatesta.

Lors de la formation de la Cour des comptes, Dusommerard en fit partie, et ses nouvelles fonctions, quoique fort peu en rapport avec ses inclinations, n'y apportèrent aucun changement; il profitait de ses loisirs pour parcourir la France et en étudier les antiquités; puis il rapportait chez lui tout ce qu'il avait pu découvrir de plus précieux en fait d'objets d'art et de vieux mobiliers. Avec une fortune médiocre et des appointements bornés, il avait les goûts d'un prince. Il aimait, il encourageait les artistes, vivait au milieu d'eux, et, dans ses délassements, il créait une œuvre immense. A présent que l'on voit tant de princes avec des goûts bourgeois, il est quelquefois bon de rencontrer de simples bourgeois qui ont des airs de prince.

Dusommerard a écrit plusieurs ouvrages de littérature et de science; parmi ces derniers, nous citerons *les Arts au moyen âge*, et une *Notice sur l'Hôtel de Cluny*, pleine de recherches savantes et d'observations judicieuses. Il composa aussi quelques chansons, et entre autres les couplets si connus : ***Rendez-nous notre père de Gand***, que

Hôtel de Cluny.

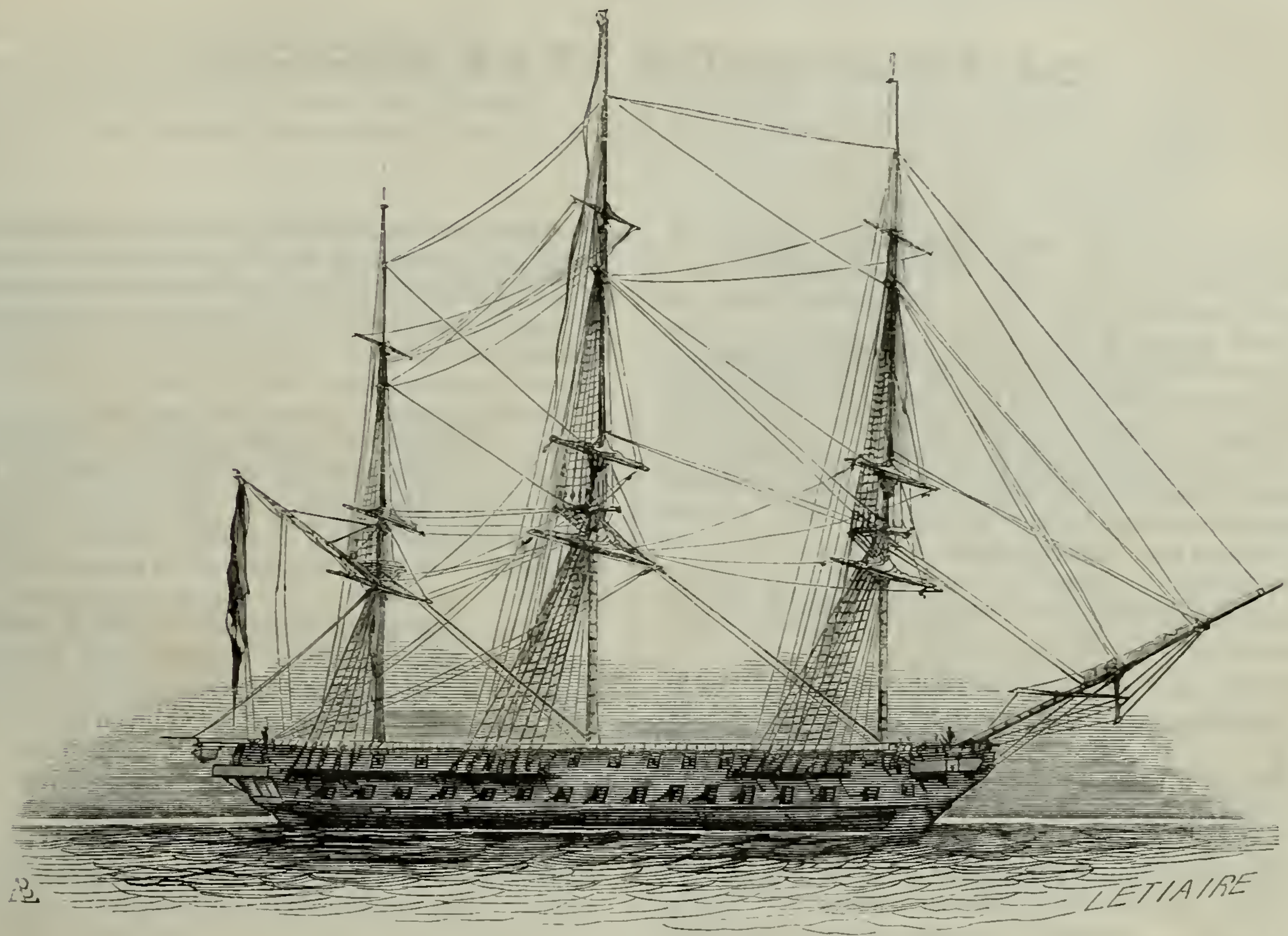
ce peuple de Paris, qui s'illusionne si vite et se décourage si tôt, allait chanter aux Tuileries après les Cent-Jours, en se tenant par la main et en dansant en rond.

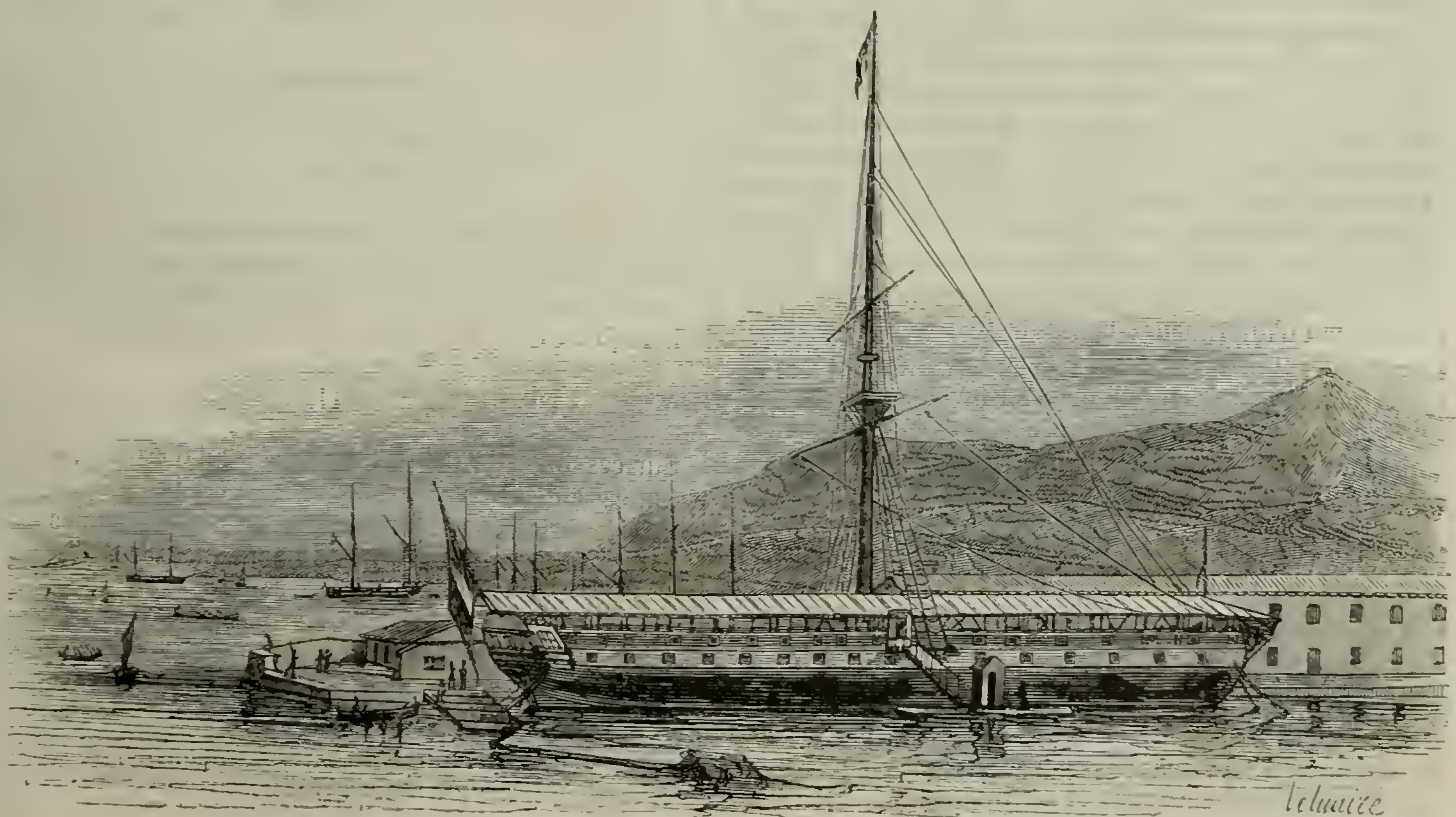
La Restauration n'apporta aucun changement dans la position de Dusommerard : il resta toujours conseiller à la Cour des comptes, toujours laborieux, toujours amoureux de l'art. Enfin, cet homme estimable vieillissait en apprenant sans cesse, et son savoir était immense lorsque nous l'avons perdu. Dusommerard n'est plus, mais son nom ne périra pas, il restera gravé sur le fronton de son musée, que l'on peut appeler le Louvre du peuple, car c'est au milieu de lui et pour lui qu'il a été formé.

CHARLES TISSOT.

(*La fin prochainement.*)

LA BELLE-POULE ET LA MUIRON.





SOUVENIR D'UNE COURSE DANS LES MONTS.

LA BELLE-POULE ET LA MUIRON.

Il y a trois ans, un ouvrier maçon, qui n'en avait pas vingt, publiait à Toulon un recueil de vers intitulé *Marines*, et qui fut remarqué parmi les poésies populaires écloses en si grand nombre à cette époque. Le succès de ce volume invitait le maçon à quitter son état. Beaucoup de ses amis l'y invitèrent également. La Renommée lui souriait de loin et l'appelait à Paris; les journaux allaient s'ouvrir à ses œuvres. Le théâtre lui promettait les applaudissements de la foule. Quelle tentation pour un jeune homme condamné depuis son enfance à gâcher du plâtre! Eh bien, ce jeune homme fut tenté sans être séduit, et ne montra pas moins de raison que de talent. Il envoya ses vers à Béranger, et le consulta sur ce qu'il devait faire. La réponse de l'illustre chansonnier fut noble et courageuse; la voici :

« Mon jeune confrère, votre recueil contient d'excellents « morceaux, et il n'y en a pas un qui n'ait causé ma sur- « prise... C'est l'avis de plusieurs bons juges à qui je l'ai « fait voir avec un sentiment d'orgueil... Tous ont admiré « le travail facile et élégant de votre versification chaude et « colorée... Je vous parle sincèrement..., entraîné par l'es- « pérance du bel avenir que j'entrevois pour vous..., si vous « pouvez vous entourer d'amis sincères et éclairés. »

Puis, passant de l'éloge au conseil, Béranger continuait :

« Je ne rime plus pour le public; mais je rime encore « pour moi des chants qu'il n'aura qu'à ma mort. Or, je « viens d'adresser ma chanson aux ouvriers-poètes, et vous « jugerez si j'ai dû penser à vous. Dans un des couplets, « je les engage à rester fidèles à leurs outils. Se faire de la « littérature un poste pour déserter son métier, c'est faire « croire qu'on méprise la classe dans laquelle on est né, « c'est ne plus vouloir être peuple ; et ce peuple, comment « le relèvera-t-on si, dès qu'on s'en distingue par quelque « rare talent, on se hâte de s'en séparer? Si cela vous est « possible, mon enfant, restez maçon, sans rien négliger « pour devenir grand poete. Sachez que toute ma vie j'ai « regretté d'avoir été forcé par mes parents de quitter la « profession d'imprimeur; cet état eût assuré mon indé- « pendance, et il faut être indépendant pour être poete. En « vous parlant ainsi, je me mets au nombre de ces amis « que je vous recommande de rechercher. Je ne pense pas « que cela vous fasse peine; moi, je m'en fais honneur.

« A vous de tout cœur,

« BÉRANGER.

« Passy, 19 août 1842. »

L'ouvrier se montra digne de l'oracle qu'il avait consulté, le disciple fut à la hauteur du maître; il resta poëte et maçon pour faire une bonne œuvre en faisant de beaux vers; il se résigna à sanctifier le travail de son corps par le chant de son âme, à laisser à ses compagnons d'atelier la muse qui s'associait à leurs joies et à leurs peines, à renoncer aux loisirs chanceux de Paris pour les utiles labeurs de Toulon. Une telle raison et un tel courage sont si rares, qu'on ne saurait trop les admirer et les offrir en exemple; c'est dans ce but que nous nous empressons de publier les deux odes suivantes, que vient de nous adresser, des chantiers de Toulon, M. Charles Poncy. Tel est le nom du poete-ouvrier, déjà honoré pour son talent non moins que pour son caractère. Talent et caractère, M. Poncy doit tout à lui-même et à lui seul. Sa vie, dit Georges Sand, est une courte journée bien remplie.

« Pauvre enfant, venu à de pauvres parents (en 1821). Jusqu'à neuf ans, la vie de la rue ou des champs; ou bien gardé avec des enfants de son âge, en petit troupeau, au prix de un franc par mois pour chaque tête. A neuf ans, la vie de travail qui commence; manœuvre au service des maçons. Puis, au temps de la première communion, un *essai d'apparition* à l'école mutuelle, suivi d'un an et demi d'études chez les frères de la doctrine chrétienne; plus tard, quelques mois à l'école communale supérieure. De là, revenu au plâtre pour toujours! »

On peut voir, pour plus de détails, la notice de M. Ortolan, en tête des *Marines* de M. Poncy, et l'éloquente préface de Georges Sand dans le second recueil du jeune poete, *le Chantier*.

SOUVENIR D'UNE COURSE DANS LES MONTS.

AU CHRIST.

Il y aura beaucoup d'appelés mais peu d'élus.
(Saint Matthieu, chap. xx, v. 16.)

I.

Je suis monté bien haut sur nos collines nues
Pour te voir de plus près, pour écouter encor
Le frôlement produit par la robe des nues
Lorsqu'au vent de la nuit ondulent leurs plis d'or.

II.

Sur ces augustes monts qui t'encensent d'aromes,
Sur ces autels, Seigneur, ma voix t'a célébré;
Mais les cris de douleur que t'adressent les hommes
En s'élevant vers toi dans mon âme ont vibré.

III.

J'étais parti joyeux, attachant ma prunelle
A la voûte où je lis ta gloire et ta bonté;
Mais la plainte d'en bas qui passait, solennelle,
A ramené mes yeux vers la réalité.

IV.

Et du haut de ces monts que le torrent balaie
J'ai vu la terre en proie aux fléaux de l'enfer,
J'ai vu surtout le bagne, immense et rouge plaie,
Tordre, en te blasphémant, sa ceinture de fer.

V.

Et ces forçats, courbés sous la chaîne et la honte,
Leurs grincements de dents, leurs rires de démons,
Troublaient l'hymne infini qui sans cesse à toi monte
Des profondeurs des mers et des cimes des monts.

VI.

N'est-ce pas toi, Seigneur, qui dans ta main sublime
Tiens les destins de tous?... Et, si c'est toi, pourquoi
Ceux-là sont-ils tombés dans les gouffres du crime?
N'avais-tu pas pour eux de place auprès de toi?

VII.

D'où vient que de ton sein le malheur les exile?
D'où vient pour ces brebis l'abandon du pasteur?
Ton amour n'est-il plus l'universel asile
Qu'ouvrit le flot de sang de ton flanc rédempteur?

VIII.

A quand la guérison de toute plaie immonde,
Le jour où tous croiront et ne souffriront plus?
A quand ce jour qui doit régénérer le monde?
A quand le jour divin où tous seront élus?

LA BELLE-POULE ET LA MUIRON.

ODE.

I.

Vous voilà toutes deux, jumelles immortelles,
Portant sur votre front puissant des gloires telles
Que n'en verront jamais nos douteux avenirs,
Montrant à tous les yeux l'empreinte de ces ondes
Qui couvrent de sillons vos carènes profondes
Rayonnantes de souvenirs.

II.

Les voilà toutes deux, les nobles sœurs! L'aînée
Le berça dans les flots qui bercèrent Énée,
Qui virent Magon fuir devant Timoléon.
Chaque soir son canon, ébranlant nos murailles,
Fait chanter à l'écho qui dort dans leurs entrailles:
Napoléon! Napoléon (1)!

III.

L'autre, rouvrant un jour le sillage historique
Que le *Northumberland* traça sur l'Atlantique,
Cingla pieusement vers le torride ciel,
Et depuis que ses flancs sur le saint territoire
Sont venus déposer les cendres de la gloire,
Elle porte un deuil éternel (2).

(1) *La Muiron*, qui ramena Bonaparte d'Égypte, sert de bâtiment amiral au port de Toulon. Tous les matins et tous les soirs elle tire le canon de retraite, et le bruit de ses canons réveille dans les montagnes de longs échos qui semblent dire : Napoléon...

(2) *La Belle-Poule*, qui a ramené Napoléon de Sainte-Hélène, est toute peinte en noir, contrairement aux autres bâtiments de guerre, qui portent une large bande blanche autour de leurs sabords.

IV.

Frégate centenaire à nos quais enchaînée,
Depuis que, sur nos mers, la botte éperonnée
De l'Empereur foula ton pont républicain,
Jusqu'au jour où ta sœur, sublime pèlerine,
Enleva sa dépouille à la roche marine
Que bat l'Océan africain!

V.

Cet homme, à ses genoux, fit prosterner l'Europe.
Des glaciers d'Archangel aux feux de Parthénope
Le poids de ses canons meurtrit vingt ans le sol.
Vingt ans ce noir génie, aux ailes embrasées,
Sur les peuples sanglants, sur les villes rasées
Promena son immense vol!

VI.

Pendant plus de vingt ans le clairon de la gloire
Ne dicta que son nom au burin de l'histoire.
Maître des Rois, vingt ans on le divinisa;
Mais le peuple, géant que Dieu fit à sa taille,
Un jour à l'Empereur présenta la bataille
Et d'une étreinte il le brisa!

VII.

Il le prit des deux mains, et, fort comme un tonnerre,
Il le lança si loin, si loin de toute terre,
Que son aigle perdit la trace de ses pas,
Et que de cette vie en miracles féconde,
Le seul bruit qui parvint aux oreilles du monde
Fut le bruit d'un royal trépas!

VIII.

Mais du peuple le cœur ne garde pas la haine.
Il voulut délivrer de sa prison lointaine
Le héros que la gloire avait déifié;
Et l'Empereur reçut le triomphe suprême,
Quand de son front la mort ôtant le diadème,
L'eut pour toujours purifié.

IX.

Et la France, qui fait grandement toute chose,
Convia l'Océan à son apothéose;
L'univers à Paris se donna rendez-vous,
Et la frégate sainte, en abordant au Havre,
Vit tomber, à l'aspect du glorieux cadavre,
Six cent mille hommes à genoux!

X.

Les voilà toutes deux! Du Dieu de notre armée
En ces deux bâtiments la vie est résumée!
L'une fut son berceau, l'autre fut son cercueil.
L'Égypte et Waterloo se trouvent face à face.
Tout est là : la splendeur près du doigt qui l'efface,
Le trône d'or près de l'écueil!

XI.

L'une nous rapporta le feu, l'autre la cendre!
Oh! dans le gouffre amer elles peuvent descendre,
Car leur destin célèbre est aujourd'hui rempli,
Et si le Ciel les voue à d'horribles naufrages,
Toutes deux survivront sur l'océan des âges
Au grand naufrage de l'oubli!

CHARLES PONCY, ouvrier maçon.

PROMENADE AU SALON DE 1845.

NOTES D'UN BADAUD DE PARIS A UN BADAUD DE QUIMPER-CORENTIN.

« Encore un mot de troupier sur la *Smala*, toujours prise pour la bataille d'Isly. Voyant auprès de la toile de M. Vernet le portrait du maréchal Bugeaud, par M. Larivière, un de nos soldats d'Afrique s'est écrié d'une voix de fausset :

—Tiens ! pourquoi le peintre de l'Isly a-t-il mis le maréchal en dehors de la bataille ?

— C'est pour ne pas le confondre avec ces chameaux de Bédouins, a répondu la basse-taille d'un garde national.

« Et le soldat a trouvé l'explication sans réplique.

« C'est le cas d'en finir avec les batailles. Le *Sac d'Aquilée*, de M. Schnetz, est le châtiment d'*un nom trop tôt fameux*. On y voit un soldat enlevant une jeune fille, qui est loin de mériter cet honneur. Le peintre a voulu rendre sans doute cet effet d'ivresse qu'on appelle la berlue.

« La *Bataille d'Ocana*, de M. Bellangé, est une bataille spirituelle. L'auteur se contentera de cet éloge.

« M. Papety a représenté *Guillaume de Clermont défendant Ptolémaïs*. J'eusse préféré quelque pendant du *Rêve de bonheur*. Que M. Papety se tienne en garde contre les tableaux officiels. Ceci est encore bien, mais ce n'est plus original.

« La fougue désordonnée de la *Bataille d'Hastings*, par M. Lebon, fait valoir la sage ordonnance de la *Bataille de Rivoli*, par M. Philippoteaux, et *vice versa*. Est-ce là l'intention du jury ? Le fait est que ces deux toiles sont les meilleurs tableaux militaires du Salon. La couleur et le mouvement chez M. Lebon sont admirables. Ses soldats se battent réellement pour se tuer. Ceux de M. Philippoteaux ont bien envie de se dire : « Embrassons-nous et que tout soit fini ! » mais le peintre les a rangés en profond stratégiste et en maître expérimenté.

« Je passe aux sujets religieux : La *Mater dolorosa*, de M. Flandrin, est un chef-d'œuvre, mais un chef-d'œuvre fantastique. Cette femme n'en est pas une, c'est une personnification de la douleur. Les plus grands maîtres devraient se souvenir que l'idéal doit avoir sa réalité, et que le métier est au moins la moitié de l'art.

« La *Mater amabilis*, de M. Lehman, est digne de son nom. La *Madeleine convertie*, de M. Glaize, est un conflit charmant de vifs détails et de fringantes couleurs. On dirait que la belle pécheresse jette ses derniers feux avant d'aller s'ensevelir au désert. M. Appert, dans son *Assomption*, a confié la Vierge à des anges assez vigoureux pour l'enlever au sixième ciel. — M. Appert a raison. Qui dit beauté, dit force. Et parce qu'on est un ange, ce n'est pas une raison pour ressembler à un poitrinaire. — L'*Assomption* est un sujet heureux. Il n'a pas inspiré M. Ravérat moins bien que M. Appert. La nouvelle toile de M. Ravérat est un de ses meilleurs ouvrages, et il en a fait beaucoup de bons. Elle figure avec honneur dans la grande galerie. — La *Délivrance*, de M. Etex, est bonne, mais elle ne vaut pas ses sculptures.

« M. Sébastien Cornu a peint avec un sentiment remarquable et sous une lumière savante *Jésus enfant*, enseignant dans le temple et retrouvé par sa mère au milieu des docteurs. — Comment ose-t-on entreprendre encore des descentes de croix ? Celle de M. Adolphe Brune a cependant beaucoup de caractère. On y voit, à gauche, une figure immobile d'un très-noble effet. — M. Tissier me semble avoir été moins heureux dans la même entreprise. Sa Vierge mère est toutefois d'une réalité hardie. — M. Landelle nous a montré des Parisiennes fort jolies allant au sépulcre sous l'habit et le nom de Marie, de Madeleine et de Marthe. La couleur est assez heureuse.

« La *Sainte Famille*, de M. Louis Boulanger, est encore d'un maître qui pense trop pour un peintre, et qui se tue à devenir un poëte. — M. Hesse n'y a pas mis tant de façon dans l'*Evanouissement de la Vierge*, et son petit tableau est tout simplement un bijou.

« N'oublions pas M. Dugasseau qui, en représentant *Jésus-Christ entouré des principaux fondateurs du christianisme*, a révélé tout à coup un talent véritablement magistral, formé par de longues études et de profondes méditations. On ne sait ce qu'on doit le plus louer en ce tableau, de la correction du dessin, de la sévérité de la touche, et de la grandeur du style. Cette dernière qualité est surtout frappante chez M. Dugasseau. Sa *Sapho au saut de Leucade* est une réminiscence de l'antique, très-heureuse et très-juste.

« M. Robert Fleury a obtenu un succès quelque peu mélodramatique avec son *Auto-da-fé*. La foule se rue et s'entasse devant cette *belle horreur*. C'est là un remarquable tour de force, j'en conviens ; mais la peinture est-elle faite pour montrer des hommes qui grillent et des bourreaux qui attisent du feu ? Tous les goûts sont dans la nature, dit-on : celui-ci n'est pas dans la mienne. J'aime encore mieux, pour la perfection des accessoires, *Rembrandt dans son atelier*, peignant un modèle... de laideur. Parlez-moi de la *Mort de Marino Faliero*. Voilà un tableau digne de M. Robert Fleury, bien que l'architecture y domine totalement les personnages et que l'escalier des géants soit le héros de la scène.

« Le jury a renvoyé à M. Chasseriau sa *Cléopâtre essayant des poisons* ; c'était assurer le succès du *Kalifat de Constantine*. Les amis de M. Chasseriau ont donc eu tort de se plaindre. Après tout, ce kalifat est d'une fière tournure et d'un noble caractère. Que l'auteur renonce à peindre les princesses italiennes, car il représente admirablement les Arabes. Qui trop embrasse, etc. M. Chasseriau n'a qu'à embrasser enfin une idée, au lieu de courir après vingt idées à la fois, et il fera pardonner, même à ses ennemis, la précocité de sa réputation.

« Plaignons M. Jacquand réduit à faire un tableau d'histoire avec un *Conseil des ministres en* 1844 ! Il a voulu se dédommager de cet échec par un *Charles Ier* et par un *Charles II*. Mais il fera bien de s'arrêter avant Charles III, et de revenir de l'histoire au genre. En fait de genre, le meilleur est celui où l'on excelle. Voyez plutôt ces admirables Bohémiens de M. Jacquand dans sa *Haute et basse justice au quinzième siècle*. Cette toile délicieuse vaut mieux que tous les tableaux d'histoire où pourra se fourvoyer l'auteur.

« M. Victor Darjou a vaincu avec bonheur et avec talent les difficultés que présentait le tableau officiel des funé-

railles du maréchal Drouet, comte d'Erlon, à Reims. Il est très-difficile, non-seulement d'être original, mais de n'être pas vulgaire dans ces sortes de sujets, où tout est indiqué d'avance et arrêté par un programme inexorable ! M. Darjou a, je crois, des dispositions excellentes pour la peinture que j'appellerais la peinture de cérémonie et d'apparat.

« M. L. Matout a l'audace de faire naïvement de la peinture antique : *Pan*, *Silène*, *Daphnis et Naïs*. Je donne ce mot naïvement comme un éloge et non comme une critique. La naïveté est en effet la grande qualité de M. Matout, celle qui doit lui faire pardonner ses défauts les plus graves. Il faut toutefois l'avertir que sa couleur tend à dégénérer en poussière rose.

« M. Granet se ressemble toujours. Il est vrai qu'il pourrait faire plus mal ; mais il ne faut jamais s'arrêter, même dans le bien. Il faut arriver au mieux. Du reste, le *Chapitre de l'ordre du Temple* est une composition grave et belle ; la lumière seule en est malheureuse.

« Les *Bellini*, de M. Billardet, sont sans doute un début. A ce titre, ils sont pleins de promesses et méritent des éloges.

« Si vous voulez trouver beaucoup de grâce réunie à beaucoup de correction, un sentiment exquis à côté d'une pensée profonde, une couleur sage et douce avec un dessin qui tâtonne encore un peu, mais qui trahit des études sérieuses et qui est tout près de se fixer sur la ligne des maîtres ; en un mot, si vous voulez voir une des meilleures et des plus sérieuses productions qui soient échappées au pinceau féminin, arrêtez-vous devant l'*Intérieur de famille*, exposé par M^me^ Eugénie Grün, et devant l'*étude* qu'elle a modestement intitulée *Souvenir*. Ces deux tableaux, d'un incontestable mérite, ont été pour moi une surprise charmante. Comme tout le monde, je ne connaissais sous le nom de Grün qu'un de nos écrivains-jurisconsultes les plus distingués. J'ignorais que ce nom fût encore celui d'une artiste de talent. Il y a des noms qui portent bonheur et honneur tout à la fois.

« M. Fortin, le peintre ordinaire de la Bretagne, a mis en scène une troupe de *Chouans embusqués dans une cabane*. Ce petit drame a plus de mouvement que les précédentes compositions de l'auteur et n'a pas moins de finesse et de naïveté dans les détails. Les *Chouans* obtiendront beaucoup de succès à la gravure.

« Nos célèbres paysagistes imitent nos grands peintres d'histoire ; ils s'abstiennent d'exposer. Quelques-uns même se font dominicains, comme M. Cabat. Espérons que ce pieux artiste se souviendra dans la retraite que les vœux monastiques n'empêchaient point Fra Bartholoméo et tant d'autres maîtres du grand siècle de donner au monde une infinité de chefs-d'œuvre. Ils peignaient pour l'éternité, disaient-ils, et leurs tableaux, en effet, sont immortels. — Toutefois, M. Léon Fleury n'a pas cru devoir retenir dans son atelier les quatre paysages tracés cette année par son pinceau, et il doit s'en féliciter comme le public. Ces paysages obtiennent et méritent, en effet, un succès général. Le premier est une *Vue de Cognac*, près Antibes (département du Var). Le second est une *Vue de Rouen*, prise des bords de la Seine. Le troisième représente un simple *Moulin* près de Vilaines ; mais quelle adorable situation que celle de ce moulin ? Le quatrième enfin est intitulé *Souvenir de Flandre*, et porte un cachet de vérité qui épanouirait les plus mornes buveurs de bière.

« M. Alphonse de Vauquelin marche au succès par une route sévère et difficile. Sa *Vue des bruyères de Necy* (Calvados) et sa *Vue des environs de Munster* sont des tableaux graves qui ne plairont pas à tout le monde, mais qui donneront aux artistes une haute idée des travaux et de l'avenir du peintre.

« On sait avec quelle supériorité M. Dauzats manie le style architectural. Il s'est surpassé, cette année, dans la peinture de la *Cathédrale de Reims*, de la *Rue des Degrés, à Séville*, et des *Ruines de Djimilah* (province de Constantine). Cet habile artiste ne se condamne pas néanmoins à la nature morte, et sa *Vue du couvent de Sainte-Catherine, au mont Sinaï*, présente une scène des plus pittoresques et des plus animées. Ce couvent renferme environ soixante moines et trois cents domestiques ; il n'y a pas de portes ; les moines ont pris cette précaution, quelque inconvénient qu'elle présentât, afin d'être toujours à l'abri d'une surprise ; les voyageurs sont donc introduits par une fenêtre abritée par un auvent, au moyen d'une corde qu'on leur envoie avec un bâton au bout ou une petite caisse. M. Dauzats a tiré de cette ascension le parti le plus spirituel qu'on puisse imaginer. Toutes les fois que M. Dauzats peint des figures, c'est avec tant de grâce et de finesse, qu'on regrette malgré soi de lui voir si souvent donner tout son esprit aux pierres.

« Je passe aux dessins et aux pastels, et je salue d'abord avec la foule la *Vie de Samson*, peinte au crayon noir par M. Decamps. Peint est le mot, car c'est là vraiment de la peinture, et non du dessin. L'énergie des tons et des lignes va même, on peut le dire, jusqu'à l'exagération. Mais combien peu d'artistes savent exagérer ainsi ? Samson regardant les renards qu'il a lancés avec le feu dans les champs des Philistins est un chef-d'œuvre d'ironie et de méchanceté sauvage. Les effets lointains de la flamme sont rendus avec un bonheur qui n'appartient qu'à M. Decamps. *Samson vaincu*, tournant la meule, forme un contraste saisissant avec les premiers triomphes de l'athlète. Mais le dessin le plus terrible, après celui des renards, est celui de la *Dernière vengeance de Samson*, lorsque, sentant ses forces renaître avec ses cheveux, il secoua et fit crouler sur ses ennemis et sur lui-même les colonnes et les murailles massives du temple où ils étaient réunis... On voit les blocs grenus de la pierre tomber les uns sur les autres, et l'on conçoit l'épouvante qui précipite les Philistins hors du tableau. Il y a surtout un jeune garçon qui fuit avec une telle vitesse que son ombre a peine à le suivre.

« M. Decamps est un artiste éminent, mais aussi un homme bien heureux. Le mérite de ses œuvres n'est compréhensible que du petit nombre, et cependant la foule entière l'admire sans le comprendre.

« Il en sera bientôt ainsi de M. Eugène Tourneux, qui partage désormais le sceptre du pastel avec M. Maréchal. Les qualités de son travail sont si fines, si élevées et si originales, que les hommes de l'art peuvent seuls en apprécier la valeur ; mais il y a là aussi ce je ne sais quoi qui saisit et captive les plus ignorants, qui vous prend au cœur ou à la tête par la vérité du sentiment ou du détail, et qui vous plonge dans une rêverie muette, non moins honorable pour l'artiste que la plus éloquente admiration. Le *Départ des mages*, de M. Tourneux, est un excellent tableau d'une ordonnance parfaite et d'une couleur adorable. Aujourd'hui que l'Orient est à la mode, ce pastel, qui est un rêve oriental, doit avoir le plus grand succès. M. Tourneux pourtant doit attacher plus d'importance à son *Allégorie de l'automne*, réunion de deux femmes et d'un enfant, caractérisant la mélancolie, l'activité et la jouissance. On reconnaît bien là les trois harmonies de l'automne. La Mélancolie, pâle et blonde jeune fille, tient une fleur flétrie à la main. L'Activité, forte et grande femme, porte sur la tête un panier de fruits. La Jouissance, naïve enfant aux joues rubi-

condes, aux cheveux en buisson, cherche et va mordre tout à l'heure quelque grappe au jus inondant. Il y a là tous les caractères de la grande peinture : noble pensée, sentiment délicat, couleur opulente. On dit que le dessin n'est pas assez ferme, que les contours manquent de précision, que les chairs et les draperies sont lourdement empâtées… Je ne dis pas le contraire, mais j'ai à peine remarqué ces détails, tant j'ai été séduit par l'ensemble !

« Un mot sur les tableaux de bêtes. M. Brascassat, le roi des animaux, a représenté avec son talent ordinaire *Une vache attaquée par des loups et défendue par des taureaux.* Ce combat est d'un effet saisissant. La vache beugle, les loups dévorent, les taureaux bondissent… Mais pourquoi, à côté de cet admirable mouvement, ce paysage si mesquinement léché, ces brins d'herbe peints à la loupe, ces cailloux luisant comme la porcelaine? Un tel excès de propreté n'est dans aucune nature. On ne saurait trop reprocher à M. Brascassat le seul défaut qui dépare ses éminentes qualités.

« Les taureaux de M. Suzemihl se défendent aussi de toutes leurs forces contre les chiens qui les assaillent (1). Un bon graveur peut devenir un bon peintre. Il ne tient qu'à M. Suzemilh de le prouver.

« Les *Chasses* de M. de Montpezat sont des peintures de châtelain. Celles de M. Malenson ne manquent pas de vie, surtout la *Chasse au sanglier*. Le *Bœuf échappé*, de M. Humbert, n'est-il point trop gros pour rentrer dans l'étable ?

« Citons *Deux brebis et un agneau égarés pendant l'orage*, par Mlle Rosa Bonheur. Si ce joli nom n'existait pas, ne faudrait-il point l'inventer?

« Les chiens et les chats de M. Alfred de Dreux sont parfaitement *brossés*. — Les *Pâturages de la Camargue*, de M. Loubon, méritent des éloges. L'approche de l'orage est rendue avec exactitude; seulement les marécages sont d'un vert trop pâle.

« Faut-il ranger M. Adolphe Leleux dans les paysagistes? Quel paysage plus délicieux, en effet, que ce verdoyant ravin de la Cornouaille, où le soleil vient chercher les pâtres bretons? Mais aussi quelles figures plus noires, quelles attitudes mieux rendues que celles de ces deux petits personnages? Conclusion : M. Leleux est un maître éminent, qu'on l'appelle comme on voudra.

« Les portraits sont le fléau des talents. Si nos peintres faisaient les portraits au choix et à loisir, comme les anciens maîtres, à la bonne heure ! Ils se fortifieraient, loin de s'affaiblir, dans cette œuvre patiente et difficile. Comptez, en effet, les bons portraits que nous ont légués les meilleurs siècles de la peinture. Vous en trouverez un si petit nombre, qu'il en faudra bien conclure qu'un excellent portrait est peut-être le chef-d'œuvre de l'art, la dernière expression du talent. Mais aujourd'hui, ce n'est plus pour étudier une figure qu'on fait un portrait, c'est pour s'enrichir aux dépens du modèle, car le genre-portrait est une source assurée de richesse, et nos jeunes talents viennent s'étioler l'un après l'autre dans cet exercice aussi funeste que lucratif. Ils débutent comme M. Winterhalter, comme M. Chasseriau, comme M. Papety, comme M. Henri Scheffer, comme M. Amaury Duval, comme tant d'autres, hélas ! par quelque tableau plein de force ou de grâce, de style où de sentiment. La critique les encourage ; le public les admire; la vogue s'empare d'eux ; le succès souffle dans leurs voiles, le succès qui double les forces du talent! Ce serait le moment de s'enfermer dans leur atelier devant un tableau de prédilection, de se compléter par un travail sérieux et réfléchi. Qu'arrive-t-il, au contraire? Leur toile de début a été remarquée par un grand personnage ou par une jolie femme. Ce personnage ou cette dame les appellent pour faire leur portrait. Les modèles ne regarderont pas au prix, ils couvriront la toile de pièces de cent sous, et ces portraits mettront les artistes à la mode, et leur en vaudront cent autres ! D'un côté, le monde ouvert et la fortune souriante, le travail facile et le profit sans peine; de l'autre, l'atelier silencieux et la méditation féconde, la lutte avec l'ignorance publique, et la gloire après la misère… Le peintre hésite quelque temps. S'il a le moyen d'attendre la richesse avec honneur, il rentre peut-être courageusement dans sa voie. Mais s'il est pauvre d'argent et faible de cœur (ce double apanage n'est-il pas celui des artistes?), il cède à l'appel de la fortune et de la mode… Il fait un portrait, deux portraits, dix portraits… Les œuvres sérieuses sont remises, puis abandonnées… Bref, l'artiste éminent devient un fabricant d'images…, et de quelles images !… Qu'on en juge par la laideur ou la vulgarité des modèles que la richesse et la puissance offrent aux pinceaux de nos plus grands peintres? Le moyen de faire de bons tableaux avec de tels visages? Autant vaudrait faire des civets sans lièvres, c'est-à-dire des civets de lapins… Et voilà ce qui arrive à la plupart des portraitistes !

« M. Léon Coignet a exposé les portraits de Mme L… et de M. G… Le premier est excellent, et le second médiocre. Pourquoi ? par la raison que nous disions tout à l'heure.

« M. Vernet s'est amusé à opposer la bure et le velours, en peignant M. Molé en costume de grand-maître après le frère Philippe en robe d'ignorantin. La foule préfère le frère Philippe. Je ne suis pas de l'avis de la foule. Les deux portraits sont admirables; mais les fonds du premier sont des tours de force un peu puérils. Tout, au contraire, est noble et distingué dans le second.

« Plus que personne M. Hipp. Flandrin doit choisir ses modèles. Avec tout son talent, il n'a pu rien tirer de la figure et du costume de M. Chaix-d'Est-Ange, le célèbre bâtonnier des avocats, tandis qu'il a fait presque un chef-d'œuvre en peignant les traits et les mains de M. V.

« Le portrait de M. Michelet, le célèbre professeur, ceux du général Hubert et de M. Koundouriwitz, par M. Belloc, sont des études sérieuses et remarquables. — Le pinceau de M. Diaz a trop d'éclat pour quitter l'Orient et ses fantaisies. Ses modèles doivent tous lui sembler des malades.

« M. Louis Boulanger s'est fait trop modeste et trop sobre pour représenter M. D.

« Pourquoi les femmes qui possèdent la grâce s'obstinent-elles à courir après la vigueur? Demandez à MMmes Calamatta et Lepeut.

« M. Furne a été rendu avec finesse par M. Dubois ; M. Sue, le statuaire de Nantes, l'a été avec énergie par M. Dauvergne ; M. Constant Dufeux et Mme B. S. l'ont été avec sévérité par M. Sébastien Cornu.

« Les femmes portraitistes se compteraient par centaines…, si elles méritaient d'être comptées. J'ai distingué Mlle de Varennes, qui manie très-virilement le pinceau.

« M. Pérignon broyera tant de lis et de roses qu'il en perdra la couleur, s'il n'y prend garde. Ses portraits de femmes sont charmants, mais ses portraits d'hommes seraient indignes de les épouser.

« M. Dubuffe est toujours le peintre des duchesses. Il déroge quelquefois jusqu'aux marquises, mais c'est rare. La marquise de M. lui a cependant porté bonheur. Il a su lui

(1) L'auteur des *Notes* ignore sans doute, mais nous devons rappeler à nos lecteurs, que la gravure du tableau de M. Suzemihl, si finement exécutée par MM. Best et Leloir, a paru dans le dernier numéro du *Musée des Familles*.

donner un regard défaillant qui est d'un charme incontestable. Mais cette chair est-elle bien de la chair? Ces cheveux ne sont-ils pas de la soie? et ces étoffes n'ont-elles point trop d'apprêt? Comment les gracieux modèles de M. Dubuffe ne lui ordonnent-ils pas de les chiffonner un peu?

« Mme de V., peinte par M. Haffner, voilà une figure vivante et charmante, à la fois réelle et poétique!

« Mme de Mirbel tient, cette année, sans contestation, le sceptre de la miniature. Le seul élève qui eût été son rival, M. Maxime David, n'a pas exposé. Il est fâcheux que ses charmants modèles ne lui aient pas permis de montrer leurs portraits au public.

« Je n'ai fait que traverser l'espèce de cave où l'on trouve des fluxions de poitrine en allant chercher les sculptures. J'ai eu le temps d'y remarquer cependant le *Mathieu Molé*, de M. Barre, statue vraiment magistrale; la *Jeune Indienne*, de M. Bosio; l'adorable *Étude d'enfant*, de M. David; quatre bustes de M. Elshoëct, qui est décidément un maître du genre; la *Première famille*, de M. Garraud, début qui le place au premier rang; la *Vierge* et la *Poésie*, de M. Simart, toutes deux dignes de l'antique; la *Phryné*, de M. Pradier, qui est peut-être son chef-d'œuvre, et les excellents bustes de M. Ledru-Rollin, de M. Rosier et du capitaine Lelièvre, par M. Mathieu Meusnier, qui est déjà fort au-dessus de la médaille d'or qu'il obtint l'année dernière. »

Les travaux d'art qui s'exécutent à Paris ne sont pas tous au Salon : M. Lebarivel-Durocher vient de terminer un groupe formant le couronnement du petit orgue de Saint-Sulpice. Nos lecteurs du faubourg Saint-Germain pourront apprécier la charmante composition et l'exécution de ce groupe, qui représente trois enfants célestes. Celui du milieu entonne le chant divin, que les deux autres accompagnent sur divers instruments. Ce sont trois figures pleines de sentiment.

MERCURE DE FRANCE.

(DU 12 AVRIL AU 12 MAI.)

Les Indiens Ayoways, leur pays, leurs portraits, leurs danses, etc. — M. de Vigny à l'Académie. — Réponse à l'un de nos abonnés.

LES INDIENS AYOWAYS.

Qui ne croyait que le romancier Cooper avait un peu exagéré le portrait et le caractère de ces fameux personnages indiens, connus sous le nom de *Peaux-Rouges ?* Eh bien, les sauvages Ayoways qui viennent d'éclipser Tom Pouce à Paris confirment toutes les assertions de l'auteur de la *Prairie* et des *Mohicans*. La réalité, on peut le dire, se trouve au-dessus de l'imagination.

Ces sauvages ont été amenés de leur pays par M. Catlin, le courageux voyageur; ils ont pour interprète M. Domwery, qui parle également bien le français et les dialectes de l'Inde; ils arrivent de ces forêts du Haut-Missouri, situées dans l'Amérique du Nord à 1,500 mille ouest de New-York, et dans lesquelles, dit Buffon, les hibous sont plus abondants que les hommes.

Leur troupe se compose de douze individus : six hommes, quatre femmes et deux enfants. Le plus jeune a deux ans à peine. Ils ont des papiers en règle, qui les autorisent à visiter l'Europe. (La civilisation se niche partout.) Leur grand chef se nomme *White Cloud* (le *nuage blanc*). Il est borgne, assez vieux, et a l'air assez bête. Un tel roi ne tient pas sans doute à la flatterie. L'homme d'esprit et l'orateur de la bande est le second chef *Walking rain* (la *pluie qui marche*). Viennent ensuite le prêtre ou sorcier-médecin, le premier marcheur ou l'avant-garde, et le terrible guerrier *Petit-Loup*, qui porte sur la face l'empreinte d'une main sanglante, colorée au minium, souvenir glorieux de tous les ennemis qu'il a scalpés.

La femme du grand chef s'appelle le *pigeon battant des ailes ;* elle est chrétienne et suspend à son cou une croix avec ces mots : *Souvenir de mission*. Ce souvenir, rapporté du fond de l'Inde au centre des missions catholiques n'est-il pas significatif et touchant? Une autre femme s'appelle le *pigeon qui se tient droit*; la troisième, épouse de Petit-Loup, a pour nom quelque chose comme la *piste d'un ours croisée par un autre en sens contraire*. On conçoit que l'interprète, avec toute son habileté, ne puisse trouver l'équivalent de ces mots dans notre langue. Le fils du second chef a onze ans; il porte un arc fait d'arêtes de poisson, et se nomme l'*aigle planant dans la nue*. L'enfant de deux ans appartient au grand chef, et habite encore l'épaule de sa mère.

Sauf l'œil crevé du roi, ces hommes sont très-beaux... comme sauvages, c'est-à-dire, horriblement beaux. Leur taille est presque gigantesque, leur peau d'un jaune brun, leurs cheveux, leur barbe, leurs yeux noirs, leurs dents très-blanches, leur corps peu ou point velu. Ils ont le front élevé, l'œil vif, le nez aquilin, la physionomie calme et rêveuse, quand elle n'est pas stupide. Ils ressembleraient complétement aux Tartares orientaux, sans le tatouage et l'enluminure dont ils se barbouillent. C'est ici leur affreux côté. Ils affectionnent le rouge sanglant, ce qui leur donne l'air de gens écorchés vifs. Chacun varie, d'ailleurs, à son gré, les couleurs et le tatouage dont il se pare le visage et les membres. Il va sans dire que tout ce qu'il y a de plus bizarre en ce genre, est pour eux tout ce qu'il y a de plus beau. Ils ont la tête à peu près rasée. Une seule houppe de cheveux les coiffe, mêlée à des aigrettes ou à des crins frangés de plumes d'aigle. Leur toilette est excessivement compliquée. C'est, après la guerre et la chasse, leur seule occupation. Toute coquetterie, chose étrange! est ici le privilége des hommes. Cette toilette se compose, sauf des milliers de variations, d'une quantité de boucles d'argent ou de verre attachées au cartilage des oreilles, d'un collier de griffes d'ours en guise de hausse-col, d'un pantalon de peau non tannée, d'un manteau de buffle à long poil, qui laisse le buste à demi-nu, de brodequins inamovibles, sans semelles et à grossiers dessins, tout cela de la couleur ou des couleurs qui plaisent le mieux à chaque individu. Le manteau est bordé de touffes de cheveux enlevées aux ennemis. Ce sont là les chevrons des guerriers.

Le grand chef porte en public, comme signe de commandement, une longue crosse, garnie de drap écarlate, et ornée de plumes d'aigle au sommet. Ses compagnons sont armés du tomahawk, massue indienne assez semblable à la masse d'armes des anciens chevaliers, et d'espèces de pertuisanes taillées en pointe et enrichies de plumets.

Les femmes sont laides et chétives. On reconnaît les esclaves de leurs maris. Elles ne sont rien pour eux que les gardiennes

de la tente et de la famille. Leur seule parure est un peu de tatouage et d'enluminure, avec un collier de verroterie, et leurs cheveux nattés et retroussés à l'oreille. Un large manteau écarlate enveloppe des pieds à la tête ces *belles moitiés du genre sauvage.*

Après la présentation des Indiens Ayoways à la cour et à l'Académie des sciences, leur première exhibition publique dans la salle Valentino a produit une grande sensation. Tout le monde a reconnu du premier coup d'œil des sauvages authentiques, et non des sauvages de la banlieue. M. Catlin a doublé cet effet en transformant la salle Valentino en musée indien.

La collection de M. Catlin, dit un témoin oculaire, se compose de trois cent dix portraits de chefs indiens, hommes ou femmes de différentes tribus, et de deux cents esquisses des sites, des danses, des cérémonies, des scènes de guerre et de chasse dont le voyageur a été témoin. Ce sont plutôt des fac-simile que des objets d'art; mais ils sont d'une exactitude saisissante. M. Catlin les a souvent exécutés au péril de sa vie. Il avait, un jour, peint de profil un chef indien. Un des compagnons de ce chef arrive: — Tu n'as-donc qu'une moitié d'homme, dit-il, puisqu'on ne t'a peint ainsi qu'à moitié? Pour toute réponse, le chef humilié lève le tomahawk, et enlève d'un seul coup la moitié du visage de l'interlocuteur en lui disant: —C'est toi maintenant qui n'es plus qu'une moitié d'homme. Bien en prit à M. Catlin que la colère de l'Indien ne se tournât pas contre lui. Toutefois, ajoute la *Revue de Paris*, il profita de la leçon, et ne peignit plus que des hommes entiers, c'est-à-dire des personnages de face.

Les esquisses les plus intéressantes sont celles qui représentent des scènes de guerre et de chasse. La chasse du bison montre toute la force, toute l'adresse et tout le courage des Indiens. Dans un engagement reproduit par le voyageur, entre un grand troupeau de bisons et un parti de sauvages, trois cents bisons furent tués en quelques minutes. Et pourtant leurs ennemis n'avaient d'autres armes que la flèche et la lance.

Quand les Ayoways apparaissent au milieu de ces sauvages peintures, barbouillés eux-mêmes de toute espèce de couleurs, on se croit transporté réellement jusqu'au fond des déserts de l'Inde. Les *sujets* de M. Catlin justifient, du reste, tout ce qu'on raconte de la coquetterie de leurs semblables. Ils passent la journée entière à se parer et à se peindre. Tout petit-maître indien porte, attaché au poignet, un miroir qu'il consulte incessamment. Un des jeunes Ayoways, de douze à treize ans, est encore beau, malgré la bande d'azur qu'il s'est mise au front. Ses traits sont réguliers, ses yeux doux et pénétrants. Il se mêle gravement aux danses et brandit le tomahawk avec beaucoup d'adresse.

Ces hommes, qui se parlent à peine entre eux, aiment à montrer leur éloquence en public. *La Pluie qui marche* s'appellerait à bon droit *la Pluie qui parle.* Au milieu de son bavardage, il rencontre des saillies heureuses; l'autre jour, par exemple, il adressait aux spectateurs des félicitations traduites par l'interprète, lorsque le soleil, se dégageant des nuages, lança un vif rayon dans la salle : « Voyez ! s'écria le sauvage, le Grand-Esprit sourit d'en haut à l'entretien des Indiens et des Français ! »

Les danses des Ayoways sont des pantomimes expressives, comme celles de tous les hommes primitifs. Leur musique se compose de tambourins sur lesquels on ne fait que marquer la mesure à grands coups de baguettes, de *chichikou's* ou crecelles dont chaque tribu varie la forme, et du sifflet long, nommé, je crois, *Ihkacheka.* Un danseur se lève d'abord, puis deux, puis toute la troupe. Rangés en file, le corps en avant, ils pirouettent ou sautent à pieds joints autour d'un drapeau. Ils secouent leurs armes ; ils font mille gestes bizarres; ils s'arrêtent brusquement, se rasseyent avec un cri singulier, et repartent presque aussitôt. Après un crescendo de mouvements proportionnés à celui de la musique, ils ne s'arrêtent qu'au bout de leur force et de leur haleine, inondés de sueur, quelquefois de sang, et regagnent leur place en poussant une nouvelle acclamation.

Les Ayoways de la salle Valentino exécutent la danse de la *découverte* ou de l'*approche* de l'ennemi, la danse de l'*aigle* ou du *combat*, et la danse du jeu de balles.

Les danses de la découverte et du combat sont les plus saisissantes. Elles sont comme deux actes du même drame. On y voit figurer successivement le conseil des chefs; les avis discutés à voix basse; le bruit sourd qui annonce l'ennemi; les éclaireurs qui vont s'assurer de sa marche, et qui indiquent le point où il se trouve par un regard d'une fierté terrible; la grande acclamation de guerre au moment de l'attaque; le combat enfin, le combat corps à corps, à la lance et au tomahawk; les coups d'estoc et de taille; ceux qui battent l'adversaire et ceux qui le clouent dans la poudre; le couteau qui incise d'un trait le tour du crâne et le geste qui enlève la peau avec la chevelure; le triomphe du vainqueur qui agite le scalp avec un cri féroce, et le retour joyeux des guerriers sous leurs tentes après l'extermination de l'ennemi.

On se figure tout ce qu'a de frappant cette tragédie militaire lorsqu'on songe que les sauvages qui l'exécutent l'ont jouée mille fois en action dans leurs montagnes, avant de venir en faire un jeu dans une salle de concerts parisiens. Ils ne manquent pas de se vanter de leurs exploits passés au milieu de leur divertissement actuel. Ainsi, dit l'un, je renversai et scalpai, il y a cinq ans, deux Mennitarris. Ainsi, dit l'autre, j'égorgeai de ce même couteau un grand chef des Omahas, etc.

La danse de la balle est un jeu indien dans toute l'acception du mot. Les sauvages reçoivent et renvoient la balle à coups de raquettes avec une rapidité prodigieuse. Les femmes apportent dans cet exercice une vivacité qui contraste avec leur tristesse et leur inaction ordinaire.

Les Ayoways obtiendront un grand succès à Paris; mais nous n'aurons pas le courage d'en féliciter M. Catlin; nous préférons le complimenter sur l'héroïsme de ses explorations lointaines et les curiosités de ses précieuses découvertes Ces exploitations et ces exhibitions d'hommes, quels qu'ils soient (et il y a là une femme chrétienne!) ont quelque chose de révoltant au milieu d'une civilisation qui repose sur la liberté. On dira que ces exercices et cette publicité font la joie des sauvages, qui aiment par-dessus tout à se montrer et à poser devant la foule. Nous répondrons que nous doutons qu'ils aiment à jouer la comédie, à danser à l'heure sur l'ordre d'un cornac, et à manger des blanquettes de veau dans un hôtel garni. On connaît, en effet, ce mot d'un autre Ayoway, qui entendait vanter l'évêque-martyr de la Louisiane : « Oh ! oui, certes, s'écria-t-il, il était bon et tendre. — Vous l'avez donc connu? — Comment, si je l'ai connu ! j'en ai mangé !» Les Indiens de la salle Valentino ont un peu l'air d'avoir aussi mangé de ce bon évêque... Si donc un jour ils oubliaient qu'ils voyagent en France pour leur agrément, s'ils s'avisaient de tuer et de goûter un peu leurs conducteurs au milieu de la *danse du scalp*, s'armerait-on de notre Code pour les traduire en Cour d'assises? —Nous soumettons cette grave question à nos jurisconsulte et à nos philanthropes.

Les sauvages du Missouri voudront bien nous accorder une petite place pour annoncer la grande nouvelle littéraire : l'entrée de M. le comte Alfred de Vigny à l'Académie française, en remplacement de M. Étienne. L'illustre auteur de *Cinq-Mars*, de *Stello* et de *Chatterton* sera reçu par M. le comte Molé. Cette réception sera une double fête pour l'aristocratie et la littérature.

PITRE-CHEVALIER.

— Un de nos abonnés nous a demandé si la biographie de M. Quinet, publiée dans notre dernier numéro, était une apologie des doctrines du célèbre professeur? — Nous pouvons lui répondre que toute pensée d'apologie ou de critique à cet égard était bien loin de notre esprit, et il s'en assurera en relisant le préambule et la conclusion de la notice, dans lesquels l'auteur déclare formellement écarter toute question philosophique ou religieuse, pour ne considérer que la vie et les écrits de M. Quinet, antérieurs à son cours du *collége de France.* Notre honorable correspondant peut donc se rassurer. Fidèle à ses principes de morale et de religion, le *Musée des Familles* restera toujours étranger aux débats qui pourraient l'en écarter.

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24. Batignolles.

L'Oreiller d'une jeune Fille.

Ninette était la plus charmante petite fille du monde. Elle surpassait en beauté, en transparence, ces délicieux enfants anglais des peintures de Joshua Reynolds et de sir Thomas Lawrence, dont la chair semble faite avec des roses pétries dans du lait ; si elle n'avait eu un joli tablier noir découpé à dents de loup, on l'eût prise pour un chérubin, mais on sait que les chérubins ne portent pas de tabliers noirs. Ses beaux yeux limpides, naïvement étonnés, abritaient, sous des franges de cils, un ciel plus azuré que l'autre, car il n'y passait jamais de nuage. Vous dire que sa mère en était folle, c'est chose inutile : une mère trouverait Quasimodo supportable, et Ninette, c'était Esméralda blonde, et qui n'avait pas été élevée chez les truands.

Cette jolie tête renfermait un charmant esprit, esprit de sept ans, bien entendu, et cette douce petite poitrine blanche un bon petit cœur palpitant au récit des belles actions et s'attendrissant aux malheurs vrais ou imaginaires, car si Ninette aimait bien les poupées, elle aimait encore plus les histoires, et surtout les contes de fées, qui sont peut-être les seules histoires vraies.

Ce qui la frappait surtout, c'étaient ces beaux contes où l'on voit des fées accourir pour douer une princesse nouvellement née ; les unes dans une noix trainée par des scarabées verts, les autres dans un carrosse d'écorce de potiron attelé de rats harnachés en toile d'araignée, celle-ci en aérostat dans une bulle d'eau savonneuse avec une barbe de chardon pour nacelle, celle-là à cheval sur un rayon de clair de lune soigneusement fourbi. Ninette regrettait fort ce temps-là, et se demandait pourquoi les

bonnes fées ne s'empressaient plus autour du berceau des petites filles, comme si elle n'eût pas été aussi richement douée que toutes les princesses des contes de Perrault et de Mme d'Aulnoy; mais Ninette était modeste, et ne savait pas que les fées n'auraient pas un grand cadeau à lui faire.

Un jour Ninette, assise à côté de sa maman sur un coussin de tapisserie brodé par elle-même, feuilletait un livre plein de ces histoires favorites; bientôt elle poussa un soupir comme une colombe étouffée, et jeta le volume avec un geste d'humeur et d'impatience.

— Oh! que je voudrais, moi aussi, avoir quelque talisman merveilleux comme le miroir magique ou la bague du prince Chéri, qui m'avertisse quand je fais bien ou mal; de cette façon, je serais toujours gentille, et maman ne me gronderait jamais.

Il y avait ce jour-là, chez la mère de Ninette, une dame jeune encore, mais étrangère, et, quoique parfaitement belle, d'un aspect assez bizarre. Sa figure pâle, d'un ovale un peu long, était éclairée par deux yeux d'une fixité insupportable. D'étroits sourcils d'un noir bleuâtre, qui se rejoignaient presque, donnaient à sa physionomie quelque chose d'inquiétant et qui aurait été dur sans le demi-sourire qui jouait mélancoliquement sur ses lèvres d'un incarnat très-vif. Elle était vêtue d'une robe de satin noir, et portait pour tout ornement un collier et des bracelets de corail. Le contraste de ces deux couleurs éminemment cabalistiques contribuait encore à rendre plus frappant le caractère surnaturel de sa figure. Dans une époque de superstitions, on l'eût prise aisément pour une nonne ou pour une walkyrie. Ses mouvements majestueux et lents commandaient le respect, et en présence de cette beauté calme et triste, les esprits les plus sceptiques recevaient une impression involontaire. Aussi n'est-il pas étonnant que Ninette eût pour la dame étrangère une vénération mêlée de terreur.

— Mais il n'y a plus de fées aujourd'hui, dit Ninette en reprenant son livre.

— Qui vous fait croire cela? dit la dame de sa voix au timbre grave et résonnant de notes cuivrées, en laissant tomber d'aplomb son regard magnétique sur la petite fille, qui tressaillit malgré elle.

— Il faut bien qu'il n'y en ait plus, puisqu'on n'en voit jamais; et pourtant j'aurais bien désiré en rencontrer une, au risque d'avoir un peu peur! Une bonne fée vêtue d'une robe toute semée d'étoiles, tenant une baguette d'or fin, qui m'aurait accordé le don que je lui aurais demandé.

— Chère enfant, c'est peut-être qu'aujourd'hui les fées se font habiller chez Palmyre, comme de simples femmes du monde; quoique fée, on aime à suivre la mode; les robes constellées, les ceintures cabalistiques, cela était bon autrefois, et la baguette, pour s'être déguisée en manche d'ombrelle, n'en est pas moins puissante.

Pendant qu'elle parlait ainsi, les prunelles de la dame semblaient s'illuminer d'un jour intérieur et lancer des éclairs, sa haute taille se redressait, et Ninette crut voir trembler autour de la mystérieuse amie de sa mère comme une espèce d'auréole.

Des visiteurs qui survinrent firent changer la conversation, et la dame au collier de corail, à la robe de satin noir, reprit un aspect ordinaire; cependant la corde touchée en passant vibrait encore dans l'âme de Ninette; le regard perçant de Mme *** l'avait pénétrée; elle ne pouvait s'empêcher de se dire tout bas :

— Si Mme *** était une fée!

Quelques jours après, Mme *** vint pour voir la mère de Ninette, qui était sortie. Ninette, seule dans le salon, chiffonnait pour sa poupée, et lui taillait des jupons dans un vieux mouchoir de batiste que la femme de chambre lui avait abandonné. L'épaisseur du tapis avait étouffé le pas de Mme ***, qui se trouva tout près de Ninette sans que cette dernière s'en aperçût, tout occupée qu'elle était de son travail. L'enfant poussa un léger cri lorsque, levant les yeux par hasard, elle vit la dame aux sourcils d'ébène debout devant elle.

— Est-ce que je vous fais peur, petite? demanda la dame en ne se servant que des notes les plus veloutées de sa voix.

— Oh! non, répondit Ninette d'un ton de voix peu rassuré.

— Vous vous figurez peut-être que je suis descendue du plafond, où je me tenais cachée dans le lustre; que je suis sortie des vases du Japon qui ornent la cheminée, ou que je viens de jaillir du plancher dans une flamme de Bengale?

— Je ne crois pas cela, mais j'étais si affairée à ma couture que je ne vous ai ni vue ni entendue.

— J'ai le pas fort léger, en effet, dit Mme *** avec un accent singulier; quand j'étais à Java, dans mon pays natal, il y a des gens qui auraient juré m'avoir vue traverser un torrent sur un fil d'araignée.

A cette assertion étrange, Ninette releva son joli museau, moitié étonné, moitié crédule.

Mme *** vit qu'elle avait fait impression sur Ninette, et lui lança un regard si plein de puissance et de calme que Ninette, subjuguée, abandonna le poupard bourré de son avec lequel elle s'essayait vainement à la maternité, et se tint à quelque distance, dans une attitude de fascination admirative.

—A Java, dans les forêts où brillent les prunelles jaunes de la panthère noire, où les fleurs ouvrent comme des urnes leurs calices énormes, où l'arbre upa jette son ombre qui donne la mort, où la vase est rayée par le ventre des serpents boas, pétrie par les pieds monstrueux de l'hippopotame, où la chauve-souris-vampire fouette de ses ailes velues l'air chargé de miasmes, je me promenais, seule, en chapeau de paille, en robe de mousseline, une baguette à la main.

— Une baguette! vous êtes donc une fée! je l'avais toujours pensé, s'écria Ninette.

Mme *** ne fit aucun signe d'adhésion; pourtant elle ne dit rien qui pût détromper l'enfant. Ninette, encouragée par son silence, lui demanda avec toute la naïveté de cet âge, où la foi est si facile, au milieu des premiers étonnements de la vie :

— Est-ce que vous pourriez me faire un don pour me rendre meilleure, comme je vois dans les contes?

— Je le peux, reprit gravement Mme ***. Vous trouverez en vous couchant, ce soir, sur le chevet de votre lit, un oreiller magique. Il répondra à vos questions; mais ne le consultez que pour des choses importantes, et non dans un motif de vaine curiosité. Sans cela, il deviendrait bientôt muet. Si, dans la journée, vous avez fait quelque chose de répréhensible, il n'attendra pas que vous l'interrogiez, il prendra la parole de lui-même; mais ne dites rien de ceci à personne, les fées aiment la discrétion, et qui ne sait pas garder un secret, n'est pas digne de leurs faveurs.

La mère de Ninette rentra, et la conversation en resta là.

Nous vous laissons à penser si la journée parut longue à la pauvre fille; elle comptait les heures, les minutes; ses petits pieds frémissaient d'impatience sur les bâtons de sa chaise, elle répondait à peine à ce qu'on lui disait, ou bien elle répondait tout de travers. Elle crut que le soleil voulait passer la nuit ce jour-là. Enfin, neuf heures son-

nèrent, et jamais Ninette n'avait trouvé le timbre plus clair, plus joyeux, plus argentin.

Elle monta dans sa chambre sans se faire prier, et, lorsque sa bonne se fut retirée, elle entr'ouvrit les rideaux de son lit d'une main tremblante d'émotion...

O prodige! bien que personne ne fût entré dans la chambre de Ninette, l'oreiller magique se trouvait là, délicatement posé sur le traversin. Au reste, rien qu'à le voir, on comprenait que ce n'était pas un oreiller ordinaire. Pour le gonfler, l'eider de Norwége avait fourni son duvet le plus soyeux et le plus léger; la Frise, sa toile la plus égale, la plus blanche, pour former la taie, entourée d'une précieuse dentelle de Malines large de deux doigts. Et puis avec cela, si l'on peut dire qu'un oreiller a une physionomie, celui-ci avait un air si candide, si calme, si pur, si bienveillant, il ballonnait si parfaitement, il exhalait une si suave odeur de lessive et de poudre d'iris, qu'il eût donné à l'activité même l'envie d'y reposer sa tête.

Ninette, après avoir fait sa prière, se coucha, et enterra, non sans quelque appréhension, les roses de sa joue dans la neige de l'oreiller. Avec son petit bonnet garni d'une ruche de tulle, elle était, comme on dit, en style de loup, gentille... à croquer. Une ou deux boucles de cheveux blonds s'échappaient de dessous le béguin avec des ondulations et des luisants de soie grége. La chère enfant aurait bien voulu entrer tout de suite en conversation avec son talisman, mais elle se souvint de la recommandation de M^{me} ***, et elle eut la force de ne rien demander. Au bout de quelques minutes, comme elle allait s'endormir, un murmure presque insaisissable sortit de l'oreiller, et les phrases suivantes furent chuchotées à Ninette, mais si bas, si bas, qu'elle seule, s'il y eût eu d'autres personnes dans la chambre, aurait pu les entendre :

— Chère Ninette, comme vous avez été impatiente tantôt, et nerveuse et préoccupée! Vous avez dit plus de vingt fois en vous-même : Je voudrais bien être à ce soir. Le temps est à celui qui a fait l'éternité; pourquoi vouloir hâter ou retarder sa marche? Chaque heure vient à son tour, même celle qu'on attend. Si Dieu vous avait écoutée toutes les fois que vous avez désiré arriver à cette époque, votre vie eût été raccourcie de moitié : désirer l'avenir, c'est le plus sûr moyen de gâter le présent!

Ce conseil donné, l'oreiller se tut, et Ninette ne tarda pas à s'endormir. Elle fit les plus jolis rêves du monde; il lui semblait être dans un paysage aux gazons de laine, aux arbres en chenille, aux maisons en bois de Spa, peuplé de poupées à ressorts si bien articulées, qu'on aurait cru leurs mouvements naturels; puis le paysage s'envola, et Ninette fut transportée dans le royaume de Nacre de perle, dans un palanquin de fils de la Vierge porté par deux oiseaux-mouches en grande livrée; enfin elle vit, assise sur un trône de diamant, une femme d'une beauté merveilleuse, qui tenait un petit enfant debout sur son genou; l'enfant avait comme des marques dans les mains et une raie rouge au côté. Il regardait Ninette d'un air si amical et si doux, qu'il lui semblait retrouver le frère qu'elle n'avait jamais eu. La divine mère, laissant tomber son regard ineffable sur Ninette, lui dit :

— Si tu es bien sage, tu joueras éternellement dans le jardin du paradis avec mon fils, et tu auras des ménages d'or fin et de cristal de roche, des jeux de toutes sortes, si bien peints, si bien vernis, que les enfants de rois n'en ont jamais eu de pareils! Tu pourras les casser tous les jours sans qu'ils cessent d'être tout neufs et tout entiers.

Ces beaux rêves conduisirent agréablement Ninette jusqu'au réveil. Jamais elle ne fit mieux ses devoirs, n'étudia ses leçons avec plus de soin que ce jour-là. Jamais les points de sa couture ne furent plus égaux et plus nets, car le travail des mains, tout humble qu'il est, ne doit point être méprisé par une jeune fille chrétienne, même quand elle est dans une position à n'en pas avoir besoin.

Nous ne rapporterons pas toutes les conversations de Ninette avec son oreiller, cela serait trop long; nous en choisirons seulement quelques-unes.

Un jour, c'était l'hiver, il avait tombé beaucoup de neige pendant la nuit, tout le parc était enfariné : les arbres, emmaillottés d'une peluche blanche, avec leurs rameaux déliés et brillants, faisaient l'effet d'un immense ouvrage en filigranes d'argent. Le froid était vif, et les oiseaux, sautillant sur la neige, y marquaient de petites étoiles avec leurs pieds. Ninette, pour aller à l'église, s'enveloppa de sa palatine à bordure de cygne, mit ses mains dans son manchon, où se trouvaient déjà son livre de messe et son mouchoir, et fit le trajet sans s'apercevoir autrement de la rigueur de la saison que par le baiser un peu âcre de la bise sur sa joue.

A quelque distance de l'église, au coin d'une borne, sur quelques brins de paille qu'il avait ramassés, grelottait un enfant, à peine couvert de misérables haillons, dont les trous laissaient voir la chair nue. Il tenait dans une de ses mains ses pieds rouges de froid, pour tâcher de se réchauffer un peu; il tendait l'autre, en tremblant, aux gens qui passaient.

Quand Ninette fut devant lui, il répéta sa prière d'un ton lamentable :

— Ma chère demoiselle, la charité, s'il vous plaît!

Ninette eut d'abord envie de s'arrêter, mais il fallait retirer ses mains de son manchon, et d'ailleurs elle voulait arriver des premières à l'église; elle répondit donc :

— Je n'ai pas de monnaie, et passa.

L'impression de pitié que lui avait causée la misère de l'enfant fut bientôt dissipée. L'objet n'était plus devant ses yeux, et c'est à cet âge-là surtout que le proverbe italien *lontano dagli occhi, lontano del cuore*, est plein de vérité. Le spectacle du monde est si nouveau, si merveilleux pour une imagination de sept ans!

Le soir, Ninette se coucha, vaguement mécontente d'elle-même, bien qu'elle eût oublié la scène du matin; elle eut de la peine à s'endormir, et se retourna vingt fois sur l'oreiller sans pouvoir en venir à bout. L'oreiller, ainsi tourmenté, prit la parole :

— Ninette, ce que vous avez fait ce matin est mal. Vous avez manqué de charité et vous avez dit un mensonge; vous saviez bien, lorsque vous avez répondu « Je n'ai pas de monnaie », que, dans le coin de votre mouchoir, du côté de la marque, étaient nouées quatre pièces de cinq sous toutes neuves et toutes brillantes. Une seule de ces pièces eût peut-être sauvé la vie de ce pauvre enfant, qui n'a plus de père, hélas! et plus de mère. Vous aviez peur de manquer le commencement de la messe? Mais croyez-vous que le bon Dieu vous en aurait voulu? Qui travaille, prie; qui fait l'aumône, prie pour lui-même et pour la personne qu'il aime le mieux. D'ailleurs ce n'était pas pour être exacte à vos devoirs religieux que vous marchiez si vite, c'était pour être placée au premier rang, afin qu'on vît la palatine de satin bordé de cygne que votre bonne mère vous a donnée.

L'oreiller disait vrai, car la Javanaise aux sourcils d'ébène lui avait donné le pouvoir de lire couramment au fond des âmes. Ninette, confuse et repentante, s'endormit l'esprit troublé, le cœur gros, d'un sommeil agité et pénible comme celui des mauvaises consciences.

Elle fit des rêves affreux, lugubres; il lui semblait voir le petit mendiant sur ses quatre brins de paille, le ciel était tout noir, et la neige descendait à flocons pressés; la couche épaississait toujours sur le malheureux, qui finit par être presque entièrement recouvert. Ninette essayait de dégager le pauvre enfant; elle jetait avec ses mains la neige à droite et à gauche, sans pouvoir y réussir; elle-même commençait à s'enfoncer, et le lit glacial lui montait déjà jusqu'aux genoux. Enfin il passa une dame vêtue d'une tunique rose et d'un manteau bleu, qui releva l'enfant et plaça Ninette sur un terrain plus ferme. Le mendiant, secouant la neige attachée comme un duvet aux inégalités de ses haillons, parut tout rayonnant et tout illuminé; des marques rouges étincelaient dans ses mains comme des flammes; il jeta sur Ninette un regard plein de reproche et de tristesse, et lui dit :

— Tu ne veux donc pas venir jouer avec moi sur la prairie céleste, et courir dans l'éternité après les papillons qui ont des yeux de diamant sur les ailes?

Le mendiant à qui Ninette avait refusé sa pièce de cinq sous neuve, n'était autre que l'Enfant Jésus, qui avait voulu l'éprouver.

Cette leçon lui suffit, et jamais Ninette ne répondit à un pauvre : « Je n'ai pas de monnaie. » Eût-il neigé comme sur le Mont-Blanc, et plu comme le jour du déluge, elle se fût arrêtée pour chercher au fond de ses poches le sou demandé.

Aussi Mme *** lui parlait-elle avec sa voix la plus caressante et lui réservait-elle son plus charmant sourire.

Une autre fois, l'oreiller donna une leçon profitable à Ninette. Le jour des prix approchait; Ninette travaillait son piano avec tout le zèle imaginable; elle recommençait vingt fois la même sonate jusqu'à ce qu'elle eût réussi à son gré; elle se martyrisait les chirogymnastes comme si elle eût voulu s'essayer aux tours de force de Liszt ou de Dreyschock; sa mère, sa maîtresse, tout le monde était enchanté d'elle : l'oreiller ne fut pas de cet avis.

— Sans doute, lui dit-il un soir à l'oreille, l'émulation est une belle chose, et la musique est un art divin; mais est-ce bien l'amour du piano et le désir de bien remplir vos devoirs qui vous fait travailler depuis deux mois avec tant d'acharnement? N'est-ce pas plutôt l'envie de faire de la peine à votre amie Lucy, qui, selon toute apparence, doit avoir le prix, et semble y compter? En outre, je vous avertis d'une chose : vous ne jouez qu'avec vos doigts et votre volonté; Lucy joue avec son âme, et, fussiez-vous cent fois plus habile, elle l'emportera sur vous. Ce qui vient du cœur y retourne.

Lucy partagea le prix avec Ninette.

Grâce à son conseiller de plumes et de toile de Hollande, Ninette devint la plus charmante jeune personne que puisse souhaiter l'amour d'une mère; elle fit une première communion exemplaire, et le corps de Dieu fut la nourriture d'un ange.

Quand elle fut tout à fait une jeune fille en âge d'être mariée, l'oreiller lui donna encore de bons conseils, qu'elle eut la sagesse de suivre.

Deux jeunes gens venaient dans la maison de sa mère; tous deux honorables sans doute, puisqu'ils y venaient, mais de caractères bien différents. L'un spirituel, brillant, mais un peu vain, un peu superficiel, et peut-être plus occupé de sa toilette qu'il ne convient; l'autre, plus modeste, s'effaçant le plus possible, mais plein de talent et d'une instruction solide. Ninette préféra d'abord le premier; cela est tout naturel, l'habit se voit avant le cœur, le gant avant la main; mais une conversation qu'elle eut avec son oreiller lui fit changer de sentiment.

— Alfred est honnête sans doute; mais, pendant qu'il court les bals, Eugène, à la lueur de sa lampe, veille, étudie, médite, et se couche le matin l'esprit et le cœur pleins de bonnes pensées, tandis que l'autre rentre le corps harassé, l'âme vide ou occupée de fantaisies frivoles. Le patrimoine de l'un ne peut que diminuer, celui de l'autre augmentera toujours, et même, fût-il pauvre, il sera considéré, car des mœurs pures, un travail opiniâtre joint à un heureux génie naturel, ne peuvent manquer de rendre un nom célèbre. Eugène n'aimera que vous au monde et ses livres. Il n'a pas encore osé parler, mais je lis dans son cœur comme dans le vôtre.

Eugène était en effet celui que la mère de Ninette avait choisi pour mari à sa fille.

Le soir du mariage, la dame javanaise entra dans la chambre nuptiale, et voyant le petit oreiller encore à sa place, elle dit en souriant à Ninette :

— Vous m'avez crue plus sorcière que je ne l'étais, ma chère enfant; l'oreiller que je vous ai donné est comme tous les autres oreillers, un sac de toile bourré de plumes; il n'a jamais dit un mot. Vous avez pris pour sa voix la voix de votre conscience, qui se faisait entendre dans le recueillement de la nuit; votre imagination, frappée, aidait à l'illusion. Vous avez cru entendre ce que vous disiez vous-même; cela ne vaut-il pas la bague Chéri et tous les talismans possibles? Maintenant, votre raison est formée, vous avez un mari qui répondra à toutes vos questions, qui éclairera tous vos doutes. Vous n'avez plus besoin de l'oreiller, mettez-le de côté, et gardez-le pour votre première fille.

THÉOPHILE GAUTIER.

SOUVENIRS D'ENFANCE.

Les souvenirs d'enfancent ne s'efface jamais.

Une des pages les plus touchantes de *René* est sans doute celle consacrée par le poëte au récit de la visite rendue par l'exilé au château de ses pères, alors que, depuis longtemps, l'herbe couvrait les degrés du perron, que les volets étaient fermés, les chambres muettes et détendues, les couches vides et les vitres envahies par les toiles que les insectes y avaient filées. Malheureux celui qui a pu arriver à la dernière ligne de cette admirable lettre, sans avoir versé sur le livre une de ces larmes saintes qui réconcilient l'homme avec la vertu!

Il n'est pas nécessaire heureusement, afin d'éprouver une émotion semblable à celle de René, de franchir, pour chercher la place de son berceau, le seuil d'un château splendide. Peut-être même est-ce dans les conditions

moyennes de la vie que ces sentiments intimes se développent plus complétement. Les palais n'ont guère que des hôtes : le luxe, les agitations du monde et de l'ambition ne permettent que rarement aux affections domestiques d'y prendre naissance; car, de même que les maîtres de ces salons n'appartiennent pas à eux-mêmes, leurs maisons sont trop ouvertes à la foule pour que l'ange protecteur du foyer vienne s'asseoir au milieu d'elles. Ce ne sont pas non plus les pauvres chaumières qu'il visite : les poëtes bucoliques et les romanciers allemands ont beau prétendre le contraire. C'est au milieu de la modeste aisance que les sentiments de famille, les attachements d'enfance se développent le plus profondément. Là, du moins, sont rares encore ces affections exagérées, éruptions volcaniques qui, dans les livres, éblouissent par leur éclat, mais ne passent point à travers la société sans y causer de profonds ravages. Ce sont autant de pépinières de vertus paisibles et cachées qui grandissent à l'ombre et dont les riches parfums s'élèvent à Dieu comme une justification de l'humanité.

A côté d'un ancien et vaste château, dont le jeune propriétaire abattait les vieux murs pour faire place à des constructions nouvelles, je visitais, il y a dix ans, avec un ami de collége, une petite maison blanche, à volets verts, que ses parents avaient habitée longtemps, et dans laquelle il avait été apporté tout enfant, ce qui formait dans ses souvenirs comme une borne au delà de laquelle il n'existait rien pour lui. Encore que cette champêtre demeure fût sortie de la famille, il avait voué, dans sa dévotion domestique, un pèlerinage annuel à cette modeste maison, où l'attendait, avec les souvenirs du passé, la douleur de s'y trouver seul, le bonheur de l'enfant et l'isolement de l'homme, tous deux ensemble, épine et fleur!

Cette fois, il en rapportait une impression plus triste encore que de coutume; le nouveau propriétaire avait bouleversé tout le jardin, dont les vieux arbres avaient été remplacés par des plates-bandes d'œillets et de dahlias. Son cœur était navré, et il protestait que c'était la dernière visite qu'il rendrait à son cher village. N'était-il pas cruel de voir, couchés à terre par la cognée, ces grands pommiers qui couvrirent de leur ombre ses premiers jeux, alors que sa mère, assise et lisant sur le banc voisin, lui souriait à chaque page qu'elle tournait lentement? Abattu aussi, l'antique noyer qui servait de but à ses flèches, et qu'à l'automne sa fronde effeuillait furtivement! et les deux peupliers si droits, si beaux, auxquels, plus grand, il pendit pour sa jeune sœur l'escarpolette légère, tombés aussi, frappés sans pitié! Rien n'avait été épargné, pas même un beau et vigoureux hêtre, qu'au jour de sa naissance son père, dans la joie et l'orgueil de son cœur, avait planté comme un monument. Hélas! ces doux et lointains témoins de son enfance étaient détruits sans retour. C'était comme autant d'anciens amis dont son cœur déplorait la perte. Cette douleur avait atteint en lui une de ces sonores fibres de l'âme qui résonnent longtemps après le coup dont elles sont frappées. C'était un malheur qui s'était jeté dans sa vie, non comme une de ces rares agonies qui en brisent tout d'un coup les liens, mais comme une de ces simples et humbles peines dont l'amertume est mêlée à notre peine de chaque jour : petits cailloux cachés dans la poussière, qui fatiguent et blessent les pieds du pèlerin, et lui font, dès les premiers jours, prendre en tristesse le voyage.

Quelques années après, je rencontrai près de ce hameau mon ami, qui semblait se diriger de ce côté. Il m'avoua avec quelque honte que la blessure faite à ses sympathies n'avait pu en tarir la source et qu'il venait visiter sa chère maison. Cette fantaisie de tendresse eût étonné tout autre que moi; mais je savais qu'en dehors de ses affections de famille, il avait attaché son cœur à si peu de chose, qu'il était riche encore de tout ce dont la jeunesse a souvent hâte de se dépouiller. Ce que le cœur contient de sentiments s'écoule moins vite quand la brèche est moins large. Au lieu d'un torrent d'un jour qui, en desséchant la source, sème sur son passage la destruction et la stérilité, c'est un humble et gracieux ruisseau dont le cours fertilise la vie jusque dans son dernier sillon.

— Il restait encore dans le verger, me dit-il, un berceau de vigne sous lequel son père aimait à lire le soir, tandis que ses enfants jouaient à ses pieds sur le gazon.

Aimable et saint mensonge, par lequel il voulait justifier ce qu'il craignait de voir profaner du nom de faiblesse! Le berceau s'en était allé avec les arbres, on avait depuis longtemps tout détruit.

L'église s'élevait sur une petite hauteur, à peu de distance de la maison. En l'attendant, je visitai le modeste temple. Quand il revint, je le vis s'agenouiller pieusement sur un petit banc à gauche de l'autel, et puis il resta là une longue heure, la tête plongée dans ses mains. Lorsqu'il se releva, je feignis de regarder un tableau suspendu à la muraille : il y avait dans ses yeux des larmes qui en avaient appelé dans les miens.

— Des jours de foi et d'innocence, me dit-il en me serrant la main, des pensers chastes et généreux, toute ma vie heureuse et cachée : voilà ce que j'ai enterré ici. Ah! qu'ils sont dignes de regrets ces courts moments où, sous l'abri de l'aile d'une mère, l'homme ne connaît encore d'autres amours que ceux du foyer, d'autres soucis que ceux dont une caresse console! Hélas! pareil au pèlerin qui, au départ, se retourne souvent en arrière pour apercevoir encore la cité sainte, c'est toujours vers ce nid tranquille que, pauvre oiseau voyageur, mon cœur revient en secret.

Il y a quelques mois, j'eus occasion de traverser une dernière fois ce village, dont le souvenir ne pouvait plus m'être indifférent. C'était une belle matinée de mai, les oiseaux chantaient aux champs et les haies des sentiers étaient toutes fleuries. Une route nouvelle avait été tracée, large, bien entretenue, et dont l'achèvement devait appeler dans le pays le commerce et l'industrie; mais la pauvre maison blanche et ses volets verts avaient disparu. On achevait de démolir le vieux colombier carré, et les pigeons, vainement transportés ailleurs, planaient effrayés autour des travailleurs. Je m'arrêtai quelque temps à considérer en silence cette scène, qui n'était touchante que pour moi, et, comme je regardais d'un air triste leur œuvre de destruction, un des ouvriers dit à l'autre :

— Allons, est-ce que celui-ci va pleurer aussi, en regardant ces pigeons voler en l'air?

— Quelqu'un s'est donc arrêté ici? demandai-je.

— Oui, un jeune monsieur qui était à cheval et paraissait venir de loin; il est resté là où vous êtes et s'est essuyé les yeux comme vous faites. C'était peut-être la poussière de chaux que le vent lui avait soufflée sur la figure...

Hélas! les pigeons pleuraient leurs nids renversés, et mon ami était venu dire un suprême adieu au berceau de son enfance.

C.-Hippolyte MAILLARD DE CHAMBURE,

Conservateur des archives de la Côte-d'Or et de l'ancienne province de Bourgogne, secrétaire de l'Académie des sciences de Dijon, président de la commission des antiquités de la Côte-d'Or, membre du comité historique et archéologique près le ministère de l'Intérieur.

LA CHASSE AUX BOSCHJESMENS.

ÉTUDE DE MOEURS HOTTENTOTES ET D'HISTOIRE NATURELLE AFRICAINE.

(DEUXIÈME PARTIE.)

— Oui, mijn-heeren (1), disait Dirk-Marcus, le riche propriétaire d'Agter-bruntjes-hoogte; je vous répète que tous ces sauvages sont de la canaille; qu'ils m'ont ri au nez lorsque je leur ai demandé aide et secours contre un rhinocéros et un boschjesmen, dont l'un m'a brisé mon chariot, et l'autre m'a enlevé une magnifique esclave qui valait au moins deux cents rixdales, y compris son kros, son t'aba, son neuyp-kros, ses trois *t'nelie* brodés de *lentikenta*, ses colliers, ses bracelets et ses anneaux. Les droits que nous avons sur ces viles créatures (soit qu'ils viennent du diable ou d'ailleurs, et je m'en moque) n'en sont pas moins réels, puisque nous avons soumis leurs peuplades depuis plusieurs siècles. Je vais vous conter cela.

Alors, tous les indolents mijn-heeren, assemblés dans la salle à manger de Dirk, chargèrent leurs pipes et se placèrent autour de la table à thé. Assis sur le bord d'une chaise, le corps un peu penché, la jambe gauche posée sur le genou droit, la tête soutenue par la main gauche avec le coude appuyé sur le genou, de la main droite ils empoignèrent leur jambe gauche, et, dans cette attitude favorite des colons, ils se préparèrent, en fumant, à écouter avec attention. Dirk toussa, cracha, et dit :

— En 1493, Jean, roi de Portugal, envoya son amiral Bartholomée Diaz faire des découvertes le long des côtes d'Afrique, et cet amiral vit, pour la première fois, mais sans y débarquer, le cap de Bonne-Espérance, jusqu'alors inconnu. Comme, dans ces parages, sa flotte fut plusieurs fois battue par la tempête, il nomma cette terre cap de Toutes-les-Tourmentes (*cabo dos Totos Tormentos*). Le roi Jean, qui probablement lisait mieux dans l'avenir que son amiral, changea ce nom en celui de cap de Bonne-Espérance, que ce promontoire a conservé depuis. Rio-del-Infante, autre amiral portugais, fut le premier qui osa débarquer sur cette terre étrangère, en 1498, et, sur le rapport qu'il en fit au roi Emmanuel, ce monarque y envoya une colonie. Mais les Portugais s'imaginèrent que les sauvages Hottentots devaient être des anthropophages, et n'osèrent pas se fixer dans le pays. Ils y revinrent cependant une seconde fois sous les ordres de Francis d'Almeyda, et ils s'y conduisirent si maladroitement, qu'ils se firent tous massacrer par les naturels, sans en excepter leur chef, dans une bataille rangée. Honteux de ce désastre, les Portugais résolurent, non pas de le réparer, mais de s'en venger. En conséquence, deux ans après ils revinrent au cap et débarquèrent avec tous les signes d'amitié qui pouvaient leur concilier la bienveillance des Hottentots. On savait que ces stupides barbares avaient un goût prononcé pour les métaux, et surtout pour le cuivre. Les Portugais les comblèrent de joie en leur faisant présent d'un gros canon de bronze qu'ils descendirent sur le rivage. Les Hottentots, après s'être épuisés à témoigner leur reconnaissance, attachèrent deux longues cordes à la bouche du canon, et cinq ou six cents d'entre eux se mirent à le traîner, pendant que les autres marchaient devant en triomphe. Ce que ces brutes ne savaient pas, c'est que la machine meurtrière était chargée à mitraille jusqu'à la gueule. On mit bravement le feu à la pièce, qui, enfilant en droite ligne la rangée d'hommes qui la traînaient, en fit une horrible boucherie. Presque tous furent tués ou mutilés d'une manière affreuse, et les Portugais profitèrent de cette épouvantable confusion pour se retirer à la hâte sur leurs vaisseaux, mettre à la voile et se sauver pour ne plus revenir. Les Hollandais, qui, depuis 1600, abordaient au cap en allant et revenant des Indes Orientales, comprirent parfaitement l'importance de cette position, et y fondèrent, en 1650, un établissement qui, depuis cette époque (1), s'est élevé au plus haut degré d'opulence. Nous autres boers, pâturagers, laboureurs ou vignerons, nous saurons augmenter encore la prospérité de notre nouvelle patrie tant que nous aurons du courage et des esclaves, et, grâce au Ciel, l'un et l'autre ne nous manqueront jamais.

Toute la société applaudit à l'éloquence de Dirk, en vidant, les uns quelques tasses de thé, les autres quelques verres de vin de Constance.

— Quant au courage, dit Flip, fils de Markus, il est certain que nous en avons; mais, mon père, il n'en est pas de même des esclaves, et depuis l'aventure du chariot...

— Chut, chut, Flip; nous n'en manquerons pas longtemps, c'est moi qui vous le dis.

Puis Dirk se retourna vers sa société, fit signe de la main pour demander aux dames un peu de silence, et il ajouta :

— Je vous ai invités, mijn-heeren, pour vous faire une proposition, et la voici : Vous saurez d'abord que cette jolie Jenny Prinstlo, que vous voyez là auprès de ma femme, et qui baisse les yeux en faisant mine de ne pas m'entendre, est la fiancée de mon fils et sera sa femme dans huit jours. Son père Prinstlo et moi nous donnons à nos enfants une belle habitation, bien bâtie, bien meublée, entourée de terres défrichées, ainsi que de vertes prairies où paissent de beaux troupeaux, l'un de bœufs et de génisses, l'autre de moutons. Il ne manquera donc à nos enfants, pour qu'ils soient heureux, que des esclaves, et c'est positivement là le nœud de l'affaire. Or, mes chers voisins, j'ai appris de plusieurs basters vagabonds, et entre autres du sorcier Paloo, auquel j'ai donné un agneau pour sa

(1) Messieurs.

(1) La colonie du Cap appartient aujourd'hui aux Anglais et, malgré les démêlés quelquefois sanglants des boers avec leurs nouveaux maîtres, son opulence n'a fait qu'augmenter jusqu'à ce jour.

récompense, j'ai appris, dis-je, qu'une troupe de boschjesmens est venue s'établir depuis quelques jours dans une forêt des Sneeuwbergen (1), à quelques lieues d'ici. Comme vous manquez tous de laboureurs et de bergers, ainsi que moi et mes enfants, nous saisirons, si vous m'en croyez, l'occasion de nous en procurer à bon marché, c'est-à-dire en échange de quelques coups de fusils. Du reste, l'affaire ne sera qu'un jeu, une plaisanterie sans inconvénients et surtout sans danger, où nous pourrons nous faire accompagner de nos femmes et de nos enfants pour les amuser, car la horde ne se compose que de deux cents sauvages au plus, et nous sommes ici quinze gaillards qui ne manquons ni de poudre à tirer ni d'adresse. Ce sera une véritable partie de plaisir, et, que diable! il faut bien donner un peu de distraction à nos femmes et à nos filles. Eh bien, Jenny, qu'en dites-vous? serez-vous des nôtres?

— Certainement, répondit la jeune fille. Cependant, il me semble qu'il peut y avoir un peu de cruauté à détruire une population douce et innocente, après l'avoir chassée des terres que Dieu lui avait données.

— Ma fille, s'écria le vieux Prinslo, il faut que Flip t'ait fait tout à fait tourner la tête avec ses *sentimentaleries*, car tu déraisonnes complétement. Quoi! tu nommes doux et innocents des sauvages que nous ne pouvons déterminer à travailler pour nous qu'à force de coups de bâtons! des barbares qui se sauvent dans les bois plutôt que de vivre en famille dans nos habitations! des êtres féroces qui nous envoient des flèches empoisonnées quand nous allons les traquer dans leurs âpres rochers! des brutes qui ont la peau noire, tandis que nous l'avons blanche!

Ce dernier argument fit grande sensation dans l'assemblée, surtout chez les dames. Flip posa sa pipe sur la table, développa sa taille athlétique en se dressant tout de son haut, prit une pose à effet, et, jetant à Jenny un coup d'œil de connivence, il se hasarda au point de dire :

— Mijn-heeren, tout jeune que je suis, j'ai réfléchi quelquefois à nos relations journalières avec les anciens habitants de notre nouvelle patrie. Qu'on les repousse dans les montagnes, c'est bien, car la terre appartient à tout le monde; qu'on les fasse travailler, c'est encore mieux, car, ainsi que le dit notre pasteur, l'oisiveté est la mère de tous les vices; mais les tuer, mijn-heeren! cela me paraît un peu trop sévère, car enfin ce sont nos frères, ce sont des humains, des êtres de la même espèce que nous, des hommes comme nous, et...

Flip ne put continuer, car une hilarité bruyante s'était emparée de son auditoire; chacun pouffait de rire, et le pauvre jeune homme, tout à fait désappointé, fut obligé de couper court à son éloquence. Comme cet enfant du désert était brave et vif, il fut sur le point de se fâcher; mais, pendant sa courte hésitation, il sentit une petite main blanche, celle de Jenny, s'appuyer sur la sienne, et sa colère avorta. Il s'assit à côté de sa fiancée sans dire mot, reprit sa pipe sur la table, et, rejetant la tête en arrière, lança deux ou trois bouffées de tabac vers le ciel.

— Ma foi, mon pauvre Flip, dit Gert-Skepper, le chasseur d'éléphants, tu me ferais plutôt croire que je suis le frère d'un ours blanc que celui d'un Hottentot noir et graisseux. Mais reprenons la discussion d'un point de vue plus élevé. En considérant la position équivoque dans laquelle se trouvent les boers de cette colonie, je pense qu'en bonne politique nous devons continuer l'œuvre commencée. Que signifie cette ordonnance des gouverneurs du Cap, qui défend aux Hottentots de posséder un cheval et un fusil, tandis qu'ils savent dresser à la selle et à la course des bœufs qui le disputeraient en vitesse à nos meilleurs chevaux de chasse, et que des marins anglais, prétendus contrebandiers, les fournissent ostensiblement d'armes et de munitions? Je vous le dis, mijn-heeren, si nous n'achevons d'exterminer cette race hottentote moitié homme et moitié singe, jamais nous ne vivrons tranquilles dans nos habitations; et puis, que deviendrait cette liberté que nous sommes venus chercher dans les bois et les déserts, si, après s'être emparés du Cap d'une manière ou d'une autre, comme ils ne peuvent manquer de le faire, les Anglais achevaient d'armer cette canaille sauvage et nous la jetaient sur les bras pour vaincre notre résistance et nous plier sous le joug de leur démoralisante civilisation (1)? Quant à moi, je suis tout à fait du sentiment de Dirk-Markus, et, dussé-je y aller seul, demain je rends visite aux boschjesmens, et je saurai si, malgré mes soixante ans, j'ai encore la main ferme et le coup d'œil juste.

— Nous irons tous, s'écrièrent les conviés de Markus.

— Ce sera amusant! dirent les dames; nous irons aussi.

Alors Flip promit galamment à Jenny de lui prêter, pour la chasse du lendemain, un petit cheval fort doux, quoique vif et léger comme une antilope. La jeune fille le remercia en souriant, dit qu'elle porterait sa petite carabine anglaise, et tout fut convenu.

Ce que je dois ajouter ici ne paraîtra pas le moins étonnant : c'est que les boers que je viens de mettre en scène composaient l'élite du pays, et étaient de très-honnêtes gens. Les dames étaient pieuses, bonnes ménagères, épouses chastes et fidèles autant que tendres mères. Jenny était une bonne créature, pleine de douceur et de bonté, même quand elle portait en bandoulière sa petite carabine anglaise, et qu'elle pressait avec ses talons les flancs haletants d'un léger coursier africain. Flip était un brave garçon, qui plusieurs fois avait lutté corps à corps avec le lion du désert, mais qui n'aurait pas osé contrarier un enfant; Dirk-Markus lui-même n'eût pas prêté un écu avec usure à un de ses voisins; tous, enfin, étaient incapables de faire le mal avec connaissance de cause. Que pouvait-il donc y avoir entre eux et la race noire?... Un préjugé entretenu par le démon de l'intérêt.

Laissons là les baas se préparer par maintes libations à la chasse du lendemain, et voyons ce qui se passa dans les montagnes de Sneeuwbergen peu de jours après celui où le chariot de Dirk-Markus fut brisé par un rhinocéros. C'est ici que je me trouve embarrassé, car, si jamais vous n'avez entendu gronder la foudre sous les tropiques, comment ferai-je pour vous faire comprendre une tempête d'Afrique? Et cependant de petits nuages blancs s'amoncelaient sur la montagne de t'Korka, au pied de laquelle jaillissent les huit sources de la Groote-visch-rivier. L'atmosphère s'épaississait, et le ciel devenait de plus en plus plombé, sans qu'aucun voile nuageux pût servir à expliquer ce phénomène. L'air était lourd, calme, électrique, étouffant. Le silence de mort, qui, en cet instant, régnait dans ces âpres rochers, n'était interrompu de loin en loin que par les sourds grondements du tonnerre, les rugissements du lion ou du léopard, et les sinistres hurlements de la hyène. A une chaleur vaporeuse, suffocante, succéda bientôt une légère brise froide; puis les petits nuages de t'Korka s'entassèrent, devinrent noirs et glissèrent avec rapidité sur la pente de la montagne. Le vent s'éleva, mugit bientôt à travers les forêts de mimosa; des éclairs effrayants sillonnèrent dans tous les sens un ciel devenu

(1) Les montagnes Neigeuses.

(1) Gert-skepper prophétisait positivement ce qui est arrivé.

noir et ténébreux. Les terribles éclats de la foudre se succédaient avec une rapidité épouvantable et brisaient avec furie les pitons rocheux des Sneeuwbergen, tandis qu'un déluge de pluie mêlée à des grêlons de la grosseur du poingt inondait la campagne et hachait les arbres des forêts. Tâchez de suppléer, par tout ce que votre imagination peut vous représenter de plus terrible, à ce que ma description a de pâle, d'incomplet, et vous n'aurez encore qu'une faible image d'un orage du cap des Tourmentes.

Or, pendant cette scène de bouleversement, deux pauvres jeunes gens étaient blottis dans un trou de rocher, leur demeure ordinaire, à peine assez grande pour les mettre à l'abri de la pluie. Quand la tempête fut un peu apaisée, le jeune homme prit la parole :

— Ma chère Trakosi, ma bien-aimée, disait-il, pourquoi ton cœur se laisse-t-il blesser par les serres douloureuses de la peur? Que crains-tu? ne suis-je pas là pour te défendre? Regarde; voilà mes sagaies dont j'ai affûté la pointe d'acier sur le roc, voilà mon arc; avec des roseaux que j'ai été moi-même cueillir dans le t'Kam-t'kay (1) j'ai fait vingt flèches barbelées qui sont dans ce carquois d'écorce; je les ai empoisonnées avec la dent mortelle du céraste cornu (2) et avec le suc vénéneux de l'euphorbe. Je ne manque jamais de frapper le but à trente pas quand je lance mon kirris (3); cette voûte de roc t'abrite de t'goulou (4), mes sagayes savent repousser le gonka (5), l'intaï (6) et le touna (7), et la voix de l'orage a fait fuir le t'gamma (8) jusque dans ses plus profondes retraites. Que crains-tu?

— Kiès, répondit la jeune fille, je ne crains ni la tempête, ni la hyène, ni le lion, quand je suis auprès de toi; mais hier, pendant que tu chassais, le sorcier Paloo est venu dans ma grotte et m'a demandé un collier de verroterie pour m'apprendre ma destinée et la tienne; je le lui ai donné, et voici ce qu'il m'a dit : « Jeune t'gos khoc-koep (9), mon esprit plane dans la plaine et dans la montagne, dans le passé et dans l'avenir; je ne vois que des chaînes et du sang. Les yeux de tes t'kangs, de tes t'kana et de tous tes sanna (10) couleront comme la fontaine saumâtre de t'Karka (11), et leurs larmes seront amères. Tes yeux pleureront aussi, car mon esprit voit d'ici les boers d'Agter-bruntjes-hoogt qui sellent leurs chevaux et chargent leurs lourdes carabines. Je te le dis, jeune fille, malheur aux kobbo réfugiés des forêts de Sneeuwbergen s'ils n'écoutent ma voix et ne me donnent du tabac et des brebis! »

— Le baster Paloo t'a dit cela?

— Il me l'a dit, et tu sais que nos sorciers voient dans l'avenir (12).

— Je n'en doute plus, Paloo est plus qu'un fripon et un charlatan, c'est un traître et un espion.

(1) Nom que les Hottentots donnent à la Groote-visch-rivier.

(2) Sorte de vipère dont la morsure, aussi dangereuse que celle d'un serpent à sonnettes, donne la mort en quelques minutes.

(3) Le kirris est une petite massue, quelquefois un simple bâton long de dix-huit pouces, que les Hottentots sauvages lancent avec assez d'adresse pour abattre une pintade au vol à vingt ou trente pas de distance.

(4) Le tonnerre.

(5) La hyène rayée, *canis hyæna*, Lin., *hyæna vulgaris*, G. Cuv.

(6) Espèce de jackal, *canis mesomelas*, Lin.

(7) La hyène peinte, *canis pictus*, Desm.

(8) Le lion.

(9) Jeune fille hottentote.

(10) De tes sœurs, de tes frères et de tous tes parents.

(11) Une des sources de la t'Kamt-kay.

(12) Les Hottentots n'ont aucune idée religieuse, et cependant, par une de ces bizarreries extraordinaires de l'esprit humain, ils croient fermement aux sorciers, aux magiciens et aux sorts.

En achevant ces mots, Kiès mit deux doigts dans sa bouche et poussa un sifflement si aigu, qu'il retentit dans les rochers à un quart de lieue à la ronde. Une minute après, des sifflements semblables répondaient au sien de tous les côtés de la montagne, et deux cents boschjesmens, hommes, femmes et enfants, sortirent à la hâte des profondes cavernes où ils se tenaient cachés depuis quelques jours.

Tout près de la grotte de Kiès était une petite clairière où s'assemblait ordinairement le conseil général de la horde, quand un événement imprévu l'obligeait à délibérer. L'orage qui venait de cesser avait rafraîchi l'air et ranimé la végétation languissante; le soleil radieux sortait, avec tout son éclat, de derrière les nuages emportés par le vent, et faisait étinceler, comme autant de diamants, les gouttes d'eau que la pluie avait épanchées sur le feuillage. Au milieu d'un tapis d'une verdure riante, formé par cent espèces de ficoïdes, de bruyères, de protées, brillaient les grandes corolles en entonnoir de la watsonie rose (1), les fleurs labiées et éclatantes de l'antholyse en masque (2), les couleurs aussi vives que variées des élégantes ixies, des glaïeuls, des amaryllis, des euphorbes, des odorantes hermanies et de mille autres plantes toutes cultivées avec tant de soins et de peines dans nos serres d'Europe (3). A travers les jolies corymbes d'un bleu d'azur de la witsenie (4), perçaient les longues hampes de la vieusseuxie (5) aux belles fleurs blanches tachées de bleu. Çà et là de charmantes immortelles jaunes (6) à involucre rose se fanaient sur leurs tiges mourantes et, comme les immortalités littéraires de notre siècle, finissaient par disparaître sans laisser même un souvenir. Cette clairière pittoresque était placée au milieu d'une vaste et sauvage forêt, dans laquelle on ne pouvait pénétrer qu'en suivant les mille détours des sentiers qui y avaient été tracés par les pieds des éléphants. Là, le cunonia aux feuilles ailées (7) et aux corolles blanches mêlait ses jolis corymbes au feuillage gracieux des galés (8) aromatiques, dont les fruits sont couverts d'une cire verte propre à faire des bougies. Le sophora (9) aux fleurs papilionacées protégeait de son ombre le précieux indigotier qui fournirait une magnifique teinture bleue à des hommes plus industrieux que des colons hollandais. Le schotia (10) étalait avec une sorte d'orgueil ses fleurs d'un rouge éclatant; l'utile gommier (11), au feuillage léger et gracieux, dominait les arbres de la forêt; des cornouillers, dont les fruits d'un rouge de corail servent de nourriture aux singes, prêtaient l'appui de leurs branches au périploca (12) à pétales pourpres tachées de blanc, cette jolie liane des forêts africaines. Enfin, un

(1) *Watsonia rosea*, Kar.

(2) *Antholysa ringens*, Hort.

(3) Les plantes les plus jolies et les plus communes de cette contrée appartiennent principalement aux genres *protea, erica, cornus, gnaphalium, gnidia, echium, phylica, brunia, periploca, myrica, cliffortia, calla, thesium, polygala, hermannia, aster, orobanche, mesembryanthemum osteospermum, arctotis, stapelia, calendula, othonna, diosma, stilbe, indigofera, crassula, erinus, selago, manulea, chironia, ixia, gladiolus, moræa, oxalis, antirrhinum, iris*, etc. Cette courte nomenclature me paraît suffisante pour donner au lecteur botaniste une idée exacte de la végétation de ces contrées.

(4) *Witsenia corymbosa*, Sm.

(5) *Vieusseuxia glaucopis*, Hort. *Iris pavonia*, Curt.

(6) *Gnaphalium eximium*, Lin.

(7) *Cunonia capensis*, Lin.

(8) *Myrica cordifolia*, Lin. — *M. quercifolia*, Lin. — *M. serrulata*, Lam.

(9) *Sophora capensis*, Lin.

(10) *Schotia speciosa*, Jacq.

(11) *Mimosa nilotica*, Lin.

(12) *Periploca angustifolia*, Lab.

grand nombre d'arbres touffus, mais peu élevés, la plupart épineux, formaient, avec leurs rameaux entrelacés, une barrière impénétrable, dont les buffles, les rhinocéros et les éléphants pouvaient seuls percer l'épaisseur.

Kiès et Trakosi, qui s'étaient rendus dans la clairière, ne tardèrent pas à voir arriver, marchant un à un et sur une seule file, les sauvages boschjesmens qui composaient les restes d'une horde jadis nombreuse et florissante. Tous étaient dans l'inquiétude, car le sifflet de leur chef ne les appelait jamais que dans de graves circonstances. Ils marchaient la tête basse et l'air soucieux, en fumant, hommes et femmes, leur *t'nov* chargée, non de tabac, car ils étaient trop pauvres pour pouvoir se procurer une marchandise aussi précieuse, mais de feuilles de chanvre, qui d'ailleurs produisent à peu près les mêmes effets narcotiques. Les femmes portaient leurs petits enfants dans une sorte de capuchon formé par leur kros et pendant derrière leur cou. La figure rieuse de ces noirs marmots, dont la tête de singe se montrait seule à l'ouverture de cette sorte de sac, contrastait d'une manière frappante avec la physionomie triste et abattue de leurs mères. Quand tous les sauvages furent dans la clairière, ils formèrent un grand cercle et s'assirent en silence, en attendant respectueusement que leur chef prît la parole.

Grande marche de Hottentots.

Ce pauvre Kiès, que nous avons vu dans un dure esclavage, que nous avons suivi dans un long et pénible voyage, qui aurait pu servir de type à toutes les misères humaines, n'était cependant ni plus ni moins que le fils d'un roi, et, si je ne vous l'ai pas dit plus tôt, c'est que vraiment cela n'était pas d'une si grande importance, vu que chez les colons africains et américains on rencontre très-souvent des fils de roi qui étrillent les chevaux, conduisent le cabriolet, font la cuisine ou piochent la terre chez les maîtres qui les ont achetés (1). A son retour dans les montagnes de Sneeuwbergen, Kiès avait succédé à la puissance de son

(1) Sparmann, tome II, page 20, dit: « A *Apis-rivier*, je vis un vieux *boshi* avec sa femme, qui régnait encore quelques mois auparavant sur plus de cent *boshis* (boschjesmens); mais le fermier qui les avait pris les avait transférés de cette principauté à l'état de berger, en leur confiant la garde de quelques centaines de moutons. »

père mort de misère pendant la longue absence du prince royal son fils. Or, vous devez trouver extraordinaire qu'un roi soit mort de misère sur le trône, parce que ce n'est ni à Paris, ni à Londres, ni à Saint-Pétersbourg, ni à Berlin, que vous avez pu prendre des idées bien nettes sur la royauté hottentote. Je vais donc vous dire ce que c'est : Un roi hottentot n'a pas de royaume, car il change de territoire avec tous ses sujets toutes les fois que de fortes pluies ont inondé la contrée, ou que la sécheresse a dépouillé la terre de sa verdure ; d'où il résulte qu'il peut changer ses États de place trois ou quatre fois par an, selon le cours des saisons, sans faire de conquête et sans que personne y trouve à redire. Un roi hottentot a le droit de commander à la guerre, pourvu qu'il combatte au premier rang et corps à corps. Il a le droit de rendre justice toutes les fois qu'on veut bien se soumettre à sa décision, et si l'une des parties n'est pas contente du jugement, elle envoie promener le monarque et va se faire juger de nouveau par des arbitres choisis parmi les anciens de la horde. Il a le droit de diriger la marche pendant les migrations de la tribu, si la tribu veut bien se laisser diriger par lui. Enfin, il a le droit de donner des conseils, même quand on ne lui en demande pas, et celui de faire les frais d'un festin public, quand il est assez riche pour cela. Du reste, on a pour lui beaucoup de respect, c'est-à-dire que quand il passe, on le salue d'un *t'abé, t'kou t'koi* (1). Pour des revenus, des listes civiles, des contributions, il n'en est nullement question, et toutes les propriétés royales se bornent à une hutte comme celle du dernier de ses sujets, à quelques vaches et quelques moutons que Sa Majesté soigne de ses propres mains et qu'elle nourrit comme elle peut. Aussi, pour obtenir la haute protection d'un de ces potentats africains, il ne s'agit que de lui faire présent d'un veau ou d'une demi-livre de tabac. Un royaume hottentot a bien une capitale, si vous voulez, mais une capitale portative, ambulante, qu'on peut changer de place en vingt-quatre heures sans la moindre difficulté. Cela ne s'appelle ni une ville, ni un village, ni même un hameau, mais tout simplement un *kraal*, comme je vais vous le décrire.

Lorsqu'une horde hottentote a fixé le lieu de son domicile, ordinairement au pied d'une colline boisée, à proximité d'un ruisseau ou d'une fontaine d'eau douce, le chef commence à tracer un grand cercle, sur la circonférence duquel il marque à chacun la place de sa hutte, dont la porte regarde le centre du cercle. Il résulte de cet arrangement que, toutes les huttes se touchant ou étant du moins liées entre elles par une forte palissade, le centre du kraal forme une vaste cour où le bétail est renfermé pendant la nuit. Quelques huttes ont quelquefois une forme oblongue ; plus généralement elles sont circulaires et ressemblent passablement à des ruches d'abeilles. Chacune peut avoir dix-huit à vingt-quatre pieds de diamètre ; mais leur toiture est si basse, que bien rarement un homme peut s'y tenir debout, même au milieu où se trouve le foyer. La porte, haute tout au plus de trois pieds, est la seule ouverture par où entre le jour et sort la fumée. Cette distribution n'est jamais une incommodité pour un Hottentot, qui sait se baisser et ramper à quatre pattes ; accoutumé à la fumée dès son enfance, il la voit s'épaissir et tourbillonner autour de lui sans en être fatigué. Couché au fond de sa hutte et ramassé tout entier sous sa peau de mouton, comme une tortue sous sa carapace, il ne met le nez dehors que pour remuer le feu, pour allumer sa pipe, ou pour retourner le morceau de viande qu'il a mis à griller sur les charbons. Le Hottentot se procure très-facilement les matériaux dont il construit sa hutte, et sait les assembler avec beaucoup d'adresse ; ils consistent en branches d'arbres entrelacées et en nattes qui recouvrent entièrement toute la cabane. Ces nattes, d'un travail fort propre, sont faites d'une espèce de cannes ou roseaux placés parallèlement et attachés ensemble au moyen de nerfs ou de boyaux ; il peut les faire aussi longues qu'il le veut et aussi larges que la grandeur des joncs le permet, c'est-à-dire de six à dix pieds. Quand il change de demeure, il abat sa maison, il charge ses bœufs de ses branches, de ses nattes et de ses peaux, puis il va la rebâtir ailleurs, et tout cela dans l'espace de vingt-quatre heures.

Mais, je m'aperçois que je fais ici une digression inutile, puisque les pauvres boschjesmens, que nous avons laissés dans la clairière, étant continuellement poursuivis comme des bêtes fauves et forcés d'errer de montagne en montagne et d'habiter les antres des rochers, ne peuvent avoir ni kraal, ni hutte ; c'est à peine s'ils conduisent avec eux quelques maigres bœufs et quelques vaches qui leur fournissent le lait dont ils nourrissent leurs femmes et leurs enfants. Ils ne boivent jamais le lait tandis qu'il est doux : aussitôt qu'il est trait, ils le mêlent avec d'autre lait caillé et le conservent dans un sac de cuir, en peau de veau, dont le côté velu, qu'ils regardent comme le plus propre, est tourné en dedans. Du reste, les Hottentots libres ont la même habitude, et même quelques boers ont adopté cet usage.

Lorsque tous les boschjesmens, assis dans la clairière, eurent fumé un instant en silence, Kiès se leva, et dit :

— Zika t'aï (1), vous savez tous que j'aime Trakosi et que cette jeune fille m'aime ; il est donc raisonnable que je l'épouse. Hier, son père et sa mère m'ont permis de la conduire dans la caverne que j'habite ; elle y est venue, nous y avons passé la nuit, et elle consent à devenir ma femme ; je vous ai appelés pour être témoins de mon mariage.

Aussitôt un vieux parent de la jeune fille se leva, la prit par la main, et la conduisit à quelques pas. Toutes les femmes la suivirent et s'accroupirent autour d'elle. Le même individu vint prendre Kiès et le plaça de même au milieu d'un cercle formé par les hommes accroupis. Alors il frotta les deux jeunes gens avec de la graisse parfumée de boukou, il les barbouilla de craie rouge, puis Trakosi passa dans le cercle où était Kiès, et le vieux parent prit la parole et leur dit :

— Puissiez-vous vivre heureux ensemble ! Puissiez-vous avoir un fils avant la fin de l'année ! puisse-t-il être un bon chasseur et un bon guerrier !

Ainsi fut conclu le mariage, sans autre cérémonie (2) ; mais, selon l'usage, Kiès fit amener un bœuf que l'on tua pour le manger, et chaque convive eut la liberté de s'emparer d'une partie de sa graisse pour s'en frotter. Un bon repas, si rare chez les malheureux boschjesmens, qui souvent sont menacés de mourir de faim dans le désert, joint au plaisir d'avoir marié un jeune chef qu'ils aimaient, les mit en joie, et bientôt ils improvisèrent une fête qui dura une grande partie de la nuit. Comme je ne pense pas que mon lecteur ait assisté à une fête hottentote, je vais essayer de lui en faire une courte description.

(1) Bonjour, capitaine.

(1) Mes frères.

(2) Un auteur mal informé, et plusieurs autres d'après lui, ont parlé d'une autre cérémonie aussi bizarre que malpropre, qui se ferait conjointement avec celles que je viens de mentionner ; mais des voyageurs modernes, plus dignes de foi, ont réfuté cette niaiserie de Middleton.

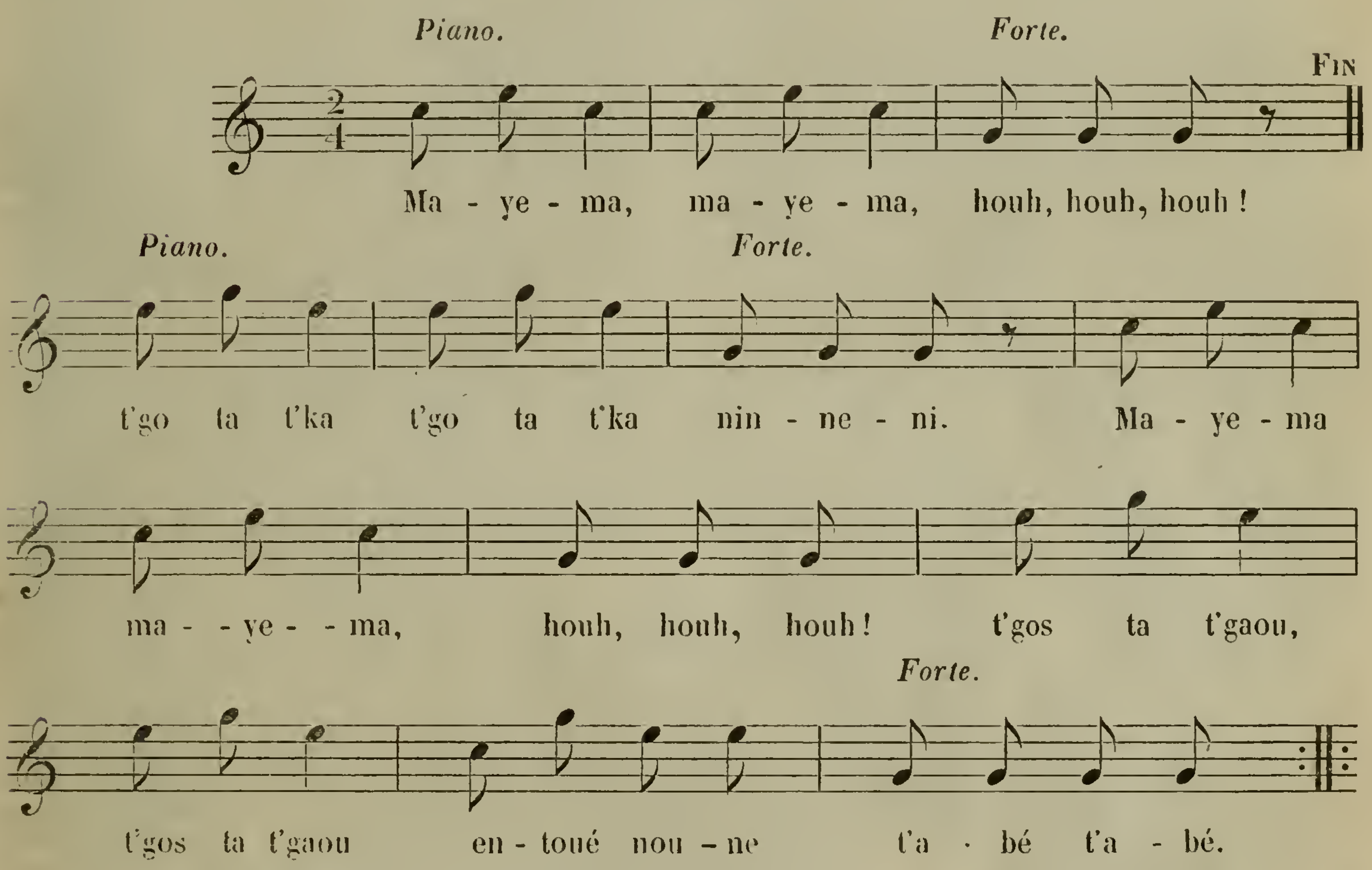
Avant de vous parler de la danse, il faut d'abord vous dire quelque chose de l'orchestre qui la dirige. Quatre musiciens le formaient. L'un jouait de la *t'goerra*, l'autre du *t'guthe*, un troisième du *t'koi-t'koi*, et le quatrième chantait. La t'goerra consiste en une espèce d'arc, en forme d'archet, d'un pied de longueur, tendu par une belle corde de fil, à l'une des extrémités de laquelle est fixée, sur la même ligne, un tuyau de plume d'un demi-pouce de longueur. Le musicien appliquait sa bouche à la plume, et, retirant fortement son haleine, il faisait frémir cette plume, ce qui produisait un son grinçant assez fort.

Le t'guth est une sorte de violon consistant en un seul morceau de bois sur lequel sont tendues trois ou quatre cordes. L'artiste en joue avec un archet et en tire des sons au hasard.

Le t'koi-t'koi n'est rien autre chose qu'un tambour fait d'un peau tendue sur une calebasse ou sur un tronc d'arbre creusé. On en joue en frappant sur la peau avec une baguette ou avec les doigts.

On conçoit qu'avec de pareils instruments, et les Hottentots n'en connaissent pas d'autres, on ne peut faire que du bruit, sans aucune sorte de modulation. Aussi ne s'en servent-ils guère que pour accompagner, et leur chant seul a une mélodie. Mais, il faut le dire, cette mélodie monotone n'est guère plus avancée que leur musique instrumentale, et encore ne s'en servent-ils que pour chanter des paroles qui n'ont aucun sens; en voici un échantillon complet, comprenant un air entier.

Air hottentot.



Une vieille femme chantait *piano* les deux premières mesures, et les garçons et les filles répondaient par la dernière mesure, chantée *staccato* et en chœur.

Aussitôt que commença la musique, les amateurs de danse prirent place. Ils ne faisaient preuve ni d'art ni d'agilité, car leur danse, pêle-mêle, ne consistait qu'en un mouvement des pieds modéré ou même assez lent, tandis que, de temps à autre, chaque danseur agitait doucement un petit bâton qu'il tenait à la main.

D'autres, toujours sur le même air, se prirent par la main et dansèrent doucement en rond autour d'une seule personne d'abord, puis de plusieurs, placées dans le cercle; ces dernières s'agitaient d'un mouvement plus vif et plus pressé. Ce qu'il y avait de plus curieux, c'était de voir les pauvres enfants, suspendus à trois ou quatre pieds de hauteur, dont les petites têtes étaient agitées en dedans et en dehors du sac attaché au manteau de leurs mères, qui dansaient comme les jeunes filles. Loin de se chagriner d'un si rude exercice et d'avoir peur de tomber, ces malheureux marmots prenaient beaucoup de plaisir, et, toutes les fois que leurs mères sortaient de la danse pour se reposer, ils se mettaient à pleurer et à crier de toutes leurs forces.

Quand ces danseurs étaient fatigués, ils allaient s'asseoir autour des feux, où plusieurs groupes faisaient cuire la *t'nora* (1) dans des marmites de cuivre, ou griller des tranches de bœuf sur les charbons ardents. D'autres jeunes

(1) Ils nomment ainsi une sorte de ragoût composé de viande coupée en petits morceaux avec un couteau ou *t'nora*.

gens prirent la place pour exécuter la *t'gorloka*, ou danse du babouin. Aussitôt, la musique fit un vacarme épouvantable, cherchant à imiter les cris aigus de vingt singes qui se battraient à outrance. Pendant ce temps-là, les danseurs sautaient, cabriolaient, tantôt seuls, tantôt deux à deux ou plusieurs ensemble ; ils marchaient quelquefois à quatre pattes, se tortillaient, et prenaient toutes les attitudes extraordinaires et grimacières qui leur passaient par la tête, aux acclamations de toute la horde qui les entourait. Mais, ce qui excitait une admiration poussée jusqu'à l'enthousiasme, c'étaient ceux dont les gestes grotesques et les grimaces se rapprochaient davantage des habitudes des babouins (1). On exécuta aussi la danse des *t'oi* ou des abeilles, beaucoup moins vive et moins bruyante, et pendant laquelle les acteurs font un petit bourdonnement pour imiter le vol de ces insectes.

On voyait autour des feux quelques Hottentots jouer au quadrille en chantant d'une voix monotone ces paroles dont eux-mêmes ne comprennent pas le sens : *hei prouha prhanka*, *hei prouha t'hei*, *hei prouha ha*. Deux ou quatre, assis par terre en face les uns des autres, agitent continuellement les bras en haut et en bas, les croisant quelquefois mutuellement. L'un imagine des mouvements, et les autres sont obligés de l'imiter en faisant les gestes, mais sans que leurs bras touchent les siens. Celui qui touche a perdu la partie, et, par pénitence, il est obligé de tenir un certain temps, entre le pouce et l'index, une petite cheville de bois, ce qui fait beaucoup rire les autres qui se moquent de lui.

De temps à autre, pour égayer la fête, de jeunes filles couraient dans leurs grottes, et puisaient dans leur sac à lait une bonne quantité de cette liqueur aigre qu'elles apportaient dans de petits paniers tressés si serrés avec des racines, qu'ils peuvent contenir de l'eau sans en laisser échapper une goutte. Ces vases singuliers ont ordinairement la forme d'une terrine très-creuse, ronde ou ovale.

La nuit était près de finir, et les boschjesmens se livraient encore à une joie d'autant plus vive qu'ils ne s'attendaient pas à une fête quand leur jeune chef les avait appelés dans la clairière, mais bien à une nouvelle désagréable. Kiès seul, quoique le héros du jour, ne se livrait pas au plaisir. On le voyait se promener d'un air triste et soucieux dans les bruyères, et des yeux plus clairvoyants que ceux de ses compatriotes auraient pu lire sur sa figure et sur les plis de son front l'inquiétude mortelle qui dévorait son cœur. De temps à autre il s'enfonçait dans les buissons qui entourent les sources du t'Kinkaj, et ses yeux, dirigés du côté du sentier d'Agter-bruntjes-hoogte, cherchaient, dans l'ombre de la nuit, à découvrir un objet à lui seul connu. Enfin, un moment avant le jour, il entendit les tiges de bruyères craquer sous les pieds agiles d'un jeune boschjesmen, qui, depuis quelques heures, avait fait dix lieues sans cesser de courir, chose que ne ferait pas le meilleur cheval de selle, et qui cependant est à peine un effort pour un jeune sauvage hottentot.

— Eh bien, Klaas, dit le chef, quelle nouvelle apportes-tu ?

— J'ai rempli vos ordres, et la lune n'était pas à la moitié de sa hauteur, que déjà je rôdais autour de l'habitation du boer Dirk-Marcus. Je vis bientôt entrer chez lui le sorcier Paloo ; je me glissai derrière lui, et j'ai été assez heureux pour arriver jusqu'au bas d'une fenêtre d'où je pouvais entendre sans être aperçu.

(1) *Cynocephalus porcarius*, Fr. Cuv., singe très-gros, de la taille des plus grands mâtins, d'une force terrible et d'une férocité dont rien n'approche. Il n'est pas rare dans la colonie.

— Qu'as-tu entendu ?

— Paloo qui vendait ses frères aux boers !

— J'étais certain de sa trahison ; après ?

— Ils connaissent nos retraites et doivent venir nous attaquer ce matin même.

— C'en est assez ; viens.

Kiès se précipita vers la clairière et fit entendre le sifflement aigu auquel il avait accoutumé sa horde. Aussitôt les jeux et la danse cessèrent, tout le monde se leva en désordre et accourut autour de son chef avec frayeur et confusion.

— *Zika taï* (1), leur dit-il, vous êtes tous, comme moi, des kobbo déserteurs, des esclaves marrons, ainsi que disent nos tyrans. Voici ce que vous avez vu autour de la ville du Cap : sept potences et dix roues qui nous attendent si nous sommes repris, et nous pouvons l'être dans quelques heures, car les blancs connaissent nos retraites et sont en ce moment à notre poursuite. Vous avez deux partis à prendre, celui de combattre et de vaincre, et alors vous aurez la liberté, des huttes et des troupeaux ; celui de fuir, et alors vous serez chassés comme des antilopes, massacrés ou pendus, ou roués, ou empalés ; choisissez !

Il serait impossible de peindre la désolation que ces paroles aussi terribles qu'inattendues jetèrent dans toute la horde. Les femmes surtout se lamentaient, et, dans leur frayeur mortelle, regardaient déjà de quel côté elles fuiraient ; les hommes avaient saisi leurs arcs et leurs sagaies, et entouraient leur jeune chef.

— Que devons-nous faire ? lui demandèrent-ils.

— M'obéir et combattre.

— Nous combattrons : commande.

Il n'est rien de tel que la peur pour discipliner les hommes, et rien de mieux que d'affecter un courage tranquille dans le danger pour les réduire à une obéissance passive. C'est ce qui arriva. Les plus indépendants parmi les boschjesmens, en temps de paix, étaient positivement ceux qui, dans cet instant d'alarme, étaient les plus disposés à exécuter les ordres de Kiès.

— C'est à la fumée de nos feux que les blancs découvrent nos retraites, leur dit-il ; nous pouvons donc profiter de cette circonstance pour les faire tomber dans un piége. Nous allons quitter cette clairière et les y attirer en jetant sur les feux que nous avons allumés une masse de bois vert capable de produire de hautes colonnes de fumée, qu'ils apercevront de fort loin et sur lesquelles ils se dirigeront infailliblement. Pour parvenir dans ces sauvages bruyères, les blancs seront obligés de traverser les défilés rocailleux de t'Korka, où leurs chevaux leur deviendront plus embarrassants qu'utiles : c'est là que nous les attendrons. Surtout, souvenez-vous de ne pas imiter la malheureuse tactique qui si souvent a été funeste à nos frères ; ils combattaient en masses serrées et rendaient ainsi les effets du *t'pouk* (2) plus sûrs et plus terribles. Les boers qui osent venir nous attaquer ne sont que quinze, je le sais, et nous sommes plus de cent guerriers, c'est-à-dire sept contre un (3). Divisez-vous en quinze groupes de sept

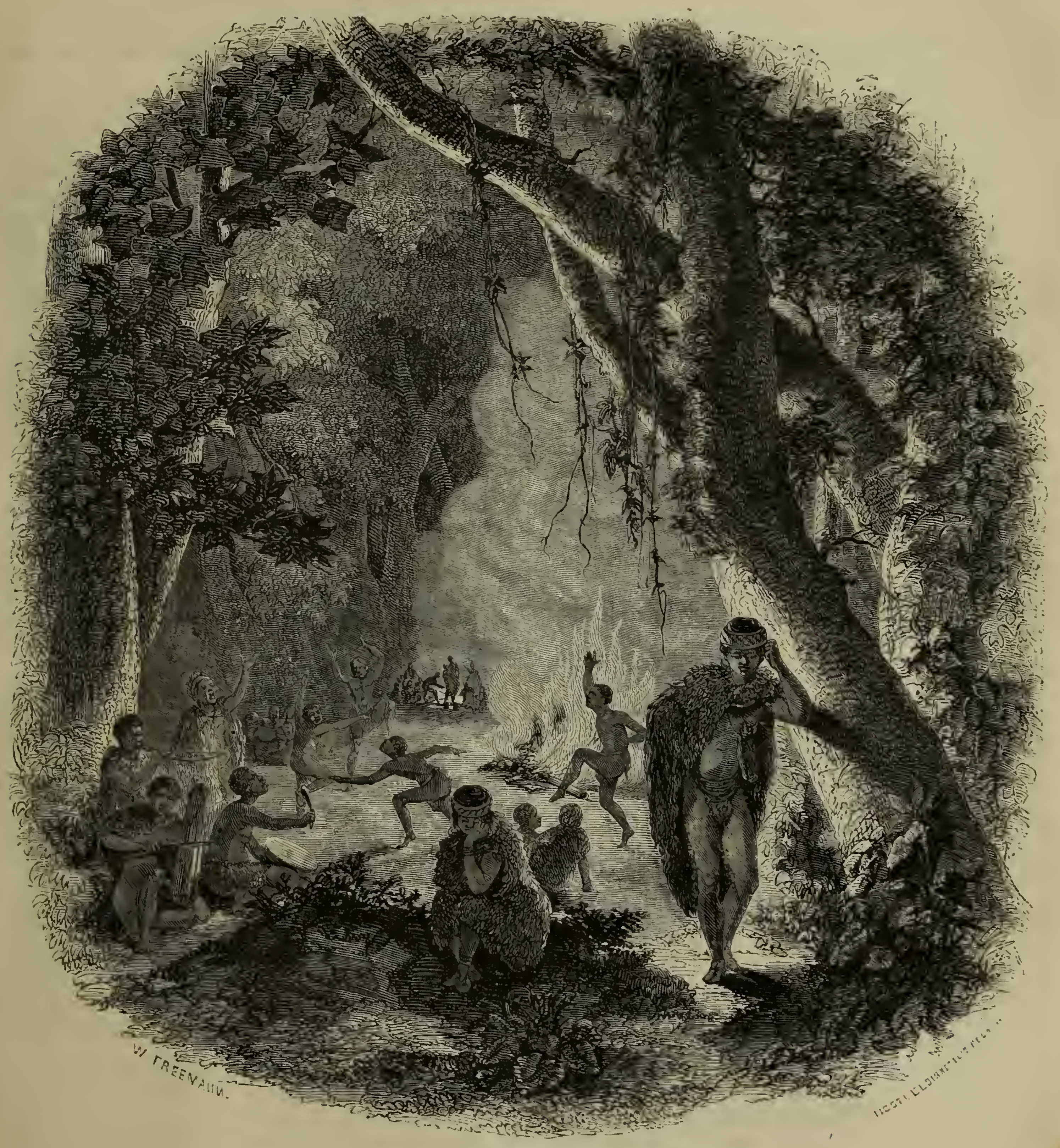
(1) Mes frères.

(2) Fusils, armes à feu en général.

(3) Dans les fréquentes escarmouches que les boers avaient avec les boschjesmens, et particulièrement avec les Cafres, il n'était pas rare que cinq à six sauvages fussent percés d'une seule balle de gros calibre. Kiès fait ici un calcul qui pouvait être à peu près compris par ses boschjesmens, parce que tous ayant été plus ou moins longtemps esclaves chez des blancs, ils avaient pu apprendre plus ou moins à compter ; mais les Hottentots sauvages n'ont point de mots pour compter au delà de six. Voici tous leurs noms de nombre 1, oui ; 2, t'kammi ; 3, t'knona ; 4, t'hacka ; 5, t'gisi ; 6, t'golo

hommes, qui auront soin de se tenir éparpillés, sans néanmoins être trop loin les uns des autres pour ne pas pouvoir se porter mutuellement secours. Que chaque groupe s'attache à un seul blanc, sans s'occuper des autres, sans le quitter; qu'on l'attaque de tous les côtés à la fois, et constamment à la course pour ne pas lui laisser le temps d'ajuster sa lourde carabine. Si vous faites cela, si vous suivez mon exemple, ce soir, quinze de vos affreux tyrans seront étendus sans vie sous les noirs ombrages des Sneeuwbergen, et les hyènes se disputeront leurs membres sanglants.

La profonde conviction de Kiès passa dans l'esprit et le cœur de ses généreux guerriers; par une acclamation générale ils lui promirent de l'imiter et de lui obéir. Après avoir jeté dans les feux assez de broussailles et de branches d'abres pour les entretenir longtemps après leur départ, ils suivirent leur chef, marchant à la file, selon leur usage, en gardant un profond silence et dirigeant leurs pas vers les rochers de t'Korka. Kiès marchait le premier, à la tête de cinquante guerriers; venaient ensuite les femmes, les enfants, et les bœufs qui portaient leurs légers bagages; puis cinquante autres guerriers sous les ordres de Klaas formaient l'arrière-garde de cette petite armée.



Fête hottentote.

BOITARD.

(La fin au prochain numéro.)

LA MALÉDICTION.

I.

Les meurtres qui sont venus cet hiver ensanglanter la capitale et jeter la terreur dans les esprits m'ont rappelé une histoire qui fit souvent l'effroi de mon enfance: la voici telle que mes souvenirs me la redisent.

J'avais, et j'ai encore, Dieu merci, un cousin qui a fait toutes les guerres d'Allemagne sous l'Empire. Un jour, il y a de cela déjà bien des années, il dit à ma mère qu'il lui présenterait un jeune Allemand dont les parents, pendant ses campagnes en Autriche, lui avaient prodigué les soins les plus affectueux.

— Soyez bonne pour mon pauvre Gustave, ma tante, dit mon cousin.

Cette phrase, bien simple en elle-même pourtant, devait, dans la bouche de l'officier corse, avoir une autre signification que celle de demander un bon accueil pour un étranger...

Gustave vint... Lors du séjour de mon cousin en Allemagne, il était un tout petit enfant; maintenant, c'était un homme remarquable par l'esprit, la figure et la tournure, seulement une sombre expression de tristesse répandue sur tous ses traits lui donnait une apparence grave et sévère peu en harmonie avec sa jeunesse. Quoique fort riche, le comte Gustave fuyait tous les plaisirs du grand monde; il n'acceptait ni invitation de bals ni grands dîners, n'allait jamais au spectacle, ne venait nous voir que lorsque nous étions en famille, et, au bout de six mois d'une connaissance assez intime, aucun de nous ne l'avait encore vu sourire.

Ma mère fit tout ce que toute femme aurait fait à sa place: elle conclut que le jeune et beau Gustave nourrissait en son cœur une passion malheureuse pour quelque ingrate et blanche fille du Nord. Puis, comme les femmes sont toujours très-curieuses en pareille matière, elle se promit de saisir la première occasion pour savoir de mon cousin les causes de la tristesse de son mélancolique ami. Cette occasion se présenta bientôt: un soir la conversation fut amenée sur les idées superstitieuses particulières à chaque pays. La Corse, ainsi qu'on le sait, fourmille de légendes fantastiques, et le progrès des lumières est resté sans effet sur certaines croyances au merveilleux, transmises d'âge en âge dans différentes familles; l'Allemagne, on le sait aussi, ne le cède en rien sur ce point à la patrie de Napoléon. Naturellement, on questionna le comte Gustave sur le degré de foi qu'il attachait personnellement à ces sortes d'idées.

A cet interrogatoire, le jeune homme, qui depuis quelques instants restait encore plus morne et plus silencieux que de coutume, se leva sans répondre, prétexta une indisposition que sa pâleur ne justifiait que trop, et nous quitta précipitamment. Il y avait quelque chose de si étrange dans ce départ, les traits du comte étaient si bouleversés, sa voix si tremblante, que chacun devina qu'un douloureux souvenir avait été réveillé chez l'étranger.

Ma mère en fit la remarque à son neveu.

— Vous ne vous trompez pas, dit celui-ci.

Mon cousin prononça ces mots comme il l'avait déjà fait le premier jour où il nous parla de son ami, c'est-à-dire avec une émotion tout à fait en dehors de ses habitudes.

La curiosité était excitée, on le questionna... Enfin, pressé par des instances réitérées, il se décida à nous conter ce qui suit:

Dans une petite ville d'Allemagne vivaient deux familles d'honnêtes bourgeois aisés, que la plus étroite amitié unissait depuis un grand nombre d'années. De père en fils, la famille de Rodric et celle d'Otto, dont les maisons étaient si voisines qu'elles n'avaient qu'une même cour, qu'un même jardin, offraient le modèle bien rare d'une paix douce et tranquille; jamais de contestations, jamais de jalouses prérogatives élevées entre les deux voisins; leur sagesse, leurs bonnes œuvres et leur probité étaient citées comme exemple dans la ville.

Un lien nouveau sembla devoir encore un jour venir resserrer l'union des deux ménages. A quelques années de distance, la femme de Rodric et celle d'Otto mirent au monde, la première un garçon, la seconde une fille; et ce fut avec une joie extrême, qu'aussitôt après la naissance de sa fille, Otto, entrant chez Rodric, lui dit:

— Voici Kitty, la femme d'Enric!

Les deux enfants s'élevèrent sous les yeux de leurs parents, croissant en beauté à l'ombre de leur amour naissant; leurs études, leurs jeux, leurs peines et leurs plaisirs étaient les mêmes. Ils savaient que, destinés l'un à l'autre, rien ne pouvait les séparer, et pendant longtemps ils vécurent heureux, sans soucis du présent, sans inquiétude pour l'avenir.

Mais qui peut compter sur l'avenir?

Il était arrêté que le jour où Kitty atteindrait sa dix-huitième année, elle deviendrait la femme d'Enric; mais Enric trouvait que c'était trop attendre, car Kitty n'avait pas quinze ans qu'elle était déjà belle.

Malheureusement pour Enric, Kitty n'était pas seulement belle, et soit que les louanges dont elle était l'objet eussent influé sur son esprit, soit que cet esprit fût naturellement léger et inconstant, Kitty était aussi coquette que jolie.

Chaque jour elle répétait bien à Enric que son cœur le préférait à tout autre, qu'elle mourrait plutôt que d'avoir un autre époux; cependant chaque jour, quand les occupations d'Enric l'éloignaient du logis, on voyait la jeune fille, pimpante et parée, se tenir à la croisée de la salle basse pour recueillir les compliments que sa beauté arrachait aux passants.

Au chagrin que l'humeur coquette de sa fiancée causait à Enric, s'en joignit bientôt un autre plus cruel encore, car il était sans remède... Enric perdit son père.

Chez tous les êtres passionnés, la douleur morale réagit violemment sur l'organisation physique, Enric l'éprouva; il tomba dangereusement malade, et l'habile médecin consulté sur son état déclara que s'il ne se décidait point à passer six mois sous un climat plus chaud que celui de l'Allemagne, il ne répondrait pas de sa vie.

Les premiers mots d'Enric furent qu'il préférait la mort au désespoir de se séparer de Kitty, et pendant quelque temps cette résolution parut inébranlable de sa part. Pourtant, quand la maladie fit de plus rapides progrès, quand on eut fait comprendre à Enric qu'une plus longue résis-

tance le séparait à jamais de Kitty, le pauvre malade céda aux larmes de sa mère éplorée, aux tendres protestations de sa fiancée; il partit...

Les adieux des fiancés furent déchirants; Enric croyait ne jamais assez demander de tendresse à la belle Kitty, Kitty croyait ne jamais assez lui en promettre. Que de larmes furent versées, que de serrements de main échangés!

Néanmoins la veuve de Rodric ne perdait pas l'espoir de voir le chagrin de son fils s'adoucir par les distractions du voyage, et quant aux pleurs qui, à l'heure du départ, étaient venus obscurcir les beaux yeux de Kitty, il n'était que trop probable que la source en serait bientôt tarie; une parure nouvelle, un nœud de ruban, une fleur, devaient suffire à consoler la légère enfant. Mais Enric, lui, ne pouvait se consoler ainsi; ni les pays nouveaux qu'il traversait, ni la beauté des sites, ni les merveilles des villes que visitaient les voyageurs, ne purent faire oublier un instant au langoureux fiancé celle dont chaque jour il s'éloignait davantage.

Hélas! si Enric n'avait eu que du chagrin, il aurait pu, ainsi que l'espérait sa mère, sinon se consoler, du moins se distraire; mais Enric éprouvait tous les tourments de la crainte et de la jalousie, et est-il rien sur la terre qui puisse distraire de cette cruelle torture?

— Ah! s'écriait le pauvre malade, l'absence n'est rien...; mais l'oubli..., mais l'idée que peut-être un autre...

Enric n'osait achever sa phrase, mais il pensait au funeste penchant de celle qu'il adorait.

— Si Kitty t'oubliait, serait-elle digne de tes regrets, disait la veuve, et n'aurais-tu point alors autant de mépris pour elle qu'aujourd'hui tu ressens d'affection?

Il est dans la destinée des coquettes d'inspirer les plus profondes passions; aussi Enric répondait-il à sa mère en cachant dans ses mains la rougeur de son visage:

— Je la mépriserais et l'aimerais tout ensemble... Mon attachement ne finira qu'avec ma vie!

— Que pouvait répondre à cela la mère affligée?... Il ne lui restait plus qu'à prier Dieu pour que Kitty ne changeât pas.

Pendant quelque temps, la veuve crut que ses prières avaient été exaucées; les lettres timbrées d'Allemagne se succédaient régulièrement, et à leur vue le sourire et la vie reparaissaient sur le visage d'Enric... Mais ce sourire, cette vie, ne furent que des lueurs passagères... Les lettres devinrent bientôt plus rares... Des jours, des semaines s'écoulèrent sans apporter des nouvelles du pays... Puis quand elles vinrent, ces lettres si impatiemment attendues, il y régnait un embarras, une froideur, auxquels un homme aussi épris qu'Enric ne pouvait se méprendre.

— Partons, partons, ma mère, dit le jeune homme...; Ketty ne m'aime plus, mais je veux la revoir avant de mourir!

Pourtant à mesure que le sol natal reparaissait aux yeux d'Enric presque mourant, à mesure que son regard découvrait au loin tous les lieux parcourus autrefois avec sa fiancée, l'espoir semblait renaître dans son cœur... Rien n'était changé autour de lui..., pourquoi Kitty ne serait-elle plus la même?

— En la voyant, je saurai si je dois vivre, dit le jeune homme; et il était à peine arrivé dans la ville, que s'avançant d'un pas rapide, il entrait dans la maison du vieil Otto...

. . . .

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'Enric pâle, les cheveux en désordre, les membres contractés, les yeux hagards, venait tomber dans les bras de sa mère.

— Un autre..., un autre est là! murmura-t-il.

Un seul soupir, un seul, accompagna cette phrase plaintive..., il fut le dernier... Enric expira...; son corps affaibli par la souffrance n'avait pu supporter la vue de Kitty infidèle!

Car hélas! Enric avait dit vrai...; peu de temps après son départ, un riche seigneur hongrois, que des affaires avaient conduit dans la demeure où demeurait Kitty, vit la jeune fille, et comme beaucoup d'autres, ne put résister à l'attrait de son admirable beauté. La noblesse, la richesse, sont de puissants auxiliaires; le comte de B** pensa qu'avec ces avantages il lui serait facile d'éblouir une simple bourgeoise, et, profitant de l'ascendant que donne un grand nom et une grande fortune, d'arriver à la séduire; mais si Kitty était coquette, Kitty aussi était sage, et le seigneur dut bientôt se convaincre que, si la jeune fille avait répondu à ses œillades, il n'en obtiendrait rien de plus.

Il fallait donc ou épouser Kitty, ou renoncer à elle. Ce dernier parti était plus facile à concevoir qu'à exécuter; le comte en fit l'épreuve, et bientôt désespérant de jamais oublier la trop séduisante bourgeoise, le noble comte hongrois, dérogeant par amour aux préjugés de son rang, s'en vint un jour humblement demander au père Otto la main de sa fille.

Le premier mouvement d'Otto fut de refuser la brillante alliance que lui envoyait la fortune; sa fille, dit-il, était fiancée à un autre...

Nous voulons croire que si la Providence n'avait point retiré de ce monde Rodric, l'ancien ami d'Otto, ce premier mouvement eût été suivi d'un second mouvement, non moins bon que le premier; mais Rodric était mort, Enric son fils était loin..., d'ailleurs, il était si malade...; n'était-ce pas folie que de croire à sa guérison, et Otto, père tendre et affectionné, devait-il sacrifier l'avenir qui s'offrait pour son enfant à une promesse que la mort allait peut-être l'empêcher d'accomplir?... Puis, s'il faut tout dire, Kitty, depuis quelque temps, paraissait être devenue assez indifférente à l'affection de son fiancé: était-il juste de lui faire épouser un homme pour lequel, sans doute, son cœur n'avait ressenti qu'un penchant éphémère? Ces raisonnements spécieux, dont la base reposait sur un titre de comtesse et sur plusieurs milliers de florins de revenu, parurent suffisamment concluants au père Otto; il parla à sa fille des propositions du comte. Kitty, comme son père, eut aussi un bon premier mouvement... Elle commença par refuser... Ensuite, et purement afin de ne pas démentir le sang dont elle était issue, un second mouvement vint, qui fit passer devant ses yeux les bijoux de sa couronne de comtesse, les trésors de son nouvel amant, ses châteaux... Elle pensa aux plaisirs qui l'attendaient, aux hommages dont elle serait l'objet... Elle se vit fêtée, entourée, adorée; mille parures allaient combler ses vœux et la rendre plus belle encore... Puis, à côté de ce prestigieux mirage, Kitty voyait l'existence monotone d'une petite ville, le titre d'une simple bourgeoise, et pour distractions les soins qu'exigent le ménage et un mari valétudinaire avant l'âge.....

Si au milieu du triste tableau que lui présentait son union avec Enric, Kitty eût encore placé l'affection du jeune homme, peut-être les nuances sombres qui semblaient voiler son avenir se fussent-elles dissipées. L'amour pur et dévoué, comme le ressentait Enric, est le rayon de soleil qui vient donner la couleur, la chaleur et la vie aux objets sur lesquels il s'étend... Mais dans le cœur de l'inconstante Kitty, l'absence avait flétri toutes les premières fleurs semées par Enric, il ne restait plus que les épines...

Ces épines parurent sans doute bien aiguës à la fiancée

d'Enric, car au mépris de ses serments, au mépris des paroles échappées de ses lèvres, au mépris de son anneau échangé, elle accepta la main du comte B**.

Hélas! ce fut au moment où, aux genoux de la jeune fille, le comte recueillait de sa bouche l'aveu qui devait combler tous ses désirs, qu'Enric, de retour, apparut sur le seuil maudit qu'il ne devait plus franchir!

. . . .

Enric était mort... Son corps, qui, selon l'usage du pays, avait été revêtu de ses plus beaux habits, fut couché sur un lit de parade, où les nombreux amis du défunt venaient déposer, comme une pieuse offrande, des couronnes de fleurs blanches. Si ce n'eût été la pâleur de marbre qui recouvrait la belle figure du jeune homme, en contemplant la sérénité de ses traits, on aurait pu croire que le sommeil seul avait abaissé ses paupières. Le soir venu, les cierges funéraires furent allumés, et les visiteurs s'étant retirés, il ne resta plus auprès du cadavre que les veilleuses et les prêtres récitant les prières des morts. Cette triste et lugubre psalmodie, que rendait plus triste encore l'obscurité de la nuit, n'était interrompue de temps en temps que par des sanglots sortant d'une chambre voisine. C'était là que, entourée de ses parents, la malheureuse mère d'Enric passait les derniers moments qui précédaient celui où son fils bien-aimé allait lui être enlevé pour jamais!

Mais tandis que la douleur veille dans la maison de la victime, le remords a appesanti sa main de fer sur les coupables, et le sommeil n'approchera pas de leurs yeux. Otto, que semblent poursuivre les reproches de l'ami qui lui fut autrefois si cher, pleure loin des regards de tous un crime qu'il n'est plus en son pouvoir de réparer. Kitty, la malheureuse Kitty, livrée à la honte de ses regrets tardifs, a tout oublié dans ce cruel moment, excepté le compagnon de son enfance, le confident de ses jeunes années... Tout ce temps d'innocence se présente à sa mémoire...; elle pense à cet amour dévoué entre tous, à cet amour si désintéressé, à cet amour qui l'accablait de soins et de tendresse... Elle voit le visage si beau de son jeune fiancé...., elle entend sa voix lui donner les noms les plus doux... Il est là, le voilà, il l'appelle...

— Non, non, s'écrie-t-elle avec exaltation, non, Enric n'a pas cessé de vivre..., il m'entendra..., il répondra à ma voix..., il me pardonnera..., nous serons encore heureux!

Et en proie à une sorte de délire, la repentante Kitty s'arrache de sa couche, et, se recouvrant à la hâte d'un long vêtement blanc, se précipite vers les lieux où repose le corps de son fiancé.

Cependant, au moment de franchir le seuil de cette maison où elle a jeté la désolation, Kitty s'arrête tremblante... La voix monotone des prêtres, le vent qui s'engouffre dans les fenêtres ouvertes, la lueur blafarde des cierges qui se projette au loin, tout la remplit d'épouvante et d'effroi... A voir cette forme blanche et svelte, hésitant aux portes de la chambre funèbre, on eût dit l'âme du défunt venant pour essayer de ranimer le corps qu'elle avait abandonné!

Pourtant, reprenant courage, Kitty approche..., elle fait quelques pas..., elle entre...; mais là, ses forces l'abandonnent... En voyant la mort répandue sur les traits de celui qu'elle a trahi, de celui qu'elle a tué, la jeune fille pousse un cri déchirant, un cri terrible..., et, sans pouvoir faire un pas de plus, elle tombe à la porte de la chambre mortuaire! A ce cri, venant troubler le repos de cette nuit solennelle, la mère d'Enric est accourue... Son visage est inondé de larmes, le désordre de ses vêtements annonce un affreux désespoir; mais dès quelle a reconnu la malheureuse Kitty, ses pleurs cessent, et sur son visage l'expression de la fureur a bientôt remplacé celle de la douleur.

— Toi ici, monstre! s'écrie-t-elle en relevant l'infortunée avec violence, tes pieds impurs ont osé souiller ces lieux, où tu as porté la désolation et la mort... Oh! viens, viens contempler ton ouvrage...

Et, à demi folle, la mère d'Enric entraîne près du lit de son fils Kitty, dont l'effroi paralyse tous les membres.

— Vois-tu, dit la veuve, vois-tu ces yeux, qui autrefois s'ouvraient sous mes baisers, ton crime a pour jamais abaissé leurs blanches paupières... Cette bouche, qui la première m'appela du doux nom de mère, ta main cruelle l'a fermée à jamais... Ces cheveux, ces boucles soyeuses, qui faisaient mon orgueil, nulle brise du soir ne les enverra plus caresser mon visage... Qu'as-tu fait de mon fils, Kitty, qu'as-tu fait de mon enfant, si doux et si beau? Qu'as-tu fait de la gloire de mes jeunes années et de l'appui de ma vieillesse? Pour un peu d'or, pour un vain titre, tu as tout oublié, Kitty..., tout, jusqu'à l'amour de celui qui t'aima plus que la vie... Oh! tu seras maudite pour ce grand forfait, tu seras maudite pour avoir privé une mère de son enfant... Tu as tué mon fils, Kitty, puisses-tu périr un jour de la main de celui qu'auront porté tes entrailles!

Telles furent les dernières paroles que prononça la mère d'Enric!

Longtemps Kitty crut les entendre siffler à ses oreilles comme le cri aigu du serpent; le jour, tous les bruits du dehors les lui apportaient...; la nuit, elle croyait les reconnaître dans le bruissement des feuilles, dans le chant des oiseaux nocturnes... Mais le temps devait effacer les remords de Kitty, comme il avait effacé son amour; peu à peu les clameurs qu'exhalait la tombe d'Enric semblaient se taire...; les regrets de Kitty s'envolaient un à un au souffle d'une nouvelle affection, aux promesses de nouveaux plaisirs, et bientôt la légère, la coquette enfant, n'entendit plus que la voix du comte de B**, son mari, disant: Je vous aime!

II.

Un an s'écoula... Kitty allait devenir mère... Ceux qui autrefois avaient vu la jeune fille auraient eu de la peine à reconnaître dans la comtesse de B** l'ancienne fiancée du malheureux Enric. Aujourd'hui pâle, les joues flétries par les larmes, les yeux rougis par l'insomnie et les traits altérés par une souffrance cachée, Kitty semblait être l'ombre de ses beaux jours d'innocence... Cependant Kitty devait être heureuse, son mari l'adorait et tous les biens de la terre étaient à ses pieds!

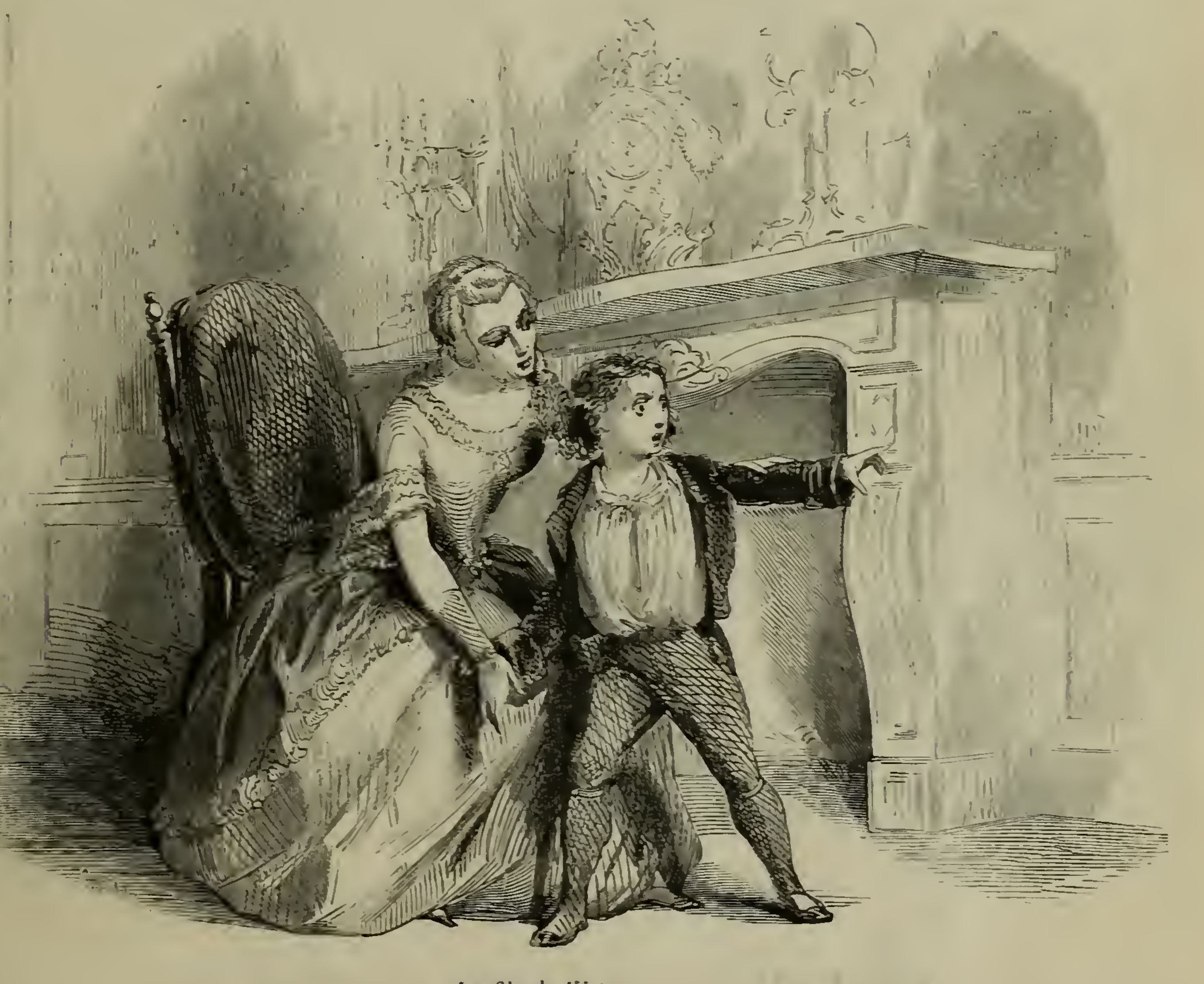
Mais, hélas! que sont tous les biens de la terre, à côté du repos de la conscience? Une fois l'enivrement des premiers mois de son mariage passé, Kitty commença à sentir les remords du passé, l'inquiétude agitait son âme, tourmentait sa pensée... Mais quelle ne fut pas la violence de cette inquiétude, l'angoisse de ces remords, lorsque Kitty devina que bientôt elle serait mère... Alors, la malédiction de la veuve se dressa devant elle comme un fantôme hideux, terrible!

Ni les fêtes dont la jeune comtesse était l'objet, ni les plaisirs et les soins dont elle était entourée, ne pouvaient un seul instant chasser de son esprit l'affreuse préoccupation qui la torturait. Partout, toujours, Kitty voyait les yeux hagards et pleins de rage de la mère d'Enric; tous les lieux où elle se trouvait avaient mille échos, répétant ces mots cruels : *Puisses-tu périr un jour de la main de celui qu'auront porté tes entrailles!*

Pour se délivrer de ses tourments, Kitty implorait la divine Providence; elle s'accusait de sa faute, demandait à Dieu de retrancher de sa vie autant d'années qu'il en fallait pour racheter le crime qui ouvrait l'enfer sous ses pas! Mais le Ciel restait sourd à la voix de la coupable, et ni pleurs, ni prières, n'apportaient d'adoucissements à ses maux. Ce fut au milieu de ce désordre de ses pensées, qui altérait si visiblement sa santé, que Kitty mit au monde un fils. La naissance d'un enfant semble toujours une bénédiction du Ciel; pour la malheureuse comtesse, le premier cri du nouveau-né lui sembla un signal de mort!

Le jeune comte vint au monde, faible et chétif; chaque jour on craignait pour sa vie. Plus tard, et à mesure qu'il grandissait, on remarqua en lui des dispositions à la plus sombre tristesse; fuyant les enfants de son âge, le fils de Kitty ne paraissait se plaire que dans la solitude, où il restait plongé dans les plus profondes réflexions. Ce goût de l'isolement était pourtant dominé par un sentiment de crainte poussé à l'excès, et tout était pour l'enfant une cause de terreur et d'effroi. Au bruit du vent, soufflant à travers les portes du grand château, demeure de sa famille, au son d'un glas funèbre, à l'annonce d'un trépas, on le voyait trembler et pâlir, et souvent, en proie à ces affreuses peurs que l'on nomme paniques, il accourait frémissant se jeter dans les bras de sa mère, et criant: *Les morts sont là...*

Ces symptômes affligeants, nul, excepté la malheureuse Kitty, ne savait à quoi les attribuer; aussi espérait-on que



Le fils de Kitty.

l'âge, l'éducation, viendraient raffermir cet esprit que la nature faible du jeune comte rendait aussi impressionnable; en entendant émettre ces paroles d'espoir, Kitty sentait son cœur se déchirer. Elle n'espérait rien, elle; car, n'était-ce pas déjà la malédiction de la veuve qui s'étendait sur elle! Oh! qui rendra jamais les angoisses de cette mère, lorsqu'à genoux devant le berceau de son fils pâle et souffrant, elle se demandait si cette vie, qu'elle ne conservait qu'au prix de ses soins et de ses veilles, ne devait servir un jour qu'à lui arracher la sienne, et si l'innocente créature qu'elle avait alors sous les yeux ne viendrait pas un jour, remplissant sa fatale mission, lui demander raison du sang qu'elle lui avait donné, des larmes qu'elle avait versées sur sa tête! Au milieu de ces alarmes, qui semblaient échappées du lieu des tortures éternelles, le temps s'écoula, comme il se serait écoulé au milieu du bonheur et de la joie... Bien des années passèrent sans amener aucun changement dans la vie de la comtesse; l'état du jeune comte, loin de s'améliorer, devenait au contraire de jour en jour plus inquiétant; sa santé dépérissait à vue d'œil, et les idées fantastiques et vagues qui tourmentaient son esprit donnaient les plus vives craintes sur la conservation de sa raison.

Un incident naturel vint donner une effrayante solution à ce drame intime, dont une seule personne connaissait le premier acte. Un soir, le fils de Kitty venait d'atteindre sa seizième année, quelques amis de la noble famille étaient rassemblés autour d'un feu clair et brillant, dans un des salons du vaste château de B**; ils s'efforçaient par quelques propos enjoués de faire diversion aux sombres pensées qui, ce jour-là, encore plus que les autres jours, semblaient voiler de deuil le front de la comtesse. Mais pas un

seul sourire ne venait errer sur les lèvres de la pauvre mère. Un vieux serviteur de la maison était mort dans la journée, et en apprenant cette nouvelle, le jeune comte avait eu une violente crise nerveuse, pendant laquelle il n'avait cessé de répéter : qu'il savait bien que Georges, c'était le nom du domestique, viendrait le visiter dans la nuit!

— Vous voyez bien, disait Kitty lorsqu'on essayait de la consoler, vous voyez bien que son mal est sans remède!

A ce mot, sans remède! une des personnes qui composaient le cercle proposa un moyen qu'elle avait, disait-elle, vu employer d'une manière infaillible; il consistait à faire jouer par quelqu'un le rôle d'un fantôme; puis, désabusant ensuite la personne frappée de crainte, on lui prouvait ainsi combien un esprit qui se laisse aller à certaines rêveries peut facilement prendre l'illusion pour la réalité. Le comte B** parut goûter ce système presque homœopathique de guérir la peur par la peur, et il fut d'avis qu'on profitât de la circonstance qui se présentait pour en essayer. La mort du vieux Georges, dont le jeune comte attendait le retour en ce monde, donnerait bien plus de crédit à une apparition; partant la découverte de la vérité aurait aussi bien plus d'empire sur les idées du malade!

Kitty trembla en voyant son mari insister pour ce moyen, qui lui paraissait un jeu cruel; elle objecta la frayeur qu'on allait causer à son fils, frayeur qui pouvait lui devenir funeste; mais lorsqu'on lui eut démontré que lors même qu'on renoncerait à cet essai, les sens agités du jeune homme lui créeraient dans tous les cas quelque funèbre apparition, Kitty consentit à s'accrocher à cette dernière planche de salut... Seulement, son amour maternel alarmé lui suggéra le désir de faire dans cette scène nocturne le principal personnage.

— Il me reconnaîtra, et moi qui ai causé son mal par ma coupable conduite, moi seule aurai pu le guérir, pensa la malheureuse mère.

Mais lorsque la comtesse se vit revêtue du long voile blanc dont on couvrit sa tête et ses épaules, un froid mortel circula dans ses veines et glaça son cœur. Déjà une nuit, nuit fatale, à pareille heure, portant presque le même costume, ne s'était-elle pas acheminée, éplorée, pleine d'effroi, vers celui qui lui devait la mort.., et là, en face de ce mort qui était son fiancé, une voix, la voix d'une mère qu'elle avait privé de son fils, n'avait-elle pas appelé sur sa tête la vengeance céleste?... Alors, Kitty trembla sous son linceul, dont chaque pli lui semblait froid et aigu comme une pointe d'acier; mais elle trembla en silence... Pouvait-elle dire, j'ai peur! lorsqu'on lui criait: Il faut sauver votre fils!

Kitty se signa, et offrant à Dieu sa vie en échange de la guérison de son enfant, entra dans la chambre du jeune comte, laissant derrière elle, à quelques pas, son mari et ses amis, qui tous avaient voulu l'accompagner dans cet étrange pèlerinage.

L'enfant dormait de ce sommeil pénible qui ressemble plutôt à l'engourdissement qu'au repos. Au bruit que fit sa mère, il ouvrit les yeux, et à la demi clarté d'une lampe de nuit il aperçut, immobile au pied de son lit, le spectre voilé.

— Georges! Georges! dit le jeune homme d'une voix étouffée... Puis, rapide comme l'éclair, le corps ruisselant d'une sueur glacée, les cheveux hérissés, il décroche une épée suspendue au-dessus de sa tête et se précipite sur le fantôme.

— Arrière, mort! cria-t-il.

On entendit un sourd murmure..., le bruit d'un corps tombant sur le plancher fut l'écho de ce cri de détresse!

Le vœu fatal de la mère d'Enric était accompli, Kitty était morte, le sein percé par la main de son fils!

Cette affreuse catastrophe, qui faillit faire mourir de douleur et de désespoir le malheureux fils de Kitty, amena pourtant une crise pour sa raison; après une longue et cruelle maladie, il recouvra la santé, et les hallucinations extravagantes auxquelles son esprit était en proie firent place à une tristesse invincible, et que ne légitime, hélas! que trop le plus cruel souvenir.

Le comte B**, dont le chagrin ne peut se comparer qu'à celui de son infortuné fils, a conçu l'espoir qu'un changement de lieu apporterait un peu de soulagement dans l'âme inconsolable de l'innocent meurtrier de sa mère, il l'a envoyé en France... Mais il est des tourments dont la mort seule peut nous délivrer!

— Maintenant, ma tante, — ajouta mon cousin en essuyant une larme furtive qui coulait sur sa joue brunie de vieux soldat, — devinez-vous pourquoi mon ami a quitté si brusquement votre salon?

Le comte Gustave est le fils de la malheureuse Kitty!!

Mme Marie de L'ÉPINAY.

LE PAPILLON ET LA CHENILLE (1).

FABLE.

Pour goûter d'un nouveau caprice,
Un papillon volait sur une fleur.
Il aperçoit, au fond de son calice,
Une chenille. — Ah! quelle horreur!
Dit le fat des jardins d'un air plus que railleur;
Que faites-vous, ma mie? est-ce là votre place?
Courtiser des fleurs, vous! quels sont vos droits, de grâce?
Croyez-vous donc qu'elles naissent pour vous,
Pour vous, d'origine si basse?
— Mon frère, apaisez ce courroux.
— Moi, le frère d'une chenille!
— En conquêtes vraiment votre mérite brille,
Vous ne sauriez vous-même les nombrer,
Et votre habit surtout doit vous en attirer,
Vous n'en êtes pas moins, mon cher, de la famille!...

Gens qui changez de costume et de nom,
Combien de vous, tels que mon papillon,
Sous un habit de cour cachent une chenille!

Le chevr de BOUFFRET.

(1) Pluche appelle les papillons, les ressuscités du peuple chenille.

SUPERSTITIONS BOURGUIGNONNES.

Il fut un temps où les hommes qui s'étaient emparés de l'autorité souveraine imaginèrent qu'ils gouverneraient plus aisément le peuple français en lui ôtant les croyances qui, depuis tant de siècles, faisaient la règle de sa conduite et sa consolation dans les peines de la vie. Pour arriver à cette totale destruction de tout principe religieux, on organisa un mode de persécution contre les prêtres; on les poursuivit comme des malfaiteurs, on mit leur tête à prix, et ils furent réduits, pour échapper à la mort, à fuir le sol français ou à se cacher loin des paroisses où ils avaient enseigné la sublime et consolante morale de l'Évangile. Pendant ces années de désolation et de terreur, des mariages se firent sans que la voix paternelle d'un pasteur vînt appeler sur l'union des époux les grâces du Ciel, et leur tracer les leçons de vertu qui pouvaient les mener au bonheur. Des enfants naquirent sans que l'eau sainte du baptême pût imprimer sur leur front le sceau de l'agrégation à la famille chrétienne. Des vieillards moururent, et leurs derniers regards ne tombèrent pas sur l'image divine, qui, à ce moment suprême, leur eût offert l'exemple de la résignation et un gage d'espérance pour une meilleure vie. Un officier municipal avait remplacé dans ces trois solennités, de la naissance, du mariage et de la mort, le pasteur chrétien, dont les touchantes prières et les pieux enseignements avaient si souvent attiré sur son troupeau les bénédictions du Ciel.

Bien des années se passèrent ainsi dans une absence totale de culte, et sans qu'une voix s'élevât pour annoncer l'existence de Dieu à ces pauvres enfants nés au village, dont les parents, toujours aux champs, avaient eux-mêmes oublié les instructions qu'ils avaient reçues dans leur enfance, et ne pouvaient en donner la moindre notion à leur jeune famille. Ces pauvres petits êtres vivaient donc comme les animaux de la basse-cour, profitant des fruits que les récoltes leur offraient, sans se douter de l'existence du Dieu qui gouvernait la nature et en régularisait les saisons.

J'ai été témoin de cette ignorance et des effets qu'elle produisait, dans un village de la basse Bourgogne, où mon mari possédait un domaine et une maison, dans laquelle ma famille et moi allions passer tous les ans le temps des vacances. Cette commune avait été privée de son curé depuis la fin de 1792 jusqu'en 1816. Pendant cet espace de vingt-quatre années, toutes les idées religieuses, et même ces pratiques instinctives plutôt que raisonnées par lesquelles les paysans croient s'acquitter d'un devoir, avaient disparu de toutes les maisons du village. Mais si j'avais eu besoin que quelque chose de nouveau fût venu me prouver que la terre n'est pas notre véritable patrie, et que notre âme aspire à une autre vie, lors même que l'éducation ne nous a pas accordé ses lumières, je trouverais cette preuve dans le besoin qu'éprouvent les hommes, même les plus ignorants, de se créer une mythologie, souvent monstrueuse, mais à laquelle ils s'attachent par crainte, par espérance. Les malheureux paysans, qui ne croyaient plus en Dieu, croyaient à une foule d'êtres fantastiques dont ils se voyaient toujours entourés, et qu'ils imploraient, tantôt pour les apaiser, tantôt pour en obtenir des faveurs.

J'étais, en 1825, l'heureuse mère d'un fils, la joie et l'orgueil de ma vie, et qui, trop parfait pour la terre, est remonté au ciel, seule patrie digne de lui... Pendant ses vacances de 1825, nous étions un soir rassemblés en famille dans l'antique et modeste salon de notre manoir villageois, lorsqu'un violent coup du marteau de la porte d'entrée nous annonça une visite, chose assez rare dans cette campagne, éloignée de la grand'route. Au bout de quelques instants, ma femme de chambre ouvrit la porte du salon et annonça à haute voix : « Les demoiselles du village. » En effet, quinze jeunes filles, de dix-huit à vingt ans, étaient précédées d'une autre, plus propre et plus parée que ses compagnes, d'une figure charmante et portant un énorme bouquet. Toute la troupe se rangea en ligne au fond du salon, tandis que Marie Belin (c'est le nom de celle qui portait le bouquet) s'avança modestement, les yeux baissés et en faisant une grande révérence. Elle demanda à mon fils *l'honneur de l'embrasser afin de n'être pas flouée*. Nous nous regardâmes tous avec l'expression de l'étonnement, ne sachant ce que cela voulait dire; mais la jolie Marie nous expliqua, dans son patois, que lorsqu'un jeune homme étranger venait passer quelque temps dans le village, les jeunes filles se réunissaient pour lui offrir un bouquet et le prier de les embrasser, afin que *le flou* ne les tourmentât pas. Mon mari lui demanda ce que c'était que *le flou*. Alors, d'un air gracieux, mais qui laissait voir qu'elle nous trouvait bien ignorants, elle nous expliqua que *le flou* était un être qui prenait toutes sortes de formes pour tourmenter les personnes endormies. Quelquefois c'était un grand oiseau qui venait se poser sur l'oreiller, battant des ailes et faisant un vent frais dont le murmure faisait d'abord plaisir, puis peu à peu ce vent se chargeait d'une étouffante odeur de soufre, qui gênait la respiration du dormeur et lui ôtait la force de faire le moindre mouvement. Une raideur affreuse s'emparait de tous ses membres et, tandis que la respiration lui manquait, il se sentait comme enchaîné et cloué sur son lit. Alors une sueur froide coulait de tout son corps, et cet état durait jusqu'aux premières lueurs du jour, ou jusqu'à ce qu'un bruit quelconque vînt chasser *le flou* et faire cesser la peine du malheureux dormeur.

On peut croire combien ce récit nous parut bizarre et extravagant; mais ne voulant pas mortifier la crédule villageoise qui paraissait ajouter tant de foi aux choses qu'elle nous racontait, nous lui témoignâmes beaucoup d'intérêt, et mon fils ne se fit pas répéter deux fois la prière d'embrasser la jolie conteuse et ensuite toutes ses compagnes, qui, moins jolies qu'elle, pouvaient cependant passer pour agréables, car, dans ce pays, les femmes ont toutes de beaux yeux, un teint brillant de santé et souvent de très-beaux traits. Nous les congédiames, après les avoir invitées à revenir toutes le dimanche suivant chercher des gâ-

teaux et des rubans que mon fils voulait leur donner en retour du bouquet qu'elles lui avaient apporté.

Lorsqu'elles furent parties, nous parlâmes longtemps de cette visite et des contes que Marie Belin nous avait débités avec tant de bonne foi. Il fut sans aucun doute pour nous que *le flou* n'était autre chose que le cauchemar, accident assez naturel chez de pauvres gens qui chargeaient leur estomac de pain noir, souvent mal cuit, au lieu de le nourrir d'aliments sains et légers. De là venaient des digestions difficiles et un sommeil lourd, traversé de rêves effrayants, que ces malheureux prenaient pour des réalités, lorsqu'ils s'éveillaient la tête lourde et les membres

Marie Belin, à la tête des villageoises.

fatigués. Ils étaient alors persuadés que *le flou* les avait visités, et qu'il avait pesé de tout son poids sur leur corps pendant leur sommeil.

L'invitation que j'avais faite, au nom de mon fils, à toutes les jeunes filles du village, de venir chercher des gâteaux et des rubans le dimanche suivant, avait trop flatté leur imagination pour qu'elles manquassent au rendez-vous. A midi elles arrivèrent toutes, à l'exception d'une seule, qui était la fille du vigneron de mon mari. Mon fils leur donna à chacune un beau gâteau de la largeur d'une assiette et deux aunes de ruban rose, que j'avais envoyé cherché la veille à Montbard. Leur joie fut au comble, et comme elles avaient bon cœur, elles demandèrent timidement si Reinette Beaubis, qui était absente, n'aurait pas aussi son gâteau et son ruban. Je voulus savoir pourquoi cette jeune fille n'avait pas encore paru avec ses compagnes. Elles baissèrent toutes la tête d'un air triste et honteux, et je fus au moment de croire que la pauvre fille avait peut-être eu le malheur de commettre quelque faute qui l'empêchait de se trouver avec ses compagnes : mais Marie Belin, l'orateur de la bande, me fit un petit signe d'intelligence et s'approcha de moi pour me parler en particulier. Je pris son bras et l'emmenai un moment dans le jardin, pendant que les autres croquaient leurs gâteaux, et elle me dit bien bas que la pauvre Reinette était malade de la frayeur qu'elle avait eue la nuit précédente. Sa grand'mère était mourante et elle était allée veiller près de son lit jusqu'à minuit, heure à laquelle sa sœur devait la remplacer et rester près de la malade jusqu'au jour. Mais la maison du père de Reinette était à un bout du village opposé à celui où demeurait la grand'mère, et à cette heure, par une sombre nuit d'automne, faire un trajet aussi long était pour une fille de dix-huit ans une chose terrible. Aussi à peine la pauvre Reinette fut-elle hors de la maison de sa grand'mère, qu'elle aperçut *la vivre*. A ce mot, je regardai Marie Belin avec étonnement : elle s'en aperçut, et me dit :

— Oh ! madame, vous êtes bien heureuse dans vos grandes villes, vous n'avez pas comme nous des choses...

En disant cela, elle baissait la tête et ne savait plus que dire. Voyant son embarras, je lui demandai ce que c'était que *la vivre*. Elle fut un peu de temps sans répondre, et enfin elle me dit :

— Madame, voyez-vous, ça paraît être comme un chien barbet blanc, mais on a beau l'appeler, ça marche devant

vous sans venir à votre appel. C'est bien mauvais signe allez, madame, quand on voit *la vivre*. C'est signe de mort, dans l'année, pour la personne qui la voit ou pour quelqu'un de ses plus proches parents. C'est toujours le samedi soir que *la vivre* se montre, et si elle vous menait du côté du grand noyer de la montagne, vous verriez là des choses à vous faire mourir de peur. La pauvre Reinette n'allait heureusement pas de ce côté-là; mais elle a toujours eu si peur, qu'en arrivant chez son père elle s'est trouvée mal et que la fièvre l'a saisie. Cependant elle va un peu mieux ce matin, et j'espère bien que ce n'est pas sa mort que *la vivre* est venue annoncer.

Je gémissais intérieurement de voir à quelles bizarres idées se livrait cette jeune fille si naïve, si douce et si digne d'être éclairée. J'aurais voulu, pendant les deux mois que j'avais à passer dans ce village, essayer de lui donner au moins les premières notions d'une religion raisonnable et faite pour ramener la paix et la sécurité dans cette pauvre tête, si frappée de visions fantastiques. Mais pour remédier à un mal, il faut le connaître, et revenant sur ce qu'elle m'avait dit du grand noyer de la montagne, je lui demandai ce qu'elle avait voulu dire par *ces choses si terribles* qu'on voyait dans cet endroit.

— Mon Dieu, madame, me dit-elle, vous ne savez donc pas que c'est là que se tient *le sabbat* tous les samedis? il y vient des sorciers de tous les pays, et au coup de minuit ils dansent en rond autour du noyer. On voit des flammes rouges et bleues qui dansent aussi, et le diable est au milieu qui fait des cris pour les exciter à la danse. Ensuite ils font un repas: les feuilles du noyer se changent pour eux en couverts d'argent, et c'est une grande chouette qui les sert à table et qui les rafraîchit en battant des ailes. Ce repas dure jusqu'à deux heures après minuit, et tout d'un coup tout disparaît. Les couverts d'argent deviennent des feuilles sèches, et rien n'annonce que cette assemblée se soit tenue dans cet endroit, sinon l'herbe qui est foulée et sèche autour de l'arbre et une odeur de soufre qu'on sent toujours là, et ça n'est pas étonnant, puisque le diable y donne bal. Et puis, il y a encore bien d'autres choses qu'on dit; mais moi, madame, je n'ai rien vu de tout ça: vous pensez bien que mon père et ma mère ne me laisseraient pas sortir la nuit; mais ils n'ont pas de peine à m'en empêcher, car, pour tout au monde, je ne voudrais pas voir pareilles choses.

Après ce singulier récit, je revins à la maison avec Marie Belin, et elle nous dit adieu ainsi que ses compagnes, avec force remerciements de nos dons et de ce qu'elles appelaient *la bonté que nous avions de n'être pas fiers avec de pauvres filles comme elles*. Je leur promis de faire porter à Reinette Beaubis son ruban et son gâteau, et le plaisir qu'eut cette jeune fille de n'avoir pas été oubliée la consola promptement de l'effroi qu'elle avait eu la nuit précédente.

Lorsque nous nous retrouvâmes en famille, les croyances de ces pauvres paysans furent pour nous un sujet de plus d'une conversation. Mon fils pensa avec raison que nous étions loin de connaître toute la légende d'êtres surnaturels dont ils se croyaient entourés.

— C'est dans les veillées, nous dit-il, qu'on pourrait savoir une foule d'histoires que racontent les vieilles femmes en filant leurs quenouilles. Dès demain, je veux y aller, et comme toutes les jeunes filles me veulent du bien, je suis sûr qu'avant peu je serai regardé comme un membre très-important de cette singulière société.

Nous rîmes beaucoup de ce projet, et il nous parut très-amusant de savoir au juste ce qui se passait dans ces sortes de réunions. Le lendemain donc, qui était un lundi, sur les huit heures du soir, mon fils, en veste de chasse et en souliers poudreux (pour qu'une toilette plus soignée n'en imposât pas à ces bonnes gens), s'achemina vers le lieu où se tenait la veillée. Il avait eu la précaution de garnir ses poches d'une douzaine de cornets de tabac pour capter la bienveillance des hommes et des vieilles femmes, et ce moyen lui réussit au delà de ses espérances. Au moment où il mettait la main sur le loquet de la porte, il entendit des voix criardes et discordantes qui chantaient en chœur une complainte, dont l'air était digne des paroles qui n'avaient elles-mêmes ni rime, ni mesure, et dont le sujet était l'apparition de la baronne de Montfort, sous la figure d'une louve si vieille qu'elle avait la barbe grise, et que sa peau résistait aux balles de tous les chasseurs du pays. A la fin d'un des couplets de cette étonnante complainte, mon fils ouvrit la porte et dit qu'il venait prendre sa part du plaisir de la soirée et entendre la belle complainte de la baronne. A ce mot, une des chanteuses, grande femme sèche, noire et nerveuse comme un athlète, se leva et dit dans son patois :

— Faut ben, monsieur, que je vous contions d'abord la chose sur quoi c'te chanson a été faite; ça vous la fera mieux comprendre. Faut donc vous dire que, dans le bois de Bocavaux, il y a une louve qu'on n'a jamais pu tuer. Tous les hommes du village se sont assemblés plus de cinquante fois pour tâcher d'en délivrer le pays. Ils lui ont tiré des coups de fusils chargés à balles, à lingots et à mitraille. Bah! rien n'a pu entamer sa peau, et vous entendez ben que ça n'est pas étonnant, car c'est la baronne de Montfort qui revient sous cette forme par la permission du diable, et il empêche qu'elle ne soit blessée par les coups qu'on tire sur elle. Quand un chasseur la couche en joue, au lieu de fuir devant lui, elle le regarde en face avec des yeux flamboyants, et au moment où le coup part la louve disparaît sans laisser aucune trace. On ne voit ni sang, ni herbe foulée dans l'endroit où elle était, et on pourrait penser qu'on en est délivré, si le lendemain elle ne reparaissait plus méchante et plus affreuse à voir. Mais elle connaît bien les hommes qui ont tiré sur elle, et elle se venge en ôtant le lait à leurs vaches et en donnant la gale à leurs moutons. D'autres fois, elle rend leurs chevaux rétifs et ils reculent au lieu d'avancer. Enfin quand il arrive du mal dans le pays, quand les vignes sont attaquées par les vermisseaux, quand l'ivraie étouffe le bon grain, quand les poules cassent leurs œufs au lieu de les couver, soyez sûr, monsieur, que c'est la baronne qui fait tout ce dégât pour se venger des coups de fusil qu'on a tirés sur elle. J'avons fait une complainte là-dessus, et dans nos veillées, chacun fait son couplet; ça apprendra aux enfants à se défier de la baronne et à ne pas l'irriter.

— Mais elle était donc bien méchante de son vivant, cette baronne? reprit mon fils.

— Ah! je le crois qu'elle était méchante, reprit la Guillaude (c'était le nom de l'orateur femelle). Elle faisait mettre au carcan, dans toutes ses terres, les gens qui ne la saluaient pas comme elle voulait l'être, et ceux qui ne pouvaient pas lui donner tous les ans une poule étaient obligés d'aller passer une heure à genoux, pendant huit jours, auprès du *trou des fées*, et le huitième, d'y jeter un canard, qui allait, en nageant dessous terre, gagner la rivière près du moulin de Bocavaux, et là, le meunier le prenait et le portait à la baronne.

— Quest-ce, dit mon fils, que ce *trou des fées?* je ne connais pas cela.

— Ah! vous ne le connaissez pas! hé bien, demain ma-

tin, vers neuf heures, venez sur le chemin qui conduit à Montfort; j'y serai. Apportez un canard, attachez-lui une jarretière rouge à la patte pour le reconnaître; vous le jetterez dans le trou que je vous montrerai, et quand vous l'aurez vu bien englouti, retournez sur vos pas en toute hâte, prenez le chemin de la rivière, et quand vous serez près du moulin, attendez avec patience; moins d'un quart d'heure après votre arrivée, vous verrez sortir votre canard d'un buisson qui est à dix pas du moulin.

Cela parut si extraordinaire à mon fils, qu'il voulut s'assurer du fait par lui-même. Il resta quelques instants à écouter des contes, tous plus absurdes les uns que les autres, et il revint à la maison, enchanté de sa soirée et du projet qu'il arrangeait pour le lendemain.

Après une de ces nuits tranquilles comme on les passe à la campagne, mon fils se leva avec le jour et fut acheter un canard chez une vieille femme qui faisait métier d'en élever. Il riait de bon cœur en tenant son canard par les pattes et il nous raconta ce qu'il allait en faire. Après avoir rempli son havresac de quelques provisions pour son déjeuner, il se mit en route avec son fusil, son chien et son canard sous le bras. C'est lui que je vais laisser parler et raconter ce qu'il vit et ce qu'il fit dans cette excursion.

— Je sortis de la maison à huit heures, et je montai lentement le chemin de la montagne qui conduit au château de Montfort; laissant mon fidèle Pyrame courir dans les champs et faire lever quelques perdrix, je ne voulus pas m'amuser à les tirer pour ne pas manquer l'heure que m'avait indiquée la Guillaude.

A quelques centaines de pas du village, je l'aperçus devant moi, et je ne fus pas peu surpris de la voir danser sur le chemin, tourner comme si elle valsait, puis sauter sur place dix fois de suite, faire des gestes, puis tracer quelque chose sur le sable avec une baguette qu'elle tenait à la main. Je pressai le pas et j'arrivai près d'elle avant qu'elle m'eût reconnu, tant elle avait la vue troublée par la rapidité de ses évolutions. Je savais que cette femme avait dans le village la réputation d'être sorcière, mais personne ne l'accusait d'être méchante ni dangereuse. Quand elle me vit elle s'arrêta tout court, et moi aussi; elle pour reprendre haleine, et moi pour considérer cette figure étrange, dont le talent descriptif de sir Walter Scott se serait emparé avidement s'il l'eût rencontrée. Son bonnet d'indienne était tombé dans la vivacité sauvage de sa danse. Une forêt de cheveux blancs, hérissés et emmêlés, formait une auréole autour de sa tête; son visage noir, maigre et luisant, ses yeux étincelants comme deux escarboucles, ses dents blanches et son ensemble satanique, justifiaient un peu la réputation de sorcellerie qu'on lui avait faite dans tout le pays. Elle avait quitté ses sabots pour danser plus à son aise, et ses pieds nus, habitués à la fatigue, n'étaient point blessés par les pointes acérées du sable de la montagne. J'avais plus de pitié que d'éloignement pour cette femme que je croyais folle, mais qu'un examen plus réfléchi me montra seulement exaltée, douée d'une vigueur étonnante à son âge (elle avait soixante-deux ans), et flattée, à ce qu'il me parut, d'exciter la curiosité des villageois et de se faire une sorte de célébrité à sa manière dans tout le canton.

J'abordai donc l'étonnante danseuse en lui disant:

— Eh bien, Guillaude, il me paraît que tu es en joie dès le matin.

— Ah! ah! monsieur, vous voilà, et votre canard aussi? c'est bon. Mais oui, je suis joyeuse; car voyez-vous, c'est le vent de la pluie qui souffle; demain il y aura un temps affreux pour tout le monde, mais ce sera un temps superbe pour moi. J'irai sur le bord de la rivière, dans une cabane que j'ai faite moi-même et qui n'est vue de personne à cause des saules qui la couvrent, et là, j'attendrai ce que les fées m'enverront.

— Comment, les fées?

— Oui, mon bon monsieur, les fées: tantôt c'est un morceau de bois, tantôt un paquet de chanvre, tantôt une poule qui s'est noyée, tantôt une planche ou quelque pièce de linge que l'eau entraîne. Moi je suis là à attendre avec un crochet; et tout ce qui passe, je l'attire à moi et j'en fais mon profit. On dit comme ça dans le village: La Guillaude ne possède pas un pouce de terre, et pourtant elle ne manque de rien: c'est qu'elle est sorcière. Ah! bien oui, sorcière! mon bon monsieur, vous ne le croyez pas, n'est-ce pas?

— Non, Guillaude, je ne crois pas aux sorciers.

—Ah! bien, moi, mon bon monsieur, je n'en dis pas autant; j'y crois, et j'en connais.... ; enfin, suffit; je ne les nomme pas, et pour cause. Mais moi, je ne le suis pas, sorcière; si je l'étais je serais plus riche que je ne le suis, et je ne me donnerais pas tant de peine. Je crois aux fées; je viens, quand le temps se couvre, danser auprès du trou qu'elles ont creusé sur la montagne, et je les prie de faire en sorte que la rivière m'amène bien du bois, bien de bonnes choses, et toute ma sorcellerie consiste à n'être pas paresseuse, à me lever avec le soleil pour ramasser tout ce que les autres laisseraient perdre. J'ai chez moi du bois pour me chauffer l'hiver, un lit fait avec la laine que les moutons laissent sur les buissons d'épines, et que je vais ramasser. J'ai des rideaux et des couvertures faits avec les morceaux d'étoffe et de toile que la rivière m'amène, et je trouve en glanant assez de blé pour me nourrir, parce que je suis sobre et que je fais tout servir sans rien perdre.

Je ne pouvais m'empêcher d'admirer cette créature intelligente, laborieuse et contente de ce que tant d'autres mépriseraient. En la regardant attentivement, on voyait que sur elle tout était propre; ses vêtements étaient ce qu'on peut imaginer de plus grossier, mais tout était net, exempt de taches, et cette femme n'inspirait pas le dégoût. Je lui demandai pourquoi elle se fatiguait à danser à son âge, et en quoi cela pouvait lui être avantageux.

— C'est pour les fées, me dit-elle avec un air mystérieux, ça leur fait plaisir, elles aiment la gaieté, et plus je chante et plus je danse, plus elles m'envoient de bien.

— Mais, ma pauvre Guillaude, c'est Dieu qui t'envoie ces biens, et non les fées qui n'existent que dans ta tête.

— Ah! le bon Dieu; autrefois on parlait de lui dans le pays. Dans ma jeunesse, il y avait ici un curé qui nous en parlait tous les dimanches; hé bien, voyez-vous, c'est passé de mode. Depuis ce temps-là il est venu des gens qui nous ont dit que tout ce qu'enseignaient les prêtres n'était que des bêtises. Lesquels croire? moi je ne suis pas assez savante pour connaître la vérité sur tout ça. Je ne tue ni ne vole, je ne fais de mal à personne, et je ne crois pas que je puisse être punie de n'en pas savoir davantage. *Jean-Benoît*, qui est le plus savant du village, nous dit tous les jours à la veillée qu'il y a des fées, que c'est elles qui ont creusé le trou de la montagne: c'est bien sûr, allez, que ce n'est pas une main d'homme qui a fait ça; vous en direz tout ce que vous voudrez, mon bon monsieur. Tenez, nous voici auprès, regardez, et dites-moi ce que vous en pensez.

En effet, je vis une ouverture qui était presque recouverte par de la mousse et des broussailles. Je m'en approchai, et elle me parut avoir environ cinquante centimètres

de largeur sur une longueur de plus du double. Une profonde obscurité régnait dans cette excavation, dont il était impossible d'apercevoir les parois et de calculer la profondeur. Au grand effroi et scandale de la Guillaude, j'approchai mon visage le plus près possible de l'ouverture, afin de reconnaître la qualité de l'air qui en sortait et de tâcher de deviner par quelques émanations ce que pouvait contenir ce souterrain. Je sentis un air très-frais qui m'arrivait par bouffées, et qui ne m'apportait d'autre odeur que celle que répand la terre mouillée. Aucun bruit ne s'y faisait entendre, et il y avait lieu de penser qu'aucun reptile n'y faisait sa résidence.

— Tu vois, dis-je à la Guillaude, que les fées ne sont pas mécontentes de ma visite : maintenant, je vais leur envoyer mon canard pour leur dîner. En disant cela, j'attachai à la patte de l'innocente volatile un petit ruban rouge que j'avais apporté. Je m'approchai de l'ouverture, et tenant le canard par les ailes, je le lâchai dans l'espace obscur où j'entendis pendant quelques secondes le bruit de son vol, puis je n'entendis plus rien.

— Allons, allons, mon bon monsieur, dit la Guillaude, alerte, dépêchez-vous de ramasser votre fusil et d'aller au moulin de Bocavaux ; allez d'un bon pas, et quand vous serez près du moulin, regardez à votre gauche ; vous verrez un buis son de ronces, et vous n'y serez pas longtemps sans voir reparaître votre canard.

Je fis exactement ce que me dit cette femme. Après lui avoir donné quelques pièces de monnaie et la moitié de mon déjeuner, je partis pour le moulin, et chemin faisant, je me moquais un peu de moi-même et de la crédulité avec laquelle j'allais au-devant de mon canard. Ma course fut à peu près de trente-cinq minutes. En approchant du moulin, je vis à gauche le buisson qui m'avait été désigné; il touchait au bord de l'eau et formait une voûte de verdure, sous laquelle je m'assis pour attendre le revenant sur lequel je ne comptais guère. En l'attendant, je me mis en devoir de déjeuner avec un appétit de chasseur; mais à peine avais-je mangé deux bouchées, qu'un léger bruit, qui me sembla partir presqu'à mes pieds, me fit suspendre mon repas. Ce bruit se renouvela d'une manière plus distincte, l'eau bouillonna, et, à ma grande surprise, je vis mon canard sortir d'une touffe de mousse, au pied même du buisson dans lequel j'étais assis. Il traînait après lui sa jarretière, dont le bout flottant traçait un sillon rouge sur l'eau bleuâtre de la rivière. En me voyant là, le pauvre canard se mit à crier et à se sauver à la nage, croyant peut-être que j'allais lui faire recommencer son voyage souterrain ; mais je me souvins du vers de *Phèdre* :

On ne voit pas deux fois le rivage des morts.

Et ne voulant pas manger le pauvre animal dont je m'étais servi pour une expérience, je lui laissai la liberté d'aller où bon lui semblerait ; puisse sa jarretière de ruban ne l'avoir pas accroché à quelque buisson, où une fouine gloutonne sera venue en faire sa proie!

De retour à la maison, je réfléchis à ce souterrain et à la destination qu'il pouvait avoir eue jadis. Je connaissais déjà sa direction depuis le *Trou des fées* jusqu'à la rivière : mais il s'agissait pour moi de savoir si, depuis ce trou jusqu'au château de Montfort, il n'y avait pas continuation du même chemin souterrain. Je savais que dans le village de Montfort il existait un vieillard de quatre-vingt-quinze ans, encore plein de sens et de vigueur, qui avait été jadis garde-chasse de la baronne de Montfort et son homme de confiance. Je résolus de le voir et de le questionner sur ce que je désirais savoir au sujet du souterrain.

Après m'être reposé pendant quelques heures, je partis pour aller consulter le père Lefebvre (c'était le nom de ce vieillard); je fus reçus avec joie et politesse par ce brave homme, dont l'esprit naturel et les souvenirs de ses anciens maîtres rendaient la conversation infiniment attachante. Bien différent de ses voisins, il avait conservé les principes religieux et les saines croyances qu'il avait reçus dans sa jeunesse, au château de cette baronne que les paysans de ses terres avaient métamorphosée en louve. Il gémissait de leurs erreurs et des folies par lesquelles ils avaient remplacé l'idée si consolante d'un Dieu, protecteur du pauvre comme du riche. Enfin, quand je lui eus raconté la course que j'avais faite le matin et le passage de mon canard par le souterrain, il se mit à rire, et me dit que je ne lui apprenais rien de nouveau ; que le souterrain lui était bien connu, qu'il allait depuis le château jusqu'à la rivière, et qu'il avait servi dans les temps de guerre à approvisionner le château sans être aperçu par les assiégeants. Il m'apprit de plus que le dernier comte de Montfort avait conçu le projet d'établir une pompe dans ce souterrain pour faire monter l'eau de la rivière jusqu'au château, qui, placé sur le point le plus élevé de la montagne, n'était abreuvé que par l'eau du ciel, recueillie en des citernes, insuffisantes dans les sécheresses. Mais la Révolution et la mort du comte avaient fait avorter ce projet. Depuis, la voûte du souterrain s'étant crevée, cet accident avait formé l'excavation que les paysans avaient nommée le *Trou des fées*.

— J'ai bien des fois parcouru ce boyau dans toute sa longueur avec M. le comte, me dit-il ; il a près de trois quarts de lieue de long; un homme peut aisément s'y tenir debout, et c'est un de ces beaux ouvrages comme on n'en fait plus aujourd'hui. Je ne suis pas surpris, ajouta-t-il en haussant les épaules, que ces brutes *de là-bas* disent que c'est l'ouvrage des fées.

Je quittai ce vénérable vieillard en lui promettant de le revoir souvent pendant mon séjour à la campagne, ce que j'ai fait toujours avec plaisir et souvent avec fruit, car ce digne homme était une chronique vivante du passé, qu'il connaissait très-bien. Je retournai encore quelquefois à la veillée où j'étais toujours le bienvenu, mais je me lassai bien vite de toutes les extravagances que j'entendais raconter et qui tournaient dans le cercle étroit du *flou*, de la *vivre*, de la *baronne*, des *fées* et du *grand noyer*.

Qu'elles étaient pauvres, froides et absurdes, ces croyances superstitieuses, en comparaison de celles que ces malheureux avaient abandonnées! Mais Dieu aura pitié de leur ignorance, et dans les trésors de sa miséricorde se trouvera le pardon de l'erreur.

Ici finit le récit de mon fils.

Je dois ajouter que depuis 1816 cette pauvre commune a été l'objet de la sollicitude paternelle de monseigneur l'évêque de Dijon. Mon mari et mon fils ayant fait connaître à ce digne prélat l'état d'ignorance où étaient tombés les habitants de ce village, un curé respectable et éclairé y a été envoyé. Sa mission n'était pas facile; il s'en est acquitté en véritable apôtre, et aujourd'hui, ce troupeau égaré par l'erreur est rentré au bercail, et ne ferme plus les yeux à la lumière de la foi et de la raison.

MARIE DE BLAYS.

CHRONIQUE DU PONT-NEUF.

PREMIÈRE PARTIE.

I. Paris en 1550. — II. Le Pont-Neuf, fondé en 1578, achevé en 1604. — III. La huitième merveille du monde. — IV. Le Pont-Neuf et la Samaritaine. — V. Les deux cortèges. Un règne qui finit, un règne qui commence.

I. — PARIS EN 1550.

Vers le milieu du seizième siècle, Paris avait pris un accroissement considérable. L'enceinte de Philippe-Auguste, devenue trop étroite à cause du grand nombre d'habitants et de constructions nouvelles, avait été élargie dans sa partie septentrionale par les rois Charles V et Charles VI. De vastes et somptueux hôtels s'élevaient autour du Louvre. Les couvents, les maisons particulières s'emparaient rapidement de l'espace resté libre au delà de ces opulentes demeures, et le quartier Saint-Honoré avait acquis un tel développement en peu d'années, que, sur la butte Saint-Roch, on avait fondé une nouvelle église pour la commodité de ceux qui se trouvaient à une trop grande distance de Saint-Germain-l'Auxerrois.

Sur la rive gauche de la Seine, le mouvement, insensible d'abord, ne s'était pas moins manifesté à la longue, et, dans les dernières années du règne de Henri II, on commença à s'alarmer sérieusement de l'*étendue excessive* de la ville. Des mesures même furent prises pour remédier à ce grand accroissement, et un édit du mois de novembre 1549 fit *défenses à toute personne, de quelque qualité qu'elle fût, de faire bâtir de neuf dans les faubourgs de Paris, à peine de confiscation du fonds et du bâtiment* (1).

En effet, l'augmentation des tailles et des corvées opérée par suite des dernières guerres avait réduit un grand nombre d'habitants de la campagne à venir chercher à Paris l'immunité dont on y jouissait à cet égard. Pour recevoir ce surcroît de population, les propriétaires des environs s'étaient empressés de construire autour de l'enceinte de la ville (2), et les faubourgs se trouvaient ainsi considérablement agrandis.

Déjà on voyait des groupes de maisons se former çà et là, comme autant de bourgs réunis entre eux par des enclos cultivés avec soin.

Non loin de la rue Taranne, ainsi nommée, dès le quinzième siècle, en l'honneur de l'échevin Simon de Térennes, mais qui d'abord avait porté les noms de rue Aux-Vaches, rue de la Courtille, et rue Forestier, s'ouvraient successivement les rues de Tournon, du Colombier, du Four; et les gens de qualité qui, jusque-là, s'étaient tenus dans le voisinage des maisons royales, se portaient avec une sorte d'empressement vers un quartier nouveau, espérant y trouver ce qui commençait à manquer ailleurs, l'air et l'espace.

Ainsi, sur les deux rives de la Seine et presque en regard l'un de l'autre, s'élevaient deux grands quartiers habités par l'élite de la société parisienne et destinés à rivaliser de puissance et de richesse. Par cela même, les relations de l'un à l'autre étaient devenues plus fréquentes, et les moyens ordinaires de communication en bateau ou par le pont Saint-Michel ne pouvaient plus suffire. Il fallut songer à en créer d'autres.

C'est alors que fut conçu le projet d'un pont appuyé sur la pointe de l'île du palais, et portant par ses deux extrémités, d'un côté, sur le quai des Augustins, de l'autre, sur celui de la Mégisserie.

Le règne de Henri III compte trop peu d'établissements utiles pour qu'on ne lui fasse pas honneur de celui-ci.

II. — LE PONT-NEUF.

Le samedi 31 mai 1578, le roi Henri III, accompagné de sa mère, Catherine de Médicis, de Louise de Lorraine-Vaudemont, son épouse, de M. le duc de Nevers et autres princes, seigneurs et dames de la cour, ainsi que des principaux magistrats de la ville, se rendit en grande pompe sur la rive gauche de la Seine, et là, dans un endroit creusé entre le couvent des Augustins et l'hôtel de Nevers, fut posée la première pierre du Pont-Neuf, sous laquelle on avait placé quelques pièces d'argent et de cuivre doré à l'effigie du roi et des deux reines.

« La pierre estant assise, dit un historien contemporain, « on présenta au roi une truelle d'argent, avec laquelle il « prit du mortier en un plat (aussi d'argent) et le jeta sous « la dite pierre, sur laquelle estoient gravés ces mots :

(1) Ce règlement, le premier qui ait fixé les bornes de la ville de Paris, est fondé sur cinq motifs qui valent la peine d'être mentionnés ici, tant ils peignent naïvement les mœurs de l'époque et l'impuissance de l'autorité publique. Ces motifs sont les suivants :

« 1° Les franchises et exemptions dont jouissent les habitants de « la ville et faubourgs de Paris y attirent plusieurs des autres villes « et villages pour l'exemption de payer la taille.

« 2° Les apprentifs des artisans de la ville quittent leurs maîtres « avant que le temps de leur apprentissage soit achevé, pour se retirer aux faubourgs et y travailler pour leur compte, sans être sujets à aucuns chefs-d'œuvre ni visites, en sorte qu'étant ignorants, « leurs ouvrages sont défectueux, et que, d'un autre côté, le manque « de compagnons fait renchérir le travail et la marchandise.

« 3° En plusieurs maisons des faubourgs sont des tavernes et lieux « de retraite pour les gens de mauvaise vie; d'où s'ensuivent vols, « larcins, meurtres et autres crimes.

« 4° Une si grande multitude de gens dans une même ville et ses « faubourgs (Paris comptait alors 200,000 habitants) y font une si « grande consommation de vivres et des autres choses nécessaires à « la subsistance et commodité des habitants, que la disette est à « craindre.

« 5° Enfin, il est trop difficile de maintenir l'ordre et la discipline « entre un si grand nombre de citoyens, et il serait à craindre que le « défaut d'une bonne police ne jetât cette grande ville dans le désordre et la confusion. » (*Ordonnances des rois de France*, Fontanon, tom. Ier, pag. 842.)

(2) Cette enceinte était celle de Philippe-Auguste. On peut s'en faire une idée aujourd'hui en suivant, à partir du quai de la Tournelle jusqu'au palais de l'Institut, les rues qui ont porté ou portent encore le nom de *fossés*, telles que celles des Fossés-Saint-Bernard, des Fossés-Saint-Victor, des Fossés-Saint-Michel ou Saint-Hyacinthe, des Fossés-Monsieur-le-Prince, des Fossés-Saint-Germain-des-Prés, et des Fossés-de-Nesle, à présent rue Mazarine. Il est d'autant plus aisé de se représenter exactement le tracé de cette enceinte que les rues dont nous venons de parler ont été bâties sur les fossés même, et que ces fossés étaient devant les murailles. Au surplus, les murailles étaient percées de sept portes principales, savoir : la porte Saint-Bernard ou de la Tournelle, les portes Saint-Victor, Saint-Marcel et Saint-Jacques (abattues en 1684), la porte d'Enfer ou de Saint-Michel, au haut de la rue de Laharpe ; la porte Buci, dans la rue Saint-André-des-Arts, vis-à-vis de la rue Contrescarpe, et la porte de Nesle, sur la place du palais de l'Institut. Plus tard, on fit une autre porte au bout de la rue Dauphine. Une inscription en lettres d'or sur une table de marbre noir indique l'endroit où elle était située. Cette porte fut détruite en 1673.

PONS LVTETIÆ STRVCTVS, DICTVS NOVVS, ET QVÆ EX EO PROSPICI POSSVNT.

(VUE DU PONT DE PARIS, DIT PONT-NEUF, ET DE SA PERSPECTIVE, EN 1646.)

Ste Della-Bella Florentinus. Ins. Fecit. A. D. 1646. Cum privilegio regis.

1. Pons novvs.	1. Le Pont-Neuf.	6. Porticvs Lvparæ.	6. La galerie du Louvre.
2. Lvpara.	2. Le Louvre.	7. Tvrris Nelensis.	7. La tour de Nesle.
3. Palativm Nivernense.	3. L'hostel de Nevers.	8. Fanvm S. Germani Altissiodorensis.	8. L'église de St Germain l'Auxerrois.
4. Statva Henrici magni.	4. La statue d'Henri le Grand.	9. Fanvm S. Germani Pratensis.	9. L'église de St Germain des-Prés.
5. Ambvlacrvm reginæ.	5. Le Cours de la reyne-mère.		

HENR. III. FR. ET POL. R.
POTENTIS. AVSP. CATH. MATR. LUD. CONJV. AVG.
OB. C. VTIL PUB. FVND. PON. JAC S. ET DIVER. URB.
NOBILIS. PAR. MAG. VIAT. COMP. M. RER. OM. Q IMP.
ET EX COM. PER DIV. OR. ÆQ. CON. PRID. CALEND. JVN. 1578.

« Au-dessous de cette inscription estoient aussi gravés « trois escussons aux armes de France, de Pologne et des « dites roynes (1). »

Durant cette cérémonie, on remarqua que la figure du prince portait l'empreinte d'un profond chagrin. C'est que dans la matinée même de ce jour, il avait vu, à travers les croisées du Louvre, passer le convoi funèbre de ses deux favoris, Quélus et Maugiron. On sait qu'à la suite d'une misérable querelle entre Quélus et le sire d'Antraguet, un triple duel avait eu lieu au parc des Tournelles, combat dans lequel Maugiron avait perdu la vie, et Quélus, son ami, avait reçu une blessure dont il était mort peu de jours après. Voilà pourquoi Henri était triste. Et comme l'opinion publique était peu favorable aux jeunes seigneurs qui régnaient alors à la cour du dernier des Valois, il se trouva des gens qui, loin de sympathiser avec la douleur et les regrets du prince, firent observer malignement qu'un monument inauguré sous l'empire de tels sentiments, devrait être appelé le *Pont-des-Soupirs* ou *des Larmes*.

Quoi qu'il en soit, l'utilité de ce moyen de communication entre les deux rives de la Seine était si généralement sentie, que le premier président Christophe de Thou, l'intendant des finances Claude Marcel, et, à leur exemple, tous les magistrats qui avaient à cœur les intérêts de la ville de Paris, donnèrent leurs soins à l'exécution de cette grande entreprise. A la fin de la première année, les quatre piles du côté des Augustins étaient déjà à fleur d'eau, les fondements des autres étaient jetés, et déjà on pouvait entrevoir l'époque où, sous la conduite d'Androuet Ducerceau, l'œuvre serait complétement terminée, lorsque les guerres civiles de la Ligue suspendirent les travaux.

Ils ne furent repris avec quelque suite que sous le règne suivant, alors que Henri IV, après avoir désarmé les partis et fait la paix avec l'Espagne, se trouva paisible possesseur de la couronne. Vingt années s'étaient écoulées, durant lesquelles on était parvenu à grand'peine et à travers des interruptions fréquemment renouvelées, à élever au-dessus de l'eau les piles du grand bras de la rivière, tandis qu'on achevait quelques-unes des arches commencées sur l'autre côté. Henri IV voulut que les travaux fussent poussés avec activité. A défaut de Ducerceau, retiré en pays étranger, il en confia la conduite à Guillaume Marchand, qui s'était fait une grande réputation par la construction du château de Saint-Germain-en-Laye; et celui-ci, fidèle aux volontés du maître, mena si bien les choses que, dès les premiers mois de l'année 1603, on pouvait traverser la rivière, partie sur le sol même du pont, partie sur des poutres posées entre les piles dont les arches n'étaient pas encore terminées.

Bien que le passage ne fût pas sans danger et qu'il eût déjà donné lieu à plusieurs accidents graves, le roi voulut le tenter au mépris de toutes les observations contraires. On lit à ce sujet dans le journal de son règne :

(1) Claude Malingre, *Antiquités de Paris*. — Voici le sens de l'inscription rapportée ci-dessus : « Henri IIIe, de France et de Pologne, roi très-puissant, sous les auspices de Catherine, sa mère, et de Louise, son auguste épouse, a, pour cause d'utilité publique, posé les fondements de ce pont, en présence des divers magistrats de la très noble ville de Paris, du grand-voyer, des magistrats de la Cour des comptes, etc., après en avoir longtemps et mûrement délibéré; la veille des calendes de juin 1578.

« Le vendredi 20 juin 1603, le roi passa du quai des « Augustins au Louvre par-dessus le Pont-Neuf, qui n'était « pas encore trop assuré, et où il y avait peu de personnes « qui s'y hasardassent. Quelques-uns, pour en faire l'essai, « s'étaient rompu le cou et tombés dans la rivière, ce que « l'on remontra à Sa Majesté, qui fit réponse (à ce que l'on « dit) que c'étaient gens malavisés, et que d'ailleurs il n'y « avait pas un de tous ceux-là qui fût roi, comme lui. »

Le Béarnais avait raison vraiment de compter sur son étoile. Il avait affronté bien d'autres périls pour arriver jusqu'au Louvre! Cette fois, le passage était moins long et moins difficile; le franchir lui semblait jeu d'enfant. Il en sortit à son honneur.

Quant au pont, il ne fut achevé qu'à la fin de l'année suivante.

III. — LA HUITIÈME MERVEILLE DU MONDE.

Cette voie nouvelle était à peine ouverte que la population tout entière s'y porta avec une sorte d'enthousiasme. Son existence en effet semblait prendre une face nouvelle; on eût dit que, pour la première fois, il lui était donné de contempler dans leur majestueux ensemble tous les développements de sa chère Lutèce. C'étaient des aspects tout nouveaux, un ciel plus vaste, un air plus pur, un spectacle plein de mouvement et de vie. Du milieu du pont, la vue embrassait comme par enchantement le ciel et l'eau, la ville et la campagne, de vastes jardins et de somptueux hôtels. Et lorsque après avoir admiré ces merveilles, le passant poursuivait sa course, il se croyait heureux d'atteindre à travers un si court espace cette rive où il ne parvenait jadis que par de longs détours.

Aussi il faut voir avec quelle naïve complaisance les écrivains de l'époque, historiens et chroniqueurs, se font l'écho de l'admiration publique : Le Pont-Neuf, dit l'un, est la huitième merveille du monde. C'est le cœur de la ville et le centre de l'univers, s'écrie un autre : le cœur de la ville, puisqu'il est la cause de la circulation et du mouvement; le centre de l'univers, puisque c'est là qu'affluent de toutes parts habitants et étrangers. Nommez-moi, ajoute un troisième, un autre point de la terre où il y ait un tel flux et reflux de gens de toute sorte que, pour rencontrer ceux qu'on cherche, il suffise de s'y promener une heure!

A ce langage, on pressent déjà que le Pont-Neuf est destiné à devenir le séjour des charlatans et des bateleurs :

Tous gens qui se croiront l'hyperbole permise.

Convenons pourtant que ce fol enthousiasme n'était pas sans quelque fondement raisonnable, et que tout ce bruit fait autour d'un monument de médiocre architecture n'empêchait pas d'en apprécier le côté sérieux et vraiment utile. En effet, si l'on se reporte à l'époque où il fut achevé, si l'on compare l'état de la ville avant et après sa construction, on sera forcé de reconnaître que jamais établissement de ce genre ne fut suivi d'un aussi grand résultat. Paris était divisé en trois grands quartiers (1) ; c'étaient comme trois villes dans une ville; trois villes presque isolées, rivales, jalouses de leurs priviléges, paralysant l'action de l'autorité administrative et refusant de concourir à un but commun. Le Pont-Neuf fit disparaître en grande partie ces rivalités malheureuses; il devint un lien puissant entre les deux rives opposées; il s'abaissa comme un symbole d'union sur les trois quartiers, dont il effaça peu à peu les dénominations diverses, et accrut leur prospérité en multipliant leurs rapports.

Mais voilà que nous tombons à notre tour dans l'exagé-

(1) *La Cité* proprement dite, *la Ville* au nord, *l'Université* au midi.

ration que nous reprochions à nos prédécesseurs : nous faisons de l'enthousiasme à outrance. Reprenons le rôle modeste qui nous convient, et n'oublions pas que nous écrivons une chronique.

IV. — LE PONT-NEUF ET LA SAMARITAINE.

Le Pont-Neuf peut être considéré comme un des plus beaux ponts de l'Europe. Il en est de plus vastes dans leur développement, de plus élégants dans leur forme, de plus solides dans leur construction, mais aucun ne réunit à un plus haut point les trois conditions nécessaires à un monument de ce genre : l'utilité, le caractère et l'aspect. Il est porté sur douze arches en plein cintre, dont sept sur le grand bras du fleuve et cinq sur le petit bras. La partie de l'île sur laquelle il appuie contient encore l'espace de deux arcades. Au-dessus des arches et dans toute la longueur du pont, règne une large corniche supportée par des consoles ornées de têtes de sylvains, de satyres et de dryades d'un beau travail et qu'on attribue à Germain Pilon. La longueur totale du Pont-Neuf est de deux cent vingt-neuf mètres quarante-un centimètres, et sa largeur de vingt-trois mètres dix centimètres. Le sol du pont, dit l'auteur d'une ancienne description à laquelle nous empruntons ces détails, est divisé en trois voies : une, au milieu, pour les carrosses et les grosses voitures ; deux, sur les côtés, pour les piétons ; la première, large de cinq toises, les autres, élevées en trottoirs et s'élargissant en demi-cercle au-dessus de chaque pile, aux endroits aujourd'hui occupés par des boutiques de construction pareille (1).

A la seconde arche du Pont-Neuf, du côté du quai de l'École, on construisit, vers l'an 1607, un bâtiment d'assez gracieuse apparence, dans lequel était renfermée une pompe destinée à élever l'eau et à la distribuer ensuite au Louvre, aux Tuileries et à quelques autres quartiers de la ville. Ce bâtiment fut appelé la *Samaritaine*, à cause d'un groupe sculpté sur la façade principale, représentant Jésus-Christ et la Samaritaine près du puits de Jacob. « C'est, dit André Duchesne dans son livre des Antiquités des villes et des châteaux de France, une Samaritaine, laquelle verse de l'eau à nostre Seigneur ; et au-dessus, une industrieuse horloge qui non-seulement monstre et marque les heures devant midy, en montant, et celles qui suivent après, en descendant, mais aussi qui sert à cognoistre quel chemin le soleil et la lune font sur nostre horizon, représenté selon la diversité de leurs cours par une pomme d'ébène ; voire qui représente les mois et les douze signes du zodiaque, compris dedans six espaces en montant et six en descendant. Plus, quand l'heure est preste à sonner, il y a derrière l'horloge certain nombre de clochettes, lesquelles représentent tantost une chanson, tantost une autre, qui s'entend de bien loing et est fort récréative (2). »

(1) Il entrait dans le plan des premiers constructeurs d'elever sur ce pont des maisons semblables à celles qui occuppaient les deux côtés du pont Saint-Michel et du Pont-au-Change ; on avait même pratiqué, à cet effet, des caves dans l'interieur des piles. La crainte de gêner la circulation et de nuire à la beauté de la vue fit renoncer à ce projet. On boucha l'ouverture des caves ; mais on aperçoit encore des soupiraux à quelques-unes des piles. Les petites boutiques en pierre de taille ont été construites en 1775, sur les dessins de Soufflot, pour remplacer les misérables tentes qu'on dressait dans toute l'étendue du pont, pour des marchands de toute sorte.

(2) Ce petit édifice fut détruit en 1712. Retabli en 1715, puis restauré en 1772, il a definitivement été abattu en 1813. La reconstruction de 1715 avait été faite d'après les dessins de Robert Coste, architecte du roi. Les deux figures étaient de Bernard et de Fremin, sculpteurs habiles de l'Academie de peinture et de sculpture. Sous le bassin, on lisait cette inscription empruntée à l'Écriture sainte :

FONS HORTORUM,	*Fontaine des jardins,*
PUTEUS AQUARUM VIVENTIUM.	*Puits d'eaux vivantes.*

On comprend quel attrait devait offrir aux Parisiens la nouveauté de cet édifice, ajouté à un monument objet lui-même de l'admiration générale, et qui excitait la curiosité par deux phénomènes jusque-là sans exemple : une pompe hydraulique (1) et un carillon.

Tel était le Pont-Neuf au commencement du dix-septième siècle : un lieu de réunion et d'amusements unique en son genre ; un bazar et une promenade où se pressait, à toute heure du jour, une foule active, remuante, sans cesse renouvelée ; une immense cohue où figuraient, pressés et presque confondus, les gens de loisir et les gens d'affaires, princes et magistrats, gentilshommes et marchands, bourgeois et militaires, hommes de tous métiers, femmes de toute condition et de toute sorte, menacés, ballottés, heurtés par des cavaliers, des carrosses et des charrettes circulant sans cesse au milieu d'eux.

Encore un peu de temps et, sur ce vaste théâtre où se jouent les scènes les plus vives et les plus variées de la comédie humaine, les baladins et les charlatans viendront aussi prendre place. Ici, contre les maisons qui forment l'entrée de la rue Dauphine, Mondor et Tabarin dresseront leurs tréteaux en plein vent ; à quelques pas de là, Desiderio Descombes haranguera les passants dans un langage inouï jusque-là ; maître Gonin exécutera ses plus beaux tours de passe-passe aux yeux des spectateurs ébahis ; plus loin, en tournant sur le quai et presque en face de l'hôtel de Nevers, Brioché établira son réjouissant spectacle de marionnettes ; les tireurs de laine et les coupeurs de bourse profiteront de l'occasion pour exercer, eux aussi, leur honnête industrie ; et le poëte Berthaud pourra tracer un portrait fidèle en représentant le Pont-Neuf :

« Rendez-vous des charlatans,
« Des filous, des passe-volans ;
« Pont Neuf, ordinaire théâtre
« Des vendeurs d'onguent et d'emplâtre,
« Séjour des arracheurs de dents,
« Des fripiers, libraires, pédans,
« De coupe-bourses, d'argotiers,
« De maîtres de sales métiers,

(1) On nous saura gré sans doute de citer quelques passages d'un document fort rare et fort curieux non-seulement parce qu'il fait mention d'une invention utile, mais aussi parce qu'il peut être considéré comme le point de départ de toutes les mesures par lesquelles l'administration de Paris a cherché à assurer à cette ville une bonne et abondante distribution des eaux de la Seine. Nous voulons parler des lettres-patentes accordées par Henri III, le 1er mars 1585, lettres contenant *privilége du Roy pour l'élévation des eaues et autres belles et utiles inventions.* Elles portent en substance :

« Henry, par la grâce de Dieu, etc., etc.

« Nos chers et bien amez Nicolas Wasseur Hun, bourgeois de Basle « en Suisse, Jehan Desponde et Paul Latreille, nous ont fait remons- « trer qu'après avoir longtems cherché le moien de pouvoir lever « les eaues d'un lieu bas et profond en hault, ils sont parvenus par la « grâce de Dieu, à la cognoissance du vrai secret, tellement qu'ils « ont les moiens de faire monter l'eaue des puits aussi hault et « en telle quantité qu'ils voudront, et faire de chacun puits une « fontaine courant continuellement, et ce sans aide d'homme et « animal quelconque, ains par soi ! Davantage, ils peuvent faire « des fontaines pour nostre bonne ville et cité de Paris, en tous « les endroicts qu'il sera nécessaire, lesquelles jetteront conti- « nuellement autant d'eaue qu'on voudra, et ce par le moien d'un « canal qu'ils prendront dans la rivière, laquelle eaue sera plus claire, « nette, et plus saine à boire que celle de la dicte rivière, chose très- « utile et necessaire à nostre dicte ville de Paris. — Et pour ce que « beaucoup de gens promettans mêmes choses se pourraient estre « présentez à nous sans toutes fois avoir sceu effectuer leur entre- « prise, les dicts exposans offrent d'en faire la preuve à leurs propres « cousts et despens, qui est le vrai moien d'oster l'erreur et desfiance « qu'on pourrait avoir d'eux et leur invention... — A raison de quoi « leur accordons, pendant trente ans, le privilége de la dicte inven- « tion, etc. Signé par le Roy en son conseil. » (*Archives curieuses de l'histoire de France*, t. X, p. 419.)

« D'opérateurs et de chimiques,
« Et de médecins purgitiques,
« De fins joueurs de gobelets,
« De ceux qui rendent des poulets, etc. »

Nous aussi nous aurons à faire connaître ces choses à nos lecteurs, et peut-être nos récits renfermeront-ils, à côté de curieux détails et de révélations piquantes, quelques bonnes et sérieuses leçons. Mais n'anticipons pas.

V. — LES DEUX CORTÉGES.

Le 13 mai 1610, la reine Marie de Médicis avait été sacrée et couronnée dans la basilique de Saint-Denis. Le 16 mai était le jour fixé pour son entrée solennelle. Paris, en cette occasion, avait pris son plus bel air de fête. De grandes réjouissances avaient eu lieu. Les magistrats de la ville avaient convoqué la milice, et le roi, placé à une des fenêtres de la Samaritaine, avait vu défiler les différents corps de métiers avec leurs costumes pittoresques, leurs attributs particuliers et leurs riches bannières.

D'autres fêtes se préparaient encore. Dans les rues et sur les ponts, partout où le royal cortége devait passer, s'élevaient de riches décorations. Aux fenêtres des maisons brillaient déjà des flammes et des banderoles aux mille couleurs. Les murs étaient couverts de tentures magnifiques, et sur ces tentures on apercevait un nombre infini de devises, d'inscriptions et d'emblèmes.

Le Parlement lui-même avait dû céder la place aux ouvriers chargés de faire, dans la grande salle du palais, les apprêts du festin royal; et, pour ne pas interrompre le cours de la justice, il avait transporté son siége sur la rive gauche de la Seine, dans le couvent des Grands-Augustins.

Tout était dans la joie et dans l'attente. La journée du 14 allait finir; on touchait au moment souhaité. Tout à coup on apprend que le roi est tombé sous les coups d'un assassin, et aussitôt les préparatifs de fête font place aux préparatifs de deuil.

Et le lendemain de ce jour néfaste, un étrange cortége traversait silencieusement le Pont-Neuf, se dirigeant vers

Louis XIII allant au Parlement.

le couvent des Augustins. Sur une petite haquenée blanche, caparaçonnée de violet, on voyait un enfant de neuf ans, couvert d'un manteau violet avec chaperon. C'était le fils de Henri IV, entouré des principaux seigneurs et des

officiers de la couronne ; puis venait le carrosse de la reine en longs habits de deuil et toute couverte de crêpes. Elle était escortée par les cent gentilshommes de la chambre, avec leurs haches d'armes à bec courbé, et suivie des archers de la garde et des cent-Suisses, marchant tambour battant.

Le peuple, accouru pour assister à ce triste spectacle, s'informait curieusement de tous les détails de l'assassinat commis la veille, et, se précipitant ensuite sur les pas du jeune Louis, il faisait retentir l'air du cri mille fois répété : *Vive le roi!* comme pour exprimer à la fois ses regrets et ses espérances.

Quant au nouveau monarque, il se rendait au Parlement pour y tenir sa première séance et demander que la reine sa mère fût nommée régente du royaume. Les députés choisis pour le recevoir étaient rangés devant la porte du cloître ; le roi mit pied à terre, et fut conduit par eux dans la salle où la cour était assemblée.

La nomination de la reine comme régente de France avait été décidée par un arrêt rendu dès la veille. Cet arrêt fut confirmé d'un consentement unanime.

« Après la séance, dit le journal de *l'Étoile*, la reine, très-affligée, mais aussi très-satisfaite de ce qui venait d'être fait, se rendit au Louvre, et le roi, accompagné des princes, seigneurs et gentilshommes, entouré de ses gardes, alla à Notre-Dame, où tout le peuple cria fort haut : *Vive le roi!* mais la plupart les larmes aux yeux. »

Cependant le corps du roi mort avait éte exposé dans la grande chambre du Louvre. Le peuple fut admis à le voir, et depuis ce moment jusqu'à celui où les portes se refermèrent, la foule, triste et silencieuse, ne cessa de se presser autour du lit funèbre. Le défunt était vêtu d'un pourpoint blanc et coiffé d'un bonnet de velours rouge chamarré de passementeries d'or.

Le lendemain, le corps fut mis dans le cercueil, et on exposa dans une chambre ardente l'effigie du roi, parée de tous les insignes de la royauté.

Les jours suivants furent employés aux préparatifs des funérailles ; et, le 29 juin au matin, tout était prêt pour la cérémonie.

Tous ceux qui devaient faire partie du convoi étaient réunis de bonne heure au Louvre et aux Tuileries, attendant le signal du départ et priant.

Le peuple se pressait dans les rues et sur les places, tendues de draperies noires portant des écussons aux armes de la ville.

Plaçons-nous parmi les spectateurs les plus favorisés et voyons défiler le cortége funèbre au moment où, abandonnant la chaussée du Pont-Neuf, il incline à gauche pour prendre le quai des Orfévres et se diriger vers Notre-Dame.

Deux heures viennent de sonner à l'horloge de la Samaritaine, et, par un de ces contrastes qu'on observe parfois en de telles circonstances, le carillon a fait entendre, au milieu de la foule émue, un de ses airs les plus joyeux. Le cortége, sorti du Louvre par la porte qui fait face à Saint-Germain-l'Auxerrois, débouche sur le quai de l'École, s'avance avec lenteur au milieu d'une double haie de gardes, et se déploie majestueusement en suivant la partie septentrionale du Pont-Neuf.

En tête, marche le colonel-général des archers de la ville de Paris, avec ses lieutenants en robe de deuil ; ses archers ayant leurs hoquetons et portant chacun une torche aux armoiries de la ville. Viennent ensuite les ordres religieux : Récollets, Capucins, Minimes, Capettes de Montaigu, Réformés de Picpus, les Augustins, les Jacobins, les Cordeliers, les Carmes et les Feuillants ; et successivement, mais à courte distance les uns des autres, cinq cents pauvres en habits de deuil, le chaperon en tête et une torche à la main ; les soldats invalides ; les vingt-quatre jurés crieurs de la ville ; le chevalier du guet et tous ses archers en deuil, leur enseigne traînant à terre ; les sergents à verge du Châtelet et les notaires.

Après eux on aperçoit, monté sur un cheval drapé de noir, le prévôt de Paris, vêtu d'une longue robe de deuil, dont la queue est portée par un homme qui tient en main un bâton couvert de velours blanc. Le prévôt marche à la tête des officiers et des commissaires du Châtelet, ayant à sa droite les officiers de la ville, et à sa gauche les sergents à cheval.

Puis, viennent les paroisses, au nombre de trente ; les chanoines de Notre-Dame et de la Sainte-Chapelle, les seuls qui aient droit de chanter ; l'Université avec le recteur et le grand-doyen de Notre-Dame.

Entre les chanoines et les docteurs des Facultés, sont les musiciens de la Chapelle du roi, tous en surplis et avec le chaperon sur l'épaule.

On voit s'avancer à leur suite : les officiers des écuries, pages et cavalcadours ; — les capitaines et lieutenants des gardes ; — les officiers de chevau-légers ; — le grand-prévôt de l'hôtel du roi, avec ses archers armés de leurs longues hallebardes ; — le capitaine de la porte avec les portiers ; — les cent-Suisses, portant leur enseigne à demi-ployée ; — tous les officiers de la maison du roi ; — la Cour des monnaies, la Cour des aides et la Chambre des comptes ; — les gentilshommes servants et les maîtres d'hôtel du roi ; — le grand-maître des cérémonies à cheval, portant un guidon de velours violet semé de fleurs de lis d'or et couvert de crèpe noir ; — douze armuriers et sommeliers d'armes.

Le char du roi, où est son cercueil couvert de velours noir avec une croix de satin blanc au milieu. Ce char, orné tout autour de vingt-quatre écussons aux armes de France et de Navarre en broderies d'or, est tiré par six chevaux, couverts de velours noir croisé de blanc, et conduits par deux cochers en livrée de velours pareil.

En avant du char est le vidame du Mans, capitaine des cent gentilshommes de la Chambre ; à droite et à gauche est rangée une partie de la garde écossaise, et derrière, marchant de front, sont les capitaines des gardes, MM. de Praslin, de Montespan et de Vitry, suivis de douze pages, montés sur des chevaux semblables à ceux du char.

Après les pages, les écuyers. Ceux-ci portent les diverses parties de l'armure royale : les éperons dorés, les gantelets, l'écu, la cotte-d'armes et le heaume.

Aux écuyers succèdent, dans l'ordre suivant : les aumôniers, prédicateurs et confesseurs du roi ; — les évêques et archevêques, avec la chape de velours noir et la mitre de toile d'argent ; — les ambassadeurs de Savoie, de Venise et d'Espagne, en deuil et à cheval, précédés de hallebardiers et conduits chacun par un évêque, monté sur une mule drapée de noir ; — le nonce ordinaire du pape, assisté par l'archevêque d'Embrun, et le nonce extraordinaire par l'archevêque d'Aix, tous montés sur des mules en deuil ; — MM. de Joyeuse et de Sourdis, également sur des mules, et en habits de cardinaux ; — le cheval d'honneur, richement caparaçonné de velours violet et azur, tout semé de fleurs de lis d'or, et conduit à la main par trois écuyers ; — autour du cheval, les douze rois d'armes et les douze pages de la Chambre, vêtus de velours noir et marchant à pied ; M. le grand-maître, sur un cheval couvert de velours noir croisé de satin blanc, et portant l'écharpe et l'épée du roi ; — deux huissiers de la Chambre avec leurs masses ; — MM. les évêques de Paris et d'Angers ;

— puis les magistrats du Parlement, en robe rouge et en bonnet carré; et, au milieu d'eux, le lit de parade sur lequel repose l'effigie du roi, porté par les *hannouars* (officiers porteurs de sel), ayant en écharpe de longs bourrelets de velours noir.

Aux coins du lit sont les présidents en robe rouge, avec manteau fourré d'hermine et le mortier par-dessus la barrette. Ils sont entourés d'un double rang de gardes écossaises.

Voici maintenant les magistrats de la ville : le prévôt des marchands et les échevins, à qui a été réservé l'honneur de porter le dais; et, à leur suite, le comte de Saint-Pol, tenant en main un bâton recouvert de velours noir; le chevalier de Guise, portant la bannière de France; enfin le baron de Termes; montés tous trois sur des chevaux caparaçonnés de velours noir avec croix de satin blanc, et représentant : le premier, le grand-maître; le second, le grand-chambellan, et le troisième le premier-gentilhomme.

Ici le cortége s'interrompt brusquement, et on voit s'avancer, à une assez grande distance, sur des chevaux couverts de serge noire, cinq princes, savoir : le prince de Conti, le comte de Soissons, ainsi que les ducs de Guise, de Joinville et d'Elbeuf, suivis chacun de sept ou huit gentilshommes de leur maison, chargés de porter la queue de leurs longs habits de deuil.

Après les princes, viennent les ducs d'Épernon et de Montbason à cheval; neuf chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit, à pied, et portant sur leur riche costume de toile d'argent un grand manteau de velours noir à chaperon baissé; puis, cent gentilshommes en deuil et un assez grand nombre de pages avec toque et manteau de velours noir.

Le cortége était fermé par les quatre cents archers des gardes, précédés de quatre trompettes ainsi que de quatre officiers portant les enseignes des compagnies : rouge, verte, bleue et grise, toutes couvertes de crêpes. Ils marchent l'arme renversée, et ont le manteau de deuil avec le chaperon en forme.

C'est en cet ordre que le convoi s'achemine lentement vers l'église de Notre-Dame où sera chanté l'office des morts. Et, le jour suivant, après une dernière messe solennellement célébrée, et une oraison funèbre prononcée par l'évêque d'Aix, il reprendra sa marche pour ne s'arrêter que devant les caveaux de la basilique de Saint-Denis.

Ainsi, dans l'espace de quelques jours, le Pont-Neuf avait plusieurs fois changé d'aspect et de physionomie. Il avait vu le deuil succéder à la joie; les trophées et les guirlandes de fleurs qui décoraient ses abords avaient été remplacés par les tentures de funérailles; et sa population, d'ordinaire si bruyante et si animée, s'était rangée silencieuse et morne, pour voir passer deux cortéges marchant vers des termes bien différents, et conduisant deux rois, dont l'un allait gravir les degrés du trône, et l'autre prendre possession de sa dernière demeure.

De telle sorte que devenu en peu de temps le théâtre de si grands et si soudains événements, retentissant tour à tour de chants de fête et de chants funèbres, parcouru successivement et presque sans intervalle par les flots pressés de la multitude et les rangs majestueusement alignés des grands corps de l'État, le Pont-Neuf aurait pu dès ce moment emprunter la fameuse devise de la cloche : *defunctos ploro, plebem voco, festa decoro ;* et qu'aujourd'hui, nous pourrions à notre tour dire de lui ce que Bossuet dit de l'Océan : *étonné de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers et pour des causes si différentes!*

EUGÈNE LABAT.

(Incessamment la seconde et la troisième partie, dont voici les sommaires :

VI. La statue équestre. — VII. Le maréchal d'Ancre. L'évêque de Luçon et les émeutiers. — VIII. Les charlatans. Desiderio Descombes, maître Gonin et Brioché. — IX. Les baladins. Mondor et Tabarin. — X. Ponts-neufs et vaudevilles de la Samaritaine. Le chansonnier du ciel et le chansonnier du diable. — XI. Troubles et sédition au sujet de Mazarin. La cour et le parlement. Répression sanglante. Arrêts presidiaux, et executions.

XII. Cartouche et sa bande. Les voleurs de bonne maison. — XIII. Fêtes et spectacles à l'occasion du mariage de Louise-Elisabeth de France avec dom Philippe, infant d'Espagne (1739). — XIV. Les racoleurs. L'auberge du Grand-Vainqueur et la feuille de route. Recruteur recrute. — XV. Histoire véritable du beau Fleur-de-Genet. — XVI. Le Pont-Neuf avant et après la revolution de 1789. Troubles. Réjouissances publiques. Levée en masse. — XVII. La nouvelle statue équestre. Conclusion.

MERCURE DE FRANCE.

(DU 12 MAI AU 12 JUIN.)

SCIENCES : Succès et vogue du télégraphe électrique. — Nouvelle invention de M. Daguerre. — Inoculation des arbres. — *L'Histoire des Gaulois*, de M. Amédée Thierry. — LETTRES ET ARTS : Le palais de Ninive. — Musée babylonien. — Restauration de la chanson. — Poésies. — Livres nouveaux etc. — TRAVAUX DE PARIS — La place Saint-Sulpice. — Le souterrain des Tuileries. — THEATRES. — Loterie de Saint-Eustache. — Courses de chevaux.

La vogue universelle que nous avions prédite à la télégraphie électrique[1] commence à se réaliser. Le télégraphe de Rouen fonctionne depuis plusieurs semaines avec un succès complet. Le premier jour de l'expérience, M. Arago, qui était à Paris, et M. Breguet, qui était à Rouen, ont causé ensemble comme dans leur cabinet. — Comment vous portez-vous? a demandé M. Arago. — Parfaitement bien, a répondu M. Breguet, je suis en train de fumer un cigare. Ces deux phrases ont volé de Paris à Rouen, et *vice versâ*, en beaucoup moins de temps que nous n'en mettons à les écrire, et la conversation s'est prolongée ainsi tant qu'il a plu aux illustres savants. Depuis ce moment, le télégraphe ne s'est pas démenti une seconde, et pendant que les voyageurs vont et viennent à grand bruit sur les rails-ways, les dépêches voyagent silencieusement sur les fils de fer et de cuivre tendus par les poteaux. Aux stations extrêmes ces fils plongent dans des puits, de sorte que le retour du courant galvanique s'effectue à travers la terre. Et, chose remarquable et heureuse! quand on prend ainsi la terre pour conducteur, au lieu d'employer un second fil, le courant perd moins d'intensité que jamais. Le mécanisme, pour la transmission et la réception des signaux, est le même que le mécanisme anglais décrit dans notre article de février dernier, sauf une différence que nous signalerons le mois prochain, en donnant à nos lecteurs le dessin des appareils de départ et d'arrivée.

— M. Daguerre, s'il faut en croire les peintres en miniature, ne pouvait se consoler d'avoir inventé le daguerréotype, cet instrument qui fait à la minute de si horribles portraits de femmes et d'enfants et qui ne réussit qu'auprès des hommes excessivement barbus. Tant y a que le célèbre inventeur, avec ce génie d'observation qui le distingue, vient, dit-on, de faire une découverte plus merveilleuse encore que celle qui a immortalisé son nom. Il s'agit tout simplement de résoudre le problème qui tourmente les

[1] Voir l'*Histoire des télégraphes*, n° de février.

agriculteurs et les horticulteurs, depuis qu'il y a des parcs et des jardins. Il s'agit, en un mot, de faire croître en quelques années les arbres qui mettaient un siècle à grandir. On assure que M. Daguerre obtient ce résultat par un moyen analogue à celui qu'on emploie pour la coloration des bois. Il fait tout simplement une incision à la racine de l'arbuste. Par cette incision, il infiltre une liqueur dont la composition chimique est son secret. Cette liqueur donne aussitôt à la racine un développement considérable, et une fois cette base de l'arbre assurée, l'arbre lui-même s'élève et s'élargit dans la même proportion. Un arbuste naissant, un baliveau ainsi traité par l'inventeur, a quadruplé sa croissance en moins de trois mois, et sera un arbre à la saison prochaine.

Vous voyez d'ici les admirables conséquences d'une telle découverte, si elle se confirme et se popularise... Vous voyez les quais et les boulevards de Paris et de toutes nos villes, les promenades publiques, les routes de terre et les chemins de fer, ombragés d'ici à quelques années; vous voyez toutes les maisons de campagne entourées de parcs et d'avenues; vous voyez renaître tout à coup nos anciennes forêts, qu'on regrette en vain depuis si longtemps; vous voyez en un mot la France entière reboisée comme par magie, et rendant à ses montagnes, à ses bruyères et à ses côtes cette épaisse et verte chevelure qu'elle portait au temps des druides...

Mais les horticulteurs opposent à M. Daguerre une objection terrible. — Quand vous dégagez dans un taillis, lui disent-ils, un baliveau étouffé par ses voisins, l'arbuste prend tout à coup un développement énorme... Mais si vous n'y mettez obstacle, ce développement précoce est bientôt suivi de la mort.

Telle est, en effet, la loi de la nature, qui veut que toute chose durable se forme lentement, et qui impose les mêmes conditions à l'agrandissement et à la décadence.

M. Daguerre triomphera-t-il de la nature? C'est ce que nous ne tarderons pas à savoir. — Mais son invention ne produisît-elle que des arbres éphémères, elle n'en trouverait pas moins son emploi dans les parcs et les jardins artificiels. Les citadins pourront louer des maisons de campagne toutes nues pour la saison prochaine, et se procurer un ombrage improvisé en faisant inoculer des arbustes.

— M. Amédée Thierry, le digne frère de notre Homère historien, a présenté à l'Institut la nouvelle édition de son *Histoire des Gaulois jusqu'à la domination romaine*, éditée par M. Jules Labitte avec les soins éclairés que ce libraire apporte à toutes ses publications. Non-seulement ce livre est la préface obligée de toutes les histoires de France (et combien d'histoires ne valent pas la préface!), mais encore c'est un prodige d'érudition, de méthode et de lucidité. L'histoire de nos aïeux était éparse dans mille ouvrages grecs, latins et gaéliques. Un écrivain ordinaire n'eût trouvé là que le chaos, M. Amédée Thierry en a fait sortir un chef-d'œuvre. Jamais la science ethnologique n'était allée aussi loin. C'est un admirable tableau que celui des migrations et des filiations de tous ces peuples qui nous ont précédés dans les Gaules. les Celtes, les Kimris, les Ibères; leurs physionomies, leurs caractères leurs mœurs, leurs lois et leurs combats, sont exposés par l'auteur avec une sobriété de couleurs et de détails qui amuse et intéresse sans jamais s'écarter de la dignité scientifique. M. Thierry est un de ces écrivains qui se corrigent toujours. Il a revu scrupuleusement la nouvelle édition de son livre. Quelques assertions douteuses sur les Kimris ont disparu; des parties écourtées ont reçu de précieux développements; en un mot, le tout approche de la perfection, autant qu'il est permis à l'homme de le faire.

— Nous avons vu et admiré les dessins faits par M. Eugène Flandin sur ces fameuses ruines de Ninive, dont nous avions annoncé la découverte à nos lecteurs (*Voir* le numéro de janvier). C'est au mois de mai 1842 que M. Botta, consul de France, remarqua le premier l'angle d'un palais dans les décombres de Mossoul, près de l'ancienne Ninive. Il signala au plus tôt le fait au gouvernement, qui lui envoya M. Flandin pour l'aider dans ses recherches. Depuis lors, tous deux ont découvert, pièce à pièce, un immense palais dont ils attribuent la construction à Sémiramis. Ce palais est entièrement revêtu au dedans et au dehors, de sculptures et d'inscriptions où se révèle un art tout nouveau pour nous, avec une écriture dont le secret, perdu depuis tant de siècles, va occuper nos archéologues pendant d'autres siècles encore. Il subsiste de ce palais quinze salles avec quatre façades. Il occupait au moins 45,000 mètres carrés, et la moitié de cet espace est couverte de sculptures innombrables, rangées sur des lignes parallèles, divisées par des milliers d'inscriptions. M. Flandin n'a pas dessiné moins de 1,200 mètres de cette matière sculptée. Le reste a été déposé à Khorsabar, pour être transporté en France, avec les originaux copiés par l'artiste. Le nombre des dessins apportés par M. Flandin est de cent trente. Les principaux seuls sont terminés et vont être livrés à la gravure. Nous y reviendrons alors, et nous étudierons leurs curieux détails de costumes et de mœurs, en même temps que leur valeur comme objets d'art. Nous citerons seulement aujourd'hui les bas-reliefs les plus caractéristiques. Ce sont des rois portant la tiare et le manteau, des têtes persanes avec des yeux grecs, et un travail anatomique digne de Michel-Ange; des meubles et des vêtements d'un fini merveilleux; coupes royales unies par le haut et ciselées par le bas; monarques vaincus tenant leurs villes à la main, comme ces abbés des tableaux moyen âge, qui emportaient leurs couvents sous le bras; machines de guerre semblables à celles des croisés à Jérusalem; fouets à trois lanières dont se servent encore les Tartares de l'Anatolie; idoles brisées par des vainqueurs dans un temple en ruines, pesées en des balances qui feraient honneur aux mécaniciens d'aujourd'hui; Sardanapales courant la bête fauve dans un immense *steeple-chase*; cuirasses, justaucorps, dont parle Hérodote; chevaux admirables et admirablement harnachés; absence presque générale des femmes, et présence fréquente du type nègre. Beaucoup de ces bas-reliefs étaient peints, ce qui vient confirmer ce que nous disions naguère à propos de la résurrection de l'émail. Il n'y a que cinq ou six types de figures, mais les accessoires sont d'une variété et d'un travail prodigieux. Les ruines de Mossoul et de Khorsabar étaient-elles un palais, un temple ou un tombeau? Nous pencherions pour le palais. Mais toute l'Europe en sera bientôt juge. Les premiers débris, chargés sur un navire de l'État, vont venir former au rez-de-chaussée du Louvre un *Musée babylonien*. On ne les apportera pas tous, car ils couvriraient une demi-lieue. Mais ceux qu'on préférera n'en composeront pas moins une collection sans égale au monde. On admirera surtout deux taureaux de quinze pieds sur seize, deux idoles non moins colossales, et un lion de bronze digne de figurer entre les deux.

— Celui qui écrit ces lignes réclamait dernièrement la restauration de la chanson en Bretagne. Il demandait que l'on confiât l'enseignement populaire aux ailes si rapides de cette messagère universelle, et il citait l'exemple suivant. Lorsque le choléra décimait les villages bretons, les médecins et les prêtres recommandaient en vain la prudence et la sobriété à leurs clients et à leurs ouailles. On ne tenait aucun compte de leurs prières et de leurs menaces. Tout à coup paraît une chanson qui renferme les mêmes avis sous une forme vulgaire... Et voilà les plus récalcitrants soumis, et les progrès du fléau s'arrêtent par enchantement! M. de Salvandy, ministre de l'instruction publique, vient de nous faire l'honneur d'appliquer notre idée à toute la France. Il a institué des commissions chargées de faire noter en musique, à l'usage du peuple, les plus beaux morceaux de nos poésies nationales et religieuses, et de mettre au concours, sous forme de chansons, tous les sujets de morale et d'hygiène, la satire des préjugés funestes, l'exaltation des nobles sentiments, etc., etc... Nous applaudissons d'autant plus sincèrement à M. de Salvandy, qu'il lui aura fallu bien du courage et bien du talent pour triompher des railleries qu'une idée aussi généreuse et aussi élevée a dû exciter chez nos petits hommes d'État. MM. Saint-Marc-Girardin, Rendu et Orfila sont à la tête des commissaires-restaurateurs de la chanson.

— Le vaste projet que nous avions annoncé, de l'agrandissement des halles de Paris, touche à son exécution. Une foule considérable en admire chaque jour le plan détaillé à l'Hôtel-de-Ville (Voir le *Mercure* du numéro de janvier).

— Les travaux exécutés aux Tuileries, sous la terrasse du bord de l'eau, ont fortement intrigué les Parisiens, qui prétendaient qu'un télégraphe électrique allait s'établir du Château au Palais-Bourbon. Il s'agit tout simplement de rouvrir le souterrain qui conduisait naguère des Tuileries au jardin du roi de Rome, *ad usum Delphini*, comme on eût dit autrefois. Ce conduit débouchera, dit-on, au premier escalier, par une issue pratiquée dans le socle de la statue de Cléopâtre.

— Les embellissements de la place Saint-Sulpice s'achèvent rapidement. Au milieu, va jaillir une fontaine; à l'entour un marché aux fleurs se tiendra les lundis et les jeudis. La vente des fleurs est interdite au marché Saint-Germain.

— On va imiter et dépasser sur les chemins de fer français les *wagons-estaminets* des chemins de fer de Belgique. Nous avons déjà un wagon-poste, charmant cabinet, dans lequel un commis divise, timbre et distribue les lettres de Paris à Rouen. Nous aurons bientôt, sur les grandes lignes, des *wagons-restaurants*, des *wagons-dortoirs*, des *wagons-vespasiennes*, etc. Dans les wagons ordinaires, une table descendra du plafond, avec des jetons et des cartes, et les voyageurs pourront jouer au whist, à la bouillote et au lansquenet.

— Notre collaborateur, M. Mennechet,

ne fait pas seulement de délicieux contes en vers, c'est lui qui a fondé et terminé la grande publication du *Plutarque français*, Vies des hommes et des femmes illustres de France, rédigées par nos premiers écrivains, et *illustrées* par nos premiers artistes. Une nouvelle édition de cette œuvre nationale paraît aujourd'hui sous la direction de M. Hadot, avec des améliorations et des développements considérables. Nous avons sous les yeux les deux volumes qui comprennent le *Moyen Age* et le *Siècle de Louis XIV* (l'ouvrage entier formera six volumes), et nous ne pouvons donner que des éloges à la supériorité du texte et des gravures. Il suffit, du reste, d'en nommer les auteurs, pour placer ce livre au-dessus de la plupart de ses rivaux. Ce sont, pour le texte, MM. Arago, Cousin, Alex. Dumas, Guizot, Mérimée, Molé, Alfred de Musset, Royer Collard, Viennet, etc.; et, pour les dessins, MM. Ingres, H. Vernet, E. Delacroix, H. Scheffer, Léon Coignet, Meissonnier, Flandrin, Johannot, Boulanger; en un mot, tous nos grands écrivains et tous nos grands peintres. Les portraits du Poussin, de La Fontaine et de Lesueur, par M. Ingres, sont surtout admirables. Ce sont les seuls dessins que l'illustre maître ait jamais accordés aux publications pittoresques. Le *Plutarque* méritait assurément un tel honneur; il mérite aussi que tous les amateurs de beaux et de bons livres le mettent au premier rang dans leur bibliothèque.

— On sait que M. Soumet est mort avant d'avoir achevé sa trilogie de *Jeanne d'Arc*. C'est là certes un vrai malheur pour la littérature; mais une autre *Jeanne d'Arc* avait remplacé d'avance celle de M. Soumet; au lieu d'une simple trilogie, M. Alex. Guillemin nous a donné un poëme épique dans la plus haute acception du mot. Cette œuvre nationale n'a pas moins de douze chants, qui embrassent toute la vie de la Pucelle avec toute l'histoire de son siècle. Outre ses qualités de style et de composition, l'auteur a le grand mérite de conduire son héroïne sans tache depuis le chêne de Vaucouleurs jusqu'au bûcher de Rouen. Aussi ce poëme est un livre de morale en même temps que de patriotisme, une bonne action en même temps qu'un bel ouvrage. Bel ouvrage est d'autant mieux le mot, qu'une magnifique gravure est jointe à chaque chant de *Jeanne d'Arc*.

— Il y a quelques mois, une scène déchirante se passait au chevet d'un jeune homme mourant à la fleur de l'âge. Ce jeune homme, entouré de tout ce qui ressemble au bonheur, était un prince. Une épouse adorée, une mère en cheveux blancs, sanglotaient auprès de lui. Un prêtre apporta l'hostie consacrée qu'il divisa en deux parts. Le fils reçut l'une et la mère reçut l'autre, devant la famille en prière et en pleurs... Malgré cette touchante communion, les êtres chéris furent séparés... et la princesse pleure aujourd'hui sur une tombe avec la veuve. En même temps que ses larmes, elle vient d'y jeter des fleurs charmantes. Ces fleurs s'appellent les *Roses noires*, et ce sont les poésies du prince Elim Mestscherskï, triste héros de cette histoire, et que tous les poëtes de France avaient adopté pour frère. Tous les enfants, toutes les épouses et toutes les mères adopteront aussi ces vers écrits avec le cœur, et qui font regretter dans le prince Elim la perfection du caractère et l'avenir du talent.

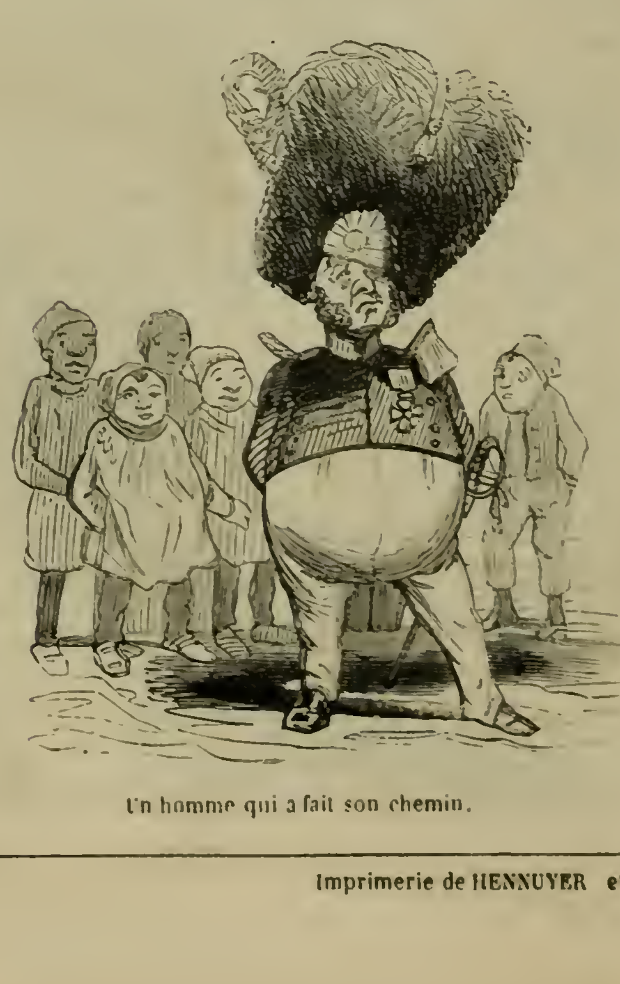
— Citons encore, pour payer notre arriéré, trois ouvrages d'un genre fort différent, mais d'une égale utilité : 1° La *Lyre de la jeunesse*, recueil de chœurs à l'usage des écoles musicales, paroles de M. E. Plouvier, musique de M. A. Scard, connu par le succès de ses compositions aux fameux concerts des Orphéonistes. 2° Le *Dessin linéaire* appliqué à l'industrie, avec cinq cent vingt-quatre modèles gravés sur acier, par M. J.-P. Thénot, auteur de tant d'excellents traités de perspective. M. Thénot a prouvé ici *qu'il est aussi nécessaire et aussi facile d'apprendre à dessiner que d'apprendre à lire et à écrire*; c'est dire assez que ce livre convient à toutes les classes, et qu'il aura un succès vraiment populaire. 3° *Premiers secours avant l'arrivée des médecins*, ou *petit Dictionnaire des cas d'urgence, à l'usage des gens du monde*, par M. Cadet-Gassicourt. Encore un ouvrage indispensable à tous les ignorants, c'est-à-dire à presque tout le monde, et particulièrement aux mères de famille, aux voyageurs, aux ouvriers, aux paysans, à toutes les personnes exposées aux accidents de morsures, d'indigestions, d'empoisonnements, de blessures, de noyades, etc. Tant de maux, hélas! menacent notre fragile humanité! Et tant d'imprudents meurent faute d'un secours opportun en attendant l'homme de l'art. Ce secours immédiat est justement dans le petit livre de M. Gassicourt.

— Jamais peut-être les théâtres n'avaient eu autant de succès d'été. Il est vrai que notre été a longtemps ressemblé à l'hiver. *Virginie* et M^lle^ Rachel n'ont pas cessé de faire salle comble aux Français; M^me^ Stoltz est rentrée à l'Opéra avec Gardoni; Tom Pouce fait fureur au Vaudeville dans le *Petit-Poucet*; *Jeanne et Jeanneton* trempe au Gymnase tous les mouchoirs des femmes sensibles; *La Biche au Bois* est chassée par des multitudes à la Porte-Saint-Martin. — Un nouveau clown, qui jongle avec des enfants et des sabres, émerveille le théâtre des *Variétés*. Enfin, tout le monde veut faire le voyage du Missouri en allant voir les prodigieux Ioways.

— La grande préoccupation des gens du monde, des curieux et des badauds, est la distribution des lots de la loterie-monstre de Saint-Eustache. On se récrie de toutes parts contre la multiplicité des gravures. Un de nos amis a gagné quinze gravures représentant le même sujet. Un autre, dix exemplaires des mêmes livraisons de la Vie des Saints. *Mercure* a gagné une garniture de robe de bal en dentelle. Comme ses ailes lui conviennent mieux, il gardera cette toilette pour le carnaval.

—Les courses de chevaux ont attiré un monde fou à Chantilly et à Versailles. Des dames anonymes ont donné des prix. D'énormes paris ont eu lieu. Un *sportsman*, qui avait perdu contre une *lionne*, a fait apporter sur le *turf* tout le magasin de M^me^ Audran, pour que sa *partner* y choisît un chapeau.

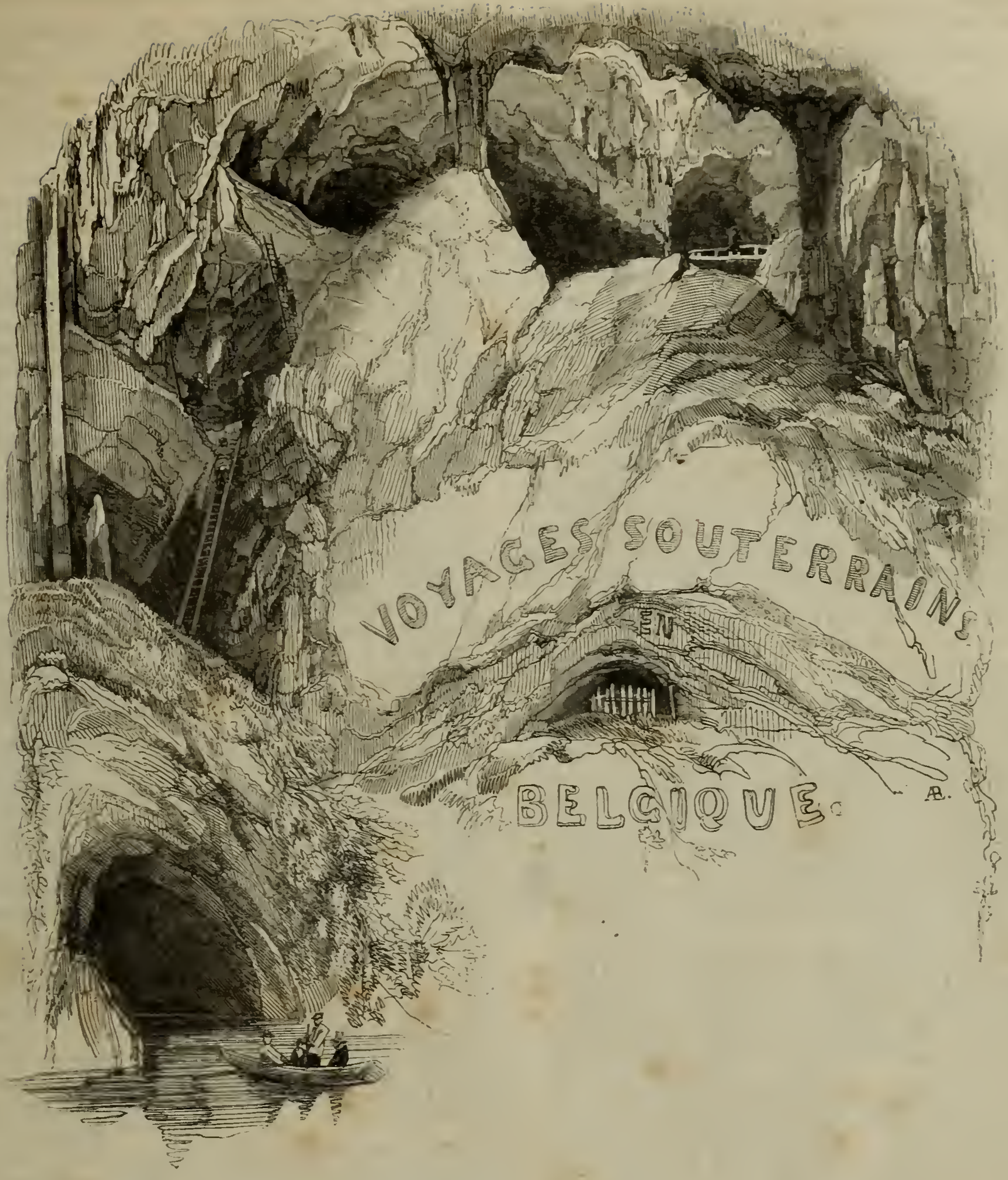
PITRE-CHEVALIER.



Un homme qui a fait son chemin.

Allons, milord, achetez-moi mon serin, je suis sûr que vous aurez fait vite connaissance tous les deux.

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24. Batignolles.



Le *Musée des familles* a déjà bien souvent entretenu ses lecteurs de la Belgique, ce pays qui nous intéresse à tant de titres et qui est cependant encore si peu connu. Aujourd'hui nous allons les y conduire de nouveau pour les initier à quelques curiosités naturelles. C'est un voyage souterrain en Belgique que nous allons entreprendre.

Autant le sol des provinces occidentales de ce royaume est plat et monotone avec ses interminables bruyères et ses immenses prairies, autant le sol de ses provinces orientales est pittoresque et varié. C'est un vaste embrouillement de collines et de coteaux, qui dans certains endroits se relient entre eux et dans d'autres se déchirent en gorges et en ravins, et qui présentent ici les formes les plus hardies et les plus abruptes, et plus loin offrent à l'œil les ondulations les plus charmantes et les plus gracieuses. La Meuse traverse ce territoire du sud au nord depuis la frontière de la France jusqu'à Namur, et du sud au nord-nord-est depuis Namur jusqu'à la frontière de la Hollande, dans la province de Limbourg. La vallée dans laquelle ce fleuve serpente est peuplée d'un grand nombre de ruines d'anciens châteaux, dont nous raconterons peut-être un jour les poétiques légendes et les merveilleuses traditions. D'autres vallées plus étroites, mais non moins pittoresques, se rattachent à la grande artère de la Meuse, où elles dégorgent de petites rivières, vives et pétulantes.

Parmi les coteaux et les collines dont cette partie de la Belgique est hérissée, il en est quelques-uns qui sont creusés par des rivières souterraines, ou par les mains des

hommes, et qui renferment plusieurs grottes extrêmement remarquables par le vaste développement qu'elles présentent et par les pétrifications qu'elles renferment.

I. — La grotte de Han.

La plus curieuse est celle de Han, dans la province de Namur. Elle est formée par la petite rivière de Lesse, qui prend sa source dans la province de Luxembourg et se jette dans la Meuse un peu au-dessus de Dinant. Au village de Han, situé sur les confins des deux provinces, cette rivière se précipite avec un bruit effroyable dans un gouffre dont il est impossible de déterminer la profondeur, et disparaît dans la terre, d'où elle sort à une distance de onze cent quarante mètres, dans la direction du nord-nord-ouest. Les circuits souterrains qu'elle décrit n'ont pu être appréciés par les moyens qu'on a employés jusqu'à ce jour. Cependant les guides affirment que l'eau de la Lesse, subitement jaunie par les pluies d'orage, ne reparaît trouble à sa sortie de la grotte qu'après un jour entier.

On entre dans la grotte par le côté où la rivière en sort. C'est une immense arcade creusée dans un rocher et composée de couches calcaires superposées, que coupe brusquement à droite une espèce de pilier vertical, et qui s'abaisse à gauche en une ligne presque horizontale pour aller plonger dans l'eau de la Lesse. Le mouvement de cette ligne inclinée est si effrayant que l'on craint à chaque moment de la voir se briser. La pierre dont cette arcade est formée est d'un gris noir, sur lequel se détachent harmonieusement le vert vif de la mousse qui la revêt et le vert plus sombre du lierre et des plantes grimpantes qui flottent le long de cette architecture informe et sauvage. Devant ce sinistre et ténébreux enfoncement, on ne peut se défendre d'un mouvement d'effroi, et l'on songe involontairement à l'entrée de l'Averne mythologique. Cette idée se complète par la présence d'une nacelle qui se trouve toujours amarrée à l'embouchure du souterrain, car il est impossible d'y pénétrer autrement qu'au moyen d'une de ces embarcations, la rivière occupant de ce côté toute la largeur de la grotte.

Avant de mettre le pied dans cette barque, on s'arrête un instant. Les guides, pour vous préparer au voyage, déchargent dans l'intérieur de la caverne un coup de fusil dont la détonation s'y répercute avec un bruit épouvantable. La montagne semble ébranlée comme par un tonnerre souterrain qui résonne jusque dans ses cavités les plus profondes. Quand le dernier écho a cessé de répéter ce grondement prolongé, il s'établit, à l'instant même, un silence de mort qui contraste d'une manière effrayante avec le bruit que vous venez d'entendre, et qui n'est interrompu d'intervalle à intervalle que par la chute lente et monotone d'une goutte d'eau, laquelle, filtrant à travers la voûte, tombe dans l'eau presque immobile du ruisseau, ou par quelque oiseau de nuit qui, réveillé dans sa retraite obscure, s'agite avec épouvante et frappe de ses ailes les parois ténébreuses de la grotte. Cette expérience d'acoustique terminée, on entre dans la nacelle. Un guide, armé d'une perche ferrée, fait avancer la frêle embarcation sous l'arcade du rocher. En vous tournant vers l'arrière de la barque, vous voyez, à mesure qu'elle avance, diminuer le jour et la lumière du soleil. En vous replaçant dans la direction de la caverne, vous ne voyez que d'épaisses ténèbres où les torches des guides jettent des clartés rouges, dont les reflets s'allongent en colonnes flamboyantes sur le miroir sombre de l'eau sur laquelle vous voguez dans la direction du nord au sud. Bientôt cette première galerie, occupée par la rivière dans toute la largeur qui est au moins de onze mètres, se replie brusquement vers le sud-sud-ouest; et, après avoir navigué pendant quelque temps, on arrive à la *grotte du débarquement*, où l'on descend à terre. Au coude dont nous venons de parler, s'ouvre une galerie latérale appelée la *petite grotte*. Elle offre un développement d'environ cent trente-cinq mètres, et elle se prolonge vers l'est en décrivant une courbe légère. Elle ne se rattache à la grotte principale que comme une branche perdue, et finit par se rétrécir tellement que le passage devient tout à coup impossible. Sa largeur est fort inégale; elle est tantôt de trois mètres, tantôt de dix; et, en certains endroits, la voûte est si basse qu'il faut marcher en se courbant, de crainte de se heurter contre les stalactites dont elle est hérissée. On ne peut même atteindre, sans se traîner sur les genoux, le beau groupe de stalagmites qui s'y trouve et qu'on appelle les *fontaines*, parce qu'elles affectent la forme de petits bassins d'albâtre dans lesquels il y a toujours une eau limpide, comme si elle jaillissait du sein même de ces concrétions.

La galerie à laquelle cette ramification se relie présente une étendue de cent vingt mètres depuis l'entrée jusqu'à la *salle de débarquement*. Le sol sur lequel on prend terre est argileux et fort glissant. Il offre la forme d'un cap qui s'aiguise au confluent de deux branches souterraines de la rivière. Là s'arrêtaient, il y a une vingtaine d'années, les voyageurs rebutés par les obstacles que le passage leur présentait, et effrayés par le caractère sauvage et terrible que la grotte possède en cet endroit. En effet, on se trouve devant un énorme entassement de pierres, à travers lesquelles on ne croyait pas pouvoir se faire jour. Mais un étroit passage, qui n'a pas un mètre de hauteur et qui se tord entre deux énormes pierres surmontées d'un bloc de rocher, permet aujourd'hui d'aller plus loin. Glissons-nous par ce défilé qu'on appelle le *passage du diable*, et nous nous trouverons dans la *salle du dôme*, ainsi nommée parce que sa voûte présente une élévation extraordinaire. Toute cette salle, où la Lesse coule à notre droite, est encombrée d'un prodigieux entassement de grosses pierres, jetées pêle-mêle et confusément comme les débris d'une montagne écroulée ou d'une pyramide déracinée par un tremblement de terre. Il serait impossible de décrire l'horreur grandiose de ce lieu. La voûte qui le couronne paraît d'autant plus élevée qu'elle est remplie d'une épaisse obscurité, dont la clarté des flambeaux ne parvient pas à sonder la profondeur. Les quartiers de rocher monstrueux et noirs qui s'amoncèlent devant nous affectent les formes les plus étranges. Leur couleur sombre ne donne aucune prise à la lumière, et à peine si la lueur des torches écharpe de quelques reflets rougeâtres cette masse ténébreuse, dont les saillies et les enfoncements offrent des configurations qui échappent au langage de la géométrie. Les noms qu'on a donnés à certaines parties de cette salle servent à en augmenter encore l'horreur. Ici c'est une stalagmite qui présente la forme d'un trône et qu'on appelle le *trône de Pluton*. Là c'est une espèce de cabinet formé par la réunion de plusieurs blocs de rocher d'albâtre; on l'appelle le *boudoir de Proserpine*.

Cette salle est le théâtre ordinaire de la scène la plus fantastique qu'on puisse imaginer : ce sont les guides qui vous la ménagent. L'un d'eux, armé d'une torche, escalade le sommet de la pyramide de pierres roulées sur le sol; il monte, il monte toujours, s'arrêtant par moments pour chercher un endroit sûr où poser les pieds. Enfin, il en atteint la cime; et, pendant que vous êtes plongé dans l'obscurité où les autres flambeaux éteints vous ont laissé, il agite au-dessus de sa tête la torche dont la flamme vibre

dans les ténèbres et fait courir sur toutes les anfractuosités, sur toutes les saillies, sur tous les angles des rochers mille reflets variés et des lignes rougeâtres comme des serpents de feu. L'homme, vous ne le voyez pas; vous ne voyez que les yeux effrayants de cette lumière, et par moments vous diriez l'épée flamboyante de l'ange exterminateur qui précipite les damnés dans les profondeurs infernales.

Maintenant que nous avons admiré ce tableau terrible, remettons-nous en route. Nous suivons pendant quelques moments un étroit sentier qui monte toujours et qui a été en partie obstrué par un éboulement qu'occasionna le tremblement de terre de 1828. Il longe l'eau de la rivière, que nous laissons à notre droite, et nous arrivons, après avoir passé à côté de deux magnifiques cônes d'albâtre appelés les *pyramides*, devant un amas de pierres qu'il faut franchir pour entrer dans le *corridor des draperies*. Il doit ce nom aux nombreuses stalactites qui en ornent la voûte et qui ressemblent à d'énormes haillons pétrifiés. Ces concrétions, qui rendent un son métallique quand on les frappe, sont en partie recouvertes de terre glaise, d'où l'on a conclu que la rivière les atteint et les baigne pendant les hautes crues. Ici la Lesse, que nous avons un moment perdue sous les blocs de rocher sur lesquels il nous a fallu passer, reparaît tout à coup, et nous en longeons le bord sur un chemin glaiseux, où il est d'autant plus difficile de marcher que la voûte en cet endroit est extrêmement basse. Cette galerie se brise, à gauche, en un angle presque droit, à la cime duquel on voit une stalagmite appelée le *saule-pleureur*, à cause de la ressemblance qu'elle présente avec cet arbre. Elle incline ses grands rameaux de pierre et les laisse tremper dans un vase brut d'albâtre creusé à son pied par un caprice charmant de la nature. Après avoir parcouru le corridor du saule-pleureur, nous tournons de nouveau à gauche, en côtoyant toujours la rivière, et nous remarquons une autre stalagmite non moins curieuse, à laquelle sa forme étrange a fait donner le nom de *bénitier*. Cette galerie est appelée la *carrière*, parce qu'elle est obstruée de fragments de rocher, et elle se termine au *coin du Chinois*, dont le plan figure un de ces chapeaux pointus que l'on porte en Chine. Dans cet angle nous perdons de nouveau la Lesse de vue, et nous passons devant une gigantesque stalagmite qui affecte la forme d'une montagne couverte de neige et de glaçons, et que pour ce motif on a nommée le *mont Blanc*.

Ici commence la partie la plus difficile de notre voyage souterrain. Le passage se rétrécit et la voûte s'abaisse considérablement. La galerie se replie brusquement sur elle-même. Quelques voyageurs lui ont donné le nom de *Napoléon*, parce qu'elle décrit exactement les trois jambages d'un N majuscule. Nous arrivons à un endroit nommé la *brèche*. A un mètre environ au-dessus du niveau du sol, nous apercevons un trou qui offre à peine un demi-mètre d'ouverture. Passons par ce trou et descendons par les défilés étranglés et fortement inclinés qui se succèdent ensuite, en marchant sur un sol tout hérissé de pointes de rocher, qui nous endolorissent les pieds malgré l'épaisse chaussure dont nous avons eu soin de nous munir. Au bout de ce passage, où se trouve postée sur un rocher une grande stalagmite appelée la *sentinelle*, nous débouchons dans une vaste salle presque circulaire qu'on a nommée la *salle d'armes*. Elle est large d'environ quarante mètres; la voûte en est fort élevée, et ses parois sont ornées de belles stalagmites. Le fond en est argileux et présente la forme d'un gigantesque bourrelet, autour duquel l'eau se précipite sans doute après les pluies d'orage et après la fonte de la neige en hiver.

Au fond de la salle d'armes le souterrain se bifurque et ses deux branches tournent autour d'un énorme massif de rocher. Celle de gauche offre de grandes difficultés, car l'entrée en est obstruée par des éboulements qu'on ne franchit qu'avec beaucoup de peine. Mais que ces obstacles ne nous arrêtent pas. Ici nous voyons l'admirable stalagmite appelée le *trophée*. C'est une riche pétrification d'environ cinq mètres de hauteur et dont la forme est celle d'un autel couronné d'un vaste baldaquin de plumes. Elle est d'une blancheur éclatante, et produit un effet grandiose dans la galerie où elle est placée et dont la voûte s'élève à une hauteur prodigieuse. Non loin du *trophée* se trouve la *cascade*, autre stalagmite non moins admirable, et dont la forme est celle d'une fontaine à chutes d'eau étagées et congelées. Elle est surmontée de pétrifications qui ressemblent à d'énormes plumages blancs. Un peu plus loin, après avoir de nouveau franchi un entassement de gros blocs de pierre, on se trouve tout à coup arrêté devant un gouffre qu'il est impossible de passer et au fond duquel roule une branche de la Lesse. Des bouchons de paille enflammée que les guides y jettent n'y laissent entrevoir qu'un vaste et noir abîme plein de ténèbres et hérissé de blocs anguleux de rocher. L'endroit où nous voici parvenus est éloigné d'environ six cent trente mètres du point par lequel nous sommes entrés dans la grotte.

Forcés de retourner sur nos pas par l'infranchissable obstacle que le gouffre nous présente, nous rentrons dans la salle d'armes, et nous prenons la galerie qui s'ouvre à droite. Ce passage est barré par une branche de la Lesse, large de cinq à six mètres et assez profonde pour atteindre, lorsque les eaux sont basses, la ceinture de celui qui veut la traverser à gué. Mais quelques grosses pierres roulées dans le lit de la rivière servent de pont aux voyageurs. Sur la rive droite, on voit s'ouvrir une vaste galerie ayant quinze mètres de largeur sur dix de hauteur. La voûte est creusée par les eaux en forme d'ogive lancéolée. Elle est ornée d'une quantité prodigieuse de stalactites qui ressemblent à des draperies de pierre dont l'extrémité inférieure est ourlée de crépines d'où l'eau dégoutte sans cesse. Cette galerie tourne à gauche en arc de cercle et rejoint celle au milieu de laquelle se trouve le gouffre qui nous a forcés de rebrousser chemin.

Nous continuons notre marche et laissons à notre droite un groupe de trois stalagmites arrondies et appelées les *mamelons*. A partir de ce point la galerie, qui se dirigeait d'abord du nord-ouest au sud-est, prend brusquement la direction du nord-est. Son extrémité forme un angle saillant et est appelée la galerie du *labyrinthe*, lequel se compose de cinq ramifications dont deux seules méritent d'être parcourues. La plus importante, qui est l'artère principale du souterrain, décrit un grand S et passe à travers la galerie de l'*hirondelle* pour rejoindre celle qu'on a nommée la *grande rue*. L'autre dévie à droite, décrit une vaste courbe et rejoint l'artère principale au point de jonction de la *grande rue* et de la galerie de l'*hirondelle*. Elle est d'abord excessivement étroite et ressemble à une crevasse, à travers laquelle on passe très-difficilement en marchant sur un sol argileux et glissant, et en étouffant par endroits entre les parois trop rapprochées. Elle traverse deux salles assez vastes, dont l'une est appelée la *grotte de Priape*, l'autre la *grotte d'Antiparos*. La première est remarquable par le genre particulier de stalagmites qu'elle renferme. Elles sont fort nombreuses et affectent la forme de jeunes sapins d'un mètre à deux mètres de hauteur. Elles n'adhè-

rent pas au sol, et elles se tiennent debout sur l'argile qui le recouvre, au moyen d'un pied qui a la forme d'un gros sabot ou celle d'une étoile à pointes irrégulières; de sorte qu'on peut les déplacer à volonté. La seconde salle doit son nom à une stalagmite qui a une certaine ressemblance avec celle de l'*autel* que l'on admire dans la grotte d'Antiparos, décrite par Tournefort.

En sortant de cette salle on arrive à un carrefour où l'on rejoint la ramification principale de la caverne. A droite se prolonge la *grande rue*. On la coupe transversalement, et on s'engage dans le passage de la *bûche*, qui a vingt-trois mètres de longueur et qui conduit à la *salle Vigneron*, remarquable par ses riches et étincelantes stalactites et large de vingt mètres à chacune de ses quatre parois. Au fond de cette salle se présente une galerie qui possède un développement de vingt-deux mètres et qui est remplie de stalactites et de stalagmites dont l'une a la forme d'un magnifique bassin d'albâtre. Elle aboutit à une salle nommée la *salle du précipice*, dans laquelle on pénètre par un étroit défilé et à l'extrémité de laquelle on trouve un précipice d'environ neuf mètres de profondeur. On y voit de nombreuses pétrifications, parmi lesquelles on remarque une stalagmite qui présente la forme d'un balcon.

La galerie de la *bûche* se rattache à la *galerie perdue*, qui sert de tannière aux renards et s'étend à droite en se prolongeant sur un développement de plus de deux cents mètres.

Quand on est arrivé à l'extrémité de ce corridor, on re-

Grotte de Han (Salle des draperies).

vient sur ses pas et on trouve, à l'est de la *salle Vigneron*, le *passage Colette*, qui s'étend sur une longueur de quarante-trois mètres, puis se plie en forme de coude et se relie à la *galerie de la grenouille*. Jusqu'à cet endroit le sol est argileux et glissant; mais, dès l'entrée de cette dernière galerie, il devient fort rocailleux. Ce corridor est orné d'un grand nombre de stalagmites fort belles. Elles sont translucides, grisâtres à leur base et vermeilles à leur sommet. Ces deux teintes se fondent l'une dans l'autre par une dégradation presque insensible.

A l'extrémité de cette galerie se présente un passage fort difficile qui conduit, vers le sud-est, à la salle dite des *renards*. On y admire d'abord une stalagmite appelée la *fontaine*, qui ressemble à un jet d'eau, puis on se glisse sur le ventre par une espèce de boyau qui traverse le roc sur une longueur de sept à huit mètres. Enfin on débouche dans la *salle des renards*. Cette pièce est triangulaire. Elle doit son nom à plusieurs ossements de renards, incrustés et recouverts de carbonate de chaux, qu'on y a trouvés.

Entrée de la grotte de Han.

Grotte de Remouchamps. (Salle des fées.)

Dans un angle de cette salle s'ouvre un nouveau passage presque aussi étroit que celui qu'il nous a fallu traverser pour y entrer. Il conduit à la *galerie des scarabées* et de là au *trou au salpêtre*, qui est séparé de la *salle Vigneron* par une distance de quatre-vingts mètres.

Revenons sur nos pas dans le carrefour où débouchent la *grotte d'Antiparos* et le passage de la *bûche*; nous prenons la *grande rue*, dont la longueur est de cent quinze mètres et dont la voûte menace en plusieurs endroits de s'écrouler. Elle court vers le sud-est et se relie à un corridor appelé la *petite rue*, qui se détourne brusquement à l'est et renferme une fort belle salle, nommée la *salle blanche*, où l'on trouve un grand nombre de stalactites, de stalagmites et de débris de rocher couverts d'une couche éblouissante de chaux carbonatée.

Enfin nous approchons du terme de notre voyage. On sort de la grotte par plusieurs issues, dont deux sont parallèles, et dont cinq autres coupent les premières transversalement, de manière à former ensemble un plan qui offre l'image d'un gril. Elles sont toutes fort difficiles à parcourir. La plus grande n'a pas plus d'un mètre de largeur, et la voûte en est si basse que l'on s'y heurte continuellement la tête.

On ne saurait se faire une idée du bien-être que l'on éprouve en se retrouvant tout à coup au milieu de la lumière du jour et en respirant l'air pur du printemps, tout imprégné des senteurs balsamiques que répandent les fleurs qui croissent autour de l'orifice du souterrain. L'œil, longtemps habitué à la lueur rougeâtre des torches, trouve un charme et une douceur infinie aux couleurs harmonieuses et douces qui revêtent toute la nature. L'azur du ciel est plus moelleux, le vert des arbres et des gazons est plus tendre. Tout semble vous sourire, et vous écoutez avec une émotion indéfinissable les chants des oiseaux et le frémissement des feuillages, après le silence sépulcral où vous avez été plongé pendant plusieurs heures.

La sortie du souterrain présente un caractère singulièrement farouche et sauvage. Un énorme pan de rocher vertical, dans lequel s'ouvrent cinq fissures qui sont autant de galeries, se dresse à votre droite. Il sert de soutènement à une arcade de roche presque demi-circulaire, qui décline vers votre gauche et forme une ouverture noire et béante, au milieu de laquelle vous voyez un bloc de pierre placé là comme la suture médiane d'une bouche monstrueuse. Cet orifice est l'ancienne entrée de la Lesse. Aujourd'hui il est entièrement à sec, et en partie obstrué de broussailles. Au bord supérieur du rocher, tombent du haut de la montagne des masses de feuillages, de pariétaires et de plantes grimpantes.

L'entrée nouvelle que la rivière s'est creusée se trouve à environ quatre cent cinquante mètres à gauche. On l'appelle la *grotte du gouffre*. Elle se compose d'une double arcade de roche, soutenue au milieu par un gros bloc qui s'élève en forme de pilier. Quand la rivière est gonflée par les pluies d'orage, elle se précipite par ces deux arcades vers le gouffre qui se trouve à une distance de quelques mètres dans le souterrain. Dans les temps ordinaires elle n'y entre que par une seule de ces ouvertures, de sorte qu'on peut alors approcher, par l'autre, du bord même du précipice. L'abime où elle se perd a la forme d'un entonnoir, et elle y tombe presque perpendiculairement en se broyant en masses d'écume et en remplissant d'un mugissement sourd les cavités de la montagne. On a essayé, comme nous l'avons dit, plusieurs moyens pour parvenir à déterminer le temps qu'elle met à parcourir le souterrain; aucun n'a réussi. On y a jeté des animaux vivants et des corps flottants; aucun n'a reparu. La végétation est complétement nulle dans cette grotte. Les seuls êtres vivants qu'on y trouve, ce sont quelques chauves-souris qui habitent cette horrible solitude, et quelques poissons entraînés par le courant de la rivière. Le rocher dans lequel la Lesse a creusé cette curieuse caverne peut avoir quatre mille neuf cent cinquante mètres de circonférence. D'après des calculs certains, son sommet s'élève à quatre-vingt-douze mètres au-dessus du vallon de Han, et à deux cent quatre-vingts mètres au-dessus du niveau de la mer.

II. — La grotte de Remouchamps.

Le hameau de Remouchamps, qui se trouve dans la province de Liége, à l'ouest de Spa, à environ deux lieues de cette célèbre ville de bains, possède aussi une grotte fort belle. Il est situé dans la ravissante vallée de l'Amblève, qui attire, pendant l'été, un grand nombre de voyageurs et de curieux. Le souterrain qu'on y admire est travervé en partie par le ruisseau d'Adseux, qui se jette dans l'Amblève. Nous voici à Remouchamps; nous passons le pont rustique qui enjambe par une seule arche ce vif et pétulant ruisseau, et nous gravissons la montée rapide de la hauteur de Morimont, couronnée d'un vaste banc de rocher qui forme des couches inclinées de droite à gauche. Cette montée est garnie de chaque côté d'une rampe clayonnée, et aboutit à un grand noyer derrière lequel se creuse, dans le roc, une ouverture noire et ténébreuse. Ce trou est l'entrée de la grotte de Remouchamps.

Une partie de ce souterrain est connue depuis longtemps. Dans le cours du siècle passé, la première salle servait d'habitation à une pauvre vieille femme, qui recevait des rochers une hospitalité que les hommes lui refusaient. Depuis 1828 seulement cette caverne attira sérieusement l'attention des naturalistes. Un professeur de l'Université de Gand fit opérer quelques fouilles dans la salle dont nous venons de parler, et il trouva, sous plusieurs stalagmites, des ossements qui n'étaient pas encore passés complétement à l'état de pétrification, et parmi lesquels il y avait une dent appartenant à l'hyène des cavernes. D'autres fouilles, pratiquées par un docteur liégeois, amenèrent la découverte de différents débris d'animaux fossiles, qui furent une vraie conquête pour la science. MM. les capitaines d'état-major Schols et Outies furent les premiers qui sondèrent le souterrain dans toute sa profondeur et en publièrent une description avec un plan et des indications géologiques qui ne manquent pas d'intérêt. Mais les travaux scientifiques auxquels la grotte de Remouchamps a donné lieu ne s'adressent exclusivement qu'aux savants. Nous, qui n'avons aucune prétention à ce titre, nous nous bornons à admirer ce que nous laissons à d'autres le soin d'analyser. Nous allons donc, à titre de curieux, introduire le lecteur dans cette intéressante caverne.

A peine a-t-on franchi le seuil de la grotte, qu'on se trouve dans la salle dont il a déjà été parlé. On ne s'y arrête guère, parce qu'elle n'offre rien qui mérite l'attention et que, d'ailleurs, les nombreuses concrétions dont elle est pourvue sont entièrement souillées par la fumée épaisse et noire des torches de paille qu'on y a brûlées depuis plus de soixante ans. Elle est à peu près circulaire et d'un diamètre de sept à huit mètres environ. Ses parois sont percées de plusieurs petites galeries latérales, mais qui n'ont point d'issue. Aussi nous nous hâterons de la parcourir, pour nous engager, au fond de cette salle, dans une galerie qui tourne à gauche et se relie à un deuxième corridor, lequel reprend la direction générale du souterrain, c'est-à-dire du sud au nord.

Le deuxième couloir se rattache à un troisième, qui dévie brusquement à droite et se tord entre de grands blocs de rocher à formes brusques et heurtées. Vers le milieu de cette galerie, on voit deux petites stalagmites qu'on appelle les *Cerbères*, mais qui ont perdu leur forme primitive grâce aux mutilations qu'on leur a fait subir, et toute leur beauté, grâce à la couche de fumée dont elles sont enduites. Il en est de même des deux stalagmites appelées les *jumeaux*, qui sont postées à l'angle que la galerie où nous marchons décrit avec la suivante, laquelle est fort large et se replie à gauche.

Jusqu'ici le chemin est presque horizontal et très-facile à parcourir.

Au bout de ce quatrième corridor, on arrive à un endroit nommé le *précipice*. Le ruisseau d'Adseux, que vous voyez s'échapper d'une large galerie voûtée et accourir vers vous, s'engouffre à vos pieds dans un abîme, où il disparait en produisant un murmure sourd et monotone qui se prolonge dans la montagne. Ce murmure a quelque chose d'effrayant, et il s'harmonise parfaitement avec la mystérieuse horreur de ce lieu. La voûte est fort élevée et obstruée de lourdes ténèbres que grossit la fumée des torches, et à travers lesquelles on entrevoit vaguement çà et là quelque arête de stalactite. Partout autour de vous de noires profondeurs, des saillies sombres et des cavités plus sombres encore. Tout cela concourt à donner à ce tableau un caractère grandiose et solennel, que la subite apparition de ce ruisseau, qui roule vers vous ses ondes ténébreuses et mates comme de la tôle dépolie, sert à rendre plus terrible encore. Vous vous croiriez au bord de quelqu'un de ces fleuves souterrains que les poëtes anciens font couler dans l'enfer mythologique. A peine si l'eau reflète la lumière des torches qu'on secoue à sa surface. Cependant ce ruisseau ne s'appelle ni le Styx, ni le Tartare, ni l'Averne. On l'a nommé le *Rubicon*, sans doute pour rendre hommage à l'intrépidité de celui qui osa le premier passer ce torrent; car il y a une quinzaine d'années, les visiteurs de la grotte de Remouchamps n'allaient pas plus loin que le précipice, où ils s'amusaient à rouler des pierres et à jeter des fallots de paille enflammée. Aujourd'hui, il n'y a plus de courage à franchir l'Adseux; car, après avoir longé pendant quelque temps la rive gauche, on trouve un pont assez solide et garni d'un parapet, que le propriétaire du souterrain a fait jeter sur le ruisseau. Des marches taillées dans le sol, pour corriger le mouvement escarpé et abrupte de la berge, rendent l'accès de ce pont extrêmement facile.

Quand on l'a passé, on se trouve, sur la rive droite du Rubicon, dans une vaste salle qui a la forme d'un hémicycle et dont la voûte est très-haute. Le sol est encombré d'énormes blocs de rocher, jetés pêle-mêle dans un désordre épouvantable. Aussi le passage en cet endroit n'est-il praticable que par un étroit sentier qui glisse le long du ruisseau. Nous suivons ce sentier, et nous arrivons à un deuxième pont sur lequel nous franchissons de nouveau le lit de l'Adseux. Là le terrain monte rapidement par un couloir fort resserré, au milieu duquel se dresse une assez belle stalagmite qu'on a nommée la *sentinelle*, et qui ressemble en effet à un homme enveloppé d'un grand manteau et placé en faction dans la galerie obscure d'une citadelle. A l'extrémité du corridor que nous suivons, nous arrivons à un endroit où la voûte et le sol sont tellement rapprochés qu'ils se touchent, pour ainsi dire, et ne livrent qu'un très-petit passage à travers lequel il faut se traîner ou marcher en se courbant en deux. Quand on s'est fait jour par ce col, on voit la voûte s'exhausser brusquement et le sol s'abaisser de même, et l'on se trouve dans une salle appelée la *salle des ruines* à cause des quartiers de roc et des fragments de pierre dont elle est encombrée. De là, nous passons dans une longue et spacieuse galerie, dont le sol, excessivement rocailleux, rend la marche du voyageur fort pénible, monte d'abord, descend ensuite, puis se rétrécit considérablement et se rattache à une galerie suivante, qui est fort vaste et où l'on chemine sur un terrain plus uni. A l'extrémité de ce corridor se présente un nouvel éboulement, à travers lequel on a pratiqué un passage qui tantôt monte, tantôt descend, et tantôt se tord en zigzag entre des masses de rochers brisés de toutes les manières et affectant les formes les plus diverses. Enfin on arrive à une salle dans laquelle on remarque un trou souterrain, où nul de nous ne peut songer à s'aventurer, faute de cordes et d'échelles. (Depuis notre visite à la grotte de Remouchamps, on a exploré cet abime, qui est l'entrée d'un deuxième souterrain creusé par la rivière sous celui où nous conduisons en ce moment le lecteur. Ceux qui l'ont parcouru ne peuvent assez vanter la beauté des cristallisations, le caractère effrayant des gouffres, la richesse des concrétions de tout genre qui s'y trouvent.

Au fond de la *salle du trou* se présentent successivement deux galeries, dont la seconde communique, par un petit couloir étranglé, avec une salle fort spacieuse, mais encombrée d'énormes blocs de pierre, par-dessus lesquels il faut passer. Au delà de ce tas de débris, on voit la route tout à coup barrée par un énorme quartier de rocher qui a au moins quatre mètres de hauteur. Mais ce rocher, on l'escalade au moyen d'une échelle disposée en cet endroit pour la commodité des voyageurs. Le passage où nous voici est excessivement resserré et fort difficile à franchir. Mais, après avoir surmonté cet obstacle, on est bientôt amplement dédommagé de la fatigue par la merveilleuse beauté des concrétions que cette partie de la grotte recèle. La galerie où nous nous trouvons est celle du *rideau de lit*. Elle doit ce nom à une admirable stalactite qui ressemble, à faire illusion, à un immense rideau entr'ouvert, drapé avec élégance et disposé avec autant d'ampleur que de grâce. On la prendrait pour une lourde masse de lampas blanc, qui descend d'un dais accroché au mur et tombe en plis épais en se découpant vivement sur le fond noir de la paroi.

On passe ensuite sous le rideau de lit pour s'engager dans une gorge dont la pente, fort escarpée, a été rendue praticable au moyen de marches taillées dans le sol. A l'entrée de ce défilé, on voit une autre cristallisation non moins remarquable, à laquelle on a donné le nom de *saule-pleureur*, parce qu'elle offre l'image exacte d'un saule de Babylone.

De cette gorge on entre dans une salle qu'on appelle la *salle des fées*. On ne saurait se faire une idée du tableau étrange et magique qu'elle présente. A la voûte pend une prodigieuse quantité de stalactites qui figurent des draperies déchiquetées de la façon la plus capricieuse. Sous ces draperies se dressent, en jaillissant du sol, de grandes stalagmites blanches qui ne ressemblent pas mal à des fantômes enveloppés de linceuls, et dont l'immobilité fantastique ne manque pas de nous inspirer un certain sentiment d'effroi, qui, dans cette profonde solitude souterraine, se transforme par degrés en terreur, pour peu que votre imagination soit disposée à des impressions de cette nature.

Dans la même salle on voit à droite une haute stalactite qui justifie doublement le nom qu'on lui a donné; c'est le *buffet d'orgues*. En effet, elle présente la forme exacte d'un de ces instruments; et, quand on en frappe les tuyaux, ils rendent des sons métalliques et vibrants, à peu près sembla-

bles à ceux de l'harmonica de paille et de bois que le musicien polonais Gusikow a récemment fait entendre à Paris et à Bruxelles.

La salle des fées communique, par une galerie étroite et remplie de stalactites, avec une autre salle qui est celle de la *cascade*. Cette dernière est presque circulaire, et elle doit son nom à une magnifique stalactique qu'elle possède et qui ressemble à une de ces chutes d'eau que l'on rencontre si fréquemment dans les jardins classiques de Lenôtre. Fort étroite à son sommet, elle va s'élargissant de bassin en bassin jusqu'à sa base, et semble rejaillir d'étage en étage en laissant tomber des nappes d'eau écumante. La blancheur de la pierre augmente encore l'illusion, et par moments vous seriez tenté de croire que c'est une cascade naturelle que le froid a tout à coup congelée. Cette concrétion est d'une grande beauté. Cependant elle n'égale pas celle que nous avons signalée dans notre voyage dans la grotte de Han.

Cette salle se termine par une petite galerie qui se rétrécit de plus en plus, et dont la voûte se rapproche de plus en plus du sol, de manière que son profil s'aiguise en pointe. Ce couloir est appelé l'*impasse*. Il n'offre aucune issue, et il forme l'extrémité de la grotte, dont la longueur est de quatre cent soixante mètres.

André VAN HASSELT.

LES SAUVAGES DE RAWACK [1].

Palais du gouverneur à Agagua (Iles Mariannes).

Rawack est une île taillée en forme de pilon courbe; les deux extrémités sont larges, hautes, raboteuses; le centre est uni, resserré; elle n'a guère qu'une petite demi-lieue dans sa moindre largeur, et on la traverse en suivant un joli sentier sans cesse ombragé par les arbres les plus riches et les plus variés.

C'était ma promenade favorite de chaque matin, alors que le soleil, à son lever, réveillait les myriades d'oiseaux qui inondaient, pour ainsi dire, la cime touffue de arbres. Un jour que, plus matinal que de coutume, je m'étais muni de mes crayons pour aller dessiner les flancs si majestueux de Waigiou, je vis accourir à moi le matelot Petit, le visage tout déchiré, jurant et frappant du pied comme s'il avait reçu un outrage impuni.

— D'où viens-tu?

— Oh! les gredins!

— Que t'a-t-on fait?

(1) Ce fragment est extrait d'une nouvelle édition des *Souvenirs d'un Aveugle, Voyage autour du Monde*, par M. Jacques Arago.

— Oh! les phoques!

— Voyons, que t'est-il arrivé?

— Et ces sales esturgeons osent se croire des hommes taillés ainsi que vous et moi!

— Parleras-tu, drôle?

— Un petit verre, d'abord.

— Tiens.

— Et puis un autre.

— Tiens.

— Vous n'êtes pas un Rawackais, vous; un Waigiouien, vous. Vous savez comment s'apprêtent les poissons; mais ces requins! ça fait pitié. Tenez, jugez si j'ai tort, et si l'on ne ferait pas bien de taper sur ces êtres comme sur des crapauds. Vous n'ignorez point que je n'ai point couché à bord, et que j'ai veillé auprès de la tente où ils sont si bêtement occupés à compter les mouvements *de la pendule*.

— Ah! les Papous sont là?

— Oui, monsieur; mais n'y allez pas, ça fait horreur.

ça dégoûte ; j'aimerais mieux me trouver devant un essaim de jolies filles. Bref, je vais vous conter ça. Je flânais ce matin là-bas en pensant à pauvre mère et à pauvre père qui marchent maintenant la tête en bas, et chez qui il commence à faire nuit quand il fait jour ici ; je cherchais des coquillages pour vous en faire cadeau, en échange du verre d'eau-de-vie que vous allez me donner, quand j'ai vu se détacher de Waigiou une demi-douzaine de pirogues. Ça me va, m'ai-je dit, ça me va. Je leur emprunterai gratis quelques bagatelles, je les donnerai à M. Arago, et j'aurai une demi-bouteille de rhum ; qui sait? peut-être une bouteille entière, ça dépend de lui.

— Après?

— Eh bien! après cette bouteille une autre.

— Achève ton récit.

— Bref, les voilà arrivés, et nous nous sommes salués en gabiers, eux en reniflant et moi la main au chapeau. Ils m'ont dit : « *Sala, sala ;* » je leur ai répondu : « Bonjour,

Ile Waigiou.

citoyens, » et ils se sont mis à rire comme des imbéciles. Peut-être qu'ils ne savent seulement pas ce que c'est qu'un citoyen. Ils sont si... *Hugues*, vous savez, votre domestique. Bref, ils se sont établis à terre, ont préparé leur déjeuner, sans vin, par exemple, sur de petits morceaux de bois vert fichés en terre et placés comme s'ils voulaient bâtir une maison en *mignature ;* ils ont placé d'autres baguettes, vertes aussi, serrées les unes contre les autres, formant charpente, puis ils ont étendu le poisson dessus... beau poisson, ma foi, rouge, bleu, vert, et frais comme du poisson frais. Bref, ils ont mis dessous des branches et des feuilles sèches, et, faisant du feu comme chez nous on fait du chocolat, voilà qu'ils allument tout ça, et que les jolis poissons deviennent de petits saint Laurent. Ils étaient roux que ça donnait envie d'en manger jusqu'à demain ; bref, les susdits bien cuits, *eux autres* les prennent avec leurs doigts huileux, et les voilà qui se mettent à mâcher sans seulement me dire : « Assieds toi là par terre, avale comme nous. » C'est-il pas là une injure, dites?

— C'est peut-être leur usage.

— C'est jamais un bon usage que d'être impoli et de manger tout seul quand il y a là un étranger qui a faim.

— Bien dit.

— Aussi, sans plus de façons, j'ai allongé mon bras et j'ai tiré un poisson de dessus son gril, en leur disant merci. Mais, au moment où j'allais mordre dedans, voilà-t-il pas le plus dodu de la troupe qui me dit des gros mots!...

— Peut-être te disait-il de jolies choses.

— Il fallait qu'il s'expliquât, l'imbécile! Bref, ayant compris comme ça, j'ai dû me fâcher ; alors je lui ai lâché son poisson à la face, et je lui ai fait un geste de matelot qui veut dire : Je me moque de toi.

— Qu'ont-ils répondu?

— Rien ; ils ont continué à manger, les goinfres, et je les ai regardés faire. Bref, j'en étais là quand, pour me rabaisser sans doute, ils ont entamé le dedans de la pitance, et se sont mis à avaler les intestins des poissons. J'ai vu la ficelle, et je me suis mis à marronner. Mais comme vous m'aviez dit que nous naviguions pour l'instruction des peuples, j'ai voulu apprendre aux Rawackais la manière dont on mange proprement les poissons dans notre pays. Là-dessus, je m'empare délicatement, à l'aide du pouce et de l'index, d'un de leurs gros goujons ; je l'ouvre, j'en arrache les boyaux, je les jette à terre, et j'avale la chair sans plus de façons. Mais ces gredins, ces satanés ladres, ne font ni une ni deux, ils se fichent dans la pensée que c'est pour les gouailler que j'ai avalé un morceau de la bête ; ils ramassent avec soin les tripes que j'avais jetées ; puis, avec des cris et des menaces, ils m'entourent, se mettent à gesticuler, à danser, et, sans doute pour battre la mesure, ils tapent sur mes épaules comme sur un tronc d'arbre.

— Oh! alors j'empoigne un de leurs avirons, qu'ils ont la bêtise d'appeler pagaies, et, ma foi, je fais un moulinet sterling qui entame quelques côtes... A ma place, vous en auriez fait autant, je pense.

— A ta place, je n'aurais pas pris le poisson.

— Mais, dans tous les cas, vous auriez jeté les tripes?

— Oui.

— Eh bien! c'est cela qui les a vexés, les brutaux! Bref, la danse continuait depuis cinq ou six minutes; je tapais, j'étais tapé, et je ne sais ce qui serait arrivé à la fin, si le grand canot, commandé par M. Raillard, n'avait montré son nez à l'embouchure du canal. C'est tout. Ai-je tort? dites.

— Tu es un drôle.

— Je le sais; mais ils sont bien drôles aussi, *eux autres!* manger les tripes des poissons, et peut-être les arêtes!

— Cela ne te regardait pas.

— Si fait, ça regarde tout le monde de faire du bien au monde. Et puis, vous ne savez pas tout encore? Le temps est noir, la mer devient houleuse, et ils pourraient fort bien ne pas aller à la pêche de plusieurs jours; ils ont imaginé quelque chose qui n'est pas trop bête pour des sapajous. Dans un de leurs vases de terre ils ont fait bouillir de l'eau de mer, puis ils l'ont jetée dans un grand tube de bambou vert, et ils y ont mis le poisson, qu'ils ont bien fermé, et qui cuit là-dedans comme s'il n'était pas sorti de sa chambre.

— J'ai vu cela, et c'est assez ingénieux.

— Croyez-vous que le poisson soit bon là-dedans?

— Délicieux; j'en ai mangé hier.

— Avec les tripes?

— Dis-moi, crois-tu que les naturels du Waigiou soient encore là?

— Oui. Encore un petit verre, monsieur... Cré coquin! manger des tripes de poisson!

Je partis avec mon brave et grotesque matelot, et j'arrivai bientôt auprès des insulaires, encore en effervescence, et occupés, pour la plupart, à donner des soins à un des leurs, contre lequel Petit s'était rué fort cavalièrement.

— Je crois qu'il gigotte, me dit-il.

— Tu l'auras blessé, coquin!

— Tiens, croyez-vous donc qu'il y allait de main morte, lui! C'était le plus insolent, le plus criard; moi, je n'aime pas les criards, et je méprise les insolents.

— Tu as des manières si brutales!

— Les manières de ces gaillards là ne sont guère plus mignonnes que les miennes, et si vous n'aviez pas deux bons pistolets à votre ceinture, je vous jure que je vous défendrais d'aller à eux.

— Tu me le défendrais!

— Oui, oui!

— De quel droit?

— Du droit qu'on prend quand on aime les gens... Encore un petit verre, monsieur Arago.

— Tais-toi; ils nous ont vus.

— Ça n'empêche pas le petit verre. Au contraire, ça doit faire redoubler.

— Silence.

Dès que nous fûmes près d'eux, les naturels nous entourèrent en parlant tous à la fois et en nous menaçant de la façon la plus significative; mais notre bonne contenance les apaisa moins encore que quelques légers cadeaux, et bientôt l'harmonie régna parmi nous.

— Faire des présents à qui avale des tripes de poisson!... me disait Petit plus rassuré. C'est égal, j'ai envie d'en goûter, rien que pour savoir si c'est passable. Je vais leur en demander une demi-aune.

— Si tu bouges, je te chasse.

Le repas des Rawackais (comme disait Petit) se continua paisiblement. Les poissons avaient fort bonne mine ainsi préparés; chacun des convives prenait sa part sur le treillage noirci, la plaçait dans le creux de sa large main ou sur un morceau de feuille de bananier, et en divisait les morceaux avec assez d'adresse. Accroupis à la mode de nos tailleurs, ils mangeaient sans rien dire; ils buvaient à tour de rôle, dans une calebasse, une eau fort limpide apportée de Waigiou, et de temps à autre ils se tournaient vers le soleil en marmottant quelques brèves paroles qui devaient être des prières.

— Je crois qu'ils prient Dieu, murmurait Petit; foi d'homme de cœur, ça en a l'air... Si ça ne fait pas pitié! oser prier Dieu et avaler des tripes de poisson!

Le fait est que la façon de manger de ces peuplades n'est pas très-engageante, et je connais bien des jeunes Parisiennes qui détourneraient leurs regards de pareils tableaux.

. . . .

En général, les voyageurs ont dit, et la chose est vraie, que les sauvages faisaient du feu en frottant un morceau de bois sec contre un morceau de bois vert. Et voilà tout. Eh bien! cela ne m'apprenait presque rien, et je ne savais pas exactement comment on faisait du feu chez les sauvages. Voici leur procédé; c'est par les détails seuls qu'on traduit fidèlement.

Un homme s'accroupit, tenant dans sa main deux morceaux de bois, l'un long de douze à quinze pouces, gros comme une baguette de tambour et terminé en cône peu aigu; l'autre est un parallélogramme de la hauteur de cinq ou six pouces et de trois ou quatre de largeur, sur un des côtés duquel est pratiqué, vers le milieu, un petit trou profond de six lignes; de ce trou part une rigole de trois ou quatre lignes de profondeur allant jusqu'au bout de la pièce de bois. Celle-ci est verte, la baguette est sèche. L'homme accroupi retient entre la plante de ses deux pieds la grosse pièce, glisse quelques herbes et folioles à demi calcinées dans la rigole, jusqu'au petit trou, y place la baguette qu'il tient entre ses deux mains ouvertes, et la tourne et retourne ainsi qu'on prépare chez nous le chocolat. C'est par ce frottement rapide, qui dure toujours une demi-minute au moins, que la chaleur se développe et met le feu aux herbes sèches, que l'on attise ensuite avec le souffle. Cela est simple, j'en conviens, mais cela devait être dit.

Et maintenant, dans la crainte de l'oublier plus tard, je me hâte de constater ici trois observations bien frivoles, sans doute, mais qui m'ont paru assez singulières.

J'ai donc remarqué que depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'au cap Horn, c'est-à-dire dans un espace à peu près égal aux cinq sixièmes de la circonférence de la terre, pas un peuple sauvage ne mange un mets quelconque assaisonné. Point de sauces, point de *fournitures*; tout se cuit sur la braise à une fumée ardente, ou dans des fours qu'on étouffe quand la victime y est jetée quelquefois en vie. L'art culinaire n'est guère investigateur.

Pour dire *non*, tous les peuples de la terre font avec la tête le signe en usage chez nous, quelques-uns ajoutent à ce signe une parole, d'autres un mouvement de la main, mais toujours le signe de tête existe. Eh bien! pour dire *oui*, tous les peuples de la terre, dans le vaste espace dont je viens de vous parler, *lèvent* la tête en reniflant au lieu de la baisser comme nous.

La troisième de mes observations est, je crois, plus singulière encore: c'est que chez tous ces peuples on dort couché presque continuellement sur le ventre. La médecine nous expliquera cela. Me pardonnera-t-on d'indiquer

ces légères différences, ces usages généraux? c'est par un faisceau de minutieux détails qu'on arrive à des conséquences générales.

Un grain violent nous força, Petit et moi, à la retraite; nous quittâmes les sauvages, qui s'abritèrent sous leurs *pros* renversés, et nous, plus instruits que la veille, nous reprîmes la route du camp, contraints de courber le dos sous les rapides ondées d'une averse tropicale.

— Cela est bien bête! grommelait Petit entre ses dents.

— Qu'est-ce qui est bête?

— Vous et la chose. Vous, de venir par ce temps de chien vous frotter à de pareils animaux; la chose, de voir des hommes si sales que vous vous plaisez encore à dessiner sur vos livres.

— C'est pour mon instruction.

— J'ai beau les voir, moi, ça ne m'instruit pas davantage.

— Tu te trompes, et tu en sais maintenant beaucoup plus qu'hier.

— Ah bah!

— Certainement; rappelle-toi ce que tu as observé.

— C'est juste, morbleu! c'est juste, je sais maintenant que les Rawackais et les Waigiouiens mangent les tripes de poisson.

JACQUES ARAGO.

LES PRÉDICATEURS CÉLÈBRES (1)

M. DE RAVIGNAN.

En publiant la biographie du père Lacordaire, nous avions promis celle de l'abbé de Ravignan. Il est difficile, en effet, de séparer ces deux frères jumeaux de la chaire de Notre-Dame, non moins égaux par la renommée que différents par l'éloquence. Nous attendions, pour tenir notre parole, qu'une circonstance heureuse fît remonter M. de Ravignan dans la tribune sacrée... Mais on sait que M. de Ravignan est membre de la compagnie de Jésus. A ce titre, il ne s'appartient pas à lui-même, il suit cette loi de l'obéissance passive qui absorbe les plus hautes individualités; il s'est donc fait un devoir de rester depuis trois mois dans l'ombre et dans le silence, et il y restera peut-être indéfiniment, à la suite des débats qu'il ne nous appartient pas de juger. Tout le monde, sans exception, regretterait les admirables conférences de M. de Ravignan, et le clergé français ne se consolerait pas d'une perte aussi grave; mais cette crainte même est une raison pour nous de hâter la pùblication des édifiants détails qui nous ont été confiés sur l'illustre prédicateur. Si l'Église de France ne doit plus entendre sa voix, elle voudra du moins conserver son portrait comme celui d'un ami absent.

M. de Ravignan est né dans le Béarn, d'une ancienne et noble famille. Mais que sont aujourd'hui les titres pour cet homme, et qui oserait les comparer à la gloire qu'il s'est faite! Un de ses oncles (ou grands-oncles), M. de Céran, fut compagnon du célèbre La Peyrouse. Il a deux frères, dont l'un suit avec honneur la carrière des armes. Sa sœur avait épousé ce général Excelmans, à qui Napoléon disait à Wertingen: « Je sais qu'on ne peut être plus brave que vous. »

M^me^ de Ravignan était une de ces mères chrétiennes qui élèvent leurs enfants devant Dieu, pour qu'ils marchent plus droit devant les hommes; les humbles et sublimes paroles du *Pater* et de l'*Ave Maria* furent les premières qu'elle apprit à la voix éloquente qui remplit aujourd'hui Notre-Dame. La jeunesse de M. de Ravignan fut donc toute différente de celle du père Lacordaire. Pendant que celui-ci riait encore du rire de Voltaire et des encyclopédistes, celui-là priait déjà en famille avec la sainte croyance du charbonnier.

Toutefois la dévotion n'absorba point son esprit ni son temps; son âme et son corps reçurent en même temps une éducation vigoureuse. Cette nature méridionale apportait une égale ardeur aux récréations et à l'étude. Après de longues heures de travail sur les livres grecs et latins, le jeune Ravignan courait comme un cerf dans les montagnes natales, prenait part à toutes les danses et à tous les jeux, était le chef et le boute-en-train de toutes les parties de plaisir. Il avait une grande influence sur ses frères, et particulièrement sur Jules. C'était lui qui le faisait tour à tour travailler et danser, qui lui révélait les beaux vers dans Virgile et les nids éclos dans les buissons.

Bientôt le savant écolier vint à Paris. Il y acheva ses humanités et y fit rapidement son droit. La carrière du barreau s'ouvrit à lui, facile et brillante. A l'âge où les stagiaires bégayent encore dans les conférences, il plaidait déjà avec succès à la Cour royale de Paris. L'éclat de son début lui valut une nomination de conseiller-auditeur à vingt-trois ans. C'était en 1816. Il fallait qu'en effet son mérite fût bien incontestable, car aucun rival ne réclama contre une élévation si soudaine. Tous ceux qui vivaient alors au Palais et dans le monde parisien se souviennent avec quelle aisance, mais aussi avec quelle modestie M. de Ravignan porta ce fardeau si grave d'*un nom trop tôt fameux*. C'est qu'il était déjà de ceux qui ont pour maxime: « Plus faire que dire »; sa supériorité était sans hauteur, sa science sans pédanterie, son esprit sans malice, son éloquence sans tapage, sa gloire enfin sans ombre. Ceux même qui l'enviaient secrètement se décidèrent à l'applaudir en public.

Si le talent de l'avocat était complet, rien ne manquait à la grâce de l'homme du monde: car M. de Ravignan était alors mondain dans l'acception la plus élevée du mot. On le regardait à la fois comme le magistrat le plus sévère et le plus élégant qui se pût voir. Jamais la forme et le fond ne se marièrent peut-être aussi dignement. Le jeune conseiller brillait sans le vouloir, et souvent sans le savoir, dans les salons non moins qu'au Palais, aux Tuileries non moins qu'à la salle des Pas-Perdus, avec le frac noir et les gants blancs non moins que sous la robe et le bonnet magistral. Demandez aux femmes à la mode... en ce temps-là, combien il y avait de douceur et d'énergie tout ensemble dans son œil vif et brûlant, dans son profil anguleux et dans son teint basané, dans son large front couronné de boucles noires; combien de souplesse dans sa taille élancée, dans ses gestes expressifs et dans sa démarche facile; combien de perfection dans sa danse, car il était un des plus beaux danseurs de son temps; combien de distinction aristocra-

(1) Voir la *Biographie du père Lacordaire*, numéro de mars.

tique dans sa manière de porter la petite canne à pomme d'or et d'approcher de ses yeux les branches du lorgnon d'écaille.

O vanité des vanités! voyez aujourd'hui dans la chaire ce beau danseur en robe noire et en surplis, les joues décharnées et les cheveux ras, les regards attachés au cru-

M. de Ravignan.

cifix, les mains croisées sur la poitrine, avec ce mouvement d'extase qui lui est familier!

On nous assure pourtant qu'au milieu de ses succès d'autrefois M. de Ravignan ne se départait jamais de l'humilité chrétienne. Cet homme, habitué aux triomphes les plus divers, ne pouvait entendre un éloge sans rougir.

Le 1er août 1821, M. de Ravignan fut nommé substitut du procureur du roi près le tribunal de la Seine.

— Laissez-le venir, s'écria M. le président Séguier, mon fauteuil lui tend les bras!

Le fait est que rien ne semblait plus au-dessus du mérite de M. de Ravignan.

Et cependant il visait déjà bien plus haut. Il voulait dépasser la glorieuse prédiction de M. Séguier lui-même. Fatigué du bruit, il jugeait, avec Pythagore, qu'il était temps « d'adorer l'écho. » Il avait besoin de sortir de ce monde, qui ne pouvait plus le contenir. Deux ailes invisibles enlevaient déjà son âme vers le ciel.

Ce fut au milieu des félicitations les plus expansives de ses amis et de sa famille, que M. de Ravignan se replia tout à coup sur lui-même. On le vit longtemps, soucieux et rêveur, fuir les salons qu'il recherchait naguère, errer d'église en église et s'y plonger en des méditations infinies, s'arracher en pleurant aux embrassements de sa mère pour aller écouter, comme Augustin, la voix qui lui disait: « Prends et lis (*Tolle, lege*). »

— Qu'a donc Ravignan? se demandaient les magistrats dans la salle des Pas-Perdus. On dirait qu'il a commis quelqu'un des crimes que foudroie ordinairement son éloquence.

— M. de Ravignan est-il amoureux ou fou? chuchotaient les dandys et les petites maîtresses de l'époque, aux avant-scènes de l'Opéra et des Italiens.

Et l'on ouvrait des paris pour savoir le nom de la belle inhumaine qui faisait soupirer ainsi le lion du barreau.

On ne devait pas tarder à savoir quelle grande passion s'était emparée, en effet, de cet homme.

Un jour enfin, il reparut triomphant et radieux, la tête haute et le cœur dégagé, comme Jacob après sa lutte intérieure avec l'esprit... Dans le combat que venaient de se livrer l'homme et le chrétien, l'homme était demeuré sur le champ de bataille, le chrétien avait remporté pour jamais la victoire.

Nouvelles questions sur cette révolution nouvelle; et tout le monde de s'attendre à l'annonce de quelque beau mariage.

La mère et la famille inquiètes attendaient comme les autres..., lorsque M. de Ravignan déclara qu'il allait épouser l'Église... et entrer au séminaire.

Toute pieuse et résignée qu'elle fût, la mère faillit succomber à ce coup de foudre. Avoir vu, la veille encore, son fils entouré de toutes les auréoles humaines, et le voir soudain s'ensevelir vivant dans la robe noire! N'y avait-il pas là de quoi faire chanceler la foi la plus solide? Un torrent de pleurs soulagea cette âme maternelle, et lavée dans ses larmes comme la victime dans l'eau consacrée, elle se releva assez forte pour accomplir son sacrifice.

Mais les plus grands obstacles à la vocation de M. de Ravignan ne devaient pas lui venir de sa mère. L'illustre procureur-général, M. Bellart, répondit à sa lettre de démission par la lettre suivante, datée du 6 mai 1822. Ce factum sent un peu le réquisitoire, et ce n'est point un chef-d'œuvre de style; mais nous devons le citer parce qu'il est peu connu, et qu'il cache, sous un pessimisme austère, de grandes vérités et d'utiles conseils (1).

« Mon bon et cher Ravignan,

« Si je n'étais pas comme vous détrompé de toutes les illusions humaines, votre lettre m'affligerait profondément, je regretterais pour le monde et pour moi un bon et aimable jeune homme qui promettait d'être l'ornement de la magistrature et de rendre des services distingués à son pays. Je regretterais que vous mettiez vous-même un terme à une carrière que tout présageait devoir être brillante et procurer à votre orgueil bien placé de nobles jouissances, en même temps qu'elle vous aurait fourni de grandes occasions d'être utile à la religion, à la société, au roi, par une haute profession des bonnes doctrines et par une distribution éclairée de la justice. Tout en étant donc fort enclin à vous applaudir par mes dispositions personnelles et par le dégoût que me donne si souvent le spectacle de démence et de perversité auquel j'assiste, je crois devoir m'élever au-dessus de cette espèce d'égoïsme qui me fait envier plutôt que désapprouver votre résolution, pour vous inviter pourtant, mon cher Ravignan, à la méditer de nouveau. Elle est grave, elle va vous imposer des devoirs très-austères, beaucoup de privations surhumaines, auxquels il faut que vous soyez bien sûr de vous ployer aujourd'hui, demain, des années, à jamais, votre vie entière, sans murmures et surtout sans regrets...

« Quant à vous-même, si vous êtes bien sûr de votre persistance, je vous crois heureux de sortir de ce théâtre tumultueux, où j'éprouve trop souvent le mortel ennui de

(1) *Biographie du clergé contemporain*, par un Solitaire. — *Œuvres de M. Bellart*, tome VI, page 153 de la *Correspondance*. 1828.

vivre, pour ne pas apprécier à toute sa valeur cette douce paix de l'âme dont doit jouir celui qui est assez favorisé de Dieu pour vivre loin de ce jeu effréné de passions, de crimes et de folies, qui ne se sont jamais produits plus à découvert, je crois, sur la scène du monde. Mais n'y a-t-il pas aussi un peu d'égoïsme dans une résolution pareille? Vous vous serez fait votre part des avantages de la société humaine en conquérant une position fortunée où vous échapperez à tous les dangers du siècle, mais l'avez-vous faite aux autres? êtes-vous bien sûr de ne pas sacrifier quelques devoirs à votre goût?...

« J'honore assurément du fond de mon cœur ces héros de la religion qui se dévouent à cette vie de perfection et de sacrifices continuels, dans laquelle, quand ils n'y portent que les vues du Ciel et que la charité, il y a tant de bien à faire, à soi-même et aux autres. Mais il faut obtenir des grâces du Tout-Puissant d'être un héros véritablement; car, si on retombe, si on redevient homme, on devient moins qu'un homme. Ma tendre et véritable amitié pour vous, mon cher Ravignan, m'a suggéré ces réflexions; méditez-les. Il peut bien se faire que, parce que je n'étais pas digne de tenter de si grands efforts, ils effrayent trop, pour vous qui êtes plus fort, mon imagination; mais mon affection paternelle vous devait cet acte de franchise. Je ne combats pas votre projet; je vous engage seulement à le bien mûrir. L'engagement n'est pas pris encore : s'il l'est jamais, je ne saurais plus que vous y affermir, et que former le vœu que, dans votre nouvel état, vous fassiez autant de bien que vous pouvez en faire dans celui que vous quittez.

« Je vous embrasse,

« BELLART. »

Cette façon d'éprouver la résolution de M. de Ravignan sans en avoir l'air, était assurément la plus habile et la plus efficace. Aussi réveilla-t-elle tous les doutes et toutes les incertitudes du néophyte. Mais après quelques jours d'angoisses poignantes, sa détermination reprit le dessus.

Des entraves matérielles (et celles-là sont souvent les plus puissantes) vinrent encore se jeter en travers de son projet. Un procès imminent allait compromettre la fortune de toute sa famille dans le Midi. L'éloquent avocat, le savant légiste pouvait-il laisser ceux qu'il aimait en un tel péril? Quoique ceci fût un devoir impérieux pour M. de Ravignan, il y eut aussi de sa part un sacrifice immense. Cet homme qui n'aspirait plus qu'au ciel, et pour qui les biens d'ici-bas n'étaient plus qu'une chimère, poursuivit encore cette chimère, dans l'intérêt de ses parents, avec le même zèle, la même science et la même habileté que s'il n'eût songé qu'à devenir procureur-général. Tandis que son âme s'envolait au sanctuaire, son corps resta dans l'antre de la chicane. Il lut toute la nuit la *Somme* de saint Thomas, et tout le jour les *Pandectes* de Justinien. Bref, il fit si bien, qu'il évita un procès ruineux, sauva sa famille sans léser ses adversaires, et concilia les deux parties à la satisfaction commune. Ce fut le dernier chef-d'œuvre du magistrat.

Un mois après, il prenait la soutane à Saint-Sulpice, et un an plus tard, voici ce qu'il faisait de cette fortune qu'il avait reconquise.

Il venait d'appeler son notaire, et celui-ci attendait, la plume à la main, ses instructions.

— Monsieur, lui dit l'abbé, je désire partager mes biens entre mes héritiers naturels; vous allez écrire mon testament.

— Votre testament, à votre âge! Et pourquoi cela?

— Parce que demain je n'existerai plus...

Le notaire frémit, laissa tomber la plume et regarda son client avec terreur. Celui-ci avait sur les lèvres un sourire calme et mélancolique.

— Oui, reprit-il, demain je serai mort pour le monde; je vais entrer chez les jésuites de Montrouge.

La terreur du notaire devint de la consternation. Il était l'ami de M. de Ravignan, il le supplia d'ajourner son projet.

— Jésuite! en France! mais vous n'y pensez pas!

— J'y pense depuis un an.

— Mais il s'agit d'un vœu éternel, et du vœu le plus terrible de tous!

— Dites le plus doux et le plus enviable. N'est-ce pas s'affranchir de la mort que de commencer l'éternité dans cette vie?

Le confident ne se sentit pas de force à lutter contre une telle logique et une telle foi. Tout ce qu'il obtint, fut de remettre le testament à quinzaine.

— Soit, dit l'abbé avec sa douceur inaltérable. Revenez donc dans quinze jours, ma volonté sera exactement la même.

Le notaire revint au jour dit:

— Eh bien, monsieur l'abbé?

— Eh bien! vous pouvez écrire.

Et M. de Ravignan dicta ses dernières volontés, donnant à Dieu son corps avec son âme, et rendant ses biens temporels à sa famille.

D'autres disent qu'il en dota son frère Hippolyte, qui renonça dès lors au service militaire.

Quand l'acte fut achevé et signé :

— Enfin, s'écria M. de Ravignan, je n'ai plus rien! Je suis libre!

Nous ne peindrons pas la nouvelle douleur et la nouvelle résignation de la mère. Il y a des sentiments auxquels la parole humaine ne saurait toucher sans profanation. On en jugera du reste par les simples faits qui suivent.

M. de Quélen, archevêque de Paris, et M. de Frayssinous, confesseur de M. de Ravignan, s'opposèrent de toutes leurs forces à son affiliation aux jésuites.

— Dieu vous a donné, lui disaient-ils, des lumières qui doivent luire pour tous; vous manquez à sa loi en les mettant sous le boisseau.

M. de Frayssinous alla même, dit-on, jusqu'à rompre avec son jeune pénitent. Mais reconnaissant enfin le dessein de Dieu dans cette inébranlable volonté:

— Soyez du moins jésuite prédicateur, s'écria-t-il, et vous me succéderez dans l'œuvre des conférences.

Ce conseil a été suivi, et cette prédiction s'est réalisée. L'entrée de M. de Ravignan à Montrouge fut un événement pour le clergé de France. Mais plus les yeux cherchaient le nouveau soldat de Jésus, plus il les évitait soigneusement. Plus son mérite s'élevait en présence des hommes, plus il voulut que son abaissement fût profond devant Dieu. Jamais les vœux de pauvreté, de continence et d'humilité ne furent pris à la lettre avec plus de rigueur.

Sa mère, qui ne le visitait que par grâce, le trouva, dès le premier jour, affublé d'une vieille et affreuse capote grise... Elle ne put reconnaître ce fils qu'elle avait vu si beau et si élégant!

Le novice craignait jusqu'à l'admiration de ses confrères, et dissimulait l'ardeur de son zèle aussi bien que l'éclat de son talent.

On sait que la première loi de la compagnie de Jésus est l'absorption complète de chaque membre, dans les communautés, par une obéissance absolue, éternelle, irrévocable. C'est un vaste corps qui a des milliers de bras pour une seule tête, la tête du général. Il n'existe pas d'armée dont

la discipline approche de ce despotisme : tous les officiers intermédiaires n'ont ici qu'une autorité nominale, aussi la société se comparerait-elle plus justement à une machine. Il n'y a, en effet, qu'un moteur tout-puissant et des instruments aveugles. Il fallut donc que M. de Ravignan devînt instrument aveugle, et la chose n'était pas facile avec une telle intelligence et une telle volonté. Le moyen qu'il employa pour soumettre l'une et briser l'autre, a quelque chose qui épouvante l'imagination.

Cet homme de génie se fit le porteur d'eau et le tailleur de plumes de la communauté!

Quand il fut ainsi rompu à l'obéissance, on le nomma d'une seule voix *admoniteur*, c'est-à-dire inspecteur de la conduite de ses frères. C'était la plus grande marque de confiance qu'on pût lui donner. Bientôt il prononça ce terrible vœu qu'il trouvait si doux. Puis il fut élu professeur de dogme, et, fidèle au conseil de M. de Frayssinous, il commença à prêcher en France.

Chacun se souvient avec quel empressement la foule courut à ses premiers sermons. Des pèlerins par centaines firent le voyage d'Amiens pour aller l'entendre. Puis il se rendit à Bordeaux, où l'attendait une émotion oubliée. Là, l'ancien magistrat retrouva, au pied de la chaire, toute sa famille, augmentée encore par d'heureux mariages... Mais en vain le toit maternel le rappela pour quelques jours... Le jésuite fut inexorable et ne quitta point la maison commune. Quelle gloire eût consolé sa mère d'une telle privation?

Enfin M. de Quélen ouvrit la chaire de Notre-Dame à l'émule du père Lacordaire, et depuis ce moment ces rivaux fraternels y luttent d'éloquence et de renommée.

M. Lacordaire a défini, par un mot très-juste, la différence qui existe entre son talent et celui de M. de Ravignan :

— C'est moi qui attire les gens du monde à l'église, a-t-il dit, et c'est M. de Ravignan qui les y retient.

En effet, le premier a tout l'éclat qui fascine et toute la véhémence qui entraîne; le second a tout le raisonnement qui convainc et toute l'insinuation qui captive. L'un est plus improvisateur, l'autre plus écrivain; celui-ci plus théologien, celui-là plus moraliste. Leurs traits d'union sont la même profondeur de foi et la même ardeur de charité. Tous deux manquent peut-être de l'onction naïve qui compléterait l'effet de leurs admirables prédications. Mais cette onction, qui doit s'ignorer elle-même, n'est guère compatible avec la gloire des orateurs de Notre-Dame. C'est aux pauvres et obscurs pasteurs de campagne qu'il faut demander cette familière éloquence du cœur.

Tous nos personnages illustres se pressent aux conférences de M. de Ravignan. Voici deux anecdotes qui en sont la preuve.

Un petit homme, aux traits aigus comme son esprit, s'écriait, l'année dernière en sortant de Notre-Dame :

— Voilà de quoi faire bâtir plus d'églises que je n'ai fait de pièces de théâtre!

On reconnait M. Scribe.

L'autre aventure est une des plus singulières qui soient arrivées à M. de Chateaubriand, auditeur assidu de notre orateur. C'était le 24 février 1839. La foule de jeunes gens qui sortaient de Notre-Dame ayant reconnu l'auteur du *Génie du Christianisme*, se mit à crier « Vive Chateaubriand ! » et voulut le porter en triomphe, à son corps défendant... L'illustre vieillard, épouvanté, n'eut que le temps de se réfugier dans un cabriolet de place, dont l'automédon l'enleva, au galop de sa haridelle. M. de Chateaubriand apprit alors qu'il y avait un homme au monde qui ignorait son nom!... Cet homme était justement et heureusement le cocher libérateur. S'il avait connu l'importance de sa *pratique*, n'eût-il pas triomphé avec elle en laissant la multitude s'atteler à son cabriolet? Mais il ne vit dans Chateaubriand qu'un pauvre diable menacé d'un guet-apens ou d'une mystification, et qu'il s'agissait de tirer d'affaire pour obtenir une *récompense honnête*.

— N'ayez pas peur, mon brave homme, dit-il au chantre des *Martyrs*, si ces pékins-là vous touchent, je leur casse les reins!

Cependant la récompense fut si *honnête*, que le cocher soupçonna qu'il avait sauvé un grand homme. Il en fut bientôt assuré par mille voix, et il attend les *Mémoires de M. de Chateaubriand* pour y trouver son nom.

Singulière façon d'arriver à la gloire, en aidant un autre à la fuir!...

M. de Ravignan ne voit le monde que du haut de la chaire de Notre-Dame. Une fois descendu de cette montagne sacrée, il vit dans une solitude absolue, et ne remplit que par obéissance quelques fonctions extérieures.

PITRE-CHEVALIER.

LA CHASSE AUX BOSCHJESMENS[1].

ÉTUDE DE MOEURS HOTTENTOTES ET D'HISTOIRE NATURELLE AFRICAINE.

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

A peine le soleil élevait-il son front éblouissant au-dessus des crêtes de montagnes de la Cafrerie, qu'une troupe joyeuse de boers, montés sur de robustes et agiles chevaux africains, quittait Agter-bruntjer-hoogte. Ces cavaliers, les plus riches et les plus élégants de la contrée, n'auraient pas été moins admirés sur le boulevard de Gand, à Paris, qu'en Afrique, quoique pour des causes diamétralement opposées. Leur costume luxueux consistait en une veste de drap de ménage ou autre étoffe épaisse et grossière,

(1) Voir les numéros de mai et de juin.

passée sur un gilet rayé et une chemise de grosse toile de coton à raies bleues; en des culottes courtes, en peau de veau ou d'élan non préparée, attachées sous le genou avec une lanière de cuir à de gros bas de laine grise ou jaunâtre. Ajoutez à cela un mouchoir de coton, d'une couleur éclatante, tourné autour du cou en forme de grosse corde; des souliers de campagne à la hottentote, ou quelquefois de gros souliers cloués, à larges boucles de cuivre rouge; un chapeau gras, à grands bords, en grossier feutre de laine, et vous aurez une idée complète d'un fashionable de Bruntjer-hoogte.

Quelques dames, également montées sur des chevaux très-légers et qu'elles maniaient avec beaucoup d'aisance, n'offraient pas dans leur toilette plus de luxe ni plus de coquetterie. Jeunes ou vieilles, toutes portaient une coiffe simple et d'un tissu fort serré, une robe de grosse toile de coton, des bas de laine, des souliers de peau d'antilope, et pas un seul bijou. Cette simplicité un peu outrée n'empêchait pas que quelques-unes fussent fort jolies et par conséquent fort aimables, malgré une gravité affectée, qui rarement permettait à un doux sourire de venir effleurer leurs lèvres. Parmi ces dames, une seule, la plus jeune et la plus jolie, c'est presque vous nommer Jenny Prinstlo, affichait un peu plus de coquetterie que les autres, c'est-à-dire qu'elle ne portait pas de coiffe, et que ses beaux cheveux noirs, naturellement bouclés, flottaient librement sous un chapeau de paille ayant la prétention d'être taillé sur un patron parisien. Mais ce qui vous étonnera davantage, c'est que chacune de ces dames portait, pendue à l'arçon de la selle, une petite carabine fort brillante, sortant des fabriques de Birmingham ou de Versailles, arme dont elles savaient fort bien se servir en cas de nécessité, soit contre les lions, soit contre les boschjesmens. Dans des contrées sauvages, peuplées de bêtes féroces et d'hommes noirs plus féroces encore, où les colons très-peu nombreux logent dans des habitations éloignées de plusieurs lieues les unes des autres, où les propriétaires sont obligés de se garder eux-mêmes non-seulement contre les lions et les Cafres, mais encore contre leurs propres esclaves, on concevra aisément que tous les bras d'une famille, sans exception des femmes, doivent être en état de se porter un mutuel secours. Voilà tout simplement pourquoi les jolies dames de Bruntjer-hoogte, et autres lieux à une certaine distance de la ville du Cap, savent monter et gouverner un cheval, et percer un boschjesmen d'une balle à la distance de cent cinquante pas.

Je n'ai pas besoin de vous dire que les cavaliers étaient également armés. Les carabines ou plutôt les gros fusils dont se servent les boers pour aller à la chasse des lions, des éléphants et des esclaves, sont d'un calibre beaucoup plus fort que celui de nos fusils de guerre, et peuvent recevoir une balle pesant deux onces et demie, fondue avec un mélange de deux onces de plomb et d'un tiers d'étain; cet amalgame la rend plus dure et l'empêche de s'aplatir sur les os des grands animaux. Il résulte de ceci que les fusils sont excessivement lourds, et ne peuvent être enjoués de dessus un cheval. Quand un chasseur, après avoir poursuivi quelque temps avec toute la vitesse de son coursier un rhinocéros ou un Hottentot, croit en être à une distance convenable, il arrête subitement son cheval, met pied à terre, passe la bride à son bras, met un genou en terre et appuie son arme sur un bâton fourchu qui tient à la monture du fusil, vise avec assurance, tire, et remonte lestement en selle pour fuir s'il n'a pas abattu sa victime, ou pour continuer à la poursuivre s'il n'a fait que la blesser. Les hommes et les chevaux sont tellement bien dressés à cet exercice, que le tout s'exécute avec une rapidité surprenante.

Nos cavaliers trottaient joyeusement, lâchant la main à leurs montures, comme des gens qui vont à une partie de plaisir. Un sorcier hottentot, Paloo, marchait à leur tête, monté sur un bœuf de selle fort léger à la course (1), et dirigeait leurs pas du côté du défilé de t'Korka, à l'entrée d'une forêt des Sneeuwbergen. La conversation paraissait fort animée entre Dirk-Marcus et Prinstlo, et il fallait bien qu'elle fût intéressante, car les jeunes boers, malgré la difficulté de la route, avaient groupé leurs chevaux autour de ces deux vieux chasseurs afin de les écouter.

— Ma foi, disait Prinstlo, je vous réponds que je regarde notre expédition comme moins dangereuse qu'une chasse aux lions ou aux éléphants.

— Et pour preuve de ce que vous avancez, s'écria Dirk, il faut que je vous raconte ce qui m'est arrivé dans ma jeunesse : Un jour je m'efforçais, du haut d'une colline couverte de buissons, près d'un bois, de passer à l'opposite d'un éléphant que j'avais sous le vent. J'entendis tout à coup un cri affreux, qui partait du côté où j'avais vu l'animal. Quoique je fusse alors un des meilleurs chasseurs de la contrée, j'avoue que j'éprouvai en ce moment une transe si terrible, que je crus sentir mes cheveux se hérisser sur ma tête; il me sembla qu'on me versait plusieurs seaux d'eau froide sur le corps, sans qu'il me fût possible d'avancer d'un pas. Mais bientôt j'aperçus l'énorme monstre si près de moi, qu'il était sur le point de m'atteindre avec sa trompe. Fort heureusement la faculté de fuir me revint en ce moment, et, à mon grand étonnement, je me trouvai si agile qu'on eût dit que mes pieds ne touchaient pas la terre. Cependant l'animal me serrait de près; mais à la fin je gagnai le bois et me glissai entre les arbres, où l'éléphant ne put me suivre. Dans mon premier effroi je ne songeai pas à lui lâcher mon coup de fusil, et lorsque je me vis en sûreté, j'étais trop essoufflé et trop charmé d'en être quitte à si bon marché pour renouveler aucune tentative dangereuse. (Historique.)

Tout le monde se mit à rire de la manière naïve dont Marcus peignait la peur qu'il avait éprouvée.

— Parbleu, compère, dit Jacob Kok, je peux vous donner une seconde édition de votre frayeur, et ce qui m'est arrivé prouvera à nos jeunes gens que, quoi qu'on en dise, le lion manque de courage et n'attaque jamais en face un ennemi qu'il croit capable de se défendre, à moins qu'il n'y soit forcé. Me promenant un jour sur mes terres avec mon fusil chargé, j'aperçus tout à coup un lion assez près de moi. Comme je suis assez bon tireur, je me crus, dans la position où j'étais, assuré de le tuer, et je fis feu. Malheureusement je ne me rappelai pas que mon fusil était chargé depuis quelque temps et que la poudre pouvait être humide; l'arme fit long feu, et la balle entra dans la terre à côté de l'animal. Saisi d'effroi, je m'enfuis au plus vite, mais bientôt hors d'haleine et me sentant suivi de près, je sautai sur un petit monceau de pierres et fis volte-face, présentant à mon terrible adversaire la crosse de mon fusil, et déterminé à défendre ma vie jusqu'à la dernière extrémité. Je ne sais au juste si ce fut ou non cette attitude et mon air d'assurance qui intimidèrent le lion; quoi qu'il en soit, l'animal s'arrêta court, et s'assit à quelques pas de distance du tas de pierres, d'un air en apparence fort tranquille. Cependant je n'osais bouger de la place, et

(1) La Compagnie hollandaise avait expressément défendu aux Hottentots libres, sous de fortes peines corporelles, de posséder des chevaux.

d'ailleurs, en courant, j'avais perdu ma poire à poudre. Enfin, après une bonne demi-heure d'une cruelle attente, le lion se leva, s'en alla lentement et comme à la dérobée, et, dès qu'il fut un peu loin, il commença à bondir et à fuir à toutes jambes. (Historique.)

— Parlez-moi de la chasse aux boschjesmens, dit Prinstlo; je l'ai faite plusieurs fois, et je n'y ai jamais attrapé une égratignure.

— Contez-nous ça, baas Prinstlo, s'écrièrent les jeunes gens, qui n'avaient pas encore assisté à pareille fête.

— Rien de plus aisé, mes enfants, et cela vous servira pour vous conduire convenablement dans une heure ou deux, car j'aperçois déjà la fumée du camp des boschjesmens qui s'élève en noires colonnes au-dessus des plus hauts arbres de la forêt des Sneeuwbergen. Six boers et moi nous avions besoin d'esclaves pour labourer nos terres et garder nos troupeaux : « Nous nous réunîmes, et comme nous savions qu'une centaine de misérables sauvages s'étaient retirés dans les bois qui bordent les rives de la Klein-visch-rivier, nous nous dirigeâmes de ce côté-là. La fumée de leurs feux nous indiqua la place de leur kraal, que nous entourâmes en nous plaçant à une certaine distance les uns des autres. Alors je donnai l'alarme en tirant un coup de fusil sur une jeune femme enceinte qui allait puiser de l'eau à une fontaine voisine. Ce bruit inattendu répandit une si grande consternation parmi toute la bande des sauvages, qu'il n'y eut que les plus hardis et les plus intelligents qui osèrent franchir notre cercle pour se sauver, et nous les laissâmes passer. Bien aises d'être débarrassés à si bon marché des plus mutins, nous nous emparâmes de ceux qui, tremblants d'étonnement et de frayeur, se livrèrent sans défense à notre merci; mais nous ne conservâmes que ceux bons au service d'un ménage et d'une ferme. Quant aux petits enfants, aux femmes enceintes et aux vieillards...

— Vous les rendîtes à la liberté, dit Jenny, qui avait quitté Flip pour se rapprocher de son père.

— Pas si niais! nous les tuâmes! et c'est ainsi que nous avons toujours fait. Je vous raconterais vingt chasses, que ce serait la même chose (1).»

Tout en causant ainsi, les boers, à la suite de leur guide Paloo, s'enfoncèrent dans une vallée fort étroite, remplie de cailloux et de grosses pierres et couverte des buissons épineux du *walkt een betje* (2), dont les aiguillons, recourbés comme des hameçons, s'accrochaient à leurs vêtements et les forçaient à s'arrêter à chaque instant. Ce défilé, large au plus de trente pas, était resserré des deux côtés par les rochers à pic de la montagne de t'Korka. Bientôt il devint si difficile d'avancer par ce sentier raboteux, tracé seulement par les pieds des buffles et des éléphants, que les colons soupçonnèrent le traître Paloo de les avoir égarés exprès, et le menacèrent de la bastonnade. Ils ordonnèrent au sorcier effrayé de descendre de dessus son bœuf et de grimper sur une des crêtes de la montagne, pour tâcher de découvrir un chemin plus praticable, ce qu'il fit aussitôt. A peine avait-il disparu au milieu des énormes blocs de granit qui hérissaient le sommet de la colline, qu'il poussa un cri lamentable, et son corps sanglant roula, en bondissant de roc en roc, jusqu'aux pieds des chevaux. Un coup de sifflet aigu fit retentir les échos; les boers, étonnés et dans le plus grand désordre, se serrèrent les uns contre les autres, et placèrent au milieu d'eux les dames, pâles et effrayées.

— Je veux être pendu, disait Dirk-Marcus, si jamais j'ai entendu un serpent, fût-ce un pithon ou un boa, siffler de cette manière. Enfants, serrez vos rangs et préparez vos fusils, car cela n'annonce rien de bon. Ah! ah! voilà d'autres sifflements moins bruyants et plus significatifs; je les connais ceux-là, et de vieille date.

En effet, cent flèches à la fois sifflaient autour de leurs oreilles en se croisant dans les airs, parce qu'il en venait des deux côtés du défilé. Comme elles étaient tirées de loin, et que les boers étaient couverts de vêtements fort épais, aucun d'eux ne fut blessé. Ils répondirent à cette agression par quelques coups de fusil, qui furent perdus, car c'est à peine s'ils apercevaient de temps à autre deux yeux noirs, brillants sous une chevelure laineuse, paraître une seconde au-dessus de l'anfractuosité d'une roche.

Les boers tinrent un conseil fort court, et, sur l'avis du malheureux Prinstlo, il fut décidé qu'on retournerait en arrière et que l'on tâcherait de regagner la plaine, dont on n'était encore éloigné que de quatre ou cinq cents pas. Mais à peine commençait-on cette manœuvre avec assez d'ordre, qu'on vit des blocs énormes de rochers s'ébranler, rouler en redoublant de vitesse sur les flancs escarpés de la montagne, écraser et entraîner dans leur chute tout ce qui se trouvait devant eux, et bondir avec un effroyable fracas jusqu'au milieu du petit escadron épouvanté. Prinstlo tomba mort sous un bloc qui lui brisa le crâne; Ruloph Champher fut renversé de cheval et eut une flèche empoisonnée qui lui perça le cou et resta suspendue à la blessure; les chevaux de Jenny, de Flip et de Jacob Kok eurent les jambes cassées, et la plus horrible confusion se mit dans la petite troupe. Chacun chercha à se sauver comme il put, et il n'y eut que Dirk-Marcus et deux autres chasseurs qui pensèrent à protéger les femmes et à leur faire gagner la plaine avec eux.

Là, ils croyaient que leurs fusils et leurs chevaux allaient leur rendre leur supériorité ordinaire, et après avoir fait partir leurs femmes au grand galop pour regagner Agter-bruntjer-hoogte, ils s'arrêtèrent bravement pour attendre de pied ferme les sauvages sortant de la forêt, et pour être à portée de donner du secours à leurs camarades blessés ou démontés. Ils s'attendaient à se voir attaquer par une masse serrée, et à tuer quatre ou cinq hommes à la fois par chaque coup de fusil; mais quel fut leur étonnement quand ils se virent enveloppés et harcelés de tous côtés par des hommes éparpillés, toujours en mouvement, et ne leur laissant ni le temps ni la possibilité de se servir de leurs pesants fusils! Lorsqu'un boer poursuivait un sauvage, il était lui-même poursuivi par cinq ou six autres, et s'il se retournait vers un de ceux-ci, le premier, loin de continuer à fuir, se retournait aussitôt et le poursuivait lui-même à son tour en lui lançant ses flèches empoisonnées. Malgré toute l'agilité de son excellent cheval, il lui était impossible ni d'atteindre un de ses ennemis, ni de s'éloigner des autres, car les boschjesmens courent avec une telle rapidité que souvent ils atteignent des gazelles et les percent de leurs sagaies après les avoir fatiguées à la course pendant plusieurs heures. Déjà quelques malheureux cavaliers étaient tombés sous les flèches des sauvages sans pouvoir tirer un seul coup de fusil, lorsque les cinq ou six qui restaient prirent le parti désespéré de fuir à toute bride.

Les *tararé-khoès* ou femmes hottentotes, qui avaient roulé les rochers sur le petit escadron tandis que leurs maris lançaient leurs flèches, sortirent alors du bois en

(1) Historique. Voir : *Voyage au cap de Bonne-Espérance*, par Sparmann, tome I, page 265, et tome III, page 5 et 6.

(2) En hollandais, « *attends un peu* »; c'est une espèce de *collophyllum.*

poussant des cris de victoire. Trakosi vint se jeter au cou de Kiès qui n'avait pas cessé de combattre avec intrépidité. Le jeune chef, après avoir ordonné à ses guerriers de poursuivre les boers jusqu'à ce qu'ils les eussent tous exterminés, laissa les femmes de la horde s'occuper à dépouiller les morts, prit Trakosi par la main, et se dirigea tranquillement vers le défilé où l'action avait commencé.

— Femme, lui dit-il, ma vengeance a commencé, mais elle ne s'en tiendra pas à faire des morts, il faut qu'elle s'exerce aussi sur des vivants! As-tu vu, dans la montagne, un blanc et sa jeune fiancée dont les chevaux ont eu les jambes brisées?

— Je les ai vus.

— Les as-tu reconnus?

— Non, Kiès.

— Et bien, le jeune boer est Flip, le fils de Dirk-Marcus, ton dernier maître; sa fiancée est Jenny Prinstlo, dont le père a fait mourir ma sœur dans le plus douloureux esclavage. Viens, ces deux jeunes gens sont à moi.

— Mon ami, dit Trakosi avec une inquiète pitié, tu ne prétends pas faire mourir des gens désarmés.

— Oh! non, non, ils ne mourront pas, la vengeance serait trop douce; ils vivront nos esclaves, et, une fois au moins, des blancs connaîtront par expérience les misères qu'ils nous font souffrir.

La bonne et douce Trakosi ne répondit pas, mais elle

connaissait assez le caractère des hommes de sa nation, et particulièrement celui de Kiès, pour être sûre qu'après le premier enivrement de la victoire, elle obtiendrait facilement la liberté des deux jeunes gens, auxquels elle s'était instinctivement attachée pendant son long esclavage. Ils rentrèrent donc dans le défilé sans dire une parole de plus.

Le jeune boer comprenait parfaitement le danger de sa position, et, suivi de sa fiancée, il se glissait derrière d'épais buissons, dans l'espérance de gagner, sans être aperçu par les sauvages, un bois épais qui pourrait non-seulement les cacher, mais encore les protéger contre les flèches de leurs ennemis, en cas où ils seraient découverts. Déjà ils approchaient de cette retraite dans laquelle ils mettaient tout leur espoir, lorsqu'ils virent devant eux une clairière large de deux cents pas, et qu'il fallait absolument traverser, au risque d'être découverts des hauteurs voisines qui la dominaient de toutes parts. Ils s'arrêtèrent un instant à l'entrée de la bruyère pour écouter attentivement. Ils n'entendirent plus que quelques rares coups de fusil tirés dans la plaine à une très-grande distance, et, après avoir observé la solitude qui les entourait, ils se hasardèrent à traverser la clairière. Ils n'avaient pas fait quelques pas que Flip s'arrêta tout à coup, dit à voix basse à Jenny de se baisser dans les hautes herbes où ils se trouvaient en cet instant, et de rester dans l'immobilité la plus parfaite, ce qu'il fit lui-même; mais il était trop tard, et les trois sauvages qui descendaient la colline se dirigèrent droit à eux.

— Sois tranquille, disait Kiès à Trakosi, je connais Flip de longue date; c'est un brave, mais ce n'est pas un fou, et, quand il se verra cerné de toutes parts, il se rendra, ne

fût-ce que pour sauver la vie à celle qu'il aime. Klaas, ajouta-t-il en se tournant du côté du sauvage qui l'accompagnait, nos hommes sont-ils à leurs postes?

— Ils y sont.

— Il est temps qu'ils paraissent, donne-leur le signal.

Klaas siffla, et dans le même instant le malheureux Flip aperçut vingt têtes de sauvages s'élever au-dessus des buissons qui les entouraient.

— Il est inutile de nous cacher davantage, Jenny, nous sommes perdus si ces misérables n'ont pitié de ta jeunesse et de ta beauté, et si je ne puis les gagner par des promesses.

Alors il se redressa de son haut et fit signe de la main :

— *Ha goutti, houka khoé-khoep, male tiri t'nounquoua* (arrête, brave Hottentot, et écoute-moi) (1).

Les trois sauvages ne s'arrêtèrent pas, mais ils ralentirent beaucoup leur marche, et, avec la main, ils firent un signe de paix que Jenny ne comprit pas. Quand ils furent à cinquante pas au plus, Kiès prit la parole.

— Flip, dit-il, ta vie et celle de ta fiancée m'appartiennent, car tu sais qu'en pareille circonstance jamais un boer n'a fait grâce à un boschjesmen · la loi du talion n'est-elle pas justice?

— Ma vie et celle de ma fiancée sont à Dieu, mais je ne dois pas tenter sa providence, et, pour cette raison, je te propose un arrangement. J'ai un troupeau de cinquante bœufs et de cent génisses, je te le donne si tu veux sauver cette jeune fille qui n'a jamais fait de mal à tes frères.

— En cet instant même mes guerriers emmènent ton troupeau, qui m'appartient par le droit du plus fort. Donne-moi autre chose.

— Je te donnerai vingt livres de tabac, un fusil, de la poudre et des balles.

— Je ne fume que des feuilles de chanvre ; j'ai cet arc, et sur mon épaule un carquois rempli de flèches empoisonnées. Donne-moi autre chose.

— Je te donnerai mon habitation et les vertes prairies qui l'entourent.

— Dans les forêts je trouverai toujours assez de bois pour construire une hutte; quant aux prairies, au sol de l'Afrique, il appartient à tous les Hottentots sur lesquels vous l'avez usurpé, et ce n'est pas une restitution que je te demande. Donne-moi autre chose.

— Je te donnerai des chaudrons et des anneaux de cuivre.

— Mes guerriers trouveront de tout cela à Bruntjerhoogte, et j'ai la meilleure part du butin.

— Que veux-tu donc que je te donne?

— Ce que je veux? c'est ta liberté, ton désespoir, tes larmes, ta misère, ton esclavage et celui de ta fiancée. Toi, tu seras mon kobbo, tu bâtiras ma hutte, tu cultiveras mon chanvre sur la lisière des bois, tu porteras sur tes épaules le gibier que je tue dans mes chasses, et tu n'en rongeras que les os, comme un chien. Ta Jenny allumera le feu dans ma hutte, polira les anneaux de Trakosi, traira ses vaches, et, si je la trouve jolie.....

Kiès fut interrompu par un cri d'indignation que poussa Jenny et par la détonation de sa carabine. Le chef sauvage avait vu le mouvement qu'avait fait la jeune fille en le couchant en joue ; par un mouvement tout aussi prompt, il s'était baissé pour éviter la balle meurtrière, mais le malheureux n'avait pas remarqué que Trakosi était derrière lui, et il ne comprit son malheur qu'en entendant le gémissement douloureux qu'elle poussa en tombant sur le gazon, et en voyant son sein ensanglanté. Vous peindre le paroxysme de son désespoir et de sa fureur est chose impossible. Prompte comme l'éclair, une flèche partit de son arc, atteignit la malheureuse Jenny à l'œil droit et s'enfonça de plusieurs pouces dans sa tête. La pauvre fille tomba morte sans avoir eu le temps de serrer la main à son fiancé, sans même pousser un soupir. Klaas, brandissant une sagaie sur sa tête, s'était précipité vers le boer, mais une balle qu'il reçut dans la poitrine l'arrêta au milieu de sa course. Kiès, pour ne pas donner le temps à son adversaire de recharger son fusil, et poussé par un excès de rage, bondit comme un lion et s'élança sur Flip en lui présentant la pointe acérée de sa sagaie. Mais l'adroit boer détourna le coup avec la main, et les deux combattants s'étreignirent corps à corps. La lutte fut courte, mais terrible. Flip, avec sa taille athlétique et sa force herculéenne, avait un grand avantage sur son ennemi; mais celui-ci était plus agile, plus adroit, et avait l'habitude des luttes corps à corps; puis, les habits du boer donnaient au Hottentot la facilité de le saisir, tandis que les mains nerveuses de Flip glissaient sur la peau nue et graissée du sauvage. Kiès employait contre son redoutable adversaire non-seulement ses pieds, ses genoux et ses poings, mais encore ses ongles et ses dents, comme une bête féroce, et cependant ses efforts étaient impuissants. Tous deux tombèrent et roulèrent sur l'arène, tantôt dessus, tantôt dessous, sans que leur combat furieux parût donner un avantage prononcé ni à l'un ni à l'autre. Les boschjesmens s'étaient approchés en poussant d'horribles hurlements, mais, dans la crainte de blesser leur chef, ils ne pouvaient se servir de leurs flèches pour le secourir. Enfin le terrible Flip vint à bout de contenir Kiès sous lui avec son genou qu'il lui avait posé sur la poitrine, tandis qu'avec ses deux mains il lui serrait le cou et l'étranglait. Déjà le sauvage perdait la respiration, déjà ses yeux se gonflaient dans leurs orbites et ses lèvres devenaient violettes, lorsque Flip baissa la tête et poussa un profond soupir ; les doigts de fer dont il serrait la gorge de son ennemi s'assouplirent et s'ouvrirent, son genou cessa d'appuyer sur la poitrine de Kiès, son corps vacilla un moment, puis il tomba sans force à côté du sauvage, qui se releva d'un bond en s'écriant *t'nautkam* (il est mort)! En effet, Kiès, pendant la lutte, avait aperçu une flèche sur la bruyère, il s'en était adroitement emparé et l'avait enfoncée dans le cœur du boer.

Après cette victoire, les boschjesmens étaient retournés auprès du corps de Trakosi, et essayaient, mais vainement, de la rappeler à la vie. Hélas! la pauvre fille, étendue sur les bruyères qu'elle avait arrosées de son sang, ne pouvait plus sentir les tendres caresses de son ami, ni entendre ses cris de désespoir et de vengeance. Après avoir mouillé de ses larmes la figure froide et inanimée de son épouse ; après lui avoir apposé sur le front un dernier baiser, le chef se retourna vers ses guerriers, qui partageaient son affliction. Il essuya ses yeux, qui reprirent un éclat farouche, et il leur dit :

— Amis, à quoi nous servira de pleurer comme de faibles femmes? C'est autre chose que des larmes qu'il faut pour laver le sang innocent de Trakosi! Que deux d'entre vous gardent le corps de nos frères morts et de cette femme que j'ai tant aimée, afin de les dérober à la voracité des hyènes jusqu'à ce que nous revenions leur donner la sépulture. Nous allons marcher sur Agter-bruntjer-hoogte, et ce soir, le feu aura dévoré jusqu'au dernier débris de la demeure de nos abominables tyrans.

Il y avait au plus un quart d'heure que Kiès était parti,

(1) Littéralement : « *et donne-moi ton oreille* ».

lorsque les deux sauvages, assis sur la bruyère à côté de deux corps sanglants qu'ils avaient recouverts de leurs kros, entendirent, au bout de la vallée, le bruit sourd que font les roues d'un lourd chariot roulant sur les bruyères. Ils se levèrent effrayés, et, comme le bruit s'approchait d'eux, qu'ils savaient que les boers seuls possèdent des chariots de voyage, ils jugèrent prudent de se cacher dans des broussailles, d'où ils virent parfaitement la scène qui va suivre. Deux cavaliers *t'orée-goeps* (européens), mais qui, par la tournure et le costume, ne ressemblaient en rien à des boers, s'avançaient au petit pas dans la vallée, et ils étaient suivis de cinq ou six Hottentots marchant à pied et armés de fusils comme eux. Tout en avançant, les t'Orée-goeps causaient entre eux d'une manière fort paisible, ne se doutant nullement qu'ils foulaient une place qui, deux heures avant, était un champ de carnage. Ils étaient jeunes, et portaient le costume simple, mais élégant et propre, des riches citadins de la ville du Cap.

— Docteur Sparmann, disait M. Immelmann, nous avons fort bien fait, comme vous voyez, de donner l'ordre à nos gens d'arrêter notre chariot et de camper à l'entrée de cette vallée, car jamais nous n'aurions pu le sortir de ce chemin rocailleux.

— Certainement, monsieur, répondit le célèbre docteur qui, depuis, fut président de l'Académie de Stockholm, sa patrie; certainement, et je suis d'autant plus de votre avis que je vois ici, devant nous, des choses qui ne me paraissent pas devoir nous engager à pénétrer dans ce dangereux défilé.

En parlant ainsi, le docteur avait mis pied à terre, et il ramassait cinq ou six flèches empoisonnées. M. Immelmann descendit de cheval, et tous deux, la bride de leurs coursiers passée au bras et le fusil sur l'épaule, avancèrent avec précaution dans l'étroit défilé de t'Korka. Bientôt ils s'arrêtèrent saisis d'horreur à la vue de plusieurs cadavres mutilés, et ils appelèrent leurs Hottentots pour leur prêter main-forte en cas de besoin. Ils ne tardèrent pas à reconnaître qu'ils se trouvaient sur un champ de bataille récent, et l'humanité du docteur lui inspira l'idée de visiter les corps étendus sur les bruyères, afin de s'assurer si tous étaient entièrement privés de vie. Déjà sa pieuse recherche tirait à sa fin, et ses Hottentots s'occupaient à creuser une fosse assez grande pour contenir une huitaine de cadavres, lorsqu'il aperçut par hasard, dans une clairière assez éloignée, deux kros en peau de mouton étendus sur la bruyère; il se rendit dans ce lieu sauvage et trouva quatre corps, ceux de Flip, de Klaas, de Jenny et de Trakosi.

Le bon docteur, après avoir versé une larme de pitié sur le sort funeste des victimes, après avoir pesté philosophiquement sur la sottise et la barbarie de l'espèce humaine, se mit à visiter les blessures de ces malheureux. Trois avaient été frappés mortellement et avaient dû expirer instantanément. Mais, lorsqu'il en vint à Trakosi, il crut sentir un léger frémissement dans le pouls de la jeune fille. Il visita la blessure qu'elle avait au-dessus du sein droit, sous la clavicule, et il vit avec surprise, au moyen de la sonde, que la balle n'avait pas pénétré dans la cavité de la poitrine, et qu'elle était logée dans un muscle, à cinq ou six lignes de profondeur. Quoique le docteur n'eût sur lui que son canif pour tout instrument de chirurgie, il en fit l'extraction avec la plus grande facilité, et, deux minutes après, la balle ne comprimant plus une grosse artère, le sang reprit sa circulation, et Trakosi entr'ouvrit les yeux. M. Immelmann, pendant ce temps, fouillait les buissons des environs pour s'assurer qu'ils ne recélaient aucune autre victime de la guerre, lorsqu'il aperçut, dans un épais fourré, le cadavre d'un boschjesmen couché sur la face. Il était encore chaud, comme put s'en apercevoir le voyageur, mais il était bien mort, car il avait les yeux fermés, ne faisait aucun mouvement, et paraissait absolument privé de respiration. Ce qu'il y avait de singulier, c'est qu'on ne lui voyait aucune blessure. L'idée vint à M. Immelmann que ce pauvre sauvage pouvait n'être qu'évanoui, et qu'au moyen d'une saignée il pourrait peut-être le rappeler à la vie. En conséquence, il s'assit par terre à côté du cadavre, et tira d'une trousse en maroquin une belle lancette dont la lame d'acier, longue de deux pouces, blanche et polie, brillait au soleil comme un miroir; il prit le bras du sauvage et en approchait l'instrument tranchant, quand tout à coup le cadavre tressaillit, d'un saut se trouva sur ses jambes et se prit à courir du côté de la plaine avec une telle agilité que le meilleur coursier anglais serait resté bien loin derrière lui. Ce mort, si leste à la course, n'était autre qu'un des guerriers laissés à la garde de Trakosi. Il n'avait trouvé rien de mieux que de faire le mort pour éviter le danger dont il se croyait menacé. Son camarade employa la même ruse quand les Hottentots de M. Sparmann le trouvèrent non loin de là, mais il ne s'en tira pas à aussi bon marché. S'ils ne le crurent pas mort, ils le crurent au moins mourant, et se mirent à accomplir sur sa personne la cérémonie d'usage en pareil cas; c'est-à-dire qu'ils le rouèrent de coups, et voici comment. Lorsqu'un Hottentot est agonisant, ou même lorsqu'il a rendu le dernier soupir, ses compatriotes le remuent, le secouent, le battent à coups de poing, puis ils lui crient aux oreilles, lui font des reproches de ce qu'il veut mourir, et recommencent à le battre pour l'engager à ne pas quitter ce monde. Le pauvre diable, tout meurtri, aima mieux, à ses risques et périls, revenir à la vie que se laisser tout à fait assommer par les officieux Hottentots. Pendant que ces derniers rassuraient le ressuscité sur ses craintes, son camarade courut du côté d'Agter-bruntjer-hoogte, atteignit bientôt Kiès, et lui apprit ce qui se passait dans les gorges de t'Korka. Le chef fit aussitôt abandonner à tous les guerriers de la horde la poursuite du peu de boers qui restaient, et revint au défilé à la tête de sa petite armée triomphante et tellement enivrée de ses succès qu'elle était prête à recommencer le combat avec les nouveaux venus, qu'elle prenait pour des colons.

Pendant ce temps-là, le docteur Sparmann avait fait placer Trakosi sur un brancard improvisé avec des branches d'arbres, et l'avait fait transporter dans son petit camp. Là, il la fit étendre sur son propre lit de voyage sous sa tente, et lui donna tous les soins que sa position exigeait. Bientôt la jeune fille reprit des forces, et elle parut tout à fait revenue à la vie, à une grande faiblesse près, lorsque l'excellent docteur lui eut appris qu'elle n'était point tombée entre les mains des boers, et qu'il la remettrait bientôt à son mari pour vivre libre avec lui. Alors seulement la pauvre fille consentit à prendre un peu de repos, après avoir versé quelques larmes de reconnaissance sur les mains de son protecteur.

M. Immelmann était resté dans le défilé pour faire donner la sépulture aux morts, et déjà cette pieuse opération était sur le point de se terminer, lorsqu'il entendit, derrière une roche, les cris plaintifs d'un petit enfant. Ses Hottentots y coururent, et revinrent bientôt en rapportant le cadavre d'une jeune Hottentote, tuée par une balle, et un enfant de dix à onze mois, qu'ils avaient trouvé dans le sac pendu à ses épaules. La pauvre petite créature n'était nul-

lement blessée, mais la frayeur lui faisait jeter des cris lamentables. L'excellent cœur de M. Immelmann en fut touché de pitié. Il prit l'enfant, l'enveloppa le plus proprement possible dans le manteau de sa mère, et le posa bien doucement sur le devant de la selle de son cheval. Les Hottentots creusèrent une nouvelle fosse pour la malheureuse femme, et, quand ils l'y eurent placée, l'un d'eux s'approcha du cheval du voyageur :

— Baas, lui dit-il, tout est prêt; voulez-vous me donner l'enfant?

— Pourquoi faire? demanda M. Immelmann.

— Vous le savez bien, baas; c'est pour l'enterrer avec sa mère, comme c'est notre usage.

— Mais c'est un usage affreux que vous avez là!

— Vous croyez, baas? répondit fort tranquillement le Hottentot; eh bien, si vous le trouvez mieux, je vais l'attacher ici, contre ce tronc d'arbre, et les hyènes le mangeront la nuit prochaine (1).

M. Immelmann, saisi d'horreur à une telle proposition, prit dans ses bras le pauvre enfant, qui lui sourit en lui tendant ses petites mains; puis il piqua des deux et gagna le campement. Jamais il ne put faire comprendre à ses Hottentots qu'ils commettaient un crime affreux en tuant de pauvres petites créatures par la raison qu'elles n'avaient plus de parents pour en prendre soin.

— Mais puisque vous pensez ainsi, baas, vous devez de même trouver mauvais que nous abandonnions nos vieillards dans le désert, pour y mourir de faim, lorsque, par l'effet de l'âge ou des infirmités, ils ne peuvent plus pourvoir eux-mêmes à leur subsistance (2)?

(1) Historique. Voir le *Voyage en Afrique*, par Sparmann, tome II, page 83.
(2) Id., page 92.

Le soir même de cette journée, mémorable dans les fastes du Camdebo, Kiès se présenta avec toute sa tribu devant le campement de Sparmann, non pour combattre, car un boschjesmen au service du docteur avait été au-devant de lui, et lui avait appris, de la part de Trakosi, qui l'avait envoyé, à quels hommes il avait affaire, mais pour se jeter aux pieds du philanthrope académicien de Stockholm, et le remercier avec larmes des soins qu'il prenait de sa femme.

— Oh! dites, dites, baas, que pourrais-je faire pour acquitter jamais la dette de ma reconnaissance?

— Rien que ce qu'un homme d'honneur ferait dans toutes les circonstances. Défendez toujours votre liberté comme vous l'avez fait aujourd'hui, car la liberté est un droit sacré, inaliénable que vous a concédé la nature. Si vous le pouvez, conservez la simplicité de vos cœurs en prenant dans notre civilisation ce qu'elle a de bon et en rejetant ce qu'elle a de mauvais. Vous y parviendrez peut-être si vous restez égaux en fortune, si vous ne plantez jamais les bornes d'une propriété pour la séparer d'une autre propriété. Soyez bons et indulgents pour vos frères, quels que soient leur couleur et leur langage, et surtout n'abandonnez plus ni l'orphelin ni le vieillard.

Kiès, les larmes aux yeux, ne répondit à cette allocution qu'en prenant, entre les mains de M. Immelmann, un enfant enveloppé dans un kros, et, le portant à Trakosi, qui ouvrait les bras pour le recevoir :

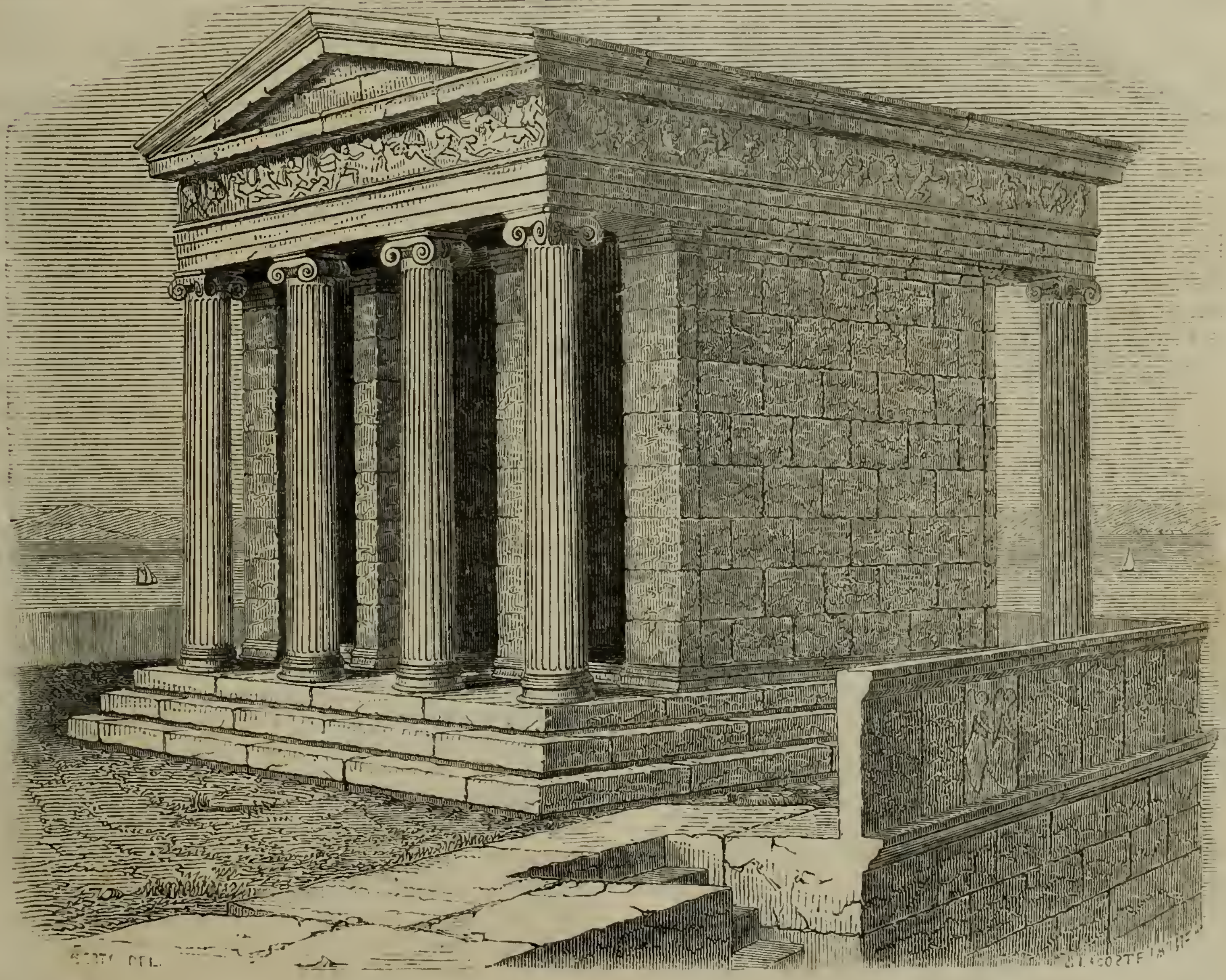
— Baas, dit le chef, cet enfant sera le mien, et tous les Européens qui te ressembleront seront mes frères.

BOITARD.

FIN.

ÉTUDES ARCHÉOLOGIQUES.

Temple de la Victoire Aptère, à Athènes.



Temple de la Victoire Aptère, à Athènes.

La ville d'Athènes, déjà si riche en monuments de l'antiquité, vient d'augmenter encore la liste des chefs-d'œuvre de l'art grec qui la décorent, en faisant réédifier au sommet de la citadelle un temple qui avait été renversé, il y a environ deux siècles, pour fournir des matériaux à une batterie turque, construite à la hâte lors du siége dirigé contre la ville par le général comte Kœnigsmark et Morosini, en 1687.

Ce temple, de petite dimension, et décrit par les auteurs anciens, est situé en avant des Propylées, à l'angle occidental du rocher qui forme l'ancienne Acropolis d'Athènes; de ce point on découvre la mer, et c'est de là, selon l'antique tradition, qu'Égée se précipita, en voyant le navire qui ramenait Thésée de l'île de Crète, revenir avec les voiles noires, qu'il avait oublié de changer pour annoncer la défaite du minotaure. L'édifice, malgré ses proportions légères, survécut aux nombreux désastres qui désolèrent Athènes dans l'antiquité païenne, et surmonta avec autant de bonheur les vicissitudes du Bas-Empire et du moyen âge. En 1675, Spon et Whéler, visitant cette ville, avaient vu l'édifice encore debout; mais n'ayant pas fait de dessins et leur description étant assez vague, ils laissèrent beaucoup d'incertitude sur sa position précise relativement aux Propylées, ainsi que sur les caractères de son architecture et de sa décoration sculptée.

La guerre qui, à la fin du dix-septième siècle, amena les Vénitiens devant Athènes, comme nous l'avons dit précédemment, doit fixer l'époque de l'entière démolition du temple à douze ans environ après le passage de Spon dans cette ville. La batterie que les Turcs établirent sur toute la face occidentale de la citadelle, dans la partie qui domine la ville moderne et la plaine environnante, s'étendit depuis le piédestal antique encore debout, que surmontait la statue équestre d'Agrippa, jusqu'au bastion le plus saillant du sud-ouest, celui précisément qui portait le temple de la Victoire Aptère. Cette batterie couvrait la partie supérieure

de l'escalier de marbre, qui avait autrefois servi à monter à l'Acropolis antique.

Alors le temple fut entièrement renversé pour fournir des matériaux à la construction militaire; les frontons, la frise ornée de sculptures, les colonnes taillées chacune dans un seul morceau de marbre, les assises de la Cella, tous les détails du temple enfin furent jetés en désordre dans les blocages. Les bases de colonnes restèrent seules à leur place, ainsi que le soubassement, composé de trois marches, le peu d'élévation de ces parties au-dessus du sol de la terrasse ne nuisant en rien à l'établissement des embrasures de canons.

La guerre de l'indépendance ramena plus d'une fois les Grecs et les Turcs devant Athènes; ils s'arrachèrent tour à tour cette citadelle, témoin de tant d'événements. Dans les nombreux combats qu'ils se livrèrent, le Parthénon souffrit beaucoup, l'Erectheum s'écroula sous le poids des bombes, le monument choragique de Thrasyllus disparut du sommet du théâtre de Bacchus, et le temple de l'Ilissus ne laissa sur les bords du fleuve aucune trace de sa disposition antique. Mais la France, en donnant l'indépendance à la Grèce, la protégea par des traités, un gouvernement ami des arts établit sa capitale à Athènes, et, de nos jours, les fortifications modernes de la ville et de la citadelle disparaissent pour faire place à des travaux utiles. C'est à cet ordre de choses que nous devons la découverte complète du monument visité autrefois par Pausanias, incomplétement décrit par Spon, et qui manque au bel ouvrage publié par Stuart et Revet, continuateurs des travaux commencés par l'architecte français David Leroi.

Lors de notre passage à Athènes, en 1836, la batterie turque était entièrement démolie; on avait recueilli avec soin tous les détails de sculpture et d'architecture maçonnés dans les embrasures. Ces fragments, rassemblés et mis en ordre, présentèrent l'ensemble d'un édifice complet, dont le plan avait été trouvé intact, comme nous l'avons dit plus haut; on reconnut alors que c'était le temple de la Victoire Aptère, sujet de tant d'opinions diverses, et placé par Stuart du côté opposé des Propylées; nous essayerons de le faire connaître dans tous ses détails.

La citadelle moderne d'Athènes a deux portes; la seconde, à laquelle on arrive après plusieurs détours, est placée à l'angle sud-ouest du bastion antique sur lequel est situé le temple. La haute muraille de ce bastion est couronnée encore d'une forte moulure grecque. En franchissant la porte, on se dirige vers le nord pour arriver sur l'emplacement de l'escalier de marbre qui conduisait aux Propylées; une pente rapide mène à son sommet; à droite est un petit escalier taillé dans le marbre et pris dans l'épaisseur de la terrasse; il conduit au temple. Trois marches, qui ne furent jamais déplacées, servent de soubassement à l'édifice; leur direction est biaise relativement à l'axe des Propylées, parce que l'angle nord du bastion est obtus. Les Grecs conservèrent entre ces marches et la face méridionale de la terrasse un espace assez grand pour le service militaire en cas de siége. A l'ouest, elles arrivent presque au bord du glacis.

Les huit bases de colonnes et l'assise inférieure de la Cella, ornée de moulures, ont été trouvées à leur place, ce qui sans doute contribua à déterminer le gouvernement grec à faire rétablir le temple dans son état primitif. Il manquait trop peu de chose aux détails qu'on avait trouvés dans les murs de la batterie turque, pour que cette opération ne présentât pas de grandes facilités. Un échafaudage de sapin fut dressé sur le sol du sanctuaire, les trois faces de la Cella s'élevèrent, et quelques assises étant incomplètes, on remplaça aisément les morceaux détruits. Au mois de mai 1836, les huit colonnes étaient dressées et déjà leurs chapiteaux se reliaient entre eux par des lignes d'architraves. C'était un spectacle unique dans les annales de l'architecture, que ce temple s'élevant pour la seconde fois sur ses bases plus de deux mille ans après sa première érection, et les mains employées à cette opération étaient grecques, ce qui ajoutait encore à l'intérêt offert par la renaissance de l'édifice. Le temple est resté depuis 1836 jusqu'à nos jours à peu près dans l'état incomplet de restauration où nous l'avons laissé. Les journaux d'art viennent d'annoncer récemment que les travaux ont été repris enfin après sept ou huit années d'abandon, et terminés par les soins des archéologues qui habitent Athènes.

L'entrée de la Cella est dirigée vers les Propylées; placée dans l'autre sens, l'accès vers la statue de la déesse eût été trop difficile. Lorsqu'on a franchi le portique oriental, trois ouvertures se présentent sur toute la largeur du sanctuaire : elles sont formées par deux pilastres moins larges que les colonnes et d'une profondeur double de leur épaisseur. Au milieu était la porte; des clôtures en métal ou en marbre dont on retrouve les scellements fermaient les deux espaces ouverts à droite et à gauche de l'entrée; elles étaient supportées par une assise semblable à celle qui se profile autour des murs du sanctuaire; à l'intérieur, l'enceinte sacrée est formée par trois murs pleins et sans ouvertures, composés d'assises réglées, parmi lesquelles on a remplacé plusieurs morceaux perdus; l'un des fûts des pilastres est dans le même cas.

La Cella, qui présente une superficie de quatre mètres vingt-huit centimètres de profondeur sur trois mètres quatre-vingts centimètres de large, laisse voir au milieu du dallage de marbre quelques traces du piédestal qui supportait la statue. A l'occident du sanctuaire, et sans qu'il y ait aucune communication de l'intérieur vers cette direction, un portique de quatre colonnes, semblable à celui de l'orient, décore la partie de l'édifice qui était vue de la ville basse et dans tout le trajet suivi pour arriver à l'Acropolis.

L'architecture du temple présente beaucoup d'analogie avec celle du monument situé sur les bords de l'Ilissus, publié par Stuart, et détruit malheureusement dans la guerre de l'indépendance. Les marches élevées de vingt-six centimètres sont décorées d'un larmier dans leur partie inférieure, ce qui les met en harmonie avec les lignes du monument. Les bases richement profilées et plus fines dans leurs proportions que celles du temple déjà mentionné, sont formées d'un tore, d'un large cavet qui le surmonte et d'une moulure striée; le même profil fait le tour de la Cella et des pilastres qui décorent l'entrée du sanctuaire. Les huit colonnes finement cannelées diminuent en s'élevant, et les chapiteaux qui les couronnent offrent tous les caractères de ceux du temple de l'Ilissus. Dans les parties couvertes par la saillie des volutes et préservées de la pluie par les plafonds des portiques et les architraves, les oves qui décorent les chapiteaux présentent des traces de couleur bleue et rouge. Cette peinture était disposée de manière à détacher l'ove sur un fond rouge; une nervure bleue décorait la partie arrondie de l'œuf. On voit au Musée de Palerme, en Sicile, un tombeau grec recueilli à Girgenti, l'antique Agrigente, qui est couronné d'une corniche dont les oves sont coloriées de la même manière.

Cinq fragments de la frise ont été trouvés dans les démolitions de la batterie turque; l'un d'eux contenait huit figures, un autre en présente trois; un troisième morceau a fait partie d'un angle de la frise, car on y voit des per-

sonnages sculptés sur les deux faces. En 1804, lord Elgin, qui dépouilla Athènes d'une partie des chefs-d'œuvre de l'antiquité, emporta en Angleterre un fragment de cette frise, qui probablement n'avait pas été employé par les Turcs; il a été publié par Stuart et représente le combat des Athéniens et des Amazones. L'édifice n'étant pas encore entièrement réédifié en 1836, ces fragments de la frise étaient réunis dans une des salles des Propylées, avec les grandes tablettes de marbre qui autrefois formaient les plafonds des portiques. Dans ces marbres sont pratiqués des caissons profonds, d'une forme allongée, décorés d'une moulure à l'intérieur; le fond offre une particularité remarquable, il est refouillé suivant une courbe régulière qui est une portion de cercle; l'ensemble forme une petite voûte surbaissée, ce qui est sans exemple dans l'architecture grecque.

Le voisinage de la muraille escarpée du bastion qui porte le temple nécessita dans l'origine un appui ou garde-fou qui protégeât les prêtres ou les assistants contre les chutes qu'ils auraient pu faire sur l'escalier de la citadelle ou même en dehors, à l'ouest et au midi. Les architectes grecs pourvurent à ce besoin, car sur les marbres dont la partie saillante profilée en moulure couronne les murs de la terrasse, on voit l'empreinte de cet appui qui était composé de tablettes dressées debout dans toute la largeur du bastion et sur le retour occidental. Un fragment de bas-relief trouvé dans les démolitions de la batterie turque et représentant deux Victoires ailées, vêtues d'étoffes légères, et d'une très-belle sculpture, remplit parfaitement par sa hauteur et son épaisseur les conditions nécessaires à cet appui. Trouvé dans le voisinage du temple, ce serait encore une raison pour admettre qu'il était employé, comme le pensent les archéologues d'Athènes, à décorer le sommet de la terrasse. Peut-être a-t-on rencontré depuis d'autres parties de ce riche garde-fou ; le peu qu'on en possédait alors ne permettait pas d'assigner une place précise au fragment dans l'étendue de la terrasse.

A. LENOIR.

LA DUCHESSE D'ALENÇON.

I.

La cour de France, qui sous les règnes de Louis XII et de François I^er^ acquit un degré de magnificence et de splendeur inconnu jusqu'alors, devint aussi une des plus célèbres de l'Europe par la politesse et la galanterie qui s'y introduisirent à cette époque et la distinguèrent bientôt de toutes les autres.

Jusqu'alors les hommes seuls y avaient eu accès, et les guerres, qui n'avaient pas cessé d'occuper la France pendant le règne précédent, avaient entretenu une sévérité de mœurs et une rudesse de manières qui firent place aux habitudes chevaleresques du seizième siècle.

La reine Anne, que Charles VIII avait épousée pour réunir la Bretagne à la couronne, et qui fut deux fois reine de France par son second mariage avec Louis XII (1), la reine Anne, princesse aimable, spirituelle et savante même, fut la première qui attira les femmes à la cour; elle appela près d'elle des filles de familles nobles et distinguées, qu'elle se plaisait à former aux occupations, aux vertus de leur sexe, et ce cortége aimable, qui fut un puissant attrait pour les jeunes seigneurs, eut une grande influence sur la politesse de leur ton comme de leurs manières.

Parmi les princes qui entouraient alors le trône et qui figuraient à la tête de la jeunesse de France, un des plus considérables, et le plus remarquable peut-être par son rare mérite, était Charles de Bourbon, comte de Montpensier; il était le troisième prince du sang royal, et l'on s'accordait généralement à dire que jamais autant d'éminentes qualités ne s'étaient trouvées réunies dans une même personne.

La majesté de sa taille, la noblesse de sa figure et de son maintien, la grâce de son langage et de ses manières, s'alliaient en lui aux vertus de l'âme et aux qualités les plus brillantes; son esprit pénétrant et supérieur, joint à une générosité et à une magnificence sans bornes, lui attiraient les cœurs et lui donnaient droit à tous les égards, à tous les hommages.

Quoiqu'à la fleur de l'âge, il joignait une connaissance parfaite des règles de l'art militaire à une expérience de huit campagnes; dans toutes il s'était distingué sur les autres princes, il avait commandé dans les deux dernières un corps d'armée considérable, et il passait à juste titre pour l'un des plus grands capitaines de son siècle.

Monsieur de Montpensier, avec un si rare mérite, ne pouvait manquer d'être cher à Louis XII ; aussi le roi lui avait-il donné la charge de grand-chambrier de France avec une pension considérable, et ces effets de la munificence royale le mettaient à même de paraître à la cour avec avantage sans doute, mais pas cependant avec tout l'éclat auquel sa naissance lui donnait droit de prétendre.

Il était issu d'une branche cadette de la maison de Bourbon, et il se voyait réduit à un mince patrimoine, tandis que le duc de Bourbon, l'aîné de sa maison, possédait les provinces de Bourbonnais, de Beaujolais, d'Auvergne et de la Marche ; mais comme si la fortune, de concert avec la nature, eût voulu l'accabler de ses faveurs, le duc de Bourbon mourut, ne laissant qu'une fille unique, laquelle, par l'effet d'une substitution en faveur des héritiers mâles établie dans la famille, se trouva n'avoir aucun droit à l'héritage de son père.

(1) Louis XII l'aimait déjà alors qu'il n'était encore que duc d'Orleans, et, en l'épousant, il fit un mariage d'amour et de politique tout à la fois.

Mais la duchesse de Bourbon, qui était fille de Louis XI et toute-puissante à la cour, protesta contre cette substitution; elle prétendit qu'elle était injuste et contraire aux lois naturelles, qui rendent tous les enfants héritiers de leur père au moment de leur naissance, et l'on vit alors commencer entre M. de Montpensier et M^lle^ de Bourbon un procès dont l'issue devait rendre l'une des parties l'héritier le plus riche de France, et réduire l'autre à une condition des plus bornées.

Il y avait de part et d'autre de puissantes raisons qui rendaient le différend fort litigieux, et les amis communs des plaideurs leur conseillèrent de le terminer par une alliance.

Cette proposition étonna d'abord M. de Montpensier; M^lle^ de Bourbon était bien par elle-même un des plus beaux partis qu'il y eût; petite-fille du roi Louis XI, elle était belle et spirituelle et devait avoir par sa mère une dot considérable, mais le comte de Montpensier chérissait sa liberté; il rendait justice aux charmes de M^lle^ de Bourbon, mais il n'en avait point été touché, et il était persuadé que le mariage n'est jamais heureux quand il n'est déterminé que par l'intérêt.

Cependant les sollicitations de ses amis, la certitude de s'assurer une succession considérable qui allait presque l'égaler aux souverains et les instances réitérées du roi, le déterminèrent bientôt. Louis XII, dans sa bonté toute paternelle, voulut bien en parler à la duchesse de Bourbon, qui ressentit une vive joie de cette proposition, car elle s'était aperçue que sa fille aimait M. de Montpensier, et elle avait elle-même pour ce prince une haute estime; le mariage fut donc promptement décidé, et il fut célébré peu de jours après.

Les premiers temps de cette union furent assez heureux: la duchesse de Bourbon était jeune et belle, elle aimait son mari avec ardeur; le duc conçut pour elle de l'estime et de la considération, mais il ne pouvait lui rendre l'amour qu'il en recevait.

M^me^ de Bourbon le reconnaissait; aussi sa tendresse en souffrait, elle s'en affligeait en silence; mais elle n'avait point à se plaindre des procédés de son époux, il l'entourait d'égards, il prodiguait pour elle la magnificence la plus éclatante; confiante dans sa tendresse, elle attendait du temps un changement favorable à son bonheur.

C'est vers cette époque que la cour fut affligée par la mort de la reine; Louis XII sentit bien vivement cette perte, quoique le caractère d'Anne de Bretagne se fût aigri dans les dernières années de sa vie, et qu'il eût un peu altéré l'amour du roi. En effet, cette princesse, selon les historiens du temps, épouse tendre et soumise de Charles VIII, qui semble ne pas s'être donné beaucoup de peine pour s'en faire aimer, et qui lui fut peu fidèle, devint capricieuse et hautaine avec Louis XII, qui l'avait aimée tendrement et qu'elle possédait tout entier (1).

Elle avait en mourant prié le roi d'accomplir au plus tôt le mariage de M^me^ Claude, sa fille, avec l'archiduc d'Autriche; mais cette union, convenue depuis longtemps avec la cour d'Allemagne, devait enlever à la couronne de France le duché de Bretagne, qui y avait été réuni par les mariages de Charles VIII et de Louis XII; Madame Claude de France, en le portant pour dot à l'archiduc, allait encore enrichir ce prince, déjà trop puissant, et ce fait exposerait inévitablement la monarchie aux malheurs que le voisinage des maisons de Bretagne et de Bourgogne lui avait déjà causés.

Le roi, touché de ces motifs, et pressé par les instances des bons Français, dont les prières et les remontrances avaient toujours près de lui un accès facile, résolut de marier M^me^ Claude à M. de Valois, comte d'Angoulême, premier prince du sang royal, et il fit dire à ce prince de se rendre à Paris.

Le comte d'Angoulême, élevé à Cognac par les soins de Louise de Savoie, comtesse d'Angoulême, sa mère, n'était encore âgé que de dix-huit ans, mais il annonçait déjà toutes les vertus qui font les grands rois. Adroit à tous les exercices du corps, il avait l'esprit élevé, prompt et entreprenant; un fonds inépuisable de générosité et de grandeur d'âme, une valeur et une intrépidité à toute épreuve. L'histoire a enregistré ces brillantes qualités, mais elle a montré aussi le revers de cette belle médaille de François I^er^.

La plus grande partie de la cour, voyant le roi vieux et cassé, s'était tournée insensiblement vers le jeune prince qui devait lui succéder. Le duc de Bourbon sut concilier les devoirs de sa reconnaissance pour Louis XII avec l'intérêt de son avenir; il gagna l'amitié de M. de Valois d'autant plus facilement, que le futur roi, qui avait d'ailleurs le même âge et presque les mêmes goûts que le duc de Bourbon, était flatté des avances d'un homme si haut placé dans l'estime des gens de guerre, et il s'établit entre les deux princes une étroite amitié, que le roi lui-même encourageait, car il avait reconnu dans M. de Bourbon un esprit plus solide que celui du comte d'Angoulême, et il voyait en lui le plus ferme appui du trône de François I^er^.

M^me^ la comtesse d'Angoulême, mère de M. de Valois, M^lle^ de Valois sa sœur, et toute la noblesse qui composait la petite cour de Cognac, suivirent le prince à Paris, et cette colonie méridionale, presque entièrement composée de jeunes gens, ne laissa pas que d'animer et d'embellir la cour de France.

La comtesse d'Angoulême, restée veuve à vingt et un ans, était d'un esprit supérieur, mais elle était fière, vindicative, et M. de Valois avait été élevé dans une grande crainte de sa mère; elle avait toujours eu un grand soin de sa personne, et, belle encore à l'âge de trente-sept ou trente-huit ans, elle n'avait pas encore renoncé à plaire.

Mais ce fut M^lle^ de Valois, sa fille, qui attira tous les regards. Cette jeune princesse joignait à la physionomie la plus séduisante, à la grâce la plus enchanteresse, un esprit orné et cette élégance de langage qui la fit surnommer la dixième muse de son siècle (1); douce, généreuse, modeste autant que belle, elle faisait consister son plus grand plaisir à faire du bien; vive, enjouée, quoique soumise à la plus austère sagesse, elle eut bientôt réuni tous les suffrages et captivé tout ce qui l'entourait.

Il régnait entre M. de Valois et sa sœur une tendre amitié, qui avait pour base le rapport de leur humeur et de leurs rares qualités, plus encore peut-être que les liens de la nature; ils arrivèrent à Paris au commencement de l'hiver, et le mariage de Madame Claude de France, qui devait se célébrer pendant les jours du carnaval, donna lieu à beaucoup de réjouissances et de fêtes à la cour.

Un des premiers soins du duc de Bourbon fut d'aller offrir ses hommages à la comtesse d'Angoulême; M. de Valois voulut l'y conduire lui-même; il le présenta ensuite à sa sœur, en lui disant:

— Voici M. de Bourbon, que j'aime déjà d'une vive amitié; je vous demande également la vôtre pour lui.

La sympathie n'est point une chimère; l'attraction que deux êtres doués des mêmes sentiments éprouvent l'un

(1) Vely, *Histoire de France.*

(1) *Histoire de France.*

pour l'autre est sans doute un rapport intime de leur nature, auquel ils obéissent par un mouvement involontaire; on ne saurait rendre l'impression que ressentirent M. de Bourbon et Mlle de Valois en se voyant pour la première fois : ils avaient tous les deux entendu parler l'un de l'autre dans des termes faits pour leur inspirer réciproquement des sentiments favorables, mais ce qu'ils éprouvèrent en se voyant dépassa de beaucoup leur attente.

M. de Valois s'aperçut de leur trouble, et il allait peut-être leur faire un peu la guerre, quand sa mère intervint.

Mme d'Angoulême avait vu de loin l'embarras de sa fille, elle en avait deviné la cause, et, soit qu'elle fût guidée par un sentiment maternel, ou poussée peut-être par un mouvement de jalousie dont elle ne put se défendre, elle s'était hâtée de s'approcher. La conversation devint générale; puis bientôt M. de Bourbon, en se retirant, mit fin à la gêne qui pesait sur tous les quatre.

Parmi les jeunes seigneurs qui avaient été élevés près du comte d'Angoulême, aucun n'avait mieux su gagner les bonnes grâces du jeune prince que M. de Bonnivet; il était de même âge que lui, il partageait tous ses exercices, et il joignait aux avantages du corps un esprit souple et insinuant, qui lui avait gagné de bonne heure la confiance et l'amitié de son maître. Sans cesse dans l'intimité du prince, il lui avait été facile de se concilier la bienveillance de sa mère, et Mme d'Angoulême le traitait avec d'autant plus de bonté, que M. de Bonnivet, fier et méprisant avec le reste des hommes, était souple et flatteur pour ceux dont il voulait à tout prix conserver la faveur.

M. de Bonnivet n'avait pu rester insensible aux charmes de Mlle de Valois; dès sa plus tendre jeunesse il s'était attaché à la servir avec un dévouement sans bornes, et ce culte innocent de l'enfance avait laissé dans son cœur un sentiment qu'il ne lui fut plus possible d'en arracher; naturellement présomptueux et vain, encouragé d'ailleurs par la protection du comte d'Angoulême, il n'avait pas même pris la peine de cacher son amour : aussi Mlle de Valois, soit qu'elle fût offensée du peu de discrétion du favori, soit qu'elle éprouvât pour lui de la répulsion, le traitait avec une froideur extrême.

II.

L'époque fixée pour le mariage de M. de Valois avec Madame Claude de France approchait; le prince se montrait fort peu pressé de le voir s'accomplir, car Madame était petite, laide et boiteuse. Un jour qu'il en causait avec le duc de Bourbon et sa sœur :

— Madame, dit-il, a pour dot le duché de Bretagne; le roi et ma mère veulent que je l'épouse : mais, quoique mon cœur soit entièrement libre, je sens que je retarderai ce mariage le plus que je pourrai.

— Ah ! monseigneur, reprit M. de Bourbon, ne vous mariez point dans des conditions semblables; c'est une cruelle chose qu'un mariage d'intérêt! Votre cœur rencontrera bientôt la beauté qui doit le toucher, et vous serez alors le plus malheureux des hommes, surtout lorsque Madame viendra à s'apercevoir de votre indifférence.

Comme il prononçait ces derniers mots, on annonça le roi, qui était suivi du comte de Vendôme, de MM. de Longueville, de Bonnivet et de plusieurs autres seigneurs; le duc de Bourbon changeant alors de sujet :

— Voilà, dit-il à Mlle de Valois, le premier cercle que l'on voit à la cour depuis la mort de la reine; je ne me souviens pas d'en avoir vu pendant sa vie un plus brillant.

— J'avais ouï dire cependant, reprit Mlle de Valois, que la reine charmait par son amabilité; que sa grâce et sa majesté reflétaient sur tous ceux qui l'entouraient.

— Cela est vrai, dit M. de Bourbon; mais ces réunions manquaient alors de leur plus bel ornement.

Ces mots, prononcés lentement, firent légèrement rougir Mlle de Valois; M. de Bonnivet s'en aperçut, et, en opposant la bienveillance de la princesse pour le duc à la froideur qu'elle affectait à son égard, il conçut contre M. de Bourbon une haine implacable.

Cependant le mariage de Madame fut célébré et donna lieu aux fêtes les plus brillantes; il y eut, entre autres spectacles, un tournoi, où toute la jeunesse de la cour fit assaut d'adresse et d'élégance. Le duc de Bourbon s'y distingua par-dessus tous les autres, et la victoire qu'il remporta sur le comte de Saint-Pol, le plus célèbre d'alors en ce genre d'exercice, lui fit plus d'un envieux.

M. de Bonnivet, qui brûlait de satisfaire son animosité contre ce prince, entra dans la lice pour se mesurer avec lui, et, plein de la suffisance que lui donnait la faveur dont il jouissait auprès de l'héritier du trône :

— Voulez-vous bien permettre, monsieur, lui dit-il hardiment, que je vous demande à rompre une lance ? aussi bien nous servons tous les deux la même dame !

Le duc de Bourbon fut fort scandalisé de la hardiesse d'un si jeune homme, mais surtout du ton de familiarité qu'il se permettait à son égard, et lui répondant sur le même ton :

— Vous allez juger, monsieur, par l'événement, du succès de votre témérité !

Et ils s'élancèrent l'un contre l'autre plutôt comme des rivaux animés d'une haine acharnée que comme des che-

valiers joutant par plaisir et pour l'honneur des dames ; mais la partie n'était pas égale : au premier choc, M. de Bonnivet fut terrassé par une main visiblement plus forte que la sienne, et le duc de Bourbon, pour montrer le peu de cas qu'il faisait d'un tel adversaire, se tourna aussitôt d'un autre côté, comme pour chercher un combattant plus digne de lui.

Bonnivet, honteux de sa défaite, sortit de la lice la rage dans le cœur. Le comte d'Angoulême ressentit du dépit de la victoire de M. de Bourbon, car il était sensible à tout ce qui touchait son favori. Il demanda une armure et voulut courir contre le vainqueur; mais le duc de Bourbon, après avoir témoigné combien il se trouvait honoré de cette lutte, baissa sa lance à la première course et se laissa désarçonner.

Mais le comte d'Angoulême refusa d'accepter une victoire non disputée, et le roi, pris pour arbitre, adjugea le prix au duc de Bourbon, qui le reçut des mains de la comtesse d'Angoulême.

C'était un écu de l'acier le plus fin, sur lequel était gravée avec un rare talent la mort de Gaston de Foix à Ravennes; le prince mit un genou en terre, et la comtesse d'Angoulême, en lui remettant ce prix, le complimenta d'un ton gracieux sur l'honneur qu'il avait acquis dans cette journée.

Au milieu de toutes ces réjouissances, la beauté et les grâces de M^lle^ de Valois occupaient de plus en plus la cour. M. le duc d'Alençon, second prince du sang, n'avait pu rester insensible à ses charmes, et il fit pressentir à ce sujet M^me^ d'Angoulême, qui se montra favorable à ses intérêts. Cette princesse, en effet, s'était aperçue de l'impression qu'avait produite sur sa fille le mérite du duc de Bourbon, et elle désirait en secret la marier dès qu'elle en trouverait l'occasion ; le roi lui-même vit ce projet avec plaisir, car il entrait dans ses vues d'unir par un mariage les deux branches les plus rapprochées du trône; le duc d'Alençon, fort de ces appuis, ne songea plus qu'à obtenir le consentement de M^lle^ de Valois et demanda directement sa main.

Le duc d'Alençon était laid, mal fait, peu spirituel, et il passait en outre pour être très-peu brave. Le roi, par égard pour son rang, lui avait donné un gouvernement et le collier de son ordre, mais il était généralement haï et méprisé; tant de défauts n'étaient pas faits pour lui attirer les suffrages d'une princesse aussi distinguée sous tous les rapports que l'était M^lle^ de Valois.

Aussi, à la nouvelle de sa demande, le premier mouvement de la princesse fut de se récrier sur l'idée d'une semblable union ; mais la comtesse d'Angoulême était impérieuse, et prenant le ton de l'autorité qu'elle était habituée à exercer sur sa famille, elle répondit à sa fille que les mariages des princes du sang royal ne se font point d'après leurs inclinations, qu'on n'avait point consulté le cœur de son frère pour lui faire épouser Madame, et que plus on est élevé, plus on est esclave de son rang.

M^lle^ de Valois eut la douleur de voir ses objections non-seulement repoussées, mais même détruites par les raisons puissantes que lui opposait sa mère ; elle n'espéra donc plus que dans l'intervention de son frère pour détourner le malheur qui la menaçait, de ce frère dont la tendresse lui était si bien connue, et elle attendit le lendemain avec l'impatience d'une vive inquiétude. Le lendemain, en effet, M. de Valois, selon sa coutume, vint le matin embrasser sa sœur, et voyant l'abattement de son beau visage :

— Mon Dieu, chère sœur, lui dit-il, quel nuage assombrit vos traits aujourd'hui ?

— Ah ! mon frère, répondit M^lle^ de Valois, jamais je n'eus tant besoin de votre amitié; aidez-moi, je vous en conjure, à empêcher un mariage qui, je le sens, ferait le malheur de ma vie.

— Et quel est le prétendant? reprit le comte d'Angoulême, d'un ton presque railleur, car il avait été prévenu par sa mère et chargé par elle de combattre la répugnance de sa sœur pour le duc d'Alençon.

— C'est M. le duc d'Alençon, reprit M^lle^ de Valois; il a demandé ma main ; le roi désire, dit-on, ce mariage ; ma mère le veut ; ainsi, vous le voyez, mon frère, je n'espère plus qu'en vous, François, mon frère bien-aimé, intercédez pour moi, obtenez qu'on renonce à ce projet !

— Mais, ma sœur, comment aller contre le désir du roi ? contre la volonté de ma mère? Songez aux conséquences de votre refus : le roi, mécontent, peut se remarier, et qui sait ce qui arriverait ?...

— Oui, le trône peut vous échapper ; n'est-ce pas, mon frère, voilà votre pensée ?...

— Tu ne serais plus la sœur du roi, continua doucement le comte d'Angoulême, et au lieu de rester en France entourée d'hommages et de respects, tu serais mariée à quelque petit prince étranger qui vaudrait moins encore que le duc d'Alençon ; car, nous autres princes, il nous est bien rarement permis de suivre le penchant de notre cœur, nous sommes obligés de nous sacrifier à la politique, et l'intérêt de l'Etat décide presque toujours de notre sort. Eussé-je jamais épousé *Madame* sans cette cruelle obligation ? il est vrai que moi, je n'avais aucun attachement au cœur, ajouta-t-il en regardant sa sœur avec malice.

M^lle^ de Valois rougit, poursuivie par un sentiment qu'elle n'osait s'avouer à elle-même, et craignant que sa résistance ne fût attribuée à ce penchant qu'elle combattait de toutes ses forces, elle fit un effort sur elle-même, et paraissant vaincue par les raisonnements du comte d'Angoulême :

— Vous me décidez, mon frère, lui dit-elle ; vos raisons, hélas ! sont plus fortes que les miennes ; dites à ma mère que je suis prête à faire sa volonté.

— Pauvre sœur, dit M. de Valois, nos chagrins vont resserrer notre intimité, et l'étendue de ton sacrifice augmenterait encore ma tendresse pour toi, si c'était possible.

Puis, la baisant sur le front, il la quitta pour aller rendre compte de sa mission à sa mère.

M^lle^ de Valois, restée seule, s'abandonna à la douleur qui l'oppressait ; la violence qu'elle s'était faite, le consentement qu'elle venait de donner, l'avaient comme anéantie; mais sa dignité et le sentiment du devoir vinrent bientôt à son secours.

— Non, dit-elle, jamais on ne saura que je l'aime ; hélas ! il n'est que trop vrai que je donnerais la moitié de ma vie pour lui confier le reste ; mais lui-même n'appartient-il pas à une autre? mon amour n'est-il pas criminel? O mon Dieu ! aidez-moi à le chasser de mon cœur, ou faites du moins qu'il n'y trouve plus qu'estime et admiration...

M. le duc d'Alençon fut au comble de la joie en apprenant le consentement de M^lle^ de Valois ; le roi, qui ne savait pas la répugnance de la princesse pour ce mariage, voulut en faire tous les frais ; la cérémonie nuptiale eut lieu dans la chapelle royale. M^lle^ de Valois, traînée pour ainsi dire à l'autel, devint duchesse d'Alençon.

M. le duc de Bourbon, que ce mariage affectait vivement, pour se soustraire aux fêtes qui le suivirent, résolut de partir pour Chantelle.

Chantelle était un magnifique château-fort situé à deux lieues de Moulins, et dont les ducs de Bourbon faisaient habituellement leur résidence. Véritable forteresse, comme

tous les châteaux de cette époque, Chantelle aurait fait au besoin une longue et vigoureuse résistance, mais les machines de guerre y étaient cachées sous des fleurs. Tout ce que l'art pouvait alors inventer de plus merveilleux s'y trouvait réuni presqu'à l'égal du Louvre lui-même, et les ducs de Bourbon y avaient une cour brillante composée de toute la noblesse des cinq provinces qui formaient leur apanage.

Lorsque le duc de Bourbon fit part à sa femme de son projet de départ, cette princesse en ressentit un vif plaisir. Outre qu'elle aimait beaucoup le séjour de Chantelle, l'héritage de ses pères, elle s'était aperçue de l'intérêt réciproque que se portaient le duc de Bourbon et Mlle de Valois. Elle fut donc enchantée d'un voyage qui allait les séparer, pour quelque temps du moins, et elle partit pleine de l'espoir de distraire son mari d'un sentiment passager et de se l'attacher complétement.

III.

C'est peu de temps après le mariage du duc d'Alençon que, pour mettre fin aux querelles de la France et de l'Angleterre, Louis XII épousa la sœur de Henri VIII, la princesse Marie, laquelle n'avait que dix-huit ans, et ne convenait nullement à un homme de cinquante-trois ans, très-fatigué et infirme.

Le comte d'Angoulême apprit cette union avec assez de calme, quoiqu'elle pût le priver de la couronne de France; choisi par le roi pour aller recevoir la jeune reine à Boulogne, il se rendit dans cette ville avec une partie de la cour, et fut ainsi le premier à admirer l'excessive beauté de la nouvelle reine.

Les fêtes du mariage durèrent six semaines. A peine furent-elles terminées que le roi tomba malade; c'est que pour plaire à sa jeune épouse, dont il était éperdument épris, il avait entièrement changé sa manière de vivre; car, comme disent les chroniqueurs de cette époque : « Là où il souloit (1) dîner à huit heures, il falloit qu'il dinast à midi, et là où il souloit se coucher à six heures du soir, souvent se couchoit à minuit. » Il fut atteint d'une dyssenterie qui le conduisit au tombeau en peu de jours, et le comte d'Angoulême, sous le nom de François Ier, monta sur le trône à l'âge de vingt ans, aux applaudissements de toute la France.

Malgré les désastres que Louis XII avait éprouvés dans la guerre d'Italie, le dernier regret qu'il avait manifesté à son lit de mort avait été de ne pouvoir continuer cette guerre; François Ier était, comme lui, héritier de Valentine; il prit à son couronnement le titre de duc de Milan, et il tourna immédiatement ses regards vers le Milanais que l'usurpateur Maximilien Sforce, protégé par l'empereur d'Autriche, possédait alors presque tout entier.

Le feu roi avait rassemblé sur la frontière, peu de temps avant sa mort, une armée de quarante mille hommes. François Ier, qui connaissait le mérite et la valeur du duc de Bourbon, jeta les yeux sur lui pour la commander; ce prince n'avait pu se dispenser de se rendre à Paris pour l'avénement du nouveau roi; il voyait peu Mme la duchesse d'Alençon, et il s'attachait à ne la rencontrer qu'en public.

Toute la cour était occupée alors de la grande faveur de M. de Bonnivet qui, profitant de l'amitié du nouveau roi, venait de se faire donner à vingt-deux ans la charge de grand-amiral de France; le jeune favori en était devenu plus arrogant encore, et il affectait surtout de redoubler d'orgueil et d'insolence vis-à-vis du duc de Bourbon pour lequel il conservait un sentiment de haine qu'il ne se donnait même pas la peine de dissimuler.

Mme la duchesse d'Alençon souffrait en secret de cette conduite, et attendait qu'une occasion se présentât de profiter de l'amitié de son frère pour mettre M. de Bourbon à l'abri de l'arrogance de M. de Bonnivet. Un soir que toute la cour était réunie chez la reine, tandis que le roi était enfermé avec l'amiral, la conversation tomba sur ce dernier.

— Il ne peut plus rien attendre des bontés du roi, dit Mme la duchesse de Vendôme, sœur du duc d'Alençon; Sa Majesté l'a comblé en lui donnant la plus belle charge du royaume.

— Vous oubliez, lui répondit la duchesse d'Alençon, que celle de connétable lui est infiniment supérieure.

— Cela est vrai, reprit Mme de Vendôme, mais elle n'existe plus; on l'a supprimée avec raison, car les rois, en accordant l'épée de connétable, partageaient pour ainsi dire leur autorité et se donnaient souvent un rival dangereux; Louis XI a failli en faire la fatale expérience, en donnant cette épée au comte de Saint-Pol : le comte devint si puissant qu'il poussa l'audace jusqu'à faire la guerre à son maître, et ce ne fut qu'avec le secours du roi d'Angleterre et du duc de Bourgogne que Louis XI parvint à se rendre maître du rebelle, à qui il fit trancher la tête : aussi n'y a-t-il pas eu de connétable depuis le comte de Saint-Pol.

— Et je ne pense pas, dit le duc de Châtellerault, que le roi rétablisse cette charge; il faudrait qu'il fût bien sûr de la fidélité et du dévouement de celui à qui il la conférait.

— Même avec cette assurance, dit la comtesse d'Angoulême, il ne s'y exposerait pas.

Comme elle disait ces mots, le roi entra, suivi de l'amiral Bonnivet. François Ier s'était senti prendre d'un amour subit pour Mme de Châteaubriant en voyant son portrait, et il voulait absolument la faire venir à la cour. Son mari, homme bizarre et jaloux, se refusait avec opiniâtreté à venir à Paris : or, l'amiral qui, en courtisan habile, prévenait tous les désirs de son maître, venait de lui faire part d'un moyen certain d'attirer M. de Châteaubriant.

Le jeu était commencé, Mme d'Alençon ne jouait pas; le roi, la voyant seule à l'écart, s'approcha d'elle et lui dit gaiement :

— Nous serons donc les seuls inoccupés, ma sœur; j'en veux profiter pour causer un instant avec vous, et me dédommager ainsi des longues privations que m'imposent tous les jours les affaires.

— Aussi bien, reprit la duchesse d'Alençon, pouvons-nous faire notre partie tête à tête, et je suis tentée, mon frère, de vous proposer un jeu nouveau.

— Tout ce que tu voudras, bonne sœur; je souscris d'avance à ton désir.

— Oui, je veux vous gagner la charge de connétable.

— La charge de connétable ! la mise est considérable... N'importe, j'accepte; mais quel est ton enjeu, à toi?

— Une vive reconnaissance et un redoublement d'amitié, répondit la duchesse d'Alençon en regardant son frère de l'air le plus aimable.

— Eh bien, ma sœur, nous gagnerons tous les deux, répliqua François Ier : donne-moi un baiser pour gage de ce redoublement d'amitié, moi je t'accorde la charge de connétable, et en même temps le roi embrassa tendrement sa sœur, puis, continuant avec un peu de malice : Je sais pour le compte de qui tu as joué, ma sœur ; envoie-LE-moi demain matin, et gardez-moi le secret l'un et l'autre.

(1) Avait coutume.

Après cet entretien, le roi et la duchesse d'Alençon se rapprochèrent du jeu. Mme d'Alençon, qui avait hâte d'être seule pour jouir en silence du succès qu'elle venait d'obtenir, pria la duchesse de Vendôme de transmettre à M. de Bourbon les ordres du roi, et elle se retira chez elle.

Le lendemain, le roi avait convoqué son conseil, les princes du sang et les grands officiers de la couronne y assistaient, le duc de Bourbon y occupait sa place ordinaire. Quand tout le monde fut réuni, le roi entra dans la salle, portant à la main une épée enrichie de pierreries; l'assemblée se leva aussitôt, et chacun porta les yeux sur la riche épée, dans l'attente de ce qui allait se passer. Alors le roi, s'asseyant sur son trône, s'exprima ainsi :

— Si mon prédécesseur n'a pas rétabli la charge de connétable, c'est que sans doute il n'avait pas rencontré un mérite assez éminent, une expérience assez consommée pour lui donner cette récompense : pour moi, je crois avoir trouvé l'une et l'autre dans M. le duc de Bourbon, et c'est à ce titre que je lui confie l'épée de connétable.

Alors le roi présenta l'épée à M. de Bourbon, qui n'était guère moins surpris que les autres assistants. Le duc la reçut à genoux et témoigna sa reconnaissance dans les termes les plus respectueux et les plus dévoués.

Un héraut publia à haute voix que très-haut et très-puissant prince Charles, duc de Bourbon, était connétable de France. Tout le monde le félicita avec empressement, et M. de Bonnivet lui-même se vit forcé de joindre son compliment à celui des assistants.

Le connétable se rendit le jour même chez Mme de Vendôme où, comme il l'espérait, il rencontra la duchesse d'Alençon : après avoir reçu les félicitations générales, il s'approcha d'elle et lui dit :

— Je ne sais, madame, si mon cœur m'abuse, mais c'est à vous qu'il rapporte l'honneur que le roi vient de me faire.

— Personne, répondit Mme d'Alençon, n'était plus digne que vous, monsieur, de la dignité que vous venez d'obtenir, et je suis assurément la première à applaudir au choix du roi.

— Ah! madame, répliqua le prince, laissez-moi croire, je vous en conjure, que vous n'êtes pas étrangère aux bontés du roi, car cet espoir double mon bonheur...

Et en parlant ainsi, il voulut prendre la main de Mme d'Alençon pour la baiser, mais elle la retira aussitôt et changea de conversation.

LE COMTE DE MASIN.

(*La fin prochainement.*)

MERCURE DE FRANCE.

(DU 12 JUIN AU 12 JUILLET.)

SCIENCES. Agrandissement du daguerréotype — Ferdinand Prolongeau. — Mme de Montgolfier — Machine à vers latins. — ARTS. Statues du duc d'Orléans. — Portrait du prince Napoléon Bonaparte. — Partie de campagne des Ioways. — Mettray, Petit-Bourg, Saint-Ilan. — M. A. du Clesieux. — THEATRES. — LIVRES. — Appareils du télégraphe électrique.

M. Arago a mis sous les yeux de l'Académie de nouvelles épreuves du daguerréotype, obtenues par M. Martens, et qui joignent à une netteté parfaite une étendue de 38 centimètres de long sur 12 centimètres de large. Ces épreuves embrassent un rayon visuel de plus de 150 degrés. Les moyens à l'aide desquels on est arrivé à ces heureux résultats sont assez simples. Ils consistent d'abord dans un mouvement horizontal imprimé à l'objectif, mouvement qui lui fait successivement parcourir tous les points de l'horizon. De plus, on donne une courbure cylindrique à la plaque daguerrienne, et l'on amène ainsi les foyers des objets les plus inégalement distants à la surface de la plaque métallique. La netteté remarquable des épreuves est due en outre à une fente étroite verticale, ménagée au fond d'une espèce de boîte qui suit l'objectif dans ses mouvements. Cette fente, qui joue le rôle d'un diaphragme que l'on placerait en arrière, ne laisse agir sur la couche sensible que les rayons centraux, c'est-à-dire ceux qui n'ont aucune aberration appréciable. Pour la netteté des images il est essentiel que la position de l'axe de rotation de l'objectif soit déterminée avec une exactitude parfaite.

— Un rival de Vito Mangiamèle et de Henri Mondheux a été présenté à l'Académie des sciences. Il se nomme Ferdinand Prolongeau. Il est né à Blaye (Gironde), et n'a que sept ans et demi. A cet âge où les enfants savent à peine assembler quelques chiffres, il résout dans sa tête les problèmes d'arithmétique les plus ardus et les plus compliqués. L'Académie, cette fois, a pris des mesures pour que d'aussi heureuses dispositions ne soient pas annulées par une exploitation précoce, mais développées par une éducation convenable. Le jeune Prolongeau ne deviendra donc pas un savant de salon..., c'est-à-dire un imbécile, comme la plupart de ses prédécesseurs.

— Mme de Montgolfier, veuve de l'illustre inventeur des aérostats, vient de mourir à Paris dans sa cent onzième année. Mariée en 1774, elle avait connu tous les hommes du dernier siècle et assisté à tous les événements précurseurs de la Révolution de 1789. Malesherbes, Boissy-d'Anglas, Lavoisier, Monge, avaient été ses amis. Mme de Montgolfier était une femme très-remarquable par son esprit et par son caractère. Il y a quelques années, elle s'était cassé la jambe, et sans cet accident, elle aurait vécu plus longtemps encore. Au reste, dernièrement encore, elle faisait gaiement des parties de campagne, et allait quelquefois dîner en garçon, chez Véfour et chez les frères Provençaux.

— Un M. Clarke, de Bridgewater, vient d'exposer au salon égyptien Piccadilly, une machine à faire des vers latins. Cette machine a coûté à son inventeur quinze années de travail et beaucoup d'argent. L'idée qui a présidé à cette invention n'est pas nouvelle; elle est empruntée à la machine à calculer de Babbage, et, comme on le voit, Gulliver peut en revendiquer une bonne part.

L'appareil est de la forme d'un petit bureau; il se compose d'un grand nombre de tiges perpendiculaires surmontées de lettres qui se rapportent chacune à une série progressive de numéros. Ces tiges déposent ces lettres, par le mouvement d'une roue, dans de petites ouvertures; en moins d'une minute un hexamètre est fait et sans faute contre la grammaire ou la prosodie. La poésie est limitée à des formes particulières; les substantifs et les verbes sont tous de même mode, les dactyles et les spondées se retrouvent invariablement à la même place. Voici quelques-uns des vers que le *Morning-Herald* dit avoir vu *manufacturer :*

Bellica facta domi prænarrent tempora fusca.
Aspera frena cito promittunt nubila mœsta.
Impia sacra focis depromunt fulgura mira.
Lurida verba malis corrodunt vincula dira.

La machine a donné naissance à des milliers de vers de ce genre, et son abondance est inépuisable. Quelquefois le sens en est obscur, mais il y a toujours un sens, et de temps en temps survient un vers d'une beauté remarquable. Le mouvement donné à une ficelle ferait reproduire un poëme long comme l'*Enéide*

— Les deux statues du duc d'Orléans destinées, l'une à la grande place d'Alger, et l'autre à la place du Louvre, sont achevées heureusement. La première, qui a quatre mètres de hauteur, socle compris, et qui pèse quatre-vingts quintaux métriques, a été embarquée au Havre sur le *Tous-Vents*. La seconde sera élevée dans la cour du Louvre, le jour anniversaire de la mort du prince.

— On vient aussi d'achever la chapelle de Saint-Ferdinand, sur le chemin de la Révolte, au lieu même où fut tué le duc d'Orléans. Le prince est représenté endormi sur son tombeau, la tête entre les mains d'un ange. Cet ange est la dernière inspiration de la princesse Marie, morte avant son frère. Les autres sculptures sont dues au ciseau si habile de M. de Triquetty. Dans un petit salon adjacent, sont deux pendules qui doivent toujours marquer les mêmes heures : l'une l'heure de la chute du prince; l'autre l'heure de sa mort.

— A propos de prince et à propos d'art, nous venons de voir un chef-d'œuvre de miniature qui figurera sans doute au Salon de l'année prochaine. C'est le portrait du prince Napoléon Bonaparte, fils du roi Jérôme et neveu de l'Empereur. Cet illustre exilé, autorisé à séjourner en France, est devenu un personnage à Paris, en dépit de ses modestes protestations. C'est qu'il offre aux Parisiens, dans sa personne même et sans le savoir, la plus délicate et la plus irrécusable flatterie. Elevé jusqu'à vingt-trois ans loin de la France, il n'en est pas moins éminemment Français par l'élan du cœur, par l'activité de l'esprit, par l'étendue des connaissances et par la grâce des manières. Il joint à ces mérites une simplicité que nous souhaiterions à tous les Parisiens, et sa franchise à repousser les hommages lui garantit la valeur de ceux qu'il reçoit. La ressemblance du prince Napoléon avec l'Empereur est frappante. C'est tout le type napoléonien dans la force et l'éclat de la jeunesse. Cette ressemblance a fait sensation dans nos Chambres, au milieu des salons et surtout à l'hôtel des Invalides. Les anciens soldats de Bonaparte ont cru le revoir, et des larmes sont tombées sur leurs moustaches blanches. C'était comme une vision du jeune empire sur le tombeau du vieil empereur! Quant aux émotions du prince lui-même devant ce tombeau, en face de la Colonne et de l'Arc de triomphe, il est plus facile de les concevoir que de les exprimer. On sent qu'il n'est pas un artiste à Paris qui n'aspirât à faire le portrait du fils du roi de Westphalie. Celui-ci a choisi parmi les miniaturistes, M. Maxime David, que son talent et sa renommée désignaient suffisamment. M. David est en effet le peintre ordinaire des illustres figures, en même temps que des charmants visages; il n'est guère de princes, de ministres, et de femmes à la mode qui ne soient déjà dans sa riche galerie. Le nouveau portrait n'en sera certes pas le moindre ornement. Le prince est représenté de face, à mi-corps, en cravate noire et en habit noir boutonné sur un gilet blanc. L'ampleur du buste donne l'idée de la hauteur de la taille. La tête est d'un ovale un peu plein, et respire la vivacité, l'impatience et la résolution. La bouche et le menton sont tout à fait napoléoniens; mais on y voit poindre un sourire gracieux que n'avait pas l'Empereur, et peut-être un trait de malice légèrement féminine. L'œil est de ce gris-bleu qui brave l'ombre et réfléchit la lumière. La saillie du front et l'épaisseur des sourcils dénotent une grande fermeté de caractère. Les cheveux sont châtains très-foncés, séparés à la hauteur de la tempe et jetés négligemment sur l'oreille et sur le crâne. L'ensemble est d'une vigueur, d'une finesse et d'une distinction qu'on voit rarement unis au même degré. Ce portrait n'est pas seulement une bonne fortune pour M. Maxime David, c'est un titre de plus et un titre éminent. La miniature ainsi entendue est de l'art très-sérieux.

— Les Indiens Ioways sont partis, effrayés, dit-on, par la mort de la femme du *Petit-Loup*, qui avait déjà laissé son enfant en Angleterre. On sait que cette femme est morte chrétienne, et de la manière la plus touchante. Son mari voulait inhumer avec elle un morceau de sa propre chair, comme il l'avait fait pour sa première épouse, mais la mourante a contenu son désespoir, et lui a défendu de rester plus de quatre jours sans se peindre le visage. Très-affligé d'abord de son malheur, le *Petit-Loup* a usé promptement de la permission de se consoler. C'est là le privilége des veufs dans l'Inde aussi bien qu'en France.

L'amusant feuilleton de la *Démocratie pacifique* nous a donné de curieux détails sur une partie de campagne faite par les Ioways, quelques jours avant leur départ. Une aimable châtelaine les avait invités à déjeuner dans sa villa des environs de Saint-Germain. Levés au point du jour, les sauvages petits et grands, mâles et femelles, passent trois ou quatre heures à se peindre des nuances les plus brillantes, à revêtir leurs plumes, leurs vêtements et leurs armes les plus excentriques. A dix heures, ils se rendent au chemin de fer, traversent une foule impatiente accourue sur leur passage, et s'enferment soigneusement dans une diligence de première classe. Quelle fut leur impression, lorsque la vapeur les emporta comme l'éclair sur les rails? Cette impression fut toute joyeuse et toute bruyante. Un nouveau concours de curieux les attendait au Pecq. Mais bientôt trois voitures, qui les attendaient aussi, les transportent chez leur gracieux amphitryon. La maîtresse du logis les reçoit au milieu d'hôtes nombreux, et les promène dans le parc avant le déjeuner.

Il fallait voir ces enfants de la nature, échappés aux tréteaux de la rue Saint-Honoré, fouler le gazon d'un pied libre et fier, respirer à pleins poumons le grand air à l'ombre des vieux arbres, et bondir dans les allées taillées à l'anglaise, comme s'ils eussent chassé le bison dans les forêts du Missouri! Jamais, depuis leur séjour à Paris, le *Nuage-Blanc* n'avait eu plus de dignité, le *Général commandant* plus de grâce et de coquetterie, la *Pluie-qui-Marche*, plus d'éloquence, le docteur aux *Pieds-ampoulés*, plus d'ironie maligne. Le *Petit-Loup*, lui-même, se consolait de son récent veuvage en secouant sur sa tête des plumes d'une hauteur démesurée, auxquelles il ajouta encore des branches d'arbres, et une poignée d'herbes en souvenir de cette partie de campagne. La *Pluie-qui-Marche* portait un bonnet étrange fait d'une bande de peau de loutre enroulée autour du crâne. Il étalait sur ses épaules le large manteau sur lequel ses exploits sont peints en petites figures rouges et noires occupées à s'entr'égorger et à s'entre-scalper. Les femmes étaient plus rêveuses et plus silencieuses que jamais. Elles pensaient à la patrie qu'elles vont enfin revoir. La petite Sophie ne voulait pas quitter un instant le dos de sa mère, le *Pigeon-qui-se-rengorge*. Invités à cueillir des cerises, les sauvages courbèrent les branches avec leurs petites haches, et usèrent fort discrètement de la permission.

Mais la cloche du déjeuner sonne. Voilà la civilisation et la barbarie attablées en plein air. Les deux chefs occupent la droite et la gauche de la maîtresse du logis. Les autres Iowais sont entremêlés avec des convives parisiens. Ce tableau se voyait de la grille d'entrée, où les passants s'arrêtaient ébahis de surprise. Pour se faire une idée de l'éclat prodigieux de ces figures et de ces costumes d'un autre monde, il faut les voir ainsi aux rayons d'un soleil d'été, sur le fond verdoyant d'un feuillage émaillé de fleurs! C'était comme une féerie primitive, comme un rêve de l'Amérique indienne, comme un roman de Fénimore Cooper.

Cependant les sauvages manient fort habilement la fourchette et le couteau, et se comportent en convives parfaitement élevés. Tous boivent leur vin pur, même la petite Sophie; tous conservent une aisance royale, et répondent galamment par la bouche de leur interprète.

Le *Nuage-Blanc* refusait du fromage; on lui demande si cet aliment est nouveau pour lui.

— Je le connais fort bien, répond-il en souriant, et c'est justement pourquoi je ne l'aime pas.

— Êtes-vous content de retourner dans votre pays?

La *Pluie-qui-Marche*. Si nous n'allions retrouver nos familles, nous regretterions de quitter les Européens.

La *Maîtresse de la maison*. Si je vais un jour dans l'Inde, me recevrez-vous avec plaisir?

— Vous plaisantez sans doute. Nous recevons avec honneur tous les Européens. Cependant, nous ne vous promettons pas des festins comme celui-ci.

Le *Docteur*. J'ai beaucoup voyagé en Angleterre et aux Etats-Unis; sans cela je ne me serais jamais assis à une table ainsi garnie de couteaux.

Le *Grand-Marcheur*. Si vous venez nous visiter, vous verrez un pays jeune; le vôtre est si vieux, que son aspect doit bien vous ennuyer.

— Avez-vous remarqué notre griculture, nos métiers, nos arts?

— Nous avions observé tout cela aux Etats-Unis et en Angleterre; en France, nous n'avons vu que des amis, etc.

Des ouvriers passent sur la route, chantant en chœur; les sauvages dressent l'oreille, et regardent leurs hôtes avec méfiance. Ils avaient cru entendre un signal de guerre. On les rassure en leur disant qu'en France on chante ainsi pour abréger la route. Cette explication les fait mourir de rire.

— Quand nous repartirons pour le Missouri, dit ironiquement les *Pieds-ampoulés*, nous chanterons aussi pour rendre la traversee moins longue.

Au milieu de ces causeries, le dessert arrive. A la vue des pyramides de fraises et de cerises, le petit *Général commandant* avoue « qu'il se pince de joie. » Et tous les Ioways de savourer à qui mieux mieux les fruits rouges. Après quoi, ils dégustent le café en vrais Parisiens, réclament chacun une orange, et se retirent comblés de présents : une boîte de couleurs et des estampes au jeune chef; aux autres des miroirs, des bourses, des verres de Bohême, etc.

Ils avaient déjà reçu, la veille, de la princesse B..., mille écus et un superbe cachemire.

Aussi, en regagnant le Pecq dans leurs trois voitures, chantaient-ils à pleine voix, et une heure après ils exécutaient la danse du scalp à la salle Valentino.

Tel a été l'adieu des Ioways au monde parisien. Dans quelques semaines, si le grand Esprit leur donne un bon vent, ils seront rentrés au Missouri, et, nouveaux Ulysses, ils raconteront aux barbares leur voyage à travers la civilisation. Or, devinez le plus bel emprunt qu'ils aient cru faire à cette civilisation, le plus précieux échantillon qu'ils aient emporté du luxe parisien? C'est un uniforme complet de garde national pour chacun d'eux, avec buffleteries, fourniment, giberne, sabre et schako. Les *Pieds-ampoulés* dansait publiquement l'autre jour en cet équipage, et lui et ses camarades s'en affubleront aux grands jours, lorsque les tribus des montagnes Rocheuses viendront écouter leurs récits. Qui oserait soutenir encore après cela que notre costume de soldats-citoyens n'est pas un costume barbare?

— Le Grand-Opéra et la Bibliothèque royale continuent de voyager... sur le papier. Voici une gigantesque proposition qui rallierait ces deux édifices à l'achèvement du Louvre. Elle n'est peut-être pas aussi impossible qu'elle en a l'air, car le tout-puissant *Journal des Débats* s'en est fait le patron... Le bâtiment de la rue de Richelieu serait detruit. Les quinze mille mètres de terrain qu'il occupe au centre de Paris seraient vendus plus de onze millions. On y bâtirait tout un quartier pour dix millions. Ce quartier rapporterait à l'Etat cinquante mille écus d'impôts et autant de droit de mutation. D'une part, onze millions de capital, de l'autre trois cent mille fr. de revenu, c'est comme si l'Etat ajoutait encore six millions à son capital. L'opération serait donc fort bonne. Maintenant, un magnifique bâtiment, digne pendant de l'Hôtel-de-Ville, s'élèverait en face de cet hôtel, dans l'espace occupé par les horribles rues de la Vannerie, de la Coutellerie, de la Tixeranderie, etc. Seize millions, avec un vote des Chambres, et le tour serait fait! Façade de cent vingt mètres en regard de l'Hôtel-de-Ville, large et belle rue du côté du quai, et de l'autre côté... le prolongement de la rue de Rivoli! On voit que rien ne manquerait à la grandeur de l'entreprise. Il va sans dire que tout cela s'exécuterait partiellement et successivement. La nouvelle rue de Rivoli s'étendrait d'abord de la rue Saint-Denis à l'Hôtel-de-Ville; elle rencontrerait en chemin et respecterait la vieille tour Saint-Jacques. Plus tard, elle rejoindrait le Carrousel, en longeant le Louvre achevé comme il doit l'être, et auquel se rallierait alors le Grand-Opéra, construit sur la place du Palais-Royal. Enfin, elle irait, dans l'autre sens, gagner la place Baudoyer, rue Saint-Antoine. Alors Paris aurait réalisé son fameux rêve. Il se trouverait traversé dans toute sa longueur par une seule rue parallèle à la Seine et parallèle au quai, allant de l'arc de l'Etoile à la place de la Concorde, et du Garde-Meuble à la barrière du Trône. En attendant ces merveilles, l'élévation de la Bibliothèque royale en face de l'Hôtel-de-Ville, aurait du moins l'avantage d'être une excellente spéculation, de rajeunir un des plus affreux quartiers de Paris, et de placer la Bibliothèque au centre de neuf arrondissements. Et puis, figurez-vous la place de l'Hôtel-de-Ville avec ses deux monuments à l'est et à l'ouest, au midi, la Seine et ses larges quais, au nord, la rue de Rivoli et ses galeries en arcades, et au milieu de tout cela deux fontaines jaillissantes! assurément voilà qui serait digne de la capitale de la France!

Mais pendant que les ingénieurs font ces beaux projets, MM. les conservateurs de la Bibliothèque royale, justement nommés ainsi, s'obstinent à rester dans les masures de la rue Richelieu, et pour s'y enterrer plus sûrement, ils font construire depuis un mois une crypte égyptienne dans le goût des anciens Pharaons. *Requiescant in pace. Amen.*

— Un touchant spectacle attirait naguère à l'Hôtel-de-Ville toutes les personnes qui s'occupent de l'avenir de notre génération. Il s'agissait d'entendre le rapport annuel de la colonie agricole de Mettray, fondée pour le rachat et l'éducation des jeunes detenus. Les résultats signalés par les directeurs sont vraiment prodigieux. Sur 517 enfants condamnés par la justice, et qui ont été reçus à Mettray depuis quatre ans :

12 seulement ont été reintégrés dans la maison centrale. Ces malheureux enfants, les seuls dont nous ayons désespéré, dit M. Demetz, ont presque tous été expulsés pour leurs mauvaises mœurs.

17 sont decédés, dont deux dans l'annee 1844.

138 ont été placés au dehors, 57 dans l'année.

Sur ces 138 enfants placés :

7 seulement sont tombés en récidive;

9 se conduisent médiocrement;

123 sont restés jusqu'à ce jour irréprochables...

Pendant le cours de l'année, les trois cinquièmes des colons ont été portés au tableau d'honneur, sur lequel on n'est inscrit qu'au bout de trois mois d'une conduite exemplaire... Ce qui est digne de remarque, c'est qu'à l'approche des solennites de l'Eglise, les infractions diminuent dans une grande proportion; ce n'est donc pas seulement dans la pratique extérieure que se révèle la religion de nos colons, mais dans un franc et volontaire usage de son application à leur vie laborieuse et réglée...

Telle est la confiance inspirée par la bonne conduite des élèves de Mettray, que les cultivateurs et les chefs d'atelier accablent les directeurs de leurs demandes. Conquête immense et admirable, d'avoir ainsi relevé aux yeux du monde et à leurs propres yeux des repris de justice que chacun repoussait naguère avec horreur! On jugera des dispositions des colons de Mettray par les deux faits suivants. Ceux qui ont quitté la colonie écrivent à leurs camarades : « Ecoutez bien nos directeurs. Ils ne vous trompent pas. C'est quand on est sorti, qu'on a regret et qu'on apprend combien il est difficile de gagner sa vie. » L'autre fait est plus expressif encore. Sur 517 détenus, pas un seul ne s'est échappé de la colonie! Et la chaîne qui les retient est la confiance de leurs chefs : « Je m'évaderais bien, disait un colon; rien n'est plus facile; mais je n'ose jamais le faire quand je pense à la sécurité de nos maîtres. »

Après le rapport de Mettray est venu le rapport non moins interessant de Petit-Bourg. Là, le zèle et les lumières de M. Allier font aussi des prodiges, et nous les avons vus de nos propres yeux. Ce ne sont point des détenus, mais des orphelins et des enfants abandonnés, qu'on élève dans la magnifique villa de M. Aguado. Magnifique, hélas! n'est plus le mot, car M. Allier détruit avec un puritanisme impitoyable jusqu'aux traces de l'ancienne opulence de Petit Bourg. Il ne veut pas (et il a bien raison) que ses élèves regrettent un séjour de luxe en rentrant dans la chaumière ou dans l'atelier. Une autre loi fort sage de cette colonie, c'est qu'on y forme surtout des agriculteurs et des horticulteurs. Il n'y a ici-bas que trop d'ouvriers pour le superflu, et il en manque toujours pour le nécessaire. L'air et le régime de Petit-Bourg sont si bons, qu'il n'y est pas mort un seul enfant, et tous ont un air de santé, de force et de gaieté qui fait plaisir à voir. Leur costume est le chapeau rond en feutre ciré, le pantalon et la blouse de toile (rayée à carreaux pour les moniteurs).

Toute leur éducation morale repose sur le respect de soi-même et sur la fraternité. L'élève qui a mérité une peine s'y soumet sans résistance, et souvent en réclame l'application. Si, au contraire, il obtient une récompense, cette récompense ne peut servir qu'à l'un de ses ca-

marades. La charité devient ainsi une habitude.

Quand M. Allier installa ses orphelins à Petit-Bourg, encore plein des souvenirs de M. Aguado, ce fut un cri de blâme et de réprobation dans tout le pays. — Au lieu d'un riche qui nous donnait du pain, s'écrièrent les pauvres, toujours disposés à mépriser leurs semblables, voilà une troupe de mendiants qui nous demanderont l'aumône. Ce mot revint à M. Allier, et la réponse ne se fit pas attendre. — Combien, demanda-t-il au maire et au curé, combien M. Aguado accordait-il par an aux indigents de la commune? — On fit le calcul et l'on dit la somme. — Eh bien! reprit M. Allier, moi et mes mendiants nous donnerons deux fois plus que le riche, et au lieu de laisser tomber comme lui les miettes du festin, nous partagerons notre pain même et le produit de nos travaux. — Puis, réunissant les jeunes élèves, il leur raconte toute l'aventure, et il leur demande, à eux qui connaissent le froid et la faim, s'ils veulent prendre sur leur table et sur leur feu de quoi nourrir et réchauffer les pauvres du village. L'aumône collective fut votée par acclamation, et dès le lendemain, les moniteurs de Petit-Bourg visitaient, leur offrande à la main, les familles indigentes de Ris.

Ces visites se renouvellent tous les hivers et sont la plus haute rémunération des bons élèves. Il va sans dire que les bénédictions du pays ont succédé à ses plaintes. Ce touchant épisode a fait l'objet d'un tableau remarquable, exposé au dernier Salon par M[lle] Allier, dont le pinceau était digne de reproduire la noble action de son père... Puissent bientôt tous les enfants du peuple être élevés comme les colons de Petit-Bourg! Ce progrès est d'autant plus désirable, qu'il n'est besoin d'aucune révolution pour l'accomplir.

Mais voici déjà qu'il s'accomplit en Bretagne, et sur une échelle qui dépassera tout ce qu'on a fait jusqu'à ce jour. Un noble esprit et un noble cœur, l'auteur d'*Exil et Patrie*, des *Derniers chants*, etc., M. Achille du Clésieux, a fondé dans son domaine de Saint-Ilan, près Saint-Brieuc, une colonie agricole et militaire, qu'il fait diriger sous ses propres yeux et devant les pieux exemples de sa famille, par trois contre-maîtres, dont deux ont reçu la décoration dans la vieille garde. Agriculteurs toute la semaine et soldats tous les dimanches, une éducation religieuse, morale et matérielle met les colons de Saint-Ilan en état de faire honneur à toutes les vicissitudes de leur avenir. Or, encouragé par les illustrations et les autorités de son pays, par le gouvernement et par l'administration, par son succès et surtout par son cœur, M. du Clésieux vient de faire appel à la Bretagne et à la France entière, pour donner à son entreprise individuelle la portée d'une œuvre sociale. Il s'agit de coloniser par bataillons une armée d'orphelins et d'enfants abandonnés sur les landes de la Bretagne. On voit d'un coup d'œil l'immensité de ce double bienfait : amélioration de l'homme et amélioration de la terre. M. du Clésieux fait à son idée des sacrifices considérables de fortune. Il y consacre sa personne et sa vie entière. Il offre le noyau de l'école générale des contre-maîtres, qui seront envoyés aux colonies partielles sur l'appel des propriétaires et même des fermiers ayant des terres en friche. Mais pour les frais à venir de cet établissement central et pour la multiplication des colonies, il ouvre, comme les fondateurs de Mettray et de Petit-Bourg, une souscription chez son frère M. Auguste du Clésieux, receveur-général des finances à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord). Les Bretons surtout se feront honneur de participer à cette œuvre de dévouement et de charité. Déjà leurs députés ont généreusement donné l'exemple. Les ministres de l'intérieur et de l'instruction publique ont promis leur concours. Les journaux de toutes les opinions appuient chaudement M. du Clésieux, témoin *la Presse* et la *Démocratie pacifique*, qui l'ont félicité le même jour. Enfin, tout porte à croire que les landes de la Bretagne seront bientôt couvertes d'une population de travailleurs qui en fera jaillir la richesse du pays.

— L'Hippodrome, qui vient d'ouvrir sa vaste enceinte, auprès de l'Arc de triomphe, a produit sur les théâtres l'effet d'une machine pneumatique : il a fait le vide partout. En revanche, il se remplit tellement lui-même, qu'une foule de pèlerins s'en reviennent furieux de l'Arc de l'Étoile sans avoir pu trouver place aux aux amphithéâtres. Ceux qui ont le privilège d'entrer voient des courses en char, des cavalcades féminines, des exercices du vieux Franconi et une chasse au cerf du plus haut comique. Tantôt le cerf précède les chiens, tantôt les chiens précèdent le cerf, le tout de la meilleure amitié du monde. Sans doute que bête et chiens se donnent la patte en rentrant dans la coulisse. A la fin, on apporte un cerf en carton plein de chair fraîche, et tous les chiens se précipitent dessus ou plutôt dedans. Voilà la curée. Elle a obtenu un succès de fou rire. En somme, l'Hippodrome a la vogue; mais cette vogue durera-t-elle? c'est là la question.

— La suite des *Révélations sur la Russie*, traduite par M. Noblet, obtient un succès de fureur; ce livre est, en effet, d'une sévérité terrible, exagérée sans doute; mais les débats qu'il soulève prouvent que l'auteur met souvent le doigt sur la plaie. Un profond mystère enveloppe le nom de cet auteur, qu'on dit être un des plus grands personnages de l'Angleterre. La traduction est aussi fidèle qu'élégante. Nous reparlerons de ce curieux ouvrage, où fourmillent les détails les plus intéressants.

— Si vous voulez passer du sévère au plaisant, si vous aimez la gaieté de bon aloi, les aventures étourdissantes, les joyeux propos et les fines observations, faites comme nous : lisez les *Quarts de nuit*, contes maritimes, que vient de publier M. G. de la Landelle. Ce petit livre est le plus aimable compagnon qu'un Parisien puisse emmener avec lui à la campagne. Il guérirait un Anglais du spleen. Quant aux marins et aux voyageurs qui connaissent la mer, il va sans dire que ce sera leur *vade-mecum*. Les lecteurs du *Musée des Familles* jugeront par eux-mêmes de l'expérience maritime, de l'*humour* charmante et de l'esprit original de M. de la Landelle, en lisant dans notre prochain numéro les *Cafés maritimes*, décrits tout exprès pour eux par cet ingénieux romancier.

—Nous avions promis à nos lecteurs un dessin des appareils du télégraphe électrique. Nous remplirons aujourd'hui notre promesse. Les trois gravures ci-après représentent, au milieu, l'appareil de transmission, à gauche, les aiguilles magnétiques, et à droite, une sonnerie empruntée aux Anglais. C'est avec ces trois machines qu'on s'entretient aujourd'hui de Paris à Rouen, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

— Mais, nous dira-t-on, comment peut-on produire, avec un seul courant lancé sur un seul fil, des signaux assez variés pour répondre à tous les caractères de l'alphabet télégraphique? M. Arago répond ainsi à cette grave question, dans son rapport à la Chambre des députés :

« Il s'agit de savoir, dit-il, de quelle manière un courant peut donner naissance à une force intermittente. Il est clair, en effet, que la reproduction, au point d'arrivée, d'un signal né à la station du départ, ne peut s'opérer qu'à l'aide d'une force.

« Les physiciens ont reconnu que lorsqu'on fait circuler un courant électrique le long d'un fil plié en hélice tout autour d'une lame d'acier, on aimante la lame d'une manière permanente. Au lieu de recourir à un aimant artificiel pour aimanter les aiguilles de boussoles, on peut se servir aussi avec avantage d'un courant voltaïque. Lorsque la pièce de métal autour de laquelle circule l'électricité est du fer doux, l'aimantation est momentanée. Pendant que le courant circule, le fer est aimanté; il a des pôles comme une aiguille de boussole. Mais à peine le courant a cessé, que le fer revient à l'état ordinaire. Or, personne ne l'ignore, deux masses de fer non aimantées, mises en présence, n'agissent point l'une sur l'autre. Tout le monde sait aussi qu'une masse de fer aimantée attire une masse de fer neutre. Donc, toutes les fois que le courant, dans l'une des stations, passera dans une hélice, autour d'une masse de fer doux, cette masse de fer deviendra momentanément un aimant, et elle pourra produire un effet mécanique. C'est par ce procédé, c'est en faisant naître et en détruisant successivement la force magnétique dans une masse de fer, qu'on peut transmettre au loin tous les divers signaux qu'on a produits dans la station de départ.»

Parmi les systèmes de transmission résultant de ce principe, M. Arago indique celui de M. Morse : « Concevons qu'à la station où l'on doit recevoir la dépêche, on ait une longue bande de papier, mobile entre deux rouleaux à l'aide d'une force mécanique quelconque. La pièce de fer dont nous parlions tout à l'heure,

cette pièce, destinée à être successivement aimantée et non aimantée, est placée au-dessus du papier, et par son mouvement de bascule, entraîne un pinceau. Le courant passe-t-il; la pièce, alors aimantée, est attirée par une masse de fer stationnaire; elle bouscule et pousse le pinceau jusqu'au papier. Le courant n'a-t-il duré qu'un instant; le pinceau ne trace qu'un point. L'aimentation a-t-elle eu quelque durée; le pinceau, avant de se relever, aura marqué un trait d'une longueur sensible sur le papier mobile. Vous pouvez ainsi, à cent lieues de distance, faire succéder sur le papier de votre correspondant, un point à un point, un point à un trait, intercaller un point entre deux traits, un trait entre deux points, etc., engendrer enfin des signaux qui suffiront à la correspondance télégraphique la plus variée...

« Veut-on se faire une idée générale, poursuit M. Arago, de quelques-uns des appareils usités en Angleterre? Concevons dans la localité où l'on fait les signaux, un cercle gradué rotatif, où chaque division représente une lettre de l'alphabet : c'est, par exemple, la lettre supérieure, au moment du repos du cercle, qu'il faut lire pour avoir la dépêche; les repos de la station du départ devront se représenter dans le même ordre, sur le cercle de la station d'arrivée. Pour résoudre le problème, le cercle de la station d'arrivée est lié à un engrenage arrêté par une pièce de ferdoux; cette pièce est déviée, et dès lors l'engrenage s'avance d'une dent toutes les fois que le morceau de fer voisin devient un aimant par l'action du courant électrique qui circule autour de lui dans une hélice. Le courant est-il interrompu; la pièce en question, le déclic en fer reprend sa place. A cent lieues de distance, celui qui envoie la dépêche peut donc régler le mouvement du cercle sur lequel le correspondant devra la lire. Ces deux citations suffisent (1). »

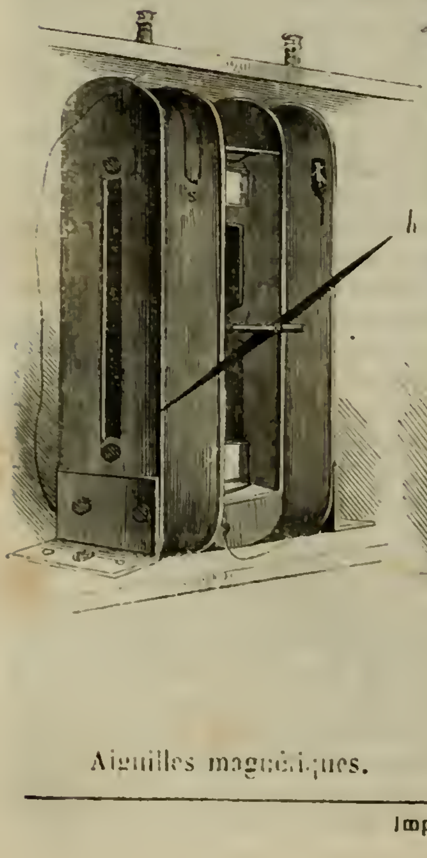
Ces explications de l'illustre secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences complètent celles que nous avons données à deux reprises sur les télégraphes électriques (Voir le numéro de février et le *Mercure* de juin). Nous n'aurons donc plus qu'à suivre les progrès de cette merveilleuse invention, et qu'à tenir nos lecteurs au courant.

En vain à ces progrès, dont l'avenir est infini, les prophètes de malheur ont opposé des objections chagrines. — Le télégraphe électrique, disaient les uns, rend inapplicable la loi sur la chasse, les oiseaux qui s'approchent du fer électrisé tombent frappés de mort, et tout le petit gibier va périr ainsi. — C'est au contraire le gibier qui tuera le télégraphe, disaient les autres; les oiseaux qui viennent percher sur les fils conducteurs interceptent le fluide, et les dépêches leur entrent dans le ventre par les pattes, au lieu de se rendre à Paris ou à Rouen. Ceci eût été très-grave *du temps que les bêtes parlaient*. Figurez-vous les plus grands secrets politiques livrés au pies et aux moineaux francs. Mais, heureusement pour le télégraphe et pour l'État, ces deux nouvelles contradictoires se sont trouvées aussi fausses l'une que l'autre. On a reconnu là de ces *canards* que les journaux inventent pour remplir leurs colonnes, depuis qu'ils ont agrandi leur format de plusieurs centiares.

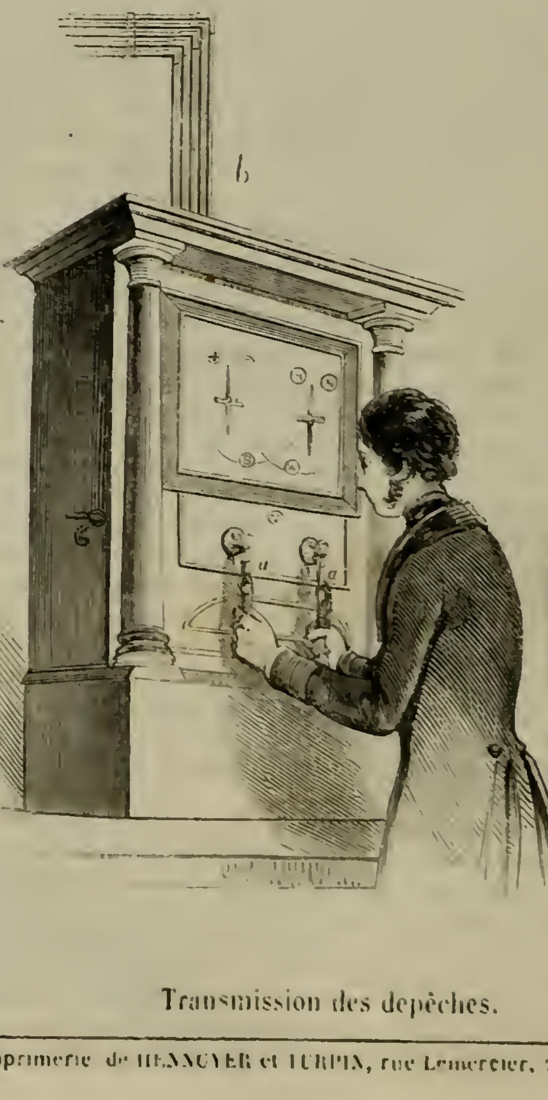
Le véritable ennemi de la télégraphie électrique sera plutôt la foudre, sa sœur : on n'est trahi que par les siens. L'autre jour le télégraphe jouait pendant l'orage; l'électricité de l'air agissait tellement sur l'électricité des appareils, que ceux-ci ont commis dans la transmission des dépêches les fautes d'impression les plus singulières. Jamais compositeur distrait ne se permit tant de *bourdons* et de *coquilles*. Il faudrait, en ce cas, joindre au télégraphe imprimeur un télégraphe correcteur. Ce même jour, la foudre s'est livrée à une plaisanterie moins innocente, en volatilisant les petits fils de cuivre enroulés en spirale autour des appareils, et en faisant fondre sur son passage quatre poteaux consécutifs. L'employé qui attendait les signaux, ainsi interrompus, est fort heureux d'en avoir été quitte pour la peur. Il eût pu recevoir, au lieu de la dépêche, un coup de tonnerre en pleine poitrine. On obviera à cet unique, mais terrible inconvénient, par une sonnerie comme celle qui fonctionne à l'Observatoire, et qui avertit l'employé, par un carillon, lorsque le fil est surchargé d'électricité.

PITRE-CHEVALIER.

(1) Rapport de M. Arago, *Moniteur universel*, et *Procès-verbaux de la Chambre des députés*.



Aiguilles magnétiques.



Transmission des dépêches.

Appareil de sonnerie.

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24 Batignolles.

LA MER ET LES MARINS (1).

LES CAFÉS MARITIMES.

Jeter un coup d'œil sur l'ensemble avant d'étudier les détails, s'occuper de la masse avant d'aller à la recherche des individus, voilà le but que nous nous proposons en entrant au café, lieu de réunion et de loisir, où nous trouverons la plupart de nos acteurs au repos, et pour ainsi dire en déshabillé. Plus tard, nous ferons campagne avec eux, nous les observerons sur leur théâtre, en costume, jouant leurs rôles.

Et d'abord, à tout seigneur tout honneur. Le café des officiers a droit à la première place.

Il nous tarde, nous l'avouerons, de vous introduire aux cafés de la Victoire ou des Américains, chez Zibelli ou chez Delaury, élégants et modernes successeurs du classique cabaret; mais nous nous sommes fait une loi de procéder avec méthode. C'est pourquoi, après avoir cher

(1) Sous ce titre général et dans une série d'articles dont les *Cafés maritimes* ne sont que la piquante ouverture, M. G. de la Landelle, naguère officier de marine, aujourd'hui l'un de nos plus spirituels écrivains, fera passer sous les yeux des lecteurs du *Musée des familles* toutes les physionomies si caractérisées de la hiérarchie maritime, toutes les scènes si pathétiques ou si plaisantes de ce drame éternel qui s'appelle la vie du marin.

ché dans les cinq ports militaires le prototype du café des officiers, nous nous arrêterons sur la place du Champ de Bataille à Toulon, en face de l'établissement qui, naguère encore, portait le nom révéré de Mme Richard.

Mme Richard, dont nos pères ont chanté les louanges, l'illustre suzeraine du café de la Marine, a mérité l'estime et la reconnaissance de quiconque a porté l'épaulette d'officier, ou l'aiguillette d'élève, le galon d'argent de commis d'administration ou le collet brodé de chirurgien de marine. En abordant le grave sujet qui nous occupe, l'on commettrait un crime impardonnable si l'on ne payait à l'honorable Mme Richard le tribut d'une pieuse gratitude.

Hélas! trois fois hélas! cette grande renommée n'est plus!

Les sages de l'Egypte durent se lamenter comme nous, le jour où il n'y eut plus de Pharaon sur le trône : nous avions cru que nos arrière-petits-neveux rediraient encore avec allégresse le nom sacré de Mme Richard, et nous avons vu, de nos propres yeux vu, son comptoir occupé par une autre reine.

C'est dire, cependant, que le café nous reste ; et qu'il est encore le lieu d'asile des officiers de la marine militaire, le point de rendez-vous des amis qui se séparent à l'une des extrémités du monde, le refuge des Ponantais exilés en Provence, le centre de la camaraderie maritime et le champ neutre où se rencontrent, chaque jour pendant quelques instants, les diverses et nombreuses coteries de l'ensemble naval. Leurs représentants y viennent tous: inférieurs et supérieurs, anciens et nouveaux, collègues rivaux et jaloux les uns des autres, disciples de l'école spartiate de l'amiral K..., le brave ours de mer, ou sectateurs enthousiastes de l'amiral L..., surtout renommé comme valseur, séides aveugles de B..., *le fameux marin*, ou partisans de tels et tels autres chefs de camp moins connus; grognards mécontents, heureux favoris du pouvoir, navigateurs insouciants, adroits solliciteurs; renards et castors; élèves du Tourville, de l'Angoulême, de l'Orion ou du Borda, volontaires, auxiliaires, et polytechniciens; voilà pour les officiers de marine; ingénieurs, administrateurs, chirurgiens; tous enfin, quels que soient leur club, leur robe et leur origine, leur grade, leur âge et leurs opinions. Là, chaque soir, les ennemis intimes se retrouvent en présence; mais nul ne consent à déserter le terrain. Le lendemain, il ne manquera que ceux dont les navires auront pris le large, et dans deux ou trois ans ils reviendront, aussi fidèles, et plus empressés que jamais.

Il a fallu que la vénérable fondatrice du café de la Marine possédât un talisman ou un philtre merveilleux pour agglomérer ainsi autour de son trône tant de molécules étrangères qui, par leur nature, se repoussaient et se combattaient. Tandis qu'à Brest les coteries affectionnent autant de cafés séparés, à Toulon elle avait établi l'unité la plus surprenante, la plus parfaite égalité devant le punch et la demi-tasse.

Aussi déclarons avec douleur que l'esprit de corps n'est pas possible dans la marine française, car s'il l'eût été, Mme Richard aurait eu la gloire de l'y faire naître.

Qu'on n'aille pas croire cependant que les rivalités intestines des consommateurs donnent au café de la Marine un aspect triste ou sévère. Les élèves de marine sont encore jeunes grâce à Dieu, le service de santé compte bon nombre de futurs Hippocrates qui s'entendent admirablement à brûler un punch au kirsch, et parmi les enseignes, il est de joyeux lurons dont les voix font trembler les vitres, lorsqu'ils appellent les garçons d'un étage à l'autre. L'estaminet de Paris le plus bruyant serait silencieux auprès du café Richard.

Chaque coterie, d'ailleurs, a ses bons et ses mauvais plaisants; les orateurs pullulent; on discute sur toutes les matières imaginables, et sur plusieurs autres encore; on apprend sans cesse de vive voix des nouvelles fraîchement apportées des quatre parties du monde, et lorsque par extraordinaire l'on en manque, on en fabrique à l'envi.

Si les rédacteurs des journaux du crû sont à court de *faits divers*, ils se hâtent d'en envoyer recueillir au café de la Marine; et quelques jours après, toute la presse retentit des *on dit* apocryphes du grand foyer naval.

Il y a quelques années, les habitués d'une table de la première salle remarquèrent avec étonnement que le résultat de leurs conversations était régulièrement publié le lendemain dans l'une des feuilles toulonnaises. On échange tout bas quelques mots, on se fait quelques signes, on épie, et l'on finit par découvrir un monsieur en habit marron, au chef aussi débonnaire que peu maritime, assis à côté de la porte, et faisant bonne contenance vis-à-vis d'un petit verre de marasquin. C'était évidemment le grand coupable. On fit en sorte qu'il ne perdît plus un mot. L'un des convives annonça le départ, pour une mission secrète et très-épineuse, d'un bâtiment dont le nom n'existait même pas sur l'état général de la flotte.

La nouvelle fut imprimée à Toulon, et répétée par tous les journaux de Paris.

Le jeu plut aux camarades, ils continuèrent de plus belle les jours suivants; si bien, qu'allant toujours *rinforzando*, l'un d'eux déclara gravement que *la flotte russe venait d'entrer dans la mer Caspienne.*

L'habit marron en tressaillit.

— Oui, mon cher, poursuivit l'orateur tandis que ses complices étouffaient de leur mieux un rire épidémique, c'est un fait inouï, qu'on aura peine à croire en Europe, mais je le tiens de source certaine; Verneuil, qui arrive de Constantinople sur la *Topaze*, me l'a appris confidentiellement, il a vu le rapport de l'ambassadeur de France. Les Russes ont franchi avec une audace incroyable les obstacles insurmontables jusqu'ici, qui s'opposaient au passage. Ils ont fait sauter la mine. Cette expédition leur assure la conquête de l'Asie centrale.

Le plus grave de la bande fit quelques objections.

On discuta longuement sur ce sujet.

Le lendemain, on lisait aux entre-filets du journal:

« Notre correspondant ordinaire de Constantinople nous annonce que la flotte russe vient d'entrer dans la mer Caspienne. C'est un fait inouï, qu'on aura peine à croire en Europe. Les Russes ont franchi avec une audace incroyable les obstacles *presque invincibles* qui s'opposaient au passage. Ils ont fait sauter la mine!

« Cette expédition leur assure la conquête de l'Asie centrale.

« Ainsi, comme nous ne nous lasserons pas de le répéter, la formidable puissance de l'autocrate du Nord s'agrandit constamment par terre et par mer. Sa marine, surtout, fait des progrès effrayants. *Caveant consules!* »

Ce remarquable entre-filet ne fut pas reproduit par la presse parisienne; mais par compensation, au café Richard, pendant plusieurs jours, on ne s'accostait plus qu'en se demandant des nouvelles de la flotte russe.

— Avez-vous franchi les obstacles presque invincibles? disait l'un.

— Mon cher, il nous a fallu une audace presque incroyable.

— Qu'y a-t-il de nouveau? demandait un autre.

— Un fait inouï, qu'on aura peine à croire en Europe.

— Ils ont fait sauter la mine! criait un baryton.

— Pauvre Asie centrale, enfoncée, comme moi au domino!

— *Caveant consules!* reprenait à propos de bottes la voix de fausset de quelque aspirant de marine.

Depuis lors, l'habit marron cessa de venir prendre dans l'établissement son petit verre de marasquin; mais comme les *on dit* du café naval lui sont toujours nécessaires, il a gagné par l'appât de l'or un des garçons du lieu, qui lui transmet la chronique avec toute l'exactitude possible. Un petit contre-sens, un nom propre écorché, un coq-à-l'âne, sont si peu de chose après tout; les colonnes du journal se remplissent, et voilà comment on écrit l'histoire!

A Brest, cité beaucoup plus maritime que bretonne, les officiers, matelots, et employés de la marine, sont des compatriotes et des hôtes chers à tous les habitants. A Toulon, ville essentiellement provençale, une hostilité permanente existe entre les indigènes et les marins. Le Toulonnais regarde avec effroi ces étrangers qui semblent se croire en pays conquis, tant ils en prennent à leur aise. Il traite volontiers de barbares ces Ponantais mal-appris, qui s'emparent du haut du pavé en toute occasion, qui passent fiers et hautains, qui parlent d'un ton tranchant, qui se moquent de ses usages, de sa langue et de ses préjugés, et qui seraient très-disposés à porter le trouble dans son ménage, s'il n'y mettait bon ordre. Sa porte est irrévocablement fermée aux nombreux employés de la marine, qui forment dans ses murs une colonie puissante, mais presque célibataire.

Il faut qu'un marin soit né à Toulon, pour avoir pénétré dans un intérieur bourgeois. On compte les rares exemples d'une présentation faite par le fils de la famille, officier de marine, qui a voulu se montrer hospitalier en faveur d'un intime ami. Généralement, en ce cas, la servante épouvantée prévient sa maîtresse, madame se présente au salon, elle annonce que ses trois filles ont la migraine, et se garde d'inviter l'étranger à revenir. Après une conversation fort embarrassée, le malencontreux visiteur bat en retraite, le fils de la maison le suit d'un air morne, et l'on va se consoler d'un pareil échec par un demi-bol de punch.

On doit comprendre à présent la cause de la vogue immense du café Richard.

Le Provençal d'ailleurs a, dans son idiome, un sage proverbe qui signifie: « Nous sommes assez pour manger ce que nous avons. » Il ne reçoit guère dans ses jours de liesse que les membres de sa propre famille, et s'il y a dans la classe aristocratique ou dans la bourgeoisie quelques sociétés intimes, du moins jamais officier ponantais n'en soupçonna l'existence.

Les mêmes mœurs se reproduisent dans la classe populaire; le petit marchand et l'ouvrier de la ville se défient des maîtres et matelots poitevins, bretons ou normands que les hasards de la navigation ont jetés sur la rive toulonnaise; ils n'entendent pas fraterniser avec ces *rompus de mangeurs de beurre, ces marris coquins de Ponantais, qui chavireraient tout si on les laissait faire.* Leur répulsion, devenue réciproque, se traduit assez souvent en batailles, où le couteau et le bâton font leur office. La garde intervient, les blessés sont portés à l'hôpital, et les combattants se séparent jusqu'à meilleure occasion.

La population maritime ainsi repoussée, à tort ou à raison, par la masse des habitants dont cependant elle fait la fortune, est trop considérable pour que la spéculation ne lui ait pas créé les ressources que l'hospitalité lui refuse.

Les officiers ont d'abord, avant tout et par-dessus tout, le café Richard, puis le spectacle, quelques maisons de jeu clandestines, quelques bals de souscription où l'on trouve une société fort mêlée; et enfin les raouts donnés par les autorités, si toutefois lesdites autorités n'ont pas adopté l'épidémique proverbe méridional déjà couronné.

Les matelots, eux, ont le quai de Toulon, les établissements qui le bordent presque sans interruption de l'un à l'autre bout, et plusieurs lieux de réunion situés dans les divers quartiers de la ville. Maîtres sur le rivage, ils ne règnent plus sans partage dans l'intérieur. Souvent même la redingote bleu foncé d'un officier qui se croit en bourgeois intercepte leur rayon visuel, chez Delaury ou chez Zibelli.

On dira tout à l'heure ce qu'étaient Delaury et Zibelli à l'époque où l'auteur de la présente esquisse stationnait en rade de Toulon. Mais en descendant à terre, on se trouve nécessairement sur le quai; n'allons pas plus loin.

D'une part s'étend un vaste bassin, incessamment sillonné par les canots des navires de guerre ou de commerce; de l'autre s'élève une enfilade de hautes maisons faisant face à la mer, et dont les rez-de-chaussée sont autant de séjours de délices.

C'est d'abord à l'extrémité occidentale un cabaret, franc bouchon, auquel restent fidèles une centaine de matelots bretons qui ne sont pas encore abîmés dans le luxe; là l'on boit, à dix ou quinze centimes le litre, d'excellent vin bleu, dont la pesanteur spécifique représenterait un chiffre très-respectable. Un matelot facétieux appelait ce liquide du *vin coulant*, parce qu'il coule au fond lorsqu'on le verse dans l'eau. Il est goûté et bien porté par les classiques habitués du lieu. Nourrissant et peu capiteux, il rassasie plus encore qu'il n'altère, double mérite aux yeux d'un vieux de la cale. L'hôtesse, la mère Bringuebale, native de Quimper-Corentin, sait le provençal, parle français, mais pratique habituellement le bas-breton.

Les élégants timoniers, les gabiers d'artimon, les Provençaux, les Parisiens, les Bordelais, et tous les jeunes marins quelles que soient leurs fonctions à bord ou leur ville natale, détournent la tête devant la porte de ce réduit enfumé où des voix de rogomme chantent à gorge déployée les vieilles rondes du gaillard d'avant. Ils n'ont rien à voir dans cet entrepont terrestre, dernier monument des grossières coutumes d'un autre âge.

— Du vin à deux sous la bouteille, vous diraient-ils, ça passe à bord! mais à terre! plus souvent! faut bien être de son Landernau!

Ils vont au café; ils aspirent aux douceurs de la demi-tasse, du petit verre de croc, d'anisette et d'élixir d'amour. Toutefois, si leurs poches n'étaient pleines de tabac de contrebande, ils seraient bien capables de relâcher dans la boutique suivante, où moyennant la modeste somme de cinq centimes on peut se procurer un délectable cigare à paille.

Non loin du débit royal, voici venir le comptoir renommé de M^me^ Alexandre Barbu qui n'a point son égale, pas même en M^me^ Moreau, place de l'Ecole à Paris, pour la qualité des prunes à l'eau-de-vie. On a vu des capitaines de vaisseau, en grande tenue, entrer chez la célèbre distillatrice, et y prendre un fruit confit. Ils goûtaient un échantillon, disaient-ils; mais plusieurs aspirants de marine, coutumiers du fait, nous ont affirmé le contraire.

Suivons, toujours en remontant vers l'Est, la bande de

nos coquets amateurs du dernier genre. Nous laisserons sur la gauche le magasin de M^lle^ Anna, qui vend à bon compte des rubans de chapeau portant les noms des vaisseaux mouillés en rade, des cravates rouges, des collets bleus à lisérés blancs, des étuis de fer-blanc ornés de faveurs roses, des cannes de congé, des bâtons à deux bouts et des sabres de bois pour les assauts, des chapeaux de paille, du fil, des aiguilles, des bretelles, et bref tout ce qui peut exciter les désirs d'un matelot, la veille d'un départ par mer ou par terre.

Nous doublerons encore la boutique du Figaro maritime ; nos camarades sont tous rasés et frisés de frais ; ils vont d'un bon pas et ne se laissent pas même attendrir par la voix suppliante d'un petit décrotteur, qui crie :

— Monsieur le marin, cirer vos bottes !

Seul, Finfrelot se retourne et répond gravement :

— Dis donc escarpins, méchant mousse, tu ne sais pas ton métier.

Les compagnons de Finfrelot vont si vite qu'il faut renoncer à parler des voisins et voisines de M^me^ Alexandre Barbu, de M^lle^ Anna et du *Barbier des navigateurs*, ex-frater du vaisseau le *Conquérant*.

Nous voici à la porte du café de la Victoire, fondé par un maître canonnier en retraite.

Il est sept heures du soir. Le soleil est couché. Le port, la rade et les casernes ont fourni leur contingent de flâneurs, le quai est couvert d'une foule épaisse de marins du *Scipion*, du *Suffren*, de l'*Hercule* et de la *Thétis*. La *Sirène* désarme, tout son équipage, qui sera congédié dans peu de jours, est libre depuis l'heure où finissent les travaux du port. Plusieurs vapeurs sont en réparation ; le *Fulton*, le *Papin*, le *Ténare*, sont représentés par des matelots et des chauffeurs ; des gabares, des brigs, et des goëlettes ont de même envoyé à terre le quart de leurs équipages.

Finfrelot, Bel-Enfant, Barka, Fion et Gonzague, dit l'Amoureux, sont tous cinq gens d'élite à bord de la frégate la *Clorinde* que commande le comte de Roqueterre. Quoique le lieutenant Rupert, capitaine en second de la frégate, soit un des plus rigides officiers de la marine, ils ont obtenu l'insigne faveur de passer à terre toute la nuit, et ne sont tenus d'être de retour à bord qu'à six heures du matin. Deux lits pour eux cinq sont déjà dressés chez la mère Martin, leur hôtesse ; mais ils ne sont pas pressés, comme on pense, de rentrer au logis. Ils se proposent de prendre le café, le pousse-café, le contre-pousse-café, le sur-contre-clin-pousse-café, le sec, le doux et tout le tremblement ; ils veulent écouter la musique, rire et s'amuser honnêtement et tranquillement, pire que des officiers. Par la porte entre-bâillée nous entendons déjà les sons bruyants du trombone et des cymbales ; ils entrent : entrons !

Rien de nouveau sous le soleil. Le café de la Victoire a une grande analogie avec celui des Aveugles, et ressemble sous bien des rapports aux caveaux du boulevard du Temple. Il est orné de glaces et de tentures rouges, il est éclairé par des becs de gaz ; le parquet est sablé, le plafond blanchi à la chaux, les tables sont proprement couvertes de toile vernie ; autour du comptoir, que préside une dame en costume de bal, on remarque dans des cadres d'or plusieurs gravures de circonstances : le combat de Navarin, la prise d'Alger, le bombardement de Saint-Jean-d'Ulloa, et divers épisodes de la campagne historique de la *Belle-Poule*.

Mais ce qui frappe surtout, c'est l'estrade qu'occupent l'orchestre, les chanteurs et les chanteuses.

Sous un dais aux couleurs tranchantes, elle s'élève à quelques pieds au-dessus du niveau du sol ; là sont alignés en face des consommateurs cinq ou six musiciens qui ont le mérite de faire du bruit comme trente. Ils jouent indifféremment de plusieurs instruments, les plaisirs sont ainsi très-variés ; la contre-basse se transforme de temps en temps en cornet à piston, et le trombone en petite flûte, le triangle fait sa partie avec des castagnettes dès que les circonstances l'exigent, et le premier violon ne dédaigne pas de prendre les baguettes de la caisse roulante, s'il s'agit d'une marche militaire.

Pour attirer le public, l'orchestre n'est jamais plus bruyant que lorsque le café est vide ; mais grâce à la grande quantité de marins qui sont à terre aujourd'hui, toutes les tables sont occupées. Ce n'est pas sans peine que Finfrelot a trouvé place pour ses quatre camarades et pour lui.

Heureusement le maître du lieu, qui se distingue par un habit noir et un gilet à ramages, a poliment invité quelques habitués à serrer les rangs.

— Tiens ! tiens ! crie Coco-Bel-Œil, c'est toi, Finfrelot ! Rallie à moi, les mignons ! il y a place par ici.

On ne le croirait pas, mais l'art de l'arrimage est un don du métier ; maître Baraquette, le partenaire de Coco-Bel-Œil, appuie à droite, le propriétaire du café approuve du geste et seconde le mouvement ; ils feront si bien que nous finirons par nous asseoir dans l'angle opposé à l'amphithéâtre. L'on pourrait être beaucoup plus mal.

Nous sommes à côté de Gonzague, dit L'Amoureux. Si nous prêtons l'oreille, nous ne perdrons pas une seule syllabe de la conversation des nouveaux venus ; si nous nous dressons sur la pointe des pieds, nous dominerons toute l'assemblée. Provisoirement, en guise d'ouverture, l'orchestre exécute un quadrille : le trombone mugit, la contrebasse tonne, la petite flûte pince ses notes les plus aiguës, les cymbales se heurtent à tour de bras, l'on aperçoit le premier violon, mais on ne l'entend guère. C'est le moment où l'on appelle les garçons ; et les poumons maritimes hèlent si bien, que le pis-aller est de se voir servir une topette de liqueur lorsqu'on a demandé une bouteille de bière.

Au milieu de ce vacarme, nos amis causent tranquillement en prenant leur café :

— Ah çà, dit Finfrelot, quand donc que tu es venu à terre, mon vieux ?

— Ce soir, à la brune, répond Coco-Bel-Œil ; j'ai entortillé le lieutenant, il n'y a vu que du feu, rapport à mon frère soi-disant, que j'y ai dit dit-il, qui est arrivé hier dans le 60^e^ de ligne, partant demain pour Alger. — Vrai ! qu'il dit, tu ne blagues pas ? — Moi ! lieutenant, demandez plutôt à maître Baraquette, voilà la lettre, si c'est un effet de votre bonté. — La lettre, c'était moi qui l'avais écrite ; moyennant quoi, le lieutenant m'a donné permission et à maître Baraquette aussi, nous disant d'être sages comme des demoiselles au maillot.

— Il a toujours des inventions finies, ce Coco-Bel-Œil, s'écrie Bel-Enfant dans l'admiration.

— Tout de même, ce qui m'étonne, maître, c'est de vous voir au café de la Victoire, reprend Gonzague, dit L'Amoureux.

Maître Baraquette secoue la cendre de sa pipe.

— Pure complaisance pour Coco-Bel-Œil ; je voulais aller chez la mère Bringuebale, il m'a mené ici. Une fois n'est pas coutume. »

Maître Baraquette est de la vieille école, il a cédé aux sollicitations de son jeune camarade, qui lui détaille les agréments du café.

— Chacun a son idée! répond le vieux marin; mais voici plus de quinze ans que je vas chez la mère Bringuebale, toutes fois et quantes je descends à Toulon. Je t'ai laissé gouverner, je prends le café avec toi, c'est bon! seulement attention! chacun son tour, tu viendras boire bouteille avec moi en sortant d'ici.

— Ça y est, maître; vous êtes un ancien, un vrai, connu! Je filerai dans vos eaux, raide comme balle; mais relevez-moi cette brunette toute reluquée, toute repimpée, pas piquée des hannetons, qui vous a un racage de perles et diamants comme un soleil, et cette robe de soie massive comme une princesse, hein! vous allez voir ce chique qu'elle a pour vous distiller la romance.

Maître Baraquette allait répliquer, lorsque trois formidables coups d'archet, accompagnés d'un vibrement de cymbales, apprirent à l'assemblée que l'ouverture était achevée, et que Mlle Zéphyrina, la première chanteuse, allait commencer un grand morceau.

De tous les coins de la salle partirent les cris: « Silence, silence au parterre! Ecoutez! A la porte les bavards! » Un contre-maître donna le coup de sifflet qui signifie à bord: « Faites silence! » Enfin l'on se tut.

Le chef d'orchestre se leva et dit:

— Mademoiselle Zéphyrina aura l'honneur de chanter ce soir devant la compagnie, d'abord: *Le nom de celle que j'aime!* Et plus tard, *Beau Paladin partant pour la*

Syrie! Etre aimée ou mourir! Et enfin, *J'irai revoir ma Normandie*, tiré du grand opéra de *Robert le Diable*.

Des applaudissements et des trépignements enthousiastes accueillirent la proclamation; maître Baraquette profita de cette salve frénétique pour dire à Coco-Bel-Œil en haussant les épaules:

— Belle fichue blague! chez la mère Bringuebale nous chantons nous-mêmes, c'est bien plus amusant!

— Laissez courir, maître! patience! Zéphyrina, c'est un rossignol pur sang, premier numéro, choix sur choix, calibre de petite flûte!

— Silence! silence!

L'orchestre donna le ton, et Mlle Zéphyrina, qui de fait était une assez jolie personne chargée de clinquant et d'oripeaux, s'écria en mettant le doigt sur son cœur:

Le nom de celle que j'aime, etc...
Il est là... il est là...

— Belle Zéphyrina, tu m'*ençanto!* interrompit tout à coup la grosse voix d'un matelot provençal.

— A la porte ! à la porte ! hurla l'auditoire.

Zéphyrina, les yeux levés au plafond, continuait d'un accent langoureux :

Il est là ! il est là ! dans mon cœur.
Tra la la ! tra la la ! mon bonheur ! etc...

Après qu'on eut crié *bis* pour le dernier couplet, ce qui est de rigueur, après une bordée de bravos et autres marques de satisfaction, la belle Zéphyrina descendit en personne dans le parterre et fit le tour des tables son corbillon à la main.

L'orchestre se reposa jusqu'à ce que la quête fût terminée.

Sur les entrefaites, les garçons renouvelèrent les topettes d'eau-de-vie et de liqueur ; des revendeuses ambulantes pénétrèrent dans la salle, et Mlle Anna, qui ne craint pas de déroger quoiqu'elle ait une boutique sur le quai, fit une apparition lucrative, car elle vendit plusieurs bourses, étuis et ceintures, et une douzaine de paires de bretelles.

La fanfare recommença ; le jeune premier, déguisé en grenadier de l'empire, chanta ensuite un morceau héroïque avec accompagnement de caisse roulante. Quand arrivait le refrain, les instruments à vent se taisaient, et les musiciens se transformaient en choristes pour répéter :

En avant ! en avant ! en avant !
Rantanplan ! plan ! plan ! en avant !

Jalouse des succès de Zéphyrina, la dugazon, coiffée d'un turban, entonna, toujours après la quête et une nouvelle ouverture :

Chantez, enfants des rivages d'Asie !
Des mains d'Oscar j'ai reçu le mouchoir ;
Brûlez pour lui les parfums d'Arabie,
Oscar s'avance ! Oscar viendra me voir.

Finfrelot était dans le ravissement ; Gonzague dit l'Amoureux, bouche béante, les coudes sur la table, les yeux invariablement fixés sur la dugazon, aspirait ses moindres intonations ; Bel-Enfant, Fion et Barka faisaient tableau ; ils se tenaient par la main en battant la mesure ; Coco-Bel-Œil observait maître Baraquette, et maître Baraquette faisait la grimace. Au demeurant, ce dernier trouvait fort soporifiques tant de parfums d'Arabie, et son mécontentement se fit jour pendant la quête suivante, quoique chaque fois il eût mis deux ou trois sous au corbillon.

— Et vous trouvez ça amusant, vous autres ! s'écria-t-il ; des goûts et des couleurs, comme dit la mère Bringuebale, n'en faut pas disputer ; mais, moi, je réponds que c'est embêtant comme les moustiques !... allons, Coco-Bel-Œil, assez drogué ! filons vite.

— Sont-ils bouchés, ces vieux ! murmura Gonzague dit l'Amoureux à l'oreille de son voisin Finfrelot.

Mais on respectait maître Baraquette, il était même en très-grande estime sur les passavants de *la Clorinde*, et Gonzague eut soin de parler tout bas.

— Maître ! maître ! disait Coco-Bel-Œil d'un ton suppliant, encore un petit moment, là, par complaisance. C'est M. Grichelitaine qui va chanter, un farceur fini, vous allez rire, patience ! un petit verre de rhum ! c'est moi qui régale !... Garçon, du rhum !... Voulez-vous du doux, maître ?

— Du doux ! répondit Baraquette en se rasseyant, ça me donne le mal de mer.

M. Grichelitaine portait un costume de Jocrisse, qui ne l'empêchait pas de se risquer parfois dans la romance sentimentale ou le chant patriotique. Ce fut même lui qui importa la chanson dont le refrain était :

Chers matelots, venez sur l'onde,
Sillonnons la plaine profonde,
Il faut trouver un nouveau monde,
C'est pour ça que Dieu nous créa !

Mais la chanson eut peu de succès ; elle louait le métier de la mer devant de pauvres diables qui savent trop bien où le bât les blesse ; elle disait que le véritable homme libre est le marin, à de braves gens à qui l'on refuse souvent pendant des mois entiers la permission de passer une heure à terre ; les termes de marine étaient maladroitement accumulés dans le texte ; en voici un exemple :

Brasse la civadière !
Hisse la bannière !
Fais passer derrière
Les deux cartahus !

Ce passage pourrait faire les délices des élégants canotiers parisiens, dont le Bas-Meudon entend les chants maritimes, et qui mangent des matelottes chez Contesenne dit Raca ; mais pour de vrais marins, il était dénué de sens. Réciter une pareille tirade devant eux, c'était exposer une chaussure mal peinte à la critique d'un cordonnier. On a pu juger par le refrain du style emphatique de la poésie. Dans la description de la tempête, on trouvait ce vers prodigieux :

L'homme a craint la mort !

Les consommateurs ne comprirent pas bien le premier soir ; le second, ils bâillèrent ; le troisième, ils sifflèrent à outrance. M. Grichelitaine se le tint pour dit, et se garda d'être jamais maritime ; la dugazon se permit bien encore :

Entre dans ma tartane,
Jeune Grecque à l'œil noir...

La belle Zéphyrina risqua bien quelques barcarolles où il était question de gondoliers et de nacelles, mais M. Grichelitaine, lorsqu'il ne pratiquait ni le chant belliqueux, ni l'air d'opéra, se contentait de chansons badines, avec monologues parlés, allusions un peu décolletées, et remarques de son crû encore plus court vêtues. Il vit que le succès était là ; il en jugea par ses recettes.

Lorsqu'il parut sur l'estrade avec sa veste rouge à gros boutons, son chapeau de feutre gris, sa perruque et sa queue d'étoupe, le chef d'orchestre annonça aussi son programme :

— M. Grichelitaine, dit-il, aura l'honneur de chanter ce soir devant la compagnie, d'abord : *les Pantoufles du savetier*, nouvelle scène comique, et plus tard : *Agnès la coquette*, *le Chant du Cosaque*, et *Mme Pimprenelle à l'audience* ; il finira par *la Parisienne*, suivie de couplets nouveaux par un amateur de la ville.

Les applaudissements ordinaires accueillirent cette déclaration, et le bouffon se mit en devoir de débiter ses parades. Maître Baraquette n'était pas entêté :

— Au moins, dit-il, en voici un qui est amusant, je vas lui donner cinq sous... Et après, chez la mère Bringuebale !

Coco-Bel-Œil ne fit plus d'objections ; Finfrelot et ses camarades n'attendirent pas non plus le *Beau paladin partant pour la Syrie*, que Mlle Zéphyrina devait chanter au tour suivant. Ils payèrent et sortirent ; mais, loin d'accompagner maître Baraquette chez l'hôtesse bretonne, ils tournèrent à gauche ; le café des Américains réclamait leur visite.

Le café des Américains n'était pas moins rempli que celui de la Victoire ; cent matelots de *la Sirène* y étaient attablés ; Finfrelot et ses amis furent accueillis à bras ou-

verts par vingt camarades qui se hâtaient de manger leurs économies de campagne. Du reste, le tableau était à peu près le même que dans la salle dont nous venons de décrire l'aspect. Les tentures étaient bleues au lieu d'être rouges; la jeune première s'appelait Héloïse au lieu d'avoir nom Zéphyrina; si la dugazon ne portait pas un costume turc comme celle d'à côté, en revanche le jeune premier était habillé en troubadour et le Jocrisse en pierrot.

Trois ou quatre autres cafés chantants du quai furent méthodiquement explorés par nos cinq matelots; partout ils applaudirent, partout ils consommèrent, et leur gaieté atteignait de très-remarquables proportions, lorsque, sur la proposition de Barka, ils entrèrent dans un établissement d'un autre genre : le *loto*, où l'on nous permettra de les accompagner encore.

Le loto est la roulette, la maison de jeu des matelots. Le nombre des rez-de-chaussée consacrés à l'exploitation de cette industrie est considérable sur le quai de Toulon. Entre un café chantant et une boutique de liquoriste, on voit écrit sur un transparent le mot magique de loto. Une troupe silencieuse de marins et d'ouvriers du port est rangée autour de la table en face de cartons que distribue le maître du logis. Un garçon fait tourner une boule de cuivre dans laquelle sont renfermés les dés, il appelle à haute voix les numéros sortants, et s'il entend bien son métier, il ne manque pas d'accompagner chaque chiffre d'un commentaire, tel que : 1, *as*, *bidet*, *premier de cent*, *premier de mille*, etc.; 2, *le canard*; 3, *le bossu*; 4, *le chapeau du commissaire*; 7, *la pipe à Thomas*.

Dans l'origine, cette coutume fut adoptée à l'usage des joueurs qui ne connaissaient pas les chiffres; on s'efforçait de trouver une analogie entre la forme du numéro appelé et la périphrase dont on faisait suivre son nom; ainsi, 17 fut *la potence et le Normand pendu*, 71 *le Normand devant la potence*, 8 *la gourde*, 11 *les deux jambes du maître coq*; mais les farceurs se lassèrent bientôt de dénominations si simples, le calembour et la rime, les allusions de tous genres envahirent le jeu de loto : 13 devint Thérèse ma sœur qui rit tout à son aise, 20 vin sans eau, à combien le tonneau? 48 gros calibre, pour apprendre aux Anglais à vivre.

Maintenant, un bon garçon de loto doit avoir l'imagination assez vive pour donner un nom nouveau à tout numéro qui se présente, et l'établissement en vogue est celui où chaque tirage provoque une hilarité populaire. Toutefois, quand arrive le moment solennel où plusieurs joueurs ont déjà le quaterne, les meilleures facéties sont hors de saison, les cœurs battent d'espérance, il y a quelquefois cinq ou six francs d'engagés, le quine est une affaire sérieuse.

Le loto est, à bord, une des distractions favorites du gaillard d'avant. Finfrelot et ses camarades étaient encore embarqués, et tous les dimanches pendant l'après-midi *la Clorinde* se transformait en une vaste académie d'escrime, de danses et de jeux, parmi lesquels le loto brillait en première ligne; telle fut sans doute la raison pour laquelle ils se fatiguèrent bientôt d'un délassement trop peu terrestre. Et d'ailleurs, ils n'avaient pas encore fait leur tour chez Delaury ni chez Zibelli, rivaux célèbres qui ont porté le café chantant jusqu'à ses dernières limites.

Bel-Enfant choisit Zibelli; il guida la troupe, qui tourna le dos à la mer pour pénétrer dans la ville. Cinq ou six minutes après, au débouché d'une rue étroite, on fit halte devant la brasserie-spectacle.

Zibelli, en effet, était d'abord une brasserie; mais une vaste cour, qu'on pouvait aisément convertir en estaminet, offrait des facilités pour élever une concurrence aux cafés du quai, dont la prospérité faisait mourir d'envie les spéculateurs toulonnais. Un petit théâtre fut dressé dans l'angle de la cour; des musiciens, des chanteurs, des acteurs furent attachés à la maison; on établit deux étages de galeries d'où l'on dominait la salle comme des loges d'une salle de spectacle. Un système de salons et cabinets de diverses grandeurs fut réservé aux joueurs de domino, de trictrac ou de billard. Et la porte fut ouverte à tout le monde. Tout le monde alla chez Zibelli.

Les habitués du café Richard ne craignirent pas d'y rencontrer ceux du café de la Victoire. Cependant les matelots devaient encore être en majorité. La grande salle regorgeait de chapeaux cirés et de collets bleus, lorsque Finfrelot et Bel-Enfant entrèrent suivis de Gonzague dit l'Amoureux, de Fion et de Barka. La garnison et la bourgeoisie étaient également représentées chez Zibelli. Aussi, rien de plus bigarré que le public, rien de plus animé que ce rendez-vous général des oisifs de terre et de mer. Mais on craindrait de tomber dans des redites, si l'on énumérait tous les plaisirs de la soirée, qui se prolongea bien longtemps après l'heure du couvre-feu.

Nos matelots hurlaient à tue tête des romances sentimentales apprises dans les cafés chantants, lorsqu'ils regagnèrent bras dessus, bras dessous, la demeure de Mme Martin, leur hôtesse. Au même instant maître Baraquette et Coco-Bel-Œil, enroués à force d'avoir répété les vieux refrains du gaillard d'avant, s'endormaient sur les bancs du cabaret de la mère Bringuebale.

Avant le jour, le quai de Toulon se peuple de bateliers qui démarrent leurs canots de passage et vont réveiller chez les hôtesses tous les permissionnaires du soir précédent. Bientôt les fidèles amis du vin de Provence et les amateurs de café, liqueurs et fruits à l'eau-de-vie, se réunissent et s'embarquent. On pousse au large, on retourne à bord, où l'on commencera par laver le pont.

Parmi tous ceux qui débordent ainsi, en est-il un seul qui sache quand il pourra revenir goûter les mêmes délices? Non. Le marin, le matelot surtout, vit au jour le jour, et ne songe guère au lendemain. Il doit surtout s'accommoder aux us et coutumes des lieux où le jette sa destinée errante. A Toulon, à Marseille, à Bordeaux, les cafés chantants font le bonheur de la génération moderne; à Brest, elle se contente du cabaret; à Cherbourg, elle boit du cidre.

Mais nous n'avons fait déjà que trop de stations dans les guinguettes et cafés maritimes, il est temps de gagner le large.

Adieu donc, rivage enchanté, côte ferme, sol tranquille que les marins en gaieté traitent dédaigneusement de *plancher des vaches*; aux jours d'ennui, le matelot sait bien dire en soupirant : « Quand je suis à terre, il me semble que je suis au ciel ! » Puis il jette un regard mélancolique sur la mer, la grande mer, décrivant autour du navire son cercle immuable. Il pense au pays, à son hôtesse, aux plaisirs du port, à ses enfants, à sa vieille mère. Tout insouciant qu'il est, le spleen le gagne. Heureusement le sifflet du contre-maître l'arrachera bientôt à ses tristes rêveries, ou à défaut du sifflet, son camarade, son ami, son *matelot* lui frappera sur l'épaule et l'entraînera vers la mèche. Liberté, famille, patrie, non ! tout n'est pas perdu, car il lui reste un frère !

G. de la Landelle.

LA DUCHESSE D'ALENÇON[1].

III.

Cependant le roi s'occupait des préparatifs de son expédition sur le Milanais; il avait renouvelé l'alliance conclue par Louis XII avec les Vénitiens : ils devaient l'aider à la conquête du duché de Milan, et lui, leur faire recouvrer les places que l'empereur leur avait prises. Il partit avec le connétable pour se mettre à la tête de l'armée et marcha directement sur Milan; les Français passèrent les Alpes dans l'espace de six semaines par des chemins impraticables. Le connétable, par une intrigue heureusement combinée, s'empara de Gênes, et revint seconder François Ier à Marignan : le Milanais fut le prix de cette victoire, et le roi ne crut pas pouvoir la laisser en de meilleures mains qu'en celles du connétable; il l'établit donc vice-roi du duché de Milan, et revint à Paris se reposer des fatigues de la guerre et se livrer à sa passion pour Mme de Châteaubriant.

Quant au connétable, le nouvel honneur qu'il venait de recevoir était loin de le satisfaire : il aurait préféré cent fois revenir à Paris, mais il lui fallut rester pour répondre à la confiance que le roi venait de lui témoigner; or, pendant qu'il donnait ses soins à la nouvelle conquête de la France, il était en butte à la jalousie et aux intrigues de ses ennemis. L'amiral Bonnivet et la comtesse d'Angoulême travaillaient à sa disgrâce, et ils avaient mis dans leurs intérêts Mme de Châteaubriant en lui promettant la vice-royauté de Milan pour son frère, le vicomte de Lautrec.

Le Milanais était menacé par l'empereur Maximilien, qui avait mis soixante mille hommes sur pied pour le conquérir. Le connétable demandait des secours, mais on riait de ses craintes et on le taxait de timidité auprès du roi.

— L'empereur, disait l'amiral, est bien éloigné de penser à des conquêtes, lui qui n'a jamais su conserver ses propres États.

Cependant Maximilien fondit sur le Milanais. A cette nouvelle, les ennemis du connétable crurent qu'il allait succomber, mais il les trompa glorieusement; il maintint ses soldats dans le devoir quoique sans argent, et il annonça hautement sa résolution de périr sous les ruines de Milan; une semblable résolution étonna l'empereur, qui ne cherchait que des conquêtes faciles; son armée se débanda; il prit honteusement la fuite, et le connétable échappa ainsi au danger qui le menaçait.

A cette nouvelle, le connétable devint l'objet de l'admiration générale, mais la cour de France le lui témoigna froidement, tant les détracteurs qu'il y avait s'efforçaient de diminuer son mérite auprès du roi. Cependant le vice-roi voyait bien qu'il ne pouvait se flatter d'un pareil succès pour l'avenir; éclairé par le refus qu'on avait fait de le secourir, il ne se dissimulait pas qu'on avait formé le dessein de le laisser périr; il demanda donc pour toute récompense qu'on lui donnât un successeur. Mme de Châteaubriant saisit cette occasion avec empressement, elle sollicita le gouvernement de Milan pour M. de Lautrec; le roi, sans réfléchir à l'injustice qu'il allait commettre, le lui accorda.

M. de Bourbon, au lieu de se plaindre de l'espèce de disgrâce qui pesait sur lui, ressentit une vive joie de revenir à Paris, où il allait retrouver la duchesse d'Alençon ; mais à Paris comme à Milan ses ennemis ne le perdirent pas de vue ; tout ce qui entourait le roi ne cessait de décrier sa conduite; on fit remarquer à François Ier son extrême fierté, son train presque royal, son crédit sur les gens de guerre, ses richesses immenses, la vaste étendue de ses domaines qui pouvaient faire de lui un rival dangereux lorsqu'il voudrait se soulever contre l'autorité royale. Mme la duchesse d'Alençon était la seule qui prît son parti, et encore n'osait-elle le faire ouvertement; aussi le roi s'aigrissait de jour en jour contre le connétable, et commençait à se repentir de l'avoir élevé si haut.

C'est à cette époque qu'eut lieu la mémorable entrevue des rois de France et d'Angleterre, connue sous le nom de *camp du drap-d'or*.

Le camp royal était situé entre Ardres et Guines, la première de ces deux villes appartenant au roi de France, et la seconde au roi d'Angleterre; on passait la journée dans le camp, et chaque soir la cour de France se retirait à Ardres et celle d'Angleterre à Guines. Le roi avait chargé l'amiral de pourvoir aux logements de la cour, et celui-ci l'avait fait d'une manière favorable aux projets criminels qu'il méditait depuis longtemps contre la duchesse d'Alençon.

Nous avons vu que M. de Bonnivet n'avait pu maîtriser sa passion pour cette princesse, et combien cet amour s'était accru par la jalousie depuis qu'il s'était aperçu du penchant secret de Mme d'Alençon pour le duc de Bourbon.

Pourtant les dédains de la duchesse avaient refoulé ses sentiments dans son cœur, et pendant quelque temps il était parvenu à les dissimuler; mais la témérité qui l'aveuglait depuis qu'il était revêtu de la seconde charge du royaume et honoré de la faveur exclusive du roi, lui fit prendre la résolution de se déclarer ouvertement dès qu'il en trouverait l'occasion.

Il s'était logé dans la même maison que le duc d'Alençon. Son appartement était au-dessous de celui de la duchesse, et il avait fait pratiquer une trappe au moyen de laquelle il pouvait pénétrer chez elle.

Pour mieux réussir dans son criminel projet, il avait confié son secret à Brion et à Rochepot, deux gentilshommes qui avaient ses bonnes grâces, et ces deux confidents devaient retenir au jeu le duc d'Alençon qui s'y livrait avec passion, surtout quand il y était heureux.

— Nous allons faire aujourd'hui, disait Brion à Rochepot, une partie qui nous coûtera peu, la bourse de l'amiral est bien garnie, et nous pouvons passer une soirée agréable, quand même la fortune ne nous favoriserait pas

— L'amiral est grand dans ses manières, il faut en convenir, répondit Rochepot, et rien ne lui coûte quand il veut parvenir à son but; mais la partie pourrait bien lui être un peu lourde, car le duc d'Alençon est gros joueur, et quand il verra la fortune lui sourire, il pourrait bien aller plus loin que l'amiral ne le souhaiterait.

— Bah! Bonnivet est si amoureux, dit Brion, qu'il sacrifierait tout pour obtenir la moindre faveur de la duchesse; cependant il faut convenir qu'il est bien hardi de s'attaquer ainsi à la sœur du roi de France!

(1) Voir le numéro de juillet.

— Il ne doute de rien, répliqua Rochepot ; les bontés du roi lui donnent une témérité incroyable, mais il pourrait bien échouer dans son entreprise ; Mme la duchesse d'Alençon ne paraît pas lui être très-favorable, à en juger par l'air froid qu'elle prend avec lui, et elle le haïra tout à fait quand elle saura qu'il a usé d'un moyen si hardi pour parvenir jusqu'à elle. Mais changeons de sujet, ajouta-t-il, car on pourrait nous entendre. Voilà M. le connétable qui entre chez la reine.

Effectivement, le duc de Bourbon se rendait au jeu de la reine, suivi de quelques officiers ; le prince était soucieux depuis son retour d'Italie ; les intrigues qu'il voyait s'ourdir contre lui l'affectaient vivement, aussi, quoique Mme la duchesse d'Alençon fût chez la reine, il se retira de bonne heure. Cependant, les deux émissaires de l'amiral, fidèles à leur promesse, avaient engagé le duc d'Alençon dans une partie fort chère, et la duchesse, voyant que cette partie se prolongeait, avait pris congé de la reine. En rentrant chez elle, elle trouva un billet conçu en ces termes :

« Prenez garde, madame, on conspire contre vous. »

Surprise de cet avertissement, et quoiqu'elle ne pût soupçonner d'où il venait, elle fit veiller ses femmes auprès d'elle, et elle déjoua ainsi les projets de l'amiral, qui ne put exécuter son dessein.

Bientôt après se termina l'entrevue des deux rois, et la cour retourna à Paris après un mois passé dans les fêtes et les plaisirs, sans que les affaires en fussent plus avancées.

L'empereur Maximilien venait de mourir, François Ier et l'archiduc Charles d'Autriche se mirent sur les rangs pour lui succéder ; mais ce fut l'archiduc qui fut élu empereur, et il prit le nom de Charles-Quint. Alors commença entre les deux rivaux cette lutte acharnée, qui coûta si cher à la France.

La duchesse d'Alençon.

Les deux armées se trouvaient en présence près de Valenciennes ; le roi était au camp, et il était accompagné de la comtesse d'Angoulême et de l'amiral Bonnivet, toujours aussi avant dans les bonnes grâces de la mère que dans celles du fils. C'était un usage consacré depuis le commencement de la monarchie que le connétable de France commandât l'avant-garde dans les batailles que le roi livrait en personne, et cette prérogative était en effet la plus belle de la charge ; mais les deux principaux ennemis du duc de Bourbon entreprirent de le priver de cet honneur. Ils persuadèrent au duc d'Alençon qu'en sa double qualité de beau-frère du roi et de premier prince du sang, il ne pouvait pas consentir à obéir au duc de Bourbon, qui était plus éloigné du trône et plus jeune que lui, et ils le déterminèrent à demander la faveur de commander l'avant-garde conjointement avec le maréchal de Châtillon.

François Ier ne se décida qu'avec peine à faire une injustice semblable au connétable ; mais, pressé par l'amiral et par sa mère, il fit dire au duc de Bourbon qu'il lui destinait le commandement de l'arrière-garde et qu'il le priait de céder celui de l'avant-garde au duc d'Alençon.

A cette nouvelle, le connétable se rendit aussitôt chez le roi, et lui demanda, avec le respect que son émotion lui permit de conserver, de quel acte de lâcheté on l'accusait pour qu'on lui retirât la principale prérogative de sa charge.

Il représenta avec une dignité presque fière qu'à la cour il se ferait un honneur de céder le pas au duc d'Alençon; qu'il n'oubliait pas qu'il pouvait un jour être son roi et qu'alors il le servirait en sujet fidèle, mais que dans un camp il n'y a de rang que celui que donnent les dignités militaires.

Il ajouta que M. le duc d'Alençon n'avait jamais fait cette difficulté, et qu'à la conquête du Milanais il avait sans la moindre objection combattu sous ses ordres.

Mais la force de ces raisons ne put faire rétracter l'ordre qui avait été donné. Sa Majesté se contenta de lui répondre avec douceur, qu'il examinerait son droit en temps et lieu, mais qu'il commençât par obéir.

Alors le connétable salua le roi, et lui dit en se retirant :

— Votre Majesté sait bien que je n'ai pas brigué l'honneur qu'elle m'a fait; il me serait moins sensible qu'elle m'ôtât l'épée de connétable que de m'en ravir le plus beau privilége!...

Il avait le désespoir dans l'âme, et, rentré dans sa tente, il ne put s'empêcher de s'écrier devant ses officiers :

— Quel malheur qu'un si grand roi se laisse gouverner par de vils courtisans !

Hélas! ce peu de mots fut bientôt rapporté et ne tarda pas à entraîner ses conséquences.

Au reste, la bataille ne se donna point. Le maréchal de Châtillon, s'il eût profité de ses avantages, pouvait battre l'empereur, mais son indécision lui fit manquer l'occasion de la victoire. Sur ces entrefaites, le connétable quitta l'armée sur la nouvelle qui lui parvint que sa fille unique venait de mourir et que la duchesse était dangereusement malade. Malgré son extrême diligence il n'arriva à Chantelle que pour voir expirer Mme de Bourbon, qui n'avait pu survivre à sa fille. C'étaient bien des peines à la fois, et dans une série de malheurs le dernier semble presque toujours le plus grand, tant l'âme a perdu de son ressort! Le duc de Bourbon n'avait jamais aimé sa femme d'amour, mais il avait pour elle un grand fonds d'estime et de considération; il lui était sincèrement attaché, et il fut fort affecté de cette perte.

V.

Pendant que le connétable était à Chantelle, et qu'il y pansait les plaies de son âme et de son amour-propre, ses ennemis ne veillaient que trop à Paris; après l'avoir attaqué dans son honneur, ils s'en prirent à ses biens et ils entreprirent de le dépouiller de sa fortune.

Charles, premier duc de Bourbon, avait eu deux enfants, Pierre, duc de Bourbon, et Marguerite. Pierre n'avait eu qu'une fille unique. C'était l'épouse du connétable, et elle venait de mourir sans enfants; par conséquent Mme la comtesse d'Angoulême, qui était restée seule du mariage de la princesse Marguerite avec Pierre, duc de Savoie, pouvait revendiquer l'héritage des ducs de Bourbon.

Nous avons vu que dès son arrivée à la cour de Louis XII, Mme la comtesse d'Angoulême avait ressenti pour M. de Bourbon une inclination très-vive qu'elle avait eu la douleur de voir dédaignée. Son amour-propre en avait été fort blessé. Cependant, malgré le dépit qu'elle en conservait, elle aimait encore le prince et elle résolut de profiter de sa crainte de se voir dépouillé de sa fortune pour l'amener à l'épouser (1). Elle le fit pressentir à cet égard par ses amis et lui envoya même le chancelier qui, tout en lui montrant comme très-incertaine l'issue de la contestation qui allait s'élever, lui indiqua ce mariage comme un moyen sûr, non-seulement de conserver les provinces qu'il possédait déjà, mais d'y ajouter encore environ sept ou huit cent mille livres de rente.

Le connétable rejeta cette proposition avec indignation. Il répondit qu'il ne songeait nullement à un second mariage, et que dans aucun cas il ne saurait être question de Mme la comtesse d'Angoulême, qui aurait pu être sa mère.

Cette réponse indiscrète exaspéra Mme d'Angoulême. Elle se trouva outragée dans son amour, humiliée dans son orgueil, et elle jura de se venger. Alors commença entre la princesse et le connétable un procès pour la propriété de la succession de la maison de Bourbon.

Le duc de Bourbon, dont le droit était évident, puisqu'il résultait de la donation qui lui avait été faite par sa femme dans son contrat de mariage rédigé en présence du roi Louis XII, méprisa l'attaque qui était dirigée contre lui, et, se reposant sur la justice de sa cause, il se contenta de remettre ses intérêts entre les mains de ses représentants, sans même revenir à Paris; mais il apprit bientôt que ses affaires allaient fort mal; le parlement, prévenu contre lui, gagné par les instances de l'amiral, et ne voulant pas dans une affaire aussi grave se mettre en opposition avec la mère du roi, n'attendait qu'un signe de cette princesse pour prononcer un jugement tout à fait en sa faveur.

Tant d'injustice révolta le connétable.

— Non, s'écria-t-il, je ne puis reparaître à la cour, simple comte de Montpensier, pour y être témoin du triomphe de mes ennemis; il faut quitter la France, aller chercher la mort au service de l'étranger.

Et en parlant ainsi il songeait à se rendre en Hongrie où était alors le théâtre de la guerre.

Mais le sort lui réservait une autre destinée : le bruit de sa disgrâce avait retenti dans toute l'Europe; Charles-Quint, qui en avait appris tous les détails, conçut immédiatement la pensée d'en profiter pour enlever au roi de France le plus brave et le plus habile de ses capitaines.

Dans ce dessein, il fit partir le comte de Rœux, un de ses chambellans et le plus habile négociateur de la cour impériale, avec ordre de pénétrer secrètement jusqu'au connétable. Le comte de Rœux, déguisé en paysan, traversa la France et arriva au château de Chantelle au moment où le duc de Bourbon se promenait seul dans ses jardins, livré à son ressentiment, et repassant dans sa tête le projet de fuir l'ingratitude.

M. de Rœux, mêlé aux paysans de Chantelle, faisait d'inutiles efforts pour parvenir auprès du connétable, quand un gentilhomme de service, remarquant en lui une physionomie distinguée, le fit venir pour l'interroger. Le comte lui remit une lettre de l'empereur qui instruisait le connétable de la mission dont il était chargé, et M. de Rœux fut aussitôt introduit auprès du prince

Le premier mouvement du connétable fut de rejeter avec indignation la pensée de prendre les armes contre le roi; le nom de rebelle l'épouvantait.

— Non, dit-il vivement au comte de Rœux, non, monsieur; je puis être malheureux, jamais je ne serai traître à mon pays.

Mais les artifices de M. de Rœux et les magnifiques promesses dont il les accompagna étaient de terribles écueils pour un amour-propre altéré.

— François Ier n'est plus votre souverain, lui dit le comte; il vous a dégagé de vos serments, puisqu'il n'a pas craint de payer vos services de la plus noire ingratitude, sans parler des humiliations dont on vous a abreuvé. Consentirez-vous donc à vous laisser dépouiller de vos biens

(1) *Histoire de France.*

et à reparaître à la cour sans fortune, vous qui y marchiez presque l'égal du roi?... Non, non! le connétable de Bourbon ne doit et ne peut pas déchoir... Un homme tel que vous ne baisse pas la tête devant l'injustice : il traite les ingrats en ennemis, et il repousse la force par la force!

C'est cet espoir de vengeance qui séduisit le connétable et le rendit criminel.

Après plusieurs entretiens, il fit avec le comte de Rœux un traité secret par lequel il s'engageait à prendre les armes contre le roi de France et à soulever les cinq provinces dont on voulait le dépouiller. L'empereur lui donnait en mariage sa sœur Éléonore, qui était veuve du roi de Portugal, avec tous ses droits sur la Bourgogne. Charles-Quint s'engageait en outre à faire entrer en France cinq armées qui devaient soutenir la révolte du connétable : une en Picardie, commandée par le roi d'Angleterre, qui s'y était obligé par un traité; une par les Pays-Bas, sous les ordres du gouverneur de Flandres; la troisième par la Bourgogne, la quatrième par la Provence, et la cinquième par le Roussillon. L'empereur devait commander cette dernière en personne, et amener au prince la reine de Portugal; le jour des noces, le nouvel état du connétable devait être érigé en royaume de Bourgogne et déclaré indépendant de toute autre puissance.

Immédiatement après la signature de ce traité, le duc de Bourbon envoya en Espagne Lamotte des Noyers, un de ses gentilshommes, pour le faire ratifier à l'empereur; puis il se hâta de réunir ses amis et ses vassaux sous prétexte de l'accompagner en Italie où le roi marchait à grandes journées, mais en réalité pour prendre les armes aussitôt que ce prince aurait passé les Alpes.

François I^er^ venait de perdre le duché de Milan et brûlait du désir de le reconquérir. Il était parti pour se mettre à la tête de son armée, et il se trouvait à Saint-Pierre-le-Moutier, lorsque deux gentilshommes appartenant au connétable, mais fidèles à leur patrie, vinrent découvrir au roi une partie de la conspiration.

Le roi part immédiatement pour Chantelle : il déclare au connétable qu'il sait tout...; mais il ne veut se souvenir que de ses services et de leur ancienne amitié, et il lui promet que s'il perd son procès il lui rendra tous ses biens.

Le connétable, embarrassé, avoue qu'il a été sollicité par l'empereur, mais il supplie le roi de ne point douter de sa fidélité, et pour preuve de sa bonne foi il lui promet de le suivre à Lyon aussitôt que sa santé le lui permettra. Il partit en effet; mais il n'était encore qu'à deux lieues de Chantelle, lorsqu'un courrier lui apporta la nouvelle qu'un arrêt du parlement ordonnait le séquestre de tous ses biens.

Aussitôt il retourna à Chantelle, et après avoir longuement réfléchi à sa position, il se décida à écrire au roi une lettre dans laquelle il réclamait l'exécution de ses dernières promesses.

Ce fut l'évêque d'Autun qu'il chargea de cette lettre; mais à peine était-elle partie, qu'il apprit que le maréchal de Chabannes, à la tête de sept mille hommes, marchait sur Chantelle, et qu'on avait fait arrêter l'évêque d'Autun.

A cette nouvelle, il ne délibère plus, il part, suivi d'un seul gentilhomme nommé Pompéran, qui le fait passer pour son valet de chambre, et il se dirige vers le Dauphiné, pour gagner la Savoie et de là passer en Italie.

En passant à Grenoble, il reconnut les gens de la duchesse d'Alençon qui se rendait dans le Milanais où son mari devait commander un corps d'armée. Aidé de son fidèle Pompéran, il parvint jusqu'à la princesse qui ne connaissait encore que le jugement du parlement.

— Et où allez-vous, prince, sous ce déguisement, après le coup qui vient de vous frapper? lui dit-elle.

— Je quitte mon ingrate patrie, répondit le connétable; je vais chercher ailleurs tout ce qui m'a été indignement ravi en France.

— Ah! reprit la duchesse, vous m'effrayez! Votre sort est affreux sans doute, mais votre noble cœur saura, j'en suis certaine, lutter contre l'adversité, comme vous avez combattu les ennemis du roi. Restez, prince, je vous en conjure! vous finirez par obtenir justice.

— Eh quoi! madame, vous voudriez qu'après avoir possédé cinq provinces comme duc de Bourbon, je reparusse à la cour comme comte de Montpensier! Non, madame, je ne puis plus rester en France, et je veux me venger...

— Mais, mon frère est votre roi! et c'est au moment où il a besoin de votre bras que vous le tourneriez contre lui?... ah! ce serait une trahison indigne de vous! Souvenez-vous au moins de ses bontés, de son ancienne amitié pour vous...

— Madame, il m'a donné sa parole de roi de me réintégrer dans tous mes biens, et quand je lui rappelle sa promesse, non-seulement il fait arrêter et brutalement fouiller l'évêque d'Autun, qui lui portait ma lettre, mais il fait investir Chantelle par le maréchal de Chabannes, et lui ordonne de s'assurer de ma personne comme d'un criminel

— Il aura été trompé, soyez-en sûr, dit vivement M^me^ d'Alençon; le roi est incapable de manquer à sa parole; sur de faux rapports on lui aura arraché l'ordre de vous arrêter, mais je vais le revoir, je l'éclairerai sur la vérité, et j'obtiendrai justice.

— Ah! madame, ne me flattez pas d'un espoir qui ne se réalisera pas; je n'ai plus maintenant qu'à fuir mon pays... Mais laissez-moi croire que vous n'êtes pas insensible à mon malheur, et que quelquefois votre souvenir s'arrêtera sur le pauvre exilé...

Et la duchesse d'Alençon, qui avait refusé sa main à baiser au connétable au temps de ses honneurs, la lui abandonna un instant, tant elle était touchée de son infortune; il la baisa avec transport et sortit pour continuer son voyage.

Ce ne fut qu'après avoir couru les plus grands dangers, qu'il sortit de France et qu'il parvint enfin en Italie.

Aux termes du traité proposé par le comte de Rœux, le connétable devait être appelé immédiatement en Espagne pour épouser la reine de Portugal; mais Charles-Quint n'était pas homme à donner sa sœur à un fugitif sans l'avoir auparavant fait servir à l'accomplissement de ses projets. Il lui fit donc savoir qu'il avait besoin de sa haute capacité en Italie, et lui donna le commandement de l'armée qu'il opposait à l'amiral Bonnivet. Seulement, dans sa politique soupçonneuse, il lui adjoignit Lannoy, vice-roi de Naples, son général de confiance.

Hélas! il était trop tard, le connétable avait brûlé ses vaisseaux, et l'orgueil, pas plus que la soif de la vengeance, ne lui permettait désormais de reculer.

Après avoir porté ses armes jusqu'aux frontières de France, et menacé la Provence, il revint en Italie défendre Pavie que François I^er^ assiégeait en personne, et lui présenta la bataille à deux lieues de la ville. En vain les plus habiles généraux conjurèrent le roi de ne point confier au hasard d'une bataille le sort d'une conquête qui lui était assurée; l'amiral Bonnivet, quoique seul de l'avis contraire, l'emporta. La bataille fut donc livrée; on en connait l'issue déplorable. La Trémouille, Louis d'Ars, un des plus braves capitaines de l'armée, le maréchal de Foix, y perdirent la vie. Sur la fin, les Français, découragés, ne combattaient plus que pour sauver leur roi. Tous ses défenseurs

étaient tombés à ses côtés, lui-même était blessé; mais il refusait obstinément de se rendre. C'est alors que Pompéran vole à lui et, se faisant connaître, le supplie de mettre fin à une résistance aussi inutile que dangereuse et de se rendre au connétable.

— Moi! s'écrie François Ier, plutôt mourir que de remettre mon épée à un traître! Qu'on appelle le vice-roi.

Lannoy arriva, et reçut la royale épée à genoux et en baisant respectueusement la main du roi.

A cette vue, Bonnivet s'élança au travers des ennemis, et alla chercher la mort au milieu des Allemands. Voici à ce sujet les paroles de Brantôme :

« On dit que M. de Bourbon chercha fort ce jour-là ledit sieur de Bonnivet, et l'avait fort recommandé aux siens, pour le pouvoir prendre vif et lui faire un parti et affront ignominieux, sinon le tuer..., et l'ayant vu venir, il ne dit autre chose sinon : « Ah! malheureux ! tu es cause de la « mort de la France et de la mienne. »

De son côté, le duc d'Alençon, qui commandait l'arrière-garde, prit lâchement la fuite et s'en alla mourir à Lyon de honte et de douleur.

François Ier fut transféré en Espagne, et c'est en rendant compte à sa mère des tristes conséquences de la bataille de Pavie, qu'il écrivit ce mot fameux : « Tout est perdu, fors l'honneur. » Arrivé à Madrid, il tomba malade; mais la duchesse d'Alençon accourut auprès de lui, et par ses tendres soins comme par ses consolations, lui rendit bientôt la santé.

VI.

Le connétable apprit avec joie que la duchesse d'Alençon était en Espagne, car il brûlait du désir de la revoir, surtout depuis qu'elle était libre, et il arriva peu de temps après à Madrid sous prétexte de venir défendre ses intérêts dans le traité qui allait se conclure entre l'empereur et le roi de France.

L'Espagne ne vit point sans admiration ce grand général qui avait décidé deux fois du sort de l'Italie, soit qu'il marchât à la tête des Français, soit qu'il commandât leurs ennemis. L'empereur, à son tour, fit rendre au vainqueur de Pavie tous les honneurs dus à son rang et au service éminent qu'il venait d'en recevoir.

Cependant, malgré l'encens qu'on brûlait sur ses autels, M. de Bourbon ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était à charge à la cour impériale; et, en effet, l'empereur en vint à le détourner d'épouser la reine de Portugal.

— Je vous en laisse libre, lui répondit Charles-Quint, mais le roi de France est veuf de la reine Claude, il demande ma sœur en mariage, et cette alliance sera le sceau du traité; mais je veux m'acquitter avec vous, et je vous donnerai le duché de Milan.

En réalité, cette défaite de l'empereur toucha peu le connétable; il était même intérieurement ravi de se voir dispensé d'épouser la reine de Portugal, à présent que la duchesse d'Alençon était veuve; mais il n'en fut pas moins indigné du manque de foi de Charles-Quint qui, après avoir tiré de lui les services les plus importants, n'exécutait aucun des articles de leur traité. De ce moment il conçut une haine violente contre lui et il jura d'en tirer vengeance dès qu'il en trouverait l'occasion.

Le lendemain il alla voir Mme la duchesse d'Alençon : leur émotion fut vive à tous deux en se retrouvant.

— Ah! madame, lui dit le duc, combien le bonheur de vous revoir est empoisonné par les reproches dont je sens que vous allez m'accabler!

— Et combien il est douloureux pour moi, reprit Mme d'Alençon, de penser que vous les méritez, ces reproches! Considérez, monsieur, jusqu'où est allée votre vengeance! Vous l'avez poussée si loin que vous en êtes vous-même la victime.

— Mais laissons, madame, je vous en prie, laissons cet affreux souvenir; je suis heureux de vous retrouver libre et de pouvoir vous dire tout l'amour qui m'attache à vous.

— Arrêtez, prince, reprit froidement la duchesse, vous parlez comme si vous n'aviez pas cessé d'être fidèle à l'honneur. Avez-vous donc oublié que vous avez mis la France à deux doigts de sa perte? que votre roi languit dans une dure captivité, victime de votre trahison?

— Oui, je le sais, répondit le connétable plein de confusion, l'empereur abuse de sa victoire, il traite le roi en captif, il est pour moi-même d'une hauteur insupportable; mais je punirai ces lâches et perfides procédés. De grâce, madame, ajouta-t-il, soyez l'interprète de mon repentir: vous pouvez tout sur l'esprit du roi, obtenez mon pardon, et assurez-le qu'il n'aura pas à l'avenir de serviteur plus fidèle et plus dévoué.

— Je souhaite, répondit la duchesse touchée de l'émotion et du ton de sincérité avec lesquels le connétable avait prononcé ces dernières paroles, je souhaite que le roi accepte votre repentir, et je vous promets de plaider votre cause...

Ils se quittèrent, et la duchesse d'Alençon se rendit immédiatement près du roi, à qui elle rapporta cet entretien. François Ier avait toujours eu un grand fonds de bonté pour le connétable de Bourbon.

— Enlevons-le à nos ennemis, dit-il à sa sœur; on l'a traité avec rigueur, cet acte de clémence ramènera la fortune dans notre parti; mais c'est toi, ajouta-t-il, qui dois être le gage de la réconciliation.

Le connétable était allé à Tolède. On lui manda que le roi le recevrait en secret dans les jardins du palais qu'il habitait. Il vint à Madrid déguisé en écuyer et prit la place de celui qui escortait ordinairement la duchesse d'Alençon.

François Ier, seul avec M. de Montpezat, les reçut dans un cabinet de verdure tapissé de jasmins et d'orangers; alors M. de Bourbon se jetant aux pieds du roi :

— Je suis indigne, lui dit-il, de paraître devant mon souverain, et si sa bonté ne surpasse la grandeur de mon crime, ma vie entière, je le sens, sera déchirée de remords et de repentir; je viens, sire, implorer votre pardon, ou mourir de douleur à vos genoux...

François le releva avec la bonté et la grâce qui lui attiraient tous les cœurs.

— Oublions, lui répondit-il d'un ton plein de douceur et de bienveillance, oublions les sujets que nous avons de nous plaindre l'un de l'autre; si vous avez à vous plaindre de moi, avouez que vous vous êtes bien vengé.

— Ah! vous êtes le plus généreux et le meilleur des rois, et et je ne goûterai pas de repos que je n'aie fait oublier à Votre Majesté la grandeur de ma faute par le nombre de mes services. Sortez, sire, sortez à quelque prix que ce soit des mains de votre ennemi; que l'exagération de ses prétentions ne vous arrête point. Votre état de captivité n'annule-t-il pas d'avance les dures conditions qu'on ose vous imposer? et votre parlement n'en pourra-t-il pas faire une éclatante justice? Pour moi, j'espère lui apprendre bientôt qu'on ne porte pas impunément atteinte à la dignité d'un roi de France.

Le connétable expliqua ensuite au roi que Maximilien Sforce, qui occupait alors Milan, n'avait pour toute force que quelques troupes que lui-même, duc de Bourbon, ava

levées et payées de ses propres deniers ; que tous ces soldats lui étaient entièrement dévoués, et que sans aucun doute ils lui ouvriraient avec joie les portes de la ville.

Pour toute réponse, François Ier tira ses tablettes, et y traça les lignes suivantes :

« Comme roi et comme chevalier, je promets de faire expédier à mon cousin le duc de Bourbon des lettres de grâce pour lui et pour ses gentilshommes tout aussitôt que je serai libre. Je lui donne en mariage Mme la duchesse d'Alençon, ma sœur, et en faveur de cette union, je lui cède tous mes droits sur le royaume de Naples, m'engageant à l'aider à en faire la conquête par tous les moyens en mon pouvoir. Que si la fortune lui était contraire dans cette entreprise, je lui rendrai tous les biens qu'il possédait en France ainsi que la charge de connétable, et lui tiendrai compte de ses droits sur la Provence. »

C'est peu de jours après cette entrevue que fut signé le traité qui devait rendre la liberté au roi de France. François Ier, suivant le conseil que lui avait donné le connétable de Bourbon, se soumit aux conditions que lui imposa l'empereur ; il épousa ensuite la reine de Portugal et fut mis en liberté ; quant au connétable, animé par l'espoir de son bonheur futur, il repassa en Italie ; il se mit à la tête des débris de l'armée impériale qui étaient restés sans solde depuis son absence, et leur distribuant le peu d'argent qui lui restait :

— Compagnons, leur dit-il, n'attendez pas de moi une solde régulière et des munitions assurées, car je ne suis qu'un pauvre chevalier sans terre ni argent, mais il me reste une épée qui peut féconder votre valeur et vous conduire bientôt à la gloire et au butin, voulez-vous me suivre ?

Tous s'écrièrent qu'ils le suivraient partout où il voudrait les conduire.

A la tête de cette troupe déterminée, il franchit l'Apennin sans obstacle et marcha ouvertement vers le royaume de Naples sous prétexte de le mettre à l'abri des confédérés qui le menaçaient ; il arriva devant Rome. Son espoir était d'obtenir du pape l'investiture de la couronne de Naples ; il lui envoya demander le passage, mais il fut refusé. Piqué de ce refus, il ordonne l'assaut de la ville pour le lendemain. L'armée, toujours sûre de la victoire quand elle marchait sous ses ordres, obéit avec joie. Déjà les Romains n'opposent plus qu'une faible résistance, partout les assaillants sont vainqueurs, et leur général lui-même est sur la brèche, lorsqu'un coup d'arquebuse le renverse presque sans vie aux pieds de Pompéran.

En vain, pour laisser ignorer sa blessure à ses soldats, il se fit envelopper de son manteau, le bruit de sa mort se répandit avec la rapidité de l'éclair ; mais cette nouvelle, au lieu de décourager l'armée, changea sa valeur en fureur.

— *Au carnage ! au sang ! Bourbon !* s'écriait-on de toutes parts, et la ville fut envahie, et l'histoire a enregistré les horreurs, les atrocités dont fut affligée la capitale de la chrétienté.

Le connétable n'avait pas jugé d'abord sa blessure mortelle, mais se sentant défaillir, il se fit porter dans sa tente, et se hâta de dicter à Pompéran la lettre suivante :

« Je meurs sans vous avoir possédée, madame ; la fortune m'a cruellement trahi. Hélas ! l'impitoyable m'a refusé la mort lorsque je la lui demandais armé par la fureur et le désespoir ; elle me la donne aujourd'hui qu'elle me flattait des plus douces espérances. C'est vous seule que je regrette ; je ne tenais plus à la vie que pour vous, et je la perds au moment de mettre une couronne à vos pieds. Ah ! que du moins j'emporte l'espoir que vous plaindrez mon sort ! cette pensée adoucit... »

Il ne put achever... ; un long soupir s'exhala de sa poitrine, et il était mort lorsqu'un officier vint lui apprendre qu'il était maître de Rome.

Pompéran, après avoir rendu à son maître les derniers honneurs, revint en France et remit à Mme d'Alençon les marques suprêmes de sa tendresse pour elle. Elle eut peine à surmonter sa douleur en apprenant cette affreuse nouvelle. Elle aimait sincèrement M. de Bourbon, et elle donna longtemps des larmes à sa mémoire.

Le roi lui-même ne fut point insensible à cette perte. Le sentiment de son injustice pour le connétable et l'intérêt de l'État lui firent vivement regretter un prince que son orgueil avait entraîné au crime, mais que sa valeur et ses rares qualités avaient rendu un des plus fermes soutiens du trône.

Le comte de MASIN.

FIN.

SCÈNES DU CAUCASE[1].

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL.

Je veux vous parler d'une contrée riche en souvenirs, où le voyageur foule à chaque pas une ruine; où les races, comme les climats, offrent partout les contrastes les plus heurtés; où mille peuplades, restes échappés à la destruction d'empires florissants, se déchirent entre elles quand l'amour de la liberté ne les réunit point contre l'ennemi commun.

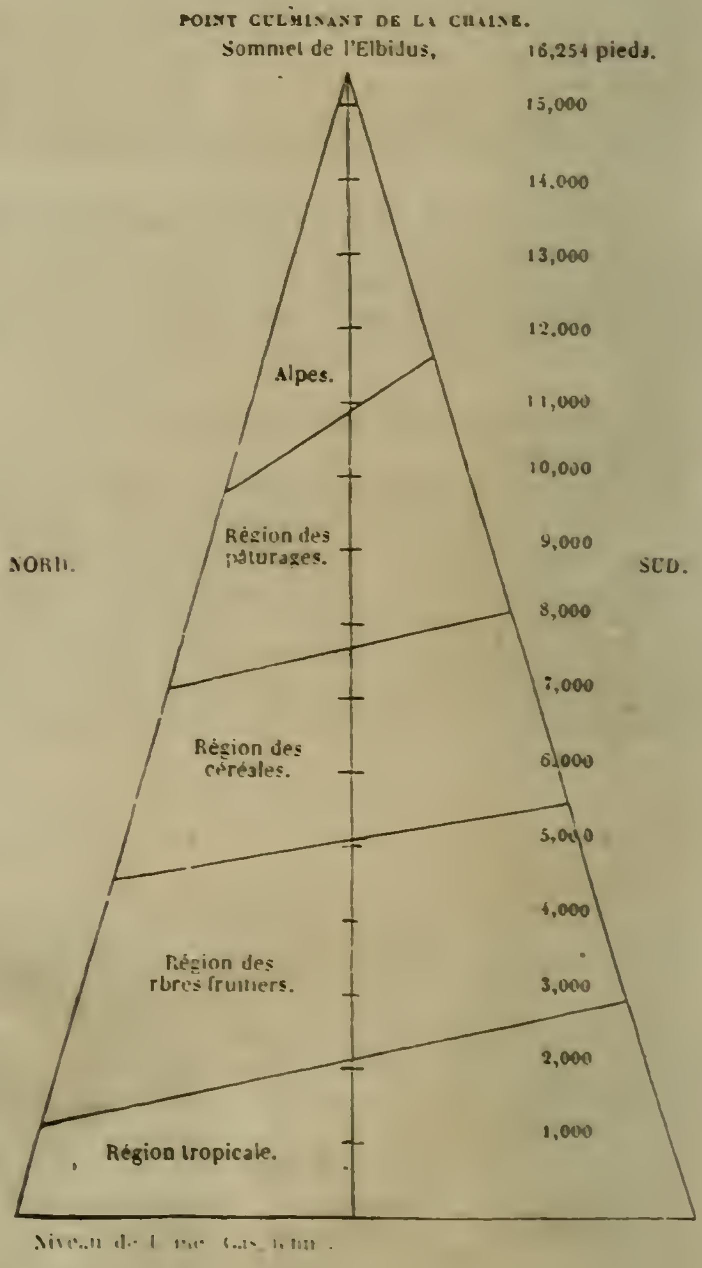
Dans les gorges inaccessibles du Caucase se sont conservées les mœurs antiques, la valeur individuelle, la férocité mêlée à l'esprit aventureux de l'époque féodale et à la simplicité des peuples pasteurs. Dans la même cabane, où tout respire la haine de l'étranger, l'hospitalité est le plus saint des devoirs, et le même montagnard qui quittera sa famille avec serment de n'y rentrer qu'après avoir lavé son injure dans le sang de l'offenseur, vendra à l'étranger son fils et sa fille, destinés à languir dans les harems de l'Orient.

Le Caucase, cette majestueuse chaine de montagnes, jetée comme un double fort entre l'Asie et l'Europe, s'appuie à la Caspienne et à l'Euxin. Il y a trente siècles, la civilisation était au delà de cette limite; aujourd'hui tout est changé : les victoires des Grecs, les conquêtes des Romains, et plus tard le génie du christianisme, ont définitivement établi la prépondérance de l'Occident.

Au sein de ces rocs immenses, la nature a ménagé quelques issues étroites que les anciens ont appelées *portes caspiennes*, *portes de fer*. C'est à travers ces défilés que les migrations du nord de l'Asie, rapides et irrésistibles comme des avalanches, venaient fondre sur l'Arménie, l'Assyrie et la Perse. Des souverains dont l'histoire n'a pu recueillir les noms ont opposé à ces invasions une muraille solide dont on voit encore les ruines, et qui atteste les craintes des despotes de l'Orient devant l'énergique férocité des barbares. Le château de Van, demeure d'été de Sémiramis, rappelle les merveilles de Babylone et de Palmyre, et tandis que le mont Ararat nous reporte aux temps de l'arche, le Kasbeck, ou rocher de Prométhée, la Gourie et l'Imméréthe lient dans nos souvenirs l'époque mythologique des Grecs à l'expédition des Argonautes, qui ouvre l'ère historique.

Les scènes qui frappent partout les regards sont dans une harmonie parfaite avec les souvenirs qu'elles évoquent. L'aigle et le vautour volent avec bruit autour des sommets neigeux de l'Elbrous; ce cavalier tatare debout sur l'étrier et qui semble ne faire qu'un avec son cheval, est bien le descendant des tribus huniques; cet Abase qui épie une proie facile quand l'Euxin jette à la côte quelque navire désemparé, descend, à n'en pas douter, de ces pirates qui ont fait donner à l'Euxin le nom de *mer inhospitalière*; et les Cabardiens, les plus anciens habitants du Caucase, doivent peut-être leur origine à quelque peuplade qui chercha un refuge sur ces hauteurs à l'époque du déluge; car, de nos jours encore, ils s'appellent *insulaires*.

PROFIL DE LA RÉGION CAUCASIENNE.



Le point culminant de la chaine est l'Elbrous, qui s'élève à plus de 16,000 pieds au-dessus du niveau de la Caspienne. En général, on peut classer les climats de cette région suivant la hauteur du sol. Ces limites détermineront cinq zones, où l'on rencontre la température de toutes les latitudes du globe :

(1) Non-seulement le Caucase est un des pays les moins connus et les plus curieux du monde, mais jamais il n'excita aussi vivement l'attention qu'en ce moment, par la lutte héroïque qu'il soutient contre la Russie. Avant que le géant du Nord étouffe dans ses bras puissants cette dernière nationalité, le portrait fidèle en sera retracé aux lecteurs du *Musée des familles* par un historien dont le talent se trahira de lui-même sous les initiales de son nom. Tout ce que nous pouvons dire aujourd'hui, c'est que personne n'est mieux placé que notre honorable collaborateur pour nous initier aux intéressants mystères du Caucase. Après la scène que nous publions aujourd'hui, et qui est purement historique, viendra une suite de scènes domestiques, morales, guerrières, pittoresques, et qui nous révéleront les moindres détails du caractère et de la vie des montagnards du Caucase, en même temps que les particularités les plus frappantes de leur pays.

1° A partir du point le plus élevé jusqu'à une hauteur de 11,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, c'est la région alpique ou des neiges éternelles.

2° De 11,000 à 7,000 pieds règne le climat des sommets secondaires; là, les neiges ne fondent que pendant l'été; les tribus nomades y conduisent leurs troupeaux quand l'ardeur du soleil a desséché les autres pâturages. Le climat de cette zone correspond à celui des régions polaires.

3° De 7,000 à 5,000 pieds, le pays devient habitable; c'est le climat du nord de l'Europe.

4° De 5,000 à 3,000 pieds, la vigne se plaît déjà dans cette zone, mais surtout à la limite inférieure.

5° Enfin, de 3,000 pieds jusqu'au niveau de la Caspienne, s'étend la zone tropicale. La chaleur y est excessive et la température des plus insalubres. Les terres, fécondées par l'irrigation, y produisent le sarrasin, la vigne, le mûrier, le coton, le safran, l'indigo et la canne à sucre.

La superficie totale du Caucase est d'environ 7,500 lieues carrées (de 25 au degré), et sa population totale est évaluée à 1,500,000 âmes. Ainsi, tandis que le sol est quatre fois moins étendu que celui de la France, la population moyenne est à la nôtre comme 1 est à 6.

Comme il entre dans notre plan de donner, non une histoire du Caucase, mais certaines scènes de la vie des montagnards, nous nous bornerons à quelques détails indispensables pour l'intelligence de nos récits.

L'adoption du christianisme par la Géorgie a eu pour effet d'isoler ce royaume au milieu de populations musulmanes, ou dont la religion était un mélange bizarre de pratiques chrétiennes, d'islamisme et même d'idolâtrie, résultat des influences diverses de la conquête.

Vers la moitié du seizième siècle, des dissensions entre les princes de la Cachétie donnèrent lieu à une intervention de la Russie dans les affaires de la Perse. Peu à peu l'influence des tsars devint telle que la Géorgie, affaiblie par une lutte longue et inégale contre la Perse, après s'être mise sous la protection de Paul I^er^, reconnut définitivement la souveraineté de la Russie.

Les tribus de la montagne se montrèrent hostiles à l'occupation étrangère, d'abord par aversion pour toute domination, et surtout parce que l'ordre qu'on voulait introduire gênait leurs mœurs et leur rendait le joug plus pesant que ne l'avait été celui des Turcs et des Persans.

Quant aux tribus isolées au milieu des terres conquises, les unes émigrèrent dans la montagne, les autres firent leur soumission et achetèrent leur sécurité moyennant un tribut en hommes, en denrées et en bétail. Mais ces dernières, bien que soumises en apparence, sont encore loin d'être assimilées aux vainqueurs.

La possession de la région transcaucasienne est d'une haute importance pour les Russes. Elle leur assurera l'empire de la mer Noire et de la Caspienne, où se transporteront les produits surabondants des gouvernements du sud.

Sous le rapport stratégique, cette forte position permet de tenir en respect la Turquie et la Perse, et d'isoler en quelques marches les forces de l'Asie Mineure.

Dans les luttes partielles, l'adresse et l'agilité des montagnards leur assurent assez souvent l'avantage, mais dans les engagements sérieux, la tactique des Russes leur donne une supériorité incontestable. Les Circassiens, dans leur langage pittoresque, appellent les pièces d'artillerie les pistolets du padischah de la Russie.

Outre les obstacles qui tiennent au climat, aux localités et aux dispositions douteuses des tribus soumises qu'il faut ménager tout en les surveillant, il en est d'autres qui résultent des distances, dans une guerre où tout est imprévu.

La chaîne du Caucase commence à Anapa sur la mer Noire, embrasse le pays des Abases, et fléchissant au sud-est, elle comprend la Mingrélie et la Gourie, puis, enveloppant l'Immérèthe et ne s'arrêtant qu'à la Caspienne au-dessus de Bakou, elle sépare la Géorgie proprement dite du Daghestan. Les principales tribus des montagnards, improprement désignés sous la dénomination générale de Circassiens, sont les Tchetchenses, les Abases, les Avars et les Ossètes.

Après ces détails un peu longs peut-être, nous allons esquisser quelques scènes de la vie des montagnards dans le Caucase, et nous avertissons nos lecteurs que ces anecdotes nous ont été racontées par un officier russe qui a été sept ans prisonnier chez les Circassiens.

SCÈNE PREMIÈRE.

GADILLA.

George XI, le dernier roi de la Géorgie, touchait à sa fin. Il entrait à peine dans la maturité de l'âge; trop généreux pour voir avec indifférence les malheurs de son peuple et la ruine de sa maison, il manquait de cette force d'âme qui ennoblit jusqu'à l'adversité.

La reine Marie, au contraire, était douée d'un courage viril. Témoin des intrigues qui agitaient la cour et des irrésolutions du roi, elle le plaignait sans avoir la consolation de l'estimer.

Toute l'activité de sa grande âme s'était réfugiée dans le sentiment maternel, source de joies et d'indicibles inquiétudes. Elle eût voulu prolonger l'enfance de ses fils, pressentant qu'on les séparerait d'elle avant qu'ils fussent en état d'apprécier la perte d'une couronne.

Elle venait de mettre au monde un fils que le dérangement de sa santé ne lui permettait pas d'allaiter. Elle envoya donc un messager dans la montagne en le chargeant d'amener secrètement à Tiflis une nourrice saine et forte accompagnée de son mari. La reine se réservait d'interroger cet homme; elle pensait, d'après les idées de son pays, que la femme d'un guerrier éprouvé ne pouvait donner à son nourrisson qu'un lait courageux.

Le roi George était à toute extrémité lorsqu'on vint annoncer à Marie l'arrivée des deux montagnards. Aussitôt elle ordonne de les introduire, et, s'arrachant avec effort du chevet de son époux, elle passe dans une salle voisine.

Le Circassien était immobile sur le seuil de la porte. Sa taille était élancée, et ses membres annonçaient une vigueur athlétique. Son œil, fier et mobile comme celui de l'oiseau de proie, révélait tout ensemble l'habitude de l'attaque et de la défense.

En voyant entrer la reine, il inclina légèrement la tête, puis il tourna contre sa poitrine la pointe de son kinjal (poignard du Circassien), en signe de dévouement absolu; enfin, après une nouvelle pause, il fit quelques pas en avant, tenant par la main une femme qui jusque-là était restée derrière lui.

Un long voile drapé à l'antique dérobait les traits et la taille de la Circassienne. Elle appuya la tête sur l'épaule du montagnard dans une attitude à la fois digne et respectueuse, et attendit...

Sur un geste de la reine, le voile tomba... Pendant quelques instants, Marie examina la jeune mère avec une curiosité mêlée de jalousie... Cette étrangère aura les premières caresses de son fils, et verra son premier sourire.

Au reste, eût-elle parcouru toute la montagne, elle-même n'aurait pu mieux choisir. C'était un de ces types

où se trouvent réunies, dans l'accord le plus harmonieux, la beauté, la force et la grâce.

Un bel enfant nu était suspendu au sein de la jeune femme; il promenait sa vue avec un étonnement sauvage autour de lui, et, tout en cachant sa tête bouclée, il semblait menacer du regard. On eût dit une statue grecque représentant la Liberté allaitant le fils d'un héros.

Un sourire triste effleura les lèvres pâles de Marie : ses noirs sourcils se rapprochèrent; sa poitrine se serra. Cependant pas une larme ne trahit son émotion... Tout à coup, se tournant vers le montagnard :

— Ton nom?

— Gadilla.

— De quelle tribu?

— Pschave.

— Tu es chrétien?

— Mes pères l'étaient.

— Pourquoi ne l'es-tu plus?

— Parce que les Russes le sont.

— Puis-je compter sur ta femme?

— Reine de Géorgie, jamais Gadilla n'aurait délié la ceinture d'une fille indigne...

Ici Marie ne put retenir un soupir : elle se rappelait les princes dégénérés de sa race, inhabiles à utiliser le dévouement de tels hommes.

— C'est bien, dit-elle enfin au montagnard; de ce moment ton fils est le frère du mien... Du moins un lait libre aura nourri le dernier descendant du dernier de tes souverains!!

Comme elle achevait ces mots, on vint l'avertir que le roi était agonisant.

Elle se leva avec une précipitation convulsive, et poussant Gadilla vers la chambre du prince :

— Pschave, lui dit-elle d'une voix étouffée, tu es désormais de la famille... Viens voir expirer George XI!

La jeune Circassienne était demeurée seule avec son fils... Bientôt on entendit dans la pièce voisine un grand tumulte, puis un bruit confus de sanglots, de cris et de gémissements.

L'atalik (père nourricier), en entrant dans la chambre mortuaire, avait été séparé de la reine par un groupe de femmes éplorées. Les officiers du palais, les serviteurs, les princes du sang royal se frappaient en silence la poitrine, tandis que les femmes se tordaient les mains en poussant

des lamentations. Tous les rangs étaient momentanément confondus sous l'influence d'une douleur commune; toutes les distinctions semblaient effacées sous le niveau solennel de la mort.

Au milieu de cette scène de deuil, un groupe de Russes, officiers militaires et civils, épiait froidement les manifestations diverses d'un regret trop violent pour s'observer, et cherchait à y découvrir l'expression réelle du sentiment national.

Le lendemain, le corps, placé sur une estrade et revêtu des insignes de la royauté, fut exposé dans un vestibule spacieux, où, selon l'usage, tout le public fut admis. Ce dernier hommage au souverain s'appelle dans la langue du pays *la revue de la mort*.

Le prince Tzitzianof, parent de la reine, s'était chargé de l'ordonnance des funérailles. Le peuple avait remarqué qu'il portait l'uniforme russe, et qu'il semblait moins préoccupé de ses devoirs, comme allié du monarque défunt, que du désir de prouver son zèle à l'autocrate qui, de protecteur, s'était fait héritier.

Autour de l'estrade, le haut clergé de Tiflis psalmodiait les prières des trépassés : le dais, tendu de velours violet, parsemé de larmes d'argent, était surmonté des armes de Russie; la couronne, au lieu d'être placée sur la tête de George XI, était appuyée près de sa main droite ouverte, comme pour indiquer que le prince légitime avait transmis volontairement ses droits.

Une députation de la montagne était descendue, sous la conduite d'un *psché* ou prince, pour suivre le cortége.

Gadilla qui, le matin même, avait placé le nourrisson royal sur *le sein d'adoption*, prit le pas sur les *Ouzdens* (1), et marcha à la droite du psché.

Ce dernier était revêtu de son costume de guerre. Il portait un casque terminé par une pointe, et une cotte de mailles fabriquée dans la tribu des Koubitches, au nord du Daghestan. La poignée de son sabre légèrement recourbé se croisait sur sa poitrine avec celle du kinjal, arme terrible qui, dans la main du Circassien, remplace la baïonnette, le sabre et l'épée, et dont la trempe, selon le préjugé des montagnards, s'épure dans le sang de l'ennemi. A une agrafe d'acier poli pendait une paire de pistolets richement incrustés, et dont la batterie était garantie par une gaîne en peau de léopard.

Ce chef regarda fixement le roi, avec l'expression d'un homme qui attend un ordre, puis il frappa à plusieurs reprises la poignée de son kinjal contre sa cuirasse, étendit le bras droit vers sa troupe, et le gauche dans la direction des montagnes, comme étonné de ne recevoir aucune réponse; enfin, paraissant comprendre que la mort seule empêchait le roi de recevoir son hommage, il leva les yeux au ciel, et laissa retomber ses bras dans l'attitude d'un découragement profond.

Tous les montagnards s'agenouillèrent.

A ce moment, Gadilla sortit des rangs, dit quelques mots à l'oreille du chef, et, s'avançant vers le dais, il prit résolument la couronne royale, puis écartant la draperie de manière à dérober dans ses plis l'écusson russe, il plaça le diadème sur le front du mort.

Les montagnards applaudirent, mais la foule resta silencieuse; et quand les officiers s'approchèrent pour reconnaître la cause de ce tumulte, Gadilla avait disparu.

On verra si le Circassien resta fidèle à son engagement.

Le résident russe Kovalinski et le général Lazaref auraient eu la plus grande peine à triompher de la résistance du parti géorgien, si les princes et les chefs eussent été animés du même esprit.

Tzitzianof était l'âme du parti russe; politique habile autant que brave et ambitieux, il s'était rendu tellement nécessaire par la connaissance qu'il avait du pays et des intérêts locaux, qu'il régnait de fait, même avant qu'on l'eût investi du commandement suprême dans le Caucase.

Le dévouement de Gadilla grandissait comme le péril. Un jour la reine le fit venir et eut avec lui l'entretien suivant : — Atalik, tu as visité les deux Kabardies; comment vont nos affaires? — Mal. — Y vois-tu quelque remède? — Il y a remède à tout, excepté à la mort. — Ecoute : l'insolence de Lazaref m'indigne; je suis espionnée jusque dans mon lit..., on m'obsède..., on veut me séparer de mes enfants! Tzitzianof, cette écume de notre sang, a donné ce conseil... A ma place que ferais-tu? — Je quitterais secrètement Tiflis, et jetant mes sandales dans le Kour, j'irais me mettre avec ma famille sous la protection des montagnards... J'irais, continua-t-il en s'animant par degré, de tribu en tribu; j'assemblerais les princes et les anciens, et je les adjurerais de suspendre leurs querelles pour s'armer contre l'ennemi commun...; je leur montrerais la Turquie et la Perse également intéressées à notre cause; enfin, au lieu de me voir traitée en esclave au pied du trône de mon époux, je combattrais en homme, et j'enverrais mes robes aux princes de mon sang. — J'y pensais, interrompit la reine avec une émotion visible; je te charge de tout, mais prends garde que ton zèle ne paraisse suspect.

Un pressentiment sinistre traversa le cœur du montagnard; en quittant la reine, il passa dans l'appartement des femmes.

L'enfant royal et son frère de lait dormaient côte à côte sur la même natte, et la nourrice chantait un de ces chants de sommeil que Dieu a appris aux mères.

(1) Cavalier, écuyer, du mot *ouzda*, bride, que les Russes ont emprunté aux Tatares.

—Femme, dit Gadilla, je dois partir... Quoi qu'il arrive, tu me réponds de nos deux aiglons...; mais s'il fallait sacrifier l'un des deux, je t'ordonne, je te supplie de sauver notre fils d'adoption.

Alors, comme s'il eût craint de s'attendrir, il s'éloigna brusquement.

Il attendit la nuit, et passa et repassa plusieurs fois le Kour, pour donner le change à ceux qui auraient pu le suivre, puis il prit la direction du Daghestan.

Pendant trois mois il parcourut la montagne, ne s'arrêtant que dans les tribus insoumises pour préparer les chefs à l'arrivée de la reine. Quant à la retraite qu'il destinait à Marie, il ne s'en ouvrit à personne.

Enfin, lorsqu'il crut avoir tout disposé et tout prévu, il prit un cheval tcherkesse, et s'enfonça dans la montagne par des chemins qui auraient paru inaccessibles au chasseur le plus hardi. Tantôt la montagne se déchirait profondément, et le sentier semblait suspendu sur un abîme; tantôt la pente, tourmentée comme les vagues d'une mer furieuse, devenait tout à coup si abrupte que le cheval ne pouvait la descendre qu'en se laissant glisser sur la croupe. Quelquefois, sur l'escarpement d'un coteau, on voyait une troupe de chèvres fuyant devant un chacal ou un léopard, tandis que le vautour du Caucase, réglant son vol sur leur course, s'apprêtait à prendre sa part de cette proie. Plus loin, la vallée descendait profondément, et paraissait comme un lac de verdure. Des trembles, des cerisiers, des chênes, des buis d'une grosseur extraordinaire, mêlaient les teintes de leur feuillage; la vigne, jetant ses festons d'un arbre à l'autre, semblait avoir été plantée pour former la limite de ces jardins sans maîtres. Sur les versants du nord, des milliers d'églantiers donnaient aux roches l'aspect d'un granit vermeil, et l'oiseau des Canaries, animant ces solitudes de son chant gai et flexible, ressemblait de loin à une jonquille dans un bouquet de roses sauvages. A une scène gracieuse succédait sans transition une scène sublime et terrible. En face de ces merveilles de la nature, au milieu de ces contrastes où l'homme rencontre à chaque pas un obstacle ou un péril, on comprend le mépris du montagnard pour la vie paisible, le luxe et les molles jouissances de nos cités.

Après une longue marche, Gadilla était arrivé devant une forteresse naturelle, entourée d'un fossé à pic d'une profondeur à effrayer le regard, et assez large pour éloigner jusqu'à l'idée d'une attaque. Cette espèce d'île aérienne ne tenait aux montagnes environnantes que par un isthme étroit masqué par une cataracte. Sous l'arche que formait la chute d'eau, un chemin lavé et glissant rampait jusqu'au pied du fort. Arrivé au terme de son voyage, le Circassien tira un coup de pistolet que mille échos répétèrent. Aussitôt deux montagnards parurent, et après avoir échangé quelques signaux avec l'atalik, ils le conduisirent devant les anciens, qui s'empressèrent de lui offrir l'hospitalité.

De son côté, Marie hâtait en secret les préparatifs de son évasion. Kalatousof, noble Géorgien, était dans sa confidence; mais cet homme, gagné par Tzitzianof, l'informait de tout ce qui se passait au palais.

Enfin un message de l'atalik annonce à la reine que les relais sont échelonnés sur toute la route, et que la nuit suivante il viendra lui-même donner le signal du départ.

« Si ceux qui t'entourent sont aussi fidèles que les nôtres, lui mandait-il, nous sommes sauvés. »

Il était à Tiflis depuis deux jours, mais, prudent jusqu'à la défiance, il n'avait pas voulu se montrer au palais. Tzitzianof savait tout : satisfait de ne pas s'être trompé dans ses prévisions, et ne demandant qu'un prétexte plausible pour obtenir l'éloignement de Marie, il se hâta de faire arrêter Gadilla, curieux de l'interroger lui-même, et dans le but de constater l'existence du complot.

Le montagnard comprit que tout était perdu; cependant sa fermeté ne se démentit pas en présence du général.

— Qu'es-tu venu faire à Tiflis? lui demanda Tzitzianof.

— Acheter du sel, répondit le Pschave.

— Si tu me caches la vérité, je puis faire tomber ta tête.

— Et qui donc chargerais-tu de ta commission? Serait-ce par hasard cet interprète arménien qui t'épargne la honte de parler la langue de tes pères?

Et le montagnard avait déjà la main sur son kinjal.

— Calme-toi, ami, poursuivit Tzitzianof; j'excuse ton zèle, et je te promets ta grâce si tu m'avoues tout.

L'atalik restait inébranlable devant les promesses comme devant les menaces, lorsque Kalatousof sortit tout à coup de derrière une draperie où il se tenait caché, et répéta devant le général les détails les plus secrets du complot.

Gadilla se contenta de jeter sur le traître un regard de mépris; et il s'apprêtait à sortir ou à vendre chèrement sa vie, lorsqu'il se vit désarmé et garrotté par six soldats qui, à un signe du général, s'étaient précipités sur lui.

Marie ignorait encore que le montagnard était à la discrétion de ses ennemis; seulement elle s'inquiétait de ne pas le voir paraître.

Le lendemain, au jour naissant, une force armée imposante occupait la place du palais. Le général Lazaref, accompagné de l'interprète arménien Sorokin, entra brusquement dans la chambre de la reine.

Elle n'avait pas reposé de toute la nuit : assise sur le divan qui lui servait de couche, et les jambes croisées à la turque, elle contemplait avec une sollicitude maternelle ses enfants profondément endormis.

Lazaref lui fit dire par son interprète qu'il fallait se lever et partir.

— Pourquoi si tôt? répondit la reine. Si ces enfants se réveillaient en sursaut, leur sang se tournerait.

— Préjugé géorgien, reprit Lazaref.

Et, voyant que la reine avait posé sur ses genoux le coussin où reposait sa tête et qu'elle ne bougeait pas, il perdit patience. Il saisit brutalement un des pieds de Marie qui passait sous l'oreiller, et le tira avec violence pour la faire lever. La reine, par un mouvement rapide, saisit le poignard de son mari qu'elle tenait caché, et l'enfonça dans le flanc de Lazaref avec tant de force que la pointe sortit de l'autre côté du corps. Le général poussa un cri, et tomba mort. L'interprète tira son sabre et eut l'indignité d'en porter plusieurs coups sur le bras de la reine, qui ne daigna pas même se défendre. Telle fut la vengeance de la veuve de George, que Tzitzianof jugea prudent de faire partir immédiatement pour Pétersbourg.

Peu de mois après, Gadilla parvint à tromper la surveillance de ses gardes et à sortir de Tiflis. Le montagnard se rasa la tête, et jura de ne point s'asseoir à son foyer tant que respirerait Tzitzianof. Il parcourut les tribus, excitant les uns par le sentiment qui l'animait, les autres par l'attrait du pillage. Ingénieux à satisfaire sa haine, il substitua à la coutume qui prescrivait de venger le sang par le sang, une satisfaction d'un genre singulier. L'offense d'un montagnard du Daghestan était effacée par la mort de deux soldats russes ou d'un officier. Ce fut lui, dit-on, qui tailla en pièces un détachement de cavalerie envoyé à Tiflis sous le commandement du capitaine Montrésor. Enfin il purgea son vœu devant Bakou.

On sait que cette ville, qui est comme la clef du littoral de la Caspienne, résista longtemps à tous les efforts des Russes. Le prince Tzitzianof, qui avait recueilli le fruit de ses services, exerçait dans le Caucase le commandement suprême. Appréciant toute l'importance de cette place forte, il se flattait de s'en rendre maître en intimidant le khan qui la défendait. On assure même qu'une partie de la population, voyant la ville battue par le feu de la flotte et par l'artillerie du siége, demandait à capituler. Mais Gadilla était entré dans la place ; sa haine ne recula pas devant un crime. Il persuada au khan de Bakou, Hussein-Kouli, que les forces persanes étaient plus que suffisantes pour écraser l'armée russe déjà découragée et décimée par les maladies. Hussein feignit de prêter l'oreille aux négociations ; après plusieurs délais, il consentit à capituler, mais en déclarant qu'il ne rendrait les clefs de la forteresse qu'à Tzitzianof en personne. Le prince, trop confiant dans sa fortune, et regardant d'ailleurs cette clause comme un hommage à sa réputation militaire, se présenta aux portes de la ville, laissant derrière lui son escorte. Hussein le reçut entouré d'une troupe nombreuse, avec les démonstrations les plus cordiales ; mais à l'instant où le général tendait la main pour recevoir les clefs, un coup de feu l'étendit mort aux pieds du khan.

Longtemps le nom du meurtrier resta inconnu, mais peu de temps après la catastrophe de Bakou, Gadilla était rentré dans la cabane de ses pères.

Désormais la Géorgie est une province russe ; la reine Marie achève à Saint-Pétersbourg une vie illustrée par le malheur et par un acte d'héroïsme ; son souvenir, associé à celui de Gadilla, vit encore parmi les tribus insoumises dont la lutte présente une grande analogie avec celle que la France soutient depuis quinze ans contre les peuplades belliqueuses de l'Atlas. Peut-être la défense est-elle également légitime sur ces deux théâtres ; en Asie comme en Afrique, la liberté proteste contre la force ; mais sous le point de vue des grands intérêts de l'humanité, les résultats seront bien différents ; quand la Russie pourra dire : *Il n'y a plus de Caucase*, son système, qui pèse sur l'Europe, n'en sera que plus exigeant ; tandis que la conquête du littoral africain, dans des limites judicieusement posées, est un avantage que légitime, plus encore que les sacrifices de la France, la civilisation du monde.

J.-C.

CHRONIQUE DU PONT-NEUF.

DEUXIÈME PARTIE (1).

VI. Le cheval de bronze. — VII. Le maréchal d'Ancre et l'évêque de Luçon. — La mère et le fils. — VIII. Bateleurs et charlatans Brioche. — IX. Maître Gonin. — X. Desiderio Descombes.

VI. — LE CHEVAL DE BRONZE.

On appelait ainsi, au commencement du dix-septième siècle, la statue équestre élevée sur le terre-plein du Pont-Neuf.

L'histoire de cette statue vaut la peine d'être racontée.

Jamais peut-être, depuis le fameux cheval de Troie jusqu'au destrier du preux Roland,

Il fedel Brigliadoro
Che porta Orlando, disdegnoso e fiero,

jamais cheval n'avait eu une existence aussi agitée. En effet, à partir du moment où (en 1613) il sort du moule pour décorer une place publique, jusqu'à celui où (en 1792) il y rentre et est transformé en canon *pour la defense de la patrie*, que d'événements divers ! que d'étranges vicissitudes !

Commencé par ordre de Ferdinand Ier, duc de Toscane, qui se proposait d'y placer son effigie, il est ébauché par Jean de Bologne, élève de Michel-Ange. Mais bientôt Ferdinand meurt, et le cheval se trouve sans cavalier. Jean de Bologne ne tarde pas à suivre le grand-duc dans la tombe, et le cheval passe des mains du maître à celles de son élève, Pietro Tacca. L'assassinat d'Henri IV, arrivé deux ans après, avait remué profondément l'Europe. De toutes parts arrivaient au nouveau roi des témoignages d'intérêt et de sympathie. Cosme II, successeur de Ferdinand Ier et proche parent de Marie de Médicis, ne pouvait pas rester en arrière de ces généreuses manifestations. Il conçut le projet d'utiliser le cheval que lui avait légué son père, en y plaçant la statue d'Henri IV, pour l'offrir ensuite à sa veuve, la reine régente de France. L'offre faite et acceptée, Pietro Tacca se mit à l'œuvre avec une nouvelle ardeur, et, dès l'année suivante, le *cheval de bronze* sortait de l'atelier du fondeur, se dirigeant vers le port de Livourne où il devait être embarqué pour la France (1).

Cosme voulut entourer d'une certaine solennité l'envoi de cette statue. Il chargea l'un de ses grands dignitaires, le chevalier Pescolini, de la présenter en son nom, et lui donna une suite nombreuse.

Le départ fut fixé au 13 avril 1613. Voilà bien des treize, diront les superstitieux en se rappelant que c'était au roi Louis, treizième du nom, que l'envoi était adressé. Sans partager ni approuver les sinistres pressentiments qui se manifestèrent en cette circonstance, il faut reconnaître pourtant que la fortune sembla prendre plaisir à les justifier ; car voici le récit succinct et authentique de cette singulière odyssée.

A peine en pleine mer, le navire est assailli par une violente tempête et jeté sur les côtes de Sardaigne où il fait naufrage. Une partie de l'équipage périt, et le cheval de bronze tombe au fond de la mer.

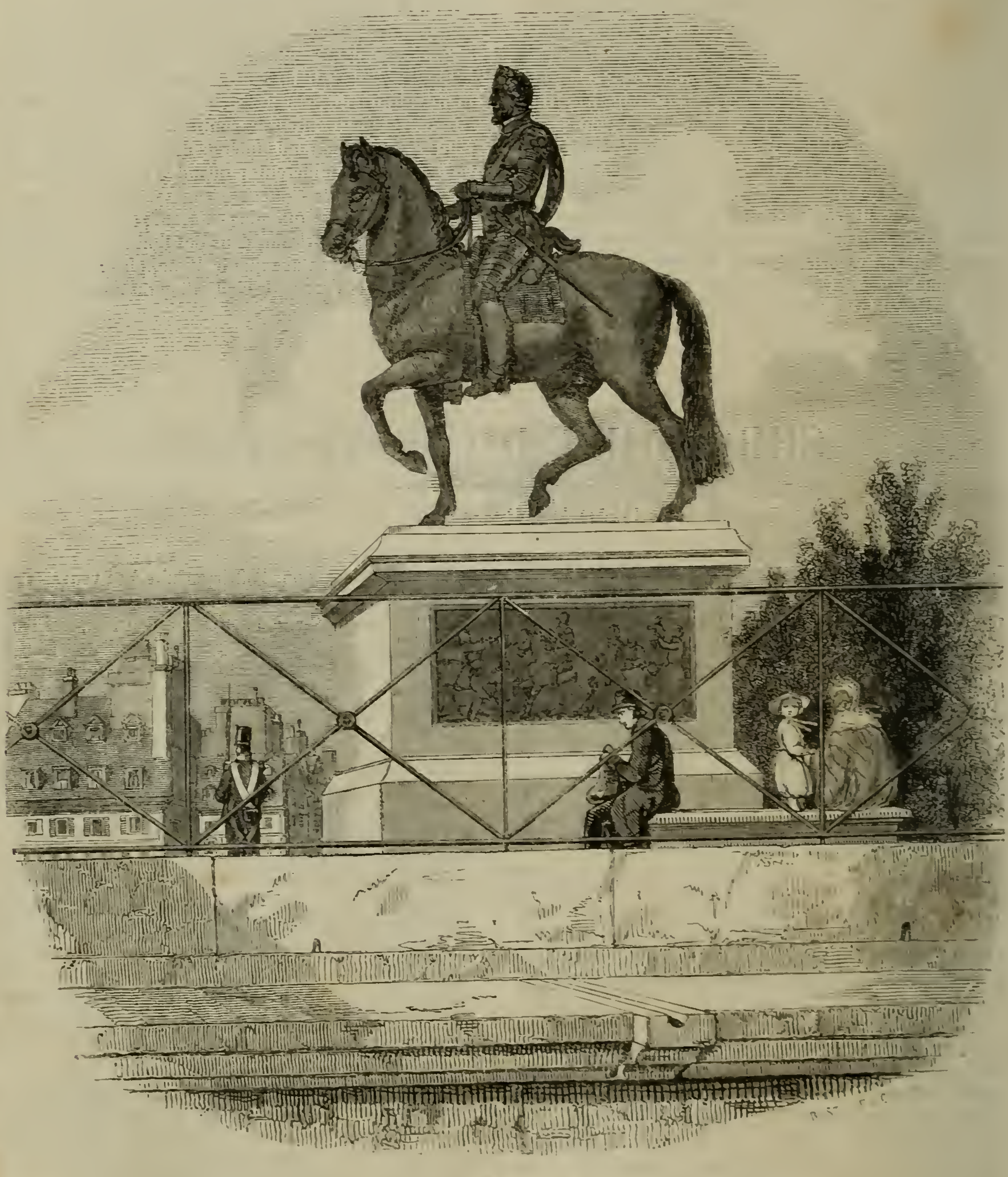
Après une année de travail, on parvient pourtant à le retirer du sable où il était enfoncé, et on le place sur un autre navire. Mais ce navire n'est guère plus heureux que le précédent. Alternativement poussé par la tempête ou retenu par les vents contraires, il est pourchassé par des pi-

(1) Voir le numéro de juin.

(1) La statue du roi avait été exécutée d'après un modèle envoyé de France par Franqueville, Francheville, ou (selon la mode du temps qui consistait à *italianiser* les noms des artistes) Francavilla, architecte et sculpteur du roi. C'est sans doute à cette circonstance qu'il faut attribuer l'erreur de la plupart des historiens, qui considèrent comme l'œuvre d'un sculpteur français une figure due en réalité au ciseau de Pietro Tacca.

rates et obligé de se réfugier dans un port d'Espagne. A la sortie du détroit, le voyage ne s'accomplit pas sous de plus favorables auspices. Les forbans ont disparu, mais les accidents de mer recommencent. Ce n'est qu'après des peines inouïes, des périls et des avaries de toute sorte, que le malencontreux cheval touche au Havre et arrive enfin à Paris en remontant la Seine. La traversée n'avait pas duré moins de treize mois et quelques jours.

Comme on le voit, le temps n'avait pas manqué pour disposer l'emplacement sur lequel la statue devait être élevée. Le 2 juin 1614, Louis XIII posa la première pierre du piédestal, et le 23 août suivant, le jeune monarque étant



Statue de Henri IV.

éloigné de la capitale, l'inauguration du monument fut faite par les principaux magistrats de la ville, en présence de M. de Liancourt, gouverneur de Paris, et du chevalier Pescolini, envoyé du grand-duc de Toscane.

Le piédestal avait été élevé d'après les dessins de Civoli. Il était décoré aux quatre angles de statues en bronze représentant des esclaves qui foulaient aux pieds les armes de nations vaincues ; fantaisie d'artiste qui ne trouve pas son excuse dans les faits de l'histoire contemporaine. Au surplus, ces statues étaient l'œuvre de trois sculpteurs français : Tremblay, Bordone et Francheville.

Les ornements et bas-reliefs ne furent achevés que vingt-un ans plus tard, sous le ministère du cardinal de Richelieu, qui fit entourer le monument d'une grille, et dont le nom

figure dans plusieurs des inscriptions tracées aux quatre faces du piédestal. Ajoutons que les bas-reliefs représentaient les principaux événements de la vie d'Henri IV: les batailles d'Arques et d'Ivry, la prise d'Amiens, celle de Montmélian, et enfin l'entrée de ce prince dans Paris.

Dans son ensemble la statue équestre offrait à peu près le même aspect que celle qui figure aujourd'hui à la même place. Henri IV était représenté dans son costume de bataille, le front ceint d'une couronne de laurier et la main droite appuyée sur son bâton de commandement. Une particularité que nous ne devons pas passer sous silence, c'est que le cheval recélait dans ses flancs, non une troupe de guerriers choisis, *delecta virûm corpora*, comme le plus illustre de ses devanciers, mais tout simplement un rouleau de parchemin renfermé dans une boîte de plomb et sur lequel étaient consignés, sous forme de procès-verbal, quelques-uns des faits que nous avons rapportés plus haut (1).

Ce monument, quelles que fussent les critiques soulevées à l'époque de son érection, n'en était pas moins digne d'attention sous le double rapport de l'art et de la nouveauté (2). D'ailleurs on ne saurait disconvenir qu'il ne servît merveilleusement à compléter la décoration du Pont-Neuf.

Jusque-là, l'espèce de môle formé par la pointe de l'île s'avançait disgracieusement hors du pont dont il rompait les grandes lignes architecturales. A le considérer du Louvre, on eût dit deux ponts jetés l'un sur le grand bras, l'autre sur le petit bras de la rivière. La statue équestre, en remplissant l'espace qui les séparait, en ajoutant un effet pittoresque là où la vue se perdait dans le vide, donna à l'ensemble du monument plus d'unité, plus d'harmonie; et l'île entière de la Cité, semblable à un vaisseau longtemps arrêté sur son ancre, parut s'avancer majestueusement alors, portant sur sa poupe l'église métropolitaine, au centre les tourelles du Palais empanachées de flammes aux armes de France, et montrant sur sa proue, comme un ornement et un emblème, le royal pilote qui n'avait péri au port qu'après avoir longtemps et glorieusement triomphé des orages.

Avant ce temps, les statues des rois n'avaient été employées qu'à décorer des tombeaux ou des églises. Celle de Henri IV fut la première qui servit à la décoration d'une place publique. On ne pouvait guère mieux commencer, si l'on considère, d'une part, les vertus du roi, et, de l'autre, les sentiments du peuple pour lui; car le peuple (laissons dire ses détracteurs) le peuple sympathise toujours avec ceux qui l'aiment véritablement, et il possède au plus haut point cette reconnaissance durable qu'on appelle la mémoire du cœur.

La statue du grand roi fut donc, tout d'abord, l'objet d'une vénération profonde. Les historiens citent un grand nombre de faits qui ne laissent aucun doute à cet égard. Tout le monde connaît l'histoire de ce mendiant poursuivant de ses obsessions un seigneur de l'ancienne cour (celle du Béarnais).

— Au nom de saint Louis, disait ce mendiant, au nom de Dieu, au nom de la vierge Marie!

Et le seigneur poursuivait sa course le long des trottoirs. Arrivé devant la statue d'Henri IV :

— Au nom d'Henri IV, ajouta le suppliant.

— Au nom d'Henri IV! reprit le vieux seigneur; tiens! Et il lui donna une pièce d'or.

(1) Voir ce curieux document dans la *Description de la ville de Paris*, par Germain Brice, t. III, p. 309.

(2) C'était la première fois, en France, qu'on voyait une statue équestre figurer sur une place publique.

Un peu plus tard, durant les troubles de la Fronde, un officier conduisant un détachement de soldats et passant devant la statue, s'arrêta tout à coup et cria : « Haut les armes! saluons celui-ci, mes amis; il en vaut bien un autre. »

Et pourtant, à peine posée sur son piédestal, cette statue avait été, pour ainsi dire, témoin des plus affreux désordres. Oh! s'il eût été donné à Henri de vivre encore sous son effigie de bronze (1) ; s'il avait pu voir ses serviteurs égorgés, sa femme exilée, et ces guerres intestines qu'il croyait avoir terminées se rallumer avec une nouvelle furie, alors sans doute il aurait repoussé ce don funeste de voir et de sentir, et il aurait répété, lui aussi, ces paroles amères que le prince de la statuaire avait gravées sur son tombeau :

> Il m'est doux le sommeil qui ferme ma paupière !
> Tant que règnent le crime et la honte ici-bas,
> Être aveugle, insensible, être airain, marbre ou pierre,
> Est un grand bien... Passant, ne me réveillez pas (2).

VII. — LE MARÉCHAL D'ANCRE ET L'ÉVÊQUE DE LUÇON. — LA MÈRE ET LE FILS.

C'est sur la place du Pont-Neuf, aux pieds même de la statue d'Henri IV, qu'une populace effrénée, après avoir exercé mille indignités sur le cadavre du maréchal d'Ancre, vint en brûler les restes défigurés. A voir la multitude se précipiter avec des cris de rage sur ce cadavre pour s'en disputer les lambeaux, on aurait cru assister à une des scènes de la terrible nuit du 24 août 1572, ou du moins on aurait pu penser qu'il s'agissait de punir un de ces grands attentats dont le peuple se souvient dans ses jours d'aveugles colères. Qu'avait donc pu faire l'infortuné maréchal pour appeler sur lui tant de haine?

Concino Concini était fils d'un notaire de Florence et l'époux d'Eleonora Galigaï, sœur de lait de Marie de Médicis. Lorsque cette princesse vint en France pour épouser Henri IV, Eleonora suivit sa maîtresse, et Concini suivit sa femme. A force de soins, d'attentions, d'adresse peut-être, celle-ci parvint à capter les bonnes grâces de la nouvelle reine, et naturellement fit retomber sur son mari une partie de la haute faveur dont elle jouissait. C'est ainsi que, dans l'espace de quelques années, Concini s'était élevé, d'une condition qui touchait presque à la domesticité, aux plus hautes dignités de l'État. Une aussi prodigieuse élévation, une aussi rapide fortune étaient de nature à exciter l'envie. On pouvait les attribuer au hasard ou à l'intrigue; mais dans tous les cas, il n'y avait rien là qui pût mériter la haine et justifier des outrages qu'on épargne même aux plus grands criminels.

Ce qu'il y eut de plus étrange dans cette étrange destinée, c'est que Concini, devenu maréchal de France, gouverneur de Normandie, possesseur d'immenses richesses, dirigeant le conseil et dominant en maître à la cour de

(1) Nous connaissons un jeune poëte (M. Louis Ulbach) qui a trouvé dans cette idée le cadre d'une ingénieuse satire contre nos mœurs contemporaines. Sans vouloir nous faire ici les apologistes *quand même* de notre epoque, sans répondre en vile prose à une accusation formulée en beaux vers, nous ne pouvons nous empêcher de dire que cette critique nous paraît en retard de trois cents ans pour le moins. Les faits qu'il nous reste à citer entre mille, prouvent que notre siècle n'a pas grand'chose à envier à celui dont on évoque le souvenir. Ce qui n'empêche pas du reste que, à part *sa mordante hyperbole*, la satire *Paris vu du Pont-Neuf* ne soit un morceau plein de sentiment et de poésie. On n'aurait pas mieux fait, même au commencement du dix-septième siècle.

(2)
> Grato m'è il sonno, e più l'esser di sasso.
> Mentre che il danno e la vergogna dura,
> Non veder, non sentir m'è gran ventura...
> Però non mi destar, deh ! parla basso.

(*Épitaphe de Michel-Ange; par lui-même.*)

Louis XIII, avait eu pendant un temps l'insigne et rare bonheur de joindre à la faveur du roi la faveur de la multitude. *Il donnait des fêtes, des tournois et des carrousels dans lesquels il brillait*, disent quelques mémoires du temps, *étant beau cavalier et adroit à toutes sortes d'exercices*. De plus il était à la fois insinuant et hardi, fastueux et économe, de telle sorte qu'on ne savait ce qu'il fallait le plus admirer en lui du courtisan ou du grand seigneur, de l'administrateur ou du politique.

Une misérable querelle de laquais lui fit perdre en un jour la faveur populaire. Un sergent de milice de garde à la porte Bussi ayant été maltraité par un des gens du maréchal, le valet fut pendu et l'hôtel du maître saccagé de fond en comble (1); *inde iræ*, de là les colères! Les princes et les courtisans, ceux qui étaient jaloux du crédit du maréchal, ceux qui briguaient la faveur du jeune roi, profitèrent de la disposition des esprits, et se liguèrent pour perdre à la fois Concini, sa femme et la reine-mère elle-même. Après quelques tentatives infructueuses, le roi donna enfin son consentement à l'arrestation du maréchal; et, le 25 mai 1617, au moment où celui-ci se présentait au Louvre selon l'usage, M. de Vitry et quelques autres officiers des gardes allèrent à sa rencontre et le tuèrent à coups de pistolet.

La nuit suivante, le corps du maréchal fut enterré secrètement sous l'orgue de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. Mais le bruit s'en était répandu par la ville, et, dès le lendemain matin, une foule tumultueuse assiégeait l'église, demandant qu'on lui livrât le cadavre de l'étranger! Comme on tardait à la satisfaire, elle força les portes, déterra le corps et le porta au Pont-Neuf où il fut d'abord attaché au gibet, puis mis en pièces et brûlé.

Voilà comment ce drame sanglant, commencé dans la cour du Louvre, s'achevait maintenant devant la statue d'Henri IV.

Tandis que s'accomplissait cet acte d'odieuse barbarie, un carrosse passant sur le Pont-Neuf heurta un homme dans la foule. Aussitôt grand tumulte; on se précipite, on entoure le carrosse, et le malheureux cocher court grand risque de passer de son siége au milieu du brasier qui consume les restes du maréchal. Heureusement un personnage assis dans l'intérieur de la voiture se montre tout à coup à la portière, et, pour détourner le péril sans doute, s'informe avec intérêt de ce qui se passait alors sur le Pont-Neuf. On lui répond qu'on brûle le cadavre du maréchal; et lui, loin de laisser paraître le moindre signe d'horreur ou de pitié, loue le zèle des Parisiens, les appelle *bons serviteurs de Sa Majesté*, et se met à crier de toutes ses forces: *vive le roi!* Le peuple imite son exemple; puis, il se range respectueusement pour lui ouvrir passage, et accompagne de ses bravos celui qu'il menaçait naguère.

Or, le personnage qui venait d'échapper ainsi à un danger imminent n'était autre que Jean-Armand du Plessis-Richelieu, évêque de Luçon, aumônier de la reine et secrétaire d'Etat. Celui qui allait bientôt devenir cardinal et premier ministre s'était trouvé fort heureux de la protection du maréchal d'Ancre, à qui il devait son élévation et sa fortune. A l'occasion d'une charge importante que celui-ci lui avait fait récemment obtenir, il lui écrivait pour le remercier et *l'assurer qu'il ferait voir par toute la suite de ses actions qu'il avait perpétuellement devant les yeux les diverses faveurs qu'il avait reçues de lui et de Madame la maréchale* (2).

(1) Cet hôtel, situé rue de Tournon, devint plus tard l'hôtel des ambassadeurs étrangers. C'est celui qui est occupé aujourd'hui par la garde municipale.

(2) Lettre trouvée dans les papiers du maréchal d'Ancre.

(*Mercure français*, t. XIV.)

Lorsqu'il tomba au milieu de l'émeute, l'évêque de Luçon venait du Louvre et se rendait chez le nonce. L'événement de la veille lui était parfaitement connu. Il n'avait rien à apprendre à ce sujet. Sans doute le danger étouffa la reconnaissance, et fit taire en lui tout autre sentiment que celui de sa propre conservation. D'ailleurs il pensa peut-être que, perdant son protecteur, il devait songer à se protéger lui-même; que la carrière du maréchal était finie, que la sienne s'ouvrait à peine... Quoi de plus? Il agit, sinon en homme reconnaissant, du moins en homme prévoyant et sage; il ferma sa porte au soleil couchant, se tourna vers l'aurore... et... *le coq chanta!*

Le maréchal d'Ancre n'a pas été mieux traité par l'histoire que par la politique. De part et d'autre, il a trouvé des préventions et des haines qui, après avoir méconnu ou nié ses qualités et ses services, menacent sa mémoire jusque dans la postérité la plus reculée. Nous ignorons, quant à nous, quels furent les crimes de sa vie, et nous ne saurions oublier qu'au moment où il mourut il venait de lever, à ses frais, une armée de six mille fantassins et de huit cents cavaliers, pour défendre Louis XIII contre les princes rebelles (1).

Concini entraîna dans sa chute celle qui l'avait le plus énergiquement aidé à parvenir au faîte des honneurs et de la puissance. Lui mort, Eleonora Galigaï devait le suivre. Arrêtée peu d'instants après l'assassinat de son mari, dépouillée de tout, conduite à la Bastille et de là à la Conciergerie, elle fut jugée, condamnée à mort le 8 juillet suivant, et exécutée le même jour. Encore une page à arracher de l'histoire du Parlement de Paris.

Jusque-là Marie de Médicis ne s'était pas doutée qu'elle fût le but des complots ourdis à ses côtés. Elle commença à comprendre enfin; et lorsque, portant ses regards autour d'elle, elle n'aperçut plus ni amis, ni flatteurs, elle eut peur de son isolement et se prit à pleurer avec amertume...

— Mon règne est fini, s'écria-t-elle, et je vois bien maintenant qu'il ne faut plus songer qu'à la couronne du ciel!

L'événement ne tarda pas à justifier ces tristes pressentiments.

Qui ne se rappelle avec une profonde tristesse la scène qui eut lieu au Louvre au moment du départ de Marie pour l'exil? Qui ne croit voir cette malheureuse reine, frappée dans ses plus saintes affections, humiliée aux yeux de tous, et sollicitant vainement la grâce de quelques-uns de ses plus fidèles serviteurs; et le roi, un enfant encore, qu'on commençait pourtant à surnommer le *Juste*, contraint, embarrassé en présence de sa mère, répondant avec impatience aux paroles qu'elle lui adressait, éludant ses prières par de feintes promesses, et se dérobant enfin par la fuite moins à la honte du remords qu'aux ennuis et à la gêne de cette dernière entrevue?

Il fallut partir. On dit que Louis voulut s'assurer par lui-même de l'exécution de ses ordres. Du haut d'un balcon de l'appartement de la reine, sa femme, il vit sa mère monter en carrosse. Puis, parcourant rapidement la galerie qui donnait sur le jardin, il alla se placer à une fenêtre d'où il put suivre le cortége de la pauvre exilée, depuis son départ du Louvre jusqu'au moment où, arrivé sur la

(1) Il est bon de faire connaître le jugement que porte sur lui un écrivain contemporain qui fut aussi l'un de ses adversaires politiques. « Quand je fais réflexion, dit-il, sur la circonstance de la mort « du maréchal d'Ancre, je ne la puis attribuer qu'à sa mauvaise destinée; ayant été conseillée par un homme qui avait les inclinations « fort douces. Et comme il était lui-même naturellement bienfaisant, « et qu'il avait désobligé peu de personnes, il fallait que ce fût son « étoile ou la nature des affaires qui eussent soulevé tant de monde « contre lui. »

(*Mémoires du maréchal d'Estrées.*)

chaussée du Pont-Neuf, il passa devant la statue d'Henri IV et disparut derrière les premières maisons de la rive opposée.

Le malheur de Marie avait fait taire tout sentiment de haine. Il y avait de la pitié dans tous les cœurs, des larmes dans tous les yeux, et les spectateurs de cette scène ne doutaient pas que le roi lui-même ne fût profondément ému. Mais lui, se relevant aussitôt et s'adressant à ceux qui l'entouraient :

— Eh bien ! messieurs, s'écria-t-il avec joie, me voilà maître enfin !

Pauvre esclave bien plutôt, qui rêvait la liberté parce qu'il échappait à la tutelle d'une mère, et qui allait passer sous le joug d'un favori pour tomber ensuite sous celui d'un premier ministre, et quel ministre ! le cardinal de Richelieu !

VIII. — BATELEURS ET CHARLATANS. — BRIOCHÉ.

Détournons les yeux de ces tristes débats de la politique des cours, et arrêtons-les quelques instants sur des scènes tout aussi bruyantes, tout aussi animées, mais inoffensives du moins et beaucoup moins sombres.

Voyez : le jour est beau ; le soleil brille d'un éclat printanier, et une foule curieuse encombre déjà les abords du Pont-Neuf d'où s'élèvent mille bruits confus, mêlés de cris, de chants et de joyeuses fanfares. C'est un pêle-mêle merveilleux, un admirable *tohu-bohu*, un vacarme adorable. *Dieu pour s'y faire ouïr tonnerait vainement ;* nous en demeurons d'accord avec le poëte ; mais qu'importe après tout ? et puis, pourquoi tonner sur si joyeuse compagnie ?

A voir les groupes nombreux qui se forment çà et là, il est aisé de reconnaître que les charlatans et les bateleurs ont dressé leurs tréteaux. Approchons-nous aussi, afin de prendre part à ces réjouissants spectacles.

Nous voici devant le petit théâtre de Brioché, établi, ainsi que nous l'avons dit, à l'angle de l'hôtel de Nevers, et placé comme une sentinelle avancée sur le chemin qui conduit du Pont-Neuf à la foire Saint-Germain. Le spectacle est vraiment composé de manière à piquer la curiosité. Sur une grande pancarte qui tapisse le devant de la scène en miniature, on lit : LA PRISE DE JÉRICHO ; — LA FONDATION DE PARIS, CAPITALE DES GAULES ; — BRIOCHÉ AMOUREUX.

Par malheur, nous sommes un peu en retard. Au moment où nous arrivons, la première pièce va finir. L'armée israélite est entrée dans Jéricho, et pour preuve du miracle qui vient de s'accomplir, on peut voir encore, grossièrement peint sur la toile du fond, un énorme soleil avec des yeux flamboyants, un nez rouge, une bouche béante et une abondante chevelure. Le moyen de douter après cela (1) !

Mais silence ! Brioché se montre en personne à la place de ses marionnettes, et sa tête couverte d'une toque bariolée de vives couleurs remplit tout l'espace compris entre la scène et les frises. Selon l'usage, il harangue le public, réclame son attention pour la pièce qui va suivre, et lui recommande surtout de ne plus *lancer avec des sarbacanes des pois au nez de ses petits acteurs qui n'y peuvent mais.*

— Messieurs et dames, ajoute-t-il en terminant, pour calmer l'impatience qui vous est naturellement habituelle ou, si vous aimez mieux, habituellement naturelle, nous allons offrir à la seigneurie de vos excellences une jolie décoration de théâtre, et une belle pièce toute neuve qui, sortant de la forge de notre cerveau toute chaude de broc en bouche, doit se gober avec jubilation et la serviette sur l'épaule.

Cette allocution terminée à la grande satisfaction du public, la tête de maître Brioché disparaît, et la toile tombe pour se relever bientôt après.

On a promis de nous faire assister à la *Fondation de Paris, capitale des Gaules*. En conséquence, le théâtre représente un superbe paysage dans les plaines de la Phrygie.

On y voit arriver le vieux Priam et la reine Hécube escortés de leurs cinquante fils. Je me trompe, il n'y en a que quarante-neuf, car l'un d'eux, le plus beau de tous, le jeune et volage Pâris manque depuis longtemps déjà aux embrassements des siens. Voilà pourquoi Priam se désole et pourquoi la reine Hécube est sur le point de maudire sa fécondité. Tout à coup un messager se présente. Pâris n'est point mort ; bien au contraire, puisqu'il arrive à l'instant même avec la belle Hélène qu'il a ravie à son époux Ménélaüs. Grande joie dans la famille ; fêtes et réjouissances pour célébrer à la fois l'heureux retour de Pâris et l'hymen des deux amants. Comme il n'est pas juste pourtant, même dans un spectacle de marionnettes, que le crime reste impuni, on apprend, au milieu des joies du festin, que la mer est couverte de voiles, et que la Grèce en armes vient réclamer l'épouse enlevée. La terreur est au comble parmi les convives. Que faire ? que devenir ?... Pâris a revêtu son armure ; il brandit sa lance d'un air menaçant, et l'on comprend déjà que l'affaire ne se passera pas sans qu'il y ait beaucoup de sang répandu.

Le rideau s'abaisse sur cette scène qui produit une vive impression sur l'auditoire. On remarque que pendant tout ce temps les sarbacanes n'ont point joué leur jeu accoutumé.

Vous croyez peut-être que nous allons assister à ces combats héroïques qui se livrèrent, pendant dix ans, sous les murs d'Ilion. Détrompez-vous. Au second acte, nous sommes sur les rives de la Seine où le beau Pâris, transporté sans doute par l'intervention de Vénus, sa protectrice, regarde couler l'eau d'un air mélancolique, et, comme aux jours de son adolescence, fait paître de nombreux troupeaux. Survient une femme jeune et belle ; c'est Lutetia, fille du chef d'une peuplade voisine, et que Pâris a épousée, car il est dans sa destinée sans doute d'épouser ou d'enlever toutes les jolies femmes qu'il rencontre. Du reste, malgré son apparente tristesse, Pâris est parfaitement heureux. Dans ses moments de loisir, il a fondé une ville à laquelle il a donné à la fois le nom de sa femme et le sien, et qui grandit à vue d'œil. En effet, au-dessus du mur d'enceinte on aperçoit déjà les clochers de Notre-Dame et les tours du Palais. Dieu sait jusqu'où irait cette prospérité vraiment fabuleuse, si à point nommé et comme pour y mettre un terme, n'arrivaient, d'un côté, la belle Hélène à la recherche du volage Phrygien, et, de l'autre, le terrible Ménélaüs toujours à la poursuite de son épouse enlevée. Ainsi placé entre deux ennemis également redoutables, Pâris se débarrasse adroitement de l'un par l'autre, et grâce encore une fois à la protection de Vénus, il entre dans un nuage et disparaît avec sa chère Lutetia.

Et voilà justement comment fut fondée la belle ville que nous habitons, et comment finit la pièce du *Roi des Mariols*.

Quant à la farce intitulée *Brioché amoureux*, nous nous bornerons à dire que c'est une imitation de Pygmalion et Galathée. Brioché est follement épris de la plus belle de ses

(1) Brioché se trompe ; ce n'est point devant Jéricho, mais avant la prise de Gabaon que Josué arrêta le soleil.
(Voir la *Bible* ; livre de Josué ; chap. x, v. 12

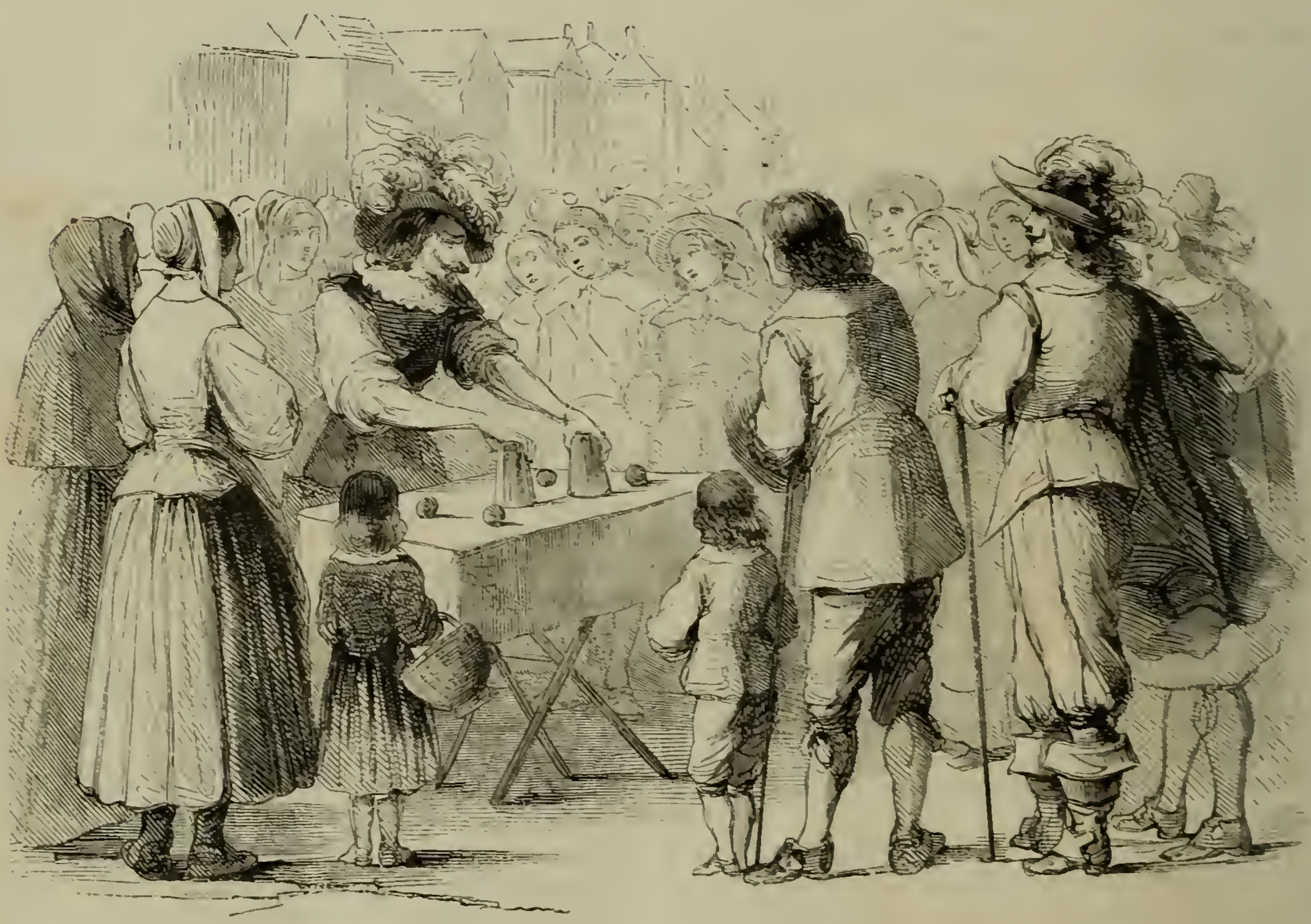
marionnettes; celle-ci s'anime au souffle de son amour, devient sa femme, et, sous le nom de la mère Gigogne, le rend père d'une multitude d'enfants parmi lesquels Polichinelle, Pierrot, le commissaire et messire Satanas.

Maintenant que Brioché a terminé son intéressant spectacle, suivons la foule et allons nous placer devant l'établissement de maître Gonin l'escamoteur. Comme il se rengorge en voyant venir à lui tous ces flots de spectateurs! comme il retrousse fièrement sa moustache, comme il secoue sa tête empanachée qu'on prendrait de loin pour celle d'un cheval des carrosses du roi!

IX. — MAITRE GONIN.

Depuis deux ans qu'il avait établi le siége de ses expériences sur le Pont-Neuf, maître Gonin faisait les délices de la population parisienne. Il faut convenir aussi qu'il était maître consommé dans l'art d'exécuter des tours de passe-passe, de faire paraître et disparaître tous les objets placés sous ses gobelets, et de jeter au nez des spectateurs, au lieu de la poudre qu'il avait prise dans ses mains, des gerbes de fleurs de toutes sortes. Son habileté était devenue proverbiale à tel point que, pour désigner un homme adroit et insinuant, un intrigant, un fourbe, un larron d'honneur ou d'autre chose, on disait : c'est un *maître Gonin*, nom qu'on donna plus tard à un autre grand escamoteur appelé Richelieu.

Les habitués du Pont-Neuf avaient tant de confiance en sa dextérité vraiment merveilleuse, qu'il aurait pu, sans ébranler le moins du monde leur aveugle crédulité, dire qu'il allait d'un coup de baguette transporter Paris au delà de Montmartre, ou renfermer toute la Seine dans un flacon.



Maître Gonin, escamoteur.

Gonin, de son côté, abusait bien aussi quelquefois de cette excessive confiance de son auditoire. Ne s'était-il pas avisé, un jour, de dire qu'il escamoterait les tours de Notre-Dame? Depuis ce temps, il est vrai, il avait imaginé successivement mille prétextes honnêtes pour se dispenser de tenir sa parole. Il objectait tantôt qu'il n'était pas suffisamment préparé, tantôt que l'église était pleine et qu'il ne fallait pas troubler l'office divin; puis, le temps était trop couvert ou trop clair, trop chaud ou trop froid. Qui pourrait dire toutes les ruses, tous les faux-fuyants d'un charlatan aux abois!

Il arriva pourtant un moment où il ne lui fut plus possible de reculer. La foule, trop longtemps abusée, commençait à se plaindre, et de toutes parts on lui criait en l'interrompant au milieu de ses plus belles opérations.

— Les tours! les tours! le tour des tours!...

Maître Gonin, après avoir fait longtemps la sourde oreille, voyant qu'il ne pouvait éluder davantage :

— Messieurs et dames, dit-il de l'air d'un homme qu'on éveille subitement, je crois entendre qu'on me rappelle la promesse que j'ai faite d'escamoter les tours de Notre-Dame.

— Oui! oui! crièrent aussitôt mille voix, les tours de Notre-Dame!

— Mordieu! messieurs, rien n'est plus facile, et je vous dirai que mon intention formelle était d'exécuter ce tour aujourd'hui même, mais... M. le prévôt et monseigneur l'archevêque de Paris viennent de me le faire défendre expressément.

Il y eut dans tout l'auditoire un long murmure de mécontentement.

— Je vous proposerais bien, poursuivit maître Gonin, d'escamoter le prévôt et monseigneur l'archevêque...

— Oui, bravo! c'est cela! cria-t-on de tous côtés, escamotez le prévôt et l'archevêque.

— Oui, messieurs, mais je courrais risque de me brouiller avec le roi et avec le pape...

— Eh bien! alors, commencez par escamoter le pape et le roi!

— Impossible! l'un est trop haut et l'autre trop loin... Croyez-moi, messieurs, le plus sûr est d'attendre qu'ils soient morts l'un et l'autre, ce qui ne peut durer guère plus de vingt-cinq à cinquante ans.

Ainsi parlait maître Gonin; et cette lutte de paroles entre lui et son auditoire se serait prolongée longtemps encore, si l'attention du public n'avait été subitement détournée par un incident qui vint fort à propos tirer l'escamoteur d'embarras. Il se fit une grande explosion du côté de la place Dauphine; quatre fusées s'élevèrent dans l'air, et aussitôt éclata une espèce de tempête musicale au milieu de laquelle on entendait mugir à la fois, comme des vents déchaînés, des flûtes, des hautbois, des violons, des tambours et des cymbales. C'est ainsi que le signor Hieronimo ou Desiderio Descombes annonçait l'ouverture de ce qu'il appelait emphatiquement ses séances *iatrochimiques*.

Tabarin.

Bientôt, dans cette concurrence de bateleurs, Tabarin ne fera pas moins de bruit en donnant la bastonnade à sa victime enfermée dans le sac traditionnel. Mais d'abord écoutons Desiderio.

X. — DESIDERIO DESCOMBES.

Par la forme comme par le fond, Desiderio ressemblait peu aux bateleurs que nous avons fait connaître. Il était pâle, de haute stature, et portait sur une robe de serge noire garnie de bandes de velours incarnat une longue chaine d'or à laquelle pendaient les portraits fort ressemblants, assurait-il, de tous les souverains d'Europe, d'Asie, d'Afrique et d'Amérique.

Élève du docteur Montalto, médecin de Florence, et venu en France à la suite du fameux astrologue Cosimo Ruggieri, il avait secoué le joug des maîtres pour voler de ses propres ailes; et maintenant il restait à peu près seul debout entre tous ces hardis aventuriers qui composaient ce qu'on avait appelé avec mépris l'*invasion italienne*.

Il signor Desiderio avait tout ce qu'il faut pour agir

puissamment sur l'esprit de la multitude. Il y avait à la fois en lui du savant et du charlatan, de l'orateur et du matamore. A le voir fièrement campé sur son théâtre, le dos cambré, la tête haute, la physionomie austère et sombre, vous l'auriez pris pour un des enchanteurs de l'épopée moderne, ou pour l'un de ces ardents champions que le souffle de la réforme avait fait éclore sur tous les points de l'Europe chrétienne. Ajoutez à cela qu'il fascinait par le magnétisme de son regard, qu'il captivait les esprits par l'étalage d'une érudition tour à tour superficielle et vraie, enfin qu'il frappait l'imagination par une faconde intarissable, singulière, toute hérissée de mots scientifiques et relevée par les éclats d'un accent étranger. Contemporain et compatriote des Stupini, des Styfoni, des Ricci, des Andrea Bajani, ces infatigables propagateurs du style macaronique (1), Desiderio les surpassait tous par la hardiesse de ses inventions en ce genre, et cousait à tous ses discours des lambeaux de cet étrange idiome, dans lesquels sa phrase hautaine se drapait insolemment comme un mendiant dans sa cape espagnole.

Depuis longtemps déjà il s'était acquis une grande réputation par son habileté à guérir les maladies réputées incurables. Il avait des remèdes pour toutes les douleurs, des baumes pour toutes les blessures, des philtres pour toutes les infirmités morales. Mais ce qui faisait surtout son orgueil et sa gloire, c'est qu'il avait récemment inventé un remède, la *panacea panacearum*, remède unique, universel, qui résumait en la concentrant la vertu de tous les autres spécifiques, et avait la propriété particulière de prolonger la vie jusqu'à cent cinquante ans, pour le moins.

Pour faire les annonces au public, distribuer ses drogues, jouer les intermèdes, l'aider enfin dans l'exécution de ses fonctions opératoires, il avait pris à son service un bouffon de l'*hôtel de Bourgogne*, nommé Galinet la Galine, et qu'il appelait *Galina Galerita*, poule hupée, par allusion à l'énorme plume rouge qui s'élevait verticalement sur le bonnet pointu du drôle.

Celui-ci était maître expert dans l'art d'amuser l'auditoire, soit qu'il le haranguât pour son propre compte, soit qu'il servît de compère au signor Desiderio, lui donnant la réplique, et complétant l'action oratoire du maître par une multitude de grimaces et de gestes plus grotesques les uns que les autres. Cette dernière partie de son emploi n'était certes ni la moins importante, ni la moins difficile, puisqu'il fallait s'identifier avec les idées, les sentiments de l'orateur et les traduire à l'instant même. En outre, c'est sur le fidèle Galinet que, pour démontrer l'efficacité de ses drogues et la supériorité de ses procédés opératoires, l'illustre Desiderio faisait ses expériences les plus décisives. Ainsi, il le purgeait, l'émétisait, le phlébotomisait, lui faisait avaler du plomb fondu, le perçait de part en part avec son épée, et peu d'instants après, le présentait guéri aux yeux des spectateurs ébahis.

Dans la circonstance que nous avons mentionnée plus haut, il signor Desiderio s'était retiré derrière la toile du fond, et après l'explosion des quatre fusées, après l'exécution de l'infernale symphonie, Galinet occupait seul le théâtre, appelant le public du geste et de la voix, l'engageant à prendre place, à écouter avec attention, et surtout à se défier des larrons et coupeurs de bourses.

— Car enfin, disait-il, vous ne devez pas tellement prêter l'oreille à la symphonie de ce passe-temps, que quelques orateurs manuels coopèrent avec le galimatias dont nous vous régalons, et s'en servent comme d'une musique plutôt pour le ravissement et prise formelle de vos bourses que pour l'amusement de vos oreilles.

Puis, il ajoutait confidentiellement et en baissant la voix de manière à n'être entendu que des spectateurs, que il signor Desiderio son maître n'était pas un farceur comme Tabarin, un charlatan comme maître Gonin l'escamoteur, un baladin comme Brioché le montreur de marionnettes; mais tout simplement un savant, un philosophe, un grand homme, et le plus habile médecin qui eût jamais existé. Pourquoi donc ne roulait-il pas sur l'or? pourquoi ne vivait-il pas dans un palais, au milieu d'un nombreux domestique? C'est qu'il était aussi modeste que savant, et qu'il aimait trop les autres pour penser à lui-même. S'il dressait ses tréteaux sur le Pont-Neuf, c'était pour être plus près de ceux qu'il aimait, et qui sans cela, peut-être, n'auraient pas osé aller jusqu'à lui.

— Si vous saviez comme il me parlait de vous encore ce matin!... Galinet, me disait-il, tu sais combien je je fais cas de ce bon peuple de Paris.... je l'aime tendrement..., et pour le lui prouver, j'ai résolu de faire, aujourd'hui même, présent d'un petit écu à chacun de nos auditeurs qui voudront bien l'accepter.

A ces mots, chacun s'approche avec empressement, s'attendant à recevoir la pièce de trois livres; mais Galinet plonge la main dans une large besace qu'il portait suspendue à sa ceinture, en tire une poignée de petits paquets, et les montrant à l'assemblée :

— Messieurs, dit-il, voici le merveilleux remède qui (avec la permission de Dieu), empêche de mourir; voici cette fameuse *panacea panacearum*, que les souverains de la terre achèteraient au prix de tous leurs trésors. Eh bien, Messieurs, c'est à vous, à vous seuls qu'elle est destinée. Jusqu'ici, le signor Desiderio avait vendu ses paquets à raison de trois livres huit sous, mais en votre considération et par une faveur spéciale, il m'a ordonné de rabattre les trois livres, ce qui fait bien un petit écu au profit de chacun de vous.

Il faut croire que ce raisonnement parut sans réplique, car en un clin d'œil, tous les petits paquets furent vendus, et cela au grand contentement de Galinet, qui par-dessus le marché régalait les spectateurs de ses plus beaux tours d'adresse et de voltige.

Au moment où Desiderio fit son entrée sur la scène aux applaudissements de toute l'assemblée, le bouffon se promenait, la tête en bas et les jambes en l'air; mais à la vue de son maître, il fit trois sauts de carpe, deux en avant, un en arrière, et se trouva debout, près de lui, dans la posture d'un suppliant.

— Qu'est-ce ci, drôle? fit le docteur étonné. Est-ce là se comporter comme une créature humaine, une créature du bon Dieu?

Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus...

Ce qui veut dire apparemment qu'il n'a pas fait les hommes pour marcher sur les mains ou courir à quatre pattes; et voilà que nous jouons ici au monde renversé, et que tu mets ta tête où j'ai mon .... Par la corbleu! je ne sais ce qui me retient que je ne te condamne à marcher de la sorte le reste de tes jours!... Allons, drôle, faites trois saluts à

(1) Le langage macaronique consiste dans l'emploi de mots de la langue vulgaire avec des désinences latines. Molière, dans la cérémonie du *Malade imaginaire*, a fait du style macaronique. Merlin Coccaïa, ou plutôt Théophile Folengio, écrivain du seizième siècle, est considéré comme l'inventeur de ce langage bizarre. Quant à l'origine du mot en lui-même, il suffit de rappeler que c'est en Italie que le *macaronisme* a pris naissance.

l'honorable assistance, et demandez-lui pardon de la posture irrévérencieuse que vous avez osé prendre devant elle.

Aussitôt Galinet s'inclina humblement par trois fois, et la foule se mit à applaudir comme pour le dédommager des reproches qu'il avait encourus pour lui plaire.

— Maintenant, ajouta Desiderio en s'adressant à l'assemblée, nous allons suivre le cours de nos expériences, *experientiarum cursum peragemus;* mais auparavant, je désirerais, souhaiterais, voudrais, demanderais, requerrais...

— Désirativement, souhaitativement, volontairement, demandativement, interrompit Galinet.

— Avec mes désiratoires, souhaitatoires, dit le docteur...

— Oui, souhaitatoires, volontatoires, demandatoires, réquisitoires, ajouta le bouffon...

— Vous remercier de votre bonne assistance et audience, dit l'un...

— Et réclamer votre indulgence, dit l'autre...

— Car, poursuivit Desiderio, pour si fécond que soit le champ de mes inventions, il devient stérile et se couvre de ronces, *steriles nascuntur avenæ*, s'il n'est arrosé par les sources de votre bienveillance et de votre indulgence.

— Voilà que çà recommence, dit tout bas La Galine, en appuyant sur la rime!

— En sorte, continua Desiderio, que sans la coopération de votre volonté, il est impossible qu'il produise des fleurs et des fruits dignes de vous être offerts.

— Comme c'est bien dit ça, mon maître! exclama Galinet au comble de l'enthousiasme.

Après ce singulier exorde, Desiderio se mit à discourir touchant la supériorité de sa doctrine, l'excellence de ses drogues et l'efficacité merveilleuse de la *panacea panacearum*, médicament doué de force et d'intelligence à tel point, qu'à peine entré dans le corps, n'importe comment, il allait droit à la maladie et choisissait les humeurs qu'il fallait expulser. Puis, parlant de lui-même, il racontait comment son incomparable savoir était moins un résultat de l'étude qu'un don de la nature. Encore au berceau, il avait opéré des cures merveilleuses et guéri sa nourrice d'un cancer au sein, rien qu'en le touchant de ses lèvres. Or, cette vertu native n'avait fait que croître avec le temps, et maintenant elle était parvenue à un tel point de développement et de puissance, qu'il lui suffisait d'un mot, d'un geste, d'un regard, pour chasser les infirmités les plus rebelles aux moyens curatifs ordinaires. Ne lui avait-il pas suffi d'approcher d'un mendiant aveugle pour lui rendre la vue (guérison fâcheuse pour celui-ci, puisqu'elle lui ôtait ses moyens d'existence)? En sorte que les aveugles qui bordaient tout un côté du Pont-Neuf l'avaient fait supplier de ne jamais passer que sur l'autre, de peur qu'il ne leur arrivât à eux ce qui était arrivé à leur malheureux camarade.

Par exemple, il avouait franchement et en toute humilité que sa science était impuissante en un point, en un seul: guérir l'ignorance, la présomption et la sottise de Messieurs de la Faculté; et cela, *propter inveteratam rei vim et malitiam* (à cause de la violence invétérée de la chose).

A ces mots, un rire bruyant éclata dans tout l'auditoire, et Galinet fit sauter en l'air son bonnet en signe de joie.

C'était là, en effet, le thème sur lequel s'exerçait le plus habituellement la verve satirique du signor Desiderio! On prétend même que la Faculté n'était pas insensible à ces attaques journalières; que les médecins n'osaient presque plus se montrer sur le Pont-Neuf; et que, lorsqu'ils y étaient conduits par hasard ou par leur mauvaise étoile, si leur fougueux adversaire paraissait tout à coup sur ses tréteaux, on les voyait fuir précipitamment le long des trottoirs pour échapper aux sarcasmes de la multitude.

Quoi qu'il en soit, la Faculté poussée à bout, et peut-être aussi jalouse des succès du charlatan, chercha à se venger en le faisant interdire. Un jour, maître Desiderio fut arrêté et conduit devant le lieutenant civil au Châtelet, comme prévenu d'exercice illicite de la médecine. La foule était consternée, et la Faculté triomphait; mais ce triomphe fut de courte durée. Desiderio plaida si bien sa cause, assure-t-on, qu'il fut mis hors de cour et de procès. Au sortir de l'audience, la foule ivre de joie l'accompagna ou plutôt le porta jusqu'à son théâtre, qu'il trouva tout jonché de couronnes de fleurs et de pièces de vers en forme de madrigal ou d'élégie. Nous en citerons une où l'auteur paraît avoir voulu jouer sur le double sens du mot *Desiderio* (désir) : .

> Le désir bien souvent change plaisir en peine,
> Mais Desiderio change peine en plaisir.
> Vous donc qui l'outragez, troupe ignorante et vaine,
> Rendez-le à notre amour ou craignez notre haine,
> Et le laissez en paix, car c'est notre *désir*.

Lorsque Desiderio reparut sur son théâtre, Galinet se précipita dans ses bras, et la foule fit retentir l'air des plus bruyantes acclamations. Dans ce moment, le charlatan était roi; il n'était plus sur des tréteaux, mais sur un trône, et de là il n'aurait eu qu'un mot à dire pour réduire éternellement ses ennemis au silence. Il se contenta de les accabler de ses mordantes railleries.

— Vous et moi, mes amis, dit-il, nous venons d'échapper à un grand danger. Ne voulaient-ils pas m'interdire? ne voulaient-ils pas m'empêcher de vous servir comme par le passé? Eh quoi! il n'y a si petit frère coupe-chou (moine servant) qui ne veuille entrer au Louvre; il n'y a harengère ni marchande de cotrets qui ne se mêle de parler de la guerre et de la paix... Les crocheteurs, au coin des rues, font des panégyriques et des invectives; l'un loue M. le cardinal, l'autre le blâme; et moi, je n'aurais pas la liberté de causer avec ceux qui veulent bien m'ouïr! En vérité, j'admire l'impertinence de ces maîtres Aliborons... ou plutôt j'ai pitié de leur folie et suis tenté de les remercier de leurs persécutions, car la gloire est pour moi, et la honte pour eux.

Galinet qui, suivant sa coutume, cherchait à compléter la pensée de son maître, fit un geste de mépris qui consistait à poser un pouce sur le nez et à placer ses deux mains ouvertes au bout l'une de l'autre en agitant les doigts comme un joueur d'instruments.

— Que me veulent-ils donc? poursuivit Desiderio. Est-ce ma faute, à moi, s'ils sont ignorants et s'ils meurent de faim? Quand l'âne ne trouve pas de chardons à manger, il se couche par terre et attend, mais il ne mord pas. Peut-être sont-ils jaloux de l'affection que vous me portez? Qui les empêche de la mériter? Pour y parvenir, je leur conseille de nettoyer au plus tôt la poussière de leurs imperfections avec les époussettes de votre bienveillance, et de recevoir un clystère de bons avis aux intestins de leur mécontentement.

Ici, Galinet fit avec ses deux mains un geste significatif, mais *intraduisible*.

— Au lieu de conspirer dans l'ombre, ajouta Desiderio, que ne viennent-ils ici, à la face du Ciel et des hommes, discuter sur les vrais principes de la matière, *de omni re scibili et non scibili?* Pourriez-vous pas m'en mener un

ici, n'en connaissez-vous point par hasard? N'en voyez-vous point?

En parlant ainsi, Desiderio tendait le bras comme s'il eût voulu désigner l'adversaire qu'il brûlait de confondre, et le fidèle Galinet imitait, en l'exagérant, le geste de Desiderio. Quelques spectateurs s'imaginèrent que l'apostrophe s'adressait à un véritable médecin, et, se retournant dans la direction du geste, ils aperçurent en effet un homme dont l'air et le costume semblaient annoncer un serviteur de la docte Faculté.

Cet homme n'était pourtant rien moins que cela. C'était tout bonnement un de ces petits rentiers oisifs, flâneurs et nouvellistes, qui semblaient avoir élu domicile dans l'endroit le plus fréquenté de Paris, où ils passaient, pour ainsi dire, leur vie, isolés, cachés, perdus dans la foule, et que, par ironie sans doute, on avait surnommés *ermites du Pont-Neuf.*

Tel était notre homme, honnête bourgeois du reste, curieux, crédule, parfaitement inoffensif et nullement médecin.

Dans le moment même où sans s'en douter il devenait l'objet de l'attention générale, il était penché, les coudes appuyés sur le parapet du pont, et s'amusait à voir couler l'eau dans la direction du Cours de la Reine-Mère. Tout à coup on se rue sur lui; vingt bras vigoureux le saisissent, l'étreignent de tous les côtés, et il se trouve porté, juché sur un bout du théâtre de Desiderio avant même d'avoir eu le temps de se reconnaître.

Il faut convenir que, dans cette circonstance, Desiderio ne fit pas preuve de cette magnanimité qu'il étalait si fastueusement dans ses discours, et, soit qu'il crût avoir trouvé enfin l'adversaire qu'il cherchait, soit que, convaincu de l'erreur commise par le zèle fanatique de ses adhérents, il voulût en profiter pour obtenir un triomphe facile; toujours est-il qu'il abusa cruellement de ses avantages.

En voyant ainsi posé à l'extrémité des tréteaux le pauvre diable que le hasard livrait à sa merci, il sourit orgueilleusement, il rejeta en arrière les boucles de sa longue chevelure, et ses yeux brillèrent d'une joie semblable à celle du tigre affamé auquel on jetterait un agneau en pâture.

— Le voilà donc enfin venu ce moment souhaité, s'écriait-il; voilà donc enfin un médecin de la Faculté! un adversaire que je vais terrasser à vos yeux, un envieux que je vais démasquer, un ignorant que je vais confondre!

— Je ne suis pas médecin, essaya de dire l'inconnu d'une voix étouffée...

— Silence! s'écrièrent ceux qui le retenaient immobile... Au lieu de marmotter entre vos dents, écoutez celui qui vous interroge.

— Eh bien! poursuivit Desiderio, regarde-moi donc en face, vil suppôt de l'enfer, et réponds si tu peux... La discussion est ouverte... je te donne le choix du sujet... Veux-tu discourir sur les causes générales ou particulières, prochaines ou éloignées, patentes ou latentes? sur les *gesta, ingesta* et *circumfusa?* sur les diverses parties du corps humain? sur les organes, le cerveau, le cœur, l'estomac, le foie, le pancréas et la rate? sur les fonctions de ces organes, la digestion, la circulation, la nutrition et la respiration? sur les maladies, la toux, la peste, la goutte, la gravelle? ou bien encore sur l'hémorrhagie et l'hémoptysie, l'hémiplégie et la paralysie? la bradyspepsie, la dyspepsie, l'apepsie, la lienterie, l'hypocondrie, l'hydropisie et l'hydrophobie?... Vous plairait-il davantage disserter sur les procédés opératoires ou les plantes médicinales? sur les préparations chimiques, galéniques, hermétiques, spagiriques? les juleps, les potions, les confections, les mixtions, les émulsions, les injections, les embrocations, les clystères, les électuaires et les apozèmes?... Mais parlez donc, morbleu! parlez... que j'aie le plaisir de vous pousser à bout d'arguments et de vous poursuivre jusque dans les derniers recoins de la logique!...

Pendant ce temps, le malheureux patient ahuri, abasourdi par ce flux de paroles débitées avec une volubilité toujours croissante, et ne comprenant absolument rien à ce qui se passait, écarquillait les yeux sans voir, ouvrait la bouche sans pouvoir articuler une seule parole, et ressemblait assez à un voyageur qui verrait hurler et gambader autour de lui des sauvages prêts à le dévorer. Comme il continuait à garder le silence:

— Eh bien! vous le voyez, s'écria Desiderio triomphant, il se tait; il est confondu; il n'a rien à répondre; il confesse son ignorance, *ignorantiam suam confitetur!*

— Maître, crièrent aussitôt des voix sorties de la foule, faut-il le jeter dans la rivière?

— Gardez-vous-en bien, mes amis, mes braves camarades!... Quant à moi, loin de lui nuire, je veux lui montrer que je n'ai point de rancune, que je suis généreux, que je sais rendre le bien pour le mal, et, pour le prouver... qu'on me l'amène; je vais lui arracher gratis une dent.

A ces mots, l'infortuné sentit une sueur froide courir par tout son corps; un mouvement convulsif agita tous ses membres; ses mâchoires claquèrent avec violence, et il essaya de balbutier quelques mots pour faire comprendre sans doute qu'il n'avait pas de dent malade. Mais Desiderio ne lui laissa pas le temps d'achever:

— Oui, mes amis, je vais lui arracher une dent, une dent qui pourrait se gâter un jour, et je ne lui demande pas de reconnaissance.

Sur un signe de l'opérateur, le patient fut placé sur une escabelle destinée à cet usage; Galinet retira du fond d'une caisse où étaient rangés les instruments de chirurgie une pince à branches recourbées et la présenta à son maître. Celui-ci la plongea aussitôt dans la bouche entr'ouverte du pauvre diable; la musique exécuta une de ses plus éclatantes fanfares, et l'on vit Desiderio, se promenant fièrement sur le devant du théâtre, présenter aux yeux de son auditoire émerveillé une énorme dent molaire toute ruisselante, qu'il venait d'enlever, assurait-il, selon les vrais préceptes de l'art: *tutò, citò et jucundè,* c'est-à-dire sûrement, promptement et agréablement.

Puis, s'adressant au patient, à demi mort de douleur et d'effroi:

— Retourne vers les tiens, lui dit-il,

Vade retro, Satanas,
Ne tombes in manus meas
Et per eas percas:
Vade retro, Satanas!

Quant aux autres, ajouta-t-il, clique inique, cynique, félique et famélique, gens de sac et de corde qui vivent aux dépens de leurs malades, les coupent, les taillent, les écorchent à merci:

De que illis faciunt saucissas atque bodinos,
Nunquam visa fuit canailla brigandior istâ...

Et je ne vois rien de tel qu'une immersion dans la Seine pour calmer leur folie, ou une fomentation d'étrivières appliquée sur les parties postérieures pour éteindre l'ardeur de leurs impertinences. *Dixi,* j'ai dit!

Aussitôt deux des vigoureux gaillards qui tenaient le patient cloué sur son banc de douleur, l'enlevèrent dans

leurs bras, le livrèrent à la foule ; et le pauvre hère, passant de main en main, fut enfin déposé hors des limites de l'empire de Desiderio, c'est-à-dire à l'entrée de la rue Dauphine, où il disparut.

Ainsi finit le spectacle; ainsi finit cette grande journée, la plus mémorable peut-être de la vie du fameux charlatan, mais non la meilleure et la plus irréprochable.

EUGÈNE LABAT.

(La troisième partie prochainement.)

Desiderio Descombes.

LES RÉGATES DU HAVRE.

Dès le commencement de juillet, une grande nouvelle avait mis en émoi tous les canotiers et tous les rivoyeurs de la Seine, depuis le quai de Bercy jusqu'à la rade du Havre, depuis les *Tritons finis* de la *Sorcière-des-eaux* jusqu'aux simples mousses des canots pêcheurs de Normandie. Le bruit avait même passé la Manche, et plusieurs barques anglaises s'étaient donné rendez-vous avec les escadrilles normande et parisienne. Le 29 juillet devait être solennisé au Havre par des régates (courses de bateaux), telles que jamais l'embouchure de la Seine n'en avait vu.

La veille du grand jour, une longue file de canots parisiens quittait le Pont-Royal, à la remorque d'un bateau à vapeur. Au même instant, les amateurs-équipiers de ces canots prenaient le chemin de fer de Rouen, revêtus de toutes sortes de costumes plus ou moins *flambarts*.

Car il faut dire que depuis les romans maritimes de M. Eugène Sue et les digressions nautiques de M. Alphonse Karr, la marine d'eau douce, appelée *canotage*, a pris des développements formidables sous les latitudes d'Asnières, de Neuilly, du Pont-des-Arts, de l'île Louviers, de la Rapée, etc. Tous les jours de fête, les convois de Saint-Germain, de Versailles et de Rouen vomissent sur les deux rives de la Seine plusieurs milliers d'artistes, d'hommes de lettres, de clercs de notaire, de surnuméraires aux finances, de trombonnes de la *Gaîté* ou de figurants des *Délassements comiques*, scrupuleusement déguisés en amiraux, en capitaines, en aspirants, en matelots et en mousses. Un homme d'esprit faisait dernièrement le portrait de ces champions du canotage avec l'*humour* et la verve qui lui sont particulières : « Leur chapeau se penche en arrière, repoussé par une touffe de cheveux bouclée au sommet du front; une vareuse grossière flotte sur leur dos; leur col se rabat avec cette grâce enfantine et pittoresque qui est propre aux matelots; une ample couche de goudron donne à tout ce déguisement un vernis et un parfum de Brest, et les chefs d'équipage portent les insignes du commandement, uniforme bleu, sabre, épaulettes. Qui n'a pas vu, aux stations d'Asnières, de Maisons, de Sèvres, descendre nos Jean Bart de la banlieue, ne peut se faire une idée de cette innocente démence. A peine débarqués, tous ces équipages courent à leurs *bords* respectifs, et passent la journée à ramer, à voguer. Puis le soir, quand la *manœuvre* a bien marché, quand on a découvert beaucoup d'îles au pont de Neuilly; quand on a exploré toutes les *baies*, toutes les *anses*, toutes les *criques* de Saint-Denis et de Saint-Ouen, on rentre, en se *hélant* de canot à canot, et en chantant des barcarolles, à moins qu'une querelle de pavillon ne s'allume au milieu de la croisière et qu'on n'en vienne à l'abordage. Alors la gendarmerie est forcée de faire *la coupe* pour aller mettre le holà. Il n'est pas jusqu'à la pêche à la ligne qui n'ait pris aussi des allures romantiques. Autrefois un pêcheur avait une grande casquette, un panier, une ligne, se posait sur une pierre et attendait la bonne volonté du goujon. Depuis le tableau de Léopold Robert représentant les pêcheurs de l'Adriatique, les pêcheurs à la ligne se sont aussi composé des accoutrements pittoresques pour

guerroyer contre le barbillon; un célèbre pêcheur des environs de Paris, qui est par-dessus le marché chanteur à l'Opéra, ne sort pour aller jeter sa ligne qu'habillé en Masaniello. »

Toute cette population de marins d'eau douce arriva donc en masse dans la rade du Havre, en même temps que leurs bateaux pavoisés y entraient à la suite de la vapeur. Les canots anglais et normands y pénétraient d'un autre côté avec leurs équipages de véritables loups de mer, dont les moustaches rousses, les visages gonflés par la chique, formaient un plaisant contraste avec les mariniers parisiens. Mais si l'apparence n'était pas pour ceux-ci, on va voir qu'ils ne perdaient rien au fond, et qu'ils surent disputer la victoire en marins d'eau salée.

Ils ne purent cependant lutter le premier jour, le gros temps n'ayant permis de mettre dehors que les embarcations de mer. Une foule immense couvrait le rivage, attendant l'ouverture des régates. La brise du nord-ouest, qui battait en côte, faisait voltiger sur les estrades les écharpes, les cachemires et les voiles de dentelles. Heureusement un soleil vif et chaud tempérait l'effet de cette brise inopportune. Longtemps on espéra que les canots de la Seine pourraient entrer en lice; mais la mer devint si grosse et si *moutonneuse*, qu'il fallut ouvrir la carrière aux seuls bateaux capables de la supporter. Ce furent :

1° Les barques pontées, gréées en sloops ou en goëlettes, qui partirent à la voile au coup de canon du *Rôdeur*, annonçant l'ouverture de la fête. Après plusieurs bordées jusqu'à la bouée mouillée au large, le *Bon-Père*, du Havre, arriva le premier, puis le *Williams-et-Frank*, barque anglaise, puis les *Deux-Cousins*, puis enfin *la Manola*;

2° Les canots de service à la rame : le *Havre*, le *Cherbourg*, le *Modeste* et le *Frascati*, prêté à des marins anglais, qui le rendirent victorieux;

3° Les bateaux de pêche : la *Belle-Poule*, le *Saint-Pierre*, la *Jeune-Olive*, et le *Jeune-Alfred*, tous quatre jugés dignes d'un prix entre leurs concurrents;

4° Enfin, les baleiniers : la *Françoise-Caroline*, qui a triomphé lestement, et ses dignes rivales, le *Graville*, la *Sorcière* et le *Rôdeur*.

Ouvertes à deux heures et demie, ces courses étaient finies avant cinq heures; et le rivage, bordé naguère d'une foule innombrable et bruyante, reprit en un instant son calme et sa solitude habituels.

Bientôt commença un banquet de cent convives, à la tête desquels figurait le célèbre peintre Horace Vernet, au milieu de toutes les autorités du Havre. A la suite des nombreux toasts portés par les marins d'eau douce et d'eau salée, le grand peintre, au nom des Parisiens, a remercié la ville hospitalière en quelques mots qui ont été couverts d'applaudissements : « Lorsque mon grand-père, il y a cent ans, a-t-il dit, plaçait parmi ses chefs-d'œuvre le tableau du port du Havre, qui lui eût dit que son petit-fils serait témoin de la prospérité inouïe que ce port a atteinte en moins d'un demi-siècle! »

Les prix étaient distribués; la fête semblait finie, mais elle devait recommencer. Les canotiers parisiens, qui n'avaient pu combattre en mer, demandèrent instamment de nouvelles régates qui furent accordées. Elles eurent lieu le lendemain sur le bassin de Vauban, au milieu d'un nouveau concours de spectateurs, et à travers les péripéties les plus intéressantes.

Cette lutte improvisée fut à la fois un tableau et un drame, dont on parlera longtemps de l'anse de *Saint-Adresse* au quai de Bercy.

Deux pavillons flottant aux deux extrémités du bassin, sur des bouées de halage, indiquent le parcours assigné aux concurrents. Ils doivent l'accomplir trois fois de suite, c'est-à-dire parcourir environ six kilomètres.

A quatre heures le signal est donné. Les canots s'élancent dans l'ordre indiqué par le sort. Voici d'abord la *Péri*, puis la *Sorcière-des-Eaux*, cette reine des courses de Paris, puis le *Jack-Easy*, terrible rival d'outre-Manche, la *Gipsy*, digne de son nom, enfin la *Fraw-Ebala*, pirogue anglaise.

Tous les rameurs, en costumes, sont courbés sur les avirons. Ceux-ci s'élèvent et s'abaissent en cadence. L'écume étincelle et roule en perles blanches. Des milliers d'yeux et des milliers de mains suivent et encouragent les combattants.

La *Sorcière-des-Eaux*, dont l'equipage marche avec un ensemble admirable, dépasse la *Péri*; mais le *Jack-Easy* va les dépasser toutes les deux. Exaltée par les hourras de la foule, la *Sorcière* redouble d'ardeur. Voilà les Anglais pelle à pelle avec les Parisiens.

Ce moment est d'une angoisse impossible à rendre! Le patriotisme des deux nations semble se disputer l'empire maritime, sous la forme de ces deux barques.

Elles se serrent de si près qu'elles s'abordent au troisième tour. Et le *Jack-Easy*, profitant de l'occasion, arrive quelques secondes avant la *Sorcière!*

Victoire glorieuse, mais glorieuse défaite, — saluées par les mêmes hourras et les mêmes applaudissements.

Les deux concurrents avouent les premiers que la question reste indécise. Une nouvelle épreuve est noblement acceptée de part et d'autre. Un nouveau prix de 300 fr. est improvisé séance tenante; une souscription le couvre en quelques minutes. Voilà les deux barques reparties.

Les hommes étaient en nage... Personne ne respirait dans l'assistance...

Au premier tour, le *Jack-Easy* prend l'avance de huit secondes. La *Sorcière* regagne deux secondes au deuxième tour. Les Anglais triomphent donc de six secondes seulement!

Vainqueurs et vaincus sont accablés de bravos, et les Parisiens se consolent d'une défaite qui leur laisse tant de gloire.

Aussi lisait-on le lendemain dans les journaux l'annonce d'un dernier épisode, digne de clore les régates du Havre :

« Une réception splendide sera faite à Bercy aux canotiers parisiens qui sont allés soutenir si dignement l'honneur des marins d'eau douce contre les marins d'eau salée. Une voiture, traînée par six chevaux richement caparaçonnés, conduira de Paris à Bercy, par les boulevards et le quai de la Rapée, avec la permission de l'autorité, les illustres rivoyeurs qui *ont failli* gagner un prix. Une grande fête nautique leur sera donnée après le banquet. »

Qu'auraient donc fait les canotiers de Bercy si leurs confrères avaient vaincu les Anglais, et que feront-ils si jamais pareil honneur leur arrive? Ils s'attelleront eux-mêmes au char des triomphateurs, et les traîneront au Capitole, c'est-à-dire à la Rapée..., toujours avec la permission de l'autorité. Ainsi soit-il!

C. de Chatouville.

MERCURE DE FRANCE.

(du 12 juillet au 12 aout.)

Académies : Prix. — Types algériens. Les *Touareg*. Les pèlerins de la Mecque. Mort de M. Bosio. — Arts : Veuvage de Mme de Sparre. La fontaine Notre-Dame. — La statue du duc d'Orléans. Le prix de 25,000 francs. Autographe de Robespierre. — Theatres : Mlle Plessy. — L'exposition d'horticulture. — Le cafe maure.

L'Académie des sciences morales et politiques et l'Académie des inscriptions et belles-lettres ont tenu leurs séances annuelles. Les honneurs de la première ont été pour M. Blanqui et pour ses curieux détails sur l'industrie espagnole. L'Académie des inscriptions a entendu la savante préface de l'*Histoire du Tiers Etat*, par M. Augustin Thierry. Puis elle a distribué des prix à MM. Neumann, Akermann, Friedlander, Cauvin, Buchon, Guessard. M. Jules de Petigny a obtenu le premier prix Gobert pour ses *Etudes sur l'histoire et les institutions mérovingiennes*. Les autres prix ont été partagés entre M. Henri Martin pour son nouveau volume de l'*Histoire de France*, et M. Monteil pour son inimitable *Histoire des Français des divers états.*

M. Bory Saint-Vincent a présenté à l'Académie des sciences un savant Mémoire sur les diverses races d'hommes qui peuplent l'Algérie : 1° sur le type atlantique, ou les Kabyles pur sang et les Maures; 2° sur le type adamique, ou les Bedouins; 3° sur le type ethiopien, ou peuples de l'Afrique centrale; 4° sur les

métis ou sang-mêlés, nommés Couloughs.

A ce propos, voici de curieux détails révélés par M. Daumas, directeur des affaires arabes, sur les tribus des *Touareg*, pillards nomades du grand désert appelé Sahara algérien. Les Touareg prétendent descendre des Turcs et méprisent les Arabes. Ils sont grands, forts, minces et de couleur blanche. Leurs yeux sont très-beaux et leurs dents éclatantes. Ils portent de grandes moustaches, et une touffe de cheveux au sommet de la tête. Le reste du crâne est rasé. Leur costume se compose d'une grande robe (*djeba*), d'un pantalon européen et d'une ceinture de laine. Les chefs seuls portent des burnous. Leur coiffure est une chaïa très-haute, fixée par une étoffe roulée en turban, et qui ne laisse voir que leurs yeux. « Des gens nobles, disent-ils, ne doivent pas montrer leur visage. »

Presque tous, riches ou pauvres, ont les pieds nus; si on leur en demande la raison, « c'est que, répondent-ils, nous n'allons jamais à pied. » Ceux d'entre eux pourtant qui, faute d'un chameau, sont obligés de marcher dans les sables, portent des espèces d'espadrilles liées à la jambe par des cordons. Leurs armes sont : une lance très-longue, dont le large fer est taillé en losange, un sabre large et long, à deux tranchants, un couteau fourré dans une gaîne en cuir appliquée sous l'avant-bras, où elle est fixée par un cordon, de manière à ce que le manche de l'instrument, qui vient s'arrêter au creux de la main, soit toujours facile à saisir et ne gêne en rien les mouvements ; un grand bouclier en morceaux de peau d'éléphant consolidés par des clous, et dont ils se servent avec beaucoup d'adresse, complète l'arsenal portatif. Les chefs, et les plus riches seulement, ont des fusils dont quelques-uns sont à deux coups.

Très-sobres au besoin, ils resteront deux ou trois jours sans boire ni manger plutôt que de manquer un coup de main ; mais, très-gloutons à l'occasion, ils se dédommagent largement après la razzia. Leur nourriture habituelle est le lait, les dattes, la viande de mouton et de chameau, et, par exception, des galettes de farine ou de kouskoussou; car ils n'ont que peu ou point de blé, et celui seulement qu'ils pillent. Ils sont riches en troupeaux de chameaux et de cette espèce de moutons qui n'ont point de laine, mais un poil très-court, et qui se distinguent par une queue énorme.

Les femmes touareg vont la figure découverte; elles sont très-belles et très-blanches: «blanches comme une chrétienne.» Quelques-unes ont les yeux bleus, et c'est, dans la tribu, un genre de beauté fort admiré. Leur costume consiste en un pantalon de saïe noire, une robe large de la même étoffe et de même couleur, et une espèce de coiffe dont nous n'avons pu saisir la description. Les plus riches se chargent de bijoux ; les autres n'ont pour tout ornement que des bracelets en corne aux avant-bras. Hommes et femmes portent au cou des colliers de talismans.

La religion des Touareg est la musulmane; mais ils prient peu, ne jeûnent point, ne font point les ablutions ordonnées. Ils ne saignent point les animaux comme le veut la loi; ils leur coupent tout bonnement la tête d'un coup de sabre. Aux jours des grandes fêtes de l'islamisme, au lieu de faire des prières, ils se réjouissent par des combats simulés, par des essais de petite guerre, qu'ils mettent en pratique à la première occasion. Ils n'ont, en un mot, de musulman que le titre, et il serait difficile qu'il en fût autrement au milieu de la vie sans cesse agitée qu'ils mènent. Ce mépris du Koran et la terreur qu'ils inspirent aux Arabes n'ont pas peu contribué sans doute à exagérer leur détestable réputation. Sous les tentes du Tell, on parle des Touareg comme autrefois, chez nous, on parlait des Turcs.

Il n'y a, au reste, qu'une voix sur leur compte :

— Quels sont leurs ennemis? demandions-nous à un Touati.

— Ils n'ont pas d'amis, nous répondit-il.

Un autre nous disait :

— Je n'ai rien vu de bon chez eux que leur beauté et leurs chameaux. Braves, rusés, patients, comme tous les animaux de proie, ne vous fiez jamais à eux, ils sont de mauvaise parole. Si vous recevez l'hospitalité chez l'un d'eux, vous n'avez rien à craindre de lui sous sa tente, ni quand vous serez parti; mais il préviendra ses amis, qui vous tueront, et ils partageront vos dépouilles.

Si nous nous dégageons de tous ces préjugés, nous trouvons chez ces peuplades des vertus de famille qui révèlent de grandes qualités instinctives. Ainsi la polygamie y est très-rare et tout à fait exceptionnelle. La dignité de la race s'y perpétue sans mélange d'alliances étrangères, même avec les Arabes, que les Touareg méprisent et dont ils se disent les seigneurs. Le deuil des morts aimés ou vénérés se porte religieusement et longtemps, et, pendant ce temps de douleur, les amis et les parents du mort laissent croître leur barbe et ne peuvent se marier.

Les Touareg font une guerre éternelle aux caravanes arabes et mauresques. La plupart de celles-ci s'entendent avec eux et se rachètent du pillage et du massacre par un tribut régulier. On les laisse aussi apporter sur les marchés publics les produits de leur industrie : esclaves, poudre d'or, ivoire, pelleteries et fourrures, etc.

— Les marchés de leur pays sont très-riches, disait un nègre, tu y trouverais tout, excepté ton père et ta mère.

— Puisque l'Académie nous a conduits à Alger, le passage suivant, extrait d'une correspondance algérienne, complétera ce que nous disions des mœurs musulmanes :

. . . Je viens d'être témoin d'une cérémonie bien curieuse pour un Européen, celle du retour des pèlerins de la Mecque dans leurs familles. Leur arrivée avait été annoncée dès la veille : toute la population se rendit au-devant d'eux, à cheval, à pied, avec les femmes, les enfants, les drapeaux des marabouts et force coups de fusil, sans lesquels il ne peut y avoir de fête chez ce peuple singulier. Je me joignis au cortége avec quelques autres personnes de ma connaissance, qui n'étaient pas moins impatientes que moi de savoir ce qui allait se passer. Après avoir ainsi marché pendant quelque temps au milieu de ce pêle-mêle pittoresque, nous aperçûmes enfin les voyageurs tant désirés, et tout le monde se mit alors à chanter ou plutôt à crier en chœur :

« — O pèlerins, dans la chambre de Dieu, avez-vous vu le prophète de Dieu?

« — Nous l'avons vu, et nous l'avons laissé à la Mecque; il y prie, jeûne, fait ses ablutions et lit les livres de Dieu, répondirent les pèlerins avec la même énergie.»

Après quoi chacun s'empressa d'aller les saluer, les complimenter, de baiser leurs vêtements et de leur offrir l'hospitalité.

C'était à qui aurait le bonheur de les posséder pour attirer sous sa tente la bénédiction du Tout-Puissant. J'ai remarqué que tous les pèlerins avaient rapporté de la Mecque des chapelets qu'ils donnaient à leurs parents ou amis, et des fioles remplies de l'eau de Birzemzem, fontaine qui se trouve dans la chambre de Dieu (Bit-Allah). Cette eau sacrée doit servir à arroser leur cadavre après leur mort.

Tous les Arabes que nous avons interrogés nous ont assuré que le voyage au tombeau du prophète était une des plus grandes et des plus rudes obligations de leur vie. Il faut, nous ont-ils dit, quitter sa famille, ses amis, son pays, pendant douze ou quinze mois; la route est souvent infestée de brigands, surtout celle de terre, et les privations auxquelles on doit se condamner sont innombrables. Il est vrai, ajoutaient-ils, que c'est en offrant à Dieu le plus de souffrances possible, que nous pouvons espérer le pardon de nos péchés.

— L'Institut est en deuil depuis le 1er août. M. Bosio, officier de la Légion-d'Honneur, membre de l'Académie des beaux-arts, vient de mourir; il naquit à Monaco, le 19 mars 1769 ; il était conséquemment âgé de 76 ans. Pajou fut son maître. Le nombre des ouvrages que nous devons au ciseau correct et gracieux de ce maître est considérable ; voici les principaux : les bas-reliefs de la colonne de la place Vendôme, le *Roi* et la *Reine de Westphalie*, exposés en 1810, l'*Amour lançant des traits*, exposé en 1812, l'*Amour séduisant l'Innocence*, l'*Aristée* de l'escalier du Louvre, l'*Hyacinthe* du Luxembourg, le *Duc d'Enghien*, exposé en 1817, la statue de Louis XIV de la place des Victoires et les inimitables bas-reliefs du piédestal, la *France* et la *Fidélité* du monument de Malesherbes de la salle des Pas-Perdus, au Palais-de-Justice, la *Nymphe Salmacis sortant du bain*, *Hercule combattant Achéloüs*, groupe en bronze du jardin des Tuileries, le quadrige de l'arc-de-triomphe du Carrousel, les bustes ou les statues de Napoléon, Louis XVIII, Charles X, Louis-Philippe, de la reine Amélie, la statue colossale de l'empereur qui couronne la colonne de Boulogne, la *Reine Hortense*, la *Duchesse de Rovigo*, *Talleyrand*, etc. Il a exécuté, pour le grand escalier du musée de Versailles, un admirable groupe en marbre blanc, représentant la *France distribuant des couronnes à ses enfants illustres*, exposé en 1844; enfin, cette année, on admirait au Salon, sous le no 2045, sa *Jeune Indienne*, en marbre blanc, ajustant à l'une de ses jambes une banlette ornée de coquillages.

— Pouvons-nous parler d'art et de mort sans rappeler le coup qui a frappé dernièrement Mme la comtesse de Sparre (autrefois Mlle Naldi du Théâtre-Italien), dans la personne de son mari, le général de Sparre, atteint d'une apoplexie foudroyante au milieu du Champ-de-Mars? « M. de Sparre, dit Pierre Durand, avait épousé, il y a vingt-quatre ans, Mlle Naldi, jeune et belle cantatrice que ce brillant mariage enleva au théâtre. La mère de Mlle Naldi avait été unie en premières noces au célèbre chorégraphe italien Vigano; son père, M. Naldi, fut tué à Paris par l'explosion d'une marmite autoclave. Le monde parisien donna son consentement et son approbation au mariage du comte avec la cantatrice, et les salons aristocratiques accueillirent et traitèrent Mme la comtesse de Sparre avec toute la bienveillance et les égards que la cour de Berlin montra depuis à Mlle Sontag, devenue

comtesse Rossi. Le monde profita de la perte que faisait le théâtre : Mme de Sparre lui a généreusement consacré le talent qui devait illustrer Mlle Naldi. Jamais la bienfaisance n'a fait un vain appel à ce talent qui, en toute occasion, s'est inscrit le premier sur le programme des concerts destinés à secourir les misères de l'hiver ou les infortunes de l'exil. Il y a quelques jours à peine, Mme de Sparre faisait encore entendre son admirable voix dans une fête musicale donnée au bénéfice d'une œuvre pieuse.—Le monde, qui l'a toujours considérée comme un de ses ornements les plus précieux, ne pouvait manquer de lui prodiguer les témoignages d'une vive et profonde sympathie dans le malheur qui vient de l'atteindre.

—C'est le 27 juillet qu'a été inaugurée la fontaine érigée dans le jardin de l'ancien Archevêché, derrière le chevet de la cathédrale. Les eaux ont jailli alors pour la première fois, et les assistants ont pu se convaincre de l'heureux effet d'ensemble et de détail que cet ornement gracieux produit à côté de l'immense monument dont il anime et vivifie en quelque sorte la sévère architecture.

La forme de la fontaine *Notre-Dame* est celle d'un petit clocher gothique, triangulaire, à jour, artistement ciselé ; au centre est placée la statue de la Vierge, et audessous et aux angles trois archanges terrassant des dragons qui lancent des jets d'eau.

On a converti en parterre les abords de cette fontaine, ce qui donne une grande fraîcheur au coup d'œil et à l'air de la place de l'ancien Archevêché.

—Deux jours après, un autre monument était inauguré dans la cour du Louvre. C'était la statue équestre du duc d'Orléans, par M. Marochetti. Le prince, tourné vers les Tuileries, est représenté en costume de général, coiffé du chapeau de ce grade et tenant son épée en arrière dans l'attitude du commandement. Le cheval, d'une stature magnifique et pleine de mouvement, porte seulement sur deux pieds. L'ensemble est satisfaisant, sans rappeler tout l'heureux effet de la statue équestre du duc de Savoie modelée par le même artiste. Le prince a un peu trop l'air d'un matamore, et pas assez la dignité d'un général qui a une armée derrière lui.

— Encore une nouvelle d'art, et celle-ci intéressera vivement les peintres. Elle est annoncée ainsi par l'*Artiste*, qui vient d'absorber la *Revue de Paris* : On offre un prix de mille livres sterling (25,000 fr.) à l'artiste qui produira le meilleur tableau à l'huile, représentant le baptême du Christ par immersion dans le fleuve du Jourdain, et servant d'illustration aux récits des évangélistes : Matthieu, chapitre 3, du 13e verset au 17e ; Marc, chapitre 1er, du 9e verset au 11e ; Luc, chapitre 3, du 21e verset au 23e ; et aux vers 79 à 86 du *Paradis reconquis* de Milton (livre premier).

Quant aux dimensions de cet ouvrage, elles ne doivent pas être au-dessous de douze pieds de haut sur six de large, ni excéder quinze pieds sur douze ; les deux principaux personnages seront au moins de grandeur naturelle. On accorde deux ans pour l'achèvement du tableau.

— Il y a eu dernièrement à Paris une vente d'autographes fort curieux. Parmi les plus poussés par les amateurs se trouvait une pièce de vers adressée par Robespierre à une dame d'Arras ; elle a été payée 500 fr. Voici les vers de l'ancien député d'Arras :

Crois-moi, jeune et belle Ophélie,
Quoi qu'en dise le monde et malgré ton miroir
Contente d'être belle et de n'en rien savoir,
Garde toujours ta modestie.
Sur le pouvoir de tes appas
Demeure toujours alarmée :
Tu n'en seras que mieux aimée,
Si tu crains de ne l'être pas.

— La grande nouvelle et la grande préoccupation des théâtres et de leurs habitués, est la fuite de Mlle Plessy du Théâtre Français. Cette jeune et charmante sociétaire, héritière des rôles et presque du talent de Mlle Mars, est partie subitement et secrètement pour Londres, et de là elle se rendra à Saint-Pétersbourg où l'on assure qu'un traitement de 45,000 francs lui est assuré pendant dix ans, au bout desquels il lui sera accordé une pension viagère de 2,000 francs, ce qui équivaut, avec les gratifications, les cadeaux et les représentations à bénéfice, qui sont très-productives dans ce pays-là, à un capital de 500 mille francs.

A ce prix, Mlle Plessy a abandonné tous les avantages résultant de son contrat avec la Comédie-Française, c'est-à-dire 14,000 francs de subvention annuelle, 4,000 francs de pension qui allaient lui être acquis dans neuf ans, ses fonds sociaux et le produit de deux mois de congé qu'elle avait obtenus tous les ans, par une faveur ministérielle contraire aux règlements de la société. On voit que le marché n'est pas des plus brillants, et que ce n'était pas trop la peine de quitter les bords de la Seine pour les brouillards de la Newa. Aussi assure-t-on que la question d'argent a été tout à fait étrangère à la détermination qu'a prise Mlle Plessy, et que la cause réelle de son départ tient à des chagrins intimes qu'elle est allée essayer de distraire ou d'oublier à sept cents lieues de son pays, mais auxquels la presse doit rester étrangère. M. A. Arnould, auteur de plusieurs romans et de beaucoup de pièces remarquables, a rejoint Mlle Plessy à Londres, et s'est présenté, dit-on, pour l'épouser, au célèbre forgeron de Gretna-Green. Mais les deux fiancés ignoraient un récent règlement provoqué par lord Brougham, et qui interdit au Vulcain-marieur d'unir aucun couple avant un séjour de six semaines dans le pays. Voilà donc M. Arnould et Mlle Plessy obligés de rester entre l'enclume et le marteau. La Comédie et la diplomatie française lui envoient ambassadeurs sur ambassadeurs pour l'amener à résipiscence pendant ce favorable délai ; mais il paraît que le repentir même ne saurait nous rendre Mlle Plessy. Elle a touché sur ses appointements russes des arrhes enrichies de diamants. M. Arnould a été nommé d'avance régisseur du théâtre Impérial, ce qui lui assure le costume et le grade de major ; car tout est militaire, comme on sait, dans l'empire du czar, même les auteurs et les comédiens. Rubini est en ce moment colonel de cavalerie, Allan est chef de bataillon ; Daudet est capitaine, Bressant est lieutenant, etc., etc. Voilà pourquoi nous ne reverrons pas avant dix ans Mlle Plessy et le major Arnould. En attendant, le Théâtre-Français a saisi les meubles et immeubles de sa sociétaire fugitive. Mais tout cela vaut-il les pleurs de la reine Anne dans le *Verre d'eau*, ou le sourire de Suzanne dans le *Mariage de Figaro*.

On nous annonce à l'instant que le mariage de Mlle Plessy et de M. Arnould vient de se conclure à Londres.

— L'exposition des produits de l'horticulture dans l'orangerie du Luxembourg s'est un peu ressentie des rigueurs de la saison. Les nouveautés proprement dites y étaient assez rares. Quelques horticulteurs cependant avaient fait des tours de force pour retarder ou avancer leurs plantes, en dépit du temps déplorable qui afflige depuis le printemps les fleurs d'été, surtout les fleurs d'orangerie et de serre chaude.

La palme de ces dernières a été enlevée par les *orchidées*, les *fuschsia* et les *pelargonium*. Ces derniers étalaient un luxe de fleurs et de nuances prodigieux à voir. On sait d'ailleurs que les *pelargonium* à odeur de rose joignent aujourd'hui l'utile à l'agréable. Les parfumeurs en font une huile qui rivalise avec celle que les Orientaux tirent de la célèbre rose de Damas. M. Dufay a obtenu pour cette culture une mention honorable. M. Rifkogel a eu la médaille d'or pour ses *brassia*. Sa merveilleuse *brassia corvani*, avec ses fleurs étranges et multipliées, ressemblait à un essaim de papillons éblouissants. M. Jacques avait fait un miracle en sauvant des intempéries de l'air une ou deux *amaryllis* et quelques *alstrœmères*.

Les roses n'ont point gardé au Luxembourg le sceptre des jardins. Le jury ne leur a pas même décerné de médaille. En revanche les œillets ont brillé d'un éclat sans pareil, notamment ceux de M. Tripet-Leblanc, qui ont remporté le premier prix. Les *mignardises* ou *mignonnettes* sont en pleine vogue cette année. (Cette vogue vivra... ce que vit un œillet.) Elles la doivent à un simple caprice de couleurs : une tache foncée au centre, avec un cercle plus clair à l'entour. Voilà ce qui passionne aujourd'hui les amateurs du genre, et ce qui a valu une médaille d'argent à M. Ragonnot-Godefroy.

Les fruits et les légumes tenaient avec honneur leur place capitale à l'exposition. Les carottes courtes de M. Dulac, ses melons faits au tour et odorants d'une lieue, quelques cerises *Reine Hortense*, *belle de Spa*, *belle Andigeoise*, et certaines groseilles qu'on eût prises aussi pour des cerises en grappe, faisaient voir à quel point de perfection les fruits les plus communs doivent arriver par une bonne culture. Les fruits conservés de M. Forêt étaient aussi fort remarquables.

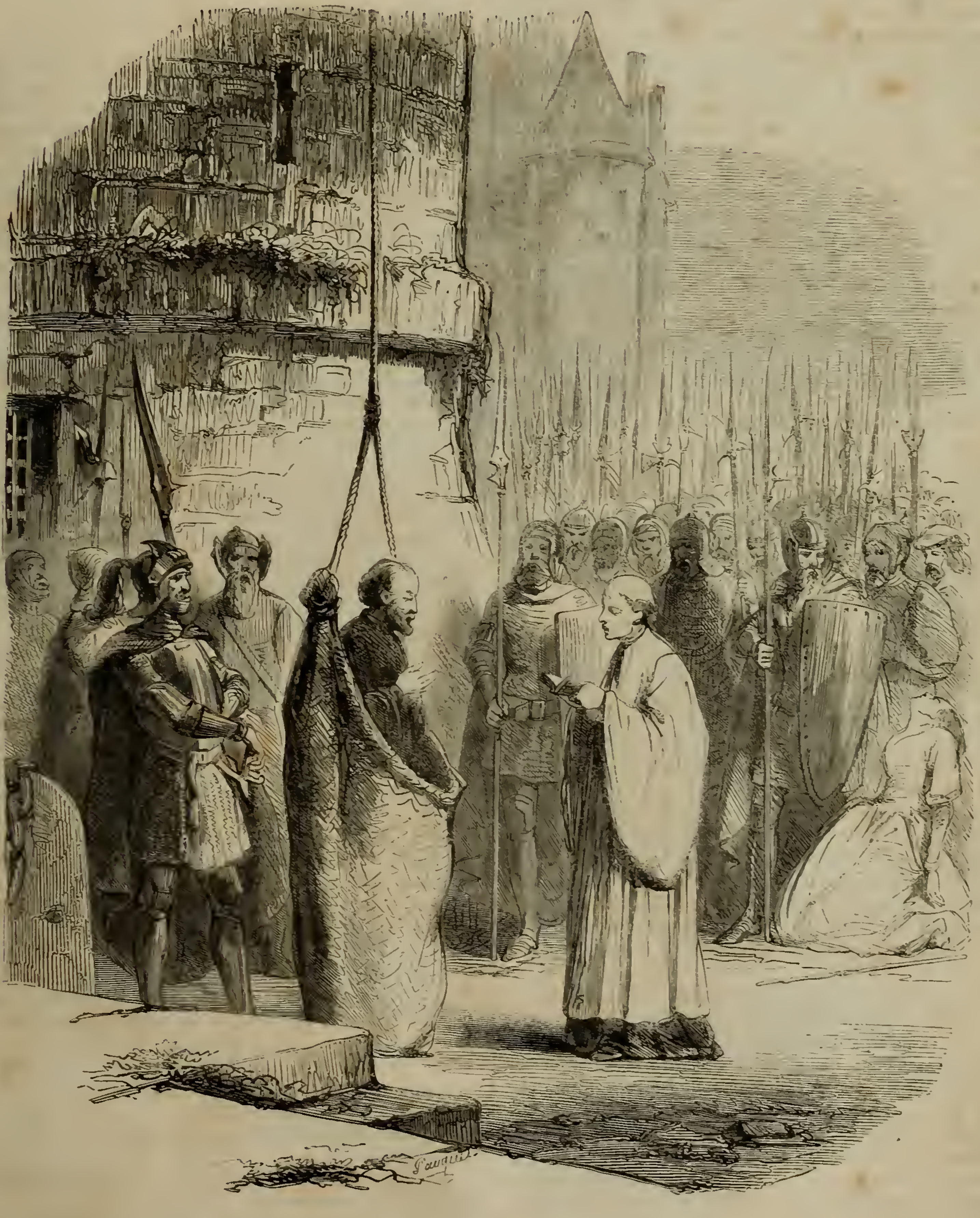
Citons encore les fleurs artificielles de M. Royer, qui pâlissaient à peine à côté de la nature, et certaine machine à treillage autour de laquelle se pressait la foule des curieux.

— Un spectacle d'un nouveau genre va remplacer, pour la curiosité parisienne, les chefs arabes et les Indiens Ioways. Une Française, établie depuis plusieurs années à Alger où ses affaires ne prospéraient pas, a conçu l'idée de transporter en France un échantillon de la musique, de la danse et du costume des Algériens. Elle est partie, il y a environ un mois, dans l'intention de fonder à Paris un café maure ; elle a emmené avec elle, pour attirer et captiver les consommateurs, une juive et une mauresque, toutes deux d'une beauté remarquable, et trois musiciens juifs, qui forment l'orchestre barbaresque complet. Ces trois artistes sont : 1° le violoniste, qui joue alternativement de deux instruments semblables au violon et appelés, l'un *rehab*, et l'autre *kamendja* ; 2° le *kitardji*, qui joue de la guitare (kouitra) ; 3° le *tarrar*, dont l'instrument est le tambour de basque (tar). Les femmes chanteront et danseront successivement.

PITRE-CHEVALIER.

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24. Batignolles.

EBBA LA DANOISE ET SA MÈRE.



Le montoir du compagnon.

Au château de Sunderborg, dans la plantureuse île d'Alsen, l'un des bailliages du Jutland méridional, on conserve avec un soin religieux, depuis près de trois siècles, une longue corde de chanvre à triple tortis. Une sorte de cabas fait de joncs solidement tressés, et dont l'ampleur est telle qu'il pourrait au besoin servir de hamac, est attaché à l'une des extrémités de la corde. Chacune de ces deux précieuses reliques a un nom dans la légende du pays : la corde s'appelle l'ÉTAGE DU PRISONNIER, et le cabas est nommé LE MONTOIR DU COMPAGNON.

Au château de Kallundborg, vers la côte occidentale de la grande île danoise de Séeland, on garde avec le même respect, avec la même piété, un simple bâton de bois blanc et une paire de petits et lourds souliers de cuir, chaussure la plus grossière du pied le plus mignon. La marche les a si fort usés autrefois, ces pesants souliers de femme, qu'il est facile de voir que celle qui les a portés ne se résigna à les quitter que lorsqu'ils furent complétement hors d'usage. Ces objets de vénération, de même que la corde et le cabas de Sunderborg, ont leur nom consacré par l'histoire; ainsi ce morceau de bois blanc, c'est LE BATON DE LA MÈRE. Quant à cette chaussure de cuir qui fait si grand'pitié à voir, qu'on souffre encore aujourd'hui pour les pauvres petits pieds qu'elle a endoloris, il y a trois cents ans, elle se nomme LES SOULIERS DE LA FILLE.

L'enchaînement fatal des jeux de la fortune lie par un même fait historique le château de Kallundborg et celui du bailliage de l'île d'Alsen. L'un et l'autre servirent de prison à Christiern II le Danois, ce roi de mémoire détestée bien plus que détestable, et qu'un peu à la légère les historiens ont surnommé le Néron du Nord.

Il y aurait sans doute de bien bonnes choses à dire, à l'endroit du tyran, pour faire excuser sa tyrannie; mais, simple conteur que nous sommes, entreprendre la justification de ceux que l'histoire condamne, ce ne peut être notre fait, car ce n'est pas notre droit. Aussi, qu'on se rassure; nous n'irons pas, abandonnant le sentier de la fable, nous jeter dans la large voie des graves discussions où cheminent magistralement les faiseurs de gros livres; nous y perdrions nos pas, et, de plus, notre allure n'y serait point de mise. Mieux vaut continuer à boiter dans son petit chemin que de tomber sur la grande route.

Un seul mot sur Christiern II, puisque son nom doit revenir souvent dans ce récit.

De compte fait, il porta trois couronnes. Gustave Wasa et ses mineurs de la Dalécarlie lui ayant enlevé celle de Suède, ce fut à un édit qui souleva contre lui les populations du Jutland que Christiern dut la perte de son double titre de roi de Danemarck et de Norwége.

Or, que disait-il cet édit du tyran, lu au prône dans toutes les paroisses du royaume, le dimanche de la Trinité, 15 juin 1522?

Il abolissait le droit de naufrage, s'entend la coutume barbare qu'on avait alors de piller les navires qui venaient échouer à la côte.

Par sa loi nouvelle, Christiern prescrivait l'humanité envers les naufragés, et il ordonnait aux officiers du gouvernement de recueillir tous les objets que la mer apportait sur la plage, afin qu'ils fussent rendus à leurs propriétaires.

Les Jutlandais, qui avaient fait leur principale étude de l'art de provoquer les naufrages à l'aide de perfides signaux, et qui regardaient le pillage des navires comme un privilége inhérent à leur qualité de voisins de la mer, accueillirent avec des cris d'indignation l'édit royal qui ruinait leur industrie et menaçait de rendre leurs côtes hospitalières. Jugeant que par cet acte de l'autorité absolue le tyran avait comblé la mesure de ses crimes et que l'heure était venue d'en faire justice, ils coururent aux armes. L'esprit de révolte souffla bientôt de toute part, et de telle sorte, et avec un tel succès, qu'enfin le droit de naufrage fut sauvé. Christiern, s'obstinant à maintenir son généreux édit, perdit du même coup ses deux dernières couronnes.

Il y avait huit ans à peu près que le monarque détrôné expiait dans le château de Sunderborg, la première de ses prisons, son amour pour le pauvre peuple et sa terrible sévérité envers les nobles, persécuteurs de celui-ci, quand, s'il faut en croire les traditions, arrivèrent les événements qui vont suivre.

De peur d'en diminuer l'autorité, nous laisserons parler la légende.

I.

Au temps où les gélinottes blanches vont chercher sous la neige les graines cachées de l'arbre dont la sève, avec soin recueillie, fournit aux enfants du Nord un vin blanc et mousseux; alors que l'intrépide habitant des bords du grand Belt va, dans l'intérêt de notre mollesse, se suspendre au-dessus de l'abîme des flots, pour dérober aux crevasses des rochers le duvet soyeux dont l'oiseau qu'on nomme eider tapisse son nid; à l'époque enfin des plus rudes travaux et des plus joyeuses fêtes de la saison des gelées, deux créatures du bon Dieu: une femme, un enfant, — la mère et sa fille, — qui avaient suivi dans le traineau public le cours glacé de la Wildau, s'arrêtèrent à un mille environ de Tondern, la ville des dentellières.

C'était le matin du saint jour de l'Épiphanie. Il va sans dire, alors, que les chemins, si pénibles qu'ils fussent à parcourir, nulle part n'étaient déserts.

Parmi les pieux usages qu'en ce pays le temps voit encore debout sur la poussière des siècles, la coutume chrétienne qui convie ceux du même nom et du même sang à célébrer en commun la fête des rois, n'est pas la moins respectée des solennités religieuses. D'après l'usage aussi, ce n'est pas chez le plus riche des proches, mais chez l'aîné des survivants que la table est dressée. Comme c'est celui-là seul qui a le droit d'offrir aux siens le gâteau consacré, il le pétrit — ainsi que son pain, — soit de mousse ou d'avoine, comme fait le pauvre habitant du Finmarck; soit de seigle ou même de pur froment, si le sort lui a donné un ciel moins rigoureux et des champs plus fertiles.

Donc, la route que suivirent la mère et la fille après qu'elles eurent quitté le traineau public était non moins fréquentée que toutes les autres; car l'heure des assemblées approchait, et — chacun de son côté, — on arrivait, même de bien loin, au rendez-vous de la famille.

Mais si la joie était sur la plupart des visages, si on entendait çà et là chanter la chanson qui donne tant de courage à marcher, on eût perdu sa peine à chercher sur les traits de la femme et de l'enfant un reflet de l'allégresse des autres voyageurs. Elles cheminaient silencieusement, à l'écart, comme si elles eussent craint d'être vues, et le chant de leurs compagnons de route semblait les importuner; la femme, voulons-nous dire, car la jeune fille aurait volontiers mêlé sa voix à celles qui s'évertuaient à faire oublier la rigueur du temps et la longueur du chemin. Mais à cette enfant que la liberté de son âge attirait vers ceux qui se faisaient ainsi la route plus facile, sa mère avait dit au départ:

— Rappelle-toi bien, Ebba, que tu ne dois pas me quitter.

Et, docile à cet ordre, Ebba, qui ne savait pas désobéir, restait auprès de sa mère.

Après trois heures de marche, elles arrivèrent enfin au terme de leur voyage. La mère s'arrêta près de la limite d'un petit bois, quand elle aperçut devant elle une espèce de chalet avec ses montées et sa galerie extérieures.

— Est-ce là? demanda la jeune fille impatiente de trouver un abri et de prendre place au foyer dont elle aperce-

vait la fumée montant du toit en noirs tourbillons dans le ciel tout brumeux.

— Oui, mon enfant, c'est là, répondit la femme. Et en répondant elle frissonna ; non pas de froid, car la rapidité de la marche faisait encore perler la sueur sur son front.

— Allons, reprit alors Ebba, et elle se disposait à courir vers l'escalier du chalet.

Par un geste rapide, l'autre arrêta l'enfant trop prompte à s'élancer.

—Non, reste, lui dit-elle; ne te souvient-il plus que tu ne dois pas me quitter?

Etonnée, Ebba regarda sa mère comme pour lui demander pourquoi elle la retenait si près du but qu'elles avaient eu tant de peine à atteindre. La femme baissa la tête et n'ajouta pas un mot.

Ce chalet était la demeure d'un chef de famille : le métayer André Friedelf.

Deux convives, les seuls qui fussent en retard, passèrent près de la mère et de l'enfant sans apercevoir celles-ci, tant la vivacité du froid activait leur marche et fixait leur attention sur un seul point, le lieu du rendez-vous. Ils gravirent lestement l'escalier pour se joindre aux convives d'André Friedelf déjà réunis dans la salle commune.

Aussitôt qu'ils furent entrés, la servante du métayer parut sur la galerie qui régnait autour de l'étage supérieur. Elle alla du nord à l'est, du sud à l'occident de la maison ; à chacun des quatre points cardinaux, elle s'arrêta un moment, et par trois fois elle agita une clochette de fer. C'est par un appel semblable que partout, alors, commençait cette fête de famille. Au dedans, on s'était compté, on n'espérait plus personne ; mais les absents néanmoins n'étaient pas oubliés. Supposant, par une pieuse fiction, que si loin qu'ils fussent, le son de la cloche du chef de la famille devait arriver jusqu'à eux, on allait ainsi, sur l'ordre du maître, les appeler aux quatre points du monde. Nul n'ayant répondu au tintement de la cloche, la servante d'André Friedelf jeta, suivant la coutume, à droite, à gauche, devant et derrière elle, quelques miettes du gâteau pour que le vent les emportât et que ceux dont on se souvenait en eussent leur part.

Les oiseaux du voisinage s'abattirent sur la manne qui tombait ; puis ils s'envolèrent joyeux, et le rite ancien fut accompli.

La servante étant rentrée, referma derrière elle la porte du chalet. Alors la mère prit par la main la jeune fille qui n'osait plus l'interroger, et résolument elle lui dit :

— Viens, mon enfant.

C'est vers la maison du métayer Friedelf qu'elle l'entraina.

Ebba, qui tout à l'heure y voulait courir étourdiment, ne s'y laissa pas conduire sans hésiter, tant le sérieux silence de sa mère l'avait vivement impressionnée. Un instant plus tôt, elle avait hâte d'y arriver, et maintenant, une terreur secrète semblait enchaîner ses pas.

Mais tandis qu'elles avancent, et qu'à chaque marche de l'escalier la mère sollicite sa fille pour que celle-ci triomphe de son effroi, il faut qu'on sache quelle est cette femme, il faut dire quelle est cette enfant. Deux mots suffiront pour tout expliquer.

La petite si fort intimidée, c'est la fille du roi Christiern lui-même; sa mère n'est pas la femme du roi, et maître André Friedelf, le métayer, est le père de cette femme.

Ebba compte à peu près douze années, et depuis douze années, le jour de l'Épiphanie voit revenir la fille du métayer au chalet paternel. Mais c'est la première fois qu'elle y conduit son enfant; il lui eût été trop pénible jusqu'alors de la rendre témoin de l'humiliation qu'elle vient y subir. Aujourd'hui, cependant, il ne lui est plus possible de lui épargner le spectacle de sa douloureuse pénitence. Mais comme en ce jour un devoir sacré, un sentiment généreux la dominent, elle suppose que son expiation, courageusement soufferte, la rendra plus respectable encore aux yeux de sa fille ; d'ailleurs, le châtiment paternel n'avilit pas, il purifie.

Pâle, mais résignée, la mère d'Ebba, tenant son enfant par la main, heurta timidement à la porte ; une voix grave, celle du maître, répondit : « Entrez. » Et, soudain, un frémissement parcourut l'assemblée. On savait au dedans quelle était celle qui frappait ainsi.

La porte céda à un léger effort, et les deux voyageuses entrèrent dans la salle du banquet.

A l'aspect de la jeune fille qui accompagnait Anne Friedelf et qu'on devinait être son enfant, la compassion se glissa dans tous les cœurs, et tous les yeux se tournèrent vers le métayer pour lui demander grâce. Lui aussi avait vu Ebba, lui aussi avait deviné que c'était là sa petite-fille, et, malgré l'empire qu'il savait en toute occasion prendre sur lui-même, il n'était pas besoin que les regards solliciteurs de ses parents vinssent rayonner jusqu'à lui pour qu'il sentît sa volonté de fer s'amollir et se fondre.

Mais, pouvait-il user de clémence envers la coupable, lui qui, par serment, dans sa sollicitude paternelle, s'était condamné à une éternelle rigueur? S'appuyant sur sa foi religieuse, il avait juré d'obtenir le pardon de sa fille dans le ciel, à force de sévérité pour elle sur la terre. Ainsi, quelque part qu'elle fût, Anne Friedelf devait venir tous les ans, à pareille époque, recevoir l'affront d'un soufflet devant la famille assemblée. C'était à la promesse qu'elle avait faite de se soumettre à cet arrêt que la coupable avait dû de n'être pas maudite par son père, quand sa mère, la chaste Gunilde, mourut de douleur.

— Ce châtiment annuel et public, avait dit André, vous sera infligé jusqu'au jour où, vous présentant ici la tête haute et le regard assuré, vous serez en droit de nous dire publiquement aussi, une main sur le cœur, l'autre levée devant Dieu : « Ma faute est rachetée, je suis la femme du roi Christiern. »

Le moment de faire cette déclaration, peut-être à jamais impossible, n'était pas venu encore ; car au lieu de demeurer debout, comme c'eût été son droit en ce cas, Anne Friedelf s'agenouilla à deux pas de la porte, et devant sa fille stupéfaite de la voir s'humilier ainsi, elle attendit la honte que sa soumission filiale l'obligeait à venir chercher tous les ans.

Ebba, qui ne pouvait comprendre pourquoi sa mère avait pris cette attitude suppliante, se pencha soudain vers elle pour la relever, mais elle fut doucement repoussée par la main qui, d'ordinaire, ne se posait sur l'enfant que pour la caresser et la bénir.

— Laisse-moi, petite, lui dit la jeune femme, c'est le jour de la pénitence, et je suis à ma place étant ainsi.

Aussitôt, sans savoir qui l'on devait implorer et ce qu'il fallait demander dans sa prière, Ebba joignit les mains et s'agenouilla à son tour.

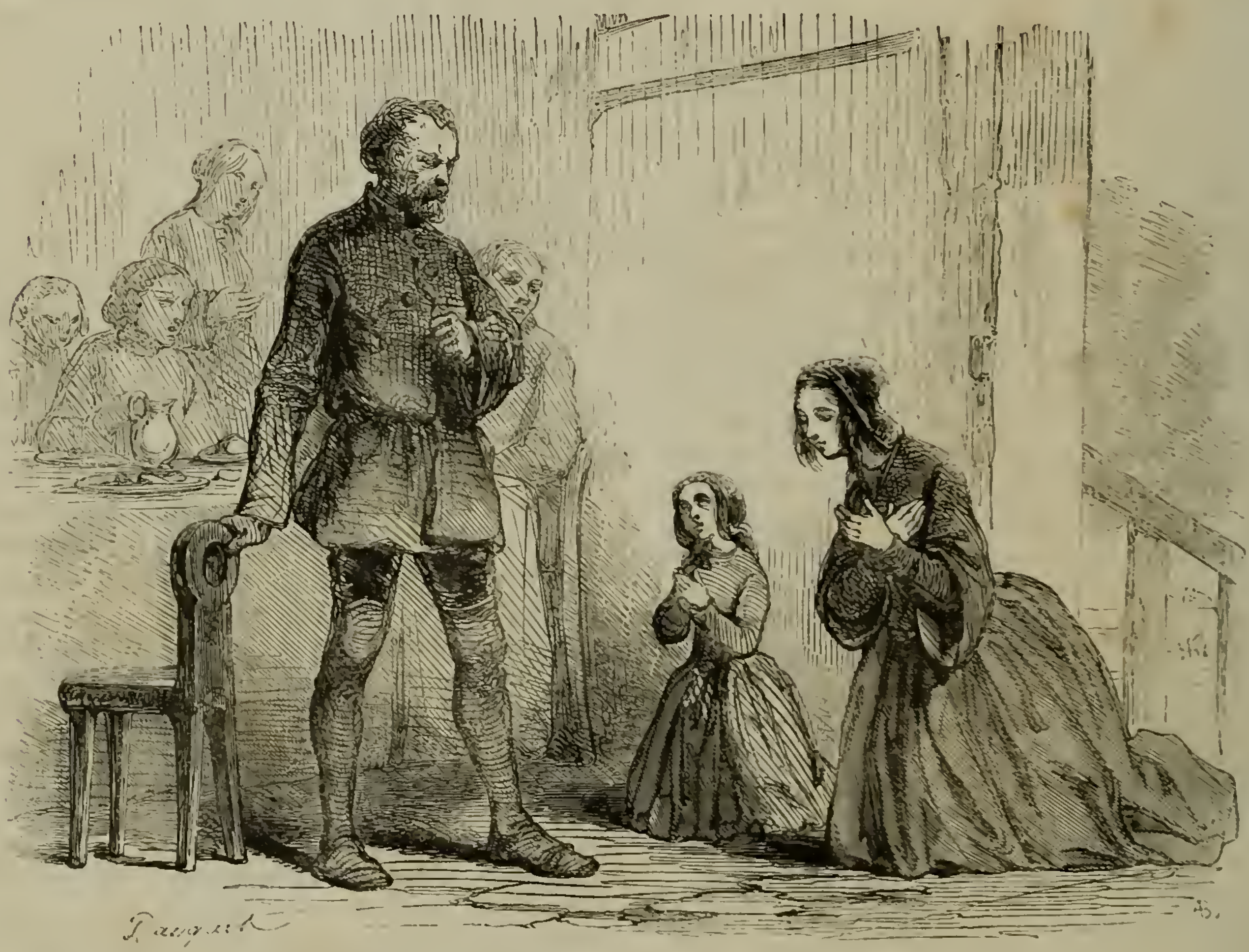
Le père se leva et se prépara à quitter cette table devant laquelle tous ses parents, ses valets même étaient assis, mais où, depuis douze ans, l'unique enfant de la maison n'avait plus sa place.

Ce père était un vieillard de haute taille et de visage austère. L'émotion qui le saisissait toujours en ce moment suprême, et que tant de fois il a vaincue ; cette émotion, que

la présence d'Ebba rendait cette fois bien plus difficile à combattre, ajoutait encore à la rudesse accoutumée de sa physionomie.

André Friedelf avait quitté sa place, avons-nous dit. Il s'avança lentement vers la pénitente. Chacun dans la salle d'assemblée gardait le silence de la stupeur, mais intérieurement chacun murmurait contre l'inflexible rigueur du chef de la famille; car, aux yeux de tous, elle semblait bien digne du pardon de son père, cette pauvre créature qui s'était relevée dans leur estime par sa religieuse exactitude à s'offrir en victime à la main qui châtie. Mais, parmi les assistants, nul ne savait qu'à chaque fois que cette main s'était levée pour frapper, l'inflexible justicier avait eu besoin de détourner les yeux pour que le courage ne manquât pas à son bras, comme il manquait à son cœur. En cet instant, ce n'était plus un seul objet de pitié qu'il avait devant lui : elles étaient deux à lutter contre sa colère affaiblie par une épreuve de douze années, et si, aujourd'hui encore, ses yeux allaient éviter de rencontrer celle qu'autrefois il avait condamnée, en pouvait-il être plus fort pour le châtiment? non, car son regard, en se détournant de la coupable, devait infailliblement tomber sur l'enfant, qui déjà lui faisait obstacle pour arriver jusqu'à la mère.

Cependant, soutenu par la pensée que cet acte expiatoire pouvait seul désarmer la justice divine, il fit quelques pas encore, puis il s'arrêta hésitant, combattu entre la sainteté du serment et le penchant à l'indulgence. Anne Friedelf, qui avait compté un à un tous les pas de son père, le voyant près d'elle enfin, croisa les bras sur sa poitrine, ferma les yeux et lui tendit son visage où se lisait,



sous la pâleur de la mort, la pieuse soumission du martyre. Ebba, dont les regards inquiets allaient avec anxiété de sa mère au vieillard, ne dit que ces trois mots : « Mon Dieu! pourquoi? » Simple et sainte question de l'enfant, qui ne suppose pas que celle de qui lui vient le pardon puisse être à son tour punissable! A peine ces puissantes paroles se furent-elles échappées des lèvres tremblantes d'Ebba, que soudain le père sentit un doux frémissement parcourir tout son être, et le charme indicible dont il était comme environné paralysa la main qui allait frapper :

— Seigneur, je ne peux pas! dit la voix de son cœur, en même temps que ses yeux allaient demander au Ciel grâce pour sa généreuse faiblesse, et bientôt après, prenant sur la table cette part du gâteau dont la piété fait offrande à Dieu lui-même, il la présenta à Ebba, toujours agenouillée, et lui dit :

— Enfant, donne cela à ta mère!

Les conviés, qui avaient suivi avec attendrissement l'action du vieux métayer, rapprochèrent simultanément leurs siéges pour faire place à la coupable pardonnée et à sa fille ; mais Anne Friedelf ne se releva pas après qu'elle eut reçu le pain de la réconciliation. C'est qu'elle n'était pas venue là seulement pour souffrir une pénitence, mais encore pour implorer une grâce.

— Approchez, lui disaient tous les yeux.

— Venez, ma fille, répéta André Friedelf.

— Viens donc, mère, ajouta l'enfant en essayant de l'attirer vers la table de la famille.

La jeune femme résista à toutes ces invitations si douces et si puissantes. Son geste annonçait bien qu'elle voulait parler; mais sa voix, brisée par la surprise et par l'émotion que lui causait l'indulgence paternelle, se refusa quelque temps à articuler les premiers mots de la prière que, chemin faisant, elle avait méditée. Enfin, l'usage de la parole lui fut rendu.

— O mon père, ô mes amis, dit-elle, sur mon salut, je vous le jure, un roi dans tout l'éclat de sa gloire ne m'aurait point fait oublier les sages conseils et le pieux exem-

ple de Gunilde Friedelf, ma sainte mère. Un roi proscrit et manquant de pain m'a dit : «Sois ma compagne», et je l'ai suivi pour adoucir l'amertume de son cœur et pour lui rendre sa misère moins lourde, en la partageant avec lui. Ma conduite fut bien coupable ; j'ai oublié que le dévouement au malheur devient un crime quand il est contraire à l'obéissance filiale. Aujourd'hui votre pardon descend sur moi, grâces vous en soient rendues au nom de mon en-

Le roi Christiern II aux pieds d'Anne Friedlef.

fant ! mais à mes yeux, ce pardon ne peut m'absoudre ; car ma mère n'est plus là pour le sanctifier par sa bénédiction, et c'est par ma faute qu'elle n'est plus là ! Cependant, si indigne que je sois de votre pitié, moi qui ne devrais que subir votre justice, j'ose vous demander un nouveau bienfait.

« Depuis huit ans, votre roi, monseigneur Christiern II, languit prisonnier dans la forteresse de Sunderborg ; depuis huit ans j'habite dans l'île d'Alsen où je n'ai chaque jour que le triste plaisir de montrer à ma fille les murs épais du cachot de son père. Voilà trois ans qu'à mon ardente sollicitation celui qui règne aujourd'hui sur le Danemarck a permis au seul fidèle serviteur qui restât encore à Christiern, de partager la captivité de son maître. Mais depuis un mois, le pauvre Tibern est mort sous les yeux du prince captif, et de nouveau, celui-ci est livré à l'isolement qui le tue. Vainement j'ai cherché dans l'île quelqu'un qui consentît à remplacer Tibern, on n'a répondu à mes prières que par des insultes ; car le peuple abusé applaudit au martyre du prince qui voulait être son libérateur. Les outrages ne m'ont pas rebutée ; j'ai la certitude qu'il existe quelque part encore une bonne âme qui se ferait gloire de continuer le dévouement du fidèle mort à la peine ; mais pour la trouver cette bonne âme, sans doute il me faudra beaucoup marcher, et je crains pour cette enfant la longueur et les dangers du voyage. J'ose donc, moi, la fille indigne, mais la bonne mère du moins, mais la sujette fidèle, vous demander pour la fille de Christiern II, la place qu'Anne Friedelf n'a plus le droit d'occuper dans cette maison. Acceptez-vous le dépôt que je vous confie ?

— Je l'accepte, dit le vieux métayer en étendant la main sur Ebba en signe de protection.

— Nous l'aimerons, répétèrent tous les autres.

Aussitôt la mère se releva et elle embrassa son enfant, qui disait en pleurant :

— Je ne veux pas te quitter.

Mais le père s'étant approché, prit la petite Ebba dans ses bras et lui retint la tête appuyée sur son sein, pour qu'elle ne vît pas partir sa mère.

Bientôt Anne Friedelf, déjà loin du chalet paternel, regagnait à travers les neiges le chemin de Tondern.

II.

La mère d'Ebba l'avait bien prévu, son voyage fut long et pénible. Cependant, un jour, la barque qui allait de Gravenstein à Sunderborg amena parmi ses passagers une femme à demi mourante de fatigue et un vieux soldat qui avait nom Esgill. Cette femme, c'était Anne Friedelf que le courage avait soutenue durant sa laborieuse recherche d'un compagnon pour le prisonnier, mais qu'une fièvre dévorante épuisait, depuis le jour où une voix lui avait enfin répondu :

— Vous qui cherchez un serviteur pour notre roi captif, n'allez pas plus loin, je suis prêt à vous suivre.

Esgill était du petit nombre de ces braves Norwégiens qui faisaient encore bonne et vigilante garde auprès de Christiern alors que le reste de son armée allait, en échange de ses armes, demander du pain aux Danois insurgés.

Certaine, maintenant, de donner au royal prisonnier de Sunderborg un cœur digne de comprendre la majesté du malheur, la courageuse femme n'avait plus qu'une inquiétude, la crainte d'arriver trop tard ; car, elle le savait bien, le poids de la solitude était un fardeau trop lourd pour Christiern ; nulle souffrance n'aurait pu le vaincre, l'ennui devait le tuer.

Quand la fille du métayer et le vieux soldat norwégien abordèrent près de la forteresse, le bruit sinistre de la fin prochaine du roi circulait dans l'île. Aussitôt Anne Friedelf fit savoir au gouverneur qu'il existait encore dans les trois royaumes un homme assez dévoué au prince dépossédé, pour vivre et pour mourir avec lui dans sa dure prison. Y mourir, c'était à cette condition seulement qu'on en permettait l'accès au fidèle. Il n'en devait pas connaître les détours, et jamais non plus il ne devait compter à l'extérieur le nombre des verroux qui fermaient la porte de la noire cellule du roi. Avant de l'admettre en présence du prisonnier, Esgill fut amené devant la troupe rassemblée hors des murs, au pied de la tour principale. Là, on lui lut la sentence qui d'avance le condamnait, s'il tentait de reconquérir sa liberté tant que Christiern serait de ce monde. On lui annonça solennellement que son nom était rayé de la liste des vivants et que c'était la tombe qui allait se refermer sur lui ; il répondit :

— Soit ! j'y consens.

Or, pendant que ceci se passait au pied de la grande tour, là-bas, plus loin, au premier rang de la foule, venue de tous les points de l'île pour voir une fois au moins celui qui se dévouait ainsi, une femme suivait, anxieuse, tous les détails de cette lugubre introduction dans la forteresse, et à chaque instant elle redoutait de voir le vieux soldat reculer devant son sublime sacrifice.

Elle eut à remercier Dieu : Esgill n'avait pas faibli. Alors, du faîte des créneaux on vit descendre l'immense cabas de jonc suspendu à la corde de chanvre, dont la longueur disait à quelle distance du sol habitait le prisonnier. Le tremblement fiévreux qui s'était emparé d'Anne Friedelf devint si violent, qu'à peine si le bâton de bois blanc sur lequel elle s'appuyait, et qui lui avait été d'un grand secours en voyage, suffisait à la soutenir.

Quand le cabas eut touché la terre, le vieux Norwégien se mit courageusement en devoir de s'y placer, et d'un signe de la main il adressa ses adieux à celle qui le réunissait au roi qu'il avait si vaillamment servi. Il donna lui-même, d'une voix ferme, l'ordre de remonter la corde ; mais la corde ne remonta pas encore ; la funèbre cérémonie n'était pas accomplie entièrement.

— Pourquoi ce retard ? demanda Esgill.

— Les prières des morts ne sont pas dites, répliqua l'officier auquel il s'adressait.

A peine ce dernier finissait-il de parler, que la triple haie des soldats se brisa en un point, pour faire passage à un prêtre qui apportait l'huile sainte à Esgill et venait réciter pour lui et près de lui l'office des trépassés. Le soldat, qui n'eût pas bronché alors que toutes les armes qui se dressaient à ses yeux eussent été braquées sur lui, pâlit et trembla devant le ministre du Seigneur qui s'avançait pour lui dire, à lui vivant, ce qu'on ne dit qu'à ceux qui ne peuvent plus rien entendre.

Honteux qu'il était de sa lâcheté, mais incapable de subir jusqu'à la fin cette épreuve, Esgill d'une main repoussa le prêtre ; dans l'autre main il cacha son front, et, d'un pas chancelant, il s'éloigna de la tour en répétant :

— Non ! non ! je ne veux pas encore mourir !

Un silence religieux d'admiration avait accueilli le généreux compagnon du prisonnier, un cri d'indignation retentit quand on vit Esgill chercher à disparaître dans la foule ; les huées éclatèrent de toutes parts, bien que parmi l'affluence des assistants il ne devait se trouver personne qui, à sa place, se fût senti plus de courage que lui.

Personne des habitants de l'île, sans doute ; mais tous ceux qui étaient venus là n'appartenaient pas au bailliage d'Alsen ; aussi vit-on, au moment où la corde s'ébranlait et où le cabas commençait à remonter, un homme, un autre vieillard se diriger résolument vers le prêtre et lui dire :

— Moi, je n'ai peur ni de la prison, ni de la mort ; remplissez votre saint ministère, mon père, je prierai avec vous.

Et il pria en effet, et il se plaça dans le cabas, et le montoir du compagnon ne regagna pas à vide la cellule de Christiern.

Durant la nuit qui suivit cet événement, une femme qui était tombée évanouie au moment où Esgill prenait la fuite, revint à elle et fut toute surprise de se retrouver dans la maisonnette qu'elle occupait autrefois à quelque distance du château de Sunderborg. Sa surprise fut bien plus grande encore quand elle reconnut, veillant à son chevet, une enfant qu'elle avait conduite, il n'y avait pas moins de six mois, bien loin de là dans le chalet d'André Friedelf, son père. Anne crut que le malheur l'avait rendue folle, car avec le réveil lui était revenu le souvenir de la lâcheté du vieux soldat norwégien ; mais l'enfant, qui devinait sa pensée, lui expliqua ainsi ce mystère :

— Ne te voyant pas revenir, mère, nous sommes venus t'attendre ici depuis quinze jours ; grand-père était près de toi quand tu tombas comme morte. Il savait bien que ta douleur venait de ce que le roi allait demeurer longtemps encore peut-être sans avoir quelqu'un pour le servir et pour le plaindre. Alors, il dit :

— Ton cœur ne sera pas trompé, ma fille.

Puis, voyant que tu ne pouvais l'entendre, mais jugeant aussi que la vie devait bientôt revenir en toi, il s'est adressé à ceux qui nous entouraient :

— Je suis André Friedelf, le métayer de Toudern-les-Bois, a-t-il ajouté ; veillez bien, bonnes gens que vous êtes, sur ma fille et sur son enfant, et dites-leur de se consoler : Christiern a maintenant un bon compagnon.

Et après il est parti, mère, et il a pris la place de celui qui venait de s'enfuir, et tant que le montoir s'est élevé, je lui ai crié adieu !

Anne Friedelf ne voulait pas croire aux paroles de sa fille, au dévouement de son père.

— Lui ! murmurait-elle, se sacrifier pour le roi ; pour

le roi que tant de fois il a dû maudire, comment se peut-il, Ebba?

L'enfant répondit :

— Voilà six mois passés que j'habite le chalet de Tondern-les-Bois, et pendant ces six mois-là, mère, je leur ai appris à vénérer celui que depuis ma naissance tu m'apprends à chérir.

III.

Cinq ans après, et encore une fois à l'époque de la rigoureuse saison, il fallut recommencer le pieux pèlerinage. De nouveau le royal captif avait fermé les yeux d'un généreux compagnon. Le lendemain même du jour où le cabas eut redescendu à terre le corps d'André le métayer, pour que les honneurs funèbres lui fussent publiquement rendus, Anne Friedelf et sa fille, qui avaient accompagné les restes du brave homme jusqu'au seuil de la dernière prison, se remirent en route, puisant dans la douleur même leur courage.

Avant de rencontrer celui de qui elles étaient en quête, elles marchèrent bien des semaines, elles eurent bien à souffrir de la fatigue et de la faim, des injures du temps et des injures des hommes. Bien des portes, soudain ouvertes pour leur donner asile, se refermèrent inhumainement devant elles aussitôt que l'une ou l'autre eut dit qui elle était elle-même, et quel aussi était le but de leur voyage. Alors, l'aveugle préjugé populaire qu'encourageait la politique du nouveau règne, avait voué à l'exécration le nom de Christiern II, et il suffisait que l'une des suppliantes fût du sang de ce roi, et que l'autre eût conservé à ce roi son amour, pour que les deux voyageuses fussent enveloppées dans l'horreur qu'inspirait le tyran détrôné. A leur nom la pitié se taisait, leur souffrance semblait justice. — Arrière! — leur disait-on, et partout l'ironie, souvent même les menaces, les contraignaient à poursuivre leur route quand leurs pieds fatigués se refusaient à la marche, quand le besoin épuisait leur corps.

Plus d'une fois Anne Friedelf, dont les forces maternelles étaient à bout, avait dit à sa fille :

— C'est doublement pour moi subir notre malheur, que de te le voir partager, mon enfant; laisse-moi chercher seule ce qu'il ne nous est pas permis de chercher à deux; j'aurai plus de courage quand je ne te verrai plus souffrir.

Mais Ebba avait juré de ne pas quitter sa mère, et pour tromper sa tendre sollicitude, elle se faisait le visage souriant, elle s'efforçait de marcher d'un pas plus assuré; elle oubliait sa faim!

Un jour pourtant, une porte qui s'était comme les autres ouverte tout à coup à leur voix, ne se referma pas de même quand elles eurent parlé; bien plus, le maître du logis, au lieu de répondre par une injure à leur prière, leur dit :

— Soyez les bienvenues, voyageuses, entrez.

Elles eurent place au feu, place à la table de cet homme; puis Anne Friedelf ayant fait connaître le pieux motif qui les avait conduites si loin de leur logis :

— Je suis l'homme que vous cherchez, dit-il, et dans un mois, jour pour jour, je vous suivrai à Sunderborg, si, ce mois durant, vous me rendez les services que j'aurai à vous demander.

La mère hésita, car il y avait dans la physionomie de cet homme une singulière expression d'arrière-pensée qui n'appelait pas la confiance. Ebba n'examina point le visage, elle entendit la promesse, et c'en fut assez pour qu'elle s'engageât à obéir en tous points.

— Mais qu'exigez-vous? demanda Anne Friedelf quand sa fille eut parlé.

— Vous le saurez demain, répondit l'homme, car il est tard et vous avez besoin de repos.

Il sema des feuilles mortes dans un coin de la chambre.

— Voilà votre lit, dit l'hôte des voyageuses, après quoi il tira la porte sur lui et alla se coucher à l'étage supérieur.

Au jour naissant, malgré tant de fatigues éprouvées, la mère et la fille ne dormaient plus. Leur hôte parut et leur parla de la sorte.

— Au-dessus de cette chambre est celle de ma vieille mère. La bonne femme n'aurait pas à se plaindre du sort, si la vue pouvait lui être rendue; car nous sommes trois frères qui travaillons pour elle. Deux de ses fils lui suffiraient; c'est pourquoi je ne demande pas mieux que d'aller égayer le roi Christiern dans sa retraite; la mort de ceux qui m'ont précédé là ne me fait point peur, j'ai été quinze ans prisonnier de guerre; je sais donc ce que c'est que de vivre entre quatre gros murs sous la garde de solides verroux. Mais, je vous l'ai dit, il faut, pour que je vous suive à Sunderborg, que vous passiez ici tout un mois; car un mois suffira à la guérison des yeux de ma mère, si chaque jour elle les baigne dans l'eau miraculeuse que fabrique un digne pasteur dont l'habitation est à huit milles d'ici. Mais de cette eau, il ne nous en reste pas une goutte, et je ne suis plus grand marcheur depuis qu'une balle suédoise m'a frappé au genou; il faudra donc que l'une ou l'autre de vous aille trouver le pasteur et lui demander une fiole de son eau, c'est le premier service que j'ai à réclamer de vous; il y a seize milles à faire pour l'aller et le retour, êtes-vous disposées à entreprendre le voyage?

— Aujourd'hui, à l'instant, et toutes deux, répondirent Ebba et sa mère.

Leur hôte ayant pris soin de leur indiquer la route qu'elles devaient suivre et de signaler les dangers et les obstacles du chemin, Anne prit son bâton blanc, Ebba la fiole qui devait servir à contenir l'eau du pasteur, et les deux femmes partirent.

Il était de grand matin quand elles se mirent en route; depuis longtemps il faisait nuit close quand elles revinrent dans la maison du futur compagnon de Christiern.

— C'est bien loin! dit Anne Friedelf, en tombant de lassitude sur un siége.

— Oui, c'est un peu loin, reprit Ebba; aussi le pasteur, qui a su d'où nous venions, nous a-t-il donné une fiole plus grande.

L'homme prit cette fiole et s'empressa de la porter à sa mère, après avoir dit aux deux femmes :

— Soupez et dormez, vous avez bien mérité la nourriture et le sommeil.

Le lendemain, positivement à la même heure que la veille, l'hôte descendit près d'Anne et de sa fille, et cette fois il dut les réveiller.

— Debout, leur dit-il, vous savez par expérience maintenant combien il y a de chemin de la maison du pasteur à la mienne; or, si vous voulez revenir aujourd'hui, il est temps de partir.

Et il leur montra la fiole qui était vide.

— Mais, dit Ebba, le pasteur m'avait assuré qu'il y en avait au moins pour toute la semaine.

— Sans doute, si l'on veut ménager l'eau et retarder d'autant la guérison; je ne partirai pas tant que ma mère n'aura pas pu me dire : « Je te vois. » C'est à vous de savoir si vous aimez mieux rester ici un mois qu'une année.

— Une année! s'écria Anne Friedelf; mais dans un an le roi Christiern n'aurait plus, hélas! besoin de compagnon; la solitude le tuerait avant que ce temps fût écoulé.

— Donc, résignez-vous à retourner chez le pasteur.

— J'irai tous les jours, répondit Ebba.

— Oui, tous les jours, dit sa mère.

Pourtant le surlendemain Anne Friedelf ne put faire que la moitié du chemin; elle attendit sa fille sur la route, luttant comme elle le pouvait contre le froid qui venait la saisir. Le jour d'après celui-ci, elle alla moins loin encore, et la semaine suivante, elle dut laisser partir seule la courageuse Ebba.

Le mois d'épreuve touchait à son terme et l'hôte des voyageuses leur avait annoncé que sa mère, près de laquelle il ne laissait pénétrer personne et que ses deux frères n'étaient pas venus visiter, commençait enfin à recouvrer la lumière. Anne pressait le départ, car elle avait également hâte et de voir cesser les fatigues de sa fille, et de donner un nouveau compagnon au roi.

Ebba allant chercher l'eau du pasteur.

— Nous partirons demain, lui dit un jour celui qui se dévouait à remplacer et le vieux serviteur Tibern et le métayer André. Demain, je fais mes adieux à la liberté et je vous appartiens; c'est pourquoi ce soir j'ai voulu réunir ici quelques amis et mes frères, afin de célébrer en commun la convalescence de notre mère que je ne dois plus revoir.

A l'heure dite, les frères, les amis arrivèrent; on se mit à table, Anne et sa fille allaient s'y asseoir avec les autres, quand leur hôte, leur montrant la porte, s'écria :

— Hors d'ici, folles et mendiantes! il n'y a plus pour vous place chez moi.

Aux deux femmes stupéfaites, aux convives étonnés, il dit en mêlant le rire à ses paroles :

— Voilà tantôt dix-huit ans que le roi Christiern m'a souffleté et arraché mes galons de sergent en m'appelant lâche devant la troupe assemblée. Quand ces deux créatures sont venues me demander de partager sa captivité, j'ai failli accepter sur-le-champ; mais c'eût été pour lui rendre sa prison si dure qu'il n'aurait plus demandé d'autre compagnon qu'un prêtre pour le confesser et deux ensevelisseurs pour le clouer dans la bière. Je me suis ravisé, pensant qu'il n'avait pas assez souffert encore, et j'ai imaginé de dire à ces quêteuses de prisonniers qu'il y avait ici une mère aveugle et qu'il me fallait de l'eau du pasteur de Lysgard pour la guérir. Je leur rends cette justice qu'elles ont vaillamment marché pour mon bon plaisir; la jeune surtout, et si j'ai dû, pendant dix-huit ans, garder ma rancune contre Christiern, je me suis amplement dédommagé et sur celle qui l'aime et sur son propre sang; ma vengeance est tardive, mais elle est bonne.

Et après cet horrible discours, il s'avança de nouveau vers les deux femmes, puis il répéta :

— Hors d'ici!

L'indignation étouffait Anne Friedelf, le désespoir enchaînait sa langue. Ebba jeta sur le misérable un regard de douleur et de mépris, et dit en emmenant sa mère :

— Je vous plains, monsieur, Dieu vous a maudit.

Elles marchaient depuis quelques minutes, sans se demander quelle route elles devaient suivre, sans pouvoir se parler, sans oser même se regarder en face, quand quelqu'un qui accourait derrière elles les atteignit et les arrêta.

C'était le plus jeune des convives du méchant :

— Mon frère est un indigne, dit-il; il ne se rappelle pas que dans notre famille tout engagement pris est sacré : il vous a fait une promesse, et je viens la tenir.

Ebba n'avait pas en vain été courageuse et dévouée.

Lorsqu'en 1542 le roi de Suède et de Norwège donna à Christiern pour nouvelle prison le château de Kallundborg, avec droit de chasse dans toute l'étendue du bailliage, Ivon Sueven, le frère de l'hôte perfide, était encore le fidèle compagnon du roi captif.

Un pêcheur de la côte, que ses voisins disaient fou, et qui n'était que poëte, a mis en complainte le pèlerinage d'Anne et d'Ebba; les fileuses d'Alsen la chantent encore à la veillée du soir sur le vieil air de ce temps-là.

Le dernier couplet dit à peu près :

Et lorsqu'après tant de peines
Le roi Christiern expira,
Ivon eut encor des chaînes,
Il porta celles d'Ebba.

MICHEL MASSON.

VOYAGE EN FRANCE.(1)

LE PAYS DE LA LOIRE.

TOURS, CHINON, AMBOISE, CHENONCEAUX, BLOIS, CHAMBORD.

Vue de Tours.

Cette partie du pays qui s'étend de Tours à Amboise, et qu'on est convenu d'appeler le *Jardin de la France*, est, à vrai dire, le berceau de notre histoire. Ici les destinées de notre monarchie se fondent, ici commence l'histoire de France. De 1152, époque à laquelle le roi Henri II épouse Éléonore de Guyenne, à 1451, époque à laquelle Dunois ajoute au trône de Charles VII cette province, la dernière que l'Anglais ait conservée sur notre sol, le pouvoir et l'influence des rois d'Angleterre inquiètent notre monarchie et l'agitent dans ses fondements. A la vérité, déjà sous Philippe Auguste et ses successeurs ils n'avaient plus de possessions en France; mais ils n'en épiaient pas moins le moment favorable de rentrer dans leurs droits abolis, et le moment se présenta lorsque la ligne directe des Capétiens vint à s'éteindre avec Charles le Beau en 1328. Edouard III, neveu par sa mère Isabelle de Philippe le Beau, prétendait avoir à la couronne des droits plus légitimes que le comte Philippe de Valois, propre neveu du roi. Heureusement, dès 1316 et à l'occasion de la mort de Louis X, décédé sans enfant mâle, les Etats généraux avaient proclamé l'exclusion des filles dans l'ordre de succession, et d'ailleurs, les factions et les déchirements qui devaient venir cent ans plus tard n'ayant point encore éclaté, l'esprit public n'en était point à cet état d'abaisse-

(1) A partir de ce jour nous publierons, sous ce titre général, un voyage complet dans les anciennes provinces de France, au point de vue historique, moral et pittoresque. Ce voyage, rédigé tour à tour par les collaborateurs les plus distingués du *Musée des Familles*, et illustré avec un soin particulier, pourra servir de *vade-mecum* à nos lecteurs dans toutes leurs excursions en France, et prouvera que notre pays offre à l'artiste et au voyageur qui savent l'étudier des merveilles et des curiosités plus intéressantes que toutes celles qu'on va chercher à si grands frais sous d'autres cieux.

ment et de démoralisation qui fait qu'on se laisse imposer un souverain étranger. Le comte de Valois monta sur le trône, et il ne resta désormais à Edouard III que la guerre pour appuyer ses prétentions : il l'entreprit. Les batailles de Crécy et de Poitiers lui livrèrent la Normandie et l'Aquitaine, la captivité du roi Jean les lui assura. En général, les Valois n'étaient rien moins que des hommes d'énergie et d'action. Beaux, élégants, doués pour la plupart des grâces de l'esprit et du corps, les qualités qui font les souverains, les vertus qui font les grands rois leur manquèrent. Il faut dire aussi que le malheur semble s'être acharné sur leur race. Charles le Sage meurt à la fleur des ans, Charles VI vit insensé, Henri II tombe dans un tournoi sous une main amie, Henri III périt assassiné. On l'avouera, c'est jouer de malheur! Que si l'on avance qu'ils furent plus insensés, plus incapables, plus dénués d'intelligence encore que malheureux, il y aura du vrai dans cette opinion. Quoi qu'il en soit, incapacité ou malheur, les rois d'Angleterre surent en profiter; et, tandis qu'ici même, dans ce beau pays de la Loire, au château de Chinon, le dauphin Charles s'abandonnait à la mollesse d'une vie livrée à ses favorites et à ses courtisans, un enfant au berceau, Henri VI, se voyait investi du trône de France. Sublime dessein de la Providence! de ce peuple misérable et délaissé, qui n'avait plus de roi et plus de pain, de ce peuple tombé en partage à tous les hasards de l'occupation étrangère, s'élança la jeune fille qui devait sauver la France, et, comme une hérétique, mourir après sur un bûcher!

Calme, résignée, et s'abandonnant à Dieu qui soutient les faibles, Jeanne d'Arc fit des miracles tels que jamais aucun saint du légendaire n'en a fait. Nulle influence étrangère n'agit sur elle, nul parti ne la dirigea, personne ne lui souffla le fanatisme. Née en 1409 à Greux, dans la paroisse de Domremy en Champagne, ses parents étaient de braves paysans, Armagnacs enragés, qui détestaient l'Anglais du fond de l'âme. De bonne heure ses trois frères avaient pris part aux combats que les enfants de Greux livraient aux enfants de Marey, petit village voisin porté pour la Bourgogne et l'Angleterre. Souvent on les voyait revenir ensanglantés dans leurs chaumières. Cet ardent amour du roi et du pays, aiguillonné par la souffrance, entoura Jeanne à son berceau. Plus tard, lorsqu'elle grandit, elle venait passer des heures et des journées entières sous l'arbre des Fées, dont les traditions de son village racontaient, de toute antiquité, les mystérieuses et divines influences. Qui saura jamais ce qui dut alors s'agiter dans son âme? Elle gardait les troupeaux de ses parents, donnait ses soins aux choses du ménage; et cependant, toujours de plus en plus grandissait en elle la conviction qu'elle était destinée à faire lever le siége d'Orléans, ce dernier rempart du dauphin, et à le conduire à Reims pour y être couronné. Il y a des convictions qui s'emparent des cœurs humains avec une puissance telle qu'on n'en peut chercher le secret que dans leur inébranlable vérité. Une chose certaine, c'est que Jeanne d'Arc conçut les siennes en dehors de toute influence visible, et qu'elle était, lorsqu'elle les conçut, parfaitement saine d'esprit et non dans cet état cataleptique dont lui ont fait si généreusement hommage certains honnêtes rêveurs, toujours en veine d'enrégimenter les exemples illustres dans leurs démonstrations systématiques.

Dans l'hiver de 1429, elle se met vaillamment à la tête d'une poignée d'hommes d'armes, et, pleine de confiance dans sa vocation, humble, mais forte, elle traverse la France et se rend à Chinon, au camp du dauphin. En allant de Châtellerault à Tours, elle entre dans l'église de Fierbois, prend une épée sur le tombeau d'un chevalier, et, le 24 février, se fait présenter au dauphin. On montre encore, parmi les ruines de l'antique château de Chinon, la salle où cette présentation eut lieu. Quant aux prodiges que devait enfanter sa présence, on les connaît; les faits parlent : le 21 mars, les Anglais abandonnent le siége d'Orléans, et deux mois après, le 17 juillet, le dauphin reçoit à Reims le sacre et la couronne.

Désormais la mission de Jeanne était accomplie, elle voulait s'en retourner auprès des siens. Après la cérémonie du couronnement, à laquelle elle assista debout et son étendard dans la main, l'étendard sans tache, étoilé de fleurs de lis d'or; après la cérémonie, elle tombe aux genoux du roi, et le suppliant de ses beaux yeux baignés de larmes : « Gentil roi, s'écrie-t-elle, ores est exécuté le plaisir de Dieu qui vouloit que vinssiez à Reims recevoir votre digne sacre, en montrant que vous êtes vrai roi et celui auquel le royaume doit appartenir. J'ai accompli ce que messire m'a commandé, qui étoit de lever le siége d'Orléans, et de faire sacrer le gentil roi. Je voudrois bien qu'il voulût me faire remener auprès mes père et mère à garder leurs brebis et bétail, et faire ce que voudrai faire (1). »

Mais les chefs de l'armée s'opposèrent à son départ. L'action qu'elle exerçait sur l'esprit des soldats était trop nécessaire pour qu'on pût songer à la laisser s'éloigner. Cédant enfin à tant de représentations et de prières, plutôt touchée que convaincue, elle resta toujours courageuse et dévouée, toujours confiante dans le droit de ses souverains et la sainteté de sa cause, mais ne se croyant plus désormais indispensable à la situation. Je ne sais, mais dans cette conduite, le sublime ne se dément pas. Et si ce courage au sein des batailles, si cette bravoure inspirée est d'une héroïne, cette résignation qui lui conseille de rester après la victoire lorsqu'elle ne se sent déjà plus l'instrument de la Divinité, cette résignation est d'une sainte.

Tombée aux mains de l'ennemi le 24 mai 1430, à Compiègne, on la traduit à Rouen, devant un tribunal de saint-office, présidé par le vicaire de l'inquisition et l'évêque de Beauvais. Il convenait aux chefs anglais de la faire juger et condamner comme sorcière, afin que le courage des soldats, persuadés qu'ils n'avaient été vaincus que par un maléfice de l'enfer, se relevât après sa mort. La fermeté de ses réponses, sa présence d'esprit, sa franchise ingénue, confondaient ses juges. On lui demandait si elle était en état de grâce : elle se recueillit, et d'un accent pensif :

— C'est une grande chose, dit-elle, de répondre à une telle question.

— Oui, c'est une grande question! s'écria alors, en l'interrompant, un des assesseurs dont l'histoire a gardé le nom (il s'appelait Jean Fabri); c'est une grande question, et l'accusée n'est pas tenue d'y répondre.

Sur quoi l'évêque, furieux, ordonna à Jean Fabri de se taire, et Jeanne d'Arc reprit :

— Si je n'y suis pas, Dieu m'y veuille recevoir, si j'y suis, Dieu m'y veuille conserver.

Ensuite, lorsqu'on l'interrogea sur son étendard :

— Je le portais au lieu de lance pour éviter de tuer quelqu'un, je n'ai jamais tué personne.

Et comme on lui demandait quelle force mystérieuse elle attribuait à ce drapeau :

— Je disais : Entrez hardiment parmi les Anglais, et j'y entrais moi même.

Jeanne d'Arc fut condamnée comme hérétique *trans-*

(1) *Chronique de la Pucelle.*

gressant la loi divine et les ordonnances canoniques, et le 30 mai 1431 le bûcher se dressa pour elle, à Rouen, sur la place du Marché.

Elle mourut.

Le roi Charles VII ne fit pas un pas pour sauver la pauvre jeune fille à laquelle il devait sa couronne et la vie.

Cependant le charme souverain que Jeanne avait évoqué contre les Anglais ne cessa point avec sa mort. Cette haine de la domination étrangère, qu'elle avait soufflée au cœur des Français, continua à les unir les uns aux autres; l'Anglais reculant de jour en jour finit par perdre pied, et au bout de vingt ans de lutte, Charles VII put s'intituler vraiment roi de France. Soit que les années et l'expérience eussent agi favorablement sur lui, soit que les circonstances le servissent mieux, ses facultés semblèrent prendre un essor nouveau, ses talents se développèrent. Il réprima la licence des soldats, dompta l'arrogance des princes et des grands vassaux, et sut par là se conquérir l'amour de son peuple. Il institua des compagnies regulières dont les chefs devinrent responsables des délits des soldats, et, sur la demande de l'empereur Frédéric III, qui guerroyait avec les Suisses au sujet de l'héritage de Toggenburg, le dauphin Louis se chargea de conduire hors des frontières du royaume tous les écorcheurs, routiers et Armagnacs, derniers restes des temps barbares. Le dauphin vit les Suisses à la bataille de Saint-Jacques où ils succombèrent, et résolut dès ce moment d'attirer à tout prix ce peuple dans ses intérêts. Dieu sait si l'entreprise lui réussit plus tard! Outre ses troupes régulières, Charles VII institua dans les villes des compagnies de francs-archers. Dès ce jour c'en fut fait des armées féodales, les grands vassaux virent diminuer leur importance, et, le roi se sentant environné de forces indépendantes, la monarchie s'établit sur des bases absolues.

Telle fut l'œuvre de Charles VII, monarque plus fin, plus clairvoyant que ne l'imaginèrent ses hauts barons qu'il joua; et cette œuvre eut pour théâtre ce beau pays de la Loire, dont les châteaux lui plaisaient tant.

Près les Ormes, vous rencontrez Haie où naquit Réné Descartes, un peu plus loin est le village de Fierbois dont nous parlions tout à l'heure. A Montbazon, vous trouvez une ruine de l'effet le plus pittoresque, laquelle ruine fut jadis un splendide château appartenant à l'intrigante et superbe ennemie de la duchesse de Longueville. Si, en idée, nous descendons la Loire un peu plus bas, nous arrivons au couvent des Trappistes, à l'abbaye de Meilleraye, où M. de Rancé vint chercher un refuge. Rancé fut abbé de la Trappe, et réforma l'ordre qui s'était beaucoup relâché de sa sévérité. Par un décret de l'Assemblée nationale, les Trappistes furent chassés de France en 1790, ils se rendirent alors en Angleterre, puis à Val-Sainte, dans le canton de Fribourg, et recouvrant, en 1817, le droit de rentrer en France, ils vinrent s'établir dans l'ancien couvent des Bernardins à l'abbaye de Meilleraye, fermée depuis en 1831.

Non loin de Meilleraye est Palais, où naquit, en 1079, Pierre Abailard, cet homme merveilleux, dialecticien et poete à la fois, lumière de la philosophie et de la théologie, qui fit un moment qu'à Paris on compta plus d'étudiants que de bourgeois, et dont la renommée est aujourd'hui tellement effacée, qu'il ne lui reste pour dernière gloire que d'avoir été aimé d'Héloïse. Mais je m'aperçois que j'ai quitté la ligne directe qui conduit à Tours, et je me hâte d'y rentrer par Chinon, patrie de Rabelais, le gentilhomme tourangeau par excellence.

Enfin nous arrivons: la ville de Tours est agréablement située au milieu d'une vaste plaine entre la Loire et le Cher, et s'entoure, non sans grâce, d'une ceinture de collines fleuries, d'où ressortent ses donjons gothiques, ses ruines, et ses croulantes abbayes. La ville a un double aspect, et participe à la fois de l'élégance moderne et du pittoresque des temps anciens; çà et là de belles maisons neuves dans des rues convenablement alignées, et, dans leur voisinage, la cathédrale, les tours de l'abbaye Saint-Martin, les restes du vieux château. — Saint Martin et saint Grégoire furent tous deux évêques de Tours. Sur le premier, je ne connais guère que la légende du manteau partagé avec un pauvre mendiant. Quant au second, né en 539, mort en 595, et qui a écrit l'histoire des Francs depuis leur établissement dans les Gaules jusqu'à son époque, c'est le plus ancien historien que nous ayons.

A un quart de lieue s'élève Plessis-les-Tours, qui fut jadis le château de plaisance de Louis XI, et dans lequel ce monarque hypocrite rendit l'âme en 1483. Le corps de bâtiment est d'une médiocre apparence, et s'appuie sur une tour dont les fondements peuvent être anciens, mais qui a été nouvellement reconstruite. Un jardin fruitier entoure le château. Quand nous le visitâmes, trois enfants étaient là qui jouaient dans l'herbe, tandis qu'une vieille gouvernante, assise à quelques pas sur un banc de pierre, en tenait entre ses genoux un quatrième qu'elle peignait avec un air de méthodique gravité. — Tel est aujourd'hui le lieu où Louis XI passa les dernières années de sa vie dans la terreur et les angoisses, la citadelle où veillaient jour et nuit d'innombrables archers toujours prêts à tirer sur quiconque franchirait les limites défendues. L'intérieur de l'habitation offre un aspect des plus ordinaires. Désormais a disparu la salle où le roi, lorsque sa santé ne lui permit plus d'aller chasser au dehors les chevreuils et les cerfs, se donnait l'incroyable délassement d'une chasse... aux souris. Se repaître de l'agonie et des tortures d'un si misérable animal! Ici le fait est caractéristique. Les Romains aimaient les gladiateurs, les Espagnols, les taureaux. Barbarie, dites-vous. Oui sans doute, mais au moins c'est là une barbarie qui s'avoue au grand jour! Maintenant que pensez-vous si, de cet intérêt fougueux et passionné qu'on a vu prendre aux luttes de la force et du courage, vous passez au spectacle d'un homme, d'un roi, s'amusant à harceler entre quatre murailles une souris qu'il fait mourir à petit feu? Dieu me pardonne, mais si je ne me trompe, c'est plutôt là le passe-temps d'un chat!

Rentré à Tours, je commençai mes excursions par la cathédrale, l'un des plus magnifiques monuments du style gothique qui existent en France. L'église a la forme d'une croix latine, et le chœur, composé presque exclusivement de gigantesques fenêtres à vitraux, entre lesquelles se dressent les nervures de la voute, le chœur avec son immense foyer de cristal, que le soleil embrase de tous les feux du diamant, présente un spectacle admirable, inouï, fait à souhait pour la prière et l'extase. Est-ce bien là l'œuvre des hommes? Est-ce de la couleur, cet assemblage merveilleux, éblouissant, que l'on prendrait pour l'incarnat, l'azur et le sinople épandu sur la robe des fleurs et des papillons, et broyé avec un rayon de soleil par quelque main divine en un mortier de diamant? Deux tours élégantes, auxquelles on grimpe sans trop de fatigue, surmontent comme deux mâts gigantesques le vaisseau de la cathédrale, et de là vous embrassez d'un regard la ville entière et la campagne.

Non loin de l'église Saint-Martin, vous rencontrerez à Tours une maison petite et sans apparence, habitée aujourd'hui par un tanneur qui l'embaume des parfums de

son agréable métier, et laquelle a jadis appartenu à Tristan l'Ermite, le fameux prévôt de Louis XI. A diverses places se retrouvent les armes de Tristan, armes-parlantes, s'il vous plaît, et empruntées à sa profession; une très-jolie corde passée à un collier. Le drôle se faisait gloire de ses fonctions d'exécuteur. Vous remarquerez dans cette maison un escalier en brique fort original, tout enrichi d'ornements gracieux, et conduisant à une plate-forme d'où maître Tristan correspondait par signaux avec Plessis-les-Tours. Un autre bâtiment, qu'on trouve près de là, fut la chancellerie de Louis XI; maintenant il appartient à un riche banquier qui l'a fait meubler dans le style gothique.

Je l'ai dit, nombre de constructions élégantes enrichissent la ville, dont les environs abondent en villas ravissantes. Je me trouvais à Tours pendant les fêtes de Juillet, et je suppose que c'est à la solennité des anniversaires que je dus de voir, à défaut de feux d'artifice et autres illuminations, l'innombrable quantité d'honnêtes bourgeois qui encombraient les trottoirs de la rue Royale et le pont de la Loire. Je ne passai que deux jours à Tours, et pendant deux soirées la pluie tomba. Nous eûmes à l'essuyer aussi sur la route d'Amboise. Fâcheux contre-temps, qui gâta fort pour moi l'aspect de ces rochers de la Loire qu'on m'avait dépeints comme très-pittoresques.

Amboise est à six lieues de Tours et ne compte guère que par son château, car pour le reste de la ville, c'est un assez pauvre nid orné d'un pont en bois qui branle. Ce château, bâti par Charles VII, s'élève sur un pic de rocher qui domine Amboise. Charles VIII mourut subitement dans une des salles basses au milieu d'une partie de paume. Pour ma part, je ne me suis jamais senti un grand goût pour ce royal fanfaron qui entreprit si à la légère, et comme il eût fait d'un tournoi, les guerres d'Italie; et cependant comment en vouloir à un homme, à un souverain, sur le compte duquel Philippe de Comines, l'historien de Louis XI, son père, a écrit cette phrase charmante : « La plus humaine et douce parole d'homme qui jamais fut étoit la sienne; car je crois que jamais à homme ne dit chose qui lui dust déplaire. » C'est là qu'eut lieu, en 1560, la célèbre conjuration des huguenots contre le jeune roi François II, dont ils voulaient s'emparer en l'arrachant des mains de ses oncles les Guise. On sait quelles réactions sanglantes amena la découverte de cette conjuration et comment la guerre civile s'ensuivit. Aujourd'hui le château d'Amboise appartient à Madame Adélaïde, qui l'a fait restaurer et décorer. De la plate-forme de l'une des tours, transformée en une vaste salle à manger, vous découvrez le plus merveilleux panorama. D'agréables jardins règnent autour du château, et l'œil, à travers de jolis groupes d'arbres, de fraîches pelouses et des tapis de fleurs, plonge jusque dans la ville, jusque dans la campagne, et va se reposer sur la chapelle, vrai bijou d'architecture.

Cette chapelle est sans contredit la plus merveilleuse miniature du style gothique que j'aie jamais rencontrée. Vous avez admiré l'hiver ces fantastiques arabesques que la gelée imprime sur les carreaux; on croirait à les voir que le souffle d'un artiste a passé par là. Eh bien! cette idée étrange d'insufflation vous vient à l'esprit en face de cette chapelle; cela est délicat et fier, transparent et solide, élégant et sublime comme une étoile. Il va sans dire qu'il ne s'agit point ici de proportions gigantesques, et qu'il faut laisser de côté pour un moment les cathédrales de Séville, de Barcelone et de Tours, où elle pourrait figurer comme tabernacle; mais tout est si merveilleux dans ce chef-d'œuvre, qu'on ne songe à rien autre chose en le voyant. Des ravissantes statuettes de saints qui serpentaient en guirlandes dans l'intérieur, il ne reste aujourd'hui que de rares débris mutilés. Au-dessus du cintre, règne une galerie ou frise qu'il faudrait comparer à un voile de blonde; la dentelle, à mon sens, serait trop grossière. Léger comme la soie et comme la plume, on se figure que ce tissu va ondoyer à la moindre brise, car vous avez oublié complétement qu'il s'agit de l'œuvre d'un tailleur de pierres. En effet, ce n'est plus de l'argile comme à l'Alhambra, ce n'est plus du bois comme dans la cathédrale d'Auch, mais de la pierre, du vrai granit. La chapelle s'élève libre au milieu du jardin, fleur divine parmi les fleurs terrestres. Le dirai-je, en voyant ce chef-d'œuvre ainsi exposé aux injures de l'air, un sentiment de compassion me prit, j'eus regret en songeant que la pluie et les orages ne l'épargnaient pas plus que les plus misérables masures. Les chefs-d'œuvre devraient avoir leur ciel et leur soleil à part, et de la sorte échapper aux mille fléaux de ce monde grossier où ils figurent mystérieusement comme des génies parmi les hommes.

Le château de Chenonceaux, construit au milieu du Cher par Philibert Delorme et sous les ordres de François Ier, est situé à quatre lieues d'Amboise. Henri II, plus tard, en fit présent à Diane de Poitiers, laquelle, après la mort de ce prince, l'échangea avec Catherine de Médicis pour le château de Chaumont. Ensuite Chenonceaux appartint à la royale épouse de Henri III, qui vint y passer son deuil; puis aux ducs de Vendôme; et enfin, au commencement du dernier siècle, à M. Dupin, fermier-général, dont la femme était liée avec tout ce qu'il y avait de gens d'esprit à son époque, et qui, par ses qualités personnelles non moins que par ses relations, ne contribua pas médiocrement à préserver le château des orages de la révolution. Cette Mme Dupin mourut en 1799, âgée d'environ quatre-vingt-douze ans, et le propriétaire actuel est un de ses neveux. Chenonceaux garde la trace des différentes époques qu'il a traversées, comme aussi de ses nombreux propriétaires; c'est un petit musée historique bien administré, tenu avec amour, et qui plus est, une résidence délicieusement agréable et confortable.

Dans la grande salle construite par Diane, le chiffre de Henri II règne partout : un H entrelacé du croissant adoré. Dans les autres, c'est le chiffre de François Ier: un F couronné surmontant une salamandre qui vomit des flammes. Tout ce que Henri II et Diane ont fait construire et exécuter, jusqu'aux ornements et aux médaillons, est infailliblement marqué à ce chiffre. Je me souviens d'avoir vu à la Monnaie un henri d'or au millésime de 1552, où l'écusson fleurdelisé s'épanouissait entre deux croissants, et sur le revers duquel le croissant reparaissait encore avec un H entre deux flèches qui se croisent; ainsi qu'un portrait de Henri II, ayant au revers une Diane chasseresse, avec cette inscription : *Nomen ad astra.* — Diane était née en 1499; et ce fut, comme on sait, pour sauver la vie à son père, M. de Saint-Vallier, compromis dans la conspiration du connétable de Bourbon, qu'elle se rendit aux vœux de François Ier. A la mort de son époux, Louis de Brezé, grand-sénéchal de Normandie, elle prit le deuil pour ne plus le quitter. Que Diane de Poitiers ait été la plus belle femme de son temps, il n'y a rien à cela de bien merveilleux, car après tout ne faut-il pas qu'une le soit? Mais que ce temps ait duré jusqu'à sa mort, ou du moins jusqu'à la mort de Henri II, voilà où est le prodige, car alors elle n'avait pas moins de soixante ans. Un jour François Ier se plaignait à elle de l'insensibilité de l'aîné de ses fils, qui semblait devoir rester indifférent aux charmes du beau sexe. A quoi Diane lui répondit qu'elle tenait la chose pour impossible, impos-

sible à son égard du moins. Elle avait alors quarante ans, et le jeune prince en comptait vingt à peine. N'importe, elle fit si bien qu'il l'aima, qu'il l'aima tant qu'il vécut, et que ni la beauté de Catherine de Médicis, ni ses manœuvres ou ses intrigues, ni toutes les séductions des autres femmes ne parvinrent à rompre le charme dont l'enchanteresse Diane l'enveloppa. A voir une aussi incroyable fascination, on pense à Cléopâtre et l'on se demande si le talisman merveilleux de la reine d'Égypte n'aurait point passé par héritage aux belles mains de la noble duchesse de Valentinois.

Il y a beaucoup à voir à Chenonceaux : d'abord la chambre de deuil, tendue de velours noir, où Louise de Vaudemont s'enferma pour pleurer son époux Henri III. J'avoue qu'ici une aussi grande douleur a de quoi étonner : on ne se figure pas en effet de pareils sanglots à propos d'un homme qui allait vêtu d'habits de femme, aimait ses petits chiens avec la tendresse d'un père pour ses enfants, et finit par se les pendre au cou. — Plus loin est la salle de spectacle où fut représenté pour la première fois le *Devin du village* de Rousseau. Puis ce sont des portraits sans nombre : les beautés de la Fronde avec Mme de Longueville à leur tête, les beautés du siècle de Louis XV, et en fin de compte, de vieux portraits de famille appartenant à Mme Dupin et quelques portraits de reines de la maison de Valois, de Marguerite, qui n'a vraiment pas l'air si vestale qu'il lui plaît de se dire, et d'Anne de Bretagne, qui par son mariage avec Charles VIII réunit le duché à la couronne de France. J'arrive à la chambre de Diane, où se trouvent la petite toilette et le lit de satin blanc qui servaient de son temps. La chambre est assez vaste et n'a qu'une fenêtre d'où la vue embrasse tout le paysage ; paysage humide et silencieux ! un fleuve qui traverse une plaine me donne toujours le frisson, il me semble que cette eau dont aucun obstacle n'inquiète le cours, ne peut être que stagnante et glacée.

Vue de Chenonceaux.

A notre retour de Chenonceaux il pleuvait à torrents, de sorte qu'il nous fut impossible de visiter en détail la pagode de Chanteloup. Nous nous contentâmes d'en faire le tour en voiture, et certes le chef-d'œuvre n'en méritait pas davantage. Au temps de Louis XV, Chanteloup appartenait à M. le duc de Choiseul et passait à bon droit pour le diamant du style rococo. En effet, il semble que la corne d'abondance de la déesse du rococo ait versé sans réserve sur le château et les jardins toute cette pompe boursouflée, toute cette grandeur conventionnelle, cette fausse majesté et ce mauvais

goût qu'une époque blasée à l'excès pouvait seule engendrer. J'en parle ici pour l'avoir vu en peinture, car il n'existe plus; lorsque la révolution éclata, toutes ces magnificences s'évanouirent, le château fut pillé et dévasté, plus tard vendu et rasé. On arracha les arbres, on aplanit les terrasses, on combla les canaux et les bassins pour en faire des champs. Cette pagode ou ce kiosque, comme on nomme cette affreuse tour, se maintint debout au milieu des orages, et maintenant on la visite à cause du belvédère. Elle a je ne sais quel air fantastique. A cette place aride et nue croissent à peine deux ou trois arbres fruitiers et quelques noisetiers.

A partir de Blois, vous suivez constamment la Loire, et le temps s'étant éclairci, nous commençâmes à jouir des merveilles du paysage. Un éblouissant rayon de soleil tombait d'aplomb sur le château de Chaumont qui s'élève, parfaitement conservé et dans toute sa pompe gothique, au plus haut point d'une colline, sur la rive gauche du fleuve. Chaumont est beaucoup plus simple que Chenonceaux. Aussi longtemps que son époux vécut, Catherine de Médicis dut se contenter de Chaumont. Plus tard, elle le changea pour Chenonceaux avec la duchesse de Valentinois. C'est un étrange caractère que cette Catherine, ou plutôt je ne lui en reconnais aucun, et je m'étonne comment elle a pu mériter cette réputation sanguinaire et féroce qu'elle a. Mariée à quatorze ans (1533), elle passe les vingt-quatre plus belles années de sa vie à la cour de France dans un état de complète oppression. Aussi longtemps que son beau-père vécut, l'impérieuse duchesse d'Etampes prit soin d'éloigner d'elle toute influence, et lorsque celui-ci mourut en 1547, Diane vint envahir le cœur de son époux. Belle, rusée, adroite, avec toute sa ruse et son adresse, il ne lui arriva pourtant jamais de prendre le dessus sur sa rivale, et force lui fut bien de se résigner. Elle eut à souffrir dans son triple sentiment de reine, d'épouse et de mère; son orgueil fut blessé; à son penchant pour l'intrigue l'espace manqua, il ne lui resta qu'à se soumettre. A elle, comme du reste à la plupart des femmes, pour se soumettre la destinée, il faut d'autres facultés, d'autres dons. Maintenant, à cette nature, essayons de comparer Elisabeth d'Angleterre par exemple, sa contemporaine. Chez celle-là, point d'hésitation; celle-là, vous ne la voyez point flotter indécise, d'un parti à un autre. Voyez-la frapper résolument Marie d'Ecosse, la fille catholique des Guise, saisir entre ses mains la cause du protestantisme, entreprendre la guerre avec l'Espagne. Telle n'était point Catherine. Jamais elle ne se mit à la tête des circonstances en vue de les dominer; tout au plus si elle essaya de les tourner, et lorsqu'elle échoua, elle ne sut que se soumettre momentanément, attendant l'occasion favorable pour renouer le fil de ses intrigues. Le coup d'œil lui manqua pour saisir les rapports du présent avec l'avenir, et découvrir le fruit dans le germe; mesquine en ses manœuvres, de médiocres résultats semblaient la satisfaire. Modérer, contenir, ne rien refuser, ne rien livrer, faire comme le chat, patte de velours, et quand le manége échouait, s'élancer d'un bond sur sa proie à la manière du tigre, tels sont, si je ne me trompe, les éléments où se meuvent sa politique, ses penchants, sa vie. Sans doute la nature l'avait créée ambitieuse, mais jusqu'à sa quarantième année, cette ambition se perdit dans les indécisions d'une nature féminine. Lorsqu'elle voulut conquérir parmi ses fils cette position où vainement elle avait tendu jusque-là, l'autorité souveraine lui échappa toujours, et il ne lui resta dans les affaires qu'une influence. Aussi, comme elle va d'un parti à l'autre! Comme elle ne sait être du fond de l'âme et une bonne fois, ni l'amie des Guise, ni l'ennemie des Châtillon, ni catholique, ni calviniste. Plus ingénieuse à nouer une trame qu'habile à la débrouiller, elle en devait venir à frapper le coup terrible et sanguinaire de la Saint-Barthélemy. Au fond, ce n'était qu'une femme. Avant tout, elle voulait plaire, séduire, parvenir à ses fins personnelles, et pour cela, il faut dire qu'elle possédait les qualités requises, un manque absolu de passion, et cette prudence du serpent qui fascine et endort sa proie. J'ai beau chercher, je ne vois pas en elle ce monstre sanguinaire que l'histoire nous représente, mais j'avoue que j'y trouve encore moins le grand politique. Néanmoins sa vie offre une étude intéressante. A ces quarante années perdues sans gloire et sans efforts, il en succède trente où sa figure apparaît constamment dans le fond du tableau. Vous la voyez près de ses fils mourants, des Châtillon, des Guise, des Bourbons, du noble chancelier de L'Hospital; elle se montre à vous comme entourée des prêtres fanatiques des deux partis, et toujours, et partout, dans tout événement décisif, à la convocation des États, aux conférences de Poissy où théodore de Bèze soutint les calvinistes, au Louvre, dans cette nuit de mort où leur perte fut consommée, toujours et partout vous la voyez se dessiner sombre, taciturne, fatale, plutôt comme une fée maudite dont l'influence agit de loin sur les événements que comme un esprit politique qui les gouverne.

Nous arrivâmes à Blois. Ici un spectacle solennel vous attend. Quelles églises, quels ponts, quel château, et dans tout cela le passé qui s'agite et vit, au château surtout, planté sur la hauteur et dont la ville se couronne comme d'un diadème de granit! Aujourd'hui, le château de Blois est une caserne. O profanation! l'œuvre superbe de Primatice et de Mansard une caserne! J'ai en horreur les casernes, mais n'importe, il s'agissait de visiter le château de Blois. Les quatre bâtiments qui forment l'enceinte de la cour intérieure appartiennent à quatre époques différentes. Le plus ancien date d'Etienne de Blois, neveu de Guillaume le Conquérant et mort en 1154 sur le trône d'Angleterre. Cette partie, lourde et massive, a été très-convenablement restaurée; l'autre partie remonte à Louis XI. A vrai dire, je n'en saurais définir le style, cela n'est ni gothique, ni italien; je serais plutôt tenté d'y voir une sorte de style national approprié aux besoins du moment, simple avec quelques ornements sans prétention. Environ quarante ans plus tard, et sous François I^er^, Primatice éleva la troisième partie. Là règne le pur style renaissance, tel qu'il devait se manifester hors de l'Italie entre les mains d'un artiste italien. Le goût national, le climat et d'autres exigences imposaient à Primatice certaines conditions qu'il ne pouvait méconnaître, sous peine de donner à ses œuvres un caractère d'excentricité inadmissible en un pareil milieu, et pour ma part, je trouve qu'il comprit on ne peut mieux cette application du style antique et orné, aux vastes dimensions auxquelles il avait à satisfaire. Comme un grand artiste qu'il était, il ne se soumit point au type existant, il le modifia; il fit de l'architecture ce qu'une femme de goût sait faire d'une mode qu'elle s'approprie et dispose à l'entier avantage de sa personne. Cette aile du château est d'une originalité vraiment remarquable. Je ne pense pas qu'il existe nulle part rien de plus gracieux que cette tour à escalier en spirale qui conduit dans les grands appartements. Disons aussi en passant que rien n'est moins antique! J'arrive à la quatrième partie formant aujourd'hui la grande façade et le corps principal qui regarde la ville. Celle-ci est de la première partie du dix-septième siècle et se ressent de la majesté quelque peu raide et gourmée du style de

Mansard. Ici le cachet italien s'efface complétement : plus de tourelles, d'escaliers tournants, de fenêtres en croix ; mais des pilastres et des colonnes, puis encore des colonnes et des pilastres, et partout cet abus, je dirais presque ce gaspillage de l'espace, qui à dater de cette époque ne fit que croître et embellir, comme si le palais d'un roi devait nécessairement être le symbole de l'immensité. Au premier abord, on songe au rococo ; toutefois cette désignation me semble convenir spécialement au dix-huitième siècle.

L'ordonnance intérieure du château de Blois répond tout à fait à sa destination actuelle, c'est-à-dire que ces grandes salles historiques ne sont plus désormais que des magasins et des dortoirs. Qui nous indiquera aujourd'hui la salle où mourut la belle Valentine Visconti ? Après avoir vu le duc Jean de Bourgogne assassiner le duc d'Orléans, son époux ; après avoir vainement imploré vengeance auprès de son beau-frère Charles VI, Valentine vint se retirer là pour y mourir dans les six mois qui suivirent la mort de son époux. C'étaient alors de nobles temps, où la vie éclatait dans toute sa puissance. On avait pour l'amour et la haine une énergie ardente et souveraine qui s'est perdue, et quand le sentiment dont on avait rempli son existence ne trouvait plus à s'alimenter, l'existence se défaisait comme d'elle-même.

Dans l'aile du château construite par le Primatice, plusieurs appartements sont restés vides, je veux parler de ceux qui furent témoins des scènes du temps de Henri IV. On montre encore la salle où les États généraux se rassemblèrent en 1576 et 1588, à cette fin d'imposer autant que possible un terme aux querelles religieuses qui enfantaient les troubles politiques et la guerre civile. Trois jeunes hommes figurent à cette époque à la tête des événements, tous les trois du même âge, tous les trois investis du même nom glorieux, tous les trois destinés à mourir de mort violente ; Henri III roi de France, Henri de Bourbon roi de Navarre (depuis Henri IV), Henri de Guise de la superbe maison de Lorraine. Le premier, doué de finesse et d'intelligence, mais d'un misérable caractère ; il intrigue et joue à la dévotion, il élève des singes et des chiens, tantôt promenant par la ville ses fastueuses pénitences, tantôt appelant de Venise à Paris de misérables troupes de comédiens qu'il installe à l'hôtel de Bourbon, déplorables spectacles auxquels il assiste vêtu d'habits de femme et ses épaules nues couvertes de dentelles et de chaînes d'or. Il étudie Machiavel, se passionne pour Saint-Mégrin, Arques et Caumont et pour... le bilboquet. Tandis que ses favoris vont discréditant l'autorité royale et ruinant les finances, nonchalamment étendu dans son fauteuil, il passe ses journées à s'amuser d'une boule d'ivoire pendue au bout d'un fil de soie. L'autre Henri était intelligent, courageux, animé de vues profondes, aussi prudent en ses paroles que parfois téméraire en ses actions, léger et prodigue à l'excès, toujours de bonne humeur, toujours plein d'étincelantes reparties dont il avait en lui comme un trésor, livré aux femmes, adonné au jeu, et avec tant d'avantages, sans élégance ni beauté. Là sans doute on trouverait le secret de ses nombreuses mésaventures auprès des dames ; en effet, le roi galant par excellence, je ne sais quel mauvais destin voulut qu'il fût toujours le plus déshérité des hommes du côté de l'amour. Personne ne l'aima ; ni ses deux femmes, ni ses favorites, ni tant de nobles dames qu'il entoura de ses hommages. La marquise de Verneuil disait de lui : « Bien vous prend d'être roi, car sans cela on ne pourrait vous souffrir. »

En 1587, dans la guerre des trois Henri, après la bataille de Courtrai, au lieu de poursuivre sa victoire, il regagna le Béarn, emportant avec lui ses drapeaux conquis qu'il va mettre aux pieds de la belle Corisande d'Andoin, comtesse de Grammont. Et l'année même qui précéda sa mort, la princesse de Condé, plus jeune que lui de quarante ans, chercha un refuge à Bruxelles contre ses offensantes importunités ; cependant ce prince, malgré tant de faiblesses, a des moments de grandeur, de générosité magnanime qui commandent la sympathie. Lorsqu'il fut devenu roi, les catholiques commencèrent à lui refuser publiquement les prières de l'Église, et comme on le poussait à sévir contre :

« Attendons, dit-il avec son sourire de douce ironie, attendons ! ils sont encore fâchés. »

Ses projets politiques d'un équilibre européen ne se sont jamais réalisés de son vivant, peut-être même a-t-on pris pour un plan sérieux ce qui n'était qu'une idée d'un moment. Sa pensée dominante fut de combattre l'Espagne, d'anéantir l'influence espagnole dans cette France qu'il avait arrachée aux guerres de religion, et Sully le comprenait si bien, qu'il s'en servit comme d'un moyen sûr pour arrêter ses prodigalités, en lui représentant qu'il fallait épargner le trésor pour pouvoir mener à fin la guerre avec l'Espagne. Tel qu'il est, avec ses qualités et ses défauts, Henri IV devait être le héros de son pays, et si les Béarnais environnèrent d'amour son berceau, aujourd'hui encore un nimbe lumineux rayonne autour de sa mémoire, il reste le seul roi des temps modernes, et selon toute vraisemblance, le dernier que le peuple aura surnommé le Bon.

Quant au troisième Henri, c'était une autre trempe d'homme, et l'histoire reconnaîtra en lui une des plus superbes et des plus ambitieuses natures qui jamais aient eu conscience de la mesure de leurs forces, et su concilier leur intérêt personnel avec l'intérêt commun. Telle fut la race des Guise, audacieuse dans ses pensées, hardie dans ses actions, richement douée, pleine de talent, d'intelligence et de beauté. « Tous ces princes lorrains avaient si bonne mine, qu'auprès d'eux les autres princes paraissaient peuple », s'écrie en parlant d'eux la maréchale de Retz. Ils étaient de sang royal. René d'Anjou, le roi troubadour de Provence, arrière-petit-fils du roi Jean de France, hérita de la Lorraine par la mort de son beau-frère, et fut leur ancêtre. Par les femmes, ils prétendaient descendre de Charlemagne. Leur influence en France commence sous Henri II, avec François de Guise qui disputa le pouvoir à Diane de Poitiers ; le roi érigea son duché de Guise en duché-pairie. Il prit Calais aux Anglais, l'unique point qu'ils eussent conservé de leurs guerres, et les chassa du territoire. De là datent sa renommée et son influence. Il établit ses cinq frères dans les plus brillantes positions, mit sa sœur sur le trône d'Écosse, sa nièce Marie Stuart sur celui de France. Quant à lui, il épousa Anna d'Est, fille du duc de Ferrare et de la princesse Renée dont Louis XII fut le père. Dès que les questions religieuses commencèrent à remuer les esprits, il se décida sans hésiter pour la cause catholique. Chez les hommes d'action de la trempe de celui qui nous occupe, la conviction religieuse n'est pas toujours le seul motif qui détermine. Ils pèsent trop bien les conséquences pour ne pas obéir à d'autre mobiles, et, dans le parti que prit François de Guise, sa haine contre l'Angleterre et les Pays-Bas avait certes bien plus à faire que son enthousiasme pour l'Église catholique. Il périt au siége d'Orléans, le 19 février 1563, traîtreusement assassiné par un gentilhomme protestant du nom de Jean Poltrot. Il avait alors quarante-deux ans. L'époque était sanglante et fanatique, les têtes exaltées, les mœurs sans frein et la démoralisation telle que l'opinion publique, incapable de rien flétrir, ne tenait pas même lieu de la

justice absente. Le meurtre était devenu une sorte de moyen extrême auquel on avait recours dans l'occasion. Guise n'était-il pas le champion du catholicisme? il devait mourir. Ainsi vingt ans après, en tête du parti des réformés, Guillaume d'Orange le Taciturne périt assassiné par Gérard. La religion, appelée à prêcher aux hommes qu'ils sont frères, les changeait en bourreaux; ce que tel eût redouté de faire en son propre nom, il n'hésitait pas à le faire au nom de Dieu. Calvin faisait brûler à Genève l'infortuné Michel Servet. Élisabeth faisait décapiter Marie Stuart. User du droit du fort contre le faible, n'est-ce point le meurtre, lors même qu'un tribunal intervient? En France, vous ne citeriez pas à cette époque un homme dont l'histoire conserve le nom, qui n'ait péri ou manqué de périr par le meurtre; même dans les rapports de famille, vous le voyez pénétrer. Au dehors, il remplace le duel; au dedans, il vide les querelles de ménage. La chose était devenue si ordinaire, que toute mort subite donnait lieu aux soupçons les plus étranges, aux conjectures les plus insensées. Lorsque le prince Henri de Condé mourut en 1588, le bruit se répandit soudain que Charlotte de la Trémouille, sa femme, l'avait empoisonné; et cette femme l'adorait, et pour se marier avec lui, protestant, elle s'était brouillée avec toute sa famille qui tenait du côté des catholiques! N'importe, Charlotte de la Trémouille fut accusée, traduite en justice, et dut en venir à se défendre, tant le crime était à l'ordre du jour! Sans accuser personne, un tel fait caractérise le temps.

François de Guise eut trois fils, dont l'aîné fut Henri; les autres sont le duc de Mayenne et le cardinal Louis de Lorraine, et une fille, la duchesse Catherine de Montpensier. Dans cette femme revivaient toutes les passions des Guise; elle se voua corps et âme aux entreprises de ses frères, employant sans réserve et sans crainte tous les moyens pour les faire réussir, et du même air triomphant qu'elle montrait les ciseaux sous lesquels étaient tombés les cheveux de Henri III, lorsqu'il dut entrer au cloître comme le dernier des Mérovingiens, se vantant plus tard d'avoir vengé sur le roi, par la main de Jacques Clément, l'assassinat de son frère.

Lorsque Henri III monta sur le trône en 1574, il trouva les Guise partout: Henri de Guise gouvernait la Champagne, Mayenne son frère la Bourgogne, et Mercœur son cousin la Bretagne. Il va sans dire que Henri était la tête et l'âme de sa famille, et considéré par le parti tout entier comme la forteresse du catholicisme. Catholique fougueux, ayant participé du conseil et de l'épée à l'œuvre de la Saint-Barthélemy où sa haine et sa vengeance s'acharnèrent sur Coligny, il avait trop d'aristocratie dans l'âme pour rechercher les bonnes grâces équivoques du roi; mais si loin qu'il affectât de se tenir de la cour, l'élévation des favoris aux titres de duc de Joyeuse et d'Épernon ne laissa pas de lui causer un sensible déplaisir, et dès lors il opposa publiquement l'autorité de son nom et de sa personne aux extravagances des compagnons de fête de Henri III. Ouvert en ses discours, doué d'un regard d'aigle, adoré du peuple de Paris qui l'appelait le *Balafré*, tel était l'homme que la sainte Ligue avait mis à sa tête pour exterminer les huguenots et maintenir l'arrogance des favoris du roi. Mais Henri III vint y mettre bon ordre. Après avoir tenu les États généraux en 1576, il se déclara solennellement chef de la sainte Ligue et porta la guerre aux huguenots dont le nombre s'était, il faut le dire, singulièrement réduit à cette époque, et du tiers de la population, était tombé environ au dixième; encore cette fraction appauvrie se trouvait-elle dans l'impossibilité de soutenir la guerre qu'elle était obligée de faire à ses frais. Au bout d'un an, Henri III, fatigué des charges de son commandement, leur accorda la paix et déclara la Ligue dissoute. L'effet de ce manifeste fut déplorable dans le pays; de toutes parts on se répandit en pamphlets et satires contre lui et ses favoris. Le peuple le prit en dédain, et du haut de la chaire apostolique, la voix des prêtres éclata contre cette coupable indolence à l'égard d'une race de l'enfer qu'il fallait à tout prix exterminer.

On était alors en 1584; sur ces entrefaites meurt le frère du roi, l'héritier du trône. A une descendance royale, il n'y faut pas songer. Voilà donc Henri de Navarre que les événements appellent à la succession. Henri de Navarre l'hérétique! La Ligue se reconstitue, les villes se joignent à elle, notamment le tiers état de Paris. Elle intrigue, elle fanatise au moyen de ses prédicateurs, presque tous jésuites, et repoussant à grand tumulte Henri de Navarre, elle se déclare pour son oncle le cardinal de Bourbon. On prend les armes contre l'hérésie et son représentant, et Henri III, pour empêcher la Ligue de se former contre lui, se voit contraint de mettre Guise à la tête de ses armées. Désormais toute sa politique consiste à opposer entre eux la Ligue et les huguenots, à chercher à les détruire les uns par les autres. Telle est la guerre des trois Henri, triste guerre dont nul parti ne recueillit l'honneur. Les huguenots étaient désunis, Henri de Navarre oubliait combats et périls auprès de la belle Corisande, et la Ligue, engagée au nom d'un roi qui au fond n'avait pas ses sympathies, sentait son zèle s'attiédir. Elle avait pour elle dans son découragement l'opinion du peuple, animé contre ce roi qui n'avait pas su mettre un terme à la guerre civile. A Paris, l'émeute couva longtemps pour éclater enfin avec fracas le 12 mai 1588, à la journée des Barricades. Il ne s'agissait de rien moins que de déposer le roi, qu'on retint prisonnier au moyen d'une ceinture de barricades dressée à trente pas du Louvre.

Catherine de Médicis les franchit dans sa litière et elle se fit conduire chez Henri de Guise; bien pénétrée de l'influence qu'il possédait sur l'esprit du peuple, elle vint parlementer avec lui. Quant à Guise, quels que fussent les plans et les espérances qu'il agitât à cette heure dans sa pensée ambitieuse, il se contenta pour le moment de l'extermination des calvinistes et de l'éloignement des favoris, dont les prodigalités et la licence avaient déchaîné la colère du peuple. Tandis que Catherine mettait en œuvre auprès de lui tous ses moyens de persuasion et que de son côté Guise s'engageait à calmer la sédition, le roi trouvait prudent de fuir et s'en allait secrètement à Chartres. Cependant l'émeute tenait Paris. Une sorte de commune républicaine venait de s'organiser sous la présidence des seize représentants des différentes corporations, à l'effet de déposer le roi; et bien que Henri III, par sa fuite secrète, eût montré qu'il se défiait de Guise et répugnait à se servir de son influence, il n'en était pas moins vrai que pour le moment nulle autre branche de salut ne lui restait. Il le nomme lieutenant-général du royaume, rend sur son intimation l'édit d'union qui exclut à tout jamais les hérétiques du trône, pardonne aux Parisiens la journée des Barricades, et convoque à Blois les seconds États généraux pour aviser à relever de leur abaissement l'Église et les finances. La tâche n'était certes point facile; en moins d'un mois, les favoris avaient obtenu du roi, pour en dévorer le produit, vingt-trois édits d'impôts. Les États se refusèrent donc à toute espèce d'édit de ce genre et se contentèrent de crier au rétablissement de la paix et à l'unité de l'Église; le roi flattait tout le monde, jusqu'aux députés du tiers état, mais sans pouvoir gagner personne; notez qu'il était

si pauvre, que son maître d'hôtel en vint à refuser de le servir. «C'était chose piteuse un roi si nécessiteux et un peuple si pauvre.» Que l'autorité de Henri de Guise lui déplût et blessât son orgueil de souverain, on le conçoit sans peine. Il acceptait sans trop d'impatience le joug de ses favoris, car, si pitoyable qu'il fût, il sentait vis-à-vis d'eux que sa faiblesse pouvait s'appeler condescendance ou bonté d'âme. Mais avec Guise, les choses se passaient autrement, il ne se laissait plus aller, il ployait. Néanmoins on a peine à comprendre comment il en vint à décider sa mort ; peut-être faut-il voir dans cet acte l'effet de ce mauvais vouloir personnel de la faiblesse contre la force qui entreprend de lui dicter des lois, ou plutôt cet invincible sentiment d'irritation qui s'empare à certains moments décisifs des caractères faibles et les pousse à tourner contre le point dominant tout le poids de leur colère et de leur haine. Quoi qu'il en soit, le roi, sans prendre conseil de Catherine, assembla ses favoris et le plan fut arrêté. Henri de Guise reçut à ce sujet plusieurs avertissements secrets, mais sans vouloir en tenir compte ; il se sentait trop nécessaire au roi, trop l'homme des circonstances, pour ne pas puiser dans ce sentiment une sécurité aveugle. Mme de Noirmoutiers vint exprès de Paris à Blois pour l'avertir du danger qui le menaçait. «On n'oserait», répondit-il, et il continua d'aller seul chez le roi.

Le 23 décembre 1588, à huit heures du matin, Henri

Vue d'Amboise.

de Guise se rendit au conseil. La salle existe encore ainsi que la cheminée où il s'appuya avant l'arrivée du roi. Il faisait à peine jour, peu de membres étaient présents, et parmi eux se trouvait son frère le cardinal de Guise. Ici je cite le texte même de l'historien de Thou. «Il paraissait pâle et défait ; on assure qu'il sortait d'un rendez-vous avec Mme de Noirmoutiers. Il se plaignit d'un frisson, il fut pris par un saignement de nez, il se fit apporter quelques confitures pour se restaurer. On crut que pour la première fois il eut l'idée de son danger.» Il sortit de la salle et se dirigea vers l'appartement du roi, et comme il s'approchait de la porte qui ouvrait sur l'appartement, huit gentilshommes tombèrent sur lui et le frappèrent ; il tira son épée, mais sans pouvoir s'en servir, et mourut taciturne sans appeler à son aide, sans pousser un soupir. Henri de Guise avait alors trente-huit ans. Dans les temps de révolution les hommes vivent vite, car les époques comptent par années, et non par siècle comme dans les âges paisibles, et pour chacune la Providence tient en vue ses représentants.

Ce meurtre accompli, Henri III quitta son alcôve, vint dans la galerie, et touchant du pied le cadavre, se rendit par un escalier dérobé chez sa mère dont l'appartement se trouvait au-dessous. Catherine, retenue dans son lit par une attaque de goutte, avait entendu le bruit et demanda ce què c'était. « Ce matin, lui répondit le roi, je suis redevenu roi de France, ayant fait mourir le roi de Paris. » A quoi Catherine répliqua : « Dieu veuille que vous ne soyez devenu ainsi roi de néant; vous avez taillé, mais il faut coudre. » Et elle laissa retomber dans ses coussins sa tête endolorie et soucieuse. Douze jours après, le 5 janvier 1589, elle mourut, et le 1er août de la même année, le jeune fanatique Jacques Clément, moine de l'ordre des Dominicains, assassinait à Saint-Cloud le roi Henri III, lui aussi, le dernier de sa race; il avait trente-huit ans.

A cette époque paraissent les Bourbons, dont l'origine remonte au comte Robert de Clermont, fils cadet de saint Louis. Le duc de Mayenne s'était mis à la tête de la Ligue. Pendant cinq ans Henri IV dut la combattre à main armée; pendant cinq ans il lui fallut lutter avec les intérêts et les animosités des individus, les vaincre, les gagner à prix d'or avant de monter sur le trône. La pacification coûta dix-huit millions, des gouvernements de provinces, un bâton de maréchal et tant d'autres sacrifices du même genre. Pour douze cent mille francs et le bâton de maréchal, le comte de Cossé Brissac, que Mayenne avait fait gouverneur de Paris, ouvrit, le 22 mai 1594, à quatre heures du matin, les portes de la ville au roi Henri IV, et comme le prévôt des marchands l'Huillier présentait les clefs au nouveau souverain : « Il faut rendre à César ce qui appartient à César », lui dit Cossé Brissac. « Oui, sans doute, répliqua l'audacieux bourgeois, il faut le lui rendre et non pas le lui vendre. » Par malheur, peu de gens pensaient comme lui, et seul, Mayenne se rendit, au bout de deux ans, sans conditions faites à son avantage personnel.

A son tour, le 14 mai 1610, Henri IV, alors âgé de cinquante-sept ans, fut assassiné dans sa bonne ville de Paris.

Ainsi finirent ces trois Henri, dont, en présence de l'antique château de Blois, la destinée me revenait à l'esprit.

J'allais oublier la tour et la table de pierre sur sa plateforme où Catherine de Médicis se livrait à ses contemplations astrologiques. Blois possède en outre maintes belles églises, Saint-Nicolas, par exemple, et la cathédrale; mais je m'étais laissé trop complétement absorber par les souvenirs du château pour pouvoir m'occuper du reste.

On va de Blois à Chambord comme on va d'Amboise à Chenonceaux, seulement cette fois le désenchantement vous attend au bout de la route. Le spectacle du palais de Chambord est ce qu'il y a de plus déplorable au monde, surtout après les merveilles qu'on en raconte. Je ne doute pas qu'au temps de François Ier, son chevaleresque fondateur, Chambord n'ait pleinement justifié sa gloire; mais aujourd'hui, après tant de vicissitudes survenues dans un demi-siècle, après avoir passé des mains de la Révolution aux mains de l'Empereur qui le donna au maréchal Berthier, puis enfin par souscription nationale, dans celles de monseigneur le duc de Bordeaux, le royal édifice s'en va croulant et délabré comme s'il eût laissé quelque chose de son éclat et de sa splendeur dans chacune de ses transformations. Chambord est à quelques lieues de Blois; on y arrive par un chemin de traverse assez large, j'en conviens, mais inégal, semé de gazon et fort impraticable aux voitures. De tels abords n'annoncent guère le château royal, et quand vous arrivez, vous y croyez encore moins. Chambord est l'œuvre du Primatice qui en a dessiné le plan. La grande galerie intérieure et le célèbre escalier double en spirale sont de lui. La galerie affecte la forme d'une croix grecque : juste au milieu s'enroule l'escalier, svelte comme la flèche d'une cathédrale; il montait ainsi jusqu'en haut; je dis montait, car maintenant il est coupé aux différents étages par toutes sortes de poutres et de planches, ce qui, on l'imagine bien, en a détruit complétement l'effet. Tout le reste est à l'avenant : ce ne sont pas seulement les décorations, les sculptures, les ornements, les peintures qui manquent, mais la place; non que je veuille dire que l'espace ne s'y trouvât point, à Dieu ne plaise! j'entends ici la place convenable. Figurez-vous donc des bas-reliefs ou des fresques dans un grenier! Dans les châteaux d'Amboise et de Chenonceaux vous rencontrez du moins une habile et soigneuse ordonnance qui a su enter en quelque sorte le présent sur le passé, et vous donne comme la fleur des deux éléments : le souvenir historique et le confort. Au château de Blois, dans cette partie la plus intéressante dont nous parlions tout à l'heure, l'imagination, émue par la solennité des lieux, use de son droit d'évoquer dans ces salles désertes les héroïques figures qui jadis s'y montraient. Ici, rien de pareil, ce n'est pas même l'arrangement grossier d'une caserne; les planches craquent, les fenêtres pendent démantelées, et les murs recrépis à la chaux laissent voir d'affreuses lézardes. Une chambre qu'on garde sous triple serrure (on l'appelle le cabinet de François Ier), nous fut montrée comme le bijou de l'endroit. Deux FF couronnés forment tout l'ornement du plafond; quant à la véritable curiosité de ce cabinet, on ne l'y trouve plus, je veux parler de ce carreau où François Ier avait gravé ces vers :

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie.

Puisque nous parlons de François Ier, j'avoue n'avoir jamais compris sa conduite envers Mme la comtesse de Châteaubriant. Cette manière d'en user à l'égard d'une femme jure si fort avec les mœurs d'un roi chevalier et gentilhomme, qu'on ne sait comment se l'expliquer. Françoise de Foix, comtesse de Châteaubriant, après avoir régné en souveraine sur son cœur et sa cour, après avoir élevé aux plus hauts emplois ses trois frères, Odet de Foix, comte de Lautrec, Lesparre et Lescuns, qui tous devaient tomber pour la cause du roi sur les champs de bataille, Françoise de Foix vit son crédit s'effacer devant l'astre naissant de la duchesse d'Étampes. Brisée de douleur, elle se retira dans la solitude de l'un de ses châteaux de Bretagne; et François Ier, non content de la laisser partir, n'eut pas honte de dépêcher auprès d'elle un envoyé, chargé de redemander les bijoux qu'elle avait reçus de lui. Au premier abord, la chose semble incroyable. On redemande des lettres, un portrait, des cheveux; mais des diamants! Je doute qu'il se soit jamais rencontré un homme capable d'une telle infamie, le roi gentilhomme excepté. Il avait fait monter ces diamants pour la comtesse, c'étaient des bagues à devises, des épingles et des boucles. Mme de Châteaubriant, avec ce tact d'une femme, et d'une femme qu'on outrage, ne supporta pas la pensée de voir ces gages précieux tomber en des mains indifférentes; et brisant les pierreries, défaisant les montures, elle envoya au roi des morceaux de diamant et d'or.

Mais ce qui vraiment fit la gloire de François, c'est son amour de l'art et cette protection intelligente accordée par lui tant aux artistes qu'aux savants que les guerres d'Italie et les querelles politiques et religieuses forçaient la

plupart du temps à s'expatrier. Alamanni et le Grec Lascaris vécurent à Paris, Léonard de Vinci y mourut dans les bras du roi, à la cour duquel le cardinal Bibbiena, l'auteur des premières comédies italiennes, représentait le Saint-Siége, et qui voulut appeler auprès de lui le Primatice et Cellini. Cette sollicitude de François Ier à l'égard du génie suffirait pour lui assurer la reconnaissance de l'histoire. N'a pas qui veut la vocation.

L'extérieur du château de Chambord offre une assez massive agglomération de bâtiments en tourelles, unis les uns aux autres, mais sans régularité, de sorte qu'on a pu avec le temps éviter de se conformer à un style dominant et bâtir selon la fantaisie et les besoins du jour. La façade du côté de la cour n'a jamais été terminée : on entre de plain-pied de la cour dans la grande galerie par une porte basse, et je laisse à penser quel déplorable effet doit produire une semblable disposition. Une tour élégante et svelte, ayant un escalier en spirale, vous rappelle la tour de Blois, et le chiffre qu'elle porte vous indique que Henri II l'a construite. Ce qu'il y a de plus remarquable à Chambord, c'est à coup sûr le nombre et l'ornementation des cheminées; taillées et contournées comme les tours d'un jeu d'échec, elles se couronnent, comme des girouettes, de toutes sortes de griffons, de dragons et de gorgones fantastiques. Il est impossible que tant de cheminées soient nécessaires à un édifice. Toutes les tours, grandes ou petites, sont recouvertes d'ardoises des nuances les plus variées, de sorte que des carreaux de couleur claire s'incrustent dans la surface sombre et font mosaïque. Quand on regarde le tout du haut de l'un des belvédères, on dirait la table d'un échiquier avec ses figures. La vue s'étend au loin dans le pays, mais sans magnificence ; de grandes plaines, du sable, des champs et des bois, tout cela assez nu et dénué de pittoresque ; puis au milieu, la Loire assoupie dans ses eaux. Nous retournâmes par la chaussée prendre la route d'Orléans où nous arrivâmes tard. A Ménars, les rives de la Loire sont encore très-agréables. Le château et le parc, conçus dans le style du dernier siècle, ont appartenu, comme on sait, à Mme de Pompadour.

A Orléans, il y a deux choses à voir, la cathédrale et la statue de Jeanne d'Arc. Je visitai d'abord la cathédrale. La façade en est neuve et sans grâce. J'entrai donc au plus tôt, et dès que j'eus mis le pied dans cette enceinte, je ne sais quel sentiment de bien-être et de contentement me prit. En effet, il ne s'agit ici ni d'admiration, ni d'enthousiasme. J'ai dit le mot, on se sent à son aise, on respire avec liberté. Que d'air! de lumière et d'espace! Une croix latine et cinq nefs, tout cela gigantesque et léger, grandiose comme si le monde entier y devait trouver place, mystérieux et solennel comme s'il n'y eût jamais pénétré! L'enceinte date du temps de Henri IV ; quant aux deux grandes tours, elles furent construites sous Louis XV par l'architecte Gabriel. Toute cette architecture, la façade exceptée, ne manque ni de noblesse ni d'élévation dans le style. J'ajouterai encore qu'ici les églises me paraissent avoir beaucoup souffert des guerres de religion. Les huguenots, que les catholiques appelaient les hérétiques, donnaient en retour à ceux-ci le nom d'adorateurs d'images, et leur zèle sacré ne perdait pas une occasion de s'exercer contre ces images; tantôt les arrachant du sanctuaire, tantôt décapitant de leurs mousquetades sacriléges les saintes figures des portails.

Après la cathédrale, je voulus voir la statue de Jeanne d'Arc. Je doute qu'on ait jamais rien produit de plus dénué d'âme, de caractère et de beauté. Imaginez une sorte d'énergumène qui se précipite au combat les cheveux épars, les habits en désordre. Ne se trouvera-t-il donc jamais chez nous un artiste, un poëte, pour sentir et pour rendre l'exaltation paisible, l'élan profond et vrai de Jeanne d'Arc, et venger l'héroïne de Vaucouleurs des outrages de tant de manœuvres! Quand je dis personne, je me trompe; une jeune fille s'était rencontrée, digne en tous points de l'auguste modèle. Aujourd'hui, cette jeune fille n'est plus ! quand elle vivait et taillait le marbre, on l'appelait Marie d'Orléans. Duchesse de Wurtemberg, épouse et mère, eût-elle abandonné son art, eût-elle produit quelque chef-d'œuvre? on l'ignore. Quoi qu'il en soit, c'est une douce et gracieuse destinée de n'avoir fait que passer dans le monde et d'y laisser une fleur de génie, au milieu de cet immense et bruyant arsenal des galeries de Versailles où cette statue repose. Avoir donné à Jeanne cette attitude humble et résignée, cet air de modestie et de simplicité, c'est avoir fait preuve d'un goût et d'un esprit rares. En effet, Jeanne n'était ni une héroïne, ni une fanatique, ni une amazone; mais une pieuse et simple jeune fille, un moment inspirée du souffle divin, et je ne crois pas dire trop en avançant qu'il n'y avait qu'une âme délicate et féminine qui pût rendre ce côté jusque-là méconnu de l'immortelle vierge d'Orléans.

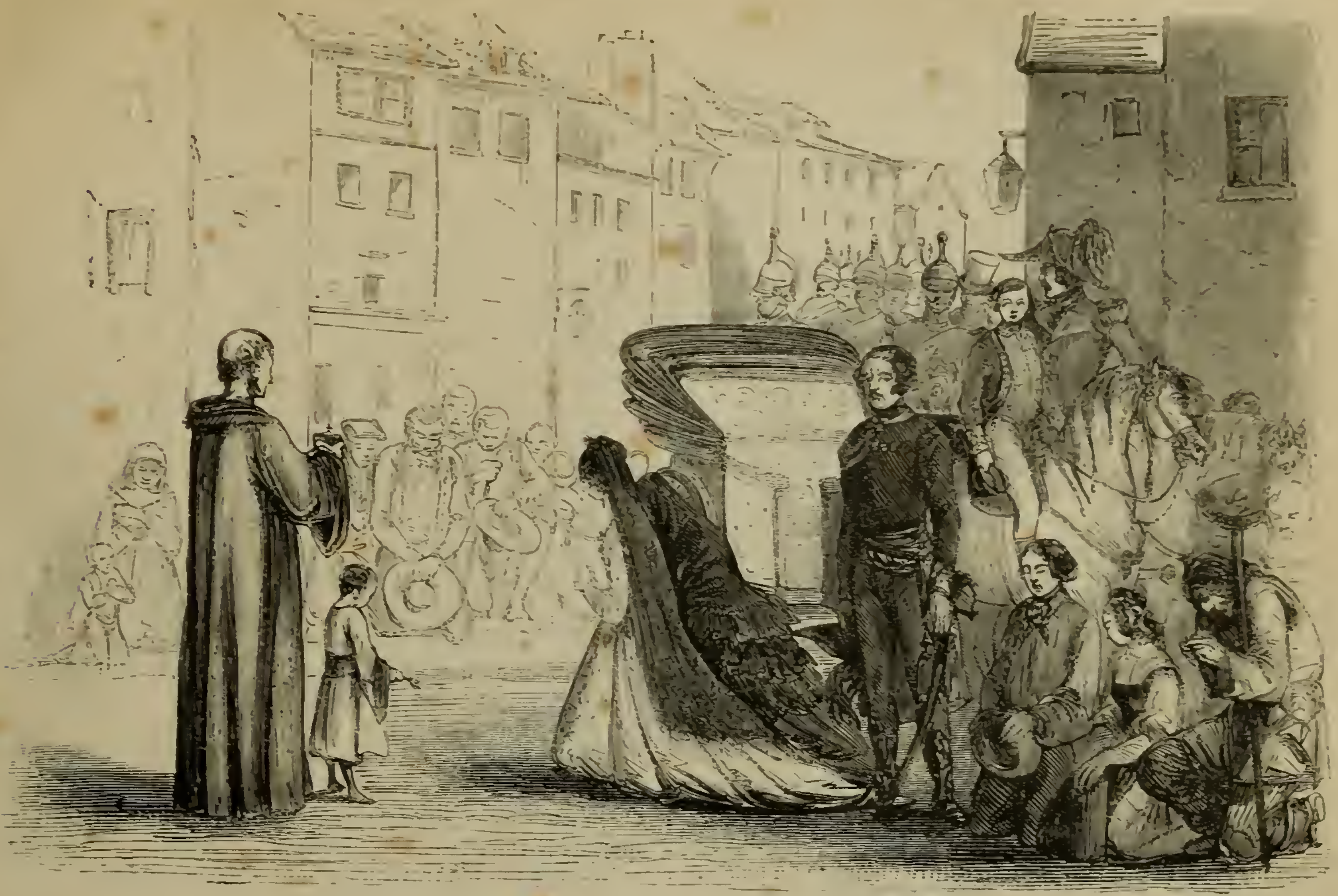
HENRI BLAZE.

INCENDIE DES HANGARS DU MOURILLON,

A TOULON.

Les deux événements du mois ont été deux affreux malheurs : l'incendie des hangars du Mourillon à Toulon, et la destruction, par une trombe, de deux manufactures de la vallée de Monville, près de Rouen. Cette dernière catastrophe se prêtant difficilement à la gravure, nous donnons ci-dessous une vue de l'incendie du Mourillon, prise sur les lieux même. Nous regrettons que la place nous manque pour joindre à cette vue les détails envoyés au *Musée* par notre collaborateur M. Charles Poncy. Nous les rattacherons au procès qui ne tardera pas sans doute à jeter la lumière sur les causes du désastre de Toulon.

Vue de l'incendie du Mourillon, à Toulon.



La reine suivant le saint-sacrement, à Madrid.

LA FILLE DE LA REINE.

Il y a quelques mois, la plupart de nos lecteurs s'en souviendront, tous les journaux de Madrid, et après eux tous les journaux de France, annoncèrent la nouvelle suivante :

« La jeune reine d'Espagne Isabelle II, en passant avec sa suite dans la rue d'Alcala, a rencontré le saint-sacrement porté chez un malade par un prêtre de Madrid. Se conformant à l'usage immémorial des Espagnols en pareil cas (1), Sa Majesté est descendue de voiture et s'est agenouillée dans la rue, puis le prêtre chargé du viatique est monté à sa place dans l'équipage, qu'elle a suivi à pied jusqu'à la demeure du malade. C'était une maison de la plus modeste apparence, située dans l'étroite rue de la Zarza ; la jeune reine a voulu y pénétrer avec le ministre de Dieu. Au fond d'une pauvre chambre, blanchie à la chaux, garnie de quelques chaises de paille, d'un lit à rideaux de toile jaune et d'un bahut de sapin couvert d'objets indiquant une ancienne richesse, Sa Majesté a trouvé une jeune fille de seize ans, d'une admirable beauté, affaiblie par une maladie de langueur, et gardée par un homme de cinquante ans à la figure noble et martiale.

« A la vue de cette jeune fille, la surprise d'Isabelle a été aussi grande que celle de la jeune fille elle-même. Toutes deux se sont considérées avec une émotion qui a frappé les assistants ; puis, agenouillée devant le lit de douleur, les yeux fixés sur le visage de la malade, Sa Majesté n'a cessé de verser des larmes pendant toute la cérémonie. Elle est sortie de la chambre en laissant sa bourse, et en disant : *Au revoir* à la jeune fille. Elle lui a envoyé aussitôt les deux premiers médecins du palais, et l'on assure qu'elle-même l'a visitée *incognito*. Mais tout d'un coup la jeune fille et son gardien sont disparus comme par magie. On ne connaît ni leur nom, ni leur naissance, ni leurs antécédents. Le plus profond secret enveloppe cette affaire, sur laquelle on se perd en conjectures... »

Ce mystère cachait effectivement une histoire des plus étranges et des plus touchantes, qui est restée jusqu'à ce jour ignorée du public. Au risque d'être indiscret, nous allons la raconter à nos lecteurs telle que nous la tenons d'un ancien officier de la cour d'Espagne. Si nous avons le bonheur de rendre l'impression que nous avons reçue, on trouvera ici un épisode caractéristique et pour ainsi dire un résumé des discordes sanglantes qui agitent Madrid depuis si longtemps.

(1) Cette coutume sacrée, dont les infirmes seuls peuvent s'affranchir, fait le désespoir de tous les cochers de Madrid, obligés de guetter sans cesse le passage du bon Dieu, et de le prévoir d'assez loin pour éviter de lui céder la place du maître en se jetant à la hâte dans quelque rue détournée. Ce qu'il y a de fatal, c'est qu'en cas de rencontre, le prêtre ne peut user de complaisance et doit occuper même la voiture royale, sous peine de lèse-majesté divine. Le maladroit automedon qui n'a pas entendu à temps la clochette et s'est ainsi laissé prendre, est sûr d'être congédié le lendemain si son patron n'a pas l'humeur facile ou dévote. On raconte que pendant le rigoureux hiver de 1831, la duchesse de *** revenait du bal de la cour à trois heures du matin. Le froid était horrible, et il y avait six pouces de neige sur le pavé de Madrid : le cocher eut le malheur d'être surpris par le viatique ; la pauvre duchesse, obligée de s'agenouiller dans la rue, de céder sa voiture au prêtre et de rentrer à pied, en habits de cour et en souliers de satin, gagna une fluxion de poitrine dont elle mourut en huit jours.

C'était le 12 août 1836, jour de la fameuse révolte de la *Granja*, qui renversa les absolutistes ou *moderados* au profit des ultra-libéraux. On sait que les premiers avaient pour chefs les ministres Galiacio, Rivas, Isturitz et le général Quesada. L'instrument des seconds fut ce terrible sergent Garcia, qui osa lutter corps à corps avec la régente.

La Granja est une résidence royale, bâtie par le petit-fils de Louis XIV, au centre d'une forêt de pins, à dix ou douze lieues de Madrid, au delà des monts de la Guadarama. Christine espérait y avoir trouvé le repos avec sa fille, alors âgée de six ans, quand le soir du jour cité plus haut ses propres gardes se soulevèrent au *Chant de Riego* (1), enfoncèrent les portes de son appartement et l'entourèrent d'un cercle d'épées et de baïonnettes, la sommant de chasser ses ministres et de jurer la Constitution de 1812.

L'intrépide régente ne perdit point courage devant cette irruption de la force armée.

— Savez-vous seulement, mes amis, dit-elle aux rebelles, savez-vous ce que c'est que la Constitution de 1812?

— Par ma foi non! répondit Garcia; mais on nous a dit qu'elle est excellente, qu'elle fera doubler notre paye et baisser le prix du sel. *Carracho!* nous n'en demandons pas davantage (2).

Et le sergent allait joindre à cette raison celle des coups de fusils, si la reine mère n'eût signé la promesse formelle exigée d'elle; ce qui n'empêcha point d'ailleurs les soldats de la garder à vue jusqu'au lendemain, et de consigner aux portes de la Granja les ambassadeurs de France et d'Angleterre.

En même temps, une scène moins bruyante, mais plus terrible encore, avait lieu dans une autre chambre du palais.

Cette chambre, qui donnait sur les jardins, était celle de la petite reine Isabelle. Ignorant tout ce qui se passait à quelques pas de là, elle se trouvait sans défense avec deux caméristes qui la déshabillaient pour la coucher. Encore l'une de celles-ci allait-elle de quart d'heure en quart d'heure, en tremblant et sur le bout du pied, s'enquérir à travers les galeries de ce qui se passait chez la régente.

Nous avons dit qu'Isabelle avait six ans. Cette reine ne songeait donc qu'à jouer avec son sceptre. La compagne de ses jeux, en ce moment, était une petite fille de son âge, aux noirs cheveux andalous, toute charmante sous son costume national, et qui répondait au nom de Filipa. On la surnommait aussi la *Fille de la Reine*.

Quelle était cette enfant? d'où venait-elle? c'est ce que personne ne savait à la Granja. La señora Montemoro, veuve d'un officier des gardes, habitant alors la rue Saint-Ildefonse, l'avait trouvée un soir à sa porte avec une bourse pleine d'or et une lettre ainsi conçue :

« Voici une enfant proscrite à sa naissance, qui déjà sans « doute n'a plus de père, et qui n'aura plus de mère de« main. Suivant l'antique usage national, la reine d'Es« pagne est la mère des orphelines. Priez-la d'avoir pitié « de celle-ci. Je vais moi-même au ciel implorer Dieu pour « elle et pour vous.

« UNE MÈRE. »

« *P.-S.* Si, contre toute attente, un homme vous pré« sentait, quelque jour, une médaille d'or pareille à celle « qui pend au cou de Filipa, vous rendriez l'enfant à cet « homme; car cet homme serait son père... »

La médaille représentait, d'une part, des armoiries soigneusement effacées; de l'autre, une ancre d'amiral d'Espagne avec les lettres C. V.

Quelque dangereux que parût ce chiffre, identique à celui de don Carlos (Charles V), la segnora Montemoro recueillit l'enfant que Dieu lui envoyait et l'éleva tendrement sous les auspices d'Isabelle, dont elle-même devint bientôt la camérière. Dès lors, ange familier du palais, l'orpheline n'y fut plus appelée que la fille de la reine, et elle s'en fit d'autant plus aimer qu'une gracieuse ressemblance de traits se joignait à la conformité de leur âge.

Voilà comment Filipa se trouvait, le soir du 12 août, avec sa mère adoptive, au coucher de Sa Majesté Isabelle II.

Quand cette dernière fut débarrassée des soieries et des dentelles qui formaient son royal costume, il lui prit fantaisie de mettre les vêtements de Filipa, et de voir celle-ci *habillée en reine*. On sait que rien n'amuse tant les petites filles que ces transformations. Isabelle voulait faire de l'orpheline une auguste poupée... Les camérières s'opposèrent vainement à ce caprice. Il fallut qu'elles y donnassent les mains.

La scène, au reste, fut délicieuse à voir. Pendant l'échange de la robe contre la basquine, du peigne national contre le bonnet à la française, de la pèlerine contre la mantille, des pantoufles brodées contre les souliers andalous, les deux petites filles se trouvèrent à demi nues sous les blanches mousselines, moins blanches que leurs membres potelés, et les rayons de la lune entr'ouvrant les nuages et perçant les rideaux, vinrent caresser ce groupe enfantin dans ses plus charmantes attitudes. Puis ce furent, sur la couchette mise au pillage, des ébats et des rires, des chatteries et des familiarités, où s'oublia tout à fait la majesté royale.

Enfin le double travestissement s'accomplit; et la reine put faire la caméristе, et la caméristе put se croire une reine — durant un grand quart d'heure.

Et tandis que ces enfants jouaient ainsi avec la couronne d'Espagne, la régente captive la disputait aux rebelles, dont les cris furieux ébranlaient la Granja.

— Quel est donc ce bruit? demanda tout à coup Isabelle, interrompant un vif éclat de rire.

Ce sont les sentinelles qui se relèvent en chantant l'hymne de Riego, balbutièrent les gouvernantes épouvantées.

Mais ce contraste leur fit tant de mal, qu'elles supplièrent la petite reine de se mettre au lit.

Filipa demeura frappée comme d'un pressentiment terrible, et s'agenouilla d'elle-même tandis qu'Isabelle faisait sa prière du soir. Ni l'une ni l'autre n'avait encore quitté son travestissement.

Lorsque l'enfant royal demanda à Dieu de pardonner à ses ennemis, de conserver les jours de sa mère, de veiller sur le royaume d'Espagne..., les femmes de chambres se détournèrent en cachant des pleurs.

En ce moment un nouveau bruit les fit tressaillir... C'étaient des voix qui parlaient bas dans le jardin, sous les fenêtres mêmes de la chambre... Voici le dialogue qu'échangeaient ces voix, et que malheureusement les gouvernantes ne purent entendre.

— Vous voyez, comte Terrido, cette fenêtre éclairée?

Terrido de los Valles y Montès, etc., était un des plus nobles et des plus redoutés capitaines de don Carlos, depuis longtemps exécuté en effigie.

— Vous allez escalader cette fenêtre avec deux hommes. Vous l'ouvrirez en brisant le deuxième carreau à gauche. L'espagnolette tourne de gauche à droite. Vous trouverez dans la chambre une enfant de six ans, gardée par deux femmes. Cette enfant porte une robe de brocart blanc, un bonnet de dentelles et des chaussures brodées d'or...

(1) C'est la *Marseillaise* des Espagnols. Soldados! la patria, — Os llama a la cid! etc. (Soldats, la patrie nous appelle au combat.

(2) Historique et textuel. Voir les journaux espagnols du jour.

— Mais cette enfant, señor... c'est la reine?

— Chut!

— Vous enlèverez cette enfant; vous la bâillonnerez s'il le faut, et vous nous l'apporterez au bout du jardin...

Terrido serra en frémissant le bras de celui qui lui parlait.

— Vous ne voulez pas... la tuer, señor?

— N'importe! cela nous regarde...

Terrido regarda la fenêtre, mit une main sur ses yeux, et s'écria résolument : — C'est impossible!

— Señor, reprit-il en brandissant son épée, je suis sous vos ordres, mais j'ai sept générations de noblesse. Donnez-moi une armée à combattre..., une forteresse à prendre..., vous verrez si je sais vaincre ou mourir! Mais assaillir deux femmes! enlever un enfant! lui mettre un bâillon! Adressez-vous au bourreau!

Terrido allait se retirer, quand son interlocuteur lui dit trois mots à l'oreille, et appliqua l'échelle au mur. Le capitaine vaincu s'y élança, suivi de ses deux hommes, en demandant pardon à Dieu. Arrivé au sommet, il entendit la petite reine en prière, entrevit le calme de cet intérieur gracieux, s'arrêta défaillant encore, et répéta d'une voix étouffée : Jurez-moi, señor, de ne point faire de mal à cette enfant! Un geste impérieux lui répondit. Le carreau vola en éclats. Un cri retentit dans la chambre, et les trois hommes y entrèrent.

Mais qu'on se figure la surprise de Terrido, en trouvant deux enfants au lieu d'un. Tandis que ses hommes retenaient les camérières, il courut comme un fou d'une petite fille à l'autre, leur demanda leurs noms sans les écouter, poussa un cri intraduisible en s'emparant de Filipa..., balbutia mille questions dont il n'attendit pas la réponse, faillit tuer un de ses compagnons qui voulait la bâillonner, ordonna d'enlever celle-ci et puis d'enlever celle-là, exhala toutes les expressions entrecoupées de la joie, de la douleur et de la rage, passa ainsi quelques minutes dans une perplexité qui épuisa sa raison, et s'élança enfin dehors avec Filipa comme un tigre qui emporte sa proie...

Un quart d'heure après, la jeune fille à la robe de soie et aux pantoufles brodées d'or était au pouvoir des chefs de Terrido ; mais ils surent bientôt par quel étrange hasard celui-ci avait enlevé une simple orpheline sous les habits de la reine Isabelle.

La régente se consola d'avoir perdu son autorité en conservant sa fille, et ne put découvrir les auteurs de l'attentat si heureusement déjoué par la Providence. Il fut prouvé que ce coup de main était étranger à la révolte des libéraux, et l'on supposa qu'une bande de carlistes, informée de cette révolte, avait essayé de pêcher en eau trouble. On jugea prudent de tenir l'aventure secrète, et le gouvernement et la police en eurent seuls connaissance. Quant à la fille de la reine, on chercha vainement sa trace, et nul n'entendit plus parler d'elle.

On sait comment, de la Granja, l'insurrection s'étendit à Madrid. Le lendemain même, toute la population en armes criait, sur la Puerta del Sol : « *Viva la Constitucion!* à mort les ministres! vive la reine Isabelle! » En vain le général Quesada, luttant seul contre la foule, l'écrasa pendant une heure sous le galop de son cheval de bataille, et par ce succès de *toreador* arrêta la révolution jusqu'au soir. Il fut entraîné dans la déroute de ses collègues, et broyé à son tour par la populace.

Le 15 août au soir, un cavalier, épuisé de fatigue et couvert de poussière, le visage caché par un large *sombrero*, prenait quelques rafraîchissements dans la *posada* de la *Croix-Verte*, aux environs de Madrid. Il tenait sur ses genoux un objet précieusement enveloppé dans son manteau, dont il entr'ouvrait les plis avec une précaution douloureuse..., lorsque entrèrent dans la même auberge une bande de miliciens nationaux revenant de la *funcion* (émeute). Les forcenés chantaient en dansant ces horribles paroles :

Que es lo quea baja, — por a quel cerro? Ta, ra, ra.
Son los huesos de Quesada, — que los trae un perro. Ta ra ra.
Qu'est-ce qui descend de la colline? Ta ra ra...
Ce sont les os de Quesada traînés par un chien. Ta ra ra.

Ils se rangèrent autour d'un grand bol de café, et l'un d'eux cria tout à coup : *El panuelo! el panuelo!* (le mouchoir)! On lui remit un mouchoir bleu qu'il ouvrit; il en tira une main sanglante et quelques doigts brisés, que chacun trempa dans sa tasse en reprenant le refrain : *Son los huesos de Quesada. Ta, ra, ra* (1).

Le chef aperçut alors l'homme au *sombrero*, et lui présenta une des tasses ensanglantées.

— Fêtez avec nous, *caballero*, la victoire nationale.

Mais le cavalier broya la tasse en mille pièces, et déclara qu'il n'était point cannibale. A ce mot, toute la bande allait écharper *l'espion de Quesada*, quand l'inconnu, montrant sa noble figure traversée d'une cicatrice, et tirant une énorme épée de Tolède :

— Arrière, marchands de constitutions! dit-il. Voilà une rapière qui a frappé cinq fois Quesada par devant, et qui ne craint aucun de vos sabres rouillés...

Les plus insolents reculèrent devant le moulinet décrit par l'arme terrible, et le cavalier reprit tranquillement son fardeau, d'où s'échappa comme une voix gémissante...

— Que portez-vous là? s'écrièrent les miliciens, dont la terreur fit place à la surprise.

— Je porte une victime de vos pareils, répondit l'inconnu, en laissant voir un enfant dont la riche toilette était souillée de taches rouges. Les absolutistes et les constitutionnels se valent, poursuivit-il avec une sombre fureur; les uns boivent le sang des hommes, et les autres le sang des enfants. Honte à jamais sur l'Espagne et sur les Espagnols! Les gens de cœur n'ont plus qu'à briser leur épée.

En même temps le chevalier fit voler en éclats sa rapière, renversa d'un coup de pied le breuvage des miliciens, secoua sur le seuil de l'hôtellerie la poussière de ses bottes, s'élança sur un cheval attaché dans la rue, et disparut du côté des montagnes...

Les nationaux se regardèrent longtemps en silence; puis leur chef, relevant la garde de l'épée, s'écria :

— Voilà une arme et un chiffre que je connais. Cet homme est le comte Terrido, le fameux *guerillero* de don Carlos!

Il y avait près de dix ans que ces événements s'étaient passés; on avait oublié Terrido, la fille de la reine et don Carlos lui-même, la señora Montemoro n'existait plus; l'Espagne avait changé trois ou quatre fois de constitution et quinze ou vingt fois de ministres; elle avait élevé et renversé le régent Espartero, banni et rappelé la régente Christine, — lorsqu'eut lieu cette rencontre du saint-sacrement rapportée, comme on a vu, par les journaux, et qui conduisit la reine d'Espagne dans la rue de la Zarza...

Un seul mot expliquera maintenant la surprise et l'émotion d'Isabelle : elle avait cru, bien vaguement sans doute, mais avec cet œil du souvenir qui remonte si loin dans la vie, elle avait cru retrouver dans cette jeune fille mourante l'orpheline de la Granja!...

Était-ce un avertissement du cœur ou une ressemblance trompeuse? La reine voulut s'assurer du fait avant d'en

(1) Tous ces détails sont rigoureusement historiques.

rien dire à personne. Expliquant ses démarches par un généreux caprice, elle s'informa des noms de la malade et de son gardien. On appelait celle-là Dolorès, et celui-ci Antonio. Ils n'étaient point parents, disait-on, mais Dolorès avait été confiée par sa famille aux soins d'Antonio, qui passait pour un ex-médecin des armées... Sa maladie était le contre-coup tardif d'un grave accident de son enfance. On ne savait rien de plus sur leur compte. Depuis un an qu'ils habitaient la rue de la Zarza, la jeune fille n'avait point quitté sa chambre, et le docteur sortait à peine avant le jour pour faire les provisions, ou, le dimanche, pour aller à la messe. Une crise ayant, la veille, effrayé la malade, elle avait réclamé les secours de la religion, et ses voisins, de même que la reine, avaient pénétré pour la première fois chez elle à la suite du saint-sacrement.

Toutefois, ajoutait-on à voix basse, un jeune homme à la moustache blonde s'introduisait souvent chez le señor Antonio. C'était le bachelier Léon Diego, secrétaire de l'alcade-mayor, le plus joli caballero du quartier, mais aussi le moins fortuné, en sa qualité de treizième fils d'un hidalgo vagabond qui se faisait appeler don Balthasar Diego de la Sagra, et qui mendiait le soir aux portes des églises, tout en se drapant, comme un grand d'Espagne, dans son manteau déguenillé. Quant aux motifs des assiduités de Léon, on devinait qu'il ne courtisait pas Antonio pour les beaux yeux de sa seigneurie...

Voilà tout ce que la reine put savoir sur les habitants de la rue de la Zarza... Ces détails déroutaient ses pressentiments, mais ne lui enlevaient point son espérance. Elle imagina un moyen décisif d'arriver à la certitude...

Portrait de la reine Isabelle II.

Plusieurs fois déjà les médecins de la cour avaient visité Dolorès, et leurs prescriptions l'avaient ranimée au moment où elle croyait s'éteindre. Le matin du troisième jour, étendue sur sa chaise longue, ce qui ne lui était pas arrivé depuis six mois, elle s'épanouissait au soleil qui dorait sa chambre et à l'espérance qui ravivait son âme. Elle était bien faible et bien pâle encore, mais les roses allaient renaître sur ses joues, la flamme dans ses grands yeux noirs, et la coquetterie, ce doux symptôme de guérison, avait repris ses droits sur sa personne...; elle avait passé toute une heure à se peigner et à se faire belle devant son petit miroir de Venise. Antonio était à sa droite et Léon à sa gauche, tous deux la contemplant avec des sentiments divers; le jeune homme avec une douce joie, reflet de celle de la jeune fille, le docteur avec une secrète anxiété, que les bienfaits de la reine semblaient accroître. Aussi son premier mouvement avait-il été de repousser ces bienfaits; on eût dit qu'il assistait à sa propre perte en assistant au salut de sa pupille, et cependant il n'avait jamais été si tendrement dévoué pour elle...

— Voilà donc tous nos malheurs finis! s'écria Dolorès avec une expansion d'espoir indicible... Mon Dieu! que les reines sont heureuses de faire tant de bien par un regard!... Celui de Sa Majesté m'a ressuscitée du tombeau..., il a pénétré mon corps comme un baume miraculeux et mon âme comme une divine lumière... Je m'y attendais, du reste... J'avais encore eu mon beau rêve... Vous savez, Antonio? vous savez, Léon? cet ange, qui m'apparaît depuis tant d'années, avec une figure d'enfant et une couronne sur la tête..., comme un ami que j'aurais perdu et dont je ne puis me rappeler le nom? Eh bien! cet ange m'avait visitée la nuit précédente. Il m'avait dit: « Je viens enfin te consoler et te guérir, et nous ne nous quitterons plus. » Puis il m'avait emportée dans ses bras jusqu'en un palais entouré de jardins magnifiques, où je reprenais mes forces en courant sous les grands arbres... C'était la Providence qui m'annonçait l'arrivée de la reine. Vous allez vous moquer de moi; croiriez-vous qu'en apercevant Sa Majesté, j'ai trouvé qu'elle ressemblait à mon ange!... Réjouissez-vous donc, señor Antonio; et vous aussi, Léon! vous étiez dans mon songe..., vous m'appeliez votre femme!...

Dolorès s'interrompit en rougissant et mit une de ses blanches mains sur ses yeux, tandis que Léon baisait l'autre avec délire. Mais quelle fut la surprise de la jeune fille, en relevant la tête, de voir l'effroi sur les traits du docteur et une larme aux paupières du bachelier!

— Sainte-Vierge! mes amis, qu'avez-vous? reprit-elle avec angoisse... Est-ce que je rêve encore? Pourquoi pleurez-vous quand je suis sauvée? Vous me cachez donc quelque chagrin... Voyons, parlez, mettons en commun votre peine et ma joie...

Antonio balbutia une excuse vague, mais Léon ne put retenir son secret.

— Puisque le jour des faveurs a lui pour vous, dit-il d'une voix suppliante, demandez-en une de plus à Sa Majesté.

— Laquelle? vos désirs ne sont-ils pas les miens?

— Oh! continua Léon, ces paroles m'ouvrent le ciel, et je ne puis désespérer encore. Écoutez-moi, Dolorès: depuis que vous m'avez permis de chanter le soir sous votre balcon et de prier le matin au chevet de votre lit; depuis que nous nous aimons tous deux enfin, et que le seigneur Antonio nous a promis le mariage, vous savez si j'ai rien négligé pour mériter ce bonheur. Je n'avais que la cape et l'épée pour toute fortune; j'ai enlevé à cent rivaux un emploi qui nous fera vivre... Vous m'avez prié d'attendre votre guérison... Je ne l'ai hâtée que par mes soins et par ma tendresse... Le docteur m'a fait jurer de ne jamais l'interroger sur votre famille; il sait si j'ai tenu mon serment, s'il me suffit de savoir que vous m'aimez... J'ai failli devenir fou en apprenant votre rechute d'avant-

hier... J'ai frappé de mon front le pavé de toutes les églises, j'ai fait vœu d'aller pieds nus à Saint-Jacques de Compostelle... Et quand la Providence envoie ici la reine d'Espagne, quand un miracle vous rend la vie et me rend le bonheur...; quand je vais, dans ma joie, m'ouvrir à mon père et lui confier mes projets, il me chasse de chez lui..., en me déclarant qu'il ne consentira jamais à notre mariage!...

Et Léon se laissa tomber aux genoux de Dolorès, versant un torrent de larmes et criant : Pardon ! pardon !

La jeune fille redevint blême et n'eut pas la force de répondre, mais Antonio se retourna comme un lion blessé par derrière...

— Qu'est-ce à dire? répliqua-t-il en croisant les bras avec majesté... Je croyais que le señor Diégo était en position de ne mépriser personne... Il est accablé d'une famille que son oisiveté ne peut nourrir, et, sauf le respect que je vous dois, j'ai eu l'avantage de lui faire l'aumône sous le porche de Saint-Isidore...

— Il n'est que trop vrai! balbutia Léon, rouge comme la pourpre, mon père vit de mes secours et de la charité publique... Ce n'est pas là déroger suivant lui. Nul gentilhomme ne doit travailler, tel est le vieux préjugé castillan, et plus de cent hidalgos, vous le savez, mendient à son exemple... Le pain qu'on lui donne, dit-il, n'altère pas le sang de nos aïeux dans nos veines; ce qui l'altérerait sans retour, ce serait d'y mêler... un sang... moins noble... Puis il énumère nos ascendants depuis onze générations, des amiraux, des grands d'Espagne...; et il veut bien que ma femme n'ait pas un maravédis, mais il exige qu'elle prouve trois quartiers de noblesse... Grâce encore une fois, Dolorès, pour une telle folie!... Je la déteste et la foule aux pieds, mais je ne sais comment en guérir mon père!...

— Par le corps du Christ! s'écria le docteur hors de lui, dites à votre père que la señorita Dolorès...

Mais il s'arrêta court, se tordit les bras en soupirant et cacha son visage dans ses deux mains...

— Votre père a raison, reprit-il avec un morne désespoir. A sa place, je parlerais comme lui-même! Vous voulez un nom, une famille, et Dolorès n'en a pas!...

Les deux jeunes gens se regardaient en frémissant..., lorsqu'on frappa à la porte de la chambre... C'était un majordome de la cour qui venait de la part de la reine... Les médecins ordonnaient à la malade l'air de la campagne sous peine d'une rechute fâcheuse, et Sa Majesté mettait le palais de la Granja à la disposition de Dolorès... Deux équipages viendraient la chercher dans une heure. Antonio et Léon étaient libres de l'accompagner...

Devant cette bonté nouvelle et incroyable, les deux jeunes gens pleurèrent de plus belle, mais ce fut de reconnaissance... Le docteur resta muet et confondu... Léon retrouva l'espérance sur le front ranimé de Dolorès, et celle-ci murmura dans une sorte d'extase :

— Toujours mon rêve et mon ange!... Les grands jardins où nous courions ensemble! Vous voyez bien, Léon, que nous serons heureux; votre père ne sera pas plus fort que la reine!

Puis, sans consulter personne, elle promit de partir à l'heure indiquée, tandis qu'Antonio, après un vif mouvement pour la retenir, détournait la tête en étouffant un sanglot...

Le soir même Dolorès était installée au palais de la Granja... Antonio, alléguant des affaires à terminer pour ne point partir avec elle, l'avait embrassée avec effusion en lui promettant de la rejoindre. Mais Léon fit de vains efforts pour l'arracher de Madrid.

— Vous ne voulez pas ma mort? dit-il au jeune homme. Eh bien! je ne reviendrais pas vivant de la Granja! Votre amour trompera Dolorès sur mon éloignement, et votre pitié m'apportera de ses nouvelles. Si quelque jour vous ne me retrouviez pas..., oubliez-moi..., et soyez heureux!...

Un attrait tellement invincible entraînait Dolorès vers la Granja, qu'elle ne remarqua point la sombre douleur d'Antonio, et qu'elle se contenta d'emporter avec elle une cassette en cuir de Cordoue dont elle ne se séparait jamais... Toute la route fut pour elle une suite d'impressions confuses et délicieuses. Aux approches du palais, ces impressions devinrent plus nettes et plus vives. En parcourant les jardins, son cœur battit à rompre sa poitrine... Elle ne vit les appartements qu'à travers un nuage de larmes, et quand elle entra dans la chambre qui l'attendait, elle y tomba évanouie... D'où venaient ces émotions étranges?... La jeune fille elle-même n'aurait pu le dire. Elle croyait voir les fantômes de son imagination prendre un corps; il lui semblait que ses jours passés étaient un sommeil, et qu'elle se réveillait lentement à la vie.

Aussi, lorsqu'elle revint à elle-même, ses forces étaient doublées comme après un long repos... Toute sa personne éprouvait un calme et un bien-être inexprimables... Les camérières et les médecins s'étaient éloignés... Elle se crut seule et promena un regard enchanté sur la fenêtre ouverte au parfum des fleurs, sur les riches meubles de

Portrait de la régente Christine.

velours et de bois doré, sur deux beaux portraits de la régente Christine et de la reine Isabelle, et particulièrement sur une couchette rose, entourée de jouets d'enfant...

Tout à coup elle poussa un petit cri en voyant près d'elle une jeune fille, et en reconnaissant la reine.

— Madame, s'écria-t-elle, dites-moi si je rêve encore ou si je veille; si je suis au ciel ou sur la terre? et elle vou-

lut se jeter aux pieds de Sa Majesté, qui l'arrêta en lui prenant la main.

— Vous êtes chez Isabelle, que Dieu a chargée de votre guérison et de votre bonheur...

— Ah! oui, je me rappelle, dit la malade, retrouvant le souvenir des derniers jours, et couvrant de baisers les mains royales...

— Vous savez, reprit Sa Majesté, que la reine d'Espagne est la mère des orphelins. Je dois donc vous soigner comme ma fille... Et puis ce devoir est pour moi un grand plaisir. Les reines d'à présent ne sont pas toujours heureuses. Elles ont besoin d'amies. Or, j'en avais une que j'ai perdue... il y a bien longtemps... et que vous allez remplacer... Voulez-vous que je vous confie ce chagrin?

— Je vous en supplie! dit la jeune fille, qui écoutait de toute son âme et sentait renaître ses visions...

La reine s'assit devant elle, lui reprit les mains, et l'observant dans les yeux, lui conta toute l'histoire de Filipa. Cette histoire avait été, depuis dix ans, trop souvent rappelée à Isabelle, pour qu'elle en oubliât le moindre détail. La scène du travestissement réciproque et de l'enlèvement fut rendue surtout avec une telle vérité, que Dolorès jeta un cri d'effroi comme si elle-même eût été la victime. Puis livrée tout entière à l'hallucination, suspendue — frémissante — aux lèvres de Sa Majesté :

— Et depuis ce jour fatal, demanda-t-elle, qu'est devenue la fille de la reine?

— Hélas! je n'en ai plus entendu parler; mais je la pleure encore, et j'ai gardé précieusement ce souvenir d'elle.

En même temps Isabelle écarta les rideaux de la couchette rose, et montra la petite basquine et les souliers andalous, le peigne d'écaille et la mantille de taffetas, tout le joli costume de Filipa dans sa fraîcheur première.

— Grand Dieu! s'écria Dolorès à cette vue, et quels vêtements lui aviez-vous donnés contre ceux-ci?

— Une robe de brocart blanc, un bonnet d'angleterre et des pantoufles brodées d'or. Ma bonne Montemoro me l'a répété mille fois avant de mourir.

Dolorès retomba sans voix sur son lit, et n'eut que la force de tirer de son sein une petite clef qu'elle tendit à la reine, aussi émue qu'elle-même, en lui désignant sa cassette de cuir de Cordoue.

Isabelle l'ouvrit d'un geste, et y trouva sa toilette d'enfant...

La reine et l'orpheline poussèrent un même cri, et se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, où elles restèrent s'inondant de larmes et se dévorant de baisers...

— C'est donc toi, Filipa, que la Providence m'a rendue!

— C'est donc vous, madame, que je voyais dans tous mes rêves!

La reconnaissance se compléta par l'examen de la médaille au chiffre CV, que Dolorès portait encore avec la clef de sa cassette.

Puis les deux costumes furent rapprochés, comme les deux amies. Mais la reine pâlit tout à coup en voyant des taches de sang sur la robe royale...

Alors Dolorès, ou plutôt Filipa, raconta qu'on lui avait caché les scènes de son enfance aussi soigneusement qu'on les avait rappelées à Isabelle. Elle ne connaissait ni son nom, ni son pays, ni sa famille; elle savait seulement qu'elle avait failli périr dans une révolte, et qu'elle avait toujours souffert de cet accident; qu'elle avait porté un jour les riches habits gardés par elle comme un trésor; que, recueillie par le docteur Antonio, elle avait erré dans toute l'Espagne avant de tomber malade à Madrid, où elle allait mourir abandonnée, si Dieu n'eût envoyé la reine à son secours. Elle redit toutes ses surprises, tous ses pressentiments, toutes ses espérances, toutes ses émotions, depuis cette entrevue providentielle jusqu'au moment qui venait de lui rendre sa royale protectrice.

Les deux amies s'embrassèrent encore avec effusion, et s'agenouillèrent ensemble — comme elles avaient fait dix ans plus tôt, — pour remercier le Ciel de leur réunion et jurer sur leur âme de ne plus se quitter. Après quoi, la reine fit remonter sa fille en voiture (elle lui redonna désormais ce nom), et revit avec elle toutes les traces de leur enfance dans les jardins et les bois de la Granja. Dolorès avait retrouvé la clef de sa mémoire et de son cœur. Chaque objet y faisait rentrer un souvenir; et sa vie passée se déroulait à ses yeux comme par enchantement.

Pour comble de bonheur, elle trouva en rentrant Léon qui l'attendait, et qui lui promit l'arrivée prochaine d'Antonio... La reine, avant de repartir pour Madrid, donna les ordres les plus minutieux aux médecins, aux camérières, aux valets, aux gardes, et jusqu'aux paysans de la villa, chargés de préparer deux fois par jour un bain de lait tiède à la convalescente. Enfin, elle laissa celle-ci avec sa suivante et son fiancé, en leur disant qu'elle allait s'occuper de leur bonheur, sans oublier le docteur Antonio.

Les choses en étaient là, et tout semblait sourire à Dolorès, lorsque le lendemain Léon revint à la Granja, pâle et hors d'haleine, annonçant le plus imprévu des malheurs. Antonio était arrêté et emprisonné depuis le matin; la reine elle-même l'avait trahi sans le savoir. Le bachelier avait tout appris comme secrétaire de l'alcade mayor.

En rentrant, la veille, à l'Escurial, Isabelle avait naïvement raconté à ses ministres la découverte de Filipa — Dolorès, non sans recommander à toute leur faveur le señor Antonio. Mais se rappelant qu'on n'avait pu découvrir dans le temps les conjurés qui avaient manqué d'enlever la reine, et se souciant peu de jeter une fâcheuse histoire à travers le beau roman de Sa Majesté, les hommes d'Etat, gens sans miséricorde, s'étaient assurés de la personne du docteur, afin de retrouver par lui la trace des coupables. Le mystère dont il s'enveloppait lui-même leur inspirait d'ailleurs de graves soupçons. Or, Antonio ne fut pas plutôt devant les chefs de la police, que l'un d'eux, tout frais initié à la question, s'écria :

— Voilà le ravisseur de la reine! Ce prétendu médecin n'est autre que le comte Terrido, le capitaine carliste exécuté en effigie, et cru mort depuis si longtemps. Je l'avais connu dans mon enfance à Séville; et la dernière fois que je l'ai vu, c'était justement aux portes de Madrid, le lendemain de l'affaire de la Granja. J'étais alors sergent de la milice nationale. Je revenais avec mes camarades d'exterminer Quesada, et nous prenions le café à l'auberge de la *Croix-Verte*. Le comte portait dans son manteau une petite fille évanouie, vêtue de soie blanche, qu'il croyait sans doute être la reine, et qui n'était heureusement que Filipa. Il refusa de boire avec nous à la Constitution, et nous quitta en brisant son épée dont j'ai conservé la garde ornée de son chiffre, et qu'il ne pourra pas méconnaître. Ignorant comme tout le monde l'enlèvement de la Granja, je ne pus rien soupçonner; mais aujourd'hui que je sais tout, je défie le señor Terrido de me démentir.

Et Antonio avait, en effet, tout avoué, se résignant fièrement à la mort, et ne demandant qu'une audience de la reine.

On se figure la stupeur et le désespoir de Dolorès à cette affreuse nouvelle. Après une heure d'abattement qui fit de nouveau trembler pour ses jours, elle retrouva des

forces dans son courage, et se fit porter à l'Escurial au galop des meilleurs chevaux de la reine. Lorsqu'elle arriva près de celle-ci, Antonio était justement devant Sa Majesté avec l'alcade et les ministres. Voyant des fers aux mains qui la soignaient depuis dix ans, Filipa les arrosa de larmes et se jeta à genoux en criant : Grace !

Isabelle la releva en pleurant avec elle, et les hommes d'Etat ne purent cacher leur émotion.

— Messieurs, interrompit Terrido d'un air sombre, abrégeons une scène qui tuerait cette enfant. Je suis votre ennemi politique, et je vous ai fait douze ans une guerre sans quartier. Vaincu comme mon maître, et deux fois condamné, je n'attends de vous que la mort d'un gentilhomme. Mais il faut que votre reine sache ce qu'elle me doit, pour payer sa dette à Filipa. Je ne suis point le ravisseur d'Isabelle, mais son sauveur.

Et se tournant avec noblesse vers Sa Majesté :

— Oui, c'est à moi que vous devez le trône et la vie, madame, poursuivit-il, et j'ai fait, pour vous les conserver, le plus grand sacrifice dont un homme soit capable. Amené le soir du 12 août 1836 sous les fenêtres de la Granja par un chef à qui j'avais juré obéissance absolue, j'ignorais qu'une mission indigne de moi m'était réservée... Je ne consentis qu'après une lutte terrible, et pour ne pas violer mon serment, à enlever une enfant dont on me signala le costume sans me dire son nom. Je savais trop que cette enfant c'était vous, et qu'une mort immédiate vous attendait... Telle était alors la fureur des partis espagnols, fureur que je maudissais de toute mon âme et que don Carlos lui-même désavouait hautement; mais le moyen de retenir des tigres déchainés? Bref, je pénètre, bourrelé de remords, dans votre chambre avec deux hommes déterminés... Vous voyez que je rougis encore à ce souvenir, et certes il m'en coûtera moins d'aller au supplice... Cependant, jugez de mon embarras, quand, au lieu d'un enfant, j'en trouve deux. Impatient d'en finir avec tant de honte, je m'empare de celle qui portait les habits indiqués... Mais, malgré mon trouble, je reconnais que ce n'est pas vous, et je devine le travestissement. Vous allez apprendre à quel signe..., et Dieu me tiendra compte dans l'éternité des tortures de cette minute !!!

A ces mots, la voix de l'accusé s'affaiblit, une sueur froide inonda son front; il poursuivit avec effort :

— Je ne vous dirai point le combat qui se livra dans mon âme... Après dix ans, ma tête en bouillonne encore... Ma conscience me criait : Enlève cette enfant qu'on prendra pour la reine, et au lieu de livrer la victime, tu l'auras sauvée — sans manquer à ton horrible serment. — Mais si on tue cette enfant par méprise ou par vengeance ! ajoutait une autre voix, et quelle voix, juste ciel !... Je crus que j'allais devenir fou...

— Je vois encore cette scène, reprit le comte hors de lui, en regardant tour à tour Isabelle et Filipa. Vous étiez là toutes les deux, comme vous voici ! J'allais, éperdu, de l'une à l'autre... Je poussais des cris à me trahir moi-même... J'aurais voulu vous délivrer ensemble au prix de mon sang. Enfin, harcelé par mes compagnons qui allaient agir à ma place, je me dis : Sauvons toujours mon honneur et la reine. Je sauverai ensuite cette enfant, si je le peux. Et je vous laissai à votre heureuse mère, madame, et je portai Filipa à vos ennemis !... Et... trois coups de poignard.... — acheva Terrido en succombant à son émotion... — trois blessures dont elle n'est pas guérie encore et que j'arrose depuis dix ans de mes larmes..., atteignirent la pauvre enfant... avant que j'eusse crié aux bourreaux : C'EST MA FILLE !!

— Votre fille ! s'écrièrent la reine, l'alcade et les ministres, tandis que Filipa se jetait au cou d'Antonio, et que celui-ci s'affaissait sur les bras de ses gardes...

— Oui, ma fille ! reprit-il à travers ses sanglots et ceux de tous les assistants... Je l'avais reconnue d'abord à sa médaille de famille, rencontrée par mes mains tremblantes, — comme vous pouvez reconnaître son père au même signe... (Et il tira de sa poitrine une médaille semblable à celle de Filipa et portant aussi le chiffre C. V. (comte de Valles). Sa mère, me croyant mort, et se voyant mourir elle-même, l'avait remise, comme vous savez, à la garde de Dieu et de la señora Montemoro; celle-ci l'avait confiée à la reine..., et la Providence avait fait le reste... Vous comprenez maintenant mon délire, madame, en retrouvant près de vous à la Granja mon enfant que je croyais perdue... Vous comprenez l'étendue de mon sacrifice en la livrant à votre place aux meurtriers !... Et loin de me venger sur vous de ce malheur, j'ai brisé mon épée le lendemain même, pour ne plus combattre celle que ma fille avait appelée sa mère. Suspect dès lors à mon parti et condamné par le vôtre, j'ai erré dix ans sans asile et sans ressource, soignant Dolorès sous le nom d'Antonio, cachant à tous et à elle-même ce noble nom de Terrido qui eût fait naguère sa gloire et qui eût fait sa perte en nos jours néfastes. Puisque Dieu, qui a montré son doigt en tout ceci, vous rend aujourd'hui Filippa en me ravissant à elle, donnez un peu de bonheur à celle qui a payé de son sang votre couronne et votre vie... Elevée comme l'enfant du señor Terrido, et non comme l'enfant de Terrido le proscrit, qu'elle ne soit point châtiée du secret qui m'échappe, après m'avoir étouffé dix ans !... — Vous ne serez chatié ni l'un ni l'autre ! s'écria Sa Majesté en essuyant ses larmes. Comte Terrido, je vous rends vos titres, vos honneurs et vos terres d'Andalousie. Nous partagerons seulement Filipa, qui se nommera toujours la fille de la reine.

Antonio tomba aux pieds d'Isabelle, Dolorès dans ses bras; et cette fois, contre l'usage, les ministres furent d'accord avec Sa Majesté.

Une heure après, le bachelier Léon rentrait tête levée chez son père. L'illustre señor Diego de la Sagra, drapé dans sa cape à dents de scie, la moustache au vent, la rapière aux reins et le sombrero sur l'oreille, se promenait au milieu de vingt portraits de famille rongés des vers, en faisant réciter à ses douze enfants la liste de leurs aïeux, — depuis la conquête romaine jusqu'aux Abencerrages, — et depuis les Abencerrages jusqu'à lui, chef de la trentième génération des Diego. Aucun de ses fils n'avait à dîner (quand d'aventure ce mot n'était pas une ironie) avant d'avoir débité cette généalogie, avec toutes les alliances, armoiries, devises, cris de guerre, etc.

— Eh bien, dit l'hidalgo au bachelier, puisque vous reparaissez devant moi, je suppose que vous avez renoncé à épouser une fille sans nom ?

— Oui, mon père, et la preuve, c'est que je viens vous prier de consentir à mon mariage avec la fille unique du seigneur comte Terrido de los Valles y Montès y Burgos, etc., ancien grand-camérier de Ferdinand VII, ancien capitaine de don Carlos, à qui Sa Majesté vient de rendre les honneurs de la cour et ses domaines d'Andalousie.

Don Diego eut un éblouissement. Puis il reprit en retroussant sa moustache : — Le comte Terrido a-t-il eu comme nous la grandesse dans sa famille? — Je ne sais; mais il a eu l'amirauté. — L'une vaut à peu près l'autre. Je consens à ton mariage, mon fils, et je te donne ma bénédiction.

Après avoir achevé sa convalescence à la Granja, la fille de la reine est aujourd'hui la señora Diego. Léon, gouverneur de la résidence à laquelle se rattache son bonheur, promène sa jeune femme de la cour d'Isabelle aux domaines du comte Terrido. Et tous oublient les sanglants débats qui ont agité leur existence.

Quant au señor de la Sagra, rien n'a pu l'empêcher de transporter sa personne remise à neuf, ses portraits d'aïeux restaurés, et ses douze enfants, qui dinent à présent tous les jours, — dans l'humble maison de la rue de la Zarza, où la reine avait rendu visite à sa bru ; — cette circonstance ayant valu à cette maison la décoration de la *chaîne* : privilége envié par les plus riches palais, et le seul qui manquât à la dynastie des Diego. On nomme la *chaîne*, à Madrid, les gros anneaux de fer scellés en guirlande à l'entrée des rares logis qui ont eu l'insigne honneur de recevoir le roi ou la reine. Aucun huissier ne peut entrer dans une demeure défendue par cette royale égide. Le vieil hidalgo avait d'innombrables raisons pour tenir à cette inviolabilité...

PITRE-CHEVALIER.

TABLE METHODIQUE DES MATIÈRES.

POÉSIES.

Les Deux Voyageurs. Fable. Viennet. 115.
Le Bourgeois de Paris. Ed. Mennechet. 170.
Le Secret d'État. Ed. Mennechet. 239.
La Belle-Poule et la Muiron. Ch. Poncy. 250.
Le Papillon et la Chenille. De Bouffret. 274.

ÉTUDES HISTORIQUES.

Une Fleur à la boutonnière. Delandine. 39.
Episode de l'histoire d'Écosse. Comte de Masin. 40.
Une Aventure de Paul Ier. Paul Ben. 49.
Dom Sébastien. Henri Blaze. 90.
Charles XIV. Achmet d'Hericourt. 109.
Un Duel sous la Ligue. Galoppe d'Onquaire. 112.
Essai sur Mme de Sévigné. Mlle Élise Moreau. 173.
Les Fêtes de Venise. Urbino da Mantova. 182, 238.
Un Trait de Pierre le Cruel. D'Arthez. 241.
Chronique du Pont-Neuf. E. Labat. 280, 339.
La Duchesse d'Alençon. Comte de Masin. 311, 328.
Scènes du Caucase. Gadilla. J. C. 334.
Ebba la Danoise. Michel Masson. 353.
La Fille de la Reine. Pitre-Chevalier. 373.

ÉTUDES MORALES.

Madame de La Chanterie (suite). Balzac. 1, 33.
Farcico. Mme Sophie Gay. 65.
Le Legs du vieux soldat. Marco de Saint-Hilaire. 136.
Les Chinoises. Mlle Augustine Masson. 165, 198.
Hesdin-Norredin. Francis Wey. 193.

L'Oreiller d'une jeune fille. Th. Gautier. 257.
Souvenirs d'enfance. Maillard de Chambure. 260.
Superstitions bourguignonnes. M. de Blays. 275.
Les Cafés maritimes. G. de la Landelle. 321.

VOYAGES.

Une Promenade dans l'Archipel. Alexis de Vallon. 72.
Simple Voyage en Suisse. Arnould Frémy. 97, 129.
Vente des châles de cachemire. Rey. 141.
Zurapha l'Ethiopienne. Victor Herbin. 146.
Freiburg en Brisgaw. La Cataracte du Rhin. Victor Hugo. 218.
Voyage souterrain en Belgique. Van Hasselt. 289.
Les Sauvages de Rawack. J. Arago. 296.
Le Pays de la Loire. H. Blaze. 361.

LITTÉRATURE.

Cœlio (suite). Henri Blaze. 9.
Le Chasseur de vipères. Mme Camille Lebrun. 81.
Blondinette. Henri Nicolle. 143.
Les Cours publics dans un fauteuil. M. Chasle. Pitre-Chevalier. 149.
Les Nuits du lac. Charles Nodier. 162.
Les Cours publics dans un fauteuil. M. Edgard Quinet. L. Ulbach. 210.
Thomas Cambell. Mlle Sobry. 234.
La Malédiction. Mme Marie de l'Epinay. 270.

ETUDES D'HISTOIRE NATURELLE.

Les Insectes musiciens. Boitard. 17.
La Chasse aux Boschjesmens. Boitard. 225, 262, 302.

ETUDES DE SCIENCES ET D'ARTS.

Quentin Metzis. Alexandre Dumas. 23.
A bord d'un vaisseau. Jal. 27. 116.
A bord d'un vaisseau (fin). Jal. 116.
Félicien David. Pitre-Chevalier. 122.
Histoire des télégraphes. C. de Chatouville. 154.
Musée des Thermes et de l'hôtel Cluny. Charles Tissot. 205, 246.
Tapis de roses. L. 215.
Temple de la Victoire à Athènes. A. Lenoir. 309.

ETUDES RELIGIEUSES.

La Légende du bienheureux saint Yves. Pitre-Chevalier. 56.
Le Père Lacordaire. C. de Chatouville. 186.
M. de Ravignan. Pitre-Chevalier. 299.

ROMANCE.

Larmes du cœur. Vimeux. 244.

MERCURE DE FRANCE.

ACTUALITÉS.

Réception de M. Sainte-Beuve. 190.
Salon de 1845. Un Badaud. 216, 252.
Alexandre Soumet. 222.
Les Regates du Havre. Pitre-Chevalier. 359.
Incendie du Mourillon. 371.
Variétés. 31, 63, 95, 126, 159, 191, 223.
Les Ioways. 255.
Ninive, Livres, etc. 286.
Mettray, Télégraphe electrique. 319.
Arts, Algérie, Horticulture. 350.

ILLUSTRATIONS.

PREMIER TRIMESTRE.

Titres ornés. 1.
Le professeur. 13.
Insectes musiciens. 17.
La cigale. 20.
Criquet voyageur. 21.
Un tableau de Quentin Metzis. 24.
Quentin Metzis montrant son puits. 25.
Partie extérieure du navire. 29.
Godefroi entrant chez Alain. 33.
Rifoël. 36.
La mort de Briond. 37.
La chasse. 44.
Les prisonniers. 45.
Cul-de-lampe. 48.
Portrait de Paul Ier. 49.
Portrait de l'impératrice Marie. 52.
Vue de Treguier. 56.
La résurrection de l'enfant. 61.
Titre orné. 65.
La présentation. 69.
Un paysage. 73.
Repas du commandant. 77.
Le chasseur de vipères. 81.
Jeune fille. 85.
Les moines et dom Sébastien. 92.
Dom Sébastien de Portugal. 93.

DEUXIÈME TRIMESTRE.

Erasme. 97.
Gessler. 101.
Le lac de Genève. 104.
Chute du Rhin. 105.
Bernadotte. 109.
Le duc de Guise. 113.
Intérieur d'une batterie. 117.
Vue de la rade du Havre. 121.
Portrait de Félicien David. 125.
Le lion de Torwaldsen. 129.
Pont de Fribourg. 132.
Costumes bernois. 133.
Chalet. 136.
Napoléon au champ de bataille de Lutzen. 140.
Blondinette et Gros-Pierre. 145.
Portrait de M. Philarète Chasles. 149.
Schiller, Walter Scott, Goëthe, Byron. 153.
Télegraphe de Saint-Sulpice. 156.
Gaulois proclamant une nouvelle. 157.
Le lac. 161.
Buste de Nodier. 164.
Chinois jetant leurs enfants dans la mer. 165.
Mariés chinois devant leurs parents. 169.
Vente du portrait du bourgeois de Paris. 173.
Portrait de Mme de Sévigné. 177.
La Sainte-Chapelle. 181.
Statue de Jean Bart. 185.
Le père Lacordaire. 189.
Modes. 192.

TROISIÈME TRIMESTRE.

Hesdin au berceau. 193.
Zobeïde. 197.
La jeune Hoeï-pan. 200.
Funérailles d'Hoeï-pan. 201.
Palais des Thermes de Julien. 205.
Intérieur des Thermes. 209.
Portrait de M. Quinet. 213.
Animaux de M. Suzemilh. 217.
Tom-Pouce. 224.
Hottentots. 229.
Chasse au lion. 228.
Chasse à l'autruche. 229.
Rhinocéros. 233.
Paysage. 239.
Pierre le Cruel. 241.
Musique. 244.
Hôtel de Cluny. 248.
La Belle-Poule et la Muiron. 249.
Le songe. 257.
Marche de Hottentots. 265.
Fête hottentote. 269.
Le fils de Kitty. 274.
Marie Belin. 276.
Vue du Pont-Neuf en 1616. 281.
Louis XIII allant au Parlement. 284.
Caricatures de Cham. 288.

QUATRIÈME TRIMESTRE.

Titre orné (souterrain en Belgique). 289.
Grotte de Han. 292.
Grotte de Remouchamps. 293.
Palais des Iles Mariannes. 296.
Ile Waigiou. 297.
M. de Ravignan. 300.
Hottentots combattant. 305.
Hippopotame et Hottentot. 309.
Temple de la Victoire à Athènes. 311.
Bonnivet. 313.
Télegraphe électrique. 320.
Matelots entrant au café. 321.
Le café de la Victoire. 325.
La duchesse d'Alençon. 329.
Le duc de Bourbon. 333.
Profil du Caucase. 334.
Gadilla et la reine de Géorgie. 336.
Les deux enfants du Caucase. 337.
Statue de Henri IV. 340.
Maître Gonin. 344.
Tabarin. 345.
Desiderio Descombes. 349.
Le montoir du compagnon. 353.
Anne Friedelf recevant le soufflet. 356.
La même accueillant Christiern II. 356.
Ebba sur la route. 361.
Vue de Tours. 361.
Vue de Chenonceaux. 365.
Vue d'Amboise. 368.
Incendie du Mourillon de Toulon. 372.
Le Saint-Sacrement à Madrid. 373.
Portrait de la reine Isabelle II. 376.
Portrait de la régente Christine. 377.

Le Musée publiera, dans ses premiers numéros:

La suite des *Peintres célèbres*, par M. Alexandre Dumas. — *Les Hasards de la Saint-Barthelemy*, par le bibliophile Jacob. — Un fragment des *Girondins*, de M. de Lamartine. — Un Poëme de M. Alfred de Vigny. — *La Journée d'un monsieur qui n'a pas le temps*, par M. Paul de Kock. — Un travail de M. Boitard. — *L'Histoire pittoresque de la typographie*, par M. Vitu. — *L'Histoire de la Danse*, par M. Étiennez. — *Voyage au Pérou*, par M. Radiguet. — Des *Scènes de la vie militaire*, par M. Marco de Saint-Hilaire. — Un *Voyage en France*, par tous les collaborateurs du *Musée*. — Un *Voyage en Basse-Bretagne*, par M. Pitre-Chevalier.